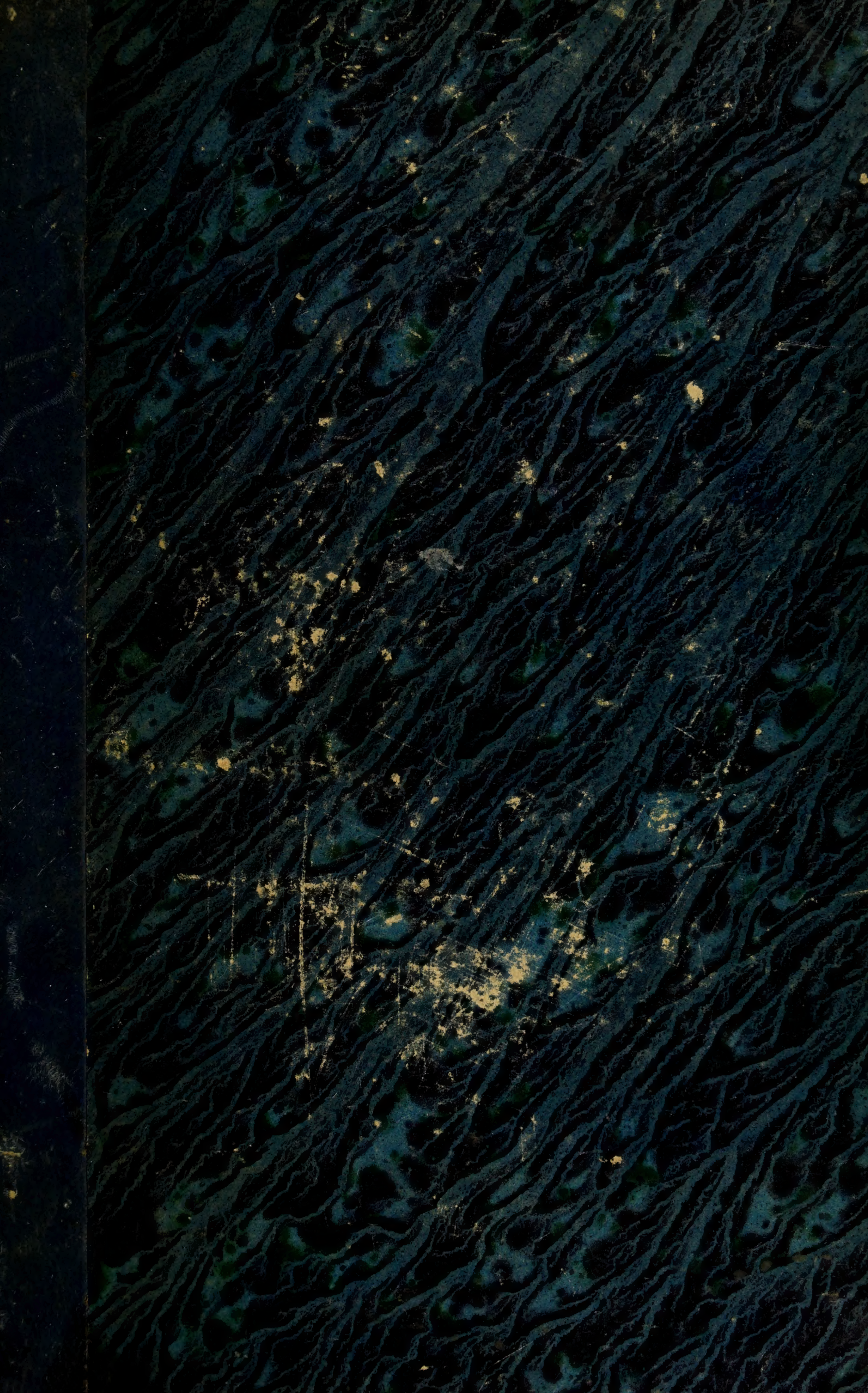


CHAUFFARD, M.D.E.H.

2 vols in 1

ŒUVRES

DE

MÉDECINE PRATIQUE.



OEUVRES

DE

MÉDECINE PRATIQUE,

PAR

CHAUFFARD,

ANCIEN MÉDECIN DE L'HÔPITAL, DES PRISONS ET DU LYCÉE D'AVIGNON, OFFICIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, MEMBRE CORRESPONDANT DES ACADÉMIES DE MÉDECINE DE PARIS, DE TURIN, DE PHILADELPHIE ET DE MADRID.

Servandum id solum, quod observatum est, vel ex observatione sequitur adeo evidenter, ut a nemine gnaro, et cordato dici possit, non sequi.

BOERHAAVE, ed. HALLER.

TOME PREMIER.

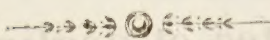
A PARIS,

CHEZ J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

1848

AVANT PROPOS.



Je n'ai pas fait ce livre avec des livres ; tout y est relation de ce que j'ai observé, relation écrite sans commentaire qui ne soit bref et direct. Dès-qu'il faut expliquer, il y a obscurité et fausse voie tout auprès. La notion vraie naît de déductions simples et sévères qui rendent l'explication superflue. Les principes constitutifs de la bonne médecine sont pleins de forces virtuelles qui vont droit au praticien, cette nature forte et claire, comme dit Montaigne, enrichie d'une large instruction de choses utiles. Tant de théories, effort orgueilleux mais perdu de l'esprit, tant de systèmes où l'on ose inventer comme une espèce de nature vivante, vain fantôme, ont si souvent énervé ou corrompu la pratique médicale, que je les ai pris en dégoût.

De nos jours cependant que de livres reposent sur les déceptions de l'hypothèse ! Leur prétention à tous est de s'en tenir aux faits, leur échec à tous est de les dénaturer. Car, dans ces œuvres, le malade et sa guérison sont délaissés. Que s'y trouve-t-il ? catalogue sans fin d'altérations cadavériques, petites recherches de curiosité et au microscope, études chimiatriques sans portée comme au temps de Venel,

pâles descriptions qui ne pénètrent pas au cœur de la maladie, prétendues conclusions amenées par des chiffres, mais où les actes de l'organisme ne comptent pas.

Les Anciens, ces chastes et négligés modèles, ne composaient pas leurs livres de la sorte. L'idée systématique qui s'y mêlait quelquefois n'en était que l'accessoire, le remède était tout. Ces grands hommes décrivaient la maladie, pour qu'on pressentît comment il fallait la traiter. Ils étaient artistes d'abord, savants après. Ils voulaient guérir; et telle était leur vive intelligence de cette loi première, qu'ils différenciaient les maladies, d'après le mode de curation. *Medici antiquiores*, dit Prosper Martian, *omnem scopum in curationem dirigentes, tot morborum constituebant differentias quot modis curationem eorum variari necesse erat.* A cette heure, on s'écarte étrangement de si lumineux principes.

OEUVRES

DE

MÉDECINE PRATIQUE.

CONSTITUTION MÉDICALE, MALADIES RÉGNANTES DE L'ANNÉE 1831.

« *Labis epidemicæ scientia alios insuper usus habet, eosque communi opinione multo majores.* » STOLL.

Généralités. — Les pages les plus instructives que les chefs de l'école Allemande aient laissées, sont, à mon avis, leurs récits mensuels de maladies. Tout y est simple, précis, indiqué avec ordre, avec mesure et sans écart. La manière de Sydenham a plus de grandeur et d'originalité sans doute; cet homme qui voit de très-haut, embrasse d'un seul regard des faits immenses et leurs rapports de causalité; il en déduit des conséquences vraies et hardies; mais il apprend moins bien aux autres ce qu'il leur importe de savoir; il ne le leur démontre pas,

comme le font de Haën et Stoll. Les auteurs Français des *Mémoires sur les maladies régnantes*, imprimés dans les Actes de la Société royale de Médecine, ont égalé ces derniers modèles ; aussi leurs travaux se recommandent-ils aux mêmes titres. Ces médecins ne visent qu'à un but, à celui d'instruire, et ils l'atteignent ; car ils développent très-clairement les raisons de l'efficacité d'un traitement, la nature d'une maladie, et comment l'atmosphère, les eaux, les fruits, les usages et les professions concourent à l'engendrer. Leur exemple est à suivre.

La température atmosphérique a été très-irrégulière durant l'année 1831, un vent froid de nord-nord-ouest, alternant avec un temps lourd, terne, pluvieux, ou avec un vent de sud-est. Il s'est joint à ces vicissitudes de l'air des vapeurs insolites, dépourvues d'humidité, obscurcissant l'éclat du ciel, qui ont commencé à la mi-juillet, et ont persisté jusqu'au printemps de 1832.

JANVIER, FÉVRIER ET MARS.

Baromètre, plus grande hauteur, 776 millimètres.
Baromètre, moindre hauteur, 747 millimètres.
Thermomètre centigrade, plus grande hauteur, 21 degrés.
Thermomètre, moindre hauteur, 7 degrés, 3 dixièmes au dessous de zéro.
Neige, 4 pouces.
Pluie, 4 pouces, 10 lignes, 3 dixièmes de ligne.

Pendant ce trimestre, la bise a soufflé avec violence, un vent de sud-est s'élevait ensuite, ou bien encore le temps était plat, humide, pesant. Aussi, les organes de la respiration ont beaucoup souffert ; et, sur quatre-cent vingt-neuf malades admis dans l'hôpital, il y en a eu cent soixante-dix-huit atteints d'affections de poitrine aiguës ou chroniques. Ces affections ont été aggravées par l'inégalité de l'atmosphère.

C'étaient des catarrhes avec enrouement, avec ardeur de la peau et du pouls ou des catarrhes sub-aigus, des phthisies, hé-

mophthisies, au nombre de cent vingt-neuf; des pleurésies, pneumonies, pleuro-pneumonies, quelquefois intermittentes, le plus souvent avec des paroxismes nocturnes, pleins de rêvasseries, de somnolence, au nombre de quarante-neuf.

Les maladies du ventre n'ont pas paru très-intenses ; ainsi, de quatre-vingt-onze affections des entrailles et des organes parenchymateux qui s'y rapportent, dix seulement se montrèrent avec des formes d'adynamie : parmi les autres, plusieurs offraient le type intermittent, avaient été importées d'Afrique, et n'étaient point en conséquence, sous la seule dépendance de l'embarras abdominal.

Les maladies de la tête, de la gorge et de la peau se présentent ensuite en nombre à peu près égal, puis les rhumatismes et les névralgies.

Maladies de poitrine. — A en juger sur ce relevé d'hôpital dont l'aperçu général de la ville confirme d'ailleurs le résultat, les maladies dominantes dans ce premier trimestre de 1831, ont donc été les maladies de poitrine. Par les brusques changemens que produisaient dans la température les vents de sud-est et de nord-nord-ouest qui se remplaçaient tour à tour, les phthisiques mouraient en nombre ; ceux qui n'étaient qu'au premier degré de la consomption, passaient vîte à la seconde, puis à la troisième période. Cette maladie secondée par le génie catarrhal de l'atmosphère, mettait en défaut nos moyens thérapeutiques et marchait avec plus de rapidité.

Je traitais avec moins de désavantage les hémophthisies, surtout quand le malade était robuste. De fortes saignées au début, suivies, tous les huit jours, de petites saignées, de sangsues, de ventouses scarifiées et de cataplasmes sur le thorax, les tisanes gommeuses, émulsionnées, quelque peu de sirop de morphine ou de pavots blancs, du lait d'ânesse, des fécules, des fruits cuits, des bains de pieds ou d'avant-bras, aiguisés d'une poignée

de moutarde, le silence, telles étaient mes ressources. En dernier lieu, s'il ne restait plus qu'une rare expuition de crachats sanguins, mais noirs, comme décomposés, sans fièvre, les malades prenaient avec profit, partagés en deux doses chaque jour, deux cent cinquante grammes de sucs dépurés d'ortie avec cent grammes de sirop de coings, ou bien un julep avec trois grammes d'extrait de rathania, quinze gouttes d'eau de rabel et quarante grammes de sirop de roses rouges. On leur frottait les aisselles avec de la pommade d'Autenrieth, avec de la graisse cantharidée et camphrée, on couvrait la poitrine de poix de Bourgogne stibiée, le lit étant de rigueur jusqu'après une assez longue cessation de l'hémorrhagie.

En vérité, quand j'oppose la réussite du plan de cure adopté contre l'hémophthisie à l'inutilité de nos moyens contre la phthisie, je suis tenté, vu ce profond insuccès du repos, du lait, de l'opium, des vésicatoires, des cautères, d'en chercher dans un système de mouvemens, de voyages, d'action corporelle, de nourriture succulente. Cette idée, quelques praticiens la poussent en avant. Remarquez combien la phthisie est rare dans les pays montagneux; elle sévit peu, dès qu'on arrive sur les lieux secs et élevés, quoiqu'on soit près des grandes villes où ses ravages s'exercent.

Un jeune homme de vingt-deux ans, né d'une mère morte de phthisie, et d'un père dont la poitrine n'était pas forte, grand d'ailleurs et bien développé, avait jusqu'à l'âge de dix-huit ans, habité la montagne; il y fesait beaucoup d'exercice et se portait à merveille, lorsqu'il alla dans une grande ville, pour s'y instruire dans le commerce. Quatre ans après ce changement de vie, on me l'amena atteint depuis plusieurs mois, de dyspnée, d'une toux sourde, profonde, d'une expectoration blanchâtre, épaisse, qui présageait une suppuration pulmonaire: il avait la peau sèche, les pommettes enflammées, la fièvre avec des

redoublemens nocturnes. La tisane laiteuse, les saignées, les vésicatoires, le lichen, les crêmes de salep et de tapioka, l'extrait de jusquiame n'atténuèrent point ces symptômes. Ce malade repartit alors pour la montagne; et là, se levant matin, montant à cheval, ne prenant aucun soin de son régime diététique, buvant du vin et mangeant du saucisson, il recommença la vie qu'il menait, quelques années auparavant. La toux, l'essouflement, l'expectoration s'effacèrent insensiblement. Cet homme est marié, il est père de famille, dirige la culture de ses propriétés, met la main aux travaux les plus pénibles, et passe quarante-six ans. Que serait-il devenu avec nos méthodes ordinaires?

En 1822, un négociant, actuellement âgé de cinquante ans, cracha à plusieurs reprises et pendant six mois, du sang et des matières puriformes; il toussa et maigrit beaucoup; l e moyens les plus doux et en apparence les mieux indiqués ne lui furent d'aucune utilité. Fatigué de souffrir, il se mit à courir les grands chemins, à la place de son commis voyageur. Un an après avoir commencé ce nouveau genre de vie, il n'eut plus d'hémophthisie, mangea bien et de toute chose, s'abstenant seulement de café et de liqueur. Ses muscles se développèrent, la vie ou autrement les mouvemens oscillatoires, la circulation capillaire se répartirent mieux. Il y a vingt ans que ce négociant vit de la sorte, voyage presque sans interruption; il ne lui reste qu'un peu d'oppression, qu'une haleine courte avec une tussicule sèche: il a le teint bon et les habitudes d'une forte santé; il semblait condamné à périr de phthisie.

C'est l'histoire du cordonnier phthisique dont parle Franklin, qui s'étant fait postillon, guérit en deux années. De retour dans son échoppe, il fut repris de la maladie, et pour y échapper remonta à cheval et courut la poste en toute saison.

Je connais deux frères, déjà âgés, dont le père, la mère,

les sœurs et les frères ont été enlevés par la phthisie pulmonaire: ils se sont faits l'un et l'autre postillons, puis conducteurs de diligences, et malgré des maladies vénériennes et une vie déréglée, ils ne crachent pas de sang, ni ne toussent. L'un d'eux s'est marié en secondes noces, sa première femme étant morte phthisique. Ils étaient, avant de prendre ce rude métier, pâles, souffrants, hémophthisiques, valétudinaires.

J'ai vu s'éteindre, en 1831, dans les angoisses d'une toux non interrompue et dans le marasme, une demoiselle de vingt ans, ayant perdu un frère de consomption et issue d'un père mort de cette même maladie. Un seul rejeton de cette famille s'est conservé, homme de cinquante ans, qui, plusieurs fois, a craché sang et pus. Je l'ai cru voué à une mort prématurée, mais il jouit d'une santé solide, l'ayant acquise par un régime réparateur, en se livrant en plein air et par tous les temps, aux travaux de l'horticulture. C'est un pépiniériste renommé, père de famille.

Je suis lié avec un médecin instruit, âgé de cinquante-huit ans, né de parens phthisiques, qui se catarrhisait souvent, expectorait du sang, des crachats louches, grisâtres, et qui, n'ayant pas cessé d'exercer dans la campagne, fesant ses visites à pied et promenant ainsi, plusieurs heures tous les jours, quel que fût le temps, s'est aguerri et fortifié. Cet homme aujourd'hui s'enrhume rarement, il n'expectore pas de sang, ni ne tousse, quoique sa femme se soit éteinte de pulmonie. Il boit du vin, mange beaucoup, préfère les viandes fortes et prend du café : ses deux fils sont vigoureux.

Delpech, assassiné à l'âge de cinquante-cinq ans, arriva en 1812 à Montpellier, avec une toux profonde, avec une conformation d'étique, et ne paraissait pas devoir pousser loin sa carrière. Il portait, lorsque l'on a ouvert son cadavre, des tubercules dans le poumon gauche; plusieurs avaient acquis assez de développement et se ramollissaient.

Ceux qui ont connu Delpech savent qu'il a toujours été grêle, maigre, remuant, qu'il voyageait nuit et jour, mangeant à toute heure, abusant du thé et du café; qu'il aimait la musique, chantait, dormait peu, parlait beaucoup, bravait toute fatigue, répandait toute sa vie au dehors. Eh bien! pendant trente ans, Delpech a échappé à une phthisie incessante.

Ces malades ont ainsi guéri en se livrant à un exercice et à des travaux non interrompus, dans l'intérieur des terres: selon Hunt de Washington, les voyages sur le littoral des mers ne conviennent point aux phthisiques. Ce médecin attribue au mélange de l'air de terre avec l'air de mer des qualités que la chimie ne peut déterminer, lesquelles hâtent la consomption pulmonaire. Il interdit à ses malades le séjour d'Hières, de Nice, de Livourne, et les motifs de cette opinion, qui ressemble à un paradoxe, s'appuyent cependant sur une masse de faits, digne de considération.

A coup sûr, beaucoup de poitrinaires ne supporteront pas une telle vie; mais si cette épreuve offre à quelques-uns des chances de salut, pourquoi ne pas l'essayer? On conçoit très-bien que l'exercice en plein air et de tous les jours, tend à faciliter sur la peau les courans capillaires, à diminuer ainsi les congestions internes, à fortifier et à mieux nourrir les muscles, à imprimer à la fibre plus de fermeté. L'inspiration d'un air chargé de vapeurs aromatiques peut, en outre, porter sur le propre tissu du poumon une action spéciale qui arrêtera le développement et la fonte subséquente des tubercules. Remarquez que la réclusion est une cause puissante de consomption pulmonaire et de dépérissement. Dans les cloîtres que de religieuses succombent! Dans les pénitenciers, sur dix décès, il s'en rencontre sept par phthisie. Les ouvriers en étoffes de soie ne tombent-ils pas facilement dans l'étisie? Ils travaillent cependant dans des

chambres aérées, mais ils n'en bougent de la semaine; aussi leur organisation musculaire s'appauvrit, et la poitrine devient le siége d'une fluxion sourde, permanente, à laquelle contribue sans doute le battement non interrompu de la navette contre le sternum, et qui, plus tard, dégénère en maladie tuberculeuse. A l'Hôtel-Dieu de Lyon, les canuts fournissent quatre-vingt-deux phthisiques sur deux cent cinquante décédés. Cette même classe d'ouvriers est soumise au même tribut à Nismes, quoique le climat en soit très-salubre. Les Auvergnats qui descendent de leurs montagnes pour se livrer à des métiers sédentaires, dans des rues humides et mal éclairées de Paris, n'y engendrent que des phthisiques. Dans ces mêmes villes, sur le relevé de leurs hôpitaux, on ne voit presque pas figurer des meuniers, des cochers, des charpentiers, des ouvriers sur les ports, des boulangers. Parent du Châtelet, cet homme toujours sincère, avait fini par se demander si une vie de désordre pour la femme, n'est pas plus favorable à la longévité qu'une vie sédentaire, en voyant la plupart des filles publiques qui, repentantes, se livrent aux travaux de l'aiguille, terminer bientôt leur vie par la phthisie pulmonaire. Nos paysans sont presque à l'abri de cette affection qui, lorsqu'elle les frappe, n'est point spontanée, mais qui succède, au-contraire, à une inflammation thoracique, aiguë, mal jugée. Concluons donc, de ces faits si simples et d'observation constante, que le grand air et le mouvement peuvent suspendre la phthisie. Pour la prévenir, si vos enfans y sont prédisposés, qu'ils habitent la campagne, manient la bêche et le rateau, vous développerez leur intelligence plus tard; élevez-les comme Jean-Jacques son Émile.

Tels sont les conseils de Rush, qui démontre aussi par des exemples, que les travaux de la campagne, les courses à cheval, les voyages sur mer, lorsque l'on s'exerce aux manœuvres du vaisseau, la vie militaire, en donnant de l'élan à la consti-

tution, sont supérieurs aux médicamens pour guérir la phthisie commençante et pour en préserver ceux qui y tendent. Ces exercices, selon lui, doivent être durs ou accompagnés de difficultés qui réveillent et fortifient les puissances mentales et corporelles : si on ne s'y résigne, le changement de climat, les promenades sont presque sans succès. Le docteur Fourcault a démontré cette vérité, en constatant qu'en France dans les villes de deux mille habitans, dont la population se compose d'agriculteurs, la phthisie n'entre que pour un cinquantième ou un soixantième dans le chiffre des décès, pour un quatre-vingtième, si ces villes sont sur des plateaux élevés, tandis que dans nos grandes cités manufacturières la phthisie enlève le huitième de la population : et plus encore en Angleterre, puisque c'est le sixième.

Raymond d'Auriol, a vu des phthisiques guérir par la navigation, et Foderé remarque que les marins et les pêcheurs, accoutumés dès leur bas-âge à nager et à ramer, tombent rarement dans l'étisie. Une observation concluante a été rapportée par Spence : elle est relative à un élève de Cullen qui avait vû périr phthisiques sept frères ou sœurs. Ce jeune homme dévoré par la fièvre et par une toux accablante dès l'hiver 1786, épuisé par la diète, par des sueurs et des crachats purulents, partit, en Juin 1788, de Glasgow pour la Virginie, resta longtemps sur mer, en souffrit beaucoup, mais y rétablit si bien sa poitrine qu'il reprit sa profession de médecin, s'exposant impunément nuit et jour, à toutes les vicissitudes atmosphériques.

En vivant d'ailleurs de cette vie d'activité, on mange avec plus d'appétit et on prend une nourriture plus substantielle, quelquefois très-excitante. Or divers médecins ont cru que là se trouvaient le meilleur préservatif de la phthisie et le moyen le plus sur de l'étouffer dès sa naissance. Salvador conseillait de traiter cette maladie par une alimentation forte ; il corrigeait les sueurs nocturnes en faisant manger des viandes salées et en *désaltérant*

les malades avec du vin; Thomas Beddoës fesait de même.

Aussi M. Roche qui rappelle ces observations, rétablit entre les tubercules du poumon et les autres l'analogie de nature qu'ils doivent avoir et en infère la nécessité de l'analogie dans le traitement. Il propose d'abandonner dans beaucoup de cas la méthode actuelle de traiter la phthisie et de recourir comme les anciens et comme quelques grands médecins des deux derniers siècles, à l'administration des anti-scorbutiques, du quinquina et d'un régime restaurant. C'est celui que cherchent à réhabiliter MM. Latour qui a préconisé le sel de cuisine; Péreira, l'huile de foie de morue ; Hastings, la naphtaline; d'autres ont proposé l'inspiration du chlore, l'iode, la phellandrie; médicamens qui modifient et ralentissent quelquefois la marche de la consomption. Peuvent-ils guérir cette maladie? Voici une de ces rares observations qui laissent cet espoir.

On m'appelle, à Caumont, pour un paysan de vingt ans, amaigri par des sueurs nocturnes, par le dégoût, par une diarrhée colliquative, par une expectoration, épaisse, abondante, verdâtre, toussant nuit et jour, oppressé, ayant la paume des mains sèche et brûlante, les joues enflammées le soir, des gargouillemens sous-claviculaires. Le lait, les pectoraux, les opiacés, les bouillons incrassants, les vésicatoires et les cautères avaient été vainement employés. Je conseillais l'administration du muriate de soude, d'abord, à la dose d'un gramme par jour que l'on élèverait ensuite, en raison des bons effets de ce remède, s'ils se manifestaient. Ceux-ci furent bientôt apparents, car les crachats diminuèrent de nombre, de volume et s'éclaircirent, car l'appétit se réveilla. En trois mois, ce malade qui consommait douze grammes de sel, chaque jour, se levait, travaillait un peu, ne toussait plus, n'avait plus de diarrhée, ni de sueurs. Son frère pourtant était mort de phthisie.

J'ai vu un médecin hémopthoïque, tuberculeux, se guérir avec du sel de cuisine, dont il consommait en dernier lieu treize grammes par jour. Il prenait aussi dans les vingt-quatre heures six pilules, composées chacune de dix centigrammes d'alun et de trente centigrammes de sang-dragon. Ce médecin, qui est inspecteur d'une source minérale, n'a conservé de tant de maux que l'haleine courte et de la maigreur.

Cette diathèse tuberculeuse que Bayle, Fournet ont récemment pénétrée, était bien connue d'Hippocrate; car selon lui, et dans le livre *de Articulis*, la toux, les *tubercules* et l'empyème succédaient quelquefois aux fractures des côtes, accompagnées de crachement de sang. En disant dans ce même traité, que les bossus ont plutôt l'air de poitrinaires que de gens sains, il ajoute qu'aussi on leur trouve souvent dans les poumons, des *tubercules* durs : *In hujusmodi ergo habitu homines isti gutturosi magis quàm sani apparent, iidemque tuberculosi fiunt, ut plurimum tuberculis duris et crudis ad pulmonem obortis.* Puis, dans le premier livre *de Morbis*, il dit encore que dans la plèvre il se forme des *tubercules* par la même raison que dans le poumon, lesquels tant qu'ils restent dans leur état de *crudité*, occasionent simplement un peu de douleur et une toux sèche. Mais dès qu'ils se *ramollissent*, les malades sont pris d'une douleur aiguë entre les épaules et dans la poitrine, de chaleurs fébriles et d'une toux violente. Hippocrate savait même qu'une masse de tubercules pouvaient se fondre en pus dans un seul et même point du poumon, être évacuée et laisser une poche dont les parois se resserraient et se desséchaient. Ces pulmoniques ne périssaient pas.

Je reviens à l'étude des maladies de l'année.

L'hémophthisie dont il a été question devenait par fois le signal d'une consomption que rien ne pouvait ensuite modérer; le crachement de sang était bientôt remplacé par l'expectoration de matières ternes et verdâtres ; les sueurs et les paroxismes de la

nuit portaient le dernier coup à ceux surtout qu'une prédisposition héréditaire y rendait plus exposés. Ainsi, je vis s'éteindre dans le dernier degré de l'hectisie pulmonaire, un jeune homme, de constitution athlétique, âgé de vingt-deux ans, issu d'une mère morte bien jeune. Son frère, qui, comme lui, était d'une force peu commune, portait une poitrine large et garnie de muscles épais. Il se mit cependant à tousser l'an d'après, eut la voix rauque, maigrit, cracha pendant quinze mois, fut entraîné au marasme et à la mort par cette fatalité d'organisation.

On ne saurait contester l'existence de cette tache originelle.

Une fille de seize ans, menstruée, fraîche encore, entre à l'hôpital pour se débarrasser d'une toux qui s'est développée spontanément, et dont elle est tourmentée. Cette toux est sèche, sans expectoration, avec la poitrine sonore, le poumon perméable en tout point; la malade ne crache pas de sang : plus tard, la fièvre la saisit, avec sueurs nocturnes, crachats muqueux, ronds, abondants et l'emporte en soixante-seize jours. Son père, sa mère, ses frères et ses sœurs avaient succombé à la phthisie.

Cette fille, domestique chez un vieux célibataire, habitait un rez-de-chaussée humide, au fond d'un cul-de-sac, et sortait peu. Une si triste vie, ce manque d'air, ce défaut de mouvement, l'inertie des fonctions de la peau qui en résultait, ont sans doute contribué à porter sur une poitrine étroite un surcroît de mal-aise, dont les effets ne sont devenus sensibles qu'aux périodes du gonflement et du ramollissement des tubercules. Le séjour de la montagne et l'exercice par un air vif, pur, saturé d'arômes, aurait peut-être modifié cette disposition congéniale, élargi le thorax, porté et entretenu sur la peau une fluxion humorale, laquelle aurait préservé le poumon.

Cette marche funeste, imprimée aux maladies chroniques de poitrine, dépendait donc en grande partie de l'influence de

l'atmosphère, influence qui se montrait encore non moins à découvert dans le nombre et le caractère grave des catarrhes aigus et qui, méconnue, les fesait dégénérer.

Un médecin d'Oppède, robuste, âgé de vingt-huit ans, tomba dans un catarrhe sthénique qui parut bientôt se convertir en phthisie tuberculeuse. Ses confrères l'avaient condamné. Il toussait effectivement, suait et dépérissait beaucoup, lorsqu'il fut pris d'un violent point de coté. On y applique soixante sangsues; les piqûres en fluent pendant trois jours, les matelas sont traversés de sang : l'hémophthisie, la toux, les crachats puriformes s'évanouissent.

La saignée fut le pivot du traitement des pleurésies ou pneumonies : elle ne suffisait pas toujours, car il fallait des vésicatoires.

Un cultivateur, âgé de trente-six ans, est pris d'une pneumonie, à symptômes vifs et francs; saignées nombreuses et tisanes tempérantes. La fièvre n'en continue pas moins, la peau jaunit, les pommettes se colorent et un paroxisme nocturne s'établit; la figure et les membres maigrissent, l'oppression augmente, des crachats muqueux, grisâtres, sortent par flots, s'agglutinent au fond du vase et n'y forment qu'une seule masse; caractère d'une coction imparfaite : eau de veau, de salep, laiteuse; hypnotiques. Le dix-huitième jour, petitesse du pouls, décomposition des traits, redoublement subit de la suffocation, respiration sublime, toute par l'action du diaphragme, immobilité des côtes qui se soulèvent avec peine et d'une seule pièce, sans que les muscles inspirateurs y participent; les crachats s'arrêtent : vésicatoire sur le côté gauche de la poitrine; bientôt un second sur le côté droit; enfin, un troisième sur le milieu. La fréquence du pouls qui devient plus ample, diminue, l'expectoration se rétablit ainsi que la sonoréité du thorax et la liberté de la circulation dans le parenchyme pulmonaire; le vingt-quatrième jour, crachats blancs, arrondis, bien cuits, par lesquels se juge la pneumonie.

Cette révulsion que l'époque avancée de la maladie favorisait et qu'indiquait la nature des symptômes, ne saurait convenir aux stades d'acuité ; des fomentations émollientes ou un cataplasme valent alors beaucoup mieux. La vivacité du point de côté doit surtout en détourner, même dans les inflammations chroniques de poitrine, car la manifestation de cette douleur annonce une phlegmasie aiguë, qui se greffe sur une ancienne affection; et dans cet état, l'action chaude et pénétrante des cantharides s'étendrait au siége du mal et l'aviverait.

Quelques médecins croient encore que toute pleurésie mortelle s'accompagne nécessairement d'une affection considérable du poumon ; le contraire se rencontre.

Un lieutenant de grenadiers, grand buveur de café et d'eau de vie, fut pris, dans la nuit, de dyspnée et d'une douleur au côté droit qui le fesait hurler, que chaque inspiration augmentait et qui épuisa promptement la sensibilité cérébrale et les forces musculaires. La figure se décomposa, le pouls devint très-petit, très-dur; et ce malade expira, suffoqué, dans une sueur chaude, avec un délire vague, en soixante heures.

La plèvre pulmonaire et costale était, du côté droit, couenneuse, épaissie, grisâtre, détruite par lambeaux, avec trois pintes d'un liquide sanieux, puriforme; le poumon sain, sauf une très-légère hépatisation de la partie la plus déclive de son lobe inférieur, qui pourtant crépitait encore. Le côté gauche de la poitrine présentait seulement d'anciennes adhérences, quatre-vingt grammes de sérosité et un faible engouement sanguin à la base du poumon.

Un soldat, de taille épaisse et à gros membres, est porté délirant à l'hôpital, avec les pupilles resserrées, la face douloureuse, le pouls petit, dur et fréquent. Il ne toussait, ne suait, n'urinait, ni se vidait. Il meurt, le troisième jour, malgré plusieurs saignées,

malgré des vésicatoires et une pinte de tisane stibiée. L'arachnoïde et le cerveau n'étaient pas même injectés, mais les deux plèvres étaient couvertes d'une couche dense et verdâtre de pus concret, sans que les poumons fussent carnifiés , ni même engorgés.

Maladies du ventre. — Les fièvres d'entrailles qui parurent dans ce trimestre, furent simples et guérirent par la diète, les délayans, les évacuations sanguines.

Je vis à cette époque un carcinôme du foie sur le cadavre d'un officier mort hydropique, et qui, dans les dernières années de sa vie, avait été travaillé par des fièvres intermittentes, rebelles. Cet organe avait doublé de volume, ses granulations étaient saillantes, jaunâtres, fermes comme du cartilage; le lobe de Spigel qui avait encore plus de dureté, offrait des bosselures inégales : nulle trace de pus, ni même d'infiltration malgré cet état d'hypersarcose; adhérence du feuillet péritonéal du foie avec son feuillet pariétal : grand épiploon farci de tubercules et épaissi : quatre pintes de sérosité dans l'abdomen.

Affections cérébrales. — Peu de malades en moururent.

Maladies de la gorge. — Les maladies de la gorge furent dangereuses: les plus bénignes se bornaient à une vive irritation du voile du palais et de la voûte palatine ; d'autres occupaient l'amygdale et s'étendaient au-delà, jusqu'à la trompe d'Eustache, qui, elle-même, se catarrhisait et occasionait des bourdonnemens, de la chaleur dans l'oreille interne , des hémicrânies. Quelques fois enfin, les amygdales gonflaient au point de se toucher; elles étaient couvertes d'ulcères aphteux, blanchâtres, peu sensibles, à surface presque mortifiée ; elles étaient dures ou ramollies, contenant en conséquence du pus infiltré dans leurs aréoles ou ramassé dans leur centre. Derrière ces glandes, le larynx, la racine de la langue, le tissu muqueux qui la lie à l'épiglotte, et unit celui-ci aux cartilages aryténoïdes, étaient imbibés de sucs sanguins ou autres, l'engorgement était même

si considérable, que la région sous-maxillaire, en arrière surtout de l'os hyoïde, se fesait voir tendue et douloureuse. Les malades qui étaient alors très-suffoqués, respiraient, la bouche béante et les ailes du nez dilatées ; leur haleine était fétide ; ils tombaient dans une espèce d'asphyxie ; ils s'énervaient. Saignées, sangsues, cataplasmes, sinapismes, vomitifs, clystères irritants restaient frappés d'impuissance ; il n'y avait de ressource que dans une action directe et toute locale. Ainsi, un vésicatoire appliqué de chaque côté, au-dessous des branches de l'os maxillaire et de la parotide, s'il augmentait la turgescence au dehors, diminuait celle du gosier ; mais quand l'engorgement interne était extrême, ce moyen, quoique puissant, manquait d'efficacité. J'enveloppais alors un bistouri d'une bandelette de linge, n'en laissant passer que la pointe, et je fendais les amygdales. Le pus en sortait par jets et le soulagement était immédiat ; d'autres fois, il ne s'en écoulait que du sang et de la sanie en petite quantité, mais celle-ci continuait de suinter pendant quarante-huit heures, et l'amélioration, pour être moins rapide, se manifestait cependant assez tôt. Quand ces deux résultats ne se produisaient pas, ou quand tout l'isthme du gosier était tapissé de matières couenneuses, amorphes, annonçant une inflammation de nature charbonneuse, je touchais, plusieurs fois le jour et en appuyant, toutes ces parties si altérées avec le nitrate d'argent, jusqu'à ce qu'elles eussent repris de la rougeur, et que les amygdales se fussent détergées. Traités de la sorte, beaucoup de malades guérissaient ; traités autrement, on inscrivait bientôt sur les régistres mortuaires : *esquinancie gangréneuse.* C'était l'angine épidémique que Bretonneau observait à Tours et dénaturait avec de la pâte d'alun ou de l'acide hydro-chlorique concentré.

Lorsque les amygdales passaient à un état d'induration chronique qui persistait même après l'entier rétablissement des

forces, la cautérisation répétée trois fois la semaine, finissait par réduire ces glandes et dispensait de les enlever.

Fièvres éruptives. — Les rougeoles, les varioloïdes, les varioles, les scarlatines éclatèrent surtout à la fin de février ; ces fièvres exanthématiques furent violentes, et les deux dernières quelquefois mortelles.

Les malades que la scarlatine emporta périrent du quatrième au septième jour. Lorsqu'après les premières émissions de sang, la peau reste rouge-écarlate, âcre et mordicante, dépourvue de toute moiteur, tendue et soulevée en quelque sorte par l'orgasme sanguin du tissu sous-jacent, craignez une issue défavorable. Le cerveau se prend tout à coup, les yeux, jusqu'à ce moment injectés et larmoyants, s'obscurcissent, les paupières se couvrent d'un flux chassieux, les malades succombent, en peu d'heures, dans le coma ou le délire. Rien ne saurait les en arracher, surtout s'ils sont forts. J'ai vu mourir ainsi des hommes de trente ans, avec la respiration facile, le pouls régulier quoique très-fréquent, et qui, la veille, n'étaient que mornes, taciturnes et assoupis.

Les tisanes qui réussissaient dans cette fièvre éruptive, comme dans la rougeole, étaient les infusions émollientes et diaphorétiques; la limonade, l'eau panée, les décoctions d'orge, de riz, d'épeautre, convenaient moins bien ; il fallait les réserver pour les dernières périodes de la maladie. Les loochs blancs, le petit-lait, les émulsions, l'eau laiteuse que l'on croyait indiqués par la vivacité de la fièvre et de l'inflammation, par l'ardeur de la peau, la rougeur de la langue et la coexistence d'une phlogose gastrique, fatiguaient quelquefois les premières voies, ne se digéraient pas, excitaient des vomissemens et semblaient contrarier le mouvement fluxionnaire sur la peau. Dans son travail relatif aux épidémies de 1784, 1785, Geoffroy avait fait une observation analogue.

Parmi les varioleux, il s'en rencontra, avec des cicatrices de pustules vaccinales, qui ne succombèrent point[1], quoique leur variole fut confluente. Des médecins n'attribuaient pas ces cicatrices à un bon vaccin; cependant la dépression en était apparente et le fond inégal, comme chagriné. Au surplus, le rare développement, aujourd'hui incontesté, de la variole sur des sujets bien vaccinés, motive des essais de revaccination et n'infirme point la réalité des vertus préservatrices accordées au vaccin. Que sont des exceptions contre une règle si générale?

Lorsque la variole était très-confluente, son plus grand effort se portait sur la face et de là sur le cerveau, elle produisait alors le délire, la cécité et la mort. Le seul moyen de prévenir la mort, c'était la cautérisation de toute la figure, d'une oreille à l'autre, de la région sous-maxillaire au sommet du front, cautérisation pratiquée avec soin, sans trop attendre, pustules par pustules, celles-ci ouvertes par l'instrument et touchées immédiatement, toutes humides, avec le nitrate d'argent, ou avec une solution concentrée de ce sel. C'était aussi le seul moyen de prévenir la cécité que de cautériser les boutons qui se développaient de préférence sur le centre de la cornée et qui la détruisaient.

Un colporteur, de bonne complexion, est porté délirant à l'hôpital, avec la face gonflée, couverte de boutons rouges dont la pointe blanchissait un peu, les yeux clos, avec une bave épaisse sur les lèvres, avec la respiration râlante et des pustules de variole plus clair-semées sur le tronc et les membres. La saignée, la purgation, le quinquina, le bain présentaient de tels inconvéniens que l'idée me vint de brûler tout ce visage: il était le lendemain, comme un masque noir. Le malade avait un peu dormi, la face s'était déjà désenflée et les lèvres qui étaient moins pendantes ne laissaient plus filer la salive: bon signe autant que l'inverse est fâcheux. Ce changement dans l'ensemble s'accrut,

et par la suite les pustules du corps que l'on n'avait pas détruites, laissèrent des empreintes, quand la figure n'en garda point.

Un ouvrier du chemin de fer, âgé de vingt-deux ans, sanguin, vigoureux, entre à l'hôpital avec la face enflammée et turgescente, avec des pustules encore petites, mais si nombreuses qu'elles font du nez, du front, du menton et des joues une grande plaque d'un rouge violet, inégale; les paupières sont grosses, les yeux fermés, les conjonctives coulent. Dans la nuit, le malade crie, se lève, se débat avec les infirmiers et déraisonne : il tombe au point du jour dans la somnolence. Le gonflement du visage s'étend aux oreilles, à la nuque et descend jusqu'aux clavicules; le pouls bat si vîte qu'on ne peut en compter les pulsations. Les boutons de la face et du cou sont ouverts et cautérisés; la phlogose et la rénitence de la peau diminuent bientôt, mais le délire ne s'arrête pas : saignée de trois palettes; manne et huile de ricin, qui purgent assez bien. Le malade se calme, son pouls se règle; l'éruption varioleuse du visage transformée en une immense croûte, sèche, dure, noire, se détache par fragmens, pendant que les pustules du corps sont encore pleines de pus.

Un adulte, frère aux écoles de la doctrine chrétienne, est frappé d'une variole qui allume une fièvre ardente et le jette dans le délire. Cette maladie lui déforme la figure, lui oblitère les yeux, lui bouche le nez, le suffoque et lui donne de grandes douleurs dans les mains et dans les pieds, tant elle en gonfle la peau. Je l'avais phlébotomisé, vidé avec de l'eau de Sedlitz, abreuvé de petit-lait, de tisane d'orge, de bière étendue de trois-quarts d'eau, lorsqu'un matin je le trouvais dans le carus, avec une bave épaisse qui découlait de sa bouche béante, le pouls radial ne battant plus, cependant la face chaude encore, son exanthème coloré et proéminent. On se met à l'œuvre, et deux frères ouvrent successivement tous ces boutons qu'ils cautéri-

sent avec force. Le bon effet de cette pratique fut immédiat, car dès le même soir le malade qui avait repris connaissance, entendait : son pouls n'était plus insaisissable. Sa figure se dépouilla lorsque la desquamation commençait à peine sur les membres.

Ces trois malades n'avaient pas été vaccinés : quelques-uns qui paraissaient devoir résister et que cette pratique aurait pu sauver, succombèrent ; notamment un homme à la fleur de l'âge et robuste, mort épuisé dans le stade de la dessication, une femme enceinte de six mois, morte dans la période de suppuration. Cette femme avorta trente-six heures avant de succomber ; une varioleuse qui fait une fausse couche, périt toujours selon d'anciens observateurs ; et ce pronostic que M. Serres a reproduit, n'est que trop juste. Lors même que je ne recourais pas à la cautérisation, ne jugeant point pour cela l'éruption assez grave, je portais à diverses reprises la pierre infernale sur la conjonctive et le bord libre des paupières, pour y dénaturer l'inflammation varioleuse et pour préserver les cornées. Quand on ne le faisait pas ou qu'on le fesait tardivement, j'avais vu des pustules attaquer ces membranes et entraîner la fonte de l'œil.

Dans d'autres varioles, j'employais les onctions mercurielles qu'on vient de proposer comme une nouveauté en pratique, et que Baillou avait déjà recommandées, en son livre des Épidémies. « Lorsque la saison, disait cet illustre praticien, engendre des pustules et des fièvres éruptives fâcheuses, les petites véroles s'accompagnent de gonflemens et de douleurs qui font périr les enfants dans la gangrène. C'est alors que l'emplâtre de Vigo ou que l'onction mercurielle produisent merveille ; *mirum in modum id remedii profecit*. Qu'on ne néglige pas un moyen si simple, si facile, toujours sous la main, de peur qu'il n'en résulte un grand dommage pour le malade. »

Voici un fait tout autre, au point de vue thérapeutique; il sort aussi de nos méthodes accoutumées.

Un soldat de forte constitution, souffre de la tête et de l'estomac, prend une peau sèche et ardente, laquelle apparait bientôt tachetée de points miliaires et rouges. Il a le pouls plein et fréquent, la langue brune, une soif considérable, il se sent les membres brisés; on le saigne, on lui donne du petit-lait et de l'eau d'orge. Le lendemain, la céphalalgie redouble et l'intelligence s'obscurcit, quoique le pouls s'abaisse; les boutons qui commencent à proéminer sur la face, envahissent le reste du corps. Les hypochondres se tendent, on y pose vingt sangsues et un cataplasme.

Le jour d'après, langue croûteuse, d'un rouge sombre au milieu, noire sur ses bords, gencives qui saignent, dents fuligineuses, face livide et gonflée, œil qui s'injecte et larmoie, front qui brûle, pustules de variole qui se dessinent au visage, quoique très-confluentes et paraissant de loin ne former qu'une plaque : dans la nuit, insomnie, délire, cris, soubresauts des tendons; le malade court tout nu dans la salle. Le quatrième jour, les boutons de la face s'applatissent, ceux qui surgissaient aux membres et à la poitrine avortent, car l'épiderme devient sec et farineux. La figure est colère par momens, étonnée et tranquille dans d'autres, le pouls et la réaction faiblissent beaucoup: glace sur la tête, cataplasme saupoudré de moutarde aux gras de jambe, émulsion : sur le soir, le délire augmente, la carphologie, la mussitation s'y joignent, les lèvres sont noires, la bouche pue; fomentations d'eau froide sur le ventre, eau et limonade frappées de glace.

Le sixième jour, le délire s'adoucit et cesse par intervalles, la langue reste cependant dure, râpeuse, encroûtée : le septième, le malade connaît et répond, il pisse; son pouls se relève; bain tiède et cessation des embrocations d'eau froide. Le huitième,

la desquamation de la face se fait par lambeaux, l'intelligence revient, le pouls se régularise, la langue s'humecte, le ventre s'ouvre en diarrhée ; lavement émollient, eau de riz ; on remplace la glace sur la tête par des compresses imbibées d'eau fraîche. Les jours qui suivent, ces bons changemens se soutiennent; lait coupé, infusions gommeuses d'althéa, soupes claires : la convalescence fut assez prompte, malgré quelques furoncles.

Ce traitement heurtait les idées reçues, d'après lesquelles on aurait du exciter de la diaphorèse ou du moins ne pas combattre la sortie de la variole par l'application directe du froid. L'ardeur de la fièvre et la difficulté de l'éruption se seraient, disait-on, sans-doute accrues par les sudorifiques, mais pourquoi ne pas se borner aux boissons douces, à des bains, à d'autres saignées capillaires? La détente s'ensuit souvent. Il est vrai que ces moyens suffisent, mais ici comment l'espérer avec les progrès et la gravité des inflammations internes concomitantes? Je m'arrêtai donc à la seule pratique qui me laissa quelques chances, à celle de traiter ces phlegmasies comme existant isolément et indépendantes de la variole, d'agir comme s'il n'y avait pas d'exanthème. Il fallait même le détruire, tellement il avait enflammé la peau, tant sa réaction sur le cerveau et les entrailles avait été violente. Ce fût toute ma pensée; de là l'indication, de là le traitement.

Du laudanum liquide contre les taches de la cornée. — Une jeune et forte fille, de quatorze ans, non menstruée, avait éprouvé des ophthalmies sur-aiguës qui mal soignées, reparaissaient par intervalles et qui avaient fini par laisser sur les cornées des taies opaques et étendues. Lorsqu'elle entra à l'hôpital, ses yeux étaient rouges, engorgés, douloureux; aussi, saignée aux malléoles, sangsues à la vulve, décoction de chien-dent nitrée, bols de calomel, pédiluves sinapisés par jours alternatifs. L'oph-

thalmie déclinait ; il ne restait plus qu'une injection modérée des vaisseaux de la conjonctive et les taches de la cornée. Je fis alors instiller des gouttes de laudanum entre les paupières, matin et soir, et appliquer une compresse oculaire avec un plumasseau de charpie, imbibée de cette liqueur. En dix jours, il n'y eut plus de rougeur ni de sensibilité, et les taches parurent moins denses. On continua dès-lors le laudanum plusieurs fois dans les vingt-quatre heures et pendant encore long-temps, en instillation sur les cornées. Les taies qui diminuèrent petit-à-petit, se réduisirent enfin à des nuages presque insensibles, et qui ne nuisaient pas à la vision.

L'hospice des orphelins renferme beaucoup d'enfans ayant eu de ces ophthalmies scrophuleuses, de ces abcès dans les lames de la cornée, affections d'une marche lente et qui entraînent la formation de taies plus ou moins opaques. Je les ai souvent effacées à l'aide de ce même topique, l'associant, selon l'indication, aux ferrugineux et aux purgatifs.

M. Lallemand dans les *Ephémérides*, s'étonne qu'un remède qui résout si bien les taches de la cornée, ne soit pas toujours employé dans les ophthalmies, lorsqu'elles survivent aux symptômes d'acuité. Quand la cornée s'épaissit, que des végétations s'y organisent, qu'elles se convertissent en taies plus ou moins fortes, j'ai vû maintes fois le laudanum ou l'eau saturée d'extrait thébaïque prévenir ces dégénérations et éclaircir des yeux couverts de taches.

AVRIL, MAI ET JUIN.

Baromètre, plus grande hauteur, 766 millimètres, 7 dixièmes.
Baromètre, moindre hauteur, 748 millimètres, 7 dixièmes.
Thermomètre, plus grande hauteur, 34 degrès.
Thermomètre, moindre hauteur, 5 degrès.
Pluie, 4 pouces, 1 ligne, 9 dixièmes.

Une grande inégalité de température a encore marqué ces trois mois d'ordinaire tièdes et beaux ; elle était occasionée par

le passage subit d'un temps calme, sans vent ou avec le vent de sud-est, à un temps aigu, âpre, avec un vent de nord-nord-ouest. Aussi les catarrhes se sont-ils prolongés plus que l'année précédente, les phthisiques ont-ils continué à périr, les maladies de la peau, à être graves. Comme pourtant l'atmosphère était plus douce, tempérée par les premières chaleurs, que l'exercice en plein air favorisait la transpiration, et que les jours de vent ne la supprimaient point en entier, on a moins observé de morts promptes et cruelles. Les muqueuses broncho-pulmonaires et gastro-intestinales sont peu sujettes aux fluxions inflammatoires, en l'absence des extrêmes de température.

Inflammations encéphaliques. — Les fièvres cérébrales ont été communes : les enfans étaient pris de convulsions, d'hydrocéphalie aiguë ; plusieurs en mouraient. Un saignement de nez les délivrait assez soudainement, du délire ou du coma. C'était un indice de ce qu'il fallait faire. Ne repoussons pas la saignée dans les inflammations du cerveau, même sur des enfans de deux ou trois ans.

Une petite fille, âgée de dix ans, guérie de la scarlatine, tombe dans un état apoplectique auquel succèdent des convulsions qui ôtent tout espoir de la sauver. Dans l'espace de huit heures, Hunt la saigne trois fois et lui applique des ventouses scarifiées aux tempes : elle s'endort d'un bon sommeil, et entre en convalescence. Mackintosh saigne aussi deux enfans atteints de fièvres éruptives, et chez lesquels le coma et les convulsions se déclarent avec intensité ; il leur pose, en outre, dix sangsues. Ces deux enfans, l'un, âgé de trois ans, l'autre, de deux, guérissent rapidement.

En de tels cas, la seule application des sangsues ne saurait suffire à moins que l'hémorrhagie subséquente ne fût forte et qu'elle n'épuisât presque immédiatement l'inflammation.

Un enfant, de cinq ans, bien constitué, irritable, guéri depuis peu de temps, d'une fièvre putride, se réveille en sursaut, poussant des éclats de rire auxquels succèdent bientôt des cris aigus et des mouvemens convulsifs de tout le corps : face animée, œil hagard, envie de mordre, peau brûlante; à deux heures après minuit, douze sangsues sur le trajet des jugulaires ; à huit heures du matin les piqûres saignaient encore. L'enfant était décoloré, froid, avec le pouls bas; les mouvemens respiratoires semblaient seuls entretenir la vie; flanelles et frictions chaudes, cataplasmes de moutarde ranimèrent le malade. Cette congestion cérébrale avait été si brusque et si violente, que les membres pelviens furent, pendant quelque temps, demi-paralysés.

C'était acheter le succès : on voulait une hémorrhagie moins abondante sans doute, mais cependant suivie d'un grand abattement, et on avait raison; car des saignées capillaires médiocres échouent toujours. Or, ne point réussir quand on les choisit, c'est laisser au transport le temps d'occasioner des déchirures, de suspendre l'action nerveuse, en comprimant à l'excès le cerveau; c'est y attirer le sang.

Je fus appelé, la nuit, auprès d'un enfant qui, bien remis d'une fièvre gastrique, avait été pris, le soir, en causant, de rire sardonique et de convulsions de tout le corps, principalement du côté droit. Ces symptômes s'étaient si vîte accrus, que la lettre du médecin qui m'en donnait avis, exprimait aussi la crainte d'une mort prochaine. Le malade était spirituel, âgé de onze ans, bien portant quoique lymphatique. A cinq heures du matin, face vultueuse, yeux sanglants, fixés au sommet de l'orbite, cachés sous la paupière, spasmes des lèvres, écume baveuse qui découlait de la bouche entr'ouverte, sommeil comateux, respiration stertoreuse, peau brûlante, pouls petit, dur, à pulsations innombrables et irrégulières, paralysie du bras droit, rétraction du bras gauche : on avait appliqué der-

rière les oreilles cinq sangsues qui, du côté gauche avaient tiré un peu de sang, et du côté droit avaient à peine piqué la peau. J'ouvris tout de suite l'artère temporale qui fournit trois cents grammes de sang; la face pâlit, le pouls parut se relever, une moiteur survint, mais l'hémorrhagie cérébrale étant déjà considérable, le malade succomba dans la matinée.

Quelle différence dans le remède, dans son résultat et dans l'aspect général du malade, quelques heures après l'invasion de ces deux cérébrites dont les symptômes et la marche étaient pourtant identiques !

Les faits qui vont suivre, observés sur des vieillards, rendront plus sensible encore la vérité de ces principes de pratique. C'est un enseignement de voir, aux deux extrémités de la vie, les mêmes phénomènes de maladie, de mort et de guérison s'enchaîner dans un ordre semblable.

Un octogénaire, encore vert, sentait sa vue et son ouïe faiblir, sa démarche devenir chancelante, sa jambe gauche traînante; il éprouvait de la céphalalgie, un assoupissement profond et presque non interrompu. A quatre heures du matin je le trouve saignant du nez depuis deux heures, par filet et si fort, qu'il avait déjà perdu mille grammes de sang. La face était livide, engorgée, le pouls plein, élevé, dicrote. Le malade entendait mieux qu'il ne l'avait fait depuis six mois. Cette hémorrhagie continua jusqu'à dix heures; de l'oxycrat la maîtrisa alors facilement. Ce vieillard perdit trois mille grammes de sang, et recouvra presque aussitôt la liberté de ses mouvemens, de son intelligence et de ses sens.

Lancisi avait vu un septuagénaire délivré des symtômes avant-coureurs d'une apoplexie par une hémorrhagie du nez qui s'éleva à douze livres de sang.

La disposition apoplectique fut arrêtée par ces flux de sang qui dégorgèrent immédiatement le cerveau. La saignée aurait

aussi préservé ces malades, mais non une faible application de sangsues; ce qui le prouve, c'est l'impuissance des petites hémorrhagies naturelles contre une fluxion bien établie.

Un autre octogénaire, d'une tête ardente et toujours préoccupée, souffrait d'anorexie, de spasmes nerveux, d'inquiétude, de la migraine; ses forces déclinaient. Il promenait moins, rêvait sans cesse, s'endormait le jour; les bizarreries de son caractère se changeaient en manies: il portait les mains mouillées d'eau glacée sur la tête, qu'il disait lourde, embarrassée et très-chaude, il craignait une apoplexie. Souvent, dans la nuit, des épistaxis avaient lieu, mais peu abondantes, et sans soulagement. La tête même en devenait le lendemain plus pesante, l'œil plus noyé, la somnolence plus grande. Enfin, après cinq petites hémorrhagies, toutes inutiles, un après-midi, en sortant de sommeiller, ce malade veut et ne peut prendre sa canne, il chancelle et se laisse tomber sans proférer une parole. Je le trouve ayant perdu la mémoire, avec un bégaiement confus, l'ouïe dure, avec des mouvemens automatiques et comme convulsifs des membres inférieurs. Je tire aussitôt cinq cents grammes de sang par la saphène; il ne s'en aperçoit pas, mais quelques heures après cette saignée, la parole lui revient et les sens se réveillent.

En ces deux faits tout se ressemble, hors le mode de terminaison: car dans ce dernier cas l'épistaxis n'épuise point la congestion, la laisse s'accroître. Au moment où cette congestion peut se convertir en hémorrhagie cérébrale, l'art intervient, soustrait brusquement du sang dans une direction opposée à la fluxion qui existe, et la fait incontinent cesser.

La puissance de la saignée éclatait mieux encore dans l'encéphalite des adultes.

Un rentier, homme sanguin et bien nourri, âgé de cinquante ans, tourmenté depuis six semaines, par une toux catarrhale, venait de marier sa fille, était préoccupé, souffrait par

momens, d'une douleur épigastrique et perdait tout appétit. Sur ces entrefaites, il tombe, un soir, dans l'assoupissement, la langue s'était séchée, le matin, après une attaque de gastrodynie ; vingt-cinq sangsues au creux de l'estomac, cataplasme bien chaud pour que les piqûres fluent la nuit. L'hémorrhagie quoique abondante, n'empêche pas le carus d'augmenter, et le malade de perdre ses sens : il ne voit, n'entend, ni ne parle. Ses paupières sont fermées, sa figure est rose, son pouls fréquent et peu développé, sa respiration haute et suspirieuse ; saignée de six palettes que l'on réitère deux fois dans le jour. On promène des cataplasmes sinapisés sur les membres, on en couvre l'articulation tibio-fémorale ; le soir, vésicatoires aux cuisses, lavement purgatif qui n'est reçu qu'en partie, le malade étant lourd et difficile à remuer ; glace sur la tête. Malgré ces moyens, le mal empire ; saignée de la temporale de cinq cents grammes ; le soir, six sangsues dans les narines ; pendant la nuit, long écoulement de sang par filet. Le malade prononce quelques paroles, il me reconnaît, il est pâle, il cherche à se débarrasser de la vessie remplie de glace, il urine, il n'a aucune idée du temps qui s'est écoulé, du danger qu'il a couru, des émissions sanguines qu'on a pratiquées ; il se rendort bientôt. Il passe trois jours dans un état de stupeur qui diminue insensiblement, et duquel on le tire dès qu'on lui parle ; mais il a un hoquet qui cesse seulement pendant le sommeil. Ce hoquet est quelquefois suivi de l'expuition de matières blanches, aqueuses, souvent rougeâtres, il s'éteint de lui-même après avoir résisté une semaine, et sous la seule influence de l'eau de veau, du petit-laît, des boissons réfrigérantes ; les ventouses sèches, les topiques anodins, l'élixir amer d'Hoffmann, la potion de Rivière n'avaient point calmé cet accident. Pendant toute la durée de l'affection carotique, le malade n'avait pu boire une demi-tasse de tisane ; si on tâchait

de l'y contraindre en lui serrant les narines, sa figure s'injectait plus fortement, et ses mains, violemment agitées, repoussaient ces tentatives. Il perdit, en quarante-huit heures, trois mille grammes de sang; c'est à cela qu'il dut d'être préservé d'une hémorrhagie ou d'une suppuration cérébrale. Il fallait, dès le premier moment, ouvrir les gros vaisseaux, les symptômes de gastricité dépendant de l'embarras encéphalique.

Un ménager de St-Saturnin, agé de quarante-six ans, sec, maigre, mélancolique, nerveux, fut frappé, tout-à-coup, de stupeur avec ronflement, avec abolition des sens et de l'intelligence, avec raideur des extrémités. Les vésicatoires, des sangsues au cou, le tartre stibié, l'éther furent mis en avant par le médecin du village, que de tels symptômes avaient déconcerté. J'arrivai chez le malade, vingt-quatre heures après la manifestation de cette encéphalite. Il percevait à peine l'odeur de l'ammoniaque; si on écartait ses paupières, les pupilles apparaissaient serrées, immobiles; la respiration était haute, le pouls petit, lent; la vessie remplie d'urine, s'élevait au-dessus du nombril; le côté gauche était paralysé, les membres droits étaient enraidis et secoués de temps à autre par des mouvemens convulsifs. Je fis ouvrir largement la veine, fomenter la tête avec de l'eau fraîche, tirer par le cathétérisme deux litres d'urine. La nuit fut bonne, en ce sens que le malade commença à sortir de son assoupissement: je le revis le surlendemain; on l'avait encore saigné, on lui avait appliqué des vésicatoires et des sinapismes. Il urinait sans aucun secours, il me reconnut; mais on l'aurait dit idiot, et cette paresse d'esprit, état actuellement passif, fut assez longue à se dissiper. L'influx nerveux avait tellement baissé que l'hématose ne se rétablit aussi qu'avec beaucoup de lenteur dans sa plénitude d'action, et que le malade resta, trois mois, faible, décoloré, amaigri, avec les chairs flasques.

Des suites funestes que peut entraîner l'administration intempestive des vomitifs. — Si l'on attache peu d'importance à l'emploi des vomitifs, c'est que les accidens qu'ils provoquent sont rares, obscurs, et peuvent se rejeter sur la nature de la maladie. De cruelles catastrophes désabusent pourtant quelquefois de cette confiance irréfléchie, et prouvent que les rémèdes pertubateurs, même les plus simples, sont parfois dangereux.

Une dame, agée de quarante ans, souffrante depuis deux ans, d'une douleur au côté gauche, avait, pour sa fille atteinte de pneumonie, pris beaucoup de peine; elle vomissait quelquefois des gorgées de bile; elle était nerveuse, la moindre contrariété la laissait sans voix, sans connaissance; sa constitution était assez bonne, son embonpoint et sa force étaient médiocres. Elle se refroidit, une nuit, pour donner une tasse de tisane à sa fille, fut courbaturée le lendemain, et resta au lit. De la céphalalgie, du dégoût surviennent bientôt; quelques jours se passent ainsi, lorsqu'elle me prie de la faire vomir, m'assurant qu'elle s'en trouvera bien, et que les vomissemens spontanés la soulagent toujours. Je n'y vois aucune contr'indication, car sa langue est muqueuse, jaunâtre, humide, son ventre est souple, indolore. La malade prend donc un gramme d'ipécacuanha, vomit facilement et pousse plusieurs selles liquides. Elle se lève à trois heures de l'après-midi, et je la trouve renversée sur un fauteuil, la bouche écumeuse, les yeux inanimés, pâle, froide et raide comme un cadavre, ne pouvant parler. Je la fais remettre dans son lit, où elle meurt à dix heures, avec la bave sur les lèvres, avec le râle, la figure décolorée, l'innervation abolie; la peau s'était réchauffée par la chaleur du lit et couverte de sueur.

Mon regret fut extrême, d'autant plus que je ne suis pas de ceux qui jouent au début des maladies, avec des médicamens à action brusque et vive. On peut cependant présumer que le remède ne fut pas la cause unique de la mort. La malade

affaiblie le prit hors de son lit, dans une chambre froide et par un temps aigu; elle demeura ainsi levée et peu couverte jusqu'au moment où je la trouvai immobile et glacée. Donc, il dut y avoir afflux de sang à la peau et sueur ; puis, retrait du sang et afflux sur les organes des trois cavités, par l'impression non interrompue d'un air froid. Cette repercussion fut d'autant plus facile, que la malade était peu forte, et que des inquiétudes, plusieurs jours de courbature, de diète, de séjour au lit l'avaient encore débilitée. Sans l'ipécacuanha, cette maladie se serait probablement dissipée d'elle-même.

Il fallait d'autant moins donner ce remède, qu'on avait observé une sorte de stupeur chez la malade ; elle parlait lentement, répondait avec peine : mais j'ignorais ces détails et j'avais peu cherché à les découvrir, cette indisposition me semblant légère.

L'estomac était gonflé de gaz, ses vaisseaux coronaires, gastro-épiploïques droits et gauches étaient gorgés de sang ; toute la masse des intestins grêles était le siège d'une suffusion sanguine sous-péritonéale, qui dépendait d'une congestion récente, d'une apoplexie intestinale, et qui communiquait à certaines anses un aspect sanglant ; les ramifications de la veine mésentérique supérieure étaient remplies de sang. Anciennes et nombreuses adhérences entre la plèvre costale et pulmonaire du côté gauche, engorgement de la partie postérieure du poumon droit, épanchement de cent dix grammes d'une sérosité rougeâtre, vraiment hémorrhagique, dans la plèvre droite. Les vaisseaux de la pie-mère étaient distendus, les capillaires des méninges injectés, et la substance cérébrale, dure, compacte, se montrait criblée d'une infinité de gouttelettes sanguines.

La vie avait donc cessé par le retrait du sang de la périphérie, par son afflux vers les organes du centre, démesurément engorgés; ce qui avait incontinent aboli leurs fonctions, le mouvement vital, les oscillations capillaires. Ces phénomènes cadavériques

indiquaient des congestions subites, intenses, dont le vomitif fut le premier mobile, et dont un assez long refroidissement devint ensuite la cause la plus puissante.

De l'embarras intestinal formé par des matières durcies. — Une tailleuse de trente ans, était traitée depuis trois mois, comme atteinte d'une iléo-colite avec constipation. Les bains, les fomentations, les cataplasmes, les saignées capillaires, les délayans, l'opium ne lui avaient pas été épargnés; les lavemens n'amenaient point de matières, les déjections alvines qui se faisaient trois fois le mois, se composaient d'excrémens très-durs. Le ventre était ballonné, mais en le palpant, on le trouvait rempli, surtout dans les fosses iliaques, de duretés plus ou moins volumineuses. La malade ayant peu dépéri, je ne pus rapporter ces bosselures à une altération du mésentère, ce qui en aurait supposé une non moins grave dans les intestins, et aurait dû réduire cette femme au marasme. Il y avait des borborygmes fréquents et une petite fièvre obscure, irrégulière.

Le mouvement péristaltique des intestins me paraissant entravé, j'attribuai à ce défaut de contractions la rareté des selles, le durcissement des matières, trop longuement travaillées par les absorbans, et la formation subséquente de ces tumeurs arrondies et si insolites; je prescrivis un looch avec soixante grammes d'huile de ricin, autant d'huile d'amandes douces. On le réitère le surlendemain. Ces deux purgatifs débarrassent les intestins et font disparaître les tumeurs du bas-ventre; lavement avec du sulfate de magnésie, le quatrième jour; le dixième, manne, tamarins et sel de Glauber. Le douzième, la malade mange, et le jeu des intestins bien rétabli, ne s'interrompt plus désormais.

La *Clinique* de M. Andral contient un fait analogue.

Erysipèles graves. — Plusieurs érysipèles phlegmoneux se manifestèrent.

Un soldat de la garnison eut notamment un érysipèle qui, des joues, s'étendait vers les oreilles et les parotides. L'intumescence de la figure était grande, la langue rouge et sèche, la tête pesante et avec des tintemens dans les oreilles. Le malade, engourdi et porté à la somnolence, respirait avec peine, il semblait menacé d'asphyxie. Pédiluves, lavemens, cataplasmes, saignées phlébiques et capillaires, petit-lait aiguisé avec le sulfate de soude ne diminuent pas la violence de l'engorgement. La peau devient luisante et près d'éclater, le tissu cellulaire sous-cutané raide, dur et compact; une suppuration dans la profondeur des joues est à craindre. Concentrer sur la peau, le mouvement fluxionnaire qui allait bien plus avant dans l'épaisseur des chairs, me parut l'indication vraie: en conséquence, vésicatoire sur chaque joue. La chaleur de la figure augmente et le pouls s'élève, symptômes non équivoques de réaction vitale. Lorsqu'on fait le premier pansement, on trouve déjà moins de dureté et moins de gonflement, le derme rouge au-dessous de l'épiderme soulevé par une couche très-adhérente de pus épais et blanchâtre. Ces deux vésicatoires qui suppurèrent beaucoup, firent cesser, en huit jours, cette inflammation fâcheuse de la peau et du tissu sous-jacent. En de semblables occurrences, la méthode ordinaire ne mène pas toujours à si bon résultat.

Une femme, sexagénaire, grasse, replète, de constitution humide, est atteinte d'un érysipèle phlegmoneux à la jambe gauche. Ce membre perd ses formes, s'imbibe de liquides; il est tendu, douloureux, d'une teinte rouge et jaune à la fois. Les pilules de Belloste, l'eau de Sedlitz n'arrêtent point les progrès de la maladie; un vésicatoire y met fin, en resserrant sur un point l'inflammation qui occupe tout le membre, en lui imprimant une marche plus vitale, en portant la suppuration à la périphérie. J'avais vu, en 1819 et

en 1827, deux érysipèles, traités par les seuls topiques émolliens et par les purgatifs, entraîner des abcès nombreux, profonds, et plus tard, l'atrophie du membre sur lequel il avait fallu multiplier les ouvertures et les contre-ouvertures. Les malades ne purent même s'en servir qu'après huit mois de soins.

Cette pratique, anciennement de vogue en Espagne et en Italie, recommandée par Rodamel et par Marc-Antoine Petit, était souvent employée à l'Hôtel-Dieu de Paris par Dupuytren, et en Amérique, par Physick. Préférons-la aux onctions mercurielles qui, moins puissantes lorsque l'érysipèle est grave, ne doivent point, dans les cas plus simples, prévaloir sur le traitement ordinaire.

Une forte complication cérébrale nécessitait les anti-phlogistiques :

Un homme jeune est transporté des salles de chirurgie dans mon service, à cause d'un délire aigu qui alterne avec un coma profond : son œil est fixe, sa peau froide, son pouls petit et fréquent, sa langue sèche et rouge. On lui avait, l'avant-veille, donné l'émétique pour diminuer l'intensité d'un érysipèle phlegmoneux qui occupait toute une jambe. Il avait beaucoup vomi; et, dès-lors, s'étaient manifestés ces accidens ataxiques et inflammatoires que la malencontreuse application de l'art engendrait.

Je fais aussitôt ouvrir la veine et piquer trente sangsues sur le membre malade. On l'enveloppe ensuite d'un cataplasme, et le sang flue. En vingt-quatre heures, il n'y eut plus que de la somnolence : le surlendemain, le pouls était large, la tête libre, la langue humide, la jambe moins engorgée, la teinte de l'érysipèle moins livide. Ce que n'avait pas produit l'émétique, les anti-phlogistiques le firent et le phlegmon se termina sans dépôt.

Je tirai peu de sang par la veine, ne voulant point exposer le malade aux inconvéniens des déplétions sanguines trop brus-

ques : celles-ci conviennent seulement lorsque l'action nerveuse n'est point aussi affaiblie.

Panaris. — J'observai aussi quelques panaris, dont l'un était accompagné de douleurs et d'un gonflement considérables. Il guérit en peu de jours par l'incision jusqu'à l'os, avant que la tumeur eût dégénéré en abcès; pratique qui avait été recommandée par Ambroise Paré, et avant lui, par le bon vieillard Guidon et par Jean de Vigo.

Perte de la parole sans foyer hémorrhagique. — Une octogénaire qui avait la parole vive et les mouvemens décidés, fut transportée à l'hôpital, demi paralysée et ne pouvant parler. Elle connaissait cependant, regardait, cherchait à répondre, et, le quatrième jour, elle fit entendre, mais avec effort, des monosyllabes mal articulés; puis elle n'en prononça plus un seul et s'éteignit, le dixième jour, la paralysie générale n'ayant cessé d'augmenter.

Le cerveau était intact, sauf quelques faibles marques d'injection sous-arachnoïdienne, très-diffuse. La dure-mère adhérait au crâne, surtout en avant; l'artère basilaire et la cérébrale gauche antérieure, obstruées par une matière blanchâtre, cartilagineuse, étaient closes et en voie d'ossification.

Nécropsie d'un héméralope. — Un soldat, âgé de vingt-trois ans, hémophthisique, atteint depuis trois mois d'héméralopie, est emporté en seize jours par l'ulcération aiguë et gangréneuse de l'iléon et du cœcum. Je dissèque, moi-même, le nerf optique, de sa naissance à son entrée dans le trou de même nom, sans y découvrir la moindre altération de couleur ou de consistance : seulement l'enveloppe en forme de gaine, que lui fournit la pie-mère, me parait injectée. Quant à la portion orbitaire du nerf, elle était comme comprimée par l'extrême turgescence de beaucoup de vaisseaux sanguins, tous sillonnants autour de la lame interne de la dure-mère qui accom-

pagne ce nerf jusqu'à sa pénétration dans le globe de l'œil. Le ganglion ophthalmique était très-rouge ; l'artère centrale de Zinn, sensible à l'œil nu, gonflée autant que peut l'être un vaisseau si délié, laissait échapper une gouttelette de sang à chaque section transversale du nerf. Il y avait des suffusions sanguines, vraies taches hémorrhagiques, entre la choroïde et la sclérotique; la choroïde était de couleur rougeâtre, sanglante, au lieu de noire qu'elle est naturellement; et tout cela, des deux côtés.

Ce soldat habitait, dans la caserne, une chambre récemment blanchie à la truelle, avec plusieurs de ses camarades qui étaient, comme lui, affectés d'héméralopie.

Je ne connais point ou ne me rappelle pas de fait analogue. On conçoit pourtant que l'héméralopie, si elle est anatomiquement toujours la même, peut être traitée avec succès par les saignées du pied, par de fréquentes applications de sangsues et par les diverses révulsions qui se pratiquent sur les voies intestinales, sur la peau et le tissu cellulaire.

***De** l'écorce de racine de grenadier sauvage et du baume de copahu contre le tænia.* — Un Anglais agé de vingt-huit ans, maigre, nerveux, penseur, était tourmenté depuis huit années, de maux d'estomac, de rapports acides, de flatuosités, d'hypochondrie; il avait parcouru l'Europe, sans trouver sa guérison dans les conseils des médecins, ni dans les distractions ordinaires des voyages. Il rendit à Avignon quelques fragmens de tænia, et ce ver se présenta à l'anus où il fut cassé, quoique les tractions que l'on exerça fussent légères. Divers remèdes furent essayés, mais sans succès, parmi lesquels la décoction d'écorce de racine de grenadier, toutefois à doses brisées. Il y avait deux mois qu'ils étaient abandonnés, lorsque je prescrivis soixante grammes d'huile de ricin à prendre en se couchant,

et pour le lendemain matin trois verres de décoction préparée avec cent grammes d'écorce de racine de grenadier sauvage, sur huit verres d'eau, réduits à trois : une heure d'intervalle entre chaque verrée. Demi heure après la seconde, le tænia fut évacué sans matières fécales, ramassé en peloton et vivant. Pendant cinq minutes, il exécuta des mouvemens sensibles d'expansion et de resserrement. Le troisième verre de décoction fut vomi, il y avait eu deux selles dans la nuit ; ce tænia avait un cou mince, et était très-long.

Une jeune paysanne, de Monteux, robuste, mais blême, ne mangeant pas de viande et frugalement nourrie, travaillant aux champs du matin au soir, rendait de temps en temps, des matières blanchâtres, à anneaux, en forme de ruban, que je reconnus pour des portions de tænia. Dès le lendemain, même traitement qui fit sortir le ver, après le troisième verre, encore sans excrémens, précédé de quelques anses brisées, et vivant. Ce tænia, plus large que l'autre, à anneaux moins rapprochés, n'avait que trois mètres.

Voilà, pour l'histoire des tænias, deux personnes qui en sont atteintes, placées l'une dans les premiers rangs, l'autre dans les rangs inférieurs de la société, vivant par-conséquent d'une manière bien différente : quant au traitement que j'ai suivi, c'est celui indiqué par M. Moulin : les malades en sont peu fatigués, et quelques tasses d'eau d'orge les remettent promptement. M. Deslandes a fait préparer avec l'écorce de racine de grenadier un extrait aqueux et un extrait alcoolique, qui peuvent remplacer la décoction de cette substance.

Vingt-quatre grammes d'extrait équivalent à la décoction de soixante-quatre grammes d'écorce. On peut donner ces extraits sous forme d'électuaire. Si on les dissout dans une potion, il faut préférer l'extrait alcoolique.

Les baumes comptent aussi parmi les anthelmintiques.

Un voltigeur du dix-neuvième régiment, de bonne constitution, entra à l'hôpital avec une petite fièvre gastrique, que les délayants firent bientôt disparaître. Comme il avait aussi une gonorrhée, je lui donnais, toutes les vingt-quatre heures, six cuillerées de la potion de Chopart. Pendant plusieurs jours, mouvemens d'ondulation dans l'abdomen, avec des bruits, des flatuosités et une salivation abondante; le pouls restant impassible, la peau fraîche, la langue humide, l'appétit prononcé, j'attribuais ces phénomènes au baume de Copahu, et ne l'en continuais pas moins, car le flux blennorrhagique diminuait. Le onzième jour, le malade me montra un long tænia, qu'il avait rendu depuis peu d'instans, et qu'il avait coupé en deux par une traction trop forte. Le ver paraissait entier et remuait encore.

Dénudation d'une grande partie des os du crâne, recollement des parties molles détachées, réunion par première intention. — Un frère des écoles chrétiennes, presque octogénaire, tombe, tête première, d'une croisée sur des cailloux. Le cuir chevelu et tout son tissu sous-jacent se séparent des os du crâne sous la forme des trois quarts d'un cercle, dont la partie non terminée répond à la protubérance occipitale.

Je réapplique tout de suite ce lambeau détaché et pendant en arrière, avec une aiguille à coudre et du fil ciré; j'établis deux points de suture et couvre le tout de bandelettes agglutinatives; la tête est enveloppée de compresses imbibées de baume de Commandeur, et de bandes arrosées d'eau de Cologne. Huit jours après, je change l'appareil, la peau recollée est vivante, la réunion déjà solide; je coupe les fils des sutures, un peu d'irritation existant sur ce point, et les bandelettes suffisant. En deux semaines, il ne reste d'une déchirure qui avait mis le crâne à nu, qu'une cicatrice linéaire.

JUILLET, AOUT ET SEPTEMBRE.

Baromètre, plus grande hauteur, 767 millimètres, 7 dixièmes.
Baromètre, moindre hauteur, 754 millimètres.
Thermomètre centigrade, plus grande hauteur, 34 degrès, 5 dixièmes.
Thermomètre, moindre hauteur, 10 degrès, 2 dixièmes.
Pluie, 2 pouces, 6 lignes, 1 dixième.

Ces trois mois ont présenté, comme les précédents une grande irrégularité de température, la chaleur s'élevant beaucoup, puis s'abaissant brusquement par un vend froid de nord-nord-ouest. Ainsi, le 9 Juillet, le thermomètre centigrade montait à 34 degrès, 5 dixièmes, soit 27 degrés, 6 dixièmes, du thermomètre de Réaumur, et la veille, on n'avait eu que 13 degrés; différence, en moins de 24 heures, de 21 degrés, 5 dixièmes; ainsi, le vingt-quatre août, le thermomètre marquait 33 degrés, 5 dixièmes, et le vingt-cinq, 11 degrés; différence, du soir au lendemain, de 22 degrés. Le ciel se couvrait souvent, paraissait orageux, et cet état de l'atmosphère supérieure se résolvait en un peu de pluie et en tonnerres. On observa, en Août et en Septembre, des vapeurs sèches, épaisses, d'une odeur fétide qui coïncidant avec le vent du nord, commençaient à la surface du sol, montaient très-haut et donnaient aux objets terrestres éloignés une couleur grisâtre. Le 17 août, à 8 heures et demie du soir, parasélène, fesant partie d'un grand cercle lumineux qui entourait la lune et qui avait trois fois son diamètre. Le 19, ces vapeurs qui devancent le lever du soleil, occupent, plus tard, une bande horizontale de 15 degrés de largeur, dont le diamètre s'accroit du nord-est au sud, à mesure que le soleil s'élève : électromètre, 65 degrés. Le lendemain à 9 heures du soir, petit météore à l'est de Jupiter, qui simule une comète : hygromètre, 75 degrès. Puis, ces brouillards puants, froids, dépourvus d'humidité, augmentent, le mois d'après et persistent bien au-delà de ce trimestre. On ne saurait les présumer étrangers à

l'épidémie qui a sévi sur la fin de l'année, du moins l'histoire du passé, l'opinion et les recherches de Sydenham, de Grégory et récemment de MM. Forster et Hecker sembleraient le prouver, quoique M. Arago rejette cette influence des vapeurs sèches et méphitiques que l'on a remarquées à diverses époques, et qui ont été accompagnées d'épidémies et d'épizooties meurtrières.

Pendant cet été, les affections soporeuses par hémorrhagie cérébrale, ont cessé, les inflammations des méninges et du cerveau, sympathiques du travail de la dentition chez les enfans, n'ont pas même paru nombreuses.

Scorbut, *angines*, *grippe*. — La gorge et la poitrine que la chaleur de l'air semblait devoir préserver n'ont pas été garantis; nous avons eu des scorbuts avec fièvre, qui nécessitaient l'application des sangsues, la scarification des gencives, suivie de leur cautérisation, le petit-lait acidulé ou avec la terre foliée de tartre; nous avons eu des angines avec fausses membranes, que je détruisais ou modifiais par le nitrate d'argent ou l'acide hydrochlorique, avec dépôt profond qu'il fallait ouvrir, l'asphyxie étant imminente. Les malades en périssaient quelquefois, si on ne recourait à cette pratique, ou si on le fesait trop tard. Ainsi, je vis succomber dans l'hôpital, peu d'heures après y avoir été transportés, un cultivateur de seize ans, et une femme de quarante qui avaient le cou tuméfié et luisant, la respiration ronflante, la bouche béante, la face noire, une odeur de pourriture et de gangrène, laquelle s'échappait de leur gosier rétréci par le gonflement des amgydales, livide et tout couvert d'escarres grisâtres.

Une affection catarrhale, inaccoutumée dans cette saison, a également tourmenté les habitans de ce pays. Les malades toussaient par quintes convulsives; c'était la grippe de Paris, c'était la coqueluche des hommes faits. La ressemblance frappait d'autant plus, que beaucoup d'enfans étaient atteints de celle-ci. Peu d'adultes en périrent. La soudaineté de cette

maladie décelait pourtant une viciation atmosphérique réelle, car il était difficile de la rapporter seulement aux variations de la température.

La poudre de belladone, l'extrait de jusquiame et de laitue vireuse, l'opium ou l'acétate de morphine à doses brisées, les saignées au besoin, les frictions stibiées et l'emplâtre de poix, la manne, les teintures de rhubarbe et d'ipécacuanha suffisaient à guérir la coqueluche des enfants. De ces moyens, les uns diminuaient la turgescence sanguine de la muqueuse bronchique, les autres, l'éréthisme nerveux; les derniers, enfin, provoquaient une dérivation sur la peau et sur les entrailles.

Catarrhes pulmonaires chroniques; leur traitement. — A cette époque, quelques catarrhes chroniques cédèrent, malgré un énorme flux purulent, au lait coupé avec la décoction de lichen ou avec les eaux sulfureuses, aux cautères sur la poitrine, aux vésicatoires aux bras et entre les épaules. Beaucoup furent emportés par l'emplâtre de poix de Bourgogne, mais chargé d'émétique et qui fesait du dos une seule et large plaie.

Une demoiselle de dix-huit ans, grasse, lymphatique, atteinte, tous les hivers, d'une toux pleine, humide et sans douleur, restait oppressée, malgré le retour de la belle saison. Elle crachait des flots de mucosités épaisses et blanchâtres, maigrissait et avait de la fièvre. Lait d'ânesse, boissons adoucissantes, pectorales, gommeuses, loochs blancs morphinés, vésicatoires qui n'empêchaient pas depuis plusieurs mois, la toux et l'expectoration de continuer, l'émaciation de devenir plus considérable et les sueurs d'abonder aux premières heures du jour. L'ancienneté de l'affection et la faiblesse de la malade contr'indiquaient des saignées; la révulsion sur les membres, par les vésicatoires, s'éloignait trop du siége du mal, pour pouvoir arrêter et détruire un mouvement fluxionnaire si enraciné; une dérivation forte et étendue m'en parut seule

capable. On couvre, dès lors, tout le dos d'un emplâtre de poix de Bourgogne stibié. Il fut gardé trois semaines, malgré une ardente cuisson, pendant lesquelles la toux s'apaisa et l'expectoration se réduisit à quelques crachats muqueux. Lorsque l'emplâtre fut ôté, il y avait au-dessous, de grosses pustules très-rapprochées et beaucoup d'ulcères arrondis, inégalement découpés et profonds, qui donnaient du pus épais et bien lié. Cette suppuration s'accrut encore et dura quinze jours; la toux et l'expectoration cessèrent. Cette demoiselle qui s'est mariée, a trois enfans, on l'aurait crue au second degré d'une phthisie tuberculeuse.

Un jeune homme, né d'une mère morte phthisique, grand, à teint pâle, à chairs molles, à poitrine grêle et resserrée, aux lèvres grosses, au nez épaté et souvent couvert de croûtes épaisses, s'enrhumant l'hiver, ne pouvait depuis six mois, se délivrer d'une toux avec une énorme expectoration. Les crachats étaient opaques, grisâtres, quelquefois avec des stries de sang, sortaient sans peine et par quintes; il y avait de l'oppression, de l'enrouement, de la fièvre; le malade maigrissait. Des frictions soutenues avec la pommade d'Autenrieth, suivies d'un emplâtre émétisé, produisirent une grande éruption ulcéreuse qui fit diminuer et s'évanouir en moins d'un mois, la toux et l'expectoration. Pour en accroître le bon effet, le malade se couvrit de flanelle, quoique au cœur de l'été, et tous les jours, il prit un bain de vapeurs très-chaudes jusqu'au nombril; ce qui excita une sorte d'orgasme cutané, de fluxion capillaire active vers les extrêmités inférieures. Pendant ce traitement, lait d'ânesse, bouillons de poulet, de tortues, décoction d'orge, escargots de vigne crus, et le soir, julep morphiné.

La fille d'un libraire, grêle, âgée de dix ans, avait toussé, l'hiver et le printemps, sans que l'on eût pu diminuer la violence de la toux et la quantité des crachats; souvent elle

vomissait, et c'était surtout après avoir mangé que la toux n'avait plus de relâche. Cette enfant avait beaucoup pâli et maigri. Elle en était encore au lait, à l'eau ferrugineuse, aux vésicatoires aux bras, lorsque je conseillai d'y associer le sirop de quinquina et l'eau de Seltz pour affaiblir cette espèce de diathèse, de cacochymie glaireuse. La petite malade effectivement toussa et cracha moins pendant quelques jours, mais ce fut de courte durée. L'application sur le devant de la poitrine d'un emplâtre stibié qui en ulcéra toute la surface, fut plus utile et détermina la guérison.

M. Boullay accuse ce topique de produire d'*affreux* vomissemens et même un empoisonnement, lorsqu'il reste en place plus de vingt-quatre heures. M. Anglada a déjà affirmé le contraire. Pour moi, je fais mettre, chaque année et depuis trente ans, deux ou trois cents emplâtres de poix chargés d'émétique, je les réapplique sur les mêmes malades; ils sont vastes, ils enveloppent successivement les faces antérieure et postérieure de la poitrine, ils provoquent de nombreuses et grosses pustules, ils phlogosent vivement la peau, et pourtant je ne les ai point vus provoquer de tels accidens. A peine s'ils ont été suivis deux ou trois fois de quelques vomissemens, ou de boutons dans le pharynx, de phlyctènes aux aines et à la verge, de furoncles et d'abcès aux aisselles. Mais un effet de ces emplâtres qui pourrait devenir grave, c'est la formation soit d'escarres assez profondes, soit de ces anthrax ou guêpiers qui surgissent au dos, dans le tissu même de la peau. Les douleurs atroces et l'insomnie qu'ils occasionent, l'étendue de la mortification qui s'ensuit, seraient quelquefois mortelles, si l'on ne débridait promptement, par des incisions cruciales, tout ce tissu si engorgé et si étranglé. Cette violence d'inflammation et la suppuration qui y succède enlève, au-reste, des catarrhes jusqu'alors invincibles.

Une dame, sur le retour de l'âge et de complexion sanguine, s'enrhume, tousse beaucoup, ne s'alite point, puis est saisie d'une suffocation intense et s'enroue tellement qu'on ne l'entend pas, sans se pencher sur elle. Elle ne repose pas une heure, expectore des matières purulentes, et maîgrit beaucoup. Le lait d'ânesse,les loochs blancs, le sirop diacode, les sels de morphine, les tisanes de dattes, de jujubes et de pommes d'api sont inutilement employés. On couvrait d'un cataplasme tout le devant de la poitrine qui était le siége d'une cuisson profonde. Je fis appliquer de la poix émétisée. On la détacha, le deuxième jour ; déjà la malade toussait, crachait moins, reprenait de la voix. Le dos était semé de gros boutons violacés, il y en avait en nombre sur l'épaule droite qui était enflée ; et, malgré un cataplasme, il s'y forma deux grosses escarres.

Lorsqu'elles tombèrent, la toux et la fébricule avaient cessé, tant cette dérivation avait été forte et puissante. La suppuration qui vint ensuite affermit ce changement.

Un goutteux, âgé de cinquante ans, chargé de sucs, à poitrine humide, était oppressé depuis six semaines et tourmenté, nuit et jour, d'une toux et d'une expectoration catarrhales. Les vésicatoires et les purgatifs, les tablettes de Tronchin et de scille avaient été mis en avant, à cause de l'insuccès des pectoraux, et n'avaient pas mieux réussi. Je conseillai alors la poix de Bourgogne stibiée, qui détermina une inflammation du dos, avec gonflement de la peau et du tissu sous-jacent, avec rougeur sombre et des pustules ecchymosées. Il y resta, malgré des cataplasmes, une phlogose obscure, près des premières vertèbres dorsales, qui, tout-à-coup, s'accrut et devint un anthrax. Je le fendis par un incision cruciale, large et profonde, qui procura une forte hémorrhagie ; l'expression des aréoles du tissu sous-cutané en fit sortir une sanie sanguinolente, encore non liée et sans homogénéité.

Le mouvement fluxionnaire s'était si bien établi sur le dos que, peu de jours après cette opération, un second anthrax, moins volumineux que le précédent, se déclara : ouvert de la même manière, il suppura beaucoup. Ces douloureux ébranlemens dévièrent entièrement un catarrhe, de nature goutteuse, qui pouvait entraîner le marasme. Dès que le dos suppura, la dyspnée, la toux et cette énervante expectoration s'évanouirent.

Une femme, grasse et pléthorique, avait épuisé vainement, toute la série des boissons les plus douces et des moyens de révulsion pour guérir d'un catarrhe qui durait depuis plusieurs mois, avec fièvre, sueurs nocturnes, et amaigrissement. Je lui appliquais un emplâtre de poix, saupoudré d'émétique, qui provoqua une inflammation érysipélateuse du dos avec rougeur livide, avec chaleur violente ; et dès ce moment les crachats, la fièvre diminuèrent, il y eut du sommeil et moins d'oppression, la voix s'éclaircit. Cela s'accrût encore, lorsque les pustules qui avaient succédé à cette phlegmasie cutanée, engendrèrent un guêpier très-étendu avec douleurs aiguës, et rapide mortification. J'y rémédiais par un incision cruciale. La suppuration qui fut longue, épaisse, abondante, emporta cette fluxion catarrhale si obstinée et qui compromettait la poitrine de la malade.

Cette opération, ainsi pratiquée dans l'état de crudité et sur des parties si tendues, fait vivement souffrir ; mais elle est de rigueur, et bientôt terminée. Il n'en reste même qu'une cicatrice linéaire, quel que soit l'écartement que paraissent avoir d'abord les lèvres de la plaie.

Ces anthrax ne sont point à craindre, lorsqu'on applique l'emplâtre stibié aux bras ou sur le devant de la poitrine. La peau, y étant moins serrée, ne se prête pas à ces inflammations aréolaires qui, dans le dos, acquièrent un prompt et cruel développement. La suppuration qui a suivi ces anthrax a été bienfesante sans doute, mais la seule inflammation pustuleuse aurait suffi.

On doit donc surveiller les effets irritants de l'emplâtre et les calmer tout de suite s'il y a lieu, par des embrocations émollientes, par des saignées capillaires. Épargnons des douleurs inutiles.

Lorsque l'emplâtre est trop saupoudré, si des guêpiers ne s'organisent pas sur la face antérieure du thorax, des pustules nombreuses y font éruption, s'unissent bientôt et se compliquent alors de plaques gangréneuses. Celles-ci, en se détachant, laissent de vastes plaies dont la cicatrisation est lente, défectueuse et enlaidit la poitrine : car les écrouelles semblent l'avoir labourée. J'ai vu de jeunes enfans passer par cette épreuve qui désolait leurs mères, et dont les traces plus tard leur ont été, à eux-mêmes, déplaisantes. Ils en accusaient à bon droit l'inattention du médecin.

J'envoyai aux eaux du Mont-d'Or d'autres catarrheux, âgés et épuisés par la pneumatorrhée; ils revinrent délivrés.

Fièvres intestinales. — La violence et le nombre en furent grands; car tous ceux qui tombaient malades prenaient la langue sèche, la peau chaude, le pouls obscur et fréquent, le ventre tendu et douloureux, des coliques, de la diarrhée, crise d'une constipation antérieure; ils vomissaient un peu et n'urinaient pas : les bains, les émissions de sang, les délayans suffisaient. Les autres malades éprouvaient des vomissemens verdâtres coup sur coup, en même-temps ils se vidaient du bas; leur peau se refroidissait, quoique le pouls fut précipité, ils devenaient ictériques, leurs yeux s'enfonçaient, leurs traits étaient tendus et pleins d'inquiétude, les ailes du nez écartées, les lèvres pendantes et fuligineuses, ils se mouraient dans les accidens du choléra ou de la fièvre putride, parfois avec une cardialgie poignante. S'ils guérissaient, on le devait au petit-lait, à l'eau de gomme, à l'orangeade glacée, aux fomentations froides sur la tête et sur le ventre, aux applications chaudes et émollientes sur les membres, quelquefois aiguisées d'un peu de moutarde, aux saignées phlé-

bique et capillaire, surtout au sirop de morphine, ou à toute autre préparation d'opium. Ces pyrexies étaient à forme continue, dans le mois de juillet; elles devinrent ensuite pour la plupart intermittentes, et réagissaient peu sur le cerveau.

Au milieu d'une apparente déclinaison des symptômes, quelques malades se décolorèrent brusquement, furent saisis d'angoisses, et emportés par une hémorrhagie intestinale foudroyante. Ce même génie de la constitution atmosphérique qui frappait la muqueuse pulmonaire, produisait la grippe, fatiguait aussi les entrailles et semblait nous acheminer au choléra qui sévissait dans le nord de l'Europe.

Les cadavres qui furent ouverts présentèrent de profondes ulcérations dans l'iléon. Les symptômes n'indiquaient pas, durant la vie, les stimulans, les malades périssant dans la période suraiguë. A peine deux ou trois prirent-ils de ces remèdes, et encore à bien faible dose. Ils commençaient par de l'eau vineuse, sucrée, faite avec le vin de Bordeaux, l'alternaient avec de la limonade, accoutumaient ainsi l'intestin à cette impression doucement excitante, passaient ensuite à de simples décoctions de quatre grammes d'angélique ou de quinquina. Les diarrhées trop intenses qui succédaient à ces fièvres, diminuèrent et s'éteignirent par le laudanum en lavement, ou par des pilules d'opium.

Les observations qui suivent montreront comment ces fièvres se terminaient défavorablement.

Un canonnier entra à l'hôpital, le vingt-neuf juin, les membres brisés, les yeux battus, la peau jaune et brûlante, le pouls petit, dur, inégal et fréquent, l'épigastre tendu, avec des vomissemens verdâtres et des selles diarrhéiques. Les sangsues, les fomentations, le petit-lait, l'eau gazeuse, les bains et le sirop de morphine furent de peu d'effet, l'eau glacée sur la tête et le ventre ne firent pas mieux. La méthode de Ranque fut alors essayée; pendant trois jours, les vomissemens cessè-

rent, la figure se ranima, mais des taches livides parurent ensuite aux coudes, au dos et aux fesses, le pouls devint misérable, la tête s'embrouilla, l'abattement adynamique et une grande stupeur survinrent, avec des régurgitations, du râle, des crachats sombres et rouillés.

La muqueuse gastrique était piquetée de rouge en quelques points, pâle d'ailleurs et ramollie, à surface chagrinée, comme s'il y avait un commencement d'érosion moléculaire ; l'iléon criblé de déchirures; le poumon gauche hépatisé en arrière.

Les deux élèves qui firent cette autopsie eurent des furoncles sur le dos de la main, et celui qui avait le plus touché les entrailles du cadavre, eut de la tension dans le bras gauche et du gonflement dans les ganglions de l'aisselle.

Un autre étudiant qui y avait assisté, âgé de trente ans, marié à une jeune femme, grand, sec, efflanqué, usé par l'abus du plaisir, du tabac et des liqueurs, travaillé depuis plusieurs mois par une diarrhée sub-aiguë, en souffrait plus que de coutume depuis vingt jours, et ne s'en exposait pas moins aux émanations des salles de l'hôpital et de dissection. C'est dans cet état de débilité et de maladie qu'il se fit saigner contre toutes les règles, pour se débarrasser d'une céphalalgie sus-orbitaire, et qu'il fut ensuite emporté brusquement. Sa mort fut horrible, il allait du corps sans relâche, il vomissait souvent, il avait le ventre tendu et d'une sensibilité que rien ne pouvait amortir; ses traits se décomposaient d'heure en heure. Sa peau devint froide, son pouls obscur, fréquent, avec des intermittences, son teint plombé. Sangsues, bains, glace, cataplasmes, ventouses, moutarde sur la peau, opium furent inutilement employés.

Un soldat est porté à l'hôpital, avec les dents sèches et tendant à s'encroûter, la langue rugueuse et brune sur le milieu, la peau d'une chaleur mordicante, le ventre tendu; il va en diarrhée, il est assoupi. On le traite d'abord par la méthode

rafraîchissante et anti-phlogistique; puis à cause de la grande prostration des forces, de la rapidité de l'amaigrissement, on lui donne de l'eau vineuse et de la décoction de quinquina. Il décline encore et s'éteint. Les toniques ne guérissent guères que les fièvres intestinales qui se dissipent souvent aussi bien sans leur aide, du moins dans nos pays. L'estomac était ramolli, noirâtre dans sa grande courbure; l'iléon ulcéré vers ses dernières anses, lesquelles tombaient en détritus putride.

Les autres malades qui succombèrent à cette fièvre que l'abus des fruits, la nostalgie, la fatigue, la chaleur, des brouillards insalubres rendaient presque endémique, offrirent aussi dans l'iléon, des ulcères larges, profonds, grisâtres ou livides, irréguliers, avec des bourbillons mortifiés. Nos villes et nos hôpitaux se trouvaient alors occupés par de nombreuses garnisons, ou remplis de fiévreux revenant d'Alger et atteints de dysenteries aiguës ou chroniques qui ne pouvaient se résoudre. Les malades, par leur séjour aux infirmeries des casernes ou dans les hospices, viciaient l'atmosphère des localités sur lesquelles on les avait dirigés. Beaucoup mouraient. La police des villes et les mesures hygiéniques se font d'ailleurs moins régulièrement au milieu des troubles politiques; et les passions tristes des uns, l'exaltation des autres disposent cependant aux affections graves. Or, nous sortions à peine de la révolution de Juillet.

Une hémorrhagie hâtait l'instant fatal :

Un artilleur, grand et fort, entre à l'hôpital; on le saigne, on lui applique des sangsues, on le traite par les émolliens. Le dixième et le onzième jour, décoctions de quinquina, car les forces défaillent, la peau se décolore, le pouls devient soudainement filiforme. Une hémorrhagie intestinale se fesait, puisque le lendemain une énorme quantité de sang coagulé, presque pourri, coule de l'anus; deux fois le jour, seize grammes de quinquina en une décoction, acidulée, aromatisée,

musquée, qu'indiquaient l'extrême abattement et la face cadavérique; remède infructueux.

Fort au-dessus de la valvule de Bauhin, larges ulcérations avec perte de la membrane muqueuse et de la musculaire; la seule tunique péritonéale n'est pas déchirée : vers la dernière anse de l'iléon, ulcère gangréneux, n'ayant encore pour fond que le péritoine sur lequel se montrent des débris grisâtres et flottants: les colons et le rectum étaient noirs en plusieurs points, remplis de grumeaux de sang. Là s'était faite l'hémorrhagie.

Cet accident n'est pas toujours mortel. Sans passer aux toniques et en persistant dans de douces révulsions sur la peau, des fomentations glacées sur l'abdomen, des lavemens d'eau froide, des boissons acidules, des malades ont guéri : mais quoique en danger, ils n'avaient pas cependant l'œil vitré, la face terne, les traits allongés, la peau terreuse et froide, le pouls débile; leurs hémorrhagies d'ailleurs n'étaient point aussi considérables.

Les débordemens de sang qui n'ont pas lieu par l'intestin, sont parfois tout aussi funestes.

Un autre artilleur arrive à l'hôpital, se plaignant de dégoût, de coliques sourdes, de courbature, de céphalalgie. Il a des soubresauts dans les tendons, des selles liquides et qui excitent des cuissons au fondement. Sa peau brûle, son pouls bat vite. Les émissions sanguines et les rafraîchissans paraissent modérer les symptômes de l'inflammation directe des voies digestives, de l'indirecte et beaucoup moins prononcée du cerveau; lorsque, le cinquième jour, épistaxis foudroyante. Le sang est avalé en quantité, s'écoulant des fosses nasales postérieures dans le pharynx; on tamponne ces ouvertures et les antérieures, on met de la glace sur la tête, des fomentations froides sur le ventre : limonade glacée. Le coup mortel est porté, car l'état misérable du pouls, les lividités des membres apparaissent, un

flux diarrhéique continuel et très-énervant s'établit. Les stimulans cutanés ne déterminent point de réaction; sulfate de quinine et potions aromatiques qui ne ralentissent pas la chute des forces; le malade meurt le neuvième jour.

Ces fébricitans s'éteignaient, sans lésion sérieuse de l'encéphale ou de la poitrine; le cœur, les artères et les veines restaient intacts.

Les individus épuisés par des sub-inflammations, ne résistèrent point à la violence de l'endémie, quoiqu'on proportionnât le traitement à eur peu de vitalité, quoiqu'on n'attendit pas le dernier instant pour recourir à l'eau vineuse, aux décoctions de quinquina et de lichen, adoucies par le sirop de guimauve.

Quelques vieillards furent atteints de cette fièvre et emportés brusquement : ils vomissaient et poussaient des selles diarrhéiques avec douleur sourde dans l'abdomen. Ceux qui ne succombèrent pas, le durent aux humectans, aux boissons acidules, aux topiques émolliens ; tandis que la thériaque, les confections d'hyacinthe, d'alkermès, les potions cordiales, inutiles la plupart du temps même à prolonger la vie, devenaient quelquefois nuisibles.

On trouvait sur leurs cadavres la muqueuse intestinale boursouflée par plaques, avec des arborisations d'une teinte plus livide que dans les autres âges. Parfois des ulcères avaient le temps de s'établir avant la mort, tellement le mouvement fluxionnaire était actif, même dans ces corps d'une moindre énergie vitale.

L'un de ces malades, qui, depuis longtemps, était atteint d'une incontinence d'urine, mourut avec plusieurs petits abcès entre la substance corticale du rein et sa membrane fibreuse ; les calices étaient couverts d'une couche de pus, les uretères de la grosseur de la veine cave et bleuâtres, la muqueuse du bassinet était noire et ramollie, la vessie rapetissée et sa

muqueuse livide, deux calculs étaient engagés dans l'épaisseur de la prostate.

A la mi-Août, ces fièvres putrides prirent souvent le caractère de la fièvre rémittente et de l'intermittente; il en fut de même des autres affections. Jusque-là, nous n'avions point eu de marques d'épidémie, nous ne rencontrions que ce qui s'observait tous les ans, à l'exception cependant de la grippe; car chaque été, les fièvres intestinales dominent, seulement moins graves et moins fréquentes. A peine si j'ai pu généraliser quelques observations de thérapeutique; mais tout, ici, change de face et une véritable épidémie va se dessiner largement. Elle sera le sujet du dernier trimestre, pendant lequel elle ne cessa, ayant même duré jusqu'en Juin 1832, et sévi dans d'autres parties de la France. Cette même année, le choléra ravageait la Russie et la Pologne. Selon Sydenham, de Haën, Storck, Collin, Rœderer, Wagler, la même influence atmosphérique produit ici, telle maladie, là, telle autre; elle se manifeste dans un pays, par des typhoïdes continues, dans un autre par des fièvres intermittentes.

Avant de quitter ce trimestre d'été, voici des observations qui ne se rattachent pas à la maladie dominante, mais qui ont leur côté utile.

Péritonite larvée. — Un gendarme indisposé et languissant depuis plusieurs semaines, âgé de trente ans, chargé de dettes et souvent grondé par ses chefs, entre à l'hôpital avec la langue rouge, le visage jaune, la peau chaude, le pouls fréquent et dur; il s'agite et se retourne sans cesse dans son lit. On le saigne deux fois, on lui applique des sangsues à l'épigastre. Le quatrième et le cinquième jour se passent sans fièvre, la tête est peu embarrassée, la langue moins rouge et humide, la bouche amère et pâteuse, l'abdomen indolore, mais rénitent et avec des borborygmes, on donne de l'ipécacua-

nha, quoique la langue ait peu dérougi. Le soir, malgré des vomissemens faciles et copieux, peau halitueuse : la fièvre dure encore, le sixième jour, et paraît dépendre du remède de la veille ; sangsues, cataplasmes, boissons émollientes : septième jour, tête souffrante, langue sèche, dents fuligineuses, teinte ictérique de la peau ; saignée de la saphène. Le dixième, vomissemens de bile, météorisme du ventre, anxiétés précordiales que le sirop de morphine n'affaiblit pas, et qui font périr le malade.

Il y eût sur le cadavre une injection assez faible des méninges, deux petits abcès dans le tissu sous-muqueux du grand cul de sac de l'estomac, une secrétion albumineuse jaune, épaisse, qui revêtait la surface du péritoine; au dessous de cette couche et en l'enlevant, on découvrait cette séreuse, transparente, mais parcourue en tous sens par de fines arborisations capillaires.

Le traitement de la péritonite par le vomitif, fut ici et par suite de l'obscurité du diagnostic, mis en avant. Les circonstances et le moment paraissaient favorables ; l'effet toutefois n'y répondit pas. Qui sait même si cette secousse se passant aussi près de la membrane affectée, n'en aggrava point l'inflammation ? Ou la péritonite est, comme dans ce cas, de trop ancienne date pour céder à ce moyen, et alors, il nuit en augmentant la turgescence vasculaire abdominale, ou bien cette maladie est moins fortement organisée, et alors, les émissions sanguines, les délayans devant y suffire, il est peu sage, ce me semble, de recourir à une perturbation, au moins hazardeuse.

Quand l'affaiblissement, dans la péritonite, en est à ce degré qu'on n'ose ouvrir la veine, l'application des sangsues doit y suppléer.

Un homme, de quarante ans, malade depuis quinze jours, est apporté à l'hôpital, moribond, avec le ventre ballonné et d'une sensibilité exquise, avec des vomissemens verdâtres. La

face est grippée, l'œil fixe, inquiet et battu, la langue humide et pâle, la peau décolorée, le poul petit et tremblotant, les membres sont froids. Pendant trois jours, on applique sur l'abdomen, chaque fois, douze sangsues, dont les piqûres fluent beaucoup, on le fomente ensuite avec un carré de laine imbibé d'eau de mauve; à peine si ce malade supporte son drap. Il prend au pied de son lit deux bains par jour, du petit-lait, de l'eau de gomme, quelques cuillérées de crême d'avenat; plus tard, un peu d'eau laiteuse. Le ventre se détend insensiblement, les vomissemens cessent, et le pouls s'élargit. Au sortir d'un de ces bains, le malade est atteint d'une pneumonie gauche, qui se résout sous l'influence des topiques chauds et relâchants, des boissons pectorales, des loochs opiacés. Il resta pâle longtemps, quoique d'ailleurs bien remis, travaillant du matin au soir.

Quinze jours de durée sont beaucoup pour la péritonite, et doivent la faire regarder comme une maladie déjà ancienne; aussi me bornai-je à des sangsues. Il faut, dit Galien, traiter les inflammations qui ont passé leurs premières périodes, par les saignées pratiquées sur la partie affectée, ou au moins sur les parties les plus proches, quand ces évacuations immédiates sont impossibles : *In inveteratis phlegmonibus ipsum sanguinem quem affectæ parti infixum est evacuare expedit.* Actuarius, Aétius, Alexandre de Tralles, tous les anciens et, depuis eux, la plupart des modernes l'ont répété. Dans les maladies qui ne sont plus à leur commencement, disait Oribase, *mittendus est sanguis ex ipsis affectis partibus; si ab iis non queas, a propinquis mititto.*

Splénite. — Voici un exemple de splénite aiguë, maladie rare et de diagostic obscur.

Un maçon, de trente ans, de constitution athlétique, ressentant, depuis huit jours, quelque dégoût et de l'amertume dans la bouche, présente bientôt une faiblesse et une inquiétude vague, générale, mais indicible, le pouls très-petit, la peau

brûlante, des vomissemens de temps à autre, et dans l'intervalle, des vomiturititions non interrompues, le corps teint de jaune, surtout à la face. Malgré saignées, sangsues, ventouses, scarifications, révulsifs cutanés, il meurt promptement, après avoir déliré, avec la langue sèche et rugueuse, les hypochondres tendus, sans que le pouls se fût élargi, sans que le délire, qui était sourd, qui se manifestait par la mussitation, eût suspendu ses angoisses. Sérosité dans les fosses occipitales: foie engorgé, noir et dur: la rate ressemble à une poche remplie comme d'un mélange de pus et de sang. L'estomac et les entrailles sont sans altération.

On doit remarquer ici que l'anxiété fut grande dès le début; ce symptome accompagne souvent la fonte purulente ou les inflammations brusques et gangréneuses des organes essentiels.

Névroses des organes digestifs. — Les spasmes d'estomac et d'entrailles, les coliques sans évacuations furent fréquentes, cet été; les préparations d'opium se montrèrent, dans ces occasions, dignes de leur ancienne et juste renommée. Les lavemens laudanisés calmaient ces angoisses abdominales et provoquaient une sueur salutaire. Beaucoup de personnes qui se plaignaient de dégoût et de crampes violentes dans l'épigastre, prenaient avec profit, avant chaque repas, une cuillerée d'un mélange de soixante grammes de sirop de morphine avec quatre-vingt grammes de sirop de baume de Tolu et autant de sirop d'écorces de Winter.

Les épithèmes de thériaque saupoudrés d'opium ou le vésicatoire sur l'épigastre, pansé avec le cérat morphiné, procuraient par fois une sédation non moins avantageuse. Une fille, à la suite de ces pansemens réitérés, resta trente-six heures dans un état de coma vigil, de demi somnolence qui n'offrait rien d'inquiétant, et se trouva ensuite délivrée de sa gastrodynie.

Quelquefois cependant, même dans cette simple exaltation nerveuse, il ne fallait pas s'en tenir à l'opium. Les douleurs s'exagéraient au point de menacer la vie, elles s'environnaient d'un appareil de prostration, bien capable de détourner de la saignée, qui devenait cependant le grand, l'efficace moyen.

Une jeune femme accouchée depuis vingt jours, est atteinte de vomissemens jaunâtres, avec des douleurs épigastriques déchirantes. Ces vomissemens cessent dans la nuit, mais les douleurs s'accroissent, et le lendemain, je trouve la malade assise sur son lit, s'y agitant sans relâche, poussant des cris aigus, ayant les yeux ternes, la face pâle et altérée, la langue blanche et sèche, le corps décoloré et mouillé d'une sueur froide. Il n'y avait pas de météorisme; les bains, les lavemens opiacés, les frictions anodines, les juleps anti-spasmodiques, le sirop de morphine par petites cuillerées d'heure en heure, des sangsues sur la région malade sont tour-à-tour ou simultanément employés et sans succès. La saignée me parait enfin seule capable de rompre ce violent spasme, mais le pouls est si misérable, la face si souffrante et si abattue! D'ailleurs cette femme relevait de couche et avait perdu beaucoup de sang. Néanmoins j'en tire deux cent cinquante grammes, et autant le lendemain. Le pouls s'élargit et perd sa fréquence : bientôt les douleurs qui s'éloignaient sont tellement affaiblies que la malade peut s'endormir. Lorsqu'elle se réveille, elle ne souffre plus que médiocrement et par intervalles. Cette gastrodynie qui épuisait la sensibilité et compromettait l'existence, céda promptement à l'ouverture réitérée de la veine.

J'eus besoin de courage pour saigner cette femme : quel bouleversement dans ses fonctions! quels symptômes d'anémie et de débilité! La saignée ne procure, dans ce cas, la détente locale que par le relâchement général qu'elle entraîne, par son action sur le cerveau. Ce calme dans lequel tombent alors les

nerfs et l'encéphale, s'étend sympathiquement au viscère, point de départ de tant d'anxiété et siége actuel de douleurs si aiguës. Ce n'est pas l'estomac que détend d'abord la saignée, c'est le système nerveux : du relâchement de celui-ci nait la sédation de celui-là. En aucune conjoncture, la saignée ne mérite mieux le nom d'anti-spasmodique. Ce fait prouve encore qu'on ne doit point s'en laisser imposer par certaines apparences de faiblesse ; surtout lorsqu'un accident quelconque donne la clef de cette étrange et soudaine débilitation.

Un homme qui avait l'estomac allangui et du dégoût, prend un décigramme de tartre stibié, lequel ne provoque point de vomissemens. L'abdomen gonfle aussitôt et s'endolorit tellement qu'on ne peut le toucher : on y applique des sangsueset des fomentations. Le malade passe plusieurs heures dans un bain qui ne le soulage pas ; des lavemens laudanisés, une potion avec l'acide hydrocyanique ne font pas mieux. Je le vois, le jour d'après, pâle, froid, abattu, les membres brisés, le pouls petit, la face terne et décomposée, le ventre tendu, travaillé par des coliques sourdes et cruelles. Je le saigne deux fois ; le pouls s'élève, la peau se couvre d'une douce sueur et le calme renait.

Cette maladie datait de trop peu de temps et la cause était trop évidente et trop simple, pour qu'on ne pressentit pas tout de suite l'utilité, l'urgence de la saignée.

Un officier, atteint d'une gonorrhée, prend en trente-six heures, deux émulsions, chacune avec douze décigrammes de camphre. Des angoisses abdominales, accompagnées de hoquet, de dyspnée, d'étouffemens et d'éructations bruyantes, s'ensuivent. Puis, le malade tombe dans un spasme épigastrique avec la respiration haute et sanglotante, la face pâle et grippée, avec des pendiculations, des claquemens de dents, la peau frissonnante, décolorée, glaciale, se couvrant par momens de

sueurs froides et visqueuses, le pouls petit, fréquent, obscur. Le médecin de ce malade lui avait proposé une saignée; elle fut refusée ; ayant vu les progrès du mal si rapides, l'état de si grave apparence, il avait craint de proposer de nouveau la saignée. Elle fut néanmoins pratiquée et copieuse ; car tout en fesait une loi. Pendant que le sang coulait, le spasme précordial diminuait, le jeu des poumons et le pouls prenaient de l'ampleur. Une moiteur onctueuse s'établit ensuite ; mais le matin, encore de la dyspnée, des éructations et de l'angoisse ; peau sèche, pouls dur et petit ; la veine est rouverte. Le pouls s'assouplit, s'élève de nouveau, et la transpiration se reproduit : troisième saignée, vingt sangsues à l'épigastre. Le reste du traitement se composa de petit-lait, d'eau de gomme ou de gramen, de lavemens quotidiens, d'un looch blanc chargé d'huile de ricin qui provoqua d'abondantes évacuations. La maladie fut d'un septénaire, la convalescence courte.

Quelques cuillerées d'un julep laudanisé après la première saignée, loin de calmer le spasme épigastrique, l'avaient augmenté; et des fomentations sinapisées sur les jambes ne furent peut-être pas étrangères à la réapparition de la dyspnée. La douleur qu'elles produisaient se réfléchissant sur la poitrine, on les remplaça par des cataplasmes.

A s'en tenir aux indications trompeuses qui émanaient de certains signes, j'aurais donné des teintures diffusibles, antispasmodiques. La congestion pulmonaire se serait accrue, l'épigastralgie serait devenue plus fixe, la circulation plus embarrassée, le délire s'y serait joint, et le moment d'employer le seul traitement convenable eût été ainsi de plus en plus ajourné. Comment ouvrir plus tard la veine, si l'on n'y pense point, avant que la faiblesse présumée paraisse moins profonde ?

Empoisonnement par le sel de Saturne. — Une malade avale deux verres d'eau de Goulard et éprouve incontinent des

crampes d'estomac, des coliques sourdes, beaucoup d'anxiété; ses yeux s'enfoncent, sa figure pâlit. Je lui fais prendre sans délai un gramme d'ipécacuanha; elle vomit beaucoup, boit ensuite de la décoction de graines de lin avec huit grammes de sulfate de magnésie par litre et se trouve bien remise, le surlendemain.

Chorée. — Cet été, quelques chorées parurent.

Un enfant de douze ans en fut atteint après avoir eu peur; on avait vainement tenté de le guérir avec du camphre, du musc et de l'opium. Les convulsions des membres et les spasmes de la figure avaient même pris plus de violence. Je prescrivis des bains dans lesquels on maintenait le malade malgré lui; sa figure s'y animait et se baignait de sueur, les secousses convulsives, surtout du côté gauche, y devenaient plus tumultueuses et ne cessaient. Ces redoublemens s'affaiblirent après l'usage de bains. On abreuva l'enfant de petit-lait, de décoction d'orge, d'émulsion; il fut saigné des chevilles et nourri avec du lait, des purées, des herbages, des fruits cuits. Il sortit de l'hôpital en sept semaines: quand on l'y amena, il ne pouvait boire seul, ni marcher, ni rester debout, tant ses membres étaient sécoués avec brusquerie. Sa figure était déformée, ses mains semblaient désarticulées; en s'efforçant de faire quelques pas, il balayait le sol avec la pointe du pied gauche qu'on aurait dit paralysé et qui, à chaque mouvement, décrivait un grand demi cercle.

D'autres enfans plus jeunes, des petites filles surtout, livrés à une chorée aussi considérable, en furent plus ou moins vite délivrés par ce traitement. Seulement quand ils étaient pâles, décharnés, j'en retranchais les émissions de sang et n'employais que la méthode simplement rafraîchissante, associée à beaucoup de lait froid. M. Lisfranc applique nombre de sangsues sur le rachis, recommande les bains, les délayans, répugne aux

toniques fixes, aux excitans volatils. Et cependant outre ceux-ci on a essayé des poisons tels que la strychnine, quoiqu'elle produise des phénomènes non équivoques d'ébranlement cérébral. Il est bon d'expérimenter les vertus des remèdes ; mais lorsqu'avec du temps, des émissions sanguines, un régime aqueux et tempérant, une maladie se résout presque toujours, on ne doit, sous aucun prétexte, la traiter par des moyens dangereux. S'il se rencontrait un choréique qui fut frappé de congestion rachidienne et de mort sous l'action de la strychnine, dix cures par ce médicament dédommageraient-elles de ce revers ? Cette réflexion si simple s'applique encore à bien d'autres moyens empiriques dirigés contre la danse de St Guy. N'a-t-on pas dans l'hôpital de la charité de Paris, opposé à cette névrose le traitement usité contre la colique de plomb ? Il produisait, comme l'ont fait d'autres drastiques, sur les entrailles une révulsion cruelle, qui n'était point exempte de danger, souvent suivie d'une convalescence pénible. A mon sens, le succès lui-même, ne légitime pas l'emploi de ces méthodes hazardeuses.

Fièvres éruptives. — Les maladies morbilleuses, les varioles et les varioloïdes furent sévères. Dans l'hôpital, cinq malades à la fleur de l'âge en périrent ; deux de varioloïde et dans la période de suppuration. Ils étaient anéantis par la destruction de la peau, criblée d'escarres, par l'épuisement de la sensibilité, consécutif à d'excessives douleurs, comme dans les brûlures étendues. Ces deux malades avaient été vaccinés. Leurs entrailles présentaient des suffusions sanguines partielles. Ces varioloïdes, tout aussi épouvantables que la variole, puisqu'elles peuvent conduire à une dégradation de la peau non moins cruelle et toujours plus rapide, ne sauraient passer pour une *petite-vérole mitigée.* Elles éclatèrent dans le mois de Juillet et précédèrent les varioles qui parurent, le mois d'après. Trois soldats moururent de celles-ci, deux dans le stade de la suppuration.

exténués, leurs pustules s'étant affaissées et flétries douze heures avant la mort. Le troisième s'éteignit, trois semaines après que les boutons s'étaient séchés, avec le bras gauche sphacélé et dans le marasme.

Que pouvais-je contre une fièvre et une dépense de forces si grande que les corps les plus vivaces étaient hors d'état d'y suffire ? Il aurait fallu cautériser la face, comme à d'autres, mais la bénignité apparente de l'éruption ne l'avait pas indiqué en temps opportun.

La gravité de la variole dans nos pays prouve qu'elle est d'autant plus confluente que l'air est plus sec, plus chaud, d'autant moins qu'il est plus gras, plus humide. M. Serres utilise cette observation, en placant ses varioleux dans des salles au rez de chaussée, que l'on arrose, l'été, et qu'on défend contre la vivacité du jour.

OCTOBRE, NOVEMBRE ET DÉCEMBRE.

Baromètre, plus grande hauteur, 771 millimètres, 2 dixièmes.
Baromètre, moindre hauteur, 750 millimètres, 6 dixièmes.
Thermomètre centigrade, plus grande hauteur, 26 degrés, 8 dixièmes.
Thermomètre, moindre hauteur, 1 degré au-dessous de zéro.
Pluie, 1 pouce, 11 lignes.

Pendant la première moitié de ce trimestre, les matinées et les nuits ont été fraîches, humides, les journées chaudes; d'épais brouillards continuaient d'altérer la sérénité du ciel, rendaient l'atmosphère fumeuse et offusquaient le soleil.

Ces contrastes entre la chaleur du jour et l'humidité des nuits ont ensuite diminué. La température atmosphérique est devenue plus froide, mais aussi plus égale. Quant aux vapeurs sèches qui avaient commencé à la mi-Août, elles ont redoublé. Cette apparition a été suivie d'une épidémie de fièvres intermittentes, dont j'ai réservé jusqu'ici l'étude. Il y avait entre ces vapeurs et ces maladies un tel enchaînement qu'avec la disparition presque

complète, mais momentanée, des premières, coïncida une brusque diminution des secondes. Une autre médecin l'observait pareillement. « Ces vapeurs grisâtres, écrivait-il, élevées, peu intenses, visibles sans doute dans une grande partie de l'Europe puisqu'on les signalait à Odessa, où le choléra sévissait, augmentant avec le vend de nord-nord-ouest, voilant le soleil en occupant un quart de la voûte céleste depuis l'horizon jusqu'au zénith, *avaient presque disparu, les premiers jours de septembre, et le nombre des fièvres intermittentes avait beaucoup diminué. Les vapeurs ont augmenté depuis et avec elles ces maladies.*

Dans le seul village de Caumont, lieu sain et élevé, de la fin de Juillet au huit Septembre, trente-un individus périrent de cette fièvre intermittente ou rémittente. Cette fièvre sembla s'atténuer dans les premiers jours de Septembre où les vapeurs de l'atmosphère s'affaiblirent, mais elle reprit bientôt son intensité, ces mêmes vapeurs ayant redoublé.

Cette épidémie absorba tellement les maladies intercurrentes que je m'en occuperai exclusivement. Elle commença au mois d'Août et dura le reste de l'année, même au delà. A cette époque en effet, les fièvres putrides s'éclaircirent, remplacées qu'elles furent par des fièvres tierces ou quotidiennes, hémitritées ou double-tierces et par des rémittentes graves.

Nombre de ces fiévreux avaient la figure et le corps jaunes; ils dépérissaient. Les plus robustes, avant de s'amaigrir, gardaient la face rougeâtre, vultueuse, ce qui contrastait rudement avec la teinte ictérique du corps. Sans être pernicieuses, ces fièvres, si on tardait de les arrêter, énervaient les forces, dégradaient les organes et jetaient dans la consomption. La forme périodique fit si subitement invasion que des fièvres continues qui existaient avant, se changèrent en intermittentes et nécessitèrent le quinquina. Les fièvres rémittentes s'accommodèrent

aussi de ce remède. Il y a plus ; des malades qui depuis des années n'avaient pas eu d'accès en essuyèrent de nouveaux.

Fièvres rémittentes et intermittentes de types divers. — Un jeune homme qui relevait d'hémophthisie, chassant, se livrant à la pêche, se couche avec de l'ardeur au front et aux yeux, il est altéré et souffre de l'estomac. On le saigne, on lui donne des boissons douces et des lavemens; la langue qui rougit se dessèche davantage et ses papilles s'érigent, le pouls se rapetisse et sa fréquence augmente, des paroxismes obscurs commencent. C'est, au sixième jour, une rémittente tierce. Pendant le redoublement qui dure trente-six heures et auquel succède une simple rémission, il y a des vomissemens verts, des angoisses épigastriques, de la somnolence avec rêvasseries, la langue et la peau sont en feu, le malade boit sans relâche. J'arrive dans la nuit du huitième jour et pendant l'exacerbation; la langue était traversée d'une bande noire et rugueuse; la céphalalgie sus-orbitaire, le délire sourd, les réponses brusques, les vomissemens témoignaient d'une forte affection des voies digestives ; mais à formes paroxistiques. L'indication du quinquina n'étant pas douteuse, je le propose en lavement, pour ménager l'estomac d'un hémoptoïque délicat. Puis afin de hâter la déclinaison de l'accès et de soulager des membranes si congestionnées, vingt sangsues sur l'épigastre, suivies d'un cataplasme. Les piqûres fluent, toute la nuit. Le matin, second lavement fébrifuge ; la sueur se déclare, le redoublement qui tombe peu-à-peu cesse dans la journée, le langue s'humecte et s'amollit. Le surlendemain, troisième lavement, composé comme les deux précédents de seize grammes de quinquina sur cent-vingt grammes d'eau et d'un gramme de sulfate de quinine ; les deux premiers n'avaient pas été rendus : les redoublemens s'arrétèrent.

Quelques jours auparavant, cette méthode avait non moins bien réussi sur un jeune voyageur, grand, sec, chargé d'affai-

res. La maladie débuta par la diarrhée, puis des symptômes gastriques parurent qui réagirent sur la tête et la poitrine, s'accompagnèrent de somnolence, de rêvasseries, de paroles dures, de plaques gangréneuses aux fesses, de toux avec des spasmes singuliers de la gorge, avec expuition convulsive de mucosités. La langue était rouge et sèche sur les bords, noire en son milieu; je n'osais porter le quinquina sur l'estomac, quelqu'indiqué qu'il fut par des exacerbations, dans l'après-midi, assez régulières et qui finissaient par des sueurs. La figure en devenait presque livide, le pouls d'une fréquence extrème et la léthargie profonde. Aussi, lavement quotidien avec une décoction de quinze grammes de quinquina et trois décigrammes de quinine; le malade en gardait deux, même trois: il en prit huit. Les paroxismes s'atténuèrent; puis les facultés intellectuelles se rétablirent, mais avec lenteur. On avait appliqué, avant d'administrer des lavemens fébrifuges, des vésicatoires aux jambes, qui pansés avec du cérat chargé de quinine, se couvrirent d'escarres petites et rapprochées, se convertirent en ulcères, lesquels suppurèrent long-temps et beaucoup.

Ici encore, on associa des fébrifuges aux anti-phlogistiques, sans que l'estomac et les intestins en fussent offensés.

Au-reste, des fièvres gastriques rémittentes, à paroxismes graves, se jugèrent, quoiqu'on n'y prit pas autant de précaution. Les malades avalaient du sulfate de quinine, malgré la sécheresse de la langue, et ce remède suspendait les redoublemens. Si la langue se rembrunissait, la fièvre passait au type continu et s'effaçait ensuite sous le régime et les humectans.

Un cuisinier tombe malade à la campagne où maîtres et domestiques étaient frappés de fièvres intermittentes. Il n'urine pas, il souffre du ventre; un frisson et des rêvasseries surviennent, sa peau brûle, son pouls s'accélère; puis les traits se tendent et la face parait morne, la langue rouge à son limbe,

jaunit dans son milieu. Le lendemain soir, ces symptômes qui avaient diminué, sans que le pouls eut perdu sa fréquence, s'aggravent de nouveau et inopinément ; nuit d'insomnie et d'agitation délirante : sulfate de quinine. Le jour d'après, pouls vite, chaleur mordicante de la peau, yeux chargés, langue rugueuse, dents pulvérulentes, urines briquetées; limonade, eau d'orge, petit-lait, lavemens et fomentations. Cette maladie marche comme une fièvre bilieuse, sans autres paroxismes, et guérit en deux septénaires. Si on n'avait affaibli son caractère rémittent, au lieu d'une convalescence facile, c'eût été une intermittente chronique, dégénérée, minant les ressorts de la vie, épuisant les sucs rouges et créant des sub-inflammations.

Les intermittentes irrégulières furent communes ; l'accès paraissait à des heures et à des jours indéterminés. Souvent l'intermission durait peu, et comme il était difficile d'assigner un caractère précis à la nature de la fièvre, on en restait à une médecine d'expectation. Cependant les malades devenaient pâles, décharnés, privés de volonté et de force musculaire ; il leur fallait le fébrifuge.

Un canonnier fut porté à l'hôpital, avec la figure pâle et décomposée, les yeux enfoncés, la langue sèche, le pouls fréquent, la respiration précipitée. Il éprouvait de temps à autre, un froid intérieur auquel succédaient un accroissement de chaleur, des angoisses épigastriques, des vomituritions. Ces accidens se renouvelèrent, quelques jours, sans qu'il fut possible d'en saisir l'enchaînement. Le malade s'affaiblissait et prenait ce teint jaune, abattu, cet air de langueur inhérent aux intermittentes fâcheuses. Le contraste que présentait la fréquence habituelle du pouls et, par rares instans, sa lenteur me détermina : sulfate de quinine et décoctions de quinquina. Celles-ci furent continuées plusieurs jours, douze décigrammes de celui-là furent donnés, en plusieurs prises. Le pouls se régularisa

insensiblement et devint égal et semblable à lui-même, n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Des sueurs glaciales et la sensation brusque et momentanée d'un froid interne qui se manifestait par intervalles, disparurent ; puis les forces gastriques et le ton de la peau se ranimèrent. Ce malade sortit de l'hôpital, le cinquante-sixième jour, remis d'une intermittente obscure, sub-continue, dont les suites pouvaient entraîner le marasme et la mort.

Un robuste soldat, du trentième régiment, arrive à l'hôpital avec la peau chaude, le pouls fréquent, la tête embarrassée, la langue sèche. On le saigne au pied, deux fois, et on applique des sangsues à l'épigastre, des ventouses à la nuque; et néanmoins face vultueuse, yeux fixes, brillants, langue gercée et noire dans son milieu, rouge sur les bords, délire vague, mussitation, stupeur. Ces symptômes s'adoucissent tellement, de temps à autre, que la fièvre semble sur le point de se juger; puis, ils reparaissent avec un redoublement d'acreté dans la chaleur de la peau : urines et selles involontaires, celles-ci assez rares. Le cerveau paraissant toujours l'organe le plus compromis, et la moutarde, les vésicatoires n'ayant produit aucun effet, séton à la nuque ; il en coule assez de sang : en même temps, malgré les fuliginosités des lèvres, les fissures de la langue, sulfate de quinine, à cause du caractère rémittent de la maladie et de la constitution régnante. Trois jours passent sans paroxismes, les autres symptômes restant stationnaires : mais alors, sous une nouvelle exacerbation, la figure s'injecte, la peau s'échauffe, le pouls se précipite, la prostration musculaire et la stupeur augmentent. La langue n'étant devenue ni plus noire, ni plus gercée, le ventre ni plus douloureux, ni plus tendu, je donne encore du sulfate de quinine. Ces redoublemens extraordinaires ne se montrent plus, et la fièvre se termine tard, vers le quarantième jour, mais franchement et par une déclinaison insensible.

Il importe donc d'abandonner quelquefois, au-moins momentanément, les indications qui naissent des seuls symptômes locaux, et d'agir en raison des changemens que l'état du ciel imprime aux maladies sporadiques intercurrentes. Ainsi, dans ce cas, la cessation des paroxismes tient au sulfate de quinine et non au séton qui n'a fait que soulager le cerveau. A ce malade qui lâchait et urinait sous lui et dont l'intelligence était dérangée, on devait donner ce sel par la bouche, quelque éloignement qu'inspira l'aspect de la langue. Rien d'absolu en médecine, pensons y bien.

Ce fait prouve encore que les fièvres putrides peuvent prendre le type intermittent ou rémittent. Or, dans l'hypothèse d'une maladie qui, par ses exacerbations périodiques, exige le quinquina, si des contr'indications apparaissent, toute crainte doit s'effacer pourtant en regard des suites qu'entrainerait l'omission du fébrifuge.

Les intermittentes à paroxismes plus clairs ne se résolvaient pas toujours facilement. Il fallait revenir au sulfate de quinine que j'associais à l'opium; je préférais quelquefois le quinquina en substance ou l'électuaire de Montpellier. La saignée, les vomitifs, les tisanes salines, les autres alcalis fébrifuges ne suffisaient pas contre ces maladies qui dégradaient le corps profondément et avec promptitude. Les paysans surtout en furent vivement atteints. Des causes spéciales les y disposent. Ils sont plus exposés aux éffluves paludéens. En-outre, un soleil ardent darde ses rayons perpendiculairement et à certaines heures du jour, sur la tête et les vertèbres de ces gens, courbés sur leurs sillons, il stimule leur moëlle et le cerveau. Le soir, ils recherchent le frais, et la congestion vasculaire de ces centres nerveux diminue. Le lendemain, ces phénomènes d'excitation et de calme se reproduisent aux mêmes heures. Aussi la fièvre, sous l'action de ce renouvellement alternatif des chaleurs diurnes et

de la fraîcheur pénétrante des nuits, revêt plus souvent les caractères de la périodicité.

Ces intermittentes qui auraient dû s'éteindre en Novembre ou en Décembre, persistèrent. L'atmosphère ne s'était pas purifiée ; la température de ces deux mois fut fraîche, humide, le soir et le matin, chaude dans le jour.

Quelque courts et obscurs que fussent les accès, il importait de ne pas s'y tromper, et il fallait faire la part de l'influence épidémique sur la maladie et recourir à de hautes doses de quinquina.

Un ancien officier d'artillerie avait eu une fièvre tierce que le sulfate de quinine avait promptement supprimée. Il en paraissait remis, lorsqu'il fut pris, de nouveau, de chaleur à la peau, de malaise, de courbature, de céphalalgie ; tisane, lavemens, petit-lait, saignée, sangsues, mais sans résultat. La fièvre qui est toujours intense, redouble l'après-midi et, dans la matinée, le malade sue. De dix heures à midi, la peau est fraîche, le pouls à peine fréquent. Une semaine se passe dans la quelle cet homme pâlit et maigrit beaucoup ; je donne alors de l'opium et du sulfate de quinine. L'angoisse des lombes, de l'estomac et du cœur persiste et même s'exagère. Je l'attribue à la première impression du remède, et j'attends trois jours encore, sans que la chaleur, l'insomnie, l'inquiétude, la décoloration diminuent. Il n'y avait point de frisson avant l'accès, l'intervalle d'apyrexie était peu marqué, le ventre paraissait empâté ; l'action de l'épidémie en cours, seule, motivait donc encore le quinquina. Aussi, le malade se refusant aux lavemens fébrifuges, prend un autre gramme de sulfate de quinine; le paroxisme et la fièvre cessent immédiatement. La convalescence fut heureuse, mais la réparation des forces se fit lentement comme il arrive dans la plupart des fièvres sub-intrantes. Je répugnai au spécifique, et cependant la première dose n'avait échoué que comme insuffisante.

Je fus appelé en consultation pour un marchand de vin, sec, usé, pleureur, que j'avais déjà vu attaqué d'une intermittente tierce que le sulfate de quinine avait arrêtée. Dans cet état d'épuisement, il fut pris d'une fièvre intense avec des spasmes épigastriques, du météorisme abdominal, des selles diarrhéiques, des urines briquetées, une inquiétude sans pareille, la peur de mourir. Ses médecins redoutaient le quinquina, car cette maladie était selon eux une inflammation d'entrailles, obscurcie dans le temps et plus tard réveillée. Le malade, pourtant, avait la langue pâle, les yeux plombés et le teint des fébricitans, travaillés par les accès. Aussi poussai-je vivement au sulfate de quinine. Ce remède fut aussitôt administré, uni au sulfate de morphine. Le malade était, le sur-lendemain, délivré de sa fièvre dont les redoublemens commencaient l'après-midi, après quelques sueurs énervantes, crise de l'accès de la veille : le lait, les pectoraux et une nourriture succulente le remirent.

Un israélite avait eu des accès de fièvre tierce et quotidienne que le sulfate de quinine supprimait, mais qui ne cessaient de reparaitre et qui, en dernier lieu, avaient dégénéré en fièvre quarte. Cet homme fort et coloré avait beaucoup maigri, il languissait, il avait le teint jaune, et ses yeux s'éteignaient. Il essayait, mais vainement, divers moyens empiriques ; les accès se prolongeaient au delà de vingt-quatre heures, et ne cessaient de l'épuiser. C'est alors que je lui prescrivis l'électuaire de Desbois de Rochefort, lequel mit fin à cette cruelle maladie.

Au même moment, j'étais appelé auprès d'un aubergiste du Pontet qui, depuis trois mois, ne pouvait se relever d'un état de malaise et de fièvre, consécutif à des accès. On lui avait prodigué du sulfate de quinine. Ce malade avait la figure abattue et souffrante, le corps amaigri, la langue rouge et privée de son épithélium, le ventre empâté et météorisé, le pouls fréquent,

la peau chaude. Je crûs qu'il se dessèchait sous une phlegmasie sourde d'entrailles, entretenue par un traitement si opiniâtre. Il était de forte constitution, quoique exténué ; je mets, en trois jours quarante sangsues sur l'abdomen ; leurs piqûres fluent beaucoup : bains, cataplasmes, lavemens de lin et d'huile d'amandes douces, tisane de poulet. Malgré cette méthode en apparence si légitime, le mal empire ; le malade qui a des lipothymies, des coliques, de la diarrhée, se décolore davantage, son pouls bat toujours très-vite, la chaleur de la peau persiste. Comme il éprouve quelques frissons, l'après-midi et par jours alternatifs, je présume que la fièvre périodique dont le corps avait l'habitude, dont l'état du ciel entretenait la persistance et favorisait le développement, existe encore. Je cherche donc à surprendre quelques heures d'apyrexie, et sans précisément les rencontrer, après avoir observé une sorte de déclinaison d'accès, je fais prendre, en six doses, de trois en trois heures, cinquante grammes de quinquina incorporés dans du sirop de nerprum et de capillaire. Ce médicament reste dans l'estomac, malgré deux vomissemens de bile porracée qui surviennent ; trois selles suivent. Les coliques cessent, la langue que les réfrigérans semblaient rendre plus rouge, plus sèche, plus excoriée, s'humecte et mollit. Puis, la fièvre tombe ; avec la fièvre, la chaleur de la peau, la décoloration de la figure, l'assoupissement. Un peu de météorisme et quelques tranchées reparaissent encore ; la simple continuation du cataplasme et des demi lavemens les font passer. Le malade reprit bientôt son embonpoint.

Ces deux faits, je ne les ai pas produits pour accuser le sulfate de quinine d'insuffisance, mais pour montrer que si une maladie résiste à un médicament souvent répété et connu pour efficace, c'est que l'économie n'en ressent plus assez l'action et qu'il faut modifier autrement le ton des organes.

Ce dernier fait surtout me frappa, à cause des contradictions que semblait rencontrer l'emploi du quinquina; et pourtant ce remède fut évidemment salutaire. Loin de fatiguer les voies digestives, le quinquina en relève quelquefois la puissance.

Une demoiselle de trente ans, sanguine, lymphatique et dévote, éprouva en passant quelques soirées à la campagne, une fièvre tierce dont les accès furent accompagnés d'hystéricie. Elle toussait convulsivement, jetait ses bras en avant, sanglotait sans pleurer, avait la respiration haute et précipitée, souffrait de l'estomac et de la tête. La saignée, les délayans, l'opium et le sulfate de quinine la guérirent. Un mois après, ces accès reparurent, et le troisième dura trente-six heures, pendant lesquelles le pouls devint si petit, si obscur, si accéléré, qu'on fut obligé de recourir à des sinapismes aux pieds et à des cataplasmes très-chauds sur la poitrine, à une potion laudanisée. Elle s'épuisait en de vains efforts de vomissement, vomissait pourtant quelquefois, poussait des cris, des gémissemens involontaires, riait, ne pouvait parler, ni respirer, étouffant et maitrisée par de violents spasmes. C'est après cet accès et avec cette disposition convulsive des centres nerveux de l'épigastre et de la poitrine qu'il fallût, à toute hâte, du sulfate de quinine. Je le donnais, sous forme de pilules, combiné avec un sel de morphine. A trois reprises, il rappela des vomissemens de fluides biliaires, mais dans lesquels le médicament n'était point à l'état solide, ni dissous. Aussi ces accès qui énervaient si profondément les forces et la sensibilité, furent-ils incontinent arrêtés. Ils reparurent plus tard et avec les mêmes accidens; le pharynx et l'œsophage se contractaient à la seule pensée de prendre des pilules. La malade se refusant aux lavemens fébrifuges, on lui donna soixante grammes de sirop de quinquina dans lesquels on avait, à son insu, dissous un gramme de sulfate de quinine. Elle prit ce remède en deux

jours et en quatre fractions ; ce ne fut pas sans entrer dans un redoublement d'angoisses nerveuses, d'éructations, de vomissemens de phlegmes, de pleurs, de soupirs, d'ardeur de la peau. Lui frictionner doucement la figure, le cou et les bras avec de la glace, en tenir des morceaux sur ses lèvres ou dans sa bouche, modérait ses souffrances, les soubresauts des tendons, les soulèvemens d'estomac, l'exaltation de la sensibilité.

Ces divers malades étaient en fleur d'âge ou de santé ; cette épidémie n'épargnait pas les petits enfans, ni les individus les plus délicats ou les plus âgés; quant aux enfans, ils guérissaient facilement; quelques uns pourtant conservaient la figure jaune et bouffie et des obstructions dans le mésentère ; c'étaient ceux qui, livrés sans secours à l'action malfaisante de ces fièvres, ne prenaient que fort tard le fébrifuge.

Ce n'est pas le quinquina qui, dans les intermittentes, engendre les obstructions, les hydropisies, c'est la fréquence de la récidive et la persistance de la fièvre qu'il faut en accuser.

On évite ces accidens en donnant ce remède, dès le second ou le troisième accès, lorsque les récidives ont lieu.

Les engorgemens du foie, de la rate, du mésentère se déclarent au contraire sur ceux qui laissent s'écouler nombre d'accès, sans prendre du quinquina.

Ces engorgemens, quoique énormes, se fondent souvent par le quinquina.

Dans une épidémie de fièvres intermittentes observée par Morisseau, les trois quarts des malades qui lui présentèrent des obstructions n'avaient même pas pris du quinquina.

Un missionnaire, de quarante-cinq ans, d'une maigreur et d'une pâleur produites sans doute par les travaux de la prédication, par des voyages dans le Levant, par des privations de tout genre, fut pris, de passage en cette ville, d'une fièvre

tierce à accès précédés d'un très-court refroidissement suivi d'une sueur copieuse, énervante, et accompagnés de vomissemens, de selles diarrhéiques involontaires. On ne savait à quelle cause rapporter cette fièvre, si non à l'intoxication régnante ; car le malade s'était arrêté à Avignon pour s'y reposer quelques mois ; sa vie était réglée et uniforme. Immédiatement après le troisième accès qui dura un jour et demi, qui fut le plus marqué par un dérangement du ventre, sulfate de quinine combiné avec le laudanum. Cette préparation arrêta sur le coup des paroxismes, dangereux pour un homme aussi épuisé.

Une jeune femme, nerveuse et des plus faibles, fut également atteinte de cette fièvre. L'accès qui était quotidien, commençait, à onze heures du matin, par un malaise et par un vague sentiment de froid aux genoux ; puis arrivait promptement une chaleur sèche, âcre, et, dans la nuit, une sueur brûlante, sans adoucissement pour la peau, et qui fesait changer de linge, deux ou trois fois. Cela se terminait par des vomissemens bilieux avec de grands efforts qui achevaient de briser la malade. Il y avait pendant ce paroxisme, perte de la vision, injection forte de la figure, tressaillemens nerveux, abattement musculaire tel que tout mouvement, dans le lit, ne se pouvait. La malade parlait à peine et à voix basse. L'apyrexie était si courte et si imparfaite que je ne donnai du sulfate de quinine que le quatrième jour, et que la malade mit trois jours à en consommer six décigrammes. Elle défaillait à tout moment et avait beaucoup maigri en cette semaine de maladie. Elle essuya par la suite deux rechutes, marquées des mêmes angoisses, et qui furent effacées par de petites doses du sel fébrifuge, associées à des lavemens de quinquina.

Une nonagénaire, ayant eu à l'âge de quatre-vingt-six ans, un catarrhe suffoquant, en éprouva un second à la fin de ce mois d'Octobre. Ce catarrhe s'accompagna de fièvre, de redouble-

mens, de chaleur à la peau, de rougeur au visage, d'une toux que rien ne calmait et d'insomnie. Les voies digestives s'affectèrent secondairement et ces symptômes ne diminuèrent d'intensité qu'à la fin de Novembre. Elle ne toussait plus alors, et cependant elle conservait de la fièvre, le soir, avait souvent des bouffées de chaleur qui coïncidaient avec un ennui, de plusieurs heures de durée. Quoique prenant du lait d'ânesse, du chocolat, de la gelée de viande et d'autres alimens, elle ne se réparait pas. Une large ecchymose survint autour de l'œil droit, et une plaie au sacrum. Plus tard, chaque jour, à midi, la malade pâlit, trembla de tous ses membres, eut la figure décomposée, les yeux voilés et une espèce de râle. Qu'une stase se fit dans ce moment sur les entrailles, sur la poitrine ou le cerveau, à coup sûr la mort suivait, toute réaction étant impossible à cet âge et sur un corps énervé par une longue expectoration. Un gramme de sulfate de quinine arrêta cette quotidienne survenue pendant l'épidémie, sans que la malade eût quitté sa chambre ni même son lit. Les accès supprimés, le rétablissement fut prompt: cette dame vécut encore deux ans.

L'épidémie dominait tellement que les catarrhes pulmonaires et les péripneumonies revêtaient souvent la forme périodique, quoique ces maladies y soient, de leur nature, peu disposées.

Un teinturier, de trente-huit ans, enrhumé et brûlant, entre à l'hôpital. On le saigne, il boit beaucoup; sa toux ne faiblit point, il s'y joint de la fièvre, de l'oppression. Le cinquième jour, il rend avec effort des crachats aqueux, jaunâtres, sanguinolents, il avait tremblé, l'après-midi, et les pommettes deviennent écarlates. Quoiqu'il soit saigné plusieurs fois, ces symptômes de la pneumonie ne semblent diminuer que le huitième jour, dans une nuit où la sueur abonde: mais le lendemain, nouvel accès qui ravive la toux, l'étouffement et qui se termine tard, pour se renouveler, le onzième jour. Ces accès abattaient les

forces, entretenaient la crudité des crachats, fesaient expectorer du sang, coloraient les joues d'une vive rougeur qui contrastait durement avec la pâleur du reste de la figure; il fallait y mettre un terme, malgré leur cachet sthénique. Je donne douze décigrammes de sulfate de quinine; l'accès qui devait suivre, manque. La pneumonie arriva plus tard et lentement à sa résolution, ajournée jusqu'alors par des quintes de toux convulsive et par des retours de fièvre. Des vésicatoires aux bras et sur la poitrine aidèrent à la guérison, comme aussi les tisanes émulsionnées, le lait d'ânesse, les sirops de pavots et de morphine, l'influence du repos et du silence.

Un paysan, âgé de quarante-cinq ans, avait été plusieurs fois atteint de cette fièvre épidémique, lorsqu'il entra à l'hôpital, avec des accès irréguliers, des coliques instantanées, mais atroces, toussant et rendant beaucoup de crachats blancs, opaques, striés de sang. Il ne croyait plus avoir de fièvre intermittente et pensait souffrir seulement des suites de cette maladie. On l'avait émétisé et purgé, on lui avait donné des fébrifuges de toute espèce; il prend encore à l'hôpital, en deux fois et à un intervalle de douze jours, quinze décigrammes de sulfate de quinine, qui n'opèrent pas mieux que par le passé. Il présentait, lorsque je pris le service, les symptômes d'un catarrhe pulmonaire, avec hépatisation du bas des poumons, avec un peu d'épanchement. Il avait le pouls petit, assez fréquent chaque soir, un paroxisme quotidien peu considérable, mais qui devenait intense, tous les trois jours, et qu'un frisson précédait alors. C'était donc une fièvre pneumonique, se développant sous une habitude fébrile intermittente qui n'avait pas été suffisamment neutralisée. La toux, l'insomnie, les sueurs, l'expectoration, le crachement de sang étaient tels cependant que, dans la crainte de les augmenter, je renoncai au fébrifuge. Force fut bientôt de l'employer; car le petit-lait, l'eau

de veau, les loochs morphinés, les sangsues, les cataplasmes, les vésicatoires, sans action sur la broncho-pneumonie, n'empêchaient pas les paroxismes quotidiens et l'accès en quarte de s'aggraver. Le sulfate de quinine, l'opium, l'électuaire de Desbois, les ligatures aux membres, tour-à-tour préférés, modéraient pour quelques jours la marche et la rigueur des symptômes ; mais ceux-ci reprenaient avec plus de force, l'amaigrissement, la décoloration allaient croissant. C'est alors que nonobstant la plénitude inflammatoire de la poitrine, je pensais à l'utilité d'une dose beaucoup plus élevée de sulfate de quinine. Jusqu'à ce jour, ce médicament avait manqué de succès, parce qu'on l'avait divisé en de trop petites fractions et administré à de trop grands intervalles. Je donnais donc quatre grammes du sel fébrifuge, la moitié, avant l'accès le plus prochain de fièvre quarte, l'autre moitié, après sa déclinaison. L'accès ne parut point et les redoublemens quotidiens s'affaiblirent beaucoup. Le malade éprouvait toujours, de temps en temps, des tranchées douloureuses qui ne surent toutefois me détourner de cette méthode. Elles n'étaient point suivies de déjections, par conséquent elles étaient à forme névralgique et non inflammatoire. On les calmait avec des demi lavemens de lin et de pavots, avec des cataplasmes laudanisés sur l'abdomen. Après la cessation de la fièvre quarte, le malade discontinua de maigrir, toussa moins, ne cracha plus de sang ; son appétit se réveilla. Le lait d'ânesse, la décoction de lichen chargée de sirop de Maloët ou de guimauve le guérirent enfin, malgré bien d'autres traverses. Il eut une fluxion opiniâtre sur les joues et la mâchoire, un accès qui reparaissait tous les onze jours, deux récidives en fièvre quarte que je maitrisais, chaque fois, dès le second accès, par quinze décigrammes de quinine. Ce malade sortit de l'hôpital, après y avoir séjourné cinq mois.

Ce génie intermittent des maladies était si bien établi et si

puissant que toutes les succédannées du quinquina échouaient, comme souvent aussi, les doses ordnaires de cette écorce. J'essayai plusieurs fois la salicine; rarement avec avantage. Cet alcali est au-surplus infidèle; MM. Lobstein et Richelot l'ont prouvé.

Quant aux rechutes, il fallait se hâter de reprendre du sulfate de quinine, et surtout ne pas espérer qu'elles se dissipassent d'elles-mêmes et par le régime. Lorsqu'on les laîssait s'invétérer, elles exigaient plus de quinquina que si on le donnait, sans délai, et encore le succès en était-il alors plus incertain.

Cette influence de l'épidémie et la tendance que les fièvres périodiques les plus simples avaient à s'aggraver ne s'éteignit pas avec l'année.

Une dame avait perdu en huit jours, deux filles d'une fièvre cérébrale et son mari d'une esquinancie gangréneuse. La seule enfant qui lui resta fut frappée d'hydrocéphalie et commençait à se remettre, lorsqu'elle prit la coqueluche, dans le mois de Février. Les quintes en étaient sifflantes, convulsives, suivies d'une expectoration puriforme et de vomissemens aqueux, mêlés de débris d'alimens mal digérés. On avait appliqué des vésicatoires aux bras, de la poix de Bourgogne; on donnait du lait d'ânesse, une potion gommeuse anodine. Cette coqueluche revêtit plus tard la forme intermittente tierce, car, tous les deux jours, dans l'après-midi, une sorte de refroidissement, de disposition à frissonner se manifesta. L'augmentation de la chaleur de la peau et de la vîtesse du pouls y succédant, les nuits étaient agitées et le matin une moiteur assez abondante se déclarait. A la suite d'un de ces accès, cette petite malade se trouvant moribonde, on me fit appeler. Lorsque j'arrivais, les forces, la connaissance et le pouls se relevaient un peu; seulement toux fréquente, par secousses, avec de l'orthopnée et des paroles délirantes. Cette faible enfant paraissait s'asphyxier.

Ces redoublemens ne semblaient-ils pas signaler une véritable consomption pulmonaire? Le nombre et l'aspect des crachats poussaient à ce diaguostic : sinapismes sur les avant-bras, sur les jambes, infusion de bourrache, julep avec deux gouttes de laudanum. Les vésicatoires des bras que l'on avait négligés, étaient couverts d'une couche grisâtre, adhérente, vraie pourriture d'hôpital; on les pansa avec des cataplasmes. Le lendemain, après un redoublement dans la soirée de la veille et une horrible nuit, toute passée dans des alternatives de somnolence, de gémissemens et de toux, respiration ventrale, face tirée, yeux vitrés, ongles qui bleuissent, mains froides et pâles, le sang se retirant des capillaires sous-cutanés. Le pouls bat obscurément, la malade ne parle, ni n'entend. La réchauffer, lui donner quelques cuillerées de bouillon brûlant, d'eau de fleurs d'oranger, de vin d'Alicante, réappliquer de la moutarde, faire frictionner le ventre et la poitrine avec de l'alcool de quinquina, toutes les heures et dix minutes, chaque fois, fut mon unique soin. Les battemens du cœur devinrent enfin moins confus, l'artère se remplit un peu, le sang se répandit de nouveau sous la peau, la pâleur et le froid cadavérique s'effacèrent, la volonté se ranima. Le soir, au souvenir de la manière brusque dont se produisaient des accès qui n'avaient cessé de croitre et dont l'issue avait failli être mortelle, ne trouvant pas dans la coqueluche, pour grave qu'elle fût, une raison assez plausible de ces phénomènes paroxistiques, enfin d'après le bon effet qu'avaient provoqué les frictions fébrifuges, je donnai trente centigrammes de sulfate de quinine en un julep. Il fut consommé, dans la nuit, par petites cuillerées; puis, réitéré. Cette dose, quoique forte pour une petite fille de trois ans, l'altère à peine et ne détermine aucun accident. L'asthénie de la malade la motivait; j'avais d'ailleurs, si mon dernier diagnostic était juste, à me prémunir contre un accès qui l'eut certainement emportée et qui manqua.

On craignait l'hydropisie des plèvres ou du péricarde, l'hectisie, la fonte du poumon; ces craintes ne se réalisèrent pas. La coqueluche continua de marcher avec ses symptômes ordinaires et se jugea.

Un cultivateur est porté à l'hôpital, faible, jaune, la voix cassée, les cornées ternies, la face ædématiée, plombée et d'un moribond. Il reste couché sur le dos, répond par monosyllabes et avec peine. Cet homme a encore le pouls assez fréquent et une sueur froide qui a commencé dans la nuit. Il avait pour la seconde fois frissonné, la veille, à trois heures du matin, et avait passé le jour dans une fièvre ardente. Le pouls, d'une grande débilité, se ralentit et tombe au-dessous de sa vîtesse normale, dans la matinée. Tous ces symptômes si graves arrivés à leur apogée, en si peu de temps, me font croire à une intermittente pernicieuse, dont il importe de prévenir le troisième accès. Aussi, quoique la langue soit rugueuse et que les dents soient pulvérulentes, douze décigrammes de sulfate de quinine à consommer, dans le jour. La nuit fut paisible, l'accès manqua le lendemain, et la langue par cette méthode salutaire, reprit de l'humidité; trois autres décigrammes du même sel. Pendant une semaine, le malade resta pâle, hêbété, avec la figure bouffie et comme terreuse, mangeant et digérant des soupes claires. Il se rétablit ensuite, avec assez de promptitude.

Quelquefois la fièvre d'accès dégénérait en fièvre rémittente et se compliquait de dyssenteries plus ou moins cruelles. Pour en finir, il fallait encore le fébrifuge.

Un soldat languissait depuis une chûte à laquelle avait succédé une intermittente, que l'on avait, à deux reprises, supprimée avec du sulfate de quinine. Lorsqu'il rentra à l'hôpital, il éprouvait une troisième attaque de fièvre tierce. On le saigne, et il prend de l'ipécacuanha. La fièvre d'accès se change en fièvre rémittente, car il ne se manifeste plus d'apyrexie; en

même temps quarante selles dysentériques dans les vingt-quatre heures. Pendant onze jours, bains, cataplasmes, sangsues à l'épigastre, à l'anus, tisanes réfrigérantes, fomentations, demi-lavemens, petit-lait simple, ensuite morphiné, eau de laitue laudanisée, qui modèrent à peine cette dysenterie. Le malade s'exténue, ses traits s'allongent. Les redoublemens surviennent toujours, le soir et dans la nuit; ils énervent, ils épuisent. On place des vésicatoires aux cuisses, ils sont pansés avec du cérat saupoudré chaque fois d'un gramme et demi de sulfate de quinine; l'effet en est peu marqué. La prostration augmente, la peau jaunit, les pommettes sont rougeâtres; pouls profond, petit, inégal, langue sèche et dure, abdomen météorisé et douloureux, déjections alvines qui ne cessent d'être sanguinolentes, avec épreintes, et considérables. Le dépérissement de ce malade interdit toute nouvelle émission sanguine; eau de gomme altérée d'un peu de lait. Le quatorzième jour, quoique la peau soit plus souple, la langue moins sèche, le pouls moins obscur, les exacerbations nocturnes persistent avec beaucoup d'intensité, avec un redoublement de déjections vertes, fétides, glaireuses: poix de Bourgogne aux lombes et deux grammes de laudanum par jour à doses brisées. Le seizième, le flux ventral diminue, on n'a compté que cinq évacuations dans la nuit; la figure n'est plus anxieuse, grippée; langue limoneuse et qui s'humecte, peau rafraîchie, pouls égal et moins fréquent. On insiste sur l'eau laiteuse, sur le vin d'opium.

Le dix-huitième jour, la diarrhée ne cesse pas, malgré l'affaiblissement de ses formes sthéniques. Le paroxisme parait décroître sous la double influence de la diminution de la phlegmasie des entrailles et de l'absorption du sulfate de quinine avec lequel on panse les vésicatoires: quinze centigrammes d'extrait thébaïque en trois pilules, deux desquelles sont oubliées. Aussi

le lendemain, la face est tirée, la voix cassée, la prostration des muscles est grande ; il y a eu, la nuit, des évacuations alvines coup sur coup et le paroxisme a été fâcheux. La malade avale devant moi une pilule.

Le redoublement qui imprime à cette maladie une forme rémittente et qui achève d'user des forces, déjà si affaiblies, n'étant point enchaîné par l'absorption endermique du quinquina, je fais prendre, d'heure en heure et partagés en six doses, douze décigrammes de sulfate de quinine mêlés à douze gouttes de laudanum ; limonade légère et frappée de glace. Ce sel dont l'action se passe d'ailleurs dans l'estomac et dans les premières voies qui ne sont pas compromises, n'accroît pas la diarrhée : loin de là, car celle-ci diminue dans la nuit. Le pouls se ralentit ; même dose du fébrifuge, divisé de la même manière, le jour qui suit. Le vingt-unième, il n'y a qu'une seule évacuation, la face et le pouls se sont relevés ; jaune d'œuf et gelée de groseille. Ce changement si marqué tient évidemment à la suppression des paroxismes d'une rémittente quotidienne et à la puissance du fébrifuge. Les trois jours d'après, le malade en prend dix centigrammes, chaque matin. Il mange et digère, le trentième jour.

Une épizootie qui dépeupla basse-cour et étables et qui accusait une mofette atmosphérique bien réelle, coïncida avec cette épidémie de fièvres intermittentes et rémittentes.

CONSTITUTION MÉDICALE, MALADIES RÉGNANTES DE L'ANNÉE 1834.

« *Exquisita morborum differentia medentibus scitu admodum est necessaria.* » HOFFMANN.

JANVIER, FÉVRIER, MARS, AVRIL et MAI.

Baromètre, plus grande hauteur, 775 millimètres.
Baromètre, moindre hauteur, 745 millimètres, trois dixièmes.
Thermomètre centigrade, plus grande hauteur, 33 degrés.
Thermomètre, moindre hauteur, 3 degrés, 6 dixièmes.
Pluie, 11 pouces, 5 lignes.

L'année 1834 a été précédée d'un automne chaud et pluvieux; les cinq premiers mois ont passé sans glace, sans neige, sans giboulées, sans que la bise ait soufflé. A des brouillards tièdes et épais du matin succédait un beau soleil. Aussi, dès la mi-mars, la terre, loin d'être triste et engourdie, s'était-elle embellie de sa parure printanière.

Cette absence du froid dans un pays où, chaque hiver, gronde le vend du Nord, a énervé les habitans; et les maladies, en se développant sous cette action d'une chaleur humide et prématurée, n'ont pas eu de caractère sthénique.

Les érysipèles, les ophthalmies, les catarrhes pulmonaires, les pneumonies se sont montrés épidémiquement. Il s'y est joint des fièvres intestinales qui, rares en hiver, naissaient évidemment de l'état du ciel. Non seulement leur apparition, mais encore leur nature et leur traitement décelaient des modifications notables dans le génie de l'atmosphère.

Des ophthalmies et des érysipèles. — Les ophthalmies et les érysipèles parurent d'abord. La saignée en modérait la marche, en calmait les accidens, mais ne les fesait pas se résoudre. Les malades languissaient, leurs yeux se reprenaient d'inflammation ou bien encore leur figure s'enflait de nouveau, et un érysipèle bâtard, avec pâleur de la face et lenteur de la circulation, envahissait les oreilles, le front, le nez et le cou. La peau était jaune, la langue saburrale, le dégoût profond, sans soif, l'urine bourbeuse; symptômes qui indiquaient les purgatifs. Ces remèdes opéraient; et des ophthalmies qui reparaissaient chaque fois qu'on les croyait guéries, cessaient, et ces rechutes d'érysipèles n'avaient plus lieu. Ce que la saignée réitérée avait fait, les précédentes années, elle y manquait dans celle-ci, tandis que les évacuans en avaient la puissance.

Le vésicatoire, qui, si souvent, aggrave les ophthalmies, produisait aussi de bons résultats. Si la purgation ne fixait la résolution expresse de ces maladies, il fallait le mettre au bras ou à la nuque.

Avant de reconnaître ce salutaire effet des purgatifs, quelques ophthalmies avaient déterminé des abcès dans les lames de la cornée qui, tous, se vidèrent au dehors et ne laissèrent pas, grâces au calomel et aux sels neutres, de cicatrices assez épaisses pour gêner la vision. Ces abcès ne se montrèrent plus, lorsqu'après avoir saisi ce cachet énervant de l'épidémie, je recourus aux évacuans dès les premières périodes de l'inflammation et sans désemplir, autant que d'habitude, les gros vaisseaux.

Il en fut ainsi des érysipèles, lesquels s'effacèrent mieux et plus vite, à mesure que je me passai de la saignée ou que je l'employai plus sobrement.

Cette influence asthénique se prononça tellement que plusieurs érysipèles se compliquèrent d'escarres sur les joues ou autour

des paupières, et qu'un érysipèle phlegmoneux à la jambe dégénéra en une inflammation gangréneuse. Ces phénomènes ne dépendaient pas d'un étranglement inflammatoire, car ils avaient dans leur marche une sorte de passivité, et ils se dissipèrent par les évacuans, les toniques, les vésicatoires, par des lotions chlorurées, par des cataplasmes saupoudrés de quinquina.

Aucun malade ne resta privé de la vue ou ne mourut à la suite de ces maux d'yeux et de ces érysipèles, moins une femme enceinte de sept mois, qui souffrait et languissait depuis quinze jours. Elle avait des oreillons qui se convertirent en érysipèle, et, traitée dès-lors par la saignée, elle fut prise d'un coma apoplectique avec respiration stertoreuse, avec chute des traits et des paupières, avec flétrissure des phlyctènes et pouls misérable. Je la vis, sur le soir et huit heures avant sa mort. L'émétique, les sinapismes, les vésicatoires, les onctions mercurielles, tardivement employés, n'avaient produit aucun effet. Celles-ci passeront de mode; car elles sont peu utiles dans les cas très- graves, et même alors, comme aussi dans les érysipèles ordinaires, le traitement en rapport avec l'épidémie régnante sera toujours préférable. Rejetons ces méthodes obscures, sans intelligence, cet empirisme sous lequel s'accomplissent les événemens les plus funestes. Hippocrate, Sydenham, Baglivi et Stoll n'ont tracé de si beaux tableaux de maladies et posé des préceptes si sûrs, qu'en observant les habitudes et les mœurs de leurs malades, qu'en s'élevant au dessus d'une routine étroite.

Un soldat de la garnison entre à l'hôpital, souffrant d'un grand mal de tête, ayant les joues chaudes, sensibles à la pression, tendues et d'un rouge obscur, la langue avivée sur son limbe, sale et sèche dans le milieu, beaucoup d'altération, le pouls fréquent, plein et assez dur : orangeade, tisane d'orge, pédiluve.

Le malade rêvasse, la nuit d'après, il est pris de stupeur et de diarrhée; l'érysipèle envahit le front et le nez : saignée qui abaisse le pouls, mais sans amoindrir la céphalalgie.

Quoique la langue se soit humectée, l'érysipèle monte toujours, gonfle et clot les paupières, soulève le cuir chevelu : quatre verres d'eau de chicorée avec soixante grammes de sulfate de soude et cinq centigrammes de tartre stibié ; le ventre s'ouvre considérablement et la diarrhée qui avait déjà paru, augmente : le malade n'en délire pas moins dans la nuit ; il veut se lever, il rejette ses couvertures ; on l'attache.

La déformation de la tête et du visage grandit, du pus découle des paupières, trente sangsues autour du cou, dont les piqûres fluent assez. La fluxion empire encore, s'étend aux parotides et au cou ; elle est à l'inverse des premiers jours, jaune, luisante, sans chaleur, avec de la mussitation et un délire incessant, la voix est cassée, le pouls bas, petit et serré : autre purgation avec soixante grammes de manne, autant de sel de Glauber, autant de tamarins, quelque peu d'anis et de rhubarbe pour trois verres d'eau. Ce remède provoque encore de fortes déjections, qui persistent le lendemain, sans que les rêvasseries et la carphologie cessent ; limonade, bouillons, vésicatoires aux jambes. Le dixième jour, cet empâtement de la tête pâlit, le pouls décline, la somnolence remplace le délire, la respiration s'embarrasse; décoction de quinquina avec le sirop de coings et l'élixir de Minsicht. On continue ce remède ; car la stupeur diminue et le pouls se réhausse; le troisième jour, des sueurs épaisses se manifestent qui témoignent de la détente et du réveil de la vitalité. Le malade entend et parle, puis il demande des alimens. La desquamation qui fut tardive, s'accompagna de la chute de petites escarres sur les paupières et sur le front.

Une cuisinière, âgée de trente ans, pâle, affaiblie, avec la langue blanche et amère, entre à l'hôpital ; elle s'abreuve d'eau

de chiendent, d'orangeade, ne mange point et prend des lavemens. Le onzième jour, une rougeur érysipélateuse accompagnée de douleur et de tension, envahit le coude droit, sur lequel on applique quinze sangsues : le lendemain, cinquante grammes de sel de Glauber sur deux verres d'infusion de capillaire ; deux selles seulement. Le bras et l'avant-bras se couvrent de vésicules phlycténoïdes, le pouls qui apetisse bat plus vite, le dégoût et la céphalalgie augmentent ; tisane miellée et petit-lait nitré. Le jour d'après, l'érysipèle se porte soudainement à la nuque et aux épaules, la peau du bras se flétrit, la desquamation s'y fait ; nausées, urines rougeâtres, somnolence ; j'insiste sur les lavemens. Le sixième jour, les yeux s'obscurcissent, la face se grippe et se décolore, il s'y joint de l'oppression, une anxiété presque délirante ; la constipation persiste, car les lavemens sont à peine rendus : quatre verres de bouillon de veau et de lierre terrestre, émétisé à cinq centigrammes, avec soixante grammes de sulfate de magnésie. La malade vomit beaucoup, sans aller du corps et sans soulagement, puisque la nuit est marquée par l'insomnie et par un grand délire. La respiration devient courte, suspirieuse, haletante, la langue limoneuse, la bouche fétide, le ventre empâté ; le dos gonfle, jaunit et reluit : vésicatoires aux mollets, sinapismes aux cuisses et à la plante des pieds, limonade cuite, lavement de pariétaire avec trente grammes de sirop de nerprun et cinquante de miel mercurial, matin et soir. Le ventre s'ouvre enfin trois fois en diarrhée, laquelle continue, les jours suivants, mais sans que l'anémie, la prostration des forces et les rêvasseries cessent. L'érysipèle du dos s'efface tout à coup, l'épiderme tombe en écailles, qui laissent à découvert des lividités molasses, le nez et les oreilles se tuméfient. Le vingtième jour, le pouls baisse si fort, le corps se refroidit et pâlit tellement, les moindres mouvemens occasionent tant

de douleur, d'angoisse et de défaillance que je donne de l'eau vineuse, du bouillon et une décoction de douze grammes de quinquina avec soixante grammes de sirop d'écorces d'orange amère, quatre grammes de suc de citron, trente grammes d'eau de menthe et quinze gouttes de laudanum liquide de Sydenham. On rafraîchit les vésicatoires. L'érysipèle s'étend au front et au cuir chevelu, j'appuie sur le quinquina. Le délire se calme, la malade qui entend répond, le pouls qui se relève bat avec plus de lenteur : deux heures de sommeil sans mussitation et sans angoisses; même potion tonique, eau de Seltz. Plus tard, la respiration se régularise, la peau se réchauffe, la figure s'anime et se charge de croûtes qui sont la crise de l'érysipèle : purées et jaunes d'œufs ; la convalescence suit bientôt.

Des catarrhes pulmonaires. — Ces catarrhes s'accompagnèrent d'enrouement et plus tard d'aphonie, de dyspnée, de points péripneumoniques, de crachats bilieux et sanguinolens. Ils se terminaient rarement par résolution, mais presque toujours par une expectoration épaisse, louche, puriforme, abondante, quelques-uns dégénéraient en fluxions de poitrine ou passaient à l'état chronique. Les malades qui maigrissaient beaucoup, avaient la fièvre avec des redoublemens nocturnes.

Les infusions béchiques, les loochs, l'hydromel, le lait coupé, les cataplasmes et les sangsues sur la poitrine, l'ouverture de la veine étaient d'abord indiqués; mais ces derniers moyens devaient être employés avec modération. Il s'agissait seulement de diminuer le premier orgasme du sang, et non d'affaiblir : venait bientôt le tour de l'ipécacuanha et du kermès à doses brisées, des tisanes scillitiques ou purgatives, des vésicatoires aux bras et des emplâtres stibiés sur la poitrine. Huit jours après avoir appliqué ceux-ci, la raucité de la voix s'effaçait, les crachats s'éloignaient ; changemens qui croissaient, à mesure que les boutons se multipliaient

et suppuraient. Plusieurs de ces malades travaillés par une pneumatorrhée considérable, ayant la voix cassée, s'épuisant et touchant à la fièvre hectique, se sont relevés sous la puissance de cette dérivation. Les catarrhes des enfans se compliquaient d'angines couenneuses, et leur gosier s'obstruait tellement qu'ils risquaient de périr d'asphyxie.

Le fils d'un luthier, âgé de neuf ans, court, gros, pléthorique, est pris de fièvre catarrhale, il tousse, il éternue, il a les yeux larmoyants, la langue rouge et des frissons : j'applique quelques sangsues à la base de la poitrine, les piqûres saignent beaucoup. La toux, l'oppression et la fièvre persistent, quoique l'enfant soit affaibli, et plus tard, malgré des vésicatoires, des cataplasmes aiguisés de moutarde, il tombe dans de grandes angoisses, sa tête se perd ; il refuse de boire ; à toute heure, il jette ses bras en avant et avec colère, se relève sur son séant, se débat, cherche à crier, sa voix est éteinte, on ne peut l'entendre, sa figure est passivement engorgée, son œil terne, sa respiration laborieuse. Inquiet de ces phénomènes, j'abaisse fortement la langue, et je découvre une fausse membrane épaisse, blanche, qui recouvrait la base de cet organe, le pharynx, les amygdales et les piliers du voile du palais : dès-lors, je ne quittai plus l'enfant qui se mourait. Je lui enfoncais à diverses reprises dans le gosier la barbe d'une plume impregnée de vinaigre, le chatouillant ensuite jusqu'à exciter des nausées. J'ébranlais ainsi toutes ces parties et j'obtins enfin un vomissement chargé d'épais débris de ces fausses membranes. J'en amenais d'ailleurs des lambeaux, chaque fois que je retirais la plume. Ces manœuvres fatiguaient horriblement l'enfant, car il fallait lui serrer le nez et le forcer d'ouvrir ainsi la bouche ; il était sans connaissance. Après quelques heures, l'isthme du gosier, bien débarrassé de ces productions pseudo-membraneuses, me parut d'une teinte rouge livide, je le cautérisais

alors avec le nitrate d'argent, pour modifier et pour borner cette inflammation asthénique. Le malade dormit deux heures, ce qu'il n'avait pû faire, gisant depuis trois jours, dans une somnolence dont il sortait comme d'un mauvais rêve, toutes les dix minutes. Les fausses membranes se reproduisirent moins denses, et je les enlevais de la même manière ; aussi les angoisses et la dyspnée s'effacèrent insensiblement. Tant que la voix resta cassée et éteinte, je maintins la suppuration des vésicatoires.

Les aphtes aggravaient ces fièvres catarrhales, même chez les adultes, et entravaient la convalescence. J'employais quelquefois les injections d'eau tiède que M. Gintrac préfère aux gargarismes avec l'acide hydro-chlorique, au chlorure de chaux, à la pâte alumineuse ; mais dans les cas graves, ce moyen était impuissant. La cautérisation, seule, dénaturait alors ces angines couenneuses.

Si les enfans que j'avais à traiter étaient trop affaiblis, ils succombaient. La saignée répétée empirait leurs état morbide dont le caractère peu inflammatoire se montra dans les pleurésies et les pneumonies qui régnèrent à cette époque, et absorbèrent les autres affections.

Ces fluxions de poitrine débutaient par de l'essouflement, des douleurs au côté, et par de l'abattement. Puis, le malade avait des frissons, s'alitait ; de la toux, des crachats striés de sang, et plus souvent jaunâtres, crus, visqueux, survenaient. Le pouls s'accélérait, tout en restant petit, obscur et bien différent de ce pouls élevé, plein, rebondissant, qui fait le pouls pectoral, le pouls supérieur dans les inflammations sthéniques du poumon.

Si ces prodromes ne donnaient pas l'éveil au malade, s'il était vieux, usé, cacochyme ou affaibli par des veilles, par le jeu, le bal, les excès vénériens ou de table, il était perdu et

mourait sans agonie, sans orthopnée, sans ces angoisses qui annoncent la mort, mais la mort avec lutte. Le malade et le médecin étaient dans une décevante sécurité.

A employer la saignée, il le fallait dans le principe et seulement spoliative et modérée. Ces inflammations n'étaient pas de nature à être emportées par la lancette.

Un négociant, obèse et lymphatique, travaillant beaucoup, est surpris par un courant d'air, au sortir d'une étuve. Il ressent une douleur aiguë au côté gauche, se traine à sa campagne avec peine et tout courbé. Cette douleur devient obtuse et il s'y joint un peu d'oppression et de la toux. Deux semaines se passent, lorsqu'il se refroidit de nouveau en sortant du théatre; la fièvre le saisit, pourtant il attend encore trois jours, et crache du sang. Je le trouve oppressé, avec le pouls petit et fréquent. Ces symptômes et les circonstances précédentes m'inquiétent : aussi je pratique une saignée copieuse. Une lipothymie effrayante et une selle diarrhéique la suivent immédiatement; le lendemain, amélioration, mais trompeuse : car la nuit suivante, il y a de l'agitation, de la fièvre, de la dyspnée, le sang reparait dans les crachats, les gencives sont saignantes. L'épidémie commencait et n'en sachant pas encore le caractère, j'applique quarante sangsues et des cataplasmes sur la poitrine. L'hémorrhagie qui succède parait à son tour emporter tous les symptômes : mais je suis obligé de l'arrêter avec la pierre infernale, mais les gencives laissent suinter continuellement du sang pâle, séreux, mais le quatrième jour, après une nuit d'insomnie, toutefois avec absence de toux et de suffocation, au moment que le malade rend un clystère, épitaxis qu'il faut maitriser par le tamponnement; car les forces s'en vont. Le soir, calme nouveau et non moins insidieux, puisque dans la nuit le malade, tout chancelant, se lève et se tourmente beaucoup. Peu-à-peu, sa

tête s'embrouille, ses mouvemens deviennent automatiques, ses urines noires. Le matin, à la suite d'une consultation, on débouche les deux narines, mais le sang ayant recommencé à couler par filet et décoloré, on se hâte de replacer des tampons. Ce même jour, malgré des vésicatoires, d'immenses applications de moutarde, d'ammoniaque, malgré le quinquina et l'éther, le malade expire, le soir, dans le coma apoplectique, tout couvert de vibices sur les avant-bras et sur la poitrine.

Telle fut, dans la suite, la marche de ces fausses péripneumonies qui, cheminant obscurément, jetaient de profondes racines, et paraissaient s'accompagner d'une décomposition de la masse humorale.

Le vingt Mars, on porte à l'hôpital un portefaix, âgé de vingt-cinq ans, membru, livré au vin, et atteint d'une céphalalgie aiguë et d'une douleur profonde dans le côté droit du thorax, avec des crachats jaunes et sanguinolents, avec la face injectée, le pouls plein et fréquent; saignée de cinq cents grammes, infusion pectorale : rêvasseries dans la nuit.

Le lendemain, ce malade souffre moins de la poitrine et de la tête; mais il respire avec peine, il a pâli. Son pouls s'est fait petit et faible, la langue est humide et limoneuse, le ventre souple, les urines sont foncées: cinq centigrammes de tartre stibié, vomissemens nombreux. L'après-midi se passe bien; pouls plus élevé, peau moite, toux moins déchirante, expectoration muqueuse. Dans la nuit, le pouls et la face s'animent, la douleur de côté se réveille, l'inspiration l'augmente; léger trouble de l'intelligence : saignée; immédiatement après qu'elle est pratiquée, la tête s'égare et un délire impétueux parait, et dure encore le matin. Je trouve cependant la peau fraiche, le pouls mol et ralenti, le point pleurétique presque effacé, la toux rare et facile: la conjonctive néanmoins commence à s'injecter, la pupille à se resserrer; looch blanc, petit-lait.

Le soir, le pouls redevient dur, vif et fréquent, la peau entre parfois en sueur, la face se colore, le délire qui avait cessé reparait et les yeux se ternissent. L'interne de garde ouvre la veine pour la troisième fois, il applique des cataplasmes sinapisés aux membres inférieurs.

Le quatrième jour, pouls plus faible, yeux injectés, surtout l'œil droit, cornée trouble, chassieuse, pupille contractée, et en même temps respiration si paisible que, sans le sthétoscope qui fait toujours reconnaître l'absence du bruit respiratoire dans le dos et à la base du thorax, on ne croirait plus à une pneumonie. Le délire qui s'était encore accru après la saignée, diminue insensiblement : somnolence. Glace sur la tête, vésicatoire sur la poitrine, cataplasmes émollients, petit-lait, potion huileuse et purgative ; déjections alvines avec soulagement. A la nuit tombante, le pouls s'est relevé, la peau est halitueuse, des sueurs se manifestent, le délire qui est peu intense n'empire pas, la nuit. Le cinquième jour, pouls moins débile, un peu fréquent, face pâle, mais non altérée, cornée moins opaque et conjonctive moins livide ; cependant stupeur, expectorations filantes, spumeuses, brunes : délayans, lait d'amandes, lavement purgatif, cataplasmes stimulants aux genoux. La nuit est de nouveau sans sommeil, agitée par le délire, et, le sixième jour sur le soir, le cerveau qui, le matin, avait repris quelque liberté d'action, la perd encore ; coma, injection sombre de la face, dureté et petitesse du pouls. D'ailleurs, abdomen toujours souple, indolore, langue blanchâtre, à peine un peu rouge sur ses bords ; sulfate de quinine à prendre dans la nuit.

Le septième jour, le délire cesse dans la matinée, l'intelligence se manifeste, mais faible et obscurcie : la face est abattue, la cornée toujours trouble, la respiration laborieuse, le pouls vite, irrégulier. Un peu plus tard, les paupières

s'abaissent, le malade ne voit plus et retombe dans l'assoupissement ; autre dose de sulfate de quinine, vésicatoires sur les parties latérales du thorax. L'après-midi, l'œil parait s'éclaircir, la stupeur diminuer, le pouls prendre un peu de régularité et d'élévation ; mais sur le soir, nouveau et dernier paroxisme, pendant lequel délire, puis stupeur, respiration stertoreuse, parfois entrecoupée, et sueurs glacées sur le front.

Méninges injectées, denses et opaques ; cerveau consistant, sablé de points rouges, avec un épanchement de soixante grammes de sérosité dans la cloison transparente et des épanchemens moins considérables dans les ventricules, celui du cervelet excepté.

Poumon gauche hépatisé, friable et laissant suinter du pus sanieux en bas et en arrière, plèvre épaissie et verdâtre. Poumon droit encore plus désorganisé, avec des adhérences à la plèvre.

Étudié quant à la maladie régnante, ce fait me détourna grandement de la saignée large et répétée. Si la forte complexion du sujet me contraignit à l'employer, il n'en est pas moins vrai qu'après chaque saignée le délire s'aggrava, tandis que le vomitif, la purgation et le fébrifuge en atténuèrent, au moins momentanément, la violence.

Ce malade prit l'émétique ; c'est que déjà je l'avais associé à la saignée, selon la manière de nos anciens. Ils désemplissaient les vaisseaux, rendaient la circulation pulmonaire moins embarrassée, enlevaient ensuite le foyer pneumonique, en provoquant des vomissemens et des oscillations d'humeurs et de sang, du centre à la circonférence. Cette double méthode fut préférable, puisque dès lors je ne vis plus ces affections durer beaucoup, et la résolution en fut toujours franche. Quelquefois même, sur les malades de médiocre constitution, l'émétique suffisait. A coup sûr, la saignée n'était pas tou-

jours à rejeter, mais cependant l'action relâchante de l'air avait si bien changé la nature de ces maladies, qu'il ne fallait plus, comme d'habitude, compter sur ce seul moyen.

Un fondeur, âgé de trente-cinq ans, entre à l'hôpital, le sept Mars, toussant, suffoqué, rendant des crachats visqueux, jaunâtres, striés de sang, ayant l'inspiration douloureuse, de la céphalalgie, de la courbature. Il frissonne depuis la veille, son pouls parait plein et fort, ses urines sont colorées. L'interne lui tire quatre cents grammes de sang; le lendemain matin, la petitesse de son pouls, le défaut de réaction, la teinte jaunâtre de sa figure mouillée par momens d'une sueur froide, me frappent; la respiration est en même temps si anxieuse que l'on pense à une nouvelle saignée. J'y répugne et prescris cinq centigrammes d'émétique dans un verre d'eau. Il le prend, boit beaucoup, vomit en quantité des matières vertes et bilieuses, éprouve un redoublement de fatigue et d'oppression, mais qui est bientôt suivi d'une sueur copieuse et d'évacuations alvines, avec un vif sentiment de repos, de bien-être et de libre respiration. Dans la nuit, le pouls s'élève, la peau s'assouplit et se couvre de moiteur, les crachats deviennent moins crus, moins filans. Le quatrième jour, ils ne sont plus rouillés, et la réapparition du râle crépitant humide annonce aussi la diminution de l'engorgement péripneumonique. Les jours d'après, sans autres remèdes que les loochs et les infusions pectorales, cette fluxion de poitrine se termine par une expectoration muqueuse, facile et de peu de durée.

Un caporal, âgé de vingt et un ans, est reçu dans l'hôpital, brisé, respirant avec peine, ayant une vive douleur au côté gauche, de la céphalalgie, le pouls fréquent et la peau chaude : la langue cependant est humide, le ventre souple : saignée, émulsion et tisane d'orge. Le lendemain, la toux et la

douleur augmentent, cataplasme sur la poitrine. Le troisième jour, les crachats se teignent de sang, le pouls s'accélère davantage et se rapetisse, l'oppression devient grande et les pommettes prennent une couleur obscure : cinq centigrammes d'émétique, qui font vomir pendant une partie de la matinée et qui provoquent, le soir, une transpiration abondante et des selles bilieuses. Le cinquième jour, la respiration est plus libre, le pouls plus large et moins fréquent, les crachats sont rares, muqueux et sortent sans douleur : ces changemens continuent, et la convalescence suit de près.

Un cultivateur, âgé de dix-neuf ans, à gros muscles, entre à l'hôpital ; atteint d'une douleur dans le côté gauche, que l'inspiration et la toux augmentent, avec une expectoration visqueuse et striée de sang. Le pouls est plein, la face vultueuse, la soif vive, les urines sont roussâtres : la veille, il y avait eu des frissons, un violent mal de tête et beaucoup d'accablement : saignée et tisane pectorale. Le jour d'après, le pouls faiblit et se resserre, l'anxiété s'accroît, les crachats sont jaunes et sanglants, la sortie en est douloureuse, la langue saburrale : cinq centigrammes d'émétique, qui provoque des vomissemens verdâtres et bilieux. Pendant leur durée, la tête et le côté semblent s'endolorir davantage ; mais le pouls s'élève, le soir, et s'assouplit ; une moiteur salutaire couvre la peau. Cette crise se poursuit, les jours suivans ; on y aide par des cataplasmes très-chauds sur les membres, sur la poitrine, et par de larges doses de tisane miellée.

Un commissionnaire, âgé de quarante-sept ans, toussait beaucoup, crachait du sang et souffrait d'une douleur sourde dans le côté gauche, lorsqu'il se rendit à l'hôpital ; fièvre, céphalalgie, jaunisse, soif, urines rouges, suffocation, absence du bruit respiratoire dans toute la base de la poitrine, plus marquée à gauche qu'à droite, langue limoneuse, inappétence : tisane

d'orge, huile d'amandes douces. Malgré des déjections aqueuses et fétides, le point de côté, l'étouffement, la toux, l'expectoration pneumonique ne diminuent pas ; la faiblesse du pouls, la langueur de l'estomac, le manque de réaction augmentent : le malade prend alors de l'émétique ; il vomit considérablement, rend beaucoup de matières fécales et entre en sueur. Cette perturbation devient le principe et le signal d'une résolution qui se fait promptement.

En temps ordinaire, ces malades eussent été saignés, cinq ou six fois ; et ce qui m'engageait à cette modification momentanée du traitement de la pneumonie, c'était le souvenir des hautes vues de pratique de Rivière, de Sydenham et de Stoll qui, eux aussi, saignant dans les fluxions de poitrine, savaient cependant, sous certaines conditions d'atmosphère, émétiser leurs malades. Quel médecin, plus que Stoll, a guéri des pneumoniques avec la lancette, quel médecin a su, plus à propos, agir autrement ! Bordeu et d'autres avaient vu de semblables épidémies. Ainsi, Huxham qui saignait beaucoup dans les pneumonies, fut obligé de bannir la saignée du traitement de celles qui se montrèrent épidémiquement en 1745 et 1746. En 1757, à Toulon, en 1789, à Sarreguemines, pendant une épidémie de fluxions de poitrine, La Berthonie et Martin ayant perdu beaucoup de malades, en les faisant saigner, n'en eurent plus à regreter dès qu'ils les traitèrent par les vomitifs. Dans les premières années de la Révolution, Valentin à Nancy et Gorcy dans l'armée de la Meuse, administrent l'émétique avec un rare succès : le soir, ils employaient de doux parégoriques *qui donnaient du repos en modérant la toux et aidaient à la diaphorèse et à l'expulsion des mucosités bronchiques.* Ils nommaient ces péripneumonies *fausses* ou *illégitimes ;* et le nombre de ceux qui s'en trouvaient affectés, étaient considérable. En 1806, 7 et 8, au rapport d'Arnal, pareille consti-

tution épidémique s'établit à Montpellier, les fluxions de poitrine y prennent le caractère pituiteux ou catarrhal et s'accommodent de l'émétique.

Cette année, l'émétique ne suffisait même pas toujours, ou quelquefois les malades arrivaient tellement affaiblis que ce médicament n'était point applicable. Le vésicatoire alors, mais grandement employé, ranimait la vitalité et *détournait les sérosités et les humeurs du poumon.* Ainsi disaient Bordeu et nos anciens maîtres de la grave et moderne Cos, dont la célébrité et les traditions se sont éteintes avec Barthez, Baumes et Frédéric Bérard, ses derniers et glorieux organes.

Un cordonnier, âgé de dix-huit ans, délicat, à peau blanche, travaille fort avant dans la nuit et se sent saisi d'un frisson long et douloureux. De la céphalalgie, de la dyspnée, une toux sèche s'ensuivent. Il garde la diète et le lit. Après quatre jours de maladie, on le porte à l'hôpital, haletant, avec les joues livides, la face tirée et amaigrie, l'œil saillant et éteint, la respiration plaintive, suspirieuse, entrecoupée, le pouls petit, fréquent et profond. Il crache des matières opaques, grises, louches, striées de sang, visqueuses; il tousse avec déchirement, il se meurt. J'essaie une très-petite saignée exploratrice, le pouls se fait misérable; un looch kermétisé, des selles diarrhéiques surviennent qui augmentent la faiblesse, l'anxiété et qui s'accompagnent du refroidissement des membres; l'oxide blanc d'antimoine, sans autre résultat que la dessication de la langue et des sueurs glaciales. Les yeux s'enfoncent, la pâleur de la face devient grande, la respiration courte et ventrale; vésicatoire sur la poitrine; le lendemain, ce malade vit encore: vésicatoires aux bras; il respire et crache avec un peu moins de difficulté. Quatrième et immense vésicatoire entre les épaules; les joues perdent leur teinte obscure et violacée, le froid de la peau se dissipe, le pouls se relève, la respiration surtout

se fait plus ample et sans plaintes , et le râle crépitant humide reparait dans divers points de la poitrine. Plus tard , les crachats deviennent muqueux, l'intelligence et la vie se raniment, enfin , cette pneumonie se juge heureusement , et contre toute attente , par une expectoration abondante , par des sueurs onctueuses et épaisses.

Voilà des faits qu'il ne faut pas perdre de vue, ils se reproduisent rarement ; mais ils prouvent qu'un médecin doit toujours poursuivre le but de son art, qui est de guérir , même lorsque ce but parait impossible à atteindre.

Avec les vieillards , je me passais de la saignée ; pour les enfans , des sangsues suffisaient ; quant aux adultes , malgré ce caractère de l'épidémie, lorsque la pneumomie était récente, il eût été imprudent de ne pas pratiquer une et au besoin deux saignées ordinaires.

Quelque générale que fut l'influence épidémique , certaines pneumonies n'y étaient pourtant pas sujettes et parcouraient leurs périodes avec cette énergie qu'on leur connait. Cela s'observait , surtout, chez les sujets jeunes, bruns, robustes , à sang chaud , qui tombaient malades brusquement , à la suite d'un refroidissement, et non peu-à-peu et sans cause apparente. Le traitement qui convenait aux pneumonies épidémiques aurait été funeste. Il était contr'indiqué par la violence et la sur-acuité des symtômes , par l'état du pouls.

Un portefaix , intempérant , vigoureux et à vaste poitrine, âgé de trente-deux ans , fut , à la suite d'une course forcée , pris par des frissons auxquels succédèrent bientôt de la fièvre , de la chaleur, avec une constriction douloureuse du thorax , particulièrement à gauche. Le lendemain , pouls dur , serré et fréquent , céphalalgie , face injectée , altération , douleur lancinante au niveau du cœur ; la respiration est anxieuse ,

entrecoupée par des quintes de toux sèche et suivie d'un peu d'expectoration visqueuse ; saignée, tisane pectorale et cataplasme sur la poitrine.

Le troisième jour, il y a moins d'angoisses, malgré quelques filets de sang dans les crachats ; seconde saignée. Le point de côté s'efface, le malade respire librement, l'artère est moins tendue et parait moins pleine, des sueurs surviennent surtout au visage, qui est moins coloré ; vingt sangsues en arrière et au-dessous du sein gauche. Le cinquième jour, le malade a déliré ; la nuit, il s'est levé à deux reprises et sans vêtemens, il se lève de nouveau le matin, s'habille et refuse de se remettre au lit ; on lui propose une troisième saignée qu'il rejette : puis, il essaie de manger une cotelette, boit un verre de vin, va se promener et s'asseoit sur le bord d'un canal.

Il rentre chez lui, demi-délirant, la face troublée, toussant beaucoup et crachant du sang ; la douleur pleurétique plus vive, plus étendue, a envahi le côté droit ; le bruit respiratoire manque dans la base de la poitrine qui a aussi perdu sa sonoréité. Le pouls est dur, précipité ; saignée, looch, petit-lait émulsionné. La nuit est agitée ; on transporte le malade à l'hôpital : pouls plein, peau halitueuse, figure rouge, expectoration crue et sanguinolente, matité et douleur déchirante vers le sein gauche ; soixante sangsues, embrocations relâchantes, cataplasmes aiguisés d'un peu de moutarde aux gras de jambe, hydrogale. Le délire dure toute la nuit ; le matin, il s'exalte et s'apaise alternativement ; la face est toujours effarée, le pouls large, le malade sue, crache du sang ; saignée de la temporale, vésicatoire sur le côté gauche du thorax. La nuit qui suit est non moins agitée, le visage continue d'être animé ; autre saignée de la temporale mais copieuse. La face pâlit enfin, le pouls faiblit, l'expectoration est moins chargée de sang, la douleur de côté et le délire diminuent. Les jours d'après, l'insomnie et

l'oppression cessent , la crise se fait par des sueurs grasses et tièdes , par des crachats muqueux et bien cuits. Un instant pourtant , l'expectoration redevient sanguinolente , et la toux détermine, de nouveau , de la douleur dans le côté gauche qui n'est point encore bien sonore. En ranimant le vésicatoire , on obtient une suppuration plus abondante , et la convalescence marche dès lors sans autres retards.

Durant cette épidémie , j'essayai l'oxide blanc d'antimoine et les autres préparations antimoniales ; mais ces médicamens ne valaient pas l'émétique , ni les vésicatoires , et ne produisaient pas , comme ceux-ci , d'utiles et décisives perturbations.

Serait-on surpris de me voir ne pas donner l'émétique à haute dose ? En médecine pratique, la réponse est simple : je réussissais. Nos anciens avaient aussi réussi avec l'émétique à dose ordinaire ; pourquoi aurais-je tenté une méthode plus chanceuse ?

Quand les convalescents de ces pneumonies se relevaient avec peine, qu'ils restaient livrés à une fluxion catarrheuse , qu'ils crachaient beaucoup, qu'ils s'épuisaient en sueurs nocturnes , je leur donnais avec succès un peu de teinture aqueuse de rhubarbe ou d'ipécacuanha , un peu de vin de quinquina , ou quelques doses de quinine qu'ils prenaient à jeûn , avalant par-dessus une tasse de lait coupé avec de la décoction de lichen ou de l'infusion de lierre terrestre. C'étaient là , aussi , mes antidotes contre les sueurs , dans les longs catarrhes ; ils sont préférables , je crois, aux sels de plomb, même à l'agaric blanc : ils s'accordaient d'ailleurs avec l'indication fournie par l'épidémie.

Des fièvres intestinales. — Les fièvres intestinales ne tardèrent point à paraître : elles amenaient dans leurs dernières périodes , la langueur des principaux centres de la vie , la teinte blafarde et le froid de la peau , l'excès de l'amaigrissement , les escarres des trochanters, du sacrum , l'entraînement à la décomposition. Je recourais alors à la limonade

vineuse et au quinquina. Il se rencontre donc des circonstances où, malgré l'ulcération de l'intestin qui accompagne ces fièvres, on doit employer des toniques. Ce règne d'un temps chaud et humide les demandait ; un fait à cet égard suffira.

Un soldat, du soixante-troisième régiment, fort et sanguin, âgé de vingt-deux ans, courbaturé, souffre de la tête, a la peau sèche, le pouls vif, la langue rouge sur sa pointe, le ventre tendu et douloureux ; ses urines sont chargées et peu abondantes: petit-lait, tisane de gramen émulsionnée, lavemens, sangsues et cataplasmes sur l'épigastre. La fièvre diminue, la langue pâlit, l'appétit renait : le malade mange. Quelques jours se passent ensuite, assez bien, en apparence ; cependant il languit dans son lit, rêvasse en dormant, conserve un air de stupeur, des borborigmes et du météorisme abdominal. Puis, tout-à-coup, la peau s'échauffe, le pouls se rapetisse et s'accélère en même temps, la langue se dessèche et se couvre d'un enduit bronzé, les dents deviennent noires et fuligineuses, le délire s'y joint. Les émolliens et les boissons acidulées laissent les accidens empirer; la circulation languit; à mesure que la peau se décolore, les joues restent livides et des taches de même teinte surviennent aux coudes, aux trochanters, au dos, au sacrum ; une diarrhée énervante augmente l'épuisement : on ajoute alors du vin à la limonade ; plus tard, décoction de quinquina et vésicatoires volants. Ce changement dans les remèdes est bien supporté par le malade qui, peu à peu, délire moins ; sa bouche se nettoie, la figure s'avive, le pouls se relève et la convalescence commence, le trente-septième jour.

Une jeune fille, scrophuleuse, ne put cependant, malgré les toniques, échapper à une mort lente que d'énormes escarres occasionèrent. Elle tomba dans une décomposition putride et mourut, en quarante jours, exténuée, avec des plaques gangréneuses dans la bouche.

Ces affections paraissaient prématurément, pour la saison : d'autres firent de même. Ainsi nous eûmes des intermittentes cardialgiques, maladies de l'été, des intermittentes quartes, maladies de l'automne ; et dans toutes, en raison de ce génie de l'atmosphère, je recourus au quinquina, sans y préparer les malades. Nul médicament, par un temps pareil, n'aurait mieux convenu.

Je vis des péritonites puerpérales violentes et promptement mortelles: on fut pris au dépourvu, on ne sut pas s'écarter des méthodes anti-phlogistiques et des frictions mercurielles; le vomitif comme Doulcet le donnait, eût pu réussir.

Je fus appelé à Sorgues, dans la nuit, auprès d'une primipare au quatrième jour de ses couches. Elle était pâle, les lèvres amincies et décolorées, la langue, le nez, les oreilles et toute la figure, froids, retirés, empreints d'angoisse, la peau glaciale, les ongles bleuissant, le pouls radial ne battant plus, les yeux vitrés avec les paupières tombantes, le ventre ballonné et sensible, s'ouvrant par un peu de diarrhée, les lochies supprimées : elle haletait, chassait aux mouches, connaissait à peine, répondait d'une voix éteinte et seulement lorsqu'on lui parlait haut. Je lui fis prendre immédiatement et tout d'un trait un gramme d'ipécacuanha dans une tasse d'eau ; des nausées ne tardèrent pas, des vomissemens suivirent bientôt ; nous les soutînmes, son médecin et moi, en la forçant à boire coup sur coup quarante verres d'eau tiède. C'était pitié que de tourmenter ainsi cette moribonde. Pourtant, sous cette action violente, le pouls reparut, les lèvres rougirent légèrement, le ventre s'abaissa un peu, la volonté et la force nerveuse se ranimèrent, la carphologie cessa. Puis, des demi-tasses d'infusion de tilleul avec quelques gouttes de laudanum et l'application incessante de linges brûlants sur les membres, sur la poitrine, sur l'abdomen, déterminèrent de la diaphorèse

et la réapparition des vidanges. La cure qui s'ensuivit parut merveilleuse.

Pendant l'automne de 1843, la péritonite emportant à la Maternité beaucoup de femmes en couche, le conseil des hôpitaux de Paris les fit transporter à l'Hôtel-Dieu annexe, où mon fils Émile était interne. Deux d'entr'elles furent guéries par de fortes doses de sulfate de quinine que son chef de service lui laissa donner, en raison de l'insuccès des autres méthodes, et du grand nombre de fièvres rémittentes qui sévissaient alors. Ces péritonites commençaient par de grands frissons auxquels succédaient l'ardeur et la sécheresse de la peau ; ces frissons se renouvelaient le lendemain et les jours d'après, avec l'anxiété et la tension abdominale dont ces affreuses maladies sont accompagnées. Il fallait prévenir même le second frisson et donner le fébrifuge aussitôt après le premier.

De la chlorose. — Les chloroses aussi se montrèrent épidémiquement : les jeunes filles se décoloraient, prenaient les lèvres blêmes, les yeux languissants et cernés, la peau d'un jaune clair et quelquefois transparente. Leur figure était morne, silencieuse, leurs mouvemens étaient difficiles : si elles marchaient un peu vîte, montaient ou descendaient un escalier, on les voyait tout de suite suffoquées, haletantes, avec le cou gonflé et les carotides palpitantes, avec des battemens de cœur précipités et si étendus qu'on aurait crû à une énorme dilatation de cet organe. Leurs menstrues se supprimaient. Plusieurs paysannes furent, dans nos campagnes, atteintes de cette maladie qui les abattait sur le champ, les rendait lâches, paresseuses, et leur fesait perdre ce teint brun, cette vivacité de regard, cette brusquerie de mouvemens qui les caractérise.

Les ferrugineux, l'extrait de quinquina, les eaux gazeuses, le lait, les frictions excitantes, les bains alcoolisés, remèdes indiqués dans cette conjoncture, furent suffisants.

La fille d'un tanneur, âgée de vingt ans, languissait et maigrissait depuis quelques mois, lorsque ses règles s'arrétèrent. Elle devint dès-lors jaune, essouflée, avec la figure bouffie, avec de grandes et bruyantes palpitations. Puis elle prit le pouls petit et fréquent, les yeux battus, la langue blanche, et ses jambes enflèrent. Bientôt elle ne pût plus sortir, ni vaquer à ses occupations ordinaires; tant les mouvemens les plus simples la fatiguaient. Les battemens du cœur augmentaient alors jusqu'à la faire défaillir. Les délayans, les pédiluves, les sangsues à la vulve, essayés dès le début, n'avaient point empêché le dégoût, la diarrhée, l'exténuation et la pâleur d'arriver à ce degré.

Sur ces entrefaites, lait coupé avec la décoction de quinquina, tisane de lichen, et deux pilules par jour, chacune de quinze centigrammes d'oxide de fer, d'un décigramme d'extrait de rhubarbe et de trois centigrammes d'extrait de digitale. Ces médicamens passèrent bien ; le nombre des pilules fut élevé peu à peu à six avant le déjeûner, à six avant le dîner: on y joignit de l'eau de Seltz pendant les repas, coupée avec de l'eau ferrugineuse, rougie, parfois un peu de café. L'embonpoint, les couleurs, la vivacité de l'intelligence et des mouvemens se rétablirent avec assez de promptitude, et le cœur reprit ses dimensions et son jeu accoutumés.

Une Juive, âgée de quatorze ans, non encore menstruée, me fut amenée de Roquemaure, blanche comme la cire, avec les jambes et la figure enflées et de si grandes palpitations que le cœur semblait remplir tout le côté gauche de la poitrine et presque tout le côté droit. Le sthétoscope apportait de tous ces points un bruissement rapide, saccadé, qui aurait fait croire à une dilatation et à un amincissement excessifs des ventricules et des oreillettes. La malade était très-amaigrie.

Le repos au lit, le lait d'ânesse coupé avec de l'eau de chaux

seconde, deux fois le jour, une nourriture de peu de volume mais substantielle, aux repas tantôt de l'eau ferrugineuse, tantôt de l'eau de Spa, des pilules avec le sous-carbonate de fer, les extraits de quinquina et de digitale, des frictions sur les membres et sur l'épine avec de la flanelle impregnée de la vapeur du benjoin lui furent administrés avec mesure. Elle poussa les pilules jusqu'à douze dans les vingt-quatre heures, insista, une année, sur ce traitement, y dût la cessation des palpitations, le resserrement des cavités du cœur, la réapparition d'un bon teint et de l'embonpoint. Les règles survinrent dès le troisième mois, et au sixième la jeune malade pouvait se lever, descendre l'escalier, se promener en voiture, sans étouffer de suffocation.

Je n'ai pas rencontré d'exemple d'une lésion de cœur paraissant plus avancée, présageant une mort plus prochaine et cependant se résolvant avec autant de promptitude. Il y a donc quelque chose qui faillit dans les signes dits *anatomiques* ou *physiques* de certaines maladies, il faut donc parfois ne leur accorder qu'une confiance relative. Si cette enfant n'eût point été soumise à un traitement tonique, la chlorose n'aurait cessé de la dégrader, et ces palpitations nerveuses qui coïncidaient avec l'appauvrissement du sang, eussent persisté jusqu'à la mort.

Mes consultations au dehors prescrivaient de semblables moyens ; quelques médecins s'en étonnèrent. Ils regardaient la chlorose comme secondaire, l'anémie n'était pour eux que le résultat des progrès d'un anévrisme passif ; le traitement montra qu'elle en était le principe. Tout se lie, tout s'enchaîne dans l'économie animale, mais par des nœuds souvent invisibles. Les convulsions qui succèdent aux grandes hémorrhagies ne seraient-elles pas tout aussi difficiles à concevoir que la tourmente du cœur dans la chlorose, si l'on voulait les expliquer par des altérations de tissu?

L'infusion aqueuse de quinquina ou de rhubarbe, les extraits

de gentiane ou de chicorée, le sulfate de quinine en pilules et en lavemens et à doses prolongées, le fer toujours et de toutes manières, le vin vieux, les bouillons de tortue ou de vipères, les infusions d'absynthe, de menthe ou d'orties blanches, édulcorées avec les sirops de coings ou de cachou, les bains animés avec de l'eau de vie, les bains sulfureux, de mer ou de rivière, les bains de siége gélatineux et excitants, les douches ascendantes aromatiques, les injections vaginales avec la décoction d'écorce de grenade, telles furent les diverses formes de ce traitement stimulant, soutenu par une alimentation succulente, mais bien ménagée.

Quelques unes de ces malades présentèrent dans les carotides, des pulsations irrégulières, tumultueuses, et accompagnées d'un sifflement précipité, quoique en cadence, ou de ce bruissement qui rend ces artères chantantes et que l'on suspend en écartant le larynx de ces gros vaisseaux. Ce phénomène cessa à mesure que les forces et la menstruation se rétablirent, que les palpitations, la pâleur, l'anémie et la leucorrhée se réduisirent.

Pendant le règne de cette épidémie, les engorgemens de la rate furent communs, et devinrent énormes, la plupart sans fièvre continue, ni intermittente. L'émétique ou l'ipécacuanha répétés, les frictions résolutives et les amers combinés avec les savonneux ne furent pas sans succès. Il y eut cependant des obstructions spléniques que ne purent fondre les frictions mercurielles, le calomélas poussé jusqu'au ptyalisme, les eaux minérales purgatives, les moxas. Une malade conserva la rate indurée et si volumineuse qu'elle plongea longtemps dans la fosse iliaque.

De la cessation des qualités énervantes de l'atmosphère. — Un âpre vent du nord qui souffla brusquement et avec impétuosité, changea ensuite ces conditions inaccoutumées de notre

atmosphère et lui rendit toute sa tension : aussi les maladies reprirent-elles leur caractère sthénique.

Des coups de sang. — Je guéris alors par la saignée hardiment appliquée plusieurs attaques de léthargie et d'apoplexie. La femme d'un avoué, jeune, sanguine, enceinte pour la premiere fois, mangeant beaucoup, lourde, engourdie, ne peut se réveiller, le matin, reconnaît à peine ses proches, se rendort après les avoir regardés d'un air stupide. Son accoucheur la saigne ; on m'appelle, le soir. Elle était prise de convulsions dans les bras avec écume à la bouche, trismus des mâchoires, œil hagard, perte des sens et de la connaissance, proférant d'une voix cependant obscure et par éclats précipités une parole grossière. L'indication était aussi évidente que le danger pressant : saignée de huit cents grammes qui fut suivie d'une application de sangsues au cou. Les mouvemens convulsifs se ralentirent et un accouchement prématuré se fit dans la nuit. Le lendemain, la malade n'était qu'assoupie ; les jours d'après et sous l'influence de lochies abondantes, elle revint, quoique lentement, à la perception claire de son état. Son enfant vécut ; elle ne put le nourrir, le lait ne monta pas aux mamelles.

D'immenses saignées et l'application répétée d'un grand nombre de sangsues rendirent, aussi, l'usage de la parole et la liberté des mouvemens à l'épouse d'un horloger, vorace et pléthorique, qui fut frappée soudainement d'apoplexie avec résolution des sens et paralysie du côté droit. Les purgatifs vinrent en aide après les premières et urgentes déplétions des gros vaisseaux. Voilà vingt-cinq ans que cette femme marche, traînant seulement un peu la jambe.

Une sexagénaire, souffrant d'un mal et surtout d'une grande pesanteur de tête, fut bientôt hors d'état de parler et d'avaler. Les liquides restaient dans la bouche, sans pouvoir franchir l'isthme du gosier. On conseille des bains,

des fumigations, d'abord émollientes, puis spiritueuses ou fétides.

La malade passe ainsi plusieurs jours, maigrissant et tombant dans une fièvre toute pleine d'angoisses et causée par l'inanition. Sa langue s'enflamme, son épigastre s'endolorit, ses urines deviennent rougeâtres, sédimenteuses, rares et brûlantes. Je prescris alors deux saignées, des vésicatoires aux jambes et je place une sonde œsophagienne par laquelle on introduit dans l'estomac du bouillon et de la tisane. Les mouvemens de déglutition et la parole se rétablissent peu-à-peu, la guérison s'ensuit.

Quelle pouvait être la lésion, cause directe de ces désordres?

Abcès du foie et autres abcès profonds. — Un colporteur amaigri et à teint jaune, languissait dans son lit, depuis quelques semaines ; il avait eu l'haleine mauvaise, du dégoût, de la diarrhée. On s'occupait peu de lui, lorsque son visage se décompose subitement ; ses yeux et ses joues s'enfoncent, sa voix faiblit, son pouls se rapetisse, il souffre dans l'hypochondre droit et j'y découvre deux tumeurs, dont l'une dure, saillante, était située en avant du foie ; l'autre, moins volumineuse, un peu au dessous, en arrière et à une plus grande profondeur. La première de ces tumeurs présentait une fluctuation obscure. A la brusque défaillance des forces, à l'abattement du pouls et des traits, au degré avancé du marasme, je ne pus supposer que cet abcès occupât seulement le tissu cellulaire qui relie les muscles abdominaux au péritoine. Le présumant dans le foie, j'enfoncai perpendiculairement dans la plus haute des tumeurs et presque jusqu'au manche un bistouri à lame étroite. Il sortit de la sanie et non ce pus opaque et d'un blanc terne qui est fourni par les dépôts ordinaires. Pendant six semaines, l'ouverture que j'avais agrandie fut entretenue par une mêche d'éponge préparée et coula beaucoup.

La seconde tumeur s'applatit d'elle-même et il ne resta dans cet hypochondre qu'un empâtement uniforme qui, par la suite, s'effaça insensiblement. Il fallut quatre mois à ce malade pour se remettre.

Lorsque les abcès, quoique profonds, ne siégent pas dans le parenchyme des organes, l'exténuation marche moins vite et la cure ne se fait pas attendre.

Le maire de Monteux dépérissait petit à petit, depuis quelques mois, il était pris, chaque soir, de frissons incommodes et d'une fébricule opiniâtre, mangeant peu et portant un engorgement énorme , inégalement bosselé , qui s'étendait des fausses côtes à la fosse iliaque gauche. La fluctuation y était évidente, le liquide allant par la pression d'une bosselure aux autres. Il fallait se décider; une grande fièvre de résorption , la déchirure spontanée du péritoine pariétal pouvait se faire et le malade être cruellement enlevé. On avait appliqué des trainées de pierre à cautère qui n'avaient point pénétré assez avant ; il s'agissait donc de plonger un bistouri sur la bosselure la plus saillante qui se trouvait au dessous du rebord des côtes, en regard de l'estomac. Le pus fut lent à jaillir le long de la lame, et je craignis que l'abcès au lieu d'être sus-péritonéal ne se fut formé dans la rate ou dans le grand épiploon. Cependant les symptômes généraux n'indiquaient point une suppuration viscérale. L'ouverture fut élargie, maintenue avec des mèches, et une compression modérée sur les bosselures en facilita le dégorgement et l'inflammation adhésive des tissus.

Lorsque ces abcès sus-péritonéaux sont séparés par la ligne blanche , il faut les ouvrir les uns après les autres , car ils ne communiquent point entre eux. Je fis ainsi sur un jeune homme, tout exténué par une fièvre de résorption, qui présentait au bas de l'abdomen deux tumeurs considérables à fluctuation obscure, que l'on n'avait point osé percer et que j'ouvris à trois jours de distance l'une de l'autre.

Une herboriste qui souffrait, depuis plusieurs années, d'une douleur sourde au dessous de l'hypochondre droit, pâle, jaune, triste et dépourvue d'embonpoint, se marie à vingt ans ; et après six semaines, un frisson glacial, puis une fièvre ardente la saisissent. Elle s'alite et me montre une tumeur rénitente qui siégeait entre le foie et la crête iliaque, lorsqu'une nuit, après des frissons plus algides encore que d'habitude, elle urine une grande quantité de pus. Cette évacuation continue pendant quinze jours, après lesquels les urines s'éclaircissent. La tumeur avait disparu.

Malade arraché dans l'agonie, à une mort qui semblait inévitable. — Un artilleur, du dixième régiment, dysentérique depuis dix jours, fut pris, dans la nuit, de coliques, de palpitations, d'angoisses précordiales, avec lipothymies, qui furent bientôt suivies de la résolution des sens et de l'intelligence. On lui avait appliqué des sinapismes et donné une potion excitante, mais en vain. A huit heures, ce malade était froid, décoloré, les paupières closes, les cornées ternes, l'œil rétracté et dirigé vers le sommet de l'orbite, l'inspiration ralentie, sans battemens dans la radiale, le cœur seul vibrant encore, d'ailleurs faiblement et avec beaucoup d'irrégularité. Présumant que le poumon, faute d'innervation, était rempli de mucosités qui s'opposaient à l'abord de l'air; que le cœur se mourait par ce même défaut d'innervation et sous l'action stupéfiante d'un sang, insuffisamment oxigéné; que la circulation capillaire sous de si directes influences s'arrêtait partout ; j'en conclus qu'il n'existait pas de congestion, de déchirure, ou d'épanchement dans aucun viscère, désordres auxquels se rapportent en général les morts inattendues. Donc, j'excitai tour à tour, durant trois heures, toutes les surfaces sensibles. Des élèves frottèrent jusqu'à y faire affluer le sang, les quatre membres, qui, rougis, saignants et échauffés, furent ensuite enveloppés de mou-

tarde : j'approchais plusieurs cautères incandescents de la plante et du dos des pieds, j'en fis même quelques applications instantanées. On renouvelait, sans interruption, des linges chauds sur la poitrine ; toutes les trois minutes, je jetais de l'eau fraîche sur la figure, les yeux se rouvraient alors. Dans l'intervalle, je fesais respirer au malade de l'ammoniaque ou en mettais quelques gouttes dans une cuillerée d'eau que je portais au fond du gosier à travers les dents serrées ; puis, lorsque ce liquide était dans la bouche, pour déterminer la déglutition, je lançais un verre d'eau ; essuyant aussitôt le visage, afin de prévenir tout refroidissement. J'injectais aussi dans les narines, avec une petite seringue, de l'éther pur, qui tombant sur la glotte, provoquait des contractions convulsives, immédiatement suivies de l'expuition de beaucoup d'écume bronchique et d'une respiration plus ample. Par momens il fallait quelque répit au malade ; mais répit de peu de durée : car la faiblesse était, bientôt, aussi extrême, les mouvemens du cœur devenaient plus obcurs et plus irréguliers, les oscillations du pouls plus tremblotantes, plus rapides, plus inégales. Enfin, les battemens des radiales se rétablirent, la déglutition se fit, et à onze heures, je donnais cinq centigrammes d'émétique dans quarante grammes d'eau ; cela décida de petits vomissemens verdâtres : alors déjà le pouls était relevé, la circulation capillaire en plein mouvement, la respiration assez régulière, la figure s'animait. Sur le soir, le malade qui avait repris connaissance, prononça quelques paroles, et le lendemain il n'était plus que très-affaibli. Les jours suivants, il expectora des matières purulentes, épaisses, qui sortaient de l'arrière-gorge, laquelle dut s'enflammer par le contact de l'éther et de l'ammoniaque.

Il importe donc, lorsque la vie est foudroyée, de ne point désespérer d'un moribond ; de tenter encore de l'arracher à la

mort qui le presse, moins en prescrivant des moyens énergiques, qu'en les mettant soi-même à exécution.

Les escarres au sacrum qui paraissent tôt et brusquement dans les fièvres graves quand le cerveau est affecté, dépendent souvent de la diminution de l'innervation et non d'une faiblesse réelle. Ce fait le prouve. Car, en vingt heures, il se fit aux fesses deux escarres carrées, profondes, noires, lesquelles se détachèrent tardivement et qui, formées en si peu de temps et sur un sujet peu malade la veille, ne pouvaient reconnaître pour cause que cette sidération cérébrale. Les forces se rétablissaient sans entraves, quoique assez lentement, mais bientôt l'hôpital fut encombré de malades, frappés d'une dysenterie épidémique. Ce fut un coup de mort pour ce pauvre convalescent, qui, depuis six semaines, mangeait et digérait la demi-portion. Ses plaies s'élargirent, s'excavèrent, la suppuration devint ichoreuse, et il fut enlevé, en huit jours, par une pourriture d'hôpital.

Je ne saurais trop recommander contre ces soudaines résolutions de la vie, les aspersions violentes et répétées de l'eau froide sur la figure, l'inspiration de l'alcali volatil et les injections d'éther dans les narines. Ce qui me soutenait dans cette lutte pour un homme à son dernier souffle, c'était le souvenir de deux succès obtenus par cette vigueur de stimulation dans des conjonctures aussi facheuses.

Mon diagnostic avait été juste ; car le cadavre ne présenta pas de trace de désorganisation intérieure ; tous les organes nobles étaient intacts. Le corps était décharné, la pourriture d'hôpital avait amaigri ce malade en quelques jours plus que ne l'aurait fait en un mois une fièvre snr-aiguë.

La fin malheureuse de cet homme n'affaiblit point l'intérêt qui se rattache à de tels détails.

Ongle incarné. — Une fille que je traitais d'un rhumatisme

avait depuis plusieurs années l'ongle du gros orteil droit, entré dans les chairs. On ne l'avait point guérie à Nismes par l'avulsion d'une partie de l'ongle et par les méthodes de Hilden et de Desault. J'appliquais, ainsi que l'a pratiqué M. Senné, une mèche de charpie imprégnée de potasse caustique liquide, entre l'ongle et le bourrelet charnu qui le recouvrait; je l'assujétis avec du diachylon et une petite bande, et la laissais, deux heures en place. Il y eut de vives douleurs et mortification de la moitié de l'ongle. L'escarre me parut, le lendemain, étendue et profonde; la plaie qui y succéda, se détergea et se cicatrisa en six semaines. L'ongle s'est renouvelé et domine les chairs; la malade qui marche avec facilité, se trouve délivrée d'une maladie incommode. L'arrachement total de l'ongle, après l'introduction de ciseaux allongés et pointus pour le fendre dans sa longueur, sous les chairs qui le supportent, est un procédé, moins sûr et plus douloureux. Aujourd'hui je détruis ces ongles incarnés en les circonscrivant en entier avec la pierre à cautère.

De l'extrait de rathania et autres astringens pour prévenir l'avortement et en arrêter les symptômes précurseurs, notamment l'hémorrhagie utérine. — On traite par la saignée la perte qui précède l'avortement; cette pratique souvent utile peut quelquefois nuire beaucoup; en voici un exemple et la preuve.

La femme d'un négociant, blonde, délicate, d'ailleurs vive et maigre, avorta, la première année de son mariage, du troisième au quatrième mois, malgré la saignée et le repos qui lui furent prescrits dès les préludes de cet accident. Ceux-ci consistèrent dans l'embarras, la pesanteur des reins, dans des élancemens qui s'étendaient de cette région au petit bassin, enfin dans un écoulement de sang par la vulve. La malade languit long-temps après cette fausse-couche, avec des souffrances sourdes dans le bas-ventre et dans la matrice, avec des attaques nerveuses. Le quinquina, le vin d'Espagne, le cho-

colat, l'opium, des consommés et d'autres analeptiques furent les moyens qui parurent indiqués par une diarrhée opiniâtre et par une exténuation toujours croissante. Je les suspendis, lorsque je fus appelé, et je conseillai le repos, les bains, les boissons douces et une alimentation légère.

Un an après sa guérison, cette malade devint enceinte, ce qu'elle n'osait plus espérer, et je partageais cette crainte, les ovaires et les trompes ayant dû participer au travail de phlegmasie chronique qui avait occupé pendant vingt mois les viscères du bas-ventre. Sa grossesse fut pénible; on devait encore s'y attendre, au souvenir des épreuves par lesquelles la malade avait passé: elle agissait peu et ses reins étaient lourds. Le troisième mois de gestation expiré, après les prodromes accoutumés de l'avortement, hémorrhagie par les voies sexuelles, qui laisse sur le linge des taches de la largeur d'un écu, qui résiste au régime, aux tisanes réfrigérantes, à la saignée, à la position horizontale, qui se termine enfin par une perte très-forte et par la sortie de l'embryon. Six mois après cette fausse-couche, une nouvelle grossesse eut lieu. Dès cet instant, la malade ne sortit plus, resta toujours au lit ou couchée sur son canapé, se promenant seulement quelques minutes dans son jardin, où elle se fesait porter. Malgré tant de précautions, les reins s'endolorissent: plus tard, hémorrhagie comme les précédentes fois, peu copieuse, mais qui présageait un écoulement plus abondant, le décollement du placenta et l'expulsion du fœtus. Je me tins pour averti de l'inutilité et des dangers de la méthode ordinaire. La malade garda le lit, se borna aux potages pour toute nourriture, à l'infusion de roses de Provins pour tisane, et prit, en moins de soixante heures, une potion préparée avec deux cent quarante grammes d'eau distillée de plantain, cent vingt grammes de sirop de roses rouges, trois grammes d'extrait de rathania, six décigrammes de sulfate d'alumine, et dix-huit

pilules de conserve de quinorrhodon, contenant six grammes d'extrait de rathania.

La perte s'arrêta, le second jour, et le dixième, la malade fit quelques pas dans son appartement : elle accoucha ensuite d'une fille bien portante.

Elle a mis au monde deux fils, sans s'assujétir dans ses autres grossesses, à un repos aussi rigoureux que pendant la première.

Si l'on ne saurait conclure de ce fait que l'extrait de rathania ait prévenu l'avortement, on conviendra que de n'avoir pas saigné a réussi ; et de là cette conséquence que les méthodes les meilleures, employées dans toutes les occasions et par routine, peuvent devenir pernicieuses.

Une ouvrière, âgée de quarante ans et enceinte de trois mois, entre à l'hôpital avec une perte abondante, le corps couvert d'une sueur froide, la respiration pénible, le pouls petit, fréquent et faible. On applique des ventouses sèches sur les mamelles, on tamponne le vagin avec de la charpie imbibée de vinaigre, on donne une potion fortifiante. L'hémorrhagie persistant entraîne le tampon qui bientôt est replacé ; sinapismes aux bras que la malade ne peut supporter et dont elle se débarrasse. Pendant la nuit, la perte est arrêtée par le tampon qui sort cependant sur le matin.

Le second jour, chaleur renaissante de la peau, pouls plus développé, respiration plus libre, l'hémorrhagie reparait, mais affaiblie : julep avec les eaux distillées, le sirop d'œillet, douze décigrammes d'extrait de quinquina, autant d'extrait de rathania, douze gouttes de laudanum liquide, trente de liqueur d'Hoffmann, à consommer en quatre doses ; tisane d'écorces d'orange, trente centigrammes de sulfate d'alumine en pilules. Le soir, un peu de sang suinte encore, mais la chaleur et le pouls se raniment de plus en plus ; réitération du julep cordial, des pilules alumineuses, de la décoction tonique.

Le troisième jour, les linges sont seulement teints de sang, donc la congestion utérine continue de s'amoindrir et le placenta cesse de se décoller ; j'insiste sur les mêmes remèdes.

Le lendemain, la perte, la douleur des lombes et des aines sont passées : même tisane, simple potion anodine.

Cette femme sortit de l'hôpital, bien remise et sans avoir avorté : elle atteignit heureusement le terme de sa grossesse.

Dans ce cas encore, je m'écartai des sentiers battus.

On trouve dans le journal universel des Sciences médicales, une observation analogue :

Une dame de constitution lymphatique, après trois fausses-couches, précédées de douleur, de pesanteur lombaires, d'un écoulement sanguin, et que le repos, la saignée, les anti-phlogistiques n'avaient point empêchées, fut traitée une quatrième fois et délivrée des mêmes accidens par l'extrait de rathania : elle accoucha ensuite à terme.

Accidens cérébraux provoqués par l'écorce seconde du sureau. —La fille d'un liquoriste, âgée de dix ans, avait à la suite de la rougeole conservé la figure, le ventre et les jambes œdématiés : elle urinait peu, elle languissait, triste, pâle, oppressée, avec des battemens de cœur secs et rapprochés. Je conseillais la tisane apéritive du Codex et soixante grammes par jour d'une pinte de vin blanc, dans laquelle on avait mis infuser deux cents grammes d'écorce intérieure de sureau. La malade en prit avant de se coucher, deux cuillerées à soupe ; son sommeil fut inquiet, et elle en fut tirée à deux heures du matin, par une cardialgie déchirante. Son œil brillait, sa peau était brûlante, sa parole brusque, son propos un peu délirant; elle vomit une verrée d'eau jaunâtre et s'assoupit. Le matin, elle dormait encore, malgré l'ardeur de la peau et du pouls; je cherchais à la réveiller sans y réussir, ne m'inquiétant pas d'ailleurs de ce sommeil, que je rapportais à l'habitude où sont les enfans de dormir pro-

fondément, surtout quand ils ont veillé une partie de la nuit. Mais la respiration devint rare et peu sensible, le pouls bientôt filiforme, le sommeil se transforma en une léthargie que les plus fortes secousses ne sûrent vaincre. Un médecin qui passait, pratiqua une saignée, frictionna la poitrine avec un liniment volatil, mit des sinapismes aux jambes et des vésicatoires ammoniacaux aux cuisses. Cet assoupissement parût diminuer, mais succédèrent des convulsions qui ne s'évanouirent que sur le soir; la malade jusqu'à ce moment sembla près d'expirer. Pendant ces convulsions, la figure rougissait, les yeux étaient entraînés au haut de l'orbite, les membres et tout le corps violemment raidis et agités, le pouls donnait cent cinquante pulsations, la respiration était précipitée. Elles se reproduisaient trois, quatre fois en une heure; elles ne s'éloignèrent et ne s'affaiblirent que dans l'après-midi. J'avais fait appliquer de la glace sur la tête, de la moutarde sur la poitrine et aux bras, des sangsues le long des jugulaires, et administrer par cuillerées un julep stibié à un décigramme, et deux lavemens purgatifs. Le ventre s'ouvrit en déjections fétides, qui furent critiques.

L'action de l'écorce de sureau qui passe pour être fortement vomitive, n'aurait-elle pas déterminé ce transport apoplectique, secondée qu'elle fut par une dose de vin blanc, et peut-être par une disposition particulière de la petite malade?

Fièvre inflammatoire avec accidens choréiques. — Sur la fin d'Août, un enfant de dix-sept ans, assez grêle, éprouve une vive frayeur. On le transporte à l'hôpital. Ses yeux sont fixes, ses paupières entr'ouvertes et immobiles, ses membres agités sans relâche par des mouvemens désordonnés; le tronc y participe et bientôt la figure se déforme horriblement. Cette déformation augmente, lorsque le malade veut parler, ouvrir la bouche, tirer la langue, ou avaler une cuillerée de liquide.

Il pousse des cris rares et inarticulés, il ne dort pas, sa peau brûle et son pouls bat très-vîte. On le saigne au pied, on lui applique des sangsues, on le baigne, on lui passe des lavemens laudanisés. Il s'éteint, le sixième jour, n'ayant cessé de présenter à un haut degré les spasmes de la danse de St Guy, n'ayant pu prendre ni bouillons, ni médicamens, ni tisane, ni sortir d'une sorte d'idiotisme aigu.

Le cervelet, ce régulateur des mouvemens, selon M. Flourens, les tubercules quadrijumeaux que M. Serres a rencontré altérés dans quatre cas semblables, la moëlle de laquelle partent les nerfs qui vont aux membres, les principaux plexus et les gros troncs nerveux n'avaient pas même changé de couleur, ni de consistance. Je trouvai la membrane interne de toutes les artères notables parsemée de taches rouges, en forme de rubans, rondes ou carrées. C'était là peut-être un résultat d'imbibition cadavérique : cependant je remarquerai que la peau avait été ardente et le pouls très-fréquent. Ce sont des indices d'une fièvre angeïoténique.

Il y eut dans cette maladie une rare et formelle exception à l'axiôme si connu : *febris spasmos solvit.*

JUIN, JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE et OCTOBRE.

Thermomètre centigrade, plus grande hauteur, 34 degrés.
Thermomètre, moindre hauteur, 2 degrés, 5 dixièmes.
Baromètre, plus grande hauteur, 767 millimètres, 6 dixièmes.
Baromètre, moindre hauteur, 751 millimètres.
Pluie, 3 pouces, 8 lignes.

Les maladies abdominales aiguës dominèrent dans cette partie de l'année, et avec un caractère spasmodique qui les fit s'accomoder de l'opium. Le choléra surtout guérit à l'aide de ce remède. Je le donnais, dès le début, et dans les autres périodes

de l'affection, lorsque les malades étaient énervés par l'intensité de la douleur, du spasme, de l'angoisse épigastrique, par la fréquence des vomissemens et des déjections alvines ; je le donnais encore dans les rechutes où l'épuisement qui nait de la gravité accrue des accidens, de l'emploi antérieur des saignées, des bains, des délayans, ne permet plus de recourir, ni de se borner à ces moyens.

Le moment d'administrer l'opium était marqué par la décoloration et le tiraillement de la face, par l'enfoncement et la rétraction des yeux, les crampes des membres, par la teinte bleuâtre des ongles, la petitesse du pouls et le refroidissement de la peau, par la rapidité de l'amaigrissement que les évacuations déterminaient.

On en mesurait la dose sur l'âge des malades : ainsi, aux enfans à la mamelle et jusqu'à quatre ans, je fesais prendre, matin et soir et par cuillerées, deux, quatre ou six gouttes de laudanum sur cinquante grammes d'eau distillée ; les déjections diminuaient aussitôt, ou bien petit à petit et en deux ou trois jours. Des frictions sur l'épigastre avec de la teinture d'opium, des cataplasmes arrosés de cette liqueur, appliqués sur le ventre, des fomentations émollientes et narcotiques coopéraient quelquefois à cette résolution. De la sorte, je rendais à la vie beaucoup d'enfans, la plupart déjà froids, pâles, les yeux mourants, la pupille sous la voûte orbitaire, les traits renversés, inquiets, repoussant leurs couvertures, ayant du hoquet, des vomituritions, des vomissemens verts, des évacuations par le bas, jaunes, fétides, blanches, écumeuses, le ventre ballonné et sensible.

Il fallait aux enfans moins jeunes de plus hautes doses de laudanum, de l'opium en extrait ou des sels de morphine, il en fallait aux adultes, en raison de leurs forces, de leur âge, des traitemens antérieurs ou concomitants, de l'acuité des accidens nerveux ou des complications inflammatoires.

Choléras ; effets prompts et décisifs des préparations d'opium. — Le fils d'un moulinier, âgé de six ans, atteint de dévoiement, depuis quelques jours, est pris dans la nuit, de vomissemens et de déjections alvines. Le matin, peau glaciale et décolorée, face jaune, grippée, toute souffrante, langue pâle et sèche, gémissemens plaintifs, défaillances longues et fréquentes, pouls petit, à ondulations peu distinctes, évacuations incessantes par haut et par bas. Je fais envelopper l'enfant d'une couverture de laine ; fomentations chaudes, demi-lavemens mucilagineux, infusion de fleurs de violettes, julep avec douze gouttes de laudanum, par cuillerées. Les selles qui s'éloignent deviennent moins copieuses ; le remède est réitéré sur le soir, et le lendemain, à six gouttes seulement. On descend l'enfant au rez de chaussée, où il se refroidit : le jour d'après, réapparition des vomissemens et des déjections aqueuses, avec syncopes, précédée d'un frisson ; la figure est défaite, la respiration haute et suspirieuse, le pouls et la chaleur de la peau s'effacent. Potion à douze gouttes anodines sur laquelle j'insiste, le lendemain, et qui atténue les angoisses de cette rechute. La faiblesse de l'enfant fut grande ; il resta, quelques jours, exténué, pâle, les yeux caves, ne pouvant se nourrir qu'avec de la crême de riz, de la purée de lentilles, de la gelée de fruits, puis du bouillon de veau, des œufs frais, des viandes blanches.

Ce choléra des enfans dépend fréquemment de l'abus des fruits, de la chaleur de nos vins, surtout de l'impression de l'air frais du soir ou de la nuit sur leurs corps demi nus.

Aussi, faut-il d'abord réchauffer les malades qui souvent sont découverts et glacés : une diaphorèse grasse les délivre quelquefois, et c'est en la provoquant que l'opium se montre si souverain. On y associe, au besoin, de petites saignées, deux ou trois applications de sangsues, des cataplasmes chauds ou saupoudrés de moutarde sur les membres.

Au reste, si je rappelle la vertu de l'opium, mise hors de rang par l'Hippocrate Anglais, c'est qu'une doctrine qui a fait bruit, en amoindrissait naguères l'importance.

Laissant de côté les choléras de gravité ordinaire, je m'arrêterai à ceux-là seuls, qui par la violence de leurs formes et de leur marche, qui par la promptitude de l'action médicamenteuse, offrent quelque intérêt.

Un petit garçon de quatre ans, pâle, grêle, délicat, ardent de caractère, est saisi de vomissemens bleuâtres et de déjections alvines, aqueuses, blanches, qui puent fort et qui se reproduisent plusieurs fois par heure. Il s'y joint bientôt un froid glacial à la peau, et un tel état convulsif que l'enfant parait aliéné, reste nu et se jette d'un bout de son lit à l'autre ou sur le plancher, si on ne le retient. Il échappe aux bras de sa mère ou de sa bonne comme une anguille, il faut étendre des matelas sur le plancher, pour qu'il ne se tue pas. Les frictions, les linges brûlants, la moutarde, l'eau à la glace, la potion de Rivière ne le soulagent pas. En quarante-huit heures, cet enfant qui n'a pas plié l'œil, une minute, et qui ne cesse de se salir, semble près de sa fin : aussi, pendant trois jours, petits lavemens avec de l'eau de gomme et six gouttes de laudanum, acétate de morphine, mêlé à quelque peu de sucre, par centigramme, de deux en deux heures. On suspendait ce remède, dès que le narcotisme était bien établi ; on le reprenait dès qu'il paraissait décroître. Je tins ainsi dans une sorte d'empoisonnement incomplet cette petite créature qui laissait tomber sa tête sur son cou, avec les yeux fixes, demi-ouverts, les pupilles resserrées et portées au haut de l'orbite, ne parlant, ni n'entendant. Je lui fesais prendre en outre deux bains par jour, chacun de trois heures de durée, dans lesquels il y avait du son, de la gélatine, des espèces émollientes et huit têtes de pavots concassées. Sous cette action sédative à un tel et même si dange-

reux degré, les spasmes de tout le corps s'atténuèrent, la peau se ranima et ce flux d'eau si fétide cessa.

Cette cure est une des plus belles de ma vie de praticien.

Un remplaçant, âgé de trente-quatre ans, valétudinaire, nostalgique, accablé de soucis domestiques, affaibli par la diarrhée, entre à l'hôpital; il vomissait des matières jaunâtres, aqueuses, en quantité et lâchait sous lui, sans le sentir, toutes les demi-heures. Les émissions sanguines n'étaient point praticables, ce malade se trouvant émacié, ayant la peau froide, le pouls petit, filiforme, sans beaucoup de fréquence, avec cette excavation des joues et ce tiraillement douloureux des traits, qui caractérise l'entérite invétérée. Tisanes douces, féculentes, par demi-tasses, mais laudanisées; il y a un peu de sommeil dans la nuit, la diarrhée se ralentit et les vomissemens s'éloignent. Cette amélioration dure peu, j'augmente alors la dose du laudanum, et le remplace ensuite par de l'extrait thébaïque, sur lequel j'insiste d'autant plus, que les vomissemens et les selles se rapprochent, dès que j'en diminue les doses.

Le malade en prend tour à tour vingt ou trente centigrammes dans les vingt-quatre heures, alternés parfois avec l'acétate de morphine : on lui fait aussi des embrocations anodines. Il tombe dans un narcotisme presque non interrompu et qui le délivre de ses épreintes, des vomituritions, de l'anxiété précordiale. L'estomac ne garde des fécules, du lait coupé et de la tisane qu'à ce prix. La congestion cérébrale fut telle, sans toutefois déranger les facultés intellectuelles, que les conjonctives y participèrent, rougirent, s'injectèrent beaucoup et devinrent même douloureuses. Ce traitement, qui fut suivi vingt-quatre jours, emporta tous les accidens cholériques; et les entrailles dont les fonctions et la sensibilité avaient été si fort et depuis si longtemps perverties, perdirent toute tendance à l'ulcération chronique. Ce malade sortit de l'hôpital, après avoir recouvré, en deux mois, une santé qui semblait à jamais perdue.

Un soldat, du dix-neuvième régiment, robuste, à teint basané, est porté à l'hôpital, vomissant sans cesse et se vidant en même temps : face et yeux jaunes, langue sèche, pouls petit, membres faibles et brisés; ce qui tient à l'oppression des forces, car, la veille, ce malade se portait bien : saignée de quatre cents grammes, réitérée le soir et accompagnée de trente sangsues sur l'épigastre; les piqûres en suintent toute la nuit. Le lendemain, bain, lavemens, fomentations, petit-lait et tisane émulsionnée : le quatrième jour, les vomissemens avaient cessé, les déjections n'étaient plus aussi séreuses, ni aussi abondantes. Cet homme veut s'en aller, il sort ; on le rapporte mourant, le sur-lendemain. Après une orgie de cabaret, les vomissemens et les évacuations alvines l'avaient ressaisi ; pouls raide et petit, yeux fermés, ictériques, face safranée, suppression des urines, abattement ; quarante sangsues sur le ventre qui relèvent le pouls et raniment la figure ; bain, embrocations émollientes, eau fraîche, orangeade. Les vomissemens qui s'amoindrissent, persistent cependant et s'arrêtent ensuite à l'aide d'un julep laudanisé que le malade prend par cuillerées, chaque demi-heure. Je le tenais à la diète, lorsqu'on lui donna par mégarde, une soupe de pain au bouillon qui rappela des vomissemens de bile verte, de sérosité chargée de stries sanguinolentes; et dès-lors refroidissement extrême de la peau, pouls insensible, face décomposée, tête abandonnée sur les côtés du lit : ventouses sèches, vésicatoires, sinapismes, julep gommeux anodin qui ne passe pas. Ce malade qui est épuisé, ne peut parler, entend à peine, respire péniblement, n'en continue pas moins de vomir et souffre du ventre, lequel est ballonné ; le nez, les oreilles, les pieds et les mains deviennent glaciales. *Ex vehementi partium quæ ad ventrem attinent dolore, extremorum refrigeratio mala*, dit Hippocrate ; aussi quarante centigrammes d'opium en une

verrée de lavement qui ne fut pas rendu le soir, ni le lendemain; j'en fis donner un second et pareil, qui fut encore gardé. Les vomissemens cessèrent incontinent et la sensibilité abdominale s'éteignit. Le malade passa tout ce temps dans l'affaissement et la stupeur, sans perte cependant de l'intelligence, et ses traits qui étaient si défaits se recomposèrent. Le pouls resta fréquent huit jours, après lesquels j'essayai un peu de purée et de gelée de groseille : une convalescence franche et facile suivit.

Voilà un choléra vivement traité par les anti-phlogistiques, qu'un écart de régime fait reparaitre et auquel dès-lors ces moyens ne suffisent plus. Le laudanum en calme les accidens, lorsque survient une seconde récidive. L'exténuation du malade contr'indique la méthode débilitante ; mais la susceptibilité gastrique est si exaltée que le ventricule ne peut plus supporter l'opium. On l'introduit alors par l'anus, et à haute dose, tant les symptômes sont pressants ; il ranime la vie.

Dès le début du choléra, le trouble des organes digestifs est tel quelquefois, que les préparations d'opium sont rejetées et qu'il n'y a d'autre voie pour administrer ce remède, que celle des lavemens; son absorption par la peau qui est très-refroidie, ne se pouvant ou ne se fesant pas avec assez de promptitude.

Un marin, âgé de quarante-cinq ans, sec, maigre, irritable, en route pour Marseille, est saisi à Avignon, de vomissemens bilieux, verts, striés de sang, avec des déjections semblables par le bas : peau chaude et sèche, œil enflammé, langue rouge, gercée, abdomen météorisé, douloureux au-dessus de l'ombilic, pouls petit, raide, accéléré ; solution de gomme, eau de veau, eau gazeuse qui sont rendues aussitôt qu'introduites, saignées générales et capillaires, bains, fomentations, cataplasmes. Amaigrissement rapide qui frappe dès le troisième jour, langue rouge et muqueuse, pouls plus obscur, quoique toujours vif, la peau dont la chaleur s'est insensible-

ment éteinte est froide ; potion et friction anodines. La première est rejetée comme toute autre boisson, la seconde reste sans effet. La faiblesse croît, la face s'altère, le corps jaunit, les urines ne coulent plus, ce qui fait craindre une mort prochaine, si ces vomissemens et cette diarrhée ne sont pas supprimés ; lavement de huit grammes de laudanum sur cent vingt d'infusion d'althéa ; stupeur le soir, puis sommeil. Le lendemain, eau de riz légère et par cuillerées, second lavement avec quatre grammes de laudanum ; la peau s'échauffe un peu et les urines se rétablissent pendant la nuit qui est tranquille. Le jour d'après, lavement émollient, évacuation fétide moins liquide que les précédentes ; le ventre s'affaisse, le pouls s'élargit, et ses pulsations se distinguent. Trois autres clystères anodins qui sont successivement donnés, augmentent cette détente. Le malade sort de l'hôpital, mangeant et digérant bien.

Cette pratique, ainsi que tant d'autres, ne réussit pourtant pas toujours.

Choléra inflammatoire dont les anti-phlogistiques et l'opium sous ses diverses formes ne peuvent arrêter les progrès.—Un soldat, du dix-neuvième régiment, âgé de vingt-deux ans, maigre, servant contre son gré, venant souvent à l'hôpital, y entra, avec l'estomac douloureux et la tête embarrassée : saignées par la lancette et par les sangsues, petit-lait, tisanes émulsionnées, fomentations tièdes, qui n'apaisent pas l'anxiété de ce malade, ni la fièvre dont il est dévoré. Le quatrième jour, vomiturITIONS, épreintes abdominales, petite diarrhée sanguinolente, face grippée, langue fendillée, sèche, rouge ; boisson à la glace et glace pilée sur la tête. Le septième jour, vomissemens spontanés et incessants, alternant avec des déjections verdâtres, qui affaiblissent profondément. Vésicatoires, cataplasmes saupoudrés d'euphorbe, frictions irritantes, ventouses sèches, scarifiées, lavemens muqueux ; on essaye vainement toute espèce de

boisson, puis un julep gommeux avec le laudanum ; il est vomi, avec le sirop de morphine ; encore vomi, avec l'opium gommeux ; même issue. Je donne ce remède en lavement, il n'est pas conservé ; j'y recours de rechef, il est retenu, mais les vomissemens n'en continuent pas moins, la peau brûle, le pouls reste petit, vif, filiforme ; à ce degré si considérable de fluxion intestinale, la tête se débarrasse, et le malade meurt en pleine connaissance.

Ce choléra se développa à la suite d'une fièvre ardente, sous l'action de la tristesse, de l'empoisonnement miasmatique, dans une salle encombrée de fiévreux. Sa nature était inflammatoire ; mais comment ne pas s'adresser à l'opium, au milieu de ces convulsions si violentes, si soutenues de l'estomac, et avec l'affaiblissement qui s'ensuivait ? Je ne pouvais attendre que l'orgasme du sang, que la chaleur âcre de la peau eussent diminué.

L'ouverture du cadavre fit découvrir une injection profonde, par marbrures, de tout l'estomac avec épaississement de tissu, d'autant plus marquée qu'on approchait du cardia ; celui-ci gonflé, sanglant, retréci, ulcéré, laissant transsuder du sang par la pression ; une injection capilliforme très-considérable de l'intestin grêle, avec ulcérations commençantes sur les dernières anses de l'iléon ; la rate doublée de volume.

Choléra guéri par l'opium à hautes doses : engorgement froid de la rate ; moxa et résolution assez prompte de cette tumeur. — Une femme âgée de trente-six ans, fut transportée à l'hôpital, jaune, bouffie, les traits altérés, triste, inquiète, n'urinant plus, défaillante et presque moribonde ; pouls petit, fréquent, vermiculaire, peau peu échauffée et sans moiteur, abdomen rénitent et volumineux, nausées, vomissemens et déjections aqueuses continuelles. Il fallait promptement arrêter des flux aussi énervants ou voir périr la malade dans toutes ses angoisses.

Celles-ci contr'indiquaient les révulsifs excitants ; l'extrême faiblesse, la teinte jaunâtre, la bouffissure du visage contr'indiquaient les émissions sanguines même capillaires : aussi dès ce premier jour, pour unique boisson, petit-lait gommé, julep avec vingt-cinq gouttes de laudanum, deux pilules chacune de trois centigrammes d'extrait thébaïque : le lendemain, même petit-lait, potion, le matin, avec cinq centigrammes d'opium, le soir, avec un décigramme : demi-lavement avec une décoction de graines de lin et de pavots. Troisième jour, lavement avec une tasse de solution de gomme et deux grammes de laudanum ; les vomissemens avaient diminué, non la diarrhée : le soir, quinze centigrammes d'opium en trois pilules ; on insiste sur le petit-lait qui passe. Le quatrième jour, même demi-lavement laudanisé, même dose d'opium : le cinquième, seulement dix centigrammes.

Les jours qui suivent, petit-laît, solution de gomme sucrée et aromatisée, un décigramme encore d'opium ; crèmes de riz à l'eau, et plus tard, décoction d'orge avec un quart de lait, purées, gelées de fruit.

En une semaine, sept décigrammes d'opium et cinq grammes et demi de laudanum furent pris sans déterminer trop de narcotisme et calmèrent des vomissemens et des déjections incessantes, *nimias humorum defluxiones*. Malgré la faiblesse de la malade, je n'associai à ce remède que des délayans, des gommeux, dans la conviction que les excitans diffusibles auraient accru le spasme et la surexcitation.

Lorsque les vomissemens et la diarrhée cessèrent, la figure devint moins tirée, l'œil moins souffrant, le pouls moins obscur et moins précipité ; les urines coulèrent rougeâtres et sédimenteuses. Le quatorzième jour, la malade mangeait un peu, et digérait ; la peau était moins jaune, moins terreuse, l'abdomen plus souple, quoique encore très-enflé. La rate en occupait

tout le côté gauche, y faisant saillie, dure, douloureuse, descendant au-dessous du nombril.

Le dix-septième jour, la fièvre ayant tombé, la maladie étant redevenue froide, chronique, ce qu'elle était avant l'apparition des phénomènes d'acuité, les émolliens, les anti-phlogistiques, la méthode expectante devaient échouer contre un engorgement de la rate si ancien et ne pouvaient d'ailleurs être employés d'une manière suffisante, à cause du dépérissement; je prescrivis un large et profond moxa sur l'hypochondre gauche. Une escarre épaisse s'en détacha, avec grande inflammation, la suppuration fut abondante et bien entretenue : aussi l'engorgement splénique offrit, tous les huit jours, une diminution non équivoque, et le teint citronné de la malade s'éclaircit sensiblement. Elle reprit de l'appétit, de la vigueur et sortit enfin de l'hôpital, en bonne santé et sa plaie cicatrisée.

Dans ce cas, l'action pénétrante du feu, suivie d'un écoulement copieux et permanent, détruisit la tendance des liquides à se porter vers leur ancien centre de congestion, en créant une fluxion nouvelle et plus intense qui concentra sur elle tous les autres courans fluxionnaires. Interne à l'hôpital de Nîmes, je vis guérir avec le feu une tumeur tout aussi volumineuse de la rate, sur un soldat qui tombait dans la phthisie abdominale.

La vertu de l'opium éclate encore dans les fièvres putrides qui se compliquent de vomissemens et de l'éruption aphteuse de l'œsophage et des premières voies.

Synoques putrides ; vomissemens opiniâtres ; utilité de l'opium et des sels de morphine. — Un élève du Collége, souffrant de la tête et du ventre depuis quinze jours, entre à l'infirmerie. Dans la nuit, la face devient vultueuse, jaune et rouge, la langue se dessèche, l'abdomen se météorise, les urines ne coulent qu'en petite quantité et sont bourbeuses ; on lui tire cinq cents grammes de sang, on lui donne de la limonade gom-

meuse, de la décoction d'orge, deux lavemens, et son ventre est couvert d'un cataplasme.

Le troisième jour, trente sangsues à l'épigastre dont les piqûres fluent beaucoup, la langue se ramollit et s'humecte un peu; mais dans la soirée, la chaleur de la peau s'élève de nouveau, des rêvasseries et de l'assoupissement surviennent, entrecoupés quelquefois de vives douleurs de tête. Ces phénomènes persistent malgré la continuation des lavemens, des cataplasmes, malgré des boissons réfrigérantes, émulsives, nitrées : vingt sangsues aux gras de jambe.

L'hémorrhagie qui s'ensuit diminue la stupeur et la fièvre; mais bientôt la gorge s'enflamme, se tend, les amygdales durcissent, gènent la déglutition; des mucosités abondantes tapissent le voile du palais : dix sangsues au cou; le sang coule, toute la nuit. Le lendemain, je cautérise les piqûres avec le nitrate d'argent, car le malade est défaillant; il se trouve dans un état marqué de rémission, presque d'apyrexie. Sur le soir, la fréquence du pouls reparait avec intensité, la figure restant pâle et jaune; la langue est rouge, sèche, avec une raie rugueuse et bronzée sur le milieu, la stupeur et le météorisme du ventre sont grands; on applique des fomentations sur le ventre, de la glace sur la tête, des cataplasmes aiguisés d'un peu de moutarde autour des genoux; lavemens avec cent grammes d'huile d'amandes douces. Cette fièvre ne cesse cependant de faire des progrès, pendant cinq jours, et s'accompagne de vomissemens glaireux; les tisanes sont frappées de glace, le malade en prend de petits fragmens. Prévoyant que la fièvre sera longue, et ne voulant pas énerver outre mesure ce jeune homme par des saignées, dont l'action trop instantanée ne pouvait détruire un tel mal, je m'en étais dès lors abstenu; mais, le dixième jour, le malade qui avait eu de petits saignemens de nez fut pris d'une épistaxis qui, en vingt minutes, lui fit perdre

six cents grammes de sang. Le tamponnement de toutes les ouvertures nazales put seul arrêter cette hémorrhagie qui réduisit le malade aux abois. Il avait le frisson de la mort, il fallut longtemps le réchauffer : tisane de veau, infusion de tilleul, quelques cuillerées de bouillon, julep aromatisé.

Les quatre jours d'après, la décoction d'orge coupée d'un peu de lait, fut sa seule nourriture et son seul remède ; le pouls était petit, misérable, sans toutefois faiblir davantage, les mouvemens musculaires étaient plus libres, il y avait de la stupeur, mais par faiblesse ; le cerveau était débarrassé et l'intelligence nette, les perceptions étaient justes.

Le quinzième jour, quatre tasses d'eau sucrée animée chacune de deux cuillerées de vin : le lendemain, quarante centigrammes de sulfate de quinine, nonobstant la rougeur de la langue, l'inflammation aphteuse de la gorge, à cause de violents frissons et d'accès de fièvre, qui depuis trois jours se manifestaient, l'après-midi, et qui accablaient le malade. Les frissons et le redoublement sont supprimés, mais la rougeur brune de la langue, les fuliginosités des lèvres, les angoisses précordiales, les vomituritions et les vomissemens augmentent, effet sans doute du sel de quinquina, qu'on ne pouvait cependant éviter; car les frissons tuaient le malade et il était hors d'état de garder un lavement. Le lait qu'il avait continué de prendre, est mal digéré et rendu avec les matières des vomissemens en caillots blanchâtres ; des pseudo-membranes denses, adhérentes et difficiles à détacher remplissent la bouche et se reproduisent incessamment. Le lait est pour le moment abandonné ; pour boisson, solution de gomme, petit-lait et magnésie, aromatisés et mêlés, eau vineuse sucrée : les vomissemens continuent, verdâtres, chargés de glaires, de débris de fausses membranes, précédés et accompagnés d'une toux convulsive ; ils se rapprochent beaucoup : large emplâtre de poix de Bour-

gogne sur la poitrine et sur la région sus-ombilicale. Enfin, ces vomissemens achèvent d'énerver le malade, s'opposent à toute réparation, ôtent le sommeil; la maigreur, la décoloration, et l'excavation des joues augmentent; aussi, malgré la débilité qui existe, je prescris cinq centigrammes d'acétate de morphine mêlé à deux grammes de sucre et divisé en quatre parties; nous étions au vingt-unième jour. L'influence de ce remède fut marquée, car les vomissemens s'éloignèrent; on y insista jusqu'au trentième jour; à cette époque, le malade prit et digéra du chocolat, des purées, des fruits cuits, du lait d'ânesse. Le sommeil devint profond et réparateur, la peau fraiche et moite, la langue humide, l'urine abondante, le ventre bien réglé. Les vomissemens avaient cessé, la convalescence était assurée.

Sans l'acétate de morphine, la dernière heure du malade avançait. Dans beaucoup d'occasions semblables, au déclin des causus, ce médicament m'a paru non moins utile. L'action en est puissante, immédiate, et si réelle, que les vomissemens reparaissent lorsqu'on y renonce trop tôt; et il faut alors se hâter d'y revenir.

Une couturière âgée de vingt-quatre ans, d'un tempérament sanguin, fut atteinte d'une pneumonie, que trois saignées firent avorter. Elle revint bientôt à l'hôpital, avec de la céphalalgie, avec la face colorée, la peau brûlante, le pouls plein, dur et fréquent; les règles manquaient depuis deux mois; saignée du pied, eau de riz. Le lendemain, le mal de tête et la fièvre n'ayant point diminué, deuxième saignée, émulsion qui ne modèrent pas le redoublement du soir; trente sangsues aux malléoles, dont les piqûres fluent, toute la nuit. Le troisième jour, tisane de veau coupée d'orgeat, lavement émollient; dans l'après-midi, résolution des sens et de l'intelligence, mouvemens convulsifs, il faut attacher la malade

qui divague, ses yeux deviennent fixes et hagards : vingt autres sangsues et cataplasmes saupoudrés de moutarde aux jambes, glace sur la tête, petit-lait.

Le quatrième jour, les convulsions faiblissent, cependant le délire continue et alterne avec le coma, le pouls conserve de la dureté, quoiqu'il ait moins de vitesse, la peau est encore chaude, les cataplasmes irritants ont produit des rougeurs et des petites plaques blanchâtres, une escarre s'est manifestée au coude gauche et de la lividité au coude droit ; saignée par la temporale, continuation de la glace, cataplasmes de farine de lin aux jambes et aux coudes, et le jour d'après, trente sangsues à la nuque.

Le sixième jour, la malade qui peut remuer fait signe des yeux qu'elle nous reconnait ; cataplasmes sinapisés aux genoux, lavement avec la manne : le soir, elle entend et répond, les yeux sont abattus, mais sans fixité, la respiration est égale, le pouls peu fréquent et souple. Ce changement se soutient ; on cesse l'application de la glace ; crême de riz. Le douzième jour, subit érysipèle au-dessous de l'ouverture de la temporale; les jambes s'enflent aussi, se durcissent et se couvrent d'empreintes phlegmoneuses, le pouls s'accélère, la peau s'échauffe, le ventre se ballonne et s'endolorit, la figure parait angoissée. Ces symptômes qui durent une semaine, s'effacent peu à peu, sous la simple influence des lavemens, de la limonade, des émulsions avec l'acétate de potasse.

La malade mangeait le quart, lorsque, le vingt et unième jour, on lui fait boire, le matin, à jeun, un demi verre de vin pur. Des vomissemens ne tardent pas, le pouls prend de la dureté, de la petitesse et une grande fréquence, la peau de l'ardeur, de la sécheresse, de l'apreté, la respiration devient haute, inégale et plaintive, les urines se suppriment : à cela s'ajoute une gastrodynie atroce qu'obscurcissent par fois des

tintemens d'oreille et des atteintes d'hémicranie ; petit-lait par cuillerées. Le lendemain, la malade vomit, à chaque instant, de la sérosité filante, bleuâtre, chargée de phlegmes blancs, ternes et épais ; fomentations, lavemens de lin et de pavots, limonade et solution de gomme à la glace, bain ; moyens, tous infructueux, auxquels j'associe bientôt l'acétate de morphine, un décigramme dans les vingt-quatre heures, par petites fractions. Les vomissemens, les éructations et l'anxiété épigastrique diminuent seulement alors, cessent ensuite, et je suspends ce dernier remède. Quelques jours plus tard, il faut y revenir, car la fièvre, la céphalalgie et les vomissemens se développent de nouveau, malgré un bain de deux heures et des boissons à la glace.

La morphine exerçant une sédation moins marquée, je prescris en outre, matin et soir, un quart de lavement avec un décigramme d'extrait thébaïque : ce qui en huit jours, arrête les accidens. Puis il survient une ophthalmie qu'un vésicatoire au bras fait disparaitre. Enfin, pour la troisième fois, fièvre et vomissemens que les sels de morphine calment encore et pour toujours ; car l'appétit et les forces se rétablissent. La malade prit avec succès du lait d'ânesse.

La teinte plombée et la rugosité de la peau qui s'exfolia en entier, l'exiguité du pouls, l'amaigrissement qui marchèrent à pas rapides dans cette dernière maladie, interdisaient tout recours aux émissions sanguines.

Si l'opium suspendait les vomissemens répétés, qui ébranlaient et ruinaient les forces des cholériques et des fébricitans, il n'avait pas moins de vertu dans les dysenteries d'énervante et terrible rapidité, dans les diarrhées à forme chronique et qui fesaient craindre le marasme.

La méthode la plus ordinaire de traiter la dysenterie consiste dans un régime sévère, dans les saignées à l'anus, les bains, et

les délayans. Lorsque pourtant cette maladie règne épidémiquement, qu'elle débute par trente selles en un jour, ne nous fions pas à ce traitement ; l'inflammation acquerrait une intensité funeste, les malades lâcheraient sous eux et continuellement, avec de cruelles épreintes, ils mourraient, bientôt épuisés. L'ipécacuanha ne les guérit alors que rarement. Ces dysenteries au contraire diminuent dès le principe, souvent malgré la violence des premiers symptômes, lorsque l'on associe tout de suite aux sangsues, aux délayans, les sels de morphine, des juleps laudanisés ou des quarts de lavement avec de la teinture d'opium. Dans divers étés, dans plusieurs automnes et pendant cette épidémie, j'ai été amené à cette pratique par ses effets salutaires et par l'impuissance des autres méthodes.

Dysenteries sur-aiguës, calmées et guéries par les préparations opiacées. — Un voltigeur entre à l'hôpital avec un flux de ventre sanguinolent, qui existait depuis quelques jours, mais qui avait brusquement augmenté. Les évacuations sont aqueuses et fétides ; on en compte trente par jour. La figure et les bras sont froids, marqués de plaques livides, les dents pulvérulentes, la langue est rouge sur son limbe, avec une raie saburrale et rugueuse, l'œil terne, le pouls à peine sensible, mais fréquent, il y a de la soif, des nausées, des vomituritions, des angoisses de poitrine : limonade légère, petit-lait, un quart de lavement gommeux avec quinze gouttes anodines, que l'on réitère l'après-midi, cataplasmes avec un peu de moutarde autour des coudes, frictions d'alcool camphré sur les membres inférieurs. Les déjections continuent, les lavemens n'étant point suffisamment gardés ; eau de riz sucrée, petit-lait, et toutes les fois que le malade boit, on ajoute sur chaque tasse deux ou trois gouttes de laudanum ; il en consomme ainsi peu à peu une assez forte dose, il tombe dans une demi léthargie. Sa figure se refait, sa langue s'humecte, les envies de vomir

cessent, la peau se réchauffe, le pouls s'élargit. Pendant la nuit, une vive douleur s'empare du côté gauche de la poitrine, cette douleur n'est que musculaire, deux ventouses scarifiées et des cataplasmes l'enlèvent. Le malade qui se dégoute du laudanum, reste aux seuls délayans, aux eaux acidulées, aux crêmes d'avenat ; aussi les évacuations reprennent bientôt et il faut encore de l'opium. Je le donne en pilules de trois centigrammes, je l'alterne avec les sels de morphine, et durant quatre semaines n'en varie. Le lait et les bains favorisèrent la convalescence.

Un autre soldat de vingt-quatre ans, est admis à l'hôpital, pour un dérangement dans les selles qui, après avoir été d'abord fréquentes et diarrhéïques, sont ensuite devenues sanglantes, avec des tranchées, des épreintes, et souvent précédées de vains efforts de défécation. Le visage est rougeâtre, abattu, les traits sont tirés, les lèvres sèches, la langue est peu humide, pointue, rouge à sa circonférence, blanchâtre à sa surface, l'haleine est acide, l'abdomen contracté et douloureux, le pouls petit, vite, serré, la peau sèche et chaude. Ce malade paraît affaibli, il a le dégout ; je lui ordonne de la limonade, de l'eau de gomme et des demi-clystères émolliens, et pourtant, le quatrième jour, l'anorexie, les tranchées, les épreintes, la fréquence des selles muqueuses et altérées de sang redoublent : aussi soixante centigrammes d'ipécacuanha, puis, sur le soir, vingt sangsues à l'anus, tisane de riz sucrée, julep avec dix gouttes de laudanum.

Le malade a beaucoup vomi, l'hémorrhagie capillaire a été abondante, une sédation marquée a paru s'ensuivre, mais les symptômes ont repris, dès le sixième jour, leur gravité première ; bain, cataplasme sur l'abdomen, un quart de lavement, avec quinze gouttes anodines : ce lavement est rendu. Le bain a énervé ce dysentérique, ses forces musculaires l'aban-

donnent, sa figure est grippée et défaillante en même temps, il ressent une douleur brûlante dans les entrailles avec des coliques cruelles, le ventre s'ouvre à tout instant; infusion de fleurs de bouillon blanc, sirop de gomme, huit centigrammes d'acétate de morphine en petites prises, poix de Bourgogne stibiée aux lombes.

Le huitième jour, le visage commence déjà à s'éclaircir, la langue à s'humecter, les déjections sont moins fréquentes et moins douloureuses; même infusion et un décigramme d'acétate de morphine. Les deux jours qui suivent, la langue s'aplatit et dérougit, les tranchées s'éloignent, il n'y a que peu de ténesme, le ventre est souple, l'appétit se réveille; même narcotique et aux mêmes doses.

Onzième jour, quatre selles seulement qui, quoique liquides, sont poussées sans douleur, et ne présentent plus de sang : la langue est bonne, le pouls naturel, la peau chaude et moite; purées, gelée de fruit, je réduis de moitié l'acétate de morphine.

Les jours d'après, le malade mange, digère et guérit.

Cette dysenterie paraissant tout d'abord moins sérieuse que la précédente, je ne me hâte pas d'user de l'opium, mais elle s'aggrave et il faut bientôt faire de ce remède le principal du traitement.

Un sous-officier du cinquante-neuvième régiment, de vingt-sept ans, amaigri par une fièvre tierce dont les récidives se rapprochaient depuis trois mois, fut pris de coliques et de dysenterie qui le fesaient se vider cinquante fois par jour; limonade gommeuse, potion anodine à dix gouttes le matin, à vingt gouttes le soir, qui ne modèrent pas ce flux. En cinq jours, ce malade s'énerve et s'émacie tellement que je remplace les potions calmantes par quinze centigrammes d'opium et par deux demi-lavemens chaque jour, l'un et l'autre avec vingt-cinq gouttes de laudanum. Le septième jour, la dysenterie se ralen-

tit un peu, l'opium paraît la maîtriser, il y a de la stupeur, toutefois sans dérangement de l'intelligence ; petit-lait et solution de gomme avec le sirop de morphine, looch amygdalin. Au douzième jour, le teint blanchit, la langue devient moins sèche et moins rugueuse, le pouls plus égal et moins petit, la peau moins froide, la défécation non sanguinolente, la douleur du ventre s'éteint. Pourtant il faut toujours de fortes doses d'opium, car la dysenterie augmente dès que je les diminue ; aussi, julep anodin à vingt-cinq gouttes matin et soir ou quatre-vingt, cent grammes de sirop de morphine, hydrogale, purées claires. Le dix-huitième jour, je réduis le laudanum à douze gouttes et permets un peu d'aliment : les deux jours d'après, le malade ne rend que trois selles, mais la nuit qui succède, il souffre, va dix fois du corps, et ne prend, le lendemain, qu'une semoule. Le vingt-unième jour, le ventre est abaissé et indolent, il n'y a point de borborygmes, ni d'évacuations ; demi-quart jusqu'au vingt-septième, où paraissent un accès de fièvre et deux selles diarrhéiques : l'apyrexie s'établit ensuite et plus tard un nouvel accès mais très-faible ; trois déjections écumantes et liquides ; julep avec douze gouttes de laudanum. La fièvre ne reparait plus, et pour garantir le malade de ces rechutes de diarrhée, on continue le julep laudanisé pendant vingt jours après lesquels la convalescence n'est plus douteuse.

Un militaire de la garnison, âgé de vingt-cinq ans, ressent, avant d'entrer à l'hôpital, du dégout, de l'altération, du ténesme et des flatuosités ; ses déjections sont glaireuses et sanguinolentes. Je lui donne de l'orangeade, des demi-lavemens émollients, cinq centigrammes d'opium, qui éloignent les évacuations, rendent la langue humide, la peau moite, et calment les douleurs abdominales. J'accorde un peu de nourriture, le sixième jour, et suspends l'opium; les déjections recommencent

bientôt avec épreintes et puriformes, le pouls se fait fréquent et inégal, la peau et la langue se dessèchent ; douze sangsues à l'anus, poix de Bourgogne stibiée sur le ventre, limonade, julep opiacé, le matin, réitéré le soir, lavement d'amidon, frictions sur les cuisses avec un mélange à parties égales d'eau de laurier-cerise et de laudanum. Les selles diminuent de volume et s'éloignent, les hypochondres s'abaissent, la vivacité du pouls et l'angoisse de la figure tombent, la langue mollit, quoique encore rouge et rugueuse sur ses bords ; un bain et deux purées. J'affaiblis ensuite les doses d'opium, lorsqu'en une nuit surviennent six garderobes, la langue se colle au palais et s'empourpre davantage. Je me borne aux seuls délayans ; mais le redoublement et l'opiniatreté de la diarrhée me ramènent de nouveau à l'emploi de l'opium. J'en prescris un décigramme par jour ; sous cette aetion l'appétit renaît, et les déjections cessent d'être aqueuses et fréquentes. J'insiste sur ce médicament pendant douze jours, l'alternant avec des lavemens et des juleps laudanisés ; je n'y renonce qu'avec lenteur.

Dans ces deux dysenteries, l'opium fut largement administré pendant des semaines entières ; la vertu en fut évidente ; dès qu'on le suspendait, les évacuations redoublaient : il fallait de l'opium par de là la guérison.

L'hôpital était plein de dysentériques ; mais les faits qui précèdent suffisent à montrer la puissance de l'opium, dans cette épidémie.

Ces malades ne furent pas saignés ou le furent peu. J'avais essayé les émissions sanguines sur d'autres dysentériques, mais sans résultat marqué. Les saignées convenaient peut-être à la maladie commençante, mais presque toujours les soldats n'étaient portés dans l'hôpital qu'après une ou deux semaines de malaise et de diarrhée.

J'associais souvent la limonade à l'opium pour corriger l'im-

pression nauséeuse du médicament : la vertu sédative n'en était pas atténuée.

A la même époque, M. Fallot reconnaissait aussi à Namur, pendant les désastres d'une dysenterie épidémique, que l'opium en était le seul remède souverain.

Selon ce médecin, les sels de morphine, les pavots indigènes étaient moins efficaces que l'extrait aqueux et la teinture simple d'opium.

Les astringens tels que le columbo, le rathania, le sulfate d'alumine, la racine d'arnica pulvérisée, n'étaient utiles que combinés à l'opium.

Lorsque la dysenterie devenait chronique, les fécules et les opiacés avaient seuls encore quelque puissance. Quand ils échouaient, les autres médicamens pronés par les auteurs se montraient inefficaces ou nuisibles.

L'opium, on le voit, est grandement utile même dans des dysenteries sur-aiguës et à formes vivement inflammatoires ; il préserve nombre de malades d'une mort prochaine, en modérant le flux muqueux et hémorrhagique qui les épuise. Si l'efficacité de ce remède dans les diarrhées du premier âge est en quelque sorte vulgaire, il corrige aussi les diarrhées des vieillards et des hommes affaiblis.

Diarrhées sub-aiguës, guéries par l'opium. — Un tailleur, de quarante ans, s'étant mal nourri et ayant beaucoup souffert, est porté à l'hôpital, pâle, les yeux enfoncés, la figure morne et angoissée, le pouls fréquent et inégal. Il urine peu, mais se vide à tout instant, et ses évacuations sont jaunes, aqueuses, puantes ; décoction d'orge gommée, petit-lait avec du sirop de morphine ; demi-lavemens avec l'infusion de graines de lin et de têtes de pavots. Le troisième jour, le malade lâche sous lui continuellement et sans le sentir, il a beaucoup maigri, sa langue est sèche, son ventre ballonné, sa tête moins sûre,

ses traits s'allongent, le pouls baisse; râle et oppression qui commencent : le matin, un décigramme d'extrait d'opium, réitéré le soir; le quatrième jour, quinze centigrammes; les trois jours d'après, un décigramme; le huitième, seulement cinq centigrammes; car la diarrhée n'est plus aussi aqueuse et se réduit à cinq évacuations dans les vingt-quatre heures. Le malade prend des purées, plus tard des fruits cuits et du bouillon, et par la suite ses forces et sa santé se rétablissent. En six jours je lui donnai sept décigrammes d'opium, sans qu'il en éprouva de la somnolence; toute l'action de ce remède se passait sur les entrailles.

Un vieillard malheureux, décrépit, entra à l'hôpital, la face tirée, souffrante, la tête presque perdue, allant coup sur coup et sans le sentir, en une diarrhée muqueuse, claire et fétide. Je parcours rapidement divers moyens anti-diarrhéiques en crédit, sans que ce malade qui s'émacie, délire, ou rêvasse, cesse de se vider; la langue est sèche, l'urine rougeâtre, la peau froide; et ce flux si énervant détruit à vue d'œil sa frêle existence : alors, malgré son âge et son affaissement, extrait d'opium dont on lui donne d'abord deux décigrammes par jour, à doses brisées. Une semaine n'était pas écoulée que cet homme, au dernier degré du marasme, demandait des alimens, les digérait et se trouvait délivré de sa diarrhée. Il avait pris soixante-cinq centigrammes d'opium.

Ces affections étaient accompagnées de flux considérables, comme disent les Allemands, et l'opium les guérissait. Il guérissait aussi des maladies fort graves, sans flux, et dans lesquelles la douleur et la phlogose étaient extrêmes.

Mentagre pustuleuse, méconnue et prise à tort pour vénérienne : traitement irrationnel et par la suite hémorrhagie de l'intestin, violente et prolongée : puissance de l'opium. — Un libraire, âgé de trente-six ans, fut pris en voyageant

d'une mentagre pustuleuse. Il s'y joignit, à son retour, du dégout, de l'altération et une courbature sans fièvre : on en accuse une ancienne syphilis, quoiqu'elle eut été dans le temps bien traitée, et on frotte le malade avec de l'onguent mercuriel. Ces frictions phlogosent la peau ; on les remplace par le rob de Laffecteur, par les dragées de Waumes. Une bouteille de ce remède et soixante pilules avaient été consommées, lorsque cet homme dont le malaise n'avait cessé de croître, eût inopinément une lipothymie grave. Il s'alita et je le trouvais, le menton couvert de grosses croûtes à demi desséchées, la figure pâle et souffrante, la langue limoneuse et rouge sur son limbe, le pouls étroit, obscur et fréquent : petit-lait, eau de riz acidulée, fomentations sur l'abdomen. Dans la nuit qui fut pleine d'inquiétude et d'insomnie, déjections nombreuses, fétides et sanglantes ; lesquelles continuent dans la journée, se rapprochent et ne se composent plus que d'un sang liquide, fumant, pur, sans mélange de mucosités, ni de matières fécales : sur le soir, angoisses, abattement, peau échauffée, pouls rapide et petit. Comme la plupart de ces évacuations étaient accompagnées de syncopes, je n'appliquai que huit sangsues à l'anus ; looch blanc avec trente grammes de sirop de morphine, eau de salep. Les piqûres des sangsues fluent beaucoup ; ce qui n'empêche pas dans la nuit vingt selles, d'un sang mal lié, et quelques vomissemens semblables. Le malade maigrissait du matin au soir ; des sinapismes aux jambes l'inquiétèrent sans soulagement, un bain fut tenté, où il défaillit : alors sirop de morphine pur à prendre par cuillerées, le soir, lavement avec deux grammes de laudanum. Cent vingt grammes de ce sirop et quelques pilules de trois centigrammes d'opium gommeux furent prises dans les vingt-quatre heures et celles-ci continuées durant quelques jours. Sous leur influence, les déjections hémorrhagiques

s'éloignèrent peu à peu, se réduisirent, en une semaine, à huit par jour, et les matières qui s'y mêlèrent s'épaissirent. Des pétéchies noirâtres s'étaient pendant ce temps manifestées sur le dos et les fesses, des gonflemens et des raideurs autour des principales articulations, le pouls n'avait cessé d'être obscur et fréquent, la peau chaude et luisante sur les mains et les avant-bras. L'émaciation et la pâleur du malade étaient effrayantes ; il se remit pourtant dès que l'appétit se fut réveillé et durant sa convalescence, la mentagre s'effaça.

Ici, quelques sangsues à peine et pas de saignée ; car l'action du cœur manquait à tout moment. Que pouvait d'ailleurs l'ouverture de la veine contre une telle exhalation de sang, et d'une nature sub-aiguë, presque passive ? L'opium et la morphine, quoique à dose si forte et si peu interrompue, ne provoquèrent point de narcotisme, ni même de sommeil prolongé, le malade dormant chaque fois à peine vingt minutes. Sa grande faiblesse m'engagea à lui donner une décoction de quinquina, qui décida des coliques obscures et rapprocha de nouveau l'apparition des selles : aussi je m'en tins à l'opium qui réussissait et aux boissons froides.

Cette hémorrhagie sur les entrailles qui s'était préparée sourdement pendant un traitement empirique et mal fondé, fit ensuite l'irruption la plus soudaine, lorsque la fluxion eut atteint un haut degré. Une diète ténue, des tisanes rafraichissantes, des lotions d'eau de mauve, des douches de vapeurs auraient probablement guéri l'exanthème et empêché, peut-être, un simple état saburral de dégénérer en une congestion sanguine intestinale, d'un caractère insidieux.

Péritonites dans la plupart desquelles l'action des anti-phlogistiques a été secondée par l'usage des préparations d'opium. — Une femme de trente ans, maigre, s'exténue durant une quatrième grossesse, très-douloureuse, accouche et prend ensuite avec

promptitude le ventre gros et tendu. Les vidanges se suppriment, les seins n'enflent pas, la peau s'échauffe, le pouls bat très vite et s'apetisse, puis vers le cinquième jour, arrivent des nausées et des vomituritions. Les traits se contractent, les yeux s'enfoncent, la figure se fait hippocratique; et le lendemain vomissement bleus ou porracés qui, loin d'assouplir et de dégonfler le ventre, secondent son météorisme. Ces vomissemens se rapprochent et une petite cuillerée de tisane suffit à les provoquer. Ils abiment la malade, ils se compliquent d'une si grande sensibilité abdominale que le moindre attouchement ne peut être supporté. Les urines manquent, la peau se refroidit. On avait administré des potions huileuses, des lavemens, des juleps faiblement diacodés, posé des sinapismes et quelques sangsues, on demanda mon avis. Je le résumai en ceci, qui fut exécuté: calmer la douleur et éloigner le pressentiment d'une mort prochaine, en narcotisant fortement; calmer la douleur et appeler les fluides sur la périphérie pour les distraire du péritoine; abattre avec énergie et sans différer d'un instant, malgré l'épuisement antérieur de la malade, la fluxion sanguine locale, l'élément inflammatoire, ne fournir aucun travail à un estomac en état permanent de convulsion: en conséquence, sulfate de morphine, mêlé à du sucre de lait et pris par centigramme, de trois en trois heures, sans relâche, jusqu'au coma, bains entiers en une décoction sédative, cataplasmes ou fomentations laudanisés, en quarante huit heures cent soixante sangsues dont les piqûres saignèrent beaucoup, eau pure, froide, par cuillerées. Au quatrième jour de ce traitement, l'abaissement du ventre permit de reconnaître la saillie qu'y fesait la matrice encore toute engorgée, au sixième, le pouls s'élevait et le sommeil succédait à une mortelle insomnie qui avait précédé l'emploi des narcotiques: plus tard, le lait d'ânesse et de doux alimens passaient, et les lochies qui avaient reparu prenaient une bonne couleur.

Une cuisinière, de vingt-neuf ans, brune, grasse et sanguine, éprouvait depuis plusieurs mois, des douleurs d'estomac, était courbaturée, et dormait peu : elle prenait des infusions de sauge, de mélisse et se purgeait. Son anxiété augmenta, l'épigastre se tendit et devint le siége d'un malaise sourd et continuel, avec hoquet, rapports nidoreux, urines sombres et rares, brisement des membres, injection de la figure. Il y avait d'ailleurs peu de fièvre, peu de réaction du côté de la tête : décoction d'orge, fomentations émollientes et repos au lit. Elle ne peut y rester, en sort plusieurs fois la nuit, et vomit, le matin, avec angoisse, un liquide filant, azuré, altéré de mucosités albumineuses et de matières vertes qui tombent en dépôt au fond du vase. Saignée de six cents grammes, trente sangsues au dessus de l'ombilic, eau pure et sirop de gomme, onctions huileuses, trois demi lavemens de son et de racine de guimauve. Dans l'après-midi, même vomissement, hoquet incessant ; la malade s'agite, se lève, exaltée, presque en délire, et boit peu, parce que rien ne passe, quoique la langue soit humide et muqueuse. On ouvre la saphène, et le lendemain trente autres sangsues, puis encore quarante à l'anus ou sur l'abdomen ; la malade goûte alors quelque repos, sans se trouver très-affaiblie, elle a beaucoup pâli, elle prend l'air abattu et la figure jaune. Les vomissemens avaient cessé, le hoquet s'était amoindri. Les lavemens ne peuvent lâcher le ventre, le flux menstruel parait. Le septième jour, sans cause appréciable, les vomissemens bleuâtres et verts recommencent, le hoquet redouble ; les règles ayant fini, bain de deux heures. En outre, le ventre était paresseux avant la maladie, il s'était abaissé depuis ; la langue était sale, limoneuse, la turgescence inflammatoire avait été vivement combattue, et le pouls n'était pas très fébrile ; d'après ces indications, je prescrivis quatre-vingt-dix grammes d'huile d'amandes douces et seize grammes d'huile de ricin

avec quinze gouttes de laudanum à prendre par cuillerées. La nuit n'est point sans sommeil, la sensibilité de l'épigastre ne s'accroît pas, le pouls ne bat pas plus vite, la langue est en quelque sorte plus humide, la figure moins tirée; potion avec trente grammes d'huile de ricin, réitérée le soir, avec quarante-cin q grammes, l'une et l'autre morphinée, sans trouble dans l'intestin, même sans borborygmes. La malade qui repose encore passablement, ne va pas du corps. N'espérant pas mieux de la manne ou des tamarins, ne voulant pas des purgatifs âcres ou des sels neutres, lavement savonneux avec la décoction de séné et cent-vingt grammes d'huile de ricin, qui ne produit pas davantage. La douleur faiblit cependant, je l'attribue aux narcotiques; aussi, sur le soir, potion avec le sirop de morphine, réitérée les trois jours d'après et si heureusement que la pesanteur d'estomac, l'anxiété, l'insomnie, le hoquet et les vomissemens cessent. On suspend les bains et les fomentations; crême de riz et purée de lentilles, car le ventre commence à s'ouvrir de lui-même, le quatorzième jour.

Je donne du laudanum et du sirop de morphine, dans la vue secondaire de modérer l'irritation que peut produire l'évacuant qui me semble indiqué; et le sédatif, de médicament en sous-ordre, devient l'agent principal de la guérison, après l'action des déplétions sanguines et des autres anti-phlogistiques directs.

Un cultivateur, âgé de trente ans, sec, maigre, se nourrissant avec des alimens de haut goût, buvant du vin, dormant peu, travaillant aux champs du matin au soir, fut pris d'un gonflement douloureux du ventre avec langue sèche, peau chaude, pouls petit, fréquent et vomissemens verts. Le météorisme de l'abdomen augmenta avec promptitude et les vomissemens se répétèrent, toutes les deux heures; la face devint souffrante, l'œil inquiet et sans vie: le malade fut saigné à deux reprises

en douze heures; on lui mit ensuite vingt-cinq sangsues à l'épigastre; fomentations, boissons rafraichissantes et bain de gélatine. Le pouls devint en peu de temps filiforme; vésicatoires volants, lavemens, sirops de pavots et de morphine. Le malade s'affaiblit, mais ses angoisses diminuent; sangsues à l'hypochondre droit, qui fluent beaucoup; la nuit se passe assez bien, les vomissemens n'ayant eu lieu que deux fois et une nouvelle dose de sirop de morphine ayant procuré du sommeil. Le lendemain matin, douze sangsues entre l'ombilic et l'hypogastre, huit le soir, en regard du cœcum, fomentations émollientes: la plupart des piqûres donnent du sang en abondance. Le malade continue à prendre, les jours suivants, le même sirop à doses brisées. Le pouls s'élève et se régularise, la figure s'avive, les muscles se meuvent, les vomissemens cessent, le ventre s'ouvre et s'assouplit, les urines coulent et la faim se prononce bientôt.

Une ouvrière en soie, lymphatique, d'apparence débile, logée dans une maison mal aérée, se nourrissant pourtant bien, enceinte pour la seconde fois, avait depuis plusieurs mois des digestions laborieuses, des bouffées de fièvre, de la diarrhée. Elle se refroidit et fut prise aussitôt de vomissemens verts, bleuâtres, copieux; le pouls était très-fréquent, trois saignées de deux cents grammes, à peu de distance les unes des autres. Le pouls devint vermiculaire et la malade s'affaiblit promptement; mais la peau restant chaude, le ventre ballonné et douloureux, sangsues sur l'épigastre, lequel se tuméfiant toutes les trois heures, avec une sorte de mesure, revenait à sa forme naturelle, après le vomissement et recommençait ensuite à s'enfler de nouveau. La faiblesse paraît toujours s'accroitre et ces accidens de péritonite ne cèdent pas : un quart de lavement gommeux avec vingt gouttes de laudanum liquide; julep opiacé, par cuillerées. J'insistai sur cette double sédation qui éloigna les accès

de vomissemens, qui adoucit la peau et releva le pouls : j'y associai encore à deux reprises des saignées capillaires pour en seconder le bon effet et pour détruire tout reste de péritonite.

Une bouchère, âgée de trente-cinq ans, enceinte de sept mois, est atteinte d'une semblable affection et au même degré; les vomissemens verts ou azurés se répètent tous les jours et à tout moment, je reviens plus de dix fois à la saignée et aussi souvent aux sangsues, y joignant habituellement de l'opium. Les vomissemens cessent enfin et la sensibilité épigastrique s'éteint vers le trente-huitième jour. La diète fut rigoureuse, et, malgré sa grossesse, cette malade ne prit pas une tasse de bouillon. Plusieurs fois je la crus expirante, tellement le pouls devenait obscur, petit, fréquent, la figure tirée, l'anxiété à son comble : une petite émission de sang calmait ensuite ces symptômes. Puis, les sirops de morphine, de pavots, les lavemens laudanisés, par le calme qu'ils procuraient, donnaient tout repos à la nature réparatrice, et devenaient ainsi un puissant moyen de guérison.

Un militaire de vingt-quatre ans, de petite stature et de médiocre constitution, éprouve des douleurs vagues, mais déchirantes, dans l'abdomen, vomit à trois reprises et pendant la nuit des matières jaunes, de saveur amère et acide. Le lendemain, les vomissemens continuent, potion anodine qui parait les suspendre; mais bientôt ils recommencent et le malade est porté à l'hôpital, les yeux caves, les traits tiraillés, les pommettes rouges, le ventre tendu, le pouls serré, la peau très-froide quoique avec le sentiment d'une forte chaleur intérieure. Il rend par la bouche beaucoup de matières porracées, dès qu'il avale quelques gorgées de liquide ; il a des éructations coup sur coup et des borborygmes; saignée, vingt-cinq sangsues autour de l'ombilic, bain, huile d'amandes douces et dix gouttes de laudanum, mais en vain. Les symptômes de péritonite ne flé-

chissent point, et à la douleur du ventre se joignent un hoquet pénible et de la dysurie : cent-vingt grammes de sirop de morphine, à doses brisées dans les vingt-quatre heures, et sur le ventre cataplasme de farine de lin qui n'est pas supporté. Le quatrième jour, le pouls s'accélère, la peau s'échauffe, la figure s'anime, les muscles de l'abdomen se durcissent et le malade ne quitte pas la supination ; douleurs lombaires aiguës ; trente sangsues à l'hypogastre, leurs piqûres fluent beaucoup et on met cet homme dans un bain. Il y éprouve des régurgitations non interrompues de fluides verdâtres. Petit lait, potion gommeuse morphinée, lavement mucilagineux qui ne produit aucun effet. Les selles s'étaient suspendues dès le début de cette maladie.

Les vomissemens persistent, le cinquième jour, toutefois moins chargés de principes colorants, l'abdomen ne parait pas aussi sensible, le malade refuse son bain. On tente une nouvelle application de cataplasme ; lavement qui amène deux évacuations, julep gommeux avec du sirop de morphine le soir ; les douleurs du bas-ventre augmentant, on est encore obligé d'enlever le cataplasme, les fomentations ne sont pas mieux supportées, on insiste sur le sirop de morphine.

Sixième jour ; face misérable, défaillances, pouls fréquent, langue limoneuse, vomissemens rapprochés, abdomen d'une exquise sensibilité, déformé par des bosselures de la grosseur d'un œuf de poule, bien circonscrites, dont trois dans l'épigastre et l'hypochondre gauche, une au côté droit de l'ombilic et deux vers la fosse iliaque droite : le ventre s'ouvre spontanément une fois, l'urine est rare : soixante grammes de sirop de morphine à prendre peu à peu dans la journée. La nuit est tourmentée, le matin, hoquet, inquiétude, débilité, pouls obscur, sans résistance ; cependant les angoisses d'estomac sont moins vives, les bosselures moins saillantes, les vomissemens moins soutenus :

quatre chopines de solution de gomme avec soixante grammes de sirop de violettes, autant de sirop diacode, un quart de lavement avec vingt-cinq gouttes de laudanum.

Huitième jour ; le malade a dormi, le ventre est moins sensible et s'est abaissé ; pouls moins fréquent , simples régurgitations de matières jaunes ; bain de deux heures , orangeade.

Neuvième jour ; nuit calme et sans vomissemens , pouls souple , langue large et humide, les inégalités abdominales se sont presque effacées , le hoquet et les vomissemens s'éloignent : le malade prend un peu de bouillon qu'il rejette et auquel on renonce, puis au sortir d'un autre bain dont il est fatigué, urines rouges , épaisses , ardentes, impressionnant douloureusement le canal de l'urètre.

Dixième jour ; hoquet passant et revenant par intervalles , quatre selles liquides : le onzième , les urines fluent en quantité , les vomissemens cessent ; peu de hoquet pendant le jour , chaleur halitueuse de la peau ; crème de riz.

Les jours suivants ; le pouls reprend son rhytme naturel, le ventre sa souplesse , la figure son expression ; le malade pousse une selle mieux liée , il se nourrit avec du lait coupé de décoction d'orge , avec des purées maigres et boit beaucoup d'orangeade.

Le seizième jour ; il se lève , s'approche de la cheminée et cause un peu, mais dix minutes après cet imprudent essai de ses forces , il déraisonne , ses pupilles se dilatent, ses yeux deviennent fixes, immobiles, ses membres raides et leurs muscles violemment tendus : on le remet au lit, il veut en sortir : sinapismes aux jambes , ventouses sèches à la nuque qui arrêtent ces spasmes. Le malade quitte l'hôpital , bien remis , trente-sept jours après y être entré.

L'opium fut ici grandement secourable , car la faiblesse du pouls ne permettait pas d'insister sur les émissions sanguines.

L'opium ne fut pas ou fut peu employé dans quelques maladies qui se terminèrent mal.

La femme d'un commissionnaire, agée de trente-neuf ans, fut prise de vomissemens jaunes et fréquents, avec météorisme de l'abdomen, absence des selles, opacité et rareté des urines, peau âcre et chaude, pouls inégal et précipité, langue sèche, rugueuse, rouge et blanche. Une saignée, la potion de Rivière et des juleps anti-spasmodiques furent mis en avant; les sangsues assez tard et seulement lorsque l'on m'eut appelé en consultation. On s'en tint ensuite, malgré de vives coliques, à de l'infusion de tilleul, à de la tisane d'orge, aux fomentations et aux lavemens, jusqu'au quatorzième jour, que cette malade mourut brusquement.

Un musicien, âgé de trente ans, replet et très fort, sujet par fois à la passion iliaque, après de grandes fatigues fut atteint de vomissemens bleus et verts, avec angoisses, éructations et lypothimies. On sentait sous l'épigastre, comme une poche volumineuse qui se désenflait par le vomissement et se gonflait de nouveau dès que celui-ci avait cessé: pouls petit, obscur, de cent cinquante battemens, face rude, sinistre, contractée, la peau était sans perspiration, les reins et les entrailles ne donnaient pas. Saignée, boissons à la glace, fomentations sur l'abdomen, à deux reprises des sangsues, quatre-vingts, ensuite cinquante. Les piqûres fluèrent beaucoup, et pourtant les mêmes symptômes, adoucis d'abord après ces saignées capillaires, reparurent. Le troisième jour, le malade pousse un cri et affirme qu'une crevasse se fait dans son ventre et qu'à midi il aura cessé de vivre. Il meurt comme il l'avait annoncé, avec toute sa tête, la peau glaciale, le pouls insensible, le ventre ballonné.

Un avocat, d'un caractère sombre et rêveur, à tête ardente et qu'exaltent les écrits politiques, pâle de figure, quoique fort et bien muscle, sujet depuis plusieurs années à l'hypochon-

drie, à des coliques sourdes, à des flatuosités, à de l'enflure au ventre, à la constipation, est pris de tranchées déchirantes, avec vomissemens bleuâtres et porracés. On lui ordonne un bain, une potion anodine, des lavemens et des fomentations. Je le fais saigner, le lendemain; son pouls est petit, sa figure tirée, son ventre tendu et si douloureux qu'on ne peut y appliquer des cataplasmes, ni même des compresses imbibées d'eau tiède; son épigastre se ballonne régulièrement après les vomissemens et se détend de nouveau, dès que ceux-ci surviennent; hoquet; d'ailleurs langue humide, netteté de l'intellect. Cinquante sangsues sur l'abdomen, leurs piqûres fluent toute la nuit; petit-lait, orangeade, décoction de gramen gommeuse. Le troisième jour, le malade paraît moins souffrir, quoique les symptômes aient peu diminué; seconde saignée, quinze sangsues à l'anus, bain, lavemens avec l'infusion de lin et de pavots. Les jours qui suivent, le ventre se couvre de bosselures inégales et dures, rien n'arrête les vomissemens verts, ni opium ou morphine, ni clystères laudanisés, ni l'eau à la glace. Les lavemens que le malade prend de lui-même et souvent coup sur coup n'amènent point de matières; aussi soixante grammes d'huile d'amandes douces et trente d'huile de ricin. Les purgatifs avaient soulagé ce jeune homme dans des circoustances qui ne différaient de celle-ci que par moins d'intensité. J'en redoutais cependant l'action, puisque j'associais à cette potion huileuse du sirop diacodé. Deux selles bilieuses en résultèrent, les symptômes n'en furent point accrus ni affaiblis; et le malade s'éteignit, le neuvième jour, malgré des frictions mercurielles, après quelques heures d'une sueur glacée, sans pouls, sans douleur dans le ventre. La région iliaque droite, siège de tant de tension, s'était affaissée, et la peau correspondante avait noirci: signe de gangrène.

Tout le péritoine était envahi, lié dans ses duplicatures intes-

tinales par des productions pseudo-membraneuses rougeâtres, recouvert dans sa surface pariétale d'une couche de pus concret et verdâtre, formant sur le foie comme une forte enveloppe de même aspect. Du côté droit de l'abdomen, cette couche était tombée en détritus, et il y avait deux ulcérations d'un noir louche, à bords irréguliers, de la largeur d'un écu, qui avaient succédé à une désorganisation gangréneuse. Le bassin était plein de pus, lequel baignait aussi toute la partie vertébrale de la cavité abdominale.

Les purgatifs ne sauraient convenir en pareil cas : les bosselures du ventre, la tension périodique de l'épigastre, l'absence des selles sont loin d'en légitimer l'emploi, dès qu'il y a de la fièvre, des angoisses, des suppressions d'urine. C'est une méthode inspirée par des considérations d'un mécanisme grossier, et mauvaise, puisqu'elle peut rendre mortelle une inflammation qui se résoudrait souvent par des moyens plus rationnels.

Les matières vomies par ces divers malades se composaient de beaucoup de mucosités mêlées à un peu d'acide et à de la bile, très-chargée d'un principe colorant brun.

Colique néphrétique des plus violentes, enlevée par de hautes doses de laudanum. — Un inspecteur de la loterie, pâle, sec, nerveux, mélancolique, âgé de cinquante-six ans, se promenait le soir, lorsqu'une douleur au rein droit le força brusquement de rentrer : il avait uriné du sable dans la journée. Je le trouve, à neuf heures, nu, se roulant sur son lit, se tordant les membres, couvert d'une sueur froide, visqueuse, la face décomposée, le pénis et le scrotum rétractés, les testicules collés à l'anneau. La saignée ne s'accommodait pas aux habitudes valétudinaires du sujet ; j'envoyai prendre trente sangsues, qui ne purent s'appliquer pendant une telle agitation. Sensation de déchirement, douleur croissante, quoique circonscrite en arrière et au dessus de la crête de l'ilion. Le malade poussait des cris ; quatre grammes

de laudanum lui sont administrés sans résultat, puis quatre autres, enfin de ma propre main, de dix heures à minuit, il prit trente-huit grammes de ce remède, dont trois par l'anus et le reste par la bouche, sans éprouver de narcotisme, ni pesanteur de tête, ni rêvasseries. Ce fut seulement alors qu'il commença de moins souffrir, et qu'on put lui mettre les sangsues. Des sinapismes aux bras, aux mollets et à la plante des pieds, placés depuis six quarts d'heure, n'avaient pas été sentis. A deux heures du matin, le malade s'endormit jusqu'à quatre, et au réveil, la douleur avait cessé. Il se remit promptement de cette secousse; il n'eut pas même un peu de migraine, le lendemain de la nuit où il avait pris une telle dose d'opium.

Cette observation montre à quel point la douleur bouleverse l'économie et la soustrait à l'influence des méthodes ordinaires. Je n'ignore pas que dans de semblables accidens, d'autres médecins ont fait de même : ne s'y trouve-t-on pas forcé par l'empire des circonstances? Ce n'est pourtant que peu à peu, et en raison de l'insuffisance absolue des premières doses d'opium, qu'on peut en venir à une quantité aussi considérable; et je ne propose pas ce fait comme un exemple à suivre dans toutes les coliques rénales. Les températmens caractérisés par une grande mobilité nerveuse sont, au reste, ceux qui supportent plus facilement les narcotiques. J'avais précédemment traité une colique semblable sur un professeur du lycée, pléthorique, taillé dans son enfance, et dont les urines chariaient du sable. Le tempérament de ce malade commandait tout autre procédé; aussi l'avais-je saigné, baigné et abreuvé considérablement. Il fut soulagé, mais d'une manière moins prompte; sa convalescence fut longue et difficile. Si j'avais associé à ces moyens l'opium à forte dose, la douleur aurait été emportée d'assaut.

Je donne à une femme sur le retour de l'âge, sujette deux ou trois fois la semaine, à des douleurs atroces et ambulantes dans

la tête, la nuque et les bras, un lavement avec trente-six grammes de laudanum : elle le garde, vomit pendant vingt-quatre heures, tombe dans l'assoupissement, mais ne souffre plus de quelques jours. Quinze grammes de cette préparation suffisaient précédemment à cette malade. Tous les autres moyens ont échoué.

Je soigne aussi un homme de trente ans, atteint d'une tumeur blanche au coude, pour qui un gramme d'extrait d'opium par jour, est une nécessité. Il le consomme en trois parts, avant chaque repas : s'il ne le prend, il ne peut digérer, ni dormir, et il tombe dans une inquiétude des plus douloureuses. Tous les jours, M. Syme donnait dans l'hôpital d'Edimbourg six à huit cents gouttes de laudanum, à un homme qu'il avait taillé et qui prenait habituellement de l'opium.

Colique des peintres, intermittente tierce, guérie par l'opium. — Un peintre en bâtimens fut admis à l'hôpital, pour des coliques violentes sans dégorgement d'entrailles et avec rétraction des parois abdominales. Ces symptômes que des frissons avaient précédés, que la fréquence du pouls, l'ardeur de la peau et la sécheresse de la langue accompagnaient, persistèrent jusqu'au soir et furent suivis d'une sueur visqueuse : diète, décoction d'orge, julep avec douze gouttes de teinture d'opium et cataplasmes laudanisés sur le ventre. Le lendemain, le malade rapporte avoir déjà essuyé trois accès semblables qui ont paru de deux en deux jours : malgré l'apyrexie, l'abdomen est endolori, le teint jaune, la langue blanchâtre, l'appétit perdu, les membres sont brisés. La même dose de teinture d'opium est donnée, le matin, et réitérée, le soir. Le troisième jour, nouvel accès : grande pâleur de la face qui se grippe, lenteur, petitesse et dureté du pouls durant le frisson, soif vive, douleurs corrosives dans le ventre qui diminuent et s'exaspèrent tour à tour, qui étreignent les hypochondres ; puis le pouls se relève, la peau et les extrémités s'échauffent, l'épigastre s'endolorit, la langue se dessèche, la tête de-

vient le siège d'un bruissement non interrompu, enfin des sueurs et des urines briquetées se montrent, et c'est alors seulement que les angoisses du malade s'apaisent : vingt-cinq gouttes de teinture d'opium. Le quatrième jour; comme l'avant-veille, mais avec moins de dégout, moins de courbature : même remède. Le cinquième, autre accès faible toutefois, sans frissons, avec de légères coliques et jugé par une petite sueur : encore des juleps opiacés. Le septième jour, l'accès manque, le malade ne souffre plus, demande et reçoit des alimens. La teinture d'opium fut le seul remède employé.

Délire guéri par le laudanum. — Un soldat bien membré, revenu d'Afrique, séjournait à l'infirmerie depuis quelques jours, pour des plaies aux jambes, mangeant peu et triste, lorsqu'il fut pris de vomissemens et de convulsions qui motivèrent son transport à l'hopital. Il cherche à sortir du lit, repousse ses couvertures, crie et s'efforce de vomir pour ne rejeter que deux ou trois cuillerées d'eau jaune et fétide; la face pâlit, les yeux larmoient, les extrémités se refroidissent, le pouls s'amoindrit sans battre plus vite; julep laudanisé à trente gouttes, lequel pris en deux fois, à dix minutes d'intervalle, relève le pouls, adoucit le délire et les spasmes. On le réitère et il se consomme dans la nuit. Le malade dort par momens, s'assied le matin sur son lit, retrousse ses manches, veut s'en aller, puis s'enfonce sous ses couvertures, les yeux brillants, les mains tremblantes, la parole saccadée. J'insiste sur le même médicament qui décide un sommeil franc et de quelques heures, pendant lequel se passe une telle résolution de symptômes cependant si graves, que le malade se voyant au réveil attaché sur son lit et dans l'hôpital, en demande l'explication. Il mange, se remet et sort, le cinquième jour.

A ce travail j'ai ajouté des observations prises en d'autres années, pour former un ensemble, du quel puisse sortir quelque instruction pratique.

FIÈVRE CÉRÉBRO-SPINALE ÉPIDÉMIQUE DES HIVERS DE 1840 et 1841, TRAITÉE PAR L'OPIUM.

> « On ne connait pas de maladies qui dévoilent plus efficacement, aux yeux du public, les vastes lacunes de la médecine et les ténèbres dont elle est environnée, que les épidémies meurtrières. » SARCONE.

Dans les premiers mois de 1840, on apporte à l'hôpital de jeunes soldats, gras, charnus, en garnison ou au régiment depuis un temps plus ou moins long, frappés d'une maladie dont les principaux caractères dénotent une lésion de la base du cerveau, de ses ventricules et de la moëlle épinière. Ils meurent, foudroyés, quelques-uns en moins de quarante-huit heures, le plus grand nombre avant la fin du premier septénaire, un petit nombre à l'expiration du second, très-peu du trentième au quarantième jour, ceux-ci dans le marasme, et après qu'on s'est leurré de l'espoir de les voir prendre le dessus. Cette affection, fatale pour tous, en dépit de toute méthode, ne sort point de la caserne, ni de l'hôpital, et n'inspire pas d'effroi dans la ville.

J'étais navré ; je ne cessais d'ouvrir des cadavres. Quand les malades succombaient rapidement, ils avaient les parties supérieures du cerveau gorgées de sang, l'arachnoïde déjà louche et épaissie, du pus en couche sur les éminences mamillaires, l'entrecroisement des nerfs optiques, les prolongemens antérieurs du cerveau, le pont de Varole, la queue de la

moëlle allongée ; ils avaient de l'eau dans les ventricules et des ramollissemens partiels plus ou moins étendus de la moëlle.

Ceux qui mouraient du sixième au quatorzième jour, présentaient de larges bandes pseudo-membraneuses sous l'arachnoïde, du pus dans les ventricules, et les organes qu'ils contiennent ramollis ; du pus sous la base du cerveau et du cervelet, dans les fosses occipitales, dans le canal vertébral, et là en abondance, sur de longs trajets, séparés ensuite par des portions intactes de moëlle ; fonte pultacée, en bouillie, de cette même moëlle. Enfin, sur les cadavres des malades qui périssaient plus tard ou très-tard, je rencontrai tout l'intérieur des ventricules et la voûte à trois piliers qui les sépare, en détritus, désorganisés, pleins d'un pus aussi crémeux que celui du phlegmon arrivé à sa maturité : ce pus coulait même par fois au dehors, en arrière des cornes d'Ammon ; il distendait dans d'autres cas la cavité digitale. Tout le dessous du cerveau était non moins baigné de matière purulente. Et la moëlle ! il y avait des interruptions très-étendues de sa substance, elle était remplacée par un peu de liquide jaunâtre, le reste avait été résorbé : même quelquefois, ce peu de liquide manquant, ses parois membraneuses étaient collées en quelque sorte. Assez souvent, bien au-dessus de la queue de cheval, la moëlle avait disparu, et cette queue aussi. Lorsque dans ces immenses destructions de l'épine, je disséquais les gaines des cordons nerveux, je retrouvais ceux-ci ramollis à leur sommet, au point où leur rapport et leur continuité avec la moëlle épinière avaient cessé par la liquéfaction de cet organe.

A la vue de si profonds désordres et de l'insuffisance du traitement, je me disais ; que faire, et où rencontrer un moyen d'action assez prompte et doué d'assez d'énergie pour prévenir, pour arrêter ces sidérations de l'arbre cérébro-spinal ? Je demandais des lumières à mes collègues, je convoquais les chirurgiens

militaires ; partout des raisonnemens sans portée, des recherches impuissantes. Je quittai enfin le service, ayant perdu environ trente sujets, n'en ayant vû qu'un seul guérir : je parle des cas graves. Quant aux cas légers, il ne faut pas les mettre en ligne de compte.

L'an d'après, je me retrouve en face de cette même épidémie, qui, assoupie pendant sept mois, venait brutalement de se réveiller et avait emporté, sous mon prédécesseur, la plupart de ses malades, dans le mois de Décembre. Il avait, lui aussi, vainement frappé à toutes les portes, je continuai de même, encore quelques jours, attristé de l'impuissance de l'art plus encore que pendant le choléra. L'un enlevait avec des sujets robustes, les valétudinaires, les vieillards, les enfans mal-sains, et il n'enlevait pas tous ceux qui étaient frappés ; l'épidémie actuelle ne s'en prenait qu'à des hommes jeunes, frais, vigoureux, exempts de toute disposition maladive, qui mouraient avec toutes leurs chairs, et tous, presque sans exception. Je sortis enfin de l'ornière tracée.

Voyons d'abord par quelles rudes épreuves il a fallu passer, et combien les méthodes présumées rationnelles, ont échoué.

Insuccès d'un traitement anti-phlogistique, réfrigérant, mais dirigé d'abord contre des symptômes d'irritation gastrique, qui n'étaient que secondaires. — Un jeune fourrier entre à l'hôpital: ses muscles sont saillants, ses épaules larges, sa stature est haute, sa chevelure noire. Il s'agite beaucoup, se découvre, se tourne en tout sens, il se sent mourir, il commence à délirer ; et pourtant il n'est malade que de la veille. Sa peau a de la chaleur, son pouls quelque fréquence, mais sans élévation, l'épigastre est douloureux ; il y a eu des vomissemens porracés. On lui applique quarante sangsues à la région sus-ombilicale, on le met ensuite au bain ; les piqûres fluent beaucoup ; pour tisane, eau pure, froide. Une réaction assez vive semble se

développer dans l'après-midi, et s'éteint dans la nuit. Le cerveau s'embarrasse davantage, le malade balance sans interruption sa tête sur l'oreiller, il parle bas, il boit avec lenteur; plus tard sa nuque s'enraidit, ses yeux se cavent. On lui pratique trois saignées, de six en six heures, on ouvre ensuite la temporale, la glace est appliquée et maintenue sur le cuir chevelu; fomentations chaudes avec des scarifications aux gras de jambe. Le malade meurt, le cinquième jour, en gémissant, rêvassant, toute la région sous-occipitale et épinière douloureuse, immobile, la langue d'ailleurs humide et l'épigastre abaissé.

L'arachnoïde était opaque et son tissu cellulaire sous-jacent infiltré de pus; le haut des hémisphères était encore gorgé de sang. Il y avait beaucoup de sérosité louche, lactescente, dans les ventricules latéraux, un ramollissement avec altération de couleur dans le tiers inférieur de la pulpe cervicale, une désorganisation plus avancée de la queue de cheval. La muqueuse gastro-iléale était arborisée de sang noir.

Plusieurs cas analogues, traités de même, aboutirent au même résultat.

Je crus alors donner trop d'importance aux quelques symptômes gastriques qui se manifestaient au début, tels que vomissemens et hoquet. Je résolus donc de ne plus commencer le traitement par des applications de sangsues à l'épigastre, et d'attaquer directement et tout de suite l'engorgement cérébro-spinal, sans m'arrêter aux vomissemens, à la diarrhée, au météorisme sus-ombilical.

Le traitement anti-phlogistique, le plus direct, est tout aussi infructueux. — Un soldat du soixante-unième régiment est transporté à l'hôpital, la figure marbrée, les traits allongés, le nez pointu, aminci, la nuque renversée en arrière; chassant aux mouches, n'entendant, ne voyant, ni ne parlant, avec

des gémissemens et des plaintes inarticulées, rejetant par la bouche de l'écume et des gorgées de bile, la langue sèche, rouge, le ventre tendu. On le met au lit, on le réchauffe; la réaction commence bientôt, et incontinent la temporale est piquée. Le pouls s'élargit, le malade ouvre les yeux et regarde, il parle quelque peu, et ses paroles sont justes; glace sur la tête, petit-lait émulsionné, tisane d'orge. Dans la nuit, l'insomnie le tourmente, il s'y joint un grand mal de tête avec des tiraillemens, des crampes dans le dos et les membres, des nausées; le matin il est triste, il répond à peine, la face est rouge malgré l'affaissement des traits. La vigueur dont jouissait le malade, trois jours avant de s'aliter, étant considérable, je le saigne encore, à quatre reprises et avec abondance, et prescris des ventouses scarifiées, le long du rachis. Le sixième jour, il n'en meurt pas moins, connaissant, mais angoissé, étouffant, avec des vomituritions, des spasmes de poitrine, des raideurs douloureuses aux lombes, la figure fesant pitié, le nez s'étant tuméfié l'avant-veille de la mort et jetant beaucoup d'humeur.

L'arachnoïde sur les côtés des hémisphères, à leur base, sous le cervelet, sur ses prolongemens postérieurs, sur les éminences pyramidales, olivaires, présentait beaucoup d'épaisseur, couverte qu'elle était d'un pus grisâtre, concret, dont l'élément le plus aqueux avait déja été résorbé. Le quart supérieur de la moëlle de l'épine était diffluent, le ganglion semi-lunaire plus rouge que d'habitude, l'estomac et l'iléon étaient injectés, l'aorte était sillonnée de bandes rouges, la vessie distendue et avec des arborisations.

Une lingère de l'hôpital, âgée de dix-neuf ans, forte et fraiche, fut saisie à cinq heures du soir, d'étouffemens, de maux de tête sur-aigus; l'interne la saigna. Le lendemain, je la trouvai avec une exaltation sans mesure de la sensibilité cutanée,

avec le pressentiment et l'horreur d'une mort inévitable et prochaine, les yeux humides et rouges, la figure écarlate, le cou, le dos et les reins douloureux, rétractés et fesant bomber tout le devant du corps. Son âge, son embonpoint, son tempérament, sa fièvre qui était vive, l'acuité de la céphalalgie, la moiteur de la peau poussaient invinciblement aux émisssions sanguines : trois saignées ayant été pratiquées dans le jour, la malade qui ne pâlit même pas, n'en fut point soulagée. Le lendemain matin, elle souffrait si cruellement dans la colonne vertébrale, que j'y fis appliquer cent cinquante sangsues. On la mit ensuite au bain, où les piqûres fluèrent, mais toujours sans atténuation de son endolorissement et de ses raideurs tétaniques. Elle expira, le soir, désolée de mourir ainsi, la peau encore colorée et onctueuse, pourtant l'œil éteint, les mâchoires serrées, avec des tremblemens dans les membres, en dépit de mes soins et au grand regret de l'assistance.

A la demande des religieuses qui estimaient la piété de cette fille, je n'en ouvris pas le cadavre. Qu'y aurais-je vu? Ce que déjà j'avais observé : il n'y avait pas à se méprendre sur des symptômes si caractéristiques.

Cette seconde épidémie fit irruption de l'hôpital dans la ville, et au loin; et continuant d'être méconnue dans son génie intime et dès lors mal traitée, elle occasiona des morts surprenantes.

Un ouvrier jeune et robuste se plaint brusquement de douleurs atroces à l'occiput, il tombe dans de tristes pressentimens et dans une grande agitation qui se trahit par un regard effaré, par le désordre de sa parole et de ses mouvemens ; il se jette en travers ou aux pieds de son lit, par secousses convulsives ; la peau est chaude et médiocrement colorée, le pouls prend de la fréquence. On saigne ce malade à plusieurs reprises, on lui scarifie la nuque et le dos ; en outre sangsues dans les narines, et glace sur la tête ; il meurt en soixante heures, tou-

jours se lamentant et secouant la tête, la bouche remplie de phlegmes, la respiration haute et rare, et si abattu qu'on en est au regret de l'avoir tant phlébotomisé, quoiqu'en temps ordinaire ce n'eût pas été de trop.

Un cultivateur, plus robuste encore, gras, sanguin, âgé de trente-trois ans, est atteint dans la matinée, de douleurs dans le dos, de raideur dans les membres; il a le pouls petit, obscur et accéléré, il se sent des frissons et de la soif. Je me laisse moins guider par l'intensité des symptômes que par l'énergique constitution du malade : saignée, sangsues à la nuque, aux lombes, et sur tant de piqûres un immense cataplasme. Le lendemain il larmoie, son œil est voilé, son cou tiré en arrière, sa figure livide; il respire avec peine, l'air lui manque; il ne peut avaler, ni remuer le bras et la jambe gauche : on lui ouvre les saphènes, on scarifie les cuisses, on le met au bain où il passe plusieurs heures, avec des fomentations froides sur la tête. Le soir, il ne cesse de défaillir, de lutter par des mouvemens pleins d'angoisse contre le mal qui le cloue au lit; il s'éteint dans la nuit, épuisé et couvert d'une sueur froide, avec un flux verdâtre et sanguinolent qui se fait par les narines, lesquelles s'étaient subitement enflées.

Le tissu sous-arachnoïdien de la base et du pourtour des hémisphères était rempli de pus; il y avait beaucoup de sérosité trouble dans les ventricules latéranx. Le quart supérieur de la moëlle de l'épine était déja diffluent.

Je tenais grand compte, on le voit, de la forme sous laquelle se traduisait cette fièvre épidémique. C'est qu'il semblait naturel de rapporter à la gravité et à la spontanéité de la fluxion cérébro-spinale de tels phénomènes d'affaiblissement. N'est-ce pas le cachet des phlegmasies les plus véhémentes d'étouffer les corrélations nerveuses d'organe à organe, d'obscurcir les forces, d'enchaîner la réaction ? Comment ne pas traiter de la sorte des

malades dont le plus âgé n'avait pas quarante ans, qui tous étaient frais de visage, pourvus de gros muscles et riches en sang? Aussi, ne pouvais-je sortir de cette méthode anti-phlogistique; aux uns l'ouverture réitérée de la temporale ou des jugulaires, des sangsues en grand nombre et des ventouses scarifiées le long de l'épine, aux autres la saignée par les saphènes, les ventouses ou les sangsues aux gras de jambe, à l'anus, au périnée, sur l'abdomen, tantôt la glace sur la tête jusqu'au moment suprême, tantôt des cataplasmes que l'on prolongeait sous la colonne vertébrale; souvent des bains, deux par jour, de trois heures de durée, avec des affusions sur la tête; des lavemens trois, quatre fois dans les vingt-quatre heures; l'eau pure à la glace, la tisane de veau, de gomme, d'orge, de riz, l'émulsion, le petit-lait, la limonade, l'orangeade, l'eau de Seltz, coupée avec moitié d'eau chargée de sirop de tussilage ou de guimauve, l'eau albumineuse.

Je ne sollicitais point de trouble, ni de réaction compromettante : lorsque les malades arrivaient frissonnants, je me bornais à les faire couvrir et à les réchauffer par de l'infusion de tilleul, d'hysope ou de véronique, et dès qu'ils se ranimaient, j'agissais; pas un succès pourtant. C'est alors que j'associai aux émissions sanguines les topiques stimulants, révulsifs, qui me parurent indiqués par la malignité d'une maladie que les seuls anti-phlogistiques ne pouvaient maîtriser, et par le manque d'innervation qui se montrait dès le début. Je n'en fus pas plus avancé.

L'association des topiques révulsifs aux délayans et aux émissions sanguines est non moins inefficace. — Un soldat de vingt-ans et du douzième régiment de ligne, entre à l'hôpital, privé de connaissance, froid, avec la langue sèche, avec des vomissemens et de la diarrhée, le pouls petit, inégal et fréquent : sinapismes aux membres inférieurs, limonade cuite. Le lendemain, la peau a pris de la chaleur, le pouls de l'éléva-

tion, mais la figure est contractée, l'œil douloureux, la céphalalgie s'établit, deux saignées et nouvelles applications de moutarde, lesquelles se font tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Le troisième jour, les douleurs de tête augmentent, et se propagent aux reins et aux hypochondres, le corps se décolore et s'enraidit; lavemens émollients, huileux, bains avec affusion, glace à prendre par petits fragmens, trente sangsues aux malléoles, cataplasmes saupoudrés d'euphorbe aux coudes, frictions avec l'alcool de quinquina. Les jours d'après, la tête devient encore plus alourdie, il y a de la somnolence avec des rêvasseries; saignée de la temporale, glace sur le sinciput, même pendant le bain, vésicatoires aux jambes et aux bras. Les cornées se flétrissent et s'ulcèrent, les traits pendent, le cou se retire en arrière et s'incline à droite, le coucher sur le dos que le malade ne peut perdre, le torture et lui arrache de petits cris sans interruption : puis, grandes angoisses et asphyxie lente; le pouls se supprime, la mort a lieu le septième jour.

Pus compact, pseudo-membraneux, déja gris, sur toute la face plane du cerveau et de ses annexes, fonte purulente de la moëlle dorsale dans une étendue de six travers de doigt. La moëlle était là interrompue et ne présentait qu'un fluide. La muqueuse pylorique et duodénale paraissait épaissie et en voie de ramollissement.

Un autre soldat, du même régiment, est apporté à l'hôpital, sourd, froid, insensible, le pouls obscur, la vessie gonflée, les déjections involontaires, rêvassant et se tordant en tout sens. On le réchauffe avec des linges brûlants, des couvertures de laine, des sinapismes et de l'infusion de violettes. Il ne peut sortir de sa stupeur, la figure ne cesse de se déformer douloureusement, il avale avec peine, vésicatoires aux jambes. Après trente-six heures, le teint et le pouls se relèvent; on ouvre la temporale; la piqûre donne peu. Le malade se plaint de bour-

donnemens continuels dans les oreilles, il se frappe le front; on le saigne quatre fois, on applique aussi un grand nombre de sangsues, le long des jugulaires. En même temps, bains chauds, moutarde, frictions avec la teinture de cantharides, sans qu'il s'ensuive une bonne et franche réaction. Si le pouls remonte, c'est pour s'abaisser de nouveau; tantôt le malade est pâle, tantôt coloré, inquiet quand il n'est pas dans la somnolence, la nuque et les reins endoloris, les cornées ternes, les paupières chassieuses et rougeâtres. Il est pris enfin de longs gémissemens, il ne peut plus rester couché sur le dos, tellement il en souffre; on lui cautérise par applications successives du marteau élevé à quatre-vingt degrés de chaleur, la nuque et la région rachidienne. Ces applications durent toute la nuit; le lendemain matin, la peau ayant rougi et s'étant enflammée dans cette immense étendue, mais sans profit pour les douleurs intérieures, il n'y a donc qu'une grande souffrance de plus. Le malade s'éteint, le jour d'après, n'ayant pû se remettre sur le dos, angoissé et se lamentant, la figure plombée, les yeux amincis et paraissant se fondre.

Pus fluide, dans les trois premiers ventricules convertis en un vaste abcès, adhérent, à la base du cerveau et de ses dépendances, destruction de la moëlle épinière au cou et au bas du dos.

J'employai une autre fois ce genre véhément et douloureux de cautérisation; je recourus aux moxas, je sillonnai avec le fer rouge la tête, la nuque, même la plante des pieds; l'insuccès me fit abandonner ces barbares méthodes, tolérables seulement si le malade se tire d'embarras. Force fût de chercher ailleurs, et on verra plus tard, à l'aide d'une grande action médicamenteuse, de simples vésicatoires sur le front, aux tempes, à la nuque, suffire.

L'ouverture des cadavres me montrait que les voies digestives étaient peu affectées ou ne l'étaient pas; j'en augurais qu'el-

les se prêteraient facilement à la révulsion, que celle-ci serait puissante et inoffensive. La saison d'ailleurs secondait le développement d'une gastricité, du catarrhe gastro-intestinal; l'air était humide, le temps pluvieux, la ville avait été submergée; les malades étaient pour la plupart froids, blêmes, avec une réaction faible, qui avortait, presque douteuse. En conséquence, j'en vins à la vieille méthode des purgatifs par jours alternatifs, méthode actuellement rafraichie et outrepassée: l'insuccès fut le même.

Insuffisance du traitement par les purgatifs répétés. — Un sergent de voltigeurs est conduit à l'hôpital, triste et affaibli depuis la veille, la figure jaune et froide, la tête fatiguée, les yeux enfoncés et humides de larmes que lui arrache une douleur rongeante dans la nuque, qu'il ne peut tourner. Il n'urine pas, il frissonne, il a des vomituritions, des aigreurs, la langue blanche, chargée, limoneuse, mais l'épigastre peu tendu : infusion de chicorée avec cinq centigrammes de tartre stibié et soixante grammes de sel de Glauber; le ventre s'ouvre sans tranchées et considérablement. L'immobilité du cou qui est fatalement entrainé en arrière, augmente, et le larynx fait saillie en avant. Le lendemain, casse et séné en lavemens qui évacuent encore, sans toutefois atténuer le sentiment interne d'un malaise profond et de l'endolorissement qui s'empare de toute l'épine. Réitération de l'éméto-cathartique; déjections bilieuses, écumantes; retirement de ventre sur la colonne vertébrale, et suppression presque totale de l'urine. La température de la peau reste d'ailleurs très abaissée, et l'appareil de la circulation ne réagit pas; on le dirait frappé de stupeur, de paralysie. Il en est de-même du poumon; la respiration devient haute et rare, l'inspiration incomplète et lente : espèce d'asphyxie qui s'organise. Le cinquième jour, manne et huile de ricin, puis huile de croton-tiglion. La figure s'impressionne de terreur, la voix faiblit et

ne forme plus qu'une longue plainte; le malade est dans son lit placé tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, racorni et tout d'une pièce, la colonne vertébrale, presque en arc de cercle, avec des sugillations livides sur le tronc, et le nez fluant. Il meurt froid comme marbre, le dixième jour, et déja dans l'exténuation squelettique.

Le tissu cellulaire sous-arachnoïdien était infiltré d'un pus épais, qui avait gagné jusqu'au réseau de la pie-mère, dans les anfractuosités du pourtour et de la base du cerveau. Les ventricules étaient remplis d'une sérosité louche; la moëlle de l'épine, diffluente dans la région cervicale, s'était fondue en une bouillie verdâtre, au bas du dos, et avait disparu vers la queue de cheval.

D'autres fois, je commencais par l'émétique ou par l'ipécacuanha.

Prompt et funeste effet du vomitif. — Je trouvai à ma visite une fille de douze ans, qui avait vomi des matières porracées, qui avait la langue limoneuse et la bouche remplie de phlegmes, qui se plaignait beaucoup de pesanteur de tête et des reins, avec les yeux obscurcis, la peau d'une chaleur assez âcre, le pouls petit et fréquent. L'interne lui avait donné, la veille, un calmant qui n'avait pas diminué ses angoisses, ni son insomnie. Le ventre était souple et indolore, l'état saburral saillant, la matière mobile. J'essayais donc de secouer les humeurs et d'ébranler les organes avec de l'ipécacuanha, le préférant à une purgation, dont le mode d'agir, quoique plus lent, inquiète davantage et est moins retentissant. On gorgea la malade d'eau tiède, malgré le mal des mâchoires, elle vomit beaucoup et facilement, puis se décolora, se couvrit d'une sueur glaciale, perdit ses sens, et s'éteignit sous les sinapismes dont mon interne la couvrait.

J'ouvris le cadavre, j'interrogeai tous les tissus; de traces

de lésion, nulle part. Ce fait était écrasant. La mort que la gravité des symptômes et la nature de l'épidémie pouvaient faire présager, provenait peut-être du remède.

J'insistais sur les sels neutres, l'eau de Sedlitz à dose purgative, sur les drastiques, sur le tartre stibié à la manière de Rasori, sans que vomissemens ni diarrhée en augmentassent. C'est que ces perturbations gastro-intestinales, spontanées, par lesquelles éclatait souvent la maladie, ne dépendaient pas d'un malaise direct, d'une phlogose sub-aiguë locale, d'un arrêt de saburres; mais émanaient du dérangement de l'action nerveuse, de la grande souffrance de l'encéphale, de l'épine et des nerfs qui en partent.

Je poussais le calomel à des doses énormes, qui étaient suivies de ptyalisme et d'un scorbut auquel les malades étaient d'ailleurs disposés.

Inutilité du calomel, même à doses élevées. — Un des hommes les plus robustes de la garnison est apporté, se mourant, pâle, les yeux enfoncés et le cou enraidi: on l'avait médiocrement saigné à la caserne; il n'était alité que de la veille. De grandes angoisses d'estomac, avec des nausées et le hoquet, se joignaient à son mal de tête: par momens il perdait connaissance et tombait dans des convulsions, vomissant alors des matières verdâtres et allant en diarrhée; puis, il revenait à lui, anéanti, glacé, avec le pouls misérable. Je fis du calomel la base principale du traitement. Ce malade en prenait un ou deux grammes dans les vingt-quatre heures, et il atteignit en dix jours la dose de quatorze grammes. Les gencives s'étaient ulcérées, une salivation épaisse, abondante, s'était établie, les mouvemens paraissaient moins douloureux, les spasmes avaient cessé, le pouls avait acquis quelque plénitude; mais il restait du trouble dans les idées, une telle inertie de sentimens et de volonté, un défaut si absolu de tout appétit, qu'il se serait laissé mourir

de faim sans mot dire. Plus tard, ses yeux qui étaient enfoncés s'atrophièrent, les cornées se couvrirent de taies, les paupières de chassie; son nez se tuméfia et jeta beaucoup d'humeurs. Il périt enfin dans une sorte de phthisie nerveuse, puant de la bouche, salivant encore beaucoup et fournissant ainsi un cruel exemple de l'inutilité, en temps d'épidémie, des révulsions les plus énergiques et les moins contestables.

Les vaisseaux de la dure-mère étaient gorgés de sang, l'arachnoïde était soulevée par de la sérosité, tant au dehors qu'au dedans du cerveau. Il y avait un foyer de pus dans chaque ventricule latéral; le cervelet et la moëlle allongée étaient suppurés, putrilagineux.

Les glandes parotides, sous-maxillaires, sous-linguales, étaient desséchées et avaient participé à l'exténuation de tout le corps: le pancréas était plus dur que d'ordinaire. Le tube alimentaire ne présentait qu'un amincissement de la muqueuse gastrique surtout près du pylore.

Les frictions mercurielles sur les membres et sur l'épine, poussées avec activité et jusqu'à salivation, pendant l'emploi intérieur du calomel ou des autres purgatifs, ne firent pas mieux.

Ces moyens, n'importe leur force d'action, seuls, étaient impuissants; ils ne le furent pas moins, associés aux saignées générales ou capillaires, aux bains, aux anti-spasmodiques, aux excitans fixes. Quelle que fut leur combinaison successive, en raison des indications du moment, il fallut ne point y mettre d'espoir et n'y recourir que par manière d'acquit.

Point de déperdition sanguine, point d'anti-phlogistique indirect tel que les purgatifs, les diurétiques, les mercuriaux, par conséquent point de déperdition humorale; seulement des bains, des topiques émollients, des révulsions douces, des boissons délayantes, mais suffisamment nutritives, l'expectation pure en un mot, cela fut tout aussi infructueux.

L'appareil de faiblesse qui existait dès le début, les frissons qui précédaient et qui se renouvelaient souvent, les alternatives de réaction fébrile et d'abattement avec sueurs froides, qui semblaient indiquer une fièvre algide, me firent employer les toniques et en particulier le quinquina. Je les donnais non-seulement comme on le pratique quelquefois dans les fièvres graves, après que leurs premiers stades ont été traités par la saignée, les évacuans, les antiphlogistiques, mais encore dès le principe, à doses élevées, et combinés, les volatils, avec ceux qui ne le sont pas. Ces médicamens étaient supportés à merveille; ils ne provoquaient pas plus de vomituritions, n'occasionaient ni hoquet, ni météorisme abdominal. La langue restait pâle et humide ou se dessechait faiblement, il ne survenait pas comme dans les fièvres putrides, de ces diarrhées qui énervent si vite, et qui forcent à suspendre le quinquina, mais le mal des mâchoires, l'assoupissement, les convulsions, la raideur du cou et des lombes n'en étaient pas atténués, et les malades succombaient, les uns promptement, les autres plus tard, tous d'une manière misérable et avec d'horribles angoisses. Et cependant ils prenaient des potions avec le sulfate de quinine et l'extrait de polygala, avec la teinture de musc, d'ambre, de castoréum, chaque jour, des décotions de seize à vingt grammes de quinquina ou de serpentaire, acidulées, la limonade minérale, de l'eau vineuse, de la bière, du café, des juleps avec l'éther, le vin d'opium, l'esprit de Mindérérus; que sais-je, encore? J'essayai de tout, mes confrères firent de même, et toujours, après tant de tentatives, la mort.

Voici un exemple de cet insuccès profond de la méthode excitante, pris entre beaucoup d'autres.

Impuissance des toniques. — Un fusilier du soixante-unième est apporté à l'hôpital de grand matin, privé de ses sens, dans un état de raideur et de spasmes convulsifs, froid et ayant la

face d'un moribond. Il rejette par la bouche des gorgées de bile, il a la langue épaisse, il lâche sous lui, sans le sentir. On le réchauffe avec la bassinoire, avec des cataplasmes de moutarde, on lui fait avaler de temps à autre, en lui serrant les narines, quelques cuillerées d'un julep avec l'eau de menthe, l'élixir de Haller, l'extrait de genièvre et de quinquina. Sa respiration est rare et faible, son pouls très petit : ses forces se relèvent un peu dans l'après-midi, et la sensibilité semble renaître. Il boit à plus longs traits; on lui donne de l'eau de salep, aiguisée avec du café.

Les jours qui suivent, ses muscles paraissent se raidir plus douloureusement encore, il se lamente quand il remue, sans être froid il ne reprend point sa chaleur naturelle, il boit avec effort, il n'urine pas, et il faut le sonder matin et soir; sa figure toute morne est grandement décolorée, ses yeux s'enfoncent et leurs pupilles se dilatent, il souffre dans le cou et le derrière de la tête, par momens il s'assoupit et rêvasse. L'eau vineuse, la décoction de quinquina, de l'écorce de Winter, des lavemens camphrés, l'acétate d'ammoniaque, le musc, le bouillon lui sont tour-à-tour ou simultanément administrés, et ne peuvent réchauffer ce corps où manque la vivification nerveuse, où se dégradent de plus en plus les fonctions des sens. La peau se couvre ensuite de taches livides et d'escarres, les gencives d'une exsudation fétide et sanguinolente, les cornées de chassie et d'ulcères, le nez s'enfle et coule. Le dix-septième jour, le malade cesse de vivre, racorni et branlant sa tête avec inquiétude, malgré la raideur de son cou, l'immobilité du tronc, malgré son immense abattement.

Toute la base du cerveau et du cervelet, la protubérance annulaire, la queue de la moëlle allongée étaient encroûtés d'un pus compact, épais, vert; la moëlle cervicale en détritus.

Rien assurément n'avait altéré l'énergique simplicité de la méthode excitante.

Combinée avec d'autres, elle était non moins impuissante.

L'application successive des émissions sanguines, des réfrigérans, des purgatifs, des révulsions sur la peau, des toniques, ne peut guérir. — Un militaire, du douzième de ligne, sanguin, fortement constitué, arrive à l'hôpital, saigné de la veille, cruellement angoissé, avec les membres froids, le pouls petit, concentré et fréquent, accusant de vives douleurs de tête et d'estomac, la langue couverte d'un enduit blanc, sec sur les bords : on promène des sinapismes sur les coudes, les genoux, à la plante des pieds, on donne de la limonade.

Le jour d'après, la peau a repris de la chaleur, l'artère de l'élévation, je veux faire ouvrir la saphène, le malade s'y refuse ; quarante sangsues aux malléoles, leurs piqûres fluent beaucoup. De l'abattement s'ensuit le lendemain : la langue est très-sale ; soixante et quinze grammes d'huile de ricin ; sur le soir, on applique encore des sinapismes. Dans la nuit, une réaction brusque surgit et le mal de tête redouble, il s'y joint de la rougeur aux pommettes et une excessive rigidité des muscles du cou. Le quatrième jour, saignée de la temporale, deux ventouses scarifiées et cataplasme à la nuque ; on continuait la limonade, on y associe l'eau de gomme: le cinquième, de nouvelles ventouses sont posées au-dessous des précédentes. Puis le malade commence à pleurer, à balancer la tête, à la frapper de la main ; elle se renverse violemment sur les épaules ; bouillon de veau avec soixante grammes de sel d'Epson. Le septième jour, urines par regorgement et ballonnement de l'hypogastre, on place une sonde : le malade rêve, prend la figure longue et triste, les yeux hagards ; ses pupilles s'élargissent, glace sur la tête : le huitième, vésicatoires aux gras de jambe, frictions avec la teinture d'arnica, embrocations camphrées : des déjections jaunes, puantes, séreuses, surviennent et affaiblissent ce malade que ses maux de

tête ont déjà miné ; lavemens avec l'eau de camomille et le sulfate d'alumine, eau de riz vineuse. Dixième jour, plaques violettes sur les fesses, présage de gangrène, on les recouvre de sparadrap ; le coucher qui avait lieu sur le côté droit, devient irrévocablement dorsal. Le jour suivant, décoction de quinquina et de valériane, sirop de coings et eau de fleurs d'oranger, bouillon et limonade vineuse. Le douzième, on renonce à la glace, et la décoction tonique est administrée deux fois dans le jour ; on y ajoute quatre décigrammes de musc et le suc d'un citron. Le treizième jour, les cornées se ternissent, les traits tombent, des rêvasseries plaintives qu'interrompent par fois de petits cris hydrencéphaliques, absorbent le malade, qui pourtant ne déraisonne pas ; vésicatoire sur le sinciput. Il vit encore vingt jours et s'exténue. On lui donne du lait et des purées, on insiste sur les toniques, car les fesses et les trochanters se couvrent d'escarres ; puis il s'en forme une derrière l'oreille gauche, et plus tard l'hélix de l'oreille droite se mortifie.

La toile arachnoïdienne était opaque et jaunie par le pus, les ventricules latéraux étaient remplis d'une sérosité louche ; la partie postérieure du corps calleux et de la voûte à trois piliers, la moëlle épinière étaient ramollis, diffluents ; la queue de cheval avait été détruite et résorbée.

Le cachet spasmodique qui avait paru et persisté dans plusieurs de ces maladies m'avait fait recourir assez souvent au laudanum liquide et à d'autres préparations opiacées. J'y attachais peu d'importance, j'étais étonné pourtant de voir qu'elles ne provoquaient pas de narcotisme, mais diminuaient au contraire la somnolence. Leur emploi, pendant quelques jours, semblait imposer un temps d'arrêt aux convulsions et aux symptômes graves, qui empiraient ensuite; et l'impuissance de ces remèdes me semblait toute naturelle, quand c'était l'insuffisance de leur dose, qu'il aurait fallu accuser. Un fait enfin m'éclaira.

L'opium se montre le seul médicament, approprié à la nature de l'épidémie. — Une petite fille grasse, forte, sanguine, intelligente, est prise de vomissemens verts, avec grand mal de tête et des yeux. Sa figure s'injecte d'un teinte brune, qui indique la stase du sang dans les capillaires ; le lendemain, cette enfant est tout raide, crie lorsqu'on la retourne sur son lit, et son cou violemment renversé en arrière fait saillir le larynx et la trachée. Cette raideur se maintient et se convertit en une immobilité si douloureuse, qu'on ne saurait la regarder comme musculaire et la confondre avec un torticolis. Les vomissemens s'arrêtent, toutefois le corps se refroidit, et l'injection passive augmente. Le sur-lendemain, la malade a perdu sa vivacité, elle avale difficilement, reste assoupie, ne parle plus, mais elle conserve son intelligence. La fièvre se déclare ensuite, irrégulière, avec des paroxismes inégaux quant à l'heure, la forme, la durée. Des sangsues aux malléoles, des doses modérées de calomel, des infusions béchiques, des délayans n'atténuent aucun de ces symptômes. Puis, la persistance du renversement du cou, des douleurs vertébrales, l'accroissement de l'insensibilité, la défécation involontaire, les urines par regorgement, l'amaigrissement qui marche vîte, les spasmes cloniques, instantanés, des membres, des lèvres, me font recourir au vésicatoire entre les épaules, à de petites doses d'extrait d'aconit, à des potions avec le laudanum liquide que je remplace ensuite par l'extrait thébaïque lui-même, lequel réveille la malade loin de l'assoupir davantage, et me parait diminuer peu à peu la rétraction et l'endurcissement de la nuque. Les paroxismes ne cessant point, j'associe à ce médicament le sulfate de quinine, plus tard l'extrait de quinquina, la teinture de musc, et enfin en deux mois, à l'aide du lait, du bouillon, de l'eau

vineuse, et de ces moyens combinés, de l'opium surtout dont elle consomma une assez grande quantité, relativement à son âge, cette petite malade revint à la vie. Lorsqu'elle commença à marcher, elle avait peine à garder l'équilibre ; tellement son cou et son torse étaient encore entraînés en arrière : les jambes étaient décharnées.

Les réflexions venaient en foule :

L'opium n'avait pas accru la somnolence ; il avait vivement éveillé l'enfant :

Il n'avait point enchaîné les mouvemens de la vie ;

Il n'avait point poussé à l'asphyxie lente ;

Il n'avait point accru l'engorgement cérébral, ni aggravé les symptômes qui en émanaient le plus directement ;

Il avait été pendant très-longtemps et bravement supporté ;

A lui semblait appartenir l'honneur de la cure, puisque dans tant d'autres cas identiques, les mêmes médicamens, moins l'opium, n'avaient point prévenu la désorganisation du cerveau et la mort.

C'était à y penser.

Je me rappelai alors ce que j'indiquais tout-à-l'heure, c'est à dire que dans beaucoup d'occurences, les juleps laudanisés avaient, pendant plusieurs jours, manifestement suspendu ou atténué les spasmes, la stupeur, la chute des forces ; qu'ils avaient excité la diaphorèse et converti la somnolence en sommeil ; ce qui avait donné des heures de réveil net et bien décidé. Si le succès n'avait pas suivi, la faute n'en était-elle pas à l'insuffisance des doses d'opium ? La cure qui précède n'était-elle pas due à une administration moins timide de ce médicament ? Je résolus d'entrer plus hardiment encore dans cette voie.

La cuisinière d'un pâtissier, femme laborieuse, rouge de figure, maigre, grêle, âgée de trente-trois ans, est saisie de

douleurs de tête vives à en devenir folle, lesquelles se propagent le long de l'épine, et rendent les membres douloureux et difficiles à mouvoir. Ses yeux deviennent rouges, mais ternes en même temps ; l'insomnie qui avait précédé s'allie au délire ; on transporte la malade à l'hôpital. Une saignée, une application de sangsues, un purgatif avaient été administrés plutôt à son détriment qu'à son bien. Elle ne connait pas, elle est dans la stupeur, elle en sort pour pousser des cris aigus ; si des intervalles lucides apparaissent, elle les passe à se plaindre de la tête et de la nuque. Comme le renversement en arrière du haut de l'épine lui rend pénible le coucher sur le dos, elle se tient instinctivement tantôt à plat ventre, tantôt sur les côtés, accroupie alors. L'opium est administré, et poussé promptement à la dose de trois, de quatre décigrammes dans les vingt-quatre heures, dissous dans un julep ; car le délire, l'opisthotonos, la couleur sanglante des conjonctives, la fixité des yeux, la chassie des bords libres des paupières, la décomposition des traits, l'étouffement, la fréquence et la pauvreté du pouls, le froid de la peau ne cessent d'augmenter. Ensuite, comme la tête se perd entièrement, ce qui me fait présumer la coexistence d'une inflammation du haut de l'encéphale avec celle des ventricules et de la base, je viens en aide à l'opium par un ample vésicatoire sur le front et le cuir chevelu. Petit-à-petit, la malade parait se calmer et le pouls acquérir quelque élévation. J'insiste sur ce remède que l'insuccès des premiers soins rendait plus précieux ; le vésicatoire suppure en même temps. La malade parle enfin et me reconnait ; puis, par momens, délire vague, non bruyant, qui cesse à une forte interpellation. Pendant plusieurs semaines, elle ne voulut pas prendre d'autre position que celle du coucher sur le ventre, elle soutenait sa tête, alternativement sur l'une et l'autre main, ou le menton sur deux carreaux. Une immense escarre qui s'étendait des

lombes au sacrum rendit sa convalescence très-longue. Je lui fis prendre en dernier lieu beaucoup de quinquina en extrait et en décoction, du camphre, du café, du chocolat, de l'eau vineuse, pour la prémunir contre la résorption purulente; plus tard, du lait d'ânesse. A plusieurs reprises, je suspendis l'opium, mais il importait vîte de le donner de rechef : la lividité de la face, la stupeur, la déraison, les cris, les larmes, les tremblemens de la langue, l'abaissement du pouls m'y contraignaient. Ce remède fut continué, pendant deux mois environ, à doses variées, toujours assez hautes, avec des interruptions plus ou moins brèves, en raison du plus ou moins de promptitude que mettaient à se reproduire les accidens nerveux. La malade ne sortit de l'hôpital qu'à la fin de juin.

Une des infirmières qui la soignaient, âgée de trente ans et très-robuste, se prend aussi de fréquence au pouls, d'oppression, de terreur, d'injection des yeux, de céphalalgie atroce et qui lui arrache des larmes, de douleurs dans la nuque et dans le dos, avec rétraction de ces parties. Elle crie par momens, elle ne peut presque pas avaler, elle se crispe si on la touche, tellement la sensibilité de la peau est excitée. Je n'hésite pas, et au lieu de prescrire comme naguères d'inutiles saignées, moi qui les ai vues depuis tant d'années si puissantes, si héroïques, qui les ai pratiquées avec un rare bonheur, je me décide sur le champ pour une potion avec cinq décigrammes d'extrait d'opium. Le soir, la figure est moins grippée, la moiteur abonde ; la malade qui laisse à peine tomber quelques mots, qui a la voix cassée, est moins poursuivie de sinistres pressentimens, elle ne dort pas : autre potion avec vingt-cinq centigrammes de ce médicament ; achevée à quatre heures du matin. A neuf, elle remuait, sans trop souffrir, le tronc et la nuque qui, la veille, étaient si raides, si durs et si immobiles, elle avalait par gorgées et sans autant de spasmes, elle se lamentait moins de la tête. L'opium ne l'ayant point

assoupie, quoiqu'elle en eût pris soixante et quinze centigrammes en seize heures, fut continué, les jours d'après, à la dose de deux, puis d'un décigramme. Le cou reprit sa souplesse assez tôt, les yeux dérougirent, le nez se détuméfia et ses ailes se rapprochèrent, mais la voix resta cassée, et la figure eut une grande et douloureuse expression d'abattement pendant quinze jours. Le onzième jour, angoisse et crampe d'estomac qui se dissipèrent par des frictions avec l'eau distillée de laurier-cerise, par des cataplasmes de farine de graines de lin, par des pédiluves avec de la moutarde et par deux juleps avec la teinture de musc.

Un soldat, du soixante-unième régiment, vigoureux, empourpré, se plaint de la tête et tousse. Comme il est très-languissant, quoique seulement indisposé de la veille, je crains l'épidémie régnante et ne prescris qu'un bain de pied et que l'infusion de violettes. Le lendemain sa nuque est déjà douloureuse et gonflée, raide et renversée en arrière; il y éprouve un malaise sourd, vague, profond; il pleure, quoique dur à lui-même; trois décigrammes d'opium. Je pousse ce médicament à des doses même plus élevées, les jours suivants; car l'insomnie, la chaleur des paupières et l'abattement des yeux, le désespoir de la physionomie, la surdité, de vains et incessants efforts pour se retourner dans son lit rendent cette augmentation nécessaire. Le huitième jour, commence un peu de sommeil; il y eût plus de facilité à parler, à ouir, à se mouvoir, la défécation se fit, les urines coulèrent, mais les yeux restant ternes, chassieux, avec des ulcères aux cornées, le remède fut poursuivi, toutefois en moindre quantité. Du bouillon, de la bière, de l'eau vineuse remplacèrent l'eau pure et le petit-lait. Plusieurs fois, par la suite, je cessais tout-à-fait l'opium: les gencives devenaient plus noires, plus fongueuses, les exhalaisons de la bouche plus puantes. L'œil

droit se remplit de pus, et j'en augurais la fonte, lorsque vers la mi-Février la résorption de cet hypopion se fit avec assez de promptitude. L'œil redevint brillant comme l'autre, mais très-amoindri, avec l'iris adhérent et clos. Ce malade séjourna à l'hôpital, soixante-trois jours.

Si jamais homme fut, par caractère, par tempérament, par âge, par excès de vigueur musculaire, dans le cas d'être phlébotomisé à outrance, c'était celui-là. Tant il est vrai qu'une maladie qui se manifeste sous de redoutables influences d'épidémie, brave les méthodes de traitement, convenables dans les temps ordinaires.

Une religieuse à l'hôpital, âgée de vingt-trois ans, grasse et fraiche, se portant bien le matin, est atteinte à midi de vomiturítions verdâtres et d'un soudain mal de tête qui lui arrache des cris. La douleur et la rétraction du cou s'y joignent bientôt, puis celle des lombes ; le soir à cinq heures, elle avait déjà pris trois décigrammes d'opium dans un julep que l'interne lui avait préparé, et je la trouve encore cruellement angoissée, presque sur son séant, la tête renversée sur des carreaux, contre lesquels semblait se raidir la colonne vertébrale : peu de fièvre, mais des rougeurs livides sur la figure, comme par asphyxie. Réitération du même julep opiacé; insomnie ardente, pressentiment de mort, œil terne, respiration lente et haute, agitations incessantes dans les membres, brisement dans le dos, cardialgie, spasmes d'entrailles, déjections séreuses. J'insiste sur l'opium, je fais ajouter des fomentations huileuses, émollientes, des ventouses sèches sur l'abdomen, des lavemens de pariétaire et de pavots. Ces accidens se calment petit-à-petit ; quant à la tension de la nuque et à la douleur déchirante de l'encéphale, elles diminuent ; il ne reste, le quatrième jour, que de la pesanteur de tête et qu'un peu de vague dans les idées. En soixante et dix heures,

la malade avait consommé dix décigrammes d'opium ; elle ne le prit plus ensuite qu'à faibles doses et ne tarda pas à s'en passer.

Après sa guérison, on amena une fille de douze ans, qu'on avait vainement traitée depuis huit jours par la saignée et les sangsues. Elle se mourait, déjà profondément amaigrie ; ses talons touchaient aux fesses, la tête renversée en arrière se trouvait sur la même ligne que les talons, et la colonne épinière se tordait en arc de cercle. Les yeux demi-fermés, cette enfant criait au moindre attouchement, ou si l'on s'appuyait sur son lit ; elle criait encore, même si l'on passait, se désolant à appeler sa mère. Puis interrogée, elle répondait avec ennui, *ah ! de ma tête, ah ! de mes reins ;* tirant la langue, ne déraisonnant pas d'ailleurs, faisant effort pour vous regarder, et souvent le chef presque pendant hors du lit, de telle sorte qu'elle paraissait près de tomber. L'opium fût le seul remède auquel j'eûs recours, elle en prenait deux, trois ou quatre décigrammes dans les vingt-quatre heures : on la nourrissait avec du bouillon froid et de l'eau d'orge sucrée ; elle n'aimait pas le lait. Deux ou trois vésicatoires furent appliqués et maintenus suppurants sur la région rachidienne. Plusieurs fois, cette malade parut tomber en agonie, s'affaisant, le pouls filiforme, les yeux éteints, respirant à peine ; l'opium la relevait un peu : elle en consomma pendant trois semaines et guérit.

Le médicament que j'ai le plus utilement associé à l'opium a été le sulfate de quinine. Souvent cette combinaison était motivée sur des tendances paroxistiques de la maladie, quelquefois en dehors de ces tendances, par le seul fait du manque de réaction, de l'insuffisance de la chaleur vitale, de la petitesse et de l'abaissement du pouls, de la décoloration de la peau, de l'asphyxie par défaut de ton.

Caractère paroxistique de la fièvre, association du quinquina à l'opium. — Un fourrier du douzième régiment est porté à l'hôpital, se plaignant de la tête et du dos, ayant les membres brisés et endoloris. Il rêvasse sur le soir, et sa peau dont la chaleur était peu marquée se refroidit davantage; pouls mou, petit et compressible. La nuit se passe assez paisiblement, le lendemain, sueur, face grippée, œil inquiet, paupières rouges et chassieuses, déchirement dans la nuque et les reins: après quelques frissons obscurs qui surviennent dans l'après-midi, le pouls s'élève et s'accélère; ce qui se reproduit, les jours suivants, avec plus d'intensité, malgré le petit-lait, l'orangeade, les cataplasmes et les lavemens, malgré des doses quotidiennes d'opium. Le sixième jour, ce malade se prend brusquement à hurler, à se lever, à vouloir courir dans la salle; mais la tête tirée en arrière, le dos enraidi, les jambes affaiblies et douloureuses, il se laisse cheoir. On le fixe dans son lit, il y tempête; il grimace d'une manière hideuse, les yeux hagards, injectés, immobiles et retirés dans l'orbite; on lui applique aux jambes des sinapismes qui les ulcèrent, on lui douche la figure et le front avec de l'eau froide, on le met dans un bain. Tout cela ne suffit pas à le calmer, lorsque je joins un gramme de sulfate de quinine aux deux décigrammes d'opium qu'il prenait dans la journée. Le lendemain, il est plus tranquille malgré une nuit orageuse; le remède est réitéré; la forme paroxistique cesse, puis les douleurs du cerveau et de la moëlle se dissipent à leur tour. Il n'y survit qu'une immense faiblesse, que de la stupidité dans le regard et dans la pensée, que de la lenteur dans la parole, que je corrige petit-à-petit par les potions toniques, l'extrait de quinquina, le musc, par l'insistance sur l'opium, par l'eau d'orge vineuse et par une bonne alimentation.

Un de ses camarades le suit bientôt à l'hôpital, frissonn-

ant, froid, dans le délire, criant, riant, pleurant, se tordant les bras, soulevant sa poitrine en haut et en avant avec une incurvation inverse et très-grande par-conséquent de la nuque et du dos en arrière, l'œil effaré, ouvrant démesurément la bouche et tantôt la rapetissant et la poussant en avant en forme de tuyau très-étroit, le pouls d'ailleurs faible, presque misérable, la peau décolorée. Il souffrait de la tête depuis quelques jours, il était triste, taciturne; il avait eu des accès dans l'automne, et ces accidens prenaient plus de violence, tous les soirs. Un gramme de sulfate de quinine et trois décigrammes d'opium dissous dans un julep sont incontinent donnés et réitérés l'après-midi : avec un plein succès; car le délire et les spasmes de la face s'affaiblirent, le malade but, prononça quelques paroles raisonnables; sa peau se réchauffa, se couvrit de moiteur, la rétraction du cou et de l'épine diminuèrent. Le lendemain, même potion, et le jour d'après, une demi-dose; en tout trois grammes et demi de sel fébrifuge et onze décigrammes d'opium. Le cinquième jour, purées au bouillon; convalescence prompte : les symptômes avaient paru mortels.

Affaiblissemment profond et radical des forces; association du quinquina à l'opium. — On apporte à l'hôpital un portefaix, frappé de la veille, de douleurs sur-aiguës dans la tête, de crampes dans le dos, d'un retirement de la nuque tel que l'occiput était renversé sur les omoplates. Il était pâle, il avait les yeux ternes, les paupières gonflées et rouges, la peau jaune et froide, le pouls peu fréquent et sans consistance, il urinait peu, il se vidait médiocrement en diarrhée: deux ou trois vomissemens verts avaient précédé. L'opium lui fut tout de suite administré, trois à quatre décigrammes dans les vingt-quatre heures, et continué pendant plusieurs jours avec diminution graduée et enfin très-manifeste du mal de tête, de l'intumescence des yeux, de la fixité du regard, de la peur de mourir, du

renversement du cou, de la raideur du corps, si grande que ce malade ne pouvait rester couché que sur le ventre, le menton posé sur son oreiller. Mais la pâleur et la réfrigération de la peau, l'exiguité du pouls ne passant point, je recourus alors à d'assez fortes doses de sulfate de quinine, combinées avec ce même opium, puis à la résine de quinquina, à l'eau vineuse, au café, aux eaux spiritueuses avec l'élixir de Mynsicht. Sous cette influence, le pouls prit enfin de l'ampleur, la peau, la physionomie, et la volonté s'avivèrent, les lividités des coudes, des trochanters se résorbèrent, l'enduit fétide et fuligineux des dents, des gencives et des lèvres qui avait paru presque dès le début, s'évanouit, et la dégénérescence septique qui aurait emporté le malade, s'arrèta.

Cet appareil de faiblesse contrariait si peu l'opium et s'en accommodait au-contraire si bien, que sans ce médicament les toniques n'auraient point réussi. Qu'on se rappelle ce qui a précédé.

Je préfère, dès que je m'y décide, le sulfate de quinine aux autres préparations de quinquina; ce sel est plus soluble et plus vîte absorbé, sous un très-mince volume il jouit d'une grande vertu, il répugne moins aux malades.

On transporte à l'hôpital un soldat du douzième régiment; il est raide comme une pièce de bois, lorsqu'on l'enlève de dessus le brancard pour le poser sur son lit; il gémit sourdement et sans interruption, il ne se plaint que de la tête et des lombes. Son pouls est lâche, vide et petit, la figure bouleversée, l'œil fixe et éteint, la peau froide; il semble se mourir. Trois décigrammes d'opium dans une potion lui sont marqués par l'interne; je les réitère le lendemain; et le troisième jour, cette impuissance des muscles, cette chute des traits, cette décoloration de la peau augmentent malgré l'amoindrissement de la céphalalgie, malgré quelques heures de sommeil. J'asso-

cie à l'opium le sulfate de quinine à fortes doses pendant trois jours, et à doses décroissantes, les jours d'après. Plus tard, un peu de décoction de quinquina et quelques juleps camphrés et musqués achevèrent la réhabilitation des forces épigastriques et circulatoires.

Cette association des toniques et des sels de quinquina en particulier, s'appuyant comme dans les deux premiers faits sur une allure de redoublement périodique, comme dans les deux autres sur la ruine des forces, m'a réussi dans plusieurs autres occurences. Je n'en donne pas le détail, qui ne serait qu'une répétition des mêmes tableaux et de la valeur du même moyen.

L'efficacité de l'opium une fois constatée, j'avais fini, à l'imitation des Épidémistes, nos prédécesseurs, par le conseiller dans tous les cas, dès le premier jour, que la forme fut de faiblesse ou d'excitation, cérébro-spinale ou gastro-céphalique, sans presque tenir compte des tempéramens, l'associant rarement à la saignée et ne la pratiquant que médiocre, le combinant plutôt avec les stimulans diffusibles, avec les toniques fixes. Je m'en servais encore dans les autres maladies qui se développaient sous la même condition d'atmosphère locale, fièvres éruptives, oreillons, érysipèles, angines, pneumonies, ici à moindres doses et soutenu par de larges et nombreux vésicatoires. Lorsque je m'en passais, ces maladies se prolongeaient au-delà de leur terme ordinaire ou tendaient à la décomposition scorbutique, aux vibices, à la stupeur et à la mort.

Sydenham avait déjà dévoilé la ressemblance, quant au fond, de toutes les maladies aiguës, pendant des constitutions épidémiques, même de plusieurs années de durée; et leur simple différence, quant à la forme, selon les modifications que leur imprimaient soit les changemens de saison, soit l'impor-

tance de l'appareil compromis. La conclusion pratique qu'il en tirait, c'est que les principaux moyens de curation devaient rester les mêmes, que la maladie fût une fièvre, un engorgement, un exanthême ou une inflammation du printemps, de l'été ou de l'hiver.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dès le jour où l'opium, médicament d'importance, non employé dans l'épidémie de 1840, dans le commencement de celle de 1841, est mis en avant, la mortalité fléchit, et des cures se font, plus nombreuses à mesure que je deviens plus hardi. Il faut donc rapporter à l'introduction de ce remède un tel et si inespéré changement. Tout échouait sans lui; seul il réussit, avec lui tout réussit aussi.

D'autres médecins s'en convainquirent. Au commencement, ils n'osaient faire comme moi; lorsqu'on nous réunissait, en consultation, ils consentaient bien à donner l'opium, sur mes assurances, malgré la stupeur des malades, mais à petite dose, mais altéré par d'autres remèdes; leurs malades mouraient. Ils se décidèrent enfin à agir de même et allèrent tout aussi loin. Nous ne comprenions pas d'abord que cet état pût s'accommoder de doses si extraordinaires d'opium, nous avions peur de nuire à nos malades, surtout au début, avant qu'ils fussent un peu impregnés de ce médicament. Et pourtant n'est-ce pas une loi de la nature que la variation de l'effet des remèdes, des poisons, en raison des modifications qu'apporte la maladie? Loi si vraie, que Fallope ne pouvait faire périr avec deux gros d'opium un criminel dont on lui avait promis le cadavre, parce qu'il les avalait au moment d'un accès de fièvre quarte, tandis qu'il succomba, dès que Fallope les lui fit prendre après l'accès.

Comme les jeunes gens qui sont disposés à s'éprendre pour tout ce qui leur parait nouveau ou téméraire, mon interne

donnait, dès que ces malades étaient portés dans l'hôpital, deux ou trois décigrammes d'opium, quelquefois plus, s'ils entraient peu d'heures après ma visite et dix-huit à vingt heures par conséquent avant celle qui suivait. Il m'arrivait souvent, par crainte d'outrepasser l'indication et pour leur donner l'exemple de plus de mesure, de suspendre le remède ou d'en atténuer la dose, j'avais presque toujours tort, et nous y revenions promptement, tant les bons effets en étaient palpables. Au reste, ce médicament auquel je dûs le salut de la moitié des malades, le plus rudement atteints, lors-même qu'il ne les guérissait pas, calmait leurs angoisses et témoignait par là de son action bienfaisante.

Soulagement par l'opium, alors que ce remède ne peut guérir. — Une petite fille de dix ans que l'on avait traitée par les sangsues aux jugulaires et la glace sur la tête, par l'huile de ricin et le calomel, fut transférée à l'hôpital, le cou renversé, les yeux chassieux et rougeâtres, la langue épaisse, le nez gonflé et humide, se tourmentant à crier, à jeter ses bras hors du lit, n'entendant presque pas, voyant à peine. L'opium, seul, modéra ses plaintes, ses angoisses, ses sensations de déchirement dans les reins, et la fit vivre, à ce point que j'espérais la soustraire aux suites de la désorganisation dont elle était travaillée. Elle finit pourtant par succomber dans le marasme, toute racornie, les jambes retirées sur les cuisses, celles-ci sur le bassin, le dos en arc du cercle, raide et immobile. La moëlle épinière avait disparu dans divers espaces, *résorbée ;* dans les autres elle se fondait en putrilage ; les ventricules étaient pleins de pus et leur plancher était ulcéré.

La diminution de la mortalité que j'ai signalée ne saurait se rapporter à l'affaiblissement naturel de l'épidémie, puisque celle de 1841 ayant reparu dès le mois de Décembre 1840, ce fut dans le mois de Janvier que je commençais d'administrer l'o-

pium, et que je le donnais déjà à larges doses dans le mois de Février. La violence dans les formes, dans la marche, dans le mode subit de l'invasion, était la même que pendant toute l'épidémie des premiers mois de 1840, et ne s'adoucit jamais. Depuis vingt-cinq ans que je pratique la médecine dans un vaste hôpital, je n'avais rien vu de semblable, ni dévié autant de mes principes, en fait d'application thérapeutique. J'ai beaucoup lu dans ma vie, nos grands écrivains d'épidémies me sont familiers, ce que l'on a écrit sur l'opium dans des traités spéciaux ne m'est point étranger; je ne me rappelle pas cependant qu'il ait été employé comme médicament capital et à doses aussi élevées, aussi soutenues, dans aucune maladie épidémique.

Quant à la dose, je n'étais pas sans précédens, ayant moi-même recueilli beaucoup d'observations sur la tolérance de l'économie pour l'opium dans les diarrhées, la néphrite, la syphilis; d'autres avaient déjà signalé cette tolérance. Ainsi, pour calmer des douleurs de goutte, Dovar avait prescrit, chaque soir, quatre à six grains d'opium, et Brandish quatre à six gros de son alcool, pour abattre des spasmes occasionés par un calcul urinaire. Darwin, dans sa zoonomie, insiste sur l'utilité de ce remède à hautes doses; et Littleton avait remarqué qu'*elles ne procuraient pas nécessairement un prompt sommeil*, lui qui dans des affections convulsives, ou abdominales, pleines d'anxiété, donnait à plusieurs reprises un ou deux gros de teinture d'opium. M. Cayol avait guéri une fièvre nerveuse avec cécité et trismus par huit grains d'opium, chaque jour. Et M. Brachet n'avait-il pas fait prendre, en moins de vingt-quatre heures, à une malade, saisie de cardialgie avec angoisses générales et violentes, plus de dix grains d'opium, sans causer de narcotisme, ni même du sommeil? Cet auteur rapporte une observation de M. Briand, dans laquelle on voit un gros d'extrait gommeux d'opium dissous dans six onces d'eau, être consommé par

mégarde en une semaine, sans incommodité pour le malade qu'il délivre d'une gastrite, présumée mortelle.

Il parle d'une cure de diarrhée chronique par l'opium que M. Polinière pousse jusqu'à neuf grains, chaque jour ; d'un tétanos guéri par ce remède, dont Caron d'Annecy donne un grain et demi toutes les heures, outre deux lavemens avec soixante gouttes de laudanum liquide, dans les vingt-quatre heures. En citant dix praticiens qui n'ont compté des succès que par des doses énormes d'opium dès l'apparition du tétanos, M. Brachet assure qu'on peut, sans crainte, débuter par vingt, trente, quarante grains par jour. Saunders, Sutton, Perry, MM. Rayer, Duméril et Guersent n'ont-ils pas guéri le délire tremblant avec de pareilles doses de ce remède, sur lesquelles ils ont insisté, quoique les symptômes parussent d'abord s'en aggraver ? Je restais en de-çà. Mais ce qui donne une couleur particulière et vraiment nouvelle au traitement que j'employais, c'est son application en grand ; c'est qu'il y avait un grave développement de phénomènes fébriles, un nombre considérable de malades, et qu'il ne s'agissait pas d'approprier cette méthode à un ou deux cas, sans caractères communs. M. Schmid de Vienne, en avait entrevu l'utilité dans le vertige, la céphalée, le typhus cérébral, et sous ces mêmes influences d'épidémies vertigineuses, M. Elephanti d'Eboli donnait l'acétate de morphine et le sirop diacode.

Je pourrais déduire de tout ce qui précède, des aperçus physiologiques qui ne seraient pas dépourvus d'actualité, ni d'intérêt. Que dire de ces disparitions si étendues de la moëlle épinière et qui pourtant n'entraînaient pas la perte des mouvemens et de la sensibilité ? Quel fait plus inattendu et plus inexplicable ! Je pourrais discourir sur le peu de pouvoir somnifère qu'on eût des doses si considérables d'opium, toucher aux hypothèses de ceux qui le considérent comme sthénique, de ceux qui le regardent comme

débilitant. J'aime mieux m'en tenir à la simple exposition des faits, et les éclaircir seulement par cette remarque du professeur Forget. « De tous les anti-phlogistiques indirects, l'opium est peut-être le plus rationnel : il existe en effet entre la douleur et la fluxion inflammatoire, une fatale réciprocité, une sorte de cercle vicieux, en raison desquels l'une s'entretient et s'augmente par l'autre. Enlevez un des élémens, et l'autre fléchira. Et quoi de plus propre à neutraliser cet élément de douleur que l'opium, le calmant par excellence? »

Cette épidémie parut, trente-six jours après une inondation d'un mois de durée, qui vraisemblablement ne contribua point à la produire; car en Janvier 1840, par une atmosphère qui n'était pas catarrhale, les vents du nord se levèrent. Elle dépendait donc d'une viciation de l'air, insaisissable dans sa nature intime, ou de toute autre cause, également au-dessus de nos conjectures et de nos moyens d'investigation : elle sévissait d'ailleurs, dans d'autres villes importantes du Royaume.



DE L'HYDROPISIE ASCITE.

« *Graviora symptomata efficiunt serosi humores, in cavitatibus magnis collecti.* » LUDWIG.

Du siége et de la nature de l'ascite. — L'ascite proprement dite, que beaucoup de médecins appellent abdominale, résulte d'un amas de sérosité dans le péritoine. *Sedes ascitis genuini*, dit Callisen, *est cavum quod peritonæi saccus format.* Cette maladie diffère de l'ascite enkystée ou non abdominale, en ce sens que dans celle-ci la lymphe occupe une autre cavité; naturelle telle que l'ovaire, la matrice, ou accidentelle telle que les poches qui se forment dans l'épiploon, les duplicatures du péritoine, entre cette membrane et l'aponévrose interne du muscle transverse. Morgagni regardait encore comme une ascite, mais à tort, cet état de la cavité abdominale dans lequel on rencontre quelque peu de sérosité, premier produit d'une péritonite ou d'une entérite sur-aiguë.

Cette hydropisie se divise en aiguë, chaude, inflammatoire, fébrile, idiopathique, en chronique, froide ou symptomatique. *Vel asthenicus, vel rarioribus sane sub rerum conditionibus, hypersthenicus, energicus est : vel celeri passu, vel lento assurgit. In illo casu enarrandorum series symptomatum citius sese, ac majore ægrotantis labore nec raro cum febre manifestat ; in hoc vero, sensim sensimque morbus mitioribus principio sub turbis ac plerumque sine motu febrili, insidias struit.* De ces dernières paroles de Frank et de ce que l'ascite aiguë se nomme aussi fébrile, il ne faut pas conclure que la fièvre manque presque toujours dans l'ascite froide. Dans toutes

deux, souvent la fièvre existe, mais là avec une vivacité d'action qui atteste une nature puissante et rudement froissée ; ici au-contraire, avec de la petitesse dans le pouls malgré sa fréquence, avec des paroxismes obscurs et indéterminés : ce sont des réactions sans vertu, *imbelles conatus*, des oscillations irrégulières, des mouvemens languissants et perdus qui nuisent pourtant, et usent ce qui reste de vitalité.

Des causes de l'ascite aiguë. — L'ascite aiguë parait soudain, grandit avec célérité, frappe un sujet vigoureux, raidit le pouls et succède, premièrement, à une autre maladie sthénique qui ne se juge pas ou qu'elle efface ; deuxièmement, à la suppression d'hémorrhagies constitutionnelles ; troisièmement, à la métastase d'une humeur dartreuse ou autre ; quatrièmement, à des accidens qui portant directement sur le péritoine, le sollicitent à un surcroit d'exhalation.

Les maladies qui engendrent, le plus ordinairement, l'ascite fébrile sont d'abord les inflammations des viscères abdominaux, puis les fièvres éruptives dont la sortie a été difficile ou la crise imparfaite. Celles-ci, comme causes, ne sauraient s'assimiler aux causes d'hydropisie que la troisième série indique ; car l'ascite qui se dévoile après une scarlatine, ne dépend pas d'une métastase aussi réelle que la collection de sérosité qui suit le desséchement d'une teigne ou d'un dartre. Elle tient alors en partie à la diathèse inflammatoire que la fièvre d'élimination a provoquée dans tout l'organisme : elle dépend autant de cette phlogose interne, que de l'influence immédiate du principe morbilleux, surtout quand sa rétrocession n'a pas eu lieu. On ne peut d'ailleurs comprendre de la même manière, l'ascite qui se déclare, lorsque tous les appareils fonctionnent paisiblement comme chez le dartreux, et celle qui surgit, lorsque la peau est rubéfiée, lorsque la gorge et les entrailles sont rouges, saignantes et gonflées, quoique l'une et l'autre aient leur cachet d'acuité. C'est néanmoins ce qui se ferait, si on enfermait en

un seul cercle cette hydropisie, soit qu'elle dériva du transport métastatique d'une humeur qui fluait, sans provoquer le moindre trouble, sur un point de l'économie, soit qu'elle se substitua aux fièvres éruptives ou qu'en les compliquant elle en interrompit le cours. Souvent sans doute, il y a suppression de l'humide transpiration qui suit la desquamation épidermique, ou de la matière de l'éruption elle-même. N'importe, il sera toujours vrai de dire qu'il existe dans ce cas une disposition phlegmasique intense et parfois une phlogose déjà avancée du péritoine, et que dans l'autre ce double caractère ne se rencontre pas.

L'inflammation du foie, de la rate, de l'utérus, du péritoine, de la muqueuse gastro-intestinale, des glandes du mésentère produit l'ascite aiguë. L'activité des exhalans qui laissent transsuder une plus grande quantité de sérosité, le spasme qui, resserrant les absorbans, ne leur permet pas de la reprendre, concourent également à sa formation. C'est pour cela que la collection commence tôt, parfois en aggravant les maladies dont elle émane, et ne peut dès-lors se confondre avec celle qui survient, lorsque la phlogose viscérale a dégénéré en inflammation chronique, que les tissus compromis se sont indurés et que le pouls s'est abaissé. Quand elle atteint les femmes pendant leur grossesse ou après une parturition laborieuse, c'est que les dépendances péritonéales de la matrice, quelquefois celle-ci, se sont phlogosées. Au surcroît d'exhalation, dès-qu'il commence, ne tarde pas à se joindre l'insuffisance de la résorption, ainsi que l'ont observé Stoll et Selle. La sérosité s'accumule ensuite avec d'autant plus de promptitude que les parties molles du bassin sont gorgées de sucs muqueux, qui ne peuvent voyager librement, pour gagner leurs couloirs naturels ; car à une compression de plusieurs mois de durée succède l'obstruction, le gonflement inflammatoire. En outre, la fluxion

sanguine, fixée sur l'utérus et le péritoine, fait avorter les lochies et l'ascension vers les mamelles des fluides qui devaient constituer le lait : autre cause d'ascite sthénique que cette surabondance de sucs, qui s'ajoute à la métro-péritonite. Dira-t-on que cette hydropisie n'est au fond qu'une métrite défigurée, mais la plupart des praticiens ne le jugent point ainsi : car, pour peu que la forme en devienne sub-aiguë, ils emploient, s'ils ne le font même plutôt, potions, poudres, pilules hydragogues, et diurétiques échauffants. Ce qui entretient et aggrave le principe de l'épanchement.

Une simple péritonite peut aussi par elle-même et indépendamment de toute affection viscérale, occasioner cette maladie. Le péritoine devenu le siége de fluxions actives, se gonfle, s'épaissit, s'endolorit et se colore ; à cette vive tension succède bientôt une super-exhalation séreuse. Parfois alors se montre un calme apparent. « Si l'extrême chaleur de l'abdomen cesse brusquement et sans cause manifeste, dit Landré-Beauvais, on peut annoncer la formation d'un épanchement, surtout si ce changement arrive dans une péritonite puerpérale ou après la phlegmasie d'un des viscères du bas-ventre. »

L'ascite est essentiellement chaude, quand elle traverse ou suit de près une fièvre éruptive ; car elle s'engendre directement d'un principe qui provoquait une grande réaction ; car les accidens qui font refluer ce principe sur des organes internes ou qui l'empêchent de s'épuiser sur la peau, augmentent nécessairement l'intensité de la phlegmasie qu'il suscitait déja ; car l'âge du malade est celui de l'effervescence du sang, de l'exaltation de la sensibilité, de la disposition aux phlegmasies ; toutes choses qui rendent l'hydropisie, aiguë. La variole, la rougeole, la miliaire, la scarlatine ne s'attaquent, on le sait, qu'aux enfans, aux adolescens et aux adultes. Ce qui peut ôter à l'ascite ce caractère de sthénie, malgré l'influence du virus morbilleux,

c'est la cacochymie, la faiblesse radicale de la constitution, ou bien encore lorsque la fièvre éruptive saisit un vieillard ou un enfant du premier âge, lorsqu'elle a été grave, de longue durée et partant très-énervante. L'épanchement qui parait alors, est forcément de nature asthénique.

J'ai vû à l'hôpital, en 1814, sur un enfant de neuf ans, la variole sortir avec peine malgré l'ardeur de la peau, la fréquence du pouls et la rougeur sombre de la face; le ventre enfler dès-lors avec promptitude, la suppuration des boutons s'arrêter, et ceux-ci se dessécher avant l'heure. La langue était rugueuse, la soif considérable, l'épigastre douloureux, l'urine briquetée, symptômes qui n'empêchèrent pas de recourir au quinquina et à d'autres toniques. L'acuité primitive de l'hydropisie s'affaiblissait dejà vers la sixième semaine, lorsque le petit malade succomba, épuisé par des remèdes en tel désaccord avec ce qu'indiquait la nature toute inflammatoire de cet épanchement.

Quelques années plus tard, un jeune homme de quinze ans dont la fièvre était ardente et sur lequel les boutons varioleux se développaient difficilement, prenait le ventre gros et y présentait de la fluctuation, lorsqu'une saignée du pied et deux bains tièdes, en modérant l'orgasme sanguin, régularisèrent un mouvement d'élimination si désordonné. L'éruption se fit largement, et dès-lors le ventre mollit et se dégonfla, la sérosité épanchée fut vite reprise. Ici, la cause et par suite le traitement furent mieux entendus.

La suppression des hémorrhagies constitutionnelles, lorsqu'elle a lieu par accident et sans que l'économie y ait été préparée, occasione une sorte de pléthore qui se jette souvent sur l'abdomen, et détermine dans le péritoine un surcroit d'exhalation. Ce que n'ignoraient pas Hippocrate qui saignait dans cette hydropisie, ni Galien qui fesait de même et qui disait: *Ab hæmorrhoidibus suppressis nonullos melancholicos amantes*

factos, alios pleuriticos et alios hydropicos. En traitant d'une ascite qu'une suppression d'hémorrhoïdes avait engendrée, Frank rapporte que les diurétiques, les drastiques, les amers furent malencontreusement administrés, tandis que plusieurs saignées, de la tisane d'orge, un peu de crême de tartre et de sel de nitre en secondèrent la résolution. D'après lui encore, une femme à laquelle tous ses auditeurs voulaient donner de hautes doses d'opium, d'éther et de quinquina, fut délivrée par ces anti-phlogistiques. L'épanchement avait succédé à une suppression des règles produite par une frayeur; et les assistans de se dire entre eux : C'est une puissance affaiblissante que la terreur, *deprimens potentia*, son effet ne peut donc être qu'*asthénique*; or, pourquoi en aggraver les dangers par une pareille méthode? Aussi, ajoute Frank, ce fut à la grande surprise de ces raisonneurs écoliers, qu'en moins de quinze jours la fluctuation s'était effacée.

Voici un fait d'un tout autre aspect, car la cause de l'épanchement y est méconnue et la mort s'ensuit. Une fille de vingt ans qui perd ses règles souffre beaucoup dans les hypochondres, puis son ventre se gonfle, et elle prend, mais en vain, toutes sortes de remèdes actifs. Elle se présente enfin à l'hôpital de Pavie, où Morgagni la reçoit, trop tard sans doute, puisqu'elle s'y éteint. La nature toute inflammatoire de son hydropisie était encore évidente; car la soif de la malade était grande, surtout pendant le paroxisme d'une petite fièvre continue qui la dévorait, ses urines étaient rares, et ces mêmes douleurs aux hypochondres qui avaient précédé l'ascite, persistaient; *dolores convulsivi.*

Le desséchement subit et sous une vive action, des vieux ulcères, de la goutte, de la teigne ou des dartres, produit mais plus rarement que le retrait des hémorrhagies, une ascite hypersthénique. Cette maladie nait, se développe et marche

comme toute autre maladie aiguë, en provoquant de la fièvre ; le regard s'anime, le ventre qui se tend s'endolorit, les urines diminuent et s'enflamment, l'appétit tombe. Les membres qui ne fluent plus s'amaigrissent vîte ; et il n'y a de chances bien réelles de salut que dans la réapparition du mal qui les avait occupés. Ainsi Baglivi a vu une goutte supprimée reparaître et juger une hydropisie récente ; Quarin une sueur très-abondante des pieds qui avait disparu, rappelée et entretenue, délivrer un malade atteint d'une hydropisie considérable et le préserver pendant vingt ans, de toute rechute. C'est que ce mouvement de super-exhalation reconnaissait pour cause immédiate la suppression de ces flux anciens et dès-lors constitutionnels. Or, il s'agissait ici, comme dit Hippocrate, d'une intempérie chaude des viscères, et il y a entre l'augmentation de l'exhalation séreuse et l'inflammation la plus exquise, une telle affinité que les mêmes causes peuvent indifféremment susciter l'une ou l'autre.

Cela s'observe maintes fois ; ainsi l'abus du vin et de l'eau-de-vie, une alimentation, toute en viandes fortes, engendrent une ascite : de-même, la transition subite d'un lieu très-chaud dans un autre très-froid, l'eau à la glace pour boisson quand le corps est baigné de sueur sous le soleil, ou par une marche rapide, ou par une fièvre violente, *cum prœ nimia siti*, dit Arétée, *ad saturitatem quispiam multam aquam gelidam ingurgitaverit; postea humidum in peritonœum deletum sit.* Le péritoine se phlogose d'abord, souvent avec l'organe qu'il recouvre, les liquides y affluent, et le spasme du premier moment tombé, l'exhalation augmente.

Une fille, déjà mûre et pléthorique, qui vivait sobrement, se livre, en 1818, à l'ivrognerie. Son ventre grossit en peu de temps. On la purge, on l'accable de drogues échauffantes, au mépris de ce qu'indiquait la cause première de cet épanche-

ment, quand un médecin plus judicieux la guérit avec de l'eau de veau, des bains, des lavemens, des purées et des fruits. Elle pissa démesurément; on évaluait à vingt litres le liquide intra-péritonéal. L'ivrognerie la reprit encore et l'ascite chaude suivit de près. Le même traitement la délivra de nouveau; elle fut pour toujours corrigée.

Des causes de l'ascite chronique. — L'ascite froide ou chronique envahit, mais avec lenteur, ces sujets appauvris que des excès, des sub-irritations viscérales, des hémorrhagies antérieures ont énervé profondément. Leur visage est blême, leur peau terne et décolorée, leur pouls mou et ne s'accélérant que le soir, quand cette petite réaction se peut encore; leurs membres inférieurs luisent et sont fort infiltrés. Cette hydropisie est endémique dans les pays de marais ou à fréquentes inondations, à atmosphère humide et méphitisée. Elle se montre épidémiquement lorsque des pluies incessantes règnent par le vent du Sud; Hippocrate l'avait remarqué au troisième livre des Épidémies, et il allait plus loin dans un aphorisme de la troisième section, qui consacrait l'automne comme secondant la formation et les progrès de cette maladie. Frank qui a retrouvé cette observation, y imprimait plus de portée. *Endemice hic morbus in locis paludosis ac frigidis; nec raro, post annos austrinos, maxime vero alterius morbi, ut scarlatinæ influxu, epidemice regnat.* L'insalubrité des rues et des maisons, l'insuffisance de la nourriture quand on travaille beaucoup, la mauvaise qualité du pain et de l'eau surtout, lorsque la misère ne permet ni vin, ni bière, engendrent cette ascite. Hippocrate dit, en son traité de l'air, des lieux et des eaux, que les eaux dormantes occasionaient une hydropisie difficile à guérir, quand on en faisait usage. Une diète trop rigoureuse, après que la fièvre a jeté dans le marasme, et qui dès-lors ne s'harmonise pas avec les besoins de la convalescence, qui n'aide pas

à la restauration des forces, qui laisse l'estomac s'énerver de plus en plus, l'épigastralgie avec des vomissemens que rien ne modère et qui dure des années, le coït effréné, quotidien, la masturbation, l'abus de la saignée dans certaines diathèses inflammatoires préparent cet épanchement. Le sang se dépouille de ses parties les plus animalisées, les plus denses, à ce point que son sérum semble le constituer presque à lui seul; les autres liqueurs s'atténuent aussi; les solides dont les fibres sont désunies par l'infiltration aqueuse ou atrophiées par l'extrême pénurie des sucs nourriciers, ne luttent plus contre tous ces efforts de dissociation. C'est à cette période que les eaux s'amassent dans l'abdomen, là où les ressorts sont le plus affaiblis et où se déploie le plus vaste appareil d'exhalation.

La dysenterie qui se prolonge, qui épuise, qui ne guérit pas, surtout dans les prisons, dans les hôpitaux, produit aussi l'ascite. Car la douleur et les déjections incessantes brisent l'homme le plus robuste, appauvrissent le tempérament le plus riche, et font prédominer la sérosité. *Lienosis*, dit Hippocrate, *qui dysenteria corripiuntur, si longius protrahatur dysenteria, hydrops supervenit, et moriuntur.* Cette forme d'hydropisie, quoique chronique et sub-aiguë, et que les purgatifs répétés engendrent également, laisse cependant se conserver jusqu'au dernier jour une sorte de turgescence sanguine intestinale, dont il faut tenir compte dans le traitement.

La phthisie, le scorbut, les écrouelles, la vérole sont autant de causes de l'ascite chronique, quand elles sévissent d'avance, et ruinent l'économie petit-à-petit, mais sans la détruire. L'épanchement se fait, qui se résorbe rarement; néanmoins cette résorption est possible dans ces corps qui, ayant l'habitude de la souffrance et de la dégradation organique, jouissent d'une certaine force de réaction. Ainsi, j'ai vu une poitrinaire de trente ans devenir ascitique, tous les

hivers, au printemps rendre ses eaux par les urines, sous des diurétiques excitants, passer plusieurs années par ces alternatives et succomber enfin, crachant du pus, enflée du ventre et de tout le corps.

Les passions tristes et l'hypochondrie qui ralentissent les fonctions intestinales, la circulation des veines et des lymphatiques de l'abdomen, qui énervent l'influx ganglionnaire, qui décolorent la peau et affaiblissent le ton général de l'économie, prédisposent à cette ascite : de même la vie sédentaire des artisans et des hommes de plume qui sortent peu, ne vont pas au soleil ni au grand air, qui passent la journée, cloués sur une chaise, le haut du ventre portant contre un bureau ou contre des métiers. Aussi leurs digestions pèsent et le produit s'en assimile imcomplètement, les veines portes s'engorgent, et les enflures des membres inférieurs préludent à celle de l'abdomen. La dilatation du cœur et l'ossification de ses valvules auxquelles ils sont encore sujets, augmentent ces malaises de la circulation, ce dépérissement du sang dont les épanchemens séreux dépendent et font, selon Corvisart qui en a rapporté trois exemples, se déclarer l'ascite. Les squirrhes du foie bien plus souvent encore : dans son commentaire sur cette partie du second livre du pronostic où Hippocrate traite de l'hydropisie qui peut et de celle qui ne peut guérir, Foës nous apprend qu'Erasistrate ne se proposait d'autre but que de résoudre l'induration du foie. *Ideo que jecur sanandum, frustraque aquam emitti, quœ vitiato illo subinde nascatur.* Puis, il ajoute que Galien, Oribaze, Alexandre de Tralles faisaient de même, et qu'Arétée, généralisant cette pensée pratique, s'occupait surtout, dans la cure des hydropisies, de la lésion viscérale dont elles sont accompagnées.

Cette prédominance des dégénérations du foie, pour cause de l'ascite passive, que Saunders, Valsalva et Portal ont aussi

constatée et à laquelle se joint quelquefois une semblable altération de la rate, Morgagni l'explique de la sorte. *Nec mirum si morbus quem in primis a retardato motu sanguinis oriri diximus, a vitio haud raro proveniat viscerum per quæ tarde, lente que ex instituto naturæ sanguis traducitur, ut si qua nova accedat remorans causa, non nisi tardissime moveri queat.* Ceci s'applique encore au carreau, aux tumeurs de l'épiploon. au cancer du pylore, à toute hypersarcose des viscères abdominaux qui gène le retour du sang veineux, aux gros calculs des reins. Il ne faut pas cependant confondre avec l'ascite, à l'imitation de ce même Morgagni, l'épanchement d'urine qui suit l'érosion et la déchirure de ces derniers organes. Ce simulacre d'hydropisie, Eustachi le produisait, en divisant les uretères sur un animal vivant.

Il faut encore signaler comme cause fréquente d'ascite froide, l'affection albumineuse des reins, connue sous le nom de maladie de Brigth.

Les fièvres d'accès invétérées mènent à l'ascite, en gonflant démesurément la rate, ce qui entrave fort la circulation abdominale, en altérant la nutrition et engendrant ainsi l'asthénie. On attribue encore l'ascite à la rétrocession, sous l'action du quinquina donné trop tôt, de l'élément morbifique que la fièvre élaborait et poussait hors, selon nos pères. Stalh regardait comme emportés directement par ce spécifique, les ascitiques qui périrent à Londres, dans un temps où les médecins l'administraient avec profusion.

Les excès en vin, en eau-de-vie, en absynthe, priment entre toutes les causes de l'hydropisie chronique : *Bibacissimi helluones sœpius ex ascite quàm cœteri mortales conflictantur.* Cet épanchement s'accompagne d'abord d'une fièvre assez vive, d'une soif assez grande, de douleurs dans les hypochondres ; mais à ces signes succèdent bientôt de la pâleur, de l'acca-

blement musculaire, l'amaigrissement des bras et de la figure, une énorme infiltration des jambes et du scrotum. On a remarqué que les diurétiques chauds sont ordinairement mal supportés dans cette espèce d'ascite.

Enfin toutes les causes de l'ascite aiguë peuvent aussi susciter l'ascite passive. Seulement alors l'action en est lente, cachée dans le principe et fait de sourds progrès, sans que le malade en ait la conscience : telles sont les métastases d'élémens morbifères, les suppressions de menstrues, vieux ulcères, teignes, érysipèles, sueurs de l'aisselle et des pieds. Puis, l'ascite sthénique, elle-même, engendre l'ascite chronique, lorsqu'elle se prolonge, au lieu de se terminer par la mort ou par la résolution de l'épanchement. Ses caractères inflammatoires baissent, le pouls s'atténue et se ralentit, l'œil s'éteint, le corps tombe par l'accroissement de la collection aqueuse, d'une exhalation contre nature et par là même très-débilitante, sous l'empire des diathèses qui font se transformer une maladie chaude en une maladie froide.

Des signes et du pronostic de l'ascite aiguë. — Dès que l'ascite fébrile commence, le ventre se tuméfie et il prend bientôt de la rénitence et un volume énorme, quoique ses parois se prêtent avec peine à une ampliation subite et par suite douloureuse. L'infiltration des jambes qui précède si souvent l'hydropisie asthénique manque, tandis que la face et les paupières sont enflées. Il y a dès le début une grande gêne de la respiration qui tient au brusque refoulement du diaphragme, il y a de la dureté et de la fréquence dans le pouls, de la sécheresse dans la bouche, de l'ardeur à la peau. Les urines qui diminuent deviennent rouges et bourbeuses, les selles rares, diarrhéïques, parfois avec ténesme, avec des filets de sang. Les traits se tendent, l'œil qui est sec, qui s'enfonce, luit tant que l'insomnie, l'impatience, le malaise de tout le corps ne cessent de

croitre. Si les symptômes se maintiennent quelque temps, aussi graves, une mort pleine d'angoisse les suit bientôt. Dans le cas contraire, une crise heureuse les affaiblit, ou l'hydropisie change de forme. Les douleurs s'obcurcissent alors, les jambes s'œdématient, le ventre qui cède au poids des eaux, s'élargit et s'affaisse au-dessus des pubis.

L'ascite aiguë peut se résoudre, surtout dans ses premières périodes: *Si incidit*, dit Arétée, *facilior est hujus morbi curatio antequam viscus aliquod, aut totus homo affectus sit.* Cette résorption se fait quelquefois sans remède. Un enfant de qualité, au rapport de Morgagni, fut à deux reprises attaqué d'une fièvre ardente et bût tant de tisane, chaque fois, que son ventre devint le siége d'une énorme collection. Celle-ci fut ensuite emportée avec promptitude par un flux d'urine; réaction tellement naturelle et spontanée que l'homme de l'art en fût tout surpris, *non sibi facile earum curationum honorem detracturus.* Quelquefois même, sous ce travail d'intime vitalité, les eaux sont résorbées et l'ascite s'efface, sans qu'il se manifeste d'évacuation. Un marchand hydropique appelle Méad et un autre médecin en vogue qui, ne retirant aucun fruit des remèdes d'usage, pratiquent la paracentèse. Un nouvel amas de sérosité succède; ils prennent jour, pour en débarrasser le malade. Lorsqu'ils arrivent auprès de lui; *Subridens autem nulla se jam amplius egere curatione dixit, et nudato corpore, abdomen molle laxumque ostendit. Mirantibus et rogantibus, numquid ex nocte per quascumque vias effusum fuisset, respondit, neque per alvum, neque per renes, neque per sudorem sibi plus solito profluxisse. Per glandulas itaque, et exiles meatus, in peritonæo, et membranis vicinis, absorptus fuit totus ille humor.* Un charlatan, pour préserver ce malade d'une rechute, lui conseilla plus tard de violents cathartiques qui le firent s'éteindre dans la consomption.

Lors donc que la nature de l'ascite est équivoqne, c'est habileté et prudence que d'attendre, sans employer des drogues irritantes. Il y a une chance heureuse de plus à courir et une chance malheureuse de moins.

Le saignement du nez, les hémorrhagies vulvaires ou hémorrhoïdales, les autres évacuations qui apparaissent, sont de bon présage, proportionnées surtout au volume de l'épanchement et suivies du relâchement des hypochondres, de la diminution des douleurs qui y étaient fixées, d'un peu de sueur, et de l'humidité de la langue. Si ces crises cessent inopinément et qu'elles n'aient point suffi, si la figure pâlit beaucoup et se contracte, si le pouls se rapetisse et si la respiration s'embarrasse, le danger grandit et approche.

Des signes et du pronostic de l'ascite froide. —La bouffissure des pieds, la paresse des muscles, du ventre et du pouls, la décoloration, l'amincissement, la diaphanéité et la froideur quasi glaciale de la peau, l'énervation de la sensibilité, l'abattement des forces, la langueur de tout l'organisme dévancent l'ascite chronique. La fluctuation la met hors de doute, et l'abdomen se tend en raison de la masse d'eau épanchée, s'infiltrant même dans ses propres parois, quand celle-ci est très-considérable. Les jambes se trouvent alors déformées par des bosselures flasques et pleines d'une sérosité qui fuit sous le doigt. La peau, ce tissu si ferme, perd tout ressort et toute élasticité, à ce point que l'aspect du ventre et des membres varie d'après la position que garde l'hydropique. Au lit et étendu, la tuméfaction des jambes et du ventre parait uniforme; sur son séant, la lymphe se porte en avant et l'abdomen repose sur les cuisses; debout, la saillie que font les hypochondres est extrême, les bourses et la verge sont courbées en tout sens, étranglées par l'infiltration, luisantes et prêtes à éclater : ou bien, le vagin déprimé jaillit entre les grandes

et les petites lèvres qui sont douloureuses et très-enflées. Le périnée se déjette en bas et en avant ; si le patient passe des heures levé, l'engorgement des extrémités inférieures augmente encore, la peau qui les recouvre se crevasse, rougit, s'ulcère, se mortifie et laisse transsuder de la sérosité : *Semper ad ascitem accessit anasarca.* Le dos lui-même est envahi, quelquefois les bras et la face. Quand l'infiltration ne va pas jusqu'à ces parties, leur amaigrissement atteste la parenté du marasme et de l'hydropisie froide. Celle-ci n'est que celui-là défiguré par les eaux qui imbibent toutes les fibres. « La distance qui les sépare aux yeux du vulgaire, dit Voulonne, disparait aux yeux du médecin observateur. Dans l'hydropisie et le marasme il retrouve le même état. Dans l'un comme dans l'autre, il aperçoit également la masse presque totale des liqueurs rejetée hors du sein de la vie. » Aussi d'après lui, les maladies chroniques n'ont toutes qu'une seule et même terminaison, quoique sous deux apparences opposées; l'hydropisie et le marasme : ce que Boerhaave avait indiqué par l'aphorisme 1230. *Macies eo major quo partis affectæ major intumescentia.* Morgagni tenait comme un signe d'importance, ce contraste qui existe ordinairement entre la face et les extrémités abdominales. *Vir quidam cum ascite, tum præsertim anasarca ingenti laborabat, quæ eo videbatur major quod cum emaciatam faciem, et reliquum caput non occuparet, membra cœtera, si cum hoc conferentur, et præcipue inferiora, speciem monstruosissimæ crassitudinis præ se ferebant.* Hippocrate l'avait noté au quatrième livre des Maladies : *Venter intumescit, cruraque aqua implentur, superiores vero corporis partes extenuantur iis qui ita affecti existimantur*, signa tamen omnia debiliora *existunt.*

Une impossibilité presque absolue de se mouvoir nait pour l'hydropique, de cette atrophie des membres supérieurs, de

cette infiltration des extrémités inférieures : aussi son engourdissement, sa stupeur s'en accroissent. Sa patience, comme l'observe Arétée, dérive moins d'une bonne espérance que de la nature même de sa maladie. Sa voix, sa volonté, ses sentimens faiblissent, son œil est morne, son visage perd toute animation ; c'est que la vie de nutrition se fait mal, c'est que le sang ne stimule plus les organes des sens, ne leur fournit plus de bons matériaux et qui soient suffisants. Les glandes et leurs radicules n'y trouvent plus, de leur côté, à puiser ; aussi peu d'urine et épaisse, peu de salive et visqueuse, et pas la moindre perspiration sur la peau, qui devient sale, terreuse et grossière. Le ventre s'ouvre peu, et les excrémens rejetés sont durs et secs ; *Venter non nisi dura œgreque egerit*, est-il écrit au livre des Prénotions. Les eaux soulèvent quelquefois l'ombilic et y forment une tumeur volumineuse, surtout chez les femmes dont les muscles de l'abdomen ont été amincis par la grossesse et qui, selon Sydenham et Callisen, sont plus que les hommes sujettes à l'hydropisie. Lorsqu'elles en guérissent, une hernie s'y établit.

La suffocation qui parait dès le commencement de cette maladie, réduit bientôt le patient à ne se coucher que le dos relevé sur des coussins. Lorsqu'elle augmente, qu'il s'y joint une tussicule incessante, des défaillances par asphyxie et pleines d'angoisse, il faut pour en finir, pratiquer la ponction. On comprend que les sérosités soulèvent le diaphragme, étendent sa convexité, retrécissent ainsi la poitrine et, repoussant le poumon vers le haut de cette cavité, en gènent l'expansion.

Une soif ardente qui croît en raison de l'épanchement et qui renait à mesure qu'on l'étanche, désole le malade. S'il y résiste, c'est pis encore, car la langue rougit et se dessèche davantage, le palais s'excorie, les gencives se couvrent de fausses

membranes. Cette altération et l'affaiblissement des sécrétions dont elle s'accompagne dépendent de cette tendance irrésistible qu'éprouve à se répandre dans l'abdomen la partie aqueuse du sang, véhicule de toutes les sécrétions, qui, peut seule entretenir l'humidité de la bouche. Ce n'est pas au reste un symptôme rassurant ; ce qui a fait dire à Tourtelle : « Tenez pour bon signe quand les hydropiques boivent avec plaisir, et que la soif néanmoins n'est pas violente. »

Le pouls de l'ascitique est d'abord petit et débile, puis irrégulier et intermittent, avec un peu de fréquence le soir : fébricule dont s'escorte toute hectisie lente ou chronique et qui active le dépérissement des principaux organes de l'assimilation. Aussi, n'a-t-on presque rien à attendre de l'application de l'art, ni d'une nature qui s'éteint. Combien ces craintes augmentent lorque l'épanchement dérive d'une lésion organique avancée. Arétée jugeait ces ascites de résolution si difficile, qu'il pensait que le secours seul des dieux pouvait la réaliser. Les anciens parlaient de la sorte à l'endroit des maladies qu'ils se savaient incapables de guérir.

L'ascite qui émane seulement d'une très-grande faiblesse, sans altération d'humeur, sans lésion de tissu, n'est point aussi profondément incurable. Et pourtant, comme ce n'est jamais impunément que s'épuisent les forces vitales, le malade succombe bien des fois. Il n'est pas d'ascite plus simple que celle qui succède à des hémorrhagies ; Hippocrate ne la regarde pas moins, au deuxième livre du Pronostic, comme habituellement mortelle. *At ne is cui multus sanguis supra infraque perruperit, prætercaque febris accesserit, aqua impleatur magnus metus est. Et hujus generis aqua intercus brevissimi est temporis et inter inevitabiles numeranda.* Cette version est de Foës ; celle de Chartier se termine ainsi : *Ex hoc hydrope paucissimi evadunt.* Dans le quatrième livre des Maladies, Hippocrate dit encore :

Hi autem omnes morbi celeriter difficiles fiunt, celeriterque omnes increscunt; surtout quand elles sont la dernière maladie de l'homme, dont la constitution est ruinée : *Longe vero graviores fiunt si corpus alio modo tabefactum ad hunc delapsum fuerit. — Moritur cum nimirum morbus admodum diuturnus existat.* C'est si infructueusement qu'on s'efforce de corriger cette énervation de la puissance vitale, que l'ascite qui apparait après une maladie aiguë, grave et longue, d'ordinaire se termine défavorablement. En s'appuyant à ce sujet de l'autorité d'Hippocrate en ses Prénotions, Baglivi disait : *Omnis accessio gravis mali ad grave malum, lethalis est, uti hydrops post acutos morbos.* Aussi, ces paroles d'Albertinus que Morgagni a recueillies sont bien justes, surtout dans leur application à l'ascite chronique. *Quin memini Albertinum phtisim et ascitem inter se comparantem, illam ter ab se, quantumvis confirmata esset, persanatam fuisse, dicere; ventris autem hydropem, qui confirmatus esset, etiam tum nullum. Aqua enim, aiebat, si a chirurgo emittatur, œgros mori video : si a medico ad renum aut intestinorum vias validius urgeatur; quœ remedia ad has compellunt, non tamen illam quœ in ventrem effusa est, quam quod seri in sanguine adhuc restat, non magis in illas vias, quam in ventrem qua jam data porta est ejiciunt.* Le danger est plus certain encore et plus proche, lorsque cette ascite se complique d'une induration d'organe; *Scirrhi*, dit Arétée, *in liene geniti discussiones non facillimœ sunt; quod si, et ab hoc oriundi morbi proveniant, utpote aqua intercus, insanabile malum effectum est.* Ce même Arétée, grand praticien et chaud coloriste, avait très-bien compris d'ailleurs qu'on rencontrait quelque chance de guérison, lorsqu'avec l'épanchement coexistait une fluxion viscérale, soudaine et violente; les remèdes qui atténuaient celle-ci, fesant résorber celui-là. Ce qu'on espère, ajoute-t-il au traité des affections du foie, si le malade rend en abondance une urine épaisse et limoneuse, ou s'il est pris d'une forte diarrhée.

L'ascite est encore incurable, quand elle tient à une sorte de décomposition chimique du sang; voici des paroles bien vraies de Dumas dans sa doctrine générale des maladies chroniques. « On peut guérir l'hydropisie, tant que l'accumulation de la matière séreuse dans le tissu cellulaire ou dans les grandes cavités est due à l'altération vitale des vaisseaux absorbans et des surfaces exhalantes. Mais si la maladie est le résultat d'une décomposition de la substance animale en matière séreuse; si cette décomposition ne suit point l'altération vitale; si elle constitue un état chimique particulier, il est impossible de la combattre et de l'arrêter, parce que les phénomènes de l'action chimique se continuent toujours, indépendamment de toutes les circonstances et de toutes les dispositions qui l'ont fait naître dans un corps vivant. »

Des hémorrhagies passives par le nez, par les gencives, par l'anus, des vibices sur les bras et les mains sont de mauvais augure, puisqu'elles indiquent le dernier degré de la dissolution humorale, surtout s'il s'y joint une grande émaciation. *Non rarum est*, observe Frank, *provecto jam morbo, maculas ad antibrachia et manus sat largas, inæquales, lividasque comparere, quo cum signo, macilentiæ notabili juncto, neminem hoc a morbo evasisse recordamur.*

La fétidité et la teinte brunâtre des urines, les longues défaillances, le délire taciturne, l'assoupissement, les intermittences prolongées du pouls précèdent la mort, de bien peu de jours.

On a conclu des expériences faites sur les eaux évacuées par la ponction, qu'on avait quelque espoir de guérir, quand elles étaient limpides et inodores; qu'on ne devait point conserver cet espoir, quand elles étaient denses, noires et huileuses. Valsalva après de patientes recherches, n'est parvenu qu'à ce résultat, encore peu fidèle au jugement de Morgagni. Bonnet prétendait que

l'eau des hydropiques, claire et sans couleur, découlait des canaux de la lymphe, d'autres que l'amertume et la teinte citrine de la sérosité désignaient une lésion des lymphatiques du foie. Bichat rentre dans le vrai, lorsqu'il dit : « Toutes les fois que la sérosité s'amasse dans les cavités, consécutivement au vice organique d'un viscère étranger à la membrane, cette sérosité est limpide, transparente et probablement de même nature que celle qui circule dans les vaisseaux lymphatiques. Les exhalans qui la composent n'étant point alors en effet malades, leur action n'étant augmentée, ou celle des absorbans n'étant diminuée que par sympathie, le fluide doit rester le même. Au contraire, quand les hydropisies dépendent d'une maladie de tissu des surfaces séreuses, comme par exemple d'une inflammation tuberculeuse, d'une inflammation aiguë même qui a dégénéré, presque toujours la sérosité épanchée est altérée ; elle est lactescente ou il y a des flocons albumineux, une fausse membrane. » Cependant, cette transparence de la sérosité se trouble quelquefois, à mesure que l'on réitère la ponction, lors même que le péritoine ne se phlogose pas, et on ne saurait en induire rien d'applicable au traitement. J'ai vu, en 1814, une ascite se développer sous un engorgement du foie, donner d'abord des eaux légèrement saffrannées et très-claires, puis celles-ci se condenser d'une ponction à l'autre, devenir brunes et d'une densité oléagineuse; sans qu'il se rencontra, à l'ouverture du cadavre, de granulations ni d'épaississement sur le péritoine.

Les ulcères qui se forment sur le ventre ou sur les jambes de l'hydropique, le soulagent, lorsqu'il n'est pas trop affaibli, en fournissant à la lymphe épanchée un écoulement lent, mais soutenu. Ils nuisent, si la prostration des forces est grande, puisqu'alors ils se mortifient. Ils sont toujours de cicatrisation difficile ; Hippocrate l'a formulé en cet aphorisme : *hydropicis quæ in corpora fiunt ulcera, non facile sanantur.* Bosquillon.

Quoique l'ascite froide ne se juge pas par des sueurs, c'est bon signe pourtant que la peau s'adoucisse et redevienne moite ou humide. Il faut en dire autant des flux d'urine qui, rarement critiques, diminuent cependant la masse des eaux et allègent le malade. Que l'urine soit plus abondante que la boisson, pour qu'on puisse bien en augurer et surtout que le ventre s'abaisse. *Neque alienum est*, d'après Celse, *metiri et potionem ejus, et urinam : nam si plus humoris excernitur quam assumitur, ita demum secundœ valetudinis spes est.*

Le dévoiement est toujours à craindre, surtout si la collection est ancienne. *Quod si etiam*, dit Hippocrate, *alvus fluida fuerit, admodum cito, tum sentiens, tum loquens moritur.* Tantôt séreux et purulent, tantôt noirâtre et très-fétide, ce dévoiement réduit encore les forces qui déja sont bien amoindries. S'il est suivi de quelque bon changement, c'est dans les premiers temps de l'hydropisie, lorsque le malade est encore assez fort, peu irritable et exempt de toute dégradation organique. « On augure bien, selon Buchan, de la diarrhée qui s'établit au commencement de la maladie ; mais elle est dangereuse dans l'ascite invétérée, surtout si elle ne procure aucun soulagement, ce qui est assez ordinaire à ceux dont les viscères sont affectés. »

L'accroissement de la toux a passé de tout temps pour funeste : Hippocrate donne ces deux aphorismes, dans la sixième et la septième section. *Hydropicis tussis accidens, malo est.* — *Hydropicum si tussis detineat, desperatus est.* C'est que l'eau, tendant l'abdomen outre mesure, refoule fortement le diaphragme qui étreint les poumons dans un très-petit espace. Ce symptôme prend de la saillie surtout dans l'acite chaude, où la poitrine est resserrée plus soudainement et sans que les poumons aient eû le temps en quelque sorte de s'y plier.

L'hydropisie endémique se résorbe parfois, quand on corrige l'insalubrité du pays ; l'épidémique, quand l'état du ciel change.

Voici au sujet de l'hydropisie épidémique, ce que rapporte Hippocrate dans la troisième section de son troisième livre des Épidémies. Après une année précédée de trois années de sécheresse, beaucoup de gens devinrent hydropiques. Les vents de nord, d'est et d'ouest ne s'étaient pas levés pour aviver la température, des pluies abondantes amenées par le vent du midi l'avaient rendue humide, chaude, énervante, funeste à l'élasticité organique, aux réactions vitales. La mortalité fut grande; elle ne diminua que lorsque l'atmosphère se fut corrigée.

Ces observations qui atténueraient tout ce qui précède sur l'incurabilité de l'ascite chronique, si elles se reproduisaient même à des distances séculaires, ne rendent pas Van-Helmont, plus croyable, lorsqu'il assure avoir rétabli dans leur santé première plus de deux mille hydropiques, dont les urines, déjà noirâtres, coulaient en si petite quantité qu'à peine en recueillait-on pendant la nuit plein une cuiller. *Quorum hepar*, ajoute-t-il, *si vel mediocrem (et non mortalem) culpam habuisset, fateor, non illos sanassem.* Les reins étaient à ses yeux le vrai siége de l'ascite, et sa cause, *Archeus renum errans, quatenus scilicet exorbitat, ac in furorem velut percellitur a causa occasionali ideam gignit, sive speciem, quam ipse insitus renum archeus contumax fovet atque alit quin etiam velut furiosus, dimittit laticem ad abdomen ut sui velut internecionem procuret. Solvendum est itaque pertinaciœ vitium archei.*

Lorsqu'après des crises incomplètes un malade languit, se décolore et s'exténue avec la peau sèche, le pouls fréquent et les pommettes rouges sur le soir, si le ventre reste bouffi et tendu, l'ascite approche : même crainte pour qui présente, en pareil cas, des obstructions dures et nombreuses dans le mésentère, les épiploons et les viscères de l'abdomen. Ce qui arrive dans les fièvres d'accès à récidives fréquentes, ou dans les intermittentes quartes et rebelles, soit qu'elles s'éternisent, soit

qu'elles passent brusquement et sans crise, sans *dépuration du sang*, par de fortes doses du fébrifuge. L'inverse peut se rencontrer; ainsi un interne des hôpitaux de Paris y a vu, en 1817, une fièvre quarte juger une ascite qui préexista long-temps à son apparition et servir, une autre fois, de crise salutaire à une anasarque.

Sydenham n'augurait pas mal *de l'enflure des jambes et ensuite de celle du ventre* qui se déclarait après une fièvre intermittente dont les accès s'étaient évanouis peu-à-peu, d'eux-mêmes, ou sans abus du quinquina, et qui ne dépendait par-conséquent que de *la disette d'esprits animaux.* Il ne saurait y avoir de rapport entre cette leucophlegmatie, cette infiltration abdominale, de peu de durée, et la grave collection d'eau qui s'effectue dans le péritoine, après la suppression intempestive ou par l'opiniâtre persistance d'une fièvre intermittente.

Des différences de l'ascite et des hydropisies enkystées de l'abdomen. — L'ascite enkystée, à l'inverse de l'ascite ordinaire qui affaiblit et détruit promptement la vie, ne dérange que bien tard les grandes fonctions viscérales. « Son isolement, dit Alibert, fait qu'elle ne porte aucun trouble sensible dans l'économie animale. Nous avons vu mourir une jeune femme par la rupture accidentelle de deux kystes énormes qui s'étaient formés dans les duplicatures du péritoine. Elle avait conservé son embonpoint et on avait cru d'abord qu'elle était enceinte. » Van Swiéten qui avait dit; *si diu absque insigni functionum læsione ferat æger malum, et vix aliam patiatur molestiam, quam a mole et pondere tumoris sensim aucti*, rapporte qu'une femme vécut, trente ans, en assez bonne santé, quoique avec le ventre enflé. On trouva, en ouvrant son cadavre, beaucoup d'eau dans une duplicature du péritoine. Il ajoute qu'une autre femme mourût octogénaire, après avoir porté pendant quarante-quatre ans un énorme gonflement

de l'abdomen, et qu'on rencontra entre les lames du péritoine cinquante pintes d'une humeur fétide, visqueuse et salée.

Pourtant, il importe tellement de ne pas confondre ces hydropisies enkystées avec l'ascite véritable, que des remèdes utiles dans celles-ci peuvent devenir mortels dans celles-là. Ainsi l'ébranlement qu'un vomitif occasione a fait rompre le kÿste et s'épancher dans le ventre beaucoup de sérosité. *Et sane Wepferus*, raconte Morgagni, *in muliere post vomitum enormem ascitica facta, cum ovarium mole majus, mireque lacerum invenisset, ex hoc aquam in ventrem effluxisse, arbitratur. Unde facilius intelliges*, poursuit-il après avoir mentionné d'autres faits semblables, *quanto in errore versentur qui adversus ejusmodi præsertim hydropes violentioribus utuntur remediis, vomitus aut dejectiones moventibus.*

L'hydropisie enkystée se distingue encore à l'absence de toute fluctuation dans une partie déterminée de l'abdomen, à la sécheresse des jambes qui ne s'enflent qu'un peu aux chevilles et fort tard, à la fixité de la tumeur dans le même périmètre, que le malade soit au lit ou levé. Il perçoit d'ailleurs lui-même cet isolement du kyste, corps étranger plus ou moins arrondi qui occupe dans l'abdomen une place distincte ; sensation que ne connait pas l'ascitique et qui se rencontre surtout dans l'hydropisie enkystée de l'épiploon.

L'ascite enkystée du foie se différencie de l'ascite, en ce que la fluctuation manque dans le flanc gauche et dans le bas-ventre, en ce que la saillie en avant que produit l'ascite, loin d'augmenter quand le malade est debout, comme dans l'hydropisie enkystée du foie, parait alors au contraire plus déprimée en arrière et en dedans.

Les kystes rénaux contiennent rarement assez de sérosité pour simuler une ascite : pourtant cela s'est vu. *Renis sinistri*, dit Frank, *adeo expansi, ut ultra sexaginta libras*,

non tam veri lotii, quam aquæ limpidæ, solo extima membrana contineret, et per omne abdomen æqualiter extensi, exemplar in Viennensi nosocomio e cadavere juvenili desumptum, museo pathologico, ibidem a nobis erecto, commisit filius. C'est surtout le bassinet et le commencement de l'uretère qui se prêtent alors à l'ampliation nécessaire. Le diagnostic s'éclaircit au souvenir des premiers temps de cette espèce d'hydropisie et à l'aspect de la tension bien limitée de tout un hypochondre, l'autre restant mou et abaissé.

Dans l'hydropisie de l'ovaire, la plus commune de toutes les hydropisies enkystées, l'abdomen n'est soulevé que d'un côté, ou s'il se gonfle en toute sa périphérie, il fait toujours une saillie bien plus considérable vers l'ovaire malade. L'épigastre n'y est pas tendu, ni la respiration gênée, le teint n'y est pas décoloré, ni le corps amaigri comme dans l'ascite. On peut s'assurer de l'isolement du kyste et en poser le diagnostic avec précision, dès qu'on repousse l'utérus par le toucher, l'autre main embrassant la tumeur. En outre, la percussion du haut du ventre ne produit sur l'ascitique, qu'un son semblable à celui de la tympanite, parce que le paquet intestinal flotte au-dessus de la sérosité, tandis que dans l'hydropisie enkystée de l'ovaire, cette percussion donne surtout en avant un sentiment de fluctuation, parce que c'est là que se déjette le kyste qui refoule les intestins en arrière et sur les côtés. Aussi est-ce par la percussion des flancs qu'on provoque alors le son du météorisme. J'ai eu occasion d'apprécier la valeur de ce signe sur deux femmes dont l'une portait une hydropisie de l'ovaire, occupant les deux tiers inférieurs de la cavité abdominale. L'autre était affectée d'hydropisie ascite qui avait succédé à une péritonite, survenue après les couches. Chez la première, la fluctuation du liquide enkysté a toujours été manifeste, tandis que chez la seconde, surtout dans les derniers jours de sa maladie, qui précédè-

rent la mort, la masse intestinale fortement météorisée, soulevant la partie antérieure de l'abdomen, rendait le flot du liquide peu évident dans cette partie. Ce n'était qu'en percutant la région des flancs que la fluctuation devenait hors de doute. Cette remarque de diagnostic trouve encore son application, d'après Gaultier de Claubry, dans l'hydropisie enkystée située entre le péritoine et le transverse ou dans le tissu cellulaire qui relie ce muscle aux deux obliques. En ce dernier cas, le nombril ne fait pas de saillie, il paraît même retiré, et le bas-ventre ressemble à une poche volumineuse qui retombe sur le pubis et le couvre. D'ailleurs l'abdomen est irrégulièrement distendu, et si on le percute, ce n'est plus une colonne de liquide qui s'ébranle et dont l'ondulation se propage du point frappé au point correspondant : c'est un mouvement obscur, pareil à celui qui résulte de la présence du pus dans un abcès profond. Cette hydropisie affecte les femmes exclusivement, celles surtout qui ont fait beaucoup d'enfans. Lamotte l'a vue guérir par la gangrène spontanée et par la suppuration du kyste. Des injections stimulantes hâteraient l'exfoliation et le rapprochement des parois du sac.

On distingue les hydropisies enkystées qui se développent dans les duplicatures du péritoine à la manière dont elles grossissent, à leur isolement, à l'irrégularité de leur configuration, à la situation du paquet intestinal, tout poussé dans un côté du ventre. Les hydropisies enkystées de la rate, de la vésicule du fiel, de l'estomac sont encore de diagnostic plus difficile et bien autrement rares. Rivière a rencontré celle-ci.

Les hydropisies enkystées ne sont guères susceptibles de se résoudre ; le neveu de Laennec a guéri cependant à Nantes une hydro-ovarite chronique avec des bains d'eau salée. Comme la nature, la configuration, l'étendue, les diverses altérations du kyste, ses rapports avec le péritoine et avec les viscères de l'abdomen sont toujours choses obscures, on ne saurait en tenter l'extirpation totale ou partielle, ni même en pratiquer la

ponction : car ces malades qui sont peu oppressés, qui n'étouffent pas, que la seule tension du ventre incommode, périssent après l'ouverture du kyste, par l'épanchement interne qui y succède. Cependant , ceci souffre quelques exceptions.

Une dame qui depuis onze ans portait une hydropisie enkystée de l'ovaire n'avait jamais pu décider Boyer à l'en délivrer ; elle obtient enfin de lui d'être ponctionnée , en présence de Moreau, son médecin. Cet opérateur tire soixante et douze pintes de sérosité citrine, légèrement visqueuse, couvre le ventre de coussins de coton , qu'il serre avec un bandage de corps. De la fièvre et de la douleur s'ensuivent, sans que l'épanchement reparaisse. Le ventre reste assez gros; cet excès de volume dépend du retrait des parois du kyste sur elles-mêmes. Il se développe plus tard dans le bas-ventre une tumeur dure, circonscrite, sans fluctuation, (kyste cicatrisé) qui s'arrête à un point déterminé et qui n'empêchait pas cette personne de se bien porter , huit ans après l'opération.

Une fille de vingt-trois ans qui avait été déjà ponctionnée une fois , présentait , outre son hydropisie, une tumeur que Portal et Delesne plaçaient dans l'ovaire gauche. Ils résolurent d'y plonger un troicart cannelé , dans l'intention d'ouvrir largement avec le bistouri , si l'humeur à évacuer était trop glutineuse. Il en sortit deux verres d'un liquide gris et gluant , puis , ils tirèrent vingt pintes d'eau par la paracentèse à l'endroit ordinaire. La canule engagée dans l'ovaire, y fut laissée deux jours pendant lesquels flua un verre et demi du même liquide. La guérison se fit si bien que cette fille se maria et eût deux enfans.

Déjà Ledran , dans une hydropisie de l'ovaire , avait ouvert largement la tumeur. A l'hôpital de Wilna , Galenzowki avait incisé la ligne blanche , au dessous de l'ombilic, et pratiqué sur l'ovaire épaissi et dégénéré une forte ouverture, qui laissa sortir une grande quantité de sérosité. La malade quitta l'hôpital , après soixante et dix jours, avec une petite fistule par laquelle se fesait un léger suintement. J'ai vû à l'hôpital sur une fille de

vingt-six ans une tumeur ovarique adhérer aux parois du ventre, s'enflammer avec celles-ci, s'ouvrir spontanément, laisser couler peu-à-peu tout le liquide et se dessécher ensuite.

Dans les hydropisies, on rencontre quelquefois des hydatides qui envahissent les duplicatures du péritoine ou qui remplacent le parenchyme d'un viscère désorganisé. Un des chirurgiens de notre hôpital y ponctionna, en 1814, une lessiveuse dont le ventre paraissait près d'éclater, quoique la fluctuation en fût peu sensible. Comme deux cuillerées de sérosité sortirent à peine, il agrandit avec le bistouri et donna issue à trois cents hydatides, quelques-unes étaient grosses comme un œuf. La malade succomba. En son histoire du foie, Bianchi rapporte un fait non moins surprenant.

Un buveur d'eau-de-vie meurt à l'hôpital et sous mes yeux d'une hydropisie enkystée du foie. La rate et le pancréas contenaient des hydatides semblables à un pois chiche ; le foie qui descendait jusqu'au pubis et dont les formes s'étaient effacées, fendu avec précaution, laissa jaillir deux hydatides limpides, transparentes, de couleur citrine, volumineuses comme une tête d'enfant de naissance, séparées l'une de l'autre par une cloison membraneuse de laquelle s'échappèrent du pus et d'autres petites hydatides. Le foie n'était qu'un grand kyste qui avait absorbé la vésicule du fiel et qui n'avait pas deux lignes d'épaisseur. Arétée avait reconnu cette maladie : *Alia quædam hydropici morbi species talis agnoscitur : vesiculæ quædam pusillæ, crebræ, humoris plenæ, in loco ubi ascites fieri solet, excitantur. Illud indicio est, si abdomen perforaveris, parum admodum humoris effundes. Hæc species haud levis est.*

Quant à la distension de la vessie qui, gonflant le ventre, s'élève au-dessus du nombril, comme elle s'accompagne d'une fièvre de résorption, de puanteur ammoniacale, de la suppression douloureuse ou de l'écoulement de l'urine goutte à goutte et par regorgement, on ne saurait s'y méprendre. *Ingens vesicæ expansio absque totali lotii retentione ascitem incautis mentiens, indagata*

morbi ortu et progressu satis facile dignoscitur ; observe Callisen.

Ne prenons pas non plus pour une ascite cette hydrothorax passive dans laquelle le diaphragme abaissé considérablement laisse les eaux descendre dans la région sus-ombilicale et y produire de la fluctuation. Percutons au-dessous, dans les flancs, à l'hypogastre; et là où l'ébranlement de la colonne liquide doit se faire le mieux saisir, nous trouverons qu'il manque.

La tympanite est toujours précédée de violentes douleurs aux lombes et à l'ombilic, douleurs que la mort suit de près, lorsque les purgatifs n'en délivrent pas; *tormina lumborum et circa umbilicum dolor*, dit Hippocrate. Ces douleurs que le gonflement subit des entrailles produit, en tiraillant le mésentère et le mésocolon, ne ressemblent pas à celles de l'ascite aiguë ; d'ailleurs, les évacuans sont loin de les adoucir, elles envahissent tout l'abdomen, provoquent l'ardeur fébrile, rougissent et dessèchent la langue.

Dans la tympanite, le malade ne se plaint pas de ce sentiment incommode de pesanteur qui caractérise l'ascite ; il ne perçoit pas d'ébranlement de liquide, ni ne présente de fluctuation. L'abdomen est dur, balloné, résonnant à la percussion et ne se laissant point déprimer comme dans l'hydropisie. La tympanite se complique bientôt d'un épanchement que la suppression des urines, de la transpiration et des selles, que la souffrance du péritoine intestinal qui réagit douloureusement sur le péritoine pariétal rendent inévitable ; et c'est alors que le diagnostic s'obscurcit. Cela dure peu ; car l'ascite absorbe la première maladie, qui n'en était que le prodrome. *Et quando distensio multum augetur*, observe Baglivi, *magis magisque liquidorum circulum impedit ; hinc facile sicco hydropi humidus successit, et semper ante mortem ascites tympanitidi conjungitur.*

Des femmes qui ne présument pas d'être grosses ou qui ont intérêt à le dissimuler, se prétendent assez souvent hydropiques. L'infiltration des jambes et du ventre, la pâleur du visage, l'exténuation dans laquelle les jette cette fausse idée

de maladie ou le peu d'alimens auxquels elles se réduisent, en ont imposé à des médecins inattentifs. En pareil cas, le toucher et l'application du sthétoscope préservent d'une telle erreur de diagnostic. Lorsqu'il y a grossesse et hydropisie, il importe encore de le savoir et d'y prendre garde. Une ascitique se présente avec les seins très-gonflés ; ce qui, raconte Frank, fait soupçonner une grossesse qu'elle nie. Il consulte, sur l'opportunité de la ponction, un praticien âgé qui blâme sa circonspection, qui en sourit comme d'une timidité de nouvel initié ; et cependant à peine une petite quantité d'eau s'est-elle écoulée que les mouvemens du fœtus deviennent visibles. On appréhendait que le troicart eût atteint la matrice ; heureusement, il n'en fut rien, et cette femme accoucha, plus tard, d'un enfant à terme et bien portant.

Dans une occasion toute semblable et postérieure, l'avortement s'ensuivit.

De quelques altérations organiques le plus communément produites par l'hydropisie ascite. — L'ascite aiguë qui ne se résout point, se prolonge tellement qu'elle perd son caractère primitif et que ses effets de désorganisation finissent par ressembler à ceux de l'ascite chronique. Si elle se termine avec promptitude et défavorablement, l'ouverture du cadavre fournit de nouvelles preuves des différences réelles qui séparent ces deux hydropisies et qu'indiquaient les symptômes. Ce n'est pas en effet cette altération profonde qui ôte aux viscères leur forme, ce n'est pas ce resserrement, cette pâleur, cette macération du tube intestinal qu'on découvre dans l'abdomen des ascitiques qui ont resté malades peu de temps, mais ce sont des suffusions sanguines sur les parois des viscères, des éruptions boutonneuses ou des fausses membranes sur le péritoine, des gonflemens dans le tissu du foie ou de la rate, avec du pus disséminé.

On rencontre peu de cadavres qui ne laissent voir que des traces de péritonite et beaucoup qui ne montrent que des déformations plus ou moins irrégulières des viscères abdominaux, sans lésion de la séreuse. De là sans doute l'opinion qui place cette hydropisie si fréquente, sous la dépendance immédiate de l'altération des organes que revêt cette membrane, et non de l'inflammation de celle-ci, puisque cette inflammation est relativement si rare. Le foie qui s'affecte le plus souvent, se bosselle à sa surface et s'endurcit en son parenchyme, ou parfois se détruit et se convertit en de vastes abcès, pleins de sanie, même d'un pus blanc et bien lié. La vésicule du fiel contient un peu de bile, fade, sans amertume, faiblement colorée, danslaquelle se forment souvent de petites pierres, quelquefois d'autresassez volumineuses, comme le rapporte Morgagni en son vingtième article. La rate et les glandes du mésentère subissent des lésions analogues ; des masses squirrheuses saillissent dans l'estomac ou dans les entrailles, de la matière encéphaloïde s'organise dans ces tissus si divers ; les reins s'ulcèrent ou se remplissent d'énormes calculs à branches qui s'implantent dans leurs calices. Les intestins sont flasques, amincis, ternes, avec des taches livides ou grises ; les feuillets des épiploons inégalement soulevés par l'infiltration, ne renferment plus de graisse : *omentum sine pinguedine quibusdam vesiculis refertum :* Sur le cadavre d'un archevêque de Bourges qui mourût d'hydropisie après la diminution d'un herpès très-rouge au visage, Portal trouva le foie altéré dans sa substance et dans son volume, et le péritoine couvert en quelques endroits de petites élévations de figure irrégulière.

Hors de l'abdomen, d'autres organes sont plus ou moins attaqués : ainsi, on a rencontré des incrustations osseuses dans les plèvres, des infiltrations dans les médiastins et dans le péricarde, des retrécissemens dans les ouvertures ventricu-

laires du cœur, des ossifications dans les valvules de l'aorte, des élargissemens dans sa crosse, des concrétions tuberculeuses ou des amas de sang, des suppurations dans les profondeurs du poumon, cet organe très-réduit de volume et carnifié, d'après Morgagni, qui ne l'a jamais trouvé intact et qui a cependant ouvert le corps de tous les malades, qu'il a vus mourir d'hydropisie abdominale. Aussi, qu'on se le rappelle, la dyspnée est un des premiers signes de l'ascite, on peut même calculer les progrès de celle-ci sur les progrès de celle-là. Comment en serait-il autrement, quand la sérosité refoule le diaphragme, arrête l'inspiration, ralentit par contre la petite circulation, puis la grande, de proche en proche, quand la sérosité écarte les fibres du diaphragme, élargit ses ouvertures, s'infiltre dans le tissu cellulaire sous-pleurétique, pénètre le propre tissu des plèvres et du poumon, baigne et envahit le péricarde, le cœur, les plexus, tout ce qui entre dans ces appareils si compliqués et de si haute importance.

Du traitement de l'ascite aiguë. — « Il est, dit Tourtelle, très-essentiel de distinguer les hydropisies chaudes et les hydropisies froides, pour ne pas errer dans le traitement. » Car, le caractère inflammatoire de l'ascite une fois reconnu, on ne doit agir qu'en vertu des principes généraux relatifs à la curation des phlogoses aiguës, évitant jusqu'aux diurétiques qui ne poussent aux urines qu'à cause d'une certaine activité. Les émissions de sang conviennent tout d'abord, la nature l'indique elle-même : *A nullo quidam edocta natura*, ainsi parle Hippocrate au sixième livre des Épidémies, *citraque disciplinam, ea quœ conveniunt, efficit.*

Une grande et belle femme, vive, spirituelle, réglée de bonne heure et deux fois le mois, se marie à quinze ans, part pour la Turquie, y demeure jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans, revient en France, en 1817, avec des douleurs hépatiques,

prend beaucoup de remèdes et tombe dans l'hydropisie. Un médecin Italien, de résidence à Paris, lui ordonne de la scille et des drastiques qui l'altèrent, dérangent son sommeil et font s'accroitre l'épanchement. Hallé l'envoie aux eaux de Plombières dont elle use en boisson, en bains et en douches sur l'hypochondre droit et d'où elle revient encore plus affectée. Richerand qui la ponctionne constate, après la sortie des eaux, un développement très-sensible du foie, conseille pour tout remède du petit-lait, qui réussit. La malade part pour la Provence, se rend ensuite aux sources de Gréoulx, proposées par un médecin du pays pour fondre l'engorgement viscéral. Elle les quitte, avec le ventre tendu, douloureux, encore rempli de sérosité : un électuaire à base de quinquina, du vin blanc aux baies de genevrier, des préparations scillitiques ne lui sont pas épargnés et la fatiguent si fort qu'elle les rejette. Appelé dans le courant d'Octobre 1818 et ne saisissant pas mieux l'indication, je lui prescris des remèdes analogues. Elle les repousse bientôt comme les autres et se borne à de petites doses de laudanum ou d'opium gommeux qui la calment momentanément.

Sur la fin de Novembre, la collection se montre si considérable que nous convenons d'un jour pour pratiquer la ponction. Mais l'avant-veille, les menstrues qui n'avaient cessé de paraître, coulent énormément, et le volume des eaux diminue. Cette hémorrhagie ne s'interrompt, de neuf jours, le ventre s'aplatit, ses douleurs s'effacent et la rénitence du foie, seule, survit. Des bains, des tisanes et une nourriture rafraîchissante, des topiques et des lavemens émolliens sont dès-lors tout le traitement. L'an d'après, cette malade retourna à Paris, le foie encore dur, quoique moins tuméfié. Je la revis, quatre années plus tard, en bonne santé, le foie cependant toujours un peu volumineux.

Le tempérament sanguin de cette femme, l'abondance de ses règles, la coïncidence d'un bien-être décidé avec leur écou-

lement, la régularité avec laquelle se fesait celui-ci au milieu de si grands désordres, l'altération, la dureté du pouls, la continuité de la fièvre, la coloration du visage, l'instinct de la malade qui répugne aux drogues excitantes et qui désire des boissons froides et des bains où elle se trouve à merveille, auraient dû, en dehors même de la certitude d'une lésion du foie pour cause première de cette hydropisie, m'éclairer sur sa nature vraiment inflammatoire et sur les indications qui en dérivaient. Les diurétiques, les excitans, les eaux thermales aggravent l'épanchement et les douleurs, et il faut une hémorrhagie naturelle pour suppléer à ce que l'art aurait dû faire et pour corriger le mal qu'il a produit. Elle a lieu, à cause de la prédisposition très-marquée de la matrice aux fluxions hémorrhagiques; et dès-lors mieux fixé, je préviens toute rechute, à l'aide d'une méthode tempérante.

La saignée qui seconde la résolution de l'épanchement, démontre tout aussi bien, ce que vaut une indication fondamentale, clairement comprise.

Une devideuse, âgée de trente ans, mère de trois enfans, robuste, à cheveux roux, accouche, le douze Décembre 1825, promptement et sans beaucoup de douleurs. Le lendemain elle descend dans sa cuisine, s'y refroidit, éprouve des frissons et se remet au lit, toute tremblante. La fièvre suit, les lochies se suppriment, le bas-ventre se gonfle et s'endolorit. La malade passe un mois chez elle, presque sans secours, mal dirigée, n'urinant pas, avec le pouls fréquent, avec l'abdomen volumineux et qui ne cesse de grossir, buvant de la tisane nitrée et prenant des poudres diurétiques. Elle entre à l'hôpital, le treize Janvier, altérée, avec la langue sèche, la peau chaude, pâle, terreuse, le pouls petit, à cent vingt pulsations le matin, plus encore chaque soir, et en même temps la face qui est bouffie se colore. Les urines sont briquetées, les selles bilieuses, les membres

inférieurs très-infiltrés, les forces musculaires et les facultés mentales d'ailleurs peu affaiblies; le péritoine contient six à sept pintes de liquide : saignée de quatre cents grammes : petit-lait et eau de riz, purées maigres et légères. Le pouls mollit et se ralentit presque immédiatement, seize sangsues aux grandes lèvres, vapeurs émollientes, mouchetures sur les membres œdématiés. Un écoulement abondant de sang et de sérosité s'ensuit, qui accroît la détente ; car les urines commencent à fluer surtout la nuit, de petites sueurs paraissent, et les forces au lieu de diminuer, augmentent. Autre application de sangsues, six jours après la première ; un flux vaginal de mucosités sanguinolentes assez opaques s'établit le lendemain et persiste. La malade qui désire des alimens les digère sans peine ; elle urine considérablement et boit toujours beaucoup. On ajoute vingt gouttes de teinture de digitale à chacune des deux pintes de petit-lait, qu'elle prend dans les vingt-quatre heures, on passe à la limonade nitrée. Je modifie ainsi sa boisson habituelle, la cessation de la fièvre, de toute douleur, la mollesse de l'abdomen m'y autorisant.

Le treize Février, cette femme sort de l'hôpital, trop tôt, quoique bien guérie : car pauvre, se nourrissant de légumes et de salaisons, prenant beaucoup de peine, elle fait une rechute et revient, le quatre Mars, avec peu d'infiltration aux membres inférieurs, mais le ventre soulevé par deux pintes de liquide, dont les ondulations ne sont pas équivoques. De nouveau, tisane de riz, limonade, petit-lait digitalisé, fomentations adoucissantes et chaque jour un bain d'assez longue durée. La malade y pisse beaucoup, et ce traitement continué jusqu'à la fin du mois lui rend faim et sommeil, en même temps qu'il fait se résorber la collection de sérosité.

Cette ascite, méconnue à son début, empire par les diurétiques: sa nature inflammatoire, constatée plus tard, inspire

l'idée d'une méthode différente : dès lors malgré la quantité du liquide épanché et l'asthénie apparente, saignées et délayans, dont l'action se montre rapidement salutaire ; j'y associe la digitale, les symptômes d'irritation baissant, afin d'activer encore le flux des urines. La malade qui s'en va, délivrée, se reprend d'hydropisie et revient à l'hôpital, pour y éprouver de nouveau le bienfait d'un traitement si simple et si conforme à l'indication.

Un succès plus prompt encore se manifeste quelquefois.

Une femme de vingt-six ans, d'un tempérament lymphatique et sanguin, d'une forte constitution, accouche à Apt pour la première fois et heureusement, en Août 1823. Elle nourrit son enfant, lorsqu'elle s'aperçoit après cinq semaines, que ses jambes grossissent. Cette enflure gagne les cuisses et le bas-ventre, le visage se colore, les yeux s'animent, la langue, blanche dans son milieu, se pointille de rouge sur ses bords, l'appétit cesse et la soif s'avive. Plus tard, urines troubles, épaisses et rares, constipation, pouls fréquent, plein et dur, respiration gênée, abdomen tendu : par la suite, la fluctuation y devient très-apparente et l'infiltration déforme les membres inférieurs. C'est alors qu'une large saignée est pratiquée ; le pouls s'abaisse immédiatement, la figure pâlit, l'inspiration s'élargit : tisane de mauve et de chiendent. Le ventre s'ouvre, les urines ne tardent pas à couler en quantité, de la diaphorèse s'y joint, et en huit jours la résorption de tant de sérosité épanchée paraît entière.

Une domestique d'hôtel, âgée de dix-huit ans, fraîche et vigoureuse, brosse, tous les jours, plusieurs appartemens et ne reste jamais en repos, quoique le ventre lui fasse mal, que ses pieds enflent, qu'elle se décolore et perde l'appétit. La fièvre qui s'organise avec force la réduit enfin, et elle s'alite, ne pissant plus, ayant une petite diarrhée et le ténesme, le ventre rempli de quatre ou cinq litres d'eau et très-douloureux. Trois saignées sont pratiquées, à quinze jours de distance les unes des

autres; car l'urine s'éclaircit et abonde, les hypochondres s'abaissent, les selles se régularisent, la langue s'humecte, l'insomnie et la fréquence du pouls passent. Des bains en nombre, des fomentations adoucissantes et non interrompues, le petit-lait, les tisanes de veau émulsionnées, de pommes, de gramen, de fraisier, secondent ces émissions de sang; et il ne faut pas moins de trois mois d'un tel régime pour que la résolution de cette hydropisie soit terminée. Nos maîtres allaient plus loin; ainsi Sauvages a guéri par vingt saignées une ascite que les hydragogues et les diurétiques avaient aggravée; et il ne conseille, pour semblable occurrence, que l'ouverture de la veine, le petit-lait, les remèdes doux et rafraîchissants. Bacher ne savait s'y tenir, et il y associait les purgatifs et les pilules toniques. Ainsi, dans la dixième observation de ses *Recherches*, l'ascite qui se montre de nature et à symptômes sthéniques, empire par l'usage des évacuans et de la scille, s'amende après une *saignée copieuse.* Il prescrit *les herbes potagères, les fruits crus et cuits, le bouillon léger, les boissons rafraîchissantes en abondance;* puis, malgré le succès, il hésite, il dénature ce traitement; il en revient encore à purger, un jour l'autre non. Heureusement pour le malade, *qu'il se sentit une si grande répugnance pour les médicamens qu'il s'en abstint pendant quinze jours sans inconvénient, et suivit avec exactitude un régime humectant, ne prit plus que du petit-lait avec des sucs d'herbes apéritives et tempérantes, et* surtout *ne se purgea plus que deux fois.*

En dehors et en sus de son action directement affaiblissante et qui est si capitale, la saignée prend aussi sa part de la guérison, en activant immédiatement l'absorption, par la déplétion qu'elle produit dans les vaisseaux, ainsi que l'ont démontré les expériences de M. Magendie. « Il semble, dit Chantourelle, que ceux-ci aspirent avec plus de force pour remplir l'espace vidé; que le cœur lui-même, par la dilatation active de ses

cavités, doit attirer fortement le sang des veines dans son intérieur et n'être pas étranger au phénomène de l'absorption; que le système circulatoire désempli fait effort pour pomper de quoi remplacer le fluide évacué. »

Une taffetassière de dix-neuf ans, s'épuisant de travail, vivant avec des anchois et d'autres alimens âcres, entre à l'hôpital, le vingt-trois Mai 1833, atteinte d'hydropisie péritonéale. Le ventre avait grossi peu à peu, s'était tendu, endolori, et contenait sept ou huit litres d'eau : les menstrues s'étaient arrêtées. Cette fille ne pouvait plus dormir, ni se coucher sur le dos; pouls concentré, fréquent, peau chaude, sèche, langue rugueuse et rouge sur la pointe, soif et inappétence. Cataplasme sus-abdominal, tisane pectorale miellée, lait, diète. Le septième jour, saignée de trois palettes; le douzième, la fièvre, l'inquiétude, l'oppression et les douleurs du ventre diminuent, la langue et la peau s'humectent. Le vingtième jour, la malade se dégoûte du lait; on le remplace par des bouillons de poulet; l'épanchement commence à se résoudre. Ces délayans, les cataplasmes, les bains par jours alternatifs et encore plus rapprochés, font enfin cesser toute espèce de fièvre, de souffrance et d'hydropisie.

Un tailleur de pierre, âgé de vingt-six ans, se présente à l'hôpital, le deux Février 1828, atteint depuis vingt jours, d'une dysenterie qu'un excès de travail et une nourriture échauffante avaient provoquée. La marche lui était douloureuse; il avait le pouls fréquent, la peau chaude, la figure tirée et maigrie, la langue sèche et rouge à son limbe, des urines rares et briquetées, le ventre sensible, météorisé, avec cinq pintes de liquide : fomentations émollientes, eau gommeuse et saignée que l'on réitère, le quatrième jour. J'y associe des bains, du petit-lait; le sixième jour, quinze sangsues à l'anus; autant le douzième. La collection séreuse décroît rapi-

dement, la maigreur cependant augmente : lait d'ânesse matin et soir, outre les deux litres de petit-lait par jour. Après trois septénaires, la fièvre cesse; je pose néanmoins douze sangsues à l'épigastre, parce qu'il reste ballonné et que la langue ne pâlit pas. L'hémorrhagie qui suit corrige ces deux symptômes. Au quarantième jour, lait de vache, celui d'ânesse ne lestant plus assez bien un malade qui mangeait et digérait des côtelettes. Il sortit enfin avec la langue humide, le pouls lent, la peau fraîche, rendant des urines claires et des excrémens solides, ne conservant qu'un peu d'induration dans le mésentère. Les fonctions assimilatrices qui se fesaient avec régularité effaçaient journellement sa maigreur.

Dans ces faits tout s'enchaîne et s'explique facilement : fièvre intestinale qui réagit sympathiquement sur le péritoine, dont l'exhalation augmente incontinent. De là naît une hydropisie qui monte, jusqu'à ce que les saignées en calmant les entrailles et la séreuse, permettent à l'absorption de reprendre le liquide épanché. Quand cela a lieu, la pyrexie tombe, et aux délayans on associe des boissons plus riches. Lorsqu'une inflammation accompagne l'ascite, dit Stork, *convenit peculiari nullo ad hydropem habito respectu, venam secare et refrigerentia emollientia copia debita exhibere medicamenti.*

Raisin de Caen a guéri deux ascites consécutives, la première à une fièvre gastrique, la seconde à une fièvre quarte, par la saignée, par un régime tempérant et par des frictions avec les teintures de scille et de digitale. Sous l'action d'une méthode si simple, les urines fluèrent et en deux mois il ne resta plus de fièvre, ni d'épanchement.

Lorsqu'on craint d'appauvrir le malade et qu'on pense ne pouvoir pratiquer ou répéter la phlébotomie, des sangsues à l'anus, au périnée, à la vulve, des ventouses scarifiées sur l'hypogastre et les cuisses deviennent d'une grande utilité. Celse re-

commande celles-ci, quand l'ascite est accompagnée de douleurs poignantes ; *necessariæ sunt sine ferru cucurbitulæ : si ne per has quidem tormentum tollitur, incidenda cutis est, et tum his utendum.*

Une veuve, de quarante ans, pléthorique, tombe en 1820, dans une eau courante, au moment de ses règles, qui se suppriment incontinent. Elle est saisie d'une fièvre violente avec météorisme et sensibilité du ventre qui, en quelques jours, se remplit de sérosité. Des paroxismes quotidiens s'établissent, la dureté, la petitesse et la fréquence du pouls augmentent, la peau s'échauffe, la figure rougit, urines sédimenteuses et peu abondantes, selles rares et sèches. Les tisanes nitrées, l'oxymel scillitique, l'ipécacuanha, les purgatifs sont tour-à-tour employés dans les mêmes vues, par deux médecins qui se succèdent. Du délire se déclare la nuit, les jambes s'engorgent, la respiration s'embarrasse ; on m'appelle, le vingt-troisième jour. L'infiltration des membres, même supérieurs, était déjà grande, l'ascite se compliquait d'un commencement d'hydrothorax. Je donne de l'eau d'orge ou de veau, émulsionnée, de l'orangeade, je fais couvrir de fomentations émollientes le ventre et la poitrine, appliquer trente sangsues à la vulve et aux cuisses, sur une peau luisante, tendue, comme diaphane. Une forte hémorrhagie se décide, que des cataplasmes chauds, des vapeurs sédatives entretiennent; les menstrues paraissent dans la nuit. Le lendemain, mouchetures aux jambes, vingt draps se mouillent les uns après les autres : la fréquence et l'élévation du pouls, la lividité du visage, l'angoisse de la respiration décroissent rapidement, l'urine coule. En vingt jours, toutes ces sérosités furent reprises et les sécrétions rétablies.

Voilà une ascite qui se développe brusquement et qui porte un cachet tout inflammatoire. Le rapport de ses symptômes d'acuité avec la nature de ses causes, sa marche rapide, l'épanchement qui envahit successivement les membres et la poi-

trine, sa réaction sur le cerveau indiquent la saignée, qui pourtant n'est point faite. On veut stimuler le cours des urines avec des drogues actives, on provoque des selles, des vomissemens; ce qui fatigue la malade. L'infiltration s'étend à tout le tissu cellulaire, l'hydropisie revêt des formes d'asthénie qu'elle n'offrait point au début; et cependant, en étudiant la signification précise de quelques symptômes existants, en se rappelant les circonstances relatives à l'invasion de la maladie, on prend d'autres idées sur le traitement. On pense que des flux critiques ne pourront survenir qu'autant qu'on avisera à la cause inflammatoire de l'épanchement : en conséquence, méthode anti-phlogistique franche et sans considération secondaire, sans alliage de diurétiques.

Un enfant de quatorze ans, pâle, jaune, aux yeux enfoncés, aux membres grêles, sombre, jaloux, parfois emporté, mal nourri dans sa pension, éprouvait depuis long-temps des horripilations et des douleurs vagues dans l'hypochondre droit et sur le trajet des vertèbres. Il avait la peau et la langue sèches, le ventre soulevé et résonnant; bains, crêmes et petit-lait. L'ascite se manifesta bientôt; sangsues à l'anus, les piqûres fluent beaucoup. Lavemens avec la décoction de son et de pariétaire, tisane nitrée, alimentation ténue, en bouillon léger et en de faibles doses de lait de chèvre, frictions sur l'abdomen, tantôt avec la pommade de calomel, tantôt avec celle d'Autenrieth, suivies immédiatement d'un cataplasme, repos absolu au lit; les bains sont administrés tous les jours. Cette hydropisie se résout lentement et sans crise évidente. Pourtant, sur la fin de ce traitement, l'urine devint assez abondante, mais aussi le malade buvait plus de tisane, des doses considérables de lait et des bouillons de poulet : il se nourrissait davantage.

Une couturière, de quatorze ans, non réglée, quoique d'assez bonne constitution, dévorant du sel, du salpêtre et du plâtre

dès qu'elle en trouvait, entre à l'hôpital, dans l'été de 1826, avec la peau sèche et rude, mais sans augmentation de chaleur, le pouls petit, dur et fréquent. Elle va peu du corps et en forme de crottins qui alternent avec de la diarrhée, ne pisse guère, mange beaucoup malgré la rougeur de la langue, a très soif, souffre de son bas-ventre, distendu par cinq ou six litres de liquide : décoction de gramen émulsionnée, petit-lait matin et soir, bain, cataplasme et douze sangsues sous le nombril, qui sont encore appliquées, huit jours après; la peau s'assouplit bientôt, la langue pâlit un peu, l'urine est moins rare, le pouls plus ample et moins vif. J'insiste sur ce traitement et on pose des sangsues à cinq reprises différentes; crêmes de riz à l'eau, purées maigres, œufs frais, poisson, fruits cuits. Toutes les semaines, je mesure le ventre avec un fil, et c'est chaque fois une diminution d'un pouce. En un mois, l'épanchement est résorbé; la malade, qui mange la demi-portion, reste encore à l'hôpital vingt-cinq jours, pendant lesquels l'engorgement du mésentère s'atténue. Lorsqu'elle en sortit, le ventre était encore un peu volumineux, mais mou et indolent. Quand tous les signes d'irritation gastrique se furent évanouis, j'associai aux anti-phlogistiques la digitale pourprée à la dose d'abord de trois centigrammes, matin et soir, ensuite de deux centigrammes : séjour de la malade à l'hôpital, deux mois; en tout, quarante bains et soixante sangsues.

Un cultivateur, de trente-quatre ans, laborieux, sec, buvant du vin et de l'eau-de-vie, fumant ou mâchant du tabac, tombe dans la diarrhée et l'amaigrissement. Rougeur des pommettes, soif, vomituritions le matin, petitesse et fréquence du pouls, sécheresse de la langue et de la peau, plus tard, urines rares et ardentes, membres pelviens infiltrés et tendus, épanchement de sérosité dans le péritoine : dès lors, diète, de temps à autre douze sangsues, soit à l'anus, soit à l'épigastre, bains par jours

alternatifs, lavemens mucilagineux, cataplasme sur l'abdomen, eau pure gommeuse et tisane de gramen ou de carotte oxymélée; traitement qui fut suivi pendant cinquante jours. A peine l'avait-on commencé, que les urines coulèrent en abondance, que la lienterie et le ténesme diminuèrent, que le ventre s'affaissa. Le malade reprit et continue ses travaux rustiques. Il ne boit plus d'eau-de-vie et trempe son vin.

Une paysanne de Villeneuve, âgée de dix-sept ans, blonde, peu réglée, à figure jaune, à traits tirés, vient me consulter, ayant le ventre tendu, rénitent, douloureux, rempli de cinq litres de sérosité; deux ou trois selles par jour, liquides, avec épreintes et quelquefois sanguinolentes. Les urines ne fluaient pas, et le peu qu'elle en rendait était rougeâtre, opaque, sédimenteux. Le traitement qu'elle avait suivi, s'accordant avec les symptômes et la nature inflammatoires de cette hydropisie, consistait dans des applications de sangsues aux grandes lèvres, à l'anus et à l'abdomen, dans des clystères et des fomentations émollientes, des bouillons de poulet, de grenouilles, du petit-lait et des boissons rafraîchissantes, acidules, légèrement nitrées. Rien de mieux n'étant à faire, j'engageai la malade à persister daus l'emploi de ces moyens, à y associer des bains de siége ou des bains entiers, à appliquer souvent des sangsues, à vivre de peu et seulement d'herbages cuits, de viandes blanches. Elle reprit, assez vite, le teint frais, la peau souple, la langue humide, le ventre mou et sans bouffissure, les chairs fermes et la nutrition active.

Ces quatre dernières observations sont remarquables sous le triple rapport de la nature franchement irritante des causes de l'hydropisie, de la saillie des symptômes inflammatoires, de la simplicité du traitement et de son rapide succès.

Une fille de dix-sept ans, bien réglée, toussait et maigrissait depuis un mois, lorsqu'elle entra à l'hôpital, le quatorze Jan-

vier 1828. Il y avait anorexie, soif ardente, langue rouge et sèche sur les bords, avec des fissures, des excoriations dans le milieu, vitesse du pouls, coliques, douleurs aux hypochondres, tension et dureté du bas-ventre, alternatives de constipation et de diarrhée, commencement d'hydropisie ascite : sangsues au-dessus du nombril et à la vulve, bains, cataplasmes émollients sur l'abdomen, lavemens de son et de racines de guimauve, petit-lait, tisane de veau émulsionnée. Le pouls se ralentit, le limbe de la langue dérougit, les tranchées et l'anxiété épisgastrique cessent; la collection séreuse augmente toutefois, car l'urine flue très-peu. Aussi, prescris-je l'extrait de digitale, un décigramme d'abord, puis quatre par jour, et la teinture de cette feuille en frictions sur les cuisses; c'est que la fièvre se ranime avec paroxismes et rougeur des pommettes. Des vomissemens et la diarrhée se manifestent, le ventre se ballonne davantage, l'épanchement ne cesse d'augmenter et le flux des urines de décroître, la maigreur empire. Je renonce à ce médicament; solution de gomme faiblement diacodée, lait d'ânesse matin et soir et plus tard, dans l'après-midi, lait de vache coupé avec une décoction d'orge sucrée, purées maigres. Le vingt-neuvième jour, dix sangsues à l'anus; le trente-troisième, moins de météorisme abdominal, peau fraîche, langue moins enflammée, urine plus abondante; on mesure le ventre. L'hydropisie commence à diminuer, et cette diminution devient ensuite si rapide, qu'il faut, tous les cinq jours, raccourcir le ruban d'un pouce. La malade qui n'est plus altérée, mange le quart, digère sans peine, prend la figure riante, la langue muqueuse, une respiration lente et facile : hypochondres détendus, urines citrines et abondantes, selles régulières, moulées, sommeil profond et réparateur. Elle sort de l'hôpital, le huit Avril, avec un grand appétit, la face colorée et bien moins amaigrie : seulement, ses règles n'avaient point encore

reparu ; cela tenait à l'épuisement qu'avait entraîné une affection si longue.

Ce qui domine dans ce fait, c'est l'action malfaisante de la digitale, quoiqu'à doses graduées avec modération et administrées au déclin de la fièvre. Cette substance fatigua les premières voies et réagit sur les reins défavorablement, puisque le flux des urines continua de s'amoindrir.

D'autres praticiens eussent sans doute proposé la ponction, dans ce cas ; c'eut été une faute. Il faut, en pareille occurence, insister longuement sur les humectans, les anti-phlogistiques, lorsque les forces le comportent et se passer de la paracentèse.

Cette malade prit trente bains et garda pendant quarante jours, des cataplasmes et des fomentations émollientes sur l'abomen.

De retour en sa maison, elle se remit à travailler et à se mal nourrir ; elle supporta cette double épreuve, trois mois, après lesquels on la vit maigrir de nouveau, souffrir du ventre et rentrer à l'hôpital avec les traits allongés, la figure inquiète, le ventre dur et ballonné, des vomissemens verdâtres ou séreux, des épreintes et des déjections muqueuses et sanguinolentes ; elle mourut, le vingt-huit Octobre.

Le péritoine pariétal était d'un blanc terne, épaissi, semé de plaques noires, au-dessous desquelles se trouvaient des tubercules crus ou en voie de suppuration. Le bord libre des intestins grêles était couvert de ces mêmes plaques, sans tubercules ou avec des tubercules miliaires. Les épiploons avaient presque disparu ; le grand épiploon consistait en des filamens cellulo-vasculaires, détachés, qui adhéraient çà et là au péritoine pariétal. Il y avait un peu de sérosité au-dessus de la masse intestinale, toute gonflée de gaz, du pus verdâtre et fétide dans les lombes, les fosses iliaques et le petit bassin, où

se montraient des foyers purulents, lesquels avaient détruit le tissu cellulaire recto-vaginal.

Cette ascite, qui était bien tout inflammatoire de sa nature, dépendait donc primitivement d'une péritonite aiguë. Celle-ci ne fut-elle que suspendue, on ne saurait le croire; mais ce qui paraît incontestable, c'est que les anti-phlogistiques avaient fait justice d'un épanchement considérable et que, sans un genre de vie dur, une rechute ne se serait pas produite.

Deux filles d'Entraigues, l'une pubère, l'autre près de le devenir, et ascitiques, me consultent dans l'été de 1819. Toutes deux mal nourries, maigres, comme racornies, avaient la peau sèche et jaunâtre, l'œil enflammé, la langue rouge, le pouls petit et qui s'accélérait beaucoup sous des exacerbations de chaque jour, le ventre endolori, tendu, avec une fluctuation très-évidente. Chez toutes deux, le mal s'était aggravé par l'emploi intempestif de remèdes irritants. La plus jeune, enflée depuis long-temps et qui avait pris le plus de remèdes, succomba le lendemain de la troisième dose d'une poudre drastique que sa mère lui donna, malgré mes conseils. Le jour de sa mort, tourmentée par d'affreuses coliques qui dataient de la veille, elle se faisait traîner hors de son lit, salissant à tout instant le sol de matières noirâtres et filamenteuses. J'avais indiqué la diète blanche et prédit devant sa sœur une terminaison misérable et prochaine, si on ne cessait un pareil traitement. L'aînée avisa. Des sangsues à la vulve, du petit-lait, des bains et des fomentations relâchantes, de l'eau de poulet ou de chiendent à peine nitrée, des viandes tendres, beaucoup d'herbages, des fraises, des cerises, des groseilles, du melon blanc, tels furent pendant toute la belle saison ses remèdes et ses alimens. Le ventre mollit peu-à-peu, les urines reparurent claires et assez abondantes, le pouls qui s'éleva perdit insensiblement sa vivacité, l'agitation de la nuit qui se traduisait par

la rougeur des pommettes et par l'insomuie, diminua, la langue devint humide et muqueuse. Ces changemens de bon présage accompagnèrent la résolution de cette diathèse inflammatoire qui avait occasioné l'hydropisie , et qui s'effaça avant celle-ci.

Ces deux ascites se ressemblaient : l'une traitée longuement par les diurétîques et par la purgation, emporte la malade à travers des angoisses abdominales et une soif brûlante. L'autre moins ancienne et contre laquelle ou dirige encore à temps une méthode convenable, n'y résiste pas, quoique la suppression des menstrues tende cependant à l'aggraver. Très-probablement, avec un mois d'insistance de plus sur ces remèdes chauds et violents, cette jeune fille eût aussi succombé. Un médecin périt à cette époque et sous mes yeux, d'une ascite consécutive à une dysenterie douloureuse, traitée dans le principe avec vigueur, puis livrée à elle-même et faisant des progrès lents, sourds, mais irrémédiables. Ce pauvre malade avec une langue rouge comme de la viande de boucherie, fut trompé par son appétit jusqu'au moment suprême. Lorsque je proposai un régime plus sévère, il n'était plus temps.

Le fils d'un huissier, âgé de quinze ans et sanguin, boit de l'eau fraîche en courant beaucoup, puis éprouve des frissons et un grand malaise. Il s'alite. Son ventre se tuméfie en peu de jours, se tend, se remplit de sérosités, la peau en devient luisante et s'amincit : de même, celle des bourses et des jambes qui se gonflent à leur tour. Des coliques sur-aiguës et une vive sensibilité de l'épigastre se joignent à ces symptômes d'épanchement, le pouls est raide et vibre fort, l'enfant, qui prend la figure inquiète, ne pisse presque plus. Il saigne du nez, sa peau brûle, ses nuits sont un peu délirantes et pleines d'insomnie : deux bains par jour et de longue durée, fomentations qui des hypochondres s'étendent aux pieds, orangeade, petit-lait, eau de riz, de gomme, loochs blancs nitrés. Les urines

coulent bientôt avec abondance, et au bout de dix jours, on ne sentait déjà plus de fluctuation dans l'abdomen, ni d'œdême sous-cutané. C'est que les bains abattirent la tension inflammatoire des organes et des absorbans du ventre, c'est qu'ils tempérèrent la peau, laquelle sympathisait trop intimément avec le péritoine, pour n'être pas comme cette membrane, dans un état de souffrance. C'est que l'absorption qui se fait par les pores cutanés, lorsque l'eau les pénètre, loin d'augmenter la di thèse séreuse et de porter sur l'abdomen une plus grande masse de fluide, rafraîchit le sang, l'humecte, et corrigeant ainsi ses qualités trop excitantes, affaiblit par contre la fluxion chaude qui a devancé et produit l'hydropisie.

Un homme de moyen âge, entre à l'hôpital, dans l'été de 1826, amaigri, le visage allongé, la langue blanchâtre, les dents et les lèvres sèches, le ventre dur, gonflé et fluctuant. Il y a de temps à autre de la diarrhée, constamment de l'altération et du dégoût, des urines noires et qui coulent difficilement, de l'oppression, des bouffées de chaleur, un pouls petit et fréquent. Ce malade, qui souffrait depuis long-temps, avait pris beaucoup de drogues pour exciter le ton de l'estomac, et insistait sur des diurétiques chauds qui enrayaient les sécrétions internes. Je remplaçai ces diurétiques par des boissons acidules, gazeuses, par des bains, des demi-lavemens mucilagineux, des frictions sur les jambes avec une pommade scillitique. La diète fut sévère d'abord, tempérée ensuite par du lait coupé d'orge, et enfin changée en une alimentation douce, végétale, avec des viandes tendres. Les eaux se résorbèrent avec assez de promptitude et la péritonite sub-aiguë s'effaça.

Le premier traitement, qui n'était point approprié à une lésion de laquelle dépendait cependant l'hydropisie, nuisait. Si on y eût persévéré, la mort devenait inévitable, et l'art participait à cette terminaison funeste plus que la maladie, puisque celle-

ci, mieux traitée, a cédé. On ne s'occupait que du défaut de la sécrétion urinaire, et on cherchait sans autre examen, à y parer par des remèdes spécifiques.

Un enfant, de neuf ans, fut frappé en Août 1828, d'une varioloïde avec des épistaxis violentes et suivies d'une adynamie grave. Décoction de quinquina acidulée, vin amer, bouillons restaurants, fomentations avec le camphre et l'alcool affaibli sur les pustules gangrénées; dans vingt jours, le malade entra en convalescence, ne paraissant conserver d'une si fâcheuse atteinte que de la faiblesse et de la bouffissure dans les jambes. Trois mois plus tard cependant, il avait deux hydrocèles consécutives et le ventre plein de sérosité; son corps était amaigri, sa langue rouge, sa figure ridée, la soif inextinguible, l'urine épaisse, chargée d'ammoniaque, et si rare, qu'il en rendait seulement cent grammes dans les vingt-quatre heures. Un de ses frères était mort hydropique, après avoir subi la ponction.

Tisane de gramen avec l'oximel scillitique, lavemens, émulsion nitrée, bouillons de grenouilles et de carottes, petit-lait apéritif: l'altération diminue, mais la fluctuation reste la même, les forces s'abattent; alimentation plus considérable, vin blanc avec les baies de genièvre, pilules de digitale, lait de chèvre: on essaie aussi la décoction de radis avec les fleurs de genêt et les cloportes pulvérisés; la fièvre ne cesse pas.

Au mois de Mars, mêmes symptômes; mêmes remèdes, quoique sans espoir de guérison. En Mai, un engorgement aqueux se forme sur le métatarse de chaque pied, l'œdème des cuisses et des bourses devient plus mou, la peau moins rugueuse, les urines coulent plus aisément. Pour nourriture, choux, salsifix, artichauts crus et cuits; pour boisson, de l'eau coupée de quelque peu de vin blanc : on reprend encore du petit-lait et des pilules hydragogues, toujours avec le même insuccès; quand, au mois de Juin, l'enfant se met à manger des cerises avec vo-

racité, et les urines augmentent sensiblement, plus tard, des melons blancs, et les urines affluent. Aussi, le bas-ventre se désenfle et les tumeurs des pieds s'ouvrent spontanément. Ce régime réfrigérant est suivi avec une opiniâtre persévérance et procure la totale évacuation des eaux.

Ce petit malade perdit plusieurs phalanges des orteils.

Dans ces deux dernières observations, l'épanchement se liait à une phlegmasie sub-aiguë, mais encore sans dégénération de tissu. On amalgame des moyens rationnels et des remèdes spécifiques. A travers de graves accidens, la vie se soutient. Des diurétiques simples et légers, surtout une nourriture aqueuse et rafraîchissante, le temps et les forces naturelles guérissent, enfin, une ascite que les médicamens n'avaient point ébranlée, aux progrès de laquelle ils avaient même contribué. La nature a des secrets et le corps un instinct qu'il faut savoir interpréter.

Une revendeuse, âgée de vingt-sept ans, accoucha d'un troisième enfant, dans le mois d'Avril 1832, et, pendant un an, ressentit dans le ventre des douleurs que des sangsues, des applications et des boisssons émollientes ne calmèrent point : ces douleurs s'accrurent beaucoup en 1834. Le huit Août, elle se rendit dans l'hôpital, ayant l'abdomen ballonné, rempli de sérosité, la dysenterie, les urines épaisses et peu abondantes : langue rouge, peau sèche, pouls fréquent ; trois chopines de petit-lait, autant d'émulsion nitrée, limonade, bain, purée claire. Le neuvième jour, les urines fluent en plus grande quantité, la sensibilité, la tension du ventre et l'épanchement diminuent ; deux bains dans les vingt-quatre heures, mêmes tisanes, lait, potage et fruits cuits. Ce traitement dure vingt-six jours, après lesquels on éloigne les bains et on permet des alimens. Il s'ensuit une guérison solide.

Les délayans sont donc très-souvent les meilleurs diurétiques.

Une femme, de vingt-cinq ans, mère d'un enfant qu'elle avait

allaité, fut atteinte, dans le mois de Mai 1827, d'une fièvre tierce que le sulfate de quinine emporta : au mois d'Août, récidive, même traitement, succès moins durable encore; les accès reparaissent en Septembre et deviennent quotidiens. La malade change d'habitation et prend infructueusement une grande quantité de décoction de petit-chêne. Ses urines se font rares, ardentes, rougeâtres, le bas-ventre se météorise et s'endolorit; langue sèche, rouge au centre et brune sur les bords, suppression des menstrues; sangsues aux aines, ensuite sur l'hypogastre, tisane de veau, d'orge nitrée, bouillons d'herbes, lavemens émollients. En quinze jours, ascite, anasarque, bouffissure de la face, suffocation; vésicatoires aux bras, puis aux cuisses. Les derniers vésicatoires se couvrent d'escarres ; tisanes diurétiques, pilules avec la digitale, la scille et l'aloës, frictions sur le ventre avec la pommade de calomel.

Ponction, le premier Novembre; écoulement de vingt kilogrammes de sérosité : l'ascite reparaît bientôt avec une enflure démesurée des parties génitales, avec des tumeurs aqueuses sur les aines, dont la peau s'ouvre et laisse suinter de la lymphe en quantité. Les grandes lèvres et les jambes se gercent ensuite, l'appétit pourtant se soutient et les urines ne sont pas entièrement supprimées; petit-lait avec la poudre de cloportes et l'extrait de pissenlit : dévoiement spontané qui dure trois jours et diminue les angoisses de la malade. Elle peut se promener autour de son logis.

Ennuyée des remèdes, elle les cesse sur la fin de Décembre, et se prend de passion pour les melons blancs d'hiver, dont elle fait sa nouriture de chaque jour. Elle urine beaucoup; et, le quinze Février, il ne lui reste plus d'épanchement, ni même de cune bouffissure; les règles se rétablissent. Un an après sa guérison, cette femme devint enceinte, accoucha à terme, et allaita son enfant.

Une femme, âgée de quarante-cinq ans, petite et n'ayant plus ses menstrues, entra à l'hôpital, le dix Juillet 1827, ayant le ventre ballonné et demandant l'opération. L'accumulation des eaux qu'elle portait s'était formée avec lenteur, sans lui ôter l'appétit, ni les forces : peu d'enflure aux jambes, urines rares, rougeâtres et qui déposent. On lui tira huit pintes de sérosité citrine; le ventre devint incontinent d'une grande souplesse et ne présenta qu'une sorte d'empâtement. Pendant quatorze jours qui suivirent, je tins cette femme à un régime ténu, humectant, végétal, à l'eau de veau, au lait coupé. Elle voulut ensuite rejoindre ses enfans. Je la revis à la mi-Septembre, en bonne santé, urinant comme avant son hydropisie, buvant abondamment de l'eau de riz et mangeant peu, malgré sa faim. Plus tard, je l'ai encore rencontrée, bien guérie et s'asbtenant simplement de vin et d'une nourriture forte.

L'hiver d'auparavant, une autre femme de même âge, entra à l'hôpital, avec le ventre distendu et douloureux, les forces d'ailleurs bien conservées. Elle n'avait pris aucun remède; on tira par la ponction dix litres d'un liquide noir, fétide, épais, semblable à de la poix fondue : petit-lait gommé, par jour trois litres de tisane de veàu émulsionnée, pour toute boisson et pour tout aliment. Le régime fut long-temps austère et la guérison parfaite, sauf une induration développée probablement dans le mésentère, mobile, indolente, non douloureuse, et qui pouvait faire présumer que l'hydropisie avait été ovarique.

Si j'avais, à titre de prophylaxie, donné des diurétiques ou si j'avais été moins sévère sur le régime, une rechute aurait eu lieu probablement. Les anti-phlogistiques conviennent donc, dans nombre de cas, non-seulement pour guérir sans le secours de la paracentèse, mais encore pour ne pas rendre celle-ci infructueuse.

On rencontre des médecins que ce seul mot d'anti-phlogistique épouvante. Ignorent-ils donc que ce mot n'est pas de création moderne, qu'on l'adopta jadis parce qu'à lui seul il représentait l'idée d'une foule de moyens pratiques qui tendent au même but, que du temps de Baillou, de Boerhaave, de Baglivi, de Stoll, les anti-phlogistiques étaient en crédit même dans des maladies qu'on aurait dit y répugner, et qu'enfin l'impatient Brown grondait sans cesse, de ce *qu'on avait toujours eu la même vénération pour les saignées et la nombreuse cohorte des débilitans?* En vérité, s'ils lisaient un peu plus, bien des praticiens n'auraient pas, les uns une aversion toute de préjugé, les autres un enthousiasme peu clairvoyant pour des méthodes thérapeutiques qui, par elles-mêmes n'ont rien de nouveau et qui, comme toutes les choses de ce monde, ne sont utiles que par l'à-propos de leur application. Ne négligeons pas l'étude du passé; « car tout médecin, dit Zimmermann, qui peut devenir érudit le doit nécessairement, ou s'il n'en a pas la capacité, il dot renoncer à la pratique d'un art pour lequel la nature ne l'a pas destiné. »

Une diète végétale, le lait, les décoctions d'orge et de gramen nitrées, de gruau, de riz, de salep, de lin, la limonade, l'eau de groseille, les tisanes émulsionnées ou doucement apéritives, les jus d'herbes, le petit-lait, le bouillon léger de poulet ou de grenouilles, les tamarins, la crême de tartre viennent en aide à la saignée, aux sangsues, aux bains, aux fomentations, aux lavemens, et secondent une crise par les urines. Il importe cependant d'y associer quelques diurétiques, lorsque l'hydropisie s'éloigne de sa période inflammatoire, ou que la faiblesse du malade ne lui a pas laissé prendre un caractère nettement sthénique.

Un petit Israélite, de dix ans, se plaignait de maux d'estomac et de coliques suivies d'un peu de diarrhée, lorsqu'il mar-

chait assez vite ou long-temps. Il mangeait à peine, avait toujours grand soif et grossissait du ventre, quoique s'exténuant du corps et des bras, quoique prenant une figure allongée. Lorsqu'il ne put plus serrer son pantalon et qu'il eut la respiration courte et gênée, on me fit appeler. La fluctuation était déjà très-sensible; le ventre élargi en tous sens, sillonné de veines bleues, dépassait de beaucoup le rebord des fausses côtes et contrastait par son élévation, avec la poitrine qui, très-amaigrie, en paraissait déprimée. La peau était pâle, la langue rouge, le dégoût profond, l'urine trouble, épaisse et rare, les matières stercorales étaient liquides, mêlées de sang et de pellicules, ou sèches et très dures, toujours peu copieuses, une petite fièvre de consomption ne discontinuait pas.

Je ne permis plus au malade de se lever, ni même de s'asseoir sur son lit; du lait froid par tasses trois ou quatre fois le jour, deux purées ou un jaune d'œuf, des compotes de fruits furent toute sa nourriture. On couvrit le ventre d'un immense cataplasme, bien humide, que je fis précéder parfois d'une onction mercurielle; de temps à autre, demi-lavement avec de l'eau de son et de pavots pour calmer directement le gros intestin et indirectement l'insomnie : quatre ou cinq bains par semaine, au pied du lit, de deux heures de durée, dans une forte décoction d'espèces émollientes : tisane d'orge et de chiendent, de canne et de réglisse, de dattes et de pommes reinettes, orangeade, et potion à consommer par cuillerées, en quarante-huit heures, avec vingt grammes d'oxymel scillitique, un gramme de nitrate de potasse, trente grammes de sirop de nymphéa et cent grammes d'eau de pourpier. Je portai successivement à trente grammes la dose de l'oxymel scillitique et à deux grammes celle du sel diurétique. Plus tard, à mesure que les voies gastriques et intestinales reprirent leur fermeté et ne présentèrent plus de symptômes de sub-irritation, je joignis

à ces remèdes de petites doses quotidiennes de poudre de scille et de digitale, combinées par égale part. Les urines fluaient passablement et limpides, le ventre décroissait d'une manière insensible, mais certaine; car la mensuration à l'aide d'un ruban en témoignait. J'insistais donc sur cette association des fondans mercuriaux et des diurétiques, lentement poussés d'une faible dose à des doses suffisantes, avec une méthode largement tempérante. J'y dus, en trois mois, la résolution de l'ascite, en six mois, le retour des forces, du coloris et de l'embonpoint.

La fille d'un confiseur, âgée de treize ans, maigre, pâle, à traits tirés, non réglée, prenant des pilules de Blaud, avait depuis deux mois, le ventre enflé, bosselé et fluctuant. Elle y éprouvait de vives douleurs, urinait peu et allait quelquefois en une petite diarrhée, avec épreintes; minée d'ailleurs par la fièvre lente. L'indication me parut claire; cesser les ferrugineux qui entretenaient ce mouvement obscur de fluxion intestinale, atténuer celle-ci, puis travailler à la résorption de l'épanchement : dès-lors, chaque jour, trois tasses de bouillon de veau, de grenouilles, de raves, carottes, laitues, endives, avec six amandes douces pelées et concassées, quatre verrées de tisane de gramen, demi-clystères émollients, cataplasmes sur le ventre, précédés, une fois tous les deux jours, d'une friction, de demi-heure de durée, avec huit grammes de graisse mercurielle double, purées maigres, repos absolu au lit et quelques bains. L'abdomen dont les inégalités s'effacent, s'assouplit, mais sans décroître; car les urines ne coulent pas. Je commence alors de faire nitrer les bouillons, puis la tisane; j'y joins ensuite une cuillerée à café d'oxymel scillitique par verre qui se boit, les reins s'ébranlent enfin, les urines arrivent en quantité, pourtant toujours assez troubles. Comme l'appêtit se prononce et qu'il ne reste plus de dureté dans le ventre, ni de

signe de turgescence, je seconde cette tendance critique en ajoutant à ce que prend déjà la malade, de la teinture de digitale, qu'elle mêle par gouttes, à ses boissons ordinaires. La résolution de cette hydropisie se compléta avec lenteur, mais nettement ; et les symptômes primitifs indiquaient si peu la nécessité de l'apparition menstruelle, que cette jeune personne n'eut ses règles que trois années plus tard, quoique ayant repris de l'embonpoint, des chairs fermes et une vie laborieuse.

L'ascite se compose quelquefois de tant d'élémens divers que le traitement en devient plus difficile et semble moins lucide. Ainsi, il faut éteindre une sub-inflammation, mais encore assez vive, du mésentère et des entrailles, amortir des douleurs de ventre, pousser aux urines, corriger une toux fréquente qui tient à des tubercules miliaires dont il importe de prévenir la suppuration.

La fille d'un boulanger, non encore menstruée, prenait du fer pour que ses mois parussent, pâlissait, tombait dans une langueur fébrile et, tout en maigrissant du corps, prenait le ventre tendu et volumineux. Il me fut facile de reconnaître une ascite, déjà avancée. La malade ne mangeait pas, urinait peu, allait souvent en diarrrhée ; ses nuits étaient tourmentées ; elle toussait et crachait beaucoup. Je fis appliquer des sangsues aux hypochondres, de larges cataplasmes, boire de l'eau de salep avec du sirop de Maloët et deux tasses de lait d'ânesse. On essaya quelques bains, des lavemens avec la décoction de son, de racines de guimauve et de têtes de pavots. La petite fièvre à paroxismes nocturnes faiblit assez promptement, la peau n'en restait pas moins sèche, la langue pointillée de rouge, la sensibilité épigastrique et l'inquiétude cérébrale grandes, la jeune malade s'impatientant ou s'attristant hors de propos. Je joignis alors, chaque jour, à la tisane qui était déjà si calmante, une potion avec cent grammes d'eau distillée de laitue, trente

grammes de sirop de nymphéa et cinq centrigrammes d'extrait d'aconit. L'éréthisme gastro-intestinal et la diarrhée s'amoindrirent. Puis celle-ci durant toujours et le ventre ne baissant pas, j'ajoutai à la potion quelque peu d'extrait thébaïque, remplaçai le sirop de Maloët par celui de morphine, et prescrivis des frictions sur l'abdomen avec un mélange à parties égales d'huile de jusquiame et de vin d'opium. Ces remèdes ne suffisant pas, la langue étant humide et le pouls sans fréquence, décoction blanche de Sydenham; conserve de roses et de quinorrhodon avec l'opium gommeux, l'extrait de rathania; ensuite pilules d'alun et d'opium; enfin deux doses par jour du mélange de trois décigrammes d'ipécacuanha, d'un gramme de magnésie et d'un gramme de sucre pour six prises; assez souvent sur le soir un quart de lavement avec la décoction de colombo, de la gomme adragante et du laudanum liquide de Rousseau. Cependant, l'hydropisie tenait toujours et la sécrétion de l'urine languissait, j'essayai donc tout en insistant sur ces anti-diarrhéiques, la teinture de digitale, qui passa sans fatiguer l'estomac. Son action sur les reins se montra bientôt; la diarrhée s'éteignant plus tard, j'augmentai les doses de cette teinture, j'en ajoutai aux juleps nitrés et oxymélés, à la tisane d'orge perlé et de fleurs de bourrache, aiguisée avec le sirop d'érysimum : puis, je substituai à celle-ci une eau alcaline préparée avec huit décigrammes de bi-carbonate de potasse cristallisé, quatre gouttes de teinture de vanille, soixante et quinze grammes de sirop de guimauve, pour sept cents grammes d'eau. Et sous toutes ces influences combinées ou successives, le ventre se ramollit, le mésentère se désobstrua, la diarrhée ne reparut plus et les urines coulèrent si bien que la collection aqueuse fut emportée.

L'opium que j'ai donné n'a point empêché pourtant les urines de fluer, n'a point contrarié l'action des diurétiques, peut-être même y a aidé, indirectement mais très-réellement, en abat-

tant l'éréthisme de tant de tissus traversés par une inflammation enracinée. Celle-ci que les humectans auraient tempérée, les ferrugineux l'avaient accrue. Je fus obligé, on l'a vu, à une association de remèdes qui n'est pas, dans ses résultats, aussi satisfaisante pour celui qui aime les choses simples et bien régies, dans un sens d'ordre et logique; mais on ne saurait, sans témérité, repousser des mélanges de remèdes qui pourvoient en même temps à diverses indications, quoique les effets semblent devoir se heurter. Les organes ne choisissent-ils pas en quelque sorte les parties médicamenteuses qui leur sont destinées, n'y a-t-il pas là une intelligence secrète qu'on ne peut contester?

Une Dame, atteinte d'une hydropisie de l'ovaire et d'une anasarque, avait épuisé diurétiques, purgatifs, vésicatoires, cautères, lorsque Levrat de Lyon, lui conseilla une tisane de racines d'asperge, de scorsonère, de seconde écorce de sureau et de réglisse; le matin, un lavement avec une décoction de feuilles de sureau et de mercuriale miellée; deux fois le jour et pendant long-temps, étendue dans une infusion de fleurs de lys sucrée, une prise composée de quatre centigrammes d'extrait thébaïque, de dix centigrammes d'extrait scillitique, d'autant de digitale pulvérisée, de soixante et dix centigrammes de nitrate de potasse, et de trois grammes de sucre en poudre.

L'insomnie cessa bientôt, les urines coulèrent abondamment, l'hydro-ovarite et l'œdème des membres diminuèrent d'abord et disparurent ensuite. Le dix-huitième jour de ce nouveau traitement, cette hydropique commença à faire de petites promenades à pied, ce qui lui était impossible depuis dix-huit mois. La bonne action de l'opium est ici de toute évidence, et par lui celle des autres remèdes n'est pas moins manifeste.

Dans d'autres cas, l'opium à lui seul, devient un puissant anti-phlogistique, un diurétique efficace; il seconde les crises que la douleur retarde. Un homme tombe dans l'hydropisie, après

avoir été frappé à l'hypochondre droit. Des remèdes énergiques qu'on lui donne sont infructueux et même nuisent : *a catharticis valentioribus*, *in pejus ruebat malum.* Méad lui prescrit une potion dans laquelle entraient quarante gouttes de teinture thébaïque, qui le calment considérablement. On persévère, les urines ne tardent pas à fluer en quantité, ce qui par la suite efface l'épanchement. Le malade, pour relever son appêtit, prit en dernier lieu quelques pilules toniques et quelques cuillerées d'une infusion amère et chalybée.

Les frictions, les sinapismes, les vésicatoires dont l'impression se propage rapidement d'un point de l'économie à tous les autres et qui aggravent l'intensité du mouvement inflammatoire, ne conviennent point à l'ascite aiguë. Aussi j'ai vu cette maladie, produite par une hépatite, augmenter soudain et nécessiter la ponction, quatre jours après l'application d'un large vésicatoire sur l'hypochondre droit.

Quant aux purgatifs et aux stimulans fixes ou volatils, quant aux diurétiques âcres, aux apozêmes amers, il faut s'en abstenir. *Etenim potui*, observe Cœlius Aurélianus, *medicamina danda cavere decet : alia enim vesicam commovent*, *alia intestina lacerando ulcerant*, *vel dysentericam faciunt passionem : alia stomachum vertunt et fastidium eibi generant*, *et sitim extendunt.* Si l'hydropique est dans un état fébrile, dit Alexandre de Tralles, gardez-vous d'administrer des remèdes chauds et défendez comme pernicieux, les alimens et les boissons excitantes, les antidotes, les purgations : *Nullum enim valde calefaciens ipsos juvare potest. Nam ejusmodi medicamenta sitim ipsorum augent*, *et febrim incedunt*, *et causas inflammantes magis adhuc exurunt*, *intendunt quœ malum.*

On ne doit pas ponctionner dans les premiers temps de l'ascite aiguë, même considérable ; tout au plus le peut-on lorsque l'invasion en est si brusque, lorsque les progrès en sont si prompts

que la mort par suffocation paraît à craindre. Autrement, ce serait s'exposer à la reproduction presque instantanée de l'épanchement, à une inflammation plus grave des viscères et des membranes de l'abdomen, livrés dès ce moment à un frottement réciproque, que l'exaltation de leur sensibilité et la fluxion dont ils sont le siége, rendent dangereux. Ce serait d'ailleurs une énormité de ne pas commencer par attendre du temps, des remèdes et de la bonne nature la résorption de l'épanchement, puisqu'elle se fait quelquefois. Au déclin de la période d'acuité se montre l'opportunité de la ponction, avec la certitude de son innocuité, avec l'espoir qu'elle pourra ne pas être inutile.

Du traitement de l'ascite froide. — Des remèdes qui s'appliquent à l'ascite froide, les uns, sans appartenir aux anti-phlogistiques, ne sont pas cependant de nature échauffante; les autres au contraire ne tendent qu'à ranimer des forces qui défaillent, qu'à solliciter des réactions qui font défaut. Les premiers vont aux hydropisies qui succèdent à une dysenterie, une splénite ou toute autre fluxion de semblable importance: les seconds à celles que l'affaiblissement de tout le corps, que la cachexie scrophuleuse, que l'état humide et malsain de l'atmosphère ont engendrées. Sans tenir compte de ces différences, on a beaucoup abusé des purgatifs et des toniques, rejetant sur la gravité du mal la mort que ces médicamens avancent et ne les en accusant jamais. Des selles noires, sanglantes, chargées de débris muqueux, devraient au moins le faire présumer. Pourtant, certaines de ces ascites s'accommodent des purgatifs et des fortifians, mais encore placés avec mesure et incapables, tout en ranimant les forces vitales, de les détruire par une sur-excitation amenée de vive force et contre le gré de la nature. Hippocrate qu'on invoque souvent en faveur des drastiques, en usait avec sobriété; la purgation par jours alternatifs qui détruit le peu de ressort que gardent en dernier lieu les entrailles et leurs absor-

bans, ne date pas de lui. En insistant sur la gomme-gutte, l'aloës, l'ellébore, la résine de jalap, l'huile de croton, c'est ne faire état que du premier effet, *l'évacuation*, sans arriver à celui qui suit, un *épuisement* plus considérable. J'ai vu purger et jusqu'au dernier jour, quoique les eaux ne diminuassent pas, de pauvres hydropiques avec les yeux mourants et la voix éteinte. C'était peu raisonnable; de même quand on se pressait de les tonifier, après que les eaux avaient été tirées. N'était-ce pas ramener sur des viscères malades une fluxion qui s'éteignait, et reproduire l'épanchement, sans même corriger l'asthénie qui l'accompagne? « Il n'y a que la nature, dit Voullonne, qui puisse dispenser le reste de ses forces avec cette sage économie qui, au sein même de la pauvreté, se ménage insensiblement un superflu. » Sydenham insistait, il est vrai, sur son infusion de safran des métaux et donnait, presque tous les jours, des purgatifs, des hydragogues. Quand le malade lui paraissait peu capable de les suporter, il l'échauffait par des toniques incendiaires. A Londres, cette méthode pouvait ne pas être toujours fatale; « dans l'hydropisie cependant, remarque Beaumes en ses annotations, ainsi que dans les autres maladies où le ton des vaisseaux est si affaibli, où les fluides sont si appauvris, l'usage des violents purgatifs a souvent des suites nuisibles. » Baraillon les proscrit en disant : « Les remèdes qui évacuent par les intestins, leurs dangers à l'écart, sont les plus infidèles de tous dans les hydropisies. Ils altèrent beaucoup et épuisent plus que les autres. »

Quand la dysenterie dure, les intestins s'ulcèrent, et quand l'hydropisie s'y joint, les amers, les purgatifs, les topiques excitants eux-mêmes n'en restent pas moins tout aussi déplacés. Un traitement *muqueux et végetal*, seul peut seconder la cicatrisation des érosions intestinales, en prévenant *la quantité* et *l'acreté* de la matière stercorale, et résoudre de la sorte l'épan-

chement. Au sujet de certains diarrhéiques, qui avaient toujours conservé leur appétit, qui avaient peu souffert, qui *devaient être ceux auxquels le vin, les toniques et les astringens auraient été le mieux appliqués*, et qui cependant étaient morts hydropiques, Broussais ajoute : « Je le répète, aucun de ces moyens ne m'a réussi. Les succès que j'ai obtenus dans cette variété, comme dans toutes les autres, ne sont dus qu'à la méthode contraire. » Cela est si vrai qu'il importe de bannir toute drogue trop active et de ne pas dévier d'un régime simple et des apéritifs légers, jusqu'à ce que la phlogose intestinale se soit éteinte. Et encore, cette condition réalisée, si les eaux croissent et qu'on passe à des diurétiques chauds ou à des évacuans, ce doit être sous forme d'essai et à des doses peu considérables. Il en est de même, lorsque l'ascite succède à des superpurgations ou à l'hépatite, lorsque le malade se rencontre, de sa nature, maigre, irritable et disposé aux sub-inflammations.

Sous l'influence d'un tel traitement, l'ascite chronique s'évanouit quelquefois, surtout si le malade quitte les lieux où domine la dysenterie épidémique, et, sans cela, si on ne craint pas de le traiter par l'opium. Loin d'arrêter la sécrétion déjà si ralentie de l'urine, ce remède, je l'observe de nouveau, l'augmente par la sédation dont il frappe les entrailles phlogosées, qui dès-lors n'appellent plus autant de fluides ; et ceux-ci affluent davantage aux autres organes, notamment aux reins.

Lorsque les intestins ne sont point compromis, quelle que soit d'ailleurs la sub-inflammation concomitante, les toniques, les substances chaudes ne sont plus aussi formellement contr'indiquées. Les choisir avec discernement, commencer par les moins actifs, en mesurer l'action, suffit pour qu'on ne puisse à leur sujet dire avec Frank : « Non-seulement les toniques ne contribuent pas à l'évacuation des eaux, mais encore en accroissent la quantité. » Ces ménagemens importent moins, lorsque les symp-

tômes d'asthénie effacent tous les autres et que la sensibilité intestinale n'a pas été mise en jeu. Il s'agit d'imprimer aux absorbans une secousse assez rude et assez soutenue pour que ces vaisseaux reprennent la sérosité qui séjourne dans l'abdomen, qu'ils la reportent dans le torrent de la circulation, et pour qu'ensuite les divers émonctoires travaillent à l'évacuer. La vie languit, la fibre se désunit et s'imbibe d'eau, la cachexie séreuse règne, le cœur bat lentement, il faut donc des remèdes à effet puissant et perturbateur, du fer, du quinquina, de l'absynthe, de la rhubarbe, de l'écorce d'orange, des crucifères, des chicoracés, du raifort, de la gentiane, du cochléaria, des baies de génevrier, de la zédoaire ronde, des apozêmes amers, de l'ammoniaque, des elixirs, des poudres, des pilules stimulantes, des infusions de menthe, de mélisse, de canelle, du rhum ou du café étendu d'eau.

Un paysan de vingt-un ans, maigre, pâle, lymphatique, et cependant sujet à des coliques inflammatoires, nourri grossièrement, est appelé auprès d'un parent riche, change de régime, et ne tarde pas à être atteint d'une forte diarrhée; ses coliques parfois augmentent. Il passe ainsi deux ans avec une faim insatiable.

On applique quelques sangsues, les délayans, les cataplasmes, mais avec irrégularité et sans abandonner une alimentation trop succulente. Le malade retourne à la campagne, il y devient hydropique. Le ventre s'ouvre rarement, le pouls est petit, profond, la soif vive, la figure jaune et infiltrée. On donne de la bière coupée avec la décoction de gramen; l'enflure, les douleurs et l'altération s'accroissent, la diarrhée reparaît et les urines se suppriment : décoction blanche, sirop diacode, puis huile de ricin et autres évacuans. Les sérosités s'infiltrent dans le tissu cellulaire sous-cutané, le ventre, qui ressemble à une outre, paraît près de se déchirer. La ponction fournit vingt-un

litres de liquide, vingt-trois jours après cette première opération vingt-six litres, et onze jours plus tard trente-deux litres.

Le malade étant émacié, le ventre luisant et distendu, l'épigastre douloureux, la respiration entrecoupée, l'œil hagard, la langue d'un rouge obscur, le pouls filiforme et accéléré, la peau âcre et brûlante; eau de poulet gommeuse avec quelques feuilles de cresson des fontaines, racahout deux fois par jour, onctions abdominales avec l'onguent d'althéa, chargé d'ammoniaque liquide. L'altération du malade, la fréquence du pouls, l'ardeur de la peau, le tiraillement des traits et le volume du ventre diminuent. Une quatrième ponction débarrasse de onze litres de sérosité; on ajoute aux moyens précédents deux crêmes par jour, et de quatre en quatre heures une pilule de deux décigrammes de carbonate d'ammoniaque.

Ce remède passe bien. Il survient dans l'hypochondre et à la cuisse gauche des phlictènes qui, bientôt, se changent en abcès, et successivement il s'en développe de semblables en diverses parties du corps, qui, tous, suppurent beaucoup. La langue étant humide, le pouls mou, l'épigastre indolore, les évacuations alvines régulières, l'urine commençant à fluer, la langueur, la diathèse séreuse n'étant plus accompagnée d'inflammation, les pilules d'ammoniaque concrète sont remplacées par l'ammoniaque liquide, à la dose d'abord de douze gouttes par jour dans un verre de tisane, puis de vingt et de trente. Ce remède, non interrompu pendant soixante-dix jours, entretient vivement l'éruption des furoncles, produit de la diaphorèse, des selles demi-liquides, des urines copieuses. Le malade respire librement et désenfle petit à petit.

Une fille de vingt-un ans, robuste, ramassant du fourrage dans l'été de 1830, boit de l'eau froide, rentre chez elle avec des frissons, de la courbature et de la céphalalgie. Ses règles, qui fluaient, se suppriment; on lui ordonne l'émétique, puis on la

purge ; des vomissemens abondants, de la diarrhéesur viennent et ne cessent de huit jours. La malade se décolore ; canelle, safran de mars, aloës en poudre ; elle prend les yeux brillants, la face enflée, écarlate sur les pommettes, très-pâle aux autres points, la langue rouge à la pointe et sur ses bords, jaune dans le centre, la soif ardente, des palpitations dans les carotides et les iliaques, le pouls vif, petit et dur, le ventre volumineux et plein de sérosité ; le cinquantième jour, on conseille des sangsues sur l'abdomen ; bains entiers, tisane de pariétaire et de racines d'althéa chargée de sirop de gomme, petit-lait, plus tard, sangsues à la vulve qui était échauffée et douloureuse.

En vingt jours la fièvre tombe, la langue s'humecte et dérougit, la peau se tempère, mais la rareté des urines et l'épanchement abdominal ne diminuent pas. La ponction paraît urgente. Toutefois, on se résout à essayer, deux fois le jour, une verrée d'eau de poulet avec cinq gouttes d'alcali volatil, que l'on augmente peu à peu : le vingt-cinquième jour, la malade en prenait dix gouttes, quatre fois dans les vingt-quatre heures et en quatre verrées de la même tisane. En même temps, on lui frotte le ventre avec un liniment ammoniacal ; soupes et fruits.

Les menstrues reparaissent, les urines coulent en quantité, sédimenteuses et fétides, la sérosité est reprise par les absorbans ou évacuée par les émonctoires.

Un vieux marin, pauvre, hydropique depuis trois ans, avait été ponctionné douze fois, lorsqu'il prit vingt gouttes d'ammoniaque chaque jour, de la tisane vineuse et des viandes. Il se désenfla promptement. L'action du remède était si marquée, que, trois fois suspendu, trois fois les urines se supprimèrent et le ventre se ballonna. Force fut d'y insister environ quatre mois.

Dans le mois de Décembre 1819, un des propriétaires de notre fonderie, âgé de cinquante ans, était atteint depuis deux mois

d'une anasarque et d'une ascite. Les apéritifs et la scille avaient été vainement administrés, à l'intérieur et en frictions; le malade était usé par l'abus des liqueurs et des plaisirs vénériens; son épuisement, qui ne permettait pas de compter sur aucune réaction, l'inutilité de ce qu'on avait essayé, firent recourir à une cuillerée d'heure en heure d'une décoction de quinze grammes de quinquina sur deux-cent-cinquante grammes de liquide. On y avait ajouté six grammes d'extrait de quinquina, trente grammes d'alcool de canelle, autant d'eau de fleurs d'oranger, et cinquante grammes de sirop d'œillet.

Cette potion, soutenue par de l'eau vineuse, fut continuée neuf jours; les membres furent frictionnés avec l'eau-de-vie camphrée. Les enflures, la petitesse du pouls, la froideur de la peau diminuant, on suspendit la décoction tonique; mais, en moins d'une semaine, les urines qui commençaient à s'éclaircir et à couler, se rembrunirent de nouveau et s'arrêtèrent, l'infiltration des tégumens et l'épanchement péritonéal s'accrurent beaucoup, il fallut vite redonner les mêmes remèdes. Le malade y insista pendant quarante-sept jours et y joignit d'abondantes libations de vin de Bordeaux, de rhum, de café et de bouillon de bœuf concentré. Sous ce régime, les émonctoires s'ouvrirent, l'anasarque et l'ascite disparurent. Le malade, bien guéri, vécut encore quatorze ans.

Les hydragogues, qui ébranlent le tube digestif, y rappellent des oscillations vitales dont il était privé; et c'est moins la sortie immédiate des eaux qu'on en attend que l'excitation des absorbans. Aussi préfère-t-on ceux qui déterminent plus de ténesme que de déjections, qui occasionent de vives tranchées, la coloquinte, l'aloës, le suc de la racine d'iris, de brione, la poudre de Warwick, la gomme-gutte, la seconde écorce d'ièble, les pilules de Bontius ou celles d'Anderson. La révolution heureuse que ces médicamens peuvent produire, ne

se juge pas tant au nombre des selles qu'à l'augmentation des urines, aux sueurs qui se montrent, à l'abaissement du ventre, lors même que l'hydropique ne rendrait qu'un peu de matière dure et noire. Boerhaave, Monro, Cullen et Sœmmering préfèrent cependant les vomitifs, à titre de perturbateurs et de diaphorétiques plus puissants. Les sueurs surviennent parce que le sang se réchauffe et que la vie reprend ; si on donne des sudorifiques, ce n'est pas en raison de leur vertu spéciale, c'est comme toniques. La peau est sèche et froide dans l'ascite, la transpiration y est difficile : *Citra madorem illorum corpus est*, dit Arétée, et, ajoute-t-il, *ils ne peuvent même transpirer dans le bain.*

Les diurétiques n'agissent encore que par suite de leurs propriétés stimulantes, qui varient si fort, selon le médicament et selon la dose, qu'on calcule avec exactitude la graduation de l'excitement qu'ils sollicitent, depuis le plus petit jusqu'au plus intense. Ils sont âcres comme le colchique, la scille, la digitale, la semence du genêt, le kahinca qui agit aussi comme cathartique ; ils le sont peu ou ne le sont pas comme la chicorée, le pissenlit, la pariétaire, la crême de tartre, l'acétate et le nitrate de potasse, la poudre de Stalh, de Van-Helmont. Le vin blanc, les vins du Rhin, les eaux de Vichy, de Barèges, de Plombières, de Seltz, de Spa, activent aussi la sécrétion de l'urine.

François attribue des cures surprenantes à l'écorce de racine de kahinca, macérée d'abord dans l'eau froide, puis donnée en décoction ; je n'ai pu et d'autres n'ont pu guérir des ascitiques avec ce remède. Baglivi a dit : *Multi ob faustos eventus semel aut bis observatos ex aliquo remedio, vel potius ob innatam quandam proclivitatem tum laudandi, tum fingendi ad libitum medicamentorum vires, ita erga remedium aliquod afficiuntur, ut putent illud unum ad curandos quosque morbos summam vires, ac veluti imperium obtinere.*

Quant au mercure, qui a été représenté comme un excitant direct du système absorbant, on l'emploie en frictions ou en pilules; le calomel de préférence. Si la syphilis a précédé l'ascite ou la complique encore, c'est une chance de réussite.

Un malade qui venait d'être ponctionné et qui était constipé, prend des laxatifs : on lui applique sur le ventre des fomentations astringentes et il subit par jours alternatifs des frictions, chacune de huit grammes d'onguent mercuriel double; l'épanchement ne se reproduit plus.

Un juge-de-paix, à Roquemaure, était très infiltré et portait une grande masse d'eau dans l'abdomen; il avait consommé toutes sortes de diurétiques, de frictions et de vésicatoires. Il ne pouvait se mouvoir, était accablé, respirait avec peine et paraissait moribond, lorsqu'on lui frotta, deux fois par jour, avec quatre grammes d'onguent mercuriel double, les jambes qui étaient froides, couvertes de lividités et à peau très-amincie. En un mois, les enflures des membres étaient résorbées et le ventre abaissé ne présentait plus de fluctuation.

Cette ascite se liait à une affection du cœur, lente dans ses progrès et qui laissa le malade vivre encore assez longtemps.

Sauvages a vanté les anti-scorbutiques dans l'hydropisie compliquée de vibices, de saignemens du nez ou des gencives. Il traite assez au long de l'ascite dont meurent les enfans scrophuleux, malingres et affectés du carreau, *a mesentorio strumoso.* Il leur donne la poudre d'antimoine et de mars, les bouillons apéritifs avec des feuilles ou des racines excitantes, des électuaires préparés avec la rhubarbe, la teinture chalybée, les cloportes et la gomme ammoniaque. Il importe surtout de les envoyer à la campagne, de leur faire habiter un appartement au plein midi, de les exposer au soleil, qui peut encore, en ranimant le ton engourdi de la fibre, les oscillations capillaires,

fondre les duretés sous-péritonéales et résoudre l'épanchement : puis, dans l'été, bains de mer ou d'eau courante.

Avicenne en ses Canons, Lémery dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences pour l'année 1707, ont recommandé l'urine de la brebis, de la cavale. Morgagni en fit l'essai dans un cas où les diurétiques qu'il employait depuis long-temps, au lieu de produire des urines, semblaient les amoindrir. Le malade en but à deux reprises, sans en éprouver le moindre bien, une fois treize onces en cinq jours, une autre fois pendant cinq jours huit onces, toutes les vingt-quatre heures. Il ne pissa plus, mais il rendit beaucoup d'eau par l'anus.

De fortes émotions ont quelquefois délivré l'ascitique. A Vienne, au rapport de Frank, une femme atteinte de cataracte, hydropique depuis long-temps et que les diurétiques ne pouvaient faire uriner, voulut, avant de mourir, voir ses fils. Elle se fit opérer de la cataracte, et le plaisir qu'elle éprouva, en recouvrant la vue, rétablit le cours des urines. *Lentis obfuscatæ extractione feliciter a celebri anatomes professore ac nostro quondam collega felicissime, ut solet, suscepta et visu vix restituto, brevi mora ingenti urinarum sub fluxu, sanitatem adepta est.* Une fille d'esprit pétulant, de faible constitution, s'émacie insensiblement et tombe enfin dans l'hydropisie. Les remèdes ne sont suivis d'aucun succès, lorsqu'elle est frappée de démence, se croyant traduite en jugement pour crime de lèse-majesté et condamnée à perdre la tête. Les forces pourtant se raniment et le gonflement du ventre diminue à vue d'œil. Méad en présume bientôt assez favorablement, pour ne pas craindre de la purger et de remplir ainsi la double indication que présentaient les deux maladies. *Vomitu, purgatione per alvum et medicamentis, tum quæ urinam cient, tum quæ stomachum juvant. ita res agebatur ut post aliquot menses mens sana sano cum corpore rediret.*

L'hydropique doit satisfaire son appétit et se nourrir avec des viandes, des herbages cuits, des fruits bien mûrs, des œufs et du lait; celui-ci utile surtout, d'après Alexandre de Tralles, dans l'hydropisie qu'il nomme *ascites ab inanitione.* Willis doit à l'usage prolongé du lait une cure à laquelle contribuèrent cependant quelques diurétiques. Chrestien l'employait beaucoup, en guise de tisane, froid et n'ayant point été présenté au feu ; c'était son spécifique, qu'il donne comme nouveau. Un peu de lecture l'aurait préservé de cette prétention. Il rapporte au lait la délivrance de quelques ascitiques qui, ayant été ponctionnés, s'étaient enflés de nouveau, et d'autres qui n'avaient pas subi cette opération ou qui ne pouvaient la subir, tant les symptômes étaient fâcheux. Lorry a vu une malade prendre, par instinct, du lait pour tout aliment et pour tout remède. Elle guérit d'une ascite compliquée d'anasarque qui avait résisté à de nombreux traitemens et nécessité la ponction et de fréquentes mouchetures sur les membres.

Doit-on laisser l'hydropique boire selon son désir? Prosper Alpin, en son septième livre *de Medicina methodica*, s'y oppose : *Quo cum sæpius bibere cogantur, in deterius, aucto humore abeunt.* Comment cela? c'est que les hydropiques *ventremque et urinam plerumque habent adstrictam*, et que de plus ils ne transpirent point. Or, ces trois grands émonctoires fermés, l'eau qui manque d'issue va au ventre et s'y épanche. Méad a vu deux ascitiques guérir en s'empêchant de boire : *Bibendi cupiditatem, os et fauces succo pomorum acidorum aut limoniorum eluendo, devorato hujus aut illius aliquantillo, pertinaciter fallebant.* L'ascite aiguë est en dehors de cette pratique, laquelle s'applique exclusivement à l'hydropique, qui souffre peu, mais qui languit, qui s'épuise, qui se décolore. « La nature, dit Bordeu, ferait peut-être mieux de rendre les hydropiques hydrophobes, que de les tyranniser par la passion de boire. »

Les frictions sèches ou aromatiques ont été vantées, de même les frictions huileuses, quoiqu'elles bouchent les pores de la peau, celles qui se font avec des teintures diurétiques, avec du saindoux digitalisé, avec de la salive ou du suc gastrique chargé de scille en poudre, comme l'indiquaient Brera et Ballerini, comme le fesaient Alibert et Pinel à l'hospice de la Salpêtrière. Desjardins employait souvent avec succès en friction sur l'abdomen, deux fois le jour, huit grammes de cérat sur lesquels on incorporait six décigrammes de tartrate de potasse et d'antimoine, douze décigrammes de camphre et cinq décigrammes de scille. Guillé qui a guéri des ascitiques par cette méthode iatraleptique, en disait : *Introducenda in circulantia corporis liquida per poros pellis medicamina, quæ advenientia ad morbosa organa fere directe et multo minus mutata, quam cum immensam viæ digestivæ cursum trajecere.* Ces diverses frictions, quoiqu'assez utiles, surtout si on y insiste, ne peuvent toutefois dominer la cure. Les fumigations et les embrocations n'en sont pas plus capables ; un hydropique cependant fut à ma connaissance délivré, en se couvrant, avec une grande persévérance, tout le ventre, d'une forte décoction de scille et de digitale ; mais le médecin qui le traitait lui avait aussi appliqué plusieurs fois des sangsues et le gorgeait d'une simple tisane d'avoine, qu'il conseille souvent comme diurétique. Le malade qui s'étudiait croyait fermement que ces embrocations le faisaient pisser en abondance.

La promenade à pied ou en voiture, les voyages sur mer conviennent à l'ascitique. Forestus, en la trente-deuxième observation de son dix-neuvième livre, rapporte à ceux-ci la guérison d'un de ses malades. Cœlius Aurélianus pense que le balancement des navires, les nausées qu'il provoque, que l'évaporation saline qui se fait à la surface de la mer, remuent les sérosités : *Est enim lacerantior atque corporis operationibus efficax ob salsitatem maritimus aer.* Il ajoute : *locorum et aquarum mutatio*

adhibenda, et peregrinatio; surtout si l'hydropique passe d'un climat froid et humide sous un ciel vif et chaud.

Les bains aromatiques ou alcoolisés, les bains d'eaux thermales, les bains de sable des anciens, même les bains d'eau froide ont été administrés; les trois premiers comme réhabilitant les fonctions de la peau, les derniers comme secouant avec violence un corps qui languit. Des hydropiques qui conservent encore assez de vigueur, voient alors quelquefois l'épanchement se résoudre. Selon Zimmermann, les bains de Hapsbourg, *célèbres par leurs vertus salutaire et si intéressants par la société Helvétique fondée dans leurs bocages pacifiques*, étaient nuisibles aux personnes délicates et faibles, si elles les prenaient trop chauds, tandis qu'ils fortifiaient singulièrement, si elles en usaient à la manière d'Hippocrate, c'est-à-dire froids. Les hydropiques y guérissaient.

On a vanté les vésicatoires sur le ventre, à cause de leur proximité du siége de l'épanchement : c'est le même effet de résolution, mais plus énergique, que cherchaient les anciens, lorsqu'ils cautérisaient les hypochondres. La suppuration qui suivait durait davantage et était plus abondante. Hippocrate, Celse et Galien brûlaient même, sept ou huit fois, l'ombilic et le perforaient ensuite; mais il fallait que l'ascitique ne fût pas trop appauvri et qu'il n'eût pas la fièvre. *Probantur ab Hippocrate inustiones*, disait Prosper Alpin, *quæ aut ferro candenti fiunt in regione lienis, si lien in causa fuerit hujusce affectus, vel in regione hepatis, si ab hepatis tumore vel obstructione hoc malum venerit. Ægypti medici non ferro candenti at petiis lineis ignitis longe facilius et clementius, et sine multo dolore cutem inurunt.* Quand les forces sont trop épuisées, appliquer des vésicatoires aux cuisses et aux jambes ne se doit, puisqu'ils sont très-souvent, comme le remarque Sydenham, suivis d'une gangrène, que l'on ne peut pas ensuite limiter. *Gangræna*, dit Boerhaave,

hydropicis per vesicatoria nata, pessima est et mortis nuntia. Pourtant, il ne faut pas toujours les répudier.

Une paysanne laborieuse, voit son père et sa mère périr d'hydropisie, après plusieurs ponctions, et à deux ans d'intervalle. Elle se marie à un boulanger, change de pays, abandonne sa maison qui était humide et devient bientôt enceinte.

En Mai 1821, elle ressent de l'oppression, étant couchée, le pouls est plein, les jambes sont gorgées, hémorrhagie nasale; saignée qui soulage. Au mois d'Août la suffocation recommence, les jambes sont dures, rouges, rénitentes, le ventre enfle, la face s'injecte; céphalalgie, insomnie, crachats sanglants, constipation, urines rares et briquetées : autre saignée, tisane rafraîchissante et lavemens.

Le premier Octobre, douleurs de l'enfantement et maux de tête; grandes saignées répétées, bain. Le trois, les douleurs croissent, mais sans que le col de la matrice se dilate; dans l'après-midi, convulsions, céphalalgie déchirante, tiraillemens des muscles de la face et des yeux, contractions utérines non interrompues, rupture de la poche des eaux; la nuit, accès épileptique; nouvelle saignée, suivie d'une heure de calme. Le lendemain matin, la malade est prise d'une autre attaque, qui cesse et se renouvelle ensuite fréquemment; on amène avec le forceps un enfant qui bientôt boit et tète. La mère dont les sens et l'intelligence sont en résolution, tombe dans un redoublement de convulsions qui dure trois heures. La langue, pressée entre les mâchoires et toute meurtrie, saigne, le pouls s'efface, le râle commence; mais, sur le soir, cette femme semble se réveiller, demande un bouillon et s'informe de sa délivrance. Puis, frissons violents, suppression des lochies, inflammation de la vulve, bas-ventre dur, endolori et volumineux; sangsues en nombre, tisanes émollientes, nitrées, lavemens. Les urines étant rares, épaisses et ardentes, on place une sonde dans la vessie.

Le huit Octobre, les accidens inflammatoires faiblissant, les lochies reparaissent, mais les parties génitales se mortifient et suppurent ensuite. A la mi-Novembre, ces plaies se cicatrisent, toutefois les urines coulent peu, le ventre, qui était tendu et infiltré depuis les derniers mois de la grossesse, se soulève davantage, et l'amas séreux devient extraordinaire. La ponction était d'urgence, cette femme s'y refusait toujours, attribuant la mort de ses parens à cette opération. Enfin elle fut pratiquée, le neuf Décembre, et il s'écoula soixante litres d'eau limpide et citronnée; bandage compressif. Les jambes et les bras, qui étaient infiltrés, se désemplirent promptement, le ventre enfla; il fallut lâcher l'appareil et introduire dans l'ouverture encore béante une sonde de gomme élastique. Vingt-quatre litres de sérosité fluèrent peu à peu. Plus tard, l'enflure des membres et du ventre redevint très-considérable, on établit alors sur les cuisses et les jambes des vésicatoires qui se couvrirent d'escarres, s'ulcérèrent, suppurèrent beaucoup, et pendant cinq mois environ, fournirent à chaque pansement une grande quantité d'eau. Le désenflement se faisait en proportion et les urines se rétablirent. La malade prenait des pilules de scille, de digitale et d'aloës et buvait de l'eau ferrée. Ainsi, tandis que sous l'influence de ces toniques, de ces altérans, la distribution des forces organiques se régularisait, les exutoires fournissaient aux liquides extravasés une voie d'élimination. En dernier lieu, pour effacer le marasme de la malade, bouillons de bœuf et de vipère, lait d'ânesse: elle reprit ses menstrues, fit et allaita d'autres enfans.

Les cautères m'ont procuré une guérison tout aussi remarquable.

Un ouvrier, âgé de trente-quatre ans, miné depuis trois mois par une péritonite chronique, entre à l'hôpital le dix-huit Novembre 1834. Il a la peau sèche, terreuse, le pouls obscur, la figure bouffie et abattue, le ventre enflé et rempli de six pintes

de liquide, il urine peu et ne va du corps que rarement, mais en diarrhée et avec épreintes. Sa maigrenr est grande, et une petite fièvre le dévore; petit-lait, tisane oxymélée, émulsion le soir, diète ténue, deux immenses cautères entre les côtes et la crête iliaque. Lorsqu'ils sont en suppuration et garnis chacun de huit pois, les enflures décroissent insensiblement, la sérosité épanchée se résorbe, la fièvre cesse, la figure perd son expression d'angoisse, l'appétit renaît. Ces changemens augmentent par la suite, le malade peut enfin se lever et promener. Il ne lui reste dans l'abdomen aucune espèce d'induration.

La paracentèse, que l'on finit toujours par pratiquer, a eu ses détracteurs et ses partisans, ceux-ci en pratique, ceux-là en spéculation. Hippocrate et Celse voulaient que les eaux fussent vidées lentement : *Qui hydropici secantur, si aqua confertim effluxerit, omnino intereunt;* porte le vingt-septième aphorisme de la sixième section; et cependant pas de praticien qui en tienne compte. Sabatier prescrit de passer outre, quoiqu'il observe que « des crevasses spontanées à l'ombilic, des ouvertures faites au ventre, par accident, des escarrhes gangréneuses qui se sont formées aux parois de cette capacité, sur des personnes attaquées d'hydropisie ascite, et qui ont donné lieu à de longs écoulemens, ont été suivies de guérison; ce qui arrive bien rarement, lorsqu'on se contente de faire la ponction. Voyez à ce sujet Fabrice de Hilden, Rousset et les Mélanges des Curieux de la nature. » On lit dans la trente-huitième lettre de Morgagni : « Les anciens avaient remarqué que ceux chez lesquels l'eau s'échappait *toute en un même moment*, mouraient, et que ceux chez lesquels le liquide sortait *peu-à-peu ou par partie*, n'étaient pas tous *victimes de la maladie* et qu'elle n'était *mortelle que pour quelques-uns.* » C'est à l'ombilic que se font ordinairement ces ouvertures spontanées; l'eau en jaillit d'abord avec impétuosité, puis flue petit-à-petit : plus souvent elle suinte avec lenteur à

travers les lèvres de la déchirure, qui s'est opérée. Van Swieten, au sujet de deux faits transmis à l'Académie des Sciences par Duverney et Chomel et d'une observation qu'il a lui-même recueillie, en déduit : *Similes casus videntur docere quod salutaria hæc naturæ morbos molimina dederint arti medicæ occasionem, ut instituta paracenthesi, hæc imitaretur.* Conclusion toutefois peu exacte, en ce sens que ce n'était pas la prompte évacuation des eaux qui délivrait ces malades, mais la facilité qu'elles avaient à s'écouler en même temps qu'elles s'épanchaient : ce qui permettait à la fibre de reprendre sa tonicité. Méad et Forestus rapportent aussi de pareils exemples de guérison, et pourtant continue Van Swieten qui se prononce pour qu'on ponctionne tôt, sans attendre que des crevasses se manifestent : comment la paracentèse pourrait-elle réussir, succédant à des traitemens qui ruinent les forces vitales, sur des malades à entrailles macérées en une énorme quantité d'eau plus ou moins putride ? Ne produirait-elle pas de tout autres effets, si on la faisait avant que le corps se fût trop affaibli sous l'action de ces remèdes chauds, qui ulcèrent les intestins ? Cela prouve sans doute la nécessité de recourir d'assez bonne heure à la paracentèse, mais ne contr'indique poini la *lente évacuation* des eaux. On a essayé de l'obtenir, en ne laissant pas sortir le liquide d'un seul et premier jet, ainsi que le conseillent Van Swieten et avant lui Cœlius Aurélianus : mais tout en maintenant la canule en place et la débouchant de temps à autre, vient le moment où elle n'est plus supportée. Il se rencontre d'ailleurs si peu de rapport entre cette sortie saccadée de la sérosité et cette filtration qui a lieu par une déchirure naturelle des tégumens, qu'on a pris le parti d'en finir toujours du même coup.

Je connais plusieurs hydropiques que la paracentèse a délivrés, d'autres dont elle a prolongé l'existence.

Une cuisinière, âgée de trente-quatre ans, habituellement

sur-excitée par le travail et par une nourriture échauffante, fut atteinte d'une inflammation d'entrailles, à laquelle succéda un amas considérable de sérosité dans l'abdomen. On la ponctionna à la mi-Avril 1819, et malgré toutes sortes de remèdes, des rechutes survinrent, qui ne cessèrent de se rapprocher. Chaque opération fesait sortir environ douze pintes d'un liquide jaune et transparent, et découvrait deux indurations, l'une dans l'hypochondre droit, l'autre qui s'élevait au dessus du petit bassin. Cette malade mourut le douze Octobre 1826, ayant subi soixante et quinze ponctions et conservé dans l'intervalle de chacune d'elles, de l'appétit et de l'activité. Ses menstrues avaient passé, elle n'allait du corps qu'une fois par semaine et ne rendait pas trois verres d'urine en huit jours.

Les intestins grèles racornis, rétrécis et si adhérents en leurs replis qu'on ne pouvait les isoler, formaient une masse compacte au-dessous du foie qui s'était rapetissé, endurci, et qu'enveloppait une membrane épaisse, qui n'était autre que sa tunique péritonéale dégénérée. L'estomac y aboutissait et les colons en partaient, réduits, liés et déformés par des fausses membranes qui avaient remplacé les épiploons. Une autre tumeur remplissait et débordait le bassin, lardacée, cartilagineuse, avec des kystes pleins de putrilage et de matière encéphaloïde, qui s'était engendrée aux dépens de l'utérus, du rectum et de la vessie. Les uretères s'y perdaient et un petit canal la traversait, dur, blanchâtre, ridé, qüi de l'anus se rendait au colon descendant et qui avait été le dernier des gros intestins. Meckel avait rencontré semblable altération : « On ne pouvait, disait-il, isoler le paquet intestinal de la substance qui l'empâtait, et il représentait seulement un canal creusé au milieu d'une masse informe. »

Les reins et la rate étaient fort amaigris, le cœur pâle et aminci n'avait pas plus de volume que le cœur d'un enfant à la mamelle.

Ce qui frappe en ce récit, c'est que la vie ait pu durer tant d'années, c'est que l'assimilation des sucs étant difficile et incomplète, la nature ait cependant fourni à une exhalation si considérable.

Quant au nombre des ponctions que cette malade avait endurées, on connaît des faits analogues : ainsi Méad a tiré par quatre-vingt-dix-huit ponctions, et en trois ans, 3300 livres de liquide, Latham, en quatre ans, 3720, Guillé, en quinze mois, 2500, Morand, en deux ans et par cinquante-sept ponctions, 970, Lecourt de Cantilly, par cent-trente-cinq ponctions, en trois ans, 2700, Laflize, à Nancy, en trois ans et par quatre-vingt-dix-huit ponctions, 1764 pintes; Bézard, en treize ans, par cent-soixante-cinq ponctions, 2375 pintes, soit 4750 livres, et M. Louyer-Villermé a connu une hydropique qui avait subi cinq cents ponctions.

Des femmes enceintes ont dû à la paracentèse de guérir et de porter à terme leur enfant. *In muliere quæ ignorabat se gravidam esse, et uteri prolapsu simul laborabat, ter fuit facta paracenthesis, et quidem tam felici cum successu, ut post ultimam puncturam quotidie redirent vires corpori et torositas; sextoque post paracenthesim primam mense peperit infantem sanum; et postea integre convaluit. Adeo autem cito crescebat hydrops*, remarque l'auteur dans le cinquième volume des Essais de médecine d'Édimbourg, *ut intra tertium et quartum graviditatis mensem, spatio novendecim dierum, tribus vicibus debuerint aquæ educi. Sic paracenthesis servavit et matrem et fœtum.*

Cette opération se pratique au-dessus de la crête iliaque gauche de préférence, quelquefois à droite; et dès que les eaux ont coulé, on soutient les parois abdominales à l'aide du bandage de Monro ou de tout autre appareil d'exacte compression. Ceci importe; car selon Sabatier, « rien n'est plus propre à faciliter le prompt retour de l'hydropisie ascite que le défaut de compression

sur le ventre ; et par conséquent rien ne peut être plus efficace pour s'y opposer, que d'exercer cette compression. » Speranza et Godelle, MM. Récamier et Bricheteau la recommandent d'autant plus, qu'ils ont guéri par son secours, des ascitiques, même sans les ponctionner.

Les injections de gaz ou de liquides irritans, pour parfaire la cure de l'ascite, n'ont obtenu aucun crédit. Pourtant M. Lafaye a prévenu le renouvellement de cette hydropisie en introduisant par la canule du troicart et après la sortie des eaux, deux pintes de gaz oxidule d'azote ; et M. Jobert, en poussant à travers la masse des sérosités, dès qu'il s'en fut écoulé deux-cent-cinquante grammes, autant d'eau tiède mêlée à cinquante grammes d'alcool. Cet opérateur tint ensuite la canule fermée durant un quart d'heure, imprimant des secousses à l'abdomen, afin qu'il y eût mélange intime du liquide injecté avec la sérosité, et action de l'acool sur le péritoine. Du délire, des sueurs abondantes, des douleurs aiguës dans le ventre, une fièvre vive, mais avec le pouls large et développé, s'ensuivirent aussitôt, et cessèrent assez rapidement par les bains, les tempérans et les opiacés. L'épanchement ne se reproduisit pas.

Pour affermir la guérisou de l'hydropique, Larrey appliquait succsssivement vingt à trente cautères ou moxas sur le ventre. Cette méthode n'a pas mieux prospéré que celle des injections, quoique ayant procuré de remarquables succès là où des ponctions multipliées n'avaient eu qu'un résultat palliatif.



DE L'HYDROTHORAX.

« *Hydrothorax cognitu admodum difficilis.* »

SILVIUS DELEBOE.

Du siége et de la nature de l'hydrothorax. — Les anciens n'ont presque rien dit de l'hydrothorax, soit qu'elle fut rare de leur temps, soit que n'ouvrant pas de cadavres, ils ne pussent bien déterminer les caractères de cette maladie.

Au lieu de réserver ce nom à l'amas de sérosité qui se fait dans les deux plèvres ou dans l'une d'elles, quelques auteurs des derniers temps l'ont étendu à l'hydropisie du péricarde et à l'hydropisie du médiastin ; mais celle-ci, qui l'a reconnue ? Le tissu cellulaire par lequel les plèvres s'isolent, s'infiltre, sans se prêter à un épanchement, à moins qu'il ne se transforme en un véritable kyste. S'il est difficile de discerner les symptômes de l'hydrothorax, que sera-ce des symptômes de l'hydropisie du médiastin ? Aussi, Monro qui a improvisé cette maladie, y a attribué des signes pathognomoniques, que jamais praticien n'a su vérifier.

Il est un autre épanchement, rare à la vérité, qui simule l'hydrothorax, c'est lorsque de l'eau se répand dans le tissu cellulaire qui lie la plèvre aux inter-costaux. Frank seul en rapporte des exemples sous le nom d'hydrothorax fausse, lequel convient aussi à l'infiltration du médiastin et à toute hydropisie enkystée, intra-thoracique.

Les acéphalocistes qui naissent et vivent dans la sérosité dont les plèvres sont remplies, ne changeant point la nature de la maladie, ne suffisent pas pour constituer une hydropisie de poitrine, hydatidose, ainsi que le voulait Charles Pison.

L'hydrothorax est aiguë, inflammatoire, rapide à naitre et

à marcher, effrayante par l'intensité de la fièvre, de l'étouffement, de l'oppression, des syncopes, de la jactitation : elle est beaucoup plus souvent froide, chronique, lente à paraitre et se suspendant par intervalles, à l'aide de résolutions partielles d'assez longue et toujours trompeuse durée ; le pouls s'y montre obscur, affaibli, avec la peau froide et décolorée, avec des engorgemens passifs aux membres.

L'hydrothorax aiguë est idiopathique, lorsque les causes qui la déterminent agissent directement sur les plèvres ; symptomatique lorsque ces causes s'attaquent aux poumons, au cœur, à la crosse de l'aorte ; sympathique lorsqu'elles émanent d'autres appareils et de plus loin.

L'hydrothorax atonique est exclusivement symptomatique, lors-même qu'elle succède à l'hydrothorax aiguë : car comment celle-ci pourait-elle ne pas altérer par sa persistance le cœur ou le parenchyme pulmonaire ?

Des causes de l'hydrothorax aiguë. — Les inflammations de poitrine qui s'effacent tôt et sans jugement ou dont les crises ont été imparfaites, engendrent l'hydropisie sthénique du thorax ; de même les rhumathismes, les fièvres éruptives, les fluxions d'humeurs qui s'évanouissent à contre-temps ou qu'on supprime mal-à-propos.

Peu de jours avant que n'éclate une fièvre éruptive, le son de la poitrine s'obscurcit ; il reprend sa clarté, lorsque cette fièvre a parcouru tous ses périodes. Cette remarque d'Awenbruger et de Corvisart fait déjà présumer ce qui coïncide souvent avec la disparition prématurée de l'exanthème, c'est-à-dire, une pleuro-pneumonie et un épanchement consécutif. Ainsi Itard rapporte un exemple d'hydrothorax, qui, succédant à une éruption de rougeole difficile et incomplète, céda aux anti-phlogistiques : ainsi Baraillon a-t-il vu une abondante sortie de miliaire, jugeant une fièvre sur-aiguë, subir un mouvement

rétrograde, et occasioner une hydropisie chaude de poitrine. Cette miliaire reparait ensuite sur la peau, y produit une seconde desquamation beaucoup plus considérable que la première et fait se résoudre l'hydrothorax suscitée par sa rétrocession.

La résolution d'une péritonite ou d'une hydrartrose entraîne quelquefois cet épanchement d'une manière soudaine, en raison des corrélations sympathiques qui relient les séreuses, membranes de même ordre, de même nature. Les uns en accusent l'orgasme d'un sang dénaturé par la fluxion inflammatoire; d'autres la métastase du principe morbifique qui avait produit l'inflammation primitive. Itard et Stoll ont rencontré et guéri par les saignées une hydrothorax aiguë, bien saillante, occasionée en peu de jours par la brusque résolution, selon le premier, d'une entérite puerpérale, et d'un rhume de cerveau, d'après le second. *Feminæ gravis coryza aborta est, postquam ex æstu perfrigeraretur. Coryza paucas post horas evanuit, nata mox ingenti et asthmatica respiratione.* Une jeune fille écrouelleuse est affectée d'un engorgement inflammatoire du genou, avec épanchement, qui disparaissent après une application longue et non interrompue de compresses imbibées d'eau de Goulard, froide et très-chargée. Le côté gauche de la poitrine ne tarde pas à s'œdématier et à s'élargir, la suppression des urines, l'étouffement à paraitre. Deux saignées, du petit-lait nitré, la manne et les sels neutres amoindrissent ces symptômes sans les enlever; aussi vésicatoires sur le genou qui avait été envahi, lesquels suppurent beaucoup. Peu à peu, l'hydrarthre reprend et l'hydrothorax cesse.

Cette fille qui avait craché du sang au printemps de l'année précédente, 1819, avait conservé de l'irritabilité de poitrine, quoique ses menstrues se fusent régularisées.

Au mois d'Août 1822, elle rentra à l'hôpital, exténuée de

sueurs et phthisique. Le poumon droit était tuberculeux, le gauche avec des fusées de pus et des débris de tubercules, sa plèvre baignée de trois cents grammes d'une sérosité jaunâtre et filamenteuse.

En prenant le service de l'hôpital, au mois de Juillet 1825, je trouve un cultivateur, de trente-six ans, atteint d'une péritonite que l'on avait traitée par les anti-phlogistiques. Malgré sa pâleur et sa faiblesse, je le fais porter, matin et soir, dans un bain : des purées à l'eau, du lait coupé avec l'orge, des loochs blancs, des boissons tempérantes composent tout son régime. En trois semaines, la tension de l'abdomen, les régurgitations verdâtres, le hoquet s'effacent ; mais aussi la poitrine s'endolorit, et en peu de temps suffocation, quintes de toux, sommeil tourmenté, rêveil en sursaut, matité et sensation de bouillonnement dans le côté gauche, impossibilité de se coucher sur le dos et le côté droit, gonflement de la face et des bras, du gauche principalement ; vésicatoires sur ce membre et sur le côté engagé : puis le ventre s'étant de plus en plus assoupli, lavemens avec la manne et le catholicon par jours alternatifs, scille et digitale, juleps nitrés. Petit à petit les déjections alvines se firent aqueuses, les urines coulèrent mieux, la respiration s'élargit. Le malade sortit tard de l'hôpital, ne toussant plus, n'ayant plus d'enflure, engraissant, se couchant sur l'un et l'autre côté et la sonoréité de la poitrine en voie de se rétablir.

L'hydrothorax sthénique, *a causa calida*, comme disaient les anciens, succède quelquefois à ces inflammations encore indéterminées, errant en quelque sorte d'un organe à un autre et disparaissant sans signes critiques ; c'est qu'alors le mouvement fluxionnaire se jette sur la plèvre et y produit un épanchement. La délicatesse du poumon, un coup d'air, le refroidissement des pieds l'occasionent. Une fille, à peine pubè-

re, est prise de céphalalgie et d'une fièvre aiguë qui ne cesse pas nettement; la respiration s'embarrasse, le côté gauche s'enfle et la mort suit de près : Morgagni ouvre le cadavre : *pulmones quidem sani; at sinistrum thoracis cavum sero plenum invenitur, non valde absimili urinæ jumentorum in quo concretiones quædam natabant, albumen referentes. In dextero quoque cavo serum, at perpaucum fuit.*

Les hémorrhagies naturelles, lorsqu'elles se suppriment, causent encore l'hydrothorax fébrile; Itard et Baraillon l'ont observé sur des femmes dont les menstrues s'étaient arrétées par peur ou par l'immersion dans l'eau froide. Un hydrothoracique que je soignais respirait plus librement, dès que ces hémorrhoïdes versaient du sang en abondance. Quand cela tardait, son asthme l'étouffait; aussi la matité, l'enflure et l'eau augmentaient surtout dans le côté gauche de la poitrine et s'atténuaient seulement par d'immenses vésicatoires. La cessation de l'hémorrhagie n'était donc point étrangère à cet épanchement.

La rétrocession de la goutte, du rhumatisme, des dartres, de la gale, le dessèchement des cautères, des vieux ulcères, engendrent une hydrothorax avec chaleur de la peau, fréquence du pouls et injection des yeux, lorsque l'âge, la vigueur, le régime du malade l'y disposent; témoins les cas rapportés par Monro, Hoffmann, Morand, Alibert. *Inter morbos cæteros*, dit Morgagni, *qui scabiei repulsionem consequuntur, jure hydropem thoracis quoque, recenseri, hæc nostra vel clarius quam Storchii viri experientissimi confirmat historia.* Fabrice d'Aquapendente, Hagerdon ont vu des érysipèles, effacés par des topiques froids, déterminer de la fièvre, de l'essoufflement, des urines briquetées et un épanchement de sérosité dans la poitrine. La suppression de la sueur fait de même; et selon Van Swiéten, *forte nulla frequentior causa est seri aquosi in thorace collecti*,

quam si calido et æstuante corpore potum gelidum quis subito ingurgitet, vel quiescente corpore in aere frigido maneat diu. Ysabeau nous a conservé un exemple d'hydrothorax tonique, essentielle, dont fut atteint un militaire, pour s'être endormi sous d'épais ombrages, après avoir enduré beaucoup de fatigue et de chaleur.

Les affections aiguës des plèvres ou des poumons sont au reste de toutes les causes de cette hydropisie, les plus ordinaires. Une femme, au rapport de Stoll, après une pleurésie violente qui n'est suivie d'aucune expectoration, ressent comme un poids très-lourd sur le côté gauche de la poitrine, en souffre beaucoup, ne peut se coucher sur le côté droit. Elle est prise d'une grande altération, de diarrhée, d'accès de fièvre, le pouls toujours dur; ses jambes s'enflent, elle périt asphyxiée et avec une accumulation de sérosité filamenteuse dans la plèvre gauche.

Morgagni, en décrivant une hydrothorax de nature inflammatoire, et succédant à une pleurésie dont la résolution n'eut pas lieu, rencontra aussi le côté gauche plein d'une eau dans laquelle flottaient des filamens. *Pulmo autem in ea aqua illæsus, nonnihil duntaxat flaccidus.*

Un homme de vingt et un ans, frêle et à poitrine assez étroite, fut reçu à l'hôpital, en Mai 1820; il avait des signes de pneumonie, et il fut traité par le kermès minéral, remède qui aggrava la fluxion, sans seconder la sortie des crachats. Le côté droit de la poitrine qui était bombé, contenait un litre de sérosité rougeâtre: poumon droit hépatisé, adhérant à la plèvre par de fausses membranes; du pus ruisselait de ses déchirures.

Le printemps, l'adolescence, la virilité, une nourriture succulente, la vie sédentaire, les peines d'esprit engendrent aussi l'hydropisie chaude de poitrine; et ceci n'est pas une vaine redite de ce qui se lit, mais l'expression juste d'une vérité pratique dont, avec plus d'attention, on recueillerait plus d'exemples.

Un ecclésiastique, de cinquante ans, pléthorique, éprouve en 1815, de vives peines, perd sa sœur en 1819, se renferme chez lui et s'attriste. Doué d'un assez bon appêtit et croyant en manquer, porté pour les alimens de haut goût, il s'en défend d'autant moins que l'étouffement de ses forces lui parait de la faiblesse. Il s'alourdit après son diner et boit du café, de la bière, ou de l'eau de menthe, tandis qu'une saignée, des sangsues à l'anus et de la sobriété lui auraient rendu toute son activité. Sa figure s'empourprait à table, ses yeux larmoyaient, il haletait, lorsque, dans l'hiver de 1820, à la suite de nouveaux chagrins, l'oppression augmenta, s'accompagnant de selles noires, diarrhéiques, de la chaleur de la peau, de la dureté, raideur et fréquence du pouls, du gonflement de la face, de l'impossibilité de se coucher sur le dos ou sur le côté gauche : le côté droit et les membres inférieurs s'œdématièrent, les urines devinrent rares, briquetées, sédimenteuses; puis au mois de Mars, douleur obtuse et soutenue au côté droit, pour la quelle je ne pus obtenir une simple application de sangsues. Le malade se lassa même bientôt de la diète, de l'eau de veau, des humectans, se borna à un vésicatoire au bras et à deux minoratifs qui ne le soulagèrent qu'instantanément. Enfin, cette hydrothorax qui s'était organisée sous la seule influence d'une sorte de réclusion, d'une alimentation échauffante, acquit sous celle des chagrins et au retour du printemps, un tel développement qu'il y eût, dans une nuit d'Avril, orthopnée avec sueur glaciale, avec les yeux ternes, la face décomposée et le pouls misérable. Je frottais rudement les bras et les cuisses avec du vinaigre chaud, jusqu'à faire fluer le sang; sinapismes aux pieds et autour des malléoles, vésicatoires aux mollets, julep cordial éthéré. La vie sembla se ranimer, mais comme la poitrine était pleine, la respiration resta râlante, la face tuméfiée et la tête se perdit dans une lente agonie.

Aucun âge n'est à l'abri de l'hydropisie sthénique ; si l'adolescence y dispose, puisqu'elle fait de la poitrine, selon Hippocrate et Stalh, le centre des mouvemens fluxionnaires, les adultes et les vieillards vigoureux en sont à leur tour atteints. L'enfance elle-même n'en est point préservée ; car Bosquillon a vu deux enfans en périr, Baudeloque l'a rencontrée sur un fœtus, et j'ai trouvé une chopine de sérosité dans les plèvres d'une petite fille.

Des causes de l'hydrothorax chronique. — L'hydrothorax chronique dure souvent plusieurs années, surtout lorsqu'il n'y a de l'eau que d'un côté; elle s'attaque aux corps usés, cacochymes, affaiblis par l'âge, se forme insensiblement, s'atténue nombre de fois et dépend de maladies organiques qui ne s'aggravent elles-mêmes qu'avec lenteur. Aussi y découvre-t-on toujours quelque induration des plèvres, des poumons ou du foie, quelque hypertrophie du cœur, quelques lésions des gros vaisseaux qui créent des embarras dans la circulation et qui font refluer le sang dans tout le système vasculaire à sang noir. Bonet, Lepois, Bartholin, Morgagni, Lieutaud regardaient comme invariable la lésion d'un de ces viscères et sa préexistence à l'épanchement.

On a dit que les écrouelles, les dartres, le scorbut, la vérole occasionaient celui-ci: ne le dit-on pas de toute maladie chronique? Les scrophules engorgent les glandes trachéales et bronchiques, les dartres répercutées se portent sur le larynx ou le poumon, le scorbut ulcère les muqueuses, la vérole les tuniques internes des artères ; or la phthisie écrouelleuse, dartreuse, vénérienne, l'imprégnation scorbutique constituent des maladies organiques qui engendrent cette hydrothorax. Toutefois ce ne sont point ces diathèses qui sont suivies de l'épanchement, mais bien les lésions produites.

L'asthme amène l'hydrothorax par ses secousses violentes,

réitérées, destructrices des forces de la vie ; il élargit en même temps le ventricule gauche ou la crosse de l'aorte, s'il ne dépend de leur dilatation, même dès le principe. *In asthmate*, dit Van-Swiéten, *cor dextrum sanguinem pellere nequit per pulmonem constrictum, hinc venæ cavæ se evacuare non possunt, ideo omnes venæ turgent, livescunt labia et tument miseris, adeo que et venæ lymphaticæ resorptam lympham tradere nequeunt venis sanguineis præ nimia plenitudine turgentibus, pergunt tamen arteriæ exhalare, et perpetuum fiet in thoracis cava stillicidium.* Les saignées que l'on pratique alors pour diminuer l'étouffement de l'asthmatique, hâtent aussi quelquefois la naissance et les progrès de cette hydrothorax : *a nimis frequentibus sanguinis detractionibus* observait Mead, *hydrothoracis metus est.*

Comme les lésions organiques, sous lesquelles se développe cette hydropisie, ne sont pas et ne peuvent être effacées totalement, l'épanchement, s'il s'amoindrit momentanément, reparait bientôt, souvent aux premiers froids de l'hiver. L'illusion ne se peut sur l'issue de cette hydropisie, puisqu'elle est toujours symptomatique.

Une femme de cinquante-quatre ans fut amenée à l'hôpital où elle vécut encore deux mois et demi, avec la respiration courte, les lèvres violacées, la figure, le côté gauche de la poitrine et les pieds œdématiés, le pouls petit, irrégulier, intermittent. On sentait au dessus des hypochondres un bouillonnement sourd, profond, lequel s'élevait jusqu'à la clavicule gauche, interceptait le bruit respiratoire et obscurcissait la sonoréité de la poitrine. La malade qui ne pouvait s'étendre un seul instant, demeurait sur son séant, jour et nuit, sans que les évacuans et les diurétiques lui fussent de quelque utilité. A l'ouverture de son cadavre, une grande quantité de sérosité citrine qui avait réduit le poumon s'échappa du côté gauche; le cœur était fort dilaté et ses parois étaient épaissies. Le péricarde et la plèvre droite contenaient assez de sérosité.

L'hydrothorax dont mourût le grand Frédéric, tenait aussi à un anévrisme du cœur et à une lésion avancée des poumons et des organes abdominaux. Selle et Coray son traducteur ne paraissaient pas le soupçonner, ainsi que l'observe Pinel.

Ces altérations viscérales, causes ordinaires de l'hydrothorax, deviennent aujourd'hui plus communes : c'est que les tourmentes de notre vie sociale sont devenues plus ardentes et que nous y sacrifions notre repos, l'ordre de nos repas, la gymnastique. De là les tuberculisations pulmonaires, les squirrhes du foie, de la rate, les anévrismes qui ralentissent la petite circulation et produisent des stases séreuses. « Les embarras et les tracasseries domestiques, selon Alibert, les chagrins continuels, les voluptés énervantes, les fatigues de l'ambition, les animosités qui poursuivent l'existence dans le monde social peuvent certainement développer l'hydrothorax. »

Willis et Lower placent au nombre des causes de cette maladie la rupture du canal thoracique et le suintement du chyle à travers les lèvres de cette rupture. Henri Bas et Loss assurent l'avoir observée; Itard l'admet. Comme l'inverse de ces faits, en 1821, à l'hôpital de Bonn, Nasse avait découvert une oblitération du canal thoracique sur un ouvrier de cinquante-huit ans, qui mourût d'hydrothorax : déjà Morgagni l'avait rencontrée.

Des signes de l'hydrothorax aiguë et chronique. — Les signes de l'hydrothorax aiguë ne peuvent différer sensi blement de ceux de l'hydrothorax chronique; aussi est-ce sur les circonstances qui ont préexisté à l'épanchement ou qui l'accompagnent, qu'il importe de se fixer. L'hydrothorax sera donc vraiment inflammatoire lorsqu'elle attaquera soudainement un sujet pléthorique, à la suite d'une suppression de sueur ou d'un flux hémorrhoïdal, avec le pouls plein, la face vultueuse, la langue sèche, la soif vive, la peau brûlante, l'anxiété épigastrique grande et redoublant le matin, l'inspiration gênée et l'expiration courte. Il y aura

peu d'urine, et briquetée. Puis l'épanchement s'accroitra avec rapidité, ce que montreront la matité du thorax, des étouffemens réitérés, la violence des suffocations, la lividité du visage qui ne se manifestent guères dans les commencemens de l'hydrothorax asthénique, dont les progrès ne sont point aussi prompts, aussi inquiétants. Celle-ci s'annonce par une aversion prononcée pour le mouvement, par de la pesanteur après les repas, par des quintes de toux avec angoisse dans l'inspiration et besoin de respirer un air frais. Le malade qui éprouve des frissons irréguliers, demeure sur son séant et se plaint d'un serrement circulaire aux dernières côtes : s'il s'étend sur le dos, il est pris de suffocation ; il se couche de préférence sur le côté où s'établit l'épanchement. Son sommeil est de peu de durée, agité, interrompu ; ses pieds enflent, ses paupières blanchissent et s'infiltrent, sa figure qui commence par maigrir, se ternit et gonfle.

On préjuge l'hydropisie de poitrine à la disproportion des côtés du thorax, dont l'un proémine surtout à sa base, tandis que l'autre parait tout rétréci : car il est rare que l'épanchement s'équilibre dans les deux plèvres, au point que les parois du thorax s'élargissent avec uniformité. Les muscles inter-costaux, alors amincis, tendus et renflés à l'extérieur, offrent des espèces de saillies qui dépassent celles des côtes, au rebours de ce qui existe naturellement. On lit dans les Coaques ; *præcordia* in tumorem sublata *omnibus quidem mala sunt, præsertim vero illis, qui ex longo intervallo tabidi existunt.* La partie postérieure du côté malade s'évase aussi, notamment chez les femmes dont les côtes sont plus mobiles à leurs attaches que celles de l'homme ; et alors c'est une inexactitude de formes et de rapports encore plus marquée qu'en avant. Les côtes qui se sont redressées et qu'on dirait immobiles, ne font avec les vertèbres qu'un angle presque droit. Leroy l'a consacré par un aphorisme. Lors-

qu'un des côtés de la poitrine n'est point envahi, ces mêmes espaces inter-costaux y sont comme rentrés, et la saillie des côtes à l'extérieur en parait encore plus sensible : remarque de diagnostic qui appartient à Fréteau. Quelquefois, une forte infiltration sous-cutanée absorbe toutes ces différences, et on ne rencontre, surtout si l'épanchement est double, qu'un élargissement insolite et irrégulier de la poitrine.

L'œdème latéral du thorax annonce encore cette hydropisie : *Interdum vero ad latus intumescit, et qua parte secandum sit indicat* ; dit Hippocrate au livre des Affections internes. Simson qui circonscrit les bornes de cet œdème, oublie que l'ancienneté de la collection, que la mollesse ou la force de la fibre le font cependant varier, et qu'il manque même dans certains cas. Au rapport de Frédéric Hoffmann, la poitrine d'un malade contenait huit livres d'eau, sans qu'on vit jamais se former aucune infiltration sur le côté : *nihil tumoris exterius in thoracis regione animadvertebatur.* Cullen et Monro l'ont aussi observé, surtout dans les hydrothorax aiguës ou dans celles qui s'en rapprochent. L'infiltration latérale, lorsqu'elle existe, peut induire en une erreur de diagnostic, quoique Ledran l'ait estimée signe infaillible. Un homme de trente-six ans, atteint de pneumonie chronique, entr'autres symptômes qui fesaient croire à une hydrothorax, présentait une enflure du côté droit, limitée en avant par la ligne blanche, se terminant insensiblement en arrière vers l'angle des côtes. L'orthopnée qui était extrême, redoublait chaque soir et l'emporta. L'ouverture du cadavre montra le poumon droit carnifié, des tubercules dans le gauche, sans qu'il y eût le moindre épanchement de sérosité.

Si la hauteur des deux épaules est inégale et si l'épaule du côté malade est la plus élevée, cela confirme un diagnostic d'hydrothorax. Pouteau s'enquérait de cette différence, pour savoir si la phthisie était accompagnée d'épanchement.

Lorsque la collection est considérable, les hypochondres et l'épigastre enflent et se tendent; c'est que le diaphragme sur lequel pèse la sérosité, refoule, en s'abaissant, le paquet intestinal. Les viscères saillissent en avant, le foie parait dur et rénitent; et cet état devient indirectement un signe d'hydrothorax. Bichat le prouva à un praticien célèbre qui prenait cette hydropisie pour un engorgement hépatique.

La percussion de la poitrine décèle plus nettement encore l'hydrothorax et fait même apprécier la quantité d'eau épanchée, les progrès du mal, l'action bonne ou inefficace des remèdes, le degré d'espérance qu'il convient de conserver. Il y a matité dans tout le côté envahi, quand le malade est couché sur le dos, et seulement dans la moitié la plus déclive, quand il s'asseoit. Si le défaut de sonoréité, dans cette position, monte plus haut, concluons-en que la poitrine est pleine de sérosités et que la mort par étouffement approche.

L'application du cylindre vient à l'appui, puisqu'il fait reconnaitre *l'absence de la respiration* en tout autre lieu qu'à la racine du poumon et que l'égophonie s'y joint aussi quelquefois; ajoute Laennec.

La pression abdominale due à Bichat, développée par Roux, éclaircit encore le diagnostic de cette hydropisie: car pratiquée sur l'épigastre et les hypochondres, dirigée de bas en haut et d'avant en arrière, elle repoussera sur le diaphragme les viscères abdominaux et diminuera l'étendue verticale du thorax. Des palpitations, des quintes de toux précipitées, de l'oppression, de la lividité à la face se montreront alors, sans dépendre, comme le croyait Bichat, des effets de la pression sur le côté malade. Car là, le poumon resserré sur lui-mème, ayant perdu l'habitude et la faculté de se dilater, ne peut guères éprouver plus de gêne, quelque effort qu'on exerce sur son tissu, tandis que le refoulement de l'hypochondre sur le pou-

mon qui seul pourvoit à la respiration, livre bientôt le patient aux angoisses qui précèdent l'asphyxie. « Il faut donc s'attendre, selon la remarque de Rullier, que la pression indique le côté même de l'épanchement par son innocuité, tandis que c'est la suffocation qu'elle occasione, qui fait reconnaitre quel est le côté exempt de maladie. »

Quoique l'hydrothorax fut peu connue des anciens, Hippocrate en a cependant énuméré des symptômes assez importants, la toux sèche, la soif, l'infiltration des côtés de la poitrine, des membres inférieurs, la succussion de la poitrine : *deinde quonam latere magis fluctuet auscultato.* Lazare Rivière, Macbride, Morgagni et Senac insistaient sur ce mode d'exploration. Camper pense qu'ils regardaient comme le résultat de l'ébranlement du liquide contenu dans les plèvres, le bruit qui émanait des ondulations du liquide contenu dans le ventricule. De nos jours, Laennec recommande de nouveau de secouer la poitrine à plusieurs reprises et d'écouter attentivement. En le fesant même légèrement, on saisit encore le bouillonnement du fluide, si on pose tout de suite l'oreille sur le côté engorgé. Willis et Itard ont rencontré un malade qui agitait à volonté *le liquide qu'il portait depuis long-temps dans la poitrine, sans en être gravement incommodé.* Frank qui fait de l'opinion de Camper, sans le nommer, une critique judicieuse, affirme avoir reconnu lui-même le bruit de la sérosité en fluctuation. Heister, Bell, Rossi ont enchéri sur le précepte de Cos, en imprimant au malade de très-rudes et dès lors dangereuses secousses. Pour ne pas s'y méprendre, il importe de l'examiner à jeûn. « Il y a de l'eau dedans le coffre, disait notre Ambroise Paré, et on cognoist de quel costé au mouvement du flot et y a un son comme d'une bouteille à demy remplie. »

Lorsque l'épanchement augmente, les espaces inter-costaux se trouvant alors amincis et soulevés, on peut par l'application

de la main sur la poitrine, percevoir un mouvement d'ondulation. Hippocrate l'avait indiqué dans le premier livre des Maladies. Fréteau avait constaté que cette ondulation correspondait aux mouvemens du cœur, et Leroy que les pulsations qu'on ressent dans diverses parties de la poitrine ne dépendaient pas toujours d'un anévrisme, parce que les rapports de l'hydrothorax avec le cœur ou les gros vaisseaux donnaient fréquemment lieu à une fausse apparence d'hypertrophie du cœur.

La mensuration du thorax que Celse recommande, peut servir surtout à faire évaluer les progrès de l'épanchement ou ceux de la résorption, et partant le bon effet des remèdes.

Le rêveil en sursaut et l'étouffement qui saisit alors le malade ont été présentés par Lazare Rivière comme un signe pathognomonique d'hydrothorax, *et quo solo hydrops pectoris a cœteris difficultatis respirandi speciebus distinguitur.* Morgagni prouve que ce signe ne saurait spécialiser cette hydropisie, puisqu'il y manque quelquefois et qu'on le rencontre dans d'autres maladies. Il rapporte que Jacob Vicarius, homme fort habile, donnant à ce signe trop d'importance, fut un jour bien déçu. *Eo adduxerat ut ob istud in primis signum, jurare se posse, crederet* infaillibiliter *œgrum hydrope pectoris laborare, cujus mortui aperto thorace, cum in dextero sinistroque hujus cavo, nec dragmam unam aquæ aut seri inveniret numquam satis laudanda ingenuitate mirabundus exclamavit, quam fallacia sunt subinde diagnostica !* Cependant, ajoute Morgagni, ce symptôme est de quelque valeur, quand il se trouve réuni aux autres signes de l'hydrothorax. Reimann et Frank le pensent aussi. Richerand explique ces phénomènes, en disant que, pendant le sommeil, les fonctions respiratoires de l'hydrothoracique, déjà si amoindries, diminuent encore. « L'économie suscite donc alors le réveil par un mouvement consevateur, dont le principe parait exister dans l'imminence de l'asphyxie. »

Le malade souffre aussi, souvent par crises, d'une cruelle pesanteur à la base de la poitrine. « On peut, dit Simson, connaître l'hydrothorax non seulement par le poids et la fluctuation que cause l'eau dans le côté affecté, mais encore par la pression qu'elle exerce transversalement en cet endroit de la poitrine, tout le long des attaches du diaphragme, d'où elle s'étend plus ou moins de côté et d'autre, selon le temps qui s'est écoulé depuis la formation de l'épanchement. » Au surplus, cette pesanteur se rencontre quelquefois dans l'hydropéricarde. Morgagni rapporte, d'après Grœtzius, un exemple de cette hydropisie qu'on prit, sur la foi de ce signe, pour une hydropisie de poitrine.

Charles Lepois, Rivière, de Haën ont vu les membres supérieurs s'engourdir, se paralyser dans l'hydrothorax, et Baglivi, en traitant des symptômes de cette maladie, ajoute qu'on sera encore bien plus assuré de son existence, *si pedes aut manus tumere cœperint*, *cum faciei a nativo colore recessu*, *et* præ cetœris *si accedat torpor*, *seu incipiens brachii paralysis.* A cette paralysie des bras ou de l'un d'eux se joint aussi quelquefois, selon Baraillon, celle d'un ou des deux nerfs optiques. Je l'ai moi-même observé. Un notaire, de soixante ans, d'une constitution humide, expectorant des glaires à son réveil, ayant une douleur fixée à l'épaule droite et un engourdissement du bras droit, haletait, tous les hivers, à cause d'une hydrothorax que le froid fesait reparaître. Le bras acheva de se paralyser et le malade mourut de suffocation ; il était, depuis plusieurs années, atteint d'une goutte-sereine qui, d'abord incomplète, l'avait ensuite frappé de cécité.

La dyspnée augmente dans l'hydrothorax, surtout par les journées froides et humides, selon la remarque de Frank, à ce point que les malades ne peuvent se coucher ou se pencher en arrière sans risquer d'en périr. Ils passent souvent le jour et la nuit sur leur fauteuil, sans se déshabiller, s'appuyant sur

leurs genoux, le cou tendu en avant, leurs croisées ouvertes même quand il gèle, pour pouvoir respirer, comme l'observe Klein. Cependant Bonet, Rivière, Morgagni et Laennec ont vu des hydrothoraciques ne point avoir la respiration altérée. Wepfer trouva une quantité considérable de sérosité dans la poitrine d'un jeune homme qui n'avait pas cessé de respirer librement, et Frank dans celle d'une fille qui jusqu'au dernier moment n'avait ressenti aucune gêne dans la respiration. « De ce que la dyspnée ne survient guères qu'au période des progrès de l'hydrothorax, dit Zimmermann, on aurait tort néanmoins d'en conclure que cet épanchement ne dérange que très peu la respiration. »

Ces hydropiques se tiennent continuellement assis ou presque debout; c'est que dans cette position les viscères du ventre, entraînés par leur propre poids, élargissent la poitrine, en favorisant l'abaissement du diaphragme et aidant ainsi au peu de respiration qui subsiste encore, tandis qu'ils repoussent le diaphragme vers le thorax et diminuent l'étendue de cette cavité, quand les malades sont couchés. La respiration *droite* est même la seule que ceux-ci conservent, lorsque les eaux se sont épanchées des deux côtés ou se sont très-accrues. Alors aussi, ils ne prennent quasi plus d'alimens, parce que la vacuité du ventricule les met à l'abri de plus cruelles angoisses : *a cibo, valde gravantur*, dit Morgagni.

Le malade se couche sur le côté où siége l'épanchement, pour que le poumon qui est le moins incapable de respirer, ne se ressente pas de la compression de la poitrine, se dilate amplement et supplée de la sorte à l'inaction forcée du poumon que les sérosités refoulent. On croyait autrefois, mais à tort comme l'a prouvé Richerand, que le médiastin fatigué et distendu par le poids des eaux accumulées, pesait sur le poumon, dans le coucher sur le côté non envahi, et que de là naissait

l'étouffement qui ne permettait pas cette position. Ce symptôme peut encore manquer : ainsi au rapport de Morgagni, Ledran, Gaultier de Claubry, Baffos, des malades se couchaient toujours sur le côté qui ne contenait pas de sérosité.

Lorsque l'hydrothorax est double, le malade se couche de préférence sur le dos, c'est qu'ainsi le fluide se place de manière à gêner, le moins possible, l'expansion pulmonaire ; c'est que cette partie de la poitrine sur la quelle le corps repose alors, est presque inutile à l'ampliation de cette cavité. « Les côtes, ajoute l'auteur de la Nosographie chirurgicale, dont le centre des mouvemens réside dans l'articulation avec la colonne vertébrale, sont presque immobiles en arrière ; et la mobilité de ces os augmente avec la longueur du levier qu'ils représentent ; de sorte que nulle part elle n'est plus considérable qu'à l'extrémité antérieure terminée au sternum. Ainsi, le coucher sur le dos offre le double avantage de ne gêner aucun des muscles inspirateurs et de ne s'opposer au mouvement des côtes que dans la portion où ces os ont le moins de mobilité. »

D'après Klein, le pouls est dans cette hydropisie irrégulier, inégal, intermittent, *interdum inæqualis*, *sæpius intermittens ;* dur au début de celle qui est aiguë ; petit, filiforme, s'effaçant sans peine dans celle qui est chronique et parfois alors d'une grande rareté, ne donnant que trente, quarante, quarante-cinq pulsations par minute. Corvisart est le seul qui l'ait trouvé d'une *régularité remarquable.* Cet auteur et avant lui Awenbruger, après lui Double, ont désigné comme signe très-fréquent de l'hydrothorax produite par l'hypertrophie du cœur, une anxiété vive et soutenue au creux de l'estomac. C'est principalement dans cet épanchement symptomatique que le pouls présente des intermittences longues et répétées.

Les paupières et le visage, le bras et la main surtout du côté malade, les parties sexuelles, les membres abdominaux s'en-

flent et se bossèlent; la peau jaunit, devient terreuse ou se décolore; la figure et les lèvres prennent une teinte livide dans les accès de suffocation que de douloureuses horripilations accompagnent. Le malade qui a quelquefois des appêtits fantasques, est ordinairement dégouté et altéré : *Sitis ingens*, *molesta*, *appetitus dejectus;* dit Barbette d'Amsterdam. Sa bouche manque de salive, sa langue se couvre d'un enduit muqueux, parfois plus dense du côté de la poitrine affecté que de l'autre; son haleine pue, ses urines sont briquetées ou jumenteuses, ses déjections alvines, dures d'abord, puis liquides et d'une grande fétidité; son sommeil qui n'est que de la somnolence et que troublent des songes affreux ne le restaure point. Il expectore des crachats visqueux, parfois striés de sang, sa voix tremble et s'éteint. Lorsqu'on lui parle, il sort pour répondre, d'une sorte de léthargie, soulève lentement une tête entrainée sur la poitrine par sa pesanteur, montre une face tuméfiée, des yeux hagards, ternes, articule avec peine quelques mots et retombe dans la même stupeur. J'ai vu des hydrothoraciques passer bien des jours et des nuits, les jambes sillonnées de crevasses qui se mortifiaient, debout devant leurs lits, la tête courbée et abandonnée sur le chevet, et mourir soutenus dans cette situation, sans vouloir en changer : car les moindres mouvements entrainent alors des défaillances qui dépendent autant de cette faiblesse que de la gêne de la respiration. *Accidunt interdum animi deliquia et palpitatio cordis.* Sennert.

Aucun de ces signes n'étant pathognomonique, ainsi que l'observe Reimann, c'est de leur ensemble, des circonstances qui ont préexisté, de la manière dont la maladie s'est organisée, qu'il faut tirer le diagnostic. Tant de complications l'altèrent d'ailleurs que ses propres symptômes se confondent avec beaucoup d'autres qui lui sont plus ou moins étrangers. Souvent même, d'après Wisemann, Schenckius et Camper, on ne

s'assure de son existence qu'à l'ouverture du cadavre. *Unde concludere nos cogunt*, remarque de Haën, *morbum ipsis minus in viventibus œgris quam in demortuorum cadaveribus patuisse.* « Mes propres erreurs et celles de mes confrères, dit le professeur de Pavie, me font un devoir de prévenir que les signes de cette hydropisie sont toujours équivoques et infidèles, tant les organes thoraciques sont rapprochés les uns des autres, tant leurs rapports sont grands ! »

Du pronostic de l'hydrothorax aiguë et chronique. — L'hydrothorax brusque et aiguë qui parait après la suppression d'un exanthème ou d'une hémorrhagie, peut se résoudre par un traitement net, hardi, sans tâtonnemens, surtout si la maladie qui a précédé n'a point désorganisé de viscères, si le sujet est sain et n'est point affaibli par d'anciennes causes d'épuisement.

L'hydropisie qui n'occupe qu'un côté de la poitrine, est moins dangereuse que l'hydrothorax double : car l'épanchement étant alors quelquefois idiopathique et en conséquence sous l'empire d'une phlogose moins étendue, en devient plus susceptible de résorption. Ceci pourtant ne s'applique pas, selon la remarque de Stoll et de Morgagni, aux hydropisies qui se bornent à un seul côté de la poitrine, mais qui sont occasionées sympatiquement par une lésion profonde du poumon opposé. Un enfant de quinze ans tombe, un canif à la main et se blesse au-dessous du mamelon droit. Le chirurgien qui est appelé examine la plaie légèrement, ne la croit point pénétrante et détermine l'adhésion de ses bords. Des symptômes de phthisie et d'hydrothorax succèdent. Waugh qui ouvre le cadavre, trouve la plèvre droite cartilagineuse, lardacée, adhérente aux côtes, au poumon droit, le poumon droit ulcéré, en suppuration. « Dans le côté gauche de la poitrine, il y avait huit livres d'eau épanchée, au fond de laquelle se trouvait une liqueur épaisse et blanche, semblable à-peu-près à du suif à demi fondu. »

Si l'hydropisie est ou a été inflammatoire, idiopathique, ou récente, il ne faut pas désespérer du malade, lors-même qu'il paraitrait menacé d'asphyxie. Il ne faut pas en désespérer non plus, si l'hydrothorax succède, comme l'a vu Frank, à la suppression de la transpiration ou d'un exanthème, quand même elle n'aurait point cédé au rétablissement de la fonction ou de l'affection : car dans ces divers cas, la ponction de la poitrine délivre quelquefois le malade. *Auxilium palmarium*, dit Callisen, *quod nempe certissime aufert humores collectos in hydrothorace a simplici colluvie serosâ orto*, *vel morbi acuti sequelâ*, *neque vetusto*, *nec a labe viscerum*, *neque jacturâ virium notabili stipato.*

L'hydrothorax qui dépend directement d'une altération chronique du foie, du poumon ou du cœur, est, à cause de celle-ci, toujours incurable. Si ses symptômes diminuent, que l'on ne s'y trompe pas : *quæ curationi cessit*, écrit Hippocrate, *ubi recurrit*, *spem tollit.*

La mort est proche, lorsque dans les crises de suffocation, les pieds, les bourses, le ventre et les mains se désenflent; lorsqu'apparaissent des crachats sanguinolents, *sputa cruenta aut subcruenta* au dire de Quarin, des urines abondantes, décolorées et qui ne soulagent pas, le délire ; lorsque le visage prend subitement une couleur plombée, ainsi que l'observe Baglivi ; *Si color faciei derepente mutetur in lucidum et plumbeum.*

Une pneumonie qui survient précipite la fin du malade ; si ce n'est quelquefois dans l'hydrothorax sthénique, où des saignées qu'on n'aurait point osé sans cette complication, en guérissant celle-ci, emportent celle-là.

Les crises que la nature ou l'art amènent et qui ne guérissent que rarement, arrêtent cependant les dégradations viscérales, la chute des forces, l'épuisement des esprits animaux, suspendent les angoisses du patient et les progrès de la collection. Au rapport de Sennert, l'hydrothorax dont mourut Maximilien II,

s'affaiblit pendant vingt années, à diverses reprises, par de copieuses évacuations d'urine que les diurétiques provoquaient.

L'hydrothorax qui se complique d'autres épanchemens, est mortelle; car la nature accablée sous la masse des liquides hors de leurs réservoirs, ne peut en déterminer la rentrée et l'élimination, temoin le cas que Bonnet appelle : *asthma a triplici hydrope inductum, thoracis, pericardii et abdominis.* Le malade agé de trente-six ans, était grand buveur; les plèvres, seules, contenaient quatre livres de sérosité.

Des différences qui existent entre l'hydrothorax et les autres maladies de poitrine qui peuvent compliquer ou simuler cette hydropisie. — L'hydrothorax se distingue difficilement de l'hydropéricarde. Dans celle-ci cependant, les malades éprouvent un sentiment intérieur de fluctuation dans la région du cœur; fluctuation qui devient parfois sensible à l'œil, à l'oreille, au toucher. Les battemens du cœur qui tantôt se portent à droite, tantôt à gauche, correspondent à un cercle très-étendu. Il n'y a point de déformation dans le côté droit de la poitrine, ni même à gauche, si ce n'est quelquefois en avant et d'une façon très-circonscrite. La respiration y est moins courte, quoique avec plus d'embarras dans l'acte circulatoire. Aussi la figure est plus bouffie, plus violacée, les lèvres sont livides, les lypothimies longues et fréquentes. Il n'y a pas d'œdème latéral, la pesanteur sur les attaches du diaphragme n'est que partielle. Frank remarque encore que l'anxiété précordiale dont s'accompagne l'hydropéricarde augmente lorsque le malade parle un peu trop long-temps ou trop haut, quand il se livre à quelque exercice; qu'elle diminue par le repos, le silence, d'une manière plus prompte que dans l'hydrothorax. La percussion, d'ailleurs, en limitant la matité du thorax à la circonférence qu'occupe le péricarde distendu, et l'auscultation en fesant percevoir le bruit respiratoire dans toute l'étendue de la poitrine en arrière, éclaircissent ce diagnostic. S'il s'y rencontre

une obscurité plus impénétrable, c'est lorsque la plèvre gauche est seule à demi remplie de sérosités.

Pour différencier la collection de pus dans la poitrine, de l'hydrothorax, on a dit que l'empyème succédait toujours à une pleuro-pneumonie violente et mal-jugée, qu'il était accompagné des signes généraux de la suppuration. C'est dans le commencement un faible moyen de ne pas prendre une maladie pour l'autre : mais plus tard la persistance des frissons et des paroxismes du soir, la rapidité avec laquelle se ramasse le liquide, sa tendance à se frayer une issue au dehors, en formant une tumeur en pointe et proéminente entre la quatrième ou la cinquième côtes, lèvent toute espèce de doute. *Empyici, hoc est, pectore suppurati vocantur*, dit Aétius, *quibus abscessus in vacuum pectoris locum effusus, inter pulmonem et membranam costas succingentem.* L'expectoration qui est pituiteuse, filante, épaisse dans l'hydrothorax, se montre plus ou moins purulente dans l'empyème, se manifestant tôt et durant jusqu'à la mort, comme je l'ai observé sur un paysan robuste, qui succomba trois semaines après qu'on lui eût ouvert la poitrine. Van Swiéten en rappellant qu'Albertinus croyait que la sérosité aqueuse et limpide gênait la respiration moins que le pus ne le fesait, ajoute que surtout on ne doit pas confondre ces deux maladies, *si causæ hydropi producendo aptæ præcesserint.*

La phthisie et le catarrhe chronique pourraient quelquefois en imposer pour l'hydrothorax, car la difficulté de respirer, l'engourdissement des extrémités supérieures, l'infiltration des membres inférieurs s'y rencontrent. Mais il y manque le serrement des hypochondres, ce bruissement qui se perçoit quand on ébranle la poitrine, l'enflure latérale ; et d'un autre côté, on n'observe point dans l'épanchement pleurétique, cette toux incessante, suivie d'une expectoration verdâtre, altérée de

sang décomposé, ces redoublemens nocturnes et ces sueurs épaisses qui en sont la crise éphémère. La percussion du thorax qui donne un son mat sur l'hydropique, le rend d'habitude clair dans le phthisique ou le catarrheux : ceux-ci présentent en outre une respiration bruyante, pressée, superficielle, puérile, tandis qu'elle est, dans celui-là, lente et profonde, souvent interrompue par une dyspnée cruelle, qui redouble par accès.

Quant à confondre l'hydrothorax avec l'anévrisme du cœur ou de l'aorte, on ne le pourra, dès qu'en appliquant l'oreille sur le côté gauche, on reconnaîtra les divers bruits de rape ou de soufflet qui appartiennent à ces lésions de tissu, la force des battemens, leur rayonnement dans un grand cercle, leur réaction sur les carotides et la cœliaque, leur isochronéité avec les pulsations du pouls, symptômes non équivoques qui tous font défaut dans l'hydrothorax.

Du traitement de l'hydrothorax aiguë et chronique. — La saignée, les sangsues, les délayans, le petit-lait avec le sel de nitre ou l'acétate de potasse, ou acidulé avec la crême de tartre rendue soluble dans le borax, celle-ci encore, à la dose de quinze grammes dans une grande tasse de suc épuré de pissenlit, comme la donnait Alibert, la manne et les tamarins, les fomentations émollientes, les cataplasmes appliqués sur la poitrine peuvent seconder la résorption du liquide épanché dans l'hydrothorax sthénique ; car ces moyens provoquent, sans exciter d'orgasme, des révulsions douces et utiles. *Hydrothoracem hunc inflammatorium*, dit Stoll, *in paucis sanasse mihi visus sum phlebotomiis repetitis*, *nitro*, *terra foliata tartari*, *potuve ex malvæ et altheæ decocto*, *adjecta multæ liquiritiæ radice. Sanguis corium pleuriticum habuit.* Des sangsues ou des ventouses scarifiées sur la poitrine dégorgeront, après ces saignées, plus immédiatement les membranes phlogosées, en

portant du dedans au dehors de cette cavité et déplaçant ainsi la fluxion. Puis, si le malade en supporte le poids, on couvrira la poitrine de cataplasmes bien humides ou d'embrocations tièdes et huileuses.

La coïncidence de la suppression des menstrues ou des hémorrhoïdes avec l'hydrothorax ferait appliquer de préférence les sangsues à la vulve ou à l'anus.

On revient et sans danger à ces saignées capillaires ; ce qui ne saurait se faire pour l'ouverture de la veine, l'hydropisie, même aiguë, affectant le plus souvent des sujets cachectiques. Une troisième, une quatrième saignée ne conviendraient que dans de rares occurences, lorsque malgré le soulagement dont la première et la seconde seraient suivies, le pouls resterait dur et plein, le sang évacué offrirait pour beaucoup de fibrine fort peu de sérum, le génie de l'atmosphère se prêtant d'ailleurs aux maladies inflammatoires.

Un soldat du trente-septième régiment, souffrant de la poitrine depuis deux mois, entre à l'hôpital, la figure abattue, la peau décolorée, le pouls petit et fréquent, les urines chargées et peu abondantes, avec de la diarrhée bilieuse par momens. Il dort mal, d'un sommeil souvent interrompu, toujours couché sur le côté droit, se réveillant en sursaut et étouffant s'il se retourne : toux sèche, par quintes rapprochées; œdème, immobilité et matité de toute la partie droite de la poitrine avec un peu de bronchophonie sous-claviculaire ; de ce même côté, enflure du bras et du visage ; respiration courte, oppression, voix cassée. Il y avait donc une inflammation, encore aiguë, du poumon, avec fausses membranes et épanchement ; le malade conservait assez de vigueur. Aussi fut-il saigné, et ensuite à deux reprises trente sangsues, en tout soixante, qui produisirent une hémorrhagie considérable, que des cataplasmes augmentèrent. Eau de gramen, de carottes,

nitrée, tisane de pommes ou de racine de fraisier, loochs blancs, lait coupé d'une infusion de fleurs d'althéa : plus tard, poix de Bourgogne stibiée entre les épaules. Sous ce régime, les côtes se soulèvent un peu à chaque inspiration, la figure devient moins grippée, le son du thorax plus clair, le sommeil plus tranquille, la petitesse et la fréquence du pouls s'effacent, ses battemens se développent. Le malade sort, le quarante-deuxième jour, respirant de tout son poumon droit, se couchant sur l'un et l'autre côté, n'étant plus enflé, consommant beaucoup de lait et mangeant en outre assez bien.

Les émissions de sang prennent encore une valeur réelle lorsqu'une pneumonie vient, en compliquant l'hydrothorax, y imprimer un cachet très-nettement inflammatoire.

Une femme, de cinquante-cinq ans, assez robuste, ayant passé par beaucoup d'inquiétudes, était depuis sa ménespausie, atteinte d'une gêne profonde et habituelle de la respiration qui, en s'accroissant, la força de se rendre à l'hôpital. Elle ne pouvait plus se mouvoir sans étouffer, pissait peu, allait rarement du corps, avait toujours soif, les mains, le côté droit du thorax, les jambes s'étaient fort tuméfiées. De l'hydromel, du petit-lait nitré et oxymélé, des juleps rafraîchissans aiguisés avec un peu d'esprit de nitre dulcifié semblaient amoindrir la dyspnée et pousser aux urines, lorsque la malade qui s'était refroidie la nuit, fut prise d'un crachement de sang et d'une douleur au côté droit. Vingt sangsues y furent aussitôt appliquées et suivies d'une énorme perte de sang. L'expectoration ne tarda point à changer et la douleur à s'évanouir : en même temps, de petites sueurs s'établirent, les urines fluèrent en quantité, les selles devinrent copieuses et liquides, la suffocation diminua, l'infiltration disparut. Un vésicatoire au bras fut remplacé par un cautère.

Un appareil anti-phlogistique moins intense et suivi de diu-

rétiques à dose modérée, de révulsions sur la peau, suffit quelquefois.

Le fils d'un banquier, âgé de treize ans, se prend de colère par un beau jour de Mai, fait une course rapide, rentre à la campagne de son père, en sueur, et avale un verre d'eau rougie et froide. Pendant plusieurs jours, il se sent brisé, haletant surtout le soir, où il frissonne, malgré la chaleur de l'atmosphère. Il tousse un peu et son appétit qui s'était conservé diminue, sa langue quoique humide, jaunit, puis l'insomnie le prend, et la marche le suffoque. S'il cherche une large inspiration, la partie gauche de la poitrine ne s'y prête pas, il y éprouve comme une sorte d'arrêt et hors de ces efforts d'inspiration, une douleur diffuse près du mamelon. A la percussion, son clair dans le côté droit; dans le gauche son mat de la base à son sommet en arrière, dans les deux tiers inférieurs en avant : respiration pure à droite; non perceptible à gauche, en arrière et en avant, en bas; en haut faible, exempte de râle : là où la poitrine a perdu sa sonoréité, la voix détermine une sorte de nasillement, voisin de l'œgophonie : douze sangsues vigoureuses qui donnent beaucoup et qui sont suivies de huit heures de sommeil; looch gommeux, petit-lait, eau de mauve et bouillon. Le pouls qui n'avait pas pris beaucoup de fréquence, descend; l'inspiration parait un peu moins génée : cinq cents grammes de petit-lait. Les jours d'après, les douleurs de la poitrine s'effacent, les urines qui étaient jumenteuses s'éclaircissent et augmentent, le bruit respiratoire gagne en avant et en haut, quoique encore lointain, incomplet, sans expansion vésiculaire bien nette; outre le petit-lait et l'eau de gramen, julep avec quinze grammes d'oxymel scillitique, vingt grammes de sirop des cinq racines et autant de celui de pointes d'asperges. On insiste; et plus tard, je fais envelopper le côté gauche d'une pièce de flanelle recouverte de taffetas gommé;

il s'ensuit une sueur épaisse et qui ne s'interrompt pas. La matité disparait des trois-quarts supérieurs de ce côté, en avant comme en arrière ; le souffle respiratoire y devient perceptible, mais fort peu vésiculaire ; dans son quart inférieur, le son de la voix qui retentit encore y est moins chevrotant. Cependant lorsque le malade marche et qu'il s'assied, il reste essoufflé avec une douleur obscure vers les fausses côtes gauches: aussi un vésicatoire y est-il appliqué. On augmente la dose de l'oximel scillitique, on nitre le petit-lait, on ajoute à la potion diurétique de la teinture de digitale, petit à petit l'égophonie cesse, et il ne reste qu'un très-faible retentissement de la voix qui lui-même est emporté par l'accroissement des urines.

Au demeurant, l'hydrothorax, même chronique, s'accommode de quelques sangsues ou de quelques ventouses scarifiées, qui modèrent les angoisses du malade et ralentissent les progrès de l'épanchement, mieux que beaucoup d'autres remèdes. La faiblesse ne les contr'indique pas toujours : car rien ne l'augmente autant que la persistance de la douleur, et n'en recule les effets comme un peu de calme, encore qu'il s'achète par une évacuation sanguine, du reste locale, et que l'on arrête à volonté.

Dès qu'on s'éloigne du période inflammatoire, les sétons ou les cautères sur la poitrine, les sinapismes ou les vésicatoires aux membres, les frictions diurétiques ou stimulantes peuvent, en déplaçant l'irritation sub-aiguë qui survit quelquefois, simplifier et des-lors rendre cette hydropisie moins incurable. Surtout, pour l'éteindre, laissons boire ces pauvres malades qui sont souvent si altérés ; il n'y a pas de pire empirisme que de le leur interdire. Quel autre moyen pour rafraîchir le sang, détendre les tissus et rétablir les évacuations supprimées qu'une tisane abondante, nitrée, diurétique, émulsive, que de l'orangeade, de l'eau de poulet ou du petit-lait, comme

le faisaient Langius, Beniveni, Bacher, Spon, Daignan, Cullen, Milmann, Malouet, Carrère, Roux, Desessart et Romero.

Lorsque l'hydrothorax parait après la rétrocession de la rougeole, de la scarlatine ou de la variole, si ces éruptions étaient considérables, si le sujet est vigoureux, la turgescence sanguine grande, le pouls dur, il importe de mettre en avant la saignée phlébique et la capillaire, l'eau de poulet, de gomme, d'orge miellée, le lait coupé avec les infusions de capillaire, de laitue, de sureau, même les bains tièdes, associés plus tard à des pédiluves sinapisés, à des cataplasmes saupoudrés de moutarde autour des coudes et des genoux. S'agit-il au contraire d'un malade pâle, à fibre lâche, sur le déclin de l'éruption ; vésicatoires sur les membres, entre les épaules, cautères inter-costaux, bourrache et salsepareille nitrée, poudre de scille et de digitale, sels neutres, huiles purgatives, apozêmes amers et diurétiques. Pour l'hydrothorax consécutive à une suppression de sueur, il se peut aussi qu'il faille recourir à une méthode toute tempérante et doucement diaphorétique ou aux sudorifiques chauds, exotiques, aux préparations sulfureuses, antimoniales, aux composés ammoniacaux, à l'acétate d'ammoniaque que Billard père, de Brest, a si fort préconisé. Ces derniers remèdes veulent être surveillés ; car ils ne mènent pas toujours au but, et l'excitation qu'ils engendrent, empêche la sueur au lieu de la décider ; comme ces couvertures amoncelées qui allument la fièvre, enflamment et dessèchent la peau, loin de la disposer à la moiteur. Lorsque les sudorifiques ne font rien, on passe aux diurétiques, utiles alors non-seulement par eux-mêmes, mais encore en raison de la réciprocité d'action qui existe entre le système dermoïde et les reins. Les bains de vapeurs comptent parmi les moyens d'exciter la transpiration, de rappeler des sueurs supprimées, soient qu'elles fussent accidentelles ou anciennes et inhérentes

à l'idiosyncrasie : Itard les a employés une fois avec succès.

L'hydrothorax succède-t-elle au dessèchement des vieilles plaies ou d'anciens cautères ; saigner, rafraîchir, purger si elle est aiguë, se doit, mais qu'on *s'attache à renouveler ces égouts et à y rappeler l'humeur morbifique.* Qu'on insiste sur le souffre, si des dartres ont précédé. Un curé les enlève, en huit jours, avec des pommades irritantes; il languit, s'essoufle et s'infiltre. Baraillon applique un vésicatoire à chaque côté de la poitrine, allie les sudorifiques aux diurétiques et fait du souffre la base du traitement. En peu de temps, l'épanchement se dissipe et les boutons reparaissent. Quarin guérit une hydrothorax produite par la rétrocession d'un exanthème invétéré, lequel revint à la peau, avec ce même remède qu'il associe aux diurétiques. *Possunt quidem hac in re prodesse camphora, flores sulfuris, antimonium ; sed simul diuretica exhibeantur.* C'est dans de semblables occurences que Lorry et Jonston ont recommandé les oxides antimoniaux sulfurés, les eaux de Bonnes, de Barèges, de Bagnères : les bains de vapeurs sulfureuses à la méthode de Galès, l'inoculation de la gale ont encore été proposés, mais combinés avec les tisanes de scabieuse, de houblon, d'ononis, de dentelaire, avec de nombreux et larges exutoires sur diverses régions du système cutané et constituant autant de points d'appel.

Dans le mois de Janvier 1821, on reçoit à l'hôpital une hydrothoracique sexagénaire qui ne pouvait se coucher que sur le dos, la tête élevée sur des oreillers. Sa suffocation était grande, sa figure violette, ses yeux étaient noyés, ses paupières blanches et infiltrées. L'enflure qui avait gagné les bras, la poitrine, avait effacé les saillies des espaces intercostaux, et celle-ci qui paraissait élargie, ne rendait à la percussion qu'un son très-mat. La malade croyait, quand elle remuait, percevoir les ondulations du liquide épanché dans les plèvres.

Les urines étaient rouges et sédimenteuses, les déjections alvines sèches et rares ; symptômes qui avaient paru lentement, après que de grosses pustules dartreuses dont les jambes étaient couvertes depuis trois ans, et qui se fixaient auparavant aux fesses, aux grandes lèvres ou à la ceinture, avaient été emportées par des fomentations froides et non interrompues d'une décoction de tannin, chargée d'extrait de Saturne. Je fis appliquer aux mollets des vésicatoires, qui, incessamment irrités, devinrent rougeâtres et s'encroûtèrent. Des pustules naquirent à l'entour, qui dégénérèrent ensuite en une immense éruption dartreuse : pour traitement interne, tisane de tiges de douce-amère, d'abord avec trente, puis quarante-cinq, et enfin soixante grammes d'oxymel scillitique ; extrait de petite centaurée et un gramme de fleurs de souffre, chaque jonr. J'établis des cautères aux jambes, lorsque la poitrine me parût débarrassée, pour la mettre à l'abri d'un nouvel épanchement.

On apporta à l'hôpital, l'an d'après, un enfant de dix ans, bouffi, haletant, qui pissait peu et ne transpirait plus, la figure pâle, luisante et infiltrée, le côté droit de la poitrine élargi, l'épaule élevée et saillante en arrière, les côtes rentrées en dedans, le bras droit à demi-paralysé : accidens qui avaient succédé à la suppression d'une teigne humide, laquelle fluait beaucoup. Cette hydropisie et le dépérissement dont elle était accompagnée cédèrent à un vésicatoire sur la poitrine, à l'application souvent renouvelée sur le cuir chevelu d'un onguent basilicum mêlé de cantharides en poudre, qui rappela un écoulement non moins copieux que par le passé, à l'administration prolongée des diurétiques. L'enfant se purgeait, en outre, tous les dix jours, avec un gramme de calomel.

J'ai guéri, en 1840, le fils unique d'un président, d'une hydrocéphalie sub-aiguë, énorme, avec somnolence, en reproduisant sur la tête une fluxion teigneuse par des onctions de

pommade d'Autenrieth. On recouvrait l'appareil d'une calotte de taffetas gommé qui, ne permettant aucune espèce d'évaporation, entretenait une telle humidité que la peau en était macérée.

En 1818, je vis mourir d'asphyxie, de suffocation et d'hydrothorax une dame qui s'était délivrée d'un dartre qui occupait la jambe et qu'on ne pût y rappeler. Le tissu cellulaire de ce membre était resté dur et engorgé. Les plèvres étaient épaissies et contenaient, surtout la gauche, une grande quantité de sérosité limpide.

On traite l'hydrothorax chronique avec des médicamens qui excitent les reins, les entrailles, la peau et le tissu sous-jacent.

Les diurétiques, qui varient beaucoup sous le rapport de leur activité, atténuent souvent l'oppression par les flux d'urine qu'ils occasionent et qui momentanément font crise, surtout quand le malade y est disposé. Le plus faible d'entre ces remèdes détermine alors un effet qu'on espérait d'autant moins, que les diurétiques les plus forts ne l'avaient point amené. Coray, en rapportant cette sentence d'Hippocrate, *medela tempore, est autem ubi etiam occasione contingit*, admire la pratique de Selle qui recommencait souvent les mêmes remèdes dans le même ordre et quelquefois à doses très-petites, comme le meilleur moyen de rencontrer *enfin par un heureux hasard, cette occasion si désirée*, que nos recherches ne nous ont point déeouverte. *In maximis morbis vincendis*, dit Hoffmann, *lenissima et simplissima remedia diu continuata.* Un hydrothoracique âgé de soixante ans, prit sans succès, pendant cinq mois, les remèdes les plus efficaces, à tel point que Selle *crût n'y pouvoir plus rien.* Cependant pour tranquilliser les assistans, il lui prescrivit quatre doses d'une poudre composée de deux grains de scille, dix de nitre et d'un peu d'oléo-saccharum de

fenouil, à prendre d'heure en heure. Quatre prises de ce remède opérèrent, par les selles et les urines, une évacuation d'eau si prompte et si complète que dans l'espace de vingt-quatre heures le malade fut délivré et se rétablit bientôt. » Évidemment cette crise ne saurait s'attribuer au remède, mais à l'occasion qui était propice. Les reins et tous les couloirs étant sans doute prêts à s'ouvrir, la résorption sur le point de commencer, un léger diurétique fit ce que n'avaient pu des remèdes de plus de valeur.

Les racines apéritives et les diurétiques ordinaires doivent leurs propriétés aux principes salins qu'ils contiennent, et par eux-mêmes de peu d'énergie, en acquièrent dès qu'on les allie au nitrate de potasse, à la crême de tartre ou au sulfate de magnésie. Parmi les racines, les plus actives sont celles qui enferment un peu d'huile essentielle et fournissent par la distillation une eau aromatique. Leur décoction aqueuse selon Desbois de Rochefort, provoque les urines, plus que leur teinture vineuse ; et cette vertu augmente par leur combinaison avec l'oxymel scillitique. Baglivi réussit à dissiper une hydrothorax très-invétérée au moyen de ce mélange. Les fleurs et feuilles diurétiques sont en nombre, au premier rang celles des crucifères : on en exprime les sucs et on les associe à d'autres remèdes analogues. Zimmermann employait souvent le suc de pissenlit cuit jusqu'à consistance de miel ; ce fut son seul remède pour le roi de Prusse, il le délayait dans quelques cuillerées d'eau de fenouil. Geoffroy a vanté le suc de cerfeuil auquel il joignait des cloportes ou étendu dans du vin blanc. Il en faisait prendre jusqu'à vingt onces par jour ; les urines coulaient alors en quantité et la résolution suivait de près. Le vin blanc aux baies de genièvre passe aussi pour très-efficace.

Les diurétiques qui possèdent un principe résineux, volatil,

âcre, sont tout autrement actifs, ébranlent les reins et les livrent à une titillation incessante, quelquefois à un travail de supersécrétion ; en preuve, la scille et la digitale.

On prépare avec la première un vin, un vinaigre, un oxymel, un sirop et un alcool ; on l'incorpore dans une conserve, tantôt avec du sel de nitre, tantôt avec l'oxide de fer noir, plus souvent encore avec la digitale ou avec le calomel, à la manière de Demangeon. Les pilules de l'Anglais Feriar ne sont autres que cette combinaison dans les proportions de deux gros de scille sur un gros de calomel et sur demi once de sucre, laquelle se divise en trente-six pilules : en prendre une, toutes les trois heures. Le sirop et le vinaigre scillitiques, s'ils ne sont pas étendus dans quelques cuillerées de véhicule, suscitent des vomissemens. « J'ai dissipé, dit Itard, par le sirop scillitique, donné tous les deux ou trois jours comme vomitif à la dose de deux onces, un asthme humide qne je soupçonnais compliqué d'une hydrothorax commençante : » L'oxymel est préféré à ces préparations. La scille, à doses trop fortes, fait cruellement souffrir de l'épigastre, et enflamme la muqueuse digestive, comme je l'ai remarqué, après Emmonot, sur une jeune femme atteinte d'hydrothorax, qui s'était refroidie après ses couches. Aussi Russel, pour en empêcher l'action cardialgique, donne cette substance en infusion, conjointement avec l'eau de canelle, *cum aqua cinamomi ;* Bard de Beaune avec le nitre, Cullen avec un narcotique. On trouve, dans le huitième et le dixième volumes du Journal général de médecine, deux observations dans lesquelles le vin scillitique suspend les progrès de l'épanchement, adoucit les angoisses du malade et le guérit, en provoquant de grands flux d'urine. La scille en poudre dont on conseille d'abord dix ou quinze centigrammes, peut être ensuite portée à soixante ou soixante-et-quinze dans les vingt-quatre heures. Bergius la proscrit, lorsque le pouls est vif et la peau sèche, lorsqu'il y a des symptômes de phlogose viscérale.

La digitale tourmente aussi parfois l'estomac, quand on en presse les doses. Je la donne en poudre, rarement en infusion aqueuse, assez souvent en teinture éthérée ou alcoolique. Celle-ci, d'après Harles, n'excite point de nausées, ni de vomissemens; Hallé a composé celle-là, et Double s'en est servi pour guérir un malade plus qu'octogénaire, qui dans sa convalescence, consomma beaucoup d'élixir de Garus. La digitale, associée à la scille, en réhausse les vertus; et ces deux diurétiques, selon Horn de Berlin, acquièrent par cette combinaison, plus de puissance qu'ils n'en ont séparément. Frank a guéri des hydrothorax graves avec des fomentations sèches et chaudes sur les membres, des vésicatoires aux cuisses, du camphre, du genièvre et surtout avec des infusions de digitale. L'effet en devient encore plus saillant, lorsque le cœur est compromis; car si la cure ne s'ensuit, le soulagement se montre souvent immédiat et considérable. Les flux d'urine que produit la digitale à la dose de dix à douze grains par jour, ou en lavement comme l'a conseillé Bidault de Villiers, abondent tellement, même la nuit, que les malades sont obligés de pisser parfois à tout moment. Fowler, Chaumeton et Priou l'ont remarqué; ce dernier a porté avec succès, mais petit-à-petit, les gouttes de teinture de digitale à quatre-vingt-dix par jour. « Plusieurs jeunes officiers de santé, dit Barbier d'Amiens, se sont fait en arrivant dans nos campagnes, une grande réputation à la faveur de la digitale. Ils guérissaient ou ils soulageaient en quelques jours, des malades auxquels des praticiens qui ne connaissaient pas ce médicament, donnaient depuis longtemps et sans succès une foule d'autres remèdes. La digitale opérait ce que les autres secours ne faisaient pas, une copieuse évacuation d'urine, l'éloignement au moins momentané de l'oppression, du mal-aise, de l'œdême. » Un jeune homme reçu à l'hôpital de la Charité, offrait des signes si évidents

d'une énorme collection de sérosité dans le côté gauche de la poitrine que Boyer fut sur le point de pratiquer la thoracentèse. « Néanmoins, comme les forces étaient assez bien conservées et qu'il y avait un commencement d'ascite, il essaya la poudre de digitale, la portant progressivement à un gros par jour. Après un traitement de quatre mois, le malade quitta l'hôpital dans *un état de santé parfaite.* Les deux côtés de la poitrine, naguères si dissemblables, paraissaient presque égaux en capacité. La fluctuation et tous les autres symptômes de l'hydrothorax s'étaient évanouis. Un an après, Boyer revit ce malade, qui était *très-bien portant.* »

Une modiste, de vingt-sept ans, maigre et nerveuse, sujette à des palpitations, tomba dans un grand étouffement, qui se compliquait de battemens de cœur secs, forts et se propageant dans un cercle très-étendu. La face devint livide et contractée, l'œil hagard, la respiration suspirieuse, courte, précipitée, pleine d'angoisses, les urines se firent rares, rouges et épaisses. Des saignées, des sangsues et des applications de moutarde abattirent la violence de ces accidens, mais avec lenteur. Plus tard, la malade entra à l'hôpital, la cardite n'ayant pas cessé et un épanchement pleurétique s'étant insensiblement organisé. Elle se réveillait en sursaut, rêvassait, dormait mal, se relevait subitement, pour ne pas s'asphyxier, si elle se couchait sur le côté droit, présentait le côté gauche de la poitrine, tout élargi, infiltré à sa base et en arrière, manquant de sonoréité, était travaillée par une petite diarrhée et ne rendait que des urines boueuses. Je lui prescrivis du lait, de la décoction d'orge perlé ou de lichen et de la digitale à la dose d'un décigramme par jour dès le début et de quatre décigrammes par la suite. Ce qui, continué pendant trois mois sans interruption, emporta petit-à-petit les enflures du dehors, s'attaqua à celles du dedans, régularisa le pouls et réduisit le cœur.

Les urines qui fluèrent beaucoup, reprirent leur transparence.

Les feuilles de gênet, en infusion ou sa semence pulvérisée passent aussi pour diurétiques. On prépare avec la bulbe du colchique un oxymel que Stork a vanté: on l'a donné, quoique dangereux, avec quelque profit, dans des hydrothorax anciennes, par une grande diathèse séreuse que la bouffissure du visage, l'amincissement et la diaphanéité de la peau caractérisaient. Les cantharides, remède cruel et incertain, substance âcre et chaude, peuvent faire plus de mal. Hippocrate qui les a le premier indiquées, ordonnait de l'eau tiède pour éteindre les ardeurs qu'elles suscitaient. On les a laissées comme nuisant à la sécrétion de l'urine, au lieu de la favoriser, malgré les recommandations de Mercurialis, de Kœnig et de Werlhof.

Les toniques et les excitans auxquels on s'adresse dans les périodes extrêmes de l'hydrothorax chronique, sont des diurétiques indirects qui, en réveillant l'énergie de l'ensemble, raniment celle des reins. Un sexagénaire, couvert d'une sueur froide et visqueuse et malgré les remèdes les plus vantés se mourant d'une hydrothorax atonique, avala par mégarde un flacon d'éther. Lafontaine de Gottingue, lui en avait prescrit l'usage par cuillerées à café. La chaleur revint bientôt aux membres, les intermittences et la faiblesse du pouls se dissipèrent, en vingt-quatre heures, le malade rendit douze livres d'urine. Il consomma en trois semaines, vingt-six onces d'éther, cent cinquante gouttes par heure. La résolution, qui se fit dans ce court espace de temps, ne se démentit pas.

C'est comme stimulant et des plus diffusibles, non comme anti-spasmodique, que l'éther a guéri cet épanchement : c'est après l'ébranlement des organes pénétrés d'eau, privés de vie, de chaleur et d'oscillations, que les émonctoires se sont ouverts et que l'urine a coulé à flots.

On emploie rarement les vomitifs dans l'hydrothorax, de

peur qu'ils n'augmentent l'oppression ou qu'ils ne soient disproportionnés aux forces du malade. Boerhaave et Baraillon les tenaient cependant pour très-utiles, le tartre stibié en tête; donner celui-ci à doses brisées, comme altérant, me parait plus sûr; Audouard pour en amortir l'activité, l'étendait dans une infusion de fleurs de coquelicots édulcorée. Le sirop, les tablettes ou la poudre d'ipécacuanha, le kermès minéral que Lieutaud prescrivait avec succès, conviennent mieux, poussent à la peau et provoquent des soulevemens d'estomac qui réagissent sur les absorbans.

Les drastiques, les hydragogues, funestes à l'ascitique, réussissent quelquefois dans l'hydrothorax, tant par les selles qu'ils provoquent que par l'irritation qu'ils entretiennent sur le tube intestinal. Les praticiens qui les condamnent, ont raison, si les entrailles sont enflammées, si la faiblesse est extrême, si le corps tombe en ruine; mais hors de ces conjonctures, ces remèdes modèrent réellement les progrès de l'hydrothorax et en reculent les dangers. Seulement, qu'on les mesure aux forces du malade et qu'on les règle sur l'état de la sensibilité gastro-intestinale.

Les purgatifs plus doux peuvent suffire à la résolution, sans qu'il faille vite en conclure qu'elle est terminée. Appelé auprès d'un homme dont la poitrine était pleine d'eau, Rivière lui prescrivit des remèdes dans la seule intention de ne pas le désespérer; *aliquod saltem solatium ipsi affere contendens.* Ce furent des bols qui d'autres fois avaient réussi, composés avec un scrupule de calomélas et un demi-scrupule de diagrède, des apozèmes apéritifs, des fomentations sur les hypochondres. Au bout de quinze jours, le malade qui avait été abondamment purgé se crut délivré; mais les symptômes de l'épanchement reparurent avec plus d'intensité un mois après, et *post duos alios menses e vivis excessit.*

L'action des purgatifs ne se borne pas à l'appareil intestinal, puisqu'ils secouent les absorbans, comme le remarque Sydenham ; aussi, le cours des urines lui-même augmente. Des selles séreuses, abondantes, et qui amoindrissent l'étouffement, en désignent l'utilité. Camper, pour parer à l'affaiblissement qu'il prétend s'ensuivre, conseille de les alterner avec les toniques; précepte inexact : car si les purgatifs sont indiqués et réussissent, ils ne débilitent pas ; s'ils échouent, c'est en raison d'une phlegmasie sourde ou d'une diathèse qui répugne aussi aux toniques. Dans l'une et l'autre supposition, il convient donc d'y renoncer.

Un soldat du vingtième régiment, âgé de trente ans, gras, toussant et expectorant d'habitude, se baigne dans la rivière, encore suant, et entre à l'hôpital, le lendemain, quatre Juillet 1832 : douleur lancinante au côté droit, inspiration difficile et incomplète, crachats sanguinolents. La saignée, les tisanes douces, l'eau de gomme laiteuse, les loochs avec le sirop diacode, les vésicatoires sur la poitrine réduisent assez promptement l'élévation et la fréquence du pouls, tempèrent la peau, mùrissent l'expectoration : mais la respiration reste courte et pénible, lorsqu'un érysipèle s'empare de la face, le dix-septième jour : limonade nitrée, décoction de gramen oxymelée. Plus tard, la poitrine et les membres supérieurs s'œdématient, la face jaunit, les pommettes se décolorent, la sonoréité du thorax et le bruit de l'expansion pulmonaire s'effacent, particulièrement du côté droit ; vésicatoire entre les épaules : les premiers appliqués suppurent encore. Le trente-troisième jour, il ne s'est fait aucun changement, l'infiltration des bras, du droit surtout, augmente, la face et les conjonctives sont bouffies, le malade qui ne peut respirer qu'assis sur son séant, tousse beaucoup et expectore des glaires, il a des étouffemens suivis de lipothymies ; on lui fait prendre quarante-cinq grammes de sulfate

de magnésie dans une infusion de lierre terrestre ; selles liquides et rapprochées qui se renouvellent les jours d'après, mais en moins grande quantité. Les enflures, la dyspnée et l'insomnie diminuent, la respiration s'élargit : le trente-huitième jour, lavement avec quinze grammes de feuilles de séné et soixante grammes de savon médicinal, qui purge encore ; puis, limonade anglaise qui produit un effet considérable et occasione une petite diarrhée, d'une semaine de durée, que le jalap et le calomel entretiennent, pendant laquelle les bras achèvent de se désenfler. Le droit qui était énorme et qui ne pouvait se soulever ne présentait, dès le cinquantième jour, aucune trace d'infiltration; l'œdème latéral, aussi, avait été résorbé, la poitrine sonnait clair, le bruit respiratoire s'entendait, les urines fluaient librement. Le malade qui avait recouvré la faculté de se coucher tout de son long, prit jusqu'à sa sortie du lait et des loochs : on fit suppurer ses bras et sa poitrine pour éteindre entièrement l'inflammation catarrhale qui, ayant succédé à la pneumonie, se manifestait par la toux, par une expectoration jaunâtre et visqueuse. Ces vésicatoires étaient d'ailleurs destinés à prévenir le retour des eaux dans la poitrine, en les portant audehors.

Quelque simples que doivent être nos combinaisons thérapeutiques, on ne saurait s'en tenir à un seul remède dans le traitement de maladies compliquées comme l'hydrothorax. Ainsi, j'aurais compromis le succès des évacuans, si je n'avais subséquemment à leur administration, insisté sur des vésicatoires.

Les cantharides et leur action sur la peau agacent les fibres, irritent les papilles nerveuses, titillent les capillaires, agitent les humeurs et entraînent une sorte d'orgasme pendant lequel se résorbe quelquefois le fluide épanché. On les applique aux membres, mieux encore sur la poitrine, surtout du côté où

siége la collection. On doit entretenir et ranimer souvent la suppuration de ceux-ci, un changement en bien s'il est possible, se montrant d'ordinaire en raison de leur écoulement. «La dernière et la plus sûre de toutes les ressources pour épuiser les eaux consiste, dit Baraillon, à dégorger le tissu cellulaire par le moyen des plaies artificielles; d'appliquer dans cette vue, un large vésicatoire à chaque partie latérale et inférieure de la poitrine, lorsque l'épanchement occupe les deux cavités, ou un seul sur le côté où il subsiste, avec l'attention de laisser subsister entre deux des fausses côtes une cantharide non écrasée, dépouillée de ses ailes et de ses pieds, pendant trois ou quatre jours, selon son effet, pour opérer une escarre profonde et pénétrer plus avant.»

En 1826, une jeune infirmière est atteinte d'une pneumonie sur-aiguë, qui est traitée avec énergie et succès, lorsque le douzième jour, un refroidissement ramène des crachats sanglants, de la fièvre et une tussicule continuelle. Vers la fin du troisième septénaire, la poitrine percutée me parait pleine de liquide, tant le son en est mat, le bruit respiratoire obscur, si ce n'est au sommet. L'infiltration gagne les paupières, les bras et les côtes, l'étouffement et le réveil en sursaut deviennent incessants, les urines manquent. J'essaie, mais envain, les diurétiques et la purgation; car la petitesse du pouls et la décoloration de la peau augmentent. Je passe alors aux vésicatoires que Corvisart préférait aux médicamens les plus en renom et appliquait en nombre. On en couvre les bras d'abord, puis toutes les régions de la poitrine; on les sur-excite pendant plus de deux mois, malgré la douleur que cela occasione, les forçant ainsi à une énorme suppuration, sous l'action de laquelle commence la résorption et s'éteint la sub-phlegmasie qui l'empêchait. Les enflures et la suffocation diminuèrent petit-à-petit, l'hectisie qui leur survécut s'effaça plus tard, à

l'aide du lait d'ânesse, du bouillon froid et de la gelée de lichen.

J'ai délivré un curé sexagénaire d'un double épanchement sub-aigu par deux vésicatoires immenses, qui, bien entretenus et sans cesse ravivés, firent du dos une vaste plaie, fluèrent beaucoup et longtemps.

La peau se mortifierait au loin, si on placait des vésicatoires dans les dernières phases de l'hydrothorax, sur des membres froids et très-œdématiés. Que pourraient-ils d'ailleurs à un tel temps de la maladie et à une telle distance des cavités engorgées ? Le moment des révulsions est passé.

Les sétons, dans le sens des intervalles intercostaux, ont été recommandés par Monro : Itard a vu une hydropisie commençante se résoudre sous leur action et ne pas récidiver.

Un homme, de cinquante ans, était depuis trois mois, oppressé, toussant, les membres et la poitrine infiltrés, il dormait mal, ne le pouvait que sur son séant et la tête appuyée sur ses genoux. Je fis passer trois sétons sur le côté gauche de la poitrine, deux en avant et un autre en arrière : ils rendirent beaucoup et finirent par emporter l'eau, secondés qu'ils furent par les diurétiques et par des purgatifs réitérés. Il faut le séton, large, pour que l'irritation soit vive et l'écoulement copieux. Ce moyen l'emporte sur le cautère, en ce sens que la suppuration se fait moins attendre et qu'elle ne tend pas à diminuer, puis à tarir. Le cautère d'ailleurs qui détruit sourdement, en éteignant les propriétés vitales au lieu de les exalter, n'avive pas comme le séton les absorbans de la poitrine. Ambroise Paré qui le pratiquait avec un fer rougi au feu, conseillait cependant *aux jeunes chirurgiens*, comme moins douloureuse, l'opération telle qu'elle se fait aujourd'hui. Quel éveil il portait quelquefois dans ces masses froides et infiltrées ! Pouteau guérissait avec des moxas sur la poitrine les épanchemens qui s'y établissaient.

Au mois de Janvier 1822, je reçus à l'hôpital un soldat,

naguères robuste, qu'un rhume mal soigné avait beaucoup amaigri. Il toussait sans discontinuer, surtont la nuit et le matin, était très-oppressé, crachait peu, avait la figure jaune et bouffie, du dégoût, des urines rares et sédimenteuses, des angoisses d'estomac, de la fréquence dans le pouls, de la châleur à la peau, La poitrine, examinée, paraissait bombée et très-élargie du côté droit ; percutée de ce côté, elle rendait un son mat. L'épaule droite était plus saillante, plus élevée que la gauche ; le malade ne pouvait dormir sur le côté gauche. C'était évidemment une phlogose aiguë qui, livrée à elle-même, avait en s'accroissant, suscité un épanchement symptomatique. Quinze sangsues furent incontinent appliquées sur la poitrine et le lendemain deux vésicatoires aux bras : diète, hydromel, lait et orge, looch avec vingt-quatre grammes de sirop de pavots ; seconde application de sangsues. Au bout d'un mois, la toux et la fièvre s'atténuent, l'appétit se réveille, mais l'hydrothorax persiste et grandit, quoiqu'un vésicatoire soit entretenu sur le côté droit de la poitrine, ceux des bras ayant cessé de couler. Le malade ressent de la pesanteur et du gargouillement au-dessus de l'hypochondre droit, il suffoque au moindre mouvement ou en s'étendant sur le dos, ne s'endort que la tête fléchie en avant et soutenue sur des coussins, pisse peu et donne par la succussion thoracique un sourd bruissement que l'oreille perçoit et qui est du à la présence d'une assez grande quantité de liquide. Dès-lors j'associe au lait l'infusion des feuilles de digitale, je prescris aussi de la tisane de bourrache avec l'oxymel scillitique, de la gelée de lichen et deux sétons sur le côté droit. Le catarrhe achève de se résoudre, puis l'urine fluant et les sétons suppurant en abondance, la matité du thorax et la dyspnée diminuèrent. Plus tard, pour activer ce mouvement de résorption et en finir avec l'épanchement, on brûla, au-dessous du sein, un gros moxa, dont l''écoulement

fut considérable et entretenu bien au-delà de la guérison, après que l'embonpoint et la vigueur eurent reparu.

Un cultivateur, âgé de quarante-quatre ans, toussait et crachait depuis quatre mois qu'il s'était refroidi les jambes, en purgeant, tout en sueur, un fossé plein d'eau. Il entra à l'hôpital le vingt-six Juillet 1832; son oppression était grande, aussi restait-il toujours assis et penché en avant, la respiration ventrale, la face engorgée et un peu livide, les yeux saillants, les mains infiltrées, la toux se faisant sifflante et douloureuse au moindre mouvement, le pouls petit, fréquent, mais dur et encore soutenu, malgré une durée déjà si longue de souffrances, d'insomnie, de fièvre et d'incomplète oxigénation du sang. Une saignée de quatre cents grammes fut pratiquée et amoindrit les angoisses de la respiration; je pus alors, le lendemain, constater, par la percussion, la matité du côté droit de la poitrine jusqu'à la hauteur de la troisième côte, je constatais aussi, par le cylindre, l'absence de bruit respiratoire dans les deux tiers du poumon droit et du râle dans le tiers supérieur : tout ce côté était œdématié et sensiblement élargi, en arrière surtout; les jambes étaient aussi fort grosses, les urines rares, chaudes et bourbeuses. Je fis aussitôt appliquer au-dessous du sein un large séton et couvrir d'un ample vésicatoire la surface scapulaire; en même temps, infusion de feuilles de digitale, coupée avec du lait, loochs nitrés, purées de légume, fruits cuits, alimentation ténue. L'urine ne tarda pas à augmenter et à s'éclaircir, la tension et la fréquence du pouls à baisser, puis le malade dormit un peu mieux et respira plus à l'aisé. Le vésicatoire coula beaucoup; quand il fut sec, j'en plaçais un autre sous l'aisselle; je m'en tins ensuite à la seule suppuration du séton. Les enflures du visage, des membres supérieurs, furent les premières à se résoudre, plus tard celles du côté droit, dont la dimension se réduisit. Il était facile de suivre

avec les doigts et l'oreille, les progrès de la résorption de l'épanchement interne qui se traduisaient au reste par le calme toujours croissant de la respiration. Vers la mi-Août, le malade commença à reprendre des alimens solides et il sortit de l'hôpital, à la mi-Septembre, toussant et crachant encore un peu le matin, mais se couchant à plat dos ou sur les côtés, respirant librement dans toutes les positions, pissant clair et beaucoup, se promenant tout le jour et résolu d'ôter son séton auxvendanges.

Les frictions sèches, spiritueuses, diurétiques ou stibiées, raniment aussi la tonicité des absorbans et des reins, d'abord en réchauffant la peau, ensuite en introduisant par ses pores, de la sorte rudement secoués, des médicamens plus ou moins actifs.

Lorsque les membres inférieurs et les bourses sont gorgés, de l'avis d'Hecquet, Lazerme et Dujardin, on les scarifie au grand soulagement du malade, pourvu que les mouchetures ne soient pas sanglantes et qu'il reste encore quelque force. J'ai vu ces scarifications donner issue à beaucoup de sérosité dont l'élimination fut critique et jugea une hydrothorax compliquée d'ascite. C'était une femme plus que septuagénaire qui, passant les deux tiers de l'année à l'hôpital, y prenait de temps en temps avec succès des pilules scillitiques ou des juleps oxymélés et qui atteignit quatre-vingt-quatre ans. On y reçut en 1823, une autre malade, âgée de cinquante-trois ans, qui n'urinait presque plus, qui avait la poitrine tellement infiltrée qu'elle ne pouvait respirer, et les jambes très-distendues, à peau amincie et transparente. Je les crible peu-à-peu de mouchetures qui pendant long-temps laissèrent s'écouler une grande quantité de lymphe : ce qui débarrassa cette hydropique, conjointement cependant avec des doses assez fréquentes de mercure doux qui purgeaient, avec de la tisane de gramen sur un litre de laquelle on mettait seize grammes d'acétate d'ammoniaque, avec des juleps pour la nuit à vingt gouttes d'alcool nitrique et autant de teinture de digitale, qui fesaient pisser.

Une femme de peine, âgée de quarante-un ans, qui se fatigue beaucoup et qui perd ses règles subitement, enfle aussitôt des membres, du ventre et de la poitrine. Une grande oppression se déclare, elle redouble, quand la malade se tourne sur l'un ou sur l'autre côté; la peau et la langue sont sèches, le pouls est dur, raide et petit, il y a de l'insomnie, une toux et des angoisses incessantes, l'urine manque, le ventre reste fermé. Puis arrivent des défaillances sous des menaces d'asphyxie : le bruit respiratoire ne se perçoit qu'en arrière et très-obscurément : trente sangsues au haut des cuisses et à la vulve, qui saignent considérablement ; huile d'amandes douces, tisane d'orge nitrée. Les urines commencent à reparaître, les matières fécales à sortir. Je pratique alors sur le tronc et sur les membres inférieurs des mouchetures, des scarifications très-rapprochées. Il s'en écoule, en trente-six heures, une telle quantité de sérosité que quarante draps en sont tous mouillés. Ce suintement qui s'amoindrit ensuite beaucoup, dura environ quinze jours, après lesquels il ne restait plus de toux, d'étouffement, ni d'autres symptômes d'hydrothorax et d'anasarque.

Les écoulemens spontanés de sérosité par les jambes semblent au reste indiquer ces scarifications.

Une femme de quarante-huit ans, bien constituée, est transportée à l'hôpital dans le mois d'Août, suffoquée et s'asphyxiant par l'augmentation d'une hydrothorax double avec hypertrophie du cœur, dont elle était atteinte depuis deux ans. Les paupières, le cou et les parties latérales de la poitrine, les bras, les jambes et même le ventre étaient gonflés d'eau; loochs nitrés et oxymélés, lavemens avec le savon, la manne et les tamarins, sans que les couloirs s'en ouvrent davantage. Comme elle passe debout, quinze jours entiers, pour ne pas périr d'étouffement, les membres inférieurs rougissent et se

crevassent. Il en suinte pendant tout le mois de Septembre, tant de sérosité que des peaux de mouton en sont transpercées et que l'eau flue dans la salle, autour du lit. Cette malade se désenfla si bien qu'elle respirait avec aisance et pouvait se coucher sur le dos, lorsqu'elle sortit de l'hôpital.

Le vingt-six Juin 1827, un paysan sexagénaire, asthmatique sans jamais avoir eû de pneumonie, le cœur battant fort et dans un cercle étendu, hypertrophié en son ventricule gauche, entre à l'hôpital, suffoqué, haletant, ayant par momens la face livide, les mains et la poitrine œdématiées, celle-ci ne résonnant point à la percussion, ne rendant pas à l'oreille le bruit respiratoire si ce n'est sous les clavicules. En outre les espaces intercostaux étaient saillants, les membres inférieurs déformés par l'enflure, avec la peau luisante et prête à éclater. On pratique et on réitère sur les jambes et les cuisses des mouchetures qui coulent considérablement et qui diminuent l'oppression. Une diarrhée de quarante jours et que je seconde, vient en aide. Puis, cet homme se laisse tomber de son lit sur la cuisse droite. Il y nait un vaste abcès que l'on ouvre tard, et dont la suppuration fut longue et séreuse. A cet abcès succéda un ulcère froid, de lente cicatrisation. L'eau épanchée dans les plèvres fut toute reprise, la respiration et les mouvemens du cœur se régularisèrent et le malade quitta l'hôpital, bien guéri, le dix-sept Mars 1828.

Les scarifications pourtant n'ont pas toujours autant de succès. J'en fis d'assez profondes sur un cultivateur plus que sexagénaire, qui enflammèrent la peau et les lymphatiques, suscitèrent une fièvre violente, laquelle se termina en huit jours, par des plaques gangréneuses et par la mort.

Les fumigations sont de peu d'efficacité dans l'hydrothorax. Lorsque la matière de l'épanchement était épaisse, Hippocrate les préférait sèches ; humides lorsqu'il la présumait ténue :

théories du temps. Si les fumigations indiquées doivent être sèches, toniques, on projette sur un peu de braise de l'oliban, de la myrrhe, du benjoin ; si humides et relâchantes, on verse de l'eau bouillante sur des fleurs d'althéa, de mauve, de tussilage, de coquelicots.

Les dernières observations que j'ai rapportées sembleraient déposer contre cette vérité de fait, incontestée pourtant ; que l'hydrothorax atonique n'est point guérissable, ni essentielle : mais ponr quelques cas d'heureuse exception, dont deux exemples vont suivre encore, combien de conformes à la règle !

Un propriétaire de Grignan, à vie active et buvant bien, prend froid aux pieds, dans le mois de Février 1840 et tout aussitôt se trouve saisi d'une suffocation et d'une toux si forte qu'il ne peut rester au lit : saignée, pédiluves de moutarde, potions laudanisées, qui ne produisent du calme qu'instantanément. Le reste de l'hiver se passe nuit et jour, auprès du feu, dans un fauteuil, les jambes pendantes, avec des accès dc dyspnée bruyante et sous lesquels la sueur ruisselle. A la mi-Mai, les jambes enflent, puis les cuisses, enfin les bourses et le ventre. Goudareau, le traducteur des Œuvres de Frank, est appelé en consultation, soupçonne une hypertrophie du cœur gauche et reconnait une hydrothorax : vésicatoires latéraux ; digitale en poudre et à haute dose, en teinture et pour friction sur la poitrine ; purgatifs, lavemens d'assa-fœtida ; remèdes qui ruinent l'appétit, sans affaiblir la suffocation et sans empêcher les enflures d'envahir et de déformer même les mains et le visage. Le malade ne pouvait plus se mouvoir ni respirer, lorsque se rappelant ses courses à cheval, il demande celui de son fils, s'y fait mettre et se dirige vers une de ses propriétés. Il cheminait à peine que déjà sa respiration s'élargissait, son corps se couvrait d'une épaisse sueur.

Bientôt il veut uriner, met pied à terre, pisse plus que de coutume, se couche pour refaire ses forces, sur un tas de foin, bien sec, où l'ardeur du soleil le pénètre et accroit la sueur. Il remonte à cheval et rentre avec de l'appétit : nuit paisible et au lit, tout le corps en une douce transpiration. Il rend plusieurs litres d'urine, recommence dès le lendemain la même promenade à cheval, et la fait durer, les jours d'après, du matin au soir. Il dût à son courage, au grand air et à l'exercice du cheval la résolution d'une hydrothorax double, accompagnée d'ascite et d'une anasarque monstrueuse. Cet homme, après avoir joui d'une bonne santé pendant cinq ans, la perdit encore à la suite d'un refroidissement qui le fit périr, en six mois, d'une nouvelle hydropisie de poitrine.

Une femme de cinquante ans, pléthorique, est atteinte d'une pleurésie qui lui arrache des cris. Les émissions sanguines, les cataplasmes, l'opium ne modèrent pas la douleur, qui persiste au delà de l'état aigu, s'affaiblit ensuite et s'éteint. La respiration n'en continue pas moins d'être laborieuse, la malade ne peut se coucher sur les côtés, ni sur le dos, son anxiété diminue seulement, lorsque le tronc est élevé et soutenu par des coussins. Souvent elle se réveille en sursaut, elle étouffe alors, il lui faut de l'air. Sa figure se bouffit, plus tard les bras, la poitrine et les membres abdominaux s'œdématient. Si elle marche, la suffocation devient extrême, accident qui se manifeste même sans être provoqué par aucun mouvement. La poitrine rend par la percussion un son mat en toute son étendue, excepté toutefois à son sommet, la seule partie où l'on entende le bruit respiratoire. La malade passe successivement à l'usage du lait, des purées végétales, du lichen, du petit-lait oxymélé, de la conserve de roses nitrée, des sucs d'herbes ou racines diurétiques, des purgatifs, de la teinture d'aloës, de scille et de digitale, en frictions et à l'intérieur, sans que l'épanchement de

la poitrine et l'hydropisie cellulaire subséquente en diminue. Les exutoires n'avaient pas été négligés. A plusieurs reprises, l'étouffement acquit une violence telle que la malade perdait son intelligence, ses sens et la parole; elle n'avait plus de sensations, les yeux vitrés, la tête fléchie sur les genoux, la respiration haute et ventrale, le pouls effacé, la peau froide : je me retirai croyant ne plus la trouver vivante, le lendemain; mais chaque fois cependant, les pieds, les jambes, les genoux, les cuisses, les avant-bras étaient couverts de sinapismes, les bras et la poitrine de vésicatoires, qu'il y en eût encore en suppuration ou qu'ils se fussent séchés depuis peu de jours. Après quarante-huit heures, une forte chaleur s'emparait de la malade; puis survenaient des sueurs, la dyspnée décroissait et nous obtenions un sursis de dix jours. Pendant ces crises, quelques cuillerées de potion cordiale étaient son seul remède. On renouvelait aussi avec soin des mouchetures sur les membres inférieurs que l'on échauffait ensuite sans relâche avec des linges brûlants : l'eau qui en découlait perçait jusqu'aux matelas et fluait sur le plafond. Avec cette vigueur et cette opiniâtreté de révulsion, la poitrine, les bras et les jambes de cette femme ne furent plns qu'une vaste plaie; mais enfin les eaux s'épuisèrent par tant de voies de dégorgement, et une guérison que dix agonies avaient ajournée, fut le prix du courage et de la persévérance de la malade. Une fois désenflée, elle fut et resta long-temps d'une grande maigreur. « Quand on observe attentivement les maladies chroniques, dit Voullonne, on s'aperçoit bientôt qu'elles se terminent toutes par l'hydropisie ou le marasme. Il parait d'abord incroyable que le même chemin puisse conduire à deux termes si éloignés en apparence l'un de l'autre; mais la distance qui les sépare aux yeux du vulgaire, disparait aux yeux d'un médecin observateur. Dans l'hydropisie et le marasme, il retrouve le même état. Dans l'un comme dans

l'autre, il aperçoit également la masse presque totale des liqueurs rejetée hors du sein de la vie. »

Dans la plupart des observations qui précèdent, la révulsion est souvent mise en avant et de toute manière ; c'est que les moyens qui l'opèrent varient beaucoup dans leur nature comme dans leurs effets. Les révulsifs ne sauraient être employés indifféremment, ni convenir aux mêmes époques d'une maladie : vifs et instantanés, plus lents mais aussi d'action plus durable, rafraîchissants ou volatils, agissant sur les gros vaisseaux ou sur les capillaires, sur le système nerveux ou le cellulaire, il n'est pas d'avantage que ne produise leur application faite à propos, d'inconvenient si appliqués hors de leur place. Ils tendent tous, de quelque espèce qu'ils soient, à distraire les liquides de l'impulsion qui leur est vicieusement communiquée et à susciter une vraie fluxion, une sorte d'état maladif, de travail organique, assez puissant pour l'emporter sur celui qui existe et qui constitue la maladie. Ainsi les diurétiques, dans ce dernier fait, outre leur effet évacuant, agissaient encore comme révulsifs, sur les voies gastriques par leur première impression; sur les reins par une impression subséquente et spéciale, produit des *harmonies électives* qui lient certaines parties du corps et certains médicamens, selon le mot de Dugès.

Quant à la ponction de la poitrine qu'Hippocrate a recommandée, Morand et Lassus, après lui, font observer qu'il n'y a pas de parallèle entre la certitude que l'on a de voir mourir le malade si on ne la pratique pas et le peu de danger dont elle est par elle-même environnée. Celui-ci conseille de s'y décider dès que l'épanchement se forme, pour que le fluide ne puisse s'accumuler en grande quantité, ni se détériorer. Ce serait s'exposer bien des fois, en raison des difficultés du diagnostic, à ouvrir la poitrine, sans qu'il y eut lieu de le faire, comme Dionis, Pelletan et Baffos en citent des exemples. Certains

praticiens la vident tout d'un coup et par une incision assez large ; à Cette, le professeur Dubrueil a guéri de la sorte deux enfans d'environ quinze ans, et à Tours, le docteur Herpin, trois autres malades. M. Trousseau préfère aussi l'évacuation totale de la sérosité à l'évacuation successive qui se *prête moins au déplissement rapide du poumon long-temps comprimé.* Ce procédé n'a point été approuvé par Van Swiéten, par Dupuytren, et par M. Cayol. Sur un homme qu'il guérit d'un épanchement consécutif à une pleurésie, celui-ci se servit d'un troicart fin, qu'il plongea dans le septième espace inter-costal. L'étroitesse de la canule ne l'arrêta point, quoiqu'elle dût s'opposer à l'issue des flocons albumineux, *parce que ces corps tendent à s'organiser et ne peuvent être considérés comme étrangers.* Les écoulemens spontanés se produisant avec lenteur, Hippocrate ordonna, le premier, de n'évacuer la sérosité épanchée qu'en plusieurs temps : il y employait treize jours. Willis cite un fait extraordinaire à l'appui, et la nature semble indiquer cette précaution; car Alibert a vu la sérosité fluer goutte à goutte par une crevasse située au-dessous de la mamelle et juger ainsi une hydrothorax *assez ancienne*, *caractérisée par la difficulté de respirer lorsque le malade était dans une position horizontale, par la couleur livide des lèvres et des ailes du nez, par la fièvre et par une soif vive et intarissable.*

L'évacuation partielle de la lymphe peut d'ailleurs empêcher un nouvel épanchement, en rendant aux absorbans la faculté de revenir sur eux-mêmes; c'est ensuite le moyen d'éviter une introduction de l'air, trop rapide et dès-lors dangereuse, de prévenir des lypothimies ou un mortel accès de suffocation. Voilà pourquoi nos chirurgiens, après avoir laissé couler une partie du liquide, placent une canule ou un tampon entre les lèvres de la plaie, pour qu'ils puissent à leur gré donner issue à ce qui en reste. Ceux qui pratiquent la thoracentèse aux

points les plus déclives de la poitrine, à mon sens, font bien ; puisque la sérosité s'écoule plus librement et ne séjourne pas dans des culs-de-sac, après avoir demeuré soumise au contact de l'air. Hippocrate, Boerhaave, Heister, Desault, Chopart, Fréteau et Boyer prescrivent de plonger le couteau entre la troisième et la quatrième côte du côté droit, entre la seconde et la troisième du côté gauche, en comptant de bas en haut, à trois pouces de l'épine vertébrale. M. Cruveilhier, en pensant que la sérosité ne descend pas vers la base de la poitrine, comme si elle obéissait aux lois de l'hydro-dynamique, et qu'elle se dirige au-contraire en dehors et au-dessus du sein, conclut que là doit être *le lieu d'élection.* Mais si la matière de l'épanchement finit par se faire jour d'elle-même à cette partie antérieure de la poitrine, c'est que l'espace inter-costal y est large et que chez les malades amaigris les muscles et leurs aponévroses y sont minces et ne résistent pas. Pour ponctionner toutefois, on ne doit pas attendre que cela se manifeste, et en dehors de cette circonstance, il serait peu sûr de pénétrer par ce point dans la poitrine. Les injections que l'on fait suivre, utiles selon Billerey, Robin, Bordenave, Cassius et Rullier, surtout lorsque la liqueur qui flue, rougit et excorie la peau, ont été rejetées par Bell, Valentin, Pelletan et Larrey. Si on les emploie, qu'elles soient douces de température et de qualité, qu'elles soient poussées avec mesure.

L'introduction des canules qu'Hippocrate, Barbette, Morand et Rossi ont conseillée, a rencontré des détracteurs. Afin que les malades n'en soient point incommodés, M. Priou veut qu'on ne s'obstine pas à les laisser tout d'abord dans le thorax, mais qu'on les y porte de temps en temps, pour habituer les surfaces de la plaie à leur contact.

L'entrée de l'air dans la poitrine qu'Audouard regarde comme tonique, comme avantageuse, passe cependant pour nuisible. Pour

l'éviter, Dupuytren et M. Récamier proposent de ne point rendre parallèles l'incision des tégumens et celle des muscles ; « à tort, fait observer Richerand, parce qu'il faut souvent plusieurs jours et même plusieurs semaines pour l'évacuation du liquide que fournissent les surfaces diversement affectées. » La canule de M. Reybard pourvoit au reste pleinement à cette indication.

On se sert du bistouri de préférence au troicart, pour ne pas atteindre le poumon, surtout s'il adhère aux côtes, quoique Sabatier prétende qu'on ne doit pas craindre de blesser cet organe : « car aussitôt que l'air vient à le frapper, il s'éloigne de l'instrument et s'affaisse pour ainsi dire sur lui-même. » Lorsqu'on rencontre des adhérences, il vaut mieux se porter sur un autre espace inter-costal, plutôt que de chercher à les rompre ; ce qui pourrait produire la déchirure du poumon, une hémorrhagie ou une inflammation redoutable. Dailleurs ces adhérences, ne s'étendant pas beaucoup, ne forment point un nouvel obstacle là où se tente une autre incision. Une seule fois, cela a été vu et rapporté par Lamotte dans sa deux-cent-vingt-deuxième observation. Noble de Versailles, qui rapporte un cas de guérison dans la gazette scientifique de Seine et Oise, appliqua d'adord la potasse caustique, puis fendit avec le bistouri l'escarre qui ne tombait pas assez-tôt, et pénétra ainsi dans la poitrine.

La thoracentèse est contr'indiquée par l'état avancé des lésions organiques dont l'hydropisie est accompagnée ou par un extrême affaiblissement : *Dum vires pene prostratæ sunt, abstinendum ab operatione.* Quarin. *Verum, cum operatio præsentem solum materiam exhauriat, futuræ autem regenerationem neutiquam prohibeat, si pulmones vel viscera sint corrupta, omnino inutilis est et medico ignominiam parit.* Sennert. Lorsqu'au contraire l'épanchement est idiopathique et sans une altération trop grande de tissu, lorsque les forces ne sont point encore

trop exténuées, on ne doit pas attendre davantage, si la purgation, si les diurétiques ont été suffisamment et infructueusement employés. De la sorte, on peut prévenir la sub-inflammation œdémateuse du poumon, la suppuration des plèvres, la dilatation du cœur ou de l'aorte. D'ailleurs, cette opération ne présente pas de danger par elle-même; ce qui la légitime, dès qu'il y a quelque chance de succès et que le malade va périr de suffocation. Après qu'on l'a pratiquée, il faut entourer la poitrine d'un bandage assez fortement serré, administrer potions calmantes, infusions aromatiques, petites doses de bouillon bien chaud, pour amoindrir la dyspnée, les longs spasmes, les syncopes qui se manifestent pendant les premières heures qui la suivent.

La convalescence et la cicatrisation de la plaie marchent lentement. Celle-ci resta ouverte, sept mois, sur le jeune homme opéré par Morand et donna, à deux reprises, dix pintes d'un liquide séreux et sur la fin purulent.

Le lait, le lichen, le salep, la décoction blanche, les œufs, les crêmes, les bouillons avec de la fécule viendront en aide au malade, le quinquina et les crucifères aussi; mais ces derniers à celui dont la fibre est lâche et baignée d'humeurs. Il importe de le couvrir de flanelle, de le soustraire à l'action du froid, d'une digestion laborieuse et des passions. Au rapport de Lefaucheux, le coït fit périr brusquement un opéré qui était en bonne voie.

Le cautère aux jambes et les pilules d'aloës qui tiennent le ventre libre, pourront préserver d'une rechute. On aura d'autant moins à la craindre que la pâleur et l'amaigrissement s'effaceront; que les urines flueront aisément; que la fièvre, la toux, les angoisses de poitrine, l'insomnie ou l'assoupissement auront cessé; que l'écoulement de la sérosité s'arrêtera petit-à-petit, sans que la respiration en devienne plus difficile.

Les insuccès de la thoracentèse se montrent surtout en raison des lésions organiques dont l'hydrothorax s'accompagne. Je l'ai trois fois pratiquée et trois fois inutilement : les malades étaient jeunes, encore assez forts, mais leur plèvre était verdâtre, couenneuse, avec des fausses membranes flottantes et épaisses. Ils survécurent plus ou moins et s'éteignirent d'hectisie, en perdant une grande quantité de liquide, d'abord séreux, ensuite séro-purulent. Si je n'ai pas réussi, d'autres ont été plus favorisés, car MM. Monneret et Fleury, sur soixante-six cas de thoracentèse qu'ils ont analysés, n'ont compté que dix-sept morts, et j'ai vu moi-même trois opérés dont la guérison remontait à plusieurs années. Sans être robustes, ils jouissaient d'une bonne santé et avaient le côté sur le quel s'était faite la ponction, plus ou moins déformé et rétréci. Ce côté se soulevait moins que l'autre dans l'inspiration et présentait moins de sonoréité.



DES MALADIES VÉNÉRIENNES ET DE L'UTILITÉ DU MERCURE DANS CES MALADIES.

« *Effectus mercurii sunt oppidò mirabiles, et in medicinâ non antè visi.* » ASTRUC.

Des hommes qui ont contesté à la syphilis sa qualité de maladie virulente ont dénié au mercure sa qualité de remède spécifique. J'ai souvent éprouvé sa vertu et dans des cas remarquables ; je les publie.

Ce mémoire renfermera encore la relation de faits extraordinaires de guérison par d'autres médicamens que les mercuriaux; ces faits montreront que malgré les propriétés toutes puissantes de ces spécifiques, un praticien peut et doit quelquefois chercher ailleurs ses moyens de curation.

Plusieurs de ces observations pourront éclaircir en outre quelques points obscurs de génésie syphilitique.

Syphilis aiguës et par infection récente ; *elles s'aggravent jusqu'au jour où les frictions mercurielles les arrêtent.* — Un tapissier de vingt-deux ans, vigoureux, sanguin, coloré, prend un chancre large et douloureux, qui gagne en surface et en profondeur. Le gland se tuméfie et se trouve bientôt dévoré, dans sa moitié droite, par un ulcère qui, perforant l'urêtre, y établit un pertuis fistuleux. Le prépuce s'entame, se renverse en arrière, puis est rongé aux deux tiers. Un ichor âcre découle de ces parties saignantes et engorgées, toute la verge participe à ce gonflement, elle est sillonnée par de grosses veines, dures et bleuâtres. Pour modérer l'acuité de tels

symptômes, j'essayai d'abord les anti-phlogistiques ; mais leur inefficacité me fit sans autre délai, recourir aux frictions mercurielles. Il en résulta, dès le huitième jour, un ptyalisme modéré qui ralentit la marche et adoucit les formes de cette vérole. Le malade consomma rapidement cent-soixante grammes d'onguent mercuriel double en frictions et soixante-quatre grammes en application sur les ulcères. Ceux-ci se détergèrent, se cicatrisèrent ensuite, sans nodosité, sans induration au-dessous ; la fistule se ferma d'elle-même, la salivation cessa. Cet homme, frais et gras, semble circoncis, et le gland est atrophié.

Je ne commençai pas ce traitement par le mercure, voulant atténuer d'abord l'inflammation : calcul faux puisque l'intensité de celle-ci tenait à l'absorption et à l'action subséquente d'un principe virulent. La phlogose des parties génitales, qui n'est pas de nature vénérienne, quoique sur-aiguë, se résout toujours facilement, tandis que celle qui nait de l'infection augmente, même sous l'action des anti-phlogistiques. Il y a plus ; de profondes ulcérations syphilitiques s'effacent par le mercure, *dès leurs premiers temps, et ce fait est l'unique*, et à part ce genre d'ulcération on n'en connait pas d'autre qui guérisse de cette manière. Des chancres d'un aspect désagréable se resserrent avec promptitude, lorsqu'on les panse avec l'onguent mercuriel, qui entrave cependant la marche d'une plaie simple ; cinquante centigrammes de sublimé corrosif sur trente grammes d'eau distillée avivent des ulcères vénériens baveux et grisâtres. Selon Wendt, de Copenhague, l'efficacité du mercure est souvent en raison de la promptitude avec laquelle on l'administre.

Un coutelier, âgé de trente-sept ans, eût à vingt-huit ans, une gonorrhée qui cessa d'elle-même. Il passa ensuite neuf années sans s'infecter, lorsque quatre jours après un instant de cohabitation avec une fille publique, un chancre

parut sur la couronne du gland. Le vingt-deuxième jour il y avait deux chancres et un bubon très-dur : saignée, bains, orgeat, régime végétal; sangsues et cataplasmes sur la tumeur inguinale. Les chancres se cicatrisent ; mais quelques jours après, il en nait plusieurs autres, dont deux occupent les deux faces du filet, induré et douloureux. Le quarante-deuxième jour, malgré une seconde saignée à la saphène, malgré la purgation, les pieds et les chevilles se gonflent et s'endolorissent, les jambes et les cuisses se couvrent de duretés rougeâtres, il y a des exostoses commençantes sur les tibias, un bubon suppurant, blafard, à large ouverture, quoique je l'eusses seulement ponctionné avec la lancette. Des végétations inégales s'élèvent sur les chancres du filet et du gland ; un autre chancre nait ensuite sur la partie moyenne et externe du prépuce, ronge et creuse en deux jours à une certaine profondeur, et toutes ces plaies ne se ferment pas, malgré de fréquentes cautérisations. Le malade maigrit beaucoup, s'inquiète, prend le dégout et la fièvre : dès-lors frictions mercurielles, chacune de quatre grammes d'onguent double, d'une heure de durée, faites avec la main nue, s'alternant, d'une jambe à l'autre, d'une cuisse à celle du côté opposé : bain et repos d'un jour après quatre frictions ; elles produisaient des pustules blanches qui se desséchèrent vite. Après la sixième friction, il fallut s'arrêter, les gencives étaient tuméfiées, la bouche était pleine de viscosités et fatiguée par une saveur métallique et par un ptyalisme subit, sur-aigu. Mais aussi le filet se dégonflait, les chancres qui le dévoraient et l'ulcère du prépuce se nettoyaient et se rétrécissaient déjà, le poulain se fesait vermeil en son fond et ses bords s'affaissaient, les duretés sous-épidermiques des jambes fondaient. Les frictions furent reprises après huit jours d'interruption et l'action sur les glandes salivaires se reproduisit à la huitième, quatorzième depuis le commencement. Les

bords de la langue se couvrirent de gerçures et d'aphtes mercuriels, les dents s'ébranlèrent : ce qui fit encore suspendre le traitement. Mais le changement qui s'en était suivi était tel que le malade reprit bientôt ces frictions, les cessant, pendant plusieurs jours, dès qu'il en avait pratiqué trois ou quatre. De la sorte il consomma cent grammes d'onguent et s'en tint à cette dose qui, en raison de l'aptitude du malade à la mercurialisation, suffit à détruire tous les effets récents et constitutionnels de sa vérole.

Une fille de seize ans, sanguine et déjà débauchée, entre à l'hôpital dans le mois d'Avril, avec un chancre, une gonorrhée et une fièvre gastrique. On la saigne deux fois, des sangsues sont appliquées sur l'épigastre, elle boit de la tisane, du petit-lait et des émulsions. Quoique la fièvre cesse après le premier septénaire, la malade n'en insiste pas moins sur ces tempérans, elle prend des bains. La fièvre se ravive, de nouvelles émissions sanguines deviennent nécessaires. A la mi-Juin, le chancre se cicatrise, l'écoulement diminue et la malade sort de l'hôpital. Elle y rentre, le quinze Septembre, avec des croûtes lichénoïdes en masse au-dedans et au haut des cuisses, symptôme de vérole confirmée : elle a un écoulement verdâtre et très-copieux, un ulcère rongeant sur le paroi gauche de la vulve, qui est rouge et indurée. La tisane de squine et de salsepareille et trente-six frictions guérirent solidement cette vérole. Dès que la bouche se prenait, le mercure était suspendu : puis cette fille recommençait. Elle sortit de l'hôpital, fraîche comme si elle n'avait jamais été infectée.

Le premier traitement qui n'avait point été mercuriel et que d'autres circonstances motivaient, avait lentement et mal effacé cette vérole ; la malade était sortie de l'hôpital, amaigrie et décolorée. Pendant le second traitement, elle reprit son embonpoint, quoique sous l'empire d'une vérole bien plus grave.

Une fille de joie, du plus bas étage, lymphatique et à chairs molles, fut guérie en huit semaines, par les frictions mercurielles, de deux bubons ouverts, d'une gonorrhée et de chancres aux grandes lèvres. Elle saliva beaucoup, eût avec la fièvre la langue ulcérée sur son limbe, les gencives gonflées, saignantes et couvertes d'une espèce d'exsudation blanchâtre.

Deux années après cette première infection, en Mars 1828, cette fille revint à l'hôpital, avec une blennorrhagie, un chancre en dedans de la grande lèvre gauche, laquelle était dure, rénitente et très-grosse, ayant effacé la nymphe. On y applique sangsues, bains et délayans. On s'obstine dans ce traitement anti-phlogistique, quoique la grande lèvre indurée se couvre d'une dartre qui s'étend assez au loin sur la cuisse. Cette dartre, élevée, énorme, se compose de végétations plates, livides, épaisses d'un centimètre, pressées les unes sur les autres et continuellement humectées d'un suintement ichoreux. Je reprends le service de l'hôpital au mois de Juillet et j'ordonne des frictions avec l'onguent mercuriel double. A la douzième, commencement de salivation; à la seizième, gencives saignantes, haleine fade et nauséabonde, langue ulcérée sur les bords, fièvre mercurielle; mais aussi diminution déjà notable de la syphilide pustuleuse et de la suppuration sanieuse. Après six jours d'interruption, les frictions sont reprises; à la vingt-quatrième, le ptyalisme revient; quelques jours encore de répit. La dartre vénérienne s'est effacée, la peau s'est assouplie et ne conserve qu'une teinte un peu plus obscure : la grande lèvre se réduit. A la trentième friction, le chancre qui depuis bien des jours se mettait de niveau avec la surface muqueuse et rougissait est cicatrisé. Deux petites végétations s'élèvent au-dessus, on les excise et on cautérise avec le nitrate d'argent. Dix autres frictions sont encore pratiquées et la malade guérit si bien qu'elle reprend son métier de prostituée.

Cette fillle que le mercure avait si vîte et si nettement guérie d'une grosse vérole, traitée d'une syphilis moins grave par des méthodes adoucissantes, languit, dépérit et reste en proie à une affection locale, éminemment désorganisatrice. Après des tentatives prolongées pour la guérir sans mercure on y recourt, et c'est merveille que la promptitude avec laquelle cèdent des symptômes facheux et invétérés. Ce médicament cicatrise des plaies, fond un engorgement dur et volumineux, dessèche des pustules toutes saignantes et retrempe en quelque sorte une économie détériorée.

Le fils d'un chapelier, jeune homme de vingt ans, brun, ardent, est atteint de deux chancres qui se développent avec rapidité, qui s'éteignent ensuite sous l'influence de la cautérisation, du régime, des bains et des émissions sanguines : puis ils se rouvrent et sont de nouveau et par les mêmes moyens guéris. Plus tard, une induration se produit entre la couronne du gland et la pointe du corps caverneux gauche. Elle s'accroit insensiblement, s'élargit vers sa base et bientôt égale la grosseur d'une noisette : en même temps, taches rondes, de couleur cuivreuse, sur la poitrine et les bras, pustules sur le front. Ce malade s'en inquiète peu et ne revient chez moi qu'alors que la tumeur de la verge s'est convertie en un ulcère grisâtre et profond. Une pustule qui s'était ulcérée au front, y avait formé une plaie creuse, large et parfaitement arrondie. Je cautérisais plusieurs fois ces deux ulcérations qui étaient très-douloureuses et je soumis le malade aux frictions mercurielles. Elles le délivrèrent et prévinrent des récidives jusques-là si rapprochées. Ces duretés sous le chancre annoncent l'infection de toute l'économie et sont le premier symptôme d'une syphilis secondaire.

Le fils d'un employé aux finances contracte, par un commerce impur, un large chancre près du frein de la verge, lequel se cicatrise assez promptement. Quinze jours s'écoulent à peine

qu'il reparait; on le guérit de même. Plus tard, deux autres chancres se reproduisent du côté opposé, et se déssèchent. En dernier lieu, quoique le vérolé insiste sur des bains, des sangsues, des émolliens, une tumeur dure surgit entre le gland et le corps caverneux. Elle grossit beaucoup, l'épithelium qui la recouvre se tend et luit, s'excorie ensuite; c'est bientôt un chancre large, à base étendue et rénitente. Les frictions mercurielles sont alors pratiquées; elles provoquent sur les membres une forte éruption boutonneuse, et font, en un mois, se fondre cet engorgement et cicatriser cette plaie.

Un sur-numéraire des contributions, sanguin, robuste, de haute taille, avait une gonorrhée que les rafraîchissans, les injections, le baume de copahu n'avaient pu guérir. Il la portait depuis plus d'un an, lorsqu'une fille publique lui donna trois chancres et un bubon. Cette syphilis s'effaça, quoique grave, en soixante et dix jours, par les frictions et par les sudorifiques. Il y eut une salivation abondante, beaucoup d'amaigrissement, de la langueur, une vraie fievre mercurielle. Le malade reprit ensuite et promptement un grand appêtit. Cette ancienne gonorrhée qui avait déjoué divers moyens, qui ne s'usait pas d'elle-même, que l'on pouvait regarder comme constitutionnelle, fut emportée par le mercure.

M. Vidal a vu une gonorrhée, guérie par les anti-phlogistiques, reparaitre après deux ans, s'accompagner d'une exostose au coronal et s'arrêter sous un traitement mercuriel.

On traite communément toutes les blennorrhagies sans mercure; ne serait-ce pas à tort? Elles sont souvent de nature vénérienne, comme l'a démontré Lagneau. M. Plisson pense qu'après la cessation d'une gonorrhée contractée avec une femme suspecte, on est obligé, *en conscience*, d'administrer un traitement mercuriel. Il s'appuye sur ce que des véroles consécutives s'étant développées plusieurs mois et même plusieurs années

après des cures obtenues sans l'emploi du spécifique, il faut se garantir de ce cruel accident. D'ailleurs, ajoute-t-il, dans les cas même où cette pratiqne n'est pas rigoureusement indispensable, sa parfaite innocuité a toujours été évidente. Il n'y a donc pas à balancer entre des dangers qui trop souvent se réalisent et la simple inutilité d'un traitement. J'ai vu si souvent des véroles tardives, secondaires, apparaître brusquement, que j'ai pour habitude de donner quelques mercuriaux et des sudorifiques aux gonorrhéiques. Je ne comprends pas cette méthode qui prévaut aujourd'hui de ne recourir aux spécifiques que dans le cas où des symptômes de syphilis confirmée se montrent. C'est attendre ce qu'il importe d'éviter. De très-bons praticiens pensent de la sorte, et Cirillo a dit : « Il faut bien se persuader que la gonorrhée est peut-être le symptôme de la syphilis qui mérite le plus d'être traité par les mercuriaux les plus efficaces. » J'ai dernièrement traité par la tisane de Feltz une syphilide pustuleuse sur toute la figure. Cet exanthême avait commencé par une couronne de Vénus, s'accompagnait d'indurations ulcérées en avant des amygdales, et avait succédé à une gonorrhée, passée sans mercure. Le malade était un médecin.

Ce que je remarque au sujet de la gonorrhée s'applique aux chancres. De ce qu'ils guérissent souvent, sans mercure, n'en concluons pas qu'il faille se passer de tout remède spécifique. « On ne doit pas regarder, dit Clutterbuck, comme une preuve qu'une maladie n'est pas de nature syphilitique, lorsqu'elle se guérit spontanément et sans le secours du mercure. » Les chancres sont benins ou âcres, disait Astruc, et cette différence provient de la qualité de la matière virulente. *Si virus natura blandum sit vel copia paucum, ulceris ambitum lentius rodet ; hinc minora et magis superficiaria erunt ulcuscula, et primævam vasculorum sebaceorum figuram orbicularem constantius retinebunt : contra vero, si virus copia nimium vel natura acerrimum fuerit,*

ulcerum oram citius et efficacius erodet, unde ulcuscula profundiora et latiora. Astruc inférait de ces observations la facilité de guérir en peu de temps les ulcères bénins, *qui ex se periculo vacant, cum ea labes quam partibus inferunt, et exigua sit, et remediis sponte obvia.* Avant lui, on l'avait reconnu. « Pour la véhémence ou imbécillité d'iceluy, (venin de la grosse vairolle) seront les vlcères cacoehtz, et malings, ou benings, et cédans aux remèdes, plus ou moins ; » écrivait en 1550 Thierry de Héry, lieutenant-général du premier barbier chirurgien du Roi.

Il faut bien au-reste que les préventions de quelques hommes de l'art contre le mercure fléchissent devant l'évidence de ses bons effets. Je ne concevais pas, dans le temps, tant d'efforts de proscription contre un médicament avec le quel on guérit si souvent et si bien.

Un chirurgien militaire contracte en, 1824, deux petits chancres indolents à la couronne du gland. Il les cautérise à plusieurs reprises, avec la pierre infernale. En dix jours, ils se cicatrisent. Les collègues du malade lui conseillent un traitement mercuriel ; il le rejette. Quinze jours se passent, puis les chancres reparaissent et sont plus larges. Le patient les cautérise de nouveau et pas plus qu'avant ne veut des mercuriaux. Ces chancres se ferment encore et cela durait depuis trois semaines, quand le malade fut, la nuit, réveillé par un prurit insupportable à la verge. Il se lève et voit ses deux chancres rouverts, confondus en un seul et plus étendus que jamais. Il emploie des topiques et se refuse à toute autre méthode. Huit jours n'étaient pas écoulés que deux bubons énormes se montrèrent aux aines et arrivèrent à suppuration. Dès lors sa résistance fut vaincue et il prit du mercure, jusqu'à l'entière cicatrisation des chancres et des bubons.

A coup sûr la syphilis se résout d'elle-même ou par d'autres remèdes que les mercuriaux, même par le traitement anti-phlo-

gistique, le plus ancien de tous, puisqu'en 1496 Braut et Cornélius Gilius le recommandaient. Mais aussi le contraire arrive, et le médecin malade s'abusait étrangement.

On voit donc que le traitement de la vérole par la méthode anti-phlogistique ne date pas d'il y a vingt ans. MM. Devergie, Desruelles, M'Grégor, Franklin, Hill, Fricke qui guérissaient des vénériens, sans mercure, ne fesaient que renouveler des prétentions du quinzième siècle.

Syphilis constitutionnelles; ulcères à la langue guéris par le mercure. — Un agent de change avait eû, en 1816, des chancres qui se cicatrisèrent avec lenteur, malgré la décoction de salsepareille et les pilules de Belloste. Il se maria, engendra des enfans de faible santé, morts en bas âge, à l'exception d'une petite fille. Cet homme était pâle et maigre, souvent avec des ulcérations superficielles sur la langue et au fond du pharynx. Le lait et les boissons douces, d'autres fois la cautérisation avec du vitriol guérissaient ces ulcérations Elles résistèrent pourtant, devinrent larges. sensibles, profondes, grises, ovalaires et au nombre de deux occupèrent le bord droit de la langue qui gonfla et durcit. La suppuration fut fétide et abondante, la mastication douloureuse et le malade dépérit. L'intervalle qui séparait la cicatrisation des chancres de la verge de la première apparition des ulcères de la bouche était grand sans doute; je n'en jugeais pas moins ceux-ci de nature syphilitique. Je prescrivis en-conséquence mille grammes par jour de tisane de Feltz : on n'y dissolvait le deuto-chlorure de mercure qu'au dernier moment. Dès le douzième jour, les ulcères présentaient un fond rouge, égal, à petites granulations, le limbe en était assoupli; au vingtième ils ressemblaient à des plaies vermeilles et sans perte de substance; au vingt-huitième, l'ulcère situé le plus en arrière était fermé, l'autre réduit à une simple excoriation; au trentième, la cicatrice était générale, forte, bien organisée : elle ne s'est plus dé-

chirée. Je cessai le traitement, le malade ayant consommé trente-six litres de tisane de Feltz. Sa santé ne s'est pas démentie depuis vingt-cinq ans; il a trois enfans en vie.

Le contre-maître d'une usine à Sorgues maigrissait, se décolorait et ne pouvait se délivrer de plusieurs ulcères qui corrodaient et creusaient la surface de la langue. Cet organe etait dur et tuméfié; des élancemens s'y fesaient sentir. On avait essayé des traitemens mercuriels, à diverses reprises, mais sans suite. Ces insuccès mérités frappaient de découragement le malade et son médecin. Dix décigrammes de sublimé corrosif sur quarante pintes de tisane de Feltz guérirent en deux mois cette vérole constitutionnelle. Le malade avait pris, en sa jeunesse, une gonorrhée et des chancres.

La négligence qui avait marqué les premiers traitemens mercuriels, leur insuffisance, le délabrement de la santé qui datait de cette époque, l'opiniâtreté des ulcères à se reproduire, l'âge des malades qui n'était pas celui des lésions cancéreuses, dans un cas la mort des enfans qui périssaient de marasme, toutes ces circonstances permettaient-elles d'hésiter sur la méthode de curation?

D'après le conseil de Lagneau, on ajoutait à la tisane de Feltz, le deuto-chlorure de mercure, le plus tard possible. Je suis loin de croire pourtant au changment prompt et complet du deuto en proto-chlorure. Virey et M. Orfila prétendent que la décomposition du sublimé a lieu *au bout d'un temps* variable. Elle doit être du moins bien tardive, puisque le sirop de Cuisinier, le roob et les autres décoctions végétales, sucrées, dès qu'elles contiennent du sublimé, occasionent des coliques, du ténesme, des hémorrhagies intestinales. Or, ces accidens ne sauraient survenir, si ce sel passait réellement à l'état de calomel.

J'ai guéri la femme d'un officier, qui, affligée de fissures et de dartres rongeantes aux deux mains et ayant épuisé infruc-

tueusement bains, opium et tisanes dépuratives, fut mise à l'usage du roob avec cinquante centigrammes de sublimé par bouteille. Elle n'en prenait qne deux cuillerées par jour et fut cependant à deux reprises obligée de le suspendre, à cause d'épreintes douloureuses avec des déjections sanglantes. Or à pareille dose et avec des interruptions, il s'écoula bien assez de temps pour que le sublimé pût être décomposé par son mélange avec le principe extractif des végétaux. S'il l'avait été, aurais-je observé des symptômes de phlogose ? Cinquante centigrammes de mercure doux, pris d'une seule dose, ne passent-ils pas souvent inaperçus ? D'ailleurs, M. Tapis a retiré par l'éther un décigramme de sublimé corrosif sur deux-cent-quarante grammes de roob de Laffecteur. Aussi, suivant Pelletier, l'ancienne opinion d'après la quelle le sublimé se trouverait presque immédiatement décomposé dans les sirops très-chargés, n'est qu'un préjugé fondé sur ce qu'on pensait de la nature du chlorure de mercure et de l'extractif végétal. La saveur métallique que conservent ces sirops prouve à M. Chevalier que le décomposition du chlorure ne se fait pas.

Syphilis invétérée; infection communiquée du mari à l'épouse, de celle-ci à l'enfant : triple succès par les mercuriaux. — En Juin 1825, je fus appelé auprès de la femme d'un aubergiste, enveloppée de sa mante et tristement blottie au coin du feu, dans une cuisine obscure. Depuis plusieurs mois, elles n'osait sortir, car elle était couverte de pustules hautes, rondes, cuivreuses, environnées d'une aréole rougeâtre ; la peau était, des pieds à la tête, dure et soulevée, les paupières fournissaient du pus. Ces symptômes avaient été précédés de cuissons aux parties génitales et d'une leucorrhée considérable. Le mari de cette femme avait les deux tiers postérieurs de la voute palatine ulcérés, des taches jaunes sur la poitrine et les bras, des végétations mollasses en dedans des cuisses et sur le scrotum, des fissures et des excroissances à l'anus, avec un flux purulent copieux.

C'était évidemment une infection ancienne, et la sécurité de cet homme tenait à ce qu'ayant cohabité avec plusieurs femmes de mauvaise vie, il n'avait eu pour symptômes primitifs que des chancres superficiels à la verge, qui avaient guéri avec rapidité et sans médicamens. Il y avait pourtant vingt jours qu'il prenait la liqueur de Van Swiéten. Le dernier enfant de ces gens, âgé de dix-huit mois, était bouffi, grognon, morne, avec la peau terreuse, avec des pustules rouges et arrondies aux fesses, aux bourses, aux cuisses, il avait le ventre volumineux, le dégout, il toussait.

Pendant six mois, la malade suivit un traitement mercuriel qui se composa de six décigrammes de sublimé étendus dans deux bouteilles de roob, de cinq cents pilules d'extrait de gaïac, contenant douze décigrammes de ce même sel et de trente frictions, chacune de quatre grammes d'onguent mercuriel double. Ces frictions et les dernières doses de sublimé, je les employais, malgré le ton et la bonne coloration de la peau, parce qu'un affaiblissement de la vue qui avait commencé en même temps que les pustules, augmenta, à mesure que celles-ci s'effacèrent. Cette femme ne distinguait plus rien de l'œil gauche et voyait mal de l'œil droit. Les pupilles étaient dilatées, amaurotiques. Je soutins son espoir que cet incident avait ébranlé, et la vue s'éclaircit peu-à-peu. La malade ne cessa les mercuriaux que lorsque ses paupières furent aussi saines et ses yeux aussi clairvoyans que sa peau était nette.

Le mari acheva sa topète de liqueur de Van Swiéten, fit trente-deux frictions, chacune de quatre grammes de pommade napolitaine, prit cent pilules mercurielles et une bouteille de roob avec trois décigrammes de sublimé. L'ulcère du palais se cicatrisa, les végétations du scrotum se flétrirent et tombèrent, le flux purulent de l'anus cessa.

Quant à l'enfant, le lait, les soins de propreté et tous les

matins une ou deux des pilules que prenait la mère, le guérirent. Ces trois personnes se portent bien depuis leur traitement.

Cette observation atteste la propagation syphilitique d'une personne à une autre, sans qu'il en résulte d'accident local, très sérieux :

La disparition spontanée des accidens locaux de la contagion, l'absorption du principe contagieux, son incorporation dans nos humeurs qu'il vicie :

La manifestation subséquente de ce virus par une dégradation toute spéciale de l'organe cutané et muqueux :

Sa transmission, de la mère à l'enfant, par la voie de la gestation ou par celle de l'absorption cutanée : l'enfant n'était pas né avec des pustules ; lorsqu'elles parurent, il couchait avec sa mère ; *cubitu solo*, disait Astruc :

La facilité du principe infectant de se porter d'un organe à l'autre : il durcit et soulève la peau, ulcère la bouche, produit un flux chassieux des paupières, puis une amaurose :

L'action salutaire et spécifique du mercure, seul, quels que soient l'âge et le tempérament du malade, quelles que soient les variations que subissent pendant le traitement les formes de la syphilis.

En 1840, une dame à la suite d'un commerce illicite, fut atteinte de bubons, de chancres aux grandes lèvres, d'excroissances à l'anus, elle infecta son mari ; et un enfant qu'elle portait naquit avec des pustules vénériennes sur la peau et ne vécut que peu de mois. Cette femme qui ne voulait aucun remède, s'y décida pourtant après une alopécie qui vint caractériser, d'une manière encore plus certaine, la présence d'une vérole, déja si bien constatée. Elle prit donc, ainsi que son mari, la liqueur de Van Swiéten et les pilules de Belloste, mais avec peu de régularité. Il ne lui resta cependant qu'un rétrécissement calleux de l'anus et des verrues autour. Se croyant

délivrée, elle communiqua et ne cessa, pendant neuf ans, de communiquer avec son mari, sans que celui-ci éprouva aucun effet de l'ancienne vérole de son épouse, mais elle ne pût conduire une grossesse à terme; du sixième au huitième mois, elle accouchait d'un fœtus mort. Consulté par cette dame à sa septième grossesse, j'attribuais la mort de ses enfans à une syphilis constitutionelle. Je mis donc cette malade, quoique enceinte de quatre mois, à l'usage des frictions mercurielles, commencant par deux grammes d'onguent double et arrivant à huit. On les fesait sur la face interne des cuisses et on les alternait avec des bains. La malade soutint trente-six frictions et consomma deux-cent-cinquante-six grammes d'onguent, sans éprouver de ptyalisme. Elle fut saignée deux fois et mit au jour, le quatorze Décembre 1820, un enfant vivant: elle en a fait trois autres et tous se sont bien portés. La dureté et les tubercules de l'anus se fondirent et cette femme n'a plus présenté de symptômes vénériens.

Ces véroles invétérées et qui deviennent si funestes, il serait souvent facile de les prévenir. « La prophylaxie de la vérole constitutionnelle, dit M. Ricord, c'est le traitement abortif du chancre. Détruisez-le dès son apparition, au premier, même au cinquième jour après le coït infectant, complétement, foncièrement et vous n'aurez pas d'accident secondaire. » Et ailleurs. « L'empoisonnement général est toujours consécutif; il n'a pas lieu, lorsque l'ulcère primitif est détruit dans les cinq premiers jours qui suivent l'inoculation. » Cautériser le chancre, même lorqu'il est encore à l'état de pustule et déchirer la vésicule qui le recouvre; cautériser le chancre formé, pour tarir un organe de sécrétion virulente et substituer à une plaie envenimée un ulcère simple; c'était avant M. Ricord, la recommandation expresse de MM. Ribes et Ratier. Nos maitres au reste fesaient ainsi: « La pierre infernale, disait Bell;

employée hardiment, est le plus sûr moyen d'abord de prévenir l'infection vénérienne, puis d'accélérer la cicatrice des ulcères vraiment vénériens. »

Chancres arrêtés dès le principe par la cautérisation ; et pas d'infection : plus tard, autres chancres que l'on ne cautérise pas, infection vénérienne qui s'ensuit. — Un libraire, robuste, de mauvaises mœurs, ayant pris la vérole fort jeune et en ayant bien guéri, sort d'une orgie et s'approche d'une fille publique. Trois jours après, il éprouve de la démangeaison entre le prépuce et le gland et découvre près du frein une vésicule supportée sur une base, d'un rouge assez vif. Il se rend chez moi et je trouve comme une phlyctène déchirée, oblongue, recouverte d'un épithélium déjà jaunâtre, un peu altéré et qu'on soulevait aisément. Je cautérisai aussitôt et en appuyant, avec du nitrate d'argent ; le sur-lendemain, l'escarre étant tombée, je cautérisai une seconde fois. Le quatrième jour, l'escarre s'était détachée et l'ulcère était vermeil : le septième, il ne restait plus qu'un point à se cicatriser au centre de l'ulcère. Pendant ce court traitement, le malade mangea moins et bût de l'orgeat. Quatre ans passent lorsqu'à la suite d'un coït suspect, une démangeaison et une vésicule semblables se manifestent. Il se baigne, se lave avec de l'eau blanche, et se persuade que ces premiers symptômes ne sont pas véroliques. Ils cessent d'eux-mêmes. Plus tard, le prépuce rougit, se gonfle et s'excorie en deux endroits, le malade en accuse le frottement de son pantalon. Deux ulcères à fond grisâtre, à bords renversés, larges et arrondis, s'établissent enfin. Ils reposaient sur une induration volumineuse et profonde. Ils ne se cicatrisèrent que très-lentement, sous l'action de frictions mercurielles, combinées avec la tisane de squine et de salsepareille. Par le travail de résorption intime, moléculaire, que ces frictions excitaient, l'induration s'assouplit d'abord, puis se perdit en-

tièrement. Les rafraîchissans, les bains, les sangsues, les cataplasmes et les cautérisations n'y avaient rien fait. Cette induration qui supportait les chancres, survécut longuement à leur cicatrisation et témoigna de l'absorption du principe syphilitique et *de la détérioration qu'il produit localement et dans l'ensemble ; syphilis secondaire* : Ricord. Aussi cette induration ne parut-elle pas, lors de la première contagion qui fut tout de suite neutralisée ; elle succéda à la seconde qui ne le fut pas.

Pustules rouges aux fesses, flux palpébral, marasme sur un enfant dont les sœurs et les frères s'étaient éteints vérolés : traitement mercuriel et guérison.—La femme d'un commissionnaire avait été infectée par son mari, homme mal-propre et libertin, dès les premiers mois de son mariage ; elle n'avait cessé de vivre tantôt avec des blennorrhagies, tantôt avec des chancres. Aussi, avait-elle perdu son enbonpoint et accouché d'enfans mort-nés ou qui avaient péri en bas âge, pâles, flétris, avec des excoriations dans la bouche et aux fesses. Quoique n'ayant avec son mari que des rapports éloignés, elle devint pourtant encore enceinte et accoucha d'une fille, dans le mois de Décembre 1834. En Février, cette femme vint, désespérée, me porter son enfant qui avait les yeux chassieux, fermés, des boutons arrondis et rouges aux fesses, aux cuisses, à la vulve, entremêlés d'excoriations inégales et blafardes. Il s'émaciait chaque jour, ne dormait plus, s'épuisait en sourds vagissemens et prenait les jambes enflées. Le confier à une nourrice, la mère l'avait fait pour d'autres enfans et ne les avait pas sauvés. Ces précédens me firent conseiller à la mère la liqueur de Van Swiéten et les sudorifiques, pour l'enfant des onctions, plusieurs fois le jour, sur les cuisses et les fesses, avec de l'onguent mercuriel double adouci par moitié de cérat. Ces prescriptions furent suivies ; en un mois, l'enflure et les pus-

tules s'étaient amoindries, la petite malade rouvrait les yeux qui étaient nets, elle ne souffrait plus, sa mère reprenait de la fraîcheur. Aussi, tant que dura l'allaitement, cette femme ne discontinua pas la liqueur et ne cessa d'oindre son enfant de graisse hydrargirée.

Croûtes épaisses avec exsudation ichoreuse dans la conque et sur toute l'oreille droite: guérison prompte et radicale par les préparations mercurielles.—Un aubergiste de Cavaillon, jeune, brun et vigoureux, avait l'oreille droite et la partie droite de la face, couvertes d'une syphilide pustuleuse crustacée et fluante, sur le bras droit et sur le cuir chevelu des croûtes rondes, à cercle rougeâtre, avec du pus au-dessous; sur les avant-bras, des ulcérations rongeantes. Cette maladie avait aussi envahi les jambes et les autres parties du corps, mais moins profondément. On voyait sur la poitrine trois grandes taches cuivreuses, de forme syphilitique.

Cet homme me remit une lettre de son médecin; en voici les principaux détails.

Le malade eût, il y a onze ans, un bubon volumineux et ne prit que quelques pilules de Belloste. Il se maria et peu de temps après, fut atteint d'une ophthalmie qui résista d'abord et disparut ensuite. Il ne cessa dès-lors d'avoir tantôt des pustules, des furoncles, des croûtes, des dartres, tantôt des abcès sous-cutanés. Lorsque dans l'été la peau n'était point altérée, des vomissemens, des diarrhées, la lienterie survenaient. L'exanthème actuel parut après des chagrins domestiques. Ce furent au début de nombreux boutons qui occupèrent le conduit et la conque de l'oreille, la face et le bras droit. Malgré le long usage des délayans, des bains, des applications et des vapeurs malactiques, des vésicatoires, ces boutons s'étendirent et s'aggravèrent. Aussi le malade prit-il à larges doses la décoction des bois sudorifiques et le roob végétal qui atténuaient l'éruption, lorsqu'elle se reproduisit tout-à-coup avec encore plus de

violence. Les bains et les vapeurs sulfureuses furent alors employées.

Je donnai une consultation en ces termes.

Dans la maladie que je dois apprécier, trois élémens se remarquent; l'ancienne existence d'un bubon qui fut traité légèrement, les dérangemens de santé qui suivirent, l'insuccès de divers traitemens. A mon sens, tant de maux se rapportent à la contagion syphilitique dont le bubon fut la première manifestation *aperçue.* Aussi, je propose des frictions avec quatre grammes d'onguent mercuriel double, la première sur une jambe, la seconde sur l'autre, la troisième et la quatrième sur les cuisses, la cinquième et la sixième sur les bras et les avant-bras. Puis, on recommencera dans le même ordre, jusqu'à la fin du traitement. La friction se fera pendant une heure avec la main nue, rudement et sans relâche. Après qu'elle sera finie, sans essuyer le peu d'onguent qui n'aura pas été absorbé, on enveloppera le membre frictionné d'un linge qui servira toujours à cet usage. A deux jours de friction succèderont un jour de repos et un bain.

Si ce traitement n'entraine qu'un ptyalisme modéré, on ne le suspendra point : le contraire aurait lieu si la salivation devenait très-abondante.

On consommera en frictions cent-quatre-vingts grammes de pommade mercurielle. Pendant ce temps le malade prendra, le matin, à midi et le soir, une verrée de lait de chèvre et se bornera à deux minces repas, et pour tisane à de la décoction d'orge gommée et sucrée. Je ménageais les premières voies qui s'étaient souvent offensées.

Quatre mois passèrent à peine que le médecin du lieu m'écrivit : le traitement que vous aviez indiqué a été suivi ponctuellement; mais le malade se voyant délivré n'a employé que cent-quarante grammes d'onguent, et se porte bien.

Cette syphilide pustuleuse n'a jamais reparu.

Végétations dures et très-proéminentes sur divers points de la peau consécutives à diverses infections vénériennes, et guéries par le mercure. —Un tailleur de pierres, âgé de trente-deux ans, jouissant encore d'une forte santé, malgré plusieurs atteintes de vérole, entre dans l'hôpital, le quinze Février 1834, après avoir pratiqué de légères frictions avec l'onguent napolitain sur les cuisses et pris quelques pilules de Belloste, lesquelles l'avaient guéri d'un chancre qu'il portait au pénis. Il lui restait des végétations élevées, en forme de croûtes dures, grisâtres, dégénérées, et très-adhérentes à la peau. Quatre de ces végétations étaient placées, l'une à la partie interne du sourcil droit et saillante d'un pouce, les deux autres aux ailes du nez, de demi-pouce de longueur, et la quatrième au coté gauche du cou, plus large à sa base et d'un relief encore plus prononcé. Diverses parties du corps, la cuisse notamment, étaient couvertes de semblables végétations, de quinze à vingt lignes de diamètre.

Je prescris incontinent une pinte de tisane de Feltz avec un décigramme de sublimé corrosif, à prendre en quatre fois dans les vingt-quatre heures, et chaque jour. On oint les croûtes d'un peu de cérat; elles se rammollissent, tombent ensuite insensiblement et laissent à découvert, une surface chagrinée, toute en petites granulations, assez superficielles, mais rouges et desquelles transude une humeur diaphane et inodore. Ces granulations s'effacent et pâlissent rapidement; dès le dix-huitième jour, les surfaces malades ne se distinguent plus à une certaine distance, du reste de la peau : il faut y regarder de près pour découvrir encore quelques inégalités, mais d'un rouge très-clair et sans exhalation. Les forces et l'appétit augmentent en même temps, le teint s'anime, tous les émonctoires fonctionnent avec plus d'activité, des sueurs douces s'établissent, et ce malade prend, en moins d'un mois, vingt-deux décigrammes de sublimé. Il sort de l'hôpital, délivré d'un exanthème syphilitique aussi bizarre que dégoutant.

Pustules syphilitiques invétérées, marasme et dégradation profonde de l'organisme, guérisons inespérées par les mercuriaux. - Le vingt-un avril 1846, une fille âgée de trente ans, entre à l'hôpital, blême, amaigrie, épuisée, les yeux éteints, avec des pustules plates, rondes, ternes, comme véruqueuses, sur le front et les joues. Elle accuse des douleurs, nocturnes surtout, dans le torse et les membres, de l'enflure aux pieds, une leucorrhée abondante et de plusieurs mois de durée; on trouve le col utérin ulcéré, le pourtour de l'anus sillonné de rhagades et le dehors des grandes lèvres garni de végétations. Elle avait essuyé plusieurs blennorrhagies sans traitement.

Je prescris pour chaque jour une forte cuillerée de liqueur de Van Swiéten dans une tasse de lait, deux verrées de décoction de salsepareille et des injections astringentes. Dès le premier Juin, l'ensemble de l'économie s'était grandement amélioré, le visage avait repris du coloris et de la rondeur et ses pustules s'étaient effacées. Aussi la dose de la liqueur était-elle doublée. Depuis quinze jours on en ajoutait une seconde cuillerée dans une des verrées de la tisane sudorifique. L'interne de service avait cautérisé les rhagades avec la pierre infernale, l'ulcération utérine et les végétations de la vulve avec le nitrate acide de mercure; celles-ci avaient disparu. celle-là se rétrécissait; la leucorrhée diminuait. Le six de Juin, j'augmente d'une verrée la décoction de salsepareille, la malade en prend trois par conséquent tous les jours et sur chacune de ces verrées je fais jeter une cuillerée de la solution mercurielle. Le quatorze, cicatrisation des rhagades qui ont été brûlées trois fois, de l'ulcère qui a subi quatre cautérisations. Le dix-huit, ces remèdes sont suspendus à cause d'un embarras gastrique que de la limonade cuite et des lavemens corrigent bientôt. Le vingt-trois, ces remèdes sont repris et continués jusqu'au premier Juillet. Cette fille sort alors de l'hôpital, délivrée de son ulcère à

la matrice et de sa *détérioration ou métamorphose syphilitique*, s'il faut me servir des mots qui ont cours aujourd'hui.

Un ouvrier en soie, âgé de trente-huit ans, avait eu, à l'âge de vingt-cinq ans, un chancre et un bubon qui guérirent promptement par quelques frictions et par l'application de la potasse caustique sur la tumeur. Sept ans après cette première infection, il contracta une gonorrhée qui fut supprimée par la potion de Chopart et par des injections astringentes. Il eut ensuite, en 1825, une fièvre quarte qui dura plus d'une année et le laissa valétudinaire. En Septembre 1826, il entra à l'hôpital, se croyant perclus de rhumatisme. Sa maigreur était grande, sa tête dégarnie, sa face pâle et tirée, son œil éteint, sa langue blanche, il avait du dégout, de l'anxiété, le pouls petit, une douleur profonde à la nuque et entre les épaules, qui augmente, la nuit et qui plus tard envahit les bras et les jambes; salep, lait et opium. Des pustules apparaissent sur le front et le sourcil gauche, puis sur la face, les bras, les mains, les cuisses et les mollets. Elles commencent par une petite plaque rouge, accompagnée de prurit, soulevant l'épiderme, formant alors phlyctène et se couvrant ensuite peu-à-peu d'une croûte très-épaisse. Celle-ci devient presque cornée et s'élève de deux ou trois centimètres. De dessous ces croûtes flue un ichor fétide, qui semble donner naissance à d'autres pustules, lesquelles se réunissant aux premières, forment des plaques croûteuses aussi larges que la main, d'un aspect grisâtre et tout particulier, d'une dureté, d'une élévation extraordinaires et végétant à la manière des verrues. Si on les soulevait, on voyait la peau rouge, saignante, criblée de petites ulcérations: cette dermatose étant jugée syphilitique, salsepareille, lait et liqueur de Van Swiéten. Après quinze jours de ce traitement, la faiblesse du malade et l'absence de toute amélioration le font suspendre. On y substitue l'hydrochlorate d'or en friction sur la langue. La diarrhée ne

tarde pas, et le dépérissement augmentant, ce remède est à son tour abandonné.

Cet homme pouvant à peine se remuer dans son lit, objet de dégoût pour lui-même, languit encore jusqu'au mois de Juin où la hideuse singularité et le caractère rebelle de cette ladrerie ramenèrent aux anti-syphilitiques. On le fit passer à la salle des vénériens, le corps décharné, couvert de pustules et de végétations cornées, sur lesquelles on appliqua de larges plumasseaux, chargés d'onguent mercuriel. Le sept Juin, après un bain préparatoire dans lequel il eut une défaillance dont il se remit lentement, il commença sa première friction avec quatre grammes d'onguent. Le dix-huit, les croûtes commencent à se détacher; le vingt-deux, elles tombent et les ulcères sous-jacents tendent à se resserer. Le trente, la cicatrisation en est avancée; le malade a repris des forces et de l'appétit; sa diarrhée a cessé. Le deux Juillet, il fait un tour dans la salle; le sept, un ptyalisme considérable interrompt les frictions; puis on les reprend pour quelques jours. A six jours de frictions succédait un jour de repos où le malade était baigné. Sa peau est nette et sa santé énergique.

Les frictions furent pratiquées en présence de l'interne de garde; elles duraient, une heure. Cet homme s'aperçut si vite de leurs bons effets qu'il se frotta souvent dans la nuit avec la pommade d'un voisin de lit, ennuyé du traitement.

Une mort certaine et prochaine fut ici prévenue par le mercure, et cependant avec les idées que propageaient alors des syphiliographes déja dans l'oubli, après avoir inutilement donné ce remède sous une forme, eut-on osé, tous les symptômes ayant empiré, envelopper et frotter le corps de pommade mercurielle, durant quarante jours? La force et l'embonpoint que recouvra ce malade prouve encore qu'on a exagéré les inconvéniens du mercure administré aux corps cacochymes, aux constitutions

détériorées. Cet antidote, loin d'augmenter la disposition à l'appauvrissement, remonte les forces toniques des organes digestifs, restaure toute l'économie, en excitant une bonne et régulière chimification. Bordeu l'associait aux eaux Bonnes en Béarn et de Barèges en Bigorre, pour refaire les écrouelleux. « L'effet principal du mercure, disait-il, sera toujours d'exciter un mouvement comme fébrile dans les derniers capillaires, qui sont ceux qui doivent fournir la matière de la nutrition, et que nous croyons être dans les écrouelleux dans un état d'inertie, d'abattement et d'amaigrissement pareil à celui qui se trouve dans l'estomac; ou pour mieux dire, qui fait lui-même la sécheresse, la délicatesse et la faiblesse des viscères. »

Quand les médecins Allemands veulent aviver un corps qui languit, miné par les cachexies scropuleuses, vénériennes ou dartreuses, ils condamnent le malade à garder le coin du feu, à y vivre de peu, à y boire de la tisane. Après quelques jours de ces moyens préparatoires, ils lui font subir un traitement mercuriel par les frictions sur les membres et sur la colonne vertébrale. Le vérolé s'amaigrit, ses gencives gonflent et saignent, les dents s'ébranlent, une bave épaisse flue de la bouche, sans interruption. A ce degré on suspend les frictions. Lorsque la salivation s'est arrêtée, le malade est saisi d'un appêtit extraordinaire, on le nourrit alors avec de la volaille rôtie, des consommés, du lait et du vin de Bordeaux, on lui donne du fer et de l'extrait de quinquina. En deux mois, il recouvre de la fraîcheur et des forces perdues depuis longtemps. Les diathèses se sont éteintes dans ce vif ébranlement. Quel praticien n'a pas vu des personnes délicates se renforcer, prendre du ton, des chairs et des couleurs, pendant un traitement par les frictions mercurielles, dirigé avec sagesse. Il en résulte une sorte d'excitation générale, bienfaisante. Très-anciennement, on pensait que le mercure provoquait des crises actives et salutaires. De Blegny les énumère.

L'action salutaire du mercure dans des syphilis invétérées, qui ulcèrent et détruisent sourdement les organes, a été si souvent constatée par de sages observateurs qu'il est peu de remèdes dont la vertu ait été plus éprouvée. Ainsi, Cirillo parvint à guérir par la liqueur de Van Swiéten, et de la manière la plus surprenante, un soldat de moyen âge, que deux plaies sordides et très-profondes à la gorge, accompagnées de toux, d'expectoration purulente, de fièvre lente et d'une maigreur extrême, avaient presque réduit à la phthisie. Morton et Stoll rapportent des exemples semblables. On trouve dans la *Clinique* de M. Andral trois observations, l'une de laryngite chronique par M. Fouquier, les autres de gastrite chronique, présumée squirrheuse, par Andral père et Marc, guéries par les mercuriaux. L'ancien *journal général de médecine* contient nombre de cures tout aussi heureuses de phthisies vénériennes, qui entrainaient au marasme et à la mort. Un tailleur, raconte Cullerier, offrait tous les symptômes de la phthisie ; toux, râle, oppression, crachats muqueux, amaigrissement, faiblesse, fièvre et sueurs nocturnes : on le jugeait mortellement atteint. Il avait eû des maladies syphilitiques, et comme il lui restait encore un suintement, nous hasardâmes les frictions, en continuant toutefois les remèdes adoucissants, dont il faisait depuis long-temps usage sans succès. Nous avons eû la satisfaction de le guérir en un temps à la vérité un peu long, parce qu'il a fallu agir avec précaution ; mais depuis plus de deux ans que le malade a fini le traitement, il a continué à se bien porter.

En 1835, un médecin de Sénas, âgé de trente-six ans, brun et robuste, se mourait de toux, de fièvre, d'oppression, épuisé par les crachats et par des sueurs nocturnes, enroué et ne pouvant parler qu'à voix basse. La préexistence à tous ces maux de diverses véroles passées sans mercure, me fit conseiller les pilules de Plenck, deux d'abord, quatre le sixième jour, six le

douxième. On devait les suspendre ou en diminuer le nombre, s'il s'établissait un ptyalisme trop considérable. On devait en seconder la vertu par quatre verres, chaque jour, d'une décoction de salsepareille, adoucie avec du sucre et du lait, et prendre, avant chaque verre, douze milligrammes d'extrait thébaïque.

Du lait encore pour nourriture, et au besoin quelques tasses d'eau d'orge ou de poulet : continuer de mettre, de temps à autre, quelques sangsues au-devant du larynx ; couvrir le cou d'un cataplasme.

Ce médecin qui se croyait phthisique et voué à une mort prochaine, reprit, à sa grande surprise, des forces avec de l'embonpoint, cessa de tousser et de suer. Marié, père de famille et praticien, il supporte toutes les charges de sa position. Deux fois les pilules le firent cruellement saliver.

N'insistons pas au reste sur ces faits, moins convaincants que les syphilis constitutionnelles qui se produisent au dehors.

Ulcère au sein, regardé comme cancéreux, dont la vraie nature a été reconnue plus tard, lequel a été guéri par les préparations mercurielles.—En Avril 1821, la femme d'un tanneur âgée de trente ans, brune et bien constituée, portait un ulcère ovale, large et profond, à bords frangés, inégaux, renversés, qui serpentaient du sommet du mamelon vers l'appendice xyphoïde. Le sein était douloureux, tendu et sillonné de grosses veines bleuâtres, la sensibilité du mamelon exquise. Le fond de l'ulcère se composait de granulations dures, saignantes, lardacées, rougeâtres et comme couvertes la plupart d'une pellicule terne, adhérente et assez épaisse. Le chirurgien de la malade lui fesait prendre de l'extrait de ciguë et se bornait à des topiques doux et peu pesants.

Je ne pus me résoudre à considérer cet ulcère comme un cancer : on l'avait irrité par des caustiques. Nous prescrivîmes à la malade une diète végétale, de l'eau de riz ou de capillaire,

des bains et des lavemens. Pour procurer de meilleures nuits et diminuer les élancemens, nous joignîmes l'opium à l'extrait de ciguë: d'ailleurs ablutions émollientes réitérées, cérat saturnisé et cataplasme de pain bouilli dans du lait ou dans une infusion de mauve et de pavots, quinze sangsues sur le sein, deux fois par semaine. Après avoir suivi ce traitement avec ponctualité et pendant quarante jours, la malade ennuyée de l'insuccès, se confia à une femme renommée dans le peuple pour la guérison des plaies rebelles.

Les topiques irritants et caustiques furent prodigués. La malade revint me voir, bien plus souffrante et plus amaigrie, accusant en outre de la cuisson aux parties génitales. Il y avait à la marge de l'anus et aux grandes lèvres, des végétations élevées, nombreuses, rouges et mollasses. Je regardais dès lors l'ulcère rongeant du sein comme syphilitique et j'appris enfin qu'un jour la malade fit têter l'enfant d'une voisine infectée, enfant qui mourût émacié et boutonneux. Je soumis aussitôt cette femme aux frictions mercurielles qui furent poursuivies avec zèle, malgré deux salivations que des bains et l'eau de Sedlitz arrêtèrent assez promptement. L'ulcère fut pansé avec de la graisse napolitaine, il se détergea, se réduisit et se ferma en vingt jours.

Autres véroles communiquées par l'allaitement et guéries par le mercure. — Une femme âgée de quarante ans, mère de six enfans de belle santé, allaite un nourrisson dont les cuisses se couvrent de pustules vénériennes. Elle le renvoie, mais elle est prise d'une ulcération au sein gauche et plus tard d'un gonflement des grandes lèvres et de condylômes à l'anus. Elle devient enceinte et accouche d'un septième enfant qui meurt bientôt avec la figure et le palais couverts d'excoriations. Le mari de cette femme voit deux chancres paraitre sur le prépuce. On donne à ces deux malades la liqueur de Van Swiéten, et on les croit trop tôt délivrés; car la femme eut par la suite des exostoses, des douleurs

ostéocopes et tomba dans le marasme. Il fallut un second et sévère traitement par les pilules de Dupuytren et par les sudorifiques. Quant au mari, il mourut de phthisie.

Une paysanne saine et mère de trois enfans frais et gras, prend un nourrisson faible et amaigri dont les fesses et le visage se remplissent de gros boutons, dont la bouche s'excorie. Aussi des ulcérations se forment sur le mamelon du sein droit de la nourrice et des pustules larges et saillantes naissent sur son corps. L'enfant meurt couvert de plaies et d'écorchures. Cette femme en prend un autre qu'elle infecte et qu'on lui retire. Eclairée dès lors sur son état, elle se rend à l'hôpital, ayant le mamelon droit à moitié détruit, entouré d'ulcères arrondis, à bords peu saillants et à fond rouge. Le sein gauche, le dos, la poitrine, les bras présentent des tubercules élevés, à base large, ronde, à sommet couvert de squames ou écorché et suppurant. Comme ces symptômes, quoique graves, sont assez récents, le sublimé et la salsepareille les emportent promptement.

Une femme, mère de deux enfans fort sains, nourrice sédentaire à notre hospice d'orphelins, vit le mamelon gauche gonfler et durcir, puis s'ulcérer et la plaie s'étendre au sein. Quelques enfans auxquels elle avait donné du lait, ayant péri dans le marasme avec les yeux chassieux, avec des pustules rouges aux cuisses et aux fesses, je présumai que cet ulcère était syphilitique: mais avant d'entreprendre les mercuriaux, je le traitais pendant le mois de Juillet, par les bains, les sangsues, les délayans, les cataplasmes de farine de riz et de graines de lin, par la cautérisation avec la pierre infernale. L'ulcère se cicatrisa assez vite: mais la peau se couvrit de taches cuivreuses qui prirent de l'élévation, le vagin se phlogosa, la malade maigrit et pâlit beaucoup. Je lui donnai alors deux verres de tisane de salsepareille, chaque jour, avec une cuillerée de liqueur de Van Swiéten par verre. En moins d'un mois, les taches s'effacèrent, la malade

avait augmenté d'une verrée la dose du remède. La vaginite vénérienne cessa à son tour.

Une autre nourrice sédentaire du même hospice, mère d'un bel enfant, forte et grasse, fut infectée de la même manière et entra à l'hôpital. Les mamelons étaient ulcérés; il y avait autour du mamelon droit quelques ulcérations arrondies et autour du gauche beaucoup d'ulcérations, rondes aussi et très-proéminentes. Ces ulcérations avaient été suivies de taches cuivreuses sur les membres inférieurs, de végétations sur les grandes lèvres, d'induration du clitoris. La malade s'abreuve d'orgeat léger et d'eau de veau ; je la fais saigner et baigner; on applique des sangsues et des cataplasmes sur les mamelles. Les ulcères se cicatrisent enfin, mais je le dois à de nombreuses cautérisations avec le nitrate d'argent, plus qu'à tous ces topiques, dont la vertu adoucissante n'a que faire dans ce cas. Quant aux végétations granuleuses et rougeâtres des parties sexuelles, elles avaient augmenté, superposées les unes sur les autres, et les grandes lèvres en étaient déformées. Les taches syphilitiques avaient gagné le tronc et les membres supérieurs, elles étaient plus sombres. Je prescrivis alors à cette femme la même tisane sudorifique et la même liquenr mercurielle qu'à l'autre nourrice, et l'effet en fut encore prompt et marqué. Au vingtième jour on pouvait à peine retrouver quelque vestige des taches cuivreuses, et les granulations des grandes lèvres qui s'étendaient jusqu'au pli des cuisses s'étant affaissées, il n'y avait à leur place que des plaques livides.

Le mercure fit peu saliver ces deux femmes; sous son action, les cicatrices encore ténues et peu adhérentes des ulcères, acquirent plus de solidité. La rougeur maladive qu'elles conservent si souvent et qui annoncent la persistance d'une fluxion sourde et suspecte, se résorba rapidement.

Ces cures se firent, après de vains tâtonnemens; c'était au

temps où la clameur des petits esprits, reproduite dans tous les journaux, contestait les vérités les plus claires et dans le nombre, la réalité de la vérole comme maladie spécifique et contagieuse, la vertu du mercure, comme médicament qui la guérit mieux que tout autre. Je repris bientôt mon train de praticien. Ainsi, une femme de Camaret étant venue me montrer une large ulcération qui occupait toute la paroi postérieure du pharynx, qui avait labouré le voile du palais et détruit la luette et qui avait succédé à un vieil ulcère du mamelon, je la mis immédiatement à l'usage de la décoction d'écorce de racine de mézéréon et des pilules de Moscati. Elle poursuivit ce traitement que la salivation lui fit interrompre deux fois, jusqu'à la cicatrisation absolue de l'ulcère. Elle prenait, en dernier lieu, quatre pilules par jour et étendait dans un litre de sa tisane cent grammes de sirop de Maloët. Cette syphilis avait douze années d'existence et avait paru après l'allaitement d'un enfant né, comme dit Mahon, avec une peau flétrie, *ridée, dont l'épiderme était macéré et marqué de taches livides et noires.* Ce nourrisson était mort, atrophié, à deux mois.

Avec cette méthode, je guérissais quelquefois la nourrice et l'enfant.

Un homme qui avait passé nombre d'années dans la débauche et pris plusieurs gonorrhées, ne pouvait conserver ses enfans. Ils mouraient en bas-âge, pâles, maigres, dans l'épuisement, avec des maux d'yeux, des écorchures dans la bouche et des rougeurs aux fesses. Cet homme vivait régulièrement depuis son mariage, il avait sur le gland, de temps à autre, des excoriations passagères et sa femme portait une leucorrhée considérable qu'elle n'avait jamais eue, étant fille. Ils éprouvaient l'un et l'autre, et à diverses saisons, de grandes douleurs ostéocopes. La nourrice de leur cinquième enfant eut bientôt le sein gauche dur et le mamelon ulcéré, puis des chancres dans

l'arrière-bouche, avec gonflement, induration et teinte grisâtre des amygdales. L'enfant se couvrait de boutons ronds et livides aux parties génitales, il se ridait, s'émaciait et prenait le flux palpébral. Je soumis cette femme à des frictions mercurielles et à la tisane de salsepareille; elle oignait, plusieurs fois le jour, les fesses et les cuisses de l'enfant d'un mélange à parties égales de cérat et d'onguent napolitain. En trois mois, la nourrice et le petit vénérien étaient guéris, celle-là ayant salivé à deux reprises. Je traitais aussi par les frictions le père et la mère de l'enfant, et ils prirent en outre la liqueur de Van Swiéten et l'essence de salsepareille. Ils ont eu d'autres enfans de meilleure santé et qui n'ont pas gâté leurs nourrices.

L'aspect cancéreux de certains ulcères ne doit pas toujours détourner des préparations mercurielles.

Ulcères invétérés, d'apparence fâcheuse, que l'on ne jugeait pas syphilitiques, qui l'étaient cependant et que les mercuriaux ont guéris.

En 1822, un propriétaire, éloigné de la ville, vint y chercher la guérison d'un ulcère qu'il portait depuis un an, et qui, de l'angle de la mâchoire, s'étendait au milieu du cou. Cet ulcère était large, à bords élevés, renversés, saignants, douloureux, à fond blafard, inégal, parsemé d'aspérités dures, de niveau avec les bords, et traversé par quelques excavations assez profondes. La suppuration mal liée, âcre, ichoreuse, excoriait souvent la peau sous-jacente et répandait beaucoup d'odeur. Cet ulcère qui avait succédé à une écorchure sans-cesse irritée par les attouchemens du malade, passait pour cancéreux : on avait essayé toutes sortes d'applications et de remèdes, même les caustiques. Cet homme éprouvait d'ailleurs des malheurs domestiques.

Comme il avait contracté, à dix-neuf ans, une gonorrhée avec un petit chancre, il ne me parut pas impossible que l'ul-

cère dépendit d'un virus qui, sans action sur l'économie tant que la force et la bonne composition n'en avait point été altérées, avait reparu dès qu'une cause influente en avait réveillé l'activité et lui avait frayé une voie facile. Par forme d'essai, je couvris cette plaie d'un plumasseau d'onguent mercuriel et pendant quinze jours je m'en tins à ce pansement. Les chairs devenant plus vermeilles, plus égales, moins dures, moins sensibles, je fis consommer au malade cent-vingt-cinq grammes d'onguent mercuriel double en frictions. L'ulcère se cicatrisa alors en grande partie, mais il survint en même temps un ptyalisme considérable. J'arrêtai le traitement : je le poursuivis plus tard à l'aide de quatre-vingts centigrammes de sublimé corrosif, étendu sur quatre litres de roob. Sous son influence la cicatrisation se compléta. Voici un fait raconté par Cullerier.

« M. R. avait pour médecin un de nos collègues enlevé prématurément à la science qu'il avait enrichie. Ce médecin me dit un jour que son malade, qui était de ma connaissance, avait un *noli me tangere* près la mamelle gauche. Il nous fit appeler le professeur Marjolin et moi en consultation ; nous vîmes une tumeur oblongue, dure, inégale, adhérente, qui s'étendait du mamelon inclusivement vers le bord correspondant du sternum ; de grosses veines bleuâtres sillonnaient en différens sens cette tumeur : les ganglions axillaires étaient tuméfiés. Cette tumeur ulcérée avait une fâcheuse apparence ; mais considérant que le malade souffrait peu, qu'il n'y avait pas de ces douleurs lancinantes périodiques, si cruelles dans le cancer formé ; que la santé générale était bonne, que quelques circonstances accessoires, à moi connues, existaient ; nous tombâmes d'accord que la maladie pouvait bien avoir une origine syphilitique. Le traitement fut dirigé en conséquence, et les mercuriaux eurent tout le succès désiré. »

La femme d'un huissier, âgée de quarante-cinq ans, tous-

sait, haletait à la moindre fatigue et était très-enrouée, sans que le lait, la diète blanche, les pectoraux, les vésicatoires, la purgation eussent diminué ces symptômes. Il n'y avait pas de fièvre, ni de diarrhée, ni beaucoup d'amaigrissement. Au mois d'Octobre 1830, la lèvre supérieure s'enfla et se durcit beaucoup du côté droit, surtout vers la commissure. Il s'y forma successivement plusieurs petits abcès, dont le fond était rénitent, et qui se convertissaient ensuite en ulcères inégalement découpés, à bourgeons douloureux et grisâtres. Ces ulcères se cicatrisaient pour reparaître ensuite; des élancemens s'y faisaient sentir. Toute cette partie de la lèvre prit un tel aspect qu'il fut question de l'enlever. La cautérisation, les opiacés, les cataplasmes, la pulpe de carotte, les fumigations narcotiques n'avaient plus de vertu, et les végétations ne cessaient de grandir, les ulcères de ronger, leurs bords de se renverser. Cette femme ayant accusé des pertes blanches et son mari ayant eu autrefois une gonorrhée, j'avais conseillé du roob mercuriel; mais tel ne fut pas l'avis du chirugien qui la voyait avec moi et qui comptait l'opérer.

Sur ces entrefaites, la malade consulta Delpech qui répondit : la maladie est syphilitique; car dans l'affection de la lèvre il y a eu des points ulcérés qui n'existent plus : la phlogose de la voute palatine et des tonsilles est d'un aspect tout spécial; le son de la voix et le bruit respiratoire annoncent un œdème considérable du larynx, du contour de la glotte et de ses environs, auquel correspondent probablement des ulcérations dont cet œdème est le symptôme. Ce professeur proposait en conséquence des pilules de cinq milligrammes de deuto-chlorure de mercure incorporé dans de l'amidon. On en prendrait d'abord une le matin et une le soir, et on élèverait la dose à six pilules dans les vingt-quatre heures, soutenant ce remède par trois verres de décoction de salsepareille et de tiges de douce-amère :

en outre, gargarisme avec l'eau d'orge miellée et une petite quantité de sublimé; cataplasmes sur le cou avec les feuilles de morelle et la farine de riz; pansement avec des plumasseaux recouverts d'un mélange d'onguent napolitain et de cérat étendu par l'huile de jusquiame. Si le sublimé paraissait fatiguer les voies digestives, le remplacer temporairement par le mercure soluble d'Hahnemann et préparer ainsi la tolérance pour ce premier remède, sans lequel la guérison ne parait pas possible. Ces conseils furent suivis, et bientôt les bourgeons charnus s'unirent, s'avivèrent et les bords des ulcères s'assouplirent. Un mois s'écoulait à peine que cette moitié de la lèvre, si dure, si gonflée, n'excédait plus le volume de l'autre. Les ulcères qui la sillonnaient étaient en travail de cicatrisation. Celle-ci était terminée, le cinquante-cinquième jour, et depuis elle ne s'est pas déchirée.

Une veuve, de cinquante-trois ans, portait à la lèvre inférieure une tumeur ulcérée qui s'était organisée en peu de temps et qui passait pour un cancer. Les glandes sous-maxillaires s'étaient engorgées et endolories. On avait prescrit la ciguë, et l'ablation de cette partie allait être pratiquée, lorsque M. Cartaux pensa, vu l'aspect grisâtre de l'ulcère, la rapidité de son développement et le prompt engorgement des ganglions lymphatiques, qu'il était de nature vénérienne. Il le fit donc laver avec une dissolution de deux décigrammes de deuto-chlorure de mercure sur cent-vingt d'eau distillée. La tumeur diminua. Les incisives inférieures s'ébranlant, on substitua à la solution mercurielle celle de chlorure d'oxide de sodium et on ordonna du sirop sudorifique et des pilules avec le sublimé corrosif, l'extrait aqueux d'opium et l'extrait de salsepareille. Guérison s'ensuivit. On apprit seulement alors que la malade avait bu dans le même verre qu'un frère qui avait des chancres au palais.

Un vieillard édenté, marqué par la diathèse syphilitique, avait eu une portion de la langue emportée. Comme il restait à la pointe de cet organe des ulcérations qui ne pouvaient se cicatriser, comme le bord alvéolaire inférieur était couvert de végétations et que la symphise du menton était exostosée et douloureuse, on projetait d'en faire la résection. Le gonflement présumé cancéreux des parties ambiantes, seul, avait fait différer cette opération, lorsque ce malade, renvoyé des salles de chirurgie, fut placé dans mon service. Je le mis à l'usage du lait et des pilules d'aconit mercurielles ; en six semaines les végétations commencèrent à s'affaisser, le gonflement de la langue à s'amoindrir et ses ulcérations à se resserrer. Il en découlait un ichor moins âcre, moins fétide et moins abondant. Pendant trois mois, ce malade insista sur ce médicament, en augmentant la dose, quoiqu'il lui donna des vertiges. Il y dut sa guérison.

Un ecclésiastique, sexagénaire et amaigri, avait contracté, dans sa jeunesse, des blennorrhagies et des chancres qu'il avait traités sans mercure. Il portait une cicatrice déprimée sur le gland, au devant de l'ouverture du méat urinaire qui en était fort rétrécie et qu'il était parfois obligé de dilater avec des bouts de bougie. Pendant des longues années d'une vie régulière, ce malade n'éprouva aucun symptôme de syphilis : mais en 1828, un abcès se forma dans la cuisse droite qu'il fallût ouvrir et auquel succédèrent des ulcérations. Elles ne purent se fermer malgré toutes sortes de topiques et de dépurans, des méthodes plus simples ayant à plusieurs reprises échoué. Cet ecclésiastique se rendit à l'hôpital de Lyon, y passa cinquante jours et en sortit sans changement dans son état. Il fut reçu à l'hôpital, le vingt-un Mai 1833. Ses membres étaient décharnés, et on voyait à la face interne de la cuisse trois ulcères, douloureux surtout la nuit, profonds, grisâtres, blafards, à bords

frangés. Des cataplasmes sont aussitôt appliqués ; ces ulcères deviennent plus sensibles, fournissent beaucoup plus de pus et leur fétidité augmente. Le vingt-trois Mai, on arrose les cataplasmes avec la liqueur de Van Swiéten, les chairs s'avivent. C'est un trait de lumière; le pansement se fait dès-lors avec des plumasseaux chargés d'onguent mercuriel. On donne au malade, chaque jour, une pinte de décoction de salsepareille avec cinq centigrammes de deuto-chlorure de mercure en dissolution. Lorsqu'il a pris vingt-cinq centigrammes de ce sel, des douleurs dans la mâchoire et une forte salivation se déclarent. Le traitement est restreint à la tisane de salsepareille, pure, et au pansement avec la pommade spécifique. On poursuit ainsi jusqu'au vingt-neuf Juin, jour où la cicatrisation était terminée. Le malade sortit, délivré contre toute attente, d'ulcères qu'il regardait comme incurables. La disposition au ptyalisme continua jusqu'au moment où les ulcères se furent très-resserrés, tellement l'absorption du mercure était active! On consomma trois-cent-vingt grammes d'onguent pour les pansemens.

Depuis deux ans, une femme d'Entraigues s'épuisait en fleurs blanches et se croyait atteinte d'un cancer utérin. Après l'avoir examinée, dans le mois de Mars 1836, je lui remis une consultation en ces termes.

La malade est affligée d'une leucorrhée, déjà ancienne, avec induration du museau du tanche, avec ulcères rongeants qui en ont inégalement et à une assez grande profondeur découpé les deux lèvres. Elle n'y ressent point d'élancemens, il ne s'en exhale pas beaucoup d'odeur; le mari a eu jadis une gonorrhée opiniâtre.

La malade passera la journée au lit ou sur une chaise longue, s'abstiendra du coït, ne vivra que d'alimens doux, prendra, chaque jour, un bain de siége et des injections avec une décoction de son et de têtes de pavots. Deux fois, dans l'intervalle

des règles et à distance égale l'une de l'autre, application de dix sangsues à la vulve : que l'hémorrhagie subséquente se tarisse d'elle-même.

Les pilules de Plenck seront immédiatement administrées, une dès le rêveil, une seconde deux heures avant souper, et suivies chaque fois d'un verre de décoction concentrée de salsepareille. Le dixième jour, la dose des pilules sera doublée et le vingtième, portée à six pilules, trois le matin et trois le soir. En cas d'insomnie, lavemens, eau de riz sucrée et pilule dans la nuit, de trois centigrammes d'opium gommeux ou de quinze centigrammes de thridace.

Ce traitement ne se suspendra que dans l'hypothèse d'un fort ptyalisme : se purger alors, à deux reprises, avec de la crême de tartre soluble ou du sel d'Epsom dans un litre de limonade.

Pendant cinq mois, ces prescriptions furent exécutées avec une rare persévérance. Les pilules provoquèrent, deux fois, une vive phlogose de la bouche, avec ulcères et tuméfaction de la langue, avec salivation énorme. Sous leur puissante action, les plaies et les excavations du col utérin se cicatrisèrent, celui-ci s'assouplit et le flux purulent cessa.

Une femme de mœurs suspectes entre à l'hôpital, ayant des élancemens dans le vagin, une pesanteur douloureuse de matrice, une titillation incessante à l'anus ; de fréquentes envies d'uriner avec de vives épreintes, une perte tantôt blanche, tantôt rouge, toujours sanieuse et fétide. Les bains, les sangsues, les onctions narcotiques, les pilules de cynoglosse ou d'opium sont les premiers moyens qne j'emploie ; la malade n'en est pas soulagée. Quoiqu'elle eut subi par le passé deux traitemens mercuriels, comme elle n'avait cessé de s'exposer à l'infection, je la mis à l'usage des pilules d'extrait d'aconit mercurielles de Double. Elle consomma de la sorte, peu à peu et avec un succès marqué, quinze décigrammes de sublimé corrosif ; car

elle ne ressent de ces anciens maux qu'une pesanteur peu incommode. La leucorrhée a cessé, le col de la matrice est resté assez dur, mais il n'est pas volumineux, ni sensible.

J'ai, à l'aide de cette même préparation, suspendu les progrès de plusieurs indurations utérines chez des personnes qui, dans le temps, avaient offert des symptômes de syphilis invétérée. Je suis convaincu que c'est surtout au sel mercuriel qu'il faut attribuer ces cures, vû l'impuissance avérée des autres sédatifs dans des cas semblables, moins la complication vénérienne.

Stoll employait souvent cette composition. Double, en permettant qu'elle portât son nom, ignorait ou avait oublié cette pratique du médecin de Vienne. Fouquet guérissait aussi les syphilis rebelles avec le sublimé mêlé à l'extrait de ciguë. On devrait s'occuper un peu plus de ce qui se faisait autrefois. Ainsi les balsamiques, notamment le baume de copahu, ont été présentés comme nouveaux remèdes. Helvétius cependant employait, il y a cent-soixante ans, ce dernier baume ou le lait de thérébentine, pour terminer la gonorrhée.

Ces observations prouvent que certains ulcères, accompagnés d'indurations plus ou moins considérables, simulant le cancer, ne doivent pas être regardés comme incurables, quoique très-graves. Les praticiens pourront se le rappeler, à titre d'encouragement, dans des cas difficiles.

Maladies syphilitiques, obscures quant au mode d'infection, ou à l'état latent pendant nombre d'années, guéries aussi par les mercuriaux. —Dans le mois de Mars 1822, la fille d'un serrurier, âgée de dix-sept ans, d'une santé assez bonne en apparence, mariée l'année d'auparavant, languissait et toussait, depuis qu'elle avait mis au monde un enfant privé de vie. Le lait et les humectans n'y fesaient rien, lorsqu'à la suite d'une grande colère la peau se couvrit subitement de taches rondes, d'abord rouges et qui

devinrent bientôt d'une teinte cuivreuse. Je les jugeai syphilitiques. Le père et la mère de cette femme, de mœurs dissolues, avaient, dès le commencement de leur union et à diverses reprises, contracté la syphilis. Elle y était donc nativement disposée; peut-être même quoique très-jeune, s'était-elle exposée à une contagion qu'elle n'osait avouer, quand le mariage, l'accouchement, la colère, grandes crises qui secouèrent fortement l'économie, firent se jeter au dehors le principe vérolique dont la poitrine était atteinte. Les frictions mercurielles et la liqueur de Van Swiéten emportèrent, en trois mois, cette syphilide si singulière dans son origine et dans sa marche.

Une blanchisseuse, née d'une mère syphilitique au moment de sa délivrance et d'un père vérolé, se marie, et dès-lors sa constitution qui était chétive, s'affaiblit encore plus. Son premier enfant nait dans le marasme et meurt, le dix-septième jour, ayant le pourtour des ongles, garni de petits boutons blancs. Elle en fait un second qu'elle nourrit, et après l'avoir sevré, elle est atteinte de tumeurs gommeuses au cou et au coude. Ces tumeurs dégénèrent en ulcérations larges, irrégulières, à fond grisâtre, à bord rouge, relevé et taillé à pic, qui résistent à tout remède, hormis au mercure, ce *spécifique*, selon M. Lallemand, *si héroïque et si constant dans ses effets.*

Ces deux malades qui présentaient des marques de syphilis constitutionnelle n'avaient point eu de symptômes primitifs. On peut supposer le contraire et croire qu'il était de leur intérêt de ne pas les avouer : ou bien les méconnaissaient-elles? N'en serait-il pas pourtant de la vérole comme de tant d'autres affections héréditaires telles que l'anévrisme, la cécité, l'apoplexie, qui ne se déclarent qu'à l'âge adulte et sous certaines influences? La cessation de l'allaitement ne développe-t-elle pas la folie chez de jeunes femmes nées de parens aliénés et qui jusques là avaient joui de leur intelligence? Un dartreux

qui, hommes faits, se couvriront de dartres? La puberté suffisait selon Stoll, à pousser au dehors un vice syphilitique, latent jusqu'alors. *Fomes venereus hæreditate acquisitus videbatur in his puellis, et pubertatis annis jamjam instantibus, proruпisse quasi recluso carcere, et viribus ab ætate acceptis.*

La femme d'un menuisier, sexagénaire, avait eu à diverses époques de sa vie, des écoulemens gonorrhéiques et des petites plaies à la vulve : son mari s'exposait avec des femmes de mauvaise vie et avait subi plusieurs traitemens mercuriels. Dans l'été de 1828, cette femme qui, depuis bien des années de veuvage, avait joui d'une excellente santé, eut des ulcères au fond de la bouche, des pustules croûteuses à l'occiput, des douleurs ostéocopes, des périostoses tibiales. Elle toussa et dépérit, malgré l'usage du lait, de l'opium, de la tisane d'orge et de douce-amère. Je ne pouvais me décider pour le mercure, les dents et les gencives étant en mauvais état. Il le fallut pourtant, quoique vingt ans eussent passé depuis la dernière vérole de cette vieille femme. Elle prit, après une consultation, la liqueur de Van Swiéten et se fit frotter la plante des pieds avec la pommade de Cirillo. Ce traitement qui dura deux mois excita beaucoup de salivation : mais la malade redevint grasse et colorée, sans nodosités aux jambes, sans douleurs dans les membres pendant la nuit. Les ulcères phagédéniques du voile du palais et du pharynx se cicatrisèrent. Dans le quatrième volume de la *Clinique des hôpitaux*, on voit une syphilis constitutionnelle se développer spontanément et dégrader une femme âgée qui, depuis l'âge de trente ans, n'avait plus eu de vérole.

Un des présidens de notre tribunal de commerce fut atteint, à l'âge de cinquante-deux ans, d'une maladie singulière de la cavité temporo-maxillaire droite. Le maxillaire inférieur en délogea petit à petit, et perdit en trois années ses rapports avec

le maxillaire supérieur. Ce fut d'abord de la raideur dans les mouvemens de la mâchoire inférieure, puis quand le malade ouvrait la bouche, il y eut une déviation de droite à gauche. Enfin celle-ci augmenta considérablement, et toute l'arcade dentaire inférieure, dans l'acte de la parole et de la mastication, se trouva correspondre au tiers de la voûte palatine à droite et se poser à gauche, en dehors de l'arcade dentaire supérieure. A cette période de l'affection, le desserrement des mâchoires était douloureux et borné; le patient réduit à des soupes et à des viandes hâchées était pris d'une grande tristesse et s'amaigrissait beaucoup. Je ne savais que résoudre, n'aimant point à agir avec la conviction de l'insuccès, et cette lésion me paraissant hors de la portée de nos moyens. A Genève, à Lyon, on avait pensé de même, à Paris et à Montpellier, ordonné des remèdes sans importance, à Nismes, conseillé des cautères ou moxas autour de cette articulation.

Sur ces entrefaites, une périostose molle, diffuse, qui envahit l'articulation sterno-claviculaire droite, me fit ressouvenir que le malade avait eu, quinze ans auparavant, une exostose au fémur droit, allongée, qu'il portait une crête osseuse, très-dure quoique à peine visible sur le haut du front à droite, qu'il avait éprouvé de violentes agitations morales avec insomnie, pendant deux années, agitations sans fondement et puériles, dues vraisemblablement à des exostoses de la voûte du crâne, qu'il avait souffert parfois de la sciatique et d'autres douleurs présumées rhumatismales, mais réellement ostéocopes et syphilitiques, qu'il avait eu fréquemment la langue largement fendillée et s'ulcérant. Je crus dès lors qu'une exostose avait bien pu se former dans la cavité glénoïde du temporal, la convertir en une surface plane, en repousser le condyle du maxillaire inférieur, et cela sous l'action d'un principe vénérien qui, souvent à l'état latent et d'incubation dans l'économie, se manifestait ensuite pour dis-

paraître encore et cette fois produisait une altération aussi bizarre que permanente, laquelle poussait à la mort par la voie la plus malheureuse. Depuis trente ans cependant, le malade, homme de mœurs sévères, absorbé par de grandes affaires commerciales, ne s'était pas exposé à l'infection syphilitique : il avait eu, très-jeune, du même coup, chancres et blennorrhagie, qu'il croyait avoir été bien traités sans se rappeler comment. J'entrepris donc, mi-Août 1844, un traitement qui consista en trois verrées par jour d'une décoction de vingt grammes de salsepareille, avec deux cuillerées à soupe de roob végétal et une cuillerée à soupe de liqueur de Van Swiéten par verrée. J'y associai, assez vite, des frictions d'onguent mercuriel double sur le cou, l'aisselle, la poitrine, la face interne et supérieure du bras droit. Ces remèdes furent continués jusqu'à la mi-Novembre, époque où la gomme sterno-claviculaire s'était effacée ; le condyle de la mâchoire était rentré dans sa cavité, dont le gonflement avait disparu. Le malade qui saliva quelque peu, avait repris des chairs, du coloris, le gout des affaires, ouvrait la bouche, droit et pleinement, mâchait et parlait avec facilité. Il consomma, en ces trois mois, trois bouteilles de roob, six-cent-quatre-vingt grammes de salsepareille, neuf-cent grammes de liqueur de Van Swiéten, soit un gramme de sublimé corrosif, et cent-vingt-huit grammes de graisse mercurielle.

Au demeurant, les mercuriaux sont quelquefois infidèles et leur immense utilité comme spécifiques peut se trouver en défaut. Les hommes qui les ont le plus et le mieux employés, Van Swiéten, Bell, Fabre, Hunter, Brown, Moscati, Cokburn et Lagneau, savaient fort bien que le mercure, quoique *étant le meilleur préservatif connu des phénomènes consécutifs*, ne guérissait pas cependant toujours, ni toutes les véroles. Ils avaient vu des bubons suppurés qui ne pouvaient se cicatriser

sous son action, se fermer par l'effet d'une nourriture abondante, de l'air de la campagne et de l'exercice. Ainsi Chrestien, Niel et Lallemand par les préparations aurifères, Sainte-Marie par les sudorifiques à très-hautes doses, ont arrêté des véroles qui avaient déjoué le mercure sous bien des formes, qui dégradaient des mères environnées de soins éclairés, fesaient périr leurs enfans, infectaient les nourrices ; ainsi j'ai moi-même administré, avec succès, l'opium dans des cas difficiles et sur lesquels le mercure ne pouvait mordre.

Syphilis dégénérées, rebelles au mercure, guéries par l'opium. — En 1808, un militaire eut, en Espagne, une gonorrhée qu'il fit disparaître rapidement et sans prendre du mercure. En 1817 et à l'âge de trente ans, il fut atteint d'une douleur profonde sur la face interne du tibia avec œdème et soulevement de la peau qui devint d'une couleur cuivreuse. Des exostoses, douloureuses surtout la nuit, se manifestèrent aussi sur les bosses frontales et sur le sternum. On rapporta ces symptômes à une syphilis constitutionnelle et un traitement mercuriel fut proposé. Le malade s'y refusa : bientôt il ne put quitter le lit, la tumeur gommeuse du tibia s'étant ulcérée et des pustules à fond grisâtre, à suintement sanieux, végétant sur la jambe. Il accepta enfin des frictions mercurielles, la tisane de salsepareille et des bains par jours alternatifs. En trois semaines, l'ulcère se détergea, les pustules qui affluaient se desséchèrent, lorsque tout-à-coup celles-ci devinrent violacées, celui-là s'élargit. Cette marche rétrograde tenait à ce que le malade avait cessé de se frictionner depuis quelques jours. Il recommença, mais en vain : puis visité par divers médecins, il persévéra, deux ans, dans toutes sortes de traitemens mercuriels, et consomma après les frictions, cinq grammes de deuto-chlorure de mercure, en liqueur de Van Swiéten, en pilules de Cullerier, en sirop de Cuisinier. Cet homme se couvrit d'ulcères, la jambe

n'en faisait qu'un seul, mais divisé en beaucoup de petites excavations. Le sternum et les bosses frontales s'étaient cariés, l'émaciation causée par d'atroces douleurs et par une suppuration considérable, était extrême. Le malade entre alors à l'hôpital de Villeneuve où on le traite par l'extrait gommeux d'opium. La première dose le narcotisa légèrement, mais il s'y habitua sans peine et finit par en prendre cent-vingt-cinq centigrammes, matin et soir. Il en consomma de la sorte cent-vingt grammes. Sous l'empire de ce médicament, les ulcères se fermèrent et la carie se fixa. Ce malade qui depuis trente mois ne se levait pas, marchait déjà quand je le vis. Il redevint très-vigoureux.

Un négociant Juif avait eu plusieurs véroles que l'on avait traitées par les mercuriaux. Dans l'été de 1834, il reprit une gonorrhée qui s'accompagna bientôt d'ulcère à la verge et d'un bubon indolent. Le mercure fut administré de nouveau, mais pour cette fois bien infructueusement. Ce malade arriva à Avignon, jaune, exténué, amaigri, tourmenté par l'insomnie, par des douleurs ostéocopes et se soutenant à peine. Il portait vers la racine de la verge un ulcère vaste, à bords calleux, à fond terne, dégénérant en fistule borgne; au bras droit un ulcère large et très-exactement arrondi, à l'aine un énorme tubercule qui soulevait, en forme de pain de sucre, la peau devenue toute livide. Ces plaies étaient d'une sensibilité démesurée. Le périoste des os de l'articulation cubito-humérale droite était gonflé et douloureux; des tumeurs gommeuses s'élevaient sur l'avant-bras.

A la vue de tant de souffrances et de cette organisation profondément dégradée, je préférai aux mercuriaux les bains, les tisanes sudorifiques, l'essence de salsepareille, le lait et les analeptiques. Les symptômes ne s'aggravèrent pas, mais ils ne s'affaiblirent point. L'opium gommeux fut alors administré,

d'abord un décigramme par jour, bientôt deux, ensuite trois, six en dernier lieu. Le malade insista longtemps sur cette dose qu'il ne dépassa point à cause d'un certain degré de somnolence. Ses ulcères s'avivèrent peu à peu, leurs bords s'amollirent et se prêtèrent à la cicatrisation. En même temps les périostoses se fondirent, il y eut du sommeil et cette cruelle exagération de la sensibilité nerveuse se calma.

Le traitement local se composa de cautérisations répétées des ulcères de la verge et du bras, malgré la vive douleur qui s'ensuivait, et de l'application de la potasse caustique sur le tubercule de l'aine, qui se détruisit rapidement.

En Juin 1838, une prostituée, de vingt-deux ans, de la Haute-Loire, fut atteinte de chancres aux parties génitales et à l'aine droite d'un bubon qui se développa avec lenteur et s'ouvrit spontanément à la fin de Juillet. Il en sortit du pus, et cette fille se fit droguer, pendant trois mois, par un pharmacien.

Elle se rendit à l'hôpital, le six Novembre : le bubon était fermé, mais il y avait sur la grande lèvre droite des végétations dures et rouges. On lui prescrivit des pilules de Dupuytren et la décoction de salsepareille, des fomentations avec l'eau de mauve et de pavots.

Au mois de Janvier 1839, un autre médecin prenant le service ordonna des bains de siége avec deux grammes de sublimé corrosif et des lotions au chlorure de chaux, suspendit bientôt ces moyens, et le vingt-six reprit le traitement de Dupuytren. Le onze Février, de rechef, lotions chlorurées, bains entiers mercuriels : dès cette époque, cautérisations avec le nitrate acide de mercure : cela dure jusqu'au mois d'Avril. Le médecin qui entre alors en fonction donne le proto-iodure de mercure ; on y renonce, de guerre lasse, le douze Juin, et le vingt-cinq de ce mois, lait, muriate d'or, tisane de salsepareille.

En Juillet, mon tour arrive. Cette malheureuse était alors pâle, amaigrie, se trainant avec effort, ayant perdu forces, appétit et sommeil. C'était, du pénil à l'anus, une masse d'indurations rougeâtres, saignantes, couvertes d'ichor, avec l'aspect et la fétidité des cancers ulcérés. Ces indurations étaient la plupart à base étendue, d'autres à pédicule, naissant les unes des autres, implantées en tout sens, sur les deux faces des grandes et des petites lèvres. Ces deux parties avaient perdu leurs formes et ne semblaient plus séparées ; car de la vulve et des colonnes du vagin jaillissaient aussi des végétations qui se perdaient dans celles du dehors. Le haut de la cuisse qui se confond avec le périnée et le bas des grandes lèvres était envahi et couvert de semblables indurations, mais moins proéminentes et à base plus large.

Je suspendis les cautérisations avec le nitrate acide de mercure ; elles avaient été continuées deux fois la semaine, depuis le onze du mois de Février : je prescrivis l'excision soigneuse et souvent renouvelée des poils, un bain entier et quotidien de trois heures de durée, des fomentations froides et non interrompues avec de l'eau pure ou avec une eau émolliente sur toute cette masse ulcérée, une simple tisane d'orge et deux pilules d'extrait thébaïque, chacune de trois centigrammes, l'une pour le matin, l'autre pour le soir. Dès le cinquième jour, la dose du remède fut augmentée, la malade dormant et reprenant de l'appétit. Le six Août, elle était à trois décigrammes et le vingt-huit Septembre, à sept décigrammes ; elle n'éprouvait que des lassitudes instantanées de la tête, qui devinrent plus considérables, lorsque je voulus donner huit décigrammes. Elle resta donc à sept, jusqu'au seize Octobre ; ce jour là, je commençai de décroître cette dose. Le trois Novembre, ce médicament fut abandonné.

Ce traitement fut suivi ponctuellement par cette fille qui,

s'apercevant qu'elle souffrait moins, qu'elle ne puait plus autant, avait repris de l'espoir. J'en eus moi-même, quand je vis ces productions s'affaisser petit à petit, dérougir et ne plus saigner. Je commençai alors à en exciser quelques-unes avec des ciseaux plats, à lier celles dont la base était énorme et à les retrancher après quarante-huit heures de ligature, lorsqu'elles se flétrissaient ; les moins élevées se desséchèrent d'elles-mêmes. Enfin à force de patience et sous la manifeste influence de l'opium, un mois avant que cette malade ne sortit, il n'y avait plus que des cicatrices linéaires, bien solides et pâlissant chaque jour, là où il y avait eu une telle dégradation de tissu et de formes. Elle quitta l'hôpital, le vingt-neuf Novembre, et elle vit en ville, de son ancien métier de couturière.

La femme d'un palefrenier âgée de vingt-quatre ans, enceinte de cinq mois, pâle, amaigrie, infectée par son mari, entre à l'hôpital dans le mois d'Août. Elle avait une gonorrhée et des tubercules larges, nombreux, proéminens, blanchâtres, inégaux, à surface chagrinée, traversés de fissures souvent saignantes, déformant les grandes et les petites lèvres et végétant aussi sur le périnée. Ces altérations, déjà anciennes, s'étaient aggravées par défaut de soins, cette femme étant pauvre et ayant vécu plusieurs mois sans se croire malade.

En outre, sous un bonnet qu'elle se refusait à enlever, les cheveux étaient imbibés d'un ichor gluant, unis entre eux et divisés en grosses mèches par des tubercules semblables à ceux des parties sexuelles et dont les saillies grisâtres contrastaient avec la teinte noire de la chevelure. La peau du crâne était garnie de ces masses tuberculeuses en suppuration, larges et sensibles : elle fut rasée, couverte d'un cataplasme et fomentée avec de la décoction de jusquiame et de pavots : pendant vingt-cinq jours, la malade but dans la matinée une pinte de tisane de Feltz, et se baigna. Plus tard et durant deux semaines, on

frictionna et on oignit la tête avec de l'onguent mercuriel, l'enveloppant ensuite d'un cataplasme laudanisé. Dix-neuf frictions furent en outre pratiquées sur les membres inférieurs, chacune de quatre grammes d'onguent mercuriel double, soutenues par de la tisane de salsepareille ; lait et un décigramme d'opium, tous les jours.

Le vingt-deux Septembre, le gonflement des gencives, l'ébranlement des dents, la salivation annonçaient que le remède avait pénétré la masse humorale et le firent suspendre. Pourtant nul changement ; les tubercules grossissaîent, s'élevaient, s'étendaient du front à l'occiput et d'une tempe à l'autre, répandaient une sanie encore plus abondante et plus fétide. La sensibilité en était si vive que, voulant les cautériser avec un peu de nitrate acide de mercure, la malade poussa des hurlemens. Jetée par l'insomnie et par la suppuration dans une sorte de phthisie vénérienne, elle accoucha d'une petite créature, toute flétrie, avec un flux palpébral et que l'allaitement artificiel fit vivre. Après son accouchement, cette malade usa de bains au sublimé corrosif que l'on alterna avec des bains émollients. On consomma ainsi deux-cent-trente grammes de ce sel. On donnait en même temps des potions avec la teinture d'opium ou le sirop de morphine ; on essaya le cyanure de mercure.

Le premier Janvier, en reprenant mon service, je trouvai l'exanthème de la tête non moins sensible, non moins inégal et fluant toujours. Cette femme était triste, décolorée, dans le marasme, si faible, avec les jambes si enraidies qu'elle ne pouvait se lever, elle ne dormait jamais. Je prescris un décigramme d'extrait gommeux d'opium, le matin, autant le soir. J'augmente cette dose rapidement, tant la tolérance pour ce remède s'établit bien. Le quinze Janvier, la malade en prenait huit décigrammes, le vingt, onze décigrammes, douze le

vingt-six. Elle ne dépassa pas ce dernier nombre. Sous la seule influence de l'opium et en n'appliquant sur la tête qu'un simple cataplasme qui fut bientôt supprimé, les tubercules des parties génitales d'abord, ceux de la tête ensuite s'affaissèrent, furent résorbés et si vîte et si bien qu'à la mi-Février il n'en restait aucune trace. Le cuir chevelu était sillonné de cicatrices larges, fermes, solides et dépourvues de cheveux. Cirillo guérissait aussi par l'opium les pustules invétérées du cuir chevelu ; mais il n'en donnait qu'un décigramme par jour.

Quelquefois, l'opium fait supporter le sublimé et les autres préparations mercurielles. Ainsi Lawrence a guéri des ulcérations syphilitiques des paupières qui avaient épuisé toutes les méthodes, par le calomel poussé jusqu'à la salivation et repris ensuite, mais associé avec l'opium ; un décigramme de l'un et dix-huit milligrammes de l'autre, toutes les six heures. Lawrence rapportait ces ulcérations à d'anciens chancres ou écoulemens.

Un ancien soldat qui avait eu, en 1815, une gonorrhée, des chancres et un bubon, est atteint, en 1835, d'un ulcère au pharynx. Comme il n'avait jamais repris du mal vénérien, on traite cette maladie par les fumigations et les applications sédatives, par des sétons sous-maxillaires. Le malade entre ensuite à l'hôpital, avec le visage bouffi, les yeux battus, la voix rauque et cassée, pâle, amaigri, affaibli par des sueurs nocturnes ; il avalait difficilement. L'ulcère se perdait dans les fosses nasales postérieures et descendait dans le haut de l'œsophage, hors de la portée de l'œil. Il était blafard, impregné d'un pus verdâtre et visqueux, ses bords se déjetaient sur les côtés et dépassaient les piliers postérieurs du voile du palais. C'était tout l'aspect d'un cancer. On avait essayé de petites doses de sublimé pur ; de la cardialgie et un gonflement rapide de la bouche l'avaient fait suspendre. Je prescrivis de l'opium et le

poussais assez loin, mais en vain. Je le combinais alors avec le sel mercuriel et en donnais encore davantage. Le malade atteignit sans peine et supporta très-bien la dose de dix décigrammes dans les vingt-quatre heures. Le sublimé fut porté de douze milligrammes à quatre centigrammes.

Par ce traitement, peu à peu l'ulcère se détergea, se couvrit de bonnes granulations, ses bords s'affaissèrent et une cicatrice bien organisée s'établit enfin. Seulement l'isthme du gosier se trouva rétréci par l'adhérence des anciens bords de l'ulcère avec les piliers de la luette. Le malade recouvra un teint animé, de la vigueur et la voix assez claire.

L'iodure de potassium a pris rang, dans ces dernières années, contre les dégénérations les plus extrêmes et les plus rebelles de la vérole. J'ai moi-même, sur une dame de quarante ans, réduit par ce remède, des plaies fistuleuses au cou, des ulcères profonds et arrondis sur les membres, sur la tête et sur le visage, accompagnés d'une espèce de pourriture d'hôpital, des exostoses, une aphonie avec marasme et plaques jaunes de la peau. Cette malade marchait à la dissolution vénérienne sous l'action de tous ces maux réunis et de tant de douleurs. Elle se rendit ensuite à Paris où M. Ricord acheva de la délivrer par ce même médicament : elle en a pris habituellement, presque chaque jour, pendant cinq ans.

Un homme jeune, saturé de mercure, avait le testicule droit, induré, ulcéré et avec des granulations d'apparence carcinomateuse. Depuis trois ans, il dépérissait, ne pouvait travailler ni marcher beaucoup ; je lui fis prendre de l'iodure de potassium en quantité, et souvent dissous dans du sirop sudorifique. L'induration et l'engorgement du testicule passèrent, et ses ulcères se cicatrisèrent. Le travail fut seulement très-lent, comme dans le cas qui précède.

Hippocrate a dit : *Multæ quidem sunt morborum formæ, et multiplex quoque eorum curatio existit.*

DE L'UTILITÉ DE LA SAIGNÉE RÉVULSIVE DANS LES MALADIES DE LA TÊTE.

« *Natura sola nova est, sola fida, nunquam satis colitur, nunquam frustra.* » HALLER.

C'était, il y a deux siècles, question vitale et chaudement débattue que celle de savoir si la saignée différait de puissance, selon le vaisseau qui était ouvert ou le point du système capillaire sur lequel on la pratiquait. En se prononcant pour l'affirmative, nos anciens firent preuve de finesse et d'exactitude : on voit souvent, dans de graves inflammations, la saignée la plus éloignée de l'organe envahi, devenir la plus salutaire.

Cette vérité pratique a perdu de son importance à cause du succès qu'ont indifféremment toutes sortes de saignées dans les cas simples, qui sont les plus communs. Ainsi des sangsues aux tempes ou la saignée du bras emportant une céphalalgie ou une ophthalmie de médiocre intensité, on croit aisément que l'ouverture de la saphène ou des sangsues aux malléoles qui guérissent aussi ces maladies, n'agissent pas autrement que les premiers genres d'évacuation et ne conviennent pas mieux. Là est l'erreur ; car si la fluxion est ancienne et profonde, la saignée du bras reste impuissante ou accroît le mouvement fluxionnaire et en rend les suites plus redoutables. Souvent une maladie du cerveau qui céderait à l'écoulement du sang par les veines du pied s'exagère après une application de sangsues qui attire les fluides dans la même voie où les porte le courant inflammatoire. En général, la saignée capillaire devient nuisible, si pratiquée dans le voisinage d'une phlogose commençante, elle ne l'épuise pas tout de suite : inconvé-

nient que n'a jamais la saignée hors de ce voisinage. Ainsi dans la fièvre cérébrale, celle surtout des enfans, que de fois des sangsues, appliquées derrière les oreilles, de prime abord et en nombre, ont augmenté le délire et le coma! C'est qu'outre le mouvement imprimé aux oscillations capillaires du sang par une succion active il y a encore une fluxion qui survit plus ou moins de temps aux piqûres; et que ces mouvemens sont inverses de ce qu'ils devraient être, puisqu'ils se font dans le sens de celui qui existe. Si on réapplique des sangsues, ces nouvelles tentatives entretiennent une phlogose cutanée qui pénètre plus avant dans le tissu cellulaire, devient douloureuse et se refléchit alors sur l'encéphale. Galien incisait toujours la veine éloignée de la partie enflammée, au début des maladies violentes; et dans l'administration des médicamens il suivait les mêmes règles que pour la saignée; tant elles lui paraissaient justes. « Le raisonnement et l'observation sont d'accord, dit-il dans le treizième livre, pour prouver que les révulsions doivent être faites à distance de la partie lésée. Vous m'avez vû souvent guérir des ophthalmies en un seul jour par un purgatif; mais si vous faites usage du même moyen dans une inflammation commençante du foie, vous porterez la maladie à son plus haut degré. »

A l'appui de cette pratique de Galien et d'autres maîtres de clinique, voici des faits où les progrès du mal se dessinent, en raison du choix irréfléchi des émissions sanguines.

Ophthalmies aiguës qui s'accroissent par les saignées locales; abcès dans la cornée; saignées aux membres inférieurs, tardives et pourtant suivies de guérison. — Une demoiselle de vingt ans, pâle, faible, scrophuleuse, après de longues promenades par un soleil ardent, a les yeux sensibles et mouillés de larmes brûlantes, l'œil droit surtout : on applique des compresses imbibées d'eau de mauve, et des sangsues à la tempe droite. Le lendemain, l'œil gauche s'offense moins de la lumière, le droit au contraire

y est plus sensible, il larmoie davantage. La révulsion avait eu lieu pour l'œil gauche, et la saignée locale qui devait mettre les deux yeux de niveau sous le rapport des symptômes, ne fait qu'augmenter le mouvement fluxionnaire qui s'était emparé de l'œil droit. Pédiluves sinapisés; ils réagissent vivement sur l'œil malade qui s'échauffe encore plus : à diverses reprises, sangsues à la tempe, à l'apophyse mastoïde droite, sur la face interne de la paupière inférieure, vésicatoires à la nuque, au bras droit, et cependant la phlogose ne cesse de s'accroitre : abcès dans les lames de la cornée, ulcères subséquents. La malade est obligée de vivre dans une alcove obscure, son œil la fesant souffrir au contact de la lumière et des topiques les plus doux. On rejette ces accidens sur son tempérament, on essaye le jus de cresson, le fer, les sirops dépurants : puis lassé, on pense à un séton à la nuque. Consulté alors, je fais appliquer, à peu de jours d'intervalle et en deux fois, soixante sangsues aux malléoles; pédiluves tièdes, hémorrhagie abondante. Puis j'insiste sur les pédiluves, simples le plus souvent, quelquefois alcalins; tête peu couverte, boissons rafraîchissantes, eau de Sedlitz une fois la semaine. Un mois passe et la malade supporte un jour modéré. Dès lors, en produisant par d'autres applications de sangsues à l'anus, à la vulve, aux malléoles, une sorte de mouvement fluxionnaire, la guérison s'établit bien : on pratique des onctions avec la pommade de Desault pour éclaircir trois cicatrices qui obscurcissaient la cornée et qui ont été résorbées.

L'utilité des saignées, loin de l'œil affecté, quoique longtemps méconnue, fut cependant indiquée, dans ce cas, par la coïncidence d'un léger affaiblissement de l'ophthalmie avec l'éruption menstruelle.

Le mauvais choix des premières émissions de sang et au début la mollesse du traitement tenaient sans doute à cette présomption qu'un mal d'yeux si rebelle émanait de la cachexie humorale. Dans

l'observation qui va suivre, c'est l'âge avancé qui fait à tort persister longtemps dans des applications de sangsues autour de l'œil phlogosé.

Une rentière, de soixante-six ans, à poitrine humide, fut atteinte, en Février 1823, d'une double ophthalmie peu considérable du côté droit, plus marquée de l'autre : eau de Goulard, froide, sangsues à la tempe gauche. Le lendemain, œil droit net, œil gauche plus injecté que la veille et douloureux : cet effet inattendu indiquait la supériorité de l'évacuation de sang à distance de l'engorgement inflammatoire ; car l'ophthalmie gauche que les sangsues auraient du diminuer avait augmenté, tandis que l'œil droit était délivré. On n'en tint compte ; et par trois reprises sangsues à cette tempe, au-dessous de la paupière inférieure, le plus près possible de l'œil affecté : aussi ramollissement, puis abcès et ulcérations de la cornée ; hypopion. Vésicatoires à la nuque et aux bras, suppurations forcées, douloureuses, qui sont impuissantes, qui font même avancer cette désorganisation. Enfin malgré l'âge de la malade et malgré le dépérissement que la souffrance, l'insomnie et tant de tentatives infructueuses avaient occasioné, on se décide, dans une consultation, pour trente sangsues aux malléoles ; on en réapplique autant, quelques jours après. Une forte hémorrhagie s'ensuit, et la plupart des piqûres se convertissent en petits phlegmons que l'on couvre de cataplasmes. La circulation capillaire de la conjonctive recouvre de l'aisance, et deux paquets de vaisseaux variqueux, en forme de ptérigions, s'atténuent et disparaissent. Les végétations de la cornée s'affaissent, ses ulcères se cicatrisent, le pus de l'hypopion se résorbe. Tant de désordres qui présageaient la rupture de la cornée, se réduisent, en dernier lieu, à un défaut de transparence qui n'empêche pas cependant la perception de la lumière et des objets volumineux. Par la suite et d'année en année, la cornée s'est éclaircie ; seulement l'œil est resté un peu amaigri.

Une dame, de même âge, qui avait l'œil gauche enflammé depuis six semaines, y éprouva tout à coup une sensation extraordinaire de rupture avec bruit et sortie de liquide. Je trouvai la cornée ramollie et déchirée par le milieu. On s'était toujours borné aux seules saignées locales dans les ophthalmies dont cette malade avait été fréquemment atteinte.

Les enfans prennent souvent des fluxions aux yeux, qui dégénèrent en ophthalmies. On les néglige ou on ne les traite que par des sangsues aux tempes; et les cornées se couvrent d'ulcères, les paupières se joignent et suppurent. Il faut dès-lors un système suivi de saignées révulsives quand on le peut, ou le séton à la nuque et les purgatifs, quand le petit malade est trop affaibli.

Dans une soirée de printemps, un enfant est tiré de son lit et tenu sur une fenêtre; le lendemain il ne peut ouvrir l'œil droit. Des larmes brûlantes, des élancemens surviennent, le malade pleure, se frotte les paupières et fuit le jour. Cette ophthalmie croît rapidement, on multiplie des sangsues à l'entour, on applique des vésicatoires aux bras et à la nuque, moyens qui augmentent le premier la fluxion locale, les autres l'éréthisme nerveux. La conjonctive se sillonne en tout sens de vaisseaux variqueux, la chambre antérieure de l'œil se remplit de pus, la vision est détruite; en même temps chaleur de peau, vitesse du pouls, rougeur de la langue, soif ardente, urines briquetées. Je fis saigner cet enfant du pied, appliquer des sangsues aux malléoles, envelopper les jambes de cataplasmes, prendre des bains tièdes, la tête couverte de linges imbibés d'eau froide; je purgeais, deux fois la semaine, avec soixante et quinze centigrammes de calomel. En un mois, le pus était résorbé aux trois-quarts et l'œil éclairci. Donner issue au pus par l'incision de la cornée eut entrainé la fonte de l'organe, cette pratique étant ainsi que je l'ai vu, toujours funeste au milieu de la turgescence

inflammatoire de l'œil. Ambroise Paré, pourtant, assure avoir fait, à l'imitation de Galien, *vacuation de cette matière purulente, en incisant la cornée avec heureuse issuë*. Richter, Scarpa, Beer et Lawrence repoussent cette opération.

J'ai rencontré des suppurations internes même dans les deux yeux, sur d'autres enfans; je les ai guéris de la même manière, le calomel venant toujours en aide aux saignées révulsives, purgeant et fesant saliver. Souvent on avait commencé par des sangsues autour de l'œil malade, dans l'oubli ou l'ignorance que si cette évacuation de sang manque son but, la phlogose s'en accroit. Cullen scarifiait et ventousait les tempes et même coupait les vaisseaux gonflés de la conjonctive, pour obtenir ce plein dégorgement que les sangsues ne lui procuraient pas toujours : il n'y réussissait pas mieux. La saignée du pied, considérable, et dès le début, arrête si bien les ophthalmies qui commencent avec gravité que je ne comprends pas l'obstination que mettent les médecins à les traiter par des sangsues aux tempes. A peine s'ils pensent à d'autres moyens, quand l'œil est menacé par le progrès du mal.

Quant aux phlogoses de l'oreille, si plusieurs s'amoindrissent ou cessent après la saignée locale, les autres semblent en acquérir plus d'intensité.

Inflammations aiguës de l'oreille que des saignées locales augmentent et que la saignée révulsive arrête promptement. — Un soldat du huitième régiment souffre beaucoup de l'oreille droite, il y éprouve un sourd bourdonnement; le pouls bat fort et vite, la chaleur interne est intense; saignée du bras sans effet; quinze sangsues autour de l'oreille. Douze heures après qu'elles sont tombées, toute l'oreille devient rouge, tendue, luisante; la douleur est intolérable, elle augmente encore, le lendemain. On ouvre la saphène, le sang coule jusqu'à défaillance, la résolution de la phlogose suit presque immédiatement.

Une colporteuse qui avait dépassé l'âge critique et dont les hémorrhoïdes fluaient de temps à autre, s'arrête à l'hôpital, surprise par un coup-d'air. L'oreille était chaude, gonflée, érysipélateuse, avec des élancemens dans le crâne et dans l'œil. On la couvre d'un cataplasme, on l'oint de graisse belladonnée, on y applique quarante sangsues; la douleur et la congestion empirent aussitôt. Vingt sangsues à l'anus et l'exposition du siége à la vapeur de l'eau chaude durant plusieurs heures, font au-contraire fléchir ces accidens.

Dans les angines, j'ai aussi couvert de sangsues le cou de beaucoup de malades, et la phlogose n'en a pas moins marché. Souvent même, l'amygdale s'engorge d'autant plus que l'on insiste davantage sur ce mode d'évacuation sanguine. Cette glande devient alors le centre d'un abcès que la saignée révulsive aurait prévenu.

Les angines sur-aiguës qui se font gangréneuses, dépendent quelquefois de l'engorgement démesuré de la partie enflammée: eh bien! les sangsues que l'on prodigue encore autour du cou, ne me semblent pas étrangères à de si funestes progrès. Au lieu de détourner le sang, elles secondent son mouvement fluxionnaire.

Angine qui devient gangréneuse, malgré de nombreuses saignées locales. — Un jeune paysan mourut à l'hôpital d'une inflammation grangréneuse de la gorge: on l'avait saigné du bras, et puis on avait appliqué beaucoup de sangsues au-dessous de la mâchoire, quoique l'engorgement, la difficulté d'avaler et la somnolence s'accrussent chaque fois. Il avait la bouche béante, la langue gonflée et la respiration sublime; il était livide, insensible et bavant; il rendait l'urine sans le savoir.

Lorsque son cadavre fut ouvert, les hémisphères cérébraux parurent criblés d'une infinité de gouttelettes sanguines, les méninges, les sinus et les troncs principaux gorgés de sang.

Les tissus sous-maxillaires étaient remplis d'ecchymoses qui s'étendaient des piqûres des sangsues aux parties mortifiées ; les amygdales, le voile du palais, le larynx étaient couverts de plaques grises, épaisses, imbibées de sucs, la trachée de couleur vineuse était obstruée de mucosités écumeuses et puriformes.

Si de nombreuses tentatives de défluxion sanguine immédiate n'ont pas produit de tels désordres, elles ne les ont certes point empêchés. Les symptômes ayant toujours augmenté après leur emploi, n'aurait-on pas quelque droit de les regarder comme ayant nui ?

Angine qui croît malgré des saignées locales et qu'une métrorrhagie emporte. — Une ouvrière en soie, de vingt ans et sanguine, entre à l'hôpital dans le mois de Janvier 1823 : elle a le pouls fréquent, la face rouge, les amygdales gonflées, elle respire par le nez et avale difficilement. Sangsues au cou; insomnie, agitation, urines rares et briquetées : seconde application de sangsues plus considérable que la première et suivie d'un écoulement très-copieux ; et néanmoins le voile du palais se sillonne de vaisseaux distendus et se déjette en avant, la déglutition ne se peut, la respiration est sifflante, la bouche entr'ouverte, la malade dans la somnolence, le pouls bat avec force et très-vite. Dans la nuit un flux utérin se déclare avec une brusque violence, il dure quarante-huit heures, affaiblit tout de suite et fait bientôt cesser cette esquinancie.

Sur trois-cents malades atteints, dans l'espace de cinq années, d'une angine épidémique, Bianquin reconnut que les sangsues appliquées sur l'endroit malade, soit en petit, soit en grand nombre, ne procuraient pas le moindre avantage, tandis que la saignée, plusieurs fois répétée, était toujours suivie de succès. Chaque saignée était de cinq cents grammes ; Bianquin fut forcé dans un cas d'ouvrir dix fois la veine.

Ces faits donnent une idée assez juste de ce qui se passe dans

les affections dont l'œil ne peut directement apprécier la marche. Ils enseignent l'efficacité des saignées révulsives employées à propos et le danger des saignées locales pratiquées à contre-temps.

Céphalalgies plus ou moins intenses, insuccès des saignées à la tête, utilité des saignées éloignées. —Une femme a peur, et ses règles se suppriment : elle est prise d'un grand mal de tête avec élancemens au front et bruit dans les oreilles; la sensibilité des yeux lui fait resserrer les paupières, la peau est chaude, le pouls fréquent; inappétence et altération. On applique des sangsues aux tempes; quoique les piqûres fluent beaucoup, la céphalalgie augmente et s'accompagne d'étourdissemens momentanés qui vont jusqu'à la syncope. Je fais mettre vingt sangsues à la vulve, les règles reparaissent, et la céphalalgie que la saignée locale avait aggravée, s'évanouit.

Un paysan, après avoir fauché son pré par un soleil ardent et le front couvert d'un simple mouchoir, rentre chez lui avec une grande pesanteur de tête. Il ne rêvasse et ne déparle pas de la nuit, on lui pose des sangsues derrière les oreilles; il passe la journée dans la somnolence et prend, le soir, un pédiluve avec de la moutarde. L'excitation cérébrale s'accroit, délire et tressaillement pendant le sommeil. On porte cet homme à l'hôpital où la saphène est largement ouverte. L'éclat des yeux, le resserrement de la pupille, les spasmes de la face, la loquacité, la raideur et la vivacité du pouls qui fesaient craindre une encéphalite, cessent promptement.

Un magistrat était sujet à des migraines dont il ne pouvait se débarrasser par des sangsues au cou, aux tempes ou aux apophyses mastoïdes. Je lui conseillai de les placer alternativement aux malléoles et à l'anus et de recourir à la saignée du pied. Il le fit, et insensiblement cette habitude fluxionnaire disparut.

Il éprouva, un jour, à la suite de quelques inquiétudes, une attaque nerveuse avec résolution des membres, écume à la bou-

che, gonflement et déchirure de la langue, perte de connaissance, urines involontaires. On mit encore des sangsues derrière les oreilles et le long des jugulaires; il y avait six heures que les piqûres fluaient et que le paroxisme durait, lorsque je fis ouvrir la saphène. Cette saignée fut suivie de décoloration de la face, d'un grand sentiment de faiblesse et d'une détente que des sangsues à l'anus augmentèrent.

Ces simples observations montrent déjà que les effets de la saignée ne se limitent pas à diminuer la masse du sang, à en calmer l'orgasme, à soulager ainsi indirectement les organes engorgés, mais qu'ils varient en raison de la manière dont on pratique cette évacuation. Ceci, quoique moins net, mérite cependant d'être étudié, puisque des accidens peuvent succéder à l'emploi intempestif de la saignée très-rapprochée du siége de la maladie; ainsi poursuivons.

Fièvre cérébrale, insuccès de la saignée du bras et des saignées capillaires de la tête, guérison par l'ouverture des saphènes. — Un homme du port est apporté à l'hôpital, ayant le cerveau très-embarrassé depuis une semaine. Il délire le jour, il rêvasse la nuit, il ne peut sortir la langue qui est rouge, sèche et tremblante, il urine sans le sentir. On l'avait saigné du bras, on avait appliqué des sangsues en quantité au cou et à la tête, on lui tire du sang par la jugulaire, et tout cela vainement. Le pouls conservait de la dureté, l'œil brillait, la pupille était resserrée; il y avait soubresauts des tendons, mussitation, fuliginosité des dents, tympanite considérable, je fais piquer les saphènes. Le sang coule sur le lit en nappe et abondamment: le délire s'adoucit, les pupilles se dilatent, puis la langue se nettoie et le ventre s'abaissse.

Cette dernière saignée, succédant aux précédentes, aurait-elle suffi pour compléter la déplétion que celles-ci n'avaient qu'insuffisamment produite, et serait-ce la seule et vraie raison

de son efficacité? Mais pourquoi les autres saignées n'avaient-elles pas même instantanément affaibli de si graves accidens, pourquoi ne les avaient-elles pas empêché de s'accroitre? L'effet de la saignée du pied fut au contraire soudain et décisif, comme en toute révulsion appliquée à propos.

Fièvres cérébrales développées au milieu des mêmes conditions d'âge, de tempérament et de causes: l'une qui ne guérit pas est traitée par la saignée du bras et par d'autres évacuations sanguines encore plus rapprochées de la tête; l'autre est traitée et guérie par les saignées révulsives. — Au mois de Juillet 1822, je vis périr dans la stupeur, le délire, l'abattement adynamique que Cullen nommait apoplectique, une fille de dix-neuf ans, désirant un mariage que ses parens lui refusaient. Elle s'était portée à des actes de désespoir; puis elle avait été prise de douleurs de tête pertérébrantes, de mouvemens convulsifs, de rire sardonique; le ventre tendu, la respiration haute, le pouls fréquent, la peau tantôt chaude, tantôt froide, la figure rougissant et pâlissant alternativement. Cette malade était enfin tombée dans un état de propos délirants, de coma-vigil. On la traita par la saignée du bras, par des sangsues à la téte et au cou; à la suite de ces évacuations, des dernières plus particulièrement, les symptômes empirèrent. Elle périt, le huitième jour, avec le pouls encore ample et assez plein, mais plongée dans un assoupissement invincible. La veille de sa mort, malgré son mutisme et sa surdité, son œil fixe et hagard, malgré les soubresauts des tendons, la carphologie, les déjections involontaires, j'applique aux cuisses des ventouses scarifiées qui donnent beaucoup de sang. La sensibilité est tellement éteinte que la mourante ne pousse pas un cri, ne remue pas les jambes.

Ce même été, une autre fille, paysanne jeune et sanguine, ayant, comme la précédente, des peines d'esprit et travaillant aux champs par un temps très-chaud, est saisie d'un grand

mal de tête, d'étourdissemens, d'une soif ardente et d'une forte chaleur à la peau. Elle ne peut se tenir sur ses jambes, elle voit double, ses parens la mettent au lit et lui donnent de la tisane. Ils la portent ensuite à l'hôpital, sans lui avoir fait de remèdes; et cependant mussitation et rêvasseries, pupille gauche dilatée, la droite resserrée et semblable à un point noir, spasmes fugitifs des muscles de la face, urines et évacuations alvines involontaires, plaques violacées aux coudes, au sacrum et aux trochanters. Je prescrivis une saignée du pied, les traits du visage se détendirent et les pupilles s'équilibrèrent, il y eut des momens de lucidité, mais le lendemain dans la soirée, le délire reprit avec violence et la nuit se passa en cris, en chants, en mouvemens de fureur; les saphènes furent encore largement ouvertes, le matin, et le soir trente sangsues appliquées à la vulve. Cette fille perdit beaucoup de sang par cette voie; aussi l'insomnie, l'agitation délirante des nuits et la raideur des membres ne tardèrent pas à faiblir, les fonctions du cerveau et du ventre à se régulariser.

Des faits analogues se rencontrent en nombre pour le médecin d'hôpital, dès qu'il le veut; aussi je n'en produis pas d'autres. Mais j'en conclus que si la saignée rapprochée de l'organe affecté peut suffire quand les symptômes ne sont pas intenses, elle n'est pas cependant, même alors, toujours exempte de danger.

Et lorsque la fluxion inflammatoire se manifeste avec plus d'énergie, la saignée locale est souvent funeste au début, la révulsive seule avantageuse.

Celle-ci devient d'une nécessité impérieuse, dès qu'un organe qui importe autant que le cerveau, est fortement compromis.

Quand l'inutilité ou les mauvais effets de la saignée locale prennent de l'évidence, les forces se soutenant, la mort parût-elle prochaine, la saignée révulsive offre encore des chances au

praticien. Si les saphènes ne coulent pas, on pique les branches de l'artère pédieuse.

Fièvres cérébrales qui ne s'atténuent pas après la saignée de la temporale et que la saignée du pied fait se résoudre. — En Février 1824, on porte à l'hôpital un ouvrier qui pisse sous lui, qui crie, chante et déraisonne sans relâche. On lui avait appliqué des sangsues aux apophyses mastoïdes et donné des potions calmantes. Sa face se couvrait par momens de vives rougeurs, puis pâlissait, sa mâchoire et ses mains tremblaient, la langue était sèche et rétractée, l'abdomen tendu, le pouls petit, fréquent, inégal, le coucher en supination : saignée de la temporale. L'œil qui était fixe ne perd pas de son immobilité; plus tard la pupille se cache sous la voûte de l'orbite. Quelques jours après, saignée aux malléoles, elle est suivie d'un sommeil sans rêvasseries ; puis le délire et la somnolence diminuent. Le ventre s'ouvre et s'affaisse, le malade boit sans peine et retient son urine, des sueurs grasses s'établissent. Il recouvre sa raison et mange vers la fin du second septénaire.

Un charron se plaint de dégoût, de mal de tête, de lassitude : un grand abattement et la fièvre surviennent bientôt. Il urine difficilement, dort d'un sommeil interrompu et veut pourtant rester toujours couché ; son ventre se gonfle, sa langue se sèche et rougit ; par momens raideurs tétaniques, pupilles resserrées et bruits dans les oreilles. On saigne par la temporale; mais la confusion, la lenteur des idées et l'énervation musculaire persistent et même augmentent. Par la suite, la tête achève de se troubler ; la carphologie, les soubresauts des tendons, le prolapsus du corps aux pieds du lit, la somnolence témoignent aussi de cette aggravation. Je fais alors grandement ouvrir la saphène et appliquer à plusieurs reprises sur les cuisses, des ventouses scarifiées qui tirent beaucoup de sang. Le délire et l'assoupissement perdent de leur continuité, les spasmes cessent,

la déglutition, se fait mieux, le pouls qui était obscur, dur et irrégulier, se relève et se règle. Enfin des sueurs et des urines bourbeuses jugent cette maladie.

Au demeurant, l'âge, le sexe, le type de la fièvre concomitante n'altèrent pas le principe de pratique que je développe à l'aide de ces observations.

Fièvre cérébrale sur des enfans, guéries, les unes, par des saignées révulsives tout d'abord employées, les autres par ces mêmes saignées, mais succédant à des émissions sanguines locales impuissantes. — Le fils d'un chef de bureau, âgé de sept ans, pâle et maigre, mais vivace, est pris soudain d'une céphalalgie qui lui arrache des larmes, et que le moindre jour augmente. Il vomit quelques phlegmes, sa langue est blanche, pointillée de rouge, sa peau chaude, son pouls battant cent-cinquante fois par minute : pédiluve et cataplasmes qui enveloppent tout le pied, décoction de gramen, petit-lait et lavement. Ce régime tempérant calmait la fièvre et la douleur, lorsque, le troisième jour, après une nuit tourmentée et passée dans des rêvasseries, le mal de tête reparait avec violence. Je tire trois-cent-vingt grammes de sang par la saphène ; ce qui rafraîchit immédiatement la peau, ralentit et abaisse le pouls, soulage et décharge la tête. On insiste sur les délayans et sur les cataplasmes. Les jours suivants, le malade est affaissé, mais sans fièvre et sans souffrir, même lorsqu'il remue la tête. La convalescence ne tarde pas.

Un petit garçon avait eu, dès le troisième mois de sa naissance, une congestion cérébrale, marquée par l'insensibilité, la somnolence, le tremblottement des paupières et le refroidissement de tout le corps à l'exception de la tête qui était rouge et gonflée. Une sangsue derrière les oreilles et des cataplasmes saupoudrés de moutarde sur les jambes avaient arrêté assez rapidement cet état qui se reproduisit, un an plus tard, sous

la forme d'une fièvre tierce et que des sangsues aux chevilles et le sulfate de quinine emportèrent. Cet enfant vif, ardent, à figure colorée, jouissait d'une forte santé; seulement il avait de fréquens coryzas, il était enchiffrené six jours de la semaine sur sept; l'intérieur de ses narines était d'un rouge intense qui augmentait souvent, devenait visible au bord des ailes du nez et présageait alors l'agitation dans le sommeil, ou l'assoupissement, l'inquiétude, le dégoût.

A l'âge de trois ans et demi et dans le mois de Juin, cet enfant est tout-à-coup saisi de frissons, de perte de connaissance, de stupeur. Il cesse de parler, gémit sourdement, tient ses yeux fermés, son ventre se météorise. Le lendemain ces symptômes semblent adoucis et l'enfant ne se plaint que du mal de tête, mais ils reparaissent à midi, avec plus d'intensité, précédés encore d'un frisson. L'assoupissement, l'abattement musculaire, la fréquence et la petitesse du pouls deviennent si considérables, que je fais pratiquer tout de suite une saignée du pied, de deux-cent-soixante et dix grammes; sur le soir, les rougeurs et les spasmes de la figure, l'occlusion des yeux, les tressaillemens involontaires diminuent. Le sixième jour, l'enfant urine beaucoup moins sous lui, il a de longs momens de raison, il boit facilement; il avait eu des sueurs abondantes, ses paroxismes s'étaient amoindris et n'avaient plus affecté de marche régulière. La guérison fut complète, le douzième jour; elle se fit par progrès mesurés mais évidents, qui commencèrent immédiatement après la saignée.

Le fils d'un notaire, âgé de quatre ans, court, ramassé, pléthorique, trop bien nourri pour son âge, emporté, devient décidément malade de la tête, après plusieurs attaques éphémères de congestion cérébrale. Il se réveille en sursaut, dort d'un sommeil troublé, tombe bientôt dans l'assoupissement et les rêvasseries. Le jour lui fait fermer les yeux, et lorsqu'on écarte

les paupières, les pupilles apparaissent comme un point noir. Si on éveille l'enfant, si on lui présente à boire, il crie et grince des dents, le pouls est dur et fréquent, la peau chaude et d'une sensibilité douloureuse, la céphalalgie vive, la respiration haute, le ventre tympanisé. On saigne au pied, on applique des sangsues aux gras des jambes et à l'épigastre. Ces émissions sanguines, toutes révulsives et considérables, pâlissent le malade, calment ses angoisses, abaissent son pouls, changent peu-à-peu sa somnolence en bon sommeil, le délivrent de ses rêvasseries, de son délire, de l'excitation des yeux et de la peau et amènent la convalescence.

Sa fièvre fut précédée d'une surdité et accompagnée d'une toux catarrhale qui avaient déjà paru dans les autres indispositions de l'enfant et qui s'effacèrent lentement.

Un petit manœuvre est porté à l'hôpital, inquiet, rêvassant, altéré, s'épuisant en efforts pour se lever, pâlissant et mal à l'aise dès qu'il est debout. On pose au dessous des oreilles des sangsues qui coulent beaucoup. La somnolence se convertit brusquement en un profond coma; par momens mussitation, yeux fixes, bouche écumante, carphologie, soubresauts des tendons, sens anéantis, pouls petit et dur. Cet enfant urine sous lui, ses membres sont raides et ses mains contractées sur le pubis. On ouvre la saphène, et le soir le coma n'est plus que de la stupeur, les lèvres retiennent la salive, le pouls s'élargit. Ce furent les présages de la convalescence.

Une petite fille de dix-huit mois, vive et forte, à qui deux fois on avait mis des sangsues aux tempes et aux apophyses mastoïdes, mourrait d'une hydrocéphale aiguë. Pouls petit, inégal, presque filiforme, rougeurs momentanées de la face, dilatation excessive de la pupille, œil immobile, brillant et chassieux à la fois, coma non interrompu, sensibilité éteinte au point que la première levée des vésicatoires ne fut pas sentie : six sangsues

vigoureuses aux malléoles, trois de chaque côté; après leur chute et durant plusieurs jours cataplasmes très-chauds sur les jambes. L'hémorrhagie fut abondante et suivie de la diminution du coma; puis la malade souffrit au pansement, parut se réveiller et être sensible à la voix de sa mère. Le quatrième jour, la connaissance se rétablit et il n'y eut plus que de l'étonnement au moment du réveil, des cris et des rêvasseries durant le sommeil. L'enfant ayant été très-affaiblie et les centres nerveux fortement atteints, la convalescence fut longue, et pendant sa durée, la colonne épinière se déjeta à droite vers sa partie moyenne. La constitution de l'enfant s'est énergiquement développée.

Les médecins ne rapportent plus à la présence des vers l'hydrocéphale et la fièvre cérébrale des enfans, et ils font bien, l'état vermineux n'étant qu'une complication, même d'une importance très-secondaire. Mais si les anthelmintiques sont négligés, les sangsues à la tête sont mises avec beaucoup d'irréflexion, et souvent la fluxion devient plus grave, l'épanchement séreux plus prompt. En bien des cas, mieux vaudrait ne rien pratiquer; la congestion livrée à elle-même n'atteindrait pas toujours le degré où l'entraîne ce secours inopportun.

Convulsions; insuccès des sangsues à la tête. — Un enfant de quinze mois se refroidit, il est pris de convulsions vives et subites. On pose, en arrière des oreilles, des sangsues, leurs piqûres coulent beaucoup; et néanmoins immédiatement après cette application, les convulsions s'accroissent, quoiqu'elles se limitent aux membres droits, qui sont, dès cet instant, secoués violemment et sans interruption. Le quatrième jour, l'enfant cesse de vivre, la bouche déformée et pleine d'écume, les yeux ternes et fixés au sommet de l'orbite, le corps couvert de vésicatoires.

La maladie n'avait pas paru augmenter jusqu'aux sangsues, mais à peine furent-elles tombées, que l'engorgement cérébral

marcha avec plus de rapidité. Puis les accidens nerveux redoublèrent et la mort ne tarda pas. J'ai vu souvent mourir, dans des alternatives de coma et de convulsions, de gros enfans à qui on ne fesait, pour toute émission sanguine, qu'appliquer des sangsues aux tempes ou aux apophyses mastoïdes. Quelquefois les symptômes empiraient tellement après chaque application que les mères en faisaient et en communiquaient la remarque.

Dans le nombre des arachnoïdites que rapportent Parent du Chatelet et Martinet en leur monographie, on en compte onze qui se terminèrent défavorablement et qui avaient été principalement traitées par l'application des sangsues à la tête. Aussi ces auteurs préfèrent-ils à ce moyen la saignée du pied, abondante et jusqu'à défaillance.

Convulsions arrêtées par les saignées révulsives. — Une fille de six ans, mange des cerises en quantité, vomit abondamment et tombe en des convulsions qui sont remplacées par de l'assoupissement quand elles se ralentissent. Lorsqu'on la secoue, elle mord, elle déchire et pousse des cris de colère : pouls petit et de cent-trente pulsations, quoique la température de la peau ne se soit pas élevée. Le premier mobile de si grands désordres émanait des voies gastriques ; mais le cerveau s'était tellement affecté que de là seulement devaient dériver les indications. Aussi la saignée du pied est-elle pratiquée ; les convulsions s'éloignent, faiblissent et durent moins, l'irascibilité de la petite malade diminue. On applique aux malléoles douze sangsues qui donnent considérablement : la figure pâlit, les convulsions se changent en de simples tressaillemens, la stupeur et la fièvre passent. Les délayans et un peu de manne font le reste.

Dans le mois de Décembre 1827, la fille d'un médecin, forte, grasse, colorée, âgée de trente mois, était oppressée et toussait beaucoup, lorsqu'elle frappe de la tête, en tombant sur le parquet. Le lendemain elle est morne, elle s'assoupit et fuit la

lumière. Le soir, soudaines et violentes convulsions des membres et des yeux qui durent vingt minutes et qui sont suivies d'une stupeur profonde, avec perte de connaissance et de sensibilité. Les cornées portées sous la paupière supérieure, agitées de petites oscillations continuelles, s'obscurcissent. L'œil gauche, traversé par quelques vaisseaux rouges et très-engorgés, est humide; l'enfant gémit, ne peut desserrer les dents, ni avaler, son pouls bat vîte et se fait très-petit. Sans retard, nous piquons la saphène, puis la temporale; chaque piqûre ne fournit que cinquante grammes de sang. Vingt-quatre sangsues sont appliquées aux mollets: elles achevaient de se remplir et de gonfler que l'enfant devint froide et blême, qu'elle bailla, ouvrit les yeux et éprouva ces maux de cœur qui devancent la lipothymie. Celle-ci eut lieu en effet et dura, de dix heures à minuit. Après avoir fait tomber avec du sel les sangsues qui étaient énormes, nous tînmes pendant tout ce temps, avec la main, les jambes serrées et garnies d'amadou. La malade but, parla, ses yeux s'éclaircirent et se tranquillisèrent, ses lèvres reprirent même un peu de couleur, puis elle s'endormit d'un bon sommeil.

La saignée aux jambes qui enleva si promptement une congestion cérébrale dont la mort ou la paralysie eut été la suite, calma la toux et mit fin au catarrhe.

La nature inflammatoire de ces convulsions était évidente, le traitement fut simple, énergique et décisif. La moutarde et les vésicatoires, le calomel et les huiles purgatives n'auraient pû réussir; ces moyens auraient même nui à un enfant de si forte santé. Si nous appliquâmes un grand nombre de sangsues proportionnément à son âge, c'est que nous voulions obtenir et très-promptement une hémorrhagie jusqu'à défaillance, sûrs de la maitriser, dès que cela nous paraitrait nécessaire.

Une primipare, bien constituée, âgée de vingt-trois ans,

catarrhisée et toussant depuis six semaines, accouche, en Mars 1828. Sa délivrance est suivie de convulsions avec perte momentanée de la connaissance et écume à la bouche; ces convulsions sont bientôt remplacées par un coma profond. Les sens s'éteignent, l'insensibilité devient générale, la bouche se déforme, il en découle une bave épaisse ; serrement des mâchoires et déglutition impossible, yeux ternes, larmoyants, agités de petites et rapides oscillations, pouls plein et fréquent, sueur grasse et chaude; les lochies ne sont point interrompues. Après douze heures d'un si fâcheux état, cette femme est saignée largement, et le soir je fais mettre vingt sangsues à la vulve. Chacune de ces émissions sanguines atténue la congestion cérébrale. Le lendemain, la malade a repris ses sens, il ne lui reste que de la stupeur qui s'efface de jour en jour. Quant au catarrhe pulmonaire, il décline aussitôt; la toux devient grasse, moins fréquente et plus facile.

Ici, les vidanges, quoique copieuses, ne suffisent pas à affaiblir l'engorgement cérébral; leur sortie lente, uniforme et mesurée, ôtait toute puissance à leur action; il fallait une déplétion qui produisit comme subitement une sorte de vide dans des vaisseaux aussi embarrassés que ceux de l'encéphale. Ce fut d'après cette puissante considération que fut décidée la saignée. Elle fit promptement ce que ne pouvaient les lochies, et loin d'en contrarier l'écoulement, en assura la durée. Car la saignée fit se résoudre une congestion morbide qui, par ses progrès, aurait suspendu le travail utérin et par conséquent les lochies.

Les convulsions, la somnolence et l'insensibilité dépendaient primitivement, en ce cas, de l'affection pulmonaire, comme le délire des pneumonies. Seulement la congestion était plus passive, le sang n'étant point enflammé. Il n'y avait point encore de mouvement de désorganisation, fortement établi ; et c'était une chance heureuse.

Dans une rencontre à peu-près semblable, auprès d'une femme en travail, frappée de convulsions suivies d'apoplexie, Barthèz voulait qu'on prescrivit des emménagogues, entr'autres l'extrait de rhue, délayé dans des eaux spiritueuses. Deux saignées que Portal et les autres médecins consultants firent pratiquer, délivrèrent la malade. La mort ou du-moins l'hémiplégie eussent résulté de l'application des conseils de Barthèz.

Cette prééminence de la saignée révulsive sur la saignée locale m'a souvent frappé. Ainsi, lorsque j'ouvrais la basilique, ou que je mettais nombre de sangsues à la tête, trouvant cela plus commode que de piquer la saphène, je perdais par cela seul peut-être, des malades atteints de fièvres ataxiques ou convulsives. C'est à cette observation répétée que je dus de pratiquer, dans les cas graves, la saignée du pied. Elle portait en elle-même sa raison d'efficacité; elle guérissait par sa vertu propre, et non par ce que, succédant à d'autres saignées, elle devait nécessairement juger une maladie affaiblie.

Voici encore quelques faits où cette puissance de la saignée révulsive apparaitra dans tout son jour, et où l'on ne pourra pas dire de la guérison que le temps, qui est aussi un puissant agent thérapeutique, y a contribué.

Congestion cérébrale avec symptômes nerveux singuliers, guérie par la saignée du pied. — Au printemps de 1821, un médecin, âgé de cinquante ans, gras et sanguin, souffrait de la tête, depuis quelques jours, lorsqu'un matin, en faisant ses visites, il perd la mémoire. On le voit retourner dans des maisons d'où il sort, aller dans d'autres où on ne le demande pas, prescrire des remèdes qu'il a déjà commandés ; sa démarche est tremblante, incertaine, vague comme d'un homme étourdi par un commencement d'ivresse. Il rentre chez lui délirant et tient à sa femme les propos les plus étranges : face tantôt rouge, tantôt pâle, yeux brillants, immobiles, exprimant l'étonnement,

rire sardonique, tremblemens et rétraction de la langue, faiblesse des jambes, pouls petit, dur et serré. A toute question, ce malade donne pour réponse ce vers de Phèdre ; *lepidum caput, sed cerebrum non habet.* L'ouverture de la saphène me parait le vrai moyen d'arrêter de tels symptômes. Comme il y avait en ce moment des intermittentes pernicieuses, un autre médecin propose une application de sangsues le long des jugulaires et d'observer. Il comprit pourtant que cette saignée locale ne pourrait rien contre l'explosion d'un si grave délire et que même, dans l'hypothèse d'une fièvre pernicieuse, la phlébotomie chez un homme pléthorique, était de rigueur. Elle fut largement pratiquée et suivie d'un flux de larmes involontaire, abondant, avec sanglots, avec mouvemens convulsifs de la face ; sorte de crise qui se continua par une moiteur douce, grasse, onctueuse, dont le linge et les draps du malade furent mouillés. Sa convalescence ne se fit point attendre.

Si de l'étude de la saignée révulsive dans les fluxions cérébrales avec fièvre, on passe à l'examen des effets de cette saignée dans les hémorrhagies et autres affections de l'encéphale sans fièvre, on retrouve les mêmes phénomènes et non moins apparents.

Ainsi, des dispositions apoplectiques ne sont point contrariées par la saignée du bras et par des sangsues au cou ; souvent même après celles-ci, la face devient plus injectée, la tête plus lourde, la parole plus difficile, l'entendement s'obscurcit davantage. C'est que la déplétion immédiate que la saignée à la tête devait produire, est remplacée par une sorte de turgescence locale plus considérable. Les saignées révulsives affaiblissent au contraire, et même quelquefois, pour longtemps, l'insulte apoplectique.

Menaces d'apoplexie, succès des saignées éloignées de la tête. Un homme du monde, grand, nerveux, délicat, un peu bègue,

presque septuagénaire, ami de la bonne chère et des plaisirs, éprouvait depuis longtemps des fourmillemens dans le mollet gauche, si douloureux et accompagnés d'une telle pesanteur de tête, qu'il était obligé de sauter à bas du lit. Ces accidens éphémères reparurent à des époques très-rapprochées, et ce malade fut, un jour, surpris d'un tel engourdissement dans le côté gauche du corps qu'il entra dans une maison, où il voulut et ne put parler. Transporté chez lui, la parole lui revint, mais embarrassée, inintelligible, avec déviation de la commissure des lèvres, celles-ci couvertes de bave, la face gonflée et liquide, la jambe et le bras gauche alourdis et en commencement de paralysie. Soixante sangsues aux malléoles, trente de chaque côté, pédiluve subséquent, de trois heures de durée, dans lequel se fait une hémorrhagie considérable. Les symptômes de congestion et de compression cérébrales ne tardèrent pas à s'amoindrir. Par la suite, au printemps et en automne, ce malade qui devint octogénaire, vit ses membres gauches s'engourdir et sa langue s'embrouiller : il ne pouvait alors avaler qu'avec peine et goutte à goutte, il bavait beaucoup, et son œil était grandement ouvert et immobile. Chaque fois, l'ouverture de la saphène ou des sangsues à l'anus, aux gras de jambe, corrigeaient cette tendance apoplectique, qui finit par s'effacer entièrement. L'action de ces diverses sortes de saignées était d'ailleurs secondée par des purgatifs et des vésicatoires.

Le vingt Décembre 1830, un ancien officier, septuagénaire, grand, sec, célibataire, contrarié dans ses opinions les plus intimes par la révolution de Juillet, s'en occupant sans-cesse, est subitement atteint d'une grande faiblesse du côté droit avec engourdissement, avec tiraillement de la bouche à gauche et de la langue à droite. Il rêvasse aussitôt, balbutie, et les mots lui manquent. L'après-midi, saignée de quatre cents grammes par la saphène, pédiluve, potions stibiées par cuille-

rées ; le soir, lavement, seconde saignée de trois-cent-quarante grammes par la même veine, vingt sangsues à l'anus.

Le lendemain, la tête est plus calme, la parole moins obscure, la démarche moins incertaine, le bras se soulève un peu, la paralysie qui commencait diminue déjà. La potion émétisée est suivie d'un nouveau lavement ; des déjections alvines surviennent en quantité. Le quatrième jour, la fréquence et la dureté du pouls baissent, les paupières sont pâles et bouffies, la figure est moins déformée, le malade pisse librement et ne divague pas. Le huitième, il parle avec assurance, dort paisiblement, mange un peu de volaille et élève sa main au dessus de sa tête. Plus tard, il perdit la faculté de voir de l'œil gauche, mais ce ne fut que pour un petit nombre de jours.

La fille d'un horloger, âgée de vingt-trois ans, grasse, petite, colorée, était, depuis six semaines, tourmentée d'insomnie et de maux de tête, inquiète, colère, remuante, lorsque tout-à-coup sa bouche se déforme, la commissure des lèvres se trouvant entraînée à droite. En même temps, sa parole s'embarrasse, sa tête lui pèse, elle met, sans conseil, un vésicatoire au bras et prend un bain de pied. Le lendemain, l'œil gauche devient fixe et sa faculté visuelle diminue. La malade ne peut le fermer ; les paupières restent malgré sa volonté, très-entr'ouvertes et immobiles. Je fais aussitôt pratiquer à la cheville une saignée copieuse qui procure deux heures de sommeil. Le jour d'après, lavement et cataplasme saupoudré d'un peu de moutarde sur les pieds, eau de veau nitrée : puis, vingt-cinq sangsues aux gras de jambe, cinquante en tout : les piqûres fluent beaucoup et long-temps. Le cinquième jour, tisane purgative ; le quinzième, l'œil gauche se fermait aux trois-quarts, la bouche n'était presque plus déformée. La migraine, l'insomnie et l'irascibilité cessèrent après les émissions sanguines.

S'il y eut dans ce cas hémorrhagie cérébrale, elle dut comme celle dont Dance et M. Cruveilhier ont rapporté des exemples, se faire sur divers points, mais resserrée en de petits kistes : aussi le caillot fut-il promptement résorbé.

Insulte apoplectique, traitée sans succès par les seules saignées locales, et suivie d'hémiplégie. — Un maître d'hôtel, petit, sec, maigre, valétudinaire, toujours en mouvement de corps ou d'esprit, souffrait d'une forte migraine, depuis une ancienne chute, et s'appliquait à divers intervalles, des sangsues derrière les oreilles. Ces maux de tête ne diminuaient pas, et cet homme s'exténuait, lorsque servant à table, il tomba à la renverse, tout étourdi, et ne put se relever. Ce jour-là, à cause d'un repas de trente couverts qui se donnait, il avait été très-préoccupé, la téte pleine de bourdonnemens, la figure rouge et les jambes mal assurées. Sa bouche se déforma en quelques heures, pendant lesquelles il déraisonna, ou parut frappé de stupidité : en même temps, marche croissante de la paralysie du côté gauche, qui commença par la jambe et qui était complète, le lendemain. On se borna à une petite saignée du bras, à des sangsues aux tempes, La faiblesse du sujet ne permettait pas davantage, mais on aurait vraisemblablement mieux fait, en portant ces moyens loin du siége de la congestion.

L'habitude des saignées locales n'aurait-elle pas dans ce cas entretenu et accru la tendance à l'hémorrhagie du cerveau, et sous leur influence l'apoplexie ne se serait-elle pas ensuite préparée insensiblement ? Un mode différent d'émissions sanguines ne l'eut-il pas faite avorter ?

Apoplexie et paralysie guérie par les saignées révulsives. — Une femme robuste, après la cessation de ses menstrues, fut frappée d'une apoplexie caractérisée par la brusque et complète insensibilité des sens et de la peau, par un sommeil comateux, une respiration bruyante et stertoreuse. La bouche se

dévia, ne retint plus la salive, l'œil se fit immobile, l'urine coula inaperçue. Deux saignées du pied abondantes, des sangsues à la vulve et à l'anus dont les piqûres saignèrent quinze heures, dissipèrent d'abord la somnolence et rendirent la faculté d'avaler et d'articuler quelques mots. Un grand sentiment de faiblesse et la paralysie du côté gauche du corps se prolongea quelque temps, mais disparut ensuite petit-à-petit. A deux reprises et à distance de plusieurs années, cette femme, étant bien rétablie, fut frappée tout aussi violemment et parut, dans la dernière attaque, comme expirante pendant trois jours. Elle râlait bruyamment, bavait beaucoup, et sous ses paupières abaissées, l'œil était d'une fixité effrayante. Le danger fut encore chaque fois conjuré par deux fortes saignées aux malléoles, par des sangsues et en outre par des ventouses scarifiées aux cuisses. La paralysie des membres gauches et de la vessie se résolvait ensuite d'elle-même.

Un rentier, septuagénaire, grand et sanguin, né de parens morts apoplectiques, avait, depuis plusieurs mois, le cerveau embarrassé et perdait l'usage de la parole pendant quelques minutes, lorsqu'il fut frappé subitement de paralysie du côté gauche. Il était rouge, riant par mouvemens convulsifs, hébêté, bégayant à grand peine des mots inintelligibles, laissant tomber de ses lèvres déviées une bave épaisse, hors d'état d'avaler une goutte de liquide. Saignée de huit cents grammes par la saphène ; six heures après, trente sangsues à l'anus. Leurs piqûres donnent beaucoup, aussi la face se décolore et se désenfle rapidement. La faculté d'avaler, de tirer la langue et de parler se rétablit ensuite peu-à-peu ; les membres paralysés se raniment à leur tour. Cet homme vécut encore, nombre d'années, toujours menacé de la tête et la préservant par des sangsues au périnée ou aux gras de jambe, et par conséquent ne redevenant pas paralytique. Il s'éteignit, âgé de quatre-vingt-deux

ans, avec les jambes enflées et gangrénées, les six derniers mois de sa vie s'étant passés dans un état de stupeur voisin de l'imbécillité.

Le premier Novembre 1827, un meunier, âgé de soixante-et-douze ans, sanguin sans trop d'embonpoint, fut frappé de paralysie des membres droits ; ronflement, somnolence, dureté d'ouie, déglutition difficile, déformation de la bouche, les lèvres laissant filer une bave blanchâtre, les yeux ternes, les pupilles larges et immobiles, tous les sens et tous les mouvemens anéantis. Le pouls était plein et peu fréquent, l'urine copieuse et involontaire. Deux saignées du bras furent pratiquées et les membres inférieurs fomentés avec des linges imbibés d'eau bien chaude, saturée de moutarde. Peu de temps après la seconde saignée, la paralysie diminua, et le malade souleva les membres affectés, mais avec effort et avec beaucoup de lenteur. Plus tard, certains symptômes fâcheux comme le carus, la stupeur, s'aggravèrent ; la parole devint vague, rare, incohérente, mal-articulée, comme d'un homme qui bégaie en rêvant. La saignée du pied fut résolue et fournit cinq cents grammes de sang : puis trente sangsues à l'anus, qui donnèrent considérablement. J'obtins bientôt une prononciation plus nette, moins de gêne pour avaler, plus de liberté dans les mouvemens des membres paralysés ; le malade put tenir les yeux ouverts durant quelques minutes. Autre saignée par la saphène sur le membre opposé à celui qui avait servi. Plus tard, le malade qui boit sans trop de difficulté, prend des tisanes purgatives. Les effets de cette apoplexie s'effacèrent par la suite si bien, qu'il n'en resta qu'un peu de faiblesse dans le côté engourdi. La convalescence fut heureuse, mais longue ; l'âge du malade et le grand nombre de saignées qu'il eut à subir l'expliquent. Il a joui de tous ses sens et a beaucoup marché pendant encore dix ans.

Le vingt-quatre Juillet 1830, un garde-du-corps tombe de cheval, reste étourdi sur le coup, revient à lui et souffre, trois jours, d'une forte migraine et d'une espèce de courbature. Les journées de Juillet surviennent et le froissent ; il accompagne le Roi jusqu'à Cherbourg, le cœur gros, la tête fatiguée, par un temps très-chaud, au milieu des privations et quelquefois défaillant. Une gonorrhée qu'il avait se supprime, et de retour à Paris, il est frappé d'un coup de sang qui lui ôte la vue de l'œil droit, paralyse les muscles de cet organe, du côté correspondant de la face, et diminue dans cette partie la sensibilité de la peau. On saigne ce malade, et au bout de quelques mois il regagne ses foyers. L'œil droit était alors immobile, la pupille élargie et la paupière supérieure tombant aux deux tiers, le jeu de l'occipito-frontal, du surcilier, des élévateurs du nez et des lèvres totalement détruit, la bouche entraînée obliquement à gauche, la salive coulant involontairement : d'ailleurs calme du pouls, action des membres facile, intelligence nette ; toutefois cet homme paraît triste, rêveur, moins actif. Il dort beaucoup et d'un sommeil profond, lui qui avait une toute autre habitude. Une dartre pustuleuse occupe les sourcils et les mains, des chancres sont au gosier. La blennorrhagie n'ayant plus reparu, ces phénomènes et la paralysie de la face sont attribués à une infection syphilitique ; aussi douze frictions mercurielles que l'on alterne avec des bains mercurialisés par huit grammes de sublimé corrosif : plus tard solution de Weikard ; tout cela fut de peu d'effet.

Le malade m'est adressé par son médecin ; et aussitôt saignée au pied de huit cents grammes, suivie, le jour d'après, de trente sangsues au périnée. Leurs piqûres fluent tellement que cet officier tombe en syncope. On saigne une seconde fois toujours du pied et on revient aux sangsues soit à l'anus, soit aux chevilles, à quatre reprises, dans l'espace de six

semaines. Tous les dix jours, le malade se purge avec quatre grammes de pilules de Belloste ou avec l'eau de Sedlitz : il insiste sur des pédiluves et des lavemens, il boit des tisanes douces et nitrées. Par ces moyens et peu de jours après les premières évacuations sanguines, l'œil recouvre de la mobilité et la vision se rétablit, la paupière supérieure se relève, les plis du front reparaissent du côté affecté, la déviation de la commissure des lèvres se corrige. Des lotions sulfureuses et des douches de vapeurs guérissent les dartres des sourcils et de la main, en même temps que la paralysie s'affaiblit et que les ulcères du palais se cicatrisent. La cure devint parfaite.

Dans ces divers cas d'apoplexie décidée et dans les premiers temps de la paralysie subséquente, j'ai employé, de préférence et comme plus utiles, les saignées révulsives, veineuses et capillaires. Les anciens ne faisaient pas autrement et s'en trouvaient bien. Ces principes de traitement s'appliquent à la danse de S[t] Guy, à l'épilepsie, à l'hypochondrie, à l'hystérie, maladies dans lesquelles le cerveau souffre et s'altère souvent, d'après les recherches de Georget, Coste, Serres et Falret.

Epilepsie que des saignées dérivatives laissent persister, que des saignées révulsives arrêtent.—Un jeune paysan de Monteux, à front rétréci, à occiput évasé, à nuque large et courte, masturbateur, tomba en de fréquents accès d'épilepsie. La saignée du bras et répétée, les sangsues aux apophyses mastoïdes, en nombre et souvent, ne corrigeaient point cette disposition convulsive. La maladie datait déjà d'une année, lorsque cet épileptique me fut amené : en outre les accès étaient devenus plus longs et plus rapprochés. Je conseillai d'ouvrir les saphènes, tous les deux mois, d'appliquer dans l'intervalle des sangsues à l'anus, au périnée, au scrotum, me proposant par là de détourner la fluxion qui, dès l'abord, por-

tée sympathiquement sur le cerveau, menaçait par sa persistance de devenir idiopathique. On soustrayait en même temps beaucoup de sang aux organes prématurément excités ; dégorgement local qui, à ce degré, pouvait les apaiser : d'ailleurs, pédiluves, frictions rachidiennes, lavemens d'eau froide savoneuse, sels catarthiques. L'esprit de cette consultation ayant été bien saisi, les attaques s'éloignèrent, et par la suite ce jeune homme en fut délivré. Il cessa de se masturber.

J'ai étudié d'autres épileptiques que la saignée du pied soulageait mieux et pour plus longtemps que celle du bras.

La saignée du pied et des sangsues à l'anus calment efficacement les hystériques, les hypochondriaques et les choréiques, en établissant des courants contraires à ceux qui les tourmentent et qui font affluer le sang à leur cerveau.

Accès d'hystérie, sueur de sang, bon effet des saignées révulsives. — Une fille de vingt ans, petite, sanguine, mal menstruée, à crâne écrasé, d'esprit faible, paresseuse, opiniâtre, portée à la vie contemplative, chagrinée par ses parens pour avoir abjuré le protestantisme, quitta le domicile paternel, passa dans diverses maisons et fut enfin recueillie à l'hôpital. Elle éprouvait alors des attaques d'hystérie qui se manifestaient par des convulsions, par une sensibilité sus-pubienne qui allait jusqu'à la douleur, par des bruits et des mouvemens singuliers dans le ventre, par des étouffemens avec hoquet, sanglots et constriction du larynx.

Lorsque l'accès hystérique se prolongeait au-delà de trente-six heures, la malade entrait dans une sorte d'extase, les yeux fixes, l'intelligence comme absorbée, les mouvemens nuls ou automatiques, murmurant par fois des prières et ayant une sueur de sang sur les pommettes et à l'épigastre. Ce liquide s'échappait par gouttes ténues, semblables à celles de la rosée, et tâchait le linge. Tous les capillaires cutanés étaient injectés

aux alentours de cette hémorrhagie, la peau y était d'un rose vif et couverte d'arborisations vasculaires. Ce phénomène, dont j'ai souvent été le témoin, se renouvelait toutes les fois que la catalepsie hystérique durait trop ou s'exaltait par l'impatience de la malade. Car, dévote à sa façon, elle démentait par son caractère aigre, l'idée de sainteté que cette sueur de sang donnait d'elle à des femmes pieuses et peu éclairées.

Ces accidens se continuèrent un trimestre. Combattus d'abord sans succès par des applications de sangsues autour de la tête et des organes sexuels, ils cédèrent assez rapidement à l'ouverture des saphènes, fréquemment répétée, aux cataplasmes aiguisés de moutarde sur les gras de jambe, aux emplâtres de poix de Bourgogne sous la plante des pieds. Le mariage et la maternité ont garanti cette malade de toute rechute.

Voici quelques réflexions qui naissent du sujet.

Les anciens, dans les grandes inflammations, commençaient d'ordinaire par les saignées révulsives et passaient ensuite aux autres. Les Arabes furent non moins attentifs à cette règle de pratique, et c'est là surtout ce qu'ils firent de sage. Après la découverte de la circulation, on sentit mieux encore l'importance de la saignée et des diverses sortes de saignées, on comprit que leurs effets devaient varier selon la période de la maladie, selon le vaisseau qui était choisi. Mais au lieu de s'en tenir aux résultats comparatifs de l'observation, les médecins se perdirent dans des hypothèses empreintes de l'esprit du temps, de calculs géométriques. On confondit la révulsion et la dérivation, on les fit coexister dans tous les cas, on les divisa en constantes, en variables, on en expliqua les phénomènes par A plus B, on embrouilla si fort la question que, fatigués de tant de disparates, des hommes à allures tranchantes prirent le parti le plus court, celui d'affirmer que toutes les saignées se ressemblaient et se bornaient à diminuer le vo-

lume de la masse du sang. Cette facile hypothèse, lancée avec irréflexion, ne fut point généralement admise. Barthèz et d'autres personnages crurent à la diversité des effets de l'évacuation sanguine, selon la manière dont elle était faite. Pour mon compte, j'ai recouru souvent, dans des occasions analogues, à tel ou tel mode de saignée, et j'ai examiné ensuite quels malades guérissaient le mieux et le plus vîte. Ce sont ces essais qui me font regarder comme révulsive toute évacuation sanguine qui attire le mouvement du sang loin de l'organe engorgé, et comme saignée dérivative, la soustraction aussi immédiate, aussi directe que possible, du sang qui s'arrête dans les parties phlogosées. De-là la maxime que celle-ci ne convient au début des maladies que si elle suffit à opérer un parfait et prompt dégorgement, comme les sangsues à l'anus dans la dysenterie modérée; que dans le cas contraire elle est inutile, souvent dangereuse. Ainsi, dans les graves inflammations, surtout dans celles des organes épais comme le foie, ou moëlleux et délicats comme le cerveau, pour les débarrasser grandement, mieux vaut la saignée révulsive ou perturbatrice, et répétée. L'autre ne convient alors qu'au moment où la phlogose déjà affaiblie peut s'évanouir complétement par la soustraction plus immédiate des fluides encore engagés. C'est au reste Barthèz qui précisa de la sorte la révulsion et la dérivation, mais sans apporter de faits à l'appui de ses paroles.

DE L'EMPLOI DES DIVERSES SORTES DE SAIGNÉES, ET SURTOUT DES AVANTAGES DE LA SAIGNÉE GÉNÉRALE DANS LES INFLAMMATIONS DU POUMON ET DE SES DÉPENDANCES.

« *Hic enim nobis esse debet scopus, ut æque cum morbo pugnemus.* » HEURNII, IN APH. HIP. LIB.

Maladies aiguës des voies respiratoires; efficacité des saignées révulsives et générales. — Les observations dont ce mémoire se compose prouveront que dans le croup, le catarrhe, la péripneumonie, il n'est pas indifférent d'ouvrir la veine ou d'appliquer des sangsues et que le choix à faire est plus important qu'on ne le pense communément.

Je ne sache pas de médecin qui n'ait vu les engorgemens inflammatoires des glandes sous-cutanées croître, rougir, devenir plus douloureux et suppurer enfin, lorsqu'il les a traités mal-à-propos par les saignées locales. C'est qu'en effet une nouvelle cause de fluxion a été ajoutée au travail phlegmasique préexistant, et qu'alors un moyen insuffisant se transforme en une médication nuisible. Il en est de même pour les phlogoses internes. Vous couvrirez de sangsues le devant d'un larynx enflammé, vous les placerez en nombre sur un point péripneumonique, si l'hémorrhagie ne suffit pas à l'entier dégorgement de l'organe compromis, elle ne servira souvent qu'à appeler le sang dans la voie vicieuse où déjà il est sollicité, en dehors même de l'influence de la phlogose cutanée, résultant des piqûres.

Et cependant, de tous les moyens en usage contre le croup, nul ne l'est autant que l'application de sangsues au cou, réitérée

plusieurs fois dans le court espace de vingt ou quarante heures. On veut épuiser sur place l'affection morbide ; en pratiquant plus loin la déplétion sanguine, on croirait perdre des effets directs et puissants. Erreur : il vaut mieux débuter par la phlébotomie, par une évacuation sanguine plus capable de déranger une fluxion dangereuse et d'amortir l'orgasme du sang.

Dans le très-grand nombre des observations publiées sur le croup, l'on n'a recouru qu'aux saignées locales, et la terminaison n'en a point été heureuse.

Les enfans aux-quels je n'ai appliqué que des sangsues au cou, quelque nombreuses qu'elles aient été, ont succombé pour la plupart.

Il en a été de même de ceux qu'à ma connaissance d'autres médecins ont traités de cette manière.

Si j'en ai sauvé quelques uns, c'est en commençant par la saignée.

Croups traités avec insuccès par les saignées locales. — Une petite fille de cinq ans, brune, vive et robuste, très-enrhumée, court et s'amuse par un temps sec et froid, en Janvier 1820. Le rhume s'aggrave et le croup s'ensuit. On met des sangsues autour du larynx, on les multiplie ; le mal fait d'affreux progrès : inquiétude et oppression avec sueur glaciale, toux sifflante, convulsive, qui n'a pas de cesse, bouche entrouverte, opisthotonos. Appelé, j'insiste à mon tour sur le même mode d'évacuations sanguines, j'applique plusieurs vésicatoires, je donne de l'émétique et du calomel. La malade qu'il eut fallu saigner jusqu'à défaillance, meurt, le lendemain, suffoquée et toute raide.

Quoiqu'en nombre et donnant beaucoup, les sangsues restent toujours au dessous de ce qu'exigent les inflammations graves, et c'est là un de leurs principaux inconvéniens. En Mars 1822 et à quatre heures du matin, me trouvant auprès d'un petit garçon, atteint du croup seulement de la veille, je couvre le cou

de sangsues qui grossissent beaucoup et dont les piqûres saignent sans interruption ; l'enfant succombe pourtant à huit heures dans un demi-bain sinapisé. L'hémorrhagie durait encore et la figure n'avait pas même pâli. Son angoisse de poitrine allait jusqu'au délire, le fesait se lever par saccades brusques, rester debout raide et renversé en arrière, puis s'affaisser.

Un autre enfant de trois ans, de belle santé, est frappé du croup au mois d'Avril 1827 ; nous sommes deux médecins à mettre des sangsues au cou, l'oppression diminue et la toux s'éloigne, mais cette rémission ne dure que quelques heures. La dyspnée, la toux rauque et sifflante, l'abattement reparaissent, ensuite la tête s'égare, les yeux s'obscurcissent, la sueur ruisselle, encore de nombreuses sangsues à l'entour du larynx ; les symptômes semblent s'adoucir de nouveau, puis ils s'exaspèrent. A quatre reprises, le malade perd beaucoup de sang par cette voie, il étouffe néanmoins, ne peut plus respirer et meurt, sans que la dernière application de sangsues eût seulement atténué ses angoisses.

Pour que ces émissions de sang ne fussent pas frappées d'insuccès, il faudrait qu'elles diminuâssent tellement l'irritation, le spasme de la surface phlogosée que cette surface ne put recouvrer ni rougeur, ni chaleur, ni aptitude à s'engorger de nouveau. Cela s'observe quelquefois dans les catarrhes aigus, mais non dans le croup, maladie brutale qui croît à l'heure et ne cède pas aisément.

C'est pourquoi l'ouverture des gros vaisseaux, dès l'invasion, me parait préférable. On ne risque pas, en la faisant, d'accroitre la phlegmasie, comme par des tentatives de défluxion immédiate. Cet accident est d'autant plus à craindre dans le croup, que la distance qui sépare la partie affectée de celle qui reçoit les sangsues, est à peine recouverte d'un peu de graisse et de quelques fibres musculaires. Les enfans ont le cou maigre et les

cartilages minces et mous. Si les saignées locales nuisent dans les maladies de la tête ou de la poitrine, malgré la dureté des parois du crâne et l'épaisseur de celles du thorax, que doit-ce être dans les inflammations du larynx, de la trachée? Cela est si vrai, que sans affaiblir la phlogose, les sangsues au cou déterminent des ecchymoses qui s'étendent à la membrane désorganisée. Règle générale : évitons toujours de porter la saignée dans le sens de l'influx morbifique, de la direction des liquides; cette pratique ne convient qu'aux phlegmasies de peu d'intensité. Surtout, dans les formidables affections du larynx, écartons-nous d'une routine aussi vulgaire.

Bienfaisance de la saignée révulsive dans le croup. — Sur la fin du mois de Novembre 1823, un petit garçon que je voyais souvent, toussait et avait la respiration difficile, la voix sifflante, lorsqu'il fut pris de dyspnée et de cette toux rauque, sèche, convulsive, qui présage le croup. Les yeux étaient égarés. Potion stibiée par cuillerées, sangsues aux plis des bras et aux gras de jambe, fomentations tièdes sur les piqûres qui saignent beaucoup; cataplasme autour du larynx, fumigations sédatives. Une moiteur douce s'établit, l'enfant pâlit considérablement, et les quintes de toux qui deviennent moins fréquentes et plus humides perdent bientôt leur caractère aigre et spasmodique. La maladie se simplifie, se réduit à un catarrhe, de dix jours de durée.

Un autre enfant, de trois ans, gras et frais, fut atteint, dans le mois de Juillet 1828, d'une brusque et forte difficulté de respirer avec sifflement sec et bruyant à chaque expiration. Il s'y joignit promptement une toux convulsive, de la fièvre et une vive coloration de la figure, de la jactitation, une impatience délirante. A dix heures du soir, on ne pouvait méconnaitre un croup commençant. Eau sucrée et stibiée, tiède et par cuillerées, saignée de deux cents grammes : la respiration devient aussitôt

moins aiguë et les quintes de toux s'éloignent. L'enfant s'endort à minuit, sue pendant le sommeil et ne se réveille que pour tousser, mais sans que la toux, quoique encore rauque, s'accompagne de sifflemens. Il avait pris fort peu d'eau émétisée. Quelques sangsues, des cataplasmes saupoudrés de moutarde, de l'infusion pectorale miellée assurent la résolution de cette maladie.

Le fils d'un négociant, âgé de sept ans, sujet aux rhumes, atteint d'une rougeole intense, est pris subitement, le vingt-quatre Juillet 1830, d'oppression et de toux croupale. Lorsque j'arrive auprès de lui, il avait la figure rouge, les lèvres tremblantes, il s'asseyait sur son lit, se débattait avec inquiétude, il étouffait : pouls petit, concentré, toux fréquente, avec un sifflement sec et dur. La veine du bras est ouverte aussitôt, l'eau sucrée et stibiée administrée, des cataplasmes faiblement sinapisés sont appliqués aux coudes et aux mollets. Les quintes de toux diminuent, le pouls s'élargit ; le lendemain il y a beaucoup moins de dyspnée, l'expiration cependant est encore sèche et bruyante : aussi sangsues qui donnent beaucoup. Le malade n'est bientôt plus qu'enroué, la toux se fait humide et s'éteint ensuite par le simple emploi des adoucissans.

Le fils d'un marchand de soie, âgé de cinq ans, toussait par quintes rauques et convulsives depuis le milieu de la nuit, lorsque l'aphonie, la colère, le délire, les mouvemens saccadés de l'enfant surprirent les parens qui m'appelèrent à midi. Un pharmacien avait mis des sangsues au cou, les piqûres fluaient encore. La figure était rouge, l'œil ardent et égaré, la jactitation, la dyspnée, l'angoisse étaient extrêmes ; le malade ne pouvait se faire entendre, mais le sifflement du gosier et le bruit de la respiration s'entendaient au loin. Je pratique immédiatement au bras une forte saignée dont l'effet était sensible, le soir : sangsues aux gras de jambe qu'on laisse couler jusqu'à grande

pâleur et sentiment de défaillance. Potion stibiée, sinapismes et vésicatoires prescrits en même temps sont bientôt suspendus, car les accidens de ce croup qui commençait si violemment se réduisent à ceux d'un simple catarrhe.

Ces faits ne sont pas les seuls où j'ai vû la saignée et les applications de sangsues loin du larynx arrêter le croup. Les livres contiennent de semblables observations. Ghisi rapporte que les très-larges et fréquentes saignées précédèrent l'application des sangsues ou des ventouses scarifiées sur la gorge, et qu'on n'obtint des succès que par cette méthode, dans l'épidémie croupale qui sévit à Crémone, en 1747. « Dès qu'il est possible, dit M. Guersent, d'ouvrir les veines du bras, du poignet ou de la jugulaire, ces saignées générales sont bien préférables, parce que les saignées locales, par l'irritation et l'afflux des liquides qu'elles produisent à la peau, et par les cris qu'elles arrachent aux enfans, augmentent nécessairement la congestion locale. » En outre la saignée par la lancette est le premier des anti-spasmodiques; et la cause directe de l'espèce d'asphyxie à la quelle succombent les enfans, procède moins des fausses membranes que des spasmes du larynx et de la trachée. Ce spasme, s'étendant aux organes de la respiration, entrave et paralyse la fonction de l'hématose.

Je n'attribue pas cependant ces cures aux seules émissions de sang et à la manière dont elles furent disposées, pas plus que dans d'autres cas je ne rapporte la mort à l'emploi inconsidéré et exclusif des saignées locales; la nature et les progrès inévitables de l'inflammation comptent pour beaucoup. Toutefois il est possible, en ces matières, de faire la juste part de ce qui appartient à la maladie elle-même, et de ce qui tient à l'action thérapeutique.

C'est en partant des ces premières remarques que je m'éleverai contre cette habitude qni prévaut depuis quelque temps, de traiter tous les catarrhes par des sangsues sur la poitrine, sans

au préalable tenter la révulsion et la spoliation du sang par la saignée. Des catarrhes aussi mal attaqués dégénèrent en coqueluche, en phthisie chez les enfans, en ulcères laryngés ou pulmonaires, en suppuration des bronches chez les adultes. J'ai été, à ce sujet, témoin de beaucoup de faits qui renversent l'opinion où sont des praticiens que les vrais catarrhes et la saignée sont antipathiques. D'après eux, il faut dans ces maladies quelques sangsues et le plus près possible de la surface affectée : vieille prévention à l'appui de laquelle vint ce principe mis en vogue par l'école de Broussais, que les phlegmasies des membranes s'accommodent surtout des saignées capillaires.

Celles-ci suffisent, sans doute, dans plusieurs cas, surtout lorsqu'elles sont abondantes et suivies de faiblesse; mais est-ce à dire pour cela qu'on doive les employer dès le principe et qu'il ne vaille pas mieux commencer par ouvrir la veine ? Pratique plus sûre, en honneur parmi les Anciens et préférée par ceux des modernes qui y ont regardé de près.

Les coqueluches règnent endémiquement dans ce pays où les variations de l'atmosphère sont brusques et communes. Par leur gravité, nombre de ces maladies jettent à la longue dans le marasme ; notamment celles qui se sont accrues sous l'action intempestive de la saignée locale.

Coqueluches aggravées par les saignées locales, guéries par le recours aux saignées révulsives. — Un enfant de huit ans, pléthorique, est admis à l'hôpital, atteint de dyspnée, d'une toux convulsive et par quintes accompagnées chaque fois de crachemens de sang et d'une énorme quantité de matières blanches, filamenteuses. La fièvre et l'hémorrhagie qui avaient commencé depuis quelques jours indiquaient que le parenchyme du poumon s'affectait. Les topiques émollients, les boissons douces, laiteuses, la pommade d'Authenrieth, l'extrait de belladone sont successivement combinés avec des évacuations sanguines, pratiquées

tour-à-tour le long du cou, au dessous du larynx, sur le haut de la poitrine, entre le sternum et les secondes côtes : ce qui paraissait bien adapté au siége du mal, à l'envahissement du poumon. Les sangsues n'avaient fait qu'ajouter à la fluxion primitive une fluxion secondaire. Ce n'était d'abord que stries sanguinolentes dans les crachats, mais après la dernière application de sangsues le sang était expectoré en abondance. Deux saignées à trois jours d'intervalle l'une de l'autre, l'eau d'orge altérée d'un peu de lait, des loochs morphinés, des cataplasmes sur la poitrine arrêtent l'hémophthisie et diminuent la dyspnée ; néanmoins toux encore très-fréquente. Le douzième jour, l'oppression s'évanouit, les quintes de toux s'éloignent et sont moins longues : la fièvre tombant, légers alimens, boissons plus nourrissantes. Plus tard, quoique l'enfant ait repris des chairs et du coloris, il essuye encore dans les vingt-quatre heures, dix à douze secousses de toux assez fatigantes : sangsues aux bras; les piqûres donnent beaucoup et longtemps. Cette coqueluche ne consiste plus désormais qu'en une habitude quinteuse à la quelle met fin une dérivation puissante, opérée par la poix de Bourgogne stibiée.

Une fille de neuf ans fut amenée à l'hôpital au plus haut période d'une coqueluche pour la diminution de laquelle les saignées locales avaient été vainement épuisées. Saignée du pied, puis à deux reprises, sangsues au pli des bras, d'effet prompt et heureux : car trente quintes par jour, de toux avec saignement du nez, de la bouche, avec lividité de la face et suffocation qui va jusqu'à l'asphyxie, se réduisent à dix quintes de peu de durée, accompagnées de peu d'effort et d'une expectoration blanche et bien cuite. La pommade émétisée provoqua des pustules qui, en s'ulcérant, achevèrent la cure.

Une autre fille de six ans, fortement développée, était atteinte, depuis trois semaines, d'une coqueluche dont plusieurs applications de sangsues sur la poitrine n'avaient pas même adouci la

violence. La figure devint bouffie, l'œil injecté et larmoyant, le pouls petit, dur et fréquent, la peau chaude; il y eut de la dyspnée, une toux convulsive et par longues quintes qui se renouvelaient sans relâche, étourdissaient la petite malade et lui fesaient perdre l'équilibre. Elle trépignait alors avec colère et crachait des matières blanches, crues et sanguinolentes : saignée de deux-cent-vingt-cinq grammes. Le sur-lendemain on applique aux bras des sangsues qui donnent beaucoup et qui abaissent la fièvre, le spasme de la glotte et la turgescence de la face. On en applique encore, et la coqueluche s'éteint dès-lors avec une promptitude que n'avaient pas même préparée les moyens primitivement employés.

De pareils faits ne sont pas rares : diminuons d'abord la masse du sang par la saignée qui jouit en outre, à un dégré plus ou moins prononcé, d'une sorte d'action révulsive; insistons en raison des forces de l'enfant. Recourons ensuite à la saignée capillaire d'après les mêmes indications, et ne l'appliquons localement qu'aux périodes de décroissement des symptômes.

Saignées révulsives dès les premiers temps de la coqueluche, amenant une guérison franche et prompte. — Une fille de dix ans toussait depuit vingt jours, et comme on n'avait mis que quelques sangsues sur le sommet de la poitrine, sa toux avait dégénéré en une coqueluche d'autant plus violente que l'enfant était plus forte et plus âgée. Pendant les quintes, la face et les yeux gonflaient, les membres tremblaient, la poitrine se serrait et sifflait, le sang sortait par le nez et par la bouche avec des matières blanches et aqueuses; le pouls était d'ailleurs fréquent, la peau chaude, le sommeil inquiet et l'urine jumenteuse. En deux septénaires, ces accidens avaient cédé à deux saignées, à douze sangsues aux aines, partie capitale du traitement, dans lequel entraient aussi la poudre de belladone, la magnésie morphinée, les loochs, les tablettes d'ipécacuanha.

Un petit garçon entre à l'hôpital, atteint d'une coqueluche pour laquelle il ne s'était pas encore alité, quoique l'oppression fut grande, la toux sanglotante et lui fesant perdre haleine, la face enflée. Une saignée et deux applications de sangsues aux membres adoucirent la fièvre, les étreintes de la poitrine, l'angoisse de la respiration, arrêtèrent les épistaxis et les vomissemens qui redoublaient, et en quinze jours réduisirent la toux à cinq ou six quintes dans les vingt-quatre heures. La poix de bourgogne stibiée et les vésicatoires secondèrent ce changement.

Un autre enfant, maigre, pâle, délicat, souvent indisposé, est pris d'une toux convulsive, laquelle ne lui laisse pas demi-heure de repos, qui gonfle les yeux et ecchymose les conjonctives. Il saigne du nez, expectore une matière blanche et tenace avec sifflement, sanglots et trépignemens involontaires, il suffoque, son visage est luisant et bouffi. Deux applications de sangsues aux bras et quelques sédatifs calment tant d'angoisses et abrègent la durée de cette coqueluche, qui ne tarde pas à se résoudre. Les piqûres des sangsues avaient donné considérablement.

Ces exemples auxquels se rapportent les résultats généraux de ma pratique, signalent la supériorité des saignées révulsives sur les saignées locales, surtout dans les premiers temps des affections du larynx et des bronches, dont la coqueluche et le croup sont pour les enfans les formes les plus cruelles. Je traite encore ainsi leurs simples catarrhes qui, trop souvent attaqués avec mollesse, dégénèrent en coqueluche ou font suppurer le poumon.

Catarrhes qui deviennent, par l'omission des saignées révulsives, graves et même mortels. — Sur la fin de l'hiver 1824, une petite fille de quatre ans est atteinte d'un rhume qui se résout incomplètement, qui reparaît avec violence, qu'une application de sangsues sur le larynx ne peut modérer et qui se convertit en coqueluche. Nouvelles saignées locales : la phlogose passe

des bronches au tissu inter-lobulaire. Une expectoration purulente, une fièvre à paroxismes nocturnes et quotidiens s'établissent. La maladie continue et s'aggrave ; et moins d'une année après, il y avait émaciation, toux incessante, dyspnée, matité du côté droit du thorax, suppuration interne, crachats ronds et épais : cautère sous-claviculaire, diète blanche et lait d'ânesse pour tisane. Un an s'écoule encore pendant lequel ce régime tempérant et analeptique répare les pertes qu'occasione l'ulcère du poumon. Le flux dense, abondant, non interrompu, qui découle de l'exutoire, atténue en même temps cette pulmonie chronique. La malade qui est moins oppressée, tousse peu, prend plus de chair et de coloris, lorsqu'à la suite d'un rhume contracté par un jour de froide bise, une hémorrhagie pulmonaire se déclare, accompagnée de débris comme purulents. La suffocation redouble, la fièvre s'élève ; forte saignée du bras, relativement à l'âge et à la délicatesse de la malade, malgré ses cris et sa colère. L'hémorrhagie qui avait fourni un demi verre de sang s'arrêta, l'oppression et la toux diminuèrent, au point que la malade fut rendue à son état d'auparavant. Quelques années après, une fluxion érysipélateuse survint, compliquée sur son déclin d'un second crachement de sang qu'une saignée et des sangsues aux malléoles suspendirent aussitôt. Cette enfant, aujourd'hui âgée de trente ans et mère d'un beau garçon, ne tousse ni ne crache plus ; le cautère a été supprimé, et cette affection dont la mort paraissait le terme, s'est effacée.

Cette dégénération d'un catarrhe si simple à son origine chez un enfant bien soigné, issu de parens jeunes, et soustrait aux vicissitudes de l'atmosphère, procédait donc de l'insuffisance et du choix défavorable des premières émissions sanguines ; en preuve, l'effet remarquable de la saignée, quoique pratiquée tard et dans des circonstances peu propices.

A l'hôpital, je vois souvent mourir de phthisie pulmonaire

des enfans dont les rhumes d'abord peu intenses, empirent par défaut de soins et par suite de cette habitude des seules saignées locales. Un petit manœuvre n'avait eu qu'une bronchite très-aiguë et malgré mon avis, au lieu d'ouvrir la veine, on appliqua sur la poitrine des sangsues qui ne soulagèrent pas. Ce fut bientôt une coqueluche. On persista dans cette fausse voie; aussi après dix mois de fièvre, de souffrance, d'insomnie et de langueur, l'enfant fut-il amené à l'hôpital, toussant, crachant du pus, suffoqué, bouffi, avec la respiration haletante. Il s'éteignit. Les saignées révulsives et abondantes dès le début auraient pû prévenir une telle fin. Il y avait des tubercules ramollis dans le poumon, un épanchement séreux dans la plèvre et des plaques noirâtres dans le larynx.

C'est une pitié que la quantité d'enfans jeunes périssant de cette manière. Bien plus, des vieillards encore verts, même des hommes robustes, à la suite de simples catarrhes négligemment traités par les saignées capillaires, succombent dans la consomption phthisique, quoiqu'ils n'y fussent pas disposés. Combien de jeunes soldats ai-je vus mourir avec les poumons en suppuration, moins parce que leurs rhumes, principe de l'hectisie, étaient graves, que parce qu'ils n'arrivaient jamais à leur résolution, sous l'empire d'une méthode si imparfaite. Or, il est de la nature de toute phlegmasie interne, qui persiste au de-là du terme accoutumé des inflammations, de ramollir les tissus, de les altérer profondément, d'y passer de l'état de fluxion inflammatoire à celui de phlegmasie ulcéreuse, rongeante, destructrice. Cette tendance ne se décèle pas toujours en raison de l'intensité du mal, et c'est pour cela qu'on se borne à quelques applications de sangsues. Par fois même, le catarrhe s'assoupit, il ne reste qu'un peu de toux sur le soir, l'auscultation et la percussion de la poitrine ne fournissent pas de signes inquiétants; la fébricule et la persistance du dépérissement, de la

décoloration sont seules à donner des craintes ; mais on ne les tient pas pour sérieuses, on espère. Pendant ces lenteurs et sous la nullité d'action de ces demi moyens, la tuberculisation se fait, le poumon se désorganise sourdement. Puis, du pus arrive, des cavernes se creusent ; et il n'est plus temps d'y remédier.

Catarrhes qui, traités par les seules saignées locales, se terminent par hémophthisie, par consomption, ou par asphyxie. — Un ouvrier entre à l'hôpital, le dix-neuf Janvier, 1824, atteint de toux incessante et d'une expectoration claire, crue, écumeuse. La voix est rauque, la respiration sifflante. On avait appliqué des sangsues sur la poitrine, j'en mets encore ; la fièvre et les paroxismes nocturnes augmentent. On applique des vésicatoires, de la graisse stibiée, moyens chauds, déplacés par leur activité comme les sangsues par l'insuffisance de leur action. Les poumons se prennent, les crachats se rouillent et plus tard paraît un flux purulent. Les bras et le visage enflent et après deux mois et demi d'étouffement, d'angoisses et de fièvre lente, le malade succombe à une vraie phthisie, dont un catarrhe avait été le commencement. L'emploi exclusif des saignées capillaires nuisit doublement, en entretenant la fluxion morbifique, en détournant de la saignée générale.

En 1821, je fus appelé pour un propriétaire de St-Saturnin, âgé de trente ans et fortement constitué. Il avait eu, pendant l'hiver, un catarrhe, maladie si bénigne, pensait-on, que quelques sangsues sur la poitrine devaient l'emporter. Il en fut autrement, et comme on ne découvrait pas la cause de cette résistance, la saignée locale fut réitérée, de quinze en quinze jours, et toujours sans soulagement. Les poumons s'affectèrent, le malade s'affaiblit, et on n'osa plus tenter qu'une dernière application de sangsues sous les clavicules, à laquelle succéda un crachement de sang. J'arrivai sur ces entrefaites : grande

pâleur de la face et de tout le corps, refroidissement des membres, ongles livides et recourbés, dyspnée affreuse. Le malade haletant, baigné d'une sueur froide, encore assez membru, expectore des lambeaux de poumon, en toussant avec effort et au milieu de jets d'un sang rutilant ; il a toute sa tête. Outre les vésicatoires, les sinapismes aux pieds et aux poignets, les embrocations froides sur la poitrine, les stupéfiants, une saignée est pratiquée, qui modère l'intensité de ces symptômes ; et quoiqu'elle soit renouvelée, le soir, le malade expire, le lendemain, mais sans autant d'angoisses, ayant cessé de cracher des fragmens de poumon. L'action bienfaisante des saignées générales fut sensible, même au milieu de cette agonie qui ôtait tout espoir.

Pourquoi donc, dans les catarrhes, ne pas désemplir les gros vaisseaux, surtout lorsque l'oppression et la toux ne diminuent point à la suite des saignées locales, tant de fois prématurément employées? Quand repousserons-nous des moyens inutiles, qui en font délaisser de plus importants, qui usent le temps et les forces ? Vogel et Frank assurent que l'omission des saignées dans la fièvre catarrhale la fait se convertir en phthisie et entraîne la perte de beaucoup de malades.

Dans le mois de Février 1827, un garçon teinturier, âgé de vingt-trois ans, se livre à des excès de vin, de danse et de plaisirs. Il s'expose, le soir, dans cet état d'échauffement, à un air froid et humide : nuit agitée, sommeil interrompu par des frissons ; le lendemain, courbature, céphalalgie, serrement à la gorge, toux et dyspnée. Le troisième jour, la fièvre est ardente, la voix rauque, par momens une sorte de sibilation se fait entendre ; face rouge, bouche pâteuse, langue bleuâtre, sèche et gonflée, douleur profonde qui s'étend comme une barre de feu, du cou au sommet de la poitrine ; celle-ci pourtant est sonore et le poumon perméable à l'air. Trente

sangsues, mises au devant du larynx, produisent une hémorrhagie qui dure encore, le jour d'après ; et malgré cet écoulement, bouche entr'ouverte, ailes du nez écartées, lèvres violettes, pouls petit et dur : le malade ne peut tenir que sur son séant, ses forces s'épuisent en efforts violents pour respirer : il sue de la tête, il tousse avec déchirement et sans amener de crachats. Sa trachée donne un sifflement semblable au bruit d'une soupape qui s'ouvre et se referme. La tête se perd et le malade rêve, éveillé. La dilatation pulmonaire continue néanmoins ; encore trente sangsues au-dessus des clavicules et dans la fourchette sternale, vésicatoires, sinapismes, potion kermétisée. Le sixième jour, asphyxie menaçante, yeux hors de l'orbite, visage livide, efforts inouis d'inspiration, respiration haute, ventrale, irrégulière, pouls vermiculaire, contractions du cœur intermittentes et débiles des deux côtés, moins obscures cependant dans les cavités droites, angoisses de l'agonie : affaiblissement de la toux et du bruissement trachéal.

Rougeur foncée et par plaques de la muqueuse trachéobronchique, avec des lambeaux flottants de fausses membranes, épaisses, blanches, concrètes, qui obstruent le canal, à partir du larynx.

Comme le sthétoscope montrait que la trachée seule était compromise, on ne traita cette affection membraneuse que par des saignées capillaires. Elles furent copieuses ; ce qui n'empêcha pas la phlegmasie d'atteindre son *summun* d'intensité et de dégénérer avec promptitude en une sécrétion couenneuse, mortelle.

Qui ne sent, en un cas pareil, la vertu des saignées larges et jusqu'à défaillance ? mais on ne croit pas d'abord la maladie si grave, et plus tard on n'ose ouvrir la veine, lorsque les progrès déjà décidément mortels de l'inflammation et les pertes de

sang, opérées par les saignées capillaires, ont énervé le malade.

Passons à des faits d'un aspect et d'un ordre bien différents.

Catarrhes graves, guéris par la saignée. — Un tambour, gras, fort et réjoui, entre à l'hôpital, en hiver, la face colorée, les yeux larmoyants, le nez enchiffrené, la bouche béante, la toux fréquente et le pouls dur. Une saignée apaise la toux si promptement qu'au bout de peu de jours ce malade sort contre mon gré et par un froid rigoureux. Il ne tarde pas à rentrer avec le râle suffoquant, les bronches pleines de crachats écumans et muqueux, qu'il rend avec grand bruit, et altérés d'un peu de sang. On pratique deux nouvelles saignées, à court intervalle l'une de l'autre, des sangsues sont appliquées à l'anus; les crachats deviennent plus opaques et ne sont plus colorés, les quintes de toux s'éloignent, l'oppression diminue. Les tisanes laiteuses et diacodées, l'hydromel, la poix de Bourgogne stibiée suffisent dès lors à la résolution.

Un banquier, sanguin, corpulent et bien nourri, âgé de quarante-cinq ans, fut pris d'un catarrhe fort simple à son début, qui, négligé, s'aggrava : étouffement permanent, toux sèche, qui s'entend de loin, et par quintes assez violentes pour jeter le malade à la renverse et lui faire éprouver un étourdissement momentané, avec perte de connaissance et agitation convulsive des yeux, qui apparaissaient tout sanglants. Trente sangsues furent deux fois appliquées sur la poitrine, sans soulagement. Il y avait six semaines que le malade toussait, nuit et jour, n'expectorant que des liquides aqueux, crus et en petite quantité. Je lui fis alors deux fortes saignées qui affaiblirent la chaleur de la peau, la fréquence du pouls et suspendirent les syncopes. Les quintes de toux qui se montrèrent moins longues et moins déchirantes, n'ébranlèrent plus le cerveau, les crachats mûrirent et sortirent avec facilité, ronds, blancs et épais. La poix de Bourgogne émétisée sur le devant

de la poitrine qui était ample, y détermina une immense sortie boutonneuse qui acheva la cure.

A deux époques éloignées et toujours l'hiver, ce même malade fut atteint d'un semblable catarrhe qui commençait par une toux suivie de vertiges, de bruits dans les oreilles et d'étourdissement. Deux saignées chacune de six à sept cents grammes, pratiquées tout d'abord, arrêtèrent la marche et prévinrent les progrès de cette maladie qui, en ces deux occurences, se termina par la voie bien plus courte de la résolution.

Un fontainier, robuste, de vingt-cinq ans, entre à l'hôpital, le premier Mars 1823, ayant la voix rauque, la respiration sifflante, la langue bleuâtre, l'expectoration séreuse, le pouls dur. Deux fortes saignées emportent la fièvre, l'enrouement, le sentiment de plénitude et le dégoût. La toux qui ne laissait pas demi-heure de repos, s'éteint le septième jour. Il en fut de ce catarrhe comme il en est souvent d'une pneumonie commençante que la saignée à propos et puissamment appliquée, seule fait avorter. De pareilles observations sont communes et j'en possède beaucoup ; car dès que la toux, la fréquence du pouls, l'intumescence de la figure présagent une inflammation catarrhale sérieuse, je recours sans délai à la lancette. Et si la résolution ne succède pas immédiatement, si elle ne s'opère que peu-à-peu et par la voie préalable de l'expectoration, celle-ci est toujours plus facile, plus cuite, de moins longue durée. Brown a dit avec un grand sens : « Les mêmes puissances nuisibles produisent et les mêmes moyens guérissent aussi bien le catarrhe que la péripneumonie, maladies qui ne diffèrent que par l'intensité. »

L'ouverture des gros vaisseaux, utile dans les phlogoses du larynx et de la trachée, guérit bien mieux encore celles de la plèvre et des poumons. Ses bons résultats deviennent alors si

frappants et les suites de son omission si funestes qu'il est de règle de l'employer.

On croit généralement, contre l'opinion de Sauvages, de Cullen, de Tissot et de Frank, que la plèvre peut s'enflammer, sans que les plans extérieurs du poumon se compromettent. Néanmoins comme, pour beaucoup de praticiens, le problême du siége de la pleurésie n'est pas encore suffisamment éclairci; comme la pleurésie qui paraît la plus exquise est, la plupart du temps, ainsi que le remarquent Rivière, Macbride, Servius et Triller, compliquée d'un degré plus ou moins avancé de pneumonie, comme alors même qu'il n'en serait pas ainsi, la saignée n'offre cependant que des avantages, je ne vois pas en vérité qu'il y ait à hésiter. Ne l'oublions pas, commencer le traitement des pleurésies ou des pleuro-pneumonies par des sangsues, c'est marcher au devant de l'insuccès; y persévérer, c'est au mépris des plus simples préceptes de l'art. Quelle irréflexion fatale nous pousse quelquefois à cette pratique, surtout dans les maladies des enfans. La réussite, dans quelques circonstances, n'en est pas moins une faute et d'autant plus pernicieuse qu'elle devient la source et la justification prétendue des revers. Vous guérissez une pneumonie avec cent ou deux cents sangsues; vous n'en avez pas moins le tort de substituer cette émission sanguine, bien des fois insuffisante, à la méthode si sûre des saignées générales. M. Andral parle d'une pleurésie qui, traitée seulement par l'application de cinquante sangsues sur le côté douloureux, se termina par la mort, le onzième jour. Le côté droit du thorax, depuis la première côte jusqu'au diaphragme, était rempli de pus. Laennec donne sur une pleurésie les détails suivants : fausses membranes, une pinte et demie de sérosité purulente dans le côté droit, escarre gangréneuse du poumon droit. Ces lésions se formèrent *à la suite d'un excès de vin, sur un boucher âgé de quarante ans, d'un tempérament*

sanguin, d'une forte constitution, adonné aux boissons spiritueuses. Pendant les sept premiers jours d'un état si grave, cinquante-deux sangsues furent, par petites fractions, éparpillées sur la poitrine. Et que dire de cette pratique, si j'ajoute que glace, sinapismes, vésicatoires, lavement purgatif et laudanum furent employés en même temps que ces saignées capillaires, pendant cette haute et première acuité des symptômes et que, les huit jours d'après, le musc et la jusquiame ne furent pas épargnés ?

Pneumonies traitées par de simples applications de sangsues et dès lors mortelles. — Le mardi gras de l'année 1819, un teinturier passe la nuit à danser, se refroidit le lendemain et s'alite, le soir, après avoir frissonné, haletant, suffoqué, ayant une douleur obtuse dans la poitrine, une toux petite mais fréquente : infusion de fleurs de mauve blanche. Le jour d'après, ce malade qui respire avec encore plus de peine, et rendant des crachats aqueux et crus, se sent la poitrine écrasée par un poids énorme : vingt-cinq sangsues y sont appliquées et coulent, toute la nuit, au milieu d'une insomnie pleine d'angoisses. La tussicule qui redouble, ne laisse pas dix minutes de repos. On remet des sangsues, quand tout-à-coup douleur déchirante du côté gauche, crachats sanglants, orthopnée, hoquet, face décomposée, œil immobile, pouls petit et misérable, lèvres qui bleuissent, mort.

La même année, dans le mois d'Octobre, un bijoutier, homme de trente ans, fortement constitué, se refroidit, après avoir beaucoup marché. Il se couche souffrant, tout tremblottant et sans souper : horripilations la nuit, petite sueur le matin, qui ne soulage pas. Le soir, frisson prolongé, fièvre de réaction, fort vive, toux et respiration accélérée. Le troisième jour, la toux augmente, il s'y joint de l'oppression et une douleur au côté gauche qui s'aggrave par momens. Ces

symptômes, en apparence peu redoutables, n'inspirent pas de crainte : trente sangsues sous le mamelon, hémorrhagie considérable : la douleur s'émousse, le pouls se ralentit, mais il reste petit et obscur ; d'ailleurs toujours un peu de précipitation dans l'acte respiratoire, toujours une tussicule sèche, quelquefois fatigante : l'expectation, seule, pour toute méthode. Le malade essaie des alimens, son oppression s'en accroît ; il ne peut boire à longs traits, ni se mettre sur son séant, ni remuer dans le lit, sans haleter ; indices sûrs d'un travail inflammatoire dans la poitrine, lesquels se dissipent néanmoins avec promptitude, occupent peu de place dans le souvenir du patient et ne sont pas aperçus par l'homme de l'art. Dix jours après l'invasion de cette maladie, douleur subite et déchirante au côté gauche, on le couvre de sangsues qui paraissent réussir, puisque l'état du malade redevient ce qu'il était. Cependant sur le soir, pommettes colorées, dyspnée, pouls dur et fréquent ; la pneumonie se prononce, mais imparfaitement ; on présume qu'elle peut tourner en synoque putride, si les forces ne sont ménagées. Dix jours se passent encore ; le malade maigrit, ses yeux s'enfonçent, son bras gauche enfle, une suppuration profonde s'établit dans l'avant-bras ; on espère une crise, lorsque, le vingt-huitième jour, derniers et plus manifestes symptômes d'une double pneumonie. Les crachats sortent roux, visqueux, striés de sang, l'inspiration est haute, gênée, douloureuse, le bruit de souffle s'entend dans toute la poitrine, qui manque de sonoréité, la langue se dessèche. Malgré l'ouverture de deux abcès dans le bras gauche, la toux devient incessante, s'accompagne d'une forte expectoration de sanie sanguinolente, de crachats noirs et épais ; vésicatoires, loochs kermétisés, marmelade de Tronchin ; moyens insuffisants. Le malade meurt, le trente-cinquième jour, au milieu des angoisses de la plus cruelle suffocation, ne pouvant parler, tirant

la langue à chaque inspiration et sans avoir perdu la tête.

Un enfant de sept ans, après avoir beaucoup joué, prend de la toux, de la fièvre et un point de côté : quelques sangsues sur la poitrine. Il ne reste qu'un peu d'oppression, lorsque sans cause connue la douleur reparaît avec plus d'intensité : seconde application de sangsues qui n'enlève pas la toux, ni l'essoufflement, ni la fréquence du pouls, mais qui, calmant le point de côté, paraît suffire. Les boissons pectorales, les loochs diacodés, les sinapismes et les vésicatoires ne sont pas épargnés. Le treizième jour, la vîtesse du pouls, la suffocation, la toux et la rougeur de la face redoublent inopinément ; l'expectoration devient muqueuse et sanguinolente, le délire loquace, la sueur chaude et épaisse, les traits se tendent et la mort suit.

Les pneumonies les plus dangereuses ne commencent donc pas toujours par de violents symptômes. Méfions-nous de celles qui marchent obscurément, dans lesquelles la concentration du pouls en impose pour faiblesse et dont les progrès et le caractère insidieux se décèlent seulement alors que la respiration défaillante ne s'opère plus que par le jeu ralenti du diaphragme.

Les poumons étaient carnifiés, et déchirés laissaient ruisseler de la sanie et du sang livide. Il n'y avait pas d'air dans les cellules bronchiques. Pseudo-membranes entre les plèvres et les poumons, épanchemens de sérosité.

Ces pleuro-pneumonies ne s'annonçaient pas comme mortelles, et cette issue fatale eut été apparemment prévenue par de fortes saignées pratiquées dès l'invasion, même plus tard. Ne rencontre-t-on pas des pneumoniques, qui phlébotomisés à plusieurs reprises, éprouvent, le douzième jour, une récrudescence qu'une dernière saignée détruit sans retour ?

Les sangsues même en nombre et réitérées, n'ayant point apaisé les symptômes ou ne l'ayant fait que très-instantanément,

la fluxion pulmonaire s'est encore accrue de toute la fluxion provoquée par l'art. Voilà où mènent trop souvent ces saignées locales et l'espoir qu'on y met.

En 1827, au Val-de-Grâce, trois pneumonies qui devinrent mortelles furent traitées presque exclusivement par des sangsues. Broussais ne saigna pas l'un de ces malades, il fit à l'autre une seule saignée de huit onces, une de même poids au dernier, et encore seulement le huitième jour, après quatre applications de sangsues qui n'avaient point atténué le mouvement inflammatoire, si même elles n'y avaient ajouté. Puis, il appliqua à treize autres pneumonies une méthode qu'il qualifiait de semblable, mais qui ne le fut point, puisqu'il répéta deux ou trois fois la saignée. Ne l'eut-il pas fait, en admettant que les sangsues eussent pu suffire, cela indiquait un moindre degré de gravité dans ces treize cas, mais elles n'avaient pas moins échoué et peut-être nui précédemment.

Quant aux pleuro-pneumonies, elles furent abusivement abandonnées aux évacuations sanguines capillaires. Un nègre qui ne fut pas saigné, malgré l'indication, subit l'application de cent-vingt sangsues; un autre malade celle de soixante sangsues dès le début. Aussi allait-il de mal en pis, lorsque, *la respiration étant plus pénible que jamais*, *l'anxiété à son comble*, *le pouls tellement petit et fréquent qu'on pouvait à peine en compter les pulsations*, Broussais se décida pour deux saignées. Le contraste fut grand, car le pouls se releva et s'élargit aussitôt et l'oppression diminua. Si les veines eussent été ouvertes tout de suite, la fluxion n'aurait point fait de tels progrès, tandis que l'insuffisance des sangsues la laissait s'accroître.

Cette méthode de traiter par les sangsues des maladies si sérieuses, qui s'accommodent si bien de la phlébotomie, était alors au Val-de-Grâce tellement affaire d'habitude que, dès l'entrée d'un malade atteint *d'une douleur si violente qu'elle*

occasionait des convulsions et exigeait impérieusement la saignée, on posa des sangsues au côté gauche et à l'épigastre, sans attendre Broussais. Il prescrivit ensuite une seule saignée de douze onces, qui fut suspendue par une syncope ; et dès-lors à diverses reprises seulement des sangsues qui, d'abord impuissantes, concoururent ensuite à la perte du malade.

Un autre militaire fut dans le même temps emporté, en cinquante heures, par une pleuro-pneumonie très-grave, et Broussais ne lui avait ordonné que des sangsues. Placer, en regard de ces faits si tristes que le préjugé ou l'idée systématique domine, les succès de la saignée au milieu des plus cruels accidens, c'est en faire ressortir la nécessité et la puissance dans des lésions trop profondément établies, pour que les sangsues puissent les amoindrir. Je le ferai.

Les observations que j'analyse sont tirées d'un travail clinique où Broussais énonce encore soixante-dix-neuf pleurésies toutes guéries, à l'exception d'une seule, par des applications de sangsues qui cependant furent dix-neuf fois, précédées de la saignée. Il ne décrit que trois de ces maladies ; dans la première soixante-deux sangsues contribuèrent si peu à la résolution que la douleur et la dyspnée s'accrurent jusqu'au sixième jour où on couvrit le côté droit d'un grand vésicatoire, la fièvre cessa seulement le quatorzième et le sujet sortit de l'hôpital, le trente-deuxième. Deux ou trois fortes saignées, et la résolution aurait eu lieu à la fin du premier septénaire, la convalescence pendant le second.

Le deuxième malade fut aussi traité non moins aveuglément par les sangsues; Broussais ne prescrivit pas d'abord la saignée. Il n'y recourut que tard et encore faiblement, *malgré la force du pouls et l'appareil menaçant de symptômes fortement inflammatoires*, et cela parce qu'*il comptait sur la disposition de la peau à fournir du sang.*

Enfin sur le troisième malade cent-sept sangsues et pas une saignée : aussi y eut-il une complication de maux que l'ouverture de la veine aurait prévenus.

Ce contrôle de la pratique d'un médecin qui a ému le monde, prouve clairement que l'esprit d'exclusion en médecine conduit à l'erreur, et que toute préférence absolue en thérapeutique est téméraire.

Dans le premier volume de son histoire anatomique des inflammations, M. Gendrin rapporte un exemple remarquable de l'insuccès profond de toutes les saignées pratiquées le plus près possible de la partie affectée, dans une inflammation aiguë de poitrine. Le sujet était un maçon de *dix-huit ans*, *très-fort et sanguin.* Il périt en soixante-douze heures; on avait appliqué nombre de sangsues, des ventouses scarifiées et deux vésicatoires sur le thorax. La petitesse, la faiblesse et la fréquence du pouls détournèrent, à tort, de la saignée. Pseudo-membranes et sérosités dans les plèvres.

Si l'on a employé à contre-temps la saignée locale, dès qu'on le reconnait, on doit sur le champ et sans balancer, réparer cette faute.

Pneumonies que des saignées capillaires n'empêchent point de s'aggraver, que des saignées phlébiques font se résoudre. — Un vieil avocat, colère, à poitrine étroite, s'enrhumant tous les hivers, est pris en Mars 1825, après avoir émondé des arbres en plein midi, de frissons qui sont suivis d'une chaleur sèche et de l'accélération du pouls. Les pommettes se colorent; petite toux, douleur vague et contusive dans la poitrine. Deux jours passent sans que ces symptômes diminuent; puis la respiration devient fréquente et s'embarrasse. Les urines sont rares et rouges, et sur le soir un retour de douleur pleurétique se manifeste; une pneumonie paraît menaçante. Néanmoins, sur des indices qui ne paraissent pas complets, ni caractéristiques, je

répugne à saigner un homme de soixante-seize ans. Douze sangsues sur le côté douloureux ; les piqûres donnent, et pourtant dans la nuit, surtout le lendemain, soif ardente, pouls à cent-quinze pulsations, toux et dyspnée violentes et continuelles, crachats séreux, striés de sang. Ces accidens redoublent du matin au soir ; aussi saignée de trois palettes : utile. Elle est réitérée, le jour d'après, et amène une syncope. Les crachats sanguinolents qui avaient succédé à la saignée locale, la toux qui avait empiré depuis s'éloignent, puis disparaissent.

Ce malade se remit assez vîte ; que serait-il devenu si, à cause de l'affaiblissement qu'on redoute tant chez les vieillards, et à cause de la structure et de la disposition de cette poitrine qui paraissait devoir mieux s'accommoder de la saignée capillaire que de toute autre, j'eusses insisté sur les applications de sangsues? Les faits précédents donnent réponse à cette question.

Un garçon tailleur, de dix-huit ans, est porté à l'hôpital, le deux Février 1824 ; pouls élevé et fréquent, peau chaude, figure animée : anxiété et suffocation extrême, crachats aqueux et sanglants, endolorissement de toute la base de la poitrine, surtout en avant : elle raisonne mal et on y entend un bruit de souffle, fort étendu. Deux applications de sangsues sous les clavicules et sous les seins sont pratiquées ; les mouvemens des côtes qui déjà étaient bornés deviennent plus difficiles, la respiration se fait diaphragmatique, la toux incessante amène des crachats jaunes, filants, crus et toujours rouillés. C'est alors qu'une large saignée affaiblit immédiatement ces symptômes ; on la réitère et elle est suivie de résolution.

Un paysan entre à l'hôpital, oppressé, avec une douleur qui le fait crier dans l'inspiration prolongée. Son visage est tiré : en deux fois, quatre-vingt sangsues sont appliquées sur la poitrine et coulent beaucoup sous de chauds et épais cataplasmes. Le crachement de sang se déclare, la respiration devient très-

fréquente, entrecoupée, les ailes du nez se dilatent fortement; saccades de toux, soupirs et gémissemens qui ne cessent. Puis la peau s'échauffe et se sèche davantage, le pouls se rapetisse et la tête se perd : éruption abondante de miliaire blanche. On pratique une saignée avec crainte ; le pouls cependant s'élargit, la peau se fait douce et moite, la toux moins déchirante. Le soir, la saignée est réitérée : elle augmente la diaphorèse, ralentit la respiration et calme le délire. Une expectoration blanche, opaque, bien cuite, fait crise, du vingtième au vingt-cinquième jour.

Des faits semblables se rencontrent communément, et démontrent quelle différence existe entre la saignée phlébique et la capillaire dans le traitement de la pneumonie. Je poursuis.

Pneumonie, saignées locales, guérison lente et difficile : plus tard, autre pneumonie traitée par la saignée, résolution franche et prompte. — Un jeune homme brun, ardent, nerveux et sanguin, à la suite d'un voyage, de fatigues de corps et d'esprit, éprouve des douleurs sous-claviculaires et rend des crachats rouillés. L'oppression n'étant pas d'abord très-considérable, la matité du thorax se trouvant assez restreinte, on crut devoir se borner aux sangsues, et la poitrine en fut couverte plusieurs fois. La phlogose s'aggrava, il y eut une longue et douloureuse expectoration sanguinolente, de la dyspnée, de l'insomnie, des rêvasseries, des paroxismes nocturnes, des urines briquetées. Aussi de nombreux vésicatoires, des sinapismes, du lait d'ânesse furent-ils nécessaires ; la fièvre ne cessa et la convalescence ne commença que le trente-quatrième jour.

Quelques années plus tard, ce malade se courbatura et fut atteint de fièvre chaude, de suffocation, de toux incessante avec crachats aqueux, crus et striés de sang. Ils s'épaissirent, devinrent visqueux et sombres comme du jus de prunaux,

sortirent avec peine. L'agitation pendant la nuit, des sueurs incomplètes et brûlantes se joignirent à ces symptômes ; je pratiquais alors une saignée de mille grammes. La résolution commença presque instantanément ; et le neuvième jour, elle était terminée.

Pneumonie que la saignée affaiblit, qui s'aggrave après une application de sangsues et qu'une nouvelle saignée fait cesser. — L'aumônier de l'hospice des indigens, homme de trente-cinq ans, ramassé, sanguin, très-charnu, se baigne dans un canal dont l'eau est très-froide, après une longue promenade et à peine remis de sa sueur. Le lendemain, seize Juillet 1827, frisson, malaise de tout le corps, oppression qui commence, tussicule sèche : le jour d'après, pouls fort et fréquent, face vultueuse, yeux brillants, toux avec déchirement de poitrine, avec crachats aqueux, filants et rouillés, le malade ne peut respirer ; ample saignée. La nuit est calme, le pouls moins plein, moins élevé, le crachat blanc, la toux moins fréquente, la respiration plus libre, la douleur de la poitrine toujours aussi vive, mais circonscrite au côté gauche ; j'y fais appliquer trente sangsues qui rendent beaucoup et tout le jour. Dès le soir, la suffocation reprend ; angoisses, figure inquiète, rêvasseries sinistres, toux par quintes redoublées qui arrachent des cris avec expectoration séreuse et sanglante ; point de côté plus fort, douleur dans tout le reste de la poitrine, membres brisés. Cette aggravation inattendue de la maladie ne peut se rapporter qu'à l'emploi intempestif des sangsues, lequel ranime et accroît la fluxion qui s'amoindrissait. A dix heures du soir, saignée de six cents grammes ; la douleur s'adoucit, la fréquence du pouls baisse et la peau se couvre de moiteur. Le crachement de sang cesse, le lendemain, et la fluxion pneumonique se trouve effacée avec une brusque énergie.

La pneumonie la plus grave résiste rarement à l'application

hardie et habile de la saignée. Qu'elle soit pratiquée dès les premiers symptômes, et réitérée jusqu'à ce que la respiration devienne nette, paisible, aisée, indolore, la figure calme, la peau fraîche, le pouls peu fréquent; jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de toux, ni de crachats aqueux ou sanguinolents. Alors la résolution est entière et on n'a pas à craindre de récidive, ni la persistance de la pneumonie à l'état sub-aigu, ni son passage à l'hectisie. Celle-ci atteint, dit-on, les pneumoniques qui ont été trop saignés : s'ils meurent, c'est qu'on ne les a point saignés à temps et assez largement, et qu'on a remplacé, en toute hâte, la saignée générale par la saignée capillaire.

Quelques médecins pensent encore, d'après Lieutaud et Eller, que les pneumonies se terminent par l'hydrothorax ou par l'anasarque, lorsque les malades ont été saignés copieusement : mais c'est la persistance de l'inflammation pulmonaire qui produit ces suites si fâcheuses. « On doit regarder, dit Bosquillon, ces maladies uniquement comme l'effet de la péripneumonie, et non des saignées qui ne sont jamais assez copieuses. »

Les évacuations sanguines ont-elles été négligées ou omises dans les premières périodes de la fluxion de poitrine, il est toujours temps d'y recourir. Si la résolution ne résulte pas immédiatement de leur emploi, du moins décide-t-il une expectoration de bonne qualité, crise qui dégorge le poumon. A l'imitation de Galien qui saignait même le vingtième jour, préférons, dans ce cas de lésion avancée, l'ouverture de la veine, et répétons la jusqu'à ce que l'expectoration ne soit plus séreuse, ni sanguinolente, ni difficile, que la respiration se fasse par les mouvemens de tous les muscles inspirateurs et expirateurs, avec la dilatation libre et pleine des parois costo-sternales, que la sonoréité de la poitrine soit rétablie ou en voie de se rétablir, que la chaleur de la peau et l'élévation du pouls soient abaissées. « Si le médecin n'a pas été appelé d'assez bonne heure,

dit Cullen, ou si les saignées pratiquées les premiers jours n'ont pas été assez copieuses, ou si après avoir procuré quelque rémission, les mêmes symptômes urgents reparaissent, il faut réitérer la saignée à quelque période de la maladie que ce soit, surtout pendant la première quinzaine et même plus tard, si après une solution apparente, la maladie s'est renouvelée. » Selon Frank, peu importe le degré de l'hépatisation et l'époque avancée de la pneumonie, la saignée presse et est de rigueur, le malade parut-il moribond. Une pratique étendue, dans un pays où règnent les fluxions de poitrine, dans un hôpital, vaste refuge des gens de peine exposés à cette maladie, m'a démontré la justesse de préceptes si absolus.

De tout temps au reste, la saignée large et répétée n'a-t-elle pas passé pour le remède héroïque dans la pneumonie ? Hippocrate saignait promptement et jusqu'à syncope. C'était d'ailleurs sa pratique dans toutes les douleurs aiguës, et de la sorte il terminait en peu d'heures des inflammations orageuses et mortelles qui ne cèdent point *aux petits moyens*, *à toutes ces petites saignées que la mollesse et l'indécision accréditent.* « Les anciens, dit Bordeu, tiraient plus de sang en une seule saignée qu'on n'en tire aujourd'hui en six : on les traite de timides ; ils étaient plus entreprenans que les modernes ; car quel peut être l'effet de quelques onces de sang qu'on fait tirer par jour? La plupart de ces évacuations sont souvent comme non avenues. » Houllier prétend même que les anciens ôtaient quelquefois cinq à six livres de sang, somme totale. Cullen saigne, dans la pneumonie, jusqu'à défaillance ou jusqu'à ce que la douleur soit notablement affaiblie, et recommence toutes les fois que les symptômes ne disparaissent pas franchement : *Cita, larga, accelerato fluxu celeris, ex magno vase, per magnum vulnus, missio sanguinis instituenda*, s'écriait Boerhaave en un aphorisme fameux. Les lipothymies du malade n'empê-

chaient pas Baillou de saigner fortement. *An quum animus linquere videtur a sectione venæ, quæ hic præsentius et unicum remedium, temperandum? Nequaquam, imo ea sæpe repetita sanguis copiose detrahendus, nec terreri oportet istis deliquiis.* Triller a dit : « Dans cette maladie atroce, il vaut mieux pêcher en tirant trop de sang qu'en n'en tirant pas assez. Tout espoir de vie et de salut est dans ce moyen. » Aussi Zacutus pratiqua avec succès une saignée de quarante-deux onces, Rivière fit perdre en quelques jours trois livres de sang, et Sydenham a porté à quarante onces la quantité moyenne de sang qu'on peut tirer dans une pleurésie. Pringle pensait que cette quantité établie serait certainement très-petite, si ce n'était le secours des vésicatoires ; et Triller assurait qu'il ne fallait pas plus s'arrêter à l'imprévoyante compassion de certains médecins *temporiseurs* qu'à la très-injuste accusation de cruauté. Sarcone dit à son tour que la cure de la péripneumonie ne diffère de celle de la pleurésie que par la nécessité de plus grandes saignées.

La phlébotomie l'emporte donc sur la saignée capillaire ; en certains cas cependant, celle-ci achève la cure, surtout lorsque la pneumonie se trouve à ce degré d'affaiblissement où il devient facile de triompher du mal qui reste. En fixer le moment ne saurait se faire, tout dépend du tact de l'homme de l'art.

Pneumonies suraiguës avec symptômes violents dès le début, larges saignées, résolution prompte et par voie d'absorption. — Depuis deux jours, un ébéniste toussait, crachait du sang et souffrait d'une douleur au côté droit, qui était mat à la percussion et dans lequel s'entendait un bruit de souffle. Ce malade se rendit à l'hôpital ; insomnie, face grippée et rougeâtre aux pommettes, yeux caves, angoisses de tout le corps, pressentimens sinistres, peau chaude et sèche, pouls dur et fréquent, mouvemens des côtes très-restreints, dyspnée, toux

rauque et continuelle, expectoration ténue, chargée de longs filamens sanguins : saignée de sept cents grammes. Les traits du visage se calment, la poitrine se dilate un peu plus librement et la respiration s'élargit. Une seconde, puis une troisième saignée sont pratiquées et abattent presque incontinent la fièvre et l'oppression. Le crachement de sang cesse, le thorax redevient sonore, le poumon perméable à l'air, une moiteur épaisse se déclare, les urines apparaissent bourbeuses et abondantes : lait, soupe et œuf ; convalescence.

Le trente Juillet 1826, on porte à l'hôpital un pneumonique, de la veille, suffoqué, crachant du sang par quintes d'une toux douloureuse qu'il cherche à retenir, mais qui l'emporte sur ses efforts. La peau est sèche et ardente, l'urine rare et enflammée, les narines sont pulvérulentes, les yeux animés : trois saignées successives, chacune de cinq cents grammes ; la respiration se ralentit, la fièvre baisse et des sueurs arrivent : mais, le cinquième jour, nuit délirante, redoublement de l'oppression, crachats clairs et sanglants. Une quatrième saignée est pratiquée, le lendemain, et abondante ; dès lors sommeil, moiteur grasse et critique, mollesse du pouls, affaiblissement de la toux, présages d'une résolution qui ne tarde pas. Ce malade qui avait, en peu de temps, beaucoup maigri et pâli, recouvra promptement son embonpoint et ses couleurs.

Dans le mois de Janvier 1825, on admit à l'hôpital un chasseur robuste, bien nourri et sanguin. Il avait eu un long frisson suivi d'une chaleur âcre et d'une moiteur qui avait duré toute la nuit ; toussant sans relâche, crachant du sang et des matières aqueuses, au milieu d'une oppression fatigante et de déchiremens de poitrine. Le jour d'après, la figure était abattue et encore souffrante, la respiration haute, le son de la poitrine obscur. Le soir, ce malade qui avait été saisi inopi-

nément par un tremblement et par une grande sensation de froid, brûlait et avait le pouls vif, dur, petit, contracté, la suffocation forte. Il toussait et expectorait du sang, gémissant et la poitrine toute meurtrie de douleurs, par momens avec une incohérence d'idées et une exaltation qui approchait du délire. Saignée de cinq cents grammes ; le soir elle est réitérée : aussi nuit paisible, sueur copieuse, rémission le matin, malgré la persistance d'un peu d'étouffement, de toux, de broncho-phonie et de matité du thorax. Troisième saignée ; le paroxisme reparaît, mais plus tard et affaibli, toux moins sèche et moins fréquente, crachats moins crus et seulement rouillés. Le lendemain, autre saignée de deux palettes ; les extrémités se refroidissent un peu, puis surviennent du malaise fébrile et quelques quintes de toux. Ces accidens se reproduisent, le cinquième jour, mais encore moins marqués, l'oppression s'efface et sous de douces sueurs la résolution ne tarde pas.

Le trois Février 1830, un domestique est transporté à l'hôpital, ayant la peau brûlante, le pouls fort et fréquent, la figure rouge et grande soif. Il tousse, crache du sang avec des glaires filantes et jaunâtres, il a de l'oppression et souffre de toute la poitrine ; on tire sept cents grammes de sang. Nuit agitée, inquiète, avec des rêvasseries, pouls plein et rebondissant qui fait prescrire une saignée semblable à celle de la veille : la toux s'atténue, et il y a dans la nuit, du calme qu'interrompt cependant une douleur aiguë du côté droit : trente sangsues modèrent celle-ci. Le cinquième jour, crachats crus, sombres, avec du sang cailleboté, redoublement de la suffocation; ce qui justifie cette sentence pratique de Cullen. « Il survient, en général, une rémission l'un des jours de la première semaine, depuis le troisième jusqu'au septième ; mais elle est fréquemment trompeuse, l'inflammation reparaît quelquefois avec autant de violence qu'avant, et est alors très-dangereuse. »

En raison de cette récrudescence, je saigne, une troisième fois et sans ménagement. Les deux jours d'après, respiration plus large, crachats moins rouillés, presque blancs, éclaircissement de la face, sueurs et petite diarrhée.

Un infirmier de l'hôpital éprouve, en Janvier 1831, un frisson de trois heures, suivi de fièvre, de douleurs entre les épaules et dans le côté gauche de la poitrine. Il respire avec peine, sa figure se colore, sa tête s'échauffe, on le saigne grandement. Dans la nuit, crachats aqueux et rouillés, lesquels deviennent jaunâtres et sanglants dans la journée : je fais rouvrir la veine et tirer sept cents grammes de sang. La nuit n'en est pas moins agitée. Le pouls s'élève et s'élargit, le matin, sans cependant diminuer de fréquence ; saignée de trois cents grammes. La peau se couvre d'une moiteur très-chaude qui persiste encore, le lendemain, mais sans signe de détente. C'est une moiteur toute fébrile, toute provoquée par la réaction sur la peau d'une grande phlogose interne ; car il y a de l'étouffement, une urine briquetée, du délire, les traits se tendent, la respiration se fait avec râle et avec douleur ; même crudité dans la matière de l'expectoration : quatrième et cinquième saignée, loochs blancs, tisane pectorale miellée, cataplasme sur la poitrine. Le sixième jour, vingt sangsues, dont les piqûres fluent toute la nuit, le malade a dormi, il est pâle, ses yeux et la figure se calment, la peau et le pouls se tempèrent, la toux s'est amoindrie et les crachats sont moins rouillés. Les deux jours d'après, l'expectoration cesse, les émonctoires s'ouvrent, et l'appétit ne tarde pas.

Un sergent du vingt-neuvième régiment, âgé de trente-sept ans, pléthorique, est pris dans le mois de Mars, d'une douleur aiguë au côté droit du thorax. On tire sept cents grammes de sang. Le lendemain, le point de côté redouble, chaque inspiration arrache un petit cri et contracte les traits, le pouls est

dur, à battemens précipités, les crachats sont aqueux et sanguinolens, deux saignées, chacune de cinq cents grammes, infusions pectorales. Le troisième jour, vingt-cinq sangsues sous le mamelon droit, looch morphiné : le soir, étouffement, anxiété, ardeur de la peau, soif, crachats difficiles et rouillés, traits altérés ; saignée de trois cents grammes. Le quatrième jour, la douleur de côté et l'expuition sanguinolente persistent, le pouls conserve de la dureté et de la vîtesse, la suffocation est grande; cinquième saignée, cataplasmes sinapisés aux jambes, petit-lait gommé et diacodé ; le soir, sixième saignée. Les quintes de toux faiblissent, le cinquième jour, l'oppression, la chaleur de la peau et l'altération de la face diminuent ; même petit-lait et dans la nuit septième saignée et deux ventouses scarifiées, car le point de côté a repris de l'intensité et gêne la respiration. Il s'efface, le lendemain ; vésicatoires aux bras, looch sédatif, continué les jours qui suivent, pour calmer une toux férine. Les crachats prennent un caractère marqué de coction, en même temps que l'inspiration se rétablit de proche en proche, dans toutes les vésicules pulmonaires. Le dix-neuvième jour, le malade sortit, plus fort que ne l'aurait fait présumer le nombre des émissions sanguines qui furent pratiquées à si peu de distance les unes des autres.

Un cultivateur, du Thor, de belle santé et de trente-cinq ans, est atteint de pneumonie, vers la mi-Avril 1846. Son médecin lui tire en trois fois et en quarante huit heures dix-huit cents grammes de sang, et lui applique trente sangsues au côté droit. La respiration reste embarrassée, la toux difficile, le crachat jaunâtre et sanguinolent. Le malade qui parait s'affaiblir, commence alors une potion avec trente centigrammes de tartre stibié et vingt grammes de sirop diacode ; à peine en a-t-il pris deux cuillerées qu'il faut y renoncer ; car il est saisi de vomissemens qui augmentent sa suffocation et, dans le ventre,

de douleurs qui lui arrachent des cris. Un délire furieux succédant, il ne connait plus et frappe ceux qui l'entourent : on lui pose, de force, vingt sangsues au cou. J'arrive. Le malade a l'œil ardent, le visage sombre de teinte et d'expression, le pouls raide et vîte, il délire encore. En l'examinant de près, et informé de ce qui a précédé, la subordination de la méningite à la pneumonie me semble claire ; car la respiration est courte, haletante, précipitée, avec des secousses brêves mais fréquentes de toux sèche, les côtes ne se dilatent pas ; il entre peu d'air dans ces poumons engorgés et sur lesquels vit l'épine inflammatoire. On m'attendait pour saigner de nouveau le malade, dont l'expectoration était toujours crue et très-rouillée. J'approuve et conseille une seconde et une troisième saignée, du soir au lendemain ; ce qui fut : quatre cents grammes d'abord, puis cinq cents, enfin sept cents, en tout seize cents grammes. Voici ce qui suivit et ce que m'écrivit son médecin : « Le pneumonique a dormi et, ce matin, le sentiment de sa position commence à lui revenir, les idées pourtant ne sont pas nettes encore, il accuse de la céphalalgie ; la respiration s'est ralentie, la douleur de la poitrine a baissé. » Et dans une autre lettre. « Le cerveau reste engagé, car les réponses manquent de précision, les yeux semblent voilés d'une gaze, le malade qui ne voit qu'imparfaitement s'éveille dès qu'on fixe son attention, hors de là s'assoupit. » Larges vésicatoires à la nuque, aux bras, entre les épaules ; car quoique l'appétit et les forces se rétablissent, les objets paraissent tourner devant le malade, même quand il est couché ; et lorsqu'il se lève, ce tournoiement augmente. Or, ce symptôme qui faiblissait pendant la suppuration des vésicatoires, reprenait dès qu'ils tarissaient. Il s'effaça pourtant dans les derniers jours de Mai.

Ici tout est frappant, la brusque malfaisance d'un peu de potion stibiée, et le plein succès des saignées qui font se ter-

miner par résolution une pneumonie, compliquée de délire.

En Avril 1847, dans un village voisin d'Avignon, un charron, âgé de vingt-six ans et vigoureux, enrhumé depuis quelques jours, se refroidit après le travail, frissonne et s'alite. Le pouls apetisse immédiatement, la tête se prend de douleur atroce, le sommeil fuit, des vomituritions surviennent; oppression, envie de tousser et parfois petite toux. Des fièvres nerveuses sévissaient; on ose à peine tirer quelque peu de sang et appliquer des sangsues : une teinture vomitive est essayée, les angoisses d'estomac et la céphalalgie redoublent. Je suis appelé. Le malade était dans un état convulsif effrayant, la tête alourdie et très-douloureuse, la pupille resserrée, les traits contractés, il respirait à grand peine, s'épuisait en éructations fort bruyantes et en vains efforts pour vomir. Dans ces spasmes incessans, la poitrine se soulevait tout d'une pièce, les mouvemens inter-costaux étaient nuls; des quintes obscures de toux étaient absorbées par ce trouble de l'innervation, des forces gastriques et circulatoires : le pouls paraissait misérable. Le rhume qui avait préexisté, une suppression de sueur pour cause déterminante de ces symptômes, la difficulté de la respiration me firent diagnostiquer une péripneumonie, voilée par de graves complications. Une saignée exploratrice fut aussitôt pratiquée, et j'en conseillai la réitération, pour le soir; en outre, sangsues aux gras de jambe : potion sédative avec l'aconit ou le sirop d'opium; eau pure. Le jour d'après, soit timidité naturelle, soit répugnance inspirée par un autre praticien, le médecin du malade ne rouvrit pas la veine; des crachats rouillés ne tardèrent pas à légitimer mes présomptions. Le bruit de souffle et le râle crépitant se firent entendre dans tout le côté droit de la poitrine, autour d'un espace étendu où manquait le bruit respiratoire. Ainsi éclaircie, cette pneumonie fut, franchement et à six reprises, attaquée par la lancette. Je revis ce

malade, quatre fois. Les angoisses cardialgiques cessèrent d'abord, le mal de tête plus tard, et cette fluxion de poitrine qui, méconnue, eut été mortelle, se jugea lentement, mais solidement, par une expectoration opaque et bien cuite.

Lorsque la pneumonie est sérieuse, la présence des règles ou des lochies ne saurait détourner de la saignée, même répétée. Suivant une remarque de M. Polinière qui l'appuie de l'autorité de Lamotte et de Van Swiéten, le point phlogosé qui n'aurait pas manqué de devenir perturbateur de la fluxion menstruelle, perd par la détente salutaire que produit la saignée, son influence fâcheuse, et les règles n'en coulent qu'avec plus d'abondance. De Haën et Frank ont blamé toute temporisation, en pareil cas, relativement à l'emploi de la lancette.

Une femme reçue à l'hôpital pour accoucher, est atteinte d'une bronchite aiguë, quelques jours avant sa délivrance. Au moment de la fièvre de lait, elle se refroidit, la nuit, en restant, les bras nus et la poitrine découverte. La toux qui s'éteignait reparaît avec force, il s'y joint une expectoration aqueuse, filante, striée de sang et une vive douleur au côté gauche. La fièvre s'allume rapidement, la figure devient écarlate, les yeux s'injectent; saignée de sept cents grammes, que l'on réitère le lendemain, cataplasmes sur la poitrine, plus tard aux jambes et saupoudrés de moutarde, loochs blancs, loochs morphinés, hydromel. La suffocation, la matité du côté gauche et le bruit de souffle augmentent malgré ce traitement, malgré la persistance de lochies très-rouges et abondantes : l'expectoration est jaune, bilieuse, couleur de jus de pruneaux, sanguinolente. Elle ne s'éclaircit et ces phénomènes ne commencent à céder qu'après la cinquième saignée et vingt sangsues qui produisent une hémorrhagie de quinze heures de durée.

Nécessité et efficacité de la saignée, réitérée même dans les dernières phases des pleuro-pneumonies. — Un grenadier du

dixième régiment entre à l'hôpital, le quatorze Janvier 1825: respiration difficile, plaintive, accompagnée de déchiremens de poitrine, toux et suffocation incessantes, crachats écumeux, sanguinolents, pouls dur, fréquent, dicrote, visage rouge et grippé, angoisses : saignée de sept cents grammes, sans effet ; réitérée l'après-midi, elle diminue l'oppression et assouplit l'artère. Troisième saignée de trois cents grammes seulement, à neuf heures du soir ; le lendemain, expectoration peu sanglante, à quintes plus éloignées, moins de souffrance dans la poitrine. La nuit, le mouvement phlegmasique s'accroît, et le troisième jour, orthopnée, lividité de la face, apoplexie pulmonaire menaçante, sécheresse de la peau et suppression des urines. Quatrième saignée, de huit cents grammes, cataplasme sus-sternal, tisane de veau émulsionnée ; la peau se baigne d'une sueur grasse, le pouls mollit et se tranquillise, la figure pâlit et perd toute trace d'inquiétude ; urines épaisses, bourbeuses, abondantes, crachats rares, opaques, bien cuits. Le douzième jour, il y avait apyrexie et toutes les fonctions paraissaient rétablies, à l'exception près d'un surcroit de vîtesse dans l'acte respiratoire, lorsque le malade se met sur son séant. Puis tout à coup, au quatorzième jour, sans cause appréciable, la toux et la dyspnée se ravivent, le pouls qui s'élève, bat très-vîte, douleurs pleurétiques bientôt suivies de crachats aqueux et sanglants, de décomposition des traits. Une saignée de cinq cents grammes dissipe, en douze heures, ces symptômes de récrudescence. Le malade pût dès ce moment remuer dans son lit et plus tard se lever, sans devenir essoufflé. Il fut longtemps faible et par conséquent sa convalescence lente, mais exempte de tussicule.

Avec des sangsues on aurait moins bien réussi. La phlogose primitive avait été trop intense, pour ne pas appréhender l'insuffisance de ce moyen et le voisinage d'une fluxion artificielle.

L'application des cataplasmes dut contribuer à éteindre une telle inflammation. Hippocrate fesait grand usage des embrocations relâchantes, au moyen d'une éponge molle, imbibée d'eau chaude, qu'il enveloppait d'un bandage, *ut longiore tempore fomentum sufficiat et perduret.*

Un marchand de fruit était au treizième jour d'une pneumonie grave dès le début et paraissant très-affaiblie, lorsqu'un point de côté se déclare inopinément, arrache des cris, et rend la respiration sanglotante. Ce malade âgé de quarante-huit ans, ayant été largement phlébotomisé et usé par une vie laborieuse, subit l'application de quinze sangsues sur la poitrine, leurs piqûres saignent beaucoup. Et pourtant, malgré cette hémorrhagie, malgré des vésicatoires et des loochs diacodés, redoublement de la douleur, de la toux, du crachement de sang, de la fréquence du pouls, insomnie, exaltation des idées, rougeur foncée des pommettes. L'inutilité des sangsues et des révulsifs fait qu'on se décide, le quinzième jour et après une consultation, pour une saignée que la faiblesse du malade paraissait contr'indiquer. Elle est de quatre cents grammes; tout aussitôt fièvre et dyspnée diminuent, et il survient par les urines et par les sueurs une grande détente.

Une jeune femme de vingt ans, maigre, nerveuse, brune, se vêtissant peu, même l'hiver, est atteinte, en Mars, d'une pleuro-pneumonie. Trois saignées modéraient la toux, le crachement de sang et la fièvre, quand le pouls s'accélère de nouveau, la douleur de poitrine, l'étouffement et l'expuition sanglante reprennent plus fort. La malade ne peut se coucher sur le côté gauche, qui seul est sonore; vingt sangsues du côté opposé, et sans soulagement : miliaire blanche et rouge qui couvre le cou, le dos, la poitrine, les bras, qui loin d'être critique, inquiète et s'associe à beaucoup de fièvre. C'était le onzième jour; nouvelle saignée qui amoindrit ces complica-

tions inattendues et qui procure un calme bienfaisant. Cette pneumonie se jugea par une expectoration de couleur opaline.

En Décembre 1826, une ménagère, de quarante-cinq ans, pléthorique, se levant dans la nuit pour un de ses enfans, est prise de frissons auxquels succèdent l'ardeur de la peau et la fréquence du pouls. Le jour d'après, crachement de sang, toux, suffocation, poids énorme sur la poitrine; deux saignées, chacune de cinq cents grammes. Ces symptômes n'augmentent pas, mais il s'y joint un défaut de sonoréité et un bruit de souffle, très-étendus, en arrière et dans les deux tiers inférieurs de la poitrine. Nouvelle saignée, le troisième jour; la matière de l'expectoration reste toujours crue et abondante, râle sibilant, orthopnée par saccades. Du septième au neuvième jour, sangsues à deux reprises sous les mamelles : malgré la force de l'hémorrhagie, le onzième jour se passe mal; fièvre qui redouble, insomnie, délire, prostration musculaire, maigreur, allongement des traits, crachats grisâtres, filans, striés de sang, absence totale du bruit respiratoire de la base des poumons au niveau de la quatrième côte, avec respiration puérile en haut : saignée de quatre cents grammes. L'effet en fut prompt et salutaire, et un dégorgement presque immédiat se fit par une expectoration épaisse, blanche, opaque, en crachats ronds et détachés, qui se termina au déclin du quatrième septénaire.

On a prétendu que les saignées, dans les derniers temps de la pneumonie, occasionaient la suppression des crachats. Elles ne le peuvent que chez les vieillards cacochymes : ainsi seulement l'entendait Morgagni.

Un caporal, de vingt-quatre ans, brun et vigoureux, fut conduit à l'hôpital, souffrant dans toute la poitrine, toussant et crachant du sang, la face vultueuse, le pouls élevé et fréquent, la suffocation grande : saignée de sept cents grammes, réitérée

le soir. Le lendemain, quoique les crachats soient moins rouges, la gêne de la respiration continue et le son de la poitrine s'obscurcit ; saignée de cinq cents grammes. De ce jour au cinquième deux autres saignées, chacune de trois palettes ; l'inspiration devient ample, facile, sans douleur ; seulement sur le soir quintes de toux convulsives, suivies d'un peu de sputation aqueuse : tisane miellée et loochs blancs. Mais, le onzième jour, exacerbation violente et imprévue ; toux incessante, crachats sanguinolents, l'air manque au malade, dont les narines s'ouvrent et s'agitent, dont la face se contracte. Le jour qui suit, respiration haute et ventrale ; saignée de quatre cents grammes, potion aconitisée : le calme se rétablit. « La saignée phlébique, a-t-on dit avec raison, agit surtout en diminuant l'action du poumon malade. Répétée, elle est pour cet organe ce qu'est pour l'estomac l'abstinence des alimens, elle amoindrit son travail d'action. »

Un soldat, de vingt-deux ans, entra à l'hôpital, suffoqué, crachant le sang, rouge, inquiet, le pouls plein et fréquent. D'abondantes saignées paraissaient avoir atténué la fluxion pulmonaire et la résolution s'en fesait, lorsque, le sixième jour, redoublement nocturne de la toux, de la dyspnée et de la fièvre : le matin, calme trompeur. Le huitième jour, nuit agitée, délire loquace, crachats écumeux chargés de stries de sang, sueur chaude, pouls dur et élevé, étouffement, angoisses ; saignée de cinq cents grammes. La poitrine qui avait perdu sa sonoréité dans son sommet, la recouvre, l'air pénètre librement tout le poumon, la toux se résout en quelques crachats.

Un sergent du vingt-neuvième régiment est transporté à l'hôpital, le six Janvier 1830 : il suffoque, tousse beaucoup, rejette des matières aqueuses et sanguinolentes avec des efforts qui lui déchirent la poitrine et redoublent son oppression. Sa

voix est rauque, sa figure rouge, sa tête animée, son pouls raide, sa peau chaude : on tire en deux fois treize cents grammes de sang. Le cinquième jour, au côté gauche douleur qui rend l'inspiration courte, déchirante et arrache des cris : on couvre ce côté de sangsues et de cataplasmes, loochs morphinés, petit-lait par pintes. Le lendemain, sueurs telles que le malade change de chemise quarante fois et qu'il mouille les matelas. Le septième jour, ces sueurs continuent, crachats cuits. Le huitième, la sueur se fait encore, mais moins considérable; aussi les symptômes s'aggravent-ils de nouveau et le malade est-il d'une exaltation délirante. Les crachats redeviennent séreux, la respiration est plaintive, gênée, sifflante; saignée de trois palettes. Le changement qui s'ensuivit, plus marqué que le premier, fut de durée. La douleur, les crachats sanguinolents, le râle, les gargouillemens et la toux cessèrent. Le matin au réveil et par momens dans la journée, il y eut, du douzième au vingtième jour, un léger délire qui n'altérait point le pouls, ni le mieux-être, ni l'enjouement du malade, qui dépendait des grandes déperditions occasionées par le traitement et par les sueurs, *delirium ab inanitione*. Lait et orge, purées, fruits cuits; plus tard gelée de lichen et lait d'ânesse, ce jeune homme étant fort pâle et très-maigri. Il sortit en pleine santé.

Quoique délivrés, dès le premier ou le second septénaire, de tout symptôme grave, je garde cependant ces convalescens à l'hôpital: ils sont affaiblis, épuisés de sucs, ils ont grand besoin de réparation. A leur aspect, on juge qu'ils relèvent d'une maladie fâcheuse, mais avec un peu de surveillance, ils se rétablissent. Leur poitrine est parfaitement débarrassée de tout principe d'irritation; ce qui n'arrive pas toujours, lorsque les pneumonies sont moins vivement attaquées. Il ne passe pas d'année que je ne traite de la sorte un grand nombre de pneumonies suraiguës, pratiquant

deux ou trois saignées aux enfans, cinq ou six et même huit aux adultes, jusqu'à ce que la toux, l'oppression et les crachats sanglants aient fini. J'ai rarement des malades à regretter, que la pneumonie soit ou ne soit pas compliquée d'épanchement.

Ne serait-ce que par sa vertu déplétive que la saignée produit de tels effets ? Mais pourquoi ne se manifestent-ils pas, lorsqu'on insiste sur les saignées capillaires, qui pourtant diminuent aussi la masse du sang ? Criblez de sangsues la poitrine, malgré la déplétion la cure n'a pas lieu. Il y a donc dans la saignée, outre une évacuation plus brusque, une sorte de mouvement révulsif qui se prononce, en raison du vaisseau qui est ouvert.

Telle n'est pas l'opinion de Fauchier et de M. Polinière. Selon ces médecins, les diverses saignées se ressemblent et ne font seulement que diminuer la masse du sang. La Société des naturalistes de Souabe couronna l'ouvrage de Fauchier ; cet ouvrage est cependant terne et sans vie, et dans quatre cents pages on cherche vainement une idée, une observation ou même de la science. L'auteur y discute superficiellement et ne combat pas avec succès la théorie de Quesnay sur la spoliation du sang, c'est-à-dire sur la plus grande diminution proportionnelle de la partie fibrineuse de ce liquide, produite par les saignées. D'après lui, le sérum et le cruor, principaux élémens constitutifs du sang, sortent par l'ouverture du vaisseau, dans des proportions respectivement égales. Oui sans doute ; mais la réparation de la fibrine exigeant une hématose plus riche et plus soutenue, les saignées répétées font pendant quelque temps prédominer nécessairement la partie séreuse du sang. Quesnay avait donc raison.

Dans les observations qui précèdent, on voit de quelle utilité est la répétition de la saignée dans les pneumonies qui re-

doublent subitement, quoiqu'elles soient sur leur déclin. Trois fois, je mets des sangsues, mais infructueusement et sans que cela dispense d'ouvrir la veine. Remarquons-le, en passant et en dehors du sujet, cette récrudescence de la maladie atteint des pneumoniques qui conservaient un peu d'oppression ou une tussicule nocturne, signes légers en apparence, produits toutefois par la persistance et les progrès sourds d'une phlogose, seulement amortie. Il importe donc, comme je l'ai déjà dit, de saigner jusqu'à l'extinction absolue de la fluxion. C'est le moyen d'éviter des rechutes souvent mortelles et inopinées seulement pour l'homme inattentif, qui regardant ces restes de symptômes comme de peu de conséquence, n'en pénètre pas la nature intime et véritable. Si la saignée générale a été négligée et que ces rechutes inattendues et violentes ne se montrent pas, des pneumonies chroniques s'établissent à leur place, empêchent la restauration des forces et conduisent à l'hectisie. Il est dans l'essence de toute phlegmasie qui n'est pas pleinement détruite, de s'accroître (obscurément si l'on veut parce que le corps est affaibli) ou de se résoudre peu à peu, d'elle-même. Mais comme il y a chances égales pour ces deux terminaisons quoique si opposées, voilà ce qui doit tenir le praticien toujours en garde contre les symptômes qui n'indiquent pas une cessation complète de la phlogose, quelque peu considérables qu'ils paraissent.

Pneumonies graves : saignées tardivement employées, qui déterminent néanmoins la résolution de l'engorgement pulmonaire, résolution lente, graduée, mais sûre, parfaite et par voie d'expectoration.—Le deux Janvier 1821, on porte à l'hôpital un charretier de vingt-trois ans, brun, grand et bien découplé : il délirait, gesticulant et hurlant des paroles obscènes : œil hagard, immobile, joues rouges, presque noires, bouche écumeuse, serrement des mâchoires, claquement des dents, dilatation rapide

ailes du nez, respiration entrecoupée, pouls dur et raide. Cette phrénésie datait de la veille, le malade ayant passé huit heures, peu couvert, par un grand froid, quoique atteint d'un point de côté depuis sept jours, respirant et toussant avec peine, rejetant des crachats aqueux et striés de sang. On avait, dans la nuit, tiré du bras quatre-cent cinquante grammes de sang, on réitère dans la journée : hydromel, infusion de mauve, sinapismes aux jambes. Le lendemain, troisième saignée ; la respiration s'élargit, le délire diminue, sommeil. Le quatrième jour, onzième de la pneumonie, délire doux, œil moins égaré, physionomie calme, mais paralysie du bras droit ; le pouls dont les évacuations sanguines avaient modéré les vibrations est développé sans trop de raideur ni de vîtesse ; il y a un peu moins de gêne encore dans la respiration, les quintes de toux deviennent faciles, l'expectoration se rétablit ; langue sale, urine bourbeuse, peau moite : quarante sangsues sur la poitrine et cataplasme. Le treizième jour, le délire persiste mais tranquille, il se rapproche de la stupeur. La voix est basse, voilée, tremblante, la respiration, quoique moins difficile, n'est pas libre pourtant : vésicatoire latéral. Quinzième jour, la langue restant chargée et le ventre paresseux, cinq centigrammes de tartre stibié en un verre d'eau, qui purgent beaucoup. Le cerveau se calme entièrement, le foyer péripneumonique se réduit, l'expectoration augmente, la peau se tempère et s'humecte. Vingtième jour, le vésicatoire suppure encore, la respiration est égale et paisible, les nuits se passent sans toux, sans rêvasseries, le malade n'est qu'ébahi au réveil ; *attonitus*. Il se sent rompu, il ne peut parler, tant sa voix est faible ; potages et pruneaux. Plus tard, il y eut par des sueurs fétides et grasses, par des urines sédimenteuses, par des crachats ronds, opaques, blancs, muqueux, bien détachés, de véritables crises que le traitement avait préparées. La voix resta

longtemps cassée, obscure, débile, incertaine, la parole peu intelligible, l'esprit paresseux. Par la suite, à deux reprises, manne et huile de ricin qui produisirent de nombreuses selles liquides et verdâtres. A la mi-Février, ce jeune homme sortit de l'hôpital, délivré de sa paralysie du bras et bien remis d'une fluxion de poitrine, dont la marche avait été compliquée d'un délire, souvent mortel d'après une sentence bien connue d'Hippocrate.

Si la saignée eut été pratiquée dès les premiers jours, le cerveau n'aurait pas été compromis ; si on ne l'eut faite plus tard et largement réitérée, le malade aurait péri d'hépatisation pulmonaire et d'hémorrhagie encéphalique.

Un homme de médiocre stature, mais de bonne constitution, étant en sueur, boit de l'eau froide, se couche avec des frissons et un point de côté. La peau s'échauffe, le pouls s'élève ; suffocation, crachats séreux et sanguinolents. Ce malade passe plusieurs jours sans traitement et se fait porter à l'hôpital, le douze Juillet 1825 : la face était injectée, le pouls plein, la toux continuelle, la dyspnée grande, l'expectoration abondante, et toute en matières sanguinolentes, à demi cuites, la poitrine douloureuse et sa sonoréité obscurcie. Le malade restait couché sur le dos et dans une immobilité forcée ; car l'oppression augmentait au plus petit mouvement : épanchement présumable de sérosité dans la plèvre. Le onzième jour de la maladie, saignée de cinq cents grammes ; réitérée, le jour d'après : l'oppression diminue, les crachats sont plus cuits et ne sont plus rouillés. Dans la nuit, le ciel étant orageux et chargé d'électricité, ce malade étouffe et rêvasse, la matière expectorée redevient aqueuse, crue et rouge : troisième saignée de trois-cents-vingt-cinq grammes ; la toux faiblit encore, l'expuition sanguinolente cesse, les crachats sortent sans peine, mûrs et bien critiques pour l'organe engorgé. Ils commencent à diminuer à la

fin du quatrième septénaire et disparaissent dix jours plus tard: la poitrine, percutée alors, résonne clairement.

Un maçon, de quarante-cinq ans, sec, maigre, nerveux et sanguin, s'enrhumant facilement, est atteint, à ce qu'il croit, d'un rhume plus fort que d'ordinaire, lequel s'accompagne de douleur et d'ardeur dans la poitrine, de suffocation, de fièvre, de crachement de sang; c'est une pneumonie. Ce malade boit, pendant deux jours, de l'infusion chaude et sucrée de sureau et de coquelicots: la toux redouble. Un pharmacien arrive, donne des loochs et des potions huileuses anodines. Enfin, je suis appelé. La dyspnée est si intense que ce pneumonique se tient sur son séant, à l'aide d'oreillers et ne peut s'étendre dans son lit: même dans cette position, la respiration est ventrale, laborieuse, le pouls plein et fort, la peau brûlante, la face colorée, l'œil chassieux. La nuit; insomnie et coma-vigil, exaltation délirante, toux tellement continue que le sommeil, si par momens il a lieu, ne la suspend, ni ne la modère: saignée de quatre cents grammes, elle calme les angoisses nocturnes; réitérée le lendemain et largement, elle arrête le crachement de sang, et permet au patient de se coucher tout de son long, sans être étouffé. L'expectoration devint blanche, opaque; elle dura jusqu'au rétablissement des forces.

Deux ans plus tard, ce même homme fut pris d'une nouvelle pneumonie et, n'ayant point été saigné, périt, le cinquième jour, peu d'heures après un minoratif qui le purgea beaucoup.

J'ai vu quelquefois finir de la sorte des pneumoniques, quoiqu'on ne leur eut donné que de la manne, de la rhubarbe et de l'huile de ricin. Ces accidens doivent rendre le médecin fort circonspect à cet égard et expliquent l'éloignement qu'avaient pour cette méthode Boerhaave, Van Swiéten et Sydenham. Le premier

ne purgeait jamais dans les pneumonies, les autres le fesaient rarement et dans celles seulement qu'ils regardaient comme fausses, quand des symptômes de turgescence gastrique prédominaient sur ceux de la pneumonie. « Les crachats, disait Bordeu, cessent ou diminuent, la gorge s'irrite, se serre, se dessèche ; le point de côté se décide au moment où l'on s'y attend le moins ; la fièvre dont on prétendait que les purgatifs avaient emporté *le foyer*, reprend ; les crachats deviennent plus ou moins ensanglantés et, quelques jours après, purulents. Je suis fâché d'être obligé de dire que j'ai vu cet accident arriver après l'application des purgatifs. »

Un voiturier arrive à l'hôpital, couché dans une charrette, sur deux matelas, brisé, toussant, crachant du sang et des mucosités glaireuses, au onzième jour d'une pneumonie. Sa figure était violette, il étouffait, inspirait avec douleur et s'absorbait dans une inquiétude d'autant plus vive que sa poitrine, naturellement délicate, était fatiguée par un catarrhe de deux mois. Il n'y avait pas de doute sur l'urgence de la saignée ni de délai possible. On la fait de trois palettes, on la réitère les deux jours d'après, et chaque fois la suffocation et la toux diminuent, la poitrine se dilate mieux, l'expectoration devient moins crue, moins sanglante, et la fièvre baisse. Puis une moiteur douce s'établit, les urines reparaissent abondantes et claires, avec un sédiment, et ce malade sort de l'hôpital, la poitrine débarrassée de toute phlogose. La consomption était à craindre.

A la mi-Juillet 1827, un soldat, de vingt-quatre ans, fut transporté à l'hôpital, pâle, jaune, les yeux éteints, le pouls misérable, suffoqué, évacuant par quintes du sang mal lié, ne pouvant parler et presque moribond. Depuis quinze jours, il avait commencé à souffrir violemment de la poitrine et à cracher du sang : il avait persisté à faire route pour profiter de la voiture qui

lui était accordée. La moutarde et les vésicatoires, sans action sur la masse sanguine, ne pouvaient que contrarier très-imparfaitement une congestion si considérable et déjà si ancienne. En conséquence, à quatre heures de l'après-midi, petite saignée de deux cents grammes, l'interne de garde devant la réitérer à sept heures du soir, si le pouls se relevait par cette première tentative, au lieu de faiblir davantage, et en faire une troisième à dix heures, si à cette élévation du pouls se joignait une respiration plus ample, moins douloureuse, une expectoration plus aisée. Les trois saignées furent pratiquées et le lendemain, la figure de cet homme était moins éteinte, le pouls moins déprimé, la respiration moins plaintive ; d'ailleurs toux fréquente, toujours accompagnée de crachement de sang : deux autres saignées, et le quatrième jour, sixième saignée, chacune, suivie d'un peu de rémission dans les symptômes, et toutes de deux palettes. Bientôt, la poitrine se dilata à chaque inspiration et ne se souleva plus avec effort, toute d'une pièce, sa sonoréité qui était en tont point très-obscurcie, se rétablit peu-à-peu, et le bruissement respiratoire se fit entendre dans une circonférence de jour en jour plus étendue. Les crachats, sans diminuer de volume, parurent opaques, bien cuits et ne furent plus rouillés, la figure ne fut plus que très-pâle, mais sans être terne et jaune comme aux premiers jours. La convalescence dura deux mois et fut suivie de la résolution entière d'une pneumonie si ancienne et si négligée, qu'un tel résultat devait paraître inespéré. Je ne fis pas d'un seul coup de très-fortes saignées ; car l'action du cœur eut pu s'arrêter au milieu du vide brusque qu'elles auraient occasioné. Pour être faite avec circonspection, la déplétion n'en fut pas moins hardie, ni moins avantageuse.

Un vitrier, de vingt-quatre ans, grand, maigre, mal nourri, entre à l'hôpital, le quatorze Jnillet 1831. Il va en

une diarrhée sanglante et douloureuse, il rejette, par quintes convulsives, des crachats jaunes, visqueux et rouillés, il est très-oppressé, ne respire qu'avec la bouche ouverte et les narines dilatées, son pouls est obscur, petit, fréquent, sa peau chaude et sèche, sa figure tirée. Je crains d'ouvrir la veine, à cause de l'appauvrissement du malade; quinze sangsues sus-sternales dont les piqûres fluent beaucoup et sans soulagement. La diarrhée diminue, mais la toux et la suffocation augmentent : eau d'orge gommeuse, looch blanc morphiné, vésicatoires sur les côtés de la poitrine. Le troisième jour se passe comme le précédent; les crachats sont jaunes, filants, visqueux, crus, striés de sang, la respiration est précipitée, lente, le jeu des côtes borné, la matité du thorax complète dans sa moitié inférieure, le bruit respiratoire puéril en haut. C'était le dixième jour de la maladie, ce jeune homme étant souffrant et suffoqué depuis une semaine, lorsqu'il entra à l'hôpital. L'émétique ne pouvait se donner à un pneumonique qui avait eu les entrailles si compromises, et à qui les vésicatoires n'avaient rien fait. Alors, malgré l'époque avancée de la pneumonie, malgré le dépérissement qui datait de plus loin, saignée de deux-cent-vingt grammes, exploratrice en quelque sorte; le soir, respiration plus libre, figure moins tendue, œil moins inquiet, seconde et semblable saignée. Dans la nuit, sommeil sans délire, ni rêvasseries, à l'inverse de ce qui avait lieu précédemment. Les jours suivants, les crachats sortent avec plus de facilité, moins jaunes, moins gluans, bientôt ils cessent d'être rouillés et deviennent blancs et muqueux. Une moiteur onctueuse succède à la sécheresse de la peau, les vésicatoires suppurent encore, et par toutes ces voies critiques les foyers pneumoniques s'épuisent.

Si toutes les raisons plausibles qui semblaient contr'indiquer la saignée, avaient toujours été écoutées, cette pneumonie se

serait terminée par une mort prompte ou par la langueur.

Dans l'hiver de cette même année, on avait aussi porté à l'hôpital un conscrit du Gers, frappé depuis bien des jours d'un point de côté et rendant des crachats jaunes et très-rouillés. Le pouls était misérable, le visage grippé, l'inspiration difficile, la respiration stertoreuse. On saigna quatre fois ce malade, on lui appliqua ensuite des sangsues; la résolution de l'engorgement pulmonaire se fit, et la convalescence, quoique longue, fut heurense.

La petitesse du pouls et son défaut de consistance n'étaient, dans cette fluxion de poitrine, que le produit et le signe de son intensité. *Igitur semper ac depressio, parvitas atque profunditas in pulsu pectorali animadvertitur, de profundiori, periculosissimaque lœsione substantiœ pulmonalis dubitandum. Ideò in laterali pleuritide, quœ in genuinam peripneumoniam mutatur, pulsus pectoralis, amissâ vehementiâ et imminutâ ictuum duritie et vibratione, per gradus minor evadit, atque absconditur cum maxima œgrotantium noxâ.* Cyrilli *de pulsibus.* C'est la seule observation à retenir d'un livre dont le titre promet beaucoup, et que le mauvais goût, l'empirisme, les préjugés ont inspiré. Traitant le même sujet, cinquante ans plutôt, notre Bordeu y laissa l'empreinte de son génie.

Quelque faible que soit le pouls, si les symptômes de pneumonie sont évidents, ne craignons pas la saignée, modérée d'abord, et plus large lorsque la maladie n'empire pas sous ces premières épreuves. Souvent un engorgement inflammatoire qui paraît extrême peut encore se résoudre.

Un jeune conscrit, Corse, nostalgique, à formes grêles, atteint d'une double pneumonie, entre à l'hôpital, pâle, froid, ne respirant qu'à intervalles éloignés, râlant et le pouls très-petit. Le septième jour, la toux et les crachats sanguinolens avaient cessé, un *râle de retour* se fesait partout entendre.

Trois saignées avaient été pratiquées, le pouls se relevant à mesure qu'on ôtait du sang, des sangsues et des cataplasmes avaient été posés sur la poitrine, des vésicatoires aux bras. Outre le danger d'une mort prompte, il y avait pour ce jeune homme tendance à une phthisie consécutive ; l'étroitesse de sa poitrine l'y disposait. Dans des cas pareils, Stoll saignait aussi: il tira huit fois du sang, en un court espace de temps, à un pneumonique qui paraissait profondément affaibli, dont tout le corps était couvert de pétéchies. La guérison justifia la hardiesse du moyen et prouva l'exactitude du diagnostic, fondé uniquement sur l'excessive gêne de la respiration. Stoll disait: *Observavi* debilissimos *subinde pulsus in hac pleuritide, qui* detracto sanguine *fortiores evadebant ; prout scilicet dolor mitigabatur. Metuebam in paucis secare venam ; hinc primo timidè et parcissimè sanguinem detraxi, visurus quomodo ferant; mox,* audacior factus, plus detraxi, *pulsu indè validiore effecto. et secuto mox levamine.*

Les saignées déplétives réussissent encore dans les pleurésies ou pleuro-pneumonies avec épanchement. Elles modèrent le cours du sang, elles en diminuent la masse, elles affaiblissent par-là le travail du poumon. La phlogose des plèvres s'en ressent aussi, et ces membranes exhalant moins de liquide, celui qui est épanché se résorbe.

Le cinq Juillet 1828, un maréchal-ferrant vint à l'hôpital, les deux tiers du côté gauche du thorax pleins d'un liquide qui s'était épanché après une pleurésie récente. Il y avait de la fièvre, de l'oppression, une toux férine, de la bronchophonie sous la clavicule et entre les omoplates. Les côtes étaient immobiles, le bruit respiratoire manquait et la matité était profonde dans ce côté gauche, le malade ne pouvait se coucher sur le côté droit. Il était jeune, robuste et la diathèse phlogistique non équivoque : petites saignées de temps à autre, sangsues, cata-

plasmes, en dernier lieu poix de Bourgogne stibiée sur la poitrine. Tous les six jours, la percussion témoignait de la diminution de l'épanchement, la non sonoréité de la poitrine se limitait chaque fois davantage, existant d'abord au dessus du sein, ensuite ne se montrant qu'au dessous. Enfin, ce malade sortit de l'hôpital, le côté lésé rendant un son clair en toute son étendue et le bruit respiratoire y étant très-sensible.

Je m'arrête, car j'écrirais un volume si je rapportais toutes les guérisons de pneumonie que j'ai dues à la saignée. Bordeu la préférait infiniment à l'émétique; mais au dessus de tous ces moyens il plaçait les simples tisanes émollientes; c'est que Bordeu et les naturistes ses devanciers se fiaient trop sur la puissance médicatrice, qui bien souvent ne saurait modérer, dans cette maladie, l'afflux et l'orgasme du sang, si l'art n'intervient. Au début et dans les cas graves, tout est du ressort de la médecine agissante; peu de bons praticiens qui ne l'aient dit.

M. Louis conteste la haute utilité des saignées dans la fluxion de poitrine : c'est qu'il ne pratique pas dans nos contrées sèches et chaudes, où l'acuité des phlogoses est plus marquée, où les corps sont plus excitables et les relations sympathiques des organes plus étroites, où l'action des méthodes thérapeutiques a plus de relief. Au reste, ni l'émétique selon la méthode de Rasori, ni l'oxide blanc d'antimoine ne l'empêchent de perdre tantôt un malade sur cinq, tantôt un sur trois. Laennec ne pouvait aussi échapper à ce chiffre de mortalité, tandis que dans ces mêmes hôpitaux de Paris, M. Bouillaud qui ouvre la veine coup sur coup, a perdu quelquefois un malade sur dix-sept, un sur dix-neuf et un sur neuf dans les années les plus défavorables. Il a fait bruit de cette *nouvelle* méthode de traiter les pneumonies, il la qualifie de *méthode jugulante* et s'étend sur la formule des *émissions sanguines répétées*, comme

s'il s'agissait d'une découverte. Au vrai cependant, *juguler* les maladies par la lancette est un mot ancien et trivial qui consacrait une pratique de tout temps hautement employée par les maitres de l'art, celle que M. Bouillaud croit avoir rencontrée.

Quant aux saignées réitérées deux ou trois fois le premier jour et six ou sept fois le premier septénaire, c'est sans conteste de tous les traitemens de la pneumonie le plus sûr. Il y a trente ans que je l'applique dans la ville et dans l'hôpital d'Avignon ; mais ayant quelque lecture, je n'ai jamais cru que se servir d'une pratique si simple, si connue et si justement préconisée put donner le droit de s'en proclamer l'inventeur.

La saignée jouit encore d'une puissante action dans l'hémophthisie, et il n'est pas de méthode plus étroite et plus chanceuse que de se borner alors aux seules applications de sangsues.

Hémophthisies guéries par les saignées. — Un économe de l'hôpital, livré au plaisir, mais frais et bien conservé, est pris inopinément d'une petite toux sèche, fréquente, et de crachement de sang. On le saigne trois fois en vingt-quatre heures et largement. L'expectoration sanglante que chaque ouverture de la veine diminuait, cesse après la dernière. Le petit-lait, l'émulsion, l'eau de veau et de laitue en préviennent le retour. Cet homme vécut encore neuf ans et mourut d'apoplexie.

Une marchande d'indiennes, de quarante ans, sèche, maigre, grande parleuse, éprouve, après quelques heures d'enrouement et de toux, une telle hémorrhagie pulmonaire, qu'un baquet est bientôt rempli de sang. Cette malade était pâle, tremblante et toute saisie d'effroi ; je lui fais immédiatement une saignée de cinq cents grammes, malgré la petitesse et la fréquence du pouls. Il n'y a plus dans la nuit, que de l'ardeur de poitrine, de la tussicule et un petit crachement

séro-sanguinolent. La veine est rouverte, le matin ; le pouls s'élève et l'hémophthisie cesse. Elle n'a plus reparu, depuis vingt ans, quoique la malade, dérangée dans ses affaires commerciales et vivant dans un état habituel d'anxiété, ait parlé plus encore.

Un ancien militaire, acteur dans notre opéra, en sortant d'une partie de plaisir, tousse et crache du sang à pleine bouche : à onze heures du soir, large saignée, qui, réitérée les deux jours d'après, arrête la toux, l'hémophthisie et prévient le développement de la fièvre et des accidens consécutifs.

Une femme, de vingt-huit ans, grande et bien faite, crache un peu de sang sur la fin de sa grossesse et ne cesse d'en rejeter de temps à autre et de tousser, quoique accouchée depuis quatre mois. Appelé auprès d'elle dans un moment d'urgence, je la trouve pâle, oppressée, ayant la fièvre et expectorant de gros caillots rougeâtres. On lui tire tout de suite cinq cents grammes de sang, et trois-cent-cinquante, le lendemain. La malade se décolore bien davantage et parait exténuée ; mais aussi cette hémorrhagie pulmonaire qui l'entrainait à la phthisie s'arrête incontinent. La toux, la fréquence du pouls et l'oppression diminuent ensuite par degrés, sous la seule influence de l'eau de salep, du lait d'ânesse, des œufs, des viandes blanches, des fruits et des crèmes végétales.

Le fils d'un marchand de quincailleries, âgé de sept ans, vif, éveillé, passionné pour le jeu, maigre par-conséquent, essuie un catarrhe grave avec obscurcissement du son dans le côté gauche de la poitrine. L'été suivant, il contracte un rhume qu'on néglige et qui s'accompagne bientôt d'hémophthisie. Deux saignées, à peu de distance l'une de l'autre, assez fortes pour l'âge et la maigreur de l'enfant, effacent brusquement cette double affection. Un régime ténu, rafraîchissant et le lait d'ânesse consolident la cure. En des cas semblables, ne man-

quons jamais de décision et d'énergie, car selon cette remarque si juste de Pringle, « tout rhume récent est une inflammation véritable, quoique légère, de la poitrine ; tout rhume négligé ou traînant en longueur est une phthisie commençante. »

Contestant encore ici la vertu particulière de la saignée, n'attribuerait-on ces effets si rapides qu'à la seule diminution de la masse sanguine ? Mais l'hémophthisie qui la diminue aussi, devrait donc plus infailliblement encore dégorger l'organe enfluxionné et de la sorte mettre fin à la maladie : or, c'est le contraire qui a lieu. Loin que l'hémorrhagie guérisse l'hémorrhagie, celle-ci devient d'autant plus rebelle qu'elle existe depuis plus de temps : et jamais phthisie moins équivoque et plus promptement funeste que celle qui succède à un crachement de sang, combattu dès le début par des demi moyens. Il y a donc dans les saignées appliquées hardiment et à propos, en sus de la simple diminution du sang, une révulsion active et vivement sentie. Elle crée et maintient un mouvement inverse de celui qui portait les fluides sur l'organe stimulé. Cela ne parait pas invraisemblable, lorsqu'on réfléchit que dans bien des cas l'hémorrhagie ne reparait plus à la suite d'une pareille méthode. Car si ce fait dérivait seulement de la soustraction du sang, dès que le sang éliminé aurait été refait, pourquoi l'hémorrhagie ne se manifesterait-elle pas de nouveau, le sujet se retrouvant dans les mêmes conditions organiques qui l'avaient occasionée. Or quand la chose ne se passe point ainsi, c'est que ces conditions organiques ont été altérées, puis détruites, et que par-conséquent dans l'état normal, résultat de l'art habilement appliqué, un pareil accident n'est plus possible. Etudiez au contraire les hémophthisies abandonnées à elle-mêmes et qui sont du nombre de celles qui cessent par une sorte d'épuisement du fluide sanguin : eh bien ! quand une certaine quantité de ce fluide est recomposée, il y a de nouveau hémorrhagie : et elle se repro-

duit ainsi plus ou moins de fois jusqu'au terme de la mort. La cause, c'est que les conditions de structure, d'orgasme, de fluxion, qui ont provoqué l'hémorrhagie n'ayant point été modifiées par l'intervention de l'art, l'hémorrhagie doit nécessairement reparaître. Ce qui arrive aussi, lorsqu'on ne traite l'hémophthisie que par des sangsues qui, même en nombre, ne réunissent pas tous les effets de la saignée.

Ces remarques conviennent encore à l'hémophthisie moins intense qui se répète fréquemment, présage l'hectisie, et succède quelquefois à des catarrhes pulmonaires mal jugés, à des pneumonies passant à l'état chronique. Lorsqu'il n'y a pas alors une fièvre de consomption rapide, lorsque le sujet se nourrissant bien, répare plus qu'il ne perd par les sueurs ou par les crachats, le vrai moyen de prévenir l'hémophthisie, de l'arrêter dès qu'elle paraît, c'est de pratiquer et assez souvent de petites saignées à la manière de Baillou. On maintient ainsi une sorte de déplétion révulsive qui finit quelquefois par réduire la congestion thoracique, et prévient ou du moins retarde indéfiniment la dégénérescence tuberculeuse. On ralentit encore de la sorte la fonte purulente des tubercules, en empêchant l'inflammation de se développer dans le tissu au milieu duquel ils se trouvent formés et qu'ils fatiguent, ainsi que le font tous les corps étrangers, toutes les concrétions amorphes. J'ai ouvert des cadavres de tuberculeux hémoptoïques, morts de fièvre aiguë, chez lesquels j'avais, à diverses reprises, suspendu des crachemens de sang par cette méthode ; ces malades ne toussaient plus et avaient repris de l'embonpoint et de la fraîcheur. C'étaient de vraies phthisies bien réellement enchainées ; car les poumons, quoique crépitans et sans traces d'infiltration inflammatoire chronique, étaient chargés de tubercules crus. Un soldat meurt, en 1822, d'une fièvre putride ; je l'avais guéri, six mois auparavant, par des saignées répétées tous les huit jours, d'hémophthisie,

avec toux sèche, sueur de la tête et paroxismes nocturnes. De très-maigre qu'il était, il était devenu gras et vigoureux. Le poumon gauche se trouvait rempli de petits tubercules très-durs, le droit en contenait mais beaucoup moins. Sur un sergent qui périt, quelques années plus tard, de la même fièvre, je trouvais encore un poumon criblé de tubercules miliaires : cet homme avait engraissé, quoique ayant deux fois craché beaucoup de sang. Je l'avais guéri par la réitération des saignées jusqu'à extinction de toute excitabilité pulmonaire.

Sous le prétexte que l'hémophthisie a acquis un certain développement, il ne faut donc pas rejeter ces moyens de guérison. « Il est bon, à quelque époque que ce soit, d'y avoir recours, dit Baumes, par ce que le traitement préservatif n'est jamais sans avantage, ainsi qu'Hoffmann l'a avancé. J'ai souvent vu, et d'autres avec moi, plusieurs personnes qui étaient nées de parents phthisiques, qui avaient la poitrine enfoncée et les omoplates aussi saillantes que des ailes, qui étaient extrêmement maigres et qui sentaient une chaleur brûlante et incommode dans les paumes des mains, quoique leurs joues conservassent leur couleur : j'ai vu ces sortes de pesonnes guéries à l'aide des remèdes et d'un régime convenable. »

La femme d'un moulinier en soie, à pommettes colorées, à poitrine étroite, à épaules crochues, avait essuyé des hémophthisies fâcheuses, toujours combattues faiblement par quelques sangsues, par des pédiluves. Enceinte de cinq mois, elle éprouva après un crachotement de sang qui durait depuis huit jours, une violente hémorrhagie pulmonaire : saignée de deux cents grammes, malgré la maigreur, la fièvre lente, la grossesse. On saigne encore, le lendemain. La fréquence du pouls et l'oppression diminuent, l'hémophthisie s'arrête et il ne reste plus qu'une expectoration mucoso-sanguinolente qui cesse plus tard. Cette malade recouvre à peine un certain degré de santé

que la toux et un petit crachement de sang reparaissent et présagent une forte hémophthisie. Une troisième saignée la prévient. Cette femme accouche à terme ; peu après et à plusieurs reprises la pneumorrhagie menace de son apparition, et toujours les saignées la conjurent. Enfin, par une persévérance si décidée, toute phlogose s'éteint dans le poumon envahi et les tubercules cessent de s'y ramollir. Cette femme qui est mère de plusieurs enfans, se porte bien depuis ving-cinq ans : elle avait craché du pus, de la matière grise, tuberculeuse et vomi du sang, peut-être trente fois. Personne ne présentait plus qu'elle, les allures organiques qui prédisposent à la phthisie.

Un homme de trente ans, livré à une vie mélancolique, rêveuse, extatique, essuya une gastrite longue et grave, puis, tout l'an d'après, conserva dans la poitrine une grande sensation de chaleur. Il fut pris ensuite d'une toux sèche, vive, retentissante, par quintes quelquefois convulsives, et cracha du sang abondamment : maigreur, vîtesse du pouls, oppression, pâleur, parole sèche et brusque, inquiétude ; saignée que je réitère, le soir, et qui arrête l'hémorrhagie. Une simple expectoration aqueuse, légèrement sanguinolente, y succède et s'efface à son tour : mais la toux, les sueurs nocturnes, l'ardeur de la poitrine et des pommettes, la constipation persistent, le marasme augmente, tout tourne à la phthisie. Quinze jours après le premier crachement de sang, nouvelle secousse d'hémophthisie ; deux autres saignées qui apaisent la toux. Six semaines passent, l'hémorrhagie se manifeste encore, mais moins intense, et cède à une seule saignée. Cet homme a vécu de longues années, sans toux, sans suffocation, seulement délicat, irritable et toujours un peu exténué.

Ces malades et ceux que j'ai pu guérir de semblables affections, sont restés, des mois entiers, à l'eau de veau ou de

poulet émulsionnée, aux tisanes douces, gommeuses, au lait de femme, de jument, d'ânesse, aux bouillons de tortues ou d'escargots, au lait coupé, aux œufs, aux purées végétales, aux fruits cuits. Ils prenaient des sirops sédatifs, des loochs morphinés, des pilules de thridace, de cynoglosse, de jusquiame ou d'opium. C'était là toute ma thérapeutique, n'ayant pas vu que d'autres praticiens aient eu à se louer des préparations de plomb, des extraits balsamiques, des astringens, de la naphtaline, de la glace, de l'huile de foie de morue qui ne va qu'aux écrouelleux. Si j'ai rencontré des catastrophes à marche rapide, des consomptions suraiguës, c'est lorsque l'hémophthisie chaude ou fébrile a été traitée par les acides, les amers, le quinquina, les sucs d'orties, l'extrait de rathania, et autres drogues violentes.

L'ouverture de la veine et non la faible application de sangsues peut être utile dans l'hydrothorax chronique, pour diminuer les angoisses de l'oppression ; dans l'hydrothorax aiguë, pour en tenter la cure. Appliquée à des corps encore assez bien conservés, la saignée l'emporte quelquefois sur les poudres diurétiques. Dans ces hydropisies, lorsque l'indication parait limitée à l'application des sangsues, les poser à l'anus, aux organes sexuels, soulage plus promptement et plus sûrement que les mettre sur la poitrine.



DU TARTRE STIBIÉ A HAUTE DOSE DANS LES PÉRIPNEUMONIES.

« *Experientia fallax.* » Hipp.

L'émétique à dose hyposthénisante a eu pour promoteurs Rasori et Tommasini. Wolf, Brendel et Richter ont ensuite répandu cette méthode en Angleterre et en Allemagne. Laennec l'a naturalisée en France. Je l'ai tentée plusieurs fois, et mes premiers essais remontent à vingt-cinq ans. Je venais alors de lire, dans une lettre au professeur Pictet publiée dans la *Bibliothèque universelle*, qu'un médecin de Genève guérissait toutes les pneumonies avec de hautes doses de tartre stibié. Je le donnai à deux malades qui succombèrent. Pourtant ils étaient âgés, les symptômes inflammatoires n'étaient pas énergiques, il n'y eut pas de vomissemens, ni de superpurgations. L'un présentait les poumons hépatisés, l'autre le poumon droit : l'iléon et le colon ascendant étaient fortement injectés sur tous deux; l'estomac du sujet qui n'avait qu'un poumon affecté, était livide. Ce résultat différait de celui où M. Peschier affirmait ne pas perdre *un seul* malade, depuis que sur tous indistinctement il employait ce remède, auquel, pour se défendre du reproche d'empirisme, il associait l'*éther nitrique*, *muriatique ou acétique et la teinture d'opium.*

Ces premières tentatives me découragèrent, quoique je ne me les fusses permises qu'après l'insuccès du traitement ordinaire : car avec le temps et sans cette complication intestinale que l'art avait provoquée, l'engorgement pulmonaire se fut peut-être dissipé par la voie de l'expectoration.

Vinrent ensuite ces cures merveilleuses qui, un moment, surtout à Paris, firent tant de bruit.

Dans quelques occasions où la congestion augmentait malgré des vésicatoires et où je n'osais saigner, les malades l'ayant été déjà, et la pneumonie se trouvant très-avancée, je donnais encore quatre ou cinq décigrammes de tartre stibié ; ce qui parut quelquefois bien agir ; des revers s'y joignirent. Ainsi, je fus appelé, hors de la ville, pour un jeune homme atteint de pneumonie et suffoqué malgré la saignée, violet, râlant, la tête perdue, sans pouls et sans parole : potion stibiée à six décigrammes ; elle est prise dans la nuit par cuillerées. Le malade sort de cette asphyxie, recommence à connaître, à tousser, à cracher du sang ; changement qui ne fut pas de durée. On saigne de nouveau, puis on insiste sur l'émétique : ce pneumonique en avait consommé deux grammes quand je le revis. Il se mourait, continuant de cracher du sang, en rendant par les selles, ayant le ventre douloureux et tendu, en proie à une double inflammation de deux vastes appareils, l'une créée par l'art, l'autre que l'art n'avait su guérir. Le médecin du malade lisait, alors, dans le *Mémorial des hôpitaux du Midi*, qu'on pouvait impunément donner un ou deux grammes d'émétique en très-peu de jours. Un goutteux que je traitais de pneumonie, gras, plein de sucs, mais suffisamment saigné, prend, en trois jours, quatre décigrammes de tartre stibié : sa convalescence est très retardée par des aphthes pustuleux qui surgissent dans le pharynx et la voûte palatine. Un autre meurt avec de grandes angoisses qui dépendaient de ce que les aphthes avaient envahi tout le gosier et ulcéraient même le dedans des lèvres. Damiron a vu des pneumoniques finir misérablement, de la sorte.

M. Orfila affirme, dans sa *Toxicologie*, que le tartrate de potasse et d'antimoine empoisonne à la dose de deux grammes, même à des doses inférieures, et que si l'empoisonnement n'a

pas lieu, malgré plusieurs grammes de ce sel, c'est qu'il est rejeté par le vomissement. La gravité de la péripneumonie diminue ces chances d'intoxication; mais il ne faut pas toujours y compter. Ainsi, des malades traités par M. Andral ont pris de fortes doses d'émétique dès l'invasion de la maladie, et leur état a empiré. En *aucun des cas* qu'il a observés lui-même, il n'a vu la pneumonie se modifier favorablement sous l'action de ce remède. Il donne en trois fois un gramme de tartre stibié à un pneumonique, dont les voies digestives paraissaient en bon état : le ventre se ballonne, s'endolorit, la langue se refroidit et se dessèche, la diarrhée emporte le malade. La muqueuse gastrique était mamelonnée, avec une teinte d'ardoise, la muqueuse intestinale présentait des rougeurs et des ramollissemens partiels. M. Récamier voit mourir, en quarante jours, un pneumonique qui avait pris deux grammes d'émétique; la muqueuse gastro-duodénale était livide, çà et là ramollie et détruite. Dans l'hôpital de la Garde, Gasc a donné plusieurs fois quinze grains d'émétique, en vingt-quatre heures, à des pneumoniques. Lorsqu'ils périssaient, ce médecin découvrait des lividités et des ulcérations intestinales, en sus de l'hépatisation pulmonaire. Il a vu, dans le pharynx et sur la membrane interne de l'estomac, nombre de pustules semblables à celles que la graisse stibiée produit sur la peau. Aussi, répudie-t-il cette méthode *infidèle et dangereuse.* Les succès en sont toujours contestables, et les effets nuisibles toujours évidens. De toutes parts aujourd'hui ne la fait-on pas précéder de la saignée? Rasori lui-même ne saignait-il pas toujours et largement? Avec cette précaution, des malades d'âge mûr, usés, lymphatiques, peuvent quelquefois supporter les potions stibiées; leurs intestins se déchargent ou deviennent le véhicule d'une dépression utile et particulière de l'élément inflammatoire; mais n'en déduisons pas des conséquences trop absolues. Et même rappelons-nous que d'après

des expériences de M. Magendie, l'action du tartre stibié s'étend quelquefois aux poumons, les fait s'engorger et devient funeste, en raison du séjour dans les premières voies.

Un cultivateur, de cinquante ans, est porté à l'hôpital, le teint jaune, les yeux battus, suffoqué, toussant beaucoup, expectorant des crachats grisâtres, sanguinolents. On pratique deux petites saignées, on applique des sangsues et des vésicatoires, il prend des loochs morphinés. Le pouls s'affaiblit, offre des irrégularités et quelques intermittences. Cet homme paraissant peu excitable et étant dans une situation si grave, julep diacodé et stibié à quinze centigrammes pendant trois jours : le ventre s'ouvre, mais il gonfle et durcit, la langue se dessèche, les membres se couvrent de sueurs glaciales, la voix s'éteint, la peau se décolore et se fait froide comme marbre; le malade meurt comme un cholérique. Il n'avait pris cependant que quarante-cinq centigrammes d'émétique. L'estomac, très-injecté vers son grand cul de sac, offrait des plaques grises ramollies, érodées, en putrilage ; le duodénum et l'intestin grêle étaient parsemés d'élevures rougeâtres : poumons durs et hépatisés, gorgés d'un sang louche et mêlé de pus ; pseudo-membranes sous-pleurétiques,

Le quatre Janvier 1832, un ouvrier, de vingt-deux ans, est trasporté à l'hôpital, se mourant et demi-axphyxié. La circulation pulmonaire ne se fesait presque plus, la face était noire, l'étouffement extrême, la toux difficile. Les saignées diminuent cette espèce d'engouement sanguin et on reconnaît alors distinctement des symptômes de pneumonie complète à droite, avec épanchement, incomplète à gauche : d'ailleurs langue humide et muqueuse. Aussi en dernier lieu, les moyens ordinaires ayant tous été employés vainement, six décigrammes de tartre stibié en deux potions ; la langue brunit, le ventre se météorise, le pouls s'apetisse, s'obscurcit et devient irrégulier, une forte diarrhée

se déclare ; la pneumonie n'en est point affaiblie et le malade meurt. Hépatisation de tout le poumon droit et dépôt de sérosité à droite, hépatisation de la moitié du poumon gauche : teinte noirâtre de la muqueuse gastro-intestinale : cette teinte se poursuit même dans les colons.

Le quatre Janvier 1844, je donne deux potions stibiées à un homme âgé, mais encore vert, dont le pouls tombe bientôt et dont la pneumonie marche si vîte, malgré deux saignées ordinaires et malgré des vésicatoires, qu'il périt de suffocation, le sixième jour.

Les poumons sont carnifiés et, lorsqu'on les déchire, ruissèlent de pus grisâtre, louche, sanieux, mêlé de sang et de quelques bulles d'air. L'estomac est tout piqueté de taches rouges surtout vers sa grande courbure et vers le cardia ; le duodénum est noir, le jéjunum et l'iléon sont parsemés de plaques livides ; le cœcum paraît encore plus altéré, très-épaissi et de couleur sombre.

Soyons donc, dans la pneumonie, très-réservés à l'égard d'une médication si dangereuse, et que des succès trop vantés ne nous séduisent pas.

En Novembre 1830, une demoiselle de vingt-quatre ans, s'échauffe en courses de visite, se refroidit ensuite, est atteinte d'enrouement et d'ardeur à la gorge ; elle est suffoquée, elle tousse : douleur gravative dans le côté gauche de la poitrine, expectoration sanguinolente. Le troisième jour, saignée ; réitérée le soir : le lendemain, respiration plus ample et moins précipitée, toux facile, crachats aqueux et moins sanglants ; looch blanc. Le cinquième jour, il reste un peu de douleur au côté, vingt-sept sangsues, hémorrhagie considérable : le jour d'après, la malade qui est rouge, oppressée, respire et expectore avec peine ; nuit d'insomnie et d'agitation : troisième saignée, looch gommé et morphiné, tisanes douces,

variées et en quantité. Le septième jour, respiration ventrale, haute, suspirieuse, crachats crus et sanguinolents ; la tête s'embrouille, la figure s'empourpre, pouls petit, obscur, inégal. La langue étant humide et limoneuse, le ventre souple, julep avec douze gouttes de laudanum et trois décigrammes d'émétique ; cataplasmes sinapisés aux jambes, le soir vésicatoire au côté gauche. Quelques vomissemens noirs se déclarent ; la nuit d'après, le ventre enfle, durcit et devient douloureux. Comme il ne s'ouvre point, lavement avec la manne et l'huile de ricin, fomentations émollientes et petit-lait émulsionné ; le soir, gouttes anodines. La malade meurt avec la face grippée, la raison perdue, la peau chaude, le pouls misérable et quelques vomiturítions. Il y avait moins de toux et la respiration semblait plus libre.

Un propriétaire, âgé de cinquante-huit ans, se catarrhise par un temps chaud et humide, et plus tard s'expose, tout souffrant, à une atmosphère brumeuse. Il rentre chez lui avec le frisson, crache bientôt un peu de sang et se plaint d'une douleur latérale droite, que la toux augmente ; celle-ci a redoublé, la respiration est gênée : saignée, looch blanc. Le troisième jour, la douleur diminue, la figure est bonne, le pouls mou et peu fréquent, la peau se couvre d'une douce moiteur, les crachats ne sont plus sanguinolents, ils paraissent bilieux. Les quatre jours suivants, la douleur cesse, la toux se réduit, la sonoréité de la poitrine se rétablit. Un vent du nord se lève ; nuit inquiète pendant laquelle le malade découvre ses bras, s'assied sur son lit et ne veut se couvrir. Quelques crachats sanguinolents reparaissent. Le huitième jour, peau ardente, pouls petit et fréquent, toux, oppression ; looch blanc morphiné, sinapismes : la figure s'assombrit, le pouls se perd, le malade ne peut respirer. Il est goutteux, usé, à fibre lâche ; je n'ose saigner une seconde fois. Le ventre est souple, la langue humide.

des selles diarrhéiques qui avaient marqué les premiers jours de cette pneumonie sont supprimées. Ces circonstances semblent indiquer le tartre stibié : trois décigrammes de ce sel en un julep laudanisé ; déjections alvines abondantes, mais sans profit pour le malade. Le redoublement de la nuit est violent, la respiration haute, gémissante, l'intelligence affaiblie ; deux grands vésicatoires sur la poitrine. Le ventre se ballonne et s'endolorit ; pour entretenir le flux stercoral, lavement avec la manne, il opère considérablement, mais sans que le ventre s'abaisse. Le soir, pouls inégal et profond, stupeur, face livide, traits tiraillés, toux sans expectoration, râle, expiration courte, abdomen d'une tension peu commune et encore douloureux, malgré la chute des forces, sueur froide sur les membres ; julep cordial ; mort.

Pour donner encore de fortes doses de tartre stibié à des pneumoniques, j'attendrai donc que les symptômes soient beaucoup plus pressans. Nous l'administrons trop tôt, entraînés que nous sommes par ce fatal penchant qui nous porte aux méthodes incertaines, mais vantées, dans les maladies graves. Double faute que l'on commet ; car ces maladies, mêmes celles qui préoccupent le plus, se trouvent cependant ne pas être toutes mortelles. Le danger et les ressources de la nature peuvent, l'un, nous paraître plus grand qu'il ne l'est, et les autres moins puissantes qu'elles ne le sont réellement. Qu'ai-je fait, d'ailleurs, dans les pneumonies qui précèdent ? J'ai compliqué une maladie dangereuse d'une inflammation qui, agissant sur des corps ébranlés, les a promptement détruits. Le ventre était si inactif, il devint si vîte douloureux et tendu. Quelles suites déplorables entraine cette méthode, lors même que plusieurs circonstances semblent en motiver l'emploi, en seconder l'action. Le résumé de tout ce que l'on a fait et écrit à son sujet, ramène forcément au traitement ordinaire. « Déjà les novateurs

dit Gouraud, espéraient s'épargner la peine de saigner, mais il a fallu bien vîte reprendre la lancette. »

Dans les deux dernières observations que j'ai rapportées, les saignées furent pratiquées avec trop de mollesse : trois ne suffisaient pas pour la jeune fille ; il en fallait le double et surtout les faire à peu de distance les unes des autres. L'amélioration qui parût, les deux premiers jours, me trompa. Le mal s'accrut ensuite avec tant de promptitude et affaiblit tellement les forces circulatoires que je craignis de rouvrir les veines ; à tort peut-être encore. Cependant une si brusque et si forte suffocation annonçait une désorganisation contre laquelle les saignées devaient rester sans effet.

Quant à l'autre malade, la diminution notable de la toux et du point de côté, paraissant après la saignée et persistant plusieurs jours, m'empêcha de la réitérer. A quoi bon, pensai-je, tirer plus de sang, sans nécessité, sans urgence, à un homme déjà âgé, accroître ainsi les lenteurs de la convalescence ? La résolution se prépare, la diète et les boissons douces suffiront: raisonnemens plausibles sans doute, mais dont l'illusion se montra bientôt à nu. La maladie, soit qu'elle eut cheminé sourdement, soit que le refroidissement subit de l'atmosphère l'eut ravivée, reparut avec intensité et se mit au dessus des remèdes. De tardives saignées me semblèrent déplacées dans une rechute et sur un homme presque sexagénaire.

L'erreur fut d'attendre sur la foi d'une amélioration trompeuse. Il restait un peu de toux et d'oppression, les crachats n'étaient pas cuits ; c'était le cas de revenir à la saignée et d'y insister jusqu'à ce que ces derniers indices de l'engorgement pulmonaire eussent disparu. Dans les pneumonies, ne croyons pas légèrement à la résolution ; saignons tant qu'il existe quelque symptôme suspect, car la résolution n'est pas terminée : ou bien encore, saignons jusqu'au moment où les crachats sortiront

blancs, muqueux, épais, facilement et en abondance, si c'est par voie d'expectoration que la pneumonie se juge.

Le point de côté et la toux se calment, mais la respiration n'est pas bien libre : méfiez-vous de cette maladie, quelquefois si insidieuse : percutez, auscultez, tâchez de savoir précisément où en est l'inflammation pulmonaire ; saignez trop, plutôt que de le faire timidement.

Avec plus de vigueur, au début, dans l'emploi des saignées, je n'aurais pas eu besoin de recourir aux potions stibiées, et je n'aurais pas eu de regret sur l'évènement. Peut-être même celui-ci dépendit-il tout simplement de la nature fort grave de ces deux dernières pneumonies. On ne saurait toutefois se montrer trop sévère à l'égard du rôle que l'art remplit, présumer l'art en défaut impose le devoir de le dire.

Ce qu'il faut surtout éviter, c'est de recourir au tartre stibié sur de frêles et équivoques motifs. La *Clinique* de Bordeaux enferme à ce sujet une leçon. Il y est question d'un malade que les saignées acheminaient vers la guérison, et qui succomba pour avoir pris, sans nécessité, plusieurs grains d'émétique. « Jusqu'à quand serons-nous exposés, disait Bordeu, à nous faire reprocher le courage et la licence de substituer une méthode infidèle et mensongère, aux règles de l'art que dictent le bon sens et la marche simple de la nature ! »

Il se rencontre cependant, dans certaines pneumonies, une telle énervation de la sensibilité nerveuse et intestinale que les entrailles peuvent recevoir de grandes doses de tartre stibié, sans qu'une intoxication s'ensuive, sans que le cerveau s'en offense. Il se passe alors une action intime, moléculaire, qui est autre que la révulsion, que l'on appelle stibiation, d'autant plus efficace qu'elle est moins apparente. Elle ne se trahit souvent que par du calme dans la respiration et dans les perceptions sensoriales, sans vomituritions, sans déjections alvines

ou à-peu-près ; l'expectoration elle-même cesse et la figure s'éclaircit : mais ce résultat rare et précieux d'une exception aux règles de traitement que j'ai rappelées, il ne faut pas toujours ni prématurément le chercher : l'atteindre c'est consacrer celles-ci, car il n'est possible que lorsqu'elles ont été suivies. Cette pratique dangereuse devient alors un progrès, une conquête de notre temps, une voie de salut quand il *n'en existe plus d'autre.* Il faut cette dernière condition, et je l'affirme encore ; car j'ai vû nombre de pneumoniques mourir misérablement, sous les potions rasoriennes, dès le quatrième ou cinquième jour.

Une jeune mère de trois enfans, allaitant et travaillant beaucoup, toussait, crachait du sang et souffrait de la poitrine, depuis quinze jours, respirant avec peine, suffoquée au moindre mouvement, ne pouvant dormir sur le dos, ayant pâli et maigri, lorsqu'elle fut saisie d'une dyspnée affreuse. Les crachats qui étaient cuits, épais, redevinrent aqueux, crus, jaunâtres, striés de sang. L'œil était terne, la peau froide, le pouls inégal, vermiculaire, avec des intermittences, la respiration haute et râlante. La malade semblait inanimée, assise sur son lit, soutenue par des oreillers et la tête abandonnée sur la poitrine, qui avait perdu sa sonoréité. Son médecin avait couvert les membres de sinapismes et les côtés d'énormes vésicatoires, malgré le sentiment profond de l'impuissances de ces topiques. Un looch avec trois décigrammes de kermès minéral se préparait, j'y fais ajouter trois décigrammes de tartre stibié. La malade le prend par cuillerées, d'heure en heure, vomit d'abord un peu, puis va du ventre. Une seconde et semblable potion est réitérée, le soir, et prise de la même manière, sans produire cet effet. La respiration s'élargit, la figure s'anime, les lèvres qui étaient bleuâtres, rougissent et le pouls se régularise. Troisième potion encore par cuillerées, que l'on distance

davantage. La quatrième ne se compose que d'un décigramme de tartre et de kermès : la suffocation augmente dans la journée et des crachats sanguinolents reparaissent : cinquième et sixième potions, émétisées chacune à trois décigrammes, sous l'action desquelles s'achève la résolution de cette pneumonie compliquée d'épanchement. En cinq jours pleins, cette femme prit seize décigrammes de tartre émétique et autant de kermès minéral.

Un liquoriste de soixante ans, enrhumé et mal dispos, frissonne dans la nuit. La fièvre qui succède est ardente, des crachats aqueux et sanguinolents paraissent ensuite, la respiration s'embarrasse, un point de côté la rend saccadée, le visage gonfle et rougit : deux saignées sont bientôt pratiquées; looch blanc morphiné, tisane d'orge, infusions pectorales, cataplasmes sur le thorax. Les crachats s'épaississent, prennent la couleur jus de pruneaux, lorsque le malade qui s'est découvert, halète, tousse sans relâche, rend des crachats spumeux, avec des filets de sang, et crie à cause de la douleur qui s'est réveillée. L'angoisse monte, la peau brûle, le délire s'y joint ; deux autres saignées et vésicatoires latéraux qui ne soulagent pas : un médecin que l'on appelle en consultation, est surtout frappé de la lividité de la face, de la chute des traits, de la misère du pouls ; l'oppression, les crachats sanguinolents l'impressionnent moins : il veut donner du quinquina, il consent cependant à une potion stibiée, de quatre décigrammes, laudanisée à douze gouttes, qui est prise sans produire d'effet sensible, mais qui éclaircit la teinte sombre des pommettes et colore les yeux ; on la réitère ; je suis forcé de m'absenter. Le sur-lendemain à mon retour, je trouve le malade, râlant, la tête encore perdue, la peau froide, le pouls insaisissable, avec une toux profonde qui ne débarrasse pas de gros crachats jaunâtres, filans, striés, lesquels restent en bave sur les lèvres ;

une décoction de quinquina, renforcée d'extrait de quinquina et d'élixir de Garus, était à demi consommée sur la table de nuit : je reviens au tartre stibié qui, petit-à-petit, réduit l'oppression, la carphologie, ranime la petite circulation et par contre la grande. Les courans capillaires se rétablissent, les cornées s'avivent, l'expansion pulmonaire se fait : j'insiste; cet homme vit encore, aujourd'hui plus que septuagénaire.

Un postillon qui tente de se suicider par la vapeur du charbon, reste, pendant trois heures, exposé à l'air piquant de la mi-Janvier, dans une chambre dont on avait ouvert les deux croisées. Il est saisi, le troisième jour, d'un point de côté, d'oppression, de toux et de crachement de sang. On le transporte à l'hôpital, où je le fais largement saigner; tisane d'orge miellée, émulsion diacodée, cataplasmes sinapisés sur les jambes. Il se joint à ces symptômes de la fréquence dans le pouls et une teinte sombre de toute la face, le malade étouffe. Cinq autres saignées sont successivement pratiquées; le petit-lait, l'eau de veau et de laitue, les potions opiacées ne calment pas mieux; le bruit respiratoire manque dans une grande partie des poumons, plusieurs côtes ne se soulèvent pas, et la matité s'étend au delà. Plus tard, la tête s'égare, les yeux deviennent hagards; jactitation des membres, respiration saccadée, crachats crus, jaunes, aqueux, filants, teints de sang, pouls qui défaille. Le malade était couvert de vésicatoires lorsque je lui prescris une potion anodine, stibiée à six décigrammes : on la réitère le lendemain; on l'amoindrit de moitié, le jour d'après, et en ces trois jours, les crachats cessent et la résolution se fait si bien qu'il ne reste presque plus d'oppression, que la tête s'apaise, que le pouls reprend, que l'appétit se fait sentir; il n'y eut pas de vomissement ni de purgation : c'est un grand garçon qui continue son rude métier, sans que la poitrine en souffre.

Je possède quelques autres exemples de l'efficacité des potions rasoriennes dans les conditions de pneumonie et d'état général, signalées par les observations précédentes : mais ce seraient d'inutiles répétitions.

Quant à l'oxide blanc d'antimoine, l'antimoniate de potasse, l'acide antimonique, le kermès minéral, M. Trousseau les donne à doses énormes et d'une manière exclusive, dans la pneumonie. Il rejette la saignée, même la pléthore étant évidente ; le jour approche où ce professeur répudiera cette triste pratiqne, qui n'est pas même nouvelle. Recommandée jadis, ensuite oubliée, elle subira de nouveau ce dernier sort, et le souvenir en restera comme une preuve des vacillations de l'esprit humain. On peut le prédire à M. Trousseau, il fera saigner ses pneumoniques. J'ai vu M. Récamier, homme à belles et soudaines inspirations pratiques, qui n'a jamais su marcher régulièrement dans la même voie, tant est grande son impatience contre des méthodes sages mais qu'il trouve vulgaires, tant son amour de l'inouï l'emporte ! Je l'ai vu, il y a trente ans, guérir *merveilleusement* par d'abondantes saignées, des pneumoniques dans ses salles de l'Hôtel-Dieu. Et c'est M. Récamier cependant qui a lancé M. Trousseau sur la voie de pareilles expérimentations, après les avoir commencées. Proscrire la saignée dans les pneumonies les plus inflammatoires ! Notre science est sévère, l'application devrait en être toujours utile, toujours conséquente. On croit pourtant *en conscience* ne pouvoir saigner un pneumonique, matin et soir on lui donne quatre grammes de kermès minéral ; et voilà que d'autres médecins dynamisent sans mesure les médicamens même les plus inoffensifs. Vous comptez des guérisons, ils en étalent aussi. Que penser et que dire ? Ne sont-ce pas ces essais sans cesse renaissans qui impriment à la médecine cette incertitude, ces variations qui en rendent l'application ambiguë et dangereuse?

En quelle autre science les vérités avouées sont-elles jetées au vent ? Une fois la supériorité d'un traitement établie, tant que la constitution atmosphérique ne change pas, pourquoi se permettre des essais au moins étranges ? C'est l'amour de soi, d'une vaine réputation, c'est l'égoïsme et non l'amour de l'humanité et de la science qui y portent. « Ils aspirent à la nouveauté, dit M. Lordat, ils sont sans retenue; et cette diversité des opinions médicales a été jusqu'à ce moment le fléau le plus opiniâtre de la science; et si ce fléau s'est ralenti dans quelques siècles, il a pris sa revanche dans les autres. »

Au demeurant, le relevé des pneumonies traitées dans l'Hôtel-Dieu de Paris par les antimoniaux à fortes doses, a donné, dans les années les moins malheureuses, un décès pour onze cures : et quand l'engouement a faibli et qu'on a apporté à cet examen plus de sang-froid et de discernement, la proportion des insuccès s'est encore accrue. Aussi, depuis plusieurs années, malgré les recommandations de M. Trousseau, les médecins qui n'ont pas abandonné l'oxide blanc d'antimoine, le font précéder et suivre des saignées, tellement l'indication de celles-ci est urgente. Ils se rappellent sans doute que M. Trousseau assure aujourd'hui que le tartre stibié donné par Laennec aux pneumoniques lésait souvent les entrailles et que, de partisan de cette méthode, M. Trousseau en est devenu le détracteur. Craindraient-ils un revirement analogue ?



DE LA SAIGNÉE ET DES ÉMOLLIENS DANS LES INDIGESTIONS.

« *Facillima sanatio.* » BOERHAAVE.

En pratique, ayons grand soin de distinguer l'oppression des forces de leur abattement véritable, puisque la faiblesse qui n'est qu'apparente, augmente souvent en raison de nos efforts pour la corriger et se complique enfin d'accidens nerveux. Ainsi lors qu'à la suite d'un repas considérable ou d'une vive émotion, un homme bien portant devient tout-à-coup pâle, suffoqué, sans voix, sans connaissance, il faut aussitôt tirer du sang, et si on ne l'ose à cause des lipothymies, de la stupeur, du regard effaré, que l'on s'abstienne au moins des potions éthérées, fortifiantes, du vin d'Absinthe, de l'élixir des Chartreux. Cette réserve ne saurait trop se recommander, car peu de médecins la comprennent. Il s'agit de faire succéder à un état d'étreinte, de spasme, une détente salutaire, et on ne le peut réellement qu'en désemplissant les vaisseaux, en couvrant le ventre et les membres de fomentations tièdes et relâchantes. Le malade ouvre alors les yeux, reprend ses sens, respire avec liberté, et le pouls qui était dur, serré, filiforme, très-fréquent, difficile à saisir, s'assouplit et s'élève promptement.

Dans une froide journée de Mars 1820, un marinier reste les pieds dans l'eau et soupe avec un gros morceau de salé. La nuit on le porte dans une auberge ; il se tordait les bras, le corps se couvrait d'une sueur froide ; coliques, envies de vomir, grand mal de tête. Il se croyait mourant, la figure était grippée,

la peau pâle et frissonnante, le ventre tendu, le pouls très-petit et rapide. Je fais aussitôt une abondante saignée ; infusion de fleurs de mauve, chaude et sucrée, cataplasme sur l'épigastre. Les baillemens, la diarrhée et le sommeil ne tardent pas ; une simple courbature subsistait le lendemain. Le thé, l'eau de menthe, l'eau de noix, les cordiaux n'auraient pas calmé de telles angoisses aussi vîte, ni aussi bien.

Dans l'automne de 1834, un marchand de soie, sexagénaire, soupant avec de la salade, se sent défaillir. Il penche la tête sur l'épaule et glisse sous la table ; ses enfans se hâtent de l'étendre sur des matelas. Il n'entend, ni ne parle, les membres en résolution, les yeux clos, le pouls en ondulations, la respiration ventrale et accélérée. Le visage s'était d'abord gonflé et avait noirci ; puis il était devenu froid et d'une grande pâleur. On fait flairer au malade de l'ammoniaque, on lui en donne quelques gouttes dans une tasse de thé ; frictions rudes et sinapismes sur les membres. Le pouls se relève et se régularise un peu, et dès lors saignée du bras, laquelle est bientôt suivie de vomissemens considérables. Le malade ouvre les yeux, parle avec colère et en balbutiant, il veut se redresser. Quelques heures après, il se reconnait. Pendant deux ou trois jours, il resta brisé, un peu jaune, avec le ventre ballonné et s'ouvrant en diarrhée.

Cette indigestion réagit sur le cerveau. A mesure que le sang coula, cet organe se désemplit, et aux symptômes de compression succédèrent ceux d'une simple irritation qui bientôt s'effacèrent eux-mêmes. Quelle que fut la misère du pouls et la stupeur apoplectique du malade, Portal le saignait immédiatement, même à table ; et des vomissemens *critiques* survenaient. Il le fait observer avec raison.

Un voiturier ayant soupé précipitamment après une marche forcée et par un jour d'hiver, tombe en une syncope accompa-

gnée de sueur, d'un pouls obscur et d'un accablement profond. Il respire avec peine, ronfle bruyamment, ne peut ouvrir les yeux, prend le mal des mâchoires et la face injectée. Pendant la saignée que je pratique, il parle et s'assied sur son séant : il n'a d'autre mal, le jour d'après, qu'une diarrhée *a crapulâ*.

On porte à l'hôpital, pendant ma visite, un soldat Corse, qui souffre beaucoup de l'épigastre et semble hébété ; la peau est glaciale, le visage blême et tiré, le pouls vermiculaire, les sens paraissent s'éteindre. La veille, cet homme avait défailli, après avoir mangé du melon. Pour exciter le ton de l'estomac et un mouvement de réaction, je conseille du thé et un julep éthéré. La prostration est plus grande, le soir, la langue qui était humide le matin s'est desséchée, l'angoisse précordiale a redoublé. Je change de traitement ; potion gommeuse avec l'huile d'amandes douces et le laudanum, infusion de fleurs d'althéa édulcorée, fomentations émollientes et vingt sangsues sur l'abdomen. L'hémorrhagie dure fort avant dans la nuit ; le lendemain le pouls était plein, large, élevé, la physionomie vivante, l'intelligence libre.

Le quinze Novembre 1823, je fus réveillé à minuit, pour une demoiselle que je trouvai dans un paroxisme de souffrances et d'anxiété, le ventre douloureux et tendu, la langue sèche, le pouls petit, dur, concentré, la face pâle, profondément altérée et le corps baigné d'une sueur froide. Elle vomissait de la bile porracée, écumeuse ; elle avait éprouvé, l'avant-veille, une indigestion, à la suite d'une colère. Les antispasmodiques, les excitans, les topiques âcres avaient été tour-à-tour mis en usage et les symptômes n'avaient cessé d'empirer : vingt-cinq sangsues et sans délai sur l'épigastre. Leurs piqûres suintèrent jusqu'au lendemain, à l'aide d'un bain et de fomentations tièdes ; eau de veau, coupée avec de l'émulsion

diacodée. Les vomissemens s'arrêtèrent et un sommeil de deux heures rendit à la malade le repos dont elle était privée ; puis une diarrhée de trente-six heures emporta la tension du ventre et la dureté rugueuse de la langue. Les matières étaient jaunes, aqueuses et fétides.

Au reste, la saignée n'est point indispensable dans toutes les indigestions ; la gravité ou l'exaspération de tous les accidens en déterminent l'emploi. Ce qu'il y a de vrai, c'est que dans les cas même les plus simples, les stimulans prolongent le mal, le font dégénérer, ébranlent l'appareil nerveux et provoquent des complications ataxiques.

Un négociant qui souffre d'une dent cariée, laisse fondre dans sa bouche quinze centigrammes d'opium : il dine avec des pois chiches. La digestion ne se peut, soit par l'effet de la douleur essuyée, soit par la présence de la salive teinte d'opium et avalée. Cet homme tombe dans de grandes angoisses épigastriques ; prend du thé, de l'eau de fleurs d'oranger et un julep avec quatre grammes d'éther. L'agitation, les douleurs et la pesanteur d'estomac, la rétraction des hypochondres, les défaillances, la céphalalgie, les sueurs froides redoublent. J'arrête l'emploi de ces remèdes chauds, volatils, et je force le malade à se gorger d'eau tiède : fomentations huileuses et serviettes mouillées d'une forte décoction de pariétaire. Des vomissemens arrivent et se succèdent, une moiteur douce s'établit, le pouls s'élève, le calme se manifeste, une potion huileuse anodine le rend complet. La fièvre du lendemain n'est qu'éphémère et se juge par des selles diarrhéiques. Si cette détente n'avait suivi les vomissemens, j'aurais ouvert la veine ; le malade en était prévenu.

Les excitans diffusibles nuisent donc dans l'indigestion déclarée ; les suspendre, c'est diminuer les douleurs et faciliter les évacuations critiques. De l'eau tiède, en quantité, pour

affaiblir l'éréthisme stomacal et amener les vomissemens ; la saignée, les sangsues, les émolliens, les gouttes anodines selon l'exigeance des symptômes, tels sont les moyens le mieux appropriés.

Ainsi, toutes les fois qu'une indigestion abaisse le pouls et fait tomber en une syncope, suivie de rêvasseries, de stupeur, du refroidissement de la peau, la faiblesse n'est pas réelle. Cette abolition des mouvemens, de l'ouie, de la parole, de l'intelligence dépend de l'oppression des forces. Les anti-phlogistiques sont indiqués.

Ceci ne s'applique au surplus qu'aux jeunes gens et aux adultes, et ne concerne pas les vieillards, les sujets débiles, usés, cacochymes. Les préceptes, en médecine, sont toujours relatifs.



DE LA VALÉRIANE CONTRE L'ÉPILEPSIE.

« La valériane guérit souvent l'épilepsie qui est simplement nerveuse et la diminue toujours beaucoup, quand elle ne la guérit pas. » DESBOIS DE ROCHEFORT.

Comme il est rare de découvrir la cause, le siége et la nature de l'épilepsie, il faut pour la guérir, tenter des méthodes empiriques. Elles produisent quelquefois des changemens inespérés, et le voile dont se couvre leur mode d'action, ne saurait les faire répudier.

La valériane éloigne, affaiblit, arrête même les accès d'épilepsie. L'estime où la tenaient les anciens ne venait point de leur crédulité. Cette racine, celle surtout qui pousse dans les terrains arides, desséchée et réduite en poudre, est amère et nauséabonde. Son arôme fait éternuer, porte à la tête et impressionne étrangement les centres nerveux. Dioscoride, Rivière, Sylvius, Sauvages, Willis, Haller, de Haen, Quarin, Bergius, Plouquet, Tissot parmi nos prédécesseurs, Morelot, Mérat, Marquis parmi nos contemporains, ont écrit sur son efficacité dans le traitement des maladies convulsives, essentielles. « Mais, observe Barbier, la valériane n'est salutaire qu'autant qu'on en porte la dose très haut, qu'on en consomme une forte quantité en peu de temps. On en fait prendre un gros, toutes les heures; le malade en avale une once, même une once et demie par jour; on sent assez quelle abondance de matériaux actifs cette masse de substance introduit dans le corps; si quelques uns des principes de la valériane ont la faculté de modifier l'état actuel du système nerveux, de changer le mode d'action

du cerveau, ils doivent acquérir une grande puissance, lorsque l'on emploie un volume aussi considérable de la substance où ils sont contenus. »

Desbois de Rochefort rappelle que le gouvernement avait fondé un établissement pour les expériences d'électricité appliquée au corps humain. On y traitait beaucoup d'épileptiques, la plupart sans succès; d'autres guérissaient. La cure fût attribuée d'abord à l'électricité; on découvrit plus tard que ces malades prenaient la valériane à haute dose.

L'accord des praticiens sur la vertu de cette substance n'a, de nos jours, rencontré qu'un contradicteur, Alibert qui assure n'avoir recueilli pendant dix ans à l'hôpital Saint-Louis que des faits négatifs. Mais aussi n'a-t-il employé la poudre de valériane qu'à la dose d'un scrupule, *blâmant les médecins qui ne craignent pas d'aller jusqu'à un demi gros ou un gros*. Or, à si faible dose, cette racine, souvent inefficace lorsqu'on en donne vingt fois plus, doit l'être nécessairement. Morelot avait été aussi timide, ne dépassant pas vingt à trente grains, trois ou quatre fois par jour. Loiseleur-Deslonchamps, Marquis et Barbier ont poussé la valériane jusqu'à une once, une once et demie, chaque jour, par fractions d'un gros, données toutes les heures. Fauverge et Mérat remarquent à ce sujet qu'avant ces médecins j'avais employé la valériane à cette dose, jusqu'alors inusitée, et avec une rare persévérance.

Le fils d'un préposé à l'état civil, tombait depuis quelques années, dans l'idiotisme. Il pleurait ou riait sans motifs, restait assis, morne, plein de répugnance pour la lecture et pour la promenade. Il avait alors quinze ans; sa fibre était lâche, sa peau blafarde, sa taille élancée, sa figure longue, maigre et inattentive, son front étroit et aplati, ses pommettes étaient saillantes. Il était frappé, surtout de grand matin, de fréquentes attaques d'épilepsie; et des espèces de tressaillement général suivaient

par intervalles. Je prescrivis huit grammes par jour de racine de valériane et la portai, mêlée avec du miel et un peu de macis, quelquefois avec du sirop d'écorces d'orange amère, à trente grammes, en deux semaines.

Le malade qui la prenait sans dégout, ne tarda pas à en consommer, tous les jours, cinquante grammes; il en mettait même dans son chocolat et il buvait, en outre, trois verres d'une tisane composée avec quarante grammes de cette racine et vingt-cinq grammes de gui de chêne qu'on faisait bouillir dans un litre d'eau jusqu'à réduction du tiers. Les attaques d'épilepsie devinrent rares. Quant aux tressaillemens de tout le corps qui semblaient se précipiter dès que la moindre contrariété ébranlait ce frêle cerveau, ils n'apparaissaient que dans des momens de colère. Pendant cinq mois, ce malade avala de pareilles doses de ce médicament, et pendant plus d'un an, il ne cessa d'en prendre de temps à autre et d'en consommer ainsi une grande quantité. S'il ne dût pas d'abord à la valériane une guérison radicale, il y dût cependant de passer cinq ou six mois, sans éprouver aucune attaque. Ce traitement fut commencé en Janvier 1819; il y avait en 1825, six ans qu'on avait obtenu un succès de jour en jour moins équivoque, et dix-huit mois qu'il ne s'était pas déclaré de récidive.

J'associai à la valériane l'eau ferrugineuse et des frictions sur la colonne épinière, tantôt sèches, tantôt avec l'alcool thériacal ou le liniment de Rosen. Le malade se baignait, l'été, dans le Rhône. On avait soin de ne pas le contrarier, de le détourner de la préoccupation des attaques à venir, en lui faisant apprendre la musique et cultiver un jardin; passe-temps agréable qui exige de l'activité. Ces divers moyens, en provoquant des mouvemens organiques salutaires, devaient enfin arrêter ces habitudes d'épilepsie, de mouvemens convulsifs.

Ce jeune homme qui avait gagné de l'embonpoint, des formes

plus robustes, retrouva assez de sens et d'intelligence : mais en Avril 1829, il entra dans une maison de santé, aliéné et repris d'épilepsie. Depuis quatre ans, ses parens s'étaient lassés d'un traitement que ses succès passés faisaient un devoir de continuer ou au moins de recommencer.

Voilà donc la valériane qui arrête la marche et suspend les accès d'une épilepsie. Ceux-ci ne se reproduisent et ne s'accompagnent d'aliénation que plusieurs années après qu'on a répudié ce remède.

Dans l'été de 1821, je reçois à l'hôpital une petite fille de quinze ans, assez éveillée, quoique d'esprit borné. Elle n'était pas encore réglée. Depuis quatre ans qu'on lui avait fait peur, elle n'avait point grossi, ni grandi, ni subi aucun des changemens ordinaires à son âge, et était devenue épileptique. Le repos et divers traitemens avaient à plusieurs reprises affaibli les accès de cette maladie, mais chaque fois ces accès avaient reparu avec plus de force qu'auparavant. L'enfant qui prit, d'abord avec dégout, la valériane, en fut pourtant bientôt à trente, puis à cinquante grammes dans les vingt-quatre-heures; elle buvait en même temps, chaque jour, quatre verres d'une décoction de cette même racine. Après trois mois de séjour dans l'hôpital, cette fille en sortit, n'ayant plus ressenti d'atteintes d'épilepsie depuis six semaines et en paraissant délivrée. Je suspendis alors la valériane à cause d'un embarras gastrique que l'anorexie et la blancheur de la langue annoncèrent. Plus tard, et longtemps, cette fille, pour consolider sa guérison, vint prendre, matin et soir, à la pharmacie de l'hôpital, une forte dose de cette racine en poudre. Son rétablissement qui ne cessa de s'affermir, témoigna de l'efficacité de la valériane, dans les épilepsies qui ne dépendent pas d'une lésion de tissu ou d'un vice de conformation. La valériane, disent MM. Trousseau et Pidoux, convient surtout aux femmes et aux filles épileptiques; *elle les jette dans la lassitude et l'impuissance musculaire.*

Lorsque les menstrues parurent, la malade éprouva des défaillances et quelques mouvemens convulsifs : je lui fis appliquer un moxa au bas de l'épine, qui était obstinément endolorie. Il s'ensuivit une suppuration abondante, puis un acroissement de force et d'embonpoint.

En 1843, une paysanne du terroir d'Orgon, âgée de vingt-sept ans, rude à la peine, mais d'esprit faible et grossier, prend peur et tombe en de fréquentes, soudaines et brutales attaques d'épilepsie. Elles durent, des demi-journées, avec lividité de la face, saillie des veines frontales, insensibilité de l'iris, écume épaisse à la bouche, claquement des dents, meurtrissure de la langue, contorsion des traits, opisthotonos, flexion du pouce dans la paume des mains, respiration stertoreuse. On avait saigné, ventousé, purgé et rafraîchi la malade de toutes les façons; les attaques qui dataient de deux ans, se renouvelaient deux ou trois fois la semaine. Cette fille avait la tête et les membres couverts d'ecchymoses, elle maigrissait. La valériane n'avait point été essayée ; je la prescrivis en poudre et à très-forte dose, commençant par vingt grammes, atteignant bientôt cinquante grammes par jour. Les accès épileptiques ne tardèrent pas à se distancer considérablement, à perdre leur durée et leur intensité. Aucune incommodité ne suivit l'administration de ce remède ; la malade en aurait pris à chaque instant ; elle se trouva délivrée en quatre mois.

Un paysan, de vingt ans, adonné à la masturbation, avait éprouvé cinq attaques d'épilepsie, à des intervalles assez éloignés; comme la figure était colorée et la tête alourdie, je fis ouvrir la saphène et mettre vingt sangsues aux apophyses mastoïdes; petit-lait, délayans, bains avec affusion d'eau froide sur le sinciput. L'attaque d'épilepsie reparut après trois semaines, malgré ces moyens qui paraissaient indiqués : leur administration devait d'ailleurs préparer le succès de la valériane. Aussi,

dès le lendemain, le malade en but une décoction assez concentrée et prit quinze grammes de poudre sous forme d'électuaire, puis trente, enfin soixante, et pendant six mois, n'interrompit ce remède que rarement, et pour peu de jours. Il fut frappé d'une septième attaque, au bout de trente-cinq jours, après lesquels trois mois passèrent, sans qu'il y eût de récidive, lorsque deux violens accès survinrent coup sur coup, à trois quarts d'heure d'intervalle l'un de l'autre. Le malade écuma, frappa de la tête contre terre; c'estqu'il recommençait de se masturber. Les exhortations ne furent point épargnées; son père le malmena, une fille dont il était amoureux ne voulut plus de lui, il devint sage, et trois mois encore, avala, tous les jours, trente grammes de valériane qu'il prenait à la pharmacie de l'hôpital : il y renonça par la suite, insensiblement. Sa guérison ne se démentit pas.

En 1825 et 1827, deux jeunes paysans, l'un de Barbantane, l'autre de Saint-Rémy, vinrent se faire traiter de l'épilepsie. Leurs accès qui étaient fréquens, les renversaient privés de toute sensibilité et sans connaissance, avec les membres raides et secoués par de fortes convulsions, les yeux fixes, la bouche couverte d'écume. Ces malades n'étaient frappés que depuis deux ou trois années; le premier rapportait l'épilepsie à une frayeur, le second à l'onanisme. Ils furent saignés et mis aussitôt à l'usage de la valériane en poudre et en décoction, qn'ils supportèrent bien, quoique à haute dose. Pendant quatre ans environ, ils passèrent, de temps à autre, plusieurs mois à l'hôpital ou dans la ville, recommençant chaque fois à prendre, tous les jours, soixante grammes de poudre de cette substance et une pinte de décoction. Leurs accès s'éloignèrent d'abord et s'évanouirent ensuite. Ces deux hommes sont aujourd'hui pères de famille.

Un paysan de Saint-Victor, âgé de trente-deux ans, tombé en épilepsie à la suite d'un travail forcé, vint à l'hôpital, en 1822, prendre, trois mois durant, la valériane. Il en sortit, sans avoir ressenti une seule attaque de cette maladie.

Un militaire épileptique commença, en 1845, par quinze grammes de cette substance en poudre, et atteignit bientôt quarante-cinq grammes par jour. Il sortit de l'hôpital, après trois mois, n'ayant eû qu'une seule attaque, de courte durée. On se proposait de le réformer.

Du mois de Septembre 1823 au mois d'Avril 1824, un adolescent sec et maigre, âgé de quatorze ans, fils de négociant, essuya quelques attaques d'épilepsie que son père regarda comme de violentes convulsions nerveuses. Elles se manifestèrent de nouveau dans le mois d'Octobre 1824, et reparurent à diverses reprises jusqu'au mois de Mars 1825, en acquérant beaucoup d'intensité. Pendant leur durée, la face bleuissait, le front se contractait, les yeux étaient fixes, saillans, les paupières à demi closes; grincement des dents, bouche écumeuse, secousses convulsives, respiration bruyante, perte de la connaissance, des sens, de toute espèce de sensibilité, pouls dur et inégal : saignées, pédiluves, délayans, lait et régime végétal. L'enfant se masturbait; il se corrige; il aimait le dessin, et s'y appliquait des heures entières, j'interdis cette étude, qui agacait ses nerfs. Quelques attaques reparaissent malgré ce traitement. Je mets alors le malade à l'usage de la valériane incorporée dans du miel, huit grammes d'abord, puis quinze, enfin trente dans les vingt-quatre heures. Il y insiste sans interruption pendant cinq mois, en passe dix, sans tomber en épilepsie : elle éclate ensuite, et les attaques sont toujours suivies d'un engourdissement, d'une sorte de stupeur qui ne s'efface que le lendemain. La valériane précédée encore de la saignée est reprise et avec le même succès. Six mois après, autres accès d'épilepsie; j'essaie le vermiculaire brûlant; son action est moins efficace, ce qui fait revenir, dans le printemps de 1828, à la valériane que le malade prend longtemps, qu'il cesse ensuite momentanément, pour y recourir de nouveau. Les attaques s'éloignent; à peine s'il en reparait une.

deux fois l'an. La dernière eut lieu dans l'automne de 1830 ; et durant huit mois au-moins des années 1831 et 1832, la valériane fut administrée régulièrement, tous les jours, aux doses de trente-cinq à quarante grammes.

Ce jeune homme a persisté, sept ans, dans l'usage de cette racine ; il a acquis de l'embonpoint et se trouve délivré même des migraines, des mouvemens convulsifs des paupières qui autrefois se manifestaient par momens, quelques jours avant les accès.

Je ne donne la plupart de ces observations que pour ce qu'elles valent ; des habitudes chastes, le changement de nourriture et d'occupations, le traitement antérieur à l'administration de la valériane ayant pu contribuer à la guérison, aussi bien que le long usage de cette plante. Il est toutefois présumable que ce médicament y a pris une grande part en exerçant une action directe sur l'estomac et une action inappréciable et toute particulière sur le système nerveux.

Souvent, je faisais saigner ces malades et presque toujours avec avantage : qui ne connait la belle cure opérée par Tissot ? La valériane nuisait quand ce médecin consulté en arrête l'emploi, pour la reprendre plus tard, associée à la feuille d'oranger ; il en obtient de salutaires effets. La malade avait été, dans cet intervalle, saignée et mise à une diète rafraîchissante.

Desbois de Rochefort prétend qu'à la dose d'une ou deux onces par jour la valériane provoque des nausées, de l'anxiété précordiale et même des vomissemens ; la plupart de mes observations, celles de Bergius, de Tissot, de Vaidy prouvent le contraire. Cette poudre excite, les premiers jours, de la répugnance, mais on s'y habitue bientôt : elle ne fatigue pas le ventricule, aussi, je ne la mêle plus avec du macis et d'autres aromates. Le sens du gout et de l'odorat en est le seul offensé.

Selon Morelot, la valériane est souverainement narcotique, emménagogue, diurétique : je n'ai jamais vu dormir plus que

de coutume ceux qui la prenaient ; elle peut, en excitant le ton général des organes, provoquer une plus grande sécrétion d'urine ou l'irruption des règles ; mais, cette vertu est trop incertaine, trop dépendante de l'idiosyncrasie, pour être énoncée d'une manière aussi absolue.

Une demoiselle, de quatorze ans, était, depuis plusieurs années, sujette à des syncopes de peu de durée, précédées de cris involontaires, de spasmes dans la figure, d'agitation clonique des yeux ; sa mère en était inquiète et elle le devint davantage, lorsqu'elle vit ces symptômes se convertir en convulsions avec résolution des sens, la langue se déchirant et les lèvres se couvrant d'écume. La malade fut mise à un régime tempérant, et saignée du pied ; elle s'exposa, tous les jours, à des vapeurs émollientes dirigées vers les parties sexuelles ; je lui prescrivis ensuite la valériane, quatre grammes d'abord, puis insensiblement trente dans les vingt-quatre heures. Pendant dix-huit mois, elle persista dans l'usage de ce médicament, sans jamais en être incommodée, et ces attaques s'éloignèrent, s'affaiblirent et cessèrent ensuite.

De jeunes enfans ont pris régulièrement vingt et même trente grammes de valériane par jour, sans en ressentir le moindre dérangement. A l'hôpital plusieurs d'entre eux ont ainsi guéri.

Je fus consulté par un homme atteint de catarrhe chronique, sujet à des accidens d'épilepsie et disposé à l'hémorrhagie cérébrale. J'écrivis ce qui suit.

Le malade éprouve depuis longtemps à la tête des fluxions sanguines qui s'accompagnent ordinairement d'une attaque d'épilepsie. L'engorgement vasculaire cérébral qui occasione et précède ces symptômes graves, s'accroit pendant leur durée, persiste plusieurs jours après leur terminaison, et engourdit les membres droits. De plus, le malade est atteint d'une toux chronique avec dyspnée, raucité et hypersécrétion muqueuse.

qui augmentent, l'hiver. Malgré cela, la nutrition se fait encore avec vigueur et les muscles sont remplis.

On saignera du bras ou du pied une fois le mois, jusqu'à extinction de la toux, de l'étouffement et des accidens nerveux; dans l'intervalle de ces saignées, vingt-cinq sangsues à l'anus ou au périnée :

Lavemens et pédiluves, tisanes douces et nitrées, lait, émulsions, vésicatoires volans aux bras et aux cuisses, douches de vapeurs sédatives sur la poitrine et le cou.

Si ce traitement ne suffit pas, sétons ou cautères au dessous des seins ; poix de Bourgogne stibiée entre les épaules ; sels neutres.

Dès que le catarrhe aura cessé, si les accidens cérébraux persistent, séton à la nuque, pédiluves sinapisés ou alcalins, pilules aloétiques, eau de Vals, apozèmes avec la terre foliée de tartre et l'oxymel scillitique.

Cette habitude convulsive, cette épilepsie acquise ne s'évanouirait-elle pas ? La valériane en poudre, incorporée dans du miel ou dans du sirop de baume de Tolu, portée avec mesure jusqu'à quarante-cinq grammes par jour, offrira une ressource facile et souvent efficace.

Le malade se tiendra chaudement vêtu, s'interdira vin, alimens de haut gout, rapports conjugaux, promênera tous les jours, mais sans se fatiguer.

Cette consultation fut comprise : les bronches se dégorgèrent et le poumon reprit sa liberté d'action sous l'influence des émissions sanguines. L'épilepsie fut plus rebelle, mais la persévérance dans l'emploi de la valériane la fit enfin céder.

Une jeune personne faiblement reglée depuis un an, douce, caressante, d'une sensibilité et d'une mobilité presque convulsive, atteignait l'âge où toutes les impressions sont vivement perçues, où le genre nerveux est en conséquence très-stimulé.

Sa santé avait été délicate et sa crue en longueur trop rapide ; elle avait eu longtemps la diarrhée, conservait des flatuosités : depuis un an environ, elle éprouvait des attaques nerveuses qui se reproduisaient fréquemment. Ces attaques, quoique instantanées, faisaient perdre connaissance, laissaient la malade tomber et prenaient le caractère de l'épilepsie.

Je conseillai le mouvement en plein air, la culture des fleurs, le jeu de boules, de quilles, l'escarpolète, l'équitation, beaucoup de régularité dans l'ordre et l'heure des repas, l'eau ferrugineuse ; éviter les légumes secs et la pâtisserie ; les lectures sérieuses, les pratiques de piété, tout travail qui exige de l'attention : passer au lit douze heures sur vingt-quatre :

Pendant l'attaque d'épilepsie étendre la malade sur un tapis, la laisser libre dans ses mouvemens, lui lancer de l'eau fraîche à la figure, lui présenter de l'ammoniaque :

Pour en prévenir le retour, pédiluve avec cent grammes de moutarde, deux fois la semaine, l'alterner avec un lavement savonneux : tous les jours, s'asseoir sur un vase rempli d'une décoction calmante très-chaude ; chaque matin, friction sus-spinale avec le liniment de Rosen ; le soir, avec une brosse :

Bains tièdes de temps à autre, et en été bains de rivière : tisanes réfrigérantes, bouillons de poulet, petit-lait, lait d'ânesse, émulsions avec le nitre et le sirop de nymphéa, observant si, pendant ce traitement, les attaques s'éloigneront ou faibliront. Insister en cas d'insuccès ; dans l'hypothèse contraire, donner la poudre de valériane délayée en un peu d'eau rougie ou incorporée dans du miel : quatre grammes, les premiers huit jours, le matin à jeun, puis autant, une heure avant souper ; augmenter ainsi jusqu'à quarante grammes dans les vingt-quatre heures : suspendre ce remède durant quelques jours ou en diminuer la quantité, s'il paraît sur-exciter l'esto-

mac ; le continuer , plusieurs mois après la cessation complète de l'épilepsie , mais à doses décroissantes.

Il fallut en venir à la valériane pour la guérison de cette épilepsie , mais le médecin de la malade préféra l'extrait à la poudre de cette racine , préparation qui compte aussi des succès. N'en éprouvant pas cependant d'amélioration assez prompte, il ordonna en dernier lieu la racine. Dès lors les attaques qui devinrent très-rares, durèrent à peine quelques minutes , sans priver la malade de toute connaissance , ne la renversèrent plus à terre et s'effacèrent enfin,

La valériane n'est point seulement utile dans l'épilepsie , elle l'est encore dans d'autres affections spasmodiques.

Une dame , âgée de cinquante ans , grande , forte et pléthorique , était atteinte depuis la diminution des menstrues , de convulsions soudaines dans les bras , avec rire sardonique , larmes involontaires , entraînement de la pupille vers le sommet de l'orbite , contraction irrégulière de la figure , résolution des sens et de l'intelligence. Ces convulsions qui duraient un demi quart d'heure , cessaient peu-à-peu : elles augmentèrent d'intensité et de fréquence , lorsque les règles eurent passé ; malgré d'abondantes saignées du pied , les convulsions parurent alors dix à douze fois dans les vingt-quatre heures. La malade devint morne , inquiète , craintive , et n'osa plus sortir.

Pendant six mois environ , elle prit la valériane à haute dose et sans y manquer , un seul jour. Ces convulsions se réduisirent tellement que la semaine s'écoulait quelquefois sans qu'il en survînt : elles étaient instantanées , ne consistant plus qu'en une simple secousse ; elles cessèrent ensuite entièrement et la malade reprit son caractère accoutumé.

Un petit garçon , de six ans , fut atteint de saccades convulsives de la tête , du bras droit et de la jambe droite , qui se répétaient fréquemment dans le jour et qui avaient résisté

à divers traitemens. Husson conseilla la poudre de valériane, seize grains, le matin, et autant le soir, les quatre premiers jours, puis vingt, vingt-quatre grains, augmentant ainsi tous les quatre jours, de quatre grains, la dose du matin et celle du soir. Arrivé à un gros, on devait rétrograder dans le même ordre, jusqu'à ce que l'on fut revenu à seize grains.

Ce traitement fut suivi, cent jours environ, et l'enfant fut délivré. Deux ans plus tard, la maladie reparut, mais moins intense, et la même méthode la fit encore cesser.

Une fille de huit ans et un garçon du même âge, de l'hospice des orphelins, étaient affectés, la première, de mouvemens convulsifs involontaires et non interrompus de la jambe droite qui exécutait brusquement un circuit en forme de demi-cercle, le second, d'une contraction spasmodique semblable, mais bornée au bras gauche, survenus sans cause appréciable et d'une opiniatreté qui avait déjoué toutes sortes d'anti-spasmodiques, d'applications résolutives ou émollientes. La poudre de valériane les délivra tous les deux, en peu de temps, et ils n'ont point éprouvé de récidive.

Une autre orpheline, de douze ans, grande, mince, maigre, espiègle, criarde, emportée, n'ayant pas eu de maladie depuis sa première enfance, fut prise de chorée, en Août 1831. Elle dormait, la nuit, mais dès son réveil, les membres, la tête et même le tronc étaient livrés aux mouvemens les plus désordonnés. Essayait-elle de porter un verre à la bouche, sa main s'en éloignait à l'instant d'en approcher, par de brusques secousses qui l'élevaient au niveau des yeux ou l'abaissaient sur la poitrine ; elle pouvait à grand peine prendre quelques alimens. Le sommeil seul suspendait cet état convulsif.

La saignée du pied, les sangsues, les bains, le castoréum, le camphre, l'assa-fœtida, l'opium, seul ou combiné avec l'ipécacuanha, les infusés de tilleul ou de mélisse avaient été

mis en avant, mais sans succès, lorsque la valériane fut administrée en poudre et étendue dans un peu de petit-lait, auquel on ajoutait par jours alternatifs huit grammes de sirop de morphine. Le troisième jour, cette mobilité convulsive de tous les muscles faiblissait déjà, le vingtième, elle cessait si bien que la malade avait repris ses petites occupations domestiques.

L'année d'auparavant, une autre fille de onze ans, craintive et appliquée, avait été atteinte de la même maladie. Les convulsions des membres et du tronc n'étaient pas très-violentes, mais les grimaces étaient hideuses et la déglutition se fesait très-difficilement. La poudre de valériane enchaîna cette névrose, en deux semaines ; d'autres remèdes avaient échoué.

Ces observations prouvent que la valériane modifie puissamment le genre nerveux et arrête quelquefois les maladies convulsives; n'espérons pas cependant qu'il en soit toujours ainsi. Le valérianate de zinc est en possession des propriétés sédatives de la valériane. Ce sel parait jouir aujourd'hui d'une faveur, due à ce qu'il inspire moins de répugnance, étant administré sous un très-petit volume. Dans les cas sérieux, la valériane me semble préférable.



DE L'EXTRAIT DE NOIX VOMIQUE ET DE LA STRYCHNINE DANS LES PARALYSIES; DE LA CICATRISATION DES KYSTES APOPLECTIQUES.

« *Motu nervoso tremente et convulsivo excitato curatio tentatur.* » BOERHAAVE.

L'extrait de noix vomique est sans contredit l'un des médicamens les plus efficaces contre les paralysies consécutives à l'apoplexie, et qui, passées à l'état chronique, ont affaibli les diathèses primitives les plus inflammatoires, ou ont atteint des sujets naturellement mous et débiles. Les observations qui vont suivre seront à l'appui de cette proposition clinique : de plus, je relaterai quelques faits sur le mode anatomique de la cicatrisation cérébrale des apoplectiques.

De l'extrait de noix vomique et de la strychnine dans les paralysies. — En 1821, une femme de chambre de cinquante-cinq ans, avait vu sa maîtresse qu'elle servait depuis trente ans, mourir affreusement d'un cancer à la langue. Elle-même avait été atteinte d'un ulcère rebelle au côté droit de la langue, pareil à celui dont elle avait suivi les progrès. Un traitement adoucissant et l'extraction de dents cariées firent cependant cicatriser cet ulcère. Malgré cela, la malade s'assombrit et tomba dans le scorbut. A peine en relevait-elle qu'elle perdit insensiblement le mouvement des extrémités abdominales, puis des thoraciques, avec grande diminution de la sensibilité de la peau, sans que le quinquina, le musc, le fer, les consommés, les bains sulfureux, les frictions pussent arrêter la marche de cette paralysie. Je reçus cette femme à l'hôpital.

Les membres qui étaient amaigris et dont les chairs étaient flasques, se trouvaient dans une résolution entière. Je prescrivis l'extrait de noix vomique, d'abord deux centigrammes et quarante par la suite, qui lui rendirent le pouvoir de soulever ses jambes et de se tenir debout. J'élevai peu-à-peu la dose jusqu'à un gramme dans les vingt-quatre heures ; presque immédiatement survenaient une raideur tétanique et des tressaillemens brusques, involontaires, souvent répétés des membres et de tout le corps, quelquefois avec un léger délire ou une espèce de coma-vigil, qui cessaient promptement. Cette malade insista sur ce remède, cinq mois, l'ayant seulement interrompu quelques jours à cause d'un embarras gastrique que l'ipécacuanha et deux purgatifs dissipèrent. Sa guérison se fit si bien que pendant dix ans elle marcha, agit beaucoup et reprit ses travaux d'aiguille.

L'extrait de noix vomique l'échauffait souvent, on lui donnait alors la tisane de veau ou d'orge acidulée. Elle faisait le tour de la salle, quoique la paralysie des bras ne fut pas encore amoindrie, mais elle avait recouvré de l'espoir et de l'appétit, présage d'un succès plus complet. Aussi, dans le quatrième mois, commença-t-elle à soulever d'abord le bras gauche, puis le droit ; elle les portait l'un et l'autre, au dessus de sa tête, dans le courant du cinquième. Lorsqu'elle cessa ce remède, il ne lui restait plus qu'une grande faiblesse de la main droite, qui était pendante, et qu'elle ne pouvait relever et étendre sur le poignet : cette faiblesse se corrigea dans la suite.

Un marchand drapier, de soixante-huit ans, de petite taille, pléthorique, est frappé d'apoplexie, dans l'hiver de 1833. Par la saignée il recouvre son intelligence et ses sens, qui restent seulement engourdis, mais le bras droit est demi-paralysé, la jambe droite l'est entièrement. La diète et les purgatifs diminuent ensuite la masse et l'orgasme du sang, le détournent du cerveau et ac-

tivent la résorption moléculaire; aussi les sens et l'intelligence reprennent-ils leur netteté, et les mouvemens du bras plus d'étendue. Quant au membre inférieur, il s'enfle, se déforme, devient froid comme marbre, se couvre de phlyctènes et d'escarres ; c'est inutilement qu'on l'entoure de plusieurs doubles de laine, d'un bandage roulé, qu'on y applique des mouchetures, des embrocations spiritueuses et résolutives : le malade ne peut même remuer les orteils. A la mi-Mai, il commence l'extrait de noix vomique, d'abord deux centigrammes, il en prend ensuite une dose plus élevée, il arrive à soixante centigrammes par jour. Bientôt il remue les orteils, puis il soulève le pied, enfin il se tient, une ou deux minutes debout. Ce remède lui occasionait chaque fois dans l'extrémité paralysée, des secousses qui le fesaient gémir ou crier. Il persévère jusqu'à la mi-Septembre; il marchait alors chez lui avec le seul appui d'une canne, sortant hardiment dans les rues à l'aide de béquilles. L'infiltration énorme s'était effacée en même temps que la paralysie, et la peau avait recouvré sa chaleur et de la fermeté.

Ce malade qui consomma neuf cents pilules de cet extrait, devint octogénaire.

Un paysan de soixante-trois ans, fut frappé d'apoplexie et transporté à l'hôpital, le vingt-huit Mai 1826 ; il y avait perte du sentiment et du mouvement dans le côté gauche, sortie involontaire des matières fécales, de l'urine par regorgement, face rouge, coma profond et respiration stertoreuse. Il resta huit jours dans cet état, malgré les émissions sanguines, malgré d'énergiques révulsions sur la peau et sur les entrailles; puis, la respiration et la déglutition devinrent un peu moins difficiles. Il rêvassa, balbutia ensuite des mots mal-articulés, pendant quinze jours. Un mois après cet accident, il avait recouvré quelque connaissance, exprimait ses volontés faiblement et d'une manière incomplète, mais pourtant de façon à se faire compren-

dre, prenait des alimens solides, retenait ses excrémens, expulsait parfois ses urines et avait un peu de sensibilité dans le côté paralysé : le caillot hémorrhagique se résorbait donc, la compression diminuait. Toutefois, comme le malade ne pouvait encore exécuter aucun mouvement, on essaya l'extrait de noix vomique, à la dose de deux centigrammes, matin et soir, et la sensibilité de la peau continua de se ranimer. Sur ces entrefaites, je pris le service de l'hôpital et poussai ce remède à la dose de huit décigrammes par jour, dose que je ne dépassai point, l'excitation qui en émanait me paraissant suffisante et ses bons effets très-visibles. Ce vieillard sortit de l'hôpital, sans le secours d'une canne et en possession de ses facultés.

Dans l'été de 1823, à la suite d'une frayeur qui la fait s'évanouir et tomber, une jeune fille de quinze ans, non menstruée, ne peut se relever et se trouve frappée de paraplégie, la sensibilité de la peau, de la vessie, du rectum et le mouvement des membres abdominaux étant abolis. On la transporte à l'hôpital, où après divers traitemens infructueux, elle est mise à l'usage de l'extrait de noix vomique, qui chaque jour lui occasione de violentes et soudaines contractions dans les reins et dans les membres paralysés. A peine en était-elle à la dose de quarante centigrammes que déja elle gardait son urine, ses matières fécales et soulevait les jambes. Plus tard, elle se tenait debout, faisait quelques pas, en saisissant les colonnes du lit, et prenait alors soixante centigrammes. Elle marchait assez bien avec l'aide d'une chaise, lorsqu'elle sortit de l'hôpital où je lui avais donné jusqu'à soixante et quinze centigrammes de cette substance. Son agilité revint tout entière.

C'est bien à la noix vomique qu'il faut attribuer ces cures, car elles ont marché en raison de l'évidente action de ce remède. Lorsque les paralysies diminuent sous d'autres influences médicamenteuses, c'est d'une manière plus lente et souvent presque insensible.

L'extrait de noix vomique procure quelquefois des demi-succès.

Un septuagénaire, bien conservé, est apporté à l'hôpital, frappé d'apoplexie; je le fais saigner plusieurs fois et largement, on lui applique des ventouses scarifiées. Le sentiment et le mouvement s'étaient éteints dans le côté droit, il y avait ronflement, occlusion des yeux, déformation de la bouche, bave épaisse sur les lèvres, anéantissement de l'intelligence, des sens et de la faculté d'avaler. Ces symptômes s'atténuèrent petit à petit; quelques souvenirs, quelques faibles idées, la perception des sons, la préhension des alimens, la sensibilité de la peau des membres paralysés furent les premiers à reparaître et à indiquer que l'injection générale du cerveau avait cessé, que le caillot était attaqué, que l'action nerveuse commençait à se rétablir. Je donnai alors l'extrait de noix vomique qui ne manqua jamais d'exciter des rougeurs foncées, mais fugitives de la face, de vives contractions musculaires, surtout dans le bras droit, lequel recouvra le sentiment et le mouvement. Quant au membre inférieur, sa paralysie fut inébranlable et il se dessécha par la suite, quoique le malade continuat son remède avec persévérance, quoiqu'il en prit en dernier lieu cent-trente centigrammes, chaque jour.

Je pourrais rapporter d'autres exemples de demi guérison, mais moins marqués: les malades qui avaient fait un long usage de la noix vomique, trainaient ou soulevaient les membres paralysés avec un peu moins de peine; tout se bornait là. On ne saurait même attribuer à ce remède une amélioration tardive et peu considérable, puisqu'elle se manifeste souvent sans le secours d'aucun traitement.

Les paralytiques auxquels j'ai donné l'extrait de noix vomique avaient été grandement saignés; c'est qu'il faut détruire la turgescence cérébrale et toute pléthore, pour que la résorption du sang extravasé et du caillot se fasse avec facilité. Il importe que la

noix vomique, en excitant les nerfs et le cerveau, en avivant les forces capillaires, le travail de décomposition commencé autour du kyste hémorrhagique, ne rencontre pas un cerveau encore injecté, comprimé et prêt à se congestionner. Une seconde attaque et la mort suivraient l'emploi de ce médicament dans cette disposition défavorable, ainsi que l'ont vu et écrit M. Lallemand et autres.

La strychnine, principe actif de la noix vomique, produit de semblables cures.

En 1845, un employé du tribunal, grand, vigoureux et d'environ quarante ans, perd peu-à-peu l'usage de ses jambes, maigrit, se décolore et s'attriste. Il finit par ne plus pouvoir se tenir debout, même pour uriner; on le lève comme un enfant, et c'est avec peine qu'à l'aide de béquilles et de sa femme, il se traine de son lit à une chaise devant sa croisée, pour y passer quelques heures. Cette paraplégie ne cesse de s'aggraver, il s'y joint une grande paresse de vessie, parfois des selles involontaires, de l'enflure aux jambes. Je prescris alors deux pilules par jour de strychnine, chacune d'un centigramme, l'une le matin, l'autre le soir. Ce médicament dont l'action bienfaisante se montre bientôt, est poursuivi sans interruption et à doses croissantes, jusqu'au premier Avril. Le malade se rend chez moi, ce jour là, avec le seul appui d'une canne dont il peut même se passer. Il avait consommé deux-mille-deux-cent-soixante et quinze pilules dans l'ordre qui suit : du neuf Octobre au dix-neuf, vingt; du vingt Octobre au trois Novembre, soixante; du quatre Novembre au treize, quatre-vingt; du quatorze Novembre au huit Décembre, deux-cent-cinquante; du neuf Décembre au deux Janvier, trois-cent-vingt; du trois Janvier au dix-sept Février, sept-cent-trente-cinq; du dix-huit Février au premier Avril, huit-cent dix.

Des hémorrhagies cérébrales et de la manière dont se cicatrisent les déchirures du cerveau ou kystes apoplectiques. — Un fusilier du vingt-neuvième régiment, âgé de vingt-trois ans, gras, lymphatique et sanguin, fut porté à l'hôpital, le vingt-cinq Août 1828, frappé d'apoplexie et paralysé du côté droit. Le pouls était fort et lent, la respiration stertoreuse, l'abolition des sens et de la sensibilité de la peau entière, l'émission des urines et des matières fécales inaperçue, la lèvre inférieure pendante, la bouche déformée, demi ouverte, et il en découlait une bave épaisse. Des ventouses scarifiées aux cuisses, de la glace sur la tête, des sinapismes aux pieds et aux genoux, des vésicatoires aux jambes, des lavemens purgatifs, de l'eau émétisée furent tour-à-tour et en même temps employés. Je fis en outre et tout d'abord saigner ce malade des deux bras, et ouvrir à deux reprises l'artère temporale. Le sur-lendemain de la dernière saignée, il ôta machinalement l'appareil et déchira la cicatrice de la tempe gauche; ce qui occasiona une hémorrhagie qui reparut une seconde, une troisième fois, et pour la suppression de laquelle on lia enfin l'artère avec une aiguille courbe. L'écoulement de sang fut tel que le malade en devint anémique ; ce qui eut son utilité réelle et témoigna de l'insuffisance du traitement primitif, quoiqu'il put paraître énergique. En effet, dès que cette hémorrhagie fortuite se fut accomplie, cet apoplectique commença à rouvrir les paupières, à être moins accablé par la somnolence, et le trentième jour il balbutia quelques sons, désira et digéra des alimens. Plus tard, son visage s'anima ; il cessa de lâcher sous lui, sans le sentir; il eut et manifesta par gestes des idées, toutes se rapportant à ses besoins matériels. Pour arrêter l'incontinence d'urine, on lui donna, le troisième mois, des pilules de cantharides qui ranimèrent le ton de la vessie, mais qu'il fallut suspendre, à cause de l'excitation qu'elles provoquaient. Le mois d'après, on essaya

l'extrait de noix vomique qui, à la dose d'un centigramme, stimula assez vivement l'économie, pour ne pas être continué. Le sixième mois, le malade articula diverses paroles et remua un peu les membres paralysés. Puis il mangea seul, marcha avec le secours d'un soutien, exprima ses volontés. Mais deux-cent-trois jours après cette attaque, il fut frappé d'une autre apoplexie qui s'accompagna de la paralysie du côté gauche, d'une respiration rare et bruyante, de l'affaissement de tous les organes de la vie de relation, et qui, en cinquante heures, fut suivie de la mort. Pendant cette rechute, les membres droits qui relevaient de paralysie, exécutaient des mouvemens automatiques, tandis que les autres n'en fesaient aucun et retombaient de tout leur poids, si on les soulevait.

Cette seconde attaque ne laissait aucun espoir; l'influx nerveux de la part de l'hémisphère, primitivement lésé, quoique rétabli en partie, était encore si amoindri, qu'il ne pouvait en rester assez pour l'entretien de la vie.

Les méninges présentaient un peu de suffusion sanguine sur la partie latérale du lobe moyen droit, où le cerveau était plus renflé que dans le reste de sa surface. Cet organe paraissait plus volumineux à droite qu'à gauche, et très-consistant; mais au centre de l'hémisphère droit, entre les deux extrémités du ventricule latéral et au dessus d'elles, on remarquait une sorte de fluctuation obscure, et je découvris en pénétrant plus loin, une large déchirure qui contenait un gros caillot de sang, nageant dans du sang non encore coagulé; le tout de la grosseur d'un œuf. Cette poche n'avait aucune communication avec les ventricules, ni au dehors.

L'hémisphère gauche, précisément au même point, offrit aussi une fluctuation, mais moins marquée. J'y trouvai un kyste, rempli d'un liquide roussâtre, presque transparent, sans débris de caillot ni de pulpe cérébrale, et que l'absorption

moléculaire était en train de réduire. Ce kyste était bien organisé, membraneux, de couleur noisette, d'une consistance ferme et fibreuse, avec des vaisseaux distincts, avec des fibres bien formées, qui s'étendaient d'une paroi à l'autre. C'étaient là les rudimens déjà avancés de ce travail de cicatrisation que M. Serres a décrit.

Avant cet auteur, Burserius et d'autres pathologistes du siècle passé, ainsi que nôtre contemporain Marandel, avaient vu et compris la manière dont se tramaient ces cicatrisations. « L'épanchement, disait celui-ci, est à-peu-près resserré sur lui-même par la concrétion du liquide qui le forme ; les parois du foyer qu'on voyait d'abord rouges, présentent une couleur jaune très-marquée ; elles se rapprochent à mesure que le liquide diminue, au point de ne présenter dans un temps plus ou moins long, que des parois de cavité qui se réunissent, et on ne trouve dans ce lieu qu'une tache jaune. »

Un imprimeur, plus que septuagénaire, fut atteint en été, d'une fièvre cholérique que les délayans et l'opium guérirent. Il devint, pendant l'hiver, sujet à une insomnie cruelle, à des spasmes de la figure surtout du côté gauche, à des secousses convulsives dans les membres qui le fesaient chanceler et suivies de demi-syncope. On lui jetait de l'eau froide au visage, il reprenait promptement connaissance, mais passait ensuite un ou deux jours, faible et assoupi, la face rouge, la pensée moins active. Plus tard, une douleur se fixa dans le bras gauche, convulsé par ces attaques spasmodiques, qui duraient dix minutes. Enfin, malgré des sinapismes, des vésicatoires et des sangsues, ce malade fut frappé d'apoplexie avec résolution de la puissance nerveuse et paralysie à gauche. Il resta plusieurs jours dans la somnolence, n'entendant, ni ne parlant, la tête couverte d'une vessie remplie de glace ; puis l'intelli-

gence se ranima, il voulut être placé dans un fauteuil, prit des pilules d'Anderson, du lait et des potages. Les membres paralysés s'œdématièrent, se déformèrent, devinrent froids et très-durs, les doigts très-volumineux et fléchis ne purent se détendre, une plaque gangréneuse se fit sur le dos de la main, une autre à la jambe. Pendant les deux premiers mois, malgré des ventouses scarifiées entre les épaules, des sangsues au périnée, des sels neutres, des exutoires, le sang afflua à la tête, de temps à autre, avec violence : la face alors rougissait, ses veines superficielles paraissaient comme variqueuses, les cornées étaient ternes, les conjonctives injectées, les paupières tombant aux trois-quarts; la lèvre inférieure était toujours pendante, une bave épaisse et visqueuse en découlait sans interruption par la commissure gauche entr'ouverte et très-abaissée. Cependant vers le printemps, l'équilibre tendant à se rétablir, le sang à se porter sur la peau doucement excitée par les premières chaleurs, les spasmes de la figure s'éloignèrent, les idées furent moins sombres, leur manifestation se fit plus facile. Puis, les plaies se cicatrisèrent, l'engorgement des membres et le flux de bave diminuèrent, la défécation s'opéra plus librement, le mouvement se ranima dans le membre abdominal. Au mois de Juillet, le malade qui jouissait de toute sa présence d'esprit, marchait presque sans soutien; il avait la figure calme, colorée sans trop d'injection, il mangeait et se réparait tellement que deux fois, à cause de quelques spasmes et d'un peu de léthargie, je fis appliquer douze sangsues à l'anus.

Dès la mi-Novembre, l'action des viscères s'accroissant aux dépens de celle de la peau, cet homme devint moins agile, plus dormeur. Bientôt reparurent ces contractions spasmodiques de la figure et des membres, surtout du côté qui avait été paralysé et dont les mouvemens étaient encore affaiblis.

Elles se rapprochèrent ensuite, survenant tous les huit jours et durèrent davantage. La bave recommença à fluer, le ventre à devenir paresseux malgré quelques évacuans ; il y eut de la lividité à la figure, l'intelligence et les forces baissèrent. Enfin, le quatre Février, après trois jours de coma et de vagues gémissemens, le malade s'éteignit, s'efforçant de repousser ses couvertures.

Dans ce cas, l'hémorrhagie cérébrale fut précédée d'une phlogose de la pulpe et des méninges. Cette hémorrhagie faite, le caillot fut attaqué par les absorbans, et les effets de la compression s'effacèrent en partie. Ensuite, le froid congestionna le cerveau, mal disposé déjà par l'effet de la première maladie ; les spasmes de la face, les secousses instantanées dans les membres se reproduisirent et une nouvelle inflammation détruisit bientôt ce qu'un travail réparateur avait obtenu.

L'arachnoïde était épaissie et opaque sur les deux hémisphères, l'hémisphère droit ramolli à son sommet, et réduit en bouillie purulente, immédiatement au dessous de la substance grise. Sous cet abcès, la pulpe reprenait sa fermeté ; puis on découvrait au milieu de l'hémisphère, en dehors du ventricule latéral, les traces d'une ancienne infiltration sanguine qui rendait la substance cérébrale plus compacte, d'une teinte plus obscure et en faisait comme un prolongement de substance corticale au centre de la substance blanche. Là il y avait eu du sang versé et caillebоté, et dans la suite identifié par les progrès de l'absorption, avec la moëlle cérébrale. Cette masse rougeâtre diminuait de consistance vers la base de l'hémisphère et restait inférieurement comme suspendue dans un kyste à parois lisses, bien organisées, traversé par des petits vaisseaux, contenant un peu de sérosité louche, et tendant à s'oblitérer. Ce kyste et l'infiltration sanguine n'étaient séparés du ventricule latéral

que par une lame peu dense, mais ferme et qui n'avait pas souffert. Dans ce même ventricule on voyait du côté malade deux veinules, variqueuses, qui du plexus choroïdien passaient sur le corps cannelé, pour aboutir à la portion du cerveau désorganisée par l'hémorrhagie. Cet épanchement comme dans l'observation précédente, s'était donc effectué au milieu d'un hémisphère. Le sujet seulement étant plus âgé, la résorption du caillot s'était faite avec plus de lenteur, et moins complètement : toujours est-il que ce commencement de résorption s'était accompagné d'une amélioration inespérée des symptômes de paralysie et du rétablissement de l'intelligence.

Quoique la lésion fut la même, d'où vient que l'entendement renait vite dans ce cas, si mal et si tard dans l'autre ? C'est qu'outre l'hémorrhagie, il dut y avoir chez le jeune homme une forte turgescence vasculaire, une souffrance et une compression très-grande de l'encéphale, tandis que chez le vieillard, il ne dut y avoir qu'une turgescence locale et limitée, un afflux de liquides moins considérable, la circulation étant peu énergique et le corps exténué.

Ensuite, la raison devait se réveiller dans un homme qui avait vécu surtout par la tête, plus tôt que dans l'homme à intelligence inculte, à sensations morales restreintes.

Ces deux faits apprennent de qu'elle manière se prépare la cicatrisation du cerveau ; voici un exemple de cicatrisation achevée.

Une femme, d'une famille d'honnêtes gens, mais la plupart sourds et excentriques, devint en 1821 paralytique, elle guérit par la noix vomique et pendant dix ans s'occupa de ses devoirs et de ses relations. Elle fut ensuite frappée d'une seconde apoplexie, suivie de paralysie du côté gauche, d'insomnie, d'une grande loquacité et d'incohérence dans les idées ; elle s'éteignit en six semaines.

Au milieu du lobe moyen et du lobe postérieur de l'hémisphère droit était un kyste limité en dedans par la couche optique et le corps cannelé, envahi lui-même dans sa grosse extrémité. Ce kyste était borné en arrière par la cavité ancyroïde, et avait détruit un demi pouce de la corne d'Ammon. Il s'étendait en dehors jusqu'aux anfractuosités cérébrales, et contenait un caillot, couleur lie de vin, décomposé, déjà en commencement d'absorption. Ce kyste put s'enlever du milieu de la substance cérébrale, et tout entouré de débris.

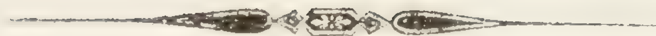
Dans la couche optique et à sa partie postérieure, on voyait du côté gauche, une cicatrice remarquable par sa dureté et offrant à son milieu un reste de kyste, de couleur fauve, long de deux lignes sur une de profondeur, non encore parfaitement réuni, s'écartant légèrement et montrant alors de courts filamens, qui allaient d'une paroi à l'autre. Cette cicatrice s'étendait jusqu'au centre du lobe moyen du cerveau, et le kyste situé dans la couche optique, semblait du à ce que l'inflammation adhésive n'avait pu s'y compléter. Le ventricule s'était très-évasé; aussi les reliefs et les enfoncemens dont il se compose, avaient-ils disparu, pour faire place à une vaste poche remplie de sérosité limpide, qui ne tenait en suspension aucune espèce de détritus. Cela dépendait du retrait de la substance cérébrale sur elle-même, pour remplir le vide qu'avait laissé l'absorption des parties de l'encéphale désorganisées par l'hémorrhagie et pour créer la cicatrice.

Le corps calleux, la cloison transparente, le pilier antérieur du trigone cérébral, la moëlle cervicale étaient diffluents.

La première hémorrhagie dont cette malade fut atteinte, succédant au scorbut et à une grande énervation, dut être considérable et s'ouvrir un large kyste : de là l'étendue de la cicatrice, et la gravité de la paralysie qui s'empara peu-à-peu de tous les membres, toutefois sans effacer l'intelligence. Il

ne put y avoir effectivement beaucoup de turgescence sanguine, ni grande et soudaine compression du cerveau ; or c'est là ce qui engendre la stupeur, ce qui détruit la manifestation des facultés intellectuelles.

En son traité de l'encéphalite, M. Bouillaud décrit une cicatrisation cérébrale non moins complète, située vers l'union du lobe antérieur avec le lobe moyen de l'hémisphère droit, et rencontrée sur le cadavre d'un artiste septuagénaire.



DE L'ASPHYXIE PAR LES GAZ QUI SE DÉGAGENT DANS LA COMBUSTION DU CHARBON DE BOIS ET DE LA HOUILLE.

« En ranimant la respiration, on rappelle à la vie l'homme qui paraît mort, parce qu'on ranime ainsi le mouvement du cœur. » CARRERE.

La combustion de la houille et celle du charbon de bois présentent des dangers, dès qu'elles ne se font pas à travers un grand courant d'air qui ne cesse d'entrainer les gaz produits, tels que l'hydrogène percarboné, le gaz acide carbonique, souvent les gaz hydrogène-sulfuré et acide sulfureux. Ces gaz sortent alors du foyer. Cela n'a pas lieu dans le commencement de la combustion, aussi est-on d'abord peu incommodé. Mais, à mesure que la combustion se ralentit, ces gaz n'étant plus poussés aussi vivement dans le tuyau d'aspiration, se répandent dans l'appartement ; et les individus qui s'y endorment sont menacés d'asphyxie ; résultat à redouter même dans une chambre à cheminée. Voici quelques faits qui se rapportent à ces considérations.

Un médecin de Paris, après avoir travaillé, auprès d'une bonne cheminée alimentée par un feu de bois, se coucha, lorsqu'il ne restait plus qu'une assez grande masse de charbon embrâsé, mais sans flamme. Au milieu de la nuit il fut éveillé par un malaise inexprimable, il était suffoqué, avait des vertiges et des tournoiemens de tête, pouvait à peine ouvrir les yeux et voir la braise. A demi asphyxié, il s'élança de son lit avec effort et ouvrit la porte. Ces accidens cessèrent avec la

rentrée de l'air pur ; l'air enfermé dans la chambre n'était plus respirable.

Un négociant d'Orange, atteint d'un catarrhe pulmonaire avec fétidité des crachats et rupture d'une petite vomique, éprouve un frisson. On porte dans sa chambre beaucoup de braise, flamboyante encore, on le surcharge de linges brûlants. Sa femme et ses enfans se pressent autour du lit, placé à l'extrémité d'un appartement très-long, qui n'a qu'une étroite croisée, dont la porte s'ouvre dans un corridor, à l'autre bout de la chambre, non en face du lit, mais par côté. Le plafond est bas, et l'air ne peut circuler dans cette pièce quand la fenètre est fermée. Les soins qui sont prodigués au malade augmentent son angoisse, on ne cesse de l'échauffer, on porte encore du feu, on l'attise. Le malade tombe en un assoupissement entrecoupé de rêvasseries ; il ne répond pas, il respire lentement et avec peine, il se meurt. En même temps, des étourdissemens, des défaillances, de l'oppression saisissent toutes les personnes qui sont dans l'appartement; elles sortent et l'une d'elles tombe dans l'escalier, en syncope et demi asphyxiée. D'autres les remplacent auprès du malade qui, après plusieurs heures passées dans cet état de stupeur et d'angoisses, reprend ses sens et du calme.

Dans la nuit, le feu s'était insensiblement éteint : l'air trop échauffé, privé d'une partie de son oxigène, et altéré par des gaz impropres à la respiration, s'était rafraîchi et renouvelé par la sortie et l'entrée de plusieurs individus ; ce qui avait fait tenir la porte ouverte. Ainsi s'était suspendue une asphyxie commençante qui eut frappé de mort les personnes renfermées dans cette pièce. Ses effets, heureusement incomplets, se prolongèrent, quoique j'eusse fait ouvrir la croisée, sur le malade, parce qu'il était placé dans le point de l'appartement où les gaz délétères s'étaient le plus dégagés, où

la chaleur s'était concentrée, où le renouvellement de l'air s'était fait le plus difficilement.

Dans le mois de Janvier 1844 une sexagénaire, maigre et vivant de peu, toussait et expectorait des mucosités blanchâtres ; elle avait la peau chaude, le pouls fréquent, la bouche pâteuse ; elle était brisée et rendait des urines épaisses et safranées. La magnésie, les infusions oxymelées, l'orgeat tiède composaient tout son traitement. De petites moiteurs fesaient présager une prochaine et bonne solution de ce catarrhe, lorsqu'à dix heures du matin, je trouvai la malade pâle, le pouls effacé, battant à peine, les yeux encore fermés, ne pouvant les ouvrir, ni parler, ni entendre. La respiration était rare, courte, le soulèvement des côtes insaisissable, et chaque souffle qui s'exhalait menaçait d'être le dernier. La nuit ayant été froide, on avait à plusieurs reprises porté de la braise dans une grande coupe qui était en face et très-près de l'alcove ouverte où couchait la malade. En entrant, on refermait soigneusement la porte pour ne pas laisser pénétrer l'air du dehors ; point de cheminée et deux croisées qui joignaient bien, en conséquence, pas de courant. De grand matin, comme la malade paraissait encore dormir, on l'avait quittée. Evidemment, il y avait eu exhalation de gaz non respirables, consommation d'une très-grande partie de l'oxigène, surtout du côté de l'alcove, qui était en dehors du faible mouvement de ventilation qui s'établissait lorsqu'on ouvrait la porte. L'asphyxie avait marché lentement, sans effort, sans congestion à la peau, sur une femme amaigrie. Je fis ouvrir les deux croisées et la porte, enlever la coupe, frictionner les membres, on appliqua de la moutarde. La respiration prit insensiblement de la fréquence et s'élargit, le pouls s'éleva, la peau se colora, la malade rouvrit les paupières et proféra quelques paroles ; il ne lui resta que de la somnolence et de la lourdeur de tête jusqu'au len-

demain. Une heure plus tard, on l'aurait trouvée morte, tout en la croyant endormie.

Un ecclésiastique, sobre et laborieux, couchait dans une chambre peu spacieuse et traversée par le tuyau d'un poële, placé dans une pièce voisine. A minuit, un autre ecclésiastique qui travaillait dans un appartement séparé de cette chambre par une simple cloison, entend des gémissemens. Il accourt et trouve son confrère, ayant les membres en convulsion et les articulations raides, les yeux hagards, fixes et obscurcis, la figure engorgée et livide, la respiration stertoreuse, haletante, la parole embarrassée, les sens et l'intellect anéantis. Il appelle du secours et ouvre tout de suite la croisée. Les symptômes changent bientôt; à cet état de stupeur succèdent des mouvemens violens, involontaires, une brusqnerie délirante et des éclats de voix encore entrecoupés. Puis le malade se met sur son séant, fait de longues et profondes inspirations et reconnait au son de la voix ses alentours, sans pouvoir les distinguer, ne les voyant qu'à travers un nuage. Il prend un bain de pied et cela se dissipe.

Assurément, ce prêtre serait mort d'asphyxie, si les premiers et énergiques efforts qui se passèrent, au moment de son réveil quoique incomplet, n'eussent pas été entendus. Quand j'arrivai auprès de lui, l'air de la chambre était encore imprégné d'une forte senteur de charbon de pierre. Il y avait une fissure au tuyau du poële; le malade en se déshabillant, éprouvait déjà un peu d'oppression; mais imbu du préjugé que les vapeurs de la houille ne sont pas malfaisantes, il n'en tint aucun compte et faillit périr.

Les trois premiers de ces quatre malades furent à demi asphyxiés dans une chambre où brûlait du charbon de bois, l'autre dans une chambre où brûlait du charbon de pierre: mêmes phénomènes physiques, mêmes causes, mêmes effets.

De part et d'autre, l'air ne portait plus assez d'oxigène au poumon et était surchargé de gaz impropres à la respiration.

Un enfant de onze ans et son instituteur arrivent de Belley à Lyon le treize Février 1826, dinent en famille et montent dans leur chambre, qui était munie d'un poële rempli de charbon de terre brut, non désoufré, ayant une soupape établie à l'orifice du cornet. A onze heures, l'instituteur sonne deux fois : on le trouve à moitié vêtu, appuyé sur le lit de son élève et cherchant à l'éveiller. Il éprouve un tremblement de tout le corps, des secousses convulsives, de la divagation dans les idées ; il se sent défaillir et demande du thé. La chambre était pleine de fumée, les domestiques ouvrent les fenêtres, le thé est pris. Le malade se plaint de la tête, d'angoisses intérieures, et vomit. On croit à une indigestion d'autant mieux que rien de semblable ne s'aperçoit dans l'enfant qui ronfle, et ne s'éveille pas, quoique touché et examiné. L'entrée libre de l'air extérieur et le thé remettent l'instituteur : porte et fenètres sont fermées ; elles étaient doubles et garnies de bourrelets.

Durant la nuit, on entend quelque bruit dans la chambre ; le lendemain, ils étaient morts dans leur lit. Il n'y avait point de fumée dans la chambre ; le feu était éteint ou finissait, mais la bascule du poële était fermée, tombée sans doute accidentellement.

Des médecins arrivent ; les uns nient la possibilité d'une asphyxie par la vapeur du charbon de terre, et soutiennent qu'il y a plutôt empoisonnement : les autres sont d'avis opposé, et l'examen des cadavres leur donne raison. Le sang était très-noir, les vaisseaux du cerveau étaient gorgés, les organes digestifs intacts.

Desgranges qui a rapporté cette observation pense qu'un médecin exercé, conduit dans la chambre des malades, eut reconnu l'asphyxie qui opprimait l'un, et menait déjà l'autre

à la mort, sous l'apparence d'un sommeil profond. Car l'instituteur, ajoute-t-il, a été éveillé par son état de souffrance, il s'est plaint d'un mal de tête considérable et d'un assoupissement accablant, d'embarras dans les idées, d'une grande prostration de forces : il a éprouvé des mouvemens convulsifs, un tremblement de tout le corps et beaucoup d'empressement à se remettre au lit pour dormir. Ces symptômes étaient assez clairs.

La bonne chaleur, la coloration de l'élève, la profondeur de son sommeil, son insensibilité au toucher explorateur de ses parens annonçaient un embarras cérébral déjà existant; peut-être y avait-il en même temps sterteur qui fut prise pour un ronflement ordinaire. Toujours est-il que le premier de ces deux malades en se rendormant dans la même chambre, et le second sans discontinuer de dormir, ont péri par le gaz acide carbonique, peut-être aussi et davantage par l'hydrogène-sulfuré dégagés l'un et l'autre de la houille embrasée, retenus et concentrés dans cette chambre par l'abaissement de la bascule du tuyau de poële. Au reste, l'échauffement et la haute température du local trop bien *calfeutré* n'ayant pu se faire qu'aux dépens de l'oxigène, l'air n'était plus respirable, ce qui seul devait entraîner la mort. Pour la prévenir, il eut suffi de transporter les malades dans une autre chambre.

Pendant mon internat à l'hôpital de Nismes, un élève, logé chez un des chirurgiens de cet établissement, fut trouvé mort d'asphyxie, dans son lit, par une nuit très-froide, le poële ayant été allumé et la chambre étant peu spacieuse.

Si de pareilles catastrophes sont rares, c'est que la houille ne pouvant, sans un courant d'air soutenu, se conserver embrâsée, les foyers pour la brûler sont construits en conséquence. Voilà ce que tout médecin devrait savoir et ce qui l'empêcherait de croire avec le peuple que les gaz qui se répandent dans un

appartement pendant la combustion du charbon minéral, ne peuvent asphyxier, qu'ils sont même préservatifs de la phthisie: erreur propagée, comme l'observe Foderé, à dessein de favoriser la consommation de ce combustible.

Les gaz hydrogène-carboné, acide carbonique peuvent, dans une pièce bien fermée, se réunir comme un nuage, ne point se mêler à l'air pur et ambiant et asphyxier l'individu qui les respire. Ceci semble mis hors de doute par le fait suivant.

De nombreux fourneaux, comblés de charbon de bois, étaient allumés dans une cuisine fermée où travaillaient disséminés des cuisiniers et leurs apprentifs, et où il n'y avait pas de courant d'air qui put enlever les gaz non comburés. Les hommes les plus voisins des fourneaux éprouvèrent bientôt du malaise; l'un d'eux ouvrit la porte. L'air entre au même moment, la masse de gaz méphitiques s'ébranle et traverse la cuisine. Trois marmitons qui se trouvent au passage, tombent asphyxiés; Chantourelle arrive et les rappelle à la vie, non sans peine, quoiqu'ils n'eussent été soumis qu'instantanément à l'activité de cette mofette, isolée et formée de gaz hydrogène percarboné et d'acide carbonique.

Foderé avait déjà rapporté un exemple de gaz méphitiques se condensant en colonne et de leur funeste effet.

En Avril 1806, sept individus furent asphyxiés à Marseille par une masse d'acide carbonique qui s'éleva d'un four à chaux et s'introduisit dans l'appartement. Tous cherchèrent à fuir, mais cinq n'eurent pas la force d'aller assez loin et tombèrent morts sur l'escalier ou sur le seuil de la porte.

Lorsque les gaz malfaisans sont mélangés avec une certaine quantité d'air respirable, ils ne foudroyent pas ainsi, subitement. Chantourelle a toujours trouvé placés dans la position où ils s'étaient mis, les individus qui, s'étant suicidés par la vapeur du charbon, avaient pris soin d'en allumer beaucoup

et dans un petit espace bien clos. Il n'en était pas de même de ceux qui avaient du respirer longtemps un mélange de gaz hydro-carboné, d'acide carbonique et d'air, soit qu'ils eussent allumé trop peu de charbon, soit que l'appartement fut trop vaste. Leur mort avait été précédée de congestion sanguine vers la tête et de convulsions ; ce qu'annonçaient la couleur violette de la face, la position du cadavre et le désordre qui s'observait tout autour.



DES FACHEUX EFFETS D'UN TRAITEMENT STIMULANT APPLIQUÉ A DES TUMEURS ARTICULAIRES QUI SEMBLAIENT PASSÉES A L'ÉTAT FROID OU CHRONIQUE.

« *Judicium difficile.* » HIPP.

On admet assez généralement que des maladies inflammatoires, longuement soumises à l'action des émolliens, nécessitent en dernier lieu l'application des toniques. Ce changement de méthode parait même d'autant plus utile que les tissus affectés sont moins perméables et moins accessibles à l'engorgement sanguin. Aussi, voyons nous, dans la plupart des consultations, traiter par les excitans, après un certain terme, les tumeurs qui, développées autour des articulations, occupent plus spécialement le périoste, les extrémités aponévrotiques des muscles, les fibro-cartilages, le tissu cellulaire dense, interposé entre ces tissus.

Cependant, cette médication n'est pas toujours heureuse ; et y persévérer, c'est entretenir ou accroitre une phlogose subaiguë. La perte du membre ou de la vie s'ensuit même en certaines circonstances.

En 1818, un jeune homme de vingt ans, décoloré et scrophuleux, se donne une entorse; l'articulation tibio-astragalienne gonfle aussitôt. Les sangsues, les réfrigérans et les cataplasmes sont vainement employés; car après un mois il reste encore beaucoup d'enflure et le moindre mouvement ne se peut. La peau était pâle, luisante, se laissait déprimer et conservait l'empreinte du doigt. On passe aux toniques. La tumeur croît, des douleurs sourdes s'y font sentir, la bouffisure gagne tout le

membre; le malade prend le dégout, le teint encore plus blême, il sue, la nuit, et s'exténue. On l'envoie aux eaux thermales de Gréoulx; il en revient plus amaigri et plus souffrant, cesse tout remède, se borne à tenir le membre chaudement et à ne plus remuer. La résolution eut lieu, mais par degrés presque insensibles. Ce malade ne put marcher d'un an, et se servit ensuite de béquilles, pendant six mois.

Le tempérament lymphatique du sujet, l'œdème de la partie affectée font oublier que les tumeurs articulaires, même par cause externe, ne se résolvent souvent qu'avec beaucoup de lenteur: de là un traitement chaud, en désaccord avec l'indication véritable. Préoccupé de la pensée qu'après un terme donné les excitans sont nécessaires, on en rejette les conséquences facheuses sur la faiblesse du malade. On ne se doute même pas, un instant, que son exténuation, son défaut d'appêtit, sa fébricule peuvent dépendre de la sourde réaction sur les entrailles d'une phlogose douloureuse et aggravée par des moyens si déplacés. Si le malade ne les eut cessés, ne se serait-il pas éteint dans la phthisie mésentérique, ou le ramollissement de toute l'articulation n'aurait-il pas forcé à l'amputation du membre ?

Une demoiselle de quatorze ans, déjà menstruée, ayant la peau blafarde, les mamelles grosses, les membres très-grêles, surtout les inférieurs, le cou garni d'ulcères fistuleux, à bords décollés, est atteinte, en 1819, d'un engorgement au genou gauche. Cette articulation devient peu à peu si dure et si volumineuse que la flexion de la jambe en est empêchée. Le fer, les crucifères, le soufre, le quinquina, le sirop de Portal, l'élixir de Peyrilhe, le vin, les viandes noires, les fumigations et les sachets aromatiques, les frictions alcooliques et camphrées, les bains alcalins, les douches d'abord alcalines, puis sulfureuses, moyens qui paraissent indiqués, laissent cependant le membre malade s'atrophier davantage et la tumeur augmenter. Les plaies

du cou se décolorent, s'élargissent, le pus est mal lié, la langue rouge, le ventre tendu et souvent dérangé, le dépérissement s'aggrave. C'est alors que saisissant un mouvement obscur de fluctuation dans les parties postérieures de la tumeur, je l'enveloppe d'un immense cataplasme : et tout simplement viandes tendres, purées, œufs, panades, fruits cuits, bouillons de tortue et de colimaçons, lait et décoction blanche. Les ulcérations sons-maxillaires se cicatrisent peu-à-peu, et cette masse de tissu lardacé, tuberculeux, engorgé de sucs blancs, qui constituait la tumeur du genou, fond en pus. La potasse caustique est appliquée sur les deux côtés de l'articulation; escarre profonde qui, fendue, laisse sortir deux verrées de liquide. Les parois de cette poche se resserrèrent ensuite et le recollement s'en fit avec une grande lenteur, mais d'une manière complète et toujours sous l'action du même régime et des topiques adoucissans. Cette malade, mariée depuis nombre d'années et mère de plusieurs enfans, marche comme si le geuou n'avait jamais été affecté.

Ce qu'il faut déduire de ce fait se présente clairement. Les excitans paraissaient indispensables, et néanmoins ils entretiennent la fièvre lente, fatiguent les voies digestives, contribuent au dépérissement, et leur impression défavorable s'étend même aux ulcères du cou et à la tumeur scrophuleuse. Une médication purement analeptique et émolliente détermine des résultats autres et meilleurs.

En 1821, un enfant de douze ans, de Joncquières, est porté chez moi; pâle, amaigri, les yeux battus, les traits tirés, la cheville gauche très-dure et très-enflée, et au dessous de cette tumeur la peau ulcérée. L'enfant s'était horriblement foulé le pied, en tombant d'une charrette. Au commencement les fomentations avec l'eau de mauve et de pavots, les cataplasmes de farine de graines de lin avaient été mis en usage, mais comme la résolution tardait, on avait passé aux frictions mercu-

rielles, aux linimens ammoniacaux, aux fumigations aromatiques. La fluxion, déjà rénitente, avait empiré, l'œdème avait envahi toute la jambe; puis un ulcère s'était ouvert qui, malgré plusieurs sortes d'onguent, ne cessait de s'élargir, fournissait un pus séreux, restait blafard et sensible. L'environner d'une bandelette de linge fin, cératée, le couvrir d'un plumasseau de charpie, envelopper l'article de cataplasmes de mie de pain bouillie dans une décoction de racines de guimauve, le maintenir immobile, donner au malade le lait de chèvre trois fois par jour, la tisane d'orge sucrée, le nourrir avec des fécules, des œufs, du poisson, des viandes légères, tels furent mes conseils. Après les avoir suivis, quatre mois, la plaie était cicatrisée et la tumeur fondue.

Si les *résolutifs* n'eussent pas été abandonnés, cet engorgement aurait dégénéré en une tumeur blanche peut être incurable. Les meilleurs livres poussent à cette faute. « On continue, dit Boyer, l'usage des topiques émolliens, tant que la douleur et l'engorgement inflammatoires subsistent; mais aussitôt qu'ils sont dissipés, on doit avoir recours au vin aromatique, à l'eau de vie camphrée. »

Voilà des préceptes trop absolus, puisqu'en des circonstances semblables à celles qui sont désignées par Boyer, malgré la cessation de la douleur et de l'engorgement inflammatoire, il reste encore une grande susceptibilité nerveuse et vasculaire. Or, les remèdes sthéniques l'avivent assez pour ramener des accidens et perpétuer une phlogose fâcheuse quoique subaiguë. D'ailleurs, n'y a-t-il pas défaut de logique à conseiller des méthodes excitantes, dès qu'on prescrit le repos le plus complet même longtemps après la cure, dans la seule crainte, s'il n'est gardé, de *réveiller l'irritation et l'inflammation?*

Delpech avait reconnu cette utilité des émolliens à toutes les époques des fongus articulaires. « La sensibilité vicieuse, disait-il,

dont les parties sont affectées, rallume fréquemment et avec une grande facilité, l'état d'irritation ou d'inflammation chronique, de sorte qu'on est souvent obligé de revenir aux topiques sédatifs, même au milieu de l'administration des méthodes de toute espèce. »

A la suite d'un rhumatisme dont une jeune Juive fut atteinte, l'articulation tarsienne droite resta douloureuse. Puis, le scaphoïde se déplaçant, la tête de l'astragale se trouva découverte et le pied courbé en dehors ; la jambe s'engorgea considérablement. En Avril 1825, la malade alla consulter Delpech. Elle était régulièrement menstruée, bien portante, grasse, fraiche et lymphatique. Malgré ces circonstances propices, l'habile chirurgien craignit qu'une tumeur blanche et une carie subséquente ne s'accomplît au milieu des os spongieux du tarse : repos au lit ; viandes blanches, poissons et végétaux cuits; lavemens savonneux, pilules purgatives et toniques, à continuer tant que le ventre n'en souffrirait pas et ne s'ouvrirait qu'une ou deux fois le jour; sangsues autour de la difformité une fois la semaine ; deux fois dans les vingt-quatre heures, pédiluve de cinquante minutes en une décoction de feuilles de morelle, suivi d'une embrocation avec l'huile de jusquiame et d'un cataplasme des farines de riz et de graines de lin : plus tard, pierre à cautère entre le tibia et le tendon d'Achille, deux pouces au dessus de la malléole interne, eaux du Mont-d'Or.

L'ancienneté de cette maladie, la dégénération présumable d'un rhumatisme aigu en un rhumatisme chronique, le gonflement *atonique* de ces os mous devaient, ce semble, suggérer l'administration des fondans, des résolutifs, des douches d'eaux minérales ou acalines. Et pourtant c'est le régime tempérant, les saignées locales répétées, les applications douces, l'immobilité de la partie malade qui sont conseillés. On n'associe à une méthode si simple et si juste que des révulsifs sur l'intestin, mais ils furent étrangers à la résorption de l'engorgement, car

je les suspendis, la malade en étant incommodée. Quant au cautère, il fut pratiqué, la cure étant à peu-près finie; aussi fut-il bientôt supprimé. Le voyage au Mont-d'Or n'occasiona ni tumeur, ni déplacement de l'os scaphoïde rentré dans ses dimensions et sa place ordinaires.

Cette malade, devenue épouse et mère, marche et agit sans-cesse : elle renonça de bonne heure à des bottines garnies d'une tige d'acier pour soutenir une surface autrefois si dérangée.

Dans l'été de 1826, une pensionnaire, mariée plus tard à un médecin, revenait de Bourg à Lyon, avec son père qui en 1828, mourut d'un cancer : elle passa la nuit, appuyée sur le poignet gauche, la main étant fermée: engourdissement et douleur de l'articulation; huit jours après, les mouvemens de la main paraissent difficiles; la malade ne s'en sert qu'en faisant beaucoup d'effort. Le poignet gonfle insensiblement, quoique enveloppé de compresses imbibées d'eau de vie camphrée; puis la main reste allongée et toujours pendante, elle ne peut se relever. Des sangsues et des cataplasmes sont alors appliqués, et on persévère, mais sans succès.

Le poignet étant difforme et très-enflé, peu douloureux et sans rougeur à la peau, on essaye des douches stimulantes et des sachets aromatiques, puis on serre avec une bande de flanelle et on recouvre de taffetas gommé. Le bras avait été dès le principe du traitement mis en écharpe, la main soutenue par une palette et condamnée par conséquent à une constante immobilité. Au lieu de diminuer sous l'action de ces nouveaux moyens, la tumeur s'accroît encore sans cependant s'accompagner d'aucun signe de phlogose cutanée.

La malade vient passer l'hiver dans le Midi, je continue d'appliquer le même bandage et j'observe. Soit qu'un travail plus nettement inflammatoire commençât, soit que la fatigue du voyage eut réagi sur la tumeur, je sentis bientôt la nécessité de

reprendre le premier traitement. Sangsues sur divers points du poignet, bains et cataplasmes émolliens ; l'engorgement baisse un peu : mais la peau rougit à la face palmaire de l'articulation, du pus s'amasse au dessous et sort par une ouverture spontanée ; il est séreux et mal lié. Cette ouverture s'agrandit ; un ulcère à fond inégal succède : même traitement. Une nouvelle collection de pus se forme au côté droit de l'article, plus tard au côté gauche, et celle-ci qui est profonde, nécessite l'application de la potasse caustique. La suppuration de ces plaies s'améliore ensuite, quoiqu'elles ne se resserrent pas ; et au bout de deux mois, la main est moins pendante, le poignet moins déformé et la tumeur réduite d'un tiers. J'essaie alors, tout en continuant les topiques émolliens, de donner plus d'activité aux absorbans du membre par des frictions mercurielles sur le bras et l'avant-bras. Aucun effet n'en résulte. J'informai, à cette époque, de l'état de la malade, ses médecins de Lyon. Leur avis fut que le mouvement actif de la tumeur devait avoir cessé, que le gonflement articulaire prenait le caractère chronique ; et dès lors cessation des relâchans, bains locaux avec le sulfure de potasse et douches du même liquide, sachets composés avec de la poudre de jusquiame, de camomille, de sureau et de carbonate de magnésie, frictions avec la graisse iodurée, bandage compressif avec la flanelle.

Sur ces entrefaites je montrai la malade à M. Lallemand, de passage dans Avignon : ses conseils furent en accord avec ceux que me parvinrent de Lyon, le lendemain de son départ. C'étaient des bains locaux alcalins, des bains entiers en une décoction de sauge, lavande, romarin, aiguisés avec deux verres d'eau de vie, et plus tard, des bains de mer. Je me rendis à cette unanimité de vues manifestées par des thérapeutes si éclairés, et dès lors bains d'avant-bras dans de la lessive de sarments, bains entiers stimulants par jours alternatifs, bandage roulé.

Dix jours après ce changement de méthode, le gonflement, loin de se réduire, semblait croître, des douleurs s'y fesaient sentir, les plaies saignaient. J'insistai encore quelque temps, mais il fallut enfin revenir aux applications adoucissantes; elles calmèrent cette excitation momentanée, amoindrirent de nouveau l'enflure et, seules, décidèrent à la longue, la résolution.

Lorsque la malade retourna à Lyon, les ulcérations étaient cicatrisées, le poignet peu difforme soutenait la main et celle-ci exécutait des mouvemens assez étendus. Je mettais alors un simple bandage roulé, et cette malade étant allée à la campagne ne fit rien de plus.

Dans ce cas encore, certainement la transition des relâchans à une méthode tonique semblait fondée. Toutes les fois néanmoins qu'on s'y est décidé, son action nuisible n'a pas tardé à se montrer.

Le quinze Mai 1839, un paysan de vingt-deux ans, se foule le pied, le tient dans un baquet d'eau froide durant deux heures et se couche. Les cinq jours qui suivent, se passent en des applications de compresses imbibées d'oxycrat, lorsqu'une douleur, d'abord sourde, ensuite plus vive, enfin très-aiguë, se développe dans l'articulation offensée. Le plus petit ébranlement rend cette douleur atroce, la peau s'échauffe et se tend; saignées phlébiques et capillaires fréquemment réitérées, cataplasmes de mie de pain, arrosés d'un mélange de laudanum et d'eau de laurier-cerise, eau de Pulna et tisane tamarinée. Ces accidens calment; le malade que le repos ennuie s'essaye à marcher. Il se familiarise ainsi avec la douleur qui survit encore, elle s'émousse, et il se croit guéri.

Cependant l'articulation conservait un volume anormal, il y avait de la gêne et de la raideur dans les mouvemens, tous les soirs, le pied était fort empâté. Puis la jambe s'engorgea et

le malade fut forcé de se remettre au lit. A une telle distance du commencement de la foulure, ces symptômes sont attribués à l'affaiblissement local, des cataplasmes cuits dans du vin et dans une décoction de romarin sont appliqués. L'enflure augmente malgré le repos, la peau rougit, une inflammation intense se prépare. Ce fut une leçon. Dès ce moment et durant un mois, dix sangsues par jours alternatifs autour de l'articulation engorgée, cataplasmes adoucissans, eau de gramen nitrée. L'articulation se désenfla, perdit toute sensibilité maladive, le pied reprit sa force et ses mouvemens.

Je ne rapporte pas ces faits dans l'intention de proscrire absolument du traitement des tumeurs articulaires subaigües les sels d'or, d'iode ou de baryte, les ferrugineux, la résine de quinquina, la salsepareille, remèdes reconnus utiles dans certains cas. J'ai seulement voulu montrer qu'à une époque, fixée à tort par des idées théoriques, il y a danger de les prescrire indistinctement et que dans quelques conjonctures une méthode plus douce peut seule conduire à la guérison.

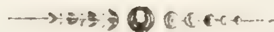
Parfois même, on obtient, à l'aide des anti-phlogistiques, une cure prompte et d'autant plus surprenante qu'une cachexie invétérée permettait moins de l'espérer.

Un enfant de Ménerbes, grèle, délicat, criard, irascible, né de parens écrouelleux, ayant eû son frère et sa sœur atteints d'ulcères suppurans au cou, eut, à l'âge de douze ans, un dépôt indolent au milieu de la cuisse qui s'ouvrit spontanément et se dessécha. Mais bientôt l'articulation tibio-fémorale se prit d'un gonflement dur, froid, luisant, qui s'accompagna de la rétraction de la jambe. Le talon finit par s'appuyer sur la fesse. L'enfant se décolora, fut saisi de la fièvre et du dégoût, toussa beaucoup et parut menacé de phthisie. On prescrivit alors le lait d'ânesse, les cataplasmes de farine de graines de lin et trente sangsues. Celles-ci furent mises incontinent, les piqûres fluèrent, trois jours

Une aussi forte hémorrhagie n'eut que des suites favorables, la tumeur baissa en moins de huit jours, le membre rétracté se détendit, la fièvre et la toux faiblirent : la résolution suivit de près. Cet enfant est valet de chambre dans un de nos hôtels le plus fréquentés.

Callisen est, de tous les chirurgiens, celui qui a le mieux senti les avantages de la méthode anti-phlogistique. *In omni fungo articulari sæpissimè inflammationem veram, vel spuriam, vel mixtam suspicari licet. Primaria itaquè indicatio heic versatur circa tempestivam laticis ablationem, ad quam maximè conferunt venæ sectiones, sanguinis aductiones locales sæpiùs reiteratæ, ope cucurbitarum cruentarum, vel hirudinum largiorem cruoris copiam educentium, in morbi initio præsertim adhibitæ; regimen refrigerams.*

Des sept observations qui précédent aucune n'est fournie par un adulte, et la tumeur la plus rebelle est portée par le plus âgé des malades : ce qui confime l'axiôme si connu et de la sorte formulé par Boyer. « En général, et toutes choses égales d'ailleurs, les tumeurs blanches sont plus graves dans les sujets faibles et cachectiques, que dans ceux qui sont bien constitués et bien sains, et dans les jeunes-gens et les adultes que dans les enfans. »



DES CAUTÈRES.

> « *Cæca est experientia, quam ratio non dirigit, et ratio dubia et incerta, quam experientia non fulcit.* » F. Bayle.

Le cautère préserve certains individus de diverses maladies chroniques auxquelles ils paraissent disposés et contribue à la guérison des flux ou des lésions de tissu qu'engendrent les inflammations d'organes, profondes et mal jugées. Étudions d'abord le cautère, comme moyen prophylactique ; et à cet égard avouons que nous nous sommes trop écartés de l'expérience de nos pères : car, nous avons abandonné cet exutoire, quoiqu'il purge réellement les corps cacochymes et garantisse les organes nobles, par une voie toujours ouverte d'écoulement.

Une dame, de quarante ans, née de parens scrophuleux, syphilitiques, chargés de fluxions au visage, d'humeurs, de goutte, tous ayant des cautères et gens d'esprit, fut atteinte, dès son bas-âge, de migraines très-fortes et de convulsions des membres, souvent de longue durée et accompagnées de perte de connaissance. Elle toussait et crachait beaucoup, le matin, portait des engorgemens glanduleux, avait la peau bouffie. Purgatifs, errhins, fortifians, dépuratifs furent prodigués à cette enfant, pendant quelques années et sans fruit ; elle n'était soulagée que par la suppuration des vésicatoires qui lui étaient appliqués. L'indication qui naissait de ce fait fut enfin comprise, et un cautère ouvert à la jambe. La céphalalgie, les convulsions, les quintes de toux et l'expuition muqueuse s'éloignèrent d'autant plus que cet exutoire devint plus ancien, et cessèrent enfin. La puberté ne dérangea point ce changement salutaire, et ce fut une preuve de la réalité des modifications

organiques qui peuvent dériver d'une suppuration longuement entretenue. Le cautère supprimé au commencement d'une première grossesse, fut par la suite remis pour protéger la poitrine contre des attaques de suffocation.

Un ébéniste, lymphatique, ayant un frère atteint et guéri d'une luxation spontanée et d'une carie du fémur, marié à une femme délicate, habitant une rue et une maison humides, avait perdu trois enfans en bas-âge, les bronches et la trachée obstruées de glaires, les poumons plus ou moins lésés. A onze mois, le quatrième enfant qui, comme les autres, paraissait vigoureux, mais qui s'enrhumait et devenait suffoqué au moindre changement de température, fut pris de fièvre, de respiration suspirieuse et d'une toux assez fréquente qui lui arrachait des cris. La tête s'affecta et l'enfant fut en danger. Des sangsues et des vésicatoires dissipèrent cette fluxion dont la faiblesse et l'irritabilité naturelle du poumon étaient la cause indirecte. L'un de ces vésicatoires fut converti en cautère, et un écoulement copieux s'établit. Grâce à cet écoulement, l'enfant a grandi, grossi et pris une vigueur, remarquable pour un petit être, issu de parens scrophuleux, dont les frères et la sœur étaient morts de phthisie catarrhale, tuberculeuse, et qui s'enrhumait lui-même fréquemment.

Une jeune personne qui habitait la campagne s'était assez bien portée jusqu'à l'âge de quatorze ans; elle se débarrassa alors d'uue sueur abondante des pieds, en les plongeant souvent dans l'eau froide vinaigrée. Sa mère était morte phthisique et son père, sujet aux pneumonies, avait la respiration toujours courte, la poitrine humide et catarrheuse. De tels précédens de famille rendaient dangereuse cette suppression de sueurs; aussi les hivers qui suivirent, cette enfant fut très-enrhumée, et l'été elle toussait encore au moindre refroidissement. Un de ces rhumes fut si intense qu'il céda seulement au long écoule-

ment de plusieurs vésicatoires. On chercha dans la suite, mais vainement, à rappeler la sueur supprimée, par des chaussettes de flanelle et de taffetas gommé, par des fumigations de toute espèce, des emplâtres de poix de Bourgogne à la plante des pieds, que la malade garda plusieurs mois, quoique marchant beaucoup et y éprouvant une excessive démangeaison. A vingt ans, les rhumes étant toujours aussi fréquens et s'accompagnant de crachats glaireux, crus et striés de sang, un cautère est mis au bras. La santé devient brillante, l'embonpoint ferme et sans surabondance de sucs blancs. La malade passait l'année sans se catarrhiser, allait dans le monde, supportait bravement et à peine vêtue, les fatigues du bal et les intempéries de la saison : elle fit trois enfans et contre l'ordinaire n'éprouva plus d'oppression. Le cautère qu'elle portait depuis six années fut alors supprimé, un an se passa sans malaise ; mais ensuite la toux et l'expuition sanguinolente reparurent et ne cédèrent pas aux moyens d'usage. Je pratique un cautère à la jambe ; il arrête bientôt et d'une manière durable la manifestation de ces symptômes. La malade devient encore mère, une entérite parait après son accouchement, dégénère en lienterie chronique, se résout enfin, et la santé se raffermit tellement que la malade renonce encore à ce cautère. Pendant plusieurs années, grasse, forte, elle n'éprouve plus de toux, ni de dyspnée et se croit à l'abri d'une phthisie pulmonaire qui semblait devoir l'entraîner prématurément. Cela ne dure pas ; elle maigrit et se décolore, ses dents se carient, une leucorrhée opiniâtre l'épuise, des rhumes longs et fréquens, avec oppression, reparaissent. Il faut rouvrir le cautère de la jambe ; il est large, profond ; pansé deux fois le jour avec des pois d'iris, il fournit un pus épais et abondant. Son effet bienfaisant se montre pour la troisième fois ; la malade cesse de tousser, de cracher, et se porte aussi bien que dans ses plus belles années.

Une grande et belle femme, mariée au douzième et seul rejeton vivant d'une famille peu saine, avait perdu quatre enfans de consomption pulmonaire. Il ne lui restait qu'une fille qui était depuis longtemps maladive et chétive, et dont la santé, les forces, l'embonpoint ne se sont pas démentis, malgré plusieurs grossesses, depuis vingt ans que je lui ai mis un cautère. Avant que sa constitution ne fut modifiée par la durée de ce flux purulent, cette personne était très-maigre. Elle avait la peau jaune, sèche et rude, ne transpirait jamais, je lui avais ouvert des dépôts lents à se vider et à guérir; elle toussait par la moindre bise. Et la cause première de cette cachexie qui la détruisait sourdement, qui emportait ses frères et sœurs, qu'était-elle? Je l'ignore; ce que je sais, c'est que la phthisie se dressait devant cette jeune fille, que les soins les mieux appropriés se trouvaient inefficaces, lorsqu'avec le cautère commença un écoulement, dont les bons effets au bout d'une année n'étaient déjà plus équivoques. « Les cautères, dit Frank, substituent à une irritation inconnue une irritation connue, et celle-ci enlève celle-là. »

Une parente de Maygrier, disposée à la pulmonie, se laissa placer dans son enfance un cautère au bras pour des étouffemens habituels. A l'époque de son mariage, elle crut, alors âgée de dix-neuf ans, pouvoir supprimer son cautère. Une prompte grossesse la préserva des accidens qui pouvaient résulter de cette suppression; mais à peine accouchée, elle éprouva des douleurs de poitrine et de légères hémophthisies. On ouvrit de nouveau un cautère au bras. Ces symptômes se calmèrent si bien qu'elle voulut encore s'en débarrasser. Quelques mois passèrent, et sa santé se soutenait; mais les douleurs de poitrine s'étant ensuite renouvelées et de petites hémoptysies s'étant encore montrées, cette dame revint, d'après les instances de Maygrier, au moyen qui avait été si salutaire, et avec le même succès.

Des faits semblables ne sont pas très-rares ou ne devraient pas l'être dans la pratique d'un médecin occupé. On néglige trop ce moyen, de vertu bien douteuse dans la phthisie déclarée, mais utile quelquefois dans la simple tendance à cette maladie. N'est-il pas d'ailleurs de règle de préserver des viscères mal disposés par une fluxion externe, permanente? On dira : l'économie s'y fait promptement, et cette action, faible par elle-même, cesse bientôt d'être ressentie. Et quelle est donc cette mesure si exacte, avec laquelle on prétend connaître la portée de la sensibilité, sa nature particulière et si variable selon les sujets, avec laquelle on veut calculer ce que peut et ce que cesse de pouvoir un écoulement de pus ; phénomène qui suppose la préexistence d'une fluxion, toujours certainement plus réelle, plus étendue qu'on ne l'imagine ? Compte-t-on pour rien cette habitude prise par les humeurs de cheminer lentement dans l'organe cellulaire, de se porter sur un point fixe, d'y subir un travail d'élimination? Les départemens de cet organe communiquent tous entr'eux, beaucoup d'oscillations s'y effectuent sans relâche, lesquelles, dérobées à nos sens, ne le sont point pourtant à nos recherches, ni à nos expériences. « Une de ses propriétés les plus générales et les plus importantes est celle qu'on *pourrait appeler sa pénétrabilité.* L'organe cellulaire, continue Bordeu, est continuellement agité et dans un mouvement perpétuel de resserrement et de dilatation. Il y a donc entre les parties extérieures et les internes une action réciproque dans l'état de maladie, et par conséquent dans l'état de santé. Tout cela se fait au moyen des couches de l'organe cellulaire ; elles agissent l'une sur l'autre, elles se renvoient les humeurs qu'elles contiennent. Il est sans doute difficile de déterminer exactement l'ordre précis de ces efforts et celui des dérangemens qui en résultent, mais il ne faut pas imaginer que tous ces rapports n'aient pas de lois précises ; quelque irréguliers qu'il paraissent, on entre-

voit, lorsqu'on y fait attention, qu'ils ont une marche réglée. »

Au reste, une preuve de l'aptitude du cautère à prévenir quelquefois la phthisie, c'est ce qui arrive aux malades qui, après plusieurs pneumonies, gardent une poitrine susceptible, s'enrhument facilement, toussent et crachent beaucoup. Le cautère au bras leur fait du bien et met les poumons à l'abri de ces fluxions répétées.

Un propriétaire de soixante ans, sanguin et lymphatique, imprudent par caractère, venait d'essuyer une fluxion de poitrine, grave, précédée d'autres pneumonies moins aiguës et de plusieurs catarrhes. Sa santé s'était rétablie ; mais il avait la poitrine humide, chargée de sucs, toussait et expectorait, tous les matins. Il se fit alors appliquer à la jambe un vaste cautère qui suppura abondamment dès le début, et par la suite, il l'entretint avec quatre boules d'iris. Sa poitrine se dessécha peu-à-peu et les catarrhes s'éloignèrent. Ils n'auraient pas tardé à faire périr ce malade, tandis qu'il est devenu octogénaire.

D'autres personnes, asthmatiques, souvent oppressées et saisies par des catarrhes et des enchiffrenemens subits doivent au cautère d'être moins exposées à ces secousses dangereuses. Je connais une famille de phthisiques dont quelques membres se portent assez bien : ils l'attribuent à un fonticule qui contient quatre pois.

Le cautère préserve encore de bien d'autres maladies, surtout au premier âge. Ainsi les indurations du mésentère, l'ascite et l'anasarque, les diarrhées passives, les phlogoses subaiguës des lymphatiques abdominaux, les dégénérations tuberculeuses du foie et des entrailles sont certainement éloignées ou amoindries par des cautères. Ils contrarient toute habitude d'inflammation atonique, d'ulcération interne, pâle, blafarde, et portent sur une voie d'écoulement toujours ouverte ces fluides

albumineux qui obstruent les organes et détruisent la vie. Sous l'influence d'une suppuration abondante et utile, les fonctions digestives de ces jeunes êtres se font mieux, l'assimilation devient chaude, active, et n'est plus empêchée par ces congestions locales de sucs blancs, de matière tuberculeuse. De tous les moyens externes, peu acheminent plus directement vers ce but. La nature les indique. Son fondant le plus efficace est une forte jetée de gourme sur la figure, des écoulemens catarrheux de l'oreille, des bosses inégales sous le cuir chevelu qui se convertissent en dépôts, et plus tard en surfaces teigneuses. Ce sont des organes momentanés de sécrétion, d'où suinte, tous les jours, une matière fétide, liante, visqueuse, à charge à l'économie. Combien de fois des diarrhées chroniques qui ne s'affaiblissaient pas, quoique bien traitées, s'effaçaient, en deux mois de sécrétion croûteuse et puriforme de la tête! Cet écoulement tarissait-il trop tôt? On voyait l'empâtement du mésentère reparaître, l'estomac se déranger, la face pâlir, une fébricule se lever, sans qu'il y eut défaut de soins, ni écart de régime. Les sangsues à l'anus, les lavemens gommeux, hypnotiques, ne modéraient pas ces symptômes, et le malade continuait de maigrir et de se décolorer, tant que l'art ou la nature ne ramenaient pas un flux d'humeurs. Les rechutes qui succédaient à la suppression de ces exanthêmes suppurans, les changemens favorables que déterminait de nouveau leur réapparition m'ont souvent démontré que certains corps cacochymes dans lesquels la lymphe épaissie s'engorge et s'embarrasse en son cours, ont besoin de larges et profondes suppurations. On doit les entretenir jusqu'à ce que l'équilibre soit établi entre les divers organes, entre les vaisseaux sanguins et lymphatiques, jusqu'à ce que ces derniers se balancent convenablement l'un et l'autre; ce qui se prononce ordinairement à l'âge de puberté.

Le fils d'un négociant de chardons, valétudinaire, irritable,

toujours remuant, passionné dans ses jeux, emporté, pâle, les yeux bouffis, les glandes sous-maxillaires gorgées, rendait des urines très-claires et était pris souvent de fièvre et d'une diarrhée grisâtre, glaireuse, qui l'exténuait rapidement. Cette diarrhée cessait, dès que se faisait par la tête un écoulement considérable de matières jaunes, purulentes, qui durait deux ou trois mois, pendant lesquels la vie reprenait racine, et l'économie des sucs nouveaux et meilleurs. Les forces se maintenaient ensuite en bon état, plus ou moins de temps : puis nouveaux dérangemens d'entrailles, dégout, petite fièvre de consomption, engorgemens glanduleux. Une fois ce petit malade resta comme perclus, les membres inférieurs contractés, les talons touchant aux fesses ; et ces raideurs passèrent assez promptement dès que les oreilles, les yeux et la tête coulèrent. Ces révolutions, toujours salutaires, il y avait danger à les attendre si souvent; car chaque fois que les écrouelles augmentaient, c'était avec plus d'intensité. En dernier résultat, on observait un surcroît de dépérissement, de rénitence dans l'abdomen ; les selles persistaient, décolorées et mal liées, les chances de salut diminuaient pour l'avenir. Un cautère fut appliqué au bras, sur le déclin d'un de ces flux du cuir chevelu, et fournit beaucoup de pus, pendant plusieurs années. Il préserva l'enfant de ces atteintes répétées du carreau et des éruptions dégoutantes qui les arrêtaient momentanément. Cet enfant grandit, prit des couleurs et de l'embonpoint et garda le cautère jusqu'à vingt ans.

Je connais d'autres individus actuellement adultes, qui dans un âge tendre, ont du au cautère d'être délivrés des aposthêmes du cuir chevelu, des indurations strumeuses du mésentère, des pâles couleurs qui accompagnent si souvent certaines entérites subaiguës et rebelles. Il ne faut qu'un soin, qu'une précaution, c'est que l'ulcère soit toujours dilaté par plusieurs

pois ou par un pois volumineux : là est la condition du succès.

Examinons maintenant quelle part prennent les cautères à la guérison des maladies déclarées.

Ils sont vraiment indiqués dans l'épilepsie, l'apoplexie partielle, l'hémoptysie chronique, maladies qui, s'organisant profondément, paraissent ensuite sous les formes d'une congestion momentanée. Lorsqu'elles ne cèdent pas à nombre de remèdes et aux révulsifs de la peau les plus énergiques, mais dont l'action ne saurait se soutenir, le cautère qui crée une fluxion permanente les absorbe quelquefois. « Car, dit Barbier, là où est le cautère, existent un centre remarquable de vitalité, un afflux constant de sang dans les vaisseaux capillaires, un gonflement comme fluxionnaire, qui comprend un rayon plus ou moins profond et plus ou moins étendu. « Aussi réussit-il encore dans les cas où il y a ce que Tissot appelle *la tendance opiniâtre des humeurs sur quelque organe*, parce qu'alors cette jetée humorale se détermine sur la fluxion artificielle. « Et d'ailleurs, ajoute-t-il, une irritation fixée sur une partie quelconque du corps est une espèce de frein puissant aux mouvemens irréguliers des nerfs. »

Le Portugais Amatus, Fabrice de Hilden, Ambroise Paré ont guéri plusieurs épileptiques, dont quelques-uns l'étaient par voie de transmission héréditaire, en posant des cautères à la nuque. Lepois, Meeckren et Zacutus les établissaient sur la tête. Selon ce dernier, le mal caduc, les vertiges, les efforts apoplectiques ne résistaient pas à ce moyen, quand les autres avaient échoué. Il avait le soin de faire suppurer les ulcères, longtemps. *Quo solo, innumeros cerebri mortiferis morbis correptos, ad sanitatem, ulceribus diu fluidis permanentibus, perduxi.* Ce praticien avait le bon esprit de préférer les cautères, les sétons ou le feu à tous les autres remèdes, accrédités de son temps : aussi disait-il souvent qu'il guérissait ses malades, *contra vota medicorum.*

Tissot, en empruntant à Mercatus une observation sur les bons effets du cautère au bras dans l'épilepsie, assure avoir vu des enfans s'en bien trouver. Entre autres faits rapportés par Craton, Montanus, Pujati, sont les deux suivans. Une demoiselle de dix-huit ans, sans aucun dérangement de ses règles et sans aucune cause sensible, était sujette à une épilepsie dont les accès revenaient tous les mois, depuis deux ans, malgré toutes sortes de remèdes. Un cautère au bras éloigna l'attaque, de quatre mois; on en fit un second à l'autre bras : neuf mois passèrent sans aucun ressentiment. Un troisième cautère à une jambe acheva de délivrer la malade.

Un sexagénaire, sans cause apparente frappé d'épilepsie, la suspendit, huit mois, par le bénéfice de deux cautères : se croyant guéri, il en laissa fermer un, et son imprudence fut bientôt marquée par le retour d'un accès. Dès le lendemain, le chirurgien rétablit l'égout dont la suppression avait été si nuisible, et ce malade vécut encore sept ans, sans éprouver de rechute. Henricus ab Heers rapporte qu'une fille, effrayée par deux ivrognes qui voulaient la violer, fut atteinte d'épilepsie : du beurre d'antimoine appliqué aux deux gros orteils jusqu'à l'os fit cesser les accès.

Dans ces cas qui étaient graves, un seul cautère eut été impuissant. Aussi, dans la première observation, voit-on la maladie s'affaiblir d'abord et cesser enfin, à mesure que les cautères sont mis en plus grand nombre; dans la seconde, l'épilepsie reparaître dès qu'on laisse tarir un des cautères établis. En général, si l'épilepsie, si les insultes apoplectiques cèdent au cautère, il faut le maintenir, toute la vie. Ce n'est que le cautère pratiqué dans l'enfance qu'on peut fermer après la puberté, époque de grands mouvemens, où le ton des organes change, où les humeurs changent aussi et se répartissent dans diverses directions. Passé ce temps, les cautères

établis doivent être toujours gardés. Que de faits le démontrent.

Une jeune épileptique, pubère, que Willis connaissait, tomba dans le feu et se brûla fortement. Elle n'eut pas d'attaque, tant que les ulcères produits par cette brûlure donnèrent. Sitôt qu'ils furent guéris, les accès reparurent.

Ce praticien raconte encore qu'une vieille femme atteinte aux narines d'un ulcère qui fluait depuis longues années, le dessécha, d'après le conseil d'un aventurier, avec l'onguent diapompholygos. Elle fut frappée de céphalalgie, puis d'une épilepsie épouvantable, enfin d'une démence qui résistèrent à la saignée, à la purgation, et que deux cautères aux jambes guérirent.

Un homme de trente ans, rapporte Esquirol, reçoit un coup sur la tête. En un an, la plaie qui en résulte se cicatrise, et alors éclate l'épilepsie. La plaie est rouverte avec le cautère, l'épilepsie cesse. Un chirurgien mal avisé provoque la cicatrisation; les accès se renouvellent, et disparaissent de nouveau par l'application d'un caustique.

J'ai connu un médecin de Cavaillon, homme d'esprit et de savoir, versé dans les sciences exactes, poursuivi par des chagrins domestiques, grand, sec, brun, hypochondriaque, théosophe, ardent dans ses opinions, et sujet aux migraines. Il portait un large cautère à la jambe, et se trouvait plus dispos, lorsque cet exutoire fluait. S'imaginant, à l'âge de trente-six ans, que cet écoulement contribuait à sa maigreur et à sa mélancolie, il le laissa tarir. Deux mois s'étaient à peine écoulés que cet excellent homme se suicida après plusieurs actes instantanés de déraison et un surcroît de rêverie.

Ces faits et bien d'autres placent le cautère au rang des grands moyens de curation, surtout lorsqu'il existe une diathèse humorale, toute particulière.

Une demoiselle, de santé délicate, fut atteinte dès l'âge de

cinq ans, de vertiges et de défaillances momentanées, plus tard, d'accès de délire et d'épilepsie. Elle avait jeté peu de gourmes dans l'enfance; d'autres enfans venus depuis elle, en avaient eu de très-opinâtres et s'étaient toujours bien portés. A la suite d'une consultation, Saillant applique au bras un large cautère qui délivra la malade de tous ces accidens. Les autres remèdes, la crise de la puberté ne les avaient pas même adoucis.

Les cautères sont indiqués par la nature, dans le traitement des maladies de poitrine, puisqu'elles sont arrêtées par un dépôt à l'anus et par une fistule subséquente. On l'a vû de tout temps. Si on ferme le trajet fistuleux, la fébricule, la maigreur et la toux qui avaient diminué reprennent plus fort. La phlogose qui n'est plus distraite du poumon, s'en empare, ramollit les tubercules et en détermine la suppuration.

Un jeune boulanger ayant craché du sang et du pus à diverses reprises, souffrait de la poitrine, qui se rétrécissait. Dévoré par la fièvre hectique, épuisé de sueurs et de crachats, il lui restait peu de temps à vivre, lorsqu'un énorme phlegmon surgit près l'anus, s'échauffe, se tend, crève et fournit une sanie abondante. L'écoulement qui s'ensuit, altéré quelquefois par le mélange de matières fécales, fait cesser peu à peu la toux, l'oppression, les sueurs et la diarrhée : lait et diète blanche. Les rides de la peau s'effacent insensiblement, le malade reprend de l'embonpoint et jouit d'une bonne santé pendant plusieurs années. On l'opère de sa fistule, et des symptômes qu'il croyait passés pour toujours ne tardent pas à reparaître; toux sèche dans le principe, plus tard humide et suivie d'expectoration, dyspnée, fièvre à redoublemens nocturnes, inappétence, insomnie, ardeur de poitrine. Les vésicatoires et les cautères intercostaux ne purent dominer le mouvement inflammatoire qui s'était emparé des concrétions tuberculeuses dont les poumons étaient pleins et dont le ramollissement ne s'était point

fait, tant que la fistule avait existé. La phthisie fut aiguë et le marasme mortel.

Un soldat du dixième régiment était entré à l'hôpital, toussant et crachant beaucoup, suant la nuit, ayant le teint jaune, les pommettes animées, les mains brûlantes, le pouls vif et fréquent sur le soir, la poitrine et les bras décharnés. Il continuait à tousser et à maigrir depuis trois semaines, lorsqu'une tumeur chaude et douloureuse survint en arrière du périnée. Elle abcéda, fournit beaucoup de pus, au grand soulagement du poumon dont la sécrétion purulente diminua aussitôt. Comme ce dépot ne communiquait pas avec le rectum et qu'il tendait à une cicatrisation inévitable, l'indication fut comprise : j'ouvris deux cautères aux jambes. La maigreur du malade, sa toux et la fièvre hectique achevèrent de s'effacer; la désorganisation pulmonaire fut ajournée.

Ce que ces faits offrent de remarquable, c'est la détermination spontanée des mouvemens internes sur un point du tissu cellulaire. Ils y engendrent une forte fluxion, puis des aposthèmes qui suspendent la destruction ulcéreuse et purulente d'un organe capital. Dans les hydrothorax aiguës, dans les phthisies laryngées ou pulmonaires qui succèdent à la cessation d'anciens écoulemens ou à la répercussion brusque d'un exanthème constitutionnel, les bons effets du cautère apparaissent encore dans tout leur jour. Mais il faut que ces exutoires soient larges, profonds, à plusieurs pois; qu'ils reposent sur des chairs un peu fongueuses et qu'on empêche la tendance de la surface ulcérée à se rétrécir et à se cicatriser, pour que la suppuration ne soit pas trop réduite. « Des observations qui me sont propres, dit Baumes, me portent à croire que les plus grands secours qu'on peut opposer aux premiers progrès de la pulmonie, c'est à dire à l'époque où toutes les circonstances promettent des succès, sont les cautères suffisamment multipliés. Euryphon en couvrait en

quelque sorte le corps de ses malades et ne comptait sur les avantages de ces suppurations artificielles qu'autant qu'elles étaient considérables et multipliées. » Selon Louis, ce membre illustre de l'ancienne Académie de chirurgie, la phthisie n'est une maladie si fréquente que par ce que le poumon est un viscère fort spongieux et dont les fibres ont peu de ressort, sur les quelles les fluxions acrimonieuses se font très aisément. Si l'on peut détourner cette humeur, et qu'on ne le fasse qu'en partie, on procurera quelque soulagement, la mort viendra peut-être à pas un peu plus lents. Mais si l'on avait le courage de multiplier à temps les sources de dérivation de l'humeur, on éprouverait probablement des succès marqués de cette pratique. Le médecin Anglais, Mudge, se délivra de la phthisie pulmonaire, par un cautère au dos, de trois pouces de diamètre, où il faisait entrer cinquante pois, pour qu'il y eut une juste proportion entre le pouvoir du remède et la gravité de l'affection.

Un propriétaire, habitant la campagne, d'une santé assez faible, était parvenu à l'âge adulte, malgré diverses maladies de poitrine qui toutes le maigrissaient. A vingt-huit ans, la toux s'accrût et prit un caractère d'opiniâtreté, jusqu'alors inobservé. Les crachats n'étaient pas striés de sang, mais ils étaient louches, gris, épais, abondans et émanaient d'une fonte de tubercules. Diarrhée, frissons l'après-midi, sueurs nocturnes, pommettes rouges, mains brûlantes, dyspnée, rien ne manquait de ce qui accompagne la phthisie. Deux larges cautères et à plusieurs pois furent établis sur la poitrine, gardés longtemps, supprimés à grand intervalle l'un de l'autre; et cette fluxion au dehors fit cesser peu à peu la suppuration des poumons.

Un inspecteur de compagnie d'assurances, âgé de quarante ans, asthmatique, amaigri, valétudinaire, toussait et crachait depuis dix ans et paraissait menacé d'une mort prochaine, par consomption. Il entrait dans des paroxismes de suffocation et

d'expectoration purulente, après lesquels sa pâleur et l'altération des traits étaient effrayantes. Ses jambes tremblaient dès qu'il essayait de se tenir debout, il frissonnait du matin au soir, avait perdu tout appétit et se fondait en sueurs. J'appliquai entre les omoplates dans les gouttières vertébrales, décharnées et très creuses par-conséquent, deux cautères ovales, d'une remarquable longueur. Ils contenaient chacun seize pois chiches. Les chairs en furent long-temps décolorées; la suppuration en fut énorme et le pus très-épais. Sous cette action puissante et inaccoutumée, la pneumatorrhée diminua, les crises d'asthme s'éloignèrent, furent de moins grande durée et moins sévères. Le dégout, la fièvre hectique et les sueurs paroxistiques cessèrent, le teint si blafard s'aviva; et six mois après cette bienfaisante application, le malade reprenait ses voyages d'inspection, se fesant panser dans les hôtels chaque soir, ses deux cautères toujours garnis de trente-deux pois. Il a conservé ces égouts, six ans, n'ayant commencé de réduire le nombre des pois que la troisième année et s'en étant ainsi délivré peu à peu et avec mesure. Il porte un cautère au bras et à la jambe.

Un jeune négociant, nerveux et livré aux femmes, eut, à vingt ans, une plaie sur le dos du pied, dont la cicatrisation se fit longtemps attendre, à vingt-quatre ans, des tubercules volumineux au dessous des oreilles, de l'os maxillaire, sur le cou et sur le sternum. Ils se ramollirent et furent ouverts, les uns par la potasse caustique, les autres par le bistouri; ces abcès froids et fistuleux ne se fermèrent qu'après trois ans, toutes sortes de dépurans ayant été tour-à-tour épuisés. A vingt-sept ans, ce malade essuya encore une pneumonie du côté gauche, et sa santé s'était ensuite affermie. L'an d'après, en Novembre et par une douce température, il se mouilla les pieds, ayant chaud, en traversant un ruisseau, se remit dans son cabriolet, dont il ne put plus descendre, sans défaillir, tellement ses mem-

bres s'étaient endoloris. On le porte dans son lit; gonflement au dos du pied gauche, à la hanche gauche, au coude droit, symptômes de rhumatisme aigu qui ne cèdent point à la saignée, ni aux sangsues, ni au laudanum et à l'acétate de morphine. La fièvre les accompagne et la sensibilité nerveuse s'exalte. Au sixième jour, les muscles du tronc s'affectent, la respiration devient gênée, la toux douloureuse et fréquente, puis le côté gauche de la poitrine perd sa sonoréité dans ses trois quarts inférieurs et le bruit respiratoire s'y efface : très-large vésicatoire latéral qui, pendant vingt jours, suppure beaucoup. On le panse, en dernier lieu, avec de la graisse fébrifuge, un paroxisme se levant chaque soir, persistant la nuit et s'éteignant, le matin, en d'excessives sueurs. Le quinzième jour, le rhumatisme était absorbé par la pneumonie obscure, par la tuberculisation du poumon gauche. Le malade restait immobile sur le dos, ne pouvant se porter sur le côté gauche, encore moins sur le droit, il gardait la fièvre avec des redoublemens, suait et toussait sans relâche, rendant par crises, des flots de crachats sanieux et crus. La respiration était précipitée, plaintive, haletante et très-courte. Le vingt-deuxième jour, sur tout le devant de la poitrine, poix de bourgogne stibiée; en soixante heures la peau se couvre d'une immense quantité de pustules; on applique aussi des vésicatoires et des fomentations sinapisées sur les membres; ces révulsions manquent de toute vertu. Un flux diarrhéique qui commence pendant le quatrième septénaire, nécessite les lavemens laudanisés, car il use le peu de forces qui restent et n'atténue pas la toux, ni l'oppression. Le côté gauche de la poitrine reste embarrassé, et tout annonce la tendance des tubercules à s'enflammer et à jeter le malade dans l'hectisie; aussi cautère entre la sixième et la septième côte, suivi le lendemain d'un second cautère, en arrière du premier, dans le même espace inter-costal, disposés l'un et l'autre comme les deux ouver-

tures d'un séton. Dans chacun on mit d'abord six pois qui furent ensuite réduits à quatre, puis à deux. Le malade conserva ces cautères, un an. A peine suppuraient-ils que les redoublemens faiblirent, que la toux perdit son âpreté et sa fréquence, que la résorption de l'épanchement pleurétique concomitant commença. Puis l'appétit se réveilla et malgré la suppression de l'opium les nuits ne furent plus sans sommeil; la peau se tempéra; les sueurs, la dyspnée diminuèrent. Plus tard la cessation de toute vitesse dans le pouls, accompagnée de la sortie sur le matin de quelques crachats bien cuits, signala, d'une manière non équivoque, le bon effet des cautères et la chute de tout effort de désorganisation pulmonaire.

Malheureusement, cette tendance cruelle rend de pareils succès aussi rares que les revers sont communs. Il y a, dans certains êtres, une fatale et inévitable pente à se désorganiser dès le printemps de leur vie.

Dans la phthisie confirmée, lorsque la toux et la fièvre de consomption sont sans relâche et que le corps se décharne, Celse recourt pour toute ressource, aux ulcérations dérivatives, mais avec quel courage. *Exulcerandum est ferro candenti, uno loco sub mento, altero in gutture, duobus ad mammam utramque, item sub imis ossibus scapularum.* N'est-ce pas cette puissante pratique que Pouteau renouvela, en couvrant la poitrine de moxas, et peut-on y répugner en regard de la marche si douloureuse et toujours funeste de la phthisie abandonnée à elle-même? Baumes regrette que le cautère actuel soit presque tombé en désuétude. Fabrice de Hilden, Pringle, Fonseca et Brendel ont recommandé les sétons.

En 1824, un maçon de Malaucène, en voie de consomption pulmonaire, me fut adressé. Il toussait et crachait continuellement, suait la nuit, haletait à la moindre fatigue, avait la diarrhée, le pouls fréquent, la peau jaune, et sur le côté droit

un empâtement rougeâtre, peu douloureux, considérable, avec une fluctuation obscure. Je conseillai de passer un séton au travers de cette masse de chairs infiltrées, d'en entretenir la suppuration, avec vigueur et longtemps, de joindre à cet exutoire le lait, les pectoraux et la diète blanche.

Il n'y avait pas de dépôt, et ces chairs toutes gonflées se dégorgèrent par les deux ouvertures du séton. La fièvre hectique, la toux et l'expectoration purulente s'évanouirent ensuite insensiblement. Le malade laissa tarir cette voie d'écoulement, lorsqu'il eut recouvré forces, appétit et libre jeu des organes respiratoires : il put, après quelques mois, marcher et travailler sans être essoufflé, il vit encore.

Un portefaix, de quarante-huit ans, grand, sanguin, robuste, entre à l'hôpital, dans le mois de Février 1831, toussant beaucoup et respirant avec peine. Les saignées, les cataplasmes, la graisse belladonnée, les tisanes de veau et de laitue, de dattes et de jujubes, adoucirent ce catarrhe, à plusieurs reprises; mais cet homme entêté et se découvrant malgré le froid, fut pris brusquement d'une vive douleur au côté gauche. Sa figure s'injecta, la respiration devint entrecoupée, il cracha par quintes de toux convulsive, des matières jaunes, filantes, mêlées de beaucoup de sang. Bientôt, les deux tiers inférieurs de ce côté s'œdématièrent, perdirent leur sonoréité, et la respiration n'y fut plus sensible : en même temps, elle devint râlante et puérile, au dessous de la clavicule. L'ouverture des veines, de nombreuses sangsues, des ventouses scarifiées, les loochs morphinés ou diacodés, l'extrait de laitue, la tisane laiteuse, les vésicatoires furent employés, mais en vain. Le crachement de sang s'arrêta; le malade ne cessa pas moins de rejeter avec une toux déchirante et qui rendait la face livide, des flots de matière mal cuite, d'un blanc sale ou jaunâtre. Il avait des sueurs considérables et des plus énervantes, son corps s'émaciait. Une fiè-

vre de consomption paraissait inévitable; car il y avait à la fois épanchement pleurétique et lésion profonde du parenchyme pulmonaire et des vésicules bronchiques. L'épanchement était signalé par la matité le plus absolue des trois quarts inférieurs du thorax, contrastant avec la clarté parfaite du quart supérieur, par la dilatation anormale de tout le côté gauche, par l'immobilité des côtes et l'œdême latéral; la pulmonie était caractérisée par la toux, l'expectoration, la chaleur de la peau, la vitesse du pouls, les sueurs matinales.

Je pensais déjà à la ponction de la poitrine, quoique si infructueuse; je fis pourtant placer, à dix jours d'intervalle, deux larges sétons, l'un au dessus, l'autre au dessous du sein, et ils donnèrent pendant plusieurs mois. Insensiblement la toux et la sécrétion purulente des bronches diminuèrent, le pouls se ralentit, la peau perdit sa chaleur et l'appétit se réveilla.

Six semaines après l'application des sétons, la poitrine sonnait clair, la respiration s'y percevait obscure encore, plus tard l'œdème latéral qui avait gagné le bras disparut, les côtes commencèrent à se mouvoir, et la mensuration qui avait montré ce côté tout élargi le fit voir plus étroit que l'autre. Le malade sortit de l'hôpital, trois mois et dix jours après y être entré, assez bien remis pour reprendre son rude métier.

Les exutoires permanens se trouvent encore indiqués dans la phthisie laryngée, et la guérissent quelquefois. Je connais un sexagénaire que les moxas sur les côtés du larynx et de la trachée délivrèrent, secondés par un silence rigoureux, par l'usage des eaux thermales sulfureuses et le séjour à Naples.

Le supérieur d'un séminaire, âgé de quarante-deux ans, grand, maigre, brun, sec, nerveux, sujet à des douleurs d'entrailles, à des spasmes d'estomac, ayant parfois la diarrhée et des attaques d'hémoptysie qui cessaient par les rafraîchissans, prit la voix obscure, enrouée, commença de maigrir et s'affai-

blit. Une cuisson très-vive s'empara du larynx et du gosier, la luette et ses piliers devinrent rouges, œdématiés, couverts de vésicules livides, sillonnés par de petites varices, les crachats furent lourds, opaques, amenés par des quintes de toux gutturale, il y eut fièvre, sueurs noctures, inappétence, diarrhée plus copieuse et sans intervalle de constipation.

Je conseillai la flanelle sur la poitrine, les promenades à dos d'âne ou la marche à pas mesurés, le séjour à la campagne, le silence pendant un an, une alimentation douce et nourrissante, le lait d'ânesse trois fois par jour, une simple tisane de poulet et de laitue ou d'orge et de gomme, de petites doses de sirop de morphine dans l'après-midi et dans la nuit, de temps à autre une saignée de deux cents grammes ou dix sangsues au devant du larynx, un cataplasme arrosé de laudanum sur le cou, un cautère à quatre grosses boules d'iris sur la nuque, par jour alternatifs des pédiluves à la moutarde très-chauds. En outre, garder fort souvent au fond de la bouche quelques gorgées d'une décoction de pavots et de racines de guimauve, porter fréquemment la pierre infernale sur la luette et ses piliers, pour modifier l'inflammation fâcheuse et chronique qui tuméfiait cette partie, tendait à l'ulcérer et se propageait au larynx. Eviter les mouvemens brusques, les extrêmes de température, la fraîcheur des matinées et du soir, ne rester levé que huit heures sur vingt-quatre et passer au lit le milieu du jour. Ce plan de cure fut suivi avec exactitude; le malade toussa beaucoup moins, et ne cracha plus de sang, la fièvre et les sueurs cessèrent, le ventre se régla, les digestions se firent sans peine et donnèrent de bons matériaux de réparation, la luette et ses piliers s'assouplirent et se dégorgèrent, le larynx se calma. Les eaux du Mont-d'Or affermirent ces changemens favorables.

Récamier et Fizeau avaient été consultés à Paris; voici la réponse du premier, l'autre ayant indiqué les mêmes

moyens et un vaste cautère à la nuque que j'avais précédemment conseillé et que Récamier n'avait point prescrit.

Ceci paraîtra un hors-d'œuvre, mais il y a profit à montrer que la pratique des médecins les plus éloignés se ressemble, quand le siége et la nature du mal leur sont connus. Cet accord est réel même au milieu des variations de systèmes. Les médecins instruits, s'ils sont contemporains et de même pays, ont une pratique généralement uniforme. Les modes thérapeutiques se succèdent à longs intervalles et se peuvent expliquer et justifier par des changemens correspondans dans la nature des maladies, surtout des aiguës.

« Le consultant est atteint d'une laryngite chronique, il a essuyé des hémoptysies, il habite un pays et se livre à des travaux qui paraissent contraires à son rétablissement. Je conseille les viandes de boucherie et de basse-cour, bouillies ou rôties, le bouillon de bœuf et de volaille ou de veau, les légumes herbacés et farineux, les fruits bien mûrs, l'eau de rivière pure aux repas, le lait d'ânesse, matin et soir. Plusieurs fois par jour, se gargariser avec une dissolution de trente grammes d'alun officinal sur cinq cents grammes de liquide, étendue par cuillerée à soupe dans un verre de décoction d'orge miellée, ou d'aigremoine et de miel rosat, ou de bourgeons de ronces adoucie avec du sirop de mûres. Appliquer sur le larynx un vésicatoire de dix-huit lignes de large, entourant le cou comme une cravate : changer de résidence et se soustraire au mistral, garder le silence, même un an après la guérison. La marche, si elle a lieu posément et en *mesure* comme le pas militaire, l'équitation sur une monture douce seront utiles. Il faut éviter les salaisons, les fritures, les ragouts, le thé et le café : ne pas marcher contre le vent, surtout vîte et en moiteur, ni s'asseoir dans les lieux frais, lorsque le corps est échauffé et la peau halitueuse. Se garantir du froid aux pieds, porter des bas de laine sans teinture ;

ne pas stationner dans des appartemens sans parquet, très--échauffés, ou froids et humides, ni à l'air du soir ou du matin, ni au soleil, ni près des poêles ou vis-à-vis du feu.

Le prêtre pour qui cette consultation avait été rédigée, mourut par la suite, débarrassé de l'ulcère du larynx, mais épuisé par une diarrhée chronique, qui s'accrut subitement.

Le cautère produit donc quelquefois de salutaires effets dans les pulmonies ou les laryngites chroniques, dans les empâtemens viscéraux qui survivent à des phlogoses plus ou moins obscures. Son action est soutenue, douce et active en même temps, incapable d'ébranler le système nerveux, de réagir sur les grands appareils organiques internes. Elle attire pourtant à l'extérieur une fluxion humorale toujours assez forte, qui persiste au delà du moment où le remède est appliqué et qui, avec le temps, décide une direction inaccoutumée des mouvemens vasculaires, une nouvelle habitude de fluxion. « Dans les inflammations viscérales anciennes, dit Pujol, tout comme dans les inflammations lentes de l'extérieur, les égouts artificiels n'opèrent que par déplacement de la maladie, et en faisant passer de l'intérieur à l'extérieur une inflammation chronique. »

Dans l'hôpital, j'ai souvent et quelquefois avec succès traité par le cautère les gastralgies ou les entéralgies invétérées.

Une femme de Monteux, aujourd'hui octogénaire, fut prise, à cinquante ans, de vomissemens périodiques et d'érysipèles qui reparaissaient tous les mois ; c'était un gros corps gonflé de sucs. Elle souffrait depuis trois ans, ayant inutilement consulté des médecins renommés et épuisé nombre de remèdes internes et externes, lorsqu'un empirique, homme hardi, lui appliqua quatre sétons, avec un stylet incandescent, aux cuisses et aux jambes. Ils suppurèrent long-temps et la délivrèrent d'une affection si opiniâtre. *In oris ventriculi vitiis commodissimè in utroque crure aperiuntur fontanellæ*,

disait Zacutus. L'usage a prévalu de les ouvrir moins loin de l'estomac, quand cet organe parait altéré dans sa structure intime.

Une religieuse de la Visitation, âgée de trente-deux ans, grande, jaune, amaigrie, avec des cicatrices scrophuleuses sous la mâchoire, portait dans l'estomac, une induration qui s'étendait de l'épigastre aux deux tiers de l'hypochondre gauche. Les élancemens n'y cessaient et le toucher les augmentait. Presque tous les huit jours et parfois plus souvent, cette malade était prise de vomissemens glaireux, blanchâtres ou verts, convulsifs, sur-aigus et si énervans que le pouls devenait misérable, la peau glacée, la face hippocratique. Puis, la réaction s'établissait et se résolvait en une sueur chaude, qui perçait draps et couvertures. Cette crise durait trois ou quatre jours, de telle sorte qu'il y en avait à peine autant de passables dans la semaine. La mort par consomption et par douleur devait infailliblement s'ensuivre. Comme on avait essayé beaucoup de remèdes, je me bornais, pour les stades de vomissemens, à l'eau pure et froide par cuillerées, à un lavement immédiat avec trente gouttes de laudanum, à des cataplasmes saupoudrés de moutarde sur les jambes ou sur les avant-bras. Hors de là, la malade buvait quelques tasses de tisane d'orge ou de guimauve et se nourrissait avec de petites soupes. Je fis une large application de potasse caustique au creux de l'estomac, l'escarre ne tomba qu'au vingtième jour, la suppuration fut grande, je cautérisai l'ulcère souvent, et lorsqu'il tendit rapidement à la cicatrisation, je réappliquai de la potasse sur l'hypochondre gauche. De la sorte, peu-à-peu et par d'autres cautères successifs, je labourai tout le tissu cellulaire, de l'ombilic à l'épigastre et à la région splénique. Une fluxion si réelle s'en empara que souvent la peau des cicatrices rougissait, laissait transuder de la lymphe et s'excoriait. Cela ne manquait pas

quand j'ouvrais un nouveau cautère, toutes ces cicatrices se gonflaient alors et crevaient. D'autres fois, il suffisait d'y mettre du papier albespeire ou du diachylon gommé : on pansait d'habitude avec du cérat. Je pratiquai ainsi huit ou neuf cautères étendus, et cette méthode fut soutenue avec courage par la malade pendant vingt mois. Elle y dût de voir les crises de vomissemens, de fièvre, de sueurs, ne reparaître d'abord que tous les dix ou douze jours, puis deux fois le mois. Elles s'éloignèrent enfin au point que trois mois passaient sans qu'elles survinssent. Elles cessèrent ensuite. La malade a repris de l'embonpoint, ses chairs ont acquis de la fermeté ; elle dirige aujourd'hui la classe supérieure d'un pensionnat, vit de la table commune, et ne présente plus de traces d'induration gastrique. Les médecins avaient jugé sa maladie incurable et mortelle.

En terminant ce travail sur les cautères considérés comme moyen de déplacer une inflammation de nature dangereuse, comme voie d'un flux humoral bienfaisant pour certaines économies, je ferai remarquer que ces exutoires aux aines et en dedans des cuisses, dans les métrites et les leucorrhées anciennes, que ces exutoires au dessus et au dessous des articulations gorgées de sucs blancs, compromises par une jetée scrophuleuse, sont quelquefois d'une grande efficacité.

Au rapport de Téallier, une dame portait depuis huit ans, une maladie de matrice. Cet organe était abaissé, boursouflé, et des fleurs blanches inondaient la malade. Depuis deux ans, elle était, quoique sans succès, tenue au lit et soumise à un régime sévère. On l'avait saignée, et elle prenait des bains, lorsqu'on lui appliqua des cautères aux lombes : en quatre mois, la leucorrhée cessa et l'induration utérine se réduisit.

Prus et Sanson ont vu les cautères contribuer à la résolution d'engorgemens du corps et du col de la matrice avec commencement d'ulcération et présumés cancéreux.

« Les cautères et les sétons, dit Delpech au sujet des fongus articulaires, et la suppuration prolongée que le tissu cellulaire fournit à leur occasion paraissent interrompre à la longue le travail morbifique que la nature a engagé dans l'articulation. »



DE L'ABUS DES MÉDICAMENS STUPÉFIANS LES PLUS USITÉS.

> « Les pilules de ciguë ! eh ! quelle malade un peu aisée est morte sans s'être procuré abondamment cette ressource, depuis que M. Storck, médecin de Vienne en Autriche, a exalté la ciguë comme un remède spécifique ! Heureuse terre si féconde en miracles qui ne s'opèrent point ailleurs ! » POUTEAU.

L'usage des extraits narcotiques est aujourd'hui aussi répandu que du temps de Storck. Des hommes dont l'exemple fait autorité, manient ces substances vénéneuses, comme remèdes innocens. Les maladies qu'ils traitent de la sorte guérissent-elles réellement ou les symptômes s'en adoucissent-ils ? Ces questions de thérapeutique demandent encore à être étudiées.

Les extraits de ciguë, d'aconit, de jusquiame, d'autres encore sont en vogue contre les cancers, les rhumatismes chroniques, les dartres invétérées, les exostoses, les tumeurs articulaires. A dose faible, la première impression de ces remèdes est toute locale et se consomme dans les voies gastriques, qui deviennent ardentes, pleines d'angoisses, sourdement endolories ; la langue se dessèche, les malades recherchent l'eau froide et la limonade, ils perdent tout appétit. Plus tard lorsque la douleur fait élever la dose de ces extraits et en fait donner par exemple soixante centigrammes deux fois par jour, ces phénomènes immédiats se prononcent davantage, et il s'y joint des tremblemens et des spasmes fugitifs, des rêvasseries dans le sommeil, des soubresauts qui l'interrompent ; vertiges, éblouissemens, hallucinations, tintemens d'oreille, tristesse involontaire. Persiste-t-on dans l'emploi du remède ; l'économie

s'y habituant, cette énergie d'action s'efface, et il faut bientôt en augmenter encore la quantité. Aussi à travers des symptômes de narcotisme et de malaise précordial qui croissent en proportion des doses, pour diminuer ou rester stationnaires, lorsqu'on ne pousse celles-ci qu'avec lenteur, on arrive à en prescrire trois grammes, matin et soir; mais alors la mémoire se perd, les idées se troublent: hébètement final, yeux ternes, saillans, convulsés, tiraillemens, décoloration ou teinte ictérique de la face, pouls misérable, respiration plaintive, langue sèche, fendillée: l'abdomen se météorise et devient le siége d'une douleur sourde, indéfinissable et pourtant plus insupportable que de vives tranchées, dégout affreux et désirs bizarres d'alimens, horreur de tout ce qui n'est point acide ou réfrigérant; vomiturititions incessantes ou tous les deux jours après un redoublement d'anxiété, vomissemens copieux, verts, noirs, oléagineux auxquels succède enfin une mort cruelle.

Ce tableau des effets des extraits narcotiques paraîtra vrai au praticien. Or, lorsqu'on sent la cure impossible, est-il licite, dans l'espoir incertain d'un vague soulagement, de s'exposer à produire de tels maux? Je crois fermement, et pour l'avoir vu, que les malades doivent alors bien des douleurs et une mort plus prompte à notre fatale assistance. Dans le petit nombre de ceux qui ne meurent pas par l'effet de ces poisons autant que par les progrès de la maladie, il ne s'en rencontre aucun qui n'en soit gravement incommodé.

La mère d'un conseiller de préfecture, après avoir vainement essayé toutes sortes d'applications et de remèdes, même mercuriels, contre un cancer de la langue, fut mise à l'usage de l'extrait d'aconit par Delpech, qui n'osa tenter l'opération, tant les racines du mal étaient profondes. Elle passa les derniers mois de sa vie dans un horrible état de stupeur et de dégout, et mourut presque inopinément avec la parole embar-

rassée, les yeux hagards, avec des tremblemens de tout le corps et des efforts inutiles de vomissement. Cette malade était parvenue à prendre, tous les jours, huit grammes d'extrait. Les végétations de la langue ne cessèrent de croître et de saigner, malgré ce traitement, soutenu avec fermeté.

La femme d'un officier portait an sein un cancer dont l'ablation fut jugée impraticable. On l'habitua à l'extrait de ciguë à forte dose, et elle en prit longtemps huit à dix grammes par jour, malgré des vomissemens fréquens et des cardialgies incessantes. Elle mourut après plusieurs mois passés en une somnolence douloureuse, entrecoupée de visions, de cauchemars, de bruits singuliers dans les oreilles, de secousses déchirantes dans les membres, rendant jusqu'à son dernier jour des matières verdâtres, ou louches et jaunes comme l'urine qui s'est décomposée.

Une dame de mœurs relâchées, atteinte de squirrhe utérin avec leucorrhée fétide et élancemens, après avoir tour-à-tour usé et abusé de beaucoup de remèdes, poussa l'extrait d'aconit jusqu'à cinq grammes par jour et passa les deux derniers mois de sa maladie dans un surcroit de rêvasseries, de délire, de stupeur, de larmes, de divagations non interrompues. Son œil était fixe, terne, son sommeil comateux, sa langue engourdie. Elle éprouvait des crampes dans les membres, des accès de convulsions, souffrait horriblement dans l'estomac et le ventre et vomissait d'énormes quantités de bile porracée. Peu de jours avant sa mort, elle devint hébétée, prit la peau jaune et sèche, le pouls d'une petitesse et d'une rapidité extraordinaires. La marche du cancer ne fut pas un seul instant ralentie par le remède, seulement durant les derniers degrés de la stupeur et du coma, les douleurs de la matrice et du vagin n'étaient perçues qu'incomplétement; mais la malade exprimait quelquefois et sentait très-bien que son état de maladie artificielle était pire

encore que le cancer livré à lui-même. Aussi je ne donne aujourd'hui les extraits vénéneux qu'à des doses beaucoup moins considérables, ne dépassant pas sept à huit décigrammes dans les vingt-quatre heures, préférant souvent l'opium et ses préparations si variées et d'usage si commode.

On ordonne quelquefois ces remèdes pour des maux réputés nerveux, peu importans par eux-mêmes, avec une témérité que rien ne motive et que tout condamne.

J'ai eu entre les mains une consultation du professeur Lordat destinée à un de nos préfets, homme d'esprit et laborieux, d'une grande susceptibilité nerveuse, qui s'était plaint de spasmes épigastriques, de réveils en sursaut et effrayans, de tristesse et de serrement de cœur. Les sucs de carottes, les lavemens tempérans, les bains de siége émolliens, quelques sangsues à l'anus étaient sagement indiquées, mais l'extrait d'aconit ou de laituë vireuse, commencé à dose ordinaire et porté haut, petit à petit, était prescrit si la cure ne se réalisait. Or, même dans cette hypothèse, y avait-il réellement autre chose à faire que d'insister sur les premiers moyens indiqués, d'y associer les frictions, les voyages, l'équitation ? Si ce malade fut parti pour la campagne et eut remis sa consultation à un médecin peu expérimenté qui l'eut littéralement appliquée, que de risques n'eut-il pas couru ! Ruiner les forces de l'estomac, en pervertir les fonctions, provoquer dans les entrailles et le mésentère une phlogose sub-aiguë, troubler l'appareil cérébro-spinal, c'est ce qu'aurait produit cette pratique. La nature, bien observée et mieux comprise, ne donnait-elle pas la clef d'une indication simple et légitime ? Pourquoi y substituer témérairement une idée systématique, dénuée de toute mesure dans l'application ? *Nimis fallaces sunt*, dit Malpighi, *humani conceptus*, *quotiescumque non derivantur a naturœ documento.*

Une dame de trente ans portait au museau de tanche un

engorgement peu considérable, reste d'une métrite assez aiguë. Les bains, les sangsues et les tisanes nitrées furent administrées; on crut par la suite devoir ajouter à ces moyens l'extrait d'aconit, dans l'espoir d'une sédation plus complète. La malade en prenait depuis quelques jours, matin et soir, un décigramme, lorsqu'on y associa l'extrait de stramoine en lavement, à la dose aussi d'un décigramme. Une heure après l'avoir reçu, les yeux se firent hagards, des vomissemens et des défaillances survinrent. La malade se leva nue, comme égarée, s'affaissa sur elle-même, parla à voix basse, parut absorbée en une profonde mélancolie, puis éclata en paroles indécentes. Je la forçai à boire coup sur coup de l'eau tiède, chargée d'huile ; et après des vomissemens considérables de matières alimentaires, de bile et de glaires, elle s'abreuva avec plusieurs carafes de limonade. Ces accidens durèrent trente-six heures, et furent accompagnés de déjections ventrales réitérées, de douleurs cuisantes dans le fondement, de jets d'urine multipliés et involontaires, de prurit intense dans le vagin.

Immédiatement après cette intoxication et durant six mois, cette malade fut affligée d'une insomnie cruelle, de tremblemens continuels, d'une sensibilité des yeux telle qu'ils ne pouvaient supporter le jour : elle poussait des cris lorsqu'on lui touchait les cheveux, et la gaze la plus légère lui semblait pesante sur la tête. Puis, pendant six autres mois, elle ne voulut pas prendre d'alimens qui ne fussent goutés en sa présence, craignant toujours qu'on ne tenta de l'empoisonner. Enfin elle fut longtemps obsédée de l'idée de devenir folle. A ces symptômes se joignaient la diminution de la mémoire et la faiblesse des jambes. Ils indiquaient l'isolement et le repos, les sangsues à la vulve, les bains de fauteuil, les bains entiers, les affusions tièdes sur la tête, les lavemens et les boissons rafraîchissantes. La malade s'habitua ensuite peu à peu à revoir

du monde, à aller au spectacle et à la promenade. Elle reprit toute sa santé, fatalement compromise par le médecin qui avait voulu traiter une métrite subaiguë et de peu d'importance par des drogues dangereuses et déplacées. Valentin et Sœmmering s'égaraient de même, quand ils traitaient les catarrhes de vessie par douze grammes, chaque jour, d'extrait de ciguë.

La femme d'un de nos préfets, fortement constituée, éprouve une inflammation hémorrhagique de matrice, le col utérin est sensible, garni de petites aspérités; je conseille repos, régime végétal, saignées du pied, sangsues à la vulve tous les huit jours, bains, injections vaginales, fomentations, clystères émolliens, boissons acidules ou émulsionnées. Ce traitement est long, mais salutaire. Pour en accélérer le succès et de l'avis de Broussonnet, on tente ce qu'il nomme une *action sédative indirecte.* Lavement avec cinq centigrammes d'extrait de stramoine, extrait d'aconit en pilules qui s'élèvera assez promptement à sept ou huit décigrammes deux fois le jour. Le lavement ne fut pris que trois fois la semaine, et il n'eut pas de résultat, la malade ne sachant le garder. Quant à l'aconit, elle ne voulut jamais dépasser deux décigrammes, trois ayant occasioné des vertiges, des hallucinations effrayantes, vifs et premiers symptômes de congestion cérébrale. Elle abandonna ce médicament. Que pouvait-il dans ce cas, si non altérer, comme dans le cas précédent, la simplicité d'un traitement d'ailleurs rationel, qui à lui seul opérait une véritable *sédation*, pour me servir du terme consacré.

Dans les métrites chroniques, si l'on craint qu'elles ne dégénèrent en cancers, la seule prophylaxie consiste dans les antiphlogistiques mesurés sur les forces de la malade, les périodes de l'affection et combinés avec les cautères. Les extraits stupéfians ne font souvent que seconder une tendance, déjà si fâcheuse par elle-même. Lorsque la violence des douleurs en

commande l'administration, n'oublions pas que quinze à vingt centigrammes d'opium réussissent mieux à la calmer qu'un ou deux grammes de ces extraits. J'ai vu quatre décigrammes d'opium, dans des cancers affreux, calmer, plus que huit grammes d'extrait d'aconit, tout en fatiguant beaucoup moins les entrailles et en ne troublant le cerveau que d'une manière plus instantanée et moins pénible. L'opium procurait des momens de véritable sommeil ; ce que ne faisait pas l'extrait d'aconit.

L'action malfaisante des narcotiques sur les voies intestinales se traduit quelquefois au dehors par des symptômes non équivoques.

Une jeune et brillante duchesse portait au genou gauche une tumeur blanche, présumée de nature rhumatismale, qui avait résisté à nombre de remèdes. En dernier lieu, Delpech conseilla l'extrait d'aconit. Il fut poussé, sans souffrance dans l'arbre cérébro-spinal, jusqu'à huit grammes par jour. Cette malade en avait consommé deux-cents-trente-trois grammes, lorsqu'elle fut frappée d'ictère et d'une éruption aphteuse qui, commençant sur les bords de la langue, remplissait la bouche et s'étendait au tube digestif. Aussi l'abdomen était-il météorisé et douloureux, surtout à l'épigastre et à la fosse iliaque droite, la déglutition des solides ne se pouvait, les liquides les plus légers pesaient cruellement, une petite fièvre de consomption ne discontinuait. L'anus et les parties sexuelles se couvrirent d'ulcérations superficielles, sensibles et blafardes, espèce d'aphtes. Le lait d'ânesse, l'orangeade, l'eau de grenouilles, les sangsues, les bains gélatineux réussirent, conjointement avec la cessation de toute drogue, à dissiper de tels accidens. La tumeur blanche n'avait subi aucun changement. Où était donc l'utilité d'une méthode si hazardeuse ?

A très-faible dose, les extraits narcotiques sont sans vertu.

Dès qu'il y a indication de calmer des douleurs, de procurer un peu de sommeil, de petites doses d'opium atteignent plus sûrement ce but, sans offrir d'ailleurs d'inconvénient.

Dans toutes les maladies guérissables, ces extraits ne contribuent point, d'une manière apparente, à la cure ; souvent ils la retardent et la contrarient.

Dans les maladies avec lésion avancée de la structure des organes, ces remèdes infructueux comme tous les autres, ont de plus le défaut de léser profondément les voies digestives sur lesquelles on les porte à des doses énormes pour que le narcotisme soit suffisant. Ils y suscitent quelquefois comme une autre affection cancéreuse. Sous leur action, les systèmes de l'assimilation et des perceptions se désorganisent, sans que la marche de la maladie soit suspendue, sans même que les douleurs soient fort affaiblies. Aussi dans ces cas l'opium est-il préférable, par ce que sous un moindre volume et sous des formes très-variées, il émousse la violence des douleurs d'une façon plus soutenue et plus complète et ralentit mieux les progrès du cancer. S'il n'est pas non plus exempt d'offenser les voies digestives, c'est cependant avec moins d'intensité et de promptitude.

Dans les maladies cancéreuses, le choix n'est donc pas douteux. Dans celles qui ne le sont point encore, je ne vois pas quelles bonnes raisons on peut avoir d'employer les extraits d'aconit ou de jusquiame à forte dose : car s'il devient nécessaire d'associer à un traitement débilitant ou révulsif, ou simplement émollient, l'usage des narcotiques, pourquoi ne pas préférer encore l'opium et ses divers composés qui, à doses minimes, remplissent l'indication d'une manière plus précise?

Au reste, beaucoup de cancers seraient supportés avec moins d'angoïsses, traités exclusivement par des topiques adoucissans, des bains et des lotions tempérantes, des petites

évacuations sanguines locales souvent répétées, des cautères placés le plus près possible du siége du mal, des jus d'herbes, des boissons rafraîchissantes, des doses ordinaires de sirop de morphine ou de pavots, des gouttes anodines. Ces cancers se termineraient aussi, moins rapidement par la mort, que ceux qui sont traités par de hautes doses d'opium ou des extraits vénéneux, dont j'ai montré les funestes effets.

Je connais des personnes de tout âge qui portent des ulcères ou des masses cancéreuses, dont les progrès ou les douleurs sont suspendus ou ralentis, depuis plusieurs années, par un traitement aussi simple, mais suivi avec patience. J'ai toujours vu au contraire les narcotico-âcres, adoptés comme par habitude, dans l'espoir souvent trompé de tranquilliser le malade, aggraver les symptômes et hâter l'instant de la mort. Souvent j'ai regretté d'y avoir eu recours, et le dire m'a paru un devoir. Pujol l'avait déjà rempli. Il s'élève fortement contre *ces détestables* remèdes qu'il a lui-même employés, et dont il *n'a jamais vu aucun bon effet tant soit peu marqué*, qui *donnés même à doses bien ménagées*, agissent à la manière des poisons lents.



DE L'APPLICATION DES LIGATURES SUR LES MEMBRES DANS LES FIÈVRES INTERMITTENTES.

« *Febres intermittentes multa artis molimina requirunt.* » VAN SWIETEN.

La pratique de la médecine ne devrait pas se prêter à toutes ces vicissitudes capricieuses qui élèvent un procédé bien haut et le laissent ensuite tomber dans l'oubli. Un instant, on a beaucoup parlé de l'efficacité des ligatures appliquées aux membres dès l'invasion des accès de fièvre intermittente; il n'en est déjà plus question. Ce moyen pourtant, malgré ses inconvéniens, ne mérite pas un tel discrédit. Les ligatures circulaires, en suspendant la circulation veineuse, produisent un vide semblable à celui d'une très-forte saignée, *mais beaucoup plus intense*, dit M. Bourgery, *et par la masse de liquide soustraite à la circulation et par la promptitude de son enlèvement.* Il suffit d'appliquer les ligatures deux ou trois fois au premier moment de l'invasion, pour faire avorter la congestion interne et rompre la disposition périodique. Ce procédé, connu de l'antiquité, a été réhabilité en France par MM. Lallemand, Martinet et Robouam, en Angleterre par Kellie qui y substitua ensuite une pratique dangereuse et réprouvée, la compression d'une sous-clavière et d'une iliaque par le tourniquet.

L'application des ligatures est au-reste si douloureuse que cela seul force souvent d'y préférer les méthodes ordinaires. En outre elle occasione des syncopes, et il faut alors desserrer les bandes, avant que le but soit accompli. Si l'on n'exerce de compression que sur deux membres, les défaillances ne surviennent point,

mais dans ce cas les avantages déjà incertains de ce moyen manquent entièrement, pour peu que la fièvre soit intense. C'est de la douleur en pure perte. Ces lypothimies que Willis avait observées naissent moins de la souffrance que de l'obstacle apporté au retour du sang par la compression circulaire des membres. Celle-ci peut donc au besoin devenir utile, mais ne saurait s'employer généralement. Ses succès bien complets sont assez rares. Toutefois la violence des accès en est fréquemment affaiblie, et alors une petite dose de quinine suffit pour terminer la cure. Dans certaines intermittentes, même quartes, vainement traitées par les fébrifuges, les ligatures aux membres ont réussi. Voici au surplus des exemples des divers effets curatifs de l'application des ligatures, depuis le simple affaiblissement des accès jusqu'à leur suppression. Quelques observations d'insuccès suivront.

Fièvres intermittentes de divers types, affaiblies par l'application des ligatures et guéries par le fébrifuge. — Un enfant trouvé, de douze ans, de frêle constitution, fut reçu à l'hôpital, après avoir eu cinq accès de fièvre tierce. A peine fut-il couché que son accès se déclara. Les frissons, les baillemens, le froid glacial de la peau, la somnolence durèrent plusieurs heures, puis la face devint colorée, la langue sèche et blanche, le pouls fréquent et vif, la soif ardente, la peau très-chaude, la respiration pressée; le ventre resta souple et indolent. Le troisième jour, dès que le refroidissement initial de la peau se fait sentir, on pose aux membres des ligatures qui ne l'arrêtent point; mais la chaleur qui suit est peu considérable, la sueur très-médiocre. Les ligatures sont encore appliquées, le cinquième jour; elles abrègent le frisson et atténuent la chaleur plus encore que la première fois. On y revient à deux reprises, toujours avec une influence marquée sur l'accès, sans toutefois en empêcher la reproduction. Force

est de donner cinquante centigrammes de sulfate de quinine, qui suffisent.

Dans le mois d'Août, un gros garçon de vingt-six ans, bilieux et sanguin, étant en sueur, boit de l'eau fraîche; de la lassitude, des pendiculations, de la céphalalgie, une sensation de froid dans les lombes ne tardent pas. La peau se fait ensuite brûlante, le pouls fréquent, la transpiration épaisse et abondante. Cela s'apaise et recommence, trois jours après; fièvre quarte. Le dixième accès terminé, trois lavemens avec la décoction et la poudre de quinquina dans les deux jours d'apyrexie, font avorter la fièvre. Un mois passe, quand apparaissent de petits paroxismes irréguliers qui revêtent enfin le type quotidien et qui cèdent, en un mois, aux anti-phlogistiques et aux frictions sus-ombilicales avec la teinture de quinquina.

Le mois de Février suivant, nouvelles attaques de fièvre quarte, joues et conjonctives jaunes, langue rouge sur les bords et blanche au milieu, pouls lent, soif nulle avant l'accès mais vive tant qu'il dure, cuisson et ardeur dans le médiastin sternal, pesanteur et douleur sous-orbitaires qui augmentent fortement hors de l'intermission, amaigrissement, respiration d'ailleurs paisible, ventre libre et souple. Dès que l'accès paraît, ligature au haut des quatre membres; les frissons et la céphalalgie cessent, le malade boit avec plaisir. Les ligatures restent une heure; peau chaude mais sans sécheresse, pouls de quatre-vingt-dix pulsations, abattement, la sueur manque. L'accès d'après est moins intense; seconde application des ligatures; même résultat. On les remet une troisième et une quatrième fois; les frissons sont suspendus, la céphalalgie est légère, la chaleur dure peu, et pas de sueur. Ces accès, ainsi très-amoindris, ne peuvent cependant cesser tout-à-fait; le malade se lasse des ligatures et prend l'électuaire de Montpellier qui termine le traitement et met fin à la fièvre.

Dans cette maladie, le type intermittent, quarte d'abord, ensuite irrégulier, puis quotidien, redevient quarte, sans qu'on puisse attribuer la moindre part au traitement dans toutes ces conversions.

Le quinquina en lavement, en friction, un régime sévère, les anti-phlogistiques associés à ces moyens, ne préviennent pas les récidives; les ligatures n'ont pas un succès complet: il faut encore du quinquina, mais modérément et pour n'y plus revenir, car aucune rechute ne se manifeste.

Un cultivateur, âgé de vingt-huit ans, fort, bilieux, délivré à différentes fois des fièvres tierce et quarte par le sulfate de quinine, entre à l'hôpital, dans le mois de Juillet. Il a des accès quotidiens, longs et caractérisés par des vomiturations douloureuses, par l'embarras de la tête, par l'ardeur de la peau. Ces accès s'affaiblissent considérablement à la suite de trois applications de ligatures; un seul lavement fébrifuge les emporte ensuite, et la récidive ne se montre plus.

Intermittentes guéries par l'application des ligatures. — Une ouvrière de quinze ans, délicate, éprouve, dans l'été, un frisson long et violent, qui est suivi de chaleur et de sueur. Le lendemain, à l'hôpital, la fièvre reparait, avec nausées, pandiculations, grand mal de tête et une sueur finale qui perce les couvertures. Les deux accès suivans qui se succèdent à un jour d'intervalle entre chacun, sont très amoindris par l'application de deux ligatures: il ne paraît pas d'autre accès, et cette jeune fille se trouve bien guérie.

Un commissionnaire, âgé de cinquante-trois ans, grèle et bilieux, est atteint d'une fièvre tierce qu'un purgatif suspend après le quatrième accès. Vingt jours passent, lorsqu'à la suite d'une colère paraît un nouvel accès qui cesse et se reproduit sous la forme d'un fièvre quotidienne. La face est jaunâtre, tirée et amaigrie, la langue pâle et humide, la tête douloureuse. Je

fais appliquer des ligatures circulaires, l'une au bras gauche, l'autre à la cuisse droite, dès le début de l'accès. Elles sont gardées, une heure; la constriction endolorit et gonfle les membres, ils deviennent violacés. Le paroxisme faiblit, la peau est chaude sans être sèche, le pouls élevé sans beaucoup de fréquence; peu de sueur et sommeil, la nuit. Quatre jours s'écoulent sans malaise et sans accès: puis une tierce céphalalgique se développe, elle cède à deux autres applications de ligatures: lorsqu'on les enlève, la peau et le pouls restent naturels, le calme se montre dans toutes les fonctions. La fièvre ne revint plus.

Intermittentes, insuccès du quinquina, guérison par les ligatures. — Un paysan robuste, de vingt-huit-ans, travaille dans des fossés humides, le dix Août 1827, et rentre avec un violent frisson, suivi de fièvre, de lassitude, de brisement des membres, de céphalalgie. Le lendemain, apyrexie, abattement musculaire; le troisième jour, dans la nuit, deuxième accès, sueur copieuse, douleurs sourdes dans les articulations et à la nuque. Cette fièvre tierce se poursuit, traitée sans succès par les tempérans et le régime, jusqu'à ce qu'on la supprime par le quinquina. Elle reparait après dix-huit jours et se prolonge longtemps, le malade ne voulant pas retourner à l'hôpital. Il y vient enfin, la face cuivreuse et bouffie, la langue blanchâtre, l'amaigrissement prononcé, d'ailleurs avec de l'appétit et sans embarras dans le ventre. Dès le commencement de l'accès on applique deux ligatures; le pouls était serré, petit, la peau froide, tremblante, toute plissée. Le frissonnement cessa en douze minutes, les ligatures furent ôtées après trois quarts d'heure; la chaleur fut à peine sensible, la sueur manqua. Il n'y eut plus d'accès.

Dans le mois de Novembre, un boulanger grand, frais, sanguin, est atteint d'un catarrhe pulmonaire rebelle. Quinze

jours après la cessation de la toux et de l'expectoration, il subit un grand frisson, accompagné de céphalalgie, de courbature, de fréquence du pouls, suivi de chaleur et de sueur. Cette fièvre reparait irrégulièrement, tous les deux ou trois jours pendant un mois, et deux prises de quinquina la font passer. Cure éphémère, car l'accès se manifeste de nouveau et continue durant vingt jours, avec la même irrégularité. Ce malade qui avait quitté l'hôpital, y retourne, la face assez colorée, la langue blanche, humide, le ventre mou et la respiration facile. A une heure de l'après-midi, le malaise commence : à deux heures frissons, crispation et refroidissement de la peau, pouls petit, concentré, qui se dilate ensuite pendant la chaleur : celle-ci est très-forte, la sueur abondante. Le sur-lendemain, à la même heure, dès les premières pandiculations, ligatures qui restent en place, cinquante minutes : sentiment de bien-être qui suit bientôt, la soirée et la nuit sont paisibles, le malade n'a plus d'ardeur ni de sueur fébriles, il sort rétabli.

Une femme sur le retour de l'âge, nerveuse et d'un tempérament bilieux, perd son mari, s'en attriste et essuye une quotidienne qui devint et était encore double-tierce, lorsque après six mois cette malade entra à l'hôpital, exténuée. Un pharmacien avait administré à plusieurs reprises, mais en vain, un vomitif et le sulfate de quinine. La fièvre qui changea de type inopinément se fit quarte; l'accès parut à dix heures du soir, le frisson dura trois heures, la chaleur et la sueur persistèrent au delà de la nuit. Le second et le troisième accès dévancèrent un peu : au début du quatrième, ligatures au bras gauche et à la cuisse droite, qui restèrent quarante minutes, le frisson et la chaleur faiblirent, la sueur manqua. Les deux jours d'après, la malade souffre d'une épigastralgie dont elle accuse les ligatures; le jour où l'accès doit reparaître, il n'y en a que les préludes ordinaires, les baillemens, la soif, l'affaissement :

un bon sommeil ne tarda pas. Cette fièvre se jugea par des sueurs nocturnes peu considérables qui cessèrent insensiblement.

Cette intermittente se distingue par la mobilité du type qui, de quotidien devient double-tierce, quarte en dernier lieu, par la nature toute morale de sa cause, par l'insuccès absolu du quinquina, malgré le bon état des premières voies, par la prompte efficacité de deux seules ligatures.

Fièvres intermittentes, insuccès des ligatures. — Une paysanne de vingt-huit ans, bilieuse, est atteinte, en été, d'une fièvre quarte que le quinquina fait cesser à deux reprises; cette fièvre reparaît sous la forme d'une double-tierce, pour redevenir quarte encore, accompagnée d'un grand mal de tête. Le trente Janvier, au premier instant de l'invasion paroxistique, ligatures au bras gauche et à la cuisse droite, serrées surtout au bras, jusqu'à gêner la circulation artérielle et supportées plus de demi-heure. Le frisson n'est que retardé, la chaleur et la sueur n'éprouvent pas de changement. Le deux Février, accès à la même heure, ligatures : le frisson marche malgré la constriction, le paroxisme se déroule avec même intensité. Le cinq, autre accès, même inutilité des ligatures ; le huit, la malade les refuse, les accès continuent. Des lavemens fébrifuges laudanisés les suppriment ; mais plus tard nouvelle récidive : eau de riz gommeuse, bouillons incrassans. La malade se soumet ensuite courageusement à des ligatures serrées aux quatre membres, pendant deux accès consécutifs. La congestion externe, quoique très-grande, ne mène point à amendement. Cette quarte guérit enfin par un régime doux et par le sulfate de quinine associé à l'opium.

Cette opération montre combien les soins diététiques contribuent à la solution des intermittentes les plus invétérées : elle montre aussi que, même appliquées avec persévérance et aux quatre membres, les ligatures peuvent n'avoir aucun succès.

On regrette alors d'avoir exposé le malade à des souffrances inutiles : c'est là l'inconvénient de ce moyen.

Une couturière de vingt-un ans, sanguine et de mœurs déréglées, entre à l'hôpital, en 1827, depuis cinq mois atteinte d'accès de fièvre ératique, jusqu'alors mal traités. Cette fièvre devint quarte et fut supprimée par le sulfate de quinine. La malade sortit et revint bientôt, amaigrie et n'ayant plus ses règles ; la fièvre quarte l'avait ressaisie. La langue était sèche et rugueuse, l'épigastre endolori et tendu : sangsues, cataplasmes et petit-lait. Lorsque les symtômes inflammatoires paraissent éteints, lavement avec le quinquina et le laudanum : l'abdomen se météorise en son entier, la fièvre ne cesse ; elle est vive. Saignée de deux-cent-cinquante grammes, quinze sangsues au dessus du pubis, lavement avec un décocté de racines de guimauve et de pavots. Le surlendemain, vingt autres sangsues, lavemens et petit-lait. Le pouls baisse et la peau se tempère les jours d'après ; nourriture légère. La fièvre ne tarde pas ensuite à reprendre sa forme accoutumée ; pendant trois fois, ligatures au bras gauche et à la cuisse droite, serrées au point de faire beaucoup souffrir. Les deux premières applications rendirent le stade du froid moins long et moins intense, mais l'accès reprit toute sa violence, lorsqu'on desserra les ligatures, la chaleur fut aussi sèche, la sueur aussi copieuse. La troisième application de ligatures n'eut pas d'effet ; la malade put à peine la supporter, dix minutes. Les humectans furent continués. Le dix-neuvième jour, quatre-vingt centigrammes de sulfate de quinine et cinq centigrammes d'opium en pilules : l'accès manque. Le vingt-septième jour, l'abdomen s'échauffe encore et se tend, la peau brûle, le pouls apetisse et prend de la fréquence : vingt sangsues à l'hypogastre, cataplasmes, bains, limonade et petit-lait. Le calme renait, mais le trente-septième jour, fort accès de fièvre : eau de gramen et de capillaire,

lavemens, alimentation ténue et végétale. Les accès continuent, toujours en quarte, et quelquefois accompagnés de mouvemens spasmodiques. Le cinquante-deuxième jour, soixante centigrammes de sulfate de quinine et cinq centigrammes d'opium ; les accès cessent. Un peu de diarrhée et de ténesme, de sensibilité et d'enflure sus-ombilicale s'ensuit, et ne dure pas. Le soixante-quatrième jour, la malade quitte l'hôpital, très-amaigrie, mais bien guérie et en voie de réparation.

Le génie inflammatoire de cette intermittente n'est pas douteux. Le quinquina porté dans les gros intestins rappelle la phlogose à peine éteinte. La fièvre dégénère en une synoque sthénique abdominale ; puis elle reprend sa première forme. Les ligatures ne réussissent pas, la malade ne peut même les endurer. Deux fois par la suite, après le traitement le plus sévère et le plus anti-phlogistique, on recourt au quinquina. Quoique associé à l'opium et à dose très-ordinaire, ce médicament ravive toujours la phlogose des entrailles. Il n'est toléré qu'après cinquante-deux jours de traitement à l'hôpital, après un temps beaucoup plus long, si l'on se reporte au commencement de la fièvre. On peut juger par là de l'opiniâtreté de ces pyrexies dont les racines sont dans une phlogose même sub-aiguë des viscères abdominaux, et de la susceptibilité de l'intestin. Il faut en ces cas exceptionnels, le préparer au fébrifuge.

Fin du tome premier.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Avignon, Imp. L. Aubanel. — 1848.

ŒUVRES

DE

MÉDECINE PRATIQUE.



OEUVRES

DE

MÉDECINE PRATIQUE,

PAR

CHAUFFARD,

ANCIEN MÉDECIN DE L'HÔPITAL, DES PRISONS ET DU LYCÉE D'AVIGNON,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, MEMBRE CORRESPONDANT
DES ACADÉMIES DE MÉDECINE DE PARIS, DE TURIN,
DE PHILADELPHIE ET DE MADRID.

Servandum id solum quod observatum est, vel ex observatione sequitur adeo evidenter, ut a nemine gnaro, et cordato dici possit, non sequi.

BOERHAAVE, ed. HALLER.



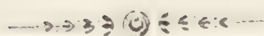
TOME SECOND.



A PARIS,
CHEZ J. B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 17.

1848

AVANT PROPOS.



Je ne prétends pas dogmatiser sur les fièvres, mais seulement les décrire et surtout enseigner le traitement.

Le temps et l'expérience ont fait leur œuvre dans mon esprit, et la simplicité menteuse des systêmes ne l'abuse plus.

De faux croyans sont devenus sceptiques. Combien n'ont abandonné les voies étroites de Broussais que pour tomber dans les vagues ténèbres où demeurent perdues aujourd'hui toutes les traditions médicales.

Je n'admets pas l'idée moderne sur les fièvres : elle part du doute en matière de doctrine, pour aboutir au doute en matière de traitement. Ce mot nouveau et déjà vieux de fièvre typhoïde sous lequel on réduit toute fièvre, ne couvre que faiblesses et incertitudes.

Il n'y a de belles descriptions et de déductions thérapeutiques fécondes, que vivifiées par les saines doctrines. De la sorte et en dehors des abstractions, on peut manifester les plus hautes vérités. Ces vérités, celui qui sait raconter une maladie les proclame, invinciblement confondues qu'elles sont avec les actes vitaux et comme révélées par les mouvemens et les tendances de cet organisme malade, sur lequel

planent des lois souveraines et conservatrices. C'était du reste la manière des Anciens, praticiens inspirés plutôt que philosophes sévères.

Je n'ai point tenté d'inutiles efforts pour établir une division complète des fièvres, efforts qui vont contre la nature des choses! Le nombre des formes fébriles est de soi indéfini et variable; les unes s'effacent et de nouvelles apparaissent. L'histoire de l'art en témoigne, tout praticien d'expérience et de mémoire l'a vu. Dans ce livre j'ai seulement voulu décrire les types que j'ai le plus communément observés, les fièvres qui se maintiennent et dominent comme fixes en quelque sorte et essentielles. J'ajouterai qu'elles ont paru sous une constitution médicale en général sthénique, et que dans ce pays l'air est vif, l'alimentation stimulante, l'esprit violent et passionné.

D'ailleurs, il est vrai de dire que certaines règles de traitement, et les plus importantes, gouvernent toutes les formes fébriles, de façon que l'on pourrait parler de la thérapeutique des fièvres, sans les décrire elles-mêmes. Je me suis surtout proposé d'étudier à fond ces questions de traitement.

OEUVRES

DE

MÉDECINE PRATIQUE.

ÉTUDES PRATIQUES SUR LES FIÈVRES.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA FIÈVRE INFLAMMATOIRE.

SYNOQUE SIMPLE, SANGUINE, NON PUTRIDE, FIÈVRE ARDENTE, ANGIOTÉNIQUE.



Les auteurs qui ont écrit sur la synoque, l'ont représentée comme une sorte d'orgasme sanguin, due à des causes qui portent sur l'ensemble de l'économie, sans atteindre les organes en détail. Cela est vrai souvent, mais ne l'est pas toujours. Il importe donc de s'assurer s'il y a des appareils lésés et quels sont ces appareils, pour ne pas laisser croître des fluxions, primitivement assez simples, et qui négligées, constitueraient des complications fâcheuses.

Avant que la synoque commence, Brown l'a remarqué, les sens sont quelquefois plus subtils, les mouvemens volontaires

et involontaires plus énergiques, les affections morales plus vives; c'est que le sang n'afflue aux organes qu'au point d'en activer la vitalité; un degré de plus et la scène change. Au rapport de Le Camus, « le troisième jour d'une fièvre aiguë, un jeune homme d'un esprit lourd raisonnait sur la fragilité de la vie, avec tant de bon sens qu'on l'aurait cru animé de l'esprit de Sénèque. »

Chez les hommes à large poitrine qui mangent beaucoup et digèrent vite, la fièvre snrvient très-forte, de sorte que si elle s'accompagne de quelque lésion viscérale, les symptômes particuliers de cette lésion se trouvent obscurcis. Au contraire, chez les sujets grêles et nerveux, les affections concomitantes se révèlent nettement. Les irritations de l'encéphale, des poumons, des entrailles, et de la vessie qui ne se convertissent pas en des inflammations bien arrêtées, suscitent la synoque de ces malades à tempérament nerveux. Les phlogoses de la peau, des systèmes fibreux et musculaire, du cœur et des gros vaisseaux, les congestions sanguines à la tête, au cou, à la poitrine, au ventre, compliquent ou concourent à produire la fièvre inflammatoire des hommes oisifs, riches en sucs, des femmes de la halle, des bouchers, boulangers, gens de peine. De là les formes variables, quoique identiques au fond, de cette maladie : car l'effervescence du sang ne saurait être la même à travers ces différences d'organisation, car les viscères qui se prennent n'ont pas une égale importance, une pareille étendue de sympathies, et leurs lésions n'atteignent pas toujours le même degré.

Les causes de cette maladie sont toutes stimulantes. D'action lente et soutenue comme l'étude, les veilles, les passions, elles produisent une fièvre quelquefois peu vive, mais opiniâtre. D'action prompte et presque instantanée comme la course, l'ivresse, l'insolation, elles suscitent le délire ou l'assoupisse-

ment, rendent le peau et les urines ardentes, le pouls élevé et hémorrhagique.

Au début d'une fièvre inflammatoire qui atteint une personne pléthorique, la tête s'alourdit, les oreilles tintent, les yeux prennent de l'éclat, la figure s'anime, la gorge rougit et s'embarrasse. Il s'y joint un sentiment de grande chaleur intérieure et l'oppression. L'haleine est brûlante, la respiration entrecoupée, le pouls fort, plein, fréquent, rebondissant, la peau chaude mais disposée à la moiteur, de couleur pourpre si ses capillaires sont injectés, les urines sont rares, troubles, briquetées : hémorrhagie nasale, quelquefois pulmonaire, ou bien chez les femmes et les hémorrhoïdaires par le vagin ou par l'anus. Quand il y a de la confusion dans les idées, de l'assoupissement, du délire ou du coma-vigil, les battemens des carotides et des temporales sont visiblement augmentés ; ceux du cœur le sont toujours, ils sont secs ou tumultueux.

Lorsque cette synoque se déclare sur des corps délicats, on observe moins d'élévation et de vîtesse dans le pouls, qui se fait souvent petit et dur, moins de dépôt dans les urines, moins d'accablement musculaire, mais aussi une chaleur mordicante de la peau, des aphtes et de la rougeur sur les bords de la langue qui se sèche, beaucoup d'inquiétude, d'insomnie et de malaise.

Synoques pures. — Un soldat, de vingt-trois ans, sanguin, entra à l'hôpital, le huit Juillet 1828 ; il souffrait de la tête, était très-accablé, frissonnait et se disait faible : le pouls cependant battait fort et donnait cent pulsations. La peau était d'un rose foncé et brillant, brûlante, mais moins sèche et moins rugueuse que dans les fièvres où elle est frappée de décoloration : œil injecté, langue limoneuse, animée sur les bords, oppression, toux sèche et sans douleur, ventre souple, déjec-

tions alvines bilieuses, urines claires et mal élaborées ; le malade reste couché sur le dos, apathique et sans désir. Après les deux premiers septénaires, son abattement, la teinte rosée de la peau, la dureté, la fréquence du pouls et l'ampleur de l'artère diminuèrent. J'avais pratiqué plusieurs saignées, la quatrième, le douzième jour, appliqué des sangsues, à plusieurs reprises, quinze chaque fois. De temps à autre, il survint des épistaxis peu considérables, le dernier, le vingt-unième jour, tous précédés d'un peu plus de somnolence. La langue qui se dépouilla de son enduit blanchâtre fut rouge et lisse ; elle s'humecta ensuite. Ce malade dont la convalescence commença, le vingt-quatrième jour, continua néanmoins jusqu'au trente-neuvième les lavemens, les fomentations et les boissons rafraîchissantes.

Un soldat du trente-septième régiment est porté, étouffant de chaleur, à l'hôpital, le pouls haut et à cent-quarante pulsations, la peau animée, les yeux éclatants. Il a soif, il urine peu, et son urine est jumenteuse, il suffoque, il est accablé, la tête et le ventre lui font mal. Malgré des saignées réitérées et des sangsues, le pouls, quoique plus mou et compressible quand on presse l'artère, conserve de l'ampleur et beaucoup de fréquence ; la peau qui ne se décolore pas, brûle toujours. Le malade reste assoupi, avec le regard étonné et des tintemens d'oreilles, mais sans délire ; avec la langue rouge, mais sans angoisses d'estomac ; il a quelques selles diarrhéiques. Le seizième jour, quoiqu'il ait fort maigri, la fièvre persiste encore avec une grande intensité. Plus tard, la tendance adynamique se prononce, la fièvre redouble, le soir, la face qui s'engorge devient livide, la déglutition mal aisée : vésicatoires aux cuisses et cinq décigrammes de quinine. Ces derniers symptômes diminuent ; éruption miliaire blanche, quand tout-à-coup nouvelle et forte agitation fébrile, pendant laquelle la langue

se gonfle, la respiration s'accélère, la peau s'enflamme : je saigne encore et ces accidens s'affaiblissent.

Vers le trente-neuvième jour, le malade qui n'avait vécu qu'avec des boissons douces et réfrigérantes, du lait coupé, commence à prendre des fruits cuits, des purées et petit à petit une nourriture plus substantielle. Il séjourne trois mois à l'hôpital.

Le sang qu'on lui tira fut toujours couenneux et la dernière saignée fut décisive. Dans le cours des synoques, lorsque les forces se soutiennent, la saignée est le vrai moyen d'arrêter les récrudescences. Une jeune femme, atteinte d'une fièvre ardente avec des redoublemens marqués, est saignée par de Haën, le cinquième jour : le dix-septième, après un affaiblissement considérable de tous les symptômes, elle retombe dans une fièvre non moins intense ; deux saignées, de nouveau suivies de soulagement. Le vingt-neuvième jour, *nova febris vehementissima oritur, in qua sanguis bis vena missus, æque magnam densam que habet quàm olim crustam :* bientôt après, résolution franche et complète.

Ces fiévreux avaient de la céphalalgie, de la stupeur, une demi somnolence, de l'étouffement, un peu de toux, la langue saburrhale, la peau ardente et colorée, la face vultueuse, le pouls dur et si fréquent que les saignées ne pouvaient le modérer. Ces symptômes, lorsqu'ils se relient à une prostration musculaire, en désaccord avec les autres formes de la fièvre, annoncent souvent une vive inflammation des organes circulatoires. Ainsi M. Récamier donne pour symptômes de cette fièvre, alors angioténique, les battemens tumultueux du cœur, la petitesse et la grande fréquence du pouls, la respiration difficile sans que la percussion et l'auscultation présentent de l'irrégularité dans la poitrine; Bertin une douleur et une sensation de brûlure dans le trajet de l'aorte, une telle violence dans ses pulsations qu'on la croirait anévrismatique. Frank a vu cette énergie de pulsations

s'étendre à toutes les artères de la tête, et contraster parfois avec les battemens du cœur, lesquels s'éloignent peu de leur régularité ordinaire.

La persistance indéfinie de la force et de la dureté du pouls caractérise cette synoque, d'après Van de Keère, de même que sa fréquence, selon Frank qui a pu compter cent-quatre-vingt-dix-huit pulsations par minute. Le pouls m'a toujours paru très-rapide, mais tantôt dur et élevé, tantôt petit : cette différence dépendait des variétés de l'organisation. Ainsi, il était large et vibrant même au moment de la mort dans les hommes charnus, serré dans les hommes secs et nerveux.

La décoloration de la peau, si grande que celle-ci en devient transparente, et la vîtesse coëxistante du pouls s'observent quelquefois. Le sang n'arrive plus à la périphérie, le cœur tombe dans un état non interrompu de contractions inégales, de souffrance, d'anxiété. Cette pâleur dont la sixième observation de Bertin fournit un exemple, se montre dès le début, dans les jeunes sujets. On la retrouve dans les derniers temps des fièvres qui, au commencement ayant enflammé la peau, épuisent le malade et finissent par le détruire. La synoque angioténique qui, de prime abord, rougit et surexcite douloureusement la peau, qui la rend scarlatineuse, ardente, et qui fait se détacher l'épiderme par bandes, s'attaque aux individus pléthoriques.

A ces formes assez variées, quoique liées par des caractères communs, se joignent des douleurs profondes dans tout le corps, absorbées souvent par des douleurs précordiales ; des sincopes, des palpitations, de l'abattement, de l'angoisse, la gêne des mouvemens, et quelquefois des tâches livides à la nuque, au dos, aux flancs, en dedans des membres, sur le trajet des gros vaisseaux. Ces taches se recouvrent de phlyctènes, pleines de sérosité roussâtre, qui en se déchirant, laissent à nud une

peau granulée et d'un rouge obscur. Je les ai rencontrées, avec des plaques de capillaires variqueux et bleuâtres sur le tronc, les bras, le cou et le visage d'un homme gros et sanguin qui, après deux mois de lutte, succomba avec d'énormes et actifs gonflemens des paupières, du front, des oreilles, du menton et de la poitrine. Il défaillait souvent. L'aorte, les sous-clavières, les carotides étaient écarlates.

Lorsques les veines s'enflamment, on observe en outre un affaiblissement plus grave des sens et de l'intellect; la peau se décolore davantage et s'infiltre. Ceci dépend du défaut d'absorption veineuse, défaut inséparable de toute lésion phlegmasique ou mécanique des veines.

Les saignées répétées et à de courts intervalles, les sangsues, les ventouses scarifiées, les délayans se recommandent d'eux-mêmes. Bertin doit deux guérisons à cette vigueur de traitement. Lorsque le génie de l'air imprime à toutes les maladies régnantes un caractère sthénique, cette synoque aiguë peut être épidémique ou endémique.

Au printemps de 1843, des fièvres inflammatoires par lesquelles se traduisaient des pneumonies obscures, sans toux et sans expcctoration sanguinolente, sévissent à Morières; on en meurt en quelques jours, avec la respiration précipitée, le pouls à cent-cinquante pulsations, la peau ardente. Je fais exhumer le cadavre d'un cultivateur que j'avais vu l'avant-veille. Les traces d'artérite dominaient.

Elles sont souvent très-considérables. Une femme meurt en huit jours, d'une fièvre inflammatoire; M. Bouillaud rencontre des fongosités sur la valvule tricuspide, des ulcérations sur l'aorte et ses valvules. Les cadavres du général Foy et du professeur Chaussier ont aussi présenté de nombreuses ulcérations dans l'aorte. Reil, Schmuk, Marcus et Mills rapportent des faits semblables.

Un soldat venant d'Afrique, entre à l'hôpital le vingt-huit Octobre 1845, et meurt le treize Novembre, son pouls n'ayant pas discontinué de battre avec une grande vitesse, son visage et son corps d'être rouges, luisants, vivement congestionnés. L'épiderme s'enlève sur le cadavre, comme si un vésicatoire eût recouvert toute la peau, et celle-ci qui, au dessous, conserve un aspect rosé, ternit assez tard. Le péricarde contenait de la sérosité sanguinolente, le ventricule gauche du cœur était friable, la membrane interne de l'aorte, des artères carotide, brachiale, fémorale, se déchirait facilement, était épaissie et de couleur lie de vin.

Les premières voies s'affectent souvent, dans la synoque, surtout aux approches de la puberté. Les jeunes filles tombent alors dans une pyrexie plus ou moins aiguë, à paroxismes nocturnes, avec une grande altératian et beaucoup de sécheresse, de chaleur à la peau. Elles crachotent des matières blanches, filantes, aqueuses; tourmentées sans relâche par cette sputation, on les voit maigrir et se décolorer; la nuit, elles ont des visions effrayantes et se réveillent en sursaut. La mélancolie, les désirs de solitude, les goûts bizarres s'emparent de leur esprit. Cette synoque dépend d'un défaut d'équilibre entre le sang et les divers organes; ce fluide a besoin d'une voie d'évacuation, et la crise mensuelle se fait attendre. Au reste, dans cette disposition les poumons, le cerveau, la matrice s'offensent aussi fréquemment que le tube digestif avec son vaste département, avec ses muqueuses si irritables et toujours si sollicitées.

Au premier temps de leur cachexie séminale, les petits garçons ne sont pas à l'abri d'une maladie analogue. Ils prennent une langue rouge, une peau brûlante, les yeux brillants, et leur corps grandit outre mesure. Leur fièvre aussi est de longue durée, et une diète trop sévère la prolonge quelquefois.

Quoique le pouls reste vif et la peau sans moiteur, passé les premiers septénaires, recommençons à nourrir ces jeunes sujets. Il y aurait du danger à ne pas le faire. Hippocrate l'avait compris, et Prosper Martian, son commentateur, s'élève contre l'abus de la diète dans les maladies aiguës.

Synoques qui se prolongent par le fait de l'abstinence. —La fille d'un menuisier, âgée de treize ans, avait dépassé le quatorzième jour d'une synoque ; le pouls était de cent pulsations, la nuit ; une petite sueur survenait, le matin. Cette enfant dormait mal, toussait un peu, se plaignait d'astriction au gosier et de migraine. L'œil était terne et cerné, la langue limoneuse, rouge aux bords et à la pointe ; il y avait de l'altération, de la chaleur à la peau, une grande pâleur, de la sensibilité à l'épigastre, par fois du météorisme et de la diarrhée ; les urines étaient claires. On avait suivi un traitement doux et antiphlogistique, j'eus garde d'en changer. Cependant la malade, continuant de maigrir et de se décolorer, perdant ses forces, parlant à peine, ne remuant pas dans son lit, usa, mais sans succès, de l'huile de ricin, de la magnésie, de la teinture aqueuse d'ipécacuanha. Je lui fis prendre alors, quoique la fréquence du pouls et la chaleur de la peau persistassent, du lait d'ânesse, des purées, des fruits en compote. Ses forces bien épuisées se relevèrent insensiblement ; elle commença à se mettre sur son séant et à manger, après deux mois de maladie, et vers la fin du quatrième, ses membres qui étaient si décharnés se remplirent un peu et son pouls ne donna plus que quatre-vingt pulsations. C'est aujourd'hui une robuste mère de famille, que le refus de toute alimentation eut laissé périr.

La fille d'un marchand de vin, âgée de huit ans, était inquiète, couchée sur le dos, avec la langue rouge, la bouche sèche, la figure amaigrie, la respiration précipitée : des sangsues à l'épigastre, les délayans et les fomentations émollientes ne

lui avaient pas été épargnées. Vers le quinzième jour, la langue avait pâli ; mais le pouls ne cessait d'être fréquent, la peau chaude, comme terreuse ; il y avait de l'insomnie qui alternait avec un assoupissement comateux ; le ventre se ballonnait. Le vingt-deuxième jour, la face était tirée et l'œil éteint, un mouvement de consomption desséchait la petite malade ; elle était sans désir, ni volonté, pourtant colère, revêche, craignait le bruit et la lumière, suçait à peine, quelques tranches d'orange. On essaya néanmoins de la nourrir avec des crêmes d'avenat, avec du lait coupé qui, ayant été vomi en caillots, fut supprimé. Des cerises et des poires cuites, de la gelée de pomme, des cuillerées de bouillon, des biscuits trempés dans de l'eau de groseille, des purées de diverses sortes, tels furent les alimens qu'on donna jusqu'au quarantième jour. Ils prévinrent, quoique reçus avec indifférence, un plus grand appauvrissement des forces, la désorganisation chronique des premières voies, et très-probablement une mort inévitable sans ce changement de régime.

La fille d'un ouvrier en soie, âgée de treize ans et épuisée de travail, tomba peu-à-peu dans une langueur fébrile, qui prit ensuite tous les caractères de la synoque. Elle souffrait de la tête et de l'estomac, crachotait des matières blanchâtres et écumeuses, avait la langue jaune et sablée de points rouges, évacuait et pissait peu. Les paroxismes quotidiens de sa fièvre se terminaient bien des fois, dans la nuit, par de la sueur. L'insomnie tourmentait encore cette enfant qui, plus tard, passa de l'inquiétude dans une grande apathie, dans un véritable affaissement cérébral, et maigrit beaucoup. Alors, malgré la persistance de la fièvre, de l'anorexie, on essaya de la nourrir avec de la gelée et d'autres substances douces, muqueuses, sucrées ou acidules, et on réussit par là à prévenir l'entière dégradation de ses organes. Il lui arrivait parfois de vomir ce

qu'elle avait pris ; d'autres jours, c'était une oppression qui se terminait par des crachats critiques : mais enfin la vitesse du pouls et la sécheresse de la peau s'atténuèrent insensiblement, et les autres symptômes de cette synoque disparurent.

J'avais déjà rencontré, en 1819, un enfant avec les joues caves, les yeux saillans par excès de maigreur, couché sur le dos, assoupi, ne parlant plus, respirant à peine, le pouls d'une vitesse à n'en pouvoir compter les pulsations. On l'exténuait par la diète, malgré cinquante jours de maladie. Il fut six mois à reprendre des chairs, comme un autre enfant de sept ans, que sa mère voulait faire périr lentement et par une inanition mesurée. Lorsque ce crime fut découvert, on amena ce dernier enfant à l'hôpital : il était horriblement décharné ; à une hectique continue se joignait la rougeur de la langue, le teint jaune, le ventre météorisé, la diarrhée. Le premier effet de la nourriture qu'on donna, fut de réveiller les forces et l'enjouement. « Cela dépend, dit Cailliot, de la réaction nerveuse de l'estomac sur les autres systèmes, puisqu'il ne peut y avoir encore de réparation réelle. »

Le dix-sept Juillet 1832, j'allai voir une fille de dix ans, qui gisait sur un grabat, dans les combles d'une maison ; elle y périssait de fièvre et d'inanition. Ses joues étaient creuses, ses traits tirés, l'œil était éteint, la langue sèche, rugueuse, avec des fissures, la peau chande, le pouls vif et petit. Immobile, assoupie, étendue sur le dos, elle ne manifestait son existence que par des grincemens de dents et par de légers cris de colère ; on ne pouvait l'entendre, tant sa voix était cassée ; elle ne se vidait pas, urinait peu, et son urine était louche. Je la fis transporter à l'hôpital. Cette stupeur, son amaigrissement, la décoloration de la peau, la lenteur avec laquelle s'étaient établis ces symptômes, et ce que je découvris de la misère de cette famille ne laissaient pas de doute sur la vraie cause de cette

fièvre. C'était la faim non satisfaite ou apaisée à longs intervalles et irrégulièrement. Il n'y avait donc qu'une indication à remplir. Cette fille fut placée dans des draps souples, on l'abreuva, les deux premiers jours, avec une infusion de fleurs de bouillon blanc, chargée de sirop de guimauve, qu'il fallut bientôt couper avec du petit-lait ; je permis ensuite de la purée de lentille ou du riz passé ; au huitième jour, du lait tantôt pur, tautôt altéré d'eau d'orge, des biscuits, de la gelée de groseille; au douzième, des pannées au bouillon, des œufs frais, puis le quart de portion. A mesure que cette malade reprit des alimens, son esprit s'éclaircit, son œil s'anima, la défécation se fit, les urines coulèrent. Dès qu'elle fut assez forte pour supporter le poids d'un cataplasme, il fut appliqué sur le ventre, dans le but de calmer la phlogose des premières voies et d'adoucir la peau. Lorsqu'elle sortit de l'hôpital, elle avait la langue humide, la peau fraiche, le pouls lent et mollet, commençait à engraisser et montrait de l'intelligence. Je l'avais crue hébêtée ; c'est qu'elle était atteinte de ce coma, de cette apoplexie par inanition, dont parlent les anciens auteurs, que l'on rencontre sur des sujets épuisés et qui dépend de l'affaiblissement de l'impulsion circulatoire.

Un négociant, âgé de vingt-six ans, délicat, à poitrine irritable, à passions vives, après des revers de commerce, maigrit, prend la fièvre, tousse quelquefois : puis un paroxisme régulier s'établit, chaque soir, et se termine par des sueurs nocturnes. La diète et les boissons tempérantes ne l'arrêtant point, sulfate de quinine en pilules et en lavement. L'accès devient plus obscur, sans frissons réguliers, mais persiste; il s'y joint une fébricule continue et du dégoût. On essaye des clystères huileux et laxatifs, plus tard du sous-carbonate de fer, incorporé dans de l'extrait de quinquina; c'est en vain : deux mois passent. La fièvre et la sévérité de l'abstinence ré-

duisent ce pauvre malade à une émaciation profonde, comme d'un phthisique ; et on n'ose cependant lui permettre des alimens, tant sa peau est chaude, sèche, terreuse, son pouls petit et fréquent, son urine rare et sédimenteuse. Il avait l'œil éteint, la figure morne, la voix tremblotante, la langue sale et rouge sur ses bords, la bouche brûlante et remplie d'une viscosité épaisse, il rejetait des phlegmes semblables au blanc d'œuf demi-cuit, altérés d'un sang noir, décomposé ; une petite diarrhée l'épuisait encore.

Les médecins de ce jeune homme, se rappelant alors un ancien rétrécissement de l'urètre, lui plaçaient des bougies et se proposaient de cautériser le canal. Appelé, j'accusai de l'opiniatreté de cette fièvre l'éréthisme des tissus ainsi desséchés par l'abstinence et la réaction de l'estomac sur ses propres parois. Je conseillai trois purées au gras, un bouillon de veau et de tortue, des pilules de thridace, des bains gélatineux, une embrocation et un cataplasme anodin sur l'épigastre. Quatre jours après ce changement de régime, la sécrétion sanguinolente et muqueuse du palais avait cessé, la langue était moins épaisse, moins saburrhale, et son limbe dérougissait, l'œil reprenait de la vie, le pouls perdait sa fréquence et la peau sa chaleur. Successivement et pourtant assez vîte, il fallut permettre du chocolat, des côtelettes, de la volaille ; puis quatre repas par jour, outre les bouillons de tortue. Loin d'augmenter, la petite diarrhée fut la première à disparaitre, et il y avait un tel besoin de réparation que le malade resta dix jours, sans pousser une selle, quoique se nourrissant bien. Cette hectique continue, à redoublemens périodiques, qui le détruisait à vue d'œil, d'abord provoquée par des peines d'esprit, dépendit ensuite de l'abus de la diète, à ce point qu'une succulente alimentation en fut le seul remède. Dès le cinquième jour, le malade suspendit la thridace ; au douzième bain, il s'arrêta ; au vingtième bouillon de tortue, il n'en eut plus besoin.

Il sortit de son lit où il s'exténuait, et promena dans sa chambre, le dix-neuvième jour ; il reprit ses affaires, le quarantième.

Une demoiselle d'Orange, arrivait au vingt-cinquième jour d'une fièvre inflammatoire, avec des aphtes ulcérés dans la bouche et une sécrétion pseudo-membraneuse sur les gencives : épuisée, amaigrie, elle avait la peau sèche, le pouls vif et petit, la figure inquiète et tirée, le ventre météorisé, un paroxisme, chaque soir, avec éructation et vomissemens verdâtres. On présumait qu'il fallait nourrir cette malade, et on essayait un peu de lait d'ânesse, coupé d'eau et de sucre. Je proposai immédiatement une purée au bouillon; le vomissement manqua et le paroxisme fut moins intense. Le lendemain, deux purées et des pruneaux ; les jours d'après, les alimens furent augmentés. La fébricule et une toux stomacale cessèrent, les petites plaies de la bouche se cicatrisèrent. Des bains entiers, la cautérisation des aphtes et des gencives y contribuèrent sans doute, mais ces moyens auraient été infructueux, si on eut insisté sur la diète.

Dans la même ville, il y avait dix ans que sur une autre fille chlorotique, tombant dans le marasme, dévorée sourdement par une synoque ancienne, je n'eus qu'à conseiller une bonne alimentation.

Le lait, les soupes, les œufs et le jus de rôti commencèrent la cure tandis que la diète perpétuait le mal et préparait la mort. Cette cure fut simple et prompte, et sembla tenir du prodige. C'était en quelque sorte dire à la malade : *Surge et ambula. Surrexit.*

On apporta à l'hospice de Varsovie une femme de cinquante ans, que la disette avait réduite au marasme ; elle avait des accès de fièvre lente, et se mourait. Elle guérit par le seul secours d'une nourriture succulente. M. Caffort médecin de Nar-

bonne, étant décharné par la diète, ne passa aussi d'un état désespéré à un prompt rétablissement que par un pareil changement de régime.

Au reste, d'après de nombreuses expériences que M. Gendrin a faites sur les animaux, la muqueuse gastro-intestinale qui s'injecte par suite d'une abstinence trop prolongée, reprend son état naturel, quand on redonne de la nourriture. « Lorsque l'estomac a été long-temps vide, remarque M. Martinet, les vaisseaux lymphatiques attaquent la substance de ce viscère, lui enlèvent des molécules et tendent à le détruire. » Dumas l'avait déjà dit, en sa Physiologie. Dans des animaux qu'il laissa mourir de faim, la surface interne des organes digestifs était attaquée par les absorbans, lesquels s'y montraient à découvert.

La synoque peut changer de nature, soit qu'elle se convertisse en une autre fièvre, soit que les phlegmasies dont elle se complique s'étendent et que la masse humorale s'altère.

La stupeur, le coucher en supination, les déjections involontaires et puantes, la chaleur âcre de la peau, la sécheresse de la bouche, la noirceur de la langue se manifestent, quand la fièvre inflammatoire passe à l'état de fièvre putride. Le délire, le serrement des mâchoires, la fixité du regard, le branlement de tête, les soubresauts des tendons annoncent que la synoque dégénère en fièvre cérébrale. Si c'est le système artériel ou veineux qui concentre sur lui tout le travail morbide, la violence de la fièvre, des étouffemens, des palpitations dure jusqu'à la mort. L'expuition de sang, la dyspnée, l'intensité de la toux, la matité du thorax, la sueur et l'engorgement de la face montrent que cette fièvre s'est changée en fluxion de poitrine, la douleur de l'hypochondre droit et l'ictère en phlegmon du foie, un redoublement quotidien, bien tranché, tel que l'ont observé Selle et Grimaud, en fièvre rémittente.

Toutes sortes d'inflammations, si leurs caractères spéciaux tardent, peuvent susciter les symptômes de la fièvre inflammatoire, *quæ omnium aliorum morborum, præcipuè verò inflammationis comes est.* Hip. Schacht en concluait qu'elles émanaient d'abord d'une lésion générale, et de Moor disait : *Inflammatio habet comitem febrem et sanguinis dispositionem inflammatoriam.* Aussi Nietzki estime que les phlegmasies de quelque importance sont des fièvres inflammatoires de telle ou telle partie. Aussi Forestus et Selle ne distinguent pas la synoque aiguë de la fièvre symptomatique qui précède beaucoup d'affections locales. Cette opinion ne manque pas de justesse et importe surtout au point de vue pratique. Combien de péripneumonies par exemple naissent réellement de la synoque ; n'existant pas d'abord, ou invisibles, puis commençant ou soupçonnées, enfin s'établissant et reconnues, mais toujours obscures et manquant de plusieurs symptômes essentiels. C'est que l'ébullition inflammatoire de toute l'économie est le fait capital, et que la pneumonie, pour en être la solution souvent funeste, n'en est pas moins un fait secondaire, surtout dans l'ordre de succession.

Synoque péripneumonique.. — Un officier en retraite qui bâtissait une maison, court jusqu'à Villeneuve et en revient, baigné de sueur. Il est saisi de frissons, puis de fièvre avec injection de la face, pouls large et élevé, douleur lombaire. Je propose une saignée que ses soixante ans font refuser ; sangsues au bas des reins, autour d'une vieille cicatrice, petit-lait, tisane de veau, d'orge et de gramen. La fréquence du pouls ne se modère pas et continue sans aucune rémission. Les urines deviennent rares et le malade souffre quand il les rend : cataplasme sur l'hypogastre. Le septième jour, petite douleur au côté gauche de la poitrine, oppression ; sangsues, fomentations adoucissantes : le lendemain, parole entrecoupée, plain-

tive, expectoration sanguinolente, pouls toujours plein ; nouvelle application de sangsues, loochs, tisane pectorale miellée. Le soir, ces symptômes s'aggravent encore et le thorax manque de sonoréité ; vésicatoires aux bras : le neuvième jour, respiration sanglotante ; vésicatoire au côté gauche. Cet homme meurt dans l'après-midi, sans avoir perdu connaissance, quoique haletant et presque asphyxié.

La saignée, et redoublée, en tempérant l'ébullition du sang et l'ardeur de la fièvre, aurait sans doute empêché le poumon d'abord de s'enflammer, ensuite de se désorganiser.

Synoques suivies d'angine et d'otite. — Durant huit jours, une fille de vingt ans présente le pouls accéléré, la peau brûlante, l'urine sédimenteuse, du dégout, de l'insomnie. Si elle s'assoupit, c'est pour peu de temps, avec des tressaillemens et des rêves. Elle tousse et suffoque parfois, le gosier lui cuit, quand tout-à-coup, malgré une saignée, malgré les délayans, les amygdales enflent. Vingt sangsues font avorter l'inflammation de l'une d'elles, mais l'autre ne cesse de se tuméfier et crève. Il en sort du pus et la guérison s'ensuit.

Un savoyard entre à l'hôpital avec le pouls dur, élevé et fréquent. Les carotides et les temporales battent fort, la face se colore ; hémicranie droite, délire la nuit, peau chaude, urines troubles. Le malade qui éprouve du prurit à l'oreille, se soulage, en l'appuyant sur son coussin : aussi reste-t-il couché sur le même côté. On le saigne, on lui applique des sangsues au pli des bras, aux malléoles. Le septième jour, l'oreille externe devient subitement rouge et tendue ; un écoulement qui se déclare ensuite, fait crise.

Si on méconnait la nature sthénique de ces synoques, on peut nuire beaucoup et directement.

Fièvre inflammatoire qui s'aggrave par les toniques. — L'imprimeur de cet ouvrage, âgé de quarante ans, lymphatique

et sanguin, prend mal dans l'été, après de grandes fatigues de corps et d'esprit. La luette et ses piliers rougissent ; sangsues au cou et diète. Du délire nocturne se déclare, l'urine apparait dense et brune, le pouls serré, dur, profond, inégal. Ces symptômes, et les causes de la fièvre et l'action de la chaleur *prétendues affaiblissantes* font donner du vin d'Alicante et de la décoction de quinquina par cuillerées. La tête s'échauffe, le malade parle beaucoup et pisse peu. On insiste cependant, on essaye le camphre et le musc, malgré des paroxismes qui se terminent par une sueur épaisse et qui sont caractérisés par des quintes de toux, de la dyspnée, par l'exaltation des idées, les yeux saillants, l'irrégularité, la raideur et la petitessse du pouls. La figure jaunit et gonfle, la langue noircit à son milieu, rougit sur les bords, l'abdomen se météorise, les selles deviennent rares, sèches et brûlantes, les urines plus sombres et plus bourbeuses, l'expectoration amène des caillots de sang décomposé, une épistaxis ne peut se décider, le bras gauche et la main s'œdématient. On m'appelle en consultation ; je fais mettre, quoique au dix-septième jour, vingt sangsues sur la poitrine. Les piqûres saignent, toute la nuit, sous des cataplasmes, et affaiblissent le redoublement. Le lendemain, moins d'angoisses et d'abattement ; saignée, réitérée le soir, petit-lait, infusion de violettes gommée, looch blanc : par ce changement de méthode, les symptômes diminuent chaque jour et la résorption de l'œdème avance. Aussi les boissons et les applications anti-phlogistiques sont-elles poursuivies jusqu'à la convalescence.

Cette synoque était aiguë, mais simple. Ses antécédens et quelques désordres sympathiques font penser à une sorte d'énervation vitale, à la conversion de cette fièvre en une fièvre putride. On l'appréhende surtout à cause du *tempérament lymphatique* du malade, comme si un homme d'une constitution où le sang

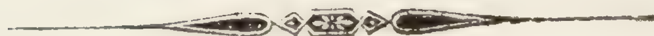
abonde et vivant dans l'aisance, n'était pas au contraire disposé aux affections sthéniques. Avec ces idées inexactes, les causes de la fièvre sont jugées débilitantes ; de là ce traitement primitif, en désaccord avec l'indication et dans lequel on s'obstine. Les accidens s'aggravent ; heureusement les moyens qu'il fallait employer au début, viennent à temps. Dans des circonstances semblables, déjà Schroeder avait retiré de grands avantages de la saignée même très-tardivement administrée. A y recourir, que ce soit avec hardiesse ; car souvent de faibles saignées ne paraissent que précipiter le mouvement du sang vers l'appareil qui est menacé. *Si primùm parcâ manu sanguis mittatur*, dit Rivière, *ille magis exagitatus*, *nec sufficienti quantitate eductus*, *vehementius in partem irruit.*

Le traitement, de l'avis de tous, doit être anti-phlogistique, et la bénignité de la synoque n'est souvent si grande, selon De Haën, qu'à cause des bons et rapides effets de la saignée et des delayans. Seulement, après avoir ouvert la veine, ayons soin, à l'aide des sangsues, des ventouses, des scarifications et des topiques émolliens, d'affaiblir les congestions viscérales, s'il s'en révèle. Interdisons le bouillon à nos malades, ne recommençons à les nourrir qu'avec des tisanes de poulet, d'orge, de gruau ou de riz épaissies, et rappelons-nous que cette méthode si simple de traiter la synoque ne souffre l'association d'aucun moyen stimulant ou perturbateur, à moins de grandes complications qui altèrent la nature de cette maladie.

Wilson Philip et Hastings, d'après des expériences qu'ils ont poursuivies dans les dernières limites du système sanguin, prétendent que la fièvre inflammatoire procède de l'affaiblissement des vaisseaux capillaires. Ils conseillent, avec Pridgin Teale, des stimulans, réunis toutefois à la saignée qui diminue la *force d'impulsion* du sang. Et oui, sans doute, les capillaires sont dilatés outre mesure par le sang qui les presse, les engorge, les déchire,

et sont par conséquent débilités : mais est-ce là que réside le mal, est-ce là ce qui engendre l'indication et motive le remède? Quelle faiblesse de conclure de ce qui se découvre dans la membrane interdigitale irritée d'une grenouille, examinée au microscope et soumise à l'action d'un astringent, à ce qui se passe dans la synoque, l'otite, la pneumonie. Fomentez un énorme furoncle avec du vin chaud, joignez la saignée à cette application, examinez ensuite s'il diminue.

Dans toute fièvre, il se fait un état nouveau qui est régi par des causes générales ou particulières, qui poursuit sa marche et a sa durée propre, qui domine souvent les phlegmasies, et auquel ces petites expériences ne sauraient s'appliquer. Il y a, dans toute phlegmasie, outre l'engorgement des capillaires et l'accumulation sanguine et lymphatique, l'aiguillon inflammatoire. Ce centre de douleur, accidentel mais puissant, usurpe l'attention de la vie, et de lui rayonnent des élancemens sympathiques en foule, sous l'action desquels le cœur semble battre et le cerveau sentir.



CHAPITRE SECOND.

DE LA FIÈVRE BILIEUSE.

SYNOQUE BILIEUSE, FIÈVRE GASTRIQUE, MÉNINGO-GASTRIQUE.



La fièvre bilieuse, que Baillou appelle gastrique et Pinel méningo-gastrique, s'accompagne souvent d'une phlogose des premières voies médiocre, et qui cède facilement au traitement. « Les artères qui rampent dans l'intérieur des intestins s'injectent alors, dit Prost; l'état où elles passent est le plus voisin de celui où l'inflammation a lieu. « D'autres fois, cette fièvre est plus sérieuse, elle réagit sur le cerveau, suscite des lésions par contre-coup, tend à dégénérer et ne se résout qu'avec lenteur. Si elle engendre des symptômes de débilité, cela s'explique par l'état de l'atmosphère, les habitudes morales des sujets et les autres particularités de ce genre, qui en ont précédé l'invasion.

Les fièvres bilieuses les plus simples sont sporadiques et succèdent à un excès de table, à l'abus des fruits, au refroidissement, à l'insolation; elles se résolvent quelquefois en un choléra de peu de durée.

Les causes des fièvres bilieuses graves affaiblissent le ton général de l'économie, abattent les forces digestives et produisent bientôt un embarras saburrhal qui accroît le désordre et crée des difficultés dans le traitement. Le système nerveux souffre et s'affecte, les intestins grêles s'engorgent et s'enflamment. Ces

fièvres endémiques, l'automne, dans les sites humides ou le voisinage des marais, l'été, dans l'enceinte des villes mal percées, se déclarent sporadiquement dans les lieux secs, élevés, bien ouverts. Elles deviennent épidémiques parmi les masses d'hommes en proie à la misère ou à des passions énervantes; ces fièvres sont alors de si grande affinité avec la fièvre putride, que leurs symptômes primitifs se confondent bientôt avec les symptômes de celle-ci.

La fièvre bilieuse s'annonce par une ardeur d'estomac incommode, et que le travail de la digestion augmente. Plus tard, la bouche se sèche, la peau s'échauffe; des bouffées de fièvre, de l'altération, des flatuosités se manifestent. Des frissons, des lassitudes spontanées et du dégoût surviennent ensuite. C'est la fin des prodromes et le signal de la fièvre. La tête s'alourdit, la peau se fait brûlante, le pouls dur et fréquent, la bouche amère ou pâteuse, la langue se couvre d'un enduit sale ou bronzé, ses bords et sa pointe rougissent. Le malade a l'épigastre tendu, des nausées, des vomissemens, des rapports, l'haleine et les sueurs aigres; il ne veut boire que de l'eau froide ou de la limonade. Si malgré sa répugnance il mange ou boit du vin, si on l'émétise hors de propos, l'estomac se contracte par convulsions violentes et rapprochées, et des accidens cholériques succèdent; hoquet, palpitations, syncopes, délire, petitesse du pouls, refroidissement glacial des extrémités. Lorsque la fièvre bilieuse s'aggrave d'elle-même, l'endolorissement de l'épigastre, les angoisses précordiales, des vomituritions ou des vomissemens noirs, verts, azurés, oléagineux, augmentent et se compliquent de tournoiement de tête, d'obscurcissement des yeux, de soubresauts dans les tendons, d'urines louches et involontaires, de diarrhée puante. Si ces phénomènes fâcheux se prolongent et montent encore, les entrailles s'affectent dans leurs profondeurs et la fièvre bilieuse passe à l'état de fièvre putride.

Continue ou rémittente, la fièvre bilieuse se termine en deux ou trois septénaires, peu-à-peu, par l'atténuation successive de ses symptômes et sans crise apparente. Les sueurs, les saignemens de nez la jugent quelquefois assez vite et au grand jour ; le dépôt dans les urines et la diarrhée plus rarement et moins nettement. Ce sont des crises imparfaites. Lorsque l'hémorrhagie nasale ne suffit, le médecin doit y suppléer ; s'il y manque, la fièvre ne décroît pas. Quand la diarrhée ne fait pas crise, la fièvre bilieuse, loin de cesser avec les évacuations, ne se termine que plus tard, et l'art ne doit pas les favoriser. C'est une témérité que de purger en de telles circonstances. Les bons observateurs l'ont senti, quoique cette pratique fût en faveur avant l'épidémie de Lausanne.

Si les frissons initiaux sont longs et violents, s'ils sont suivis d'une grande prostration musculaire, si les membres en sont brisés, courbaturés, la fièvre sera proportionnée à ces rudes débuts.

La jaunisse des yeux, des lèvres et des ailes du nez en annonce aussi la gravité ; de même l'enduit épais et sec de la langue. Lorsque celle-ci se gerce, s'encroûte, lorsque sa couleur d'un jaune obscur, pointillé de rouge, rembrunit, la fièvre bilieuse s'aggrave ; surtout si les yeux brillent et larmoient, s'il s'y joint l'ardeur de la peau, la dureté du pouls, l'opacité de l'urine, l'insomnie, un demi-délire.

Certaines causes de la fièvre gastrique qui dérangent avec lenteur et bien à l'avance les digestions et la sécrétion biliaire, suscitent plus particulièrement un embarras saburrhal. Celui-ci se décèle notamment par l'aigreur de l'haleine, par des renvois nidoreux, par la bouche pâteuse, l'enduit limoneux de la langue. Il n'indique pas toujours les évacuans, puisqu'il se lie quelquefois à une turgescence inflammatoire. Aussi quand on les donne à contre-temps, la langue se dessèche et noircit. La sensibilité

de l'épigastre, la chaleur de la peau et la vitesse du pouls augmentent.

La fièvre gastrique qui ne se résout pas dégénère en fièvre lente : la langue, lisse alors, se couvre souvent de fissures et d'aphtes qui se reproduisent, la peau chaude, rude et terreuse se décolore, les urines déposent un sédiment louche et coulent peu, les vomituritions deviennent incessantes, les déjections diarrhéiques, souvent avec épreintes et sans profit pour le malade.

Lorsque la fièvre bilieuse finit mal, soit en raison de sa propre nature, soit sous un traitement inopportun et dans sa période d'acuité, on rencontre des traces de congestion sanguine dans l'estomac, le duodénum et les intestins grèles. Dans quelques cas rares où la nature de la fièvre est défigurée par des lésions chroniques, il y a des suppurations sous-péritonéales et des ramollissemens dans le grand cul-de-sac de l'estomac : le foie s'est trouvé tantôt le siége d'un abcès énorme, tantôt dur et ratatiné. Charles Lepois a vu une bilieuse continue provoquée par l'inflammation de cet organe, et deux fois M. Andral l'a montré suppuré. Une fois, en coupant le foie par tranches, j'en exprimai quantité de gouttelettes sanieuses. Lors de choléras sporadiques, mais mortels, j'ai découvert dans l'estomac et les entrailles des ramollissemens avec des lividités ou avec des taches noires et grises, marques de sphacèle, avec beaucoup de fluides biliaires.

On peut encore mourir de la fièvre bilieuse, inopinément, par l'excès de la fluxion viscérale concomitante ou par hémorrhagie, sans qu'il se soit développé de complication ataxique.

La fièvre bilieuse, quoique plus bénigne que la fièvre putride, atteint donc quelquefois un tel degré d'intensité, que mort s'ensuit.

Fièvres bilieuses mortelles. — Un fusilier entre à l'hôpital, le

vingt-un Juillet 1828, souffrant de la tête et d'insomnie; la bouche était amère, il avait des nausées, grande soif, l'épigastre douloureux, l'urine rare, le pouls fréquent. On traite ce malade par la saignée, les sangsues, les délayans. Il reprend du sommeil, sent moins d'altération et pisse plus librement; la langue cependant reste rouge sur les bords, jaunâtre et sèche sur le milieu. On observe plus tard de la somnolence; les réponses sont tardives, mais justes, la peau s'enflamme, l'urine dépose, le ventre s'ouvre en diarrhée. Ces symptômes, quoique graves, ne présagent pas de terminaison funeste, lorsque dans la nuit du dix-huitième jour ce malade pousse deux cris et s'éteint.

La muqueuse gastro-duodénale est rouge, épaissie, ridée, le jéjunum présente quelques arborisations foncées; nombreuses sur l'iléon, dont le bord libre des valvules est sanguinolent.

Cette fièvre bilieuse s'adoucit d'abord, puis s'aggrave; ce qui m'étonne peu dans un temps de grande chaleur où les salles de l'hôpital sont encombrées. D'un côté, l'art diminuait la violence de la fièvre; de l'autre, une intoxication de tous les instans, l'effroi qu'inspire le voisinage des moribonds, la ranimaient. Ne l'avais-je pas dès l'abord suffisamment attaquée? N'avait-elle pas paru s'affaiblir tout de suite?

Un soldat du vingt-neuvième régiment, reçu à l'hôpital le sept Juillet, tomba dès le premier jour dans la somnolence; langue fendillée, dents, gencives et lèvres sèches, ventre tendu, douloureux, gargouillemens, évacuations fétides, peau mordicante, pouls petit mais fréquent: deux saignées et sangsues à l'épigastre. La langue commençait à se ramollir, quand la mort survint, le quatrième jour. Estomac et duodénum rétrécis, d'une teinte sombre, à rides larges, denses et rapprochées; élevures non ulcérées dans l'iléon, le cœcum, le colon ascendant et transverse, dont la couleur était purpurine. N'y aurait-il pas

eu, dans ce cas, une espèce d'apoplexie en masse de l'intestin, apoplexie détournant violemment les mouvemens circulatoires et les arrêtant à leur source?

Un soldat du trentième régiment, à la suite d'une rougeole répercutée, fut pris d'une grande faiblesse de la voix, d'un hoquet continuel et à forme de soupir, de douleur abdominale. Il eut les dents sèches, la langue rouge avec une bande bronzée sur le milieu, le ventre tendu, parfois de la diarrhée et des urines sédimenteuses; il devint ictérique. Son pouls était obscur et d'une fréquence extrême. Ce malade succomba rapidement, malgré la saignée et les sangsues aux hypochondres, malgré les boissons douces et gommeuses, les topiques émollients et révulsifs. La muqueuse gastro-iléale était noire et boursoufflée.

Un autre soldat assez robuste est porté à l'hôpital, le vingt-quatre Juillet 1831 : mal de tête, face vultueuse, peau brûlante, pouls fréquent, langue sèche, bouche amère, envie de vomir, ventre tendu : petit-lait émulsionné, limonade, lavemens et émissions sanguines. Bientôt le pouls se rapetisse et faiblit considérablement; puis le malade pâle, inquiet, abattu par de sinistres pressentimens, meurt après avoir rempli trois vases de caillots sanguins.

L'estomac est piqueté de taches brunes, le cœcum et le colon sont rouges, farcis de grumeaux de sang et sillonnés de capillaires dont le volume est double.

La fièvre bilieuse coexistant souvent avec une phlogose des premières voies, il importe d'abord de calmer celle-ci et d'éviter tout remède perturbateur qui puisse l'accroître. Cette indication fait loi, quand la céphalalgie sus-orbitaire, la sensibilité épigastrique sont fortes, quand la peau brûle, quand la langue brunit dans son milieu et s'avive sur les bords et la pointe. Il faut alors des délayans, des embrocations émollientes, des lavemens matin et soir. Trois à quatre jours d'un traitement selon ces

principes, réglé sur l'intensité de la réaction; et les signes de sthénie diminueront, même ceux de l'embarras gastrique. Combien de fièvres ainsi conduites se passent des évacuans et s'évanouissent en huit ou dix jours. Dès que la détente a lieu, les intestins se purgent, se débarrassent sans secousse, sans action de médicamens.

Lorsque le pouls est dur et fréquent, que la tête est prise, qu'il y a de l'éclat dans les yeux, de la gêne dans la respiration, la saignée est utile. Elle modère ces accidens, rétablit les *filtrations dans les couloirs*, produit ce que Quesnay appelait *la dimotion*, c'est-à-dire le déplacement des humeurs qui s'étaient arrêtées dans les vaisseaux des membranes engorgées, humeurs qui rentrent dès-lors dans le torrent de la circulation. Si le sujet est plétorique, on la pratique largement, et il s'ensuit une crise salutaire. *Homo in contrarium agitur statum*, dit Lommius, *celerrime ex defectu animi refrigeratus; post autem alvus subinde prorumpit, vel bilis ubertim evomitur, vel certe copiosis sudoribus corpus perfunditur, atque hinc alios protinus contingit convalescere, alios plurimum juvari.* Les sangsues viennent en aide à la saignée, on les préfère même lorsqu'il ne se présente pas de grandes complications et pour des malades médiocrement constitués. Elles n'énervent pas les forces et n'agissent que d'une manière éloignée sur la grande circulation. J'ai vu souvent une ou deux applications de sangsues à l'épigastre, secondées par une boisson froide, abondante, acidule, corriger la sécheresse et le tremblement de la langue, la fuliginosité des dents, la chaleur âcre de la peau, ou bien encore prévenir les convulsions ou la somnolence, en calmant l'excitation naissante de l'encéphale.

Des praticiens se rencontrent qui, laissant de côté ces ménagemens, émétisent dès le début et appliquent aux malades qui ont des vomissemens spontanés, le vieil adage : *vomitus vomitu*

curatur. D'autres ne sont point arrêtés par la couleur noire de la langue, ni par la douleur de l'épigastre. « Nous avons vu, dit Frank, la langue très-sèche et presque brûlée s'humecter bientôt d'une douce rosée après le vomissement et reprendre sa première mollesse : ce symptôme n'est donc pas toujours une contr'indication réelle; cela se peut effectivement, mais en conclure que cette altération de la langue, que *la crainte du retour d'une hémophthisie ancienne*, *qu'une sensibilité trop vive à l'épigastre* ne contr'indiquent pas suffisamment l'émétique dans un *cas urgent*, c'est pousser à des fautes irréparables. Que signifie d'ailleurs ce *cas urgent*, sinon une complication inflammatoire? Or est-ce là le moyen de la réduire? *La violence de la maladie* n'impose-t-elle pas un tout autre traitement? Si Stoll se plaint sans cesse que les fiévreux qui ont une grande sécheresse de la langue guérissent avec peine ou meurent, ne peut-on pas l'imputer à l'émétique qu'il donne trop souvent, plus qu'à la nature de la pyrexie? *Jugulabis ægrotum*, c'est Baglivi parlant aux médecins qui, de son temps, évacuaient aussi dès le commencement de la fièvre, *vel quod frequentius observavi*, *febrem exacerbabis*, *et*, *si fuerit simplex*, *duplicabis*, *innumera que produces symptomata*, *quæ antea vel non erant*, *vel erant mitiora*. Et cette autre remarque pleine de sens, je la livre aux partisans irréfléchis des purgatifs. *Neque dicas multas febres ab adhibito purgante in principio statim jugulari; nam re diligentius considerata*, *tales febres*, *vel erunt synochæ leves*, *vel mesentericæ a cibis pravi succi copiosius ingestis et primis viis adhuc hærentibus productæ*, *non autem vere acutæ quæ tam brevi tempore desinunt*. Les succès de la purgation ne sont pas d'ailleurs sans mélange de revers, à l'égal de ceux qu'on obtient par une médecine humectante et anti-phlogistique. Des professeurs de Montpellier m'ont assuré que dans l'hôpital de cette ville, où l'émétique est toujours de vogue, des synoques simples dégé-

nèrent souvent, et que chaque été des fièvres bilieuses et de forme bénigne dans le principe y deviennent meurtrières. Stalh, Boerhaave, Hoffmann n'osaient recourir à ce remède pendant la crudité de la fièvre, et de Haën y répugnait bien davantage, lui qui plaçait la saignée avec l'habileté de Sydenham. « Je n'ai jamais cessé de suivre la méthode douce et éprouvée de de Haën, disait Pujol, sans que jamais j'aie eu lieu de m'en plaindre. J'ajouterai même qu'en plus d'une occasion j'ai vu la méthode hardie de Stoll produire des stases inflammatoires et dangereuses sur l'estomac et les viscères circonvoisins. » Macquire et Thion de la Chaume l'avaient abandonnée, et Tissot en démontre longuement les suites fâcheuses.

Cependant, dans certaines fièvres bilieuses, l'ipécacuanha, l'émétique en lavage, les purgatifs, ont produit un ébranlement salutaire, notamment sous un ciel humide et sur des hommes nourris de laitage et de farineux. L'épidémie décrite par Finke l'atteste. Les évacuans déchargent alors le ventricule et le duodénum de matières qui les blessent; et on abrège la durée de la fièvre, puisqu'on prévient ainsi la diarrhée qui y succède fréquemment. Mais en général, par toutes les latitudes et dans toutes les saisons, attendons d'abord que la sensibilité des surfaces affectées soit amortie par l'eau pure, l'eau de veau, d'orge ou de chiendent, par le petit-lait, les émulsions, par les saignées phlébiques ou capillaires. Il faut que la langue, de sèche qu'elle était, devienne humide et l'enduit qui la recouvre limoneux, blanchâtre, épais, mobile, que la bouche soit pâteuse, l'haleine mauvaise, l'épigastre indolore et abaissé au lieu d'être tendu et plein de malaise. Tant que ces changemens ne se produiront pas, gardons-nous d'un remède dont l'action, quoique modérée, pourrait dépasser le but. Au contraire, si le malade y est préparé, et si toutes les circonstances y sont propices, une tisane de veau stibiée provoquera des vomissemens faciles, ouvrira le ventre sans

tranchées, sans douleurs, sans trop de secousses. Ce vomitif ranime en outre l'action des petites artères de la surface du corps, détermine le sang à s'y porter avec force et détruit le spasme qui y domine.

Les fièvres bilieuses ont été communes dans cette ville pendant l'été de 1820, qui fut sec et brûlant. L'épigastre était élevé et sensible, la langue sillonnée d'une bande pseudo-membraneuse, de couleur orange, le pouls vif, la peau chaude et l'urine crue. Les sangsues et les boissons fraîches calmaient en quelques jours l'irritation. La langue s'amollissait et blanchissait; c'était le moment, s'il restait encore de la fièvre, de la céphalalgie, du dégoût, des flatuosités, de donner un bouillon d'herbes et de veau, aiguisé avec cinq centigrammes de tartre stibié, et d'y ajouter soixante grammes de sulfate de magnésie, suivant l'indication de purger par haut et par bas, ou de n'exciter que des évacuations alvines. S'ensuivait-il quelque trouble? il était momentané et cédait à une potion avec vingt-cinq grammes de sirop d'opium. Puis l'urine devenait épaisse, sédimenteuse; ce qui annonçait une résolution prochaine. Faisons remarquer ici que la transparence de l'urine accompagne toute vive phlogose et commande, d'après Hippocrate, l'expectation. Il tenait pour fâcheux que l'urine conservât long-temps son caractère de crudité. *Si per multum tempus urina fulva et tenuis fuerit, periculum est ne quoad concocta fuerit æger sufficere non possit.*

Au demeurant, les parties sus-diaphragmatiques, ce sont les aphorismes de Cos, se ressentent surtout de la turgescence des premières voies, et les parties sous-diaphragmatiques de la plénitude des voies inférieures. Celle-là se présume à une céphalalgie violente, à la pesanteur des yeux, à l'ictère du visage, aux nausées, aux douleurs des épaules, au météorisme et à la sensibilité de l'épigastre; celle-ci aux douleurs lombaires, à la lassitude des jambes, qui sont brisées, aux coliques et borbo-

rygmes, à un dévoiement spontané. *Quos febris detinet*, lit-on dans les Coaques, *stomachi fastidia vexant*, *cum oris ventriculi morsu et crebra sputatione*, *iis vomitio adfutura est. Quibus autem ructus adsunt*, *flatus*, *ventris sonitus cum inflatione*, *iis alvus exturbatur*. Et dans le livre des Maladies : *Cum vero os minime laboret*, *sed ad imum ventrem tormina decumbant*, *medicamentum deorsum purgans propinato*. Le vomitif et la purgation ne sauraient donc se suppléer indifféremment. Les corps diffèrent et avec eux les méthodes thérapeutiques. « Un homme, dit Hanhemann, est lui-même et ne ressemble qu'à lui-même. Sa maladie portera nécessairement le caractère qui lui est propre. — On rencontre des analogies, jamais d'identités parfaites. » C'est le mot de Galien : *Non curatur homo in communi*, *sed unusquisque nostrum*.

Lorsque la purgation est indiquée, il faut l'accomplir sans employer des substances âcres. « On se doit donner garde de purger au commencement de cette fièvre, mais on doit attendre que les signes de coction apparaissent, dit Ambroise Paré, — et pour lors on peut donner des *médicamens doux et bénins*, comme est la casse, le tamaris et le sené du Levant, avec les syrops de chicorée ou de pommes composez ; ou bien on donnera le lénitif ou le catholicon double de rheubarbe, *fuyant tant qu'il sera possible les purgatifs où il y entre du diagrède ou scammonée.* » Voilà le parler naïf du bon sens et de la plus simple expérience, qu'un faux savoir n'a point défiguré. Sarcone, pour nettoyer le tube intestinal, se bornait à de l'eau pure dans laquelle on faisait fondre quelques dragmes de sel d'Epsom ; *innocent remède qui rendait le sang plus fleuri*, *le conservait fluide et en prévenait l'accroissement*.

Il convient de disposer le malade à la purgation par des lavemens, des potions huileuses. Hippocrate a dit : *Cum quis corpora purgare volet*, *ea facile fluentia faciat opportet*. Baglivi le

comprenait si bien qu'il n'évacuait que tard et après avoir donné, pendant sept jours, des lavemens émollients, pour adoucir les entrailles, les délivrer de matières plus ou moins irritantes, *prætereaque ad moderanda capitis viscerumque vehementia symptomata.* Thion de la Chaume fesait de même et attendait ainsi, que les spasmes généraux et les irritations locales se fussent apaisés. Chirac a toujours observé que les fréquents lavemens d'eau donnés coup sur coup dans les redoublemens, en diminuaient considérablement la violence et modéraient les agitations du malade, lesquelles sont toujours entretenues par des bouillonnemens de matières. Il fallait à Hippocrate pour purger, dit Lorry, que la plénitude d'humeur dans les premières voies donnât des signes *évidents* de son existence. Et en effet, si, sans attendre cet instant favorable, on veut, à l'imitation de quelques médecins du dernier siècle, régenter la nature et abréger tout de suite la maladie, en provoquant d'abondantes déjections, nul doute que les phlogoses du tube intestinal qui compliquent si souvent la fièvre bilieuse en seront avivées. *Crisis enim non sequitur*, remarque Juncker, *sed tristitia consectaria*, *nempe languores repentini*, *desesperabunda activitatis omissio. Quo vehementier etiam fuit impetus*, *eo certior erit funestus eventus.* Les purgatifs sont alors tellement contraires aux dispositions des organes, qu'ils sont rejetés par des vomissemens douloureux et avec une grande anxiété, ou qu'ils produisent d'affreux désordres. *Carnes enim ipsorum et ventres*, *cum incendio flagrent*, *pharmaca retrahunt*, *nihil que purgantur. Tunc magis incandescit febris*, *coloremque auruginosum ducunt.* Hipp. « Les purgatifs, selon l'Anglais Thomas, ne font qu'ajouter une grande irritation à celle qui existe déjà. » Le marasme ou l'hydropisie qui termine quelquefois des fièvres bilieuses, succède fréquemment à des purgatifs hors de propos, dit Cœlius Aurélianus : *Ex quibus stomachus inficitur et omnis nervositas viciatur ;* et té-

moignent d'une désorganisation viscérale avancée. Tissot et Fincke ont clairement démontré que les évacuans, répétés dans le cours de la maladie, nuisent beaucoup ; que si les tisanes laxatives peuvent être utiles au déclin des deux premiers septénaires, c'est une grave erreur de les employer sans retenue et dans tous les cas, et que très-souvent, mieux vaut se borner à la médecine expectante.

L'administration des évacuans est donc restreinte, et lorsqu'ils paraissent convenir, la nature inflammatoire de la fièvre et la sensibilité des entrailles imposent des règles au-delà desquelles toute tentative serait imprudente. Or, ce qui précède à ce sujet, prouve que le traitement de la fièvre bilieuse doit être anti-phlogistique, sans même en excepter les évacuans, qu'on choisit doux et qu'on étend en un grand véhicule. Point de quinquina, de musc, d'elixir, de sudorifique, d'alexipharmaque, de moutarde, de vésicatoire, malgré des défaillances, des rêvasseries, de la stupeur. *Initiis acutorum non solum purgandum non est. sed neque diaphoretica volatilia et reliqua hujusmodi impetum facientia remedia exhibenda.* Baglivi. Les moyens les plus simples seront les meilleurs : car la fièvre, selon le bon Ambroise Paré, *n'estant pas périlleuse d'elle-mesme*, *n'a pas besoin de tant d'appareils*. Si la fièvre est rémittente et que les paroxismes soient violents, en voulant les prévenir par le quinquina et les cordiaux, vous la faites se terminer par quelque lésion de tissu. Sachez attendre et persistez dans une méthode humectante, conforme à ce que vous avez décidé dès le principe ; ces exacerbations diminueront petit-à-petit et cesseront d'elles-mêmes : ou s'il n'en est ainsi et qu'un autre système de traitement devienne nécessaire, les voies y seront préparées.

Quant aux narcotiques, arrêtant les vomissemens et les déjections alvines, procurant un peu de repos, ils sont, à ce titre, indispensables dans les choléras que caractérisent une super-

sécrétion de bile, de phlegmes, de fluides aqueux, et des évacuations redoublées. Il s'agit alors d'amortir cette action convulsive et immodérée des exhalans, des glandes, des cryptes muqueux; et c'est ce que fait l'opium.

J'ai vu Husson donner, il y a trente ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris, quatre ou huit grammes de laudanum, d'un seul trait, dès le début des fièvres bilieuses, en plaçant auprès du malade un interne chargé de l'abreuver de boissons acides, en cas d'empoisonnement. Cette méthode, dangereuse et tout au moins inutile, passait à tort pour nouvelle; car Barthèz avait administré le laudanum à haute dose, pour dissiper le spasme des organes précordiaux, dans certaines de ces fièvres. Il purgeait ensuite. Personne ne peut, dit Louis Tralles, et de Gorter pense de même, affaiblir par l'opium l'orgasme inflammatoire, dans les fièvres continues; *sed potius per illud œgro inducere temulentiam et furorem. Sane œque inconvenienter opium excessui moderando destinatur quam ipsi destinaretur vinum, spiritus vini, et quicumque sal volatilis.*

Autrefois, cette maladie n'était pas toujours bien traitée : je n'en veux pour exemple que cette méthode empreinte d'incertitude et de contradictions, que Sydenham proposait contre la fièvre bilieuse de 1685. Il commençait par saigner les malades, puis les purgeait trois fois de suite; ce qui les faisait périr dans le coma ou la dysenterie. Ces complications n'émanaient à ses yeux que de l'inflammation du sang, et s'il en tirait quelquefois des conséquences utiles, le plus souvent aussi il s'en autorisait pour appeler à son secours une déplorable multiplicité de médicamens. Après avoir démontré que dans cette fièvre, les remèdes échauffants occasionaient la phrénésie, il insistait sur des drastiques, sur le laudanum, le quinquina. Il trouvait que les aphtes rapportés par Coray à l'usage des toniques, que le hoquet des fébricitans qui avaient été purgés trois fois étaient une raison de les

purger davantage, puis de leur donner du quinquina. Il regardait son julep narcotique comme presque infaillible pour guérir *l'affection comateuse, où les malades étaient jetés par l'agitation et le tumulte que les purgatifs excitaient souvent dans le sang et les humeurs de ceux qui avaient la fièvre, et le désordre où ils mettaient les esprits animaux.* Il y a loin de ce chaos d'indications et de remèdes au système de traitement que ce même Sydenham a formulé contre la petite-vérole et le cholera; traitement qui depuis deux siècles reste debout. Heureusement encore que Sydenham saignait ces pauvres fiévreux; « car, dans cette fièvre bilieuse et dans toutes les autres fièvres épidémiques, ma méthode, dit-il, est de ne purger ni dans le commencement, ni dans l'état de la maladie, qu'après avoir fait précéder la saignée. Le mépris ou l'inobservation de cette règle a coûté la vie à quantité de malades et surtout d'enfans. » C'est que dans cette disposition inflammatoire que rien n'affaiblissait, les remèdes perturbateurs aggravaient les phlogoses concomitantes et mortifiaient les organes.

La fièvre bilieuse ne se change quelquefois en fièvre putride que par le défaut d'évacuations sanguines ou par l'abus des purgations; et l'adynamie qui se manifeste alors, au lieu d'être un avertissement profitable, pousse l'homme de l'art au quinquina. Ainsi, d'une maladie simple, on fait souvent une maladie mortelle. On insiste sans crainte sur des remèdes dont l'action chaude devient bientôt énervante et funeste par les congestions locales qu'elle sollicite, et on recommande en même temps de peu saigner, pour que la fièvre bilieuse ne se fasse point synoque putride. Comme si ce n'était pas préparer cette aggravation ou en élargir la voie, que de ne point enlever des complications inflammatoires, peu intenses à leur commencement! *Innotuerunt mihi*, dit Fincke, *plures qui febrem hanc biliosam, morbum malignum nuncupantes, chinam statim in*

principio morbi post assumptum unum alterumve laxans propinare audent.

La fièvre gastrique se juge fréquemment par une hémorrhagie de nez, qui calme la céphalalgie sus-orbitaire, le délire et les angoisses d'estomac, abaisse et ralentit le pouls, rafraîchit la peau et facilite une crise par les sueurs ou par les urines.

Fièvre bilieuse; epistaxis; guérison. — Un paysan, âgé de dix-huit ans, brun et robuste, court en rase campagne dans le mois de Juillet, mange et boit sans mesure, rentre chez lui avec un violent mal de tête, avec des frissons : face vultueuse, langue saburrhale, rapports nidoreux, sensibilité et gonflement de l'épigastre, pouls dur et fréquent, urines rares et briquetées, chaleur des mains, délire; saignée, tisane de gramen émulsionnée, sangsues au creux de l'estomac. Ces symptômes s'accroissent jusqu'au cinquième jour, où le sang coule du nez par filet et en abondance. Cette hémorrhagie reparaît le sixième, et s'accompagne d'une sueur grasse. Le lendemain, le malade, qui est faible et pâle, se soutient à peine sur ses jambes. Après la seconde hémorrhagie, la douleur épigastrique et l'embarras bilieux cessèrent sans le secours d'aucun évacuant.

Dans l'Histoire de Méton, au premier livre des Épidémies, même crise s'observe, même résultat : ainsi, le quatrième jour, après une nuit laborieuse, après des déjections et des urines noires, hémorrhagie par la narine droite, à deux reprises; *Quinto die ex nare sinistra* liberaliter *sanguis sincerus effluxit, sudore suborto judicatus est.* Deux mille ans sont entre ces deux faits; on les dirait copiés l'un sur l'autre.

Au rapport de Forestus et de Vallériola, des hémorrhagies par une narine, considérables et à filet, jugèrent une fièvre gastrique sur-aiguë, le quatorzième jour, et une autre, le septième. Je n'arrête pas ces épistaxis : les malades saisis de la

fièvre au milieu de toute leur énergie vitale, ne meurent pas exsangues. Puisqu'on le sait, pourquoi ne pas favoriser une voie d'évacuation sanguine qui est si utile? Aymen fait observer avec raison qu'à Montpellier le saignement du nez ne jugeait pas absolument les fièvres aiguës, parce que les praticiens de cette ville, le regardant comme symptomatique, se servaient de styptiques pour l'arrêter, lorsqu'il était abondant. « Il a vu très souvent le délire et l'assoupissement succéder à cet arrêt. »

Cette observation, qui est si générale, sur les bons effets des hémorrhagies naturelles dans la fièvre bilieuse, fait pressentir l'utilité des émissions sanguines.

Fièvres bilieuses; émissions sanguines; guérison. — Un passementier, âgé de vingt-deux ans, entre à l'hôpital, le dix-sept Février 1824, disposé à s'assoupir, la face rouge et jaune, les yeux brillants, la langue sèche et blanchâtre, l'épigastre endolori, le ventre tendu, la peau brûlante, le pouls dur et plein: saignée du bras, eau de chiendent, petit-lait, fomentations, lavemens. Le lendemain, langue humide, tête débarrassée, artère assouplie; on donne du pain dans du bouillon; et bientôt, somnolence, yeux fermés, réponses difficiles, langue sèche, dure, d'un brun foncé, hypochondres sensibles à la pression. Dans la nuit, le malade vomit de la bile avec angoisses, il va en diarrhée et sans uriner, il divague. On applique vingt-cinq sangsues entre l'ombilic et l'épigastre; le soir l'hémorrhagie dure encore, par deux piqûres surtout: sueurs grasses, pâleur de la face; boissons émulsionnées. Le septième jour, langue amollie, ventre détendu, œil et intelligence calmes, pouls régulier, ni petit, ni élevé, ni fréquent; tous les émonctoires s'ouvrent, même ceux des aisselles.

Une jeune fille est saisie de frisson, de céphalalgie, de dégoût, de sécheresse à la bouche, de fièvre ardente; on l'amène

à l'hôpital. Nausées, vomissemens bilieux, œil éclatant, pommettes colorées, teinte ictérique du reste de la figure et de la poitrine, langue chargée et rugueuse, épigastre enflé, respiration haute, chaleur mordicante : trente sangsues au bas du thorax, tisane de veau acidulée, petit-lait gommé; sommeil de trois heures et calme dans la nuit : cataplasme sus-ombilical, clystères épicérastiques, émulsion.

Un riz au gras est livré à mon insçu ; la digestion en est laborieuse et suivie de sueur. La langue, qui rougit sur les bords et la pointe, se couvre d'un enduit brun, épais, adhérent; jaunisse, douleur sous-diaphragmatique que la moindre pression augmente, dureté et petitesse du pouls, soubresauts des tendons, rêvasseries, assoupissement. On applique de nouveau trente sangsues et des fomentations sur l'abdomen; hémorrhagie abondante, qui pâlit et affaiblit la malade; la douleur épigastrique et la sécheresse de la langue diminuent. Convalescence du quinzième au dix-huitième jour.

Un négociant, appelé comme témoin devant le tribunal de Nismes, rentre chez lui avec un tel frisson, qu'un feu ardent ne peut le réchauffer. Il vomit son déjeuner, boit du thé, du café, du rhum, et se remet en route pour Avignon. Il y arrive, disposé au coma, la figure jaune et tiraillée, l'œil s'offensant de la lumière, la langue couverte d'un enduit orangé avec vive rougeur de ses bords et de ses papilles. L'abdomen est météorisé, l'épigastre sensible, le pouls dur et obscur, les membres sont brisés, les déjections diarrhéiques muqueuses, jaunes, sanguinolentes, avec beaucoup d'écume, accompagnées de soif et de dégoût. Des sangsues à l'anus, de l'eau pure, de l'orangeade, de faibles doses de sirop de thridace, des lavemens huileux, des fomentations émollientes adoucirent insensiblement ces épigennèmes.

En toute saison, j'ouvre la veine ou pose des sangsues et n'ai

jamais sujet d'y avoir regret. Très souvent, dans l'été, où les symptômes de turgescence bilieuse marchent sans arrêt, une saignée du bras en abat incontinent la violence et abrège la durée de la fièvre. On lit dans le dixième volume des *Mémoires de la Société Royale de Médecine* : « Les anciens médecins Grecs et Latins, qui pratiquaient dans les pays chauds, avaient appris par expérience qu'il n'y avait pas de moyen plus sûr que la saignée copieuse pour diminuer la violente et subite turgescence des humeurs que la chaleur du climat occasione dans les viscères : deux saignées d'une livre et demie, et même deux livres, diminuent plus la pléthore que six saignées ordinaires. » Dans l'été de 1781, Joseph de Plenciz ne traita aucune fièvre bilieuse, même parmi les enfans, sans commencer par la saignée.

Fièvres bilieuses aggravées par des purgatifs; anti-phlogistiques salutaires. — Une femme, de trente-six ans, prend le dégoût et la figure jaune; on l'émétise : de l'altération et une gastrodynie violente succèdent. On purge deux fois en quatre jours. Le second purgatif est vomi, malgré l'eau de menthe. Cette malade est portée, le soir, à l'hôpital, dans un délire sourd, dans la somnolence. La face est tendue, avec de petits mouvemens convulsifs, la langue chargée, rouge sur ses bords, avec érection de ses papilles, ardeur dans le pharynx, le long de l'œsophage, dans la région de l'estomac. Il y a des urines rares et opaques, des bruits dans le ventre, des épreintes, des déjections liquides, une chaleur âcre à la peau : eau de veau, émulsion claire, vingt sangsues à l'épigastre. L'hémorrhagie se prolonge, la nuit, et dès le lendemain, les bons effets en sont frappants. J'insiste sur la diète, les tisanes réfrigératives, les cataplasmes, les lavemens avec la décoction de graine de lin et l'huile d'amandes douces : les symptômes décroissent et la malade entre en convalescence.

On conduisit à l'hôpital, vers la mi-Septembre 1829, une orpheline qui avait eu du dégoût et du dévoiement, on l'avait émétisée et purgée, depuis ce moment, elle vomissait de l'eau verte, glaireuse, et souffrait de l'épigastre. Elle s'agitait dans son lit, jetait ses bras au-dessus de l'oreiller, avait la figure jaune et tirée, les yeux caves, les pupilles serrées, les urines sèches et remplies d'une sorte de poussière, les dents fuligineuses, la langue brune, le ventre rénitent. Elle parlait beaucoup, vite et peu distinctement, délirait ou s'assoupissait; la peau brûlait, le pouls, qui était très-petit, battait cent-quinze fois par minute; les urines manquaient ou ce qu'elle en rendait avec douleur était bourbeux et rougeâtre, la maigreur déjà grande. Seize sangsues furent tout de suite appliquées à l'épigastre; leurs piqûres saignèrent beaucoup sous une flanelle imprégnée d'eau de guimauve; le lendemain, les membres étaient moins convulsés, les traits moins tendus, le spasme déclinait, le cerveau était moins excité, mais les vomituritions, la sensibilité de l'épigastre n'avaient pas diminué: bain, limonade, eau de riz frappée de glace, lavemens d'eau froide. Le jour d'après, le pouls, sans perdre sa fréquence, semble s'élargir, sans que pourtant l'estomac et les entrailles se soient calmés; car les régurgitations continuent aigres ou amères, et il s'y joint de temps à autre des coliques suivies de petites selles, jaunes, liquides, puantes. Je fais réappliquer dix sangsues au-dessus du nombril, autant à l'anus, et mettre la malade au bain. Elle y défaillit. Les vomissemens cessent dès-lors; on peut couvrir le ventre d'un cataplasme, donner du petit-lait, de l'eau de veau et de laitue, la langue s'humecte. Le rétablissement, qui se fit petit-à-petit, fut sincère.

Dans d'autres circonstances où j'étais réduit au rôle passif d'observateur, j'avais vu la purgation mal appliquée et ses effets non réparés entraîner la transformation de la fièvre bi-

lieuse en fièvre ataxique et la perte des malades. *Si quis minimam corporis partem male afficere velit*, dit Hippocrate, *totum corpus affectionem sentiet, qualiscumque tandem ea fuerit, propterea quod minima corporis pars omnia habet, quœcumque et maxima.*

Lors même que les évacuans paraissent indiqués, ils peuvent être nuisibles. On ne saurait donc trop rechercher, au travers des symptômes d'embarras gastro-intestinal, la vraie nature de la maladie.

Fièvres gastriques avec saburrhes, et pourtant insuccès des évacuans. — Une ouvrière, de vingt ans, grasse, replète, lymphatique, à menstrues irrégulières, arrive dans l'hôpital, mal disposée depuis quelques jours. Inappétence, sensation de brûlure à l'épigastre, sensibilité et rénitence de l'abdomen, rareté de l'urine et des déjections alvines, bouche mauvaise, langue sale, figure animée, pouls rebondissant : décoction de réglisse et de gramen, petit-lait émulsionné, saignée. Aucun changement ne s'ensuit; l'odeur du bouillon donne des nausées : seconde saignée et puis successivement deux applications de sangsues sur l'abdomen; lavemens, fomentations et tisanes émollientes. Au quatorzième jour, la fièvre et l'ardeur de la peau diminuent à peine, la langue se trouve encore épaisse, jaunâtre : tisane stibiée. Après ce vomitif, manne, tamarins et sulfate de magnésie; selles en nombre, liquides, bilieuses, qui n'atténuent pas néanmoins les symptômes de l'embarras intestinal. Je rapporte ceux-ci à l'atonie des muqueuses épuisées par des hémorrhagies artificielles, et conseille des alimens, du petit-lait martialisé. Le pouls était devenu petit, profond, sans fréquence. Douze jours se passent, lorsque des douleurs vagues d'estomac acquièrent subitement de l'intensité et se jugent par des vomissemens spontanés : potions huileuses anodines, eau de veau par infusion et gommeuse, cataplasme sur l'épigastre, diète. Ces ac-

cidens s'affaiblissent. Un écart de régime les suscite de nouveau ; l'épigastre s'endolorit : julep morphiné, délayans. Jusqu'à la fin de cette fièvre, qui fut longue, la langue resta pâle et saburrhale.

En 1824, le directeur de l'hôpital, âgé de cinquante-six ans, corpulent, ayant passé d'une vie active à des occupations sédentaires et changé le régime végétal des champs contre une table servie en viandes, prit la bouche mauvaise, puante, amère, la langue jaune, des envies de vomir incessantes, le ventre d'ailleurs peu sensible et paresseux. Saignée, décoction d'orge, lavemens, fomentations, ipécacuanha; vomissemens faciles et copieux, suivis d'une espèce de rémission qui ne dure pas. Pouls obscur, intestinal; tisane laxative et huile de ricin qui évacuent beaucoup d'humeurs, sans occasioner de tranchées, mais aussi fort infructueusement; car dans la nuit le malade se réveille avec une épigastralgie qu'une potion anodine ne peut calmer. Je crus dès-lors à quelque complication inflammatoire, malgré les saburrhes de la langue, l'embarras pâteux de la bouche, les renvois hydrogénés. Les yeux étaient ternes et gonflés, les traits tirés, l'hypochondre gauche était souffrant, le pouls concentré : eau de tilleul et sirop de morphine, par cuillerées, cataplasme laudanisé sur l'épigastre, infusion de violettes tiède et sucrée, lavemens avec une décoction de pavots. Cette douleur du creux de l'estomac s'amortit insensiblement; mais l'épiderme de la langue s'exfolia à deux reprises, quoique, pendant trois semaines, le malade ne prît que de la tisane de poulet et de l'eau d'orge laiteuse. Il y associait des bains de siége, des lavemens et des fomentations. Sa convalescence fut longue et difficile, son amaigrissement considérable.

L'action nuisible des évacuans fut ici immédiate et évidente. Livrée à elle-même, après l'administration mesurée des antiphlogistiques, cette fièvre se serait sans doute dissipée plus tôt

et sans encombre ; mais les circonstances qui avaient précédé, le tempérament du malade et la prédominance des symptômes saburrhaux m'induisaient en erreur.

La fièvre de la jeune fille se serait mieux et plus vite terminée si je n'eusse, au mépris de mon premier diagnostic, employé les évacuans, les préparations ferrugineuses et négligé le régime. Ce qui livra les première voie à une sub-inflammation qui, par la suite, éclata.

Cependant les évacuans sont utiles par certaines constitutions atmosphériques. Ainsi, de 1832 à 1836, les fièvres bilieuses du printemps et de l'été s'en accommodèrent. Je saignais les malades, notamment les paysans, le lendemain de l'invasion : les signes d'inflammation directe s'affaiblissaient aussitôt, tandis que ceux de gastricité augmentaient. Leurs jambes devenaient mal assurées, leurs yeux battus ; leur langue blanchissait, humide, épaisse, sans rougeur sur les bords, sans érection des papilles, leur bouche infectait ; la matière paraissait mobile. Il n'y avait pas de douleur à l'épigastre, ni de chaleur sèche à la peau. Du sel d'Epsom et du tartre stibié étendu dans une pinte de limonade ou de la manne dans du petit-lait tamariné faisaient alors, comme pendant l'épidémie de 1820, s'éclaircir le front et les yeux, diminuer les redoublemens du soir et le malaise précordial. La guérison ne tardait guère.

De tous les évacuans, ceux qui réussissent le mieux sont les vomitifs, après l'affaiblissement de la fièvre, lorsque la tête n'est qu'alourdie, la langue saburrhale et l'appétit languissant. Ils suffisent souvent. Au début des fièvres d'estomac et d'entrailles, Sarcone administrait quelques grains d'ipécacuanha et une grande quantité d'eau tiède ou de bouillon léger : il s'ensuivait de copieux vomissemens et quelques excrétions ventrales. Les eaux gazeuses et salines nettoient aussi sans trop irriter, surtout lorsque l'on a eu le soin d'atténuer le mouvement phleg-

masique. Une fois ces évacuans passés et les entrailles dégorgées, le traitement humectant se continue, et quelquefois alors, avec plus de succès. Les sages, parmi nos anciens, n'osaient recourir aux perturbations du ventre, tant qu'il ne se manifestait point de signes de détente ; souvent d'ailleurs les déjections se font spontanément et avec fruit. Prosper Alpin l'avait remarqué : *In morbi vero vigore, cum signis coctionis interim summe putres et graveolentes humores critice excernuntur.* On ne doit mal en augurer que dans le cas où ces évacuations sont crues et ne s'arrêtent pas : ce qui indique l'ulcération de l'intestin.

Fièvres bilieuses guéries par la méthode évacuante. — Une femme de chambre se courbature en lavant du linge, immédiatement après avoir mangé et par une bise froide : un frisson la saisit, puis paraît une vive chaleur et l'urine est ardente. La tête devient douloureuse, l'œil brillant et la langue très-sale : nausées et vomissemens verts, le troisième jour ; délire vague, la nuit d'après : vingt sangsues au creux de l'estomac ; lavemens d'eau froide, eau de riz légère. Le ventre se tend, borborygmes, malaise abdominal, urines louches et épaisses. Les yeux et les lèvres jaunissent, la bouche pue, des régurgitations hydrogénées fatiguent la malade. Un gramme d'ipécacuanha la secoue fortement, fait rendre des liquides épais, amers, jaunâtres, provoque quatre déjections alvines, et sur le soir une sueur grasse. Le pouls se ralentit le lendemain, la tête est débarrassée, mais les bruits, les mouvemens vers l'ombilic ne cessent ; manne, rhubarbe et sel d'Epsom. Douze selles s'ensuivent, fétides, jaunes, aqueuses ; la nuit est calme, la fièvre s'évanouit, et bientôt la malade demande des alimens.

Le vomitif suffit quelquefois. Un soldat, bilieux et fort, après avoir trop bu et trop mangé, tombe dans des rêvasseries : on le porte à l'hôpital. Œil fatigué, figure jaune, langue sèche et

tendant à se rembrunir, rapports incessants d'œufs pourris, envies de vomir. Il boit beaucoup ; trois lavemens chaque jour, cataplasmes sur l'épigastre tendu et sensible. Le pouls est fréquent et la vitesse redouble le soir, les urines sont enflammées, la peau brûle. Le sixième jour, ce malade paraît très-affaissé et tout assoupi, la langue s'est humectée, elle est couverte d'un enduit limoneux si épais qu'elle paraît gonflée ; cinq centigrammes de tartre stibié en un verre d'eau : vomissemens énormes soutenus par six carafes d'eau tiède, et suivis d'évacuations vertes, oléagineuses, puantes : l'œil se réveille, la tête se dégage, la tendance adynamique disparaît ; le surlendemain, le malade veut manger.

Dans ces cas, l'indication était formelle, il n'y eut pas à se repentir de l'avoir suivie : mais des purgatifs donnés légèrement peuvent faire d'une bilieuse bénigne une mortelle inflammation d'entrailles. Pourtant M. Andral, sans souci du démenti que lui donnent les faits qu'il rapporte, présente comme indifférent l'emploi de la méthode évacuante ou anti-phlogistique. En 1822, sur quinze-cent-vingt-six malades reçus à l'hôpital Cochin, dit M. Bouillaud, on ne prescrivit que trois fois l'émétique, quoiqu'il y eût eu trois cents fièvres bilieuses simples ou compliquées. La mortalité, qui est d'un sur six dans les hôpitaux, ne fut que d'un sur dix à l'hôpital Cochin. Ce devait être assurément une année marquée par le caractère sthénique des maladies régnantes.

Fièvres gastriques que des évacuans, donnés à contre-temps, rendent funestes. — Un cultivateur, sec, irritable et sanguin, paraît toucher à sa guérison. On le purge, pour favoriser une diarrhée présumée critique, et en ce sens taxée d'insuffisante. Ce purgatif dessèche et brunit la langue, provoque une soif cruelle, ballonne le ventre et occasione la dysenterie. Le délire suit bientôt, avec des spasmes dans la figure, et les traits

tendus ; puis, l'œil s'éteint, le malade tombe dans un sommeil comateux, se décompose, répand une odeur ammoniacale et meurt. Ulcérations larges, rondes, à bords élevés, dans les intestins ; épanchement séreux dans les ventricules et à la base du cerveau.

Un étudiant en médecine, âgé de vingt-cinq ans, vivait dans un état intermédiaire entre la santé et la maladie, lorsqu'il fit appeler M. Andral, lequel diagnostiqua un embarras gastrique et conseilla un décigramme de tartre stibié.

A peine ce remède fut-il introduit dans l'estomac, que des vomissemens se déclarèrent, persistèrent toute la journée et s'accompagnèrent d'une diarrhée abondante et de rire sardonique.

Ce jeune homme succomba, le troisième jour, dans toutes les angoisses d'une inflammation abdominale sur-aiguë, malgré une saignée qu'on avait pratiquée, la veille, à l'hôpital de la Pitié.

Antandre se purgea, raconte Hippocrate dans le cinquième livre des Épidémies : « à partir du milieu du jour, une très-forte douleur se fit sentir dans le ventre ; étouffement, anxiété, jactitation ; il vomissait, ne rendait rien par le bas ; il souffrit la nuit et le sommeil ne vint pas. Le lendemain, il rendit beaucoup par le bas, du sang en dernier lieu, et il mourut. » LITTRÉ.

Une femme *d'assez forte constitution*, est atteinte d'une fièvre méningo-gastrique rémittente. Pinel lui donne l'émétique, les quatrième, neuvième, vingt-quatrième et quarante-deuxième jours de sa maladie. Elle périt le quarante-septième, avec un *vomissement que rien ne peut arrêter*, *un état de tension*, *de douleur*, *de sensibilité abdominale*, *encore aggravé*, quoique bien marqué dès le principe de la fièvre. Les symptômes qui dominent dans ce fait tiré de la *Médecine clinique*, indiquent pour

complication de cette fièvre une phlogose des premières voies, qui, plus tard, réagit sur le côté gauche de la poitrine. Pinel n'y voit qu'un effet de la bile, et malgré l'aggravation croissante des paroxismes, aux émétiques répétés, il joint quelques calmans, remèdes chauds et volatils. Sydenham, après une faute semblable, s'était ravisé, sans pour cela en être plus heureux.

Il saigne une femme à la fleur de l'âge, attaquée d'une fièvre ardente avec des vomissemens fréquents, et lui fait ensuite prendre l'émétique. Le lendemain, la malade va en diarrhée, elle s'épuise bientôt de douleur et d'évacuations, et s'éteint le quatorzième jour, malgré des moyens tout différents et plus judicieux. Aussi d'autres personnes étant à cette époque (fin du printemps), frappées de la même fièvre, Sydenham les guérit toutes par plusieurs saignées, par les lavemens, par les embrocations huileuses, adoucissantes, par les tisanes réfrigératives.

On lit dans Stoll des observations analogues : la fièvre était aggravée, dès le premier jour, par un émétique auquel succédaient des potions purgatives. Ensuite, lorsque des désordres nerveux paraissaient, on essayait les toniques et le quinquina. La maladie ainsi traitée au rebours de l'indication par des médecins peu habiles, devenait mortelle, et ces pauvres fiévreux venaient, à l'hôpital de Vienne, mourir sous les yeux de cet homme célèbre.

Un paysan est atteint, dans l'été, d'une fièvre bilieuse; la sécheresse et la teinte brunâtre de sa langue, le météorisme du ventre, la petitesse et la vive fréquence du pouls, le sédiment briqueté des urines augmentent, chaque fois, après deux évacuans. Le quinquina et le camphre sont alors administrés, quoique l'intensité de la chaleur, de la céphalalgie, de l'altération dussent en détourner. En onze jours, il se joint à ces symptômes

de l'abattement, un délire sombre avec mussitation, de la somnolence, des déjections liquides, puantes et involontaires. Cette fièvre, soumise aux humectans, aux anti-phlogistiques, n'aurait probablement pas dégénéré.

Il y avait des plaques rouges dans l'estomac, des ulcérations dans l'iléon.

Je passe rapidement sur ce fait, devant par la suite en rapporter de semblables et avec plus de détails. Il a été un temps où ces observations de fièvres bilieuses ainsi aggravées n'étaient pas rares. En outre, on voyait alors des convalescences de plusieurs mois de durée, lorsqu'il paraissait convenable de tonifier un estomac supposé affaibli. On entretenait de la sorte une sub-inflammation, seule cause de langueur et de dépérissement. L'opiniâtreté à employer les toniques faisait même quelquefois que ces convalescences n'étaient qu'une série de cruelles illusions, qui finissaient par un marasme mésentérique, une espèce de carreau, dernier et fatal effet d'une entérite chronique.

On a dû remarquer dans la plupart de ces observations, que la peau se rencontrait toujours rugueuse, d'une chaleur âcre, sèche, mordicante. Tel est, dit Landré-Beauvais, le caractère spécial de la peau dans les fièvres bilieuses et putrides, caractère d'autant plus marqué que ces fièvres sont plus graves. Dans l'état chronique où le sang manque et se trouve appauvri, la peau est moins chaude, mais elle devient terreuse et comme chagrinée.

Dans les inflammations de poitrine, la peau brûle sans que la main qui la touche en soit blessée, et cette chaleur se change souvent en moiteur douce.

Lorsque la tête s'affecte, la peau paraît un peu plus chaude que dans l'état naturel : et même parfois, malgré un pouls vif et fréquent, cette légère élévation de sa température ne se produit pas.

Quand la peau se tempère et devient onctueuse dans la fièvre gastrique, c'est signe de coction, et selon Galien, le présage d'une crise : *concoctionis signo perpetuo bonum aliquid indicant.* La détente s'apprête, ce qui permet des évacuations naturelles jusqu'à ce moment impossibles ou infructueuses. Car lorsque la fièvre et l'éréthisme montent et se maintiennent, toute excrétion est suspendue ; ou bien encore, pendant ce dérangement notable des fonctions, pendant cette altération de la sensibilité et des organes, on n'observe que des évacuations plus ou moins douloureuses, mal élaborées, incomplètes.

La crise, même telle que la concevaient les anciens, n'était souvent que le rétablissement graduel des sécrétions ordinaires : aussi les fièvres bilieuses et la plupart des autres se terminent-elles par résolution. Cullen et son traducteur prétendent que les fortes sueurs, les urines bourbeuses, les déjections alvines brusques et abondantes sont rarement suivies d'une déclinaison immédiate et sensible des symptômes. C'est que les changemens salutaires se préparent de loin et avancent sans déréglement, avec une sorte de mesure. *Ex vitali harmonia*, disait Barthèz, *evacuationes criticæ in febribus acutis sequuntur prægressam coctionem, mox ab humorum depuratione laxatis meatibus.*

Hors les synoques les plus simples, il n'y a pas de fièvres continues dans le sens absolu de ce mot, c'est-à-dire d'égales à elles-mêmes dans toute leur révolution diurne. Elles présentent des redoublemens et sont rémittentes. L'usage pourtant a dévolu plus spécialement ce nom de rémittentes aux fièvres bilieuses ou autres qui sont marquées par des rémissions périodiques, soudaines comme l'apyrexie des intermittentes, et qui finissent quelquefois par indiquer le quinquina.

La pâleur et la bouffissure du visage, l'abattement des forces, la raideur des articulations, l'œdème des extrémités, la blancheur de la langue, l'acidité de l'haleine, le météorisme de

l'abdomen, la diarrhée glaireuse et fétide, les strongles, la fréquence et la petitesse du pouls, l'irrégularité des redoublemens caractérisent une espèce de fièvre bilieuse putride, qui, rare en ce pays et commune ailleurs, a été nommée fièvre muqueuse. L'appareil de sécrétion paraît plus affecté que le réseau sanguin. C'est sur les enfans que j'ai observé quelquefois cette fièvre muqueuse. Ils avaient le muguet, ils rendaient durant plusieurs jours des selles toutes blanches, toutes en grumeaux de mucus épaissi, ils étaient décolorés, avaient une fièvre vive à paroxismes inégaux et ne se rétablissaient que quand la moiteur succédait à l'âpreté, à la sécheresse de la peau. Les infusions chaudes, sucrées et chargées d'un arôme léger leur allaient mieux que les boissons réfrigérantes. Il fallait les bien couvrir et ne pas craindre de produire une douce diaphorèse et de rubéfier quelquefois la peau. Les vésicatoires se montraient d'une utilité remarquable : *Non tantum ut revellentia vel incidentia sunt vesicatoria, sed sæpe etiam stimulando optatum edunt effectum.* Ils introduisent dans l'économie des principes actifs qui tendent à ranimer le ton général de la fibre et à dissoudre les engorgemens viscéraux; ils provoquent et favorisent la sueur, et Grimaud les regarde comme de vrais préservatifs de la fièvre muqueuse.

Dans cette fièvre, d'après les médecins qui l'ont étudiée, lorsque la toux est grasse et pleine, la langue limoneuse, le premier feu de l'invasion amorti, l'ipécacuanha, les antimoniaux, les résolutifs salins, la rhubarbe, le jalap, la scammonée, le calomélas, le sirop de nerprun amènent des perturbations salutaires. S'il n'y avait que peu de fièvre, Rœderer insistait sur le mercure doux ou sur le mercure cru, trituré avec du sucre, comme évacuans anthelmintiques. Dès que la fièvre était développée, il répudiait ces mercuriaux, les malades ne les supportant pas mieux alors que les amers. Les drastiques, les émé-

tiques violents lui paraissaient nuisibles. Il préférait parmi les émétiques ceux qui, sans trop irriter, provoquent des nausées, donnés surtout *per epicrasim.* D'autres médecins des pays où les fièvres muqueuses règnent annuellement, tout en appuyant sur les purgatifs, évitaient ceux de ces médicamens qui passent pour très-actifs. *In mucoso-biliosis febribus*, dit Van-den-Bosch, *cum vermibus*, *ante omnia*, *per omnem morbi decursum*, *alvum apertam servare prœstat; idque si fieri potest*, per mitiora, *ne febris inde nimis intendat.* On ne saurait, ajoute-t-il, recourir avec trop de réserve aux amers et aux anthelmintiques : *Caute denique*, *neque mature nimis adhibenda sunt.*

Lorsque la fièvre muqueuse était marquée par des rémissions distinctes et suivies de sueurs nocturnes, Rœderer donnait le quinquina, vivement et avec succès. Hors de cette indication, il ne le permettait qu'à dose peu élevée et proscrivait les substances âcres, chaudes et volatiles qui suscitent des réactions perfides et épuisent les forces vitales.

Certains épidémistes d'Allemagne font précéder les toniques par les sudorifiques et les calmans, la fièvre muqueuse dépendant à leurs yeux du refroidissement habituel de la peau, de la suppression de la perspiration, d'une sorte de métastase sur les voies gastro-pulmonaires.

Dans le traitement de cette fièvre, on a encore et par analogie, recommandé l'alun qui cicatrise les aphtes de la bouche et de la gorge. Quoique prescrit en potion et fortement, son action se dissémine trop pour pouvoir être utile.

Je ne peux traiter plus au long de cette fièvre bilioso-muqueuse qui, dans Avignon, se rencontre exclusivement sur quelques enfans et sur quelques pauvres artisans. Un vent de nord-nord-ouest, qui souffle de temps à autre avec violence, donne à notre atmosphère une tension, une rigidité très-stimulante et incompatible avec cette forme fébrile.

En résumé, la fièvre bilieuse s'accompagne souvent d'une phlogose des premières voies. Dans ce cas, l'indication principale consiste à diminuer l'ardeur de la fièvre. On ne doit penser à l'élimination des fluides biliaires et muqueux en excès, qu'après que la fièvre s'est affaiblie.

Les humectans, les anti-phlogistiques suffisent même à corriger la fétidité de la bouche, à régulariser les excrétions du ventre, en même temps qu'ils calment la fréquence du pouls et la chaleur de la peau.

La fièvre bilieuse demande donc surtout les délayans, les adoucissans, les saignées phlébiques et capillaires, les sédatifs légers.

Lorsque la nécessité des évacuans paraît démontrée, il faut les employer avec réserve, quand le corps y est préparé, et ne pas les choisir trop actifs.

Aucun motif ne saurait légitimer les toniques, quelle que soit la période de la fièvre. Ces remèdes peuvent nuire, même pendant la convalescence où ils entretiennent un foyer mal éteint d'inflammation. Il n'y a d'exception que pour le quinquina, dans le cas d'une forme rémittente bien établie, rebelle, et par des temps de fièvres intermittentes épidémiques.

La fièvre bilieuse n'est point mortelle, à moins de dégénérations qui naissent de la chaleur atmosphérique, de quelque écart de régime, de l'usage déplacé des purgatifs ou des stimulans. On découvre alors des traces étendues d'hémorrhagies ou de mortification sur les parois de l'estomac, du duodénum, des intestins grêles, dans le foie et autres organes environnants.

Lorsque la fièvre bilieuse paraît à des époques où les maladies accusent une forte dissolution humorale, où elles se compliquent d'une sorte d'empoisonnement miasmatique, elle perd ses formes de bénignité, et marche, escortée d'hémorrhagies passives, de taches lenticulaires et d'exanthème intestinal.

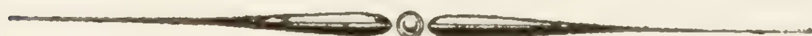
Ces accidens prouvent quels rapports étroits la lient à la fièvre putride, puisqu'elle cesse d'être elle-même pour en prendre le cachet. Si donc je traite séparément de l'une et de l'autre, c'est qu'on ne comprend bien la nature, les épigennêmes et la thérapeutique des fièvres graves, qu'après avoir étudié celles qui le sont moins. Dans l'exposition de la pratique médicale, la tâche de notre esprit n'est-elle pas de dénouer l'enchaînement des phénomènes morbides ? Dans toute méthode descriptive, l'art ne doit-il pas déduire du simple au composé ? En cela la nature est notre maître.



CHAPITRE TROISIÈME.

DE LA FIÈVRE PUTRIDE.

TYPHUS, FIÈVRE PESTILENTIELLE, FIÈVRE ADYNAMIQUE, FIÈVRE ENTÉRO-MÉSENTÈRIQUE, INTESTINALE, INFLAMMATION ULCÉREUSE, FURONCULAIRE DES ENTRAILLES, GASTRO-ENTÉRITE, FIÈVRE TYPHOÏDE.



La fièvre putride s'attaque aux adultes, à ceux surtout qui changent de pays et passent sous un ciel étranger. Les adolescens y sont moins sujets et en sont moins gravement atteints. De plusieurs malades au-dessous de dix-sept ans traités par M. Louis, aucun ne périt. Aussi cet auteur regarde-t-il la jeunesse et l'*inacclimatation* comme nécessaires au développement de la fièvre putride. Cependant j'ai observé cette fièvre et trouvé les ulcérations pustuleuses dont elle s'accompagne, sur les intestins de septuagénaires qui n'avaient jamais quitté le lieu de leur naissance et qui avaient succombé aux suites de cette maladie. Si dans ce dernier âge les traces ulcéreuses que laisse la fièvre putride sont rares et peu marquées, c'est peut-être qu'avec le temps les glandes de Peyer et de Brunner s'atrophient. Les enfans sont à l'abri de cette affection et restent sains quoique au centre de l'infection typhoïque, même ceux allaités par des mères qui meurent de cette infection. MM. Bretonneau et Guersent l'ont fait remarquer, M. Gendron l'attribue à l'exi-

guité des follicules agminés de l'enfant. C'est là une explication étroite et hypothétique.

Des fièvres aiguës qui moissonnent le soldat, la fièvre putride est la plus fréquente. « Il n'est pas étonnant, dit Thion de la Chaume, que les maladies qui sont le produit des fortes chaleurs attaquent plus particulièrement les gens de guerre; car on observe qu'elles sévissent surtout parmi les personnes d'un tempérament bilieux ou sanguin, celles qui ont la partie rouge du sang abondante et les organes très-tendus. Or, c'est là leur constitution ordinaire. » L'adynamie, selon Prost, succède aux divers états de développement dont est susceptible le système à sang rouge dans les intestins; « elle est consécutive, gangréneuse ou putride; elle a souvent lieu dans les climats méridionaux, dans les tempéramens bilieux, forts et robustes, dans les jeunes-gens surtout. »

Les causes de la fièvre putride n'agissent pas une à une, mais en nombre et réunies. Elles travaillent le corps, long-temps avant que la maladie n'éclate; elles enflamment les entrailles et tout-à-la-fois affaiblissent profondément les qualités du sang et les ressorts de l'organisme. De cette double action naissent d'une part l'impuissance des muscles, les escarrhes, les pétéchies, le délire sourd, la somnolence, la dureté d'oreille, la carphologie, d'autre part les vomissemens, le hoquet, la diarrhée, le météorisme des flancs, la fuliginosité des dents, la sécheresse de la langue. Quelquefois, mais rarement, ces causes ne produisent que l'apparition presque unique au premier coup d'œil d'une débilité radicale et de funeste augure.

Les causes de la fièvre putride sont au premier chef certaines constitutions épidémiques, l'usage des grains, des viandes, des eaux, des fruits de mauvaise qualité, associées à de grandes fatigues. Dans les épidémies de Gœttingue et de Groningue, disent Rœderer et Wagler, la ville était encombrée de soldats, l'atmos-

phère humide, la pluie froide et continuelle, l'habitant triste et si misérable qu'il manquait de bois pour se chauffer, la nourriture farineuse et peu substantielle, la viande putréfiée et couverte d'ordures, l'eau infectée par la filtration des immondices amoncelées derrière chaque maison.

L'abus des plaisirs qui irritent et énervent le ventre et le genre nerveux, les longs voyages qui dérangent les fonctions de l'estomac, échauffent et altèrent beaucoup le malade, comptent aussi parmi les causes de la fièvre putride. Alors, ajoute Hippocrate, *corpus ossaria lassitudine vexatum laborat ac dolet: fit etiam lingua aspera et sicca, valdeque nigra, et ob ventris morsum dolor est, alvi egestiones tum valde liquidæ, tum pallidæ fiunt, sitis adest vehemens et vigiliæ, interdumque mentis alienationes.* Il laissait de tels malades boire de l'eau ou de l'hydromel autant qu'ils le désiraient.

On énumère encore parmi les causes de cette fièvre, l'influence des vents de sud-est, d'un air chaud et lourd, le défaut de sommeil, la mélancolie, le découragement, le regret du pays qui s'observe si souvent à l'armée ou dans les prisons : fièvre de camp ou typhus nosocomial. « La putridité peut se présumer, dit Grimaud, principalement chez ceux qui ont éprouvé des affections tristes de l'âme, qui ont présenté pendant longtemps *les symptômes d'une grande faiblesse d'estomac*, qui, plusieurs semaines avant de tomber malades, n'avaient point d'appétit et faisaient de mauvaises digestions. » Plaçons aussi en première ligne de cette disposition toute spéciale, pour les paysans et les gens de peine, des travaux excessifs supportés durant l'été, quelquefois dans des lieux insalubres, une nourriture âcre et insuffisante ; pour l'artisan, des mœurs dissolues, les privations, la misère ; pour le riche, ses passions sans frein et ses jouissances sans mesure ; pour toutes les classes et dans les villes populeuses, l'altération de l'atmosphère par les éma-

nations septiques qui s'élèvent des égouts, des tueries et des usines. C'est par là effectivement que l'air contracte ces qualités occultes désignées sous le nom de *malignité* ou d'*impureté*, lesquelles, selon Sauvages, couvrent un peu notre ignorance à cet égard.

Ce simple aperçu fait déjà pressentir que la fièvre putride naît de tout ce qui énerve la puissance vitale, méphytise les humeurs et offense directement ou par contre-coup les surfaces gastrique et intestinale. Toutefois, il faut admettre souvent une prédisposition toute particulière, prédisposition qui, en dehors des causes de cette fièvre, suffit à la produire.

L'appareil digestif paraît donc le premier et toujours le plus compromis dans la fièvre putride. On ne saurait s'en étonner, car il forme à lui seul une surface absorbante si vaste, si pleine de mouvement, et que tant de corps irritans travaillent ; il est en telle sympathie avec la peau, que de là surgit une foule de causes éloignées, lesquelles y appellent des congestions très-actives et très-pernicieuses. Aussi, lorsque la fièvre putride commence, si on palpe le ventre avec attention, on y provoque de la douleur, quelque grand que soit d'ailleurs l'engourdissement général. La région iliaque droite est le siége plus spécial de la douleur dans les fièvres qui s'observent à Paris. C'est surtout aussi dans cette région que l'on rencontre le météorisme et les gargouillemens. Dans les fièvres putrides de nos pays méridionaux, ces phénomènes et la douleur occupent d'abord l'épigastre et, sans l'abandonner, s'étendent ensuite au bas-ventre. L'estomac prend plus de part que dans le Nord à la complication inflammatoire qui naît dans les entrailles ; et de là probablement cette différence.

Les stimulans que l'on donne avivent cette douleur abdominale, souvent assez obscure. Elle acquiert d'autant plus d'intensité que ces remèdes sont plus chauds, plus capables de ré-

veiller une sensibilité affaiblie et dégradée ; elle contracte, si on persévère, un degré de force qui ne finit qu'avec la mort de la partie phlogosée. Quelquefois cependant le contraire s'observe, c'est qu'alors l'encéphale s'affecte tellement, que les plus fortes perceptions sont abolies. On le sait depuis Hippocrate, et M. Lallemand l'a rappelé. Le moyen de ne pas s'y méprendre est de tenir compte de la double affection. Lorsqu'un fiévreux souffre et ne se plaint pas, le cerveau est malade, *mens œgrotat.* Prost avait dit : « La susceptibilité des nerfs des intestins éprouve alors un changement plus ou moins grand, et leur action sur le cerveau produit le désordre de ses fonctions à un tel point, que la douleur frontale, celle des membres et de l'épigastre ne sont plus senties. » Cette différence dans les formes de la douleur abdominale, l'absence même de celle-ci dépend donc de la réaction plus ou moins forte des fièvres putrides sur l'encéphale.

On doutera moins encore de la réalité d'une lésion intestinale concomitante, à l'aspect de la langue qui se gerce, noircit, devient sèche, raide et dure comme un morceau de bois sous les stimulans, qui se ramollit et s'humecte par des sangsues, des boissons acidulées froides, des bains et des cataplasmes. Ces changemens qui s'observent si souvent n'indiquent-ils pas la diminution des complications phlegmasiques ? Dans ces cas heureux, la faiblesse reste seule et s'efface ensuite peu-à-peu.

Lorsque la fièvre putride sur-aiguë se résout en une entérite chronique qui se prolonge et du marasme mène à la mort, la langue, qui était brune, puis noire et fendillée, se couvre d'un muguet épais qui gagne toute la bouche, s'exfolie, se reproduit et tombe encore. La langue apparaît alors et reste lisse et rougeâtre jusqu'à la fin.

La fièvre putride commence souvent par la constipation et finit par la diarrhée. Au début de l'épidémie de Gottingue, le

ventre était paresseux, ensuite il s'ouvrait sans mesure. « Il est pourtant vrai, a dit Brown, que la constipation ainsi que la diarrhée sont des maladies de même nature, qui ne diffèrent qu'en intensité. »

Dans les premiers jours de la fièvre putride, qui sont marqués surtout par des langueurs d'estomac, le pouls est dur, raide, serré, convulsif, fréquent; il devient ensuite petit et inégal, et présente plus tard des irrégularités et des intermittences, la diarrhée étant alors fétide et continuelle. Plus la fièvre est grande, la complication intestinale étendue, la mort menaçante, plus aussi ces caractères du pouls se mettent en relief. En parcourant toutes les histoires de fièvres putrides, on voit sans-cesse l'état petit, irrégulier, misérable et souvent intermittent du pouls en marquer les périodes extrêmes et les formes les plus dangereuses. Boerhaave a dit: *Pulsus quo debilior, frequentior, inæqualior tempore, intermittentior ictu, eo morbus hic pejor, lethalior.* C'est le pouls intestinal que tous les praticiens savent reconnaître, que Pujol attribuait non-seulement aux fièvres et phlogoses intestinales putrides, mais *même à quelque chose près, aux phlogoses de tous les viscères de l'abdomen.* Solano et Bordeu n'ont-ils pas dit, il y a déjà deux siècles, que le pouls inégal tant dans la force des pulsations que dans leurs intervalles, et surtout que le pouls intermittent annonce la diarrhée? Dès-lors, dans une fièvre qui en est toujours accompagnée, comment ce pouls ne se retrouverait-il pas?

La peau est âpre et sèche, tantôt froide, tantôt d'une chaleur mordicante, et qui, selon la comparaison de Galien, porte sur le tact une impression à-peu-près analogue à celle que la fumée porte sur les yeux. Des horripilations, le refroidissement des membres, un frisson glacial paraissent avant que la peau s'échauffe ainsi; de l'altération, de l'attrait pour les boissons froides et acidulées, de l'horreur pour les tisanes chaudes, ani-

males ou stimulantes se déclarent en même temps. Puis les solides s'affaiblissent et la dégénération humorale que des miasmes malfaisans ont commencée, augmente sous la phlogose qui dévore et ulcère les entrailles; la vitalité baisse : *Vis vitæ languidior, symptomatum gravitati, multitudini, ferociæ non commensurata.* Stoll. Les sueurs, l'haleine, les urines et les déjections deviennent fétides, celles-ci involontaires : coucher en supination, difficulté des mouvemens musculaires, torpeur des sens, inaction de la volonté, somnolence, hémorrhagies sous-cutanées. *Ubi somnus difficilis et male cedens*, dit Boerhaave, *pustulæ purpureæ vel lividæ corpus deturpant, hypochondria tensa et inflata, fere moritur.* A ce degré de fièvre, le délire est taciturne, l'assoupissement comateux, la respiration difficile, gênée, fréquente, douloureuse, inégale; dilatation des narines, crachats rouillés, râle muqueux. « Le péril de mort, selon Laennec, ne commence qu'au moment où s'annoncent les signes de l'engorgement pulmonaire. » C'est donner à ce fait plus d'importance qu'il n'en mérite.

Malgré tant de fâcheuses apparences, malgré une dépravation si réelle de la masse humorale et sanguine, un traitement chaud et stimulant ne saurait convenir aux fièvres putrides, si ce n'est pour quelques-unes, dans leurs dernières périodes. Il s'agit moins de soutenir les forces, de ranimer le ton de la fibre que de modérer la réaction fébrile, la phlogose des entrailles et de seconder ainsi la résolution lente, graduée et naturelle d'une diathèse générale fébrile qui doit parcourir ses évolutions. Ces indications sont les plus simples et pressent le plus. A quoi sert en effet de réveiller l'énergie vitale, si on ne le fait qu'en activant l'orgasme inflammatoire et les phlogoses viscérales? La langue se fendillerait et noircirait davantage, les lèvres se couvriraient de ces croûtes fuligineuses que M. Andral attribue à une exsudation sanguine particulière, la peau brûlerait, le pouls

s'accélérerait et se rapetisserait, le météorisme et la sensibilité de l'abdomen, la stupeur et les tremblemens de la mâchoire augmenteraient, la diarrhée deviendrait plus aqueuse et plus fétide.

Mais de tels malades ayant traversé ces accidens sous l'influence des toniques, ont cependant guéri. C'est que dans ce cas la maladie est plus bénigne, les causes d'irritation sont moins considérables; c'est que les funestes effets des stimulans sont prévenus ou notablement diminués par la saignée à laquelle on n'a pu se refuser dans le début de la fièvre. Au reste des succès douteux ne sauraient justifier cette méthode au moins imprudente, condamnée d'ailleurs par la présence d'immenses ulcérations intestinales.

Les bons observateurs l'avaient compris. Bonet savait que les fièvres graves s'accompagnaient de profondes altérations de l'estomac et de l'intestin grêle; il les avait souvent trouvé noirs, ulcérés, sphacélés, et il tenait compte de cette complication si constante. Stoll n'ignorait pas que, dans les fièvres putrides, le ventre était souvent malade et que les toniques étaient contr'indiqués. S'il recourait au quinquina, ce n'était pas sans avoir reconnu que ce médicament pouvait produire l'inflammation de viscères nobles, et qu'il n'y avait pas de fièvre putride plus dangereuse que celle où existait cette inflammation : *Et cur ea tam frequens ut extispicia monstrant.* Il avait constaté la combinaison de deux modes inflammatoires, en quelque sorte opposés, et il en avait fait une fièvre putride sanguine : il la nommait *febris putrida sanguinea.* Il en a consacré l'existence par cet aphorisme : *Ea sæpius quoque febris inflammatoria, ac vulgo putatur, sub schemate febris putridæ delitescit aut cum eadem complicatur. Hinc et inflammationes occultæ, perniciose pulmonum*, viscerum abdominalium *in ipsa febre putrida.* Les symptômes d'irritation marquaient, au début, cette fièvre putride inflammatoire, et

alors la saignée était utile. Il y avait souvent des pétéchies ou une éruption miliaire, accidens rapportés par le vulgaire des médecins à une grande faiblesse ; et cependant : *Sanabantur plerique et plurimi. Profuerunt* anti-phlogistica sola, *venæ sectiones nempæ iteratæ, et decocta radicis graminis, taraxaci, etc. Emeses non profuerunt nec purgationes, nisi* subinde abstersa phlogosi, *morbo multum provecto, etc. Vesicantia, camphora, serpentaria, contrayerva, vinum, quibus ægri ante adventum ad nosocomium utebantur, male cesserunt.* Cette fièvre putride et pétéchiale répugnait aux toniques et aux évacuans ; *quæve unice amat methodum refrigerantem atque auti-phlogisticam.* Quarin et Desbois de Rochefort citent des faits analogues. Stoll disait encore qu'il était de la plus haute importance de palper avec soin, *probe examinare*, le ventre des personnes affectées de fièvre putride, afin de s'assurer s'il n'était pas douloureux, puisque dans cette hypothèse le quinquina nuisait : *Nocet in febris exordio, constitutione uda frigida que simul, præsente saburra*, plethora, inflammatione, calore acri, urente, *respiratione gravi, meteorismo.*

Sydenham, Grant et surtout Baglivi répugnaient aux toniques dans les fièvres. Baillou s'élève avec force contre cette tendance toute routinière qu'éprouvent à fortifier les fébricitans des médecins qui se méprennent sur la nature de symptômes, dont la cause est simplement dans les entrailles; *ab oppressione potius est ea infirmitas ; proinde natura deoneranda est ut recreari possit.* S'il insiste trop sur les purgatifs, c'est qu'ils présentent dans les fièvres putrides, même aux périodes d'éréthisme, moins de danger que le quinquina et qu'ils ne sont pas toujours contr'indiqués. « Si l'on emploie, observe Grant, un traitement tonique de trop bonne heure, la langue devient sèche et brune, ou d'une couleur de grenade foncée, accompagnée d'une matière épaisse qui couvre les dents et les lèvres, et qui ne s'en va pas, pendant plusieurs jours, même après une crise favorable. Quelque-

fois, elle se lève par écailles, laisse les parties internes de la bouche toutes nues, comme une chair crue. »

Entre autres observations qu'il cite ensuite, il en est une dans laquelle « le quinquina donné en substance, est suivi d'un violent délire, accompagné de l'inflammation des yeux, d'un pouls vite, dur et petit, de la sécheresse de la bouche et d'une éruption miliaire blanche par tout le corps qui ne procura aucnn soulagement, et que par conséquent l'on ne devait pas favoriser. » Appelé au onzième jour de la maladie, il sauva ce moribond par des boissons relâchantes, mucilagineuses et acidulées.

Les cordiaux et les sudorifiques, au rapport de Sydenham, font quelquefois beaucoup suer dans les fièvres aiguës; mais ces sueurs passent, et alors la peau se dessèche, le malade tombe dans la phrénésie, les convulsions, il crache et pisse du sang, il a des ardeurs de vessie, il se couvre de taches pourprées et gangreneuses, il meurt douloureusement. Ces observations répétées frappent tellement l'Hippocrate anglais, que plus il avance dans l'âge et dans la pratique, plus il se sert de la méthode antiphlogistique dans les fièvres. D'autres médecins ont aussi, de tout temps, annoncé le danger des excitans dans les fièvres putrides, quoiqu'ils n'aient pas toujours su l'éviter; et Zimmermann a bien raison de dire que *la malheureuse manie des toniques cause la mort à un nombre inconcevable de sujets.* N'en concluons pas cependant que l'on puisse user sans réserve de la saignée dans une fièvre accompagnée de tant de prostration. En la tenant pour utile, en faisant même comme Baglivi, qui commençait par la saignée le traitement de toutes les fièvres aiguës, je suis convaincu que, sur quelques sujets, il est mieux de s'en abstenir; et toujours au moins convient-il de l'harmonier tant avec les forces du moment qu'avec la durée présumable de la maladie. Je crois encore que les saignées capillaires, moins énervantes dans leurs effets généraux, doivent être préférées, passé les pre-

mières périodes de la fièvre. J'ai souvent appliqué trente sangsues sur l'abdomen de fébricitans; le lendemain, les piqûres saignaient encore, soit qu'ils se fussent débarrassés de leur bandage, soit que celui-ci eût été fait négligemment. Eh bien! ces malades guérissaient souvent plus vite que les autres, sans passer par d'aussi rudes épreuves. Si, dans la fièvre putride et même bilieuse, les médecins d'il y a trente ans appréhendaient tant les évacuations sanguines, c'est qu'ils attribuaient à celles-ci des accidens dont l'usage presque immédiat des stimulans était la source.

On a vu de savans praticiens, de Haën et Morton qui, ne pouvant se refuser à la saignée dans le début de ces affections, se pressaient ensuite de recourir au quinquina. Ne fallait-il pas réduire ou neutraliser le *quid ignotum* de la fièvre? Heureusement que les déperditions sanguines ayant diminué l'excitabilité des membranes phlogosées, empêchaient ainsi l'accroissement de leur inflammation, la gangrène qui en est le terme, et par là modéraient indirectement les effets des toniques. Il est vrai que Brown, dont le nom et les principes ont eu du retentissement, employait ces remèdes tout d'abord et rejetait l'administration préalable des débilitans. Ce qui sauvait les malades du double danger de la fièvre et du traitement, altérait suivant lui la simplicité de la médecine corroborante, et en affaiblissait la puissance. Brown avait peu pratiqué et ne saurait avoir raison contre tant d'illustres et sincères observateurs. Sans doute aussi il dut se trouver sous des épidémies asthéniques.

Pour moi, j'ai vu des fièves putrides s'accompagner de vibices, d'hémorrhagies sous-cutanées, de vomissemens noirs, de déjections de sang pourri, de pissemens de même qualité; savez-vous quand et pourquoi? Après huit à dix jours de maladie, lorsque les fébricitans avalaient du quinquina délayé dans du vin ou dans une décoction de serpentaire, de quassia, avec du musc,

du camphre, de l'alcool de canelle, de l'élixir de Garus, de l'ammoniaque. Or, comment de tels accidens ne se seraient-ils pas manifestés, quand on activait l'orgasme fébrile, quand on ébranlait si directement des substances si enflammées ? Du temps de Boerhaave, les malades auxquels on appliquait la méthode incendiaire de Sylvius, mouraient couverts de taches pétéchiales; et ceux que l'on traitait différemment ne présentaient point ce phénomène, qui devient aussi fort rare, actuellement que les toniques ne sont employés qu'avec mesure, et qui avait été rare du vivant de Forestus, lequel saignait et recourait peu aux drogues échauffantes. Les formules ne lui manquaient pas; mais c'était toujours le suc de limon, l'oxycrat, le petit-lait, l'eau de mauve, d'endive, de bourrache, de laitue, et des sirops tout aussi bénins. La rhubarbe et les tamarins, tels étaient ses purgatifs; la canelle, le santal, la corne de cerf, le safran, les coraux, ses toniques d'habitude; tout cela ne stimule point avec excès. Souvent même l'instinct du malade, qui ne veut que de l'eau pure et repousse les remèdes actifs, en signale la contr'indication. Aussi naturellement porté à n'user qu'avec réserve de drogues échauffantes, inusitées chez les pères de la médecine, craignant avant tout de susciter dans des corps affaiblis des congestions inflammatoires, aux suites fâcheuses, sachant bien que nos stimulans les plus vantés ne peuvent rien contre les principes morbifiques qui ont suscité la fièvre, ai-je clairement compris qu'une méthode douce, humectante, laxative, ne réussissait si souvent que par ses rapports avec le véritable degré de la fièvre et des lésions viscérales. L'analyse des ouvertures cadavériques me le fesant encore mieux sentir, j'ai été plus loin dans beaucoup de cas, et ne me suis pas borné à cette médecine expectante, stahlienne, déjà néanmoins si avantageuse en comparaison des autres méthodes. J'ai recouru aux évacuations sanguines pour abattre la douleur, le météorisme abdominal, pour diminuer

l'aridité de la langue et de la peau, pour dégager les membranes phlogosées.

Au fait le traitement échauffant est nuisible au début et dans l'état des fièvres putrides, quelquefois utile plus tard ; souvent même alors on peut et on doit s'en passer. Le traitement anti-phlogistique, retenu dans des limites convenables, s'il ne contribue pas toujours à la cure, l'emporte cependant sur tous les autres. C'est un principe de thérapeutique adopté par les médecins d'au-delà des Alpes, par Tommasini entre autres. Selon eux, la majeure partie des fièvres que Brown appelle *asthéniques*, que les médecins du Nord qualifient de *nerveuses*, que les médecins Français, enfin, ont rassemblées sous les deux titres d'*adynamiques* et d'*ataxiques*, doivent être traitées par la méthode adoucissante et même anti-phlogistique.

Si le traitement tonique, prématurément employé, n'est pas toujours suivi de la mort, c'est que la gravité des symptômes et l'ardeur de la fièvre l'ont fait précéder des émissions sanguines. A défaut, il est permis de penser que l'ulcération de l'intestin ne s'est pas accomplie, que le malade était d'une constitution molle, peu impressionnable, ou qu'il y avait d'autres causes, d'autres jeux de sensibilité inobservés qui l'ont soustrait aux suites de cet empirisme irréfléchi. Ordinairement alors, même lorsque le malade ne succombe pas, les accidens de la fièvre augmentent en raison des stimulans qu'il prend. Arguer du succès des évacuans, contre ces considérations, serait encore s'abuser ; car, sans produire trop de sur-excitation, ces remèdes débarrassent les entrailles de matières mal cuites et dépravées depuis long-temps, causes permanentes d'irritation : ils tendent donc à diminuer la phlegmasie. Au reste, plus on ouvre de cadavres, plus on se convainc que ces fièvres putrides s'accompagnent de phlogoses qui ulcèrent et détruisent l'intestin. Depuis trente ans qu'on se livre à ces recherches, aucun fait de quelque

importance n'est venu ébranler ce résultat. En produirait-on, qu'on ne doit pas oublier que les traces d'une violente inflammation s'affaiblissent qnelquefois au point de devenir méconnaissables, si le cadavre est examiné long-temps après la mort. Pour s'en convaincre, dit Bichat, il ne s'agit que d'ouvrir un cadavre, six heures ou quarante heures après le décès. La différence est grande, quand la phlegmasie n'a pas assez duré pour produire l'ulcération : et cette pensée de Peyrhille n'était pas que naïve : *La mort est le plus grand des résolutifs*, disait-il dans ses leçons de matière médicale.

Eut-on d'ailleurs rencontré quelquefois une fièvre putride sans altération de l'intestin, que serait-ce auprès de cette masse de faits uniformes qu'on recueille depuis tant d'années, dans les hôpitaux de l'Europe et de l'Amérique? Sommes-nous d'ailleurs les premiers à reconnaître ces désordres organiques? Bartholin et Diemerbroeck n'avaient-ils pas été frappés de l'inflammation des intestins dans les fièvres graves? Hoffmann les qualifiait souvent de fièvres inflammatoires des entrailles. Bonet soutenait que les fièvres putrides étaient toujours accompagnées de la phlegmasie de l'estomac et des intestins. *Id testatur anatome illorum qui eo morbo extincti fuerunt, observatus enim est ventriculus cum intestinis inflammatus : unde ingens illa sitis, vomitus, faucium ardor.* En 1649, à Rome, d'après Spigel, une infinité de malades succombèrent à une fièvre continue : l'estomac et les autres viscères étaient noirs, comme brûlés. Bartholin en conclut que les malades avaient besoin d'être rafraîchis et humectés ; il le fit, beaucoup guérirent. Les fièvres ardente, typhode, épiale, lypirique, n'étaient souvent pour Forestus que des érysipèles internes, des apostèmes qui se formaient en dedans des viscères : il appelait quelquefois ces pyrexies de ces derniers noms. *Quæ nobis videntur malignæ, febres*, disait Baglivi, *a viscerum phlegmone aut erysipilatode fiunt, id est a causa evidente*

et manifesta. En 1694, à Rochefort, et quinze ans après, à Paris, Chirac ouvrit les cadavres d'un grand nombre de fébricitans, et toujours il trouva des organes importants fort altérés, entre autres l'estomac et les intestins. Wagler qui disait : « Si on n'ouvre des cadavres, on ressemble à ces médecins qui mènent la barque comme on le leur a montré, et vont où l'on va et non où l'on doit aller ; » Wagler avait rencontré sur tous les cadavres des tubercules dans le foie, les follicules muqueux de l'estomac indurés, les intestins épaissis, de couleur bleue au dehors, parsemés de taches gangréneuses, remplis au dedans d'une couche de mucosités opaque, visqueuse, tenace, très-adhérente aux valvules et à leurs sinus. Plus tard, Fournier, médecin d'une école où l'on dénie l'importance de l'anatomie pathologique, y dut cependant de découvrir dans les fièvres putrides et malignes ces complications inflammatoires du ventre, de la tête, quelquefois même de la poitrine.

De nos jours, sur plusieurs centaines de malades qu'ils ont perdus, Prost et Broussais ont toujours rencontré des ulcérations intestinales de plusieurs espèces et de plusieurs degrés. « Ayant ouvert, dit M. Gérard, un nombre immense de sujets morts de fièvres vulgairement appelées putrides, lesquels après avoir éprouvé des vomissemens, avaient eu les hypochondres ballonnés ou tout le ventre tendu, des déjections alvines de toutes les couleurs, des symptômes nerveux de tous les genres, avec ou sans pétéchies, j'ai toujours trouvé des traces d'inflammation et de gangrène dans l'estomac, le duodénum ou quelque portion du canal intestinal. » De toutes les observations de MM. Andral et Louis, il n'en est point dans lesquelles, avec les symptômes d'adynamie, ne coïncident des désordres abdominaux. J'ai moi-même vu ou recueilli des observations analogues, de 1816 à 1826. Puis, vingt ans plus tard, en 1844, 45, 46, j'ai fait ouvrir encore beaucoup de cadavres pour vérifier de nouveau ce qu'il en

était des ulcères intestinaux ; je les ai rencontrés, comme par le passé larges, nombreux, inégalement taillés, détruisant surtout l'iléon, le cœcum et sa valvule, s'alternant avec des plaques hypertrophiées, très-élevées, qui s'ulcéraient à leur centre ou près de s'ulcérer. Il n'est pas d'hôpital en France où l'on n'autopsie encore aujourd'hui, et de médecin qui puisse désavouer la concomitance d'une lésion intestinale avec les symptômes de la fièvre putride. Au reste cela n'a pas seulement été reconnu dans ce siècle. Hippocrate avait dit que la purgation aggravait sensiblement les symptômes de ceux qui en étaient atteints, que les remèdes ne leur réussissaient pas; et il ajoute que presque tous périssaient par le mal d'entrailles. *Quidem subito moriebantur, multi etiam diutius perdurabant. — Tum qui diuturnis, tum qui acutis tentabantur morbis*, ex ventris vitio omnes fere periere. *Omnes namque venter pariter sustulit.*

Certaines fièvres adynamiques se compliquent, dès le principe, de tant de stupeur et d'un tel affaiblissement, qu'on n'observe ni douleur, ni sensibilité à l'abdomen, ni chaleur de la peau. Les traits sont décomposés, la décoloration et l'abattement cadavériques de la face sont considérables, les déjections involontaires, liquides et puantes, le pouls est misérable et vermiculaire : *Pulsus humilis et debilis potius et sibi subobscure dissimilis*, disait Albertinus à Morgagni qui lui demandait à quels signes se reconnaissaient ces gangrènes sourdes des intestins, qui tuaient inopinément, sans susciter de convulsions ni de vomissemens. Les malades meurent, écrivait aussi Burserius, avec une promptitude effrayante ; et c'est un signe de gangrène intestinale, *si pulsus parvi, exiles et creberrimi evadant, et reliquis symptomatibus non remittentibus, dolor cesset, ejusque loco summa anxietas accedat.* L'art ne peut dominer cette disposition, et l'on découvre après la mort, un boursoufflement étendu de la muqueuse avec divers points de mortification, *tam atra quam carbo.* Les parois

des intestins sont alors *gangrenées* et remplies de taches livides, ou même quelquefois perforées.

Une fille de onze ans fut portée à l'hôpital dans le mois d'Août 1826, pâle, froide, avec le pouls vermiculaire, les yeux mourants, la figure alongée, le ventre météorisé et douloureux; elle était épuisée par des vomissemens et par des déjections alvines porracées. Il fesait très-chaud, et cette petite fille avait eu une indigestion de fruits verts. L'estomac et le duodénum étaient peu altérés, mais l'iléon, *noir comme du charbon* en dedans et en dehors, présentait un volvulus qui étreignait le cœcum de six replis, et une perforation assez large par laquelle avait flué dans le bassin un liquide infect, composé d'une exhalation sanguine mêlée aux sucs bilieux et intestinaux, de flocons épais d'albumine, vraies pseudo-membranes flottantes. J'ai vu peu de sphacèle intestinal marcher aussi vite, si ce n'est dans le mois de Novembre 1844, sur un chasseur du troisième régiment, qui fut porté à l'hôpital, froid, blême, se mourant, vomissant de l'eau verdâtre, sans que les hypochondres en fussent assouplis; les narines étaient pulvérulentes et les dents fuligineuses. Le grand épiploon rouge et rugueux flottait dans le pus avec le paquet intestinal, dont les circonvolutions étaient unies par des pseudo-membranes. L'iléon présentait au-dessus du cœcum, une perforation arrondie entourée de plusieurs ulcères qui avaient envahi même la valvule iléo-cœcale.

En un livre de pratique, il faut confirmer par des faits à inductions claires, les principes que l'on expose. Aussi commencerai-je par des observations de fièvres putrides, simples à leur début, aggravées ensuite par les stimulans et devenant mortelles. L'égarement était autrefois si grand, qu'un pareil traitement et des faits pour le propager se retrouvent dans des ouvrages qui ne furent pas sans renom. Tout cela y est présenté, comme étant de bonne pratique, comme retraçant la saine mé-

thode de traiter les fièvres. Quelle déviation de la droite raison et des traditions anciennes !

Fièvre putride ; purgatifs, remèdes chauds et stimulants ; mort. — Un jeune homme d'Arles, âgé de dix-huit ans, grand, vigoureux, sanguin, menait en 1813, une vie errante et misérable, pour échapper à la conscription. Il se courbature, s'assoupit et entre à l'hôpital de Nismes, s'y inquiète, rêvasse, prend l'œil larmoyant, la figure jaunie, la langue chargée d'un enduit bronzé, les gencives et les dents sèches, la peau chaude, le pouls vif et petit, de la douleur à l'épigastre ; tartre stibié, vomissemens de phlegmes et de bile : deux jours après, infusion de chicorée et sulfate de soude qui purgent beaucoup. Le malade boit de la limonade avec plaisir et n'offre, durant cette première période du traitement, qu'un peu plus de violence dans les exacerbations du soir. Pour les modérer, on lui donne, le cinquième jour, deux décoctions de quinquina ; le lendemain, il est dans une somnolence plus considérable et plus souffrant de l'estomac. Comme ce remède est repris, ses traits s'alongent, son œil ternit et son pouls s'apetisse davantage. Afin d'attaquer de front la putridité qui apparaît plus saillante, on prescrit en outre, le septième jour, une potion avec les élixirs et la résine de quinquina, le huitième, du vin de Bordeaux, du musc et du castoréum. Aussi, dès le neuvième, météorisme immense de l'abdomen ; le malade, qui par momens est moins assoupi, y porte la main et s'en plaint d'une voix éteinte : lavement avec le séné, le sel d'Epsom et le sirop de nerprun ; selles copieuses et fétides, principe d'un dévoiement qui dura jusqu'à la mort. Dixième et onzième jour ; coma, œil fixe, chassieux, nez effilé, froid et décoloration de la peau, inégalité du pouls avec des intermittences : vin, quinquina en poudre et en décoction, vésicatoires aux mollets. Les exacerbations du soir sont marquées par le râle, le délire et la lividité de la face ; l'affaissement qui les suit

chaque matin, laisse le malade presque sans pouls et sans mouvement. Le douzième jour, il rend par l'anus du sang noir et puant, et aussitôt aggravation de l'irrégularité du pouls et de ses intermittences, froid glacial des membres avec des empreintes bleues, chûte des traits et vitrage des yeux. *Oculi hebescentes et obtusi, concreti ac caligantes malum portendunt.* Hipp.

Les intestins étaient distendus par des gaz fétides et criblés d'ulcérations grisâtres. Le colon descendant contenait encore des grumeaux de sang mêlé à des matières stercorales. L'estomac était d'un rouge obscur.

Voilà donc une maladie qui d'assez bénigne devint cruelle et ne cessa de s'accroître à mesure qu'on prodigua les toniques. Les évacuans firent peu de mal en comparaison. Comment la manifestation de la douleur abdominale et la violence des redoublemens ne suffirent-elles pas à détourner de pareils remèdes? On séquestra ce malade dans une petite chambre mal aérée, on brûla sa paillasse, ses vêtemens, on altéra l'air qu'il respirait par des fumigations aromatiques : avec de telles préventions, le moyen de ne pas nuire. Aussi était-ce le temps des typhus!

L'hémorrhagie intestinale, rare de nos jours, était autrefois assez commune et mortelle, quand elle succédait à l'ulcération des vaisseaux mésaraïques, ainsi que l'ont vu Le Clerc, Manget et M. Bretonneau. Je l'ai observée sur des malades dont on voulait soutenir les forces et qui succombaient à l'ulcération de l'intestin. Cette hémorrhagie, même lorsqu'elle émane de la seule nature inflammatoire de la maladie et que le traitement n'y a pas contribué, ne peut guérir que par la méthode adoucissante. « Dans le cas de l'hémorrhagie des intestins et des déjections sanglantes, dit Chirac, le principal de la cure roulera sur la saignée ; il faudra la réitérer fort souvent, parce qu'il est bien plus avantageux au malade de perdre son sang par une veine dont on peut fermer aisément l'ouverture, que par une autre dont l'ouverture

peut être continuellement rafraîchie et renouvelée : quelque grande que soit l'hémorrhagie intestinale, on ne saurait trop diminuer le volume du sang par la fréquente saignée, quoique le sang qui croupit souvent dans les intestins, soit fort communément accompagné de fréquentes défaillances des malades. » J'ai vu, notamment dans les étés de 1830, 1831 et 1843, plusieurs fébricitans se rétablir par la saignée, les sangsues et les anti-phlogistiques, quoique pendant bien des jours ils rendissent des caillots de sang par le fondement. Leur convalescence fut longue et difficile, mais la lésion avait été si grave ! Quelque petit et filiforme que fût le pouls, je ne donnai point de quinquina à ces malades. Arétée, Aétius, Actuarius, Alexandre de Tralles, Paul Æginète reconnaissaient à l'hémorrhagie dont je parle, la preuve d'une ulcération de l'intestin grêle. Hippocrate a observé et décrit cette hémorrhagie, dans le septième livre des Épidémies. « Chartades, au neuvième jour d'un causus, rendit plus d'un chocus (trois litres un quart) de sang fluide, et peu après un tiers de chocus de caillots. — On lui fit prendre de la décoction d'orge passée et de l'eau de farine, mais sans résultat; loin de là, respiration excessivement fréquente; jactitation violente; le malade se jetait à droite, à gauche, sans pouvoir demeurer un moment en repos; pieds froids, chaleur plutôt aux tempes et à la tête, vers l'approche de la mort; petites sueurs, mauvaises; quand il buvait, bruit dans la poitrine et le ventre, à mesure de la descente du liquide, ce qui est du plus mauvais augure. Disant qu'il avait un besoin par le bas, et son regard s'étant fixé, après quelques momens il expira. » LITTRÉ, traducteur laborieux et savant entre tous.

Fièvre putride; excitans internes et externes; mort prompte et accompagnée d'accidens formidables. — Un chasseur de l'Allier, âgé de dix-huit ans, de formes grêles, d'une stature élevée, vif, sémillant, libertin, s'était pris depuis une quinzaine de jours,

d'une sombre tristesse et du désir de revoir son pays. Il fut porté à l'hôpital, le dix Juillet 1818, parlant avec grand peine, les réponses mal articulées, sans liaison avec les demandes, et accompagnées de mouvemens de fureur : carphologie, figure jaunâtre, plaquée d'empreintes rouges, occlusion des yeux, pupilles dilatées, sécheresse des gencives et des dents, noirceur et rétraction de la langue, angoisses d'estomac, météorisme, déjections alvines vertes et putrescentes, pouls fréquent, dur et très-petit; eau vineuse. Le soir, agitation délirante; décoction de quinquina, deux décigrammes de musc.

Deuxième et troisième jour : même vitesse du pouls avec encore moins de développement, chaleur âcre et mordicante surtout à la poitrine et à l'abdomen, diarrhée douloureuse, cris aigus, surdité et stupeur; horreur du vin, du quinquina, appétence de l'eau froide et acidulée : mêmes prescriptions, sinapismes.

Quatrième et cinquième jour : au resserrement et à la petitesse du pouls se joignent de l'inégalité et des intermittences. Le malade qui gémit et se tourmente, repousse avec colère une eau vineuse, dans laquelle on avait délayé douze grammes de quinquina pulvérisé; il est gisant sur son lit, les jambes écartées. La langue se gerce, rembrunit, la face devient cadavéreuse : quinquina camphré, musc et élixir vitriolique de Mynsicht, potion corroborante animée, dont l'excipient est une forte décoction de serpentaire de Virginie, vésicatoires aux jambes.

Sixième jour; pouls filiforme, misérable, vermiculaire : le septième; râle, sueur grasse et mort. Ulcérations à bords élevés, couvertes de granulations grisâtres, dans l'iléon, sur la valvule iléo-cœcale, dans le colon, mais là moins larges, moins profondes, moins nombreuses : engorgement des glandes du mésentère. Amollissement du cerveau, épanchement de sérosité dans les ventricules, injection de l'arachnoïde. Décoloration des muscles, ecchymoses dans les pectoraux, les scalènes.

Ici, les symptômes s'aggravent encore, en mesure des excitans. Tout les contr'indiquait, jusqu'à l'instinct du malade, qui éprouvait machinalement, mais avec force, le besoin de rafraîchir des entrailles enflammées. Le pouls étant si petit, dira-t-on, comment ne pas donner des toniques? C'est que, parvenue à un degré extrême d'intensité, la surexcitation des vaisseaux capillaires et la douleur des organes, loin de développer les mouvemens du cœur, enchaînent et retiennent au contraire l'action de ce viscère, qui s'agite tumultueusement et ne se dilate qu'avec peine; « et ce n'est point alors, dit M. Bégin, ainsi qu'on l'a cru si long-temps, la faiblesse, mais bien la douleur qui rend les contractions petites, difficiles, embarrassées, incomplètes. » Pourtant, dans la fièvre putride, la distinction du pouls, *fictitie debilis*, est souvent difficile, et son exploration ainsi que l'application de la main ou du stéthoscope sur la région du cœur ne sauraient toujours suffire à donner une idée exacte de l'état de la circulation. Toutefois, tant que les contractions des ventricules ont de l'énergie, on peut saigner, le pouls se relevera, et surtout on doit s'abstenir de remèdes échauffants.

Un jeune médecin, brun, vigoureux et à passions vives, fut, en l'an II, attaqué d'une fièvre putride épidémique : on lui administra, dit Burdin, tant de quinquina, de nitre, de musc, de camphre; on lui appliqua tant de vésicatoires et de sinapismes, dont on voulait le *tapisser*, qu'il périt dans des convulsions tétaniques. Il vivrait encore si on l'eût abandonné, en ne lui laissant qu'un peu d'eau pour étancher sa soif. L'épouse de Burdin, frappée en même temps de la même maladie, ne prit pour tout remède que du lait qu'elle désirait, et guérit heureusement.

Dans la vingt-neuvième observation de fièvre putride rapportée par M. Louis, les fissures de la langue s'ulcèrent et l'inflammation des entrailles est sensiblement aggravée par les to-

niqnes employés dès le dixième jour et continués à une dose toujours croissante, pendant neuf jours que le malade vécut encore.

Entre plusieurs faits qui déposent contre cette méthode et que renferme la *Clinique médicale* de M. Andral, il en est où les symptômes empirent d'un jour à l'autre, en proportion des toniques, les malades arrachant les vésicatoires et périssant dans des paroxismes effrayants, *agitant continuellement les bras et les jambes*, *les yeux hagards*, *roulant continuellement dans l'orbite*, *avec soubresauts des tendons*, *avec la langue sèche et noire.* A ces malades, cependant, lavemens de quinquina camphré, décoction de quinquina, extrait de quinquina, vin, sel et sirop de quinquina, eau de menthe, sirop d'éther, musc, vin pur ou limonade vineuse, fomentations aromatiques sur les cuisses et l'abdomen, le tout à doses outrées, répétées matin et soir. J'aimerais mieux, je l'avoue, renoncer à l'exercice de l'art que d'insister sur de tels remèdes, la convenance en étant au moins douteuse, et l'effet déplorable, s'ils ne sont point indiqués. On regrette à ce récit d'entendre M. Andral se borner à cette seule conclusion : « D'après la somme assez considérable de forces que le malade possédait encore lorsque les toniques commencèrent à lui être donnés, et d'après l'exaspération qui suivit l'administration de ces médicamens, ne serait-on pas autorisé à penser qu'ils furent prescrits prématurément ? » Dans les observations qui précèdent, le traitement tonique est marqué par un plus grand nombre de revers que de succès. Les malades étaient pourtant jeunes, forts, avec des chances de guérison, et de taille à subir l'épreuve de la méthode anti-phlogistique. Hippocrate ne pensait, ni n'agissait de la sorte ; car aux fébricitans qui avaient les hypochondres tendus, les extrémités froides, qui se roulaient dans leur lit, en proie à une cruelle anxiété, ce grand homme ne donnait pour toute boisson que de l'oxycrat miellé, les fesant coucher dans un lieu obscur et loin du bruit,

avec des couvertures légères et le ventre fomenté d'une décoction de graines de lin et d'huile bouillies ensemble ; traitement bien plus capable d'arrêter ou de prévenir les stases inflammatoires des viscères que ces systèmes échauffants et perturbateurs.

Je ne saurais trop dire combien les suites de ceux-ci étaient funestes. On l'observait souvent, depuis les livres de Brown et d'Hildenbrand, dans la pratique de nos devanciers immédiats, avant les modifications qui s'y sont introduites. Ils gorgeaient leurs malades jusqu'au dernier souffle, de camphre et de quinquina, malgré des vomissemens, des spasmes, des accès de fureur, des convulsions, des grincemens de dents, malgré des urines rouges et briquetées, des déjections alvines muqueuses et sanguinolentes. Qui de nous, praticiens déjà vieillis, n'a fait de même, et ne sont-ce pas ces fautes qui nous ont enfin ouvert les yeux ? « Être averti d'une erreur, dit fort bien Zimmermann, c'est déjà avoir fait le premier pas vers quelque connaissance ; et trouver dans le même avertissement les moyens de l'éviter, c'est avoir acquis une vraie connaissance. »

Fièvre putride ; toniques et quinquina ; vomissemens, progrès de la maladie, mort. — Une femme, âgée de trente-deux ans, fut portée à l'hôpital, rouge, haletante, couchée sur le dos, dans un état de somnolence et de mussitation, avec le hoquet et le ventre tendu. Elle prit incontinent du quinquina et le vomit. On y associa la valériane, le polygala, l'écorce de Winter, l'esprit de Mindérérus, le kermès minéral, l'eau de menthe, le musc, le laudanum, remèdes qui, chaque jour, firent s'aggraver les symptômes. Aussi, la langue se retira au fond de la bouche, dure, noire, gercée, tremblante, la face s'empreignit d'une expression profonde de souffrance, les yeux se voilèrent et la respiration s'embarrassa. Puis, le pouls, qui était fréquent, raide et irrégulier, devint misérable, la stupeur, le météorisme et la sensibilité de l'abdomen augmentèrent, les urines et les évacua-

tions alvines sortirent involontairement. Enfin, la malade répandit une forte odeur d'ammoniaque et mourut avec deux parotides énormes, en poussant des sons plaintifs et inarticulés.

L'iléon, le cœcum, le colon tombaient en putrilage dans beaucoup de points, étaient livides et injectés sur plusieurs autres ; les glandes mésentériques engorgées.

Eut-on, dès le commencement de ces maladies, insisté sur les toniques, si on n'eût pas déduit la fièvre d'une diathèse purement débilitante. En 1803, à l'hôpital de Montpellier, les médecins, *sans examiner le malade*, lui donnaient d'abord deux ou trois grains d'émétique dans une pinte d'eau, puis de la tisane et des bouillons de trois en trois heures, le lendemain, deux gros de crême de tartre délayés en deux verres de liquide, le troisième jour, un purgatif ordinaire. Le ventre se ballonnait, la langue séchait et rougissait, le cerveau s'embarrassait, l'œil devenait hagard et la parole dure ; c'était une fièvre adynamique ; ils administraient vingt-cinq grains de camphre : le délire et le pissement de sang suivaient ; c'était une fièvre ataxique ; ils doublaient la dose de ce remède, y associaient l'éther, le musc, le castoréum, l'esprit de Mindérérus. La carphologie, les claquemens des dents, les vibices, les taches pourprées compliquaient encore des désordres déjà si graves ; l'énergie du traitement s'en accroissait, quinquina, vin, vésicatoires aux jambes : on y insistait ; puis pour tisane, décoction de polygala ou de serpentaire de Virginie avec de l'alcali volatil. Les malades mouraient. Les traiter par l'eau pure n'aurait-il pas mieux valu ? Personne n'oserait aujourd'hui se jeter, les yeux fermés et l'esprit plein de préventions, dans cet usage abusif des excitans.

L'intestin s'ulcère encore, lorsque le médecin, frappé de la sur-excitation que les toniques produisent, les abandonne, les reprend ensuite et cherche à en atténuer les effets par des correctifs, les fomentations émollientes, anodines ou huileuses, le

nitre, les acides, les bouillons d'herbes, les juleps rafraîchissants ou diacodés. Quelle restriction, même instantanée, une méthode si faible et si incertaine peut-elle apporter aux effets réels et permanents de drogues amères, chaudes, volatiles? Aussi Broussais observe-t-il que la pratique de notre art avait rétrogradé depuis Sydenham, Baglivi, Boerhaave et Van-Swieten.

Fièvre putride dont le régime anti-phlogistique tempère les progrès, et qui devient promptement mortelle, dès que ce régime est abandonné. — Un cultivateur, petit, sec et bilieux, à teint basané, âgé de trente-six ans, émétisé et purgé, fut apporté à l'hôpital : œil terne, hagard, immobile, pommettes livides, peau décolorée, pouls obscur et irrégulier, coma, langue noire et rugueuse, diarrhée et tension douloureuse du ventre : petit-lait, solution de gomme, cataplasme sur la région sus-pubienne. Le soir, un peu de réaction se développe et le pouls renaît. Le lendemain, quinze sangsues à l'épigastre qui tirent beaucoup de sang; le ventre s'abaisse et sa sensibilité diminue. Plus tard, la chaleur de la peau s'élève encore, la léthargie faiblit, d'assez longues périodes de raison se manifestent. Avec ce traitement et ses analogues, la fièvre reste donc stationnaire. Je quitte le service de l'hôpital; on administre le quinquina ; trois jours après qu'il en a commencé l'usage, ce malade s'éteint dans les angoisses d'un délire sourd et d'un flux lientérique, avec les dents fuligineuses. Arachnoïde épaissie, tachetée de suffusions sanguines; intestin couvert d'ulcérations inégalement découpées.

La fluxion cérébrale paraît ici n'être que sympathique, et probablement la résolution s'en serait faite. Quant à la fièvre, les émolliens en ralentissaient la marche, les thermantiques en précipitèrent le dénouement. Que de fois je les ai donnés, avant d'avoir bien compris que la violence de la fièvre et la phlogose des entrailles contribuaient à produire la faiblesse, et que les

cordiaux par conséquent ne faisaient souvent qu'augmenter celle-ci, en avivant celles-là.

Ces exemples montrent tout ce que l'on doit craindre des toniques donnés indiscrètement; en voici d'une nature bien différente.

Fièvres putrides; délayans et sangsues; guérison. — Un grenadier de la Lozère, grand, fort, sanguin, souffrait de l'épigastre, et lorsqu'on le lui comprimait, sa figure s'altérait profondément. Ce symptôme s'accompagnait d'une sorte de torpeur qu'interrompaient des momens d'anxiété, de beaucoup de trouble dans les idées, de la dureté et de la petitesse du pouls. L'haleine était acescente et fétide, la langue sillonnée par une bande sèche et brune, les urines déposaient un sédiment trouble, rouge et opaque, une chaleur âcre et brûlante alternait avec le refroidissement de la peau et des frissons : tisane de gramen nitrée et acidulée, trente sangsues à l'abdomen qui sont appliquées dans l'après-midi; l'interne oublie de fermer les piqûres. Le lendemain, je trouve le malade pâle, affaibli, baigné dans son sang. On s'attend à des pétéchies, au carus, à une fatale énervation; mais bientôt, au contraire, la langue s'humecte et devient d'une couleur moins rembrunie, les idées prennent plus de netteté, l'artère se dilate et s'assouplit, la peau recouvre de la fraîcheur. Je me borne à la limonade, au petit-lait, à l'eau vineuse vers le neuvième jour; le quatorzième, le malade mangeait le quart de la portion.

Sur un autre militaire des Basses-Pyrénées, des sangsues produisirent une telle évacuation de sang, que j'en conçus des craintes sur l'issue de la fièvre. Comme la région sus-ombilicale ne fournit pas un point d'appui solide aux moyens de compression propres à arrêter l'hémorrhagie, on ne put dans ce cas la maîtriser que très-tard, malgré la cautérisation. Eh bien! la faiblesse fut grande, il est vrai, mais la fièvre et la phlegmasie

de l'intestin cessèrent ; il n'y survécut que de la stupeur qui s'effaça de jour en jour, la diarrhée, la sécheresse de la langue, le gonflement de l'épigastre s'étant évanouis plus rapidement.

Cette inertie des mouvemens et de la volonté resta seule, de tous les symptômes de la fièvre, après une forte hémorrhagie que produisirent deux applications de sangsues sur un paysan de Montfavet, homme robuste et grand travailleur, atteint d'une diarrhée à laquelle n'étaient point étrangers le vin et le quinquina. Il en avait pris, le deuxième et le troisième jour de la maladie ; il avait été émétisé, le premier. Lorsqu'on le transporta dans l'hôpital, l'épigastre était douloureux, la langue gercée, noire et tout encroutée, le pouls comprimé, raide et inégal, le regard fixe, le visage plombé, l'haleine fétide. Tantôt il chassait aux mouches ou jetait de petits cris pleins d'anxiété, tantôt il était assoupi ou paraissait absorbé. Jamais les évacuations sanguines n'ont produit un effet plus remarquable, et plus immédiat ; le sang flua plus que je ne le voulais. Le lendemain, le malade était tranquille, dormant d'un bon sommeil, sans douleur à l'épigastre, avec un pouls mou et faible, il est vrai, mais d'un rythme régulier et bien préférable à ce pouls serré, tendu, obscur, inégal, comme convulsif, qu'on n'observe que trop dans les fièvres intestinales. La prostration des forces ne pouvait déguiser ce changement. La convalescence fut longue, marquée seulement par une *faiblesse* d'estomac qui se passa fort bien de toniques.

L'essentiel est donc, dans les fièvres putrides, d'amoindrir la phlegmasie, principe d'accidens graves et de mort. *In omni phlogoseos concursu*, disait Stoll, *cum aliis vitiis quibusdam*, *prima ratio habenda est inflammationis*. Prenez garde à l'inflammation, pourvu qu'il n'y ait point d'inflammation, répétait sans cesse Galien à l'endroit du traitement de ces fièvres : car l'inflammation des viscères, dès qu'il la reconnaissait, maîtrisait ses

moyens curatifs. Il ne pensait plus, dès-lors, qu'à corriger la langueur due aux phlogoses plus ou moins considérables, et entretenue par les causes qui atteignent et dégradent l'hématose et l'innervation. Il saignait, pour que les forces pussent se rétablir. Et si l'affaiblissement paraissait s'accroître, si une hémorrhagie naturelle produisait une grande débilité, il ne s'en alarmait pas, la diminution de la fièvre et la résolution des fluxions splanchniques permettant bientôt à l'équilibre de renaître. Ce qui, en dernier lieu, entretient l'énervation, c'est la résistance de l'inflammation ulcéreuse à l'action de l'art. Alors les symptômes demeurent stationnaires ou empirent, et le pronostic devient fâcheux. « Les fièvres, disait Tommasini, sont toujours d'une nature sthénique. On croirait qu'elles changent de caractère, lorsque la petitesse du pouls et les symptômes nerveux surviennent, il n'en est rien; et leur nature inflammatoire se conserve la même depuis le premier moment de l'invasion jusqu'au dernier degré de l'épuisement. Il faut donc ne point recourir aux stimulans, que ne cesse de contr'indiqner un pareil état. » Ces paroles de Tommasini consacrent un fait général, d'une manière qui paraîtra peut-être trop absolue : elles sont vraies pourtant relativement au pays où elles ont été écrites. Ne réflètent-elles pas ce que disait et observait Baglivi, et les paroles de Baglivi ce que signalait Hippocrate? Je ne peux penser autrement. Ces grands hommes et moi-même leur admirateur, nous vivons, pratiquons et écrivons sous le ciel du Midi, sous le ciel des fièvres ardentes, des causus, des fièvres assodes.

Les gangrènes spontanées, les gangrènes qui atteignent les plaies des vésicatoires et des sinapismes se rencontrent spécialement dans les fièvres putrides qui réagissent sur le cerveau avec violence, et qui se rapprochent ainsi des fièvres cérébrales. Ces gangrènes paraissent et s'étendent avec d'autant plus de promptitude que la céphalite se déclare tôt et avec des formes

sur-aiguës? Si les escarres sont superficielles ou tardives à se montrer, c'est que le cerveau, ses membranes et les nerfs s'affectent faiblement et seulement aux dernières périodes de la fièvre. La gangrène ne dépend donc pas précisément de la décomposition des humeurs, puisque, se manifestant si tard, elle est beaucoup moins grave que celle qui marque, dès leurs premières périodes, les fièvres cérébrales pures.

Et même, dans des fièvres putrides longues ou mortelles, dès qu'il n'y a pas de complication cérébrale, ces mortifications de la peau et de l'organe cellulaire ne se produisent point ou ne surviennent qu'aux derniers jours, et encore d'une manière fort limitée. Leur origine immédiate se puise moins dans la dégénération adynamique que dans la dépravation plus ou moins forte de l'influx nerveux. Voilà pourquoi la gangrène paraît quelquefois du deuxième au sixième jour, dans les arachnoïdites épidémiques, et les aggrave d'une façon brusque et cruelle : voilà pourquoi elle accompagne si souvent les typhus et autres maladies réputées putrides, mais qui toujours se compliquent de l'affection exquise du système nerveux. J'ai vu au contraire cinquante fébricitans avec le ventre enflammé, couchés sur le dos et d'une meigreur affreuse, ils n'étaient pas même écorchés au sacrum ou ils ne l'étaient que superficiellement et seulement alors par *la suspension de la respiration cutanée*, comme disait Grimaud, *suspension si ordinaire aux parties sur lesquelles le corps repose d'une manière trop continue, dans les maladies fébriles.* Le cerveau de ces malades n'avait jamais été pris sérieusement, et cette fluxion ne l'avait point emporté sur l'affection intestinale : bien différens des fiévreux jetés dans le délire, puis dans une stupeur comateuse, dont les extrémités abdominales, dont les surfaces sacrées et trochantériennes deviennent livides et se mortifient. Je ne crois pas qu'on connaisse beaucoup de fièvres adynamiques qui, dans leur état de simplicité et sans grave at-

teinte du côté de la tête, aient été accompagnées de la chute gangréneuse des tégumens ; et, je le répète, presque toujours je les ai vues avec des escarres dans le début, si elles se compliquent principalement d'nne encéphalite. Mais ces escarres manquent ou sont peu considérables lorsque l'affection ne dépasse pas les entrailles.

Dans ses recherches sur la *gastro-entérite*, M. Louis fait observer que peu de fébricitans, même les plus affaiblis, ont eu des escarres, et qu'elles ont été superficielles. Il ne cite qu'un seul fait en exception, et prouve donc aussi que la gangrène naît moins d'une faiblesse réelle que du défaut d'innervation, puisqu'elle caractérise communément les fièvres nerveuses et se voit peu dans les adynamiques.

Si on réfléchit ensuite que l'entérite a souvent plus d'étendue qu'on ne le présumerait d'après l'examen du cadavre, que l'innervation est troublée, que sont troublés aussi les organes fondamentaux de la nutrition, l'*hypomochlium vitæ*, on ne s'étonnera plus de cette prédisposition aux gangrènes spontanées dans les fièvres graves. Sur le déclin de ces maladies le sang se liquéfie et s'appauvrit par la longue souffrance des appareils de l'assimilation et en vertu d'une absorption plus ou moins malfaisante, dont Cullen voulait déduire exclusivement les phénomènes de putridité.

M. Bouillaud renouvelle et soutient cette hypothèse ; et il n'est pas seul à le faire. « Dans la fièvre adynamique, dit M. Velpeau, les sypmtômes d'adynamie *qui ne se manifestent point en général, avant qu'il n'y ait eu ulcération*, paraissent d'après les recherches de M. Bretonneau et les miennes, se développer sous l'influence de l'introduction d'une plus ou moins grande proportion de matières putrides dans le sang. » Or, souvent ces phénomènes dits de putridité, se manifestent dès le début de la fièvre, avant toute possibilité d'absorption purulente : ils ne sauraient donc toujours en dépendre. Et ne

s'expliquent-ils pas d'ailleurs par la qualité quelquefois souverainement délétère des miasmes qui occasionent l'affection, par la langueur des fonctions digestives qui la précède, par la fièvre sourde qui travaille à l'avance l'économie animale, et réagit sur cette chair coulante dont l'énergie se montre toujours en rapport avec la liberté d'action des organes ? Quel besoin de recourir pour l'intelligence des symptômes d'asthénie, à l'absorption toujours assez tardive de l'ichor qui flue de la muqueuse tombant en détritus ? Quel praticien n'a vu ces symptômes, les derniers de tous selon M. Bouillaud, marquer quelquefois la période d'invasion et survenir avant que l'intestin soit ulcéré et le foyer d'infection par conséquent établi ?

Pour prouver que les symptômes putrides s'engendrent de l'absorption purulente qui se fait sur l'intestin ulcéré, MM. Dupuy et Gaspard ont injecté du pus, de la sanie charboneuse dans les veines d'animaux sains qui ont succombé plus ou moins vite, alourdis et prostrés, avec des symptômes immédiats d'asthénie, de décomposition. Et qu'y a-t-il, dans ces expériences, d'applicable à la fièvre putride ; quelle est l'induction utile et légitime qui s'en puisse tirer ? D'ailleurs sur les caractères physiques de cette putridité du sang, on n'est guère plus avancé. Ce qui ressort du livre dans lequel M. Forget après quarante pages de discussion et de recherches, conclut avec De Haën et Borsieri, que l'altération primitive et même secondaire du sang dans la fièvre thyphoïde, en tant que fait général appréciable, reste encore à démontrer, si elle n'est démontrée fausse.

Sur six cents malades à peau sale et terreuse, à couleur plomblée, qui avaient la fièvre et que Baillou saigna, le sang lui parut toujours aussi *louable* que celui d'un homme bien portant. L'examinait-il sur le cadavre ? même défaut de changement sensible. Cette longue suite d'observations le frappe tellement qu'il s'épuise en hypothèses pour les expliquer. Un cail-

lot assez mou, une couenne verdâtre un peu plus, un peu moins dense, un accroissement de fluidité, voilà pour la fièvre putride, toute les variations que j'ai pu apprécier, dans l'aspect du sang, quoique son altération profonde et intime me paraisse par le raisonnement chose des plus certaines. Quant à sa conversion momentanée en un fluide blanc, opaque, laiteux, telle que l'ont une fois rencontrée MM. Collineau et Gendrin, quant à ces collections de pus qu'on a trouvées dans des vaisseaux veineux ou artériels et qui dépendaient de la suppuration de leurs parois ou de quelque grande diathèse purulente, il ne saurait ici en être question.

Oui, dans les fièvres putrides, dans ces inflammations malignes du ventre, la masse humorale se vicie; Chirac l'avait établi, Bichat l'avait reconnu, sans toutefois en faire le principe ou le point capital de la maladie. Car selon selon lui, *c'est toujours le solide qui y joue le principal rôle;* car pour prévenir, et plus tard, par corriger cette altération des fluides, pour rendre au sang son énergie primitive, ses vertus réparatrices, il faut rétablir le ton régulier des organes et résoudre les phlogoses intestinales. Là repose tout le but de l'art; et cela fait, la tendance des fluides à se décomposer s'effacera, puisque les matériaux dont le sang se recompose trouveront dans des entrailles guéries une élaboration convenable. Mais ce ne sera pas avec des boissons stimulantes et animalisées que ce résultat s'obtiendra. « La corruption des humeurs qui accompagne les prétendues fièvres adynamiques n'est rien par elle-même, dit Broussais. Dissipez l'irritation qui s'oppose à la rectitude de l'assimilation et aussitôt vous verrez reparaître l'état normal des humeurs et avec lui la santé la plus florissante. Tous les jours, il nous arrive de dissiper en vingt-quatre heures la couleur brune des lèvres et de la peau et la fétidité des excrétions avec des applications de sangsues sur l'épigastre. »

J'ai recueilli cent observations semblables : combien de fois n'ai-je pas saigné et avec un prompt succès des malades qui paraissaient affaiblis, qui rêvassaient et avaient la langue noire? Et même, lorsque tous les organes s'énervent et que les fluides en partagent la langueur, ce n'est pas toujours dans l'espoir d'arrêter directement la dissolution, que je donne des toniques. La dose d'ailleurs n'en est pas assez forte, et l'administration en est de trop peu de durée, pour que cet effet puisse s'attendre. MM. Leuret et Hamont injectent du pus dans les veines de plusieurs chevaux ; il en naît des affections putrides qu'ils traitent par les saignées et les boissons rafraîchissantes ; ces animaux guérissent. Ce résultat embarrasse les expérimentateurs, et ils en atténuent la valeur, en terminant ainsi leur travail. « On saignait autrefois pour évacuer le sang malade, on saigne aujourd'hui pour faire avorter ou combattre l'inflammation. Dans des circonstances semblables, la pratique reste donc la même pour tous les médecins instruits. L'explication diffère, mais les succès sont aussi nombreux, parce que comme le remarque judicieusement Baglivi, ce ne sont point les hypothèses qui guérissent, mais les remèdes dont l'expérience a démontré les vertus. » Je ne vois là qu'une de ces maximes spécieuses à l'abri desquelles se cache toute erreur. Comment avec un bon esprit regarder des théories contraires comme indifférentes et se persuader que vraies ou fausses, peu importe ? A coup sûr, telle n'était pas l'opinion de ce même Baglivi qui, si jeune, avait jeté les fondemens d'une réforme profonde dans le traitement des fièvres : il en proscrivait le quinquina et les toniques, substituant à ces remèdes la saignée, les délayans, une sage expectation, et cent fois dans son ouvrage, il recommandait de ne jamais purger, avant que la turgescence inflammatoire eut été suffisamment affaiblie.

Baglivi savait que le traitement de la fièvre putride ne pou-

vait se rapporter à la qualité présumée du principe toxique débilitant, mais à l'intensité de l'inflammation qui suivait et qui seule avait droit de déterminer le remède ; car seule elle était appréciée : *Inflammatio febrium omniumque morborum comes frequentissima*, disait Fouquet.

On doit aux anti-phlogistiques des succès non équivoques et surtout de ne point coopérer à une terminaison funeste. Après avoir ouvert la veine, délivrons les surfaces engorgées avec des saignées capillaires qui peuvent se réitérer, sans accroitre l'énervation générale, sans trop désemplir les gros vaisseaux, ni trop affaiblir la grande circulation. Ainsi s'établit une révulsion efficace, mais qui n'a rien de désordonné, à l'inverse de l'action des sinapismes, des vésicatoires. Ces toniques, prématurément appliqués, épuisent le genre nerveux, augmentent la fièvre, l'anxiété, sollicitent des réactions cruelles, engendrent une foule de complications, et ne conviennent tout au plus qu'aux dernières périodes de la maladie.

Dans les derniers jours du mois de Juin 1825, et par une forte chaleur, rapporte M. Quotard dans les Mémoires de médecine militaire, plusieurs soldats, venant du Nord, la plupart nostalgiques, passent à l'hôpital de Poitiers, avec de graves et immédiats symptômes d'une fièvre maligne et putride, qu'accroissent des remèdes excitants. Cinq malades meurent dans un même jour et beaucoup d'autres paraissent moribonds ; ce qui motive une consultation entre les médecins de l'établissement, ceux de la ville et de la garnison. On procède d'abord à l'examen des cadavres ; pus sous l'arachnoïde, suffusions sanguines cérébrales, plaques gangréneuses et ulcères dans l'estomac et les intestins : on convient en conséquence d'employer les anti-phlogistiques et les délayans. Dès-lors, quoique, tous les jours, sept ou huit malades fussent envoyés à l'hôpital, on n'en perdit plus que sept, dont quatre expiraient

au moment de la consultation. Reste donc seulement trois sujets qui succombèrent, malgré ce changement de méthode, et encore eut-on à regretter que les évacuations sanguines eussent été peu abondantes et les stimulans administrés. Dans des observations qui suivent, l'on voit des accidens rejetés sur la nature de la maladie, succéder manifestement aux potions toniques, à la limonade vineuse, au camphre, au quinquina, aux sinapismes et aux vésicatoires.

En 1826, à Saint-Firmin, une épidémie de fièvres putrides, traitée par les excitans, avait déjà fait périr quinze personnes, lorsque traitées par les anti-phlogistiques, ces maladies s'affaiblisent et disparaissent sans devenir mortelles une seule fois. Tout le livre de Chirac roule sur la funeste issue des fièvres poursuivies avec des cordiaux et sur les changemens heureux que produisit la simplicité hardie de sa méthode.

Un homme fortement constitué, âgé de trente-cinq ans, fut attaqué au mois d'Août 1785, d'une fièvre bilieuse putride miliaire. Comme le péril était imminent, on crut devoir employer des moyens fortement actifs et échauffants avec d'autant plus d'*insistance* que le mal déjà grave croissait encore. La peau, qui était sèche, se couvrit d'une éruption miliaire, surtout à la poitrine, au cou, aux bras. Il y avait des convulsions générales, délire, soif inextinguible; le ventre était ballonné, la figure plombée; tous phénomènes sérieux que les purgatifs, les toniques et les irritans ne devaient pas amoindrir. Le malade, très docile, avait fait et laissé faire tout ce qu'on avait voulu : enfin, il n'accepta plus que des boissons très-froides. Fusée-Aublet, appelé en consultation, proposa l'eau à la glace, le malade en but avec délices. On lui appliqua sur le ventre des compresses qui en était imbibées et que l'on renouvelait souvent : il se rétablit par ce changement de méthode.

Les stimulans, qui furent ici répudiés encore assez tôt, ac-

croissent quelquefois l'inflammation de l'estomac au point qu'il s'y fait des perforations spontanément et par la déchirure de plaques gangrénées. Chaussier l'a observé sur des malades qui avaient succombé à des fièvres adynamiques, ainsi traitées. Les Bulletins de la Faculté de Médecine de Paris, pour l'année 1810, en contiennent un exemple, et dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*, Percy et Laurent racontent avoir trouvé plusieurs perforations à l'estomac d'une femme de Versailles, qui avait été saturée de quinquina, de camphre et d'acétate d'ammoniaque. Ils en concluent que les fièvres adynamiques sont souvent exaspérées par des vomitifs, par l'usage du quina et des autres toniques.

On a toujours, dans ces fièvres, mal auguré et avec fondement, de la sécheresse et de la noirceur de la langue. *Lingua circa initia quidem horrida, in eodem vero colore perseverans, procedente vero tempore ubi exasperatur, livestit, finditur, mortem denunciat. — Periculi autem maximè plena est nigra et ex virore pallescens.* Hipp. Une langue très-noire au début et qui se fendille annonce tout d'abord que les premières voies sont compromises, et les commentateurs d'Hippocrate en induisaient la nécessité des délayans, des saignées capillaires. Le maître lui-même en avait-il jamais tiré l'indication de remèdes toniques, excitants ou perturbateurs? Loin de là; car il recourait à la saignée, à l'hydromel, à l'eau d'orge, au petit-lait; car il voulait que le fébricitant fût laissé au bord d'une fontaine; belle fiction dans le goût antique : Paul Æginète la réalisa. *Extinguuntur autem frigidæ potu, quo nos ardentissimas febres, causos appelant, ex toto curavimus;* et les fièvres ardentes sont pour ce médecin celles que caractérisent *arida lingua*, *crassa et nigra*, *ventriculi rosio*, *dejectiones pallidæ*, *sitis vehemens*, *vigiliæ*, *nonnumquam etiam delirium.* Qui ne sait que des militaires abandonnés en temps de guerre, presque moribonds, se sont rétablis sans quinquina,

tandis que la plupart de ceux qui, dans nos hôpitaux, étaient traités méthodiquement par les toniques, succombaient au typhus. Dans les circonstances désastreuses qui font naître cette fièvre, observe Vaidy, les malades qui ne sont pas à portée de recevoir des secours médicaux et qui ne boivent que de l'eau, échappent souvent au danger le plus grand. La mortalité de ces maladies n'a-t-elle pas diminué dans les établissemens publics, dont les médecins sont devenus plus réservés dans l'emploi des drogues échauffantes et moins timides à l'égard des évacuations sanguines ? Au rapport d'Urbain Coste, homme sincère, dans la campagne de 1823, sur un mouvement continuel de sept cents malades, les médecins Français qui employaient avec sagesse la méthode anti-phlogistique, ne perdirent que trente hommes, tandis que les Espagnols, sous l'influence des mêmes localités, du même régime alimentaire, des mêmes fournitures, des mêmes qualités de médicamens, et sur un mouvement à-peu-près égal, perdirent dans le même espace de temps, deux-cent-soixante-quatorze malades : différence éuorme qui ne s'expliquait que par la différence des traitemens.

On a fait en Corse la même remarque : les médecins indigènes, qui prodiguent encore les stimulans, y éprouvent beaucoup plus de revers que nos officiers de santé militaires. M. Gérardin rappelle à ce sujet qu'en 1685, le médecin en chef de l'expédition française en Corse, sous les ordres du maréchal de Maillebois, demandait à l'apothicaire-major un envoi considérable de rhubarbe, d'émétique, de quinquina, vu la multitude de malades qui encombraient les hôpitaux. Avec des remèdes si actifs, la mortalité qui afflligea ce corps d'armée fut grande. A Vienne, sur la fin du siècle passé, les médecins qui attaquaient certaines fièvres putrides par les vomitifs, le quinquina, le camphre, le musc, les vésicatoires, perdaient leurs malades; *eorum ægri moriebantur.* Et ils s'en prenaient à une malignité

extraordinaire ; *malignitatem multò majorem quam qualem æstate viderant*, *incusabant* . malignité, ajoute Stoll, si peu réelle quelquefois que les malades qui étaient saignés, guérissaient et n'en présentaient pas les symptômes. Une maladie maligne, disait Galien, est en beaucoup de cas celle qui menace la vie des malades et qui n'admet presque pas d'espérance de guérison. *Malignum dicitur quod a simplicium morborum consuetudine alienum*, *non facile curationem admittit.* Gorræi Op. Le Roy appelait malignes les fièvres aiguës qui étaient *dangereuses*, *souvent mortelles.*

En 1809, une épidémie de fièvres putrides plus ou moins compliquées, continues ou intermittentes, sévit dans l'île de Walcheren ; et de dix-huit mille Anglais qui y tenaient garnison, neuf mille en moururent ou furent renvoyés en Angleterre, presque tous frappés à mort. Anorexie, croûte dure sur la langue, grande irritabilité de l'estomac, nausées, vomissemens, délire taciturne, céphalalgie, prostration des forces, tels étaient les symptômes de l'état aigu ; de profondes désorganisations dans les entrailles et dans les appareils les plus nobles, voilà ce que montraient les autopsies cadavériques. Et cependant, lorsque la congestion des viscères était à son comble, Gilbert Blane donnait du calomélas, des sels neutres et du quinquina. Si les voies gastriques rejetaient l'écorce du Pérou, on les remplissait de substances aromatiques ; on ordonnait encore l'opium, la rhubarbe, l'oxide de zinc, l'arsenic surtout. Hamilton commençait par un cathartique ; venaient ensuite les diverses préparations de quinquina aux plus hautes doses. En cas d'insuccès, ce qui arrivait souvent, on les associait au sous-muriate de mercure : le sulfate de cuivre et celui de zinc, l'antimoine, la confection aromatique de la pharmacopée de Londres, le camphre, l'ammoniaque, l'acide nitrique, la gomme-gutte ne furent pas épargnés. Hamilton pourtant avait remarqué la grande utilité

de la saignée dans les complications de phlegmasies du poumon et des autres viscères ; malgré le caractère atonique prédominant, disait-il, *elle soulageait toujours de la manière la plus prompte.*

L'armée française eut aussi beaucoup à souffrir de cette épidémie, dont l'abus des échauffants augmentait la mortalité. Déjà à Milan, de 1791 à 1804, quinze cents personnes avaient péri, chaque année, d'une fièvre putride pétéchiale, fâcheuse par elle-même, mais dont les chances mauvaises étaient singulièrement accrues par l'abus des toniques. Aussi, lorsque l'idée Broussaisienne parut, fit-elle bruit, toute étroite et systématique qu'elle se montra. On avait si fort oublié, sur la parole d'autres fabricans d'hypothèses, la pratique hardie et retenue des grands maîtres, qu'appliquer les anti-phlogistiques aux fièvres aiguës, putrides et autres, parut une nouveauté. Le succès surprit : qui lisait Baillou, Stoll ou Sydenham ? Le succès fut proclamé bien haut, et bientôt les fièvres grstriques les plus simples devinrent des gastro-entérites, soit fièvres putrides. Il fallut subir cette nouvelle déviation du bon sens médical et croire qu'avant Broussais on n'avait jamais su que stimuler avec frénésie les pauvres fébricitans. Les relevés statistiques qui déclinent déjà, commencèrent alors, et M. Roche, imité par nombre d'autres médecins plus obscurs, disait : « Le moins qu'on perdit de malades au Val-de-Grâce avant 1815, c'était un sur seize ; depuis cette époque, on n'en perd plus qu'un sur vingt huit. De 1800 à 1814, la durée moyenne des traitemens était de dix-sept jours ; depuis 1815, elle n'est plus que de quatorze. » M. Roche ne prenait pas garde que toutes ces tables de succès proportionnels ont été inventées pour la glorification successive de tous les systèmes, même de celui de Brown qui semblait *devoir régénérer la médecine et conjurer les maladies les plus redoutables.* L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne voyaient leurs

praticiens y adhérer en foule ; ils comptaient aussi leurs succès, leurs revers, et dans les fièvres putrides, nerveuses, ils ne perdaient, disaient-ils, qu'un malade sur vingt-cinq. « Je bénis la Providence, s'écriait M. Lafont-Gouzi, de m'avoir fait connaître dans les ouvrages immortels de Brown, les véritables principes de la médecine ; puisse cette sublime et bienfaisante doctrine passer dans les écoles et dans la pratique! »

Laissons donc ces calculs inexacts qu'ont tour-à-tour invoqués les théories les plus dissemblables, bien convaincus d'ailleurs qu'on ne saurait mesurer sur des tableaux comparatifs de mortalité les avantages de la thérapeutique actuelle des fièvres, quand ces fièvres entrent pour si peu dans les causes générales de décès. Non jamais, pour un esprit droit, les différences de mortalité dans un établissement public, une ville, un royaume, n'auront, relativement aux fièvres, le poids immense dont on a voulu environner ces maladies. Les épidémies, les guerres, la disette, les grands travaux, les institutions sociales entreront dans cette balance autant que toutes les doctrines médicales ; l'art n'exerçant son influence que sur l'individu et non sur l'espèce, dont la nature seule a la charge, selon le mot de M. Risueño d'Amador. On avoue que les malades atteints de fièvre putride succombent, traités par les toniques, plus souvent et avec plus d'angoisses et de promptitude que traités par les émolliens ; n'est-ce point assez clair? Sur ce sujet, les résultats numériques en masse, quoique favorables à cette pratique, pourraient être fautifs et les résultats individuels ne le sont presque jamais. Pourquoi ne donne-t-on plus aujourd'hui du camphre et du quinquina dès le premier septénaire de la fièvre putride? Pourquoi n'ose-t-on toucher aux stimulans qu'au suprême article, *in articulo mortis?* Ce seul fait, qui ressort des livres de MM. Andral et Louis, est certes assez significatif.

Il y a dans les bons effets de l'application de la méthode hu-

mectante à la fièvre putride quelque chose de si vrai, qu'en France, les médecins habiles l'ont presque tous adoptée, même ceux qui, pendant de longues années, s'étaient abandonnés à la pratique échauffante. Ils ont substitué, de plus en plus, les anti-phlogistiques directs aux excitans. Quand les hommes heurtent sans intérêt leurs propres principes, c'est qu'ils cèdent à l'évidence. On le vit du temps de Chirac. « Les médecins, disait cet auteur, que la malignité supposée des fièvres détournait des émissions sanguines, ne sont revenus de la prévention où ils étaient que lorsqu'ils ont été convaincus, par l'ouverture des cadavres, qu'on ne périssait dans toutes ces maladies, que par les inflammations du cerveau, du poumon, du foie, des intestins; et j'ai eu la satisfaction de voir adopter cette manière brusque et précipitée de traiter les fièvres malignes, à de très-habiles médecins, qui n'étaient pas sans quelque malin intérêt de me voir échouer dans la cure de ces sortes de maladies, qui causaient une grande mortalité dans Paris et dans le reste du royaume. » Que de conversions semblables! A l'Hôtel-Dieu de Paris, en 1825, les malades qui guérirent bien et vite, furent traités par les anti-phlogistiques, même ceux *qui au début offraient des symptômes très-graves.* La saignée, les sangsues, quelquefois à plusieurs reprises, trente par application, les bains, les affusions furent mis en avant. Dans quelques cas, on associa les évacuans, surtout ceux des voies supérieures, aux boissons rafraîchissantes; les toniques ne furent pas employés. L'action s'adressait droit aux inflammations concomitantes. Ainsi M. Récamier, conduit par la rectitude naturelle de son esprit, à des applications pratiques plus réservées que la tyrannique coutume des échauffans, guérit avec des émissions sanguines et des émolliens un malade qui paraissait très-débilité et qui, dans le temps, eût pris du quinquina. Voulant encore montrer combien il faut se défier de *cette apparence de faiblesse* dans la fièvre putride,

il cite l'exemple d'un jeune homme de vingt-cinq ans, malade depuis quinze jours et qui entra à l'hôpital, dans un état *d'affaissement*, avec absence presque complète de réaction. *Langue sèche, luisante et commençant à s'encroûter d'un enduit brunâtre, région du cœcum douloureuse à la pression, depuis plusieurs jours dévoiement abondant, peau sèche et terreuse*, mais d'une chaleur presque naturelle, pouls peu fréquent, *décubitus en supination et faiblesse déjà assez considérable.* Vingt sangsues sur le flanc droit, eau de guimauve pour boisson, fomentations émollientes sur le ventre; après la chûte des sangsues le malade est mis au bain; le lendemain, *la langue est encore sèche et brunâtre;* nouvelle application de sangsues, après laquelle la langue se nettoie, s'humecte, la peau se tempère, le dévoiement cesse. Apyrexie dès le cinquième jour; puis les forces reprennent, la face change d'aspect et la convalescence s'établit.

Ce traitement rend témoignage de la netteté des idées que M. Récamier avait acquises de bonne heure sur les complications intestinales de la fièvre putride. Il savait aussi confirmer ces idées par de nombreuses ouvertures de cadavres et constater que les entrailles étaient ulcérées.

A l'inverse des affections du cœur qui, mieux étudiées, ont paru tout-à-coup devenir plus fréquentes, les fièvres putrides n'ont jamais été si rares qu'à présent. D'où vient cela? Hufeland l'attribuait à l'épuisement des *germes adynamiques*, aux changemens de l'atmosphère. Je pense qu'à ces causes il faut ajouter et placer en première ligne la pratique actuelle, qui diffère si fort de la méthode excitante, suivie par nos devanciers, et qui empêche des fièvres gastriques ou muqueuses de devenir des fièvres putrides. « Les secours dont on se sert aujourd'hui, dit M. Barbier d'Amiens, dans le traitement des fièvres, sont opposés à ceux que l'on conseillait naguères, et ces maladies ne sont plus *si longues, si dangereuses.* » Elles en deviennent moins

communes; et comment cela ne serait-il pas, puisque les purgatifs violents, les toniques, les révulsifs chauds ne sont plus employés ou ne sont employés qu'avec circonspection. Quelle différence du temps où tous sans exception, nous suivions une méthode de traitement incendiaire, presque dès le principe de ces fièvres, attribuant à leur intensité ces symptômes fâcheux qui n'accusaient que trop souvent l'inconvenance du remède. A cette époque cependant, quelques-uns d'entre nous, s'écartant de la voie battue, employaient tout d'abord les anti-phlogistiques; mais ensuite ils se déconcertaient devant les progrès de la fièvre, et ils tombaient dans le même abîme d'erreurs.

C'était donc un moyen de rendre autrefois la fièvre putride fréquente que de donner des toniques au moindre signe d'ataxie ou d'affaiblissement; alors les phénomènes asthéniques apparaissaient en nombre et formidables. Souvent les malades mouraient; pourtant dans ces fièvres primitivement assez simples, ainsi aggravées ou même créées par l'art, lorsque l'intestin était peu disposé à l'ulcération, le mouvement fébrile se résolvait malgré ces désordres spontanés, et on rapportait au traitement une guérison à laquelle il n'avait pas contribué. On voyait, neuf mois de l'année, les fièvres putrides sévir; mais le moyen qu'il n'en fût point ainsi, quand on traitait comme telles, des fièvres ordinaires. Le moyen aussi que les guérisons ne parussent pas nombreuses, malgré des remèdes violents et intempestifs, quand la plupart de ces maladies devaient guérir par elles mêmes. On abusait si fort de ce mot, *fièvre putride*, observe Burserius, qu'on l'appliquait à toute fièvre un peu grave, et que ce fantôme de putridité poursuivait sans cesse l'imagination des médecins. Les médecins d'à-présent ne font-ils pas encore de même, voyant en toute fièvre une fièvre typhoïde, et dressant d'admirables tables de statistique, où il ne manque qu'une réalité simple et

vraie, celle d'un diagnostic exact. Au reste, ce nom de fièvre putride consacré par les livres, fut souvent attaqué. On y substitue aujourd'hui le nom de fièvre typhoïde; Pinel l'avait changé par celui de fièvre adynamique. Que désignait cette dernière qualification? l'affaiblissement du système musculaire; mais cela s'observe dans d'autres maladies, et fait incliner plus décidément encore aux toniques. Aussi, sous ce rapport, Pinel et son école ne restèrent-ils pas en arrière de leurs prédécesseurs.

Par la méthode tempérante, anti-phlogistique, doucement laxative et révulsive, j'ai souvent prévenu dans les neuf dixièmes des fièvres putrides ce degré extrême de désorganisation caractérisée par la noirceur de la langue, la fuliginosité des dents, l'énervation musculaire, par la somnolence ou la carphologie. L'été, dans mes salles encombrées de fiévreux, les émanations malfaisantes, les causes de putridité ne manquaient pas. Sur cent malades, quatre-vingts entraient rudement atteints: ce n'étaient pas cependant à chaque lit des délires furieux, des stupeurs profondes, ni cet ensemble d'accidens funestes que j'avais vus accrus ou même provoqués par l'art dans d'autres services. A peine trois ou quatre fébricitans atteignaient-ils le dernier période de la fièvre: ceux-là même n'offraient pas ces symptômes cruels, que j'observais si communément au temps de mes études et dans les premières années de ma pratique.

De vieux médecins qui, toute leur vie, avaient gorgé leurs malades de polygala et de quinquina, étaient frappés de cet aspect en visitant mes fiévreux dans l'été, saison où les pyrexies intestinales et encéphaliques deviennent, dans ce pays, rapidement sur-aiguës.

Pendant vingt-sept ans que j'ai exercé la médecine dans cet hôpital, mes succès dans le traitement de la fièvre putride ont toujours été en raison de ma retenue sur l'emploi des stimulans. Je ne les appliquai qu'aux périodes les plus reculées de la ma-

ladie, lorsque la peau est glaciale, et qu'il faut ranimer le jeu de la vie, les cessant, crainte de trop d'ébranlement, dès l'instant où le pouls s'élève, où la peau s'échauffe. J'évitai toujours ces excitations démesurées qui ne sont propres qu'à user le peu de force intérieure qui reste et à décider la mortification des organes affectés.

Dans l'été de 1824, j'eus à traiter sur des chasseurs casernés dans un cimetière, des fièvres adynamiques qui réagissaient sur le cerveau, et dont quinze atteignirent *toute* intensité. La veine fut ouverte; puis deux ou trois applications de sangsues, suivies de cataplasmes ou de fomentations sur la poitrine ou sur l'abdomen, petit-lait, eau d'orge, de veau ou de riz, limonade gommée: deux malades seulement moururent, ils avaient été apportés dans la stupeur ou le délire, avec le ventre météorisé, avec la peau et la bouche très-sèches. Leurs cadavres présentèrent des ulcérations rondes et petites dans le jéjunum, plus étendues dans l'iléon et converties en un ulcère à granulations inégales et grisâtres, d'un aspect lardacé, qui embrassait tout l'intestin, huit pouces au-dessus du cœcum et s'étendait jusqu'à celui-ci. Ces malades avaient bu de la tisane amère pendant leur séjour au quartier et on n'avait point pratiqué d'évacuation sanguine. Les anti-phlogistiques furent administrés trop tard.

Rien ne seconde autant les progrès de ces fièvres que cet usage des amers, pour *exciter l'appétit et réveiller les forces engourdies.* Une pareille inconséquence, plus que la peur, quoique si redoutée, donne des ailes au mal; mais *faire la médecine des symptômes*, voilà l'écueil où nous venons tous nous briser. Convaincus que nous en sommes, je ne sais néanmoins quelle disposition nous y entraîne. Ainsi, dans la fièvre putride avec des selles noires, vertes, oléagineuses, que Paul Æginète et Félix Plater tiennent de funeste présage, on donne des astringens; et cependant l'ipécacuanha, la cascarille, le colombo, l'acide

sulfurique hâtent la désorganisation des surfaces affectées et sont loin, malgré leur action styptique, momentanée et d'un ordre secondaire, de diminuer la quantité des matières, d'affaiblir la fluxion inflammatoire. Une diarrhée légère ne demande que de la limonade et des lavemens, pourquoi donc dans les fièvres putrides, avec ulcères des entrailles, la diarrhée serait-elle traitée si différemment ? Celui-ci veut favoriser un cours de ventre, il ordonne la rhubarbe et le séné; celui-là veut l'arrêter, vite des astringens; tous deux avec des intentions et des moyens si opposés, perdent leurs malades. C'est qu'une inflammation répugne aux excitans, quel que soit d'ailleurs leur premier effet, et que ces substances si dissemblables en apparence, l'augmentent également.

Ces fausses idées sur les vertus et l'action de la plupart des médicamens, leur nom seul les inspirait; et que de fautes à la suite! Appelé à Fournèz, auprès d'un homme de moyen âge, atteint d'une fièvre putride, je trouvai la face grippée, le ventre rétracté, froid et dur comme une pierre, avec des coliques et quelques déjections muqueuses, vertes et sanguinolentes, le pouls petit, dur, à vibrations obscures, inégales et intermittentes. Les médecins des environs avaient associé à une saignée, à quelques sangsues, aux lavemens, au bain, les bols *sédatifs et rafraîchissants* de camphre et de nitre, les liqueurs *calmantes* d'Hoffmann, de Sydenham, les *anti-spasmodiques* tels que l'éther, l'assa-fœtida, la teinture de castoréum, l'eau de menthe. Avaient-ils tort ? Ils agissaient *in verba magistrorum.* Gall remarque avec raison qu'il serait difficile de calculer le mal que les notions défectueuses de diverses espèces de faiblesses et le mot *calmans* font encore tous les jours.

Cependant, dira-t-on, gardez-vous de mettre entre les mains de nos chirurgiens de campagne des écrivains qui réduisent à la saignée la pratique de l'art: reproche injuste! car si ces praticiens

calculent mal la portée et les limites des anti-phlogistiques, apprécient-ils mieux une méthode plus compliquée, savent-ils s'arrêter en fait de moyens perturbateurs? L'emploi de la saignée, au moins, les conduit forcément à la médecine expectante, dont les stimulans les éloignent.

Toute méthode est indifférente, disent d'autres médecins, les fièvres guérissent également par les toniques et par les délayans : ils oublient qu'ils ne donnent plus les toniques comme par le passé, qu'ils y recourent tard, et avec des ménagemens naguères inconnus. S'ils stimulaient encore les malades avec la plus téméraire activité dès l'invasion de la fièvre, ils verraient si le choix de la méthode importe peu. Pourquoi méconnaître à ce point la réalité des améliorations qui se sont introduites dans la thérapeutique des fièvres putrides? Alors même que les résultats des deux systèmes opposés se rapprocheraient, sous le rapport de l'utilité, ce qui n'est pas, ils ne pourront jamais taxer de nuisible un traitement simple et anti-phlogistique, tandis qu'on leur imputera une terminaison défavorable, dès que les excitans auront été employés avec énergie et persévérance.

Tout en annonçant la supériorité des anti-phlogistiques dans la fièvre putride, je ne les présente pas néanmoins comme infaillibles; car les maladies résistent souvent aux remèdes le mieux combinés.

Fièvres putrides intenses; insuccès des anti-phlogistiques. — Une orpheline, la seule malade qui, dans l'été de 1825, ait succombé à la fièvre putride, gisait dans son lit, depuis dix jours, lorsqu'on l'apporta à l'hôpital, disposée à s'assoupir, la face rouge, la langue sèche, ressemblant à de la chair crue, couverte seulement dans son milieu d'une bande blanchâtre, le pouls dur, fréquent, élevé, la peau brûlante, le ventre rénitent, ballonné, douloureux, les urines rares, les déjections

fécales supprimées. Je fis pratiquer deux saignées, et, le pouls restant toujours dur et fréquent, appliquer à deux reprises vingt-cinq sangsues sur l'abdomen : hémorrhagie consécutive, abondante et pourtant infructueuse. Le bouillon était interdit; limonade, petit-lait, hydromel, lavemens avec la décoction de tamarins et de graines de lin : des selles eurent lieu, sans changement. Le ventre ne cessa d'être météorisé et sensible, quoique couvert de fomentations et de cataplasmes. La tête ne se perdit pas, mais il y eut toujours de la somnolence. Le quatre Août, la dureté du pouls commença à diminuer, il ne fut plus que très fréquent. Le six, les forces s'éteignant, décoction de quinquina ; le soir, l'abdomen était fort enflé et douloureux. La malade mourut bientôt.

Ecchymoses sur les hémisphères cérébraux. Estomac rapetissé, resserré sur lui-même, dense; rougeur sanglante de l'intestin grèle avec des ulcérations; plaie large et profonde qui en occupe toute l'étendue, huit pouces au-dessus de sa terminaison, qui a désorganisé le cœcum, qui est baveuse, lardacée, avec épaississement de tissu, avec des végétations inégales, friables et couvertes de pus.

Un soldat, du vingt-neuvième régiment, âgé de vingt-deux ans, entre à l'hôpital, le douze Juillet 1829, et y meurt, le neuvième jour d'une fièvre caractérisée par la rougeur et la chaleur âcre de la peau, la petitesse, la fréquence et la dureté du pouls, par la teinte bronzée et les fissures de la langue, la fuliginosité des dents, le météorisme, la sensibilité de l'abdomen, par la prostration de l'intellect et des muscles. Le traitement se composa d'une saignée, de plusieurs applications de sangsues, de boissons douces, de topiques réfrigérans : la veille de la mort, à cause de l'extrême affaiblissement, demi-lavemens avec le quinquina et le musc.

Injection de l'arachnoïde : iléon criblé d'ulcérations, de sa

naissance à sa terminaison, lesquelles se réunissent près celle-ci, en un ulcère fongueux, gangréné, tombant en détritus, ayant tout dévoré jusqu'à la séreuse, large et embrassant toute l'anse intestinale : ulcérations sur la face iléale de la valvule : petites ulcérations, semblables à des grains d'orge, dans le cœcum qni est épaissi et d'un rouge obscur : ganglions mésentériques près de suppurer : rate ramollie.

Que pouvait l'art contre de si vastes altérations? Le traitement le mieux harmonié avec ce qu'elles indiquaient, ne devait-il point lui-même échouer, n'étant pas surtout appliqué dès l'invasion!

Quoique l'arachnoïde fût injectée, le délire ne survint pas; l'assoupissement ne se changea point en stupeur, en sommeil comateux, et les facultés intellectuelles furent seulement affaiblies. Aussi le cerveau, quoique comprimé, ne cessa de percevoir la sensation de la douleur, déterminée par le toucher. L'altération de la face, des plaintes distinctement articulées et des gémissemens le témoignèrent toujours. La sensibilité s'éteignit même si peu, qu'une petite dose de quinquina, donnée la veille de la mort, à l'un de ces malades, exaspéra subitement les douleurs du ventre, décolora le visage et en tendit les traits.

Quel médecin, à la vue de tels désordres et ayant pressenti leur existence, pourrait se croire étranger à leur accroissement, s'il avait traité ces maladies par les évacuans, les toniques chauds, fixes et diffusibles?

La peau fut constamment d'une chaleur *très-âcre;* symptôme qui, selon Prosper Martian, caractérise les fièvres aiguës. *Febris acuta dicenda est, quando non solum calor vehemens est, sed etiam acutus*, et mordax, *et per totum corpus diffusus.* En général, dans les fièvres putrides, la peau, en raison de ses rapports anatomiques et de sensibilité avec la muqueuse intestinale, présente des signes spéciaux. Uniformément rouge et

ardente au début et dans l'état, il s'y développe ensuite sur le ventre des taches lenticulaires, rares en ce pays, communes dans le Nord et à Paris, et sur les membres des plaques circonscrites qui aisément se convertissent en escarres dans les périodes avancées des fièvres putrides, alors que l'influx cérébral et la vitalité s'affaiblissent.

La fin de l'iléon et le cœcum étaient très-altérés : Prost a le premier remarqué que ces organes sont le centre des désordres intestinaux ; ce qui dérive, suivant lui, de l'action de la bile et autres matières dégénérées qui y séjournent. M. Louis assure que l'inflammation commence toujours dans cette partie de l'intestin, appelée par M. Bouillaud *latrine vivante de l'économie ;* mot qui rappelle celui de Jean Fernel, *quasi publica corporis sentina :* et cette inflammation gagne de proche en proche le reste des entrailles. J'ai trouvé à mon tour l'ulcération d'autant plus étendue, qu'elle avoisinait davantage le cœcum. On l'a attribué au grand nombre de follicules dont l'iléon est garni près de sa terminaison.

De ce que les ramollissemens, les ulcères de la muqueuse intestinale occupent presque exclusivement la valvule de Bauhin et les dernières anses de l'iléon, M. Bally propose pour plus de précision, d'appeler la maladie iléo-diclidite : selon lui encore, il n'est pas jusqu'aux symptômes qui, pendant la durée de la fièvre, semblent appartenir à la lésion de l'estomac, qui n'émanent la plupart de la phlegmasie iléo-valvulaire et ne soient secondaires. On a vu aussi la fièvre putride coexister avec une phlogose qui, s'emparant de l'appendice vermiculaire, la ramollit et la gangrène : on a tenté d'en faire le caractère primordial d'une espèce particulière de fièvre intestinale : idées bizarres ! Ce sont toujours là de petites et mauvaises tendances qui font d'une lésion toute la maladie et ne tiennent nul compte de la réaction de l'économie vivante contre des milieux éner-

vants qui provoquent tout d'abord des signes de dissolution humorale : *Affectio vitæ*, dit Stoll, *conantis mortem avertere.*

MM. Bretonneau, Gendron, Trousseau, Andral en France, Neumann en Prusse, Hewett en Angleterre rapportent à l'inflammation spéciale des glandes de Peyer et de Brunne recette destruction ulcéreuse de l'intestin : dans un désordre si avancé et qui intéresse largement la muqueuse, peut-on préciser avec exactitude le siége primitif? « Quand les ulcères de la muqueuse intestinale sont arrivés à un certain développement, quel que soit le mode primitif de leur formation, ils prennent tous, dit Billard, un aspect à-peu-près semblable, ils ont des caractères communs, de sorte qu'il devient très-difficile de les distinguer les uns d'avec les autres. » Cependant, lorsque le malade meurt promptement, on a et j'ai trouvé des granulations rondes, friables, bornées aux plexus glanduleux, situées surtout vers le bord libre et les dernières anses de l'iléon, où ces plexus abondent, et telles que M. Bretonneau les a signalées. Le docteur Hutin les regarde aussi comme le *développement morbide des follicules*, et les désigne sous ce nom. Au-dessous de ces granulations, très-souvent la membrane villeuse est ulcérée. Selon quelques auteurs, cette espèce d'éruption furonculaire s'accompagne des symptômes de la fièvre adynamique, plus particulièrement que toute autre lésion intestinale. Pour pouvoir convertir comme ils le font, cette remarque en un principe général, il faudrait que la mort survînt plus fréquemment dans ce temps de la maladie où l'inflammation est encore circonscrite aux aggrégations glanduleuses. Ces médecins pensent aussi que l'entérite boutonneuse, analogue au typhus contagieux, se propage comme lui, épidémiquement, par contagion, et par une première atteinte préserve d'une seconde. On compte des faits pour et plus encore contre ; cela d'ailleurs importe peu : car il suffit des soins de propreté indiqués par la nature même de cette

maladie, pour mettre à l'abri d'une contagion qui ne saurait avoir lieu que par des émanations absorbées d'une manière directe et continue.

Au demeurant, l'entérite qui complique la fièvre putride, quoique si grave, peut se passer, s'épuiser comme localement, sans que les malades soient obligés de s'aliter. Elle ne réagit alors sur les autres appareils organiques et n'amène l'abolition des sens que peu de temps avant la mort.

Un soldat, âgé de vingt-deux ans, se déclare malade et entre à l'hôpital, le quinze Août 1828 : il y meurt, le seize : pouls misérable, sens anéantis, déglutition impossible, œil fixe, terne et ouvert, rougeurs momentanées sur la figure, peau froide avec un peu de sueur glacée.

Cerveau injecté et dur ; estomac piqueté de rouge, plaques dans le jéjunum et dans le commencement de l'iléon cicatrisées, solides, couleur de parchemin ; iléon ulcéré et gangréné, six pouces au-dessus de la valvule, tellement friable et ramolli, qu'il se déchire à la moindre traction. Leroux a rapporté des faits semblables dans le quatrième volnme de son *Cours de Médecine pratique.*

Démontrerai-je à présent par des observations particulières les prompts et salutaires effets des anti-phlogistiques ? Mais il est si facile de recueillir des exemples de guérisons, souvent extraordinaires ! Quelle opinion dangereuse ou suraunée n'a pas été, en médecine, étayée de ce faible secours ? Je ne parle, on le sent bien, que d'après une foule de faits que j'ai comparés et qui m'ont convaincu. Il n'est aucun de mes lecteurs qui ne communique à ces faits plus de force et de clarté par le souvenir toujours présent de ce qu'il a observé lui-même. Voici pourtant d'autres détails en faveur de la méthode anti-phlogistique.

Fièvres avec des symptômes de putridité, effacées par les délayans et les émissions sanguines. — Un ouvrier est apporté à

l'hôpital dans un état de stupeur, de somnolence : œil fixe, terne, injecté, langue sèche et brune, dents fuligineuses, figure jaune, abdomen tendu, pouls dur, petit, obscur et profond, mouvemens difficiles, déjections alvines involontaires : larges saignées, boissons rafraîchissantes. La tête se débarrasse, et le lendemain matin, le malade a repris sa connaissance; il pousse une selle liquide, le pouls est plus élevé : d'ailleurs mêmes symptômes d'irritation intestinale, auxquels se joint une vive sensibilité du creux de l'estomac et de l'hypochondre droit. On y applique vingt-cinq sangsues et un cataplasme, pour que les piqûres fluent beaucoup. Quatrième jour, langue moins racornie, moins brune, épigastre cependant toujours douloureux, mais abdomen moins météorisé : tête calme. Nouvelle application de sangsues; la bouche se nettoie et les fonctions intestinales achèvent de se régulariser : bientôt crêmes de riz, puis œuf frais et gelée de groseille; au dix-huitième jour, convalescence.

Une fille de peine entre à l'hôpital, le sept Août 1829; elle a la tête, les yeux et les membres pesants, la langue sèche, brune, les lèvres et les dents sales; elle respire avec peine, souffre de l'estomac; le hoquet et de fausses envies de vomir la tourmentent : pouls vif, raide, peu développé; peau brûlante; ventre tendu; urines rouges; petite diarrhée bilieuse qui s'échappe parfois à l'insçu de la malade : saignée de cinq cents grammes, tisane de chiendent et de réglisse, petit-lait, eau de gomme aiguisée avec quelques gouttes d'acide sulfurique, d'après le conseil de Selle. Il se manifeste ensuite du délire la nuit, des rêvasseries le jour, et une odeur semblable à celle qui s'exhale de l'abdomen ouvert d'un cadavre; odeur communeda ns les inflammations intestinales. Deuxième saignée qui soulage la tête, les yeux, moins battus, s'offensent moins de la lumière, l'âcreté de la chaleur diminue; mais la prostration musculaire, le gonflement du ventre, la sécheresse et la teinte obscure de

la langue s'accroissent, et, le septième jour, l'adynamie paraît grande. Vingt-cinq sangsues à l'épigastre, suivies d'une longue hémorrhagie pendant laquelle le pouls, les forces, le regard et l'intelligence se raniment : plus tard, l'ardeur de la peau se tempère encore, l'inflammation et la diarrhée s'affaiblissent ; et vers le quinzième jour, purées maigres, eau laiteuse qui sont bien digérées.

Évidemment, c'étaient là des fièvres putrides dans leur première période d'acuité, avec fluxion à l'encéphale. Dès le principe du traitement, la saignée fait cesser celle-ci ; et la stupeur, cette prostration de la pensée, disparaît ; les malades ne vont plus du corps sans le sentir, ils perçoivent la douleur de l'épigastre. Les moyens de l'art sont ensuite dirigés contre la complication intestinale. Comme elle est énergiquement poursuivie, la fièvre, quoique intense, s'efface avec rapidité. Il y avait pourtant de ces symptômes qui autrefois commandaient à tort les toniques et perdaient alors les malades.

Temporiser au lieu d'attaquer la maladie à son début et toujours avec des armes supérieures à ses forces, c'est, selon M. Gérardin, s'exposer à une lutte inégale. L'inflammation pénètre plus avant dans les tissus et y organise son travail : complication funeste que la saignée peut seule prévenir. Aussi est-ce là le secret du crédit dont a joui ce remède *héroïque*. La saignée et l'eau fraîche, disait Galien, *hœc duo sunt febrium putridarum maxima remedia.* Les cataplasmes, les affusions et les bains, il les préconise aussi, *à cause de l'inflammation des parties affectées*. Il saignait encore dans les complications graves de ces mêmes fièvres : *In ejusmodi autem causarum complexu, cœpisse a sanguinis missione conveniet.* La saignée, et faite de bonne heure, les lavemens, les tisanes miellées, l'eau froide pour boisson, l'immersion même dans l'eau froide quand le malade est de bonne constitution, l'atmosphère chaude et sèche, telle était, dans les

fièvres putrides, la thérapeutique de Paul Æginète. Alexandre de Tralles faisait aussi consister le principal de la cure dans la saignée, le régime humectant et l'eau fraîche. Baillou saignait jusqu'aux enfans en bas-âge qu'une soif intolérable tourmentait. *Ea maxime methodus sequenda est ut latentis incendii ratio habeatur, — nec dehortari debet ætatula.* Ne regardez pas l'âge, mais l'état des forces, dit Mercatus, parlant de la saignée, ce premier des remèdes dans la fièvre putride : *Non enim ætatem inspicere oportet, sed virium robur.* Pourquoi ne pas saigner les enfans et les très-jeunes gens, observe Botal, et ici il a raison, *cum sæpissime illi, imo crebrius et gravius, variis inflammationibus et febribus torqueantur et extinguantur, et validius etiam sanguinem gignant.* Dans les fièvres continues avec délire, insomnie, langue noire et soif ardente, Amatus saigne à deux reprises, fait oindre d'onguent populéum le front, les tempes, les oreilles, les narines, ne donne un peu de manne et de rhubarbe qu'après la déclinaison de la fièvre et du délire. Dans les fièvres putrides et même ardentes, Riolan prescrit, si l'excitation fébrile est violente, de tirer sans crainte la moitié du sang avant le septième jour, ou de le faire dans les deux premiers septénaires, lorsque l'orgasme sanguin a moins d'intensité. Il accuse les médecins du Nord de laisser leurs fébricitans mourir suffoqués ou apoplectiques ou consumés par l'ardeur de la fièvre en ne les saignant pas, quoique ces fébricitans soient disposés aux congestions par leur pléthore et leur gros appétit. En Flandre où il avait accompagné Marie de Médicis, il sauva par ce seul moyen des malades, dont la vie était compromise. Il estime, avec un abandon plein d'assurance, qu'un Allemand ou un Belge ayant, d'après Plempius, trente livres ds sang, *quindecim libræ secure et salutariter poterunt vacuari, intra terminos istos dierum præscriptos. At nobis Gallis qui vix viginti libras sanguinis habemus, decem libræ tuto detrahi possunt.* Les émis-

sions sanguines, selon Sennert, ne sont jamais si bien indiquées que dans la synoque putride : et il n'est pas jusqu'au chimiste Sylvius de le Boë qui ne les conseille. Les auteurs des Mémoires de Leipsick rapportent qu'ils ont vu des fièvres éminemment putrides traitées avec succès par les seuls émolliens. *Emollientia vero sola, in febribus putridis data, insignes virtutes subinde possident. Vidimus sola foliorum malvæ decoctione febres putridissimas sanari.* Au commencement du seizième siècle, un praticien d'Aix en Provence, Mérindol qui a inspiré tant de sonnets et d'anagrammes, rafraîchissait tout de suite les entrailles par un lavement émollient, et tôt après saignait abondamment; *eâ scilicet copiâ quam plenitudinis conditio requiret et vires ferent; partitis vicibus potius quam unicâ vacuatione.* Une fièvre adynamique règne épidémiquement à Boulogne-sur-Mer; des évacuations sanguines, des tisanes rafraîchissantes, oxymélées, acidules, sont heureusement employées par Daunou, qui répudie les échauffans de toute espèce et le purgatifs de beaucoup d'action. Ecoutez Cullen : « Si je ne me trompe, le régime antiphlogistique est convenable dans presque tous les cas de fièvre continue; car la propriété et les avantages de l'usage des stimulans sont souvent incertains. » Son traducteur ne juge pas digne d'une réfutation sérieuse la méthode de Brown qui prodiguait les cordiaux dans les fièvres, en déduisant celles-ci de la faiblesse. La saignée, et répétée jusqu'à quatre fois selon l'âge, le tempérament, la saison et l'exigence des symptômes, l'ouverture des veines sub-linguales, des sangsues au cou et au bras, des scarifications aux cuisses, à la nuque et entre les épaules, tels étaient les premiers moyens que Burserius employait : *Sanguinis copia, fervor, comitatior motus, diathesis phlogistica, inflammationis periculum iteratum sanguinis missionem exposcunt. Veteres ea ita confidebant, ut ad leve animi deliquium usque imperarent. Reliquum curationis diluentibus et re-*

frigerantibus perficiebant. Il ne purgeait jamais dans les commencemens, à moins de signes manifestes d'embarras bilieux, il se servait des topiques émollients et des saignées capillaires contre les phlegmasies qui se développaient sympathiquement dans d'autres organes : il ne recourait que tard et rarement aux anti-septiques. Peut-il y avoir une méthode plus sage et mieux raisonnée ? Sydenham avait été plus loin, car il phlébotomisait sans ménagement, il mérita cependant le surnom simple et beau de *guérisseur* des fièvres. Bosquillon l'imita, et sa pratique fut heureuse. Ses contemporains s'en étonnaient; n'était-ce pas un trait de lumière ?

En 1650, quelques *novateurs* s'efforcèrent de proscrire de la thérapeutique le corail, les pierres précieuses et en général tous les cordiaux, *omnia cardiaca.* Comme ceux qui assignent aujourd'hui des limites à l'administration du musc, du camphre, du quinquina, ils guérissaient toutes les fièvres, même les plus putrides, par la seule saignée et par des apozèmes rafraîchissants. Dans ces temps si loin du nôtre, on disait : *Illa (cardiaca) in pulverem reducta si in aceto, succo limonum, spiritu vitrioli aut aqua forti infundantur, omnem horum liquorum acrimoniam tollant : unde videre est eadem medicamenta, intus assumpta, humorum acrimoniam et malignam qualitatem mulcere.* Bonet qui raisonnait ainsi, éclairé cependant par ses recherches cadavériques, saignait dans les fièvres graves au bras et au front, appliquait des sangsues derrière les oreilles, des ventouses scarifiées sur les parotides, retranchait le vin, quand le pouls était fort, quand les symptômes bilieux étaient intenses : c'est qu'en bonne pratique il faut en venir là.

Toutes ces observations sont bien antérieures à celles de Broussais; il aurait dû y prendre son point d'appui dans l'intérêt de sa vraie gloire. Méfiez-vous, si vous êtes grand, de ces admirateurs faciles pour qui toute science date de la veille. Leur culte bruyant n'a pas de durée.

Ici se présentent plusieurs questions importantes ; et d'abord quelle saignée convient le mieux aux fièvres putrides ?

Les fièvres qui guérissent le plus vîte, sont celles qui sont traitées par l'ouverture de la veine et par les saignées capillaires :

N'applique-t-on que des sangsues, la guérison quand elle a lieu, se fait avec avec plus de lenteur :

Quelquefois même c'est à l'omission de la saignée qu'il convient d'attribuer les insuccès.

Ainsi, dans l'ouvrage de M. Bouillaud, de dix-sept fièvres adynamiques dont la mort fut le terme, on n'en compte qu'une où une seule saignée fut pratiquée, et encore peu abondante : toutes furent traitées dans leurs premières périodes exclusivement par des sangsues sur l'abdomen ou à l'anus. Et de dix autres fièvres non mortelles, cinq qui furent attaquées par la saignée et les sangsues guérirent plutôt que celles où les sangsues seulement avaient été employées.

Les médecins d'autrefois recouraient peu aux sangsues et rarement au début de la fièvre. Ils saignaient au contraire du bras ; et de là leurs succès qui allaient jusqu'à neutraliser l'impression fâcheuse des moyens perturbateurs dont ils ne savaient se défendre.

Cette saignée d'ailleurs prévient ou arrête les congestions sympathiques, calme cette turgescence inflammatoire, cette ébullition du sang comme disait Sydenham, qui accompagne les grandes phlegmasies viscérales : avantage éminent que n'atteignent pas au même degré les sangsues ou les scarifications. Elle est encore utile, en ce sens qu'elle dégorge les organes parenchymateux de l'abdomen, qui souvent participent à l'inflammation du tube digestif.

N'est-ce pas encore à une sorte d'action révulsive qu'on doit en partie le succès des émissions de sang par les gros vaisseaux ? Sans-doute, puisque la déplétion du système sanguin, quel-

quefois peu considérable relativement à l'intensité et à l'étendue des complications inflammatoires, paraît, ses seuls effets de déplétion physiologiquement appréciés, incapable de produire un changement si complet.

Que dans les fièvres putrides cette révulsion par la saignée soit moins sensible que dans la phlegmasie d'un organe compact, je ne le conteste pas : mais qu'elle y manque entièrement, voilà qui me paraît peu d'accord avec ce qu'enseigne la médecine clinique.

Si pourtant on refuse à la saignée cette action spéciale, on conviendra du moins qu'elle affaiblit immédiatement toute fluxion inflammatoire. Or c'est surtout dans cette conjoncture, dans cette disposition à la détente que les saignées capillaires jouissent de tous leurs avantages.

Ceux-ci sont, ce me semble, au nombre de deux : et d'abord lorsque la phlogose occupe les dernières anses de l'intestin grèle et le cœcum, ces membranes étant arrosées par un réseau vasculaire dont toutes les ramifications communiquent entre elles, il se fait comme un dégorgement direct, comme une soustraction de sang toute locale, si on applique des sangsues à l'anus. Ensuite, par l'effet d'une sympathie dont les loix sont mieux connues que le principe, l'hémorrhagie de la peau et l'irritation dont cette hémorrhagie est constamment accompagnée atténuent la phlegmasie intestinale et en décident la résolution. Aussi, remarque Schwilgué, emploie-t-on les sangsues ou par rapport à l'hémorrhagie ou par rapport à l'irritation, *et souvent pour ces deux effets à-la-fois.* Boerhaave avait déjà dit : *hirudines agunt stimulando et evacuando.*

On sait d'ailleurs que les saignées capillaires, tout en continuant d'affaiblir l'inflammation, épuisent moins que les saignées générales, et ne laissent pas le fébricitant sans défense contre la longueur de la maladie, lorsque l'intestin suppure et que la

guérison ne peut s'effectuer qu'après la cicatrisation d'ulcères plus ou moins étendus.

Voilà ce qui les rend si efficaces, passé le premier septénaire de la fièvre, comme encore dans les fièvres avancées ou si graves qu'on n'ose saigner.

Commençons donc par la phlébotomie dans la période d'invasion : nous calmerons ainsi la sur-excitation de tous les appareils et la douleur des entrailles avec plus de promptitude et de précision que par des saignées capillaires, même abondantes. Si elles suffisent dans plus d'une occasion, elles peuvent quelquefois manquer le but, elles ne l'atteignent même d'une manière positive, que dans les inflammations superficiellement établies : mais alors quel autre moyen ne guérit aussi? La saignée veineuse le fait souvent avec autant de rapidité; les délayans, les fomentations émollientes, le repos, l'abstinence des sucs de viande le font encore, seulement avec plus de lenteur.

Quelle quantité de sang peut-on évacuer? Tout ici se rapporte à l'âge, à la constitution du sujet, à la nature des causes présumées de la maladie, aux circonstances dans lesquelles on la voit se développer. *In definiendâ quantitate*, dit Frédéric Hoffmann, *exacta habenda est ratio œtatis, sexus, corporis habitus, pulsus, vitæ generis, consuetudinis morbi ipsius, maximè que omnium virium.* Des règles plus précises ne sont pas faisables; la seule analyse des symptômes doit être d'un grand poids. Ainsi le teint plombé dès le commencement de la fièvre, la faiblesse des battemens du cœur, la préexistence d'une langueur générale doivent inspirer de l'éloignement pour la saignée. L'action tumultueuse et désordonnée du cœur qui s'observe dans quelques cas graves, qui se produit au-dehors par la chaleur sèche et âcre de la peau, par l'effrayante vîtesse du pouls, doit encore rendre un médecin fort circonspect, car ce dernier phénomène suppose une innervation confuse et précipitée, la

lésion simultanée des principaux appareils, et fait craindre des hémorrhagies funestes par le nez, l'anus, la vessie ou les poumons, ou bien l'extravasation du sang dans la masse cérébrale. Ces accidens terribles entraînent une prompte dissipation des forces et la mort, du troisième au sixième jour. Combien de fois la seule accélération du pouls, mais excessive, m'a-t-elle fait pronostiquer une issue défavorable; et combien de fois cette prévision s'est réalisée ! J'ai vu dans cette occurence, de téméraires saignées seconder en quelque sorte des hémorrhagies dans plusieurs muqueuses à la fois, véritables débordemens de sang dûs à l'agitation violente de ce fluide, qui frappent d'insuccès toute tentative ultérieure. Des topiques tempérans, des affusions fraîches, le froid à l'intérieur, voilà tout ce qui se pouvait. C'est ici que brille de toute son exactitude cette pensée de Brown, reproduite par Broussais, savoir que dans l'exaltation démesurée des phénomènes vitaux se trouve une des causes d'asthénie les plus puissantes. Aussi, dans les pays chauds surtout où les gaz putrides sont très-vénéneux, lorsque les signes de cet orgasme du sang, de cette disposition hémorrhagique se manifestent, ne saignons pas à l'aventure. Il faut alors recourir à cet anti-phlogistique, le plus direct de tous, avec sobriété, et se guider d'après ses effets, conformément à ces paroles qu'Hippocrate appliquait aux évacuations. *Non copia sunt estimanda sed et qualia oportet exeant, et facilè ferat æger.* Ed. Vorstio.

Mais les émissions sanguines sont-elles bien nécessaires, et ne vaudrait-il pas mieux s'en passer dans des fièvres qui épuisent et maigrissent à l'excès, lorsqu'elles durent plusieurs septénaires? Le temps et la diète ne suffiraient-ils pas à la guérison? Assurément, parfois ils peuvent y suffire; mais si le mal marche, s'il désorganise; de cette inertie, n'en aurez vous aucun remords? La prostration s'efface d'ailleurs plus tôt dans la fièvre

traitée par les débilitans, que dans celle qui est livrée à elle-même; cela se conçoit sans peine et cela prouve combien la saignée l'emporte sur les seuls soins diététiques. Dans son livre contre Erasistrate, Galien démontrait déjà combien la saignée, dans les fièvres chaudes, en diminuant instantanément le sang et les forces, était plus avantageuse que la diète, qui agit toujours par degrés longs et souvent peu sensibles.

Cependant, il faut s'abstenir des saignées, même capillaires, lorsque, la maladie ayant fait de grands progrès, la langue et la peau se dessèchent davantage, que les dents deviennent fuligineuses, qu'il y a délire vague, coma-vigil, somnolence, langueur des yeux, dilatation des pupilles, affaissement des traits, pâleur de la face, toux sympathique, diarrhée, tension de l'abdomen, coucher en supination, les jambes écartées, les mains portées sur les parties génitales. Les évacuations alvines involontaires et fétides, la sortie de l'urine par regorgement, l'insensibilité générale, l'affaissement du ventre, la saillie des os iliaques, le délire sombre, la continuité du sommeil comateux annoncent que les forces s'épuisent, que la corruption des humeurs augmente, que les ulcérations internes s'étendent, s'agrandissent et se terminent par gangrène.

A ces phases de la fièvre, affaiblir directement serait sans fruit. Les ulcères sont formés, l'inflammation ne saurait désormais se résoudre, il faut donc des forces pour qu'elle parcoure ses périodes et qu'elle puisse guérir par la voie toujours si longue de la cicatrîsation. Si on applique alors des sangsues, si on y insiste, les malades périssent par suite de ces hémorrhagies et plus tôt qu'ils ne l'auraient fait.

Quelques praticiens renoncent même d'assez bonne heure aux émissions sanguines. On lit dans les Annales : « Si la *gastro-entérite* continue à marcher et qu'on aperçoive des phénomènes adynamiques, il faut abandonner les déplétions

sanguines pour se borner à l'emploi exclusif des boissons adoucissantes : la raison est que ne pouvant détruire les plaques folliculeuses, ni arrêter brusquement l'inflammation des villosités, on affaiblirait inutilement le malade ; peut-être même lui nuirait-on beaucoup. » Aussi, passé un certain terme, pour recourir aux saignées et autres agens de débilitation, il faut des indications évidentes, impérieuses : car, lorsqu'après quarante ou cinquante jours d'abstinence, la nutrition est arrêtée, faute de matériaux, ne doit-on pas regretter ce fluide vital que l'on prodiguait sans plus de prévoyance ? « Parmi les sujets qui succombent alors, dit M. Latour, il en est assurément quelques-uns qui, si l'on avait été plus sobre de leur sang, auraient conservé plus long-temps leur faculté nutritive et auraient atteint le moment où, l'opiniâtreté de la maladie vaincue, l'alimentation aurait pu leur rendre leur première vigueur. »

L'usage prolongé des tisanes ne doit point au reste être regardé comme aussi débilitant que veulent bien le dire quelques médecins. On les fait plus nourrissantes, à mesure qu'on avance dans la maladie ; avec Hippocrate, on donne au fébricitant épuisé de la décoction d'orge ou de gruau épaissie. Il y a tant de manières de l'alimenter, quand on a passé les trois ou quatre premiers septénaires, sans pour cela prescrire des sucs de viande ou des boissons échauffantes : car on voit des entrailles qui jusqu'à la fin de la fièvre, se refusent à ces moyens. Nous tenons Broussais comme le premier qui ait bien fait sentir la nécessité d'une alimentation insensiblement graduée et toute végétale dans ces maladies : cependant Thion de la Chaume employait les boissons rafraîchissantes et froides, interdisait le bouillon de viande et préférait encore, même dans la convalescence de ces maladies un peu de poisson, le bouillon maigre, les décoctions d'orge ou de pain légèrement acidulées : cepen-

dant Wagler avait remarqué que dans l'épidémie de Gœttingue, tout devenait pire par le seul usage des bouillons de viande qui exaspéraient la fièvre. Toutes les indications diététiques, de l'avis de Baraillon, sont remplies par le seul usage des végétaux, et sans qu'il puisse en résulter d'inconvénient. Storck, Cullen, Bosquillon pensaient de même et Lazerme tenait ce régime pour le principal remède des fièvres; il les guérissait en retranchant le bouillon aux malades. « Ce ne sont pas les crudités qui causent les indigestions les plus graves des convalescens, dit M. Lallemand, mais bien les alimens les plus sains et les plus nourrissans. Rien ne rappelle plus vîte un dévoiement que les substances animales. Le travail de la digestion est d'autant plus long et plus pénible, que, sous un volume donné, l'aliment contient plus de matériaux nutritifs. Voilà pourquoi les seuls alimens à permettre dans les premiers momens de la convalescence sont les pruneaux, les pommes cuites, les purées de légumes, l'ombre, la truite, les volailles très-jeunes. » *Nam sicut parva scintilla*, disait l'Africain Cœlius Aurélianus, *plurima coacervatione liquorum opprimitur*, *vel lucernæ flammam accersens*, *olei multa infusione frustratur*, *parva autem adjectione atque sumptione recrescit*, *et rursum ardescit*, *non aliter corporis virtus dissipata*, *exhausta*, *immodicis nutrimentis oppressa*, *mortis dabit effectum.* S'il faut de tels ménagemens, c'est que les récidives sont faciles; *Infirmata per prægressam inflammationem intestina in eamdem facillime relabuntur;* Christian : c'est que la convalescence est une sorte de maladie et qu'on peut la comparer *au travail d'une grande cicatrice dans le corps*, *lorsque tous les accidens de la plaie sont calmés.* Bordeu.

Peut-on baigner les malades, même quand leur maigreur et leur affaiblissement sont déjà considérables? Je l'ai fait souvent et avec succès, après le quinzième ou le vingtième jour, lors surtout que la diarrhée était forte, avec des épreintes, et que

la phlegmasie paraissait s'étendre dans les colons, sans pour cela diminuer dans l'intestin grêle : complication qui ruine les forces et augmente la consomption fébrile. Les bains sont alors du meilleur effet, les malades en sortent avec la peau fraîche et souple, le ventre moins ballonné, les traits moins tendus : au lieu d'en ressentir de l'affaiblissement, ce que craint le vulgaire, ils s'en trouvent plus dispos, ils boivent avec plus de plaisir. « Dans l'invasion de la fièvre, dit Chambon de Montaux, les bains modèrent le feu de la poitrine, du bas-ventre et de la tête ; dans le second temps, ils rendent les soubresauts des tendons moins fréquents et les font souvent cesser, ils raniment les forces et dissipent les intermittences du pouls. » Que le malade les prenne au pied de son lit, à une température douce et qu'on maintiendra toujours égale, qu'il soit ensuite séché avec soin, frictionné et remis dans des draps bien chauds. J'ai ordonné plusieurs bains à des fébricitans que deux infirmiers y soutenaient et qui y restaient, malgré leur faiblesse, au delà d'une heure : la plupart guérissaient ; la fièvre était grave, mais la tête peu affectée. M. Récamier les emploie, malgré la coexistence d'une méningo-céphalite ; il pare à cette contr'indication par des affusions froides sur la tête. La poitrine souvent si disposée à s'engorger dans les fièvres putrides, me parait devoir quelquefois souffrir de cette méthode ; plus encore des affusions froides sur tout le corps. Je n'ai jamais recouru à celles-ci ; pourtant dans les fièvres aiguës de l'été avec ballonnement et grande chaleur du ventre j'y ai souvent appliqué avec succès des embrocations d'eau fraîche.

Une fièvre épidémique sévit à Breslaw, Hahn la traita par des fomentations non interrompues avec des éponges imbibées d'eau froide ; une sueur douce et une prompte diminution des symptômes de la maladie s'ensuivaient ordinairement.

Grégory fesait laver ses malades au moins deux fois le jour,

avec une éponge imbibée d'eau froide et de vinaigre, le pouls perdait sa fréquence, les pétéchies leur couleur, le délire son acuité : pratique conservée par Wright et étendue par Currie qui raconte de surprenans résultats des affusions d'eau froide dès le début des fièvres graves et répétées pendant des septénaires entiers.

On sait ce que Samoïlowitz et Jackson ont écrit, l'un sur les avantages des frictions glaciales dans le typhus pestilentiel de Moscow, l'autre sur ceux des aspersions froides dans la fièvre jaune.

Les lavemens ont été fort recommandés : Thion de la Chaume les donnait froids et de quatre en quatre heures. Cet auteur insiste également sur les bons effets de l'air frais et fréquemment renouvelé, grand moyen de guérison aussi selon Sydenham.

Quant aux cataplasmes, aux fomentations émollientes, arrive un temps où elles fatiguent par leur poids des malades amaigris et débilités. Préciser le jour auquel il convient de s'en abstenir ne se peut, cela se rapportant à l'intensité de la fièvre et au tempérament du sujet.

Il en est de même de l'application du froid à l'extérieur et des tisanes à la glace, recommandées pour l'été et dans les pays chauds, choisies de préférence par Hoffmann, Cirillo et Sarcone. Ce dernier refuse à ses fébricitans des boissons chaudes et les remplace par l'eau de neige, il se méfie des vésicatoires, il traite hardiment le délire par d'abondantes saignées et par l'application du froid, il rapporte aux caractères dominans de l'épidémie les diverses méthodes de traitement qu'il emploie. Ces vues sont grandes sans doute, mais perdues dans une foule d'idées fausses, qui tiennent au temps où cet auteur a écrit. Il règne d'ailleurs dans son ouvrage, un défaut d'ordre, une précipitation de jugement, une fatalité d'empirisme, un ton irréfléchi d'enthousiasme qui contraste avec la nature et le but de la science.

Hippocrate et Celse traitaient par les boissons froides les fièvres ardentes, celui-ci tout en désignant les contr'indications que cette pratique pouvait rencontrer. Schelammerus rapporte avoir vu attaqué d'un causus un domestique qui, ressentant un feu violent et étant soigné négligemment, bût avec avidité plus de dix livres d'eau fraîche, laquelle adoucit les symptômes et le guérit. J'en ai continué l'usage quelquefois jusqu'au quatrième septénaire, quand il y avait nausées, hoquet, vomituritions, météorisme et angoisses de l'épigastre : plus souvent, je l'ai cessé du dixième au quatorzième jour, y substituant des tisanes tièdes ou du moins à la température de l'atmosphère. Sous l'influence de ce changement, la détente et les crises se fesaient avec plus de facilité. Galien avait dit, et sa conclusion était brusque : *Quoniam universi febrium generis intemperies est calor, per frigiditatem curabitur, sic ut omnes indicationes inter se concordent.* On voit des médecins qui, tout aussi peu sévères dans leur manière de raisonner, insistent indéfiniment sur cette méthode, connue et vulgairement employée en Italie et en Espagne, sous le nom de diète aqueuse, *diæta aquea.* Etmuller la formula au commencement du dix-septième siècle, en prescrivant de faire boire aux malades durant plusieurs jours, huit livres d'eau pure. Le traitement des fièvres sur-aiguës par les délayans remonte même aux anciens, il a donc eû de tout temps pour partisans, des hommes réfléchis et capables. « Les boissons aqueuses simples, disait il y a trente ans Giannini, comptent peut-être dans les campagnes autant de cures heureuses que les remèdes les plus vantés. » En 1836, on a pourtant annoncé en Silésie, comme une nouveauté inouïe, les merveilles de l'eau froide dans les fièvres typhoïdes.

Les évacuans, objecte-t-on encore, réussissent souvent dans les fièvres putrides; ce sont des médicamens irritans et pertur-

bateurs : comment expliquer le succès que quelquefois ils paraissent obtenir ?

Les causes de certaines fièvres putrides, des endémiques surtout, commencent par déranger obscurément l'appareil digestif. Les voies intestinales se remplissent alors de matières bilieuses et stercorales, qui y séjournent pendant les périodes d'incubation, de formation première et d'état de la fièvre. Puis arrive le moment d'une diarrhée plus ou moins fétide. On l'observe particulièrement sur le soldat, le cultivateur, l'homme de peine, dont les alimens laissent beaucoup de résidu. Il est donc naturel de penser, et l'évènement le confirme, que, dans ces fièvres, les évacuans administrés après que la première ardeur de la fièvre a été affaiblie, soustrairont le ventricule à un agent d'irritation et même d'énervation, secondaire si l'on veut, mais pourtant quelquefois bien nuisible. Ces remèdes se rapprochent encore des anti-phlogistiques, par l'accroissement des sécrétions qu'ils déterminent, lesquelles diminuent la masse des liquides et enlèvent des matériaux au sang. L'essentiel est de purger à propos. S'en abstient-on? Voilà qu'une sorte de turgescence putride réagit sur le cerveau. N'est-ce pas encore à cet éloignement trop absolu pour la purgation qu'on doit, dans quelques cas, les progrès du mal local, car des matière altérées sont à l'intestin un véritable aiguillon ; qu'on doit l'ictère, la stupeur, la fétidité de la bouche qui dépendent de l'absorption prolongée de principes délétères et qui signalent l'infection du sang et des humeurs ; qu'on doit enfin le passage du gonflement inflammatoire des follicules à leur ulcération et alors le développement d'une profonde énervation ?

D'ailleurs, en débarrassant le canal intestinal, nous le préparons à la résolution des phlegmasies qui l'ont envahi. Deux observations viennent à l'appui : la première, c'est que sur les cadavres de ceux qui succombent, on découvre outre les ulcé-

rations, des vers et une grande quantité de matières fécales jaunes, liquides, glaireuses, ammoniacales, accumulées surtout vers les points désorganisés. La seconde, c'est que sur la fin de ces fièvres, la diarrhée se déclare et qu'on doit, lorsqu'elle est modérée, y attribuer quelque part dans la cure. Cette diarrhée se lie à l'atténuation de la phlegmasie, qui permet le rétablissement du mouvement péristaltique des intestins.

Mais loin de nous la manie de purger; laissons à Fizes son précepte : *Cum autem per duos dies continuos purgatus fuit ager, die tertio a purgatione ut plurimum abstinendum, ne per adeo protractas evacuationes vires concidant, sed elapso eo die, iterum ad purgantia recurrendum. Diebus autem a purgatione liberis æger aut quietus relinquitur aut pro exigentia ei prescribitur enema.* Un commentateur d'Hippocrate a dit avec beaucoup de sens : *Notate ignaros et barbaros esse medices qui purgationem metiuntur secundum numerum dierum.* Et Hippocrate : *Fœda est enim calamitas a pharmaco purgatorio hominem interiisse. Quare per validas febres de pharmacis purgantibus vereri opportet.* Les malades ainsi tourmentés auraient, dit M. Barbier, succombé plus souvent à une irritation qui se renouvellait tous les deux ou trois jours, sans les saignées répétées qui accompagnaient l'usage des purgatifs. « Ces évacuations sanguines prévenaient sans doute l'inflammation des organes attaqués par ces agens. Si cette inflammation tendait à se développer, la saignée que l'on pratiquait après l'emploi du purgatif la faisait avorter. »

Dans un mouvement de réaction en faveur des théories humorales, on a été pourtant plus loin que Fizes. Ainsi, M. Delaroque, à l'hôpital Necker, administre, tous les jours, à ses fiévreux un purgatif, le plus souvent une ou même deux bouteilles d'eau de Sedlitz; et cela pendant toute la durée de la

maladie et jusqu'à la convalescence ; *quelque abondantes et nombreuses que soient les évacuations.*

Cette méthode qui a reparu soudainement et fait un peu de bruit, ne s'est pas maintenue.

L'innocuité des purgatifs dans les fièvres intestinales s'explique quelquefois par l'influence du climat et du régime. Les Anglais par exemple, gros mangeurs et carnivores, dont les entrailles regorgent de sucs et qui vivent sous un ciel brumeux, se purgent avec abus et souvent avec impunité. Remarquez cependant leur préférence pour les minoratifs, et concluez-en que le danger des stimulations trop fortes du tube digestif ne leur est pas inconnu.

Parmi leurs médecins, ceux qui raisonnent d'après nos principes ne bornent pas l'effet de la purgation à la sortie des matières : ils pensent que les évacuans, en augmentant la sécrétion de la bile, produisent sur le foie une déviation, au profit des organes ambians et par conséquent des entrailles. D'ailleurs, ces remèdes activent les sécrétions et les exhalations sur la surface intestinale et hâtent de la sorte la production et l'excrétion d'un fluide : or, c'est ainsi que souvent se termine toute inflammation de membrane muqueuse.

M. Hewett purge pour désobstruer les glandes malades ; il croit guérir, en facilitant ainsi l'émission de mucosités compactes, en prévenant de la sorte la distension et l'ulcération subséquente des follicules tuméfiés. Cette chétive supposition ne vaut pas plus que celle qui accorde au calomel la propriété de cicatriser les ulcérations intestinales.

Moins un siècle et un pays sont éclairés, plus aussi l'efficacité de l'art s'y mesure sur le trouble qu'il produit. Ainsi, pour les Espagnols, la thérapeutique est toute dans des purgatifs violens et réitérés : ils ne comprennent pas l'action lente et mesurée de la médecine expectante, hors quelques rares praticiens.

Malgré le vide qu'y laissait le défaut de connaissances anatomiques, la pratique d'Hippocrate était bien supérieure. D'après ce grand homme, il ne faut ébranler que les matières cuites, et ne jamais donner de purgatif au début de la fièvre, à moins que la matière ne bouillonne, ne suffoque les premières voies; *ce qui arrive très-rarement.* Les médecins de son école, loin d'abuser des purgatifs, commençaient toujours par abreuver le malade, par rendre la matière mobile, par tempérer la chaleur et l'irritation des organes; ensuite ils évacuaient doucement. Celse disait : *Antiqui concoctionem moliebantur*, — *deinde eam materiam quæ lædere videbatur, ducendo sœpius alvum subtrahebant.* Baillou, Sennert, Grant, Baglivi, Quesnay fesaient de même : ce dernier pensait qu'on ne devait employer que la manne, les huiles récentes, les lavemens, les jus de pruneaux, de tamarins. « J'ai éprouvé pendant plusieurs années, dit Huxham, l'avantage qu'il y a de purger les malades dans ces sortes de fièvres, mais je rejette absolument les purgatifs composés avec l'aloës, la scammonée, la coloquinte, dans la persuasion où je suis qu'ils sont extrêmement nuisibles. — Il n'arrive que trop souvent que la nature outrepasse son pouvoir et produit des diarrhées et des dysenteries, qui ne tardent pas d'être funestes, lorsqu'on diffère d'y mettre ordre. » C'est que sous des évacuans trop forts la phlogose dégénère en ulcération et s'accompagne d'un flux de ventre mortel. Il faut, si les entrailles ont souffert, même malgré la bénignité du purgatif, les calmer par de nouvelles saignées capillaires, par des topiques émolliens, par une boisson plus humectante, par de petites doses de laudanum, pour que cette excitation ne soit que momentanée et que l'état du fiévreux se retrouve ce qu'il était, moins toutefois la plénitude saburrale des voies digestives.

L'absence des selles surtout indique, selon Chirac, les purgatifs, lorsque la première acuité de la fièvre a passé. Car

alors, quand même le tube intestinal n'aurait pas été gorgé de matières au moment de l'invasion de la maladie, nul doute que les fluides muqueux, biliaires, pancréatiques ou autres, que les résidus non digérés et non digestibles des bouillons, purées ou tisanes consommés pendant le cours de la fièvre et qui ne sont pas évacués, molestent les intestins. Ce qui manque d'autant moins que l'orgasme inflammatoire a été plus grave et dès lors le mouvement de décomposition de ces diverses substances plus considérable. Dans ces cas, la purgation modérée leur frayant une voie d'écoulement, permet aux surfaces ulcérées d'être ensuite rafraîchies par des boissons convenables et en favorise ainsi le dégorgement et la marche de la cicatrisation. Les huiles récentes agissant par leur poids et comme mécaniquement, décident de copieuses déjections, entraînent tout; sans tranchées, sans réveiller des irritations qui s'éteignent : inconvénient qui s'attache aux sels à haute dose, aux drastiques. Aussi, *lorsque la langue est sèche, épaisse, rude et noirâtre, et que tout l'intérieur de la bouche participe de cet état*, Fournier recommande l'huile d'olives très fraîche, qui purge doucement et avec efficacité, *n'excitant aucun trouble, tandis que les émétiques et les autres purgatifs ne sont donnés qu'en pure perte.*

Fièvres putrides que la rareté des selles fait augmenter et qui décroissent par les évacuans. — Une jeune fille de dix-huit ans, grasse et de gros appétit, est transportée à l'hôpital le cinq Septembre 1827, dans un état de fièvre continue, de stupeur et de rêvasseries. La peau était d'une chaleur mordicante, le pouls petit, obscur, raide, fréquent, à pulsations inégales, l'abdomen bouffi et douloureux, la face gonflée et presque livide, la langue rouge, sèche, fendillée, les dents étaient fuligineuses, les urines rares et troubles. Deux saignées qui furent pratiquées pour diminuer cet engorgement de la tête, cet étouffement de la circulation capillaire, n'ayant pas assoupli le

pouls, ni dilaté l'artère, saignées locales qui associées aux rafraîchissans, au petit-lait émulsionné, aux onctions adoucissantes, diminuèrent la somnolence et la sécheresse de la langue. Cependant, vers le dix-septième jour, la vîtesse du pouls et la chaleur âcre de la peau persistaient encore, le corps jaunissait et se décharnait; le ventre, malgré les clystères, malgré un régime tenu et relâchant, s'était peu ouvert, restait empâté et avec du météorisme. Je présumai que des matières altérées séjournaient dans l'intestin grêle et la poche cœcale, y entretenaient la phlogose, l'ulcération, et préparaient ainsi l'hectisie abdominale : marmelade de Tronchin; déjections énormes de fluides bilieux infects; le lendemain et sur le soir, huiles d'amandes douces et de ricin, mêlées dans un looch à prendre en trois doses, la malade se vide, toute la nuit; le pouls se régularise et le ventre s'abaisse. Plus tard, lavement de pariétaire avec quatre-vingts grammes d'huile purgative et autant de savon médicinal; manne et tamarins; autres selles copieuses. Dès lors, bon œil, figure qui cesse d'être morne et ictérique, langue humide, et surtout fraîcheur de la peau, lenteur et légère élévation du pouls; convalescence.

Une couturière, de vingt-deux ans, de bonne constitution, fut transportée à l'hôpital, déjà malade depuis quinze jours : elle avait été traitée par les délayans et par les évacuations sanguines. Pâleur et jaunisse, ballonnement et sensibilité de l'abdomen, sécheresse des dents et de la langue, yeux battus, par momens délire tranquille, dans le sommeil rêvasseries, décubitus horizontal; oppression, pouls petit, obscur et de grande fréquence, ardeur de la peau : boissons acidules, crêmes d'orge, de riz, purées de lentilles, petit-lait, solution de gomme, cataplasmes, lavemens émolliens; enfin, eau laiteuse. Au vingt-cinquième jour, le teint est encore plus altéré, l'œil plus éteint, la bouche plus sale. La persistance de la chaleur

du corps et de la vîtesse du pouls contr'indique les toniques, malgré un grave affaiblissement de la volonté et des mouvemens, qui tient de la stupeur. Il importe néanmoins de mettre fin à cette pyrexie destructrice. Le ventre restant toujours bouffi, étant devenu indolore et ne pouvant s'ouvrir de lui-même, sel d'Epsom et huile de ricin; bientôt, borborygmes et évacuations bruyantes, copieuses, liquides, d'une grande fétidité. Le sur-lendemain, tisane laxative, mêmes effets; assouplissement consécutif de l'abdomen, figure moins tirée, langue nette, dépouillée de son enduit noirâtre, dents humides, cessation de la fièvre; convalescence immédiate.

Ainsi donc, les évacuans, précédés des anti-phlogistiques, conviennent dans certaines fièvres putrides, en réduisant le nombre de leurs complications. *Purgationem non universam*, disait Alexandre de Tralles, *sed et ipsam per vices tentabimus.*

Hippocrate purgeait avec une potion d'hellébore noir ou avec l'eau de mercuriale; d'autre fois il donnait la thapsie ou une préparation avec le carthame, le concombre sauvage et l'euphorbe. Nous puisons nos moyens d'agir dans une matière médicale plus riche et plus sûre; et la tisane de veau stibiée, l'ipécacuanha, le petit-lait tamariné aiguisé avec du sulfate de magnésie, l'huile de ricin et d'amandes douces, la manne fondue dans un bouillon d'herbes, l'eau de Pullna ou de Sedlitz, le sous-phosphate de soude étendu dans un litre de limonade cuite déterminent de salutaires évacuations, sans accroître l'éréthisme de tout le système, ni la phlogose locale. Mais, je le répète, bornons nous à ce genre d'évacuans, les suspendant, dès que l'épigastre devient sensible, le redoublement plus intense, dès que la disposition au coma ou au délire augmente. Le danger est près du remède; il faut donc une main habile pour l'administrer, un œil judicieux pour en surveiller l'action.

Fièvres putrides; émissions sanguines et délayans, tisanes laxatives ; guérison. — Un charretier éprouvant, depuis huit jours, du dégoût, des lassitudes spontanées, buvait de la limonade. On l'amène à l'hôpital : face vultueuse, œil brillant, disposition au délire, éclat des pommettes, teinte ictérique du bas de la figure et de la poitrine, pouls dur, gêné et petit, prostration des muscles, urines rouges, chaleur merdicante, sensibilité abdominale, rapports, vomissemens bilieux, eau de gramen émulsionnée, saignée de trois cents grammes; vingt-cinq sangsues au-dessus de l'ombilic. Troisième jour, rêvasseries nocturnes, langue limoneuse, épaisse et de couleur brunâtre, humide pourtant, haleine fétide, nausées continuelles, peu de douleur à l'épigastre, lorsqu'on le comprime; lavemens et embrocations émollientes, le bouillon est interdit. Quatrième jour : tisane de veau stibiée ; vomissemens faciles et copieux, quatre selles. Cinquième jour : pétéchies, délire vague, chaleur à la peau, urines limpides, pouls moins resserré, faible, peu fréquent, régulier ; le lendemain, petit-lait tamariné, déjections alvines, abondantes, sans douleur, sans trouble, avec soulagement. De là au dixième jour, le malade prend de la solution de gomme acidulée, des émulsions, du bouillon d'herbes, du nitre, et ne présente plus le même abattement. Les pétéchies s'effacent. Comme la langue reste brune et chargée, manne et sulfate de magnésie dans deux verres de bouillon de veau : nouvelles évacuations puantes et copieuses; petite diarrhée bilieuse qui dure jusqu'au quinzième jour ; convalescence.

Voilà une fièvre putride dont la simplicité n'a point été altérée par le traitement et qui a guéri sous l'action d'une méthode douce, anti-phlogistique, et laxative. Si l'on eut donné des toniques, ces symptômes auraient rapidement pris une toute autre proportion.

Depuis quelques jours, une paysanne de dix-huit ans a le

dégoût et la tête pesante. Des frissons et de la fièvre surviennent ensuite, les nuits sont agitées, la région de l'estomac est douloureuse, il se manifeste quelquefois des épreintes abdominales et un peu de diarrhée, la malade s'alite. Lorsque je la vis, on l'avait saignée, on avait mis à l'épigastre des sangsues qui avaient beaucoup flué : malgré des moyens si opportuns, la peau était d'une chaleur âcre, le pouls d'une grande vîtesse, d'ailleurs petit, profond et inégal, la figure exprimait l'étonnement, elle était jaune, avec des rougeurs instantanées, l'œil battu, la langue brune, les dents sèches, la respiration accélérée, le coucher en supination, l'abdomen météorisé, sensible surtout dans l'hypochondre gauche et le flanc droit; il y avait peu d'urines, elles étaient rouges et épaisses; les évacuations alvines manquaient, mais quelquefois des vents s'échappaient accompagnés de la sortie involontaire d'un liquide bilieux, toutes les nuits étaient paroxistiques, l'asthénie paraissait profonde. Nouvelle et forte application de sangsues sur la région cœcale, cataplasmes aux jambes et fomentations émollientes sur l'abdomen, demi-lavement, matin et soir, afin comme dit Paré, *de rabattre beaucoup de fumées, rafraischir le dedans et vider beaucoup d'ordures ;* d'ailleurs, délayans sous toutes les formes.

Deux jours après, je revis la malade qui habitait Villeneuve : son état avait peu changé, seulement la figure était tout-à-fait ictèrique, l'haleine mauvaise, les matières amenées par les lavemens puaient fort et étaient verdâtres, les dents fuligineuses, les lèvres encroûtées, la langue présentait un enduit épais, mais humide. La malade indifférente à tout, avec l'ouie plus dure, répondait juste; néanmoins elle rêvassait pendant la nuit et passait le jour dans la somnolence. Ces derniers symptômes fixant plus spécialement mon attention, j'espère agir sur les voies gastriques par une sédation directe de l'encéphale; en conséquence, glace pilée sur la tête, sangsues aux

tempes ; on saupoudre d'un peu de moutarde les cataplasmes dont les extrémités inférieures sont enveloppées.

A ma troisième visite, le surlendemain, tous les symptômes étaient encore les mêmes, sauf ceux qui, tenant à l'embarras du ventricule, semblaient en quelque sorte plus prononcés : potion huileuse, suivie de deux litres d'eau de veau aiguisées avec trente grammes de sel de Glauber et trois centigrammes de tartre émétique ; évacuations multipliées et putréfaites, entretenues par des lavemens miellés, lesquelles dégagent le ventre, diminuent la stupeur et la violence des paroxismes nocturnes.

Je vois la malade une quatrième fois ; looch blanc, avec l'huile de ricin : la langue se dépouille d'un reste d'enduit noirâtre, le météorisme de l'abdomen tombe en entier, la sécrétion de l'urine et de la salive se rétablit. La dureté de l'ouie et la paresse de l'intelligence se dissipèrent ensuite, le pouls reprit son rythme habituel et le teint sa couleur. Cette maladie dura trois septénaires ; c'est à la fin du second que furent commencés les évacuans.

Attendre, pour donner ces remèdes, les derniers temps de la fièvre, lorsque les ulcères sont formés, et qu'il se déclare une diarrhée énervante, me paraît une grande erreur : car à cette époque ils ne peuvent que hâter la chute des forces. Sans doute, cette diarrhée provient alors de matières dépravées qui se frayent enfin une issue, mais elle dépend encore de l'étendue de la désorganisation intestinale que ces mêmes évacuans, plus tôt administrés, auraient peut-être prévenue.

Dans ce cas la fluxion au cerveau, produite par une simple réaction sur cet organe, cède à des moyens qui dissipent une turgescence bilieuse, cause d'embarras et de trouble ; ces moyens produisent en outre une autre sorte de diversion.

Les purgatifs trop irritans, ou donnés dans des circonstan-

ces qui les contr'indiquent, ou réitérés au-delà de l'indication, redoublent, comme les toniques, l'intensité des symptômes. Ainsi Laennec administre le tartre stibié, selon la manière de Rasori, à des fébricitans qui offraient une *prostration grande, le ventre ballonné avec ou sans douleur, la face teinte d'un rouge terreux exprimant la stupeur, la langue sèche et commençant ainsi que les dents à s'encroûter, le dévoiement, le pouls fréquent et petit, la peau chaude et aride.* Ces malades succombent ; à l'ouverture de leur corps, *perforations intestinales, traces de péritonite, ulcères dans l'iléon, le cœcum, le colon ascendant, engorgement des ganglions mésentériques.*

Quel était le but de Laennec? celui apparemment d'agir par révulsion sur un vaste appareil, d'augmenter les sécrétions des follicules et de produire en somme une déperdition de fluides aussi abondante que par plusieurs saignées. « Car, et cette remarque est de Dance, vingt à trente garderobes liquides, répétées pendant deux à trois jours, représentent assurément plusieurs livres de sang dans la masse des humeurs. » C'est donc en débilitant, en appauvrissant toute l'économie, qu'agit l'émétique à haute dose ; et sa vertu contro-stimulante se conçoit de la sorte, mieux que par les explications subtiles de l'école italienne. Mais ce qui rend cette méthode funeste dans les fièvres putrides, c'est que son action se passe sur des surfaces enflammées : or, elle peut être contro-stimulante pour une phlegmasie articulaire, pour une entérite, jamais.

Dans une des observations que rapporte M. Louis, le délire et l'agitation surviennent immédiatement après un purgatif, le malade meurt : altérations considérables de l'intestin.

En 1826, une fièvre putride sévit épidémiquement dans plusieurs communes des Hautes-Pyrénées ; on ne la traite qu'avec des évacuans. Dans la seule maison d'un médecin, cinq personnes à la fleur de l'âge meurent après avoir été émétisées

et purgées : leurs cadavres présentent une injection qui s'étend du cardia au cœcum, la gangrène de ce sac membraneux, de l'appendice cœcale, de diverses parties de l'iléon. Dans cette même maison, deux filles, l'une de quinze ans, et l'autre de vingt-quatre, étaient réduites par la même méthode *à un état désespérant : en effet, langue noire et fuligineuse, rouge à sa pointe ; pouls serré et précipité ; soif excessive ; céphalalgie sus-orbitaire intolérable ; ventre dur et gonflé, très-douloureux à l'épigastre et à l'aine droite, petite toux et douleur au côté ; urine rare et épaisse, rouge ; constipation ; faiblesse extrême.* MM. Dassieu et Duplan envoyés sur les lieux pour arrêter les progrès de cette épidémie, appliquent en deux fois, quarante sangsues sur l'abdomen de ces demoiselles, et se bornent à des fomentations émollientes, à des boissons gommeuses. Ils traitent ainsi tous les malades des environs, *pas un ne meurt*, et les filles du médecin en question, presque moribondes, sont rappelées à la vie.

Fièvre putride ; purgatifs ; accidens fâcheux ; mort. — Une ouvrière en soie, de dix-neuf ans, de mœurs dissolues, d'un tempérament nerveux, se plaint, peu de temps après ses couches, de courbature, de nausées amères, de bouffées de fièvre et de douleur dans le ventre. Néanmoins elle ne cesse de se livrer à des écarts de régime et prend du thé, de la mélisse, du café, de la liqueur. La sensibilité de la muqueuse digestive en augmente. Sur ces entrefaites, la malade est purgée deux fois par un apothicaire, qui s'imagine de calmer l'irritation qui s'ensuit, avec des juleps éthérés. Le quatorze Juillet 1821, on la porte à l'hôpital, souffrante, abattue et rêvassant depuis dix jours, la figure décomposée, les yeux immobiles, chassieux et sans vie, la langue aride, à la fois rouge et noire, le pouls petit, obscur, inégal, la peau chaude, dure au toucher, jaune et terreuse : émission des urines par regorgement,

selles diarrhéiques involontaires, brunes et sanguinolentes. La malade gisait, étendue sur le dos, sans avoir le désir, ni même la faculté de changer de position, tant ses forces musculaires étaient anéanties ; elle ne parlait pas et comprenait à peine. Il y eut quelquefois des vomissemens de matières verdâtres, le ventre devint météorisé et douloureux, surtout entre l'ombilic et la crête iliaque. Puis, la fétidité de l'haleine, la saleté des dents et de la bouche, la mussitation, la vitesse du pouls, la décomposition des humeurs ne cessèrent de s'aggraver jusqu'au vingt-deux du mois; et la malade expira le jour d'après avec des taches bleues sur la peau.

Le traitement ne se composa que d'anti-phlogistiques et d'applications révulsives : mais préparée de loin et accrue ensuite par les purgatifs, la maladie devait poursuivre sa marche désorganisatrice.

L'iléon était parsemé d'ulcères arrondis, sa portion inférieure amincie, avec des granulations grisâtres, et hideusement dévorée. Le cœcum et le colon étaient remplis de gaz infects et présentaient de petites ulcérations.

Les ulcères rongeaient au loin les villosités, les follicules, le derme muqueux, les fibres charnues ; comment donc distinguer, avec M. Scoutteten, l'entérite en folliculeuse et en villeuse? Les villosités et les follicules sont d'ailleurs à si peu de distance et réciproquement dans une dépendance si étroite ? M. Bégin fait observer à ce sujet que dans le plus grand nombre des fièvres putrides, l'irritation s'empare de tous les élémens organiques de l'intestin malade.

D'après ce qui précède, les toniques devraient être bannis du traitement de la fièvre putride : les circonstances dans lesquelles ils conviennent me paraissent rares. N'appliquons ces remèdes qu'aux périodes avancées de cette maladie ou seulement lorsqu'elle s'engendre du concours des causes les plus énervantes.

Alors ces remèdes peuvent favoriser le rétablissement des forces et de ce que Barthèz appelait *la stabilité d'énergie*, soutenir le ton épuisé des organes, aider les fonctions assimilatrices, les facultés absorbantes. Alors encore, ils peuvent devenir pour ces ulcérations internes, grisâtres et gangréneuses, de véritables digestifs propres à ranimer la tonicité des petits vaisseaux, le mouvement capillaire du sang, à aviver des chairs qui languissent, à les disposer à une bonne cicatrisation. Les stimulans, dit Dugès, dans les dernières périodes de l'adynamie, agissent en accélérant les oscillations. De ce qu'ils réussissent quelquefois dans des vésicatoires blanchâtres et couenneux ou dans des plaies de même aspect, consécutives à de violentes phlegmasies, M. Louis pense que c'est là une preuve *des services qu'on doit attendre de l'usage des amers* dans la fièvre adynamique; puisque selon lui il y a assez généralement proportion entre l'état des vésicatoires et celui des plaques elliptiques de l'iléon; que celles-ci sont d'autant plus largement ulcérées que les vésicatoires tendent davantage à l'ulcération. Cependant en dehors des raisons qui militeraient contre ces rapprochemens un peu forcés, j'ai vu longuement saupoudrer de quinquina vingt vésicatoires blafards et criblés de petites escarres : quinze ou dix-huit n'ont pu s'aviver. En pratique M. Louis agit autrement qu'il ne raisonne, puisqu'il traite d'une manière assez exclusive la fièvre typhoïde par l'eau gommeuse et par l'eau de Seltz : il y ajoute, s'il survient des soubresauts des tendons, de légers narcotiques et le sirop diacode en particulier. Il *répugne aux amers*, il ne donne pas le quinquina, il n'applique jamais de vésicatoires qui, en provoquant une inflammation artificielle, augmentent l'intensité du mouvement fébrile : vues de thérapeutique prises à bien d'autres, la dernière surtout à Broussais, et qu'il faut lui restituer.

M. Louis écrit toujours comme si précédemment, ou même

de son temps, les plus graves questions n'avaient pas été débattues : de là tant de détails oiseux et ces froids récits qui n'apprennent rien.

Les observations qui suivent prouveront que très-souvent la conversion du traitement émollient en un traitement tonique, quoique selon toutes les apparences bien indiquée, n'en est pas moins infructueuse.

Fièvres putrides avec mortification de la muqueuse intestinale; symptômes profonds d'adynamie et de dissolution : délayans et anti-phlogistiques auxquels succèdent des toniques, mais en vain. — Un soldat du vingt-neuvième régiment, âgé de vingt-trois ans, malade depuis quinze jours, est porté à l'hôpital, le sept Août 1828. Causus, peau enflammée, pouls de cent-trente pulsations, yeux brillants, visage pâle et par momens coloré, spasmes musculaires, météorisme de l'abdomen avec sécheresse et noirceur de la langue, avec fuliginosités des dents, et parfois de l'incohérence dans les idées. Les saignées capillaires, les boissons froides, une épistaxis provoquée par quelques sangsues aux narines, la glace sur la tête, les vésicatoires aux jambes ne ralentirent pas les progrès de la fièvre; le vingtième jour, la figure étant très-blême, l'œil vitré, la langue tremblante, toute noire et gercée, le pouls vermiculaire, en ondulations qu'on ne pouvait nombrer, la peau toujours aride, mais froide et pourprée, la diarrhée puante; eau vineuse, potion avec l'extrait de quinquina et le musc : ces moyens continués pendant trois jours, relèvent un peu le pouls et réchauffent la peau, sans toutefois en résoudre les ecchymoses, ni modérer les déjections alvines. Puis le malade, avec les yeux aussi ternes, la figure aussi mourante, l'abdomen aussi tendu, entre et meurt dans un état d'exacerbation chaude et de sueur.

J'étais bien convaincu que raviver momentanément les forces ne pouvait rien sur l'essence et la terminaison de la maladie.

L'estomac était piqueté de taches livides : il y avait dans le duodénum des élevures rougeâtres, plus saillantes et plus nombreuses dans le jéjunum, noires, ulcérées, longues et larges dans l'iléon, se confondant, deux pouces au-dessus de la valvule de Bauhin, pour former une vaste et inégale plaie : glandes du mésentère engorgées. L'aorte ventrale et thoracique était toute rouge ; et une bande, d'une teinte foncée, en occupait la paroi postérieure, s'étendant de la crosse à la naissance des capsulaires. Le ventricule gauche était très-rouge vers les valvules mitrale et sygmoïde et d'une teinte éclatante dans le reste de sa surface.

La pie-mère était médiocrement injectée et il n'y avait qu'un peu d'exsudation lymphatique sous forme de gelée diaphane, entre les feuillets de l'arachnoïde. Ce malade n'avait jamais perdu la tête, à part quelques momens de délire vague, ni cessé de tirer la langue lorsqu'on l'en priait. Il y eut accord entre l'intensité des symptômes fébriles, l'inertie des accidens cérébraux et le degré des lésions cadavériques, considérables dans le tube digestif, secondaires et peu marquées dans le crâne.

Cette fièvre fut accompagnée d'une ardeur peu commune de la peau et d'un pouls dont la fréquence, malgré sa faiblesse, ne se ralentit jamais. Ce double symptôme, surtout le premier, me fit présumer que les lésions que je rencontrai dans la tunique interne de l'aorte et du cœur devaient se rattacher à un travail particulier d'inflammation. N'est-il pas en effet du génie de la médecine de juger par la maladie l'altération, et n'est-ce pas une idée étroite et exclusive que de juger toujours par l'altération la nature de la maladie ?

Un fusilier, âgé de vingt-six ans, succomba, le onzième jour d'une fièvre putride, avec des ulcères si nombreux et déjà si dégénérés dans l'iléon, qu'ils ressemblaient à une masse de végétations cancéreuses. Ces ulcères étaient dans le jéjunum et le

colon moins rapprochés, situés les uns sur des follicules encore en état de turgescence, les autres sur des points qu'avaient occupé ces follicules détruits, et présentant une excavation noire, sanglante et inégalement découpée, au fond de laquelle se voyait le seul péritoine épaissi. Le duodénum était noir, l'estomac pointillé de rouge.

J'avais d'abord employé les anti-phlogistiques : au huitième jour, la prostration des forces me fit donner de la décoction de quinquina, matin et soir. La langue et les dents devinrent encore plus fuligineuses, les coudes se mortifièrent, et la tête se perdit, non par le délire, mais par l'assoupissement, les deux derniers jours. Le malade urina et lâcha sous lui, il eut le pouls misérable à la fin de sa fièvre, dur, petit et précipité au commencement.

Ce n'est point aux anti-phlogistiques, qui ne furent pas d'ailleurs administrés sans mesure, mais à la gravité des lésions intestinales qu'il faut imputer la faiblesse qui accompagna cette fièvre putride et qui devint extrême avec tant de promptitude.

Un militaire, âgé de vingt-cinq ans, de bonne constitution, entre à l'hôpital, au milieu de l'été; il est atteint d'une fièvre putride réagissant sur les principaux organes : il lâche, dans les vingt-quatre heures, dix-huit selles douloureuses, fétides, sanguinolentes. L'abdomen et surtout l'épigastre se tuméfient et acquièrent une exquise sensibilité; il survient de l'assoupissement sans perte de connaissance, sans dilatation des pupilles; la peau est mordicante, le pouls vif, l'urine claire et présentant un énéorême élevé qui reste en suspension; saignées, sangsues à l'anus, en avant du cœcum, au creux de l'estomac; anti-phlogistiques : fièvre et phlegmasie intestinale n'en marchent pas moins; le pouls se rapetisse, la figure se décolore et s'alonge, la langue se gerce et se rembrunit, la chaleur de la peau ne se tempère pas : gomme, eau de groseille, de lin émulsionnée, sel de mor-

phine à petites doses. Le neuvième jour, yeux ternes, embarras de la langue, anéantissement; tisane panée, légèrement vineuse: le dixième, à deux reprises, décoction de quinquina, vésicatoires aux jambes: la chaleur qui s'éteignait à la périphérie se rétablit. Le douzième jour, somnolence, moiteur fétide, prostration adynamique au plus haut point, et le lendemain, ce fébricitant, après *avoir passé par degrés rapides de la douleur à la diarrhée et de celle-ci à la dysenterie putride*, comme les malades dont parle Sarcone, *finit de vivre dans un état de colliquation et d'affaiblissement.*

Duodénum rouge et rugueux : injection de l'intestin grêle avec des ulcères arrondis ou des élevures sur le point de s'ulcérer et en nombre à mesure qu'on se rapproche du cœcum; celui-ci et les colons jusqu'au rectum, noirs, livides, avec la muqueuse ramollie.

Dans les observations qui précèdent, la fièvre étant au-dessus de tout moyen thérapeutique, on n'eut pas à regretter d'avoir cédé à l'indication des toniques; mais il est des cas où l'indication est plus douteuse, et l'issue funeste laisse alors des regrets au praticien.

Fièvre putride; appareil anti-phlogistique: la fièvre déclinant, asthénie qui semble indiquer les toniques, lesquels raniment la fièvre et en rendent les progrès mortels, tandis qu'elle s'éteignait ou paraissait s'éteindre. —Un chasseur du dix-neuvième régiment, est apporté à l'hôpital, le neuf Septembre 1826, ayant les yeux battus, la face jaune et souffrante, la langue rouge, brune au milieu, les dents fuligineuses, le pouls petit, dur, inégal, le ventre sensible, météorisé, les déjections séreuses, fétides, les urines troubles et épaisses. Il s'assoupit, il rêvasse, il reste couché sur le dos, les mains tendues et fixées sur le pubis, dévoré par la soif et la chaleur, épuisé par la diarrhée. Durant dix-sept jours, traitement anti-phlogistique rigoureux;

puis, ce jeune homme étant affaibli, décoloré et n'ayant plus qu'une petite fébricule, décoctions de quinquina, qui sans effet de restauration pour les forces, raniment la fièvre et échauffent la peau. Je suspends ces décoctions excitantes, mais en vain; car le malade tousse et gémit sourdement, sa respiration est sublime, il agite la tête sur son oreiller et ses yeux sont clos; il meurt frappé de vomituritions, d'anxiété précordiale, la langue sèche, fendillée, avec des filets sanguinolents dans les fissures.

Estomac d'un rouge vineux, épaissi, très-friable, avec un amincissement près de dégénérer en perforation vers le cardia, taches d'un rouge vif, très-rapprochées vers le pylore: la fin de l'iléon et sa grande valvule, le cœcum, le colon ascendant plus épais que d'ordinaire, plus étroits par conséquent, sans végétations, mais offrant çà et là quelques petites plaques d'un gris ardoisé, dernier reste d'une phlegmasie qui s'effaçait; glandes du mésentère en voie de résolution; un peu de sérosité dans l'abdomen.

La faiblesse et la décoloration de ce malade indiquaient, ce semble, le quinquina, et pourtant ce remède a suscité de nouvelles angoisses et provoqué une phlogose qui, s'emparant d'un corps affaibli, a marché cruellement. Je voulais favoriser la guérison; elle se serait probablement effectuée toute seule, il fallait l'attendre du temps, d'un sage régime, et non d'un secours inopportun. Avant de stimuler de pareils sujets, n'oublions pas que si les toniques produisent une nouvelle inflammation, nous sommes alors réduits au rôle passif et douloureux de spectateur : car les méthodes débilitantes ne sont plus de saison. On ne saurait donc légèrement exposer le malade à de telles chances, surtout lorsqu'il s'agit d'adultes, de tempéramens à sang chaud, à organes irritables, tout imprégnés de vie, d'exaltation.

De ces faits relatifs à l'incertitude qui environne l'action des

toniques, même indiqués, passons à des observations plus consolantes, qui signaleront les avantages que l'on obtient dans certaines circonstances par une stimulation hardie et habilement calculée.

Les tempéramens mous, à fibre lâche, de peu de sensibilité, sont ceux qui s'en accommodent le mieux. Les toniques conviennent aussi quelquefois à des hommes mal nourris dont la constitution s'est détériorée, chez lesquels les phénomènes de dissolution l'emportent sur les phénomènes d'acuité et dont les viscères digestifs mal disposés se désorganisent lentement. On donne encore avec quelque succès les excitans à des malades débiles, d'habitude scrophuleuse, qui, après les premières périodes de la fièvre putride, restent blafards, mourans, consumés par la fièvre lente. Alors parfois ces moyens, qui réchauffent la masse humorale modifient aussi la phlegmasie de l'intestin et la rendent d'une toute autre nature que ces ulcérations atoniques à chairs boursoufflées, *à fond pâle, qui ne cessent de s'étendre et s'accompagnent d'un appareil de symptômes fâcheux.*

Fièvres putrides tendant à l'ulcération chronique de l'intestin ; utilité des toniques. — Un relieur, âgé de quarante-neuf ans, pauvre, chargé d'enfans, habitant une maison humide et mal aérée, usé par le travail, grand, pâle, efflanqué, lientérique, entre à l'hôpital, dans le mois de Janvier 1820, ayant les traits tirés, la langue sale et rousse, le ventre tendu et s'ouvrant en sérosités verdâtres. On avait émétisé et purgé ce malade. Il y avait peu de chaleur à la peau, peu de fréquence dans le pouls, un paroxisme cependant tous les soirs; fixité des yeux, stupeur, rêvasseries, langue tremblante, déviation des lèvres à droite, soubresauts des tendons. Pendant les six premiers jours que cet homme passe dans l'hôpital, il prend de la limonade, des bols camphrés et nitrés; on lui applique des sinapismes aux pieds, des vésicatoires aux gras de jambe et aux cuisses, moyens qui

ne l'empêchent pas de s'affaiblir et qui n'arrêtent pas la diarrhée. Décoction de quinquina acidulée avec l'élixir de Mynsicht; nuit délirante, et le lendemain peau chaude, pouls fréquent, langue sèche et noire. Je suspends ce remède; la résolution des forces toutefois augmente, le malade s'exténue, il se meut avec peine, indifférent à tout, l'œil terne, les joues creuses, et plongé dans la somnolence. Les neuvième et dixième jour, musc, infusion de tilleul, bouillons: le onzième; eau vineuse et de rechef du quinquina : la langue s'humecte, la figure s'avive, le pouls se relève. Ce traitement, dont la première impression avait paru nuire, fait donc du bien; j'y insiste et en retranche seulement le musc, à l'instant que cesse une raideur spasmodique de l'un des avant-bras, accident qui s'était manifesté, le neuvième jour.

Un homme de quarante ans, né de parens rhumatisés, souffrant lui-même depuis plusieurs années, de douleurs rhumatismales, de gastrodynie et de vomissemens après les repas, d'une constitution par conséquent altérée, est atteint à la mi-Juillet 1817, d'une fièvre intestinale avec céphalalgie sus-orbitaire, bouche amère, anorexie, soif ardente, vomituritions, toux, dyspnée, chaleur, orgasme fébrile continu redoublant sur le soir : orge, oxymel simple. Le quatrième jour, pouls faible et précipité, respiration pénible, enduit sec et noirâtre de la langue, dents fuligineuses, abdomen douloureux, déjections alvines liquides et fréquentes, délire, abattement, perte de connaissance : quinquina acidulé; vésicatoires aux jambes. Le treizième jour, langue à-peu-près nette, pouls moins rapide, cessation du dévoiement et du désordre intellectuel. Le dix-septième, diminution marquée de la faiblesse générale, légère surdité. Les jours d'après, convalescence et guérison simultanée de la fièvre et du rhumatisme chronique.

Un manœuvre, âgé de dix-huit ans, d'une faible santé, mal nourri, travaillant beaucoup, à Paris depuis sept mois, est pris

subitement de malaise et de frissons. Il entre à l'Hôtel-Dieu, le vingt-quatre Juillet 1818 : langue un peu sèche, dégoût, soif, sensibilité abdominale, diarrhée, toux, peau chaude, pouls accéléré, petit et faible, céphalalgie, abattement et sentiment de faiblesse, somnolence : solution de gomme édulcorée, julep béchique, deux lavemens émollients.

Le lendemain, débilité plus grande : entre l'ombilic et l'épine de l'iléon, on sent manifestement un engorgement des glandes du mésentère. Le quatrième jour, le malade rêvasse ou se plaint : infusion de feuilles d'oranger gommée et édulcorée, deux grammes d'extrait de quinquina, vésicatoires volants aux jambes. Le cinquième, ventre moins douloureux, face moins abattue, peau moins chaude, pouls moins vite et moins faible ; diminution de la diarrhée : on persiste donc : le sixième, légère exacerbation au déclin du jour, nn peu plus de douleur que la veille suivant le trajet du mésentère. Le septième jour, cessation de la diarrhée et des épreintes abdominales ; les glandes mésentériques paraissent au toucher moins volumineuses ; la peau est encore un peu chaude et le pouls asssez fréquent. Le huitième jour, pouls presque naturel, un peu d'appétit, une selle quasi solide : infusion et extrait de quinquina : ce malade ne tarda pas dès-lors à prendre et à bien digérer des alimens ; il sortit de l'hôpital le quarante-huitième jour, remis, mais toujours pâle et encore un peu faible.

Si la fièvre adynamique, succédant à une longue irritation des entrailles, déjoue la médecine expectante et les anti-phlogistiques, on peut enfin tenter de la guérir avec des stimulans. Ils ont en effet quelquefois prévenu la dégénérescence de cette ancienne phlogose en une ulcération chronique, tandis que, continués indéfiniment, les émolliens entretiennent cette disposition, énervent de plus en plus la muqueuse intestinale et augmentent l'espèce d'infiltration, l'engorgement comme vari-

queux qui existe à sa surface. « Leur usage prolongé, observe M. Bégin, a fréquemment pour conséquence de jeter les tissus qui en ont supporté l'application dans un état de relâchement et de langueur qui s'oppose à l'exercice normal de leurs fonctions, et nécessite *quelquefois* l'emploi consécutif des corroborans et des toniques. » Ces remèdes impriment alors à ces inflammations asthéniques une certaine énergie et leur donnent un caractère nouveau, une impulsion médicatrice, selon M. Van-de-Keere.

Fièvre putride, inflammation prolongée de l'intestin, tendance au marasme; toniques. — Une femme de cinquante deux ans, entre à l'hôpital, le vingtième jour d'une fièvre putride qui s'était compliquée à son début, d'un érysipèle. La langue était encore rouge et sèche, le teint couleur de paille, le pouls petit, obscur et fréquent, la diarrhée liquide et bilieuse, le ventre tendu. On continue, en les variant, les anti-phlogistiques, je purge avec les huiles d'amandes douces et de ricin, j'attends. La malade ne cesse de s'affaiblir, sans que néanmoins la phlegmasie intestinale diminue d'intensité, la langue devient rugueuse et brune, les dents se couvrent de fuliginosités, le regard s'éteint, la figure se bouffit, la malade râle, expectore des crachats blancs et épais, dort peu et rêvasse, la nuit, répond avec brusquerie dans le jour ou tombe dans la somnolence, a de fâcheux pressentimens. Enfin, vers le quarante-cinquième jour de cette fièvre, la maigreur étant considérable, les battemens du cœur peu sensibles même avec le cylindre, les jambes infiltrées et couvertes çà et là de taches livides qui font craindre des escarres, je présumai que l'économie avait besoin d'une sorte de stimulation, et que l'ulcération intestinale était devenue d'une nature atonique. Je donnai donc successivement de l'eau vineuse sucrée, de la décoction de quinquina et de lichen aromatisée, les sirops de rhubarbe et d'œillet. Ces

remèdes furent continués plusieurs jours ; la peau se réchauffa, le pouls reprit de l'élévation, le ventre se resserra, les matières furent moins liquides, moins abondantes, la toux catarrhale cessa avec promptitude, les enflures des jambes et leurs plaques disparurent, et à la place de celles-ci, sur deux ou trois points seulement, se détachèrent quelques escarres superficielles. Enfin, après avoir insisté pendant douze jours sur ces toniques, la malade se soulevant sans secours, ne dormant plus d'un sommeil comateux, ayant de l'appétit, la langue humide et muqueuse, purées au bouillon qui passent, et dès ce moment convalescence.

Quelquefois encore, les toniques réussissent en portant un mouvement fluxionnaire sur les points intacts du tube digestif. La phlogose perd alors en intensité ce qu'elle gagne en étendue : ainsi, des clystères qui stimulent les colons et décident du dévoiement, élargissent et atténuent par là l'inflammation concentrée sur l'estomac et l'intestin grêle ; sorte de dérivation à résultat parfois heureux, mais toujours bien problématique. On la tente encore sur les premières voies, lorsqu'au déclin de la fièvre, les symptômes indiquent que le siège de la lésion occupe exclusivement les dernières anses de l'iléon ou les colons : mais il n'y a qu'une habileté très rare qui puisse donner un degré moral de certitude à cette méthode hardie. J'ai vû Broussais, dit à ce sujet M. Vacquié, administrer avec un succès étonnant une potion cordiale très-énergique à un malade, qui, après *une gastro-entérite avec adynamie* combattue par les émolliens et les anti-phlogistiques, tant que ces moyens avaient pû raisonnablement être mis en usage, semblait néanmoins près de succomber à une colite accompagnée d'une diarrhée abondante, survenue à la suite de l'inflammation primitive. L'irritation de l'estomac, provoquée ainsi *à dessein* et sagement entretenue modéra d'abord la diarrhée qu'elle dissipa bientôt, et la conva-

lescence ne tarda pas à s'établir. Dans des cas analogues, mais avec des intentions plus simples, MM. Husson et Chomel administrent le quinquina en substance ou sous forme d'extrait, *et quelques malades y doivent une véritable résurrection.*

Quant à l'explication qui précède, elle me paraît puérile et d'un mécanisme qui laisse en arrière les théories Boerhaaviennes. C'est sortir de la règle fixée par le bon sens; lorsqu'un stimulant de l'estomac guérit la diarrhée des fièvres putrides, c'est que les colons sont frappés d'une ulcération asthénique et que la diathèse concomitante réclame l'action directe et sympathique d'un excitant.

Fièvre putride, diarrhée énervante : toniques et guérison. — Un Savoyard, domicilié dans cette ville depuis plusieurs années, homme sage et fort, éprouvait de l'anorexie, des maux de tête, de la courbature, depuis huit jours, lorsque je le fis saigner. Sa langue était rouge sur les bords et blanchâtre dans le milieu, il n'allait pas du corps, il urinait peu et son urine était trouble, il avait la fièvre. Le surlendemain, peau brûlante et hypochondres tendus; réitération de la saignée, diète, boissons rafraîchissantes : les jours suivants, à deux reprises, sangsues sur l'abdomen. Jusqu'au vingtième jour, je n'observais qu'un peu de somnolence, le malade toussait de temps à autre, sa figure était jaune et son corps amaigri. Vésicatoires aux cuisses; la nuit, délire; le matin, langue sèche et rousse dans son milieu; les symptômes gastriques ont empiré, ils réagissent sur le cerveau. On panse les vésicatoires avec du beurre frais; le vingt-troisième jour, l'irritation qu'ils avaient provoquée diminue; ils sèchent bientôt. La maigreur et une diarrhée qui existait depuis une semaine ne cessent d'augmenter, les matières sont jaunes, bilieuses ou verdâtres, fétides, le malade lâche et urine sous lui; d'ailleurs il conserve sa raison, mais il est dur d'oreille, il a les yeux troubles, injectés, et il faut le secouer

et lui parler à haute voix pour se faire entendre; son corps exhale une mauvaise odeur. Le trente-unième jour, ces symptômes d'asthénie sont à leur comble, les dents fuligineuses, la langue est brunâtre, la diarrhée sans frein; décoction aromatisée de huit grammes de quinquina avec le sirop d'œillet et trente gouttes d'élixir de Mynsicht, matin et soir : le malade buvait depuis quelques jours, du bouillon de veau et de mouton et de la limonade, boissons déjà plus excitantes. Cette décoction de quinquina fut continuée pendant soixante et douze heures : la langue se dépouilla, la peau devint moite, la diarrhée s'affaiblit immédiatement. Le pouls étant relevé, le sommeil tranquille et plus réparateur, eau sucrée vineuse qu'on alterne avec du bouillon, du chocolat léger, de la décoction d'orge très rapprochée. Le trente-sixième jour, selle moulée qui par la suite n'eût lieu qu'une fois la semaine, jusqu'à ce que la maigreur se fût effacée et le tissu cellulaire regarni.

Ici, très-certainement les toniques firent du bien, en ranimant le ton de l'appareil gastrique. La vie s'éteignait à cause de ce dévoiement immodéré qu'enchaîna un certain degré d'énergie générale, communiquée par le remède. Il est probable que les boissons n'étant pas gardées dans un estomac énervé, arrivaient ainsi sans être digérées, dans l'iléon, le cœcum et les colons qui étaient ulcérés et s'y dépravaient davantage : cela s'arrêta, dès que le ventricule fut excité. Alors, les liquides ingérés cessèrent d'agir sur les voies inférieures comme corps étranger, et d'y entretenir un mouvement de sécrétion très débilitant. La discontinuation de la diarrhée en fut l'effet et la preuve.

Les vésicatoires stimulèrent sans fruit et leur action se réfléchit incontinent sur l'intestin et l'encéphale. Furent-ils prématurément employés ou irritèrent-ils le genre nerveux plus que ne le firent ensuite les toniques? Ces moyens ne se ressemblaient

donc que sous un seul rapport, celui d'agir en sens contraire de la fluxion morbide; et il fallait dans ce cas une influence plus puissante. Le succès du quinquina le mit hors de doute.

Pendant sa convalescence, ce malade imaginait qu'on lui avait caché ses jambes et qu'il marchait sur des membres qui ne lui appartenaient pas : rêvasseries *ab inanitione* ou qui pouvaient dépendre d'un peu d'épanchement dans les ventricules, non encore résorbé.

Un canonnier, grand, robuste, entre dans l'hôpital, le douze Juillet 1831, été remarquable par le nombre et la gravité des inflammations intestinales. Son pouls est dur, sa peau brûlante, la respiration précipitée, la figure rougeâtre, la tête lourde, le regard étonné, la nuit sans sommeil. Langue rouge et sèche dans son centre, abdomen sensible et tendu, déjections liquides, urines sédimenteuses : deux saignées, sangsues sur l'épigastre, petit-lait, limonade, solution de gomme; ces symptômes ne diminuent pas, la tête s'embarrasse; on la couvre de cataplasmes; ventouses à la nuque et sangsues sur la suture sagitale; le délire cesse, puis la stupeur. Malgré cela, le pouls devient obscur, inégal et fréquent, le ventre s'ouvre coup-sur-coup et à l'insçu du malade qui maigrit, les fesses et les cuisses se couvrent de petits furoncles qui se mortifient, la consomption générale augmente. Deux fois dans les vingt-quatre heures, lotions savonneuses sur ces parties ainsi dévorées; le vingtième jour, eau sucrée rougie de vin de Bordeaux : quoiqu'on y insiste les jours d'après, la langue n'en devient ni plus noire, ni plus sèche, la diarrhée n'augmente pas. Le vingt-septième jour, la peau étant froide, la figure injectée, mais par l'effet d'une congestion passive, les forces défaillant plus par suite de leur épuisement direct que par les progrès de l'ulcération intestinale que tout annonce fort-amoindrie, julep avec quatre décigrammes de sulfate de quinine, et le lendemain

décoction de quinquina aromatisée ; reitérée le soir et les jours suivants. La diarrhée se modère et cesse, le pouls se relève, la peau reprend de la chaleur et les suppurations du tissu cellulaire sous-cutané diminuent. Le quarante-huitième jour, le malade fut mis aux trois quarts, il avait eu encore un abcès dans l'avant-bras gauche ; il ne lui restait qu'un air d'étonnement, lequel s'effaça par la suite. Le lait que j'avais associé aux toniques, contribua à réparer les déperditions, tandis que ceux-ci ranimaient le ton des organes prêt à s'éteindre.

Un laboureur, âgé de quarante-cinq ans, échauffé et sans appétit depuis quelques jours, travaillant néanmoins aux champs et dans les chaleurs de l'été, rentre enfin chez lui avec des frissons et de la céphalalgie. Une fièvre putride se développe et parcourt ses premières périodes, malgré la saignée, les sangsues, les ventouses, les lavemens et les boissons délayantes. Le dix-septième jour, la tête s'engorge, l'œil droit devient rougeâtre, il y a du délire, la nuit, de l'assoupissement, le jour : à cette époque, le ventre s'ouvrait parfois en diarrhée et restait ensuite fermé. Glace sur le sinciput, cataplasmes sinapisés sur les pieds et les jambes : le délire diminue, l'œil dérougit ; l'abdomen est souple, indolent ; il y a cependant de la sécheresse à la bouche, de la chaleur à la peau et de la fréquence dans le pouls : ces derniers symptômes s'effacent aussi, mais une diarrhée excessive et très-énervante se déclare, les forces en sont bientôt détruites, et, le vingt-sixième jour, la face étant pâle, tirée, le pouls petit, misérable, la peau à peine chaude, décoction blanche de Sydenham, julep avec cinq décigrammes de sulfate de quinine et quatre grammes d'extrait de quinquina : ces remèdes sont pris dans trente-six heures, par doses brisées, et on les réitère deux autres fois. Ils modèrent immédiatement la diarrhée, effacent la fluxion cérébrale et provoquent tous les soirs de petites moiteurs qui se

terminent pendant le sommeil. Ces moiteurs remplacèrent une sensation pénible de refroidissement qui, depuis quelques jours, survenait aux mêmes heures : *In ipso somno*, dit Stahl, *quando paroxysmi jam mitcscentes*, *in illius tempus incidunt*, *hi sæpe toti emaneant.* La langue devint humide, toute blanche et muqueuse, de bronzée et rouge qu'elle était, elle se dépouilla de son épithelium; le trente-deuxième jour, purées de riz et autres, simple décoction d'orge pour tisane; plus tard, alimens plus substantiels.

Le dix-neuf Septembre 1843, un charpentier, âgé de vingt-sept ans, vigoureux et sanguin, arrive à l'hôpital, souffrant de la tête et de l'estomac, avec la figure jaune, plaquée de rouge aux pommettes, la peau chaude, le pouls vif et petit, la bouche amère et pâteuse, le dégoût, le dévoiement et les urines troubles. Une saignée, une application de sangsues au-dessus de l'ombilic, des tisanes adoucissantes et quelques lavemens paraissent amoindrir ces symptômes : aussi le malade, quoique toujours taciturne, rêvassant la nuit, inquiet et comme ébahi dans la journée, sort en se traînant avec peine, le vingt-cinquième jour.

En moins d'une semaine, on le ramène très-amaigri, sombre, triste, l'œil rouge et cave, le pouls obscur, lâche et fréquent, la langue épaisse, blanchâtre sur ses bords, avec une bande citronnée de sa racine à sa pointe, l'épigastre gonflé et douloureux. Sa nuit est pleine d'angoisses et de marmotemens sourds, mal articulés; tisane d'orge, petit-lait, farine de lin mêlée de moutarde aux gras de jambe.

Les jours d'après, les réponses du malade sont brèves, saccadées, incohérentes, son délire nocturne croît et le fait se lever, son regard devient fixe et stupide, la peau se décolore et se refroidit, les forces baissent, urines par regorgement et d'exhalaison ammonicale, diarrhée bilieuse involontaire : l'eau

de veau émulsionnée, gazeuse, acidule, des lavemens et des linimens huileux, du bouillon froid avaient été vainement administrés. Aussi, le trente-huitième jour, à la suite d'un petit paroxisme où la face avait été plus grippée et plus défaillante encore que de coutume, décoction de huit grammes de quinquina sur cent-cinquante grammes de liquide, avec l'eau de cannelle orgée, le sirop de coings et un gramme de sulfate de quinine, à consommer dans les vingt-quatre heures.

Le lendemain à une nuit de repos succède de la moiteur, quelque élévation et de la régularité dans le pouls, moins de tiraillement dans les traits du visage, le malade ouvre les yeux, regarde et parle plus clairement. La même décoction de quinquina, à l'exception de son alcali, les trois jours qui suivent, puis la décoction blanche et l'eau vineuse. Les déjections fécales se firent moins aqueuses et moins fréquentes, l'urine ne coula plus involontairement, les fuliginosités des dents et les croûtes de la langue tombèrent : enfin, le quarante-cinquième jour, le malade prit du potage et des biscuits, et passa bientôt à la convalescence.

Un chasseur du sixième régiment, malade depuis trois jours, entre à l'hôpital, le 17 Novembre 1845, et veut se faire saigner, car il a la tête lourde, la face vultueuse, les yeux larmoyants, la langue rouge sur son limbe, l'épigastre douloureux, le pouls fort et fréquent, la peau chaude et sèche. On tire trois cents grammes de sang; syncope qui ne soulage pas : le flux abdominal augmente, le nez saigne, lavemens émolliens, tisanes tempérantes, potions médiocrement laudanisées: puis le visage pâlit, la soif presse, le ventre gonfle; vingt sangsues à l'épigastre et le sur-lendemain autre saignée, car de la toux et de l'oppression qui surviennent et que ne calment point les loochs et les pilules d'extrait thébaïque, compliquent, sans l'amoindrir, la diarrhée qui énerve. Le dixième jour, la

langue étant sale et les nausées incessantes, un gramme d'ipécacuanha qui ne provoque pas beaucoup de vomissemens : sur le soir, le malade est brusquement saisi de douleurs vives aux hypochondres et à la base de la poitrine ; il pleure, il se désespère, la fièvre croît avec des rougeurs aux pommettes et dans la nuit des sueurs qui sont suivies de quelque repos. Les jours d'après, cette fièvre continue se montre rémittente ; chaque soir, survient un redoublement, plein d'angoisse et accompagné de quintes de toux. Les narines se font pulvérulentes, les dents s'encroûtent, la langue brunit, se sèche, se retire : délire ; petit-lait, eau de veau, hydromel, lavemens camphrés. Le quatorzième jour, un gramme d'hydro-cyanate de quinine qui n'empêche pas l'exacerbation et la diarrhée de continuer et de s'aggraver, la tête de se perdre de plus en plus ; vésicatoires : le pouls apetisse, faiblit, bat très-vite ; marasmes, lividités aux trochanters, yeux cavés, ternes, bouche qui pue. Le vingt-unième jour, décoction de douze grammes de quinquina avec du jus de citron et le sirop d'écorces de Winter : ce remède est continué pendant quatre jours ; il abat le délire, relève le pouls, rend la peau halitueuse, les déjections alvines moins aqueuses et moins rapprochées ; la langue se nettoie et mollit, l'œil s'avive, et la faim ne tarde pas à renaître.

Un ouvrier, âgé de vingt-un ans, malade depuis bien des jours, entre à l'hôpital, pendant l'été de 1826. Il est robuste, on le saigne à deux reprises, on lui applique des sangsues sur l'abdomen et à l'anus. Sa fièvre est continue, chaude, avec des redoublemens marqués la nuit, sa langue rouge, sèche, grenue, sillonnée d'une bande jaune, le teint obscur, l'œil trouble, les dents sont sèches et fuligineuses ; il rêvasse la nuit, est inquiet, répond avec peine, marmotte souvent à voix basse ; il est couché sur le dos, il urine peu et vomit de la bile verte, il a les hypochondres enflés, des vomituritions, quelquefois le hoquet,

la respiration fréquente. Le traitement débilitant ne modifie en rien la marche et la nature de cette fièvre putride ; les symptômes s'aggravent, l'adynamie se fait grande, le paroxisme nocturne de plus en plus énervant, la peau terreuse, le pouls vif et petit, la figure se tend, les membres maigrissent : vésicatoires et sinapismes, mais en vain. Alors, décoction de quinquina et sulfate de quinine en quarts de lavemens, administrés pendant quelques jours. Les forces se relèvent et les inflammations intestinales s'atténuent. Une diarrhée peu douloureuse se manifeste, la langue dérougit et s'humecte, les gencives et les lèvres se décroûtent, l'anxiété et la fièvre passent.

Lorsqu'un vaste foyer ulcéreux occupe l'intestin, les substances toniques et aromatiques peuvent, on le voit, exciter doucement les fonctions digestives, modifier la masse humorale et ranimer sa vitalité affaiblie. N'est-ce pas ainsi, du moins en partie, que renaît la chaleur de la peau et la consistance du pouls? L'absorption des matières altérées tend à vicier le sang et à produire par là des congestions fâcheuses ; eh bien ! l'absorption de ces médicamens deviendra dans quelques fièvres putrides, l'antidote de ces principes délétères. C'est de la sorte que le changement du traitement émollient en un traitement tonique peut seconder la cure ; et c'est là une raison très-vraisemblable des succès de ceux qui prodiguaient ou prodiguent encore les drogues échauffantes. J'ai pu apprécier moi-même l'efficacité de ce mode de curation dans des cas rares où la chaleur fébrile cessant, le malade étant exténué, je donnais de l'eau vineuse sucrée ou des décoctions de quinquina. Pourquoi cette méthode n'est-elle pas toujours praticable ? Car, ne l'oublions pas, le météorisme de l'abdomen, l'accroissement de la sécheresse de la langue et un abattement plus rapide des traits suivent bien des fois l'emploi des toniques. A cet égard, on manquera toujours de règles précises, et les indications ne seront jamais

nettes et bien tranchées à cause des variations extrêmes de la sensibilité, des phlegmasies concomitantes, de leur étendue, de leur génie, de leurs influences sympathiques. Là ne cessera de dominer la puissance de cet instinct médical qui n'est que le fruit d'une haute intelligence s'appliquant à observer les maladies et à les bien juger. Il faudra tarder toujours à se permettre des essais et les cesser au moindre signe qu'ils ne sont pas heureux. « Une des règles les plus importantes dans l'emploi des toniques et notre seul guide dans les cas douteux, remarque Goudareau, consiste à observer attentivement les effets de ces remèdes. On doit y renoncer, si la maladie s'aggrave progressivement par leur usage, et s'améliore au contraire pendant leur suspension. » *Caute tamen in his propinandis versetur medicus*, avait dit Ludwig, *ne nimio horum usu humores agitando eosdem ad resolutionem destructoriam et nocivam disponat.* M. Scoutetten conseille ces remèdes dans les dernières périodes de la fièvre putride préférablement aux substances nutritives qui, mal digérées par un organe encore malade, laissent un détritus âcre, lequel dérange la cicatrisation des ulcères intestinaux. Sur la fin de la fièvre, s'il survient, le soir, des frissons qui paraissent retarder la convalescence, je donne quatre décigrammes de sulfate de quinine pendant quelques matins. Ces frissons ou même des paroxismes en chaud cessent quelquefois par ce remède, la langue s'humecte davantage et le pouls se ralentit. Sans irriter tout le tube intestinal, le sulfate de quinine exerce donc sur les forces épigastriques une action salutaire et vraiment locale. Il devient encore plus indiqué, si la fièvre, revêt le caractère tout-à-fait intermittent. Lorsque l'excitation des voies gastriques et intestinales monte au point de faire craindre l'administration de ce remède par la bouche ou en lavemens, on l'applique sur la peau dénudée, selon la mé-

thode de MM. Lembert et Scieur. Ne point le donner ou ne pas le faire à temps est parfois une faute.

Un jeune et robuste soldat entre à l'hôpital, le huit Décembre 1828, au neuvième jour d'une fièvre putride ; on le traite par les émissions sanguines et par les émolliens. En prenant le service, je trouve ce malade ayant le pouls misérable, les mouvemens difficiles, la figure étonnée et cadavéreuse, le regard éteint. Depuis deux jours, on donnait une décoction de quinquina. L'avant-veille de sa mort, premier de l'an, il eût un frisson long et violent pendant lequel il faillit expirer : julep avec une forte dose de sulfate de quinine qui ne pût prévenir la sidération subséquente de l'encéphale et du cœur. Ce paroxisme fut le dernier.

Je ne découvris que deux petites ulcères sur le bord libre de la valvule iléo-cœcale, et des plaques rougeâtres avec épaississement de tissu dans la terminaison de l'iléon.

Tout le cours de la fièvre avait été marqué par des redoublemens dans lesquels la figure s'animait et qui se terminaient par un peu de moiteur. Ce caractère, malgré les contr'indications fournies par la plupart des autres symptômes, aurait dû, le malade s'énervant à vue d'œil, faire recourir au quinquina, plus tôt et franchement. Lorsque les méthodes débilitantes ou expectantes sont impuissantes, la marche bien paroxistique de la fièvre impose ce remède.

M. Broqua médecin de Plaisance en exagère l'application, lorsqu'il traite les fièvres typhoïdes dont les anti-phlogistiques ont tempéré la violence, par quinze et par vingt centigrammes de sulfate de quinine à chaque heure du jour et de la nuit. M. Blache qui a éprouvé cette méthode à l'hôpital Cochin, s'en loue; mais les essais qu'en a fait Husson à l'Hôtel-Dieu n'y ont pas été favorables. La seule conclusion possible, c'est que les fièvres intestinales qui se sont effacées sous ces hautes doses

de fébrifuge, étaient rémittentes, périodiques, de vraies fièvres à quinquina.

M. Louis rapporte quelques exemples des bons effets des toniques dans les dernières périodes des fièvres putrides, traitées d'abord par les délayans. Dans la cinquante-huitième observation, la pâleur du malade était si grande, sa faiblesse si extrême qu'il ressemblait plutôt à un cadavre qu'à un être vivant. Cette faiblesse est, selon ce médecin, la vraie et presque l'unique raison de donner des toniques, et *elle semble d'autant plus facile à surmonter qu'elle est plus considérable.* Dans un cas où le froid glacial des extrémités annonçait une mort prochaine, M. Andral a vu, vingt-quatre heures après l'emploi des stimulans, la chaleur se rétablir et la vie renaître en quelque sorte avec la chaleur. M. Chomel s'applique alors de toutes ses forces à *reconstituer fébricitant* son malade abandonné par la fièvre : une jeune fille qu'il traitait de fièvre typhoïde et qui resta durant quatre jours *froide et sans pouls*, revint à la vie *par la chaleur et le pouls*, à force d'excitans et de toniques. Moi-même, lorsque la peau est froide, le pouls petit, obscur, comme vermiculaire et l'intelligence abolie, je donne quelquefois, le matin et le soir, une décoction de quinquina, depuis huit grammes jusqu'à seize grammes, avec les eaux distillées et le sirop d'écorces d'orange amère. Le pouls ne tarde pas à s'élever, la peau à reprendre de la chaleur, la figure un peu plus de vie; alors je reviens à la limonade ou à l'eau gommeuse. Cette excitation momentanée, dans une telle détresse, n'est point toujours inutile, et on s'arrête, dès qu'elle paraît suffisante. J'ai ainsi conduit vers une guérison difficile des malades atteints de fièvres putrides pernicieuses, en stimulant doucement les premières voies et de là toute l'économie, pendant quarante-huit heures.

Broussais met le refroidissement général de la peau au nom-

bre des circonstances qui favorisent la cure par les toniques : M. Andral et beaucoup d'autres y voient aussi un des signes les plus certains pour distinguer la prostration réelle de celle qui n'est qu'apparente. M. Louis prétend cependant qu'une chaleur naturelle indique les toniques : à coup sûr, cet état en détourne moins que l'ardeur fébrile ; mais il ne peut, ce me semble, devenir par lui-même le mobile de cette indication spéciale. Selon le même auteur, un pouls calme, puis de moins en moins accéléré, une respiration peu fréquente, une diarrhée légère, l'absence du météorisme, la diminution des accidens cérébraux forment les conditions les plus propices à l'action des excitans : mais pourquoi y recourir, quand il existe de pareils symptômes, précurseurs presque immédiats de la convalescence? Pourquoi hasarder des moyens actifs, malgré ces présages d'une terminaison heureuse? Le malade, nonobstant sa faiblesse, se passerait bien de ce téméraire secours.

Au reste, je n'ai pas toujours vu échouer les toniques, quoique donnés de bonne heure, imprudemment et avec peu de mesure, dans des fièvres putrides, caractérisées par des symptômes inflammatoires. La guérison a été quelquefois franche et solide, comme si elle eût émané d'un traitement plus sage. Mais pour quelques cas heureux, combien d'autres dans lesquels cette méthode qui ne pouvait se qualifier de hardie puisqu'elle n'était pas raisonnée, accroissait la fièvre et y imprimait une marche prompte et funeste. Voici pourtant des exemples de guérison, malgré des stimulans dont aucune indication ne légitimait l'emploi.

Une colporteuse, âgée de quarante-six ans, pauvre, travaillant beaucoup, encore robuste quoique vieillie, tombe malade après une longue route, entreprise par un temps chaud : on la transporte à l'hôpital, le deux Septembre 1820. Œil rouge, immobile, éclatant; paupières chassieuses, figure pré-

occupée, narines, lèvres, dents, gencives sèches et sales, langue jaune et épaisse, nausées, dégoût, bouche pâteuse, haleine acescente, embarras de la tête, un peu d'assoupissement, lassitude, pesanteur générale, coucher sur le dos, alternatives d'une chaleur brûlante, de frissons et d'un froid glacial, pouls d'une grande vîtesse et de peu de développement; décoction de gramen nitrée et acidulée; le lendemain, tisane stibiée; vomissemens et déjections alvines abondantes. Le redoublement du soir est intense, sans frissons et marqué par l'élévation du pouls et l'exaltation de la chaleur. Le quatrième jour; stupeur, mussitation, délire pendant la nuit, paroles et réponses mal articulées et sans liaison : eau vineuse. Cinquième jour; crême de tartre soluble et décoction de quinquina : selles verdâtres et putrides. Les deux jours suivants, progrès des symptômes, continuation de l'eau vineuse; camphre et nitre; puis, décoction de quinquina acidulée.

Huitième jour; prostration des forces, pouls irrégulier, sans consistance et toujours rapide, puanteur cadavéreuse, peau jaune, rugueuse, d'une chaleur mordicante, surdité, délire sombre, farouche, furieux par intervalles, ne s'arrêtant ni le jour, ni la nuit, sens émoussés, figure grippée, œil terne et morne, immobilité du tronc et des membres, émissions involontaires d'une urine opaque, de matières brunes et liquides, météorisme de l'abdomen, langue noire, encroûtée, gercée, dure comme du bois, retirée au fond de la bouche, carphologie; la malade se laisse aller au pied de son lit. On porte à seize grammes de quinquina la décoction acidulée et camphrée de cette écorce; on y ajoute, le lendemain, de l'alcool de canelle; l'eau vineuse est chargée. La face étant un peu livide, la respiration gênée, le sommeil encore plus léthargique, vésicatoires aux jambes. Dixième, onzième jours : pétéchies miliaires, innombrables sur les bras, le cou, la poitrine : julep cor-

dial et musqué pour la nuit. Les vésicatoires suppurent et leur couleur, d'abord blafarde, le devient un peu moins. Aux derniers jours de ce second septénaire, sueurs grasses, onctueuses, selles diarrhéiques, urines critiques : le pouls se relève, sa fréquence diminue, l'œil reprend de l'expression, la peau sa douceur, la bouche de l'humidité, la langue s'amollit, ses fissures se cicatrisent, sa surface se dépouille des croûtes noires et tenaces dont elle était recouverte. Quinzième, seizième et dix-septième jour; la malade prend des purées et des biscuits trempés dans du vin; elle n'a plus de coma, elle commence à entendre, elle dort d'un sommeil réparateur. On suspend le quinquina et le musc, on fait tarir les vésicatoires. Les sens recouvrent ensuite assez promptement leur énergie, la fibre sa fermeté et les fonctions de l'intelligence leur aplomb.

Un détenu, âgé de trente-cinq ans, d'une mauvaise santé, fut transporté à l'hôpital, le dix Avril 1818 : toux catarrhale avec douleur au larynx, céphalalgie sus-orbitaire, bouche amère, altération, langue muqueuse et blanchâtre, sentiment de langueur à l'épigastre, selles rares, sécheresse de la peau, fréquence et faiblesse du pouls, débilité générale : vésicatoires aux jambes, décoction de quinquina. Le soir, difficulté de parler; le malade s'imagine qu'on a appliqué les vésicatoires depuis quelque temps. Quatrième jour; langue sèche, rouge et granulée, loquacité : le soir, soif plus vive, chaleur, respiration fréquente, spasmes musculaires : on ajoute à la décoction de quinquina quatre décigrammes de camphre et six gouttes de laudanum. Le lendemain, redoublement nocturne; potion fortifiante. Sixième jour; langue moins rouge et moins grenue, mais plus sèche, ventre météorisé, gémissemens, somnolence, pâleur de la face, dureté du pouls, affaissement : décoction de quinquina camphrée et sur le soir, à cause du paroxisme, relevée par la teinture de mélisse. Septième jour; alongement

des traits, pouls moins dur, fièvre moins sensible : même remède. Le soir, exacerbation, langue humide mais couverte ainsi que les dents d'une salive visqueuse et livide, d'une espèce de sanie ; potion tonique alcoolisée. Huitième jour; langue molle et blanchâtre, ne présentant plus cette salive dégénérée, pouls petit, fréquent et dur, chaleur sèche, respiration pénible, assoupissement, visage décomposé, prostration : le ventre qui n'est plus ballonné s'est ouvert pendant la nuit. Décoction de quinquina animée, sinapismes sur le dos des pieds. Le soir, la bouche s'est de nouveau desséchée, les battemens du cœur sont plus tumultueux. Neuvième jour ; diarrhée et langue grenue ; décoction de quinquina camphrée. Le soir, langue et lèvres couvertes de croûtes roussâtres, haleine fétide, tremblement de la machoire inférieure, toux, respiration ventrale. Le lendemain matin, le malade paraît agonisant, on ne prescrit pas de remèdes : le soir, il est moins énervé, il peut sortir la langue qui est moins aride, il s'incline sur le côté, son corps exhale au loin une odeur cadavéreuse; camphre et décoction de quinquina.

Les trois jours suivants, cet amendement se prononce davantage, le malade prenant deux fois dans les vingt-quatre heures le même médicament : mais il n'en est point ainsi, le quatorzième jour. Le malade a parlé et chanté, toute la nuit, il a eu d'abondantes évacuations; le matin, il se plaint sans répondre aux questions qu'on lui adresse, et tient les yeux fermés, la langue et la peau sont sèches, il y a de l'anxiété, des mouvemens spasmodiques dans les muscles; d'ailleurs, pouls un peu dur, respiration accélérée, bruyante, avec élargissement des ailes du nez et des joues : et toujours, décoction de quinquina camphrée ; le soir, autre paroxisme.

Quinzième jour ; trismus, et néanmoins, de là au vingt et unième atténuation successive de la faiblesse, de la sécheresse

de la langue, de la diarrhée et des désordres nerveux. On insista sur la décoction de quinquina camphrée jusqu'au vingt-huitième jour.

Ces fébricitans ont guéri ; au vrai cependant, le récit de leur maladie ne dépose-t-il pas contre la méthode excitante ? Ils en souffrent jusqu'à ce que les accidens soient portés à leur dernier terme ; à la fin guérison ; mais à quel prix ? Et s'ils avaient succombé, à qui la faute ? « Tout ce que l'on peut conclure de ces faits, dirai-je avec Dance, c'est que les toniques ne font pas toujours tout le mal qu'on serait porté à leur attribuer d'après la nature des symptômes ; mais ce serait se tromper grandement que de vouloir baser l'emploi du quinquina dans les fièvres graves sur des succès de cette nature. »

L'administration hasardeuse des toniques est donc pleine de dangers, menace immédiatement la vie des malades, et combien y succombent ! Toutefois, des observations se présentent hors de la règle où un accident qui aurait dû subitement aggraver la complication intestinale, en hâte la résolution.

Le deux Juillet 1821, un soldat de vingt-deux ans fut conduit à l'Hôtel-Dieu ; il était malade depuis quelques jours : enflure et endolorissement de l'épigastre, urines troubles, déjections alvines bilieuses, liquides et répétées, langue rouge, poisseuse, figure jaune, souffrante, yeux éteints, décubitus horizontal, brisement des membres, diminution des facultés intellectuelles et de la sensibilité, pouls petit et fréquent, peu de chaleur à la peau : limonade, diète et sangsues à l'épigastre. Le troisième et le quatrième jour, ces symptômes augmentent ; boissons délayantes, julep avec la gomme et l'élixir de Mynsicht, vésicatoires. Cinquième jour ; les déjections diarrhéiques qui n'ont pas cessé deviennent sanglantes et s'accompagnent de vives épreintes ; lavemens, tisane de riz gommée et acidulée. Le sixième jour, sur le soir et dans la nuit, à trois reprises,

vomissemens d'une bile verte et glutineuse. Le lendemain, le pouls qui se laisse déprimer est vite, la physionomie défaillante, l'assoupissement continuel, n'alternant qu'avec un délire taciturne, les forces manquent; eau vineuse, décoction de quinquina, camphre et nitre, sirop d'œillet. La langue cependant est toujours rouge, brune seulement à sa base, plusieurs de ses papilles sont comme érigées, les dents et les gencives très-sèches, l'épigastre est douloureux, le dévoiement considérable. Il survient encore deux autres vomissemens de bile porracée.

Huitième jour; le pouls a repris de la force, la figure de la vie, les traits sont moins défaits. Outre ses remèdes, le malade a bu une demi-bouteille de vin qu'on lui avait apportée. Après cet écart de régime, la langue dérougit, les dents et les lèvres s'humectent, le malade répond avec précision, il n'a plus de tranchées : le soir, à la place du quinquina, julep cordial avec huit grammes de thériaque.

Les jours suivants, le sommeil devient bon, la langue nette, le pouls régulier; mais il se fait toujours des déjections alvines fréquentes, fétides et qui cessent enfin du quinzième au seizième jour. A cette époque, potages, œufs frais, rôties au vin sucré. Le malade sortit, plus tard, bien remis, après une convalescence pourtant assez longue; car la continuité du dévoiement l'avait épuisé.

On eut pu vraisemblablement prévenir ou du moins modérer une diarrhée aussi énervante, en fesant succéder l'ipécacuanha aux anti-phlogistiques, selon la manière de Sydenham : les vomissemens naturels qui se manifestèrent paraissaient indiquer ce moyen.

Un étudiant en médecine était, dans les salles de clinique de l'Hôtel-Dieu à Paris, frappé de la forme adynamique la plus terrible : trois attaques d'éclampsie s'étaient ajoutées à cet état déjà si

grave, et on sait combien cette complication est funeste. Indépendamment de l'extrait de quinquina, ce malade prenait par jour trois cents grammes de vin de Malaga. Un jour, il avala d'une seule fois toute la quantité qui devait être successivement distribuée dans les vingt-quatre heures. La nuit suivante, il dormit mieux et guérit rapidement, sans convalescence.

Assurément, la circonstance qui domine ces deux observations, semble militer en faveur des toniques. Néanmoins de pareils faits n'entraîneront à l'emploi fréquent de ces remèdes que des hommes irréfléchis.

Ces cas d'ailleurs sont rares; plus souvent, on observe des faits pareils à celui qui suit : un jeune garçon relevait d'une fièvre grave, lorsqu'il but, après le douzième jour, du vin qu'on lui avait procuré clandestinement; *ad quem*, raconte Amatus, *vocatus ego*, *cum intense febrire et delirare*, *ut ad proposita respondere nesciret*, *comperio*, *ad hœc lotium album paucum meiebat*, *indicium sane lethale*, et qui fut effectivement suivi de la mort.

Dans la plupart des dernières observations, on voit le quinquina employé de préférence aux autres excitans; c'est qu'il n'est pas de substance qui, mieux que celle-là, tonifie sans trop irriter. A ce titre, M. Bouillaud, sur les traces de tant d'autres, place ce médicament au-dessus de tous les toniques dont peuvent s'accommoder les fièvres putrides; l'essentiel est de discerner l'opportunité de son application. *Magis enim eo morbi stadio congruit*, dit Selle, *quo vires languent*, *atque excitantia in usum vocari debent*. Ce temps de la fièvre répond au troisième septénaire; en général je ne donne pas le quinquina plus tôt. « Dans les fièvres putrides, dit Desbois de Rochefort, le quinquina est un grand remède. — M. de Haën conseille de l'employer de bonne heure : cela peut être bon dans son pays,

où les tempéramens lâches et mous sont susceptibles d'une putridité plus prompte et moins inflammatoire ; mais dans le nôtre, où l'on est plus susceptible d'irritation, ce moyen ne convient pas sitôt. Il faut commencer par une, deux, quelquefois trois saignées, les délayans et les boissons acidulées. On recourt ensuite au quinquina qui devient alors quelquefois très-précieux. »

Les stimulans diffusibles, les anti-spasmodiques ont aussi, dans quelques cas rares et extrêmes, produit des effets inespérés. Selon Cullen et Poulletier, et cette idée, Broussais l'a reproduite, ces moyens n'opèrent jamais plus sûrement, qu'en augmentant une excrétion quelconque, surtout celle de l'insensible transpiration : la réaction s'étend de la surface muqueuse sur l'organe cutané. La détente se prononce bientôt et les malades suent souvent. M. Michel préconise surtout l'acétate ammoniacal. Dès que le fiévreux arrive dans l'hôpital, il lui en donne huit grammes associés à un gramme de laudanum, étendus dans un litre de solution de gomme édulcorée. Puis, le malade boit de ce mélange à discrétion, jusqu'à quatre à cinq litres dans les vingt-quatre heures. Cela n'a pu s'accréditer.

Quelquefois les enfans faibles et délicats supportent bien les toniques. Dans leurs fièvres putrides, passé les deux premiers septénaires, je leur donne chaque jour et pendant une semaine, de petites décoctions de trois ou quatre grammes de quinquina, avec du sirop de menthe ou de coings et partagées en quatre doses. Ce remède enchaîne les redoublemens de la nuit et provoque des oscillations qui suffisent pour entretenir le jeu de la vie, les courants capillaires dans les entrailles enflammées, pour en prévenir ainsi la mortification. On cesse le quinquina, dès que la stimulation se décèle, on le reprend dès qu'elle tombe; on relève de la sorte le ton des organes, l'équilibre dans les mouvemens internes, lorsqu'il tend à s'éteindre : et ces alter-

natives donnent le temps à la force médicatrice de la nature d'agir, au travail de la résolution ou de la cicatrisation de s'opérer.

Certaines constitutions épidémiques peuvent au reste influer puissamment sur le recours aux excitans. Ainsi dans l'hiver de 1806 à 1807, Gérard soigna à Gunstadt deux-cent-dix malades atteints de typhus grave, qu'il traita tous pendant la deuxième et la troisième période, avec le vin, le quinquina, les amers, l'alun, le camphre, les potions éthérées et les vésicatoires. Un seul succomba, tous avaient la langue noirâtre, d'une aridité extrême, une soif inextinguible, le pouls faible et vite, la stupeur à un haut degré. Par l'usage du quinquina, la soif cessait, la langue s'humectait, le pouls se fortifiait. Sur mille habitans qui étaient restés dans la ville et que leurs chirurgiens traitaient par les anti-phlogistiques trois cents moururent : il est vrai, ajoute notre véridique médecin, que les bourgeois étaient exposés plus encore que les militaires à l'action des causes débilitantes : le manque de pain, de vin, de viande saine était commun à tous; mais les inquiétudes, le chagrin et la misère pesaient plus fortement encore sur les habitans de cette malheureuse petite ville. Je suis donc convaincu que la méthode stimulante était parfaitement indiquée dans la circonstance dont il s'agit. Au contraire, lorsque la même maladie se manifesta dans le pays que j'habite pendant l'hiver de 1813 à 1814, le quinquina, le vin, le camphre, les vésicatoires étaient nuisibles surtout aux bourgeois. La température de cet hiver fut généralement sèche et froide. Il y eut du pain et du vin de bonne qualité en abondance.

Je commençai à traiter mes malades ainsi que j'avais fait à Gunstadt; mais je m'aperçus bientôt que j'aggravais la maladie. Sur ces entrefaites, je fus appelé en consultation pour une femme qui éprouvait une épistaxis considérable; elle avait perdu au moins six pintes de sang, avant qu'on vint à bout

d'arrêter cette hémorrhagie au moyen du tamponnement. Je ne doutai point qu'une pareille perte de sang ne lui fût fatale : c'était le troisième jour de la maladie. Lorsque je retournai chez elle le lendemain, je trouvai le pouls faible, mais nullement fébrile ; elle était guérie ; les pétéchies avaient disparu ; elle ne se plaignait que d'une grande faiblesse qui s'est dissipée assez promptement.

Je conçus donc que je m'étais trompé sur la nature de cette maladie : au lieu de quinquina je donnai le lait d'amande, je fis saigner tous les sujets qui me parurent en avoir besoin et appliquer les sangsues à ceux que je jugeai ne pouvoir supporter la saignée, et mes malades allèrent alors de mieux en mieux, tandis qu'auparavant c'était tout le contraire. J'en fis saigner trente-deux qui se sont tous bien rétablis. »

Les faits que j'ai recueillis moi-même sur l'application heureuse de la méthode excitante à la fièvre intestinale, sont peu nombreux et mêlés d'insuccès qu'il eut été superflu de tous rapporter. Baglivi disait, lui qui avait si bien apprécié les funestes effets des stimulans dans les fièvres : *hoc certum est me raro uti china chinæ : nam ægri mei raro ea indigent, febricitantes meos curo per leges coctionum ac crisium ab Hippocrate meo mihi demonstratas : coctum humorem per intervalla purgo aut per alias elimino vias, etc. Itaque* si quando que ea utor, *utor sane* in fine morbi, *corpore jam purgato et* sine ulla *visceris læsione.* Le redoublement des symptômes dépend souvent selon lui, de l'usage de ce médicament. *Recidivam* singulis momentis *ab usu chinæ expectato.* Le quinquina, écrivait Sydenham à Robert Brady, non seulement ne sert de rien dans les fièvres continues, mais encore il s'oppose grandement à leur guérison, il est pernicieux. *Nocere*, répétait Werlhof, *potius quam juvare videtur in febribus naturæ continentis.* Dans les fièvres compliquées d'une inflammation interne,

le quinquina, selon Nigrisolus, *vel irrito semper conatu, vel exitu semper parum felici exhibetur.* Et Torti qui rapporte cette remarque, l'a faite également lui-même. Qui s'offrira pour caution, *quis ergo se vadem præsbeat, nullam adesse latentem et nobis occultam internam (quod sæpe accidit) inflammationem in iis febribus, aut morbis, in quibus contra experientiam communem chinæ chinæ usum tentare præsumimus?* Aussi lorsque je donne le quinquina au déclin de la fièvre et comme en guise d'essai, c'est à faible dose et quelquefois selon ce procédé de Spon : « Prenez quelques grains en poudre de quinquina, jettés-les sur une tasse d'eau bouillante, mais ne les laissés bouillir qu'un moment, puis beuvés-le chaud comme le caphé, y ajoutant suffisamment de sucre pour en corriger l'amertume. »

L'administration des toniques est donc hérissée de difficultés : donnés trop tôt, ils augmentent la fièvre, plus tard ils peuvent réveiller la phlogose intestinale; alors loin de restaurer les forces, ils les usent souvent par de nouvelles excitations. Si je restreins si fort l'emploi de ces remèdes, c'est que l'on est naturellement porté à en abuser, et qu'il n'est pas facile d'assigner le moment précis et l'utilité de cette médication. Cependant comme toutes les fièvres putrides ne sont pas identiques, que leur nature sthénique se perd quelquefois, qu'elles se compliquent souvent d'une dissolution humorale manifeste, il se rencontre, ainsi que j'en ai donné des exemples, quelques cas et des périodes où les stimulans deviennent salutaires.

M. Chomel a essayé de remplacer ces remèdes par les chlorures : il les donnait chaque jour, à la dose de deux grammes sur huit cents grammes de liquide, dès le début de la fièvre; il prescrivait en même temps des bains avec cinq cents grammes de chlorure de soude, deux demi-lavemens émollients avec un gramme de ce sel, et quatre fois, dans les vingt-quatre heures, des lotions chlorurées.

Si le ventre était sensible, on le couvrait d'un cataplasme arrosé du même liquide.

Le but était de faire pénétrer le chlorure dans tous les organes par les vastes surfaces cutanée et gastro-intestinale, par les bronches et leurs nombreuses ramifications.

Lorsque l'estomac se refusait au chlorure, on étendait ce sel dans une infusion aromatique ou amère.

Les saignées au début, les toniques aux dernières périodes étaient en outre employés. On entrait donc ainsi dans d'autres méthodes.

Ce traitement que les vertus assainissantes des chlorures semblaient indiquer, appliqué sur une organisation qui se détruit, qui se décompose, mais qui vit, mais qui est travaillée par de vastes ulcérations, n'a pas corrigé l'altération concomitante des liquides et les symptômes d'affaiblissement, de putridité. On n'a pû le mettre en honneur ; M. Bouillaud qui l'avait proposé avant M. Chomel, continue cependant de l'administrer.

M. Serres qui préconisait en 1812, la méthode excitante appliquée aux fièvres putrides ou entéro-mésentériques, la remplace depuis deux ans, par des onctions mercurielles quotidiennes, sur le ventre et par un à deux grammes de sulfure noir de mercure administré tous les deux jours. Il fonde cette pratique sur les bons résultats des topiques mercuriels dans l'érysipèle et dans la variole et sur l'analogie de nature qu'il suppose entre l'exanthème intestinal et ces exanthèmes cutanés. Le mercure tente nos médecins malgré leurs prétentions rationalistes, comme il tentait jadis les médecins cabalistes et alchimistes. On en veut faire un remède panchreste.

D'ailleurs, souvent les fièvres putrides très intenses persistent jusqu'au marasme et ne cessent même qu'alors. Et si, par l'ancienne méthode, la mort survenait si vîte, c'est que les toniques gangrénaient l'intestin et énervaient profondément le genre

nerveux, en multipliant les points de douleur et de fluxion. Sachons donc attendre la guérison du temps et de l'épuisement de la maladie, à l'exemple d'Hippocrate qui rapporte des exemples de fièvres aiguës ne se terminant parfois qu'au centième jour ; car ce sage médecin n'avait garde de compromettre la vie de ses malades par des remèdes intempestifs.

Clazomène essuya une fièvre bilieuse et rhumatismale qui s'accompagna du gonflement du ventre et des articulations, de diarrhée, du ténesme, du délire et de deux parotides : il n'en fut délivré qu'après le quarantième jour. *Dixième malade du premier livre.*

Un homme qui fut malade dans les jardins de Déalcis ne guérit aussi qu'après le quarantième jour : les symptômes indiquèrent dès le début l'affection des méninges et se compliquèrent dans l'état et sur la fin de la maladie, de signes de putridité. *Troisième malade du troisième livre.*

L'épouse d'Épicrate, saisie d'une fièvre violente à la fin de sa grossesse, accouche d'une fille, le troisième jour de la maladie, et ne guérit que le quatre-vingtième, d'une fièvre avec assoupissement et rêvasseries. *Cinquième malade du livre premier.*

La détente ne se fit chez Cléonactides qu'après quatre vingts jours, consécutivement à une exacerbation de tous les symptômes qui se termina par une sueur abondante et une urine à sédiment rouge. *Sixième malade du premier livre.*

Héropithe d'Abdère, surpris au milieu d'une santé florissante par un causus, ne fut débarrassé qu'au centième jour, de la fièvre, de la surdité, des déjections bilieuses et des défaillances. *Neuvième malade du troisième livre.*

Ces fièvres putrides sont donc par elles-mêmes très lentes à se terminer. La langue ne s'humecte et ses fissures ne se cicatrisent souvent que le quarantième jour, la dureté d'oreille, le délire et la

carphologie ne cessent que le soixantième, la guérison ne s'achève même que plus tard. La diathèse inflammatoire peut, selon Tommasini, coexister avec l'exténuation du corps et même aller jusqu'au marasme, en maintenant toujours l'indication des débilitans.

Ce sont ces guérisons surtout qu'on rapporte à de seules révolutions naturelles et dont on se sert pour réduire l'art à un rôle inerte, même pour en rejeter l'application. A mon sens, ces naturistes purs, qui abandonnent en entier la maladie à elle-même, sont avec leurs doutes éternels, de faibles esprits et avec des dehors de sagesse, les plus imprudens des hommes. Des quarante-deux fébricitans, dit Haukins, dont l'histoire est rapportée dans les Epidémies, vingt-cinq succombèrent; dans ces mêmes affections traitées avec intelligence, la mortalité est d'un sur sept, onze et même douze. Aujourd'hui encore, lorsque les malades sont laissés aux soins de la nature, la mortalité est d'un sur deux.

Ces dernières remarques sont justes, la première ne l'est pas: car du silence d'Hippocrate sur le traitement de ces maladies on ne doit pas conclure qu'il n'en ait point employé. Telle est du moins l'opinion de Galien et des commentateurs, rappelée par Daniel Leclerc. Hippocrate parait n'avoir écrit ses Epidémies que pour indiquer la marche et les caractères des fièvres les plus graves: car, on voit ailleurs qu'il employait la saignée, les ventouses, les fomentations, les évacuans. Cependant, passé un certain terme, il préférait l'expectation et les seuls soins diététiques à une médication incertaine.

Fièvres intestinales, violentes et à symptômes asthéniques traitées par les anti-phlogistiques; elles ne s'effacent qu'avec lenteur et sous l'influence du régime. — Un soldat du vingt-neuvième régiment, entre à l'hôpital, le Sept Juillet 1829 : il souffre de la tête et du ventre, tousse, éprouve de l'oppression, a la peau chaude, l'œil vif et le pouls fréquent. En trois fois, on lui

tire du bras et du pied mille grammes de sang; néanmoins, vomituritions, rapports nidoreux, céphalalgie sus-orbitaire, teinte ictérique de la face, météorisme du ventre, constipation qu'interrompent parfois quelques selles mal liées, urines rouges, peau mordicante, pouls petit, dur, inégal, accéléré, paroxismes qui, commençant l'après-midi, durent toute la nuit : embrocations émollientes, lavemens mucilagineux, infusions béchiques, gomme et loochs blancs : plus tard, sangsues au dessus de l'aine droite, ventouses scarifiées sur la poitrine et les hypochondres, cataplasmes sur les membres et l'abdomen. Le quinzième jour, diarrhée jaune, fétide, muqueuse, parfois sanguinolente, qui ne s'arrête qu'au vingt-neuvième; et alors figure maigre, teint plombé, toux et petite dyspnée, langue poupre, à peine humide; altération; tous les soirs, redoublement sans frissons qui finit le matin et sans sueur : vésicatoires aux bras. Le trente-huitième jour et les suivants, un décigramme de sulfate de quinine, chaque matin; la langue dérougit, la figure s'avive, l'exacerbation cesse, mais cet effet n'est que momentané; car bientôt, les paroxismes reparaissent avec plus de force, le pouls apetisse, des furoncles à teinte livide détruisent le tissu cellulaire des lombes et des fesses et en décollent la peau, la langue devient tout aussi colorée et plus sèche; changemens qui ne s'atténuent plus par le sel de quinquina. Il faut donc s'en tenir à une médecine douce, expectante, à des fécules, à des boissons plus nutritives, au lait coupé avec l'eau et le sucre; et le temps amène enfin la résolution entière de ce catarrhe intestinal ulcéreux et de nature si rebelle. Le malade quitta l'hôpital, le quatre-vingt-dixième jour, encore pâle et affaibli, mais n'ayant plus de fièvre, de toux, de dévoiement, ni ce teint jaune-paille, ordinairement de si mauvais présage. Son ventre était souple et ne s'ouvrait que par jours alternatifs.

Un autre soldat, âgé de vingt-deux ans, est porté à l'hôpital,

le quatorze Juillet 1828 ; il a le pouls petit, fréquent et dur, la peau brûlante, le ventre météorisé, l'épigastre sensible, la langue âpre et brune, la figure altérée, il va souvent à la garde-robe, il est tourmenté chaque fois par des épreintes, il rend des matières jaunes, aqueuses, chargées de mucosités sanguinolentes. L'ouverture de la veine, des saignées capillaires à l'anus et sur l'abdomen, les rafraichissans et les gommeux, les lavemens et les cataplasmes émolliens n'empêchent pas cette inflammation maligne et presque générale du tube digestif d'empirer. Ses joues se creusent, ses yeux sont inquiets et saillans, il rêvasse ou il tombe dans la somnolence : urines bourbeuses, selles fréquentes et liquides, émaciation grande, abdomen tendu, peau décolorée et chaude, pouls vif et profond, fuliginosités des lèvres et des dents, langue rouge sur les bords, couverte ailleurs d'un enduit sec et noir, coucher en supination, les jambes écartées, mouvemens difficiles, indifférence sur tout, et de temps à autre, angoisses épigastriques. Quarts de lavement avec de la solution d'amidon landanisée, sirop de morphine à petites doses; moyens qui diminuent l'anxiété, calment le genre nerveux, changent la somnolence en un véritable sommeil, et modèrent le dévoiement, j'y joins des bains que le malade prend au pied de son lit et dans lesquels on le soutient. Vers le trentième jour environ, la fièvre et ses phénomènes de réaction faiblissent, la langue commence à devenir humide et muqueuse ; mais l'atteinte que cette maladie a portée à la nutrition, a entrainé une extrême maigreur. J'essaye de l'eau vineuse et du bouillon qui noircissent et dessèchent la langue, réveillent la cardialgie et accélèrent le pouls : j'y renonce. Des sérosités s'amassent dans le ventre : évacuées par une ponction, le quarante-neuvième jour, cette cavité se trouve molle et indolore. Le malade prenait, matin et soir, du lait d'ânesse coupé avec de l'eau d'orge, il buvait dans le jour des tisanes douces, gommeuses,

sucrées, il se nourrissait avec des purées végétales, reposait la nuit; il n'y avait plus qu'une selle par jour et mieux liée, la peau était fraiche, cependant le pouls toujours vif.

Sur ces entrefaites, une éruption psorique a lieu, couvre tout le corps et persiste long-temps: car on ne pense à la guérir qu'après l'entier rétablissement des fonctions digestives. Le malade rendu insensiblement à l'usage des alimens, sortit enfin de l'hôpital, cent-quarante jours après y avoir été admis, encore faible et maigre, pourtant bien remis. Il a fait la campagne d'Afrique et en est revenu.

Lorsque le malade ne succombe pas durant la fièvre et qu'il survit aux premiers dangers de l'énervation générale, l'ulcère de l'intestin le fait périr quelquefois. Dans ce cas, la peau reste aride et chaude, le pouls dur, petit, inégal, intermittent, la figure inquiète, alongée, l'abdomen tendu, douloureux, la langue rouge, sèche, vernissée, la diarrhée muqueuse, verdâtre, avec des épreintes. C'est alors cette fièvre hectique que les praticiens connaissent sous le nom de phthisie mésentérique et qui ruine sourdement la vie. On rencontre sur le cadavre des fusées de pus dans le tissu cellulaire du mésentère, des épiploons, des fosses iliaques; souvent aussi le petit bassin est rempli d'une sérosité louche, fétide, avec des flocons albumineux; le péritoine est alors marbré, couvert de tâches noires, de vésicules et de tubercules, les uns crus, les autres ramollis. Les glandes mésentériques ressemblent à des globules de plâtre. Les parois des intestins se perforent. Il y a despoints mortifiés, des ulcérations à bords élevés, à fond grisâtre, d'un tissu lardacé, cette désorganisation profonde succède bien des fois à l'usage abusif et prématuré du quinquina et des cordiaux.

Fièvre putride, emploi immédiat du quinquina; cessation des accidens généraux, persistance de l'exanthême intestinal, mort. — Un apprentif serrurier, âgé de vingt-un ans, d'une constitu-

tion sèche, est conduit à l'Hôtel-Dieu, trois jours après le commencement d'une fièvre putride, en apparence si étourdi et si débilité, qu'on se croît obligé de recourir au quinquina. Comme on en appréhende l'action sur ce tempérament tout nerveux, que la langue est noire, visqueuse, le ventre tendu, le pouls fréquent, on y associe l'opium et les fomentations émollientes. Après une longue insistance sur ces moyens, sur l'eau vineuse, sur les bols camphrés et musqués, la fièvre qui tantôt s'atténuait, tantôt empirait, semble se résoudre. Toutefois un dévoiement qu'on prenait pour critique, persiste et s'accompagne d'une douleur au ventre, dont la vivacité augmente en proportion du peu de vigueur que ce jeune-homme parait recouvrer. Pendant trois mois environ, tranchées, alternatives de constipation et de diarrhée qui se terminent enfin par un flux dysentérique que ne calmèrent point la diète, le lait, les anodins, ni les pilules d'opium et d'ipécacuanha, ni les tisanes gommées, le cachou, les lavemens mucilagineux et laudanisés. Le malade conservait pourtant de l'appétit et justifiait l'aphorisme d'Hippocrate : *Ex morbo belle comedenti corpus nihil proficere malum.* La langue fut jusqu'à la mort rouge et polie, la peau rude et chaude, le ventre rénitent, le pouls vif, petit, irrégulier, filiforme, la pommette d'une rougeur écarlate, circonscrite et contrastant durement avec la pâleur terreuse du reste de la figure.

La muqueuse des gros intestins était boursoufflée en plusieurs points, ulcérée en d'autres, rouge, grisâtre, parsemée de granulations molles, fongueuses; le colon descendant et le rectum étaient sphacélés. Le tissu adipeux du mésentère, amaigri et presque fondu, contenait beaucoup de glandes dures, désorganisées, blanchâtres.

Dans ces ulcérations intestinales subaiguës, dans ces fièvres hectiques consécutives, dans la dysenterie qui survit à la fièvre putride, le lait coupé avec de l'eau est à la fois un bon remède

et un aliment convenable. Hippocrate et Arétée en fesaient grand cas. Schenckius rapporte des preuves de son efficacité. Les médecins les plus clairvoyans ont été, même dans les temps les plus reculés, unanimes à cet égard; Fabrice de Hilden qui s'appuie sur leur témoignage, recommande avant tout pour les dysentériques le lait de femme ou de vache, ce dernier bouilli et écrêmé. Nourrissez-les encore, ajoute-t-il, avec du lait d'amande, des fruits cuits, des purées végétales, des gelées légères; évitez avec soin toute substance aromatique et excitante, surtout s'il y a fièvre continue. Des idées si sages furent ensuite obscurcies par le crédit que les toniques usurpèrent : aussi les remarques de Zimmermann, quoique semblables dans le fond à ces observations si anciennes, parurent néanmoins avec un grand air de nouveauté et furent salutaires.

Dans quelques cas pourtant, le lait dont s'accommodent si bien les convalescens doit être coupé avec une décoction analeptique ou cuit avec de la fécule et donné sous forme de bouillie : sinon, il se réduit, après plusieurs jours de mal-aise, en gros caillots d'un blanc terne qui sont rejetés par des vomissemens douloureux. J'ai vu deux fébricitans tout décharnés, mais hors de danger et mis à la diète lactée, vomir pendant trente heures, des grumeaux de lait, compacts, de forme ovoïde, de la longueur du doigt et plus gros. Cette secousse les énerva beaucoup et faillit les faire périr, comme le malade dont parle Bonnet. D'autres fois encore, le lait, non digéré et coagulé, provoque une diarrhée jaune, écumante, avec épreintes et chargée de flocons blanchâtres.

Après cet examen du traitement tonique interne dans ses rapports avec la fièvre putride, se présentent des règles et des observations relatives à l'application des stimulans sur la peau, organe dont la sensibilité s'accroît si souvent dans cette fièvre. Ces révulsifs d'une action quelquefois toute de feu,

avaient grande vogue aux temps où les fièvres continues étaient traitées par les échauffans. Aujourd'hui, cette pratique tombe presque en désuétude; à tort sans doute. Pourtant cette retenue est moins funeste que la précipitation avec laquelle la peau était surexcitée.

On peut appliquer les rubéfians dès la fin du second septénaire, ils sont utiles surtout s'ils succèdent à des révulsions antérieures, douces, mais longuement exercées à l'aide des cataplasmes. On ne saurait révoquer l'action de ceux-ci; il est bon de les mettre tout d'abord et bien chauds, car ils appellent les fluides à la périphèrie, ils les détournent des grandes cavités compromises. A chaque pansement, ne voit-on pas la peau fumante, halitueuse, et sur la physionomie l'expression du bien-être qui remplace l'altération des traits et du regard? Si cette action est insuffisante, on ne renouvelle les cataplasmes qu'une fois le jour ou plus rarement encore; ils acquièrent par-là une sorte d'âcreté et produisent une éruption boutonneuse, comme l'a remarqué M. Desruelles. Faut-il insister? on les saupoudre d'un peu de moutarde; puis enfin arrive le moment d'appliquer des vésicatoires ou tout autre stimulant. L'un des plus actifs est l'emplâtre de poix de Bourgogne émétisé qui, mis sur le ventre, y produit en soixante heures, des boutons blancs et des pustules violacées dans leur centre; et par la suite, si on le laisse, des ulcères bien capables de déplacer la fluxion intestinale.

Au surplus, la nature de la maladie influence toute détermination à cet égard. Ainsi la fièvre putride, qui réagit dès son début sur le cerveau et le système nerveux, ne réclame que des saignées générales et capillaires, des bains, des fomentations, l'eau glacée, au besoin l'opium: si l'ardeur de la peau, la sécheresse de la bouche, l'affaissement des forces musculaires, si les vomissemens verts ou noirs, les déjections porracées ne cessent pas par ces seuls moyens, la mort devient inévitable. Il n'y

a pas lieu, à cause de ces allures brusques et du défaut de temps, à l'application des vésicatoires. Et qui oserait y recourir tout d'abord, lorsque le seul effet serait d'exaspérer des angoisses déja cruelles, de se réfléchir douloureusement sur l'appareil nerveux et les voies urinaires, sur le mésentère et le tube intestinal ?

Mais la fièvre putride, commune dans nos pays, n'a pas ordinairement cette forme si aiguë et cette marche abrupte qui s'observent sous les tropiques ou dans les régions malsaines. Aussi a-t-on fréquemment l'occasion et le temps de la combattre avec des révulsifs cutanés, et on le fait quelquefois avec succès.

Fièvre putride; stimulans à l'extérieur qui secondent la guérison. — A la fin du mois de Juin 1827, un forgeron, âgé de vingt-quatre ans, travaillant beaucoup, prenant une nourriture grossière et échauffante, éprouve des alternatives de constipation et de diarrhée, un sentiment d'ardeur à l'épigastre, de l'anorexie, des courbatures. En cet état, il boit par une journée très chaude, quoique suant, deux verres d'eau fraiche : aussitôt coliques, frisson suivi d'une grande chaleur et de céphalalgie, brisement des membres. Saignées par la veine, plus tard par les sangsues; et néanmoins langue noire, rugueuse, gercée, fuliginosités sur les gencives et les dents qui sont sèches et d'un blanc terne, peau âpre et mordicante, urines tantôt claires et pâles, tantôt bourbeuses, diarrhée fétide et parfois purulente; coucher sur le dos, stupeur habituelle avec simple obscurcissement de l'intelligence. Le dix-septième jour, ce jeune homme s'affaiblissant et les symptômes ne diminuant pas, vésicatoires aux mollets, jusques-là recouverts de cataplasmes, saupoudrés de moutarde depuis deux jours. Plaies vives et douloureuses suppurant beaucoup; petit-à-petit, la peau s'adoucit, le pouls se régularise, la diarrhée se modère et cesse, le ventre se détend, la bouche s'humecte, la langue se nettoie et ses gerçures se

ferment. Le vingt-septième jour, commence une réparation lente, qui se fait sans trouble et efface un marasme considérable.

Cette application de vésicatoires me parut opportune, car la sécheresse de la langue et de la peau, surtout l'extrême fréquence d'un pouls toujours petit et obscur, signalaient une tendance active et bien établie à quelque profonde désorganisation de l'intestin et contr'indiquaient les stimulans internes.

Un soldat, du quarantième régiment, âgé de vingt-trois ans, robuste, se plaignait depuis la mi-Juillet, de lassitudes, de défaut d'appetit, d'amertume et de sécheresse du gosier, d'ardeur d'estomac et de vessie. Il avait les mains brûlantes, il vomissait, tous les matins, de la bile et des glaires. Malgré ces prodromes, cet homme continuait forcément son service, lorsqu'après s'être alité trois jours, il passa de la caserne à l'hôpital : la figure était déjà tiraillée, jaune et souffrante; pommettes colorées, sputation amère, filante et sans relâche, nausées, déjections alvines liquides, brunes, ammoniacales, urines briquetées, sensibilité et ballonnement de l'abdomen, petitesse et accélération du pouls, chaleur âcre et extrême de la peau, débilité grande, étourdissement, inquiétude générale : saignée, sangsues à l'épigastre, aux aines, à l'anus, réfrigérans sous toutes les formes, malactiques sur les membres inférieurs. Au seizième jour de la maladie, les divers genres de traitement interne autres que celui qui a lieu, me paraissent repoussés par la persistance ou l'accroissement de la pluplart des symptômes inflammatoires ; la tête se ressent peu néanmoins de la fluxion intestinale, et je ne crains point, en conséquence, que l'excitation de la peau réagisse sur l'encéphale; vésicatoires aux cuisses, ils produisent d'énormes phlyctènes, accompagnées de petites escarres et de beaucoup de sensibilité. Les plaies qui en résultent rougissent sur les bords et donnent du sang : dès-lors, diminution de la diarrhée, des angoisses et

du gonflement épigastriques; sous la seule influence des anti-phlogistiques combinés avec cette révulsion, au vingt-huitième jour, facultés assimilatrices en plein et régulier exercice, convalescence confirmée.

D'autres faits semblables ne sont pas nécessaires : dès qu'on s'éloigne des premières périodes de la fièvre, que celle-ci, quoique habilement combattue, ne peut cependant tourner à la guérison, que les ulcères de l'intestin prennent plus de profondeur et d'étendue, il faut prévenir ou du moins atténuer cette dégénération. De là, la nécessité d'une perturbation qui réveille l'économie, distraie les fluides de leur tendance et de leur direction vicieuse : ce qu'on fait par les vésicatoires, avec moins de danger que par la méthode tonique ou évacuante. Souvent ces moyens changent cet état stationnaire qui devenait un mal, en un mouvement vers la détersion, de cette masse d'intestin altérée par la phlogose. Alors le pouls, quoique très faible, se déraidit et gagne en surface, en ampleur, ce qu'il perd en rénitence, en dureté; la peau devient fraîche, l'œil moins terne, la face dans sa longue pâleur, moins grippée et moins jaune, la dissolution humorale s'arrête.

Ces résultats dépendent de l'à propos : car si l'on applique de la moutarde ou des vésicatoires, avant que le sang et la turgescence inflammatoire soient accoisés, dès la naissance de la fièvre putride ou à l'instant de son plus vif accroissement, le délire, et des désordres dans les perceptions, éclatent aussitôt; physionomie plus altérée, anxiété, peau plus âcre, concentration et rapidité du pouls, serremens de poitrine, gastrodynie, vomiturations. C'est une cause nouvelle de trouble qui se fait sentir, et l'affection de l'organe envahi s'accoit de cette impression si déplacée. Le livre de M. Louis montre que de cruels accidens suivent de près l'application des vésicatoires. Ainsi, on en place aux jambes d'un jeune-homme de dix-neuf ans, dès le lendemain

de son entrée à la Charité; son délire augmente au point que dans la nuit, *on est obligé de lui mettre le gilet de force.* Le matin, il bredouille sans cesse au milieu d'un assoupissement non interrompu. On applique deux autres vésicatoires; il ne tarde pas à s'éteindre.

Fièvres putrides; emploi prématuré, abusif et funeste des stimulans de la peau. — Un fourrier âgé de vingt-trois ans, entre à l'Hôtel-Dieu, le trente Novembre 1820: vîtesse du pouls, yeux chargés, face vultueuse, langue jaune, urines troubles, peu abondantes, abdomen météorisé, expiration courte, inspiration suspirieuse, angoisses, découragement. Limonade, frictions d'huile de camomille sur l'hypogastre, éméto-cathartique; vomissemens et selles liquides : le ballonnement du ventre ne diminue pas. Quatrième jour; peau plus chaude, plus sèche, langue rouge à son limbe, brunâtre au centre, altération, maux de cœur, diarrhée, assoupissement avec rêvasseries : boissons délayantes, lavemens, embrocations camphrées. Sixième jour; la tête est prise, le regard effaré, l'impression du jour douloureuse; délire et coma : sinapismes; le lendemain on les réapplique; bols camphrés. Huitième jour; carphologie, selles encore plus aqueuses et plus fétides, agitations nocturnes, et le matin, abattement. Le malade a beaucoup souffert de ses sinapismes qu'il a dérangés, quoique les jambes fussent fixées. Vésicatoires aux cuisses; les jours d'après, cris et spasmes tétaniques durant le pansement, pouls petit et très fréquent, sécheresse extrême de la peau, persistance de la diarrhée qui n'est pas critique, sans détente dans l'intestin phlogosé, sans atténuation de la fièvre. Douzième et treizième jour; quinquina, excitans diffusibles qui, non moins contr'indiqués que les vésicatoires, aggravent, comme ceux-ci l'avaient fait, le travail de désorganisation : mort dans les angoisses d'une sueur froide; ulcères de l'iléon et suppuration des méninges.

Une fille de dix-huit ans fut portée à l'hôpital, le vingt-trois Avril 1821, avec la peau mordicante, le pouls petit et à cent trente pulsations : selles glaireuses, ténesme, abdomen tendu et douloureux, langue rouge, traversée dans sa longueur par une bande noire, rêvasseries, réponses incohérentes; bols camphrés et nitrés, eau vineuse, sinapismes. Ces symptômes grandissent; vésicatoires aux mollets. La malade crie, pleure et se débat contre ses liens, toute la nuit, elle souffre beaucoup à la levée du premier appareil : soif et serrement des mâchoires qui l'empêche de boire, par momens, vomituritions. On réapplique des sinapismes; et le trouble des principales fonctions d'augmenter encore : *omnia graviora evasere, præcordiorum contentio, dejectiones tenues, nigricantes, urinæ turbidæ, nigræ, nox insomnis, verba multa, risus, cantus, continere se non potuit.* Hipp. Cette jeune fille succomba, le huitième jour : plaques livides dans l'intestin, avec gonflement des cryptes et bourbillons prêts de les déchirer.

Ces maladies furent mortelles; on doit l'attribuer sans doute à la gravité de leur nature et au manque de toute émission sanguine; mais l'application intempestive des excitans y coopéra vraisemblablement. Ne fut-elle pas en effet suivie d'un redoublement d'angoisses, de sécheresse, de noirceur de la langue, d'âcreté de la peau, de trouble intellectuel? Pratique malencontreuse où s'accomplit cette remarque de Georget : les irritans cutanés en même temps qu'ils remplissent les conditions nécessaires pour déterminer une révulsion, produisent aussi *un phénomène cérébral, la douleur, qui souvent détruit le bien local par les effets généraux dont elle est suivie.* Broussais avait développé les conséquences de cette pensée si juste, et les médecins instruits ne la perdent pas de vue. « Dans bien des cas, ceux surtout où on applique trop tôt les vésicatoires, les vives stimulations de la peau ne peuvent qu'ajouter à l'intensité des *gastro-entérites* qui

sont assez actives pour avoir résisté à un traitement anti-phlogistique déployé avec énergie pendant les premiers jours. » Voici comment M. Louis entend ce phénomène. « Que penser maintenant de la doctrine de la dérivation et de la révulsion, ou de la possibilité de détruire une inflammation, à une époque plus ou moins éloignée du début de la maladie? — Comment croire à la vérité de cette doctrine, quand c'est une loi de notre économie qu'une inflammation amène une foule de lésions secondaires et ordinairement une inflammation nouvelle? » Mais c'en est une aussi et plus authentique qu'une inflammation aiguë, forte et récente, peut tout de suite affaiblir une phlegmasie qui tendait à décheoir et même en brusquer la résolution. Pourquoi toujours conclure de nos propres observations contre celles de tous les temps et de tous les hommes? Répudions ce scepticisme qu'on n'appuye que sur des faits vus avec prévention. Quoi! pour avoir reconnu que la fièvre intestinale lorsqu'elle dure, s'accompagne d'autres altérations qui ne la guérissent pas, M. Louis doit-il rejeter la puissance des moyens de révulsion? Quel rapport trouve-t-il donc entre ces désorganisations qui surviennent sourdement, avec lenteur, privées par conséquent de toute énergie révulsive, et l'action forte, soudaine, pénétrante de la stimulation exercée par les cantharides sur un organe tel que la peau, d'une contexture toute nerveuse?

Être sobre de ces moyens, mais n'y pas renoncer dans des momens qui peuvent en seconder l'influence, et qui comptent pour l'issue favorable de la maladie, telle est en résumé, la pratique la plus éprouvée dans le traitement des fièvres putrides.

Les vésicatoires que l'on panse avec du sulfate de quinine, doivent à ce médicament de suspendre le type intermittent, si la fièvre putride en est compliquée. On les applique alors pour introduire par cette voie le fébrifuge dans l'économie, lorsque le porter sur le tube digestif se rencontre contr'indiqué.

Fièvre putride quotidienne intermittente, insuffisance des antiphlogistiques, bons effets des exutoires saupoudrés de sulfate de quinine. — Un charpentier, âgé de vingt-un ans, entre à l'hôpital, le quinze Août 1829. Il souffre depuis bien des jours, son teint est jaune et rouge à la fois, ses yeux sont chargés, ses dents sèches; il a le pouls petit et fréquent, des paroxismes, l'après-midi, caractérisés par l'âcreté de la peau et l'exaltation de la chaleur; dans la nuit, il rêvasse, dans le jonr il est assoupi. Rémittence et sensibilité de l'abdomen, vomituritions, hoquet parfois, selles diarrhéiques, sanglantes, affaiblissement des forces musculaires, coucher en supination : saignées, sangsues à l'anus, à la région cœcale, tisane de lin, petit-lait, demi-lavement, affusions froides sur la tête, cataplasmes aux extrêmités et sur l'abdomen; moyens tous multipliés pour amortir une chaleur qui dévore ce malade, une intensité de fièvre qui détruit ses organes. Les progrès de la maladie ne se ralentissent pas. La langue devient jaune et noire, tremblante, piquetée de rouge à sa pointe, l'épigastre s'endolorit et se météorise, le dévoiement continue; les redoublemens sont longs, terribles, suivis, tous les matins, de sueurs chaudes et copieuses. A midi, durant quelques jours, l'interne de garde observe une ou deux heures de diminution dans la vitesse du pouls; semi-apyrexie, puisque la chaleur mordicante de la peau, ni aucun des autres symptômes ne s'atténuent en ce moment. Comment, sur ce seul indice, donner le quinquina à un homme qui a des vomituritions, la langue comme brûlée, la peau si chaude, le ventre si tendu, les selles si fréquentes et souvent avec des épreintes? Vésicatoires aux mollets qu'on panse deux fois par jour avec du cérat chargé de sulfate de quinine : ce qui emporte bientôt la forme intermittente; il ne reste qu'un mouvement fébrile continu, amoindri, qui s'évanouit insensiblement. La convalescence fut longue.

Dans la plupart des fièvres putrides simples ou compliquées qui précèdent, on voit la langue toujours plus ou moins altérée et l'examen des changemens qu'elle éprouve servir puissamment au diagnostic. En ses commentaires sur les Coaques, Duret fait remarquer que la langue devient, dans ces fièvres, un excellent moyen d'appréciation de l'état du cerveau et du ventre, que vivant sous la double influence de ces deux appareils, elle transmet la fidèle représentatien de leurs douleurs, de leur tension convulsive, de la turgescence plus ou moins active dont ils sont frappés. Le malade veut-il la pousser en avant, elle se retire; la rentrer, elle reste immobile ou s'incline en divers sens, toujours en dehors de la bouche; elle n'obéit pas, elle tremble, raidit ou se paralyse. Voilà des signes de souffrance cérébrale; la rougeur, la sécheresse, l'enduit âpre et limoneux, la noirceur, les croûtes et les fissures de la langue annoncent au contraire une profonde lésion des premières voies. Les fuliginosités des des dents, les hémorrhagies des gencives s'y joignent souvent.

La fièvre putride peut se compliquer de beaucoup d'autres affections aiguës, surtout de l'encéphalite. Une complication encore fréquente et grave est celle de l'engouement pulmonaire; elle paraît dans les dernières périodes de la fièvre, c'est la pneumonie hypostatique; elle paraît dès le principe, c'est la pneumonie putride de quelques anciens. On observe aussi des lésions concomitantes du cœur, du foie, de la rate et des principaux viscères de l'abdomen, même de sa séreuse.

Fièvres putrides rémittentes quotidiennes avec lipyrie : antiphlogistiques et en dernier lieu quinquina. — Un soldat de vingt-deux ans, grand et fort quoique d'une constitution humide, fut atteint, le vingt-sept Juillet 1828, d'une fièvre intestinale aiguë. Deux saignées et des sangsues, des boissons rafraîchissantes, des cataplasmes sur l'abdomen, les bras et la tête, plus tard, des fomentations sinapisées sur les membres inférieurs ne ralenti-

rent pas la marche de cette maladie, et ne modérèrent pas la violence de ses symptômes. La peau était brûlante, le pouls très-fréquent, surtout l'après-midi, après des frissons quelquefois assez marqués. En ce moment, le malade devenait rouge et il se plaignait d'un grand froid, quoiqu'il fut *calore digitum tangentem quasi pungente.* Il gémissait sans interruption même en dormant; il avait parfois un peu de somnolence, mais ne rêvassait, ni ne délirait; ses sensations étaient très affaiblies. Il buvait facilement, ne lâchait pas sous lui sans le savoir, quoique ses déjections fussent liquides et presque continuelles: ventre météorisé, langue couverte de gerçures, d'un enduit noir et sec, dents et lèvres fuligineuses, prostration.

Le quinzième jour; vu le tremblement dont était précédé le paroxisme du soir, la faiblesse et la décoloration du malade qui commençaient à être grandes, décoction de quinquina acidulée. Le redoublement empira, le lendemain il y avait à la langue encore plus de sécheresse et ses gerçures semblaient plus profondes. Ne pouvant donc porter le fébrifuge dans des entrailles aussi malades, ni le donner en lavement à un homme qui évacuait si fréquemment par le bas, je fis panser avec du cérat chargé d'un gramme de sulfate de quinine, deux larges vésicatoires appliqués aux cuisses, l'avant-veille. Le lendemain, ce pansement, qui fut réitéré, rendit la journée moins mauvaise, et le soir, le paroxisme passa presque inaperçu: changement de peu de durée, car, l'après-midi du vingtième jour et depuis jusqu'au moment de la mort, visage tiré, décoloration et flaccidité de la peau, gémissemens, pouls précipité et misérable, avec les mêmes exacerbations qui hâtaient la ruine des forces, selles encore plus liquides, fétides, et tension de l'épigastre; fonctions de l'encéphale d'ailleurs intactes malgré des désordres si graves et maintien de l'innervation, puisque les matières fécales et les urines ne sont

pas toujours rendues involontairement et que le malade boit avec facilité.

Le vingt-deuxième jour ; l'ardeur de la peau étant tombée, mais le froid et les frissons restant les mêmes, la faiblesse étant profonde, eau panée vineuse, décoction de huit grammes de quinquina aromatisée, deux fois le jour : on y ajoute, le vingt-troisième, soixante centigrammes de sulfate de quinine, et le jour d'après, à neuf heures du soir, ce malade, dont la perte était prévue, succombe en gémissant.

Estomac piqueté de noir; intestins remplis de saillies inégales, au-dessous desquelles se voyait un ulcère pointillé de rouge et à fond peu uni. Le bas de l'iléon était converti en un vaste foyer ulcéreux, parsemé de granulations rougeâtres, miliaires, traversé en divers sens de petits vaisseaux : la valvule iléo-cœcale était dure, rouge, ulcérée; le colon ascendant et transverse fortement injecté et épaissi : il y avait un peu d'eau dans le péritoine et dans le péricarde.

La membrane interne du ventricule aortique, sa valvule, les valvules sygmoïdes, et la crosse de l'aorte étaient d'une teinte purpurine qui contrastait avec la couleur plus pâle du ventricule pulmonaire : sur la face externe de celui-ci plaque blanchâtre, de nature fibreuse, de demi-ligne d'élévation; sur l'oreillette droite, végétations arrondies, agglomérées et de même nature : l'aorte thoracique, abdominale et les iliaques primitives étaient d'une couleur rouge que la macération ne put effacer.

Le cerveau semblait diminué de volume et amaigri; car la dure-mère, au lieu d'être bombée, était froncée. Toute la pulpe et jusqu'à la glande pinéale était cependant injectée; il y avait sur les deux hémisphères une couche sanglante qui en occupait les parties latérales, le cervelet était presque noir à sa surface. L'arachnoïde formait comme un voile couleur de sang, mais sans vaisseaux et même transparent; la pie-mère était moins unie.

moins luisante, mais également très-rouge, parsemée de capillaire et de veinules, tous gorgés, notamment dans les anfractuosités,

Le tube digestif était dans ce cas grandement désorganisé; aussi les symptômes de putridité existèrent-ils à un haut degré.

Le cœur et plusieurs artères volumineuses étaient compromis; la vitesse du pouls et l'ardeur de la peau furent extrêmes et persévérèrent jusqu'à la fin.

Mais, ce qu'il y eut de peu ordinaire, c'est qu'une fluxion cérébrale aussi forte ne se produisit au-dehors que par le simple affaiblissement de l'intelligence et de l'innervation. La turgescence des méninges et du cerveau n'entraîne donc pas toujours le délire, le sommeil comateux, l'abolition de l'esprit et des sens. Il y a dans ce fait une exception à ce qu'on observe communément, laquelle prouve que l'organisme subit des modifications que nous ne pouvons toujours remarquer, ni comprendre.

Tout le temps que vécut cet homme, il ne cessa, jour et nuit, de pousser des gémissemens plaintifs : c'est quelquefois l'indice d'une très-grave inflammation des méninges, d'une grande souffrance du centre sensitif.

La mort ne survint que le trente-sixième jour. Ces malades périssent ordinairement plus tôt, quand le cœur et le système artériel sont enflammés. Voici pourtant un autre exemple du contraire.

Un soldat est porté à l'hôpital, le dix-sept Juillet 1829, déjà pâle et amaigri : il entend avec peine, il a peu de présence d'esprit, une fièvre et une chaleur dévorante, avec des redoublemens nocturnes, la langue rouge, rugueuse, les gencives sèches, bronzées, la diarrhée, des vomituritions, l'abdomen tendu : on le traite par les anti-phlogistiques. La diarrhée diminue petit-à-petit et cesse, le vingt-quatrième jour. A cette époque, la langue s'humecte, mais la faiblesse du malade reste grande.

sa peau ardente, quoique décolorée, le pouls accéléré, l'intelligence paresseuse, l'ouïe dure. Il s'exténue encore davantage; ce qui fait essayer de la quinine et du sirop de quinquina, le trente-unième jour, puis, la décoction de quinquina et d'angélique aromatisée et édulcorée; la région sus-ombilicale se ballonne de nouveau, la bouche se dessèche, le mouvement de consomption fébrile et l'adynamie semblent même s'accroître. Je cesse ces remèdes à l'aspect de ces contr'indications; le malade meurt, le trente-huitième jour.

L'estomac était injecté vers son grand cul-de-sac, le duodénum rempli d'un liquide épais et verdâtre; le jéjunum présentait des cicatrices nombreuses et d'un blanc mat, bleuâtre, l'iléon en offrait jusqu'à la valvule de Bauhin qui, elle-même, en était couvertes; cicatrices de grandeurs différentes, dont deux ou trois n'étaient pas encore complètes à leur centre. Les valvules conniventes étaient effacées dans la moitié inférieure du jéjunum et dans l'iléon; les glandes mésentériques peu développées et de couleur lie de vin. Sur les veines hépatique, splénique et mésentériques on remarquait des renflemens en forme de chapelet, ils contenaient, ainsi que le pancréas, de petites concrétions presque calcaires, comme du pus solidifié ou de la matière tu berculeuse.

Injection de la pulpe cérébrale, ramollissement de la voûte à trois piliers et des deux corps cannelés, le droit en bouillie à sa base et à son union avec l'hémisphère, le gauche moins altéré.

Le cœur, l'aorte et ses divisions dans le thorax, l'abdomen, les membres étaient d'un rouge écarlate, rayé de bleu : ce qui s'observait jusque dans de très-petites artères.

L'ulcère intestinal, bien cicatrisé au moment de la mort, avait dû précéder la phlegmasie des artères; eh bien! quelquefois cette inflammation intestinale est peu avancée, tandis que l'autre l'est beaucoup.

Fièvres putrides et inflammatoires de Stoll; entérite à ses commencemens, artérite à son plus haut point. — Un manœuvre, âgé de quatorze ans, entre à l'hôpital, le vingt Août 1829, et y meurt, le premier Septembre, ayant gardé, tout le temps de sa maladie, les dents fuligineuses, la langue rouge et sèche, de la stupeur, une prostration musculaire considérable, le ventre ballonné, la peau blafarde, rugueuse et brûlante, le pouls d'une grande vitesse. Les anti-phlogistiques ne purent atténuer l'ardeur de la peau et la continuité de la fièvre, phénomènes qui dominaient les autres et qui m'avaient fait diagnostiquer pour lésions locales, la coexistence d'une artérite violente avec une phlogose de l'intestin. Celui-ci ne présentait effectivement que des injections capilliformes et des plaques rouges : mais le cœur était gorgé de sang et sa substance propre, dans les ventricules surtout et leurs valvules, de couleur pourpre. Tout l'arbre artériel se montrait ainsi jusque dans ses petites branches thoraciques, mammaires, bronchiales, œsophagiennes, et principalement dans l'aorte, les iliaques et leurs dépendances, dans l'axillaire et la brachiale gauche.

Dans le mois d'Août 1831, on transporte de la campagne à l'hôpital une jeune fille, dont le pouls contraste par sa vitesse avec la profonde décoloration de la peau, laquelle jaunit en dernier lieu. Les déjections sont séreuses, les dents et la langue sèches, l'abdomen se météorise, de larges phlyctènes s'élèvent sur le torse et les membres. Cette malade reste étendue à plat dos, ne demandant pas même à boire, engourdie et avec les yeux ternes ; elle meurt, le neuvième jour, très-affaiblie, sans que la surexcitation circulatoire ait diminué, sans qu'il soit survenu des symptômes plus caractérisés d'une affection de la tête ou du ventre; double particularité qui fait soupçonner une phlegmasie des systèmes vasculaires.

Élevures rougeâtres et peu nombreuses dans l'iléon, rate en bouillie, cœur ramolli et tel que Morgagni l'avait rencontré, *molle*

adeo laxum que, ut non musculosum sed membraneum videretur. Le péricarde était un peu rouge, les valvules sygmoïdes des artères aorte et pulmonaire, les atères pulmonaires et leurs ramifications étaient de couleur purpurine. les veines caves, d'une teinte rougeâtre et louche : l'aorte était parsemée de plaques irrrégulières, écarlates, toutes ses divisions participaient à cette injection, laquelle s'étendait aux artères des membres et se prononçait surtout vers leurs bifurcations. La rougeur de la membrane interne des artères dépendait d'une pénétration si intime du sang dans le tissu de ces vaisseaux que des lavages répétés ne pouvaient l'affaiblir.

Boerhaave et Morgagni, Bichat et Laennec pensaient que ces rougeurs artérielles pouvaient n'être qu'un phénomène d'imbibition ; MM. Louis et Andral les ont présentées de nouveau, « comme un simple accident cadavérique dont la production dépend d'un certain nombre de conditions qui toutes peuvent se résoudre en une seule, la tendance plus ou moins grande du cadavre à se putréfier. » Frank, Kreysig, Bertin, M. Bouillaud et bien d'autres pensent tout différemment.

En 1831, sur dix sujets morts de fièvre intestinale, je ne rencontrai qu'une fois le cœur et les gros vaisseaux lésés. Les années précédentes, ces organes m'avaient paru intacts sur les deux tiers des cadavres autopsiés; il en fut de même, les années d'après. MM. Louis et Andral sont arrivés à des résultats semblables : sur cinquante-quatre malades qui furent emportés, le premier découvrit vingt fois le cœur et les artères plus ou moins affectés, et sur quatre-vingt-six le second treize fois ces mêmes organes lésés. En réunissant ses recherches à celles des autres, celui-ci établit que le système sanguin n'est point intéressé dans les deux tiers des fièvres typhoïdes.

M. Bouillaud assure que le cœur et les vaisseaux lui ont *constamment* présenté des lésions *sensibles ;* et cependant des sept

premières observations de fièvre putride qu'il rapporte, on en compte trois où manquent ces lésions. Mais M. Bouillaud veut faire de l'angio-cardite le caractère principal de la fièvre putride; c'est trop pour un phénomène accessoire, parfois cadavérique, qui souvent ne se rencontre pas. N'est-ce pas d'ailleurs renouveler l'ancienne hypothèse reproduite par Rega : *Febris in corde sedem habet?*

M. Ribes ayant reconnu chez *presque tous* les sujets morts de fièvre putride, des traces d'inflammation dans les veines porte-ventrale et hépatique, pensait que là était la lésion principale. J'ai onvert beaucoup de cadavres et l'ai bien rarement rencontrée. D'après M. Andral, sur cent cadavres de fiévreux, à peine y en a-t-il *un* où les veines soient altérées. Pourtant, avant M. Ribes, Burserius avait indiqué l'existence de cette inflammation de la veine-porte : *Congestio sanguinis intestinorum tunicis molestissimas inflationes facit, alvum adstrictam aut liquidam et fœtidam*, in mesentericis arteriis, et venæ portæ ramis *dolorem fixum circa primam lumborum vertebram decubitum insuetum, jactationem.* Chirac aveit aussi rencontré *toutes les ramifications de la veine-porte* très-apparentes et remplies d'un sang grumelé.

Fièvre putride, accompagnée de battemens singuliers dans la région sus ombilicale. — Un caporal, dans la légion des Basses-Pyrénées, brun, vigoureux, de haute stature, souffrait depuis quelques jours de douleurs d'entrailles, lorsqu'il entra à l'hôpital, le deux Juin 1820, avec l'épigastre déjà d'une extrême sensibilité : figure altérée, langue rouge sur ses bords et à sa pointe, recouverte dans le reste de son étendue, d'une couche jaunâtre, à travers laquelle se montraient les papilles de cet organe; dents noires et chargées de fuliginosités, lèvres sèches, abdomen météorisé, peau chaude et aride, pouls raide, fréquent, concentré, excrétions suspendues. On remarquait encore, au-dessus

de l'ombilic, un battement isochrone aux battemens du pouls, visible à travers les parois de l'abdomen, qu'il soulevait en simulant un anévrisme. L'estomac rejetait l'eau de veau, l'émulsion, la limonade, l'eau gommeuse; l'opium lui-même échoua contre l'état convulsif de ce viscère. On fit trois saignées, on appliqua des sangsues, des sinapismes, des vésicatoires; tourmenté sans relâche par des vomituritions, ce malade ne cessait de gémir, de se remuer en tous sens, de se tordre les bras; et puis, abattu par la violence de la douleur, il se prenait à reposer, une heure ou deux; le drap lui était à charge; sa face était pâle et grippée, son œil hagard, ses joues se creusaient du matin au soir; son teint naguère si animé, devint plombé et cadavéreux, ses formes athlétiques et son embonpoint s'évanouirent avec rapidité; et il succomba, le douzième jour, au milieu de la plus cruelle anxiété. Il y eut, pendant la durée de cette maladie quelques déjections diarrhéiques et sanglantes, et dès le début, le pressentiment obstiné d'une mort prochaine. «Plus le découragement est grand et long, au commencement de la fièvre, plus aussi la maladie sera grave. C'est un des pronostics qui trompent le moins; les praticiens instruits le savent bien.» VOULLONNE.

Si le traitement manqua d'énergie, je le dus à l'existence de ces battemens comme anévrismatiques, qui m'ôtèrent tout espoir de succès. Je savais bien, pour l'avoir lu et l'avoir moi-même observé, que des battemens sourds, répandus dans divers points de l'abdomen, peuvent accompagner les synoques putrides inflammatoires; mais cette fois, le cas me parut sortir de la ligne. Des sangsues furent placées, en ma présence, au-dessous du creux de l'estomac; le verre qui les contenait, bondissait à chaque pulsation artérielle. Je m'attendais donc à une crevasse de l'aorte et à un épanchement de sang, d'autant plus que jusqu'à la mort du malade, ces battemens ne perdirent point de

leur force, de leur constance, ni de leur simultanéité avec les vibrations artérielles : ils ne varièrent non plus de place, ne s'étendant pas au-dessous de l'ombilic, ni au-dessus de l'épigastre. Or, comment croire que l'afflux du sang dans les capillaires de l'abdomen déterminât ce phénomène? L'ouverture du cadavre apprit ce qu'il fallait en penser.

Les colons contenaient des grumeaux de sang fétide et leurs parois étaient noires, épaisses, dures, semblables à des tranches de foie, tournées en spirale, et rendant par expression, du sang décomposé. Il y avait des vers et des ulcérations dans l'estomac, à l'entour du pylore et dans les intestins grêles ; elles se groupaient à l'extrémité de l'iléon et dans le cœcum. Le tube digestif était raide, inflexible, sans transparence, et son système capillaire si engorgé que la structure et l'aspect de ce canal membraneux étaient dénaturés, comme toute la petite courbure de l'estomac que Landeutte trouva sextuplée d'épaisseur et d'un noir gangréneux, à la suite d'une gastro-duodénite sur-aiguë.

Ces battemens n'avaient donc pas dépendu d'un anévrisme, quoiqu'ils eussent toujours été fixés au même point, isolés et en harmonie avec les mouvemens du pouls. Il aurait fallu, pendant la maladie de ce militaire, se rappeler qu'hormis ces battemens, il n'y avait que des symptôme fébriles, tous inverses de ceux que produit l'anévrisme, et qu'un anévrisme ne naît pas fortuitement, en vingt-quatre heures et sans cause aucune. Je devais donc présumer que les parois des intestins devenus fermes, inflexibles, comme les montra l'autopsie, recevaient, de la part de l'aorte, de la cœliaque, des mouvemens isochrones au pouls, que leur élasticité nouvelle ne manquait pas d'exagérer. Dans ce cas, d'ailleurs, tout insolite qu'il était, des saignées plus abondantes et deux cents sangsues sur l'abdomen étaient indiquées.

L'erreur dans le diagnostic n'est donc jamais sans influence

sur l'issue de la maladie. Ce qui rend l'exercice de l'art si difficile, ce sont les dissemblances que présentent souvent, selon les sujets, les mêmes affections : *Ejusdem quippè morbi varia atque varia in aliis, atque aliis corporibus signa apparent*, dit Baillou. *Variœ enim sunt humorum ideœ, variœ spirituum, variœ corporum, variœ morborum. Quœ omnia in primis artem nostram difficillimam reddunt et immensam planè.*

Dans cette fièvre, dès son début, les dents furent noires et les gencives chargées de croûtes fuligineuses : ce qui prouve que des symptômes réputés symptômes d'ulcération intestinale, ne sont pas tels absolument, puisqu'ils peuvent se manifester au commencement de la maladie, dans la période d'injection vasculaire.

La tête de ce malade ne se perdit pas : ce n'est donc point toujours une suite nécessaire de l'intensité de l'inflammation dans la synoque putride, que le délire ou la stupeur ; c'est le plus souvent un effet de l'idiosyncrase, ou de la nature des causes premières de la maladie.

J'ai vu d'autres fois l'exanthême iléal le plus étendu ne point entraîner des symptômes de putridité.

Une ouvrière en soie, âgée de vingt-deux ans, est apportée à l'hôpital, le dix-huit Juillet 1831, avec le pouls obscur, inégal et fréquent, la peau chaude, le ventre ballonné : elle vomit des matières verdâtres, elle gémit beaucoup et paraît accablée ; néanmoins sa langue est naturelle et le cerveau ne souffre pas. Les émissions sanguines, les bains, les rafraîchissans, l'opium, les vésicatoires modèrent les vomissemens, mais n'empêchent pas le pouls de s'apetisser davantage, et la malade de mourir, le huitième jour, sans passer par les accidens des fièvres putrides, tels que la prostration musculaire, la stupeur, les rêvasseries, les fuliginosités des dents, les hémorrhagies passives. Et pourtant, ulcérations dans l'iléon, à bords irrégu-

liers, gangréneux ; et converties en un seul et vaste ulcère, vers la valvule de Bauhin.

Lorsque de graves et nombreuses inflammations se combinent avec la fièvre putride, guérir paraît impossible ; l'art y réussit pourtant. Je vais en rapporter des exemples qui montreront quelle exactitude il y avait dans cette pensée de Morgagni, fruit de sa vieille expérience et l'une des dernières qu'il ait écrites : *Febres cum per alium ipsis adjunctum morbum noceant potissimum, atque interficiant, imo etiam sæpe ab ipso oriantur, et conserventur ; facile intelligis, quanti referat adjuncti hujus morbi sedem, naturamque cognoscere.*

Fièvre putride ; inflammation simultanée du cerveau, de la poitrine et des entrailles ; symptômes, la plupart d'apparence asthénique : saignées phlébiques et capillaires, appareil antiphlogistique. — Un boulanger, âgé de trente ans, à larges épaules, devient brûlant dans le mois de Février 1828 : il souffre de l'épigastre et du bas-ventre qui se durcissent ; puis il est pris de diarrhée, en même temps, il tousse et crache du sang. Lorsqu'on le porte à l'hôpital, perceptions sensoriales déjà très-confuses, réponses embarrassées, face pâle, jaune et inquiète, yeux sans éclat, regard morne, langue rugueuse, vingt selles par jour, douleur sourde et gravative à la base de la poitrine, avec matité du son et absence du bruit respiratoire, d'ailleurs peu de chaleur à la peau qui est sèche et blafarde, pouls petit, obscur et fréquent. Saignée de quatre cents grammes, petit-lait gommeux : rêvasseries et délire, la nuit ; le malade crie ou murmure, à tout instant, il s'assied sur sa chaise percée, il ne peut garder aucune position, se découvre, tousse beaucoup, il est essoufflé.

Le second jour ; figure encore plus sinistre, yeux hagards, langue noire, hypochondres ballonnés, prostration musculaire, soubresauts des tendons, carphologie, quelques crachats crus,

aqueux, sanguinolents; nouvelle saignée; le soir, physionomie moins altérée, affaiblissement de la suffocation; la veine est rouverte. Rêvasseries dans la nuit, mais sans agitation délirante; on force le malade à lâcher sous lui, pour éviter un continuel refroidissement. Le lendemain, diarrhée moins séreuse et moins abondante, le météorisme abdominal n'est point aussi marqué : quinze sangsues à l'anus; la peau se colore, les pommettes s'animent, le pouls s'élève pendant que sa fréquence diminue, la sensibilité cérébrale renaît, car une douleur vive et circonscrite se fait sentir au côté droit de la poitrine : sangsues sur l'hypochondre droit et l'épigastre; le malade s'agitant moins, cataplasme sur la poitrine et l'abdomen; loochs blancs, petit-lait, eau de veau émulsionnée, infusions béchiques et miellées. Il y a dans la nuit un peu de sommeil, moins de stupeur, le matin; le malade ne chasse plus aux mouches, les spasmes musculaires s'éloignent; quatrième saignée. La diarrhée cesse, le cinquième jour, le pouls acquiert de l'ampleur, de la souplesse, ses pulsations sont distinctes, on fait encore une saignée qui bientôt est suivie d'une douce moiteur.

Le septième jour; le ventre a cessé de s'ouvrir, la volonté se prononce, les crachats deviennent épais, muqueux et ne sont plus sanguinolents, la toux est rare. Dans la nuit du neuvième jour, un vent de nord souffle subitement, et le malade se refroidit; je le trouve oppressé, pâle, assoupi, avec la langue rouge et sèche, la diarrhée, le pouls petit, irrégulier, l'expectoration difficile et séreuse : saignée qu'on réitère après la visite du soir, vésicatoires aux bras; nuit bonne, sueurs chaudes et halitueuses qui durent le lendemain; eau d'orge coupée de lait, purées maigres, puis bouillie et œuf; convalescence.

Ici les organes qui puisent dans l'air et dans les alimens les principes de la vie étaient lésés violemment, et l'asthénie paraissait grande. Le pouls était obscur et d'une extrême petitesse,

la peau très-pâle, tous symptômes qui marquaient des phlogoses intenses, et qui, dans un sujet si fort, ne pouvaient s'attribuer à une faiblesse réelle. Il fallait saigner, je le fis néanmoins avec quelque crainte; et le lendemain, la nuit ayant été si orageuse, le délire si permanent, j'eus besoin de me rappeler que la fièvre était récente pour saigner de nouveau. Cependant, comme d'abondantes déplétions sanguines pouvaient brusquement suspendre l'action faible et oscillante du cœur, je préférai tirer peu de sang, chaque fois, sauf à insister. De la sorte on devait débarrasser sans risque les organes engorgés: et, ce qui prouve combien sont décevants certains indices d'asthénie, le pouls s'éleva, la peau prit du coloris et de la chaleur, à mesure que la quantité de sang évacué devint considérable.

La puissante action de ces saignées sur la phlogose de l'intestin dépose contre l'habitude où sont beaucoup de médecins de ne traiter la diarrhée qu'avec des sangsues. Celles-ci, je l'ai déjà remarqué, sont insuffisantes dans bien des occasions, et ne peuvent amener ce vide brusque des vaisseaux, si salutaire quelquefois dans les violentes congestions inflammatoires.

Un sellier, né à la Rochefoucault, âgé de trente-deux ans, laborieux, d'habitudes paisibles, à Avignon depuis le mois de Février, est pris de coliques et de diarrhée, le quatre Septembre 1843: ces coliques reparaissent le dix-neuf, avec plus d'intensité et s'accompagnent d'une sueur chaude sans soulagement, laquelle dure deux jours, abat le malade et le force d'entrer à l'hôpital, le vingt-deux. Il reste couché sur le dos, les narines gonflées par un coryza, la peau ardente, le pouls mou, irrégulier, quoique fréquent, la respiration haute, la toux brève, sèche et répétée, la langue rouge sur son limbe, chargée de croûtes et de mucosités dans le milieu: tisane d'orge sucrée; eau distillée de laitue, sirop de nymphéa, extrait d'aconit.

Les jours suivants, il délire et prend le regard inquiet, il

sue par intervalles, il étouffe, il tousse avec violence, en expectorant des matières sales, glaireuses, souvent sanguinolentes : la matité de la poitrine est grande des deux côtés, le bruit respiratoire manque dans les deux tiers inférieurs des poumons. Puis les lèvres noircissent, les hypochondres se ballonnent, vomituritions, diarrhées avec épreintes, urines rares et louches : infusion de fleurs de bouillon blanc, petit-lait gommeux, saignée de trois cents grammes. Le lendemain la face se cyanose, la langue, qui s'est dépouillée, s'épaissit, tient à peine dans la bouche entr'ouverte, apparaît de couleur lie de vin ; la respiration est encore plus angoissée, la circulation pulmonaire, l'oxigénation du sang et le pouls s'éteignent ; le malade rêvasse, déparle, va sous lui, chasse aux mouches, looch avec vingt grammes de sirop d'acétate de morphine et saignée de deux-cent-vingt grammes le matin, que l'on réitère le soir : car ce qui presse, c'est d'amoindrir le travail du poumon qui lutte avec effort contre l'asphyxie ; l'entérite se résoudra plus tard.

La respiration prend un peu plus d'ampleur, la teinte bleue de la face s'éclaircit, l'œil reste toujours terne et hébêté, le pouls petit, moins misérable cependant qu'avant les dernières ouvertures de la veine, la diarrhée puante, le ventre météorisé : on l'arrose d'huile camphrée, on le couvre de cataplasmes, on porte de la moutarde sur les membres, les quintes de toux qui ne cessent font réitérer le looch calmant, malgré l'asthénie et la stupeur.

Les jours d'après, la lividité de la langue et du visage diminue ; le délire aussi, quoique le malade marmotte et veuille se lever, la nuit ; l'eau de poulet émulsionnée, le petit-lait, l'eau de guimauve et de laitue, les lavemens lui sont donnés à force et tempèrent si bien les accidens de putridité que le ventre s'abaisse, que l'émission des urines et des matières fécales est perçue. En même temps, la sonoréité de la poitrine se rétablit, le

malade rend des crachats cuits, couleur jus de pruneaux, et se couvre, chaque matin, d'une douce moiteur. On lui donne deux verrées de lait avec deux cuillerées à soupe de sirop de lichen, des purées au bouillon; il entre en convalescence et sort de l'hôpital, le trente-unième jour.

Le dix neuf Janvier 1829, un scribe, âgé de vingt-deux ans, entre à l'hôpital pour une courbature accompagnée de mal de tête. Il va souvent à la garde robe, il tousse sans expectorer, son œil est brillant, sa langue blanchâtre, âpre sur le milieu, sa peau chaude, son pouls plein et résistant; saignée de cinq cents grammes, infusion de bouillon blanc et sirop de capillaire. Le lendemain, la langue se rembrunit et se sèche davantage; la céphalalgie augmente, il y a du dégoût, du météorisme et de la sensibilité à l'épigastre, des déjections alvines liquides, puantes et quelquefois douloureuses: vingt sangsues au-dessous du sternum, petit-lait.

Le troisième jour; langue rouge à son limbe, et noire dans le reste de sa surface, soif ardente, tête gonflée et d'une teinte un peu livide, léger délire: saignée, fomentations émollientes, lavemens huileux, cataplasmes sur les membres. Les deux jours d'après, vomituritions, diarrhée jaune et muqueuse, rêvasseries, assoupissement comateux, prostration des forces, coucher en supination, et de plus, expectoration crue, striée de sang, défaut de sonoréité dans le côté gauche: ventouses scarifiées sur ce côté et à l'hypochondre, loochs blancs. On enveloppe les pieds de farine de graines de lin et de moutarde. Le sixième jour; délire, face vultueuse, paupières abaissées et au-dessous œil fixe, dents fuligineuses, respiration gênée et râlante, urines par regorgement et d'odeur piquante; d'ailleurs même élévation du ventre, toujours sécheresse de la peau et fréquence du pouls qui conserve de la dureté; sangsues sur le flanc droit et à l'anus, vésicatoires aux bras, deux chopines de looch borraginé,

hydromel. Le délire cesse, le septième jour; il ne reste que de la stupeur, mais elle n'est pas profonde, l'oppression diminue. Le huitième; les dents sont sales et couvertes de mucus, les croûtes de la langue qui sont humides commencent à se soulever, le malade entend, ouvre les yeux et regarde, il se tourne sur le côté, il expectore sans effort des matières cuites et puriformes. Le dixième; la respiration se perçoit dans tout le côté gauche, qui est sonore; il y a peu de toux, peu de diarrhée, la langue est en partie dépouillée sans être lisse ni très-rouge, la peau est moite, l'excitation artérielle peu considérable. Le douzième jour; on n'observe plus que de la faiblesse; lait coupé; gelée de lichen, purées de lentilles: plus tard, convalescence.

Avec quelle promptitude s'établit et marche cette fièvre putride! Il s'y joint bientôt des complications du côté de la tête et de la poitrine; malgré une large saignée, le pouls se maintenant, la peau restant chaude et ses capillaires injectés, j'ouvris la veine une seconde fois. Je n'eus pas à y revenir, tandis que dans l'un des cas précédents où la peau était froide, le pouls petit, je fus obligé de recourir à plusieurs émissions sanguines. Cette élévation du pouls et cette chaleur de la peau tenaient sans doute à ce que ce malade était moins fort que les deux autres, à ce qu'il était encore adolescent, d'une peau fine et blanche, probablement aussi à ce que les congestions internes étaient moins violentes. C'est plus spécialement dans l'âge de la virilité, et dans les hommes bruns et robustes que les grandes inflammations organiques s'accompagnent de la décoloration de la peau, de la petitesse et de la concentration du pouls.

Ces selles énervantes, cette langue brune, la somnolence, le délire, les crachats sanguinolens et la spontanéité de tant d'autres symptôme fâcheux signalaient un engorgement inflammatoire du cerveau, de l'intestin et du poumon. Pour plusieurs, c'eût été une péripneumonie putride et maligne. En effet, la dé-

composition humorale était menaçante, et liée qu'elle était à une phlegmasie pulmonaire, la mort pouvait s'ensuivre, si la maladie eût été livrée à elle-même. Mais en combattant l'inflammation de poitrine, on dégagea la fièvre d'une complication redoutable. Aussi les signes de putridité s'amoindrirent-ils à mesure que la résolution de l'orgasme fébrile s'effectua. Avec un traitement différent, les suites de cette fièvre putride pneumonique n'eussent point été si heureuses : en voici un exemple fourni par Bayle dans ses *Recherches sur la Phthisie pulmonaire.* Ce livre contient en effet une observation de *péripneumonie avec fièvre adynamique*, caractérisée par le tournoiement de tête, la violence de la céphalalgie, la dureté de l'ouïe, la rougeur de la face ; par des douleurs dans les lombes et à l'épigastre, l'amertume de la bouche, la blancheur de la langue, le dévoiement ; par la toux, le malaise de la poitrine, les crachats glaireux, épais et tenaces ; par la tension, la fréquence du pouls et la chaleur de la peau. La langue devient ensuite limoneuse avec une ligne sèche au milieu, puis d'un rouge jaunâtre, enfin raboteuse, âpre au toucher et noire comme du charbon, les dents s'encroûtent d'une couche fuligineuse; le ventre se gonfle de gaz, les évacuations se font à l'insçu du malade ; il reste couché sur le dos, retombant toujours vers les pieds du lit, quelque soin qu'on prenne de le relever souvent vers le chevet ; la face est animée, la peau d'une chaleur vive et âcre ; la tête se prend, le délire est continuel ; les crachats ressemblent à une matière purulente, grisâtre, liquide, quelques-uns sont teints d'un sang noir. Le vingt-unième jour, les mains et le nez sont glacés, chaque inspiration est accompagnée du battement des ailes du nez, le malade expire sans convulsions, à neuf heures du soir. La veille encore, son pouls était *fréquent et tendu*. Eh bien ! malgré ce caractère du pouls et tant d'autres symptômes de l'exaltation des forces, de fluxions si sthéniques, on ne fit pas une sai-

gnée, on n'appliqua pas une sangsue, pas une ventouse. Bien plus, le cinquième jour avant la mort, on donna du quinquina et du camphre qui furent ensuite continués, quoique la céphalalgie et les autres symptômes cérébraux se fussent convertis dès cet instant en délire. On semblait d'ailleurs si pénétré des dangers de cette méthode excitante, qu'on y associa pour la mitiger, le petit-lait et la limonade végétale : combinaison singulière de remèdes.

On trouva sur le cadavre, le cerveau fort injecté et deux onces de sérosité dans les ventricules latéraux et à la base du crâne ; les lobes inférieurs du poumon convertis en un tissu d'un rouge très-brun, mollasse comme celui de la rate et duquel s'exhalait une odeur fétide. Les dernières anses de l'iléon, le cœcum, les replis membraneux du péritoine qui forment la partie inférieure du mésentère, du méso-cœcum et du méso-colon étaient d'un noir d'ardoise.

La quatre-vingt-douzième observation de la *Clinique* de M. Andral offre aussi un exemple d'une fièvre putride péripneumonique traitée par les stimulans et terminée par la mort. Outre des ulcérations intestinales, il y avait une hépatisation en rouge de tout le lobe supérieur du poumon droit.

Martin, auteur obscur du dix-septième siècle, rapporte des observations bien différentes. Ce sont des fièvres putrides, compliquées de l'inflammation du poumon, traitées hardiment et guéries par de nombreuses saignées, d'après des principes d'un aussi grand sens pratique que celui-ci : *Quant à la faiblesse où paraissent être les malades, elle n'est pas réelle, surtout au commencement de l'inflammation du poumon qui est accompagnée d'une fièvre putride.*

Fièvre putride compliquée de pleuro-pneumonie, avec le type fébrile rémittent quotidien. — Un menuisier, âgé de vingt ans, entre à l'hôpital, le trente Août 1828, rouge, oppressé, cra-

chant du sang, avec une douleur sourde au côté gauche. Le pouls était fréquent et dur, sans être ce pouls *supérieur* des pneumonies franches, la peau était chaude et sèche avec cette âcreté qui, à elle seule, fait présager l'affection des voies digestives ; la langue était jaunâtre avec une bande plus foncée et non humide sur son milieu ; il y avait de l'inquiétude, de la céphalalgie, de la courbature, des urines enflammées et peu abondantes. Depuis quelques jours, le malade frissonnait, l'après-midi, je le fis saigner ; il eut une mauvaise nuit, toussa beaucoup, délira, mais le lendemain à neuf heures du matin, je le trouvai moite, moins suffoqué, avec le pouls moins petit, moins dur, moins fréquent et la raie brune de la langue un peu moins sèche : cataplasme sur le côté malade qu'on étend jusqu'à l'épigastre, boissons émollientes. Le soir, les symptômes de la veille avaient reparu avec la même intensité, après un frisson plus marqué que les jours précédents. Seconde saignée qui est réitérée, le troisième jour, le malade étant encore haletant, la poitrine peu sonore et les crachats rouillés ; d'ailleurs, la tendance à l'adynamie augmente, la couche brune et sèche de la langue durcit et s'étend, les dents sont dépourvues d'humidité, les gencives deviennent fuligineuses. L'après-midi, nouvel accès, mais caractérisé par le délire, par des déjections involontaires et puantes ; à onze heures du matin, l'interne de garde avait constaté une grande rémission. Le soir, le pouls est très-petit et toujours rapide, la peau est mordicante, l'abdomen tendu, l'épigastre douloureux, la figure grippée. Le cinquième jour, ces derniers phénomènes se dessinent fortement ; en même temps diminution notable de la toux, de l'oppression ; il n'y a plus de stries de sang dans les crachats, presque plus d'expectoration, la pneumonie est en voie de se résoudre ; vingt-cinq sangsues à l'épigastre et sur le côté qui avait été douloureux et où restait un sentiment obscur de malaise, où l'inspiration prolongée s'arrêtait péniblement ; les pi-

qûres fluent jusqu'au lendemain ; le paroxisme de l'après-midi fut cruel et la première partie de la nuit caractérisée par le délire, les rêvasseries, la carphologie, le prolapsus aux pieds du lit, la chaleur extrême de la peau, la grande petitesse et fréquence du pouls. Mais ensuite le malade s'était endormi, et je le vis, le matin, encore baigné dans son sang, la figure très-pâle, calme toutefois, la peau couverte d'une bonne sueur, la langue toujours sillonnée de cette bande noire, humide pourtant dans toute son étendue, le ventre indolore et détuméfié : changemens si propices qu'ils firent ajourner des lavemens de quinquina que je me proposais de donner. Il n'y eut, l'après-midi, qu'un accès peu intense qui continua à s'affaiblir, les deux jours d'après et qui manqua, le huitième jour où j'avais réappliqué quelques sangsues. A cette époque, l'enduit saburrhal et si adhérent de la langue commença à s'exfolier, les dents n'étaient pas sèches, ni fuligineuses ; il survint une petite diarrhée de bon augure, le pouls était petit, mais souple et lent. Les fomentations, les cataplasmes sur l'abdomen se continuaient, et le malade reprit des alimens, le seizième jour.

La fièvre putride persista après la pneumonie dont elle s'était compliquée, mais si cette complication n'avait pas été combattue avec vigueur, comme elle menaçait la vie plus prochainement et plus directement que l'affection principale, l'adynamie aurait marché à pas plus rapides et le malade eut pû mourir. Malgré les contr'indications apparentes des évacuations sanguines qu'offrait l'état du pouls et l'ensemble des symptômes de putridité, malgré trois saignées de quatre-cent-cinquante grammes chacune, je fis appliquer des sangsues : je sentais fort bien qu'un affaiblissement si grave ne pouvait se manifester si brusquement qu'à cause de l'inflammation d'un vaste appareil organique et qu'il ne cesserait point tant que celle-ci ne serait pas détruite. Opinion que justifia l'hémorrhagie qui suivit l'application des

sangsues et qui fut considérable. Loin que les trois saignées pratiquées dussent détourner de ce moyen, c'était une raison d'y recourir : car elles avaient diminué la masse et l'orgasme du sang et avaient préparé la détente ; car la fièvre s'éteint vîte, dès qu'il n'y a plus d'inflammation qui y soit associée : *Extinguitur enim statim ac sedatur, si non inflammatio aliqua ipsi adest.* Aetius.

Cette observation fournit en outre un exemple de l'identité qui souvent lie les maladie fébriles malgré la différence de leurs types, et de la convenance de guérir quelquefois sans quinquina, une fièvre rémittente, même sérieuse. Si l'on eût donné ce remède, au lieu d'appliquer des sangsues, la tendance à l'intermission eut été remplacée par une fièvre putride continue.

Voilà des cures encourageantes; n'en concluons pas cependant que les anti-phlogistiques n'échouent jamais contre des inflammations ainsi combinées.

Fièvre putride avec pleurésie et suppuration du cerveau ; insuccès de la méthode émolliente. — Un soldat de vingt-quatre ans meurt à l'hôpital, après treize jours de fièvre putride. Il y eût suffocation, son mat dans le bas du thorax, langue brune et rugueuse, sécheresse des dents et de la peau, fréquence et inégalité du pouls, perte de l'ouie et de la vue, spasmes des muscles, et déjections involontaires que plusieurs saignées, plusieurs applications de sangsues ne purent affaiblir et contre lesquelles échouèrent aussi les topiques tièdes et relâchans sur la tête, les bras et la poitrine, révulsifs sur les extrémités inférieures. La lésion cérébrale s'accrut tellement, dans les derniers jours, qu'elle effaça celle du ventre et de la poitrine.

On trouva dans les plèvres beaucoup de sérosités, ces membranes épaissies et des points noirâtres, comme gangréneux, sur leurs parois diaphragmatiques. Il y avait, en même temps,

des gonflemens dans le mésentère, et des ulcérations dans l'iléon. La substance grise avait suppuré sur le lobe antérieur gauche du cerveau, et la partie correspondante de l'arachnoïde s'était transformée en larges plaques rougeâtres, hémorrhagies solidifiées pour ainsi dire, qui ne faisaient qu'un des divers feuillets de cette séreuse et de la pie-mère.

Fièvre putride, avec entérite et double pneumonie, mortelle malgré les anti-phlogistiques. — Un soldat, âgé de vingt-cinq ans, entre à l'hôpital, le vingt Juillet 1827 : abdomen météorisé douleur épigastrique, selles fétides, séreuses ; peau sèche, mordicante ; brisement des membres et des reins ; serrement à la base du thorax, le bruit respiratoire n'y est sensible qu'en haut, son mat des deux côtés, suffocation grande, râle crépitant, toux : par la suite, injection livide et œdémateuse de la face, assoupissement, diminution de la sensibilité et de l'intelligence, langue gonflée, avec des croûtes noires, urines épaisses, ammoniacales ; saignées, sangsues, scarifications, ventouses ; dans les derniers jours, sinapismes et vésicatoires qui n'empêchent pas ce malade de périr asphyxié.

Engorgement des vaisseaux encéphaliques, presque passif, pareil à l'engorgement extérieur de la face et resultant également de la gêne de la circulation pulmonaire.

Hépatisation des lobes inférieurs des deux poumons.

Plaques noires et arborisations foncées vers la grande courbure de l'estomac et dans le duodénum : jéjunum et iléon largement engagés : celui-ci avec des épaississemens considérables, ulcérés dans leur centre, qui envahissaient toute sa terminaison, se prolongeaient dans le cœcum et le colon, qui diminuaient d'intensité et d'étendue, à mesure qu'on approchait du rectum.

Si des personnes valétudinaires, épuisées de travail, mal nourries, maigres, ou âgées, sont atteintes de maladies si

compliquées, ou répugne fort souvent à leur tirer du sang. Leurs corps pourtant sont bien vite détruits, lorsque la phlegmasie qui s'en empare n'est pas promptement arrêtée, et même s'ils résistent et quelle parcoure ses périodes, c'est avec une lenteur trompeuse dont l'hectisie pulmonaire ou abdominale est toujours la suite. Il y a donc, dans ce cas, une pitié mal entendue à ne pas saigner, faisons-le, la guérison est à ce prix; il ne s'agit que de proportionner le moyen aux forces de l'individu. Même alors, de vieux restes d'inflammation dans le temps mal développée et mal éteinte sont quelquefois emportés. J'ai souvent vu, d'une part, l'insuccès, quand on ne saigne pas les malades, quoique leur constitution soit dégradée ; de l'autre, non-seulement la réussite, mais encore une sorte de revivification, quand on saigne et qu'on ne préfère pas les excitans aux anti-phlogistiques. Le choix entre ces méthodes ne me parait pas douteux, la maladie en étant à ses commencemens.

Fièvre putride compliquée; constitution détériorée par le travail et la misère : méthode anti-phlogistique, équilibrée avec les forces du sujet : guérison telle que la santé devient meilleure que par le passé.—Un ouvrier en soie, âgé de cinquante ans, grand, brun, maigre, père de famille, se nourrissant mal et habitué aux privations, fut transporté à l'hôpital, le vingt-un Mars 1828, affaissé, étendu sur le dos, la figure rouge sur les pommettes, jaune ailleurs, douloureuse, tiraillée, l'œil terne quoique injecté, la langue traversée d'une bande brune, rugueuse et sèche, il avait de la diarrhée, de l'altération, de l'inquiétude, de la toux, des crachats gris et sanguinolens, une douleur obtuse dans le tiers inférieur de la poitrine qui résonnait mal ; la respiration était haute et gênée, le pouls petit et raide, la peau chaude : saignée de deux-cent cinquante grammes, boissons douces, fomentations émollientes. Nuit d'insomnie, de délire, de rêvas-

series ; somnolence, le jour d'après, et quelques soubresauts ; deuxième saignée. La toux et l'expectoration, la lividité des pommettes et l'engorgement de la face diminuent : mais, la nuit suivante, nouveau délire, agitation ; envies de vomir, peau brûlante, abdomen tendu, urines peu copieuses, briquetées. Le septième jour, si les symptômes de la pneumonie sont affaiblis, la loquacité, le désordre de l'intelligence, le soir et pendant la nuit, la stupeur du malade, le matin, ses réponses toujours difficiles et incohérentes, la sécheresse de la bouche, la noirceur de la langue, les fuliginosités des lèvres et des dents, les spasmes musculaires, la sensibilité de l'épigastre, la puanteur et la fréquence des évacuations qui se font involontairement, signalent l'accroissement de l'inflammation des entrailles et de son irradiation sur l'encéphale. Le pouls, quoique vif et petit, ne s'effaçant néanmoins qu'avec peine, les contractions du cœur étant encore distinctes ; quinze sangsues à la région sus-ombilicale ; les piqûres fluent beaucoup ; topiques tièdes et relâchans, boissons appropriées. Les jours suivants, diminution successive de ces symptômes d'asthénie et de malignité, disparition de ceux de la pneumonie ; on avait pratiqué une autre saignée capillaire, mais médiocre : eau laiteuse et purée végétale pour fournir aux besoins d'une économie si pauvre naturellement, si débilitée par la maladie et par l'art. Cet homme entra bientôt en convalescence, fut ramené avec mesure à l'usage des alimens et sortit de l'hôpital, en possession d'une santé qu'il avait perdue depuis longues années.

Concluons de ce fait que des fièvres aiguës qui s'attaquent à des corps déjà épuisés affaiblissent plus encore que les émissions sanguines. Bien plus, la prostration qui dépend de l'inflammation lente d'organes essentiels se termine souvent par la mort, tandis que celle qui est produite par les anti-phlogis-

tiques laisse les appareils affectés reprendre leur action tonique, leurs mouvemens oscillatoires, et concourt ainsi au rétablissement des forces.

Fièvre putride compliquée à son déclin, d'une hémophthisie, que les anti-phlogistiques guérissent. — Une fille bien constituée, âgée de dix-huit ans, fut transportée à l'hôpital, le dix Février 1828 : langue rouge avec des fissures et peu humide, anorexie, soif, pouls fréquent et obscur, peau sèche et brûlante, urines bourbeuses, toux rare avec un peu d'oppression, tristesse et somnolence : saignée, tisanes rafraîchissantes. La tête se trouble, les yeux se remplissent de chassie, la langue s'encroûte, l'haleine et les déjections deviennent puantes ; seconde saignée, puis à trois reprises, sangsues sur l'abdomen lavemens répétés, émolliens sous toutes les formes. Vers le vingt-quatrième jour, les fuliginosités de la bouche, l'enduit noir des dents se dissipent, les fissures de la langue se cicatrisent, la diarrhée diminue, le cerveau se débarrasse, il y a moins de surdité, moins de carphalogie, de prolapsus vers le bas du lit, les yeux sont moins ternes et les pommettes moins livides : mais il survient plus tard un crachement de sang précédé d'une toux fréquente et presque convulsive ; cette hémophthisie continue ; l'oppression qui n'avait cessé d'exister à un faible degré, augmente et il s'y joint un râle muqueux. Je fais pratiquer malgré la faiblesse une nouvelle saignée, et le lendemain, quoique les crachats ne soient plus sanguinolents, on applique entre les épaules des ventouses scarifiées. La toux s'éloigne, je tiens la malade à la diète, aux solutions de gomme, à l'eau laiteuse, aux loochs blancs, tant qu'il reste un peu de suffocation et de fébricule. Le quarante-deuxième jour, alimens, et convalescence.

La toux qui se déclare sur la fin des maladies aiguës et à plus forte raison celle qui complique la fièvre putride, ne doit

point être négligée, observe M. Andral, et il faut se garder, comme on le fait trop souvent, d'en abandonner la guérison à la nature. « On redoute alors d'employer un traitement antiphlogistique actif, parce que, dit-on, le sujet est faible et épuisé. Mais cette faiblesse, cet épuisement dépendent surtout de l'altération grave qui se forme dans les poumons, et ce n'est qu'en combattant celle-ci que vous pourrez redonner des forces au malade. Une convalescence bien franche ne s'accompagne presque jamais de cet état de faiblesse prolongé. »

Cette fille dût à cette méthode hardie en apparence et au fond prudente, de sortir de l'hôpital, bien remise malgré la longueur d'une double et cruelle maladie, malgré un traitement débilitant. Combien de gens se relèvent avec peine et meurent de phthisie, après une fièvre putride, pour avoir été regardés et traités comme convalescens, nonobstant une phlegmasie sourde du parenchyme pulmonaire, envahi dès le début de la maladie primitive ou qui s'était pris pendant le temps le plus élevé de la fièvre. Les observations de Bayle et de M. Louis prouvent avec quelle fréquence les voies intestinales s'affectent dans la consomption pulmonaire ; il est de même assez commun de trouver les poumons plus ou moins lésés dans la fièvre putride, lorsque le malade ne succombe pas dans les premières périodes. Cette complication se manifeste, surtout l'hiver. La guérison si elle se fait, n'arrive qu'avec lenteur, du cinquantième au soixantième jour.

Cystite aiguë et mortelle, suite et complication d'une fièvre putride. — Un sous-officier, âgé de vingt-trois ans, mourut brusquement à l'hôpital, lorsque la diminution de la fièvre, l'humidité de la bouche, la souplesse de la peau et du ventre fesaient espérer sa convalescence. Il avait eu les lèvres sèches et fuligineuses, la langue sale, le regard éteint, des rêvasseries, de la stupeur, il avait uriné et s'était vidé sans le sentir.

Je l'avais traité par la méthode anti-phlogistique : ensuite pendant quelques jours et assez tard, décoction de quinquina, pour ranimer les forces bien épuisées. En dernier lieu, lait d'anesse deux fois le jour, purées au bouillon, cotelettes : gaieté, figure épanouie ; douleurs néanmoins pendant l'émission des urines qui par fois sont altérées de gouttes de sang. Le trente-huitième jour, en pissant, cri aigu ; le malade se recouche et meurt.

Injection gastrique et duodénale : dans l'iléon quelques ulcécérations arrondies, très-rouges, non encore guéries, près desquelles cicatrices lisses, polies, d'ailleurs colorées et couvertes de mucus : au-dessus de la valvule, ancien foyer ulcéreux, bien cicatrisé, avec épaississement de la muqueuse régénérée, d'un blanc grisâtre : vessie rapetissée sur elle-même sa muqueuse gonflée, livide, avec du sang épanché à l'état liquide.

Comme cette fluxion sur la vessie, quoique violente, n'avait pas retenti sur les autres systèmes, n'avait rappelé ni fièvre, ni délire, ni dévoiement, j'y fis d'autant moins d'attention que le malade reprenait des chairs, de la vie. Et pourtant des sangsues au périnée auraient pû en prévenir l'accroissement subit et la mort qui s'ensuivit : car l'individu était aux cinq sixièmes délivré de ses ulcérations intestinales. La vivacité de la douleur vésicale absorba son existence de convalescent.

La fièvre putride se complique aussi d'une fièvre éruptive, et cette double inflammation des entrailles et de la peau suscite des accidens cérébraux, atteint quelquefois les organes pulmonaires ou de la circulation, et se met ainsi au-dessus de tous les moyens. Lorsque les malades meurent, c'est, du septième au vingtième jour, avec des épanchemens dans le crâne, des ecchymoses sur les membranes du cerveau ; des infiltrations purulentes dans les vésicules pulmonaires, des éruptions boutonneuses sur le péritoine, sur la tunique externe des

intestins, avec des fausses membranes qui les lient, avec de la sérosité lactescente dans le petit bassin, des végétations inégales, arrondies, ulcérées dans le duodénum, l'iléon, le cœcum, des plaques livides dans l'estomac. De pareils désordres témoignent du danger que les symptômes avaient signalé pendant la maladie et ne laissent pas d'incertitude sur les avantages d'un traitement vif et net au début, prudent et habilement révulsif par la suite.

Fièvre putride et variole. — Dans l'été de 1827, une jeune fille se plaignait de dégoût, de mal de tête et de lassitude dans les jambes ; elle était altérée et avait la fièvre depuis quelques jours, lorsqu'on l'amena à l'hôpital. La langue devint sèche, jaunâtre et pointillée de rouge, les joues se couvrirent d'une plaque pourprée, il se fit une éruption de variole confluente et il s'y joignit successivement du coma, du délire, de la douleur à l'épigastre, des vomissemens, des boutons sur la langue, le voile du palais, le pharynx, et une grande anxiété. Puis l'abdomen se météorisa et une diarrhée séreuse s'établit. L'ouverture de la saphène, des scarifications et des ventouses aux cuisses, des sangsues sur le ventre, des fomentations chaudes, des demi-lavemens, des boissons tempérantes, tels furent les moyens qui frayèrent une heureuse issue à une maladie si compliquée. La fièvre ne cessa que fort tard, le ventre ne s'assouplit que le vingt-cinquième jour, le marasme et l'asthénie étaient alors avancés, la malade avait des escarres, restait horizontalement étendue sur son lit, les sens presque éteints : l'eau laiteuse, la décoction blanche, les purées, les bouillons à la reine furent ses premiers alimens.

Ce même été, une autre fille de vingt-un ans, sanguine et robuste, couverte des pieds à la tête, d'une croûte noire et fétide, de deux lignes d'épaisseur, fut transportée à l'hôpital. La langue était rouge et vernissée à ses bords, bronzée et toute

sillonnée de gerçures dans le reste de sa surface, l'abdomen météorisé et sensible, le pouls petit, inégal et très-fréquent : selles diarrhéiques putrescentes et involontaires, urines par regorgement, surdité, yeux baignés de matière puriforme, rêvasseries, délire sourd, somnolence. Baignée deux fois le jour, abreuvée de petit-lait, d'eau pure, de décoction d'orge, de bouillon de poulet, de quelques tasses de bière, malgré des symptômes si asthéniques, cette fille moribonde et objet de dégoût revint à la vie.

J'ose dire qu'autrefois on aurait donné des cordiaux; la seule puanteur de la malade en aurait inspiré l'idée. Et la petitesse du pouls, la sécheresse, les fissures de la langue, la tension du ventre n'auraient été que des motifs urgents de préférer cette méthode.

Sydenham pourtant avait banni du traitement des fièvres continues exanthématiques ou autres les remèdes inflammatoires; mais nous y pensions peu, quoique ce fût un grand perfectionnement introduit dans la pratique. Broussais en a démontré les avantages en homme qui généralise ses observations, qui absorbe et fond dans leur sphère celles d'autrui, et qui les répand, ainsi agrandies, en maître et comme découvertes à lui. Littérairement parlant, c'est mal; sous d'autres rapports, c'est peut-être un bien : le peuple des médecins se courbe devant une parole hautaine, il n'aime pas à penser, il préfère un chemin tout tracé, il lui faut de temps à autre une nouvelle autorité.

Lorsque la varioloïde, la rougeole, la scarlatine surviennent durant le cours des fièvres intestinales, les mêmes phénomènes se manifestent alors, surtout un dévoiement jaune, liquide, opiniâtre, énervant. La même méthode thérapeutique convient, mais adaptée aux forces du sujet, à l'intensité et à la période de la fièvre : elle souffre néanmoins des exceptions.

Dans ces diverses complications, les symptômes se dessinent, ils émanent souvent des organes qui s'affectent en second lieu;

mais ne les interprétons pas toujours de la sorte. En effet, des symptômes qui semblent étrangers à la phlogose intestinale en dépendent pourtant : ce qui résulte de la forte action nerveuse de l'estomac et des intestins et de l'étendue de leurs sympathies. Ainsi, j'ai vu une entérite accompagnée de douleurs cruelles aux genoux, sans qu'ils fussent rouges, gonflés, et sensibles à la pression ; de beaucoup d'oppression et de toux, sans que la percussion et l'auscultation pussent faire présumer une affection, même légère, des plèvres ou du poumon. « Un médecin, dit Tissot, doit être bien convaincu que le siége d'un grand nombre de symptômes maladifs, qui attaquent les parties les plus éloignées, peut être dans l'estomac et dans les premières voies. »

La fièvre putride se complique quelquefois d'un phlegmon dans le tissu cellulaire sous-péritonéal de la fosse iliaque droite, en grand rapport de voisinage avec le cœcum et les dernières anses de l'iléon. Cette inflammation peut survivre à la fièvre et fait périr dans le marasme ; le pus s'infiltre dans le bassin. D'autres fois, ce fluide se porte en dehors vers l'aine et dans les interstices des aponévroses dont les replis forment l'anneau et l'arcade crurale, ou descend jusqu'au petit trochanter, provoque plusieurs abcès qui s'ouvrent ou qu'il faut ouvrir ; et le dessèchement du sac puogène s'opère ensuite peu-à-peu.

Cette tumeur se résout souvent en même temps que la fièvre ; les sangsues et les cataplasmes y concourent. Dans le mois de Juillet 1829, un sergent parcourut les deux premiers septénaires d'une fièvre adynamique grave, accompagnée d'une tuméfaction iliaque, aussi dure que le phlegmon le plus enflammé, laquelle céda néanmoins aux anti-phlogistiques, mais en dernier lieu et après la phlegmasie de l'intestin.

En Août 1847, appelé en consulation auprès d'un jeune bachelier qui portait une dureté étendue et douloureuse dans la fosse iliaque droite, je conseillai de l'attaquer hardiment par des

applications successives de sangsues, douze à quinze chaque fois. Cela fut fait malgré la fuliginosité des dents, la sécheresse de la langue, la somnolence, et quoiqu'on fût au quinzième jour de la fièvre. En une semaine, la résolution de cet engorgement fut terminée, puis les symptômes de putridité disparurent.

La péritonite se montre aussi quelquefois dans les fièvres intestinales, soit avec perforation de l'intestin et forme sur-aiguë, soit sans perforation de l'intestin et plus spécialement alors quand la fièvre se transforme en fièvre hectique.

Terminons ici ce qui se rapporte aux complications de la fièvre putride, un plus grand nombre de faits à cet égard ne pouvant être d'aucune utilité.

Si les malades succombent de bonne heure, on trouve dans les entrailles des injections étendues, plus ou moins foncées, et de diverses formes, avec gonflement de la muqueuse et de son tissu cellulaire sous jacent. S'ils périssent du septième au onzième jour, plaques ou élevures rouges, saillantes, avec un petit bourbillon près de sortir de leur centre et un degré assez marqué de ramollissement. Quelques jours de plus, et ces élevures tout-à-fait ramollies sont prises d'une érosion qui en détruit le tissu et qui les convertit en des ulcères dont les bords, rugueux et irrégulièrement découpés, sont taillés tantôt en biseau, tantôt à pic. La membrane épaissie forme un gros bourrelet à la circonférence de l'ulcère; *ce bourrelet est dense*, *rouge*, *livide et quelquefois seulement d'un gris légèrement rosé*. Plus tard enfin, surtout vers les dernières anses de l'intestin grèle, ces ulcères très-agrandis ne forment plus qu'un vaste foyer tout désorganisé, dont le fond est mince, peu solide et qui a quelquefois plusieurs pouces d'étendue. M. Gendrin en a vu quelques-uns de quatre pouces.

Ces altérations partielles si profondes et si nombreuses des parois intestinales, comment se fait leur guérison et en a-t-on

beaucoup d'exemples? Demandes importantes pour la solution desquelles j'ai pu réunir quelques observations, les malades ayant été emportés dans leur convalescence par un accident.

Fièvres putrides; mort des malades pendant la cicatrisation des ulcères intestinaux. — Un soldat, du dix-neuvième régiment, entré à l'hôpital, le deux Septembre 1826, convalescent d'une fièvre putride, mourut le vingt-neuf du même mois, dans la nuit, à la suite d'une chûte sur la tête et en moins de deux minutes. Il y avait, en regard de l'apophyse crista-galli, une déchirure longitudinale de la dure-mère, de six centimètres de longueur, hernie du cerveau et beaucoup de sang coagulé à la base du crâne. L'abdomen présentait d'anciennes ulcérations à la fin de l'iléon en grande partie cicatrisées. Ces cicatrices étaient proéminentes, fermes, d'un blanc mat, enduites d'un mucus grisâtre; la valvule iléo-cœcale, quinze centimètres d'intestin au-dessus et l'intérieur du cœcum étaient rétrécis et par conséquent plus épais que de coutume, mais sans rougeur. Meckel avait fait remarquer qu'une des suites les plus ordinaires de la phlogose des muqueuses, surtout quand elle a duré longtemps, est l'épaississement de la membrane, lequel persiste après la guérison, jusqu'à ce que l'absorption ait détruit cette espèce d'hypersarcose.

Un soldat, de vingt-quatre ans, du quarantième régiment, arrive à l'hôpital, le vingt-deux Juillet 1827, avec des vomituritions; langue sèche et traversée dans sa longueur par une bande brune, œil battu, figure souffrante, peau jaune, chaude, âpre au toucher, ventre rénitent, douloureux dans la région sus-ombilicale et le flanc droit; il y a une petite diarrhée bilieuse et fétide: saignées générales et capillaires, tempérans, applications émollientes. La fièvre réagit peu sur l'encéphale, on n'observe qu'une faible disposition à l'assoupissement; circonstance propice qui se rattache communément à un

traitement aussi simple, bien différent en cela des échauffans qui portent toujours à la tête. Au dix-huitième jour, la langue s'humecte, l'abdomen se détend, les urines et les matières fécales ne s'échappent plus à l'insçu de la volonté; soupe, œuf, fruit cuit. Les trois jours d'après, le regard devient vif, la peau fraîche et souple, les mouvemens sont faciles. A dix heures du soir, après cinquante minutes d'angoisses épigastriques, de sueur froide et de délire, le malade meurt inopinément.

L'estomac et les intestins étaient remplis de raisins entiers ou mâchés à demi. On les avait portés furtivement à ce jeune homme qui les avait mangés de même. Il y avait une teinte rosée et des pointillemens rouges sur la muqueuse gastrique, des arborisations dans celle du duodénum et du jéjunum. L'iléon pâle offrait par intervalles des épaississemens de la muqueuse, très-blancs et arrondis, anciens ulcères cicatrisés, et six pouces environ au-dessus de la valvule cœcale, un large épaississement de même aspect et de même nature qui occupait la totalité de sa surface. En conséquence, rétrécissement de l'intestin, suite d'une cicatrice générale, cicatrice si évidente que, dans son étendue, il se trouvait trois points arrondis, creux, sur lesquels la cicatrisation n'était pas encore terminée. La phlegmasie n'avait pas dépassé la valvule. Il en est très-probablement de ces cicatrices des vastes ulcérations abdominales comme de celles des ulcères de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané, à en juger du moins par l'analogie et par l'apparence primitive de ces cicatrices. Volumineuses, dans leurs commencemens, par l'effet de la turgescence sanguine et vitale à l'aide de laquelle se ferment toutes les plaies avec perte de substance, par l'effet de la forte traction des chairs environnantes vers le point en travail de cicatrisation, elles se mettent par la suite, de niveau avec la partie restée intacte.

On peut ici concevoir que dans les cas extrêmes où la tur-

gescence indispensable à la détersion des ulcères, au développement des bourgeons charnus et à la formation de la cicatrice, ne saurait avoir lieu, faute d'activité vitale, les toniques ont parfois réussi, en excitant localement cette turgescence salutaire! Ce ne sont pas là de pures hypothèses; ce qui arrive dans les phlegmasies cutanées que les excitans modifient avec avantage, semble le prouver. Telle était sans doute, dans certaines occurrences, la raison des cures que faisaient nos prédécesseurs, et de celles que nous obtenons par l'usage momentané des toniques dans des fièvres où, après avoir été formellement contr'indiqués, ils avaient ensuite cessé de l'être. Tout dépend du moment, des circonstances et de l'habileté du praticien.

Suivant M. Hewett, la guérison des ulcérations folliculaires des intestins ne semble pas s'effectuer, comme dans les ulcérations extérieures, par la production de bourgeons charnus, mais bien par le dépôt d'une lymphe organisable, comme lorsque les ulcères de la cornée se cicatrisent. La nature charnue et vasculo-cellulaire des intestins, ainsi que leurs autres différences d'organisation d'avec la cornée, annullent cette supposition. J'ai vu d'ailleurs des granulations nombreuses et saillantes servir de point d'appui à un travail de cicatrisation, commencé lorsque la mort avait surpris le malade.

Les ulcères de l'intestin se cicatrisent souvent avec lenteur, on ne s'en étonnera pas si l'on réfléchit à leur nombre, leur étendue et leur profondeur. La maladie et la convalescence sont de longue durée; mais un pareil travail, pour se faire sur la peau, exigerait autant de temps. Pourquoi tant de différence entre la durée de la guérison de la fièvre bilieuse et de la fièvre putride, se demande M. Bouillaud? C'est que l'une n'entraine point la désorganisation ulcéreuse de la membrane digestive, tandis que l'autre la suppose constamment avec suppuration ou même gangrène. Cette question, au reste, équivaut à celle-ci : Pour-

quoi la variole confluente est-elle de moins prompte terminaison que la discrète ?

Cet auteur rapporte un exemple remarquable de cette cicatrisation d'anciens ulcères intestinaux qui, dans le temps, avaient été accompagnés de symptômes de putridité : « Leurs bords étaient à peine plus élevés que le fond avec lequel ils se continuaient, et l'on vit manifestement des vaisseaux se prolonger de la membrane muqueuse dans le tissu de la cicatrice elle-même. » MM. Récamier, Dommanget, Forget et Louis ont fait de semblables observations. Les cicatrices que ce dernier a rencontrées étaient surtout près du cœcum : « Le travail réparateur plus ou moins avancé n'existait que dans le voisinage du cœcum : de manière que la nature suivait toujours la même marche, soit dans la production, soit dans la réparation du désordre. » Arétée avait au reste reconnu cette cicatrisation de l'intestin ulcéré, dans les fièvres putrides. La tunique extérieure, selon lui, demeurait seule intacte, devenait ensuite charnue et se cicatrisait solidement : *et carnosa efficitur et cicatrice solidatur : sanescunt que homines et noxa soluti vivunt.*

Un conscrit, de vingt-un ans, souffrant et peu développé, était, depuis un mois, incorporé dans un régiment, lorsqu'on le transporta à l'hôpital. Ce jeune homme n'avait cessé de s'attrister et avait passé tout ce mois à l'infirmerie de la caserne. Il était pâle, amaigri, avait les yeux éteints, les traits tirés en bas, les dents fuligineuses, la langue sèche, avec des fissures, rétractée au fond de la bouche, la peau chaude et le pouls fréquent. Le cinquième jour de son entrée à l'hôpital, il s'éteignit, ayant toujours eu le ventre ballonné, des selles liquides, jaunes, noirâtres, sanguinolentes, n'ayant jamais quitté le décubitus horizontal, avec toute sa connaissance, quoique dans un grand état de stupeur. Il ne répondait que par monosyllabes et à peine, mais ses réponses étaient justes.

L'iléon présentait des élévations assez denses, déprimées dans leur centre, blanchâtres, couvertes d'une sorte d'humeur plastique, d'une texture assez serrée et complétement organisées, qui, d'abord assez rares, se rapprochaient ensuite et finissaient par se toucher, trois pouces environ au-dessus du cœcum. En cet endroit, à coup sûr, il y avait eu un immense ulcère, composé de la réunion de plusieurs ulcères moins considérables: car toute cette portion d'intestin était épaissie, d'un blanc grisâtre, enduite d'un mucus glutineux, et formée de beaucoup d'élevures, encore déprimées dans le milieu, mais unies par leurs bords. Cette dépression indiquait que là était le siége primitif de la phlegmasie, le foyer dans lequel s'était effectuée la fonte des follicules et une perte de substance plus ou moins grande. La cicatrice s'étendait manifestement de ces bords un peu plus élevés à ces divers centres et était terminée sur tous ces points. Il y avait des glandes mésentériques encore assez enflées et qui correspondaient à ces anciennes ulcérations.

Le colon ascendant était plein de granulations rougeâtres et ulcérées qui se continuaient sur les autres colons, mais en diminuant de nombre et en perdant de leur intensité.

Le cerveau était dur et sablé de gouttelettes sanguines, la pie-mère injectée, la toile et les plexus choroïdiens étaient tuméfiés et tout rouges; il y avait sur les deux hémisphères comme une enveloppe de sang concret, d'une à deux lignes d'épaisseur, qui, près des fosses coronales, n'était point aussi saillante. Nous en étions donc au période sur-aigu de la congestion; et pourtant ce malade n'avait point déraisonné, sa stupeur n'avait pas été non plus assez forte pour empêcher toute manifestation d'intelligence. On a déjà vu et on retrouvera encore l'analogue de ce fait.

Cette lésion des intestins, quoique intense, n'avait pas tout d'abord réduit le malade à s'aliter et avait guéri en partie, sans

que les symptômes eussent donné la mesure de sa gravité et sous la seule influence des boissons douces et d'un régime tenu. Ce qui dût ensuite contribuer à la cicatrisation, ce fût la phlegmasie qui s'emparant du colon, déplaça le mouvement fluxionnaire, et qui, frappant un corps débilité par la nostalgie, épuisé par la fièvre et la diète, fut mortelle.

Ce cas est un de ceux qui se seraient accommodé du quinquina. Absorbé dans de premières voies qui n'étaient plus phlogosées, ce médicament aurait soutenu les forces, échauffé et modifié la masse sanguine, et en outre contrarié la double fluxion sur l'encéphale et sur les colons.

J'ai trouvé une autre fois des cicatrices dans l'intestin grêle et des traces d'une inflammation récente dans les gros intestins.

Un soldat meurt à l'hôpital d'une pneumonie obscure et d'une fièvre adynamique. L'iléon, dans ses dernières anses, était parsemé de cicatrices arrondies, fermes et encore saillantes ; les colons et le rectum étaient soulevés par de nombreux abcès, situés dans le tissu sous-muqueux, entre les tuniques musculeuse et veloutée. Haller avait rencontré de semblables abcès, au nombre de dix, dans l'estomac et près du pylore.

En résumé, l'influence des idées systématiques n'est nulle part aussi marquée que dans le traitement des fièvres putrides : ainsi l'usage des bézoards, au moyen âge fut remplacé par l'abus des purgatifs pour éliminer les humeurs peccantes ; celui-ci par l'abus des toniques pour ranimer les forces vitales et prévenir la décomposition. Puis on a exagéré l'emploi et la puissance des émissions sanguines ; et aujourd'hui ce sont encore d'autres hypothèses, au mépris de cet anathème du grand Stoll. *Displicet illa opinionum vertigo qua ars laborat, ubi hypothesis hypothesin trudit.*

Aucune fièvre cependant ne mérite d'être traitée avec plus

de circonspection, à cause de sa fréquence, de ses dangers et des suites désastreuses d'un mauvais traitement.

Il faut penser sans cesse à distinguer les phénomènes de réaction de ceux que la fievre produit directement, les effets subséquents de la résorbtion ichoreuse, de l'action primitivement inflammatoire. Il importe, tout en diminuant par la saignée l'effervescence sanguine et la phlogose intestinale, de ne pas trop affaiblir un corps déjà déprimé par une sorte d'intoxication, et de prévoir ce que la durée de la fièvre nécessitera de forces à conserver.

Il importe non moins, tout en corrigeant la turgescence bilieuse et putride par des évacuans, en calmant les angoisses précordiales par des anti-spasmodiques, en ranimant par les toniques des forces qui font défaut, il importe de ne pas aviver ou entretenir les phlogoses ulcéreuses de l'intestin.

La simple application des vésicatoires et des sinapismes n'est pas elle-même exempte de danger, ils peuvent nuire tout autant que secourir; le praticien doit juger.

La fièvre putride demande donc des remèdes simples et peu nombreux. En bien des cas, elle se trouve ou devient du ressort de la médecine expectante, des méthodes malactiques, humectantes. Ce qui n'implique pas qu'il ne faille beaucoup d'élévation dans le sens pratique pour la traiter de la sorte, avec habileté. « Un grand avantage qui résulte de nos principes, disait Chirac, c'est que nous serons débarrassés de ces remèdes mal conçus, mal assortis, injustement vantés, aveuglément adoptés, dont les livres sont pleins. Je l'inculque ici avec le droit que donne une grande pratique. »



CHAPITRE QUATRIÈME.

DE LA FIÈVRE MALIGNE.

PHRÉNÉSIE, TYPHUS, FIÈVRE ATAXIQUE, FIÈVRE NERVEUSE, FIÈVRE CÉRÉBRALE.

Les causes génératives de la fièvre maligne, troublent le cerveau, dérangent le système nerveux, et réagissent sur les solides et sur la masse humorale. Ces causes sont les veilles, les longs chagrins, l'excès de l'étude ou des plaisirs, les privations, les alimens âcres, les salaisons, les boissons fermentées, puis les émanations putrides ou dysentériques, les miasmes paludéens, quelquefois certaines conditions d'atmosphère. L'impression première de ces agens morbifiques se passe sourdement sur les entrailles pour de là se réfléchir avec violence sur l'encéphale, ou frappe cet organe, directement et avec brutalité. Selon Hippocrate, les phrénésies naissent la plupart de débauches, *ex comessationibus*, *liberaliore potu ac venere*. Vallesius, son commentateur, va plus loin ; car il dit : *Vix est ullum morbi genus quod non possit venus nimia facere.*

La fièvre maligne se déclare aussi sous des causes instantanées qui ne brisent, ni n'usent à l'avance les ressorts de la vie ; ces causes sont la colère, l'insolation, les coups sur la tête, la suppression d'une sueur ou d'un exanthême. Les enfans se trou-

vent particulièrement exposés à ce dernier accident, qui suscite une fièvre que la délicatesse de leur cerveau et la vivacité des sensations rend funeste.

Ainsi donc, certaines fièvres malignes atteignent des sujets débilités, tandis que d'autres entraînent surtout par leurs progrès des signes de prostration. La faiblesse et l'appauvrissement des humeurs existant dès le début des premières, à un degré souvent assez avancé, elles se compliquent avec une promptitude quelquefois effrayante, de vibices, de pétéchies, et même de la gangrène de la face, des oreilles, de la verge, des membres, ou des exutoires.

D'après les recherches de Poulletier et de Walter, les congestions du cerveau enlèvent la plus grande partie du genre humain, et les fièvres cérébrales font périr plus de personnes qu'on ne le croit communément. C'est, selon M. Bégin, par l'encéphalite que périssent presque tous les hommes, à la suite des fièvres aiguës.

La fièvre maligne doit être rapprochée du typhus des anciens. Toutefois l'une est ordinairement sporadique, l'autre est en général épidémique. Cela établit entre les deux quelques différences de forme, et même chaque épidémie de typhus a ses caractères spéciaux. La fièvre maligne se développe de préférence, en été, sous l'influence de toutes les causes d'excitation cérébrale; le typhus épidémique dépend plus particulièrement d'une intoxication miasmatique qui règne par elle-même et qu'entretiennent, dans des lieux plus ou moins circonscrits, les malades, déjà frappés. Comme le typhus se manifeste au milieu d'un concours de grandes souffrances physiques et d'anxiétés morales, la lésion encéphalique en devient, n'importe la saison, le phénomène le plus saillant : ce qui fait du typhus l'espèce de fièvre maligne, à laquelle s'associent les complications les plus graves et les plus nombreuses; d'après Galien, *typhodes febris est, quæ cum stupore fit et intensam cum furore mentis habet alienationem.*

En 1661, Thomas Willis observa cette fièvre maligne épidémique, portée à un haut degré et caractérisée par la stupeur, le délire sourd, les rêvasseries nocturnes chez les femmes et les enfans, par des transports de fureur, promptement suivis de la mort, chez les hommes robustes ou à la fleur de l'âge, par des convulsions dans les uns et les autres. Willis trouva sur les cadavres les méninges toutes gorgées de sang, *quasi fere tota cruoris massa in capite aggereretur.* Il y vit encore des suffusions, des plaques sanglantes : *Membranæ sanguine pluribus in locis extravasato suffusæ, colore atro-purpureo insigniebantur; ut minime dubitandum esset quin phlogosis, sive inflammatio illic circumcica excitata, convulsionem adeo atrociter infestantium causa fuerit.* « La fièvre maligne, disait Sylva il y a deux cents ans, dépend toujours de l'embarras, de la disposition inflammatoire, ou si l'on veut, de l'inflammation même du cerveau. Cette cause, toute simple qu'elle paraît, suffit pour expliquer la diversité presque infinie des différens accidens qui ont accoutumé de survenir à cette maladie et qui souvent se ressemblent si peu les uns aux autres. » Aussi Pinel affirmait-il que le siége de la fièvre ataxique se manifestait toujours dans la cavité encéphalique ; et Dan de la Vauterie, que les fièvres ataxiques dépendaient *toujours* d'une affection du cerveau. Meckel prétendait, à son tour, « que dans la plupart des cas de maladies avec ataxie, c'est-à-dire avec symptômes combinés d'excitation et de diminution de l'action encéphalique, où jadis on n'aurait trouvé rien que de régulier dans l'encéphale, on rencontre des ramollissemens plus ou moins étendus de la substance cérébrale. »

Dans les années 1814 et 1815, j'ai ouvert des cadavres de malades atteints de fièvre maligne et traités par les méthodes les plus échauffantes, quoique à la fleur de l'âge et dans des circonstances toutes propices aux congestions inflammatoires. J'ai vu ouvrir, les trois années suivantes, beaucoup de cadavres

d'individus morts encore de cette fièvre et soignés par des médecins plus ou moins favorables aux toniques et aux révulsifs excitans : c'étaient toujours des suffusions purulentes sur les méninges et des infiltrations sanguines dans le cerveau. De 1819 à 1845, j'ai examiné les cadavres de personnes de sexe et d'âge différens, qui ont succombé à la fièvre cérébrale, soit directe, soit compliquée d'ulcérations intestinales ; et toujours encore des injections ou des ramollissemens dans l'encéphale, l'infiltration du tissu sous-arachnoïdien et l'opacité de l'arachnoïde.

De ces lésions, celles de l'arachnoïde et de la pie-mère sont plus communes que celles du cerveau ou, du moins, le paraissent, peut-être parce qu'elles se découvrent avec plus de facilité. Quant à la dure-mère, elle conserve ordinairement sa couleur d'un blanc mat et sa consistance, quelle qu'ait été la violence du délire et l'intensité de la stupeur, quelle que soit la désorganisation subséquente. Seulement, lorsqu'on la détache des os du crâne, il en suinte beaucoup de sang, si le malade a succombé dans le premier stade de la fièvre, tandis qu'il en suinte fort peu, s'il a péri tardivement. Willis, Paw, Rumlerus, Morgagni, Abercrombie et Pratbernon l'ont trouvée quelquefois noire vers la suture sagittale ou très-rouge, ou même épaissie et ulcérée.

Selon Broussais, l'inflammation se développe d'abord dans la pie-mère, d'où elle converge vers la substance grise et la substance blanche et diverge vers l'arachnoïde. Mais comment savoir où a commencé l'inflammation et quelle a été de ces membranes la première envahie, lorsqu'on les trouve toutes les deux altérées? D'après Rudolphi, Chaussier, Ribes et Meckel, les séreuses n'étant pas plus que l'épiderme, susceptibles de s'enflammer, ce serait donc dans la pie-mère que s'organiserait exclusivement la phlegmasie. La sécrétion des fausses membranes qui se forment entre elle et l'arachnoïde, ne prouve-t-elle pas cependant que celle-ci y participe? « La pie-mère, dit Bichat, n'est re-

marquable à la suite des inflammations que par sa rougeur, effet du sang qui y aborde ; l'arachnoïde s'épaissit, devient opaque et d'un blanc plus foncé, se recouvre fréquemment de cette exsudation visqueuse, caractéristique des membranes séreuses en suppuration. » Ces deux modes si différents d'altération se distinguent, lorsqu'on sépare l'arachnoïde de la pie-mère au-dessus des anfractuosités. M. Lallemand prétend que, dans les arachnoïdites qui durent peu de temps, une fausse membrane mince et comme mucilagineuse s'organise entre la dure-mère et l'arachnoïde. Les anatomistes avaient tous et de tout temps regardé ces productions membraniformes comme étant de nature albumineuse, MM. Lassaigne et Laugier prouvent qu'elles sont composées d'une matière fibrineuse, semblable à celle qui se trouve dans le sang.

Dans des sujets morts pendant le premier septénaire d'une fièvre cérébrale, j'ai trouvé l'arachnoïde, d'un rouge vif, unie comme une glace et sans vaisseaux sensibles à l'œil ; ce qui la différenciait de la pie-mère qui n'avait rien d'uniforme dans son injection, et qui était traversée de vaisseaux gonflés de sang. « L'inflammation très-violente de l'arachnoïde, dit M. Gendrin, se caractérise par une véritable rougeur de son tissu, qui devient plus dense et s'infiltre de sang ; — Si la violence est un peu moindre, quoique extrême, il se secrète dans les lames de la pie-mère et sur la surface libre de l'arachnoïde un véritable pus verdâtre ayant les caractères du pus du phlegmon, et ne ressemblant point au fluide mucoso-puriforme, grisâtre, coagulable, de l'inflammation plus modérée. » Delpech m'assurait avoir enlevé avec ce pus une sorte de kyste ou membrane *puogène* développée dans l'intérieur et aux dépens de l'arachnoïde épaissie : c'était d'une habileté de dissection peu croyable.

Dans la fièvre maligne, les altérations du cerveau varient beaucoup : déchiré par le sang qui s'y extravase à la suite d'une

hémorrhagie, ou traversé à l'infini par de petits vaisseaux rendus perméables aux globules rouges, tantôt la substance grise est diffluente, tantôt la médullaire, ou bien l'une et l'autre; souvent les ventricules sont pleins d'une sérosité rougeâtre, parfois on trouve le cervelet ramolli au point, dit Baillie, que sa consistance n'excède guère celle de la crême des petits pots. Fournier a rencontré la substance corticale de cet organe toute abcédée.

Le cerveau enflammé se durcit d'abord; et cela ne doit pas surprendre. Un phlegmon à son début est dur; puis, il mollit et le pus s'y amasse : ce qui explique comment Pinel et Gaudet ont pu avancer sans contradiction, que l'endurcissement du cerveau et sa liquéfaction résultent également de l'inflammation de ce viscère. Cette diversité d'effets signale simplement le degré de l'inflammation, au moment de la mort. « Si l'encéphalite a peu duré, dit Gama, le cerveau se présente plus dense; si elle a dépassé la période d'acuité, il est ramolli et de couleur blafarde. » M. Lallemand seul n'admet pas cet endurcissement. « Dans l'état cadavérique qui correspond aux premières périodes des irritations cérébrales délirantes, dit Broussais, le cerveau doué pendant la vie, d'un excès d'action, s'offre toujours avec un surcroît de consistance et d'injection sanguine. » M. Bouillaud a même trouvé cet organe aussi dur que s'il avait été plongé dans un acide étendu; et il lui paraît étrange de désigner sous le nom de *ramollissement* une maladie qui, dans sa première période, ne *ramollit* point le cerveau.

Le cinq Janvier 1830, une femme abandonnée et de constitution appauvrie, accouche, et trois jours après, à la suite d'un violent chagrin, elle délire. La mort a lieu en soixante-dix heures, dans un état de résolution nerveuse, d'aphonie, de surdité, de stupeur, d'insensibilité. L'œil était fixe et vitré, le pouls petit et fréquent, la peau chaude, la langue sèche et

contractée, l'urine suintant goutte à goutte : injection des méninges et accroissement remarquable de la consistance du cerveau.

Un enfant, de dix ans, frappé sur la tête, habituellement maltraité et chétif, se plaint d'une grande céphalalgie : ses yeux sont troubles, les battemens des carotides et des temporales tumultueux, la figure est inquiète, bientôt le délire survient, puis la stupeur, l'occlusion des panpières et l'émission involontaire des matières fécales. Il meurt de raideur tétanique, marmottant à voix basse, gémissant beaucoup et parfois avec de longs soupirs. Injection et dureté insolite du cerveau ; rougeur de l'arachnoïde.

Le cuir chevelu était en partie détaché du péricrane ; il y avait sur l'apophyse mastoïde droite, un dépôt de sang.

Lorsque la fièvre maligne se prolonge, la nutrition, ainsi que l'a prouvé M. Desmoulins, diminue dans le cerveau, et cet organe perd de sa pesanteur spécifique et de son volume. Gall l'avait déjà reconnu ; selon lui, ce *dépérissement* de l'encéphale commence dans sa région antérieure. Cela est si réel que MM. Guéneau de Mussy, Ferrus et Gendrin ont vu des atrophies limitées à diverses parties cérébrales et l'atrophie de toute la substance grise d'un hémisphère. « De toutes les maladies d'une certaine durée, où le corps maigrit beaucoup, dit M. Magendie, le cerveau éprouve une diminution analogue, et le convalescent qui se soutient à peine et qui rapporte sa faiblesse à la disparition presque complète des muscles de ses jambes, pourrait avec autant de raison, attribuer son affaiblissement moral à la diminution du volume de son cerveau. » Idées beaucoup trop exclusives.

Weinhold affirme qu'on trouve les nerfs d'une mollesse et d'une fluidité extraordinaire dans les malades morts du typhus. J'ai rencontré de pareilles lésions et bien plus frappantes dans l'épidémie de 1839-40.

Les observations qui vont suivre serviront à évaluer la signification et l'importance des principaux symptômes de la fièvre cérébrale, et à prouver encore combien le cerveau et ses membranes sont lésés.

Un apprenti boulanger, de quinze ans, robuste et sanguin, fut apporté à l'hôpital, les yeux fixes, immobiles, hors de leur orbite, très-injectés et vitrés en même temps, la langue gonflée, la bouche entr'ouverte, écumeuse, la figure apoplectique, les membres supérieurs en convulsion, les inférieurs raides, écartés, demi-fléchis, la peau ardente, le pouls dur et fréquent : abolition des sens, de l'intelligence et de la parole, mouvemens automatiques, soubresauts des tendons, respiration stertoreuse, suppression des urines. Ces phénomènes étaient attribués à une indigestion; depuis trois jours, thé et gouttes d'Hoffmann. Je fis saigner ce fiévreux et la glace fut appliquée sur la tête; il s'éteignit le lendemain, dans un état convulsif et de sueurs chaudes; *convulsiones cum sudore sub mortem multæ.* Hipp. Le cerveau, ses sinus, la pie-mère et l'arachnoïde étaient gorgés de sang; sur cette dernière membrane pus concret, abondant surtout dans les anfractuosités, couvrant les lobes des deux hémisphères, s'étendant sur le cervelet et le haut de la moëlle épinière.

Une femme, de quarante-trois ans, mélancolique et maigre, travaillée par des peines domestiques, mal menstruée, fut portée à l'hôpital dans un état de taciturnité, de somnolence, qui alternait avec un délire loquace; yeux brillants, quelquefois fermés et fixes, face vultueuse, spasmes instantanés des lèvres et du menton, battemens précipités des carotides, fièvre continue, urines involontaires, paralysie commençante du côté gauche. Ces symptômes s'aggravèrent, la tête se perdit de plus en plus, et cette femme cessa de vivre, dans la stupeur, dans le marasme nerveux, paralysée aussi des membres droits, ne pouvant avaler une goutte d'eau, ni respirer sans effort. Pie-mère gor-

gée de sang, arachnoïde transformée en un voile épais et sanglant; du côté droit, vers le milieu de l'hémisphère, pus concret entre les anfractuosités et à la surface du cerveau, ramolli jusqu'à la paroi supérieure du ventricule.

Les paralysies partielles, plus tard, la paralysie presque générale n'indiquaient-elles pas ici la suppuration du cerveau; l'œil fixe, les rêvasseries, la carphologie, l'incohérence des idées n'indiquaient-elles pas la suppuration des membranes?

Une fille, de six ans, tombe dans le délire et la somnolence, peu-à-peu, ses yeux deviennent fixes, agités de mouvemens spasmodiques et se portent vers la voûte orbitaire. Pouls petit et fréquent, peau chaude, cri de colère au moindre attouchement, tressaillemens musculaires, figure tirée et très-souffrante, pâle d'habitude et rouge par momens; puis stupeur, opacité des cornées, demi-flexion et raideur des membres, marasme et anémie. Injection de la pie-mère, épanchement séreux dans les fosses occipitales, très-abondant dans les ventricules latéraux et le quatrième ventricule : la paroi postérieure de ceux-là ramollie et en commencement de destruction.

Un enfant, de neuf ans, maigre et débile, délire, se débat contre des visions, se pince le visage et les doigts, pousse ensuite coup sur coup et pendant quelques jours des cris hydrencéphaliques, il s'éteint enfin dans la stupeur et la paralysie : les yeux, d'abord très-sensibles à la lumière, furent plus tard presque toujours convulsés et entraînés vers le haut de l'orbite; la carphologie, le rire sardonique et les soubresaut des tendons avaient marqué le premier septénaire de cette affection.

Sérosité sur les hémisphères, dans les ventricules et les fosses occipitales, arachnoïde peu injectée, mais sans transparence et comme albumineuse.

L'oscillation convulsive des yeux, symptôme caractéristique de l'hydrocéphalie selon Odier, se faisait bien remarquer dans

ces deux dernières observations ; mais que de jeunes sujets présentent ce symptôme et dont pourtant les ventricules ne contiennent pas de sérosité ! Il en est de même des cris hydrencéphaliques ; MM. Abercrombie et Senn n'ont souvent trouvé que des traces d'inflammation du cerveau ou de l'arachnoïde là où ils présumaient un épanchement ventriculaire. Aussi, les auteurs les plus exacts le regardent-ils comme accessoire, et ils assurent avoir toujours rencontré du pus sous l'arachnoïde, ou la paroi des ventricules flasque et presque en bouillie, ou à l'entour de ces cavités, le cerveau sablé de rouge : ils en concluent que l'hydrocéphalie n'est autre par conséquent, qu'une fièvre maligne avec un mode tout particulier de terminaison.

Des gémissemens non interrompus s'observent quelquefois dans la fièvre maligne et sont de mauvais présage, surtout s'ils se joignent à un balancement douloureux et incessant de la tête, à l'oscillation des yeux, aux cris aigus de la colère. Une paysanne, de dix-neuf ans, est portée à l'hôpital, pleine d'angoisses et d'impatience, s'épuisant en gémissemens très-plaintifs, se vidant sans le sentir et n'entendant pas ; d'ailleurs peu de délire et seulement stupeur la nuit. On traite infructueusement cette malade par la saignée, le calomel et l'application de la glace : pus abondant et bien lié entre la dure-mère et l'arachnoïde, pus concret entre celle-ci et la pie-mère, sur toute la surface et même dans les anfractuosités du cerveau : ces concrétions purulentes étaient dures, opaques, épaisses : toile choroïdienne putrilagineuse.

Une autre fille, frappée de fièvre maligne, a la peau ardente, les yeux sensibles, l'incontinence d'urine ; carphologie, colère, inquiétude délirante, soubresauts obscurs mais continuels des tendons. Elle meurt, le neuvième jour, malgré les émissions de sang, les bains, les vésicatoires, les sinapismes, le mercure doux, secouant la tête convulsivement, n'ayant discontinué

de sourds gémissemens, les dents serrées, les yeux oscillants, le corps saisi d'une raideur tétanique. Épanchement séreux dans les fosses occipitales, de matière gélatiniforme dans le ventricule inférieur, six petits abcès dans le lobe antérieur de l'hémisphère gauche. En maintes autres occurrences, j'ai rencontré de semblables désordres dans des fièvres caractérisées par de douloureux gémissemens jusqu'à la mort. Ne pourrait-on pas, en conséquence, regarder ces plaintes vagues, inarticulées et continuelles comme une manifestation de la grande souffrance du cerveau?

Toutes ces remarques symptomatologiques et l'étude des lésions cérébrales servent à éclairer la nature des fièvres malignes. C'est pour ne pas avoir apprécié ces faits à leur valeur, que tant de médecins recouraient à un funeste assemblage de remèdes opposés, jusqu'à ce que, dominés par l'accroissement des symptômes, ils s'en tinssent à l'usage exclusif et plus fatal encore des excitans. Ce que quelques-uns se hâtaient de faire, lassés de concilier des choses si disparates et dans le désir de n'avoir plus en vue qu'une seule et souveraine indication. Lorsqu'au temps de mes études et de mes premières années de pratique, on traitait devant moi par des médicamens incendiaires les fièvres malignes, même commençantes, rien ne me paraissait mériter plus de réprobation que cet abus dont on ne trouve pas de traces dans les grands praticiens de l'antiquité. J'étais toujours frappé de voir les fébricitans recouvrer d'autant moins de force, qu'on les tonifiait davantage, et leur situation empirer, en raison de ces efforts malencontreux. Ainsi je suivais les visites de deux médecins dont l'un consommant beaucoup plus de remèdes excitants, avait moins de succès que l'autre. Il prenait l'alarme aux moindres signes d'ataxie; et le quinquina, le musc les aggravaient bientôt. Son collègue, homme mieux nourri d'Hippocrate, et qui n'avait pas de goût pour une médecine si turbulente, ne

recourait à ces remèdes qu'à la dernière extrémité. Tout le reste de sa pratique était selon cet esprit.

Comme il ne m'a pas toujours été démontré que les toniques eussent produit un bien réel, même dans des cas de guérison, je n'emploie d'ordinaire qu'une méthode adoucissante, encore que la stupeur soit profonde et l'intelligence abolie dès l'invasion de la fièvre. On ne peut, ce me semble, se servir des stimulans que dans des occasions exceptionnelles tenant à la vie particulière du malade, ou mieux dans de grandes et sévères épidémies, ou seulement aux périodes d'extrême et véritable faiblesse, surtout quand les voies intestinales ne sont point compromises.

Pour rendre sensibles les avantages du traitement anti-phlogistique appliqué aux fièvres cérébrales, je ne m'attacherai pas seulement au récit des guérisons qu'on y doit, mais encore à celui des effets pernicieux que produisaient les cures échauffantes, autrefois en crédit. Les fièvres que j'observais étaient quelquefois assez bénignes, et le traitement en altérait la simplicité. J'attribuais ensuite à la marche et au caractère de la maladie ce qu'il fallait rapporter à la nature des remèdes. Hufeland avait signalé cette méprise, lui qui accusait les médecins de créer des fièvres ataxiques par l'emploi inconsidéré des fortifians. A ma visite et devant certains malades frappés de fièvre maligne, des élèves de Montpellier me faisaient observer que leurs professeurs de clinique auraient donné ces remèdes à haute dose et dès le début. Quand ces discours m'ébranlaient, l'essai trompait mon attente. Au reste, la méthode tempérante, renfermée dans des limites en rapport avec la prostration des forces, est adoptée aujourd'hui, même à Montpellier.

Les guérisons procurées par les toniques ont toujours été peu nombreuses, obtenues malgré cette imprudente médication, inexplicables, si on les attribue à celle-ci.

On a cherché à localiser le délire et ses nombreuses variétés ;

selon les uns, il se rapporterait à la seule inflammation de l'arachnoïde, ou à l'inflammation de cette membrane et de la pie-mère; selon d'autres, à l'inflammation de la pulpe extérieure des hémisphères. M. Louis a produit beaucoup d'exemples d'injection vasculaire de la substance corticale, laquelle avait pris une couleur rose sans qu'il y eût du délire. Georget et Mitivié ont trouvé la substance grise ainsi colorée après des accès de délire aigu, ils ont également rencontré la substance blanche injectée en même temps et violacée. Broussais rapporte le délire à la lésion des fibres blanches de l'encéphale, qui constituent le système nerveux particulier de cet appareil. Quant à M. Lallemand, voici ses paroles : « Lorsque l'arachnoïde s'enflamme, les forces vitales du cerveau s'exaltent dans la partie de cet organe qui correspond à la portion de membrane phlogosée; et c'est là ce qui fait délirer. Le délire suit donc nécessairement l'arachnoïdite, qui en est ainsi la cause première et principale, quoique le siége en soit ailleurs. » *In phrenitide*, disait Burserius, *magis exteriora*, *in sphacelismo interiora cerebri*, *et cerebelli occupari probabile est.*

Ces lésions ont été minutieusement étudiées par les médecins modernes. Il est vrai qu'ils s'occupent peu de médecine pratique. Pour moi qui suis absorbé dans mon rôle de *guérisseur*, je n'entrevois pas la grande importance de ces recherches : car ce n'est pas dans de pareils détails qu'on pourra trouver, je pense, de bonnes et salutaires inspirations thérapeutiques.

Le délire est tantôt gai, bruyant ou furieux, accompagné du resserrement de la pupille et de l'exquise sensibilité des yeux, tantôt sourd, le fiévreux ayant l'air hébété, et ne cessant des marmottemens continuels : on n'observe d'autres fois qu'une somnolence profonde, l'insensibilité de la rétine et la fixité du regard. Ces symptômes existent seuls ou se remplacent tour-à-tour et sans ordre : plus souvent encore, ils dégénèrent les uns

dans les autres. Si la stupeur succède au délire, la fièvre fait des progrès; si l'inverse a lieu, c'est qu'elle diminue. Le délire furieux, toujours plus grave que le délire gai, se termine fréquemment par la mort, lorsque le coma suit. Le sommeil comateux, les rêvasseries, la raideur des membres, suivie d'un commencement de paralysie, désignent une extrême compression des hémisphères, occasionée par la violence de l'afflux sanguin, la distension des vaisseaux, la quantité de sérosité épanchée. Dans cet état, il survient quelquefois une grande anxiété, les malades raidissent les bras ou les jettent en avant, repoussent les couvertures, agitent les jambes, crient avec colère, regardent avec effroi; les traits du visage sont contractés. Au reste, ces divers signes, même les plus fâcheux, ne sont pas absolument mortels : bien plus, dans quelques sujets d'une aptitude singulière aux inflammations du cerveau, des symptômes qui dès l'abord inquiétaient peu, s'accroissent insensiblement malgré une application savante de l'art, et se convertissent enfin en accidens cruels. Cette marche lente, mais non interrompue, vers une issue défavorable, ne laisse pas d'incertitude sur le pronostic.

Le délire gai ou furieux, que l'insomnie *précède et annonce* presque toujours, d'après Le Roy, s'accompagne ordinairement de l'exaltation du système sanguin; les mouvemens deviennent brusques, les forces ne paraissent pas abattues, tout commande la saignée. Le délire sourd, *subdelirium*, voisin du coma et de la léthargie, ne réagit point ainsi, sans doute à cause de la diminution de l'influx nerveux sur l'appareil circulatoire et sur les organes locomoteurs; les sens languissent et menacent de s'éteindre, le malade est atterré, il est cloué dans la même position. Sylva a dit que le *délire sourd* où les malades tombent de temps en temps et *l'abattement extrême* où ils sont, et qui n'est point proportionné à l'état apparent du mal, doivent inspirer de la défiance. Aussi

la saignée est-elle urgente et nécessaire. Le sang pénètre à travers les molécules du cerveau et détruit rapidement la cohésion du tissu de cet organe, ce qui ne laisse plus de chances. Que la débilité musculaire, que l'inertie et la petitesse du pouls n'en imposent donc pas. Les forces ne sont qu'enchaînées par l'inflammation excessive d'un des organes les plus indispensables à leur libre développement.

Fièvres malignes, stupeur dès le début ; saignées copieuses, guérison. — Dans le mois de Septembre 1825, une femme de quarante ans, petite, vive et robuste, éprouve des maux de tête et des lassitudes spontanées, et elle est prise, la nuit, d'un délire vague auquel succède un sommeil comateux. Le matin, on la trouve immobile et couchée sur le dos, les sens anéantis, les paupières closes, la respiration stertoreuse, la face jaune, décomposée ; chaleur mordicante de la peau, soubresauts des tendons, pouls petit, fréquent et misérable. Saignée de cinq cents grammes, fomentations sinapisées aux jambes ; la malade ouvre les yeux et rêvasse. Sur le soir, le pouls s'élargit et diminue de vitesse ; seconde saignée, topiques émolliens, tisane d'orge : un peu de sommeil dans la nuit. Le lendemain, artère souple et peau moite ; la sensibilité se réveille, la malade tire sa langue qui est muqueuse. La journée se passe en alternatives de repos et d'un délire tranquille : selles sollicitées par un lavement. Dès le quatrième jour, la malade n'urine plus sans le sentir et se reconnaît. Avec cette vigueur de traitement, tout symptôme grave finit au premier septénaire. Cependant la langue restant saburrale, et le ventre étant indolore, manne, séné et magnésie qui déterminent beaucoup d'évacuations : convalescence longue, mais sans trouble.

Cette fièvre, annoncée par la céphalalgie, commence brusquement par le délire. Ses progrès sont si rapides que, dans la même nuit, le délire se convertit en stupeur, et qu'aussitôt la résolution des forces se manifeste. La saignée diminue cet en-

gorgement cérébral, des applications excitantes aux membres inférieurs, émollientes sur les bras et la tête viennent en aide; aussi les symptômes reparaissent ce qu'ils étaient à l'instant de l'invasion, le délire remplace la stupeur. On tire encore cinq cents grammes de sang, et la tête achève de se débarrasser; il y a, plus tard, du sommeil, puis la malade ne délire plus que par momens, la sensibilité renaît, le jeu des organes et le pouls se rétablissent.

Dans ce cas, sans les saignées, la mort était probable, et, pour les prescrire, il fallait pénétrer à travers des signes de prostration jusqu'à leur véritable cause. Quel autre moyen pouvait atténuer aussi directement la fluxion? Les évacuans, les toniques, les anti-spasmodiques l'auraient aggravée par des stimulations qui se seraient réfléchies douloureusement sur un cerveau, déjà si affecté. Quant aux révulsifs externes, seuls contre une telle maladie, impuissants d'abord, ils auraient ensuite accru l'éréthisme général et activé les mouvemens fluxionnaires. A les employer, ne manquons jamais de désemplir en même temps les vaisseaux sanguins.

Un soldat du dix-neuvième régiment languissait et souffrait d'une grande pesanteur de tête : lorsqu'on le transporta à l'hôpital, le jour lui faisait mal, et il ne pouvait rester levé; car tout de suite son corps tremblait et ses jambes se dérobaient sous lui. La nuit, il rêvassait, sa figure était terne et sans expression, son œil fixe, sa langue humide, muqueuse, mais immobile au fond de la bouche. Il ne la sortait qu'avec peine, après plusieurs essais, seulement lorsqu'on le réveillait de son assoupissement, en l'interpellant à très-haute voix et à plusieurs reprises; il n'urinait pas : respiration lente, râle muqueux, abdomen mou, pouls très-petit, fréquent, avec peu de chaleur à la peau, coucher en supination, les jambes pendantes et écartées. La nuit se passa en un délire sourd, en vains efforts pour se

lever ; le matin, ce fiévreux était encore plus assoupi, ne voyant ni n'entendant, il avait les yeux demi-fermés, agités de mouvemens spasmodiques, l'air stupide, les lèvres tremblantes, les dents serrées : prostration musculaire encore plus marquée que la veille, urines par regorgement ; saignée de trois cents grammes, cataplasmes saupoudrés de moutarde aux pieds, lavement émollient : le soir, pouls moins obscur ; réitération de la saignée. Le malade rêve et se tourmente la nuit ; le matin, il dort encore éveillé, il ne comprend rien ; toutefois sa langue est moins rétractée, sa figure moins terreuse, il n'est point étendu à plat sur le dos, il urine non sciemment mais d'un seul jet, le pouls ne faiblit pas davantage ; trente sangsues aux gras de jambes, les piqûres saignent beaucoup. Sixième jour, coloration de la face, yeux plus animés ; le malade entend et cherche à comprendre, il sort plus facilement de sa léthargie ; il se remue en divers sens, il ne serre ni ne fait plus claquer les dents, il ne profère plus de marmottemens sourds ; lavemens, boissons rafraîchissantes, nitrées, cataplasmes émollients sur les membres. Jusqu'au onzième jour, pas d'autre changement appréciable, ce qui me fait appliquer huit ventouses scarifiées entre les omoplates et à la nuque ; et le soir, des vésicatoires aux jambes. Douzième jour, les soubresauts des tendons apetissent et s'éloignent, le malade, qui se reconnaît, ne chasse plus aux mouches, il ne veut pas uriner ni lâcher sous lui ; puis il s'avance nettement vers la convalescence, qui commença le vingtième jour.

Une couturière, âgée de douze ans, d'une forte santé, avait eu une fièvre exanthématique de peu d'importance et de peu de durée. Il lui survint ensuite une céphalalgie opiniâtre qui, plus tard, dégénéra en une grande faiblesse des jambes et en propension au sommeil, durant lequel elle rêvait et tressaillait. On la porta à l'hôpital ayant le coma, la face décomposée, les

yeux voilés, les pupilles larges, le pouls obscur : soubresauts, spasmes convulsifs, rétraction de la langue, chaleur sèche de la peau, perte des sens et de l'intelligence, affaiblissement notable de la sensibilité, mouvemens automatiques, urines involontaires. Une première saignée fut suivie d'un peu d'élévation dans le pouls et de moiteur à la peau : les yeux se r'ouvrirent, la somnolence diminua ; seconde saignée, sur le soir, et dès le quatrième jour, la stupeur, le délire sourd et les déjections inaperçues déclinèrent. *Medici officium*, dit Phrygius, un des commentateurs des Épidémies, *est in curationibus morborum*, *non tantum perpendere morbum*, *et symptomata*, sed etiam eorum magnitudinem, *ut sciat an ad maxima præsidia sit deveniendum*, *nimirum ad venæ sectionem*, *iteratamque*, *ut quam primum si fieri posset morbi vis infringeretur.* Selon Chirac, l'évacuation qu'on fait par la saignée devant être proportionnelle à la grandeur de l'engagement des vaisseaux, elle devra être d'autant plus grande que l'engagement sera plus grand et qu'il sera plus marqué par la faiblesse et l'altération des fonctions des viscères les plus intéressés ; elle devra même être précipitée et réitérée plusieurs fois dans l'espace de douze ou de vingt-quatre heures ; en un mot aussi souvent que la pléthore réelle ou apparente des vaisseaux pourra le permettre.

Voilà la hardiesse raisonnée des moyens et le succès ; voici des tâtonnemens, des demi-mesures, une malheureuse pusillanimité ; voici des revers.

Fièvres malignes, *avec stupeur profonde qui détourne de la saignée.* — Un jeune menuisier, rêveur, préoccupé et amoureux sans espoir, revenant de Beaucaire à pied par un temps très-chaud, arrive et se met au lit avec une fièvre ardente : langue jaunâtre, membres brisés, stupeur. Pendant quarante-huit heures, il boit du petit-lait, une tisane douce, et subit, sans mieux s'en trouver, deux applications de sangsues, la première

à l'épigastre, la seconde sur le trajet des jugulaires. La petitesse, l'inégalité et la vitesse du pouls deviennent extrêmes, l'urine est louche et sédimenteuse, la langue très-chargée; ipécacuanha; vomissemens faciles et copieux : le soir, moins de somnolence. Mais dans la nuit, le délire reprend subitement, dure peu, fait place à la stupeur et bientôt à une grande insensibilité. Les yeux sont égarés, les lèvres frémissantes, la parole est confuse. Le onzième jour, évacuations alvines involontaires, carphologie, fixité du regard, rire sardonique, pouls misérable, irrégulier; puis, avant de mourir, au milieu d'une sueur épaisse, ce malade recouvre quelque connaissance et se prend à rire fort. L'avant-veille, j'essayai le musc et le quinquina; j'avais appliqué des sinapismes et des vésicatoires aux jambes.

Sérosité sur les hémisphères, dans les ventricules et les fosses occipitales.

La saignée me sembla contr'indiquée par l'état du pouls, de la langue, des forces musculaires : néanmoins, j'en aurais fait usage, si la stupeur n'avait pas été grande dès l'invasion. Et c'était le symptôme pourtant qui en marquait la nécessité; mais il fallait ne point s'arrêter à ces apparences d'asthénie.

Je fis vomir le malade dans l'espoir incertain d'exciter l'action de la peau, de déranger un mouvement fluxionnaire vicieux, de chasser les saburrhes qui, fatiguant les premières voies, pouvaient réagir sur l'encéphale : ce qui nuisit tôt et évidemment. Quant aux toniques, je ne doutais point de leur inutilité; l'ardeur et la sécheresse de la peau persistant, mieux valait ne pas y recourir. *Cum quis omnia recta ratione facit*, dit Hippocrate, *neque tamen pro ratione succedit, non est ad aliud progrediendum, si manet quod ab initio visum est.*

Dans ce cas, la saignée aurait dû précéder les saignées capillaires, et des boissons doucement laxatives remplacer l'ipécacuanha : car, il vaut mieux affaiblir le malade que de l'a-

bandonner à une inflammation qui désorganise d'aussi nobles viscères. S'il succombe, ce n'est pas qu'il soit exténué ; c'est que l'art ne suffit pas toujours.

D'autres fois encore, je ne recours aux vésicatoires, aux sinapismes, qu'après plusieurs jours de fièvre, au quinquina que plus tard, et après l'emploi inutile des tempérans ; mais sans avoir ouvert la veine. Les malades, soldats du dépôt, périssent, du onzième au quatorzième jour, dans l'assoupissement carotique par lequel avait commencé leur maladie. L'arachnoïde était injectée, épaissie, son feuillet cérébral couvert d'une exsudation lymphatique, la pie-mère gorgée de sang ; les ventricules contenaient beaucoup de sérosité.

Depuis vingt jours, un jeune charretier ne peut dormir et souffre d'une céphalalgie, qui s'accroît, lorsqu'il cause ou qu'on fait du bruit à son entour. On l'apporte à l'hôpital ; il y avait quarante-huit heures qu'il chantait et déraisonnait la nuit, et qu'il restait assoupi dans la journée. Œil fixe, face vultueuse, soubresauts des tendons, pouls vif et petit, peau chaude, langue sèche, altération, sécrétions suspendues : sangsues sous les apophyses mastoïdes, sinapismes aux pieds. A la douleur qu'ils provoquent, le malade sort de sa léthargie, et furieux, les arrache lui même. On l'attache ; il délire, puis il retombe dans le coma. Le lendemain, la face, qui est plus abattue, se couvre de rougeurs instantanées, la langue tremble ; carphologie. Dans ce même dessein de stimuler les mouvemens de la vie, d'appeler les liquides à la peau, loin de la partie affectée, nouveaux sinapismes aux mollets : le malade grince des dents, il gronde et gémit sourdement ; le soir, assoupissement encore plus profond qu'interrompent quelques paroles incohérentes. Par la suite, vésicatoires aux jambes, au-dessus des genoux, frictions avec des teintes alcooliques, stimulans internes ; frissons, fièvre avec redoublemens nocturnes, insensibilité, yeux ternes, conjonc-

tives sanglantes, trismus des mâchoires, sortie des urines goutte à goutte, enfin contraction permanente des membres gauches, déglutition abolie, mort.

Ecchymoses larges et épaississement des méninges ; injection forte de la pulpe cérébrale, plus particulièrement du côté droit, où elle a moins de consistance, surtout au-dessus du ventricule : les cavités de l'encéphale et les fosses occipitales sont remplies de sérosité.

Releverai-je tout ce que devaient produire de funeste ces stimulations topiques si prématurées, tout ce que devaient y ajouter l'usage subséquent des cordiaux et surtout l'omission des saignées dans les premiers temps ? La faiblesse qui accompagne la stupeur dans le principe d'une fièvre maligne, sur un sujet naguères bien portant, peut-elle être réelle et doit-elle détourner des moyens qu'on oppose à la phrénésie aiguë ou aux inflammations soporeuses qui suivent une lésion traumatique ?

Un homme de petite corpulence, âgé de quarante ans, buveur, habitant près d'un marais, fut pris dans l'été de 1822, après plusieurs jours de réaction fébrile, d'un délire furieux auquel succéda un état profond de somnolence et de stupeur, tristes suites de l'administration d'un fort purgatif et du vin. M. Faneau Delacour trouva ce malade avec des vésicatoires aux cuisses et beaucoup de chaleur âcre à la peau. Il fit remplacer les révulsifs par des cataplasmes ; soixante sangsues furent appliquées sur les parties latérales du cou ; le malade reprit connaissance pendant plusieurs heures. Le surlendemain, trente sangsues sur la région épigastrique, compresses imbibées d'oxycrat sur la tête, cataplasmes poivrés et très-chauds aux cuisses. Dès ce moment, toute la connaissance revient, le pouls est raide, dur et fréquent, la face rouge, l'œil injecté, la langue sèche, la soif grande, la région épigastrique douloureuse, la céphalalgie

forte. On prescrit des lavemens émollients, des boissons acidulées, des sangsues à l'anus, et la guérison se complète.

Ce fait, comparé au précédent, montre combien nuisent les révulsifs, qui ne sont pas précédés des émissions sanguines, combien ils deviennent utiles après celles-ci. On n'appliqua que des sangsues, c'est qu'on rencontre de ces cas difficiles où la faiblesse paraît si grande, qu'on n'ose recourir à la phlébotomie; mais alors pourquoi ne pas tirer le sang peu-à-peu et n'en permettre chaque fois que la sortie de cent ou deux cents grammes? On pourrait ainsi en soustraire beaucoup sans affaiblir trop brusquement l'action circulatoire, et entretenir un mouvement révulsif, d'une utilité manifeste. Je l'ai fait avec succès. En 1623, après le siége de Montpellier, parut une fièvre des plus malignes, endémique, avec éruption de parotides, mortelle pour la moitié des personnes qui en étaient atteintes. Rivière ne put guérir un seul de ses malades, au moyen des alexipharmaques, toniques d'alors. Il désira changer de système et essayer la saignée; mais comme les fébricitans avaient le pouls petit, très-fréquent, *ac pene formicantem*, *ut in agone mortis versari viderentur, quæ etiam brevi succedere solebat;* il n'osait. Enfin deux sentences de Celse fixèrent son indécision; et quoique le remède lui parût douteux, il aima mieux l'éprouver sur un petit nombre que d'abandonner tant de malades à une mort certaine. La saignée fut donc ordonnée, *sed ob virium imbecillitatem*, *partitis vicibus*, *bis aut ter eadem die.* Il purgeait le lendemain, avec des évacuans doux et benins, qui n'altéraient point cette méthode anti-phlogistique : les malades qui furent ainsi phlébomotisés guérirent heureusement, et dans la suite de l'endémie, il n'eut plus d'insuccès. Oribase avait donné l'exemple. *Quibus multa evacuatione opus est, vires autem infirmæ sunt, in iis partiri evacuationem præstat, ut cum parum sanguinis detraxerimus, iterum, ac si lubet, tertio eumdem mitta-*

mus. Chirac retrouva le procédé de Rivière, en y joignant comme tribut aux erreurs contemporaines, l'abus de l'émétique. Chirac était un grand homme, au-dessus de son siècle et l'un des restaurateurs de l'art. Ce qu'il a pratiquement fait et écrit à propos de diverses épidémies de fièvres malignes ou typhodes l'emporte, malgré des contradictions, sur le traitement tracé par Pringle et par Brown. Il doit cette supériorité à la connaissance bien acquise des complications les plus importantes de ces fièvres. Tout son but était d'empêcher ces complications; et si nous l'atteignons plus sûrement, c'est que mieux éclairés sur l'action des remèdes, nous les lions, d'une manière plus juste, aux évacuations sanguines.

Dans le siècle dernier, la réitération de petites saignées au plus haut degré des paroxismes et des désordres de l'intelligence fut aussi la pratique de Sarcone et de Burserius, qui les faisait de quatre onces seulement, lorsque la faiblesse ou l'oppression des forces était grande, mais qui les renouvelait à peu de distance, en raison du bon effet.

Ici se présente une question souvent débattue, encore indécise et qui pourtant ne manque pas d'importance; car, ainsi que l'observe Rega, *artis periti est noscere et usu compertum habere quæ secta vena tendentiis ac determinationibus fluidorum immutandis, resolvendo succorum compacturæ, spasmove tollendo in hac vel illa parte sufficiat, singulariterque conveniat.* Quelle est donc la saignée qui convient plus particulièrement à la fièvre maligne? Dans beaucoup de cas, le choix paraît indifférent; du moins nous ne pouvons découvrir que l'ouverture d'une veine guérisse mieux que celle d'une autre; et la cure se rapporte à l'évacuation elle-même et non au mode par lequel elle a eu lieu. Mais, il n'en est pas toujours de même, et dans quelques fièvres opiniâtres ou très-graves dès leur début, il vaut mieux ouvrir les saphènes: la syncope survient plus tôt ou avec plus

de facilité, la face pâlit davantage, le désordre intellectuel se calme plus immédiatement. La saignée aux malléoles réussit quelquefois quand les saignées du bras, du cou ou des tempes échouent; elle a donc plus de vertu. J'ai même pensé que certains malades morts, auraient pu guérir, si l'on n'avait pas insisté sur des saignées autres que celles du pied. Baglivi avait fait la même remarque : dans des fièvres malignes où la saignée du pied était utile, selon lui, celle du bras déterminait tout l'effort de la maladie à se porter impétueusement vers la tête; d'où s'ensuivait le délire et des affections soporeuses. Dans des érysipèles ou des oreillons d'un caractère fâcheux, j'ai vu les yeux s'injecter et le délire succéder à la saignée du bras. Si j'ouvrais une ou deux fois la saphène, ces symptômes s'évanouissaient. N'est-ce pas là une sorte d'explication en même temps que le tableau fidèle de ce que peuvent déterminer les saignées, dans la fièvre cérébrale, selon le lieu où elles sont pratiquées? « Lorsque la fluxion sur un organe est imminente, dit Barthez, qu'elle s'y forme et s'y continue avec activité, — il faut la combattre puissamment par de grandes distractions des forces de la nature, à qui l'on imprime des ensembles de mouvemens (synergies), qui tendent vers des organes éloignés et qui sont perturbateurs des mouvemens qu'affecte la fluxion. » Ainsi, il faut saigner du pied et non du bras, dans les tendances fluxionnaires du sang vers la tête, fendre les saphènes ou même les branches de l'artère pédieuse : Sims, dans les congestions sincèrement inflammatoires, préférait l'ouverture des artères à celle des veines et trouvait que l'évacuation d'une quantité de sang donnée avait de la sorte des effets bien plus promptement salutaires. Mais, lorsque la fluxion cérébrale est parvenue à son état fixe et qu'elle s'y soutient, il convient de préférer la saignée du bras, de l'artère temporale ou l'ouverture de la jugulaire, saignée sur laquelle Tralles a fait un bon livre; viennent ensuite les éva-

cuations sanguines capillaires, le plus rapprochées des parties engorgées, du siége de la fluxion.

Les avantages de la saignée aux parties inférieures, dans les fièvres cérébrales, avaient été très-anciennement reconnus; et elle fut recommandée par Galien qui tirait, par cette voie, deux ou trois livres de sang, en vingt-quatre heures, dans une fièvre pestilentielle maligne, qui dépeuplait l'Asie. Au rapport d'Hérodote, en Égypte, dans le délire des fièvres, on plongeait les jambes du malade dans l'eau chaude et on les scarifiait de manière à tirer une copieuse quantité de sang. Les sangsues à l'anus, les ventouses scarifiées aux jambes, aux cuisses, aux fesses; telles étaient les saignées capillaires que préférait Salius Diversus, lorsqu'il ne piquait pas la veine. Avicenne, Sennert, Fernel, Bellini insistaient sur l'ouverture des saphènes : *sectione saphenæ sanguis a partibus superioribus ad inferiora trahitur; quare valet in capitis passionibus.* Fodéré rapporte que Pierre a Castro dut à cette même saignée la guérison d'une infinité de malades dans une épidémie qui ravageait, en 1629, la ville de Venise et qui excitait des délires affreux et des phrénésies suraiguës. Chirac et Sylva traitaient la fièvre maligne par la saignée du pied. « Le cerveau, disait celui-là, étant la principale partie engagée dans toutes les fièvres malignes, il faudra, en diminuant le volume du sang par la saignée, la pratiquer plutôt à l'égard des vaisseaux dont l'ouverture peut non-seulement en diminuer la quantité, mais en détourner aussi la rapidité du cours qui le portait dans les artères carotides ». Et ailleurs, il se plaint des combats qu'il lui a fallu livrer pour établir la nécessité de la saignée du pied, surtout dans le commencement de toutes les espèces de fièvres malignes, et des murmures dont on l'assourdissait, lorsqu'il la pratiquait brusquement, deux, trois et quatre fois même, dans l'espace de vingt-quatre heures.

Lassonne et avant lui d'autres praticiens ont encore vanté

l'ouverture de la salvatelle comme plus utile que celle des veines du bras ou du cou, dans les fièvres malignes, accompagnées d'une grande faiblesse.

Cet examen rapide de l'efficacité directe de la saignée me conduit aux autres moyens qui en favorisent l'action. Les avan tages en sont incontestés dans la durée presque totale de la maladie, du moins dans ses périodes de début, d'augment et d'état; ils sont de plusieurs sortes et compris sous le nom général d'anti-phlogistiques.

Fièvres cérébrales, symptômes graves : méthode anti-phlogistique : guérison. — En Juillet 1822, un sous-officier, à la suite d'une altercation et d'excès de vin, est pris d'un violent mal de tête. Il passe deux jours triste, assoupi, sans manger, puis délire la nuit. On le transporte à l'hôpital; yeux brillants, face vultueuse, rire sardonique, respiration précipitée, soubresauts des tendons, pouls fréquent, urines rares, rouges et brûlantes. Le malade veut mordre et frapper, il injurie, il grince des dents : on le saigne du bras sans succès, on recommence le soir; et pendant la nuit, cris ou hurlemens continuels. Le lendemain, œil fixe, saillant, hors de l'orbite, bouche tordue et écumeuse, mouvemens convulsifs et raideur des membres, demi-érection de la verge avec ballonnement de l'hypogastre et pissemens involontaires. Je n'accusai de cet accroissement des symptômes que l'insuffisance des émissions sanguines, le choix intempestif des veines du bras : aussi, saignée aux malléoles, pratiquée dans le lit et des deux côtés, le sang coule en nappe, mais abondamment, la figure pâlit; les emportemens de fureur qui avaient redoublé se calment petit-à-petit; de temps à autre, sommeil de quelques heures, simples rêvasseries. Il ne reste au malade qu'une fièvre modérée dont le délivrent quelques sangsues et les délayans.

Dans l'été de 1829, un jeune homme de dix-huit ans, fut tourmenté par des maux de tête, des étourdissemens et des

éruptions boutonneuses à la face, que ne calmèrent pas une saignée, ni les boissons rafraîchissantes, et qui l'empêchaient de travailler. Il s'alita aux premiers jours de Septembre; et bientôt somnolence le jour, rêvasseries la nuit, surdité, tremblement des mains, réponses brèves et brusques, ardeur d'urine, fréquence du pouls, sueurs momentanées, langue d'ailleurs muqueuse et humide, peu de météorisme abdominal : saignées, sangsues; cataplasmes sur les membres, le ventre et la tête, sorte de fomentation générale; petit-lait par litres, solution de gomme, huile d'amandes douces, limonade, eau de veau ou de gramen émulsionnée. Le quatrième jour, ce malade ne peut plus uriner, on lui tire avec une sonde deux verrées d'urine bourbeuse; il se lève dans la nuit lorsqu'on va lui chercher à boire et tombe. Le cinquième jour, il balance automatiquement la tête et commence à gémir; son œil est fixe, son anxiété grande : il s'agite le soir encore davantage, se découvre, se fâche et parle durement. Les jours suivants, ses yeux rougissent, il chasse aux mouches, il se plaint sans interruption, ce qui désole sa famille : il échappe encore à la surveillance de sa garde, se lève et tombe aussitôt pour la seconde fois. Cependant, sous l'action des anti-phlogistiques, vers la fin du second septénaire, la dureté d'oreille diminue, les gémissemens s'éloignent et deviennent plus sourds; mais la langue et les gencives se couvrent d'une exsudation pseudo-membraneuse qui, par la suite, s'exfolie. Tout le temps que le cerveau parut compromis, lavemens trois ou quatre fois le jour, irrigation d'eau fraîche dans l'appartement, obscurité profonde et absence de tout bruit.

Une femme de trente-quatre ans, robuste et sanguine, fut portée à l'hôpital, déjà plongée dans un délire furieux. Son regard était fixe, son œil éclatant, sa face rouge, sa bouche écumeuse et tordue, sa respiration accélérée et bruyante, son pouls dur et fréquent, son ventre météorisé et résonnant, ses extré-

mités étaient froides. Elle voyait des démons autour d'elle, s'épuisait en vociférations injurieuses, voulait se jeter sur ceux qui l'abordaient, se roulait dans ses draps, mordait ses liens, puis de ce délire passait à un sommeil comateux. Quelquefois elle était prise de raideurs tétaniques, se soulevait tout d'une pièce et paraissait suspendue sur son lit. L'ouverture de la temporale, l'application d'un grand nombre de sangsues à l'anus et au cou, plus tard, de la glace sur la tête et des vésicatoires aux jambes, une diète austère, l'absence du jour, l'eau de veau émulsionnée diminuèrent peu-à-peu l'intensité de ces accidens. Vers le quatorzième jour, la détente devint générale, et des déjections alvines que l'art favorisa, furent suivies d'un calme, avant-coureur de la guérison.

Au mois de Janvier 1824, je fus appelé en consultation pour le fils d'un officier des Invalides, âgé de treize ans, vif, studieux, s'agitant, criant, chantant, ne pouvant dormir, ni supporter le jour, et tressaillant de tout le corps : son pouls était petit, inégal, rapide, raide, nonobstant de copieuses évacuations de sang et la diète. Loin de conseiller le musc, le camphre, le quinquina, je recommandai de continuer le petit-lait, l'eau de veau, l'orangeade, les lavemens, de raser la tête et de la couvrir d'un cataplasme. La langue et l'œil étaient secs alors, la peau sans moiteur, l'urine louche et rare, la raison perdue. Petit-à-petit, le sommeil et l'intelligence se rétablirent; *ubi delirium somnus cedat*, dit Hippocrate, *bonum :* sentence exacte; car chaque heure de sommeil diminua le délire.

Un sergent de grenadiers est amené à l'hôpital, l'œil brillant, la bouche écumeuse, les membres raidis avec des soubresauts, le pouls petit et dur. Il injurie les sœurs, les élèves; il veut mordre et frapper tout ce qui l'environne; délire furieux : cataplasmes sur la tête et saignée de cinq cents grammes par la temporale, moyen que Sims, Burserius et Thion de la Chaume

préféraient à tous les autres dans la phrénésie des gens de guerre. Ce malade est, le lendemain, plus tranquille et dans un état de délire vague, de simple somnolence; pédiluve et ouverture de la saphène; la convalescence suit bientôt.

Une femme, âgée de dix-sept ans, mariée à seize, enceinte de huit mois et demi, vive, alerte, colorée, d'un gros appétit, ayant beaucoup engraissé, se plaignait, depuis quelques jours, de mal de tête, d'insomnie, d'engourdissement, de courbature. Après avoir bu du café au lait, elle se met dans un bain chaud, y mange des fruits secs, en sort, la face rouge et baignée de sueur. A quelques pas de là, elle tombe sans connaissance et en convulsions. On cherche à la saigner du bras, on ne le peut, la salvatelle est piquée; soixante grammes de sang coulent en nappe et avec peine. Les convulsions se succèdent rapidement et deviennent effrayantes: à sept heures du soir, consultation. Dix sangsues avaient été appliquées à chaque bras, des vésicatoires aux jambes: un décigramme d'émétique, divisé en trois doses, avait provoqué des selles et quelques vomissemens pénibles. Onze attaques avaient eu lieu depuis onze heures du matin, et deux autres se déclarèrent devant nous, graves et suivies d'un abattement profond. Face livide, yeux fermés, fixes et insensibles quand on les ouvre, bouche couverte d'écume, respiration stertoreuse, contorsions fortes et prolongées de tous les membres, pouls d'une telle vitesse qu'on ne peut en distinguer les vibrations; saignée de la temporale de six cents grammes, par un jet considérable et rapide. La peau qui n'avait pas perdu toute sa sensibilité, se décolore, et la détente commence, puisque l'orifice de la matrice, à peine dilaté avant la saignée, examiné peu de temps après, offre un élargissement marqué. Dans la nuit, fomentations sinapisées sur les jambes, puis accouchement avec le forceps, l'utérus ne se livrant à aucun travail, fœtus bien conformé avec un reste de vie qui s'éteignit.

Le lendemain matin, même stupeur, mais respiration moins stertoreuse, pouls très-fréquent, toutefois à battemens distincts, et seulement trois attaques de convulsions ; décoction de gramen édulcorée, fomentations tièdes et émollientes pour faciliter le cours des lochies. Sur le soir, sangsues au-dessous des oreilles, vésicatoires aux bras ; dans la nuit, du sommeil. Les jours qui suivent, la malade, quand on la pince, prononce quelques paroles d'impatience et reconnaît confusément son mari : mouvement fébrile continu, franc et de bon augure, lochies plus abondantes ; délayans, petits bouillons. Il y a des intervalles de raison, auxquels l'assoupissement succède ; plus tard, la malade n'éprouve plus qu'un très-grand accablement, qu'une forte envie de dormir, le pouls, plus ample, se réduit à cent-quinze pulsations, à moins encore ; les seins gonflent un peu.

Sans l'artériotomie, que serait devenue cette malade et qu'auraient pu des demi-secours, tous les anti-spasmodiques connus, tout l'appareil ordinaire des moyens pharmaceutiques ?

Même après avoir recouvré sa raison, cette femme ne se croyait point accouchée. Une autre personne dont la fièvre maligne avait été sur-aiguë et qu'un traitement semblable sauva, trouvait tout le monde difforme et avec le visage d'une énorme longueur.

Une fille de dix ans, maigre, irritable, est portée à l'hôpital, après avoir eu le pouls vif, la peau chaude, la tête souffrante et engourdie, les voies intestinales dérangées par intervalles. Elle grognait souvent, même la nuit, pendant son sommeil qui était de courte durée ; elle avait fini par ne plus dormir. Sa figure était morne, alongée, son regard voilé, les urines fluaient à son insçu. On lui avait mis d'abord des sangsues derrière les oreilles, plus tard, on avait donné du calomel, et en dernier lieu un julep musqué et vermifuge. Aussi, quand elle arriva, l'œil était fixe et entr'ouvert, il y avait coma avec rêvasseries, et par momens délire loquace, rougeurs fugitives des pommettes,

rétraction de la langue, mouvemens convulsifs des lèvres et des tendons des fléchisseurs, coucher horizontal, peau sèche, pouls petit, dur et fréquent. Je fis tirer beaucoup de sang par les saphènes; la somnolence ne tarda pas à diminuer, l'intelligence à renaître, la moiteur de la peau à s'établir et le cours des urines à se régulariser. Le douzième jour après cette saignée, la malade entrait en convalescence.

On craint beaucoup trop l'ouverture de la veine chez les enfans, ils la supportent bien : je les saigne souvent; Willis disait : *Sanguinis missionem sœpe in parvulis cum fructu expertus sum.* L'empressement que l'on met à appliquer des sangsues sur la tête dans les premiers temps des fièvres malignes aggrave souvent la fluxion cérébrale. Barthez qualifiant cette méthode de *routinière*, remarque que des ophthalmies d'abord faciles à résoudre, deviennent sérieuses ou sont long-temps rebelles, parce qu'au lieu de saigner dans le principe, on applique des sangsues à l'entour de l'œil affecté. J'ai vu des ophthalmies, ainsi mal traitées, ne se résoudre qu'avec lenteur, et laisser la cornée opaque, trouble, couverte de taies. Voici des exemples de fièvre cérébrale où la mort a dépendu en partie de ce faux traitement.

Fièvres malignes, seules saignées capillaires pratiquées exclusivement sur la tête; mort. — Au mois de Mars 1827, un enfant de huit ans gisait dans son lit depuis deux jours, rêvassant et parlant sans raison; assoupi, ayant les sens presque éteints, et l'innervation par conséquent très-affaiblie. Ses yeux étaient fixes et brillants quand on écartait les paupières; rougeurs instantanées sur le front et les pommettes, pouls assez fréquent, urines inaperçues, abdomen un peu météorisé. Je conseillai la saignée de la cheville, des cataplasmes émollients et très-chauds sur les membres inférieurs, des fomentations relâchantes sur le ventre, des lavemens avec une décoction de racines de guimauve, l'exposition de la tête nue à l'air frais. Ces avis ne furent

pas suivis, d'autres prévalurent. *Sangsues derrière les oreilles;* la stupeur devient plus profonde, mouvemens convulsifs des lèvres, dilatation des pupilles, injection de la conjonctive gauche : *réapplication des sangsues*, le lendemain; sommeil apoplectique qui se termine par la mort, malgré des vésicatoires et autres stimulans.

Voici l'exposition sommaire d'un autre fait tiré de la *Revue Médicale :* état incomplet d'assoupissement, peau chaude, pouls large et très-peu fréquent : *vingt sangsues derrière les oreilles.* Le lendemain, yeux tantôt fermés, tantôt ouverts, sons inarticulés et coma : *vingt autres sangsues derrière les oreilles.* Troisième jour, délire, agitation, tremblemens spasmodiques, coma et insensibilité qui ne cessent de s'accroître; le sixième jour, mort. M. Martinet a rapporté l'histoire d'une fièvre maligne traitée par de nombreuses applications de sangsues sur la tête, sauf une saignée de quatre palettes qui fut intercalée entre ces applications. Le douzième jour, la malade, âgée de vingt-trois ans et robuste, succomba. Toutes les parties centrales du cerveau étaient ramollies, et l'arachnoïde de la base était opaque, épaissie, granuleuse.

On ne manque pas d'autres faits qui déposent contre cette habitude de commencer le traitement des fièvres cérébrales par des saignées locales. Et les dangers de cette méthode s'accroissent de ce que, les sangsues étant appliquées à plusieurs reprises, le dégorgement qu'elles pourraient opérer, se partage en divers temps et se trouve insuffisant. Il ne reste de ces tentatives qu'un mouvement d'attraction du sang aux parties supérieures. La quatre-vingt-treizième observation de la *Clinique* de M. Andral et des observations analogues ne permettent point d'en douter. Pourquoi ne pas appliquer les sangsues ou les scarifications aux mollets et aux cuisses, lorsqu'on n'ose recourir à la saignée, soit que la faiblesse paraisse grande dès le début de

la maladie, soit qu'on attribue celle-ci à des influences très-énervantes ?

Les exanthêmes fébriles se compliquent souvent d'une encéphalite qui en absorbe bientôt les symptômes et qui, seule, doit commander le traitement. Ce sont alors de vraies fièvres cérébrales. Dans des cas si graves, les saignées capillaires très-rapprochées de la partie malade ont encore peu de succès, tandis que l'ouverture de la veine est moins inefficace. En 1823, j'observai ce fait sur nombre d'enfans, atteints de la scarlatine ou de la rougeole, qui périssaient par l'embarras du cerveau ; après quelques jours de fièvre, ils étaient pris de carphologie, de grincemens de dents, de trismus des mâchoires, de convulsions de la face ; puis ils s'assoupissaient bavaient et râlaient. A l'ouverture des corps, exsudations pseudo-membraneuses sous-arachnoïdiennes, sérosité sanguinolente dans les ventricules ou les fosses occipitales, fermeté ou ramollissement des hémisphères selon les périodes de l'affection.

Fièvres éruptives qui dégénèrent en fièvres malignes : sangsues à la tête, ventouses à la nuque ; mort. — La fille d'un aubergiste, âgée de onze ans, vive et studieuse, est atteinte d'une fièvre scarlatine. La peau brûle, le pouls bat avec violence, la langue devient aphteuse ; puis, le sixième jour, dans la nuit, suppression des urines et délire loquace ; sangsues derrière les oreilles : la journée se passe mal ; paroles incohérentes et précipitées, gémissemens non interrompus, yeux brillants, secs et égarés ; le soir, réitération des sangsues, vésicatoires. La malade crie et s'agite encore plus, plaques livides et instantanées sur le visage, coma profond, pupilles élargies, œil immobile, déjection involontaire ; encore des sangsues aux tempes, ventouses à la nuque, fomentations sinapisées sur les jambes ; carphologie, rétraction de la langue, intumescence de la face ; mort.

Le fils d'un grammairien, à peine âgé de dix ans et fort avancé

dans les langues anciennes, prend la rougeole : bientôt il délire ; pouls à cent cinquante pulsations ; chaleur ardente de la peau, soif importune, face plaquée de pourpre, urines rares, briquetées. Au troisième jour, nuit d'angoisse, de cris de colère, de mouvemens désordonnés, d'un surcroît de délire : cela dure tout le lendemain, malgré de nombreuses sangsues à la nuque et au cou. Le soir, affection soporeuse avec énervation des sens; sangsues aux tempes, hémorrhagie considérable ; et cependant le cinquième jour, insensibilité, yeux fixes et chassieux, bouche convulsive, écumeuse, langue épaisse, poussée au-delà des arcades dentaires, sons plaintifs, inarticulés ; symptômes qui devancent une fin misérable.

A cette époque, une petite fille, alerte et de belle santé, fut frappée de la même fièvre éruptive. Le cinquième jour, sans diminution de la vitesse du pouls, de l'ardeur et de la teinte sombre de la peau ; soubresauts des tendons, somnolence, rêvasseries, puis délire auquel ne furent peut-être pas étrangères des sangsues que l'on mit derrière les oreilles. On revient à ces saignées locales, et la malade meurt dans le coma et les spasmes tétaniques. Cerveau sablé de points rouges, sinus et vaisseaux de la pie-mère gorgés de sang, arachnoïde sans diaphanéité.

Quand les fièvres éruptives se convertissent en fièvres cérébrales, c'est d'ordinaire après plusieurs jours de diète, après l'emploi des émissions de sang ; voilà ce qui intimide les praticiens : ces jeunes sujets leur semblent déjà très-affaiblis ; et sous cette fausse idée ces mêmes praticiens recourent quelquefois aux stimulans. Pour réussir pourtant il s'agit tout simplement de tirer du sang avec plus de hardiesse et par la veine, ou bien à distance du cerveau.

Puissance de la saignée révulsive dans les fièvres cérébrales consécutives à un exanthème aigu. — Un paysan, reçu à l'hôpital le sept Février 1824, y était atteint de la rougeole, lors-

qu'au cinquième jour, s'étant refroidi dans la nuit, il fut pris subitement de délire, refusa de boire et n'avala qu'avec difficulté. La pupille se resserra, l'œil devint fixe, les paupières se fermèrent. Je fis pratiquer une saignée du pied, puis appliquer des sangsues aux mollets; le pouls, qui s'était fait raide et fréquent, s'assouplit et se ralentit, le ventre s'ouvrit, les urines fluèrent, l'œil s'humecta et se couvrit d'un peu de chassie, l'intelligence reparut petit-à-petit, et les traits du visage s'adoucirent.

Un manœuvre, de quatorze ans, atteint de la variole, fut pris, le huitième jour, d'un transport au cerveau : œil hagard, délire, cris et gémissemens, soubresauts des tendons, carphologie, pissemens de sang. Quinze sangsues et cataplasmes bien chauds aux malléoles, ventouses scarifiées au-dessus des genoux. Ces spasmes et le dérangement de l'intellect s'évanouirent vers le quatorzième jour, et le dessèchement des boutons eut lieu comme si le cours de l'exanthême n'avait pas été traversé.

Une fille, âgée de cinq ans, forte, grasse, non vaccinée, entrée à l'hôpital, le vingt-huit Juin 1827 et au troisième jour d'une éruption variolique, ne cessa d'être dans un état violent de délire, de cris, d'anxiété, de colère. Elle se jetait en travers du lit, nue, la tête pendante, les bras en convulsion, par mouvemens brusques et si inattendus, qu'on fut obligé de l'attacher. Cette agitation alternait parfois avec de la somnolence. Le pouls était très-fréquent, la peau chaude, la figure comme couverte d'une seule plaque rouge, inégale et plus ou moins soulevée; saignée du pied : elle diminue la chaleur, le délire, et procure trois heures de bon sommeil. Le lendemain, six sangsues à chaque malléole, cataplasmes subséquents qui entretiennent l'hémorrhagie et produisent à leur manière une sorte de douce révulsion. L'effervescence du sang, la chaleur de la peau et le désordre des mouvemens s'affaiblissent, les plaques rouges de la face se

changent en pustules distinctes, quoique rapprochées, le cerveau se calme à son tour et la fièvre se modère.

L'ouverture des cadavres avait appris à Sylva que le cerveau s'affectait souvent dans la petite-vérole, que les symptômes de la fièvre maligne paraissaient alors et indiquaient la saignée du pied.

La fille d'un rentier, âgée de sept ans, non vaccinée, délicate, vive, nerveuse, est atteinte au milieu de l'été, d'une variole confluente. Depuis la période d'incubation, cette enfant n'avait pas dormi un quart d'heure; agitée toute la nuit, elle se pinçait les bras, chassait aux mouches, s'impatientait, se tourmentait et se roulait en tous sens dans son lit. Œil ardent, immobile parfois avec l'iris très-contracté, comme un point noir, délire bruyant, puis mussitation, délire sourd; la figure n'était qu'une plaque écarlate, uniforme dans sa couleur et dans son gonflement; pas de moiteur à la peau, ni de sécrétion d'urine, pouls rapide. Huit sangsues à chaque cheville; les piqûres fluèrent tellement et si long-temps que d'autres sangsues qui devaient s'appliquer au-dessus des genoux ne le furent pas. Les symptômes s'adoucirent presque immédiatement après cette hémorrhagie, la malade dormit pendant qu'elle avait lieu et se réveilla plus tranquille; ce changement propice s'accrut et persista pendant toute la durée de la variole.

Ces faits et les principe qui en dérivent condamnent le conseil donné par M. Serres d'appliquer au préalable vingt sangsues sur le cou, pour parer aux congestions cérébrales occasionées par le gonflement de la face, gonflement que la méthode ectroptique n'empêche pas toujours. Ces faits condamnent aussi la pratique de Gama, qui appliquait des sangsues le long de la suture sagittale, pour dégorger plus directement le cerveau, en agissant sur le sinus longitudinal supérieur. Prétention au reste bien hypothétique!

Les sangsues à la tête ne conviennent bien réellement qu'après la saignée générale : si elles réussissent quelquefois, seules et de prime abord, c'est qu'elles sont mises en nombre, que le sang coule avec abondance et que la fluxion n'étant point encore très-intense, ni profondément établie, peut céder à ce moyen. Pratique au reste toujours incertaine et qui ne devrait pas prévaloir sur les saignées ! Galien l'avait bien compris et n'appliquait les ventouses scarifiées à la nuque qu'après avoir largement ouvert la veine. M. Lallemand veut que l'on prenne exemple de la pratique des chirurgiens dans les plaies du cerveau. Il cite des cas accompagnés de lésions presque incroyables, et guéris après douze et même quinze saignées effectuées dans l'espace de quelques jours. Selon lui, dans les inflammations spontanées de l'encéphale, on pourra arriver à des résultats analogues, *probablement encore plus satisfaisans*, *parce que le désordre sera souvent moins considérable.* Ces exemples sont utiles, sans que l'assimilation proposée soit juste. Une plaie, un désordre subit et sans antécédens peut-il être rapproché d'actes morbides souvent longuement préparés, commandés toujours par des causes cachées et profondes, et tendant avec force à leur développement. Déjà Baglivi avait dit que les convulsions, le délire, les tremblemens musculaires se manifestaient dans les blessures à la tête, qne d'abondantes saignées en prévenaient les résultats funestes, et qu'elles étaient souvent tout aussi indiquées quand ces phénomènes survenaient spontanément, sans coup ni chute sur la tête. Il blâmait l'application des vésicatoires, qu'il avait vus aggraver les accidens des plaies de tête et rendre la léthargie plus profonde ; il pressait les médecins de son siècle de ne pas employer de médicamens sthéniques : *ignea ac vehementiora quæ, malignitatis causâ propinata, in gravius malum mortem que dejiciant. Prudenti pauca.* Toutefois il n'avait garde de méconnaître le génie particulier de ces fièvres et de proscrire, d'une

manière aussi absolue que M. Lallemand, des remèdes que ce génie particulier pouvait rendre quelquefois nécessaires.

Lorsque le délire et la somnolence, lorsque la carphologie et les émissions involontaires d'urine et de matières fécales se prolongent, la fièvre maligne prend une forme très-grave : le traitement devient alors plus difficile et le succès des anti-phlogistiques plus incertain. Toutefois, c'est toujours par ces remèdes qu'il importe de commencer, et je n'ai jamais compris les médecins qui avaient hâte d'en venir aux excitans les plus diffusibles. Pendant trente ans que j'ai préféré l'application presque exclusive, surtout dans les deux premiers septénaires, des évacuations sanguines et de la méthode tempérante, je n'en ai pas eu de regret. J'ai eu cependant un très-grand nombre de fièvres malignes à traiter, soit parmi les soldats de la garnison, soit, dans un temps, parmi les prisonniers de guerre espagnols. La guérison de ceux-ci se faisait attendre, je n'osais agir hardiment. Ils étaient maigres, épuisés, dans la stupeur ou le délire taciturne, ils exhalaient une forte odeur ammoniacale. Je me bornais à des saignées capillaires; si, sur le déclin de la fièvre, j'essayai quelques onces de décoction de quinquina, cela suffisait pour reproduire de la stupeur et pour dessécher la langue.

Un des avantages réels de cette manière de traiter les fièvres malignes consiste à ne pas aggraver la fluxion cérébrale dont elles sont accompagnées. On me disait, au sujet d'un cas grave et qui fut mortel : votre pratique paraît rationnelle, en accord exact avec les symptômes de la fièvre et les faits nécropsiques, mais ne réussit pas mieux. Je répondais : Si le malade a succombé, dans le même temps beaucoup d'autres se sont rétablis, quoique fortement atteints. Les bons effets des tempérans et de la saignée furent sensibles sur tous; traités autrement, ils eussent péri vraisemblablement. On ne saurait d'ailleurs imputer à cette méthode la perte d'un fiévreux qui

avait les pupilles resserrées et un délire taciturne, lequel fut bientôt suivi de stupeur, le pouls petit, obscur, inégal, l'hypogastre ballonné; les déjections étaient involontaires, les urines sortaient par regorgement. Cerveau dur et criblé de gouttelettes rouges; vaisseaux de la base, des prolongemens et de la protubérance annulaire, sinus de la dure-mère gorgés de sang; au-dessous de l'arachnoïde, exsudation gélatiniforme : les entrailles s'altéraient.

Fallait-il s'étonner qu'une maladie si violente et si étendue n'eût pas été guérie? De tels désordres ne dépassent-ils pas souvent les ressources de l'art? Ils se mettent même au-dessus de celles de la nature, lorsque par exemple des hémorrhagies nasales ne suffisent pas, malgré leur abondance, à diminuer l'embarras de la tête. L'émétique et le quinquina auraient-ils pu faire mieux? « Lorsqu'on fera réflexion, dit Chirac, sur tout ce qui concourt à rendre inutiles tous les remèdes qu'on emploie pour la guérison des fièvres malignes, on verra clairement que ce sera bien moins par la pratique de la saignée que les malades ont dû périr, qu'à raison de la grandeur de la cause qui se trouvait insurmontable, — de sorte que quand le médecin aura une fois bien établi ces indications sur l'engagement des vaisseaux des viscères et sur leurs dispositions inflammatoires qui demandent la saignée, lorsqu'elle sera praticable, rien ne devra l'empêcher de la mettre en usage. »

Autres observations sur l'application des saignées et de la méthode humectante aux fièvres cérébrales. — Un jeune homme de vingt ans, sanguin, grand chasseur, souffre cruellement du mal de tête pendant huit jours et s'alite, ses membres se refusant à le soutenir. Il avait perdu le sommeil : bientôt délire et rêvasseries nocturnes, elles diminuent le matin et augmentent le soir; yeux brillants, sensibles, langue sèche et tremblante, soubresauts des tendons, ardeur de la peau et vitesse du pouls;

saignée de cinq cents grammes : on la réitère; sangsues à l'anus et aux membres inférieurs. Le ventre s'ouvre, la face pâlit, il survient des escarres peu profondes aux coudes et aux trochanters. Le quatorzième jour, sangsues au cou, aux apophyses mastoïdes, les piqûres saignent beaucoup et font se résoudre ce qui restait de stupeur et de délire vague. Dès le début de cette fièvre, outre les émissions sanguines et les boissons délayantes, nitrées, lavemens presque quotidiens et sur les jambes cataplasmes chauds que plus tard j'aiguisai avec de la moutarde et qui excorièrent la peau.

Une fille de quinze ans demeura dix-huit jours dans un état comateux avec délire, furieux par momens, avec tremblement des bras, raideurs tétaniques, grincemens des dents, yeux roulants, langue noire et fendillée, urines hérissées et jumenteuses. Je la fis saigner du pied, on appliqua vingt sangsues à la vulve; les menstrues qui s'étaient supprimées reparurent. Au seizième jour, lavemens huileux, sinapismes réitérés sur les membres, puis vésicatoires aux cuisses. Les spasmes de la face, la constriction de la pupille, la somnolence et le délire déclinèrent insensiblement; on ne cessa de tenir la tête couverte d'un cataplasme.

Dans l'été de 1827, une fille de douze ans, prise brusquement d'une inquiétude délirante, manifesta une envie de mordre, de déchirer avec ses mains, et une telle aversion des liquides qu'on l'aurait dite hydrophobe. L'approche du verre décidait des mouvemens bruyans et spasmodiques dans le gosier, des claquemens de dents et lui faisait étinceler les yeux. Trois jours se passèrent sans qu'elle pût avaler une goutte d'eau. Les fesses se couvrirent alors de plaques gangréneuses. Cette malade fut traitée par les émissions sanguines et les émolliens. Les soubresauts des tendons, la puanteur des exhalaisons et de l'urine, le délire et les cris commencèrent à décliner vers le mi-

lieu du troisième septénaire ; et malgré le marasme où elle était réduite, cette fille sortit de l'hôpital, bien remise.

Dans plusieurs cas analogues, Sarcone avait déjà observé ces symptômes d'hydrophobie. M. Andral en a rencontré de pareils dans une *fièvre ataxique* qui fut traitée par une saignée de deux palettes et seize sangsues au cou ; puis par les sinapismes, les vésicatoires, les tisanes laxatives, les lavemens purgatifs ou camphrés, les anti-spasmodiques diffusibles. Le malade mourut en huit jours, il n'urinait pas.

A deux reprises et dans l'espace de trois années, la fille d'un papetier fut atteinte d'une fièvre maligne qui commença par des convulsions et s'accompagna de transports de colère. L'enfant se déchirait, délirait ou restait assoupie, grinçait des dents et poussait des cris aigus, si on la réveillait de cet état. Alors elle semblait folle. Les paupières étaient demi-fermées, chassieuses, les yeux fixes, entraînés vers le haut de l'orbite ou parfois agités de mouvemens cloniques ; la figure, d'ailleurs pâle et jaune, se couvrait par momens, vers le front surtout, de rougeurs assez vives ; il y avait un peu de toux, d'oppression et de météorisme abdominal. Ces symptômes cédèrent à des sangsues sur les malléoles et le pli des bras, à des applications froides sur la tête, chaudes aux bras et aux jambes, et, vers le déclin de la fièvre, à de petites doses de calomel ou d'huile de ricin.

Cette cure ne se fit pas attendre, tandis que le plus souvent la fièvre faiblit d'abord et disparaît ensuite avec plus ou moins de lenteur. La fièvre maligne a deux modes de solution également heureuse ; brusque comme l'invasion du mal ou graduée et moins prompte. Ces deux modes de se résoudre sont favorisés quelquefois par des hémorrhagies nasales, abondantes, qui surviennent malgré des évacuations sanguines antérieures, et achèvent le dégorgement du cerveau. En plaçant des sangsues

dans les narines, on produit une hémorrhagie toute semblable et souvent salutaire. Ce procédé ne date pas d'aujourd'hui; Prosper Alpin rapporte qu'en Egypte, les médecins parviennent à hâter la fin des fièvres malignes, en pratiquant des saignées par scarification daus les narines; Cullen y recourait, et Avicenne assure que les anciens frappaient le nez, jusqu'à ce que le sang coulât. Un très-habile médecin, dit Burserius, avait guéri plusieurs malades, en appliquant à diverses reprises, des sangsues dans les narines et en favorisant l'écoulement du sang par des lotions avec une éponge imbibée d'eau chaude. La nature l'indique, puisqu'on voit des épistaxis se déclarer à toutes les époques des fièvres cérébrales et les guérir. Héropithe d'Abdère saigna beaucoup du nez, le quarantième jour et les jours suivans, jusqu'au soixantième; et ce fut, dit Hippocrate, avec une grande diminution de la fièvre, de la surdité et du délire.

Fièvre maligne, utilité des sangsues aux narines. — La fille d'un négociant tombe brusquement dans la somnolence, ne peut ouvrir les yeux, ni parler, n'entend plus; le pouls est très-fréquent. Saignée copieuse, immédiatement suivie d'une grande pâleur et de convulsions; puis la malade s'assoupit de nouveau et rêvasse, toute la nuit. Sangsues aux malléoles; le jour d'après, à l'épigastre; boissons rafraîchissantes, linges sur le front trempés dans l'oxycrat glacé, cataplasmes aux jambes quelquefois saupoudrés de moutarde, lavemens émollients, huileux, avec de la manne. La carphologie continue; mouvemens d'irascibilité, de déraison qui alternent avec le coma, parfois et dans ce dernier état surtout, respiration stertoreuse. Sous les paupières l'œil reste fixe, la conjonctive rougeâtre, la pupille élargie; la figure tantôt se décolore, tantôt se couvre de vives rougeurs qui s'effacent vite; les urines et les évacuations alvines coulent inaperçues, celles-ci rares et bilieuses; la peau souvent froide, s'échauffe par momens; la malade pousse des cris aigus,

son cou se gonfle, ses carotides battent tumultueusement. Le septième jour, ventouses scarifiées à la nuque; le neuvième, il n'y avait pas eu encore une lueur de raison, une diminution, même momentanée, des symptômes. Une éruption aphteuse commençait dans la bouche qui n'avait pu s'humecter, la malade s'étant toujours refusée à boire, tenant ou ayant ses mâchoires fortement serrées : vésicatoires aux jambes, sans amendement. Le onzième jour, sur le soir, quatre sangsues dans les narines, elles tirent beaucoup de sang; le lendemain, il y avait encore un reste d'hémorrhagie : figure très-pâlie, mais moins grippée; la malade est tranquille et paraît dormir. Dans la journée, elle boit facilement et volontiers; l'après-midi, un instant, elle reconnaît sa mère. Le treizième jour, ce changement se prononce, les rêvasseries, l'injection des yeux, leur immobilité diminue, les paupières se rouvrent, la langue s'humecte, le pouls perd de sa fréquence et même de sa petitesse, quoique ce dernier écoulement de sang eût dû, ce semble, l'augmenter. Dès lors, tendance à la guérison, qui fut prompte et solide.

Cette fièvre maligne débute violemment par la stupeur; il s'y joint bientôt des convulsions et le mal des mâchoires. La faiblesse que le traitement prouve ne pas exister en réalité, paraît grande; elle dépend directement de l'inflammation du cerveau, et cela, bien compris, me fait insister sur les émissions sanguines. Rien n'altère la simplicité du traitement; dans l'état fixe de la fluxion, une dernière saignée aussi rapprochée que possible du cerveau en produit avec évidence le dégorgement.

Dans les fièvres malignes, la gangrène qui survient spontanément et même de bonne heure, ne doit pas éloigner des antiphlogistiques. J'ai traité déjà de la nature et des causes de cet accident; je ferai observer seulement encore que c'était une complication fréquente dans le temps où les toniques étaient de rigueur; et de nos jours ne se manifeste-t-elle pas plus tôt lors-

qu'on ne tire pas du sang? Les saignées ne la rendent pas plus grave, ni plus étendue, ni à suite plus dangereuse, elles n'énervent pas davantage, et le malade n'en conserve pas moins de force pour résister à la suppuration subséquente. Bien plus, j'ai vu la gangrène s'emparer de membres entiers quand on croyait avoir assez fait en appliquant des sangsues à la tête : ces fébricitans succombaient avant ou pendant la chûte des escarres, tandis que d'autres survivaient, qui avaient été saignés plusieurs fois et largement. Donc, loin de l'augmenter, les évacuations sanguines diminuent cette tendance aux gangrènes partielles laquelle caractérise tant de fièvres malignes, et dépend surtout de l'affaiblissement de l'action nerveuse, dont toute forte inflammation de l'encéphale est suivie.

Fièvres malignes, gangrène dès le début; saignées et rafraîchissans. — Le fils d'une garde-malade, âgé de vingt-neuf ans, ouvrier en soie et père de famille, fut pris d'un délire sourd, de stupeur et de décomposition de la face; pouls vif et petit, urines par regorgement, puis contracture et paralysie des membres gauches, et anéantissement de tous les sens tel que cet homme paraissait inanimé. Il fut saigné à cinq reprises, on mit huit ventouses scarifiées à la nuque et au dos; il avait eu, dès le principe de sa maladie, des rougeurs aux trochanters et une grande plaque livide au-dessus du sacrum, laquelle se convertit en une escarre large et épaisse. Au sixième jour, les symptômes ataxiques diminuant, la gangrène commença à se circonscrire; il y eut de la vie, de la chaleur, de la réaction autour de cette partie si froide, si engorgée. Ce malade se rétablit après six mois de séjour à l'hôpital; le sacrum et les trochanters furent mis à nu, la suppuration fut énorme, mais de belle qualité; et je soutins les forces avec un régime succulent, avec du lait coupé de temps à autre d'une décoction de quinquina.

Un sergent, âgé de vingt-quatre ans, délirant et en fureur,

est porté à l'hôpital, le huit Novembre 1825 : il crie, il éclate, chante et rit d'un rire sardonique. Son œil fixé au haut de l'orbite fuit la lumière, ses traits se contractent ; on saigne à plusieurs reprises, les sangsues, les délayans ne sont pas épargnés. L'assoupissement succède à l'exaltation, le visage devient morne, d'une grande pâleur et s'alonge ; pendant quinze jours, délire sourd, fréquence du pouls, soubresauts des tendons, évacuations involontaires d'urines et d'excrémens, amaigrissement rapide, escarres profondes au sacrum et aux talons. Sur le déclin du troisième septénaire, les révulsifs excitants sont essayés, sans succès ; aussi malgré le froid de la peau et l'inertie générale, je me borne à la médecine expectante ; la gangrène ne fait pas d'autres progrès ; le malade se reconnaît, le trente-quatrième jour. Il prenait alors du bouillon et du lait coupé ; sa grande faiblesse me fit essayer, plus tard, quelques décoctions de quatre grammes de quinquina chacune ; il fallut y renoncer ; car ce remède ramenait du délire et de la stupeur. Le malade sortit, bien remis, après quatre mois de traitement.

Une domestique, âgée de dix-huit ans, après plusieurs jours de malaise, de courbature, d'anorexie, de déjections jaunes et liquides, est portée à l'hôpital, assoupie, ayant l'œil fixe, des spasmes de la face, de la carphologie, des plaques livides aux trochanters et au genou gauche. Les saignées, les sangsues, les réfrigérans topiques et internes ont peine à modérer tout cet appareil de malignité ; mais enfin ces plaques, qui avaient dégénéré en escarres se limitent, une auréole rouge les circonscrit, l'intellect et l'innervation se rétablissent. L'affaiblissement parut si considérable que deux fois je crus devoir recourir au quinquina, et deux fois les symptômes s'aggravèrent. Le vingt-huitième jour, les plaies n'avaient déjà plus un fond grisâtre : celle du genou fut cependant longue à se cicatriser ; la malade resta à l'hôpital, cent-vingt-six jours.

Une femme de vingt-sept ans, brune, forte et nourrice, surprise en adultère par son mari, perd connaissance; ses membres se contractent, son corps raidit, ses yeux paraissent fixes, insensibles, ses paupières agitées de frémissemens convulsifs, sa respiration s'accélère, elle n'entend, ni ne parle, elle gémit sourdement. On la saigne, on lui met des cataplasmes sinapisés; on la transporte à l'hôpital; elle y est saignée de nouveau, fomentations chaudes et excitantes sur les extrêmités inférieures, cataplasmes sur l'abdomen, glace sur la tête. A cette léthargie succède un délire tantôt gai, bruyant, obscène, tantôt triste, sérieux, empreint de repentir : de temps à autre, cette malade retombe dans sa stupeur première, elle y passe quinze à vingt heures. Le ventre se météorise, la langue jaunit. J'insiste sur les anti-phlogistiques, auxquels j'associe par la suite des évacuans légers, des apozèmes salins, et avec succès. Ce qui domina cette fièvre fut l'apparition, dès le quatrième jour, de taches livides aux coudes, d'escarres aux jambes et d'une plaque gangréneuse au sacrum, vaste et profonde, dont on ne pouvait accuser les émissions sanguines, puisqu'il fallut en pratiquer de nouvelles.

La cause de cette fièvre fut soudaine et était toute morale, elle atteignit la malade dans une grande vigueur d'âge et de santé, hors de toute action miasmatique; la gangrène dépendait donc évidemment du brusque et immense affaiblissement de l'action nerveuse.

En Décembre 1833, un boutiquier, robuste, grand, gras et sanguin, était mal disposé et frissonnait le soir, lorsqu'au sortir de son magasin échauffé par un poèle, il fut saisi de froid et rentra bientôt avec une forte céphalalgie. Il se met au lit, cherche à suer et ne le peut : le lendemain, ses yeux sont fixes, sa figure est très-rouge, sa peau chaude, son pouls fréquent; il tousse beaucoup, sans souffrir cependant de la poitrine; mais

sa tête très-douloureuse lui paraît s'entr'ouvrir à chaque quinte. Saignée, cataplasmes aux membres inférieurs et sur la poitrine : le soir et le lendemain, accablement musculaire, soubresauts des tendons, inquiétude vague, rêvasseries, délire, tendance à la stupeur ; on ouvre les salvatelles des deux mains, et chaque fois, on tire huit cents grammes de sang : les cataplasmes des jambes, des pieds sont aiguisés avec de la moutarde ; le quatrième jour, plaque noire au mollet droit, taches violacées sur divers points des membres : sangsues à l'anus, elles coulent beaucoup ; la toux cesse. Le huitième jour, le malade n'est plus qu'étourdi comme s'il venait de tomber sur la tête ; ses idées sont bornées, lentes à se produire, mais justes, les soubresauts qui étaient répétés sans relâche et sensibles à l'œil s'éloignent. L'action cérébrale pourtant avait été si affaiblie que l'épiderme des jambes était flétri et qu'au-dessous il y avait outre cette large plaque toute mortifiée, beaucoup d'autres petites escarres.

Attribuer cette gangrène à l'élimination d'un principe délétère ne se pourrait, la fièvre éclatant au milieu de l'hiver et loin de tout foyer d'insalubrité, suscitée par l'impression du froid et par la violence d'un catarrhe pulmonaire, sur un sujet pléthorique.

L'action de la moutarde y était non moins étrangère, puisqu'on en saupoudrait à peine les cataplasmes et qu'ils restaient peu en place. Or, lorsque l'action cérébrale n'est point affaiblie, de violents sinapismes excitent de cuisantes douleurs, mais ne mortifient pas les chairs.

Sans l'énergie d'une méthode toute débilitante, ces gangrènes assurément ne se seraient pas si vite limitées, et les malades auraient péri dans un état de décomposition générale. Le traitement les sauva. Parlons actuellement de ces revers de pratique, qui font pénétrer la vérité mieux et plus avant que le récit des succès.

Fièvre maligne et gangrène : omission des anti-phlogistiques. — Un tambour au huitième régiment, âgé de vingt ans, se coupa un doigt par haine du service. A l'hôpital, il était d'une grande tristesse, il éprouva des frissons et perdit l'appétit. Le sept Juillet 1821, la face devint d'une pâleur profonde à laquelle par momens succédaient de vives rougeurs ; en même temps, air d'étonnement, injection commençante des conjonctives, œil un peu hagard et qui fuit la lumière, langue sèche, sillonnée de deux bandes brunes, abdomen météorisé, douloureux, urines rares et troubles, défécation liquide et bilieuse, pouls fréquent, petit et dur, peau brûlante ; tisane de gramen nitrée et acidulée, émulsion, sangsues aux tempes. Le lendemain, la stupeur et la coloration des conjonctives ont augmenté, pendant la nuit, le malade a été délirant et inquiet, il s'est levé : carphologie et soubresauts des tendons, *palpitationes per totum corpus :* encore une faible application de sangsues, limonade, moutarde aux jambes, le soir délire taciturne, rêvasseries ; on lie le malade ; vésicatoires aux mollets, camphre et nitre, lait d'amandes. La nuit a été toute d'agitations et de lutte ; émission des urines involontaire ; la prostration des forces paraît grande : limonade minérale, julep anti-spasmodique, sinapismes aux bras, lavement camphré. Les jours suivants, le malade qui gît sur son lit les jambes toujours écartées et souvent fléchies, chasse aux mouches d'une main, l'autre appuyée sur les parties sexuelles ; il ne peut avaler et ne cesse de tenir les mâchoires serrées. Ensuite, ce spasme tombant, il boit du bouillon, de l'eau vineuse, de la décoction de quinquina musquée ; mais dès-lors le froid s'empare de la peau, des escarres se forment au sacrum et sur lesplaies des vésicatoires ; lividité et gangrène commençante du pied et du tiers inférieur de la jambe gauche ; puis, le pouls devenant intermittent, irrégulier, misérable, le malade s'éteint sans agonie et dans le carus.

Réplétion démesurée des sinus cérébraux, épanchement séro-

sanguinolent dans les fosses occipitales, plaques hémorrhagiques sur les membranes du cervelet et des parties latérales des hémisphères.

La phlébotomie était indiquée ; on mit des sangsues à la tête ; elles y auraient attiré encore plus de sang, si un effet quelconque pouvait résulter de saignées capillaires aussi insuffisantes.

Ce traitement ne semblait pas de nature à énerver ; il le fit en réalité, puisqu'il laissa s'aggraver l'encéphalite, cause efficace de prostration.

La vie s'éteignit, faute d'influx nerveux, et c'est l'affaiblissement de celui-ci qui produisit, avant la mort générale, la mortification partielle non-seulement des parties comprimées, mais même d'antres parties éloignées du centre de la vie. Chirac avait bien compris cet enchaînement ; il dit, en parlant de sa convalescence d'une fièvre pourprée maligne : « Je commençai à ouvrir les yeux et à rapporter à des causes évidentes et sensibles tous ces effroyables accidents qui avaient surpris d'étonnement les premiers observateurs. Ce grand abattement des forces, cette faiblesse extrême du pouls, les taches livides, ces gangrènes extérieures qui rendaient l'aspect des malades si hideux, ne me surprirent plus ; lorsque je fus convaincu, par une inspection oculaire, que le principal organe du sentiment et du mouvement de toutes les parties était altéré ; que les vaisseaux du cerveau étaient engagés ; que le sang y était arrêté, et qu'en cet état je ne pouvais ni séparer, ni distribuer la quantité nécessaire d'esprits pour entretenir la tension et le jeu du ressort des fibres motrices des muscles et des vaisseaux. »

Que l'on compare ces faits où la saignée est omise à ceux qui précèdent et où la saignée était pratiquée : ils sont, tous, l'image fidèle de plusieurs faits semblables et de la manière dont le traitement les modifie. Ils indiquent ce qui convient. Je craignais, pour le dernier malade, d'avoir appliqué des sangsues hors de

propos, d'avoir trop insisté sur les boissons réfrigérantes ; et pourtant les causes de la fièvre pouvaient-elles passer pour débilitantes ? C'était une préoccupation d'esprit continuelle, une turgescence cérébrale consécutive à cette préoccupation et qu'avaient accrue les dernières tentatives de cet homme pour se libérer du service. De pareils antécédens qui, tous, s'épuisaient sur l'encéphale, ne devaient-ils pas contrarier, puis obscurcir l'action nerveuse, et engendrer ainsi des complications gangréneuses, sans faiblesse réelle ?

Les déjections involontaires, la sortie de l'urine goutte à goutte, communes dans les fièvres cérébrales, prouvent que les perceptions les plus intimes sont abolies et que le cerveau est profondément affecté ? Les malades répandent alors une odeur d'ammoniaque, due en grande partie à la résorption de l'urine : aussi, convient-il d'extraire ce liquide, plusieurs fois dans les vingt-quatre heures, au moyen du cathétérisme. « Dans les cas les plus légers, dit Gama, la membrane muqueuse vésicale transmet encore au cerveau la sensation produite par sa distension, et les mouvemens nécessaires pour l'expulsion de l'urine sont exécutés. Chez les sujets dont la lésion cérébrale est plus profonde, le cerveau ne perçoit plus la sensation du besoin ; mais les fibres vésicales conservant leur contractilité, la distension peut encore les provoquer au raccourcissement. A un degré plus élevé encore de la stupeur, ce dernier phénomène n'a plus lieu et la paralysie est complète. La manière dont l'appareil urinaire exécute ses fonctions peut donc jusqu'à un certain point servir de mesure pour apprécier l'état du cerveau. » Ces idées si justes, M. Lallemand les avait indiquées.

Les anciens faisaient ordinairement succéder à la saignée les scarifications, les ventouses ; Prosper Alpin disait de ces moyens : *venæ sectionis merito vicarium esse præsidium laxatorium*, et, du temps d'Henri IV, Du-Laurens répétait naïvement que les

ventouses étaient les *vicaires* de la saignée. Lorsqu'on les applique à la nuque et le long du rachis, elles diminuent sensiblement la stupeur; mais il faut qu'elles donnent beaucoup de sang, quatre ou cinq cents grammes. Pour cela, on doit faire les scarifications profondes et y revenir à plusieurs reprises : *plurimas admoveri, atque altius defigi oportet;* dit Burserius. Dans beaucoup de cas, cette espèce de saignée locale soulage plus efficacement que l'application des sangsues. Il n'y a pas lieu de s'en étonner; la douleur qui accompagne ce procédé produit une révulsion plus positive, en même temps que le dégorgement du système sanguin capillaire s'effectue de cette manière, très-près de l'organe malade et de ses membranes. Septalius appliquait des verres remplis d'eau très-chaude sur diverses parties de la tête, et lorsque la peau avait rougi, il la scarifiait.

Le traitement débilitant n'est au reste souverain qu'au début et praticable que dans les premiers temps des fièvres malignes : en tirant du sang dans leurs dernières périodes, on enlève les forces, nécessaires à la résolution, nécessaires pour soutenir le choc des dérivatifs internes et externes, seules ressources. On méconnaît la nature énervante des causes inflammatoires et leurs effets d'exténuation, on n'a qu'une idée fixe, on ne tient compte que d'un fait unique, comme si les maladies n'offraient pas des indications différentes selon leurs degrés, leurs symptômes et selon le tempérament des individus.

J'ai vu, dans l'été de 1825, un jeune Alsacien, atteint de fièvre ataxique, saigné, le dix-septième jour, à huit heures du matin, agoniser à midi et succomber le soir. Deux-cent-soixante grammes de sang furent extraits. Il ne se composa que d'un caillot très-compact, sans sérosité, sans couenne. Que pouvait une saignée si tardive contre une fièvre déjà ancienne, accompagnée d'une grave résolution des forces vitales et d'une inflammation du cerveau?

Une fille de Courthézon, âgée de vingt ans, sur le point de se marier, est saisie d'une fièvre ardente : la tête s'affecte, le délire, la mussitation, la somnolence, les urines involontaires paraissent. Le traitement marche au hasard. Des frissons surviennent, on donne du quinquina ; cette pauvre malade prend la langue rouge et tombe dans des raideurs tétaniques. Le vingt-septième jour, elle est visitée par un médecin instruit qui fait appliquer des sangsues à la vulve ; c'était l'époque de l'éruption mensuelle : hémorrhagie assez considérable. La stupeur devient encore plus profonde ; et le soir lorsque j'arrive, la malade gémissait sourdement, ayant le pouls misérable, les jambes écartées, les sens éteints, les lèvres couvertes d'une espèce d'écume, la langue gonflée et les yeux obscurcis ; elle s'éteignit, le lendemain. Depuis quelques jours, la face était grippée et très-pâle : *In acutis febribus*, disait Schomberg, *si facies nimium recesserit a statu naturali*, *periculum time.*

Si le traitement par les toniques devint fatal, si ce fut une erreur dont l'âge de la malade, dont la vive acuité des symptômes auraient dû garantir, très-certainement la saignée, même capillaire, à une époque si avancée de la fièvre, était au moins inutile.

L'épuisement du malade ne saurait servir de prétexte pour passer rapidement de la médecine expectante aux excitants. Est-ce que la maigreur et la faiblesse ne s'accompagnent pas souvent de l'accroissement de la susceptibilité organique ? Le malade ne se trouve-t-il pas alors disposé à des congestions viscérales, secondaires, que des remèdes intempestifs peuvent développer ? « Les tissus vivans, dit M. Bégin, privés de leur énergie et de leur consistance organiques normales, non-seulement conservent une grande susceptibilité à l'action des stimulans, mais s'y montrent souvent plus sensibles que les autres. Comme ils renferment déjà en eux une cause puissante de gêne

et de désordre, l'excitation additionnelle étrangère la moins intense suffit pour y développer l'inflammation. »

Ces remarques s'appliquent encore à cette variété de la fièvre maligne, qu'Huxham et Willis nommaient fièvre lente nerveuse, et qui est caractérisée par de l'assoupissement avec des rêves laborieux, d'autres fois avec une parlerie sourde et stupide, par une indifférence apathique avec lenteur du pouls, avec une émaciation toujours croissante. Malgré l'insuccès, les toniques, seuls, ont été administrés dans cette fièvre; et Giannini blâme fortement cette pratique, en disant: « Si la fièvre nerveuse consiste simplement dans la faiblesse, la méthode stimulante ne devrait, dans aucun cas, manquer son effet. Cependant, avec cette méthode, il est peu de ces fièvres qui ne se terminent par la mort. » La contr'indication me paraît d'autant plus évidente, que cette fièvre affecte plus particulièrement les personnes jeunes, sèches ou nerveuses et très-irritables. Sous tous les rapports, la méthode doucement anti-phlogistique doit être préférée. Selon Burserius, il faut recommander dans cette occasion encore plus que dans d'autres les moyens les plus simples; la guérison en sera plus prompte et moins incertaine: des praticiens qui ne sont pas sans célébrité, ne donnent dans ces fièvres lentes nerveuses, les uns que du petit-lait préparé avec le vin des Canaries ou coupé avec une petite quantité des vins acidules du Rhin, les autres que des décoctions de plantes potagères, tempérantes. Une sueur favorable survient souvent, et le corps qu'ils ne tourmentent point, se débarrasse peu-à-peu des miasmes nés spontanément ou absorbés pendant une épidémie. Si les forces diminuent, on y pourvoit avec de la gelée animale ou végétale, légèrement nourrissante, avec des liquides doués de cette propriété. Soutenir ainsi les forces n'est pas les stimuler.

Il importe en même temps d'établir près du cerveau des exu-

toires qui puissent en résoudre l'engorgement, et déplacer l'espèce de fluxion chronique dont cet organe est travaillé. Les cautères ou les sétons à la nuque, agissant au loin dans le tissu cellulaire, lentement, mais aussi sans interruption, réussissent quelquefois à arrêter une désorganisation déjà assez avancée. Ces écoulemens, d'ailleurs, n'énervent pas comme le feraient à cette époque de la fièvre, les pertes de sang même légères ; et l'impression n'en est pas fugitive comme l'action de celles-ci, toujours alors nécessairement trop bornées pour être très-efficaces. J'ai plusieurs fois éprouvé la vertu de cette méthode dans la fièvre qui enlève, après un temps souvent fort long, les malades soustraits par la saignée aux premiers dangers de la turgescence cérébrale. Combien n'en voyons-nous pas qui languissent, des mois entiers, dans la stupeur, le coma, le délire tranquille, et finissent par la suppuration des hémisphères ou par une hydrocéphalie ; c'est l'état chronique qui succède à l'état aigu.

Fièvres lentes nerveuses; anti-phlogistiques; diminution des symptômes les plus vifs ; état sub-aigu, séton à la nuque. — Une petite dévideuse en soie, maigre, emportée, âgée de onze ans, éprouve quelques secousses de convulsions et un violent mal de tête : élixir vermifuge, lavement avec la décoction de mousse de Corse ; ces convulsions se renouvellent, le lendemain. On transporte la malade à l'hôpital : assoupissement, dilatation des pupilles, fixité du regard, langue sèche et rouge, pouls petit et fréquent, urines rares ; les déjections alvines manquent : saignée, sangsues au bras, puis au cou ; ensuite fomentations sinapisées et vésicatoires aux jambes, boissons gommeuses, acidulées, rafraîchissantes ; en dernier lieu, la langue devenant muqueuse, huile d'amandes douces, de ricin, calomel ; évacuations diarrhéiques, sans affaiblissement de l'engorgement cérébral. La malade ne dort pas d'un bon sommeil et s'assoupit, le jour, elle rêvasse, divague, rit ou plutôt grimace sans

sujet, parle beaucoup, répond à demi-éveillée; coma-vigil, mouvemens convulsifs des lèvres, spasmes instantanés, parfois soubresauts des tendons, d'ailleurs cessation de la fièvre : le pouls est lent, inégal et intermittent. Cette enfant ne se vide pas, urine peu, prend de petites purées, du bouillon de veau; avec tout cela, le marasme fait des progrès, la peau reste sèche, les idées s'embrouillent de plus en plus. Après sept semaines d'attente, séton à la nuque, lequel, sans produire d'effet apparent dès le principe, parut cependant modifier plus tard la forme et le fond de la fièvre. Il suppura beaucoup et ses bords s'enflammèrent à plusieurs reprises. Le sommeil se rétablit insensiblement, les contractions de la figure se calmèrent, il y eut moins de léthargie, moins de désordre dans les idées, l'enfant finit par en lier quelques-unes; le mouvement de consomption s'arrêta, les mailles du tissu cellulaire commencèrent même à se remplir et les rides de la peau à s'effacer. Enfin, après le retour de la malade dans sa famille, cette restauration vitale s'accrut encore et la raison se remit. Le séton fut gardé cinq mois, pendant trois desquels l'enfant ne vécut qu'avec du lait coupé, des œufs, des pâtes cuites, des compotes de fruits. Elle ne prit aucune espèce de tonique, la moindre excitation de l'estomac se réfléchissant immédiatement sur l'encéphale et augmentant la somnolence et le délire. Un bouillon un peu plus fort, une purée plus épaisse suffisaient à les reproduire. Au début, les symptômes s'étaient aggravés par l'administration empirique des vermifuges; c'était un avis.

Je fus appelé auprès d'un cultivateur de trente ans environ, grand, sec, mélancolique quoique propriétaire aisé, ayant éprouvé des chagrins domestiques, adonné au vin et aux liqueurs. Après de longues migraines, la fièvre l'avait saisi, avec stupeur, rêvasseries, insensibilité des sens et diminution de l'intelligence. La peau avait été chaude, le pouls fréquent et à

redoublemens quotidiens. Au sortir de cette maladie, traitée par les évacuans et les anti-spasmodiques, il restait à cet homme un amoindrissement marqué de la sensibilité et une faiblesse si grande des extrémités inférieures qu'elles se dérobaient sous lui, dès qu'il essayait de se lever. En outre, la confusion dans les idées était étrange et le malade n'en pouvait démêler aucune, même celles qui se rapportaient aux actes les plus matériels; il dormait mal et s'assoupissait souvent; d'ailleurs dépérissement et fébricule le soir. La mort était le terme présumé de ces accidens; une forte fluxion dérivative me parut, seule, capable de la conjurer : en conséquence. deux cautères à la nuque, huit jours après, deux autres au-dessous de ceux-là. La suppuration fut abondante, et guérison s'ensuivit. Ce malade resta longtemps à la diète blanche.

Le chef d'un atelier de blanchissage, âgé de trente-deux ans, travaillant nu-tête et au soleil, ayant vu périr un de ses enfans, fut pris, peu de jours après ce malheur, d'une fièvre violente avec frissons, avec céphalalgie. Il y eut bientôt du délire, de l'injection sur la moitié inférieure de la sclérotique, de la chassie sur la cornée transparente, du météorisme aux hypochondres et des urines involontaires. Les anti-phlogistiques et plus tard les évacuans furent administrés avec assez de succès, puisque vingt jours passaient à peine que le malade touchait à la convalescence. Cependant, il conservait une pesanteur de tête incommode, rêvassait beaucoup pendant son sommeil, perdait quelquefois le fil de ses idées dans le jour et s'assoupissait sans besoin. On permit des alimens, ils ne profitaient pas, la maigreur augmentait. Tout-à-coup, face vultueuse, nouvel afflux de sang à l'encéphale, accès de folie furieuse, on transporte le malade à l'hôpital. Peau brûlante, pouls vite et étroit, langue sèche, yeux fixes et brillants, paroles impétueuses, mal articulées, sans liaison, tremblemens spasmodiques, demi-marasme. Le

lendemain, abattement, face jaune, yeux ternes, traits alongés, mâchoire pendante, délire sourd qui ne se suspend que par un sommeil comateux, grande fréquence du pouls : sangsues aux malléoles, ventouses scarifiées aux cuisses, entre les omoplates, cataplasmes sur la tête et les bras, fomentations sur l'abdomen, boissons délayantes; sinapismes par la suite, vésicatoires aux mollets. Les symptômes d'encéphalite persistent, mais en prenant une forme de plus en plus asthénique, car à ce délire succède la léthargie, l'insensibilité et le refroidissement de la peau. Le pouls devient lent, des escarres se manifestent sur le sacrum et les trochanters, les membres pelviens s'édœmatisent, le gauche surtout qui semble paralysé; le sentiment s'y éteint. Le quinquina, des stimulans diffusibles sont essayés, ils augmentent la stupeur, le trouble des idées, l'embarras de la tête, ils noircissent et dessèchent la langue; il faut y renoncer malgré l'évidence de la prostration, qui se rattache à la diminution de l'influx nerveux. Le ranimer est l'unique moyen de rétablir le ton général de l'économie et les facultés intellectuelles; les cataplasmes, la glace, les affusions avec l'oxycrat, dans le temps tour-à-tour employés, n'étaient plus applicables. Émaciation grave, volition nulle, œil fixe, pupilles dilatées, fièvre lente; diète blanche, œuf frais, purées végétales, décoction de Sydenham, gelée de lichen, large séton à la nuque. Il suppurait depuis quinze jours, et son action était déjà appréciable, l'œil plus vivant et mobile; il y avait des momens de raison. Le malade me reconnaît, il se rappelle sa femme, ses enfans, il s'attendrit. Ce changement propice ne cessa de s'accroître, et deux mois après l'application du séton, cet homme avait recouvré sa tête, la sensibilité de la peau, la force de se soutenir sur ses jambes, la gauche néanmoins toujours plus affaiblie. Il se fit reconduire à la campagne, où tous ces symptômes s'évanouirent successivement.

Ce dernier fait est bien remarquable : la chute des escarres entraîne une suppuration qui se fait sur une grande surface, mais cette suppuration, éloignée du siége du mal, n'en ralentit pas les progrès. On détermine alors, près de l'organe engorgé, un autre écoulement qui, moins considérable que le premier, agit pourtant avec force et débarrasse enfin le cerveau. N'est-ce pas là un exemple de l'inefficacité de la révulsion dans l'état chronique, pour vaste qu'elle soit, et de la puissance de la dérivation, lorsqu'on sait y persévérer ?

Si ce malade ne fut pas saigné, lorsqu'il entra à l'hôpital, c'est qu'il était déjà très-amaigri, et qu'après une certaine époque de la fièvre, la règle est de ne pas affaiblir pour que la résolution puisse se faire.

Ces cas ne sont pas les seuls où cette méthode ait réussi ; je l'applique même aux enfans en bas âge, et j'ai vu s'éteindre dans le marasme et dans l'affaiblissement des sens, des mouvemens, de la volonté, de l'intelligence, des malades à qui elle aurait pu convenir. Dans le mois d'Octobre 1828, un maître tonnelier, âgé de cinquante ans, surveillant avec souci ses ouvriers et ses affaires, mélancolique, jaloux, chagrin, s'alita, souffrant de la tête, depuis trois semaines, ayant la fièvre et des redoublemens nocturnes. Les premiers secours furent infructueux ; je proposai ensuite, en consultation, un séton à la nuque ; on préféra, à cause des formes paroxistiques de la maladie, le sulfate de quinine ; on tourmenta, à plusieurs reprises, le tube intestinal par des lavemens purgatifs ; ce qui n'empêcha pas cette fièvre lente nerveuse de continuer. L'œil était terne et injecté, la langue rouge, épaissie et retirée au fond de la bouche, la parole et la déglutition difficile, la sortie des urines et des fèces involontaire ; le malade réfléchissait avec effort, avant de répondre par un signe ou par un monosyllabe : sa tête était si embarrassée, si pesante, si douloureuse, qu'il

ne pouvait la retourner sur le coussin. Il mourut avec des escarres, dans un état d'extrême émaciation, de torpeur et de paralysie générale.

Au rapport de Storck et de Collin, un homme de trente-neuf ans souffre, pendant neuf mois, d'une douleur aiguë au front, du côté droit : cettte douleur s'exagère, tous les soirs, et il est pris en même temps de délire et de convulsions ; il meurt exténué : il vomissait souvent des matières noires. On ouvre son cadavre ; le lobe antérieur de l'hémisphère droit du cerveau était réduit en un putrilage fétide ; l'estomac et les intestins étaient épaissis et altérés. Cette fièvre lente nerveuse qui n'a point été guérie, se termine par suppuration. Dans les fièvres, remarque Nihell, et cela est juste, si la phlegmasie concomitante atteint un certain degré, l'art ne peut empêcher la suppuration ; celle-ci une fois formée, qui répondra des suites ? Home, Sauvages, Selle, Grimaud avaient dit qu'une fièvre qui a toute l'apparence d'une fièvre lente nerveuse, pouvait cependant être entretenue réellement par une inflammation phlogistique du cerveau ; et que réciproquement l'inflammation du cerveau se présentait aussi, souvent, sous la forme d'une fièvre lente nerveuse.

Toutes ces observations prouvent qu'on peut sans crainte et qu'on doit même insister sur un système émollient, durant une longue période de temps. Les inflammations présumées chroniques se rapprochent donc, assez souvent, des phlegmasies aiguës et exigent au fond le même traitement, mais avec des modifications. Pujol avait dit : « Malgré les apparences contraires, les inflammations lentes des viscères sont de même nature que les inflammations aiguës, et n'en diffèrent que par des nuances et par le degré. » Breschet et Jourdan l'ont répété en moins bons termes.

L'application de la glace ou de l'eau froide vinaigrée sur la tête a été recommandée. J'y ai recouru quelquefois avec succès, souvent sans réussir, la combinant avec les pédi-

luves, les sinapismes et les vésicatoires. Pujol en avait posé les règles; car il appliquait sur le crâne l'eau froide et glacée pour calmer les chaleurs internes de la tête et y engourdir utilement les mouvemens artériels. Puis, il employait les bains tièdes des extrémités inférieures. Suivant lui, « ces bains semblent opérer dans les maladies chaudes de la tête, en relâchant localement les portions du système artériel sur lesquelles l'eau est appliquée et en y rendant plus facile et plus libre la circulation des sucs sanguins : ce qui diminue d'autant la quantité des humeurs qui se portent vers le cerveau. » Ce médecin étendait parfois l'application du froid à d'autres maladies internes; Glass avait déjà recommandé les bains froids dans les fièvres ardentes, accompagnées de prostration des forces; Van-den-Bosch les fomentations avec l'eau froide sur le visage, le bas-ventre et les extrémités; Rivière un pédiluve de trois ou quatre heures de durée, dans de l'eau glaciale, *subfrigida* : ce qui amenait le sommeil. M. de Ségur raconte dans ses Mémoires, qu'étant atteint, en Amérique, de la fièvre jaune, il se plongea, pendant vingt-quatre heures, dans un tonneau rempli d'eau froide, et qu'après cette immersion prolongée, il se trouva guéri. L'hydrothérapie fait quelque bruit, en ce moment. Toutes ces tentatives sont téméraires, en dehors et bien au-dessous de la bonne médecine, et dépassées cependant par ceux qui couvrent de glace le cou et la poitrine dans l'angine, le croup et la pneumonie.

Au surplus, l'application de la glace sur la tête dans la fièvre maligne avait été mise en pratique et conseillée par divers auteurs. Brown guérissait la synoque avec délire en couvrant le crâne, jusqu'aux yeux et aux oreilles, avec de la neige, de la glace ou avec un bonnet de terre fraîchement découverte; Cirillo en frictionnant la tête et le front avec de la glace. Qu'on lise le livre de Burserius sur les inflammations, suppurations ou abcès

du cerveau (*ramollissemens* de Récamier, Rostan, Lallemand; terme vraiment inexact et qui donne comme un faux air de nouveauté à une chose avant eux bien connue), on y retrouvera et en détail tous les moyens thérapeutiques, actuellement le plus en usage, avec des préceptes d'un rare discernement sur l'ordre selon lequel il faut les employer. Ainsi, cet habile praticien faisait raser la tète, y appliquait ensuite l'eau froide, l'oxycrat, la piquette, la neige, et durant tout ce temps les membres inférieurs étaient plongés dans l'eau chaude ou enveloppés de laines imbibées de ce même liquide. Lorsque ceci ne suffisait pas, il y ajoutait la moutarde, plus rarement les vésicatoires; car il répugnait aux stimulans qui occasionent beaucoup de douleur, et qui par là manquent le but. Deux momens paraissent à Gama favorables à l'annihilation de l'encéphalite par l'action du froid: le début et le déclin, c'est-à-dire les temps de la maladie auxquels son déplacement s'opère avec facilité.

M. Costa s'élève contre l'application de la glace: « Pourquoi, ce sont ses paroles, opposer aux inflammations cérébrales un moyen que certainement on n'emploie en aucune autre phlegmasie? Espère-t-on par là s'opposer à l'afflux du sang vers le cerveau? » Mais on obtient un effet tout inverse en condensant les vaisseaux du cuir chevelu et forçant le sang à refluer vers l'encéphale. Cette assertion n'est pas prouvée: il se peut même que ce reflux de sang n'ait pas lieu et que l'action du froid qui s'étend de proche en proche, empêche ce fluide d'arriver avec tant d'abondance au cerveau, dont tout le système capillaire se trouve contracté. Cependant, l'usage de la glace paraît trop compromettant pour être adopté d'une façon aussi générale qu'on le faisait naguère. « C'est un moyen énergique sur l'efficacité duquel il n'est pas possible d'élever le moindre doute; mais le malade eut de la peine à se réchauffer; c'est un inconvénient très-grave, en ce qu'il en résulte souvent des inflammations dans

d'autres organes et en particulier dans ceux de la respiration. » Voilà ce que dit M. Lallemand au sujet des affusions froides sur la tête et ce dont il s'efforce en vain de justifier l'application de la glace. Convenons que si celle-ci ne présente pas au même degré tous les dangers de celles-là, elle n'en est pas du moins entièrement exempte. M. Louis a démontré avec quelle facilité se forment, dans les maladies organiques, des lésions secondaires, et combien elles sont graves; n'employons donc pas indifféremment des remèdes capables de les susciter. Il faut, avant de mettre la glace et durant l'application, s'assurer par la percussion et le sthétoscope de l'état des poumons, et renoncer à ce moyen, dès que le malade tousse, qu'il s'enroue ou qu'il est oppressé. J'ai vu périr d'un abcès dans la poitrine un enfant atteint d'une pleurésie et sur la tête duquel, durant un délire sur-aigu, on tint, long-temps, une vessie remplie de glace. Une jeune dame nerveuse et ayant des chagrins, souffrait si cruellement d'une céphalalgie avec fièvre, insomnie, sensibilité exquise des yeux, spasmes et tressaillemens des membres, que je fis couvrir la tête de mouchoirs imbibés d'eau fraîche. Elle fut prise, dès le troisième jour, d'une toux violente que j'eus ensuite de la peine à calmer. Cet accident est plus commun et va souvent plus loin qu'on ne le pense. On rencontre encore des malades qui ne sauraient endurer un froid si vif; et pourtant, afin de conserver au froid sa propriété débilitante, il faut prolonger son action de manière à éteindre dans les tissus qu'il frappe, et l'irritation dont ils sont le siége, et la disposition à réagir contre l'impression qu'il produit. Brown avait dit : « Le froid est utile à proportion de son intensité. » La douleur insupportable qu'occasione l'eau à la glace est mise par un professeur du Val-de-Grâce au nombre des circonstances qui doivent engager à renoncer, dans nombre de cas, à l'emploi des réfrigérans.

L'assentiment n'est donc pas unanime sur les avantages de l'application de la glace et plus spécialement encore sur l'absence de tout danger dans l'emploi de ce moyen. Il s'y trouve quelque chose de vague et d'incertain ; l'esprit en pressent quelquefois les bons effets, sans en avoir la pleine certitude. Toujours est-il qu'il faut beaucoup de tact pour deviner en quelque sorte les cas qui s'accommoderont de ce remède. L'empirisme reprend dans cette circonstance un peu de pouvoir, et l'explication du mécanisme et du succès de cette application est encore assez obscure : on y trouverait de l'affinité avec les doctrines mécaniques de l'école de Leyde. Je ne proscris point la glace d'une manière absolue, comme Gama, qui la tient pour rarement utile et faisant perdre un temps précieux ; je crois cependant que dans certaines fièvres cérébrales, on doit y préférer les applications tièdes et émollientes.

Celles-ci m'ont paru souvent salutaires. On doit les multiplier sur le tronc, les membres et surtout en couvrir la tête, pendant dix, douze et quinze jours, jusqu'à ce que les signes graves et immédiats de la congestion se soient évanouis : *caput aquæ calidæ lotione calefacere confert*, disait Hippocrate. Pourquoi ne pas généraliser cette pratique qui, malgré sa simplicité et son peu d'importance apparente, contribue puissamment à des cures, presque inespérées? Le malade se trouve, de cette manière, plongé dans une atmosphère douce, humide, halitueuse, dans une espèce de bain qui, sans avoir les inconvéniens des bains domestiques, en possède toutes les vertus. Si l'on emploie des vessies de porc à moitié remplies d'eau chaude, elles se moulent sur les membres, ne mouillent pas le linge et ne refroidissent pas le malade. Quelquefois, je le fais couvrir de flanelles imbibées d'une décoction de guimauve : rien de plus capable de décider le moment de la détente, de diminuer la gravité des symptômes, d'affaiblir la violence de l'en-

céphalite ; rien de plus clair que les raisons de l'innocuité de ces topiques et de leur mode d'action.

Les cataplasmes sur la tête se composent souvent des farines de riz ou de lin cuites dans une décoction d'espèces narcotiques ; ils me paraissent plus tempérans que les cataplasmes ordinaires. Les décoctions de jusquiame ou de laitue sont celles que je préfère. Les anciens couvraient le front et les tempes d'onguents préparés avec le suc de ces plantes. *Lactucarum succus fronti et temporibus illitus, febrientibus tum somnum conciliat, tum capitis dolores mulcet.* Matthioli Compend. *Neque spernenda est*, disait Piquer, *capitis refrigeratio appositio syncipiti linteis succo consolidæ majoris aqua verbenæ immixto madefactis.*

Des symptômes de putridité compliquent souvent les fièvres ataxiques, et même quelquefois ces fièvres naissent d'ulcérations intestinales. Très-anciennement Aétius l'avait dit : *Quandoque et febres malignæ oboriuntur : atque ita affecti decolores fiunt, et ad animi deliquium usque exudant. Vires etiam ipsorum cito deficiunt, neque procul ab interitu absunt.* J'ai vu des médecins s'interdire alors l'emploi des grands moyens propres à prévenir les suppurations du cerveau, tels que l'ouverture de la saphène ou de la temporale, les ventouses scarifiées le long du rachis, dont les membranes peuvent aussi se trouver compromises. C'est un écueil à éviter, observe Regnault, et cette complication ne doit point absorber toute l'attention du praticien, ni fournir exclusivement des données à la thérapeutique. L'ataxie annonçant une grave lésion de l'encéphale, pourquoi cette vérité de fait n'influerait-elle pas sur le traitement ? Appliquons des sangsues à l'épigastre, mais après avoir préalablement agi avec énergie contre la fluxion cérébrale. D'ailleurs, remplir cette dernière indication n'est pas nuire à ce qu'exige la première. Quelquefois même, la guérison en résulte d'une manière directe, dans les cas surtout où la lésion

intestinale n'est que secondaire, quoique pourtant elle paraisse prédominer.

Dans l'été de 1827, un homme de cinquante ans, entra à l'hôpital avec la face rouge, les yeux saillants, engorgés et poussés hors de l'orbite, avec des tintemens d'oreille, des élancemens dans la tête et une grande faiblesse des extrémités. Il chancelait en marchant : pouls ample, dur, assez fréquent, sécheresse et rugosités de la langue, angoisses d'estomac, vomituritions, rapports nidoreux, horreur des alimens, météorisme sus-ombilical. Je présumai que ces derniers symptômes dérivant aussi de la congestion au cerveau, se dissiperaient d'eux-mêmes, malgré leur acuité, et qu'il fallait se borner à traiter cette congestion. En conséquence, saignée de huit cents grammes par les saphènes, ventouses profondément scarifiées sur la nuque et sur le dos ; ces ventouses donnèrent avec abondance. L'embarras de la tête diminua promptement, l'affection de l'estomac se dissipa de même.

Ne voit-on pas souvent, pendant le cours de la fièvre maligne, le ventricule s'affecter, des vomissemens paraître, la langue rougir et se dessécher, l'appétit se perdre? Tous ces faits sont longuement expliqués par Glisson. *Cum ubi caput suffert*, dit Rega, *et stomachus suffere debet.* Cet état dépend de la réaction du cerveau souffrant sur les premières voies, et faiblit, à mesure que la saignée dégorge cet organe ou ses membranes. Ces formes, ainsi sur-ajoutées, rendent au reste le diagnostic obscur et embarrassent pour le traitement. « Combien les maladies, dit Bichat, seraient faciles à étudier, si elles étaient dépouillées de tout accident sympathique! Mais qui ne sait que souvent ceux-ci prédominent sur ceux qui tiennent immédiatement à la lésion de l'organe malade. »

La base des hémisphères ou la protubérance annulaire est en général altérée dans les fièvres malignes qui réagissent sur

l'estomac. Ces lésions se présentent surtout lorsque l'irrégularité de la respiration et de la circulation se joint aux vomissemens. La céphalalgie dès le principe, la sensibilité douloureuse des yeux, le resserrement de la pupille, le gonflement du cou, les battemens désordonnés des carotides, les rougeurs vives de la face, tantôt opiniâtres, tantôt passagères, désignent que le cerveau a été frappé le premier. Si cet organe s'affecte à la suite du mal d'entrailles, la stupeur ou le délire ne sont pas précédés de céphalalgie. La manifestation subite du délire dans l'état de la fièvre, au moment où la langue se dessèche et se rembrunit, annonce la réaction de la phlogose intestinale sur le cerveau et les méninges, et leur lésion subséquente. Quant à la gravité des phénomènes nerveux, elle ne saurait, toute seule, dans le cours de la fièvre, signaler l'encéphale comme exclusivement affecté : « car souvent, d'après Prost, les fonctions de cet organe sont d'autant plus ardentes et troublées que les intestins sont plus enflammés, les matières qui les parcourent plus irritantes et plus abondantes. » Toutes ces remarques ne sont pas sans importance au point de vue pratique.

La vertu des anti-phlogistiques est si excellente, qu'à toutes les époques, et malgré les préjugés régnants, d'illustres praticiens l'ont proclamée ; ainsi, Hippocrate saignait, même sous la langue, les fiévreux phrénétiques et leur donnait l'eau de farine, parfois le suc de pommes et de grenades mêlé avec l'eau de lentilles grillées, avalé froid, la lavure de farine prise cuite et froide, la décoction d'orge légère. Sydenham disait : *In phrenitide, liberaliori manu, ad venæ sectionem, clysteres ac medicamenta refrigerantia me accingo.* Dans les apostêmes du cerveau ou de ses membranes, Avicenne saignait aux veines du front, du cou, aux artères auriculaires, jusqu'à défaillance. Il avait grande foi aux lavemens, les réitérait tous les jours, y associait des embrocations froides et jonchait le sol de la chambre de

plantes fraîches : Storck le faisait arroser d'eau vinaigrée. Il recommandait surtout l'absence du bruit. *Associa ei amicos suos prudentes sibi caros, et misericordes ejus, et ex quo verecundetur et cesset propter ipsum a sua permistione, et agitatione quæ ei nocent. Et stude ut ipsum facias dormire.* Si jamais il convient de recourir avec promptitude aux moyens qui éteignent le plus sûrement l'inflammation, c'est, selon Burserius, dans la fièvre maligne. *Itaque sanguinem larga manu tam e venis quam arteriis, mox ab incipiente malo detrahere oportet.* Fréd. Hoffmann a vu mourir en peu de jours, de phrénésie, des adultes vigoureux et pleins de sang, qu'on ne saignait pas. *Si vocatus fueris ad principia*, dit Schenckius en traitant de la fièvre maligne, *tum secure venam incide et sanguinem multum extrahe, si reliqua consentiunt.* Et ailleurs, il accuse l'omission de la saignée de l'extrême gravité de beaucoup de fièvres continues ; il veut qu'on tire du sang dès le début et jusqu'à syncope ; c'est le moyen de guérir et surtout de prévenir des accidens fâcheux, « Dans les fièvres malignes accompagnées de taches pourprées, les saignées, dit Piquer, sont utiles pour prévenir le délire phrénétique ; et les observations ont démontré que s'il survient une hémorrhagie du nez ou de l'anus, elle soulage beaucoup le malade. » Bartholomée Perdulcis parlant de la saignée abondante, en expose avec une concision remarquable la raison et les effets : *ut pro æstu refrigerium, pro jactatione quies, pro labore somnus concilietur.* Elle rend, dit Maistral, aux vaisseaux engoués leur ton et leur jeu systaltique, elle calme le mouvement tumultueux des esprits et les veilles immodérées, causées par la pléthore, par la douleur ou par la trop grande rigidité des fibres ; elle éloigne ces accidens par l'évacuation qu'elle produit ; — de là naît un rafraichissement sensible de toute la machine. « Il faut, selon Abraham de la Framboisière, quand les forces sont bastantes, tirer du sang jusqu'à cœur failly, aux fièvres ardantes,

aux grandes inflammations et aux extrêmes douleurs. Car, si on tire du sang jusqu'à lipothymie aux fièvres ardantes, toute l'habitude du corps est incontinent rafraischie, et l'excessive chaleur esteinte : à plusieurs le ventre devient lasche et y arrive des sueurs. »

Les fièvres malignes se passent en général des évacuans, hormis ceux qui excitent de douces évacuations et qui ne peuvent dès-lors réagir sur le cerveau. En 1821, une fièvre maligne sévit sur des militaires entassés dans un ancien édifice mal percé : la grande chaleur, un air altéré, une eau et des fruits de mauvaise qualité l'avaient provoquée. Tous se plaignaient d'un violent mal de tête et d'estomac. Ils arrivaient avec un commencement de délire, une figure effrayée et ces signes prochains d'une fluxion à l'encéphale, qu'Huxham regarde comme presque infaillibles, tels qu'un continuel tintement des oreilles, le battement des temporales et l'augmentation visible du battement des carotides, quoique la vitesse du pouls ne fût pas des plus fortes.

Pendant les premiers jours je trouvai à ces malades la peau fraîche, le pouls régulier et tranquille. Puis, tout-à-coup, la peau s'échauffait, le pouls devenait fréquent, petit et dur ; en même temps, les rêvasseries, le strabisme, la stupeur, les claquemens de dent, l'agitation convulsive de la langue, de la mâchoire et des membres éclataient. C'était avant ces derniers symptômes qu'il convenait d'administrer les anti-phlogistiques et les évacuans : après, il n'était plus temps, surtout pour ceux-ci. Je ne tardai pas à reconnaître cette indication et je prévins ainsi les dangers d'uue fièvre qui, dans les commencemens, fit périr plusieurs soldats. Je purgeais, comme on le voit, avant que l'inflammation eût eu le temps de se fixer ; je pouvais donc la détourner : plus tard, il ne restait que des chances contraires.

D'autres fois encore, cette même pratique m'a réussi ; Sarcone y dut ses succès dans l'épidémie de Naples, il la préconise

en vingt endroits, surtout dans le second volume de son ouvrage. Il saignait d'abord, purgeait ensuite, et des phrénésies opiniâtres, liées à la surcharge bilieuse des premières voies, cédaient avec promptitude. Il guérissait ainsi « des malades étendus sur le dos, assoupis, murmurant d'une manière taciturne, continuelle et confuse, la langue en convulsion, avec une disposition sensible au météorisme ou à un météorisme déclaré, un pouls petit, bas, irrégulièrement accéléré, les mains tremblantes ainsi que la mâchoire ou la lèvre inférieure, avec une inflammation inconstante du visage. » Je choisis les évacuans parmi les huiles de ricin, d'amandes douces, la manne, les bouillons de veau aiguisés avec un peu de tartre stibié, avec du sulfate de magnésie ou du sous-phosphate de soude, la crême de tartre, la casse, le petit-lait tamariné, aidé de clystères émolliens; ces derniers dans toutes les phases de la maladie. Dans les fièvres ardentes et malignes qui n'offrent pas de rémission, Hippocrate évitait les purgatifs et entretenait la liberté du ventre par des suppositoires et par des lavemens doux et bénins. Diversus, qui en fait la remarque, ajoute : ceux qui sont âcres, *tum calefaciunt, tum agitant, quæ duo in ardenti febre nocua sunt.* De l'avis de Sydenham, les clystères sont si utiles, qu'ils remplacent la saignée, lorsqu'elle a été omise en temps opportun. Ils déchargent l'intestin, le rafraichissent, lui font comme une espèce de fomentation interne, et le calme qu'ils amènent s'étend à tout l'organisme et diminue l'excitation cérébrale. Ils produisent de plus un mouvement fluxionnaire sur les colons, *humorumque ad superiora tendentium revocationem;* action entrevue par Bonet et qu'on augmente avec des substances purgatives.

La fille d'un médecin était triste, taciturne et assoupie depuis quelques jours, avec des rougeurs vives et instantanées aux pommettes. Peu-à-peu les pupilles se resserrèrent et ressemblèrent à un point noir; somnolence comateuse, paroles obscures,

mal articulées et délirantes, respiration rare et profonde, pouls petit, très-fréquent, sens émoussés, sensibilité affaiblie, soubresauts des tendons, par momens frayeurs sans motif et tressaillemens brusques; sangsues aux malléoles, la ténuité des veines ne pouvant y permettre la saignée. On applique ensuite d'autres sangsues derrière les oreilles et des cataplasmes sinapisés aux jambes; lavemens émollients, fomentations tièdes sur l'abdomen. La fièvre et les symptômes nerveux persistent cependant et s'aggravent encore, lorsqu'après un lavement d'huile de ricin commencent d'abondantes déjections alvines, qui sont critiques.

Quelquefois de pareils moyens ne suffisent pas, et les antiphlogistiques directs ne convenant plus, il faut recourir à la purgation. Les enfans la supportent mieux que les adultes; elle délivre leurs entrailles d'une matière acrimonieuse qui détermine par contrecoup les convulsions et la stupeur.

Il existe encore dans les fièvres malignes une autre période où l'on peut solliciter les évacuations alvines, c'est lorsqu'après quinze à vingt jours de maladie, le ventre reste paresseux et que les signes de turgescence gastrique se manifestent. Alors, la purgation modérée peut réussir : quant aux drastiques, leur action ressemble trop à celle des vésicatoires. Sous leur influence, disent Leclerc et Manget, *sanguinis et spirituum animalium impetus tunc potissimum versus intestina dirigitur, idque ob calorem et dolorem vi purgantium tanquam ab admoto vesicatorio in tunica intestinorum excitatum.* Ces remèdes déterminent des maux d'entrailles, une inquiétude et un malaise nerveux, qui se réfléchiraient douloureusement sur le cerveau. D'ailleurs, beaucoup de fièvres ataxiques étant accompagnées d'une disposition inflammatoire des intestins, cela seul contr'indique l'emploi des drastiques; car la tête s'affecte avec plus de force lorsqu'une entérite naît et s'accroît.

Les évacuans énergiques nuisent même d'autant plus qu'ils ne sont suivis d'aucun effet apparent. Alors, les membranes sur lesquelles on les dépose s'enflamment violemment. Avisard cite à ce propos des observations de céphalite traitée par l'émétique à haute dose, suivie de la suppuration du cerveau, présentant en outre dans l'estomac et l'intestin grèle des plaques rougeâtres avec épaississement et friabilité de tissu ; lésions produites par le sel purgatif, qui avait été toléré. MM. Lallemand, Bouillaud et Cruveilhier ont fait de semblables observations, et de tous les malades dont parlent les deux premiers, il n'en est presque pas un seul qui n'ait eu la muqueuse intestinale plus ou moins altérée. Une personne atteinte de fièvre maligne, prit en trois jours, sur l'ordre de M. Récamier, un gramme de tartre stibié ; elle mourut promptement. L'iléon était garni de plaques rouges, proéminentes; l'estomac offrait des marbrures en brun sur quelques points, et sur d'autres, un enduit muqueux, blanchâtre, d'apparence membraniforme : traces d'inflammation toute récente et due probablement au remède. Il donne à un autre fiévreux, plongé dans un délire ataxique, quatre décigrammes d'émétique : ce malade succombe à deux perforations d'estomac. M. Barbier a vu deux grammes de tartre stibié consommés en cinq jours, ne pas occasioner de vomissement ; à l'autopsie, estomac rouge, rempli de bile et de mucus, duodénum, intestin grèle et colons couverts de taches irrégulières d'un rouge cerise sur un fond violacé. Qu'on juge par là de l'innocuité du remède, lors même qu'il y a *tolérance* de la part des voies digestives. Son activité et celle des drastiques est si réelle, que, donnés en lavement, ils ont engendré des ulcérations dans les colons et le rectum ; cause de trouble et de réaction sur-ajoutée à la fièvre ataxique.

Parlerai-je des vomitifs ; mais qui ne les appréhende, puisqu'ils augmentent par leurs secousses l'embarras du cerveau ?

Cependant, l'action n'en étant qu'instantanée peut, dans les premiers jours de l'encéphalite, et lorsqu'il n'y a pas encore prise de possession et fièvre développée, imprimer une perturbation salutaire, en excitant divers émonctoires, entr'autres la peau.

Au commencement de ce siècle, le brownisme dominait tellement en France, que la fièvre maligne n'était attaquée que par les stimulans à haute dose; les théories humorales de Pringle régnaient si exclusivement en Allemagne que les plus habiles médecins ne voyaient dans cette même fièvre que le quinquina à donner. L'ouverture des cadavres ne leur permettait pas de douter que l'encéphale ne se désorganisât durant cette fièvre; et pourtant ils semblaient ne pas comprendre que la putridité des humeurs et l'abattement des forces venaient de là, en partie. Il leur arrivait de guérir avec de l'eau panée, avec des boissons acidules, des fièvres un peu moins graves; puis, malgré cette claire donnée, ils traitaient des fièvres plus violentes par de larges doses de quinquina, de camphre, de musc, de serpentaire, d'arnica et de vin. Et comment une décomposition profonde n'aurait-elle pas suivi, quand on augmentait l'intensité de fièvres, déjà si funestes par elles-mêmes, qu'elles tuent souvent presque au début? L'auteur d'un livre renommé sur le typhus, Hildenbrand, se méfiait si fort des *secours de l'art*, ou autrement de la méthode excitante, qu'atteint lui-même de cette maladie, il ne voulut autres remèdes qu'une saignée suivie d'un vomitif, et après, que la tisane la plus simple. Il sentait donc que lorsque l'encéphale est engorgé, ses fonctions languissent, les muscles s'énervent, et qu'ainsi la saignée doit être promptement administrée. Brown lui-même avait bien vu que la faiblesse musculaire dans les fièvres n'était qu'apparente; « car, ce sont ses paroles, les débilitans qui dissipent les symptômes d'une incitation évidemment excessive, dissipent en même temps cette impotence, tandis que les stimulans augmentent le mal. »

Puis il ajoute : « Qui s'aviserait de donner du vin, de l'opium, ou d'autres stimulans permanens ou diffusibles, pour dissiper l'impotence que le malade éprouve dans la péripneumonie ou dans le rhumatisme sthénique ? Qui oserait administrer en pareil cas d'autres moyens que des débilitans de toute espèce, lesquels dissipent en effet cette faiblesse musculaire *apparente*, et en même temps tous les autres symptômes de la maladie ? » Ensuite, par une de ces contradictions communes aux sectaires, il ne craint pas de stimuler dans les fièvres cérébrales, et ne s'aperçoit pas de l'inconséquence. Broussais la relève quand il dit : « La fausse supposition que la force vitale diminue constamment par un haut degré d'excitement, pour donner lieu à la faiblesse indirecte, amenait Brown à traiter par les excitans toutes les maladies inflammatoires qui produisent l'accablement et l'impuissance du mouvement musculaire. »

Un homme supérieur, dont la vie fut en butte à des injustices, s'élève contre ce traitement des fièvres malignes par les stimulans, souvent seuls, quelquefois pêle-mêle avec des sangsues, des saignées ; et il y attribue la fréquence si effrayante des terminaisons funestes dans les hôpitaux. A Vienne, il le disait à Pierre Franck et autres médecins qui s'étaient jetés dans le *Browvnisme.* Il le répéta dans ses voyages et à Paris, où il fut appelé en consultation pour un jeune homme d'une constitution vigoureuse, qui, s'étant beaucoup échauffé à cheval par un soleil ardent, fut pris d'un grand mal de tête. « On lui ordonna des médicamens que les médecins et les dames appellent des calmans ; le mal de tête augmenta tellement, que bientôt il devint furieux avec un abattement total et une raideur universelle. Là vous auriez vu le zèle de cinq médecins à lui couler dans la bouche du vin, des teintures, de l'éther, à le frictionner avec du camphre et tout ce qu'il y a de plus volatil. Le malade succomba. Là aussi on opposa à mes conseils la prostration

totale des forces et l'état convulsif. Ce sont pourtant précisément ces circonstances qui caractérisent le mieux l'inflammation du cerveau et de ses enveloppes. » Gall se montrait ici plus clairvoyant praticien que les médecins de son temps.

Un officier que de longs chagrins, une folle ambition et l'ivrognerie avaient jeté dans le délire et les convulsions avec grande sensibilité des yeux et de la peau, est regardé par M. Bourdon comme atteint de fièvre cérébrale. Un professeur de l'école, homme *qui assurait raisonner juste*, rapporte au contraire ces symptômes à une affection extatique, laquelle *va cesser aussi promptement qu'elle est venue* par l'emploi des anti-spasmodiques. « Comme on ne pouvait rien faire prendre au malade, ajoute-t-il, nous allons lui faire mettre de la moutarde aux jambes, lui faire donner des lavemens avec l'éther, et de l'éther ensuite en potion : et vous allez le voir revenir. » Effectivement, des sinapismes furent appliqués, l'éther fut administré en lavement et en potion ; et le malheureux fut pour quelques momens tiré de son assoupissement par les douleurs : mais bientôt il redevint assoupi, les pupilles se dilatèrent, des vomissemens et du hoquet parurent. On saigna alors, mais trop tard ; et bientôt la mort vint achever, après une agonie d'apoplectique, ce que les convulsions avaient commencé.

Une énorme quantité de matière verdâtre et visqueuse était déposée entre l'arachnoïde et la pie-mère. L'arachnoïde était partout opaque, les ventricules cérébraux étaient remplis d'un fluide floconneux et lactescent.

Un Suisse du régiment en garnison à Anvers, homme robuste, boit avec excès, le quatre Septembre 1818, se plaint, le cinq, d'une douleur de tête sourde, entre à l'hôpital, le six, après avoir déliré pendant la nuit. Prostratiou des forces, état de stupeur et d'apoplexie, aphonie, assoupissement, raideur des extrémités ; le côté gauche paraissait plus attaqué que le

côté droit ; physionomie égarée, yeux larmoyants, insensibles, immobiles à la lumière ; bas-ventre fortement tendu : séné et sulfate de magnésie, selle *sèche et brûlante.* Le second jour, en raison de l'*asthénie* du système nerveux, infusion d'arnica, éther sulfurique, laudanum, vésicatoires volants. Le troisième et quatrième jour, infusion d'arnica plus concentrée avec trois gros de carbonate d'ammoniaque et un gros et demi de camphre, frictions sur la tête avec la teinture de cantharides réunie à l'onguent mercuriel, frictions sur le reste du corps avec le liniment volatil. Le cinquième jour, mêmes remèdes, vin et bouillon ; le sixième, trismus, convulsions et mort.

Abcès dans le lobe droit du cerveau contenant du pus et d'odeur très-fétide ; épanchement de sérosité dans le sinus gauche, de sang coagulé dans le sinus droit.

La cause de si graves symptômes n'était-elle pas assez frappante, la violence de leurs progrès n'accusait-elle pas, assez haut, le traitement ?

Ces exemples, je pourrais les multiplier ; il est peu de praticiens d'un certain âge qui n'aient commis de pareilles fautes. D'autres associent les saignées aux toniques ; la maladie diminue ou s'accroît alors selon ces remèdes si divers, et comme l'observe M. Lallemand, les irrégularités, les intermittences, l'*ataxie* des symptômes suivent avec assez de régularité l'instabilité, l'*ataxie* du traitement, jusqu'au moment où cette oscillation de méthodes n'a plus d'effet immédiat, la désorganisation cérébrale étant trop avancée.

Dans cette façon d'agir il y a certainement faiblesse d'esprit, manque de principes droits et bien raisonnés ; cependant elle ne nuit pas à l'égal de l'usage exclusif et surtout prématuré des stimulans.

Fièvre cérébrale, stimulans et terminaison malheureuse. — Un paysan malade depuis six jours, fut apporté à l'hôpital,

étourdi et les jambes faibles ; céphalalgie, pulsations douloureuses dans la tête, visions confuses, face injectée, yeux brillans, presque immobiles, pupilles contractées, langue rouge : limonade, pédiluve sinapisé. Le malade y souffre et s'impatiente, il se remet au lit avec les jambes irritées et très-chaudes; nuit inquiète pendant laquelle il délire. Le matin, rêvasseries, paroles obscures, spasmes musculaires, pouls d'une grande vitesse, respiration précipitée ; julep éthéré, camphre et nitre : le soir, nouveau pédiluve avec de la moutarde ; mêmes angoisses. La peau s'échauffe considérablement ; dans la nuit, le malade crie, chante et se lève. Troisième jour, assoupissement, agitation convulsive des muscles de la face, fixité du regard lorsqu'on ouvre les paupières ; l'œil est entraîné vers le haut de l'orbite, la sensibilité diminue, des empreintes violacées paraissent aux coudes et au croupion. Le lendemain, frissons et paroxisme ardent, avec des mouvemens automatiques, des soubresauts dans les tendons, l'émission des urines par regorgement ; le malade reste couché sur le dos. Du cinquième au neuvième jour, on insiste sur le musc, le castoréum, les décoctions de valériane, de polygala, on donne du quinquina ; on réapplique des sinapismes et à plusieurs reprises : plus tard, frictions avec le liniment alkalin, vésicatoires aux jambes et aux bras, chaque pansement fait crier le malade et le rend furieux. Dans les derniers jours de son existence, il est gisant sur son lit, les jambes écartées, les bras raides, les pupilles élargies, les yeux à la fois ternes et sanglans, sourd, insensible, avec de larges escarres, n'avalant plus, lâchant sous lui, marmottant quelquefois des mots vides de sens : enfin, le quatorzième jour, respiration stertoreuse, odeur fétide, peau froide, somnolence encore plus profonde dont la mort est le terme.

Sur toute la convéxité des hémisphères, l'arachnoïde était

épaissie et d'un rouge foncé ; les veines des plexus et de la pie-mère se prononcaient fortement sur cette membrane, elle-même très-injectée. Il y avait beaucoup de sérosité dans les ventricules, les fosses occipitales, entre la dure-mère et l'arachnoïde : au-dessous de celle-ci, une matière gélatiniforme solide et jaunâtre. La substance grise était en avant des hémisphères diffluente ; la médullaire laissait suinter du sang à chaque section du cerveau.

Dans ce fait, tout s'enchaîne et une harmonie funeste lie les accidents de la fièvre aux erreurs du traitement. A coup sûr, une si grave encéphalite devait produire beaucoup de trouble ; nul doute pourtant que tous ces échauffans, si prématurément et si abusivement administrés, ne l'aient grandement augmenté.

Plusieurs épidémistes ont cru devoir employer les excitans de bonne * et affirment l'avoir fait avec succès. Je ne le nie pas ; néanmoins dans l'épidémie de typhus qui regna en 1813 et 1814, je vis les toniques nuire dans les premiers temps, souvent même dans les derniers, et ne convenir qu'au déclin et dans un petit nombre de circonstances. Alors encore, quelques médecins, éclairés sur la vraie nature de l'indication s'abstenaient. Quelquefois cependant, ces épidémies font exception à la règle commune et doivent être traitées d'une manière toute spéciale.

Ce qui effraye, ce qui pousse au quinquina, c'est la *férocité* des symptômes. Il m'arrive de le donner, en désespoir du succès, quoique les signes de l'état aigu persistent, quoique je sente fort bien qu'il n'est pas motivé par cela que les phénomènes s'aggravent.

Malgré l'imminence du danger, tant que la peau est sèche et brûlante, l'œil brillant, la pupille resserrée, la vision empêchée, il n'y a pas lieu de donner des toniques. Dans de pa-

* heure

pareilles circonstances, la stupeur, le délire et les tremblemens de la langue s'exaspèrent ou reparaissent sous l'action de ces remèdes, et la fièvre dès lors accrue, se termine fatalement, tandis que traitée par les anti-phlogistiques elle peut se résoudre.

Mais toutes les fièvres malignes n'ont pas les mêmes caractères, et à côté de la forme commune se place la forme exceptionnelle. Ainsi dès le début quelquefois et surtout au déclin, la prostration peut devenir très-réelle et motiver l'emploi même hâtif des toniques, en général si funeste. C'est une indication difficile à saisir, importante et qui mérite d'être étudiée.

On a déjà remarqué qu'une stupeur opiniâtre avec réponses difficiles et tardives, avec la fixité du regard, la couleur sanglante des conjonctives, est de plus mauvais augure que le délire, même furieux. Lorsque ces symptômes se manifestent tout d'abord, et qu'ils ne cèdent point aux émolliens, ni aux évacuations sanguines, il s'y joint une grande insensibilité, la peau devient froide, le pouls presque imperceptible et se perdant en une sorte de reptation. Dans ces périodes suprêmes et même plus tôt si l'état du ventre le permet, le quinquina doit être quelquefois hardiment tenté.

Ce médicament peut alors ranimer la chaleur, la circulation, réconforter et fouetter des humeurs appauvries et languissantes : mais il faut en saisir l'opportunité, et savoir s'arrêter à temps.

Fièvres malignes graves ; insuccès des moyens ordinaires ; quinquina, toniques ; guérison. —Un ouvrier de vingt-quatre ans, robuste et bilieux, arrive à l'hôpital, le quatorze Août 1822, ne pouvant se soutenir sur les jambes, frissonnant, brûlant, et se plaignant d'un grand mal de tête. Le lendemain matin, stupeur et délire vague, face jaune et rouge, yeux injectés et fermés, langue muqueuse sur le milieu, colorée sur les bords.

pouls raide, gêné, petit et dur : saignée de cinq cents grammes, petit-lait, tisane de réglisse et de gramen. Le soir, un peu moins de stupeur ; ouverture de la temporale, cataplasmes aux bras : troisième jour, pouls ample, peau moite, tête débarrassée, émission des urines naturelle et perçue ; j'insiste sur les délayans. Le huitième jour, la fièvre et la céphalalgie reparaissent. D'abord peu marqués, ces deux symptômes augmentent ensuite, malgré des sangsues au pli du bras, des ventouses aux cuisses. Peu-à-peu, les conjonctives s'injectent de nouveau, la langue devient sale, le ventre se météorise : huile d'amandes douces et lavemens, puis cataplasmes sur les bras et l'abdomen. Le malade s'affaiblit, la stupeur remplace la somnolence : cataplasme sur la tête, sinapisme aux membres inférieurs. Deux jours se passent encore, pendant lesquels la stupeur ne cesse d'empirer.

Le deux Septembre ; œil fixe et sanglant, pupille resserrée, vision abolie, face vultueuse, langue rétractée, humide toutefois, abdomen médiocrement tuméfié et indolore, peau froide, décolorée sur les membres, ongles livides, pouls petit, obscur, en ondulations, vésicatoires aux bras, moutarde aux jambes. Dans l'après-midi, à ces symptômes se joint un délire loquace. Il n'y a de chances de salut que dans des stimulations fortes et multipliées. Vésicatoire, du front au sommet de la tête, décoction de quinquina camphrée, aiguisée avec le suc d'un citron et le sirop de menthe. Dans la nuit, le délire cesse.

Le trois au matin ; stupeur, face moins engorgée, pouls très-fréquent, mais à pulsations distinctes ; la sensibilité renait et le malade pincé témoigne de la douleur ; bon symptôme. On réitère la même décoction de quinquina. Sur le soir, le malade voit, entend, et tire la langue qni est sèche et un peu foncée dans le milieu, toujours humide sur les bords. Le pansement du vésicatoire excite des gémissemens et des dou-

leurs qui sont vivement perçues : même remède, eau vineuse.

Le quatre ; après une nuit paisible, le malade parle, reconnait, et ses conjonctives s'éclaircissent. Le pouls se dilate, la peau s'échauffe et s'humecte, les urines coulent : simple décoction de huit grammes de quinquina, le matin et le soir.

Le cinq ; suspension des toniques, limonade, deux tasses de bouillon. Le malade a la conscience de cette amélioration, ses traits ne sont plus aussi allanguis ; la convalescence ne tarde pas.

Le fils d'un brasseur, ayant eû dans sa première enfance une méningite grave, frère de deux sœurs dont l'ainée avait succombé à cette maladie, dont l'autre en avait été rudement atteinte, est frappé de fièvre maligne, dans le mois de Septembre 1835. Un catarrhe avec céphalalgie, somnolence et grande décoloration, ouvre la marche des symptômes. Une fièvre sans vive chaleur à la peau, mais caractérisée par une petitesse et une fréquence extrêmes du pouls, s'y joint bientôt; le mal de tète augmente, s'accompagne de gémissemens répétés et de convulsions violentes et momentanées. Alors le malade se dresse ou se jette hors du lit par saccades brusques, en vociférant, en mordant, et sans connaissance : puis, affaibli, énervé, il pâlit et se refroidit encore davantage et retombe dans l'assoupissement, avec les yeux fixes, ternes ; lorsqu'on le fait boire, très-souvent ces accidens reparaissent. En même temps, hémorragie nazale, qui se renouvelle à des distances irrégulières, une ou deux fois dans les vingt-quatre heures, et si forte une nuit, que je suis obligé de tamponner les narines. Les délayans, les fomentations tièdes sur la poitrine et la tête, l'absence du bruit, de la lumière, les réfrigérans sur le front, les fomentations sinapisées sur les membres, les lavemens presque quotidiens, l'huile de ricin, le calomélas, tour-à-tour employés et combinés avec les pectoraux, n'avaient pu modérer la toux, le coma, les spasmes ; un vésicatoire entre les épaules, deux

immenses vésicatoires aux jambes, lesquels avaient ulcéré le derme et n'avaient pas eû plus de succès. L'enfant s'affaiblissait; les grincemens des dents, la rétraction des membres, les cris, les symptômes d'irritation disparaissaient, il n'y avait plus que des symptômes d'épanchement ventriculaire et déjà en quelque sorte passif; c'était le quinzième jour de la fièvre. Le petit malade étant froid, immobile, ayant les yeux mi-clos, les pupilles dilatées, le pouls insaisissable, je prescrivis un julep avec quatre décigrammes de sulfate de quinine et six gouttes de teinture de musc; le soir, les traits étaient moins pendants et la peau était un peu moins froide : la potion est réitérée, et on donne un tiers de lavement avec soixante centigrammes de camphre.

Le lendemain, pouls ranimé, sueur grasse, épaisse, échauffement de la peau; la langue qui était sèche, rugueuse, noire sur le milieu, pâle sur le reste de sa surface, rougit un peu et s'humecte beaucoup. Ces symptômes de réaction me font espérer. Le lavement est administré de nouveau, et j'y ajoute dix centigrammes de musc, le julep est réduit à deux décigrammes de sulfate de quinine; le soir, on redonne l'un et l'autre. Depuis l'avant-veille les vésicatoires se pansaient avec du cérat chargé de poudre de quinquina; les ulcérations semblaient devenir moins blafardes.

Le dix-huitième jour, je suspends ces médicamens, craignant d'outrepasser le but et de ramener des symptômes aigus; mais le vingtième, il faut vite y revenir, le malade tombe encore dans un état de froideur, de décoloration, de léthargie, avec le pouls misérable, la langue sèche, les yeux fermés; la potion musquée et kinatisée, les lavemens camphrés et musqués sont repris et continués jusqu'au vingt-cinquième jour, où l'état régulier de veille et de raison qui s'alterne avec des périodes de bon sommeil, l'humidité de la langue et le sentiment

de la faim qui renait, annoncent le retablissement de l'action cérébrale.

Ce convalescent resta sourd, muet, et puis bégayant, pendant six semaines, atteint en outre d'un tremblement nerveux des membres supérieurs et d'une toux assez forte. Le lait d'ânesse et la longue suppuration des vésicatoires le délivrèrent de ces affections secondaires.

Un soldat en délire, est porté à l'hôpital, le neuf Août 1821; les saignées, les sangsues, les applications et les tisanes émollientes sont tour-à-tour ou simultanement employées. Au huitième jour, la stupeur diminue, la physionomie se fait moins sombre, la parole moins embarrassée, l'intelligence plus claire; les selles involontaires, la carphologie, les soubresauts des tendons disparaissent, le pouls s'élève et son rythme se régularise. Par méprise, on donne des alimens; tout aussitôt, anxiété, vomissemens et coma profond. La fièvre qui s'éteignait se réveille; le malade chasse aux mouches, repousse ses couvertures et n'entend pas : pouls petit, obscur, vermiculaire, peau froide, insensibilité, yeux opaques, comme flétris, et tous les capillaires de la conjonctive qui s'étend sur les cornées distendus, élargissement des pupilles surtout à gauche, immobilité de l'iris. Les dérivatifs que je multipliai sur la peau restant infructeux, je donnais alors une décoction de seize grammes de quinquina, matin et soir, l'eau vineuse, le bouillon. Les dents se couvrirent tout de suite de fuliginosités, et la langue s'encroûta sans toutefois se dessécher; mais l'œil devint moins éteint, moins voilé, et la conjonctive beaucoup moins rouge; le malade ne parla point encore, mais il entendit et put sortir la langue, le pouls se ranima, les soubresauts se ralentirent. D'ailleurs coucher horizontal, déjections toujours inaperçues. Le dix-huitième jour, on renonce aux toniques; car ce fiévreux montre plus de force, se retourne en tout sens.

et répond à diverses questions. Le petit-lait acidulé et la limonade gommée remplacent le quinquina, l'eau vineuse; la langue reprend sa netteté, le ventre s'assouplit, les excrétions ne se font plus à l'insçu du malade. Il ne tarde pas à recevoir des alimens et à les digérer sans peine.

L'enfant d'un greffier du juge de paix était tombé dans le coma avec trismus, claquemens des dents, insensibilité des yeux, les cornées opaques et flétries, les membres raides, criant douloureusement lorsqn'on les remuait, se vidant sans le sentir. Ces symptômes avaient succédé à des convulsions. On avait insisté sur les délayans et appliqué des sangsues à la tête : on allait y mettre de la glace; la petitesse, la profondeur et la fréquence du pouls ne m'en détournèrent point : vésicatoires aux jambes, demi lavemens matin et soir, orangeade, eau de gramen nitrée. Les jours qui suivent se passent de même, et la faiblesse s'accroit de la gravité toujours plus réelle de la complication cérébrale; aussi la figure reste-t-elle pâle et inanimée, la paupière abaissée aux trois quarts, l'œil sans vie, sans mouvement : pour la nuit quatre décigrammes de sulfate de quinine dans une potion fortifiante. Le lendemain, visage moins terne, pouls qui se relève; l'enfant pleure pendant le pansement des vésicatoires, il manifeste un peu de connaissance; seconde potion : le soir, il ouvre les yeux, regarde et suit la lumière, sa peau se réchauffe, météorisme et coliques. La glace est suspendue, tisane laiteuse, à cause d'une toux assez forte. Ce petit malade recouvra bien vite ses forces et son intelligence.

Si cet appareil de faiblesse disparut avec rapidité, c'est qu'il dépendait de l'énervation cérébrale et nerveuse. Une prostration directe aurait demandé plus de temps et des moyens prolongés de réparation. Cependant, la mort paraissait le terme presque inévitable d'un tel affaiblissement, lorsque les révulsifs sur les membres, les réfrigérans sur la tête n'ayant point

d'effet, le malade se vidant involontairement, j'arrêtais la dissolution qui devait s'ensuivre, par des potions toniques. L'intensité jusqu'alors croissante des symptômes, le changement immédiat qui survint firent rapporter la guérison à ce remède. La glace nuisait dès le troisième jour, la poitrine se prenait, et le petit malade toussait beaucoup.

Un lycéen, taciturne, inquiet et souffrant depuis deux semaines, se refroidit à la campagne dans les premiers jours de Novembre 1840, revient frissonnant et s'alite. La céphalalgie et l'assoupissement se déclarent, la langue brunit et se dessèche, les déjections deviennent liquides et fréquentes, le pouls prend de la vitesse et la peau de l'ardeur : ceci augmente pendant huit jours, la diète, les délayans, les cataplasmes, l'huile d'amandes douces, les lavemens émolliens et laxatifs ne peuvent rien contre ces symptômes, et en huit jours, surviennent de la surdité, des révasseries, de la stupeur, du délire par momens. Dans la prévision d'une fièvre de longue durée, je ne pratique point d'émission sanguine ; nous vivions d'ailleurs sans une atmosphère humide, asthénique, et le malade qu'une diarrhée d'été avait fort amaigri, était pâle et délicat. Les deux premiers septenaires se passèrent ainsi ; puis les urines coulèrent inaperçues, le ventre se météorisa, la peau se fit rude, il y eût des exacerbations irrégulières avec teintes livides aux pommettes, yeux fixes ou égarés, respiration haute. Ensuite la figure s'alongea, l'exténuation s'accrut, une toux grasse et assez intense survint; l'huile de camomille en frictions, le petit-lait, le calomel, les loochs avaient été mis en avant ; alors malgré deux bandes sèches et noires sur le milieu de la langue, malgré des selles aqueuses, un peu de camphre en lavement, l'infusion d'arnica, l'eau vineuse et enfin le sulfate de quinine et le musc furent successivement administrés. Les redoublemens diminuèrent d'abord et s'effacèrent ensuite, la peau

s'anima légèrement, le pouls reprit de la consistance, la langue de l'humidité, le malade articula quelques paroles distinctes, et bientôt il put manger sans fatigue. La surdité fut lente à se dissiper, la toux céda pendant la convalescence, au lait d'ânesse et au sirop de lichen.

Ici, la faiblesse devint en dernier lieu le fait capital, et la transition, des débilitans aux toniques, se fit petit-à-petit, sans brusquerie, en raison de l'indication et de la manière dont l'épreuve de ce changement en thérapeutique était supportée.

Voilà quelques exemples des circonstances qui motivent l'emploi des toniques, de ceux surtout qui, comme le quinquina, par des propriétés d'action permanente, corrigent les humeurs, échauffent les solides et réveillent de puissantes sympathies. Les excitans chauds et diffusibles, qui précipitent l'irradiation nerveuse, ainsi que le remarque M. de la Roche, ne produisent pas de si bons effets et peuvent nuire quelquefois.

Au reste les toniques réussissent quelquefois d'autant mieux que la vitalité est plus énervée, ils la raniment alors et favorisent même la résolution d'engorgemens devenus froids et passifs de sur-aigus qu'ils avaient été.

On voit et on a vu déjà que les remèdes que j'emploie sont peu nombreux, et que la médecine ou que le succès en médecine est tout pour moi dans la manière de les appliquer. » Le remède n'est rien, disait Pujol, c'est le génie du médecin qui est tout. » Pensée judicieuse renfermée aussi dans cette vieille sentence en honneur dans l'Université de Montpellier : *medicina est scientia paucorum remediorum probe adhibitorum.*

Le quinquina réussit encore dans les fièvres malignes, quand des accès intermittens les compliquent, ou quand la forme rémittente les accompagne.

Fièvre maligne continue qui se convertit en quotidienne ; sulfate de quinine, lavement fébrifuge ; guérison. — Un charron, âgé

de vingt ans, sanguin et robuste, se rendant dans son pays, entre à l'hôpital, le sept Janvier 1827 : frissons et chaleur mordicante de la peau, tête embarrassée, sensations obtuses, langue rouge et sèche, altération, diarrhée, toux, oppression, urines troubles : l'avant-veille, ce malade avait été saigné ; il l'est de nouveau, et, le lendemain, trente sangsues à l'épigastre, les piqûres fluent seize heures ; hydromel, lavemens et cataplasmes sur l'abdomen. Les tranchées et les déjections diarrhéiques cessent, la langue pâlit ; mais la toux ne diminue point, et à la céphalalgie sourde dont ce jeune-homme était atteint, succède un délire entrecoupé de vagues rêvasseries : loochs blancs, infusions pectorales, vésicatoires aux jambes, et plus tard sur les côtés de la poitrine, la suffocation et la toux s'aggravant encore. Ils suppurent beaucoup, et les symptômes pneumoniques faiblissent ; mais l'ataxie marche : les accès de délire s'éloignent, un sommeil comateux les remplace ; carphologie, grincemens des dents, spasmes et déformation de la face, yeux tantôt fermés, tantôt ouverts, toujours brillans, immobiles, pouls petit, contracté, d'une grande vitesse, abolition des sens et coucher sur le dos, les jambes écartées. L'épuisement du sujet, la longueur de la fièvre, le bon état des voies digestives me font penser au quinquina, lorsque survient inopinément un frisson de deux heures, suivi d'une forte chaleur et d'une sueur qui continue, la nuit. Apyrexie dans la matinée, langueur, alongement des traits ; d'ailleurs, même somnolence : second accès, l'après-midi. Le vingt-deuxième jour, affaissement ; douze décigrammes de sulfate de quinine dans une potion aromatique ; l'accès ne se déclare que tard, peu intense, et ne dure pas ; cependant nuit inquiète et sans sommeil. Le lendemain, lavement avec le laudanum, l'alcool et la poudre de quinquina, purées au bouillon, eau vineuse : le malade, malgré sa débilité, reconnait, remue les yeux et regarde,

il sort de son assoupissement. Les jours d'après, nuits paisibles, bon sommeil, physionomie plus vivante, rétablissement graduel des fonctions intellectuelles. La convalescence fut longue, mais la cure parfaite.

Dans ce cas, le quinquina convenait; l'incident qui me força à l'employer sans délai en devint la preuve. Le ventre était souple et la pneumonie presque éteinte, l'encéphale, à lui seul, avait absorbé toute la violence du mouvement inflammatoire. Que faire pour en prévenir les funestes effets? Recourir à de nouvelles émissions sanguines, c'était folie; à de nouveaux révulsifs externes, mais ceux qui existaient, actifs et nombreux, ne jouissaient d'aucune vertu. Il restait donc à stimuler les entrailles et réveillant leur vitalité, à en faire jaillir des irradiations bienfaisantes.

Pour procurer du sommeil, je joignis l'opium au quinquina, quoique ce remède soit généralement et très-arbitrairement proscrit dans la fièvre maligne. Ce n'était pas la première fois; et cette combinaison est souvent salutaire.

Quelquefois, la fièvre ataxique se montre dès l'abord, avec la forme paroxistique.

Fièvre cérébrale sur-aiguë rémittente, insuffisance des antiphlogistiques; urgence et bon effet du sulfate de quinine. — Un avocat, sanguin, ardent de caractère et travailleur, fut pris, à la fin de Décembre 1828, d'une éruption de furoncles que des boissons rafraichissantes ne font pas céder; eau de Sedlitz; quelques évacuations; bain, l'après-midi. Le malade en sort avec un frisson, et passe une nuit agitée. Le lendemain, sueur, sensibilité exagérée des yeux et des sens, céphalalgie : cette excitation s'apaise, et la fièvre diminue, lorsque, sur le soir, elle reparaît, précédée d'un nouveau frisson; ample saignée, nuit moins orageuse. Le fièvre faiblit, le matin, de meilleure heure; mais bientôt, malaise, pendiculations, avant-coureurs

d'un autre paroxisme : trente sangsues aux chevilles ; le mal de tête ne diminue pas : saignée blanche de la saphène ; saignée du bras de six cents grammes, cataplasmes aux jambes. L'accès marche pendant la nuit, le malade se tourmente et délire ; le matin, il est pâle, épuisé, il a perdu beaucoup de sang, il tombe dans la somnolence. Sur le soir, paroxisme, rougeur de la face, douleurs sus-orbitaires qu'exaspèrent le jour ou le bruit, pouls large, impétueux, de cent-trente pulsations, et cependant très-compressible ; boissons douces et tièdes, cataplasmes sinapisés aux membres inférieurs, émollients sur la tête et l'abdomen. Lypothimies longues et effrayantes dans la nuit et dans la matinée ; le malade, dans ses momens lucides, craint de s'évanouir, il lâche sous lui, il divague, il rêve, il est blême, affaissé, il a la figure altérée, l'ouïe douloureuse, une sueur épaisse et froide. Quoique le pouls fût encore fréquent, un gramme de sulfate de quinine en trois doses, d'heure en heure : la langue avait toujours été humide et muqueuse, le ventre souple. Le frisson manqua, seulement le pouls prit plus de vitesse et la peau de la chaleur, mais modérément : nuit assez calme, suivie d'une journée où il n'y eut que deux défaillances, provoquées par des évacuations alvines et par le changement de lit. La nuit d'après, encore du délire et quelques symptômes de turgescence cérébrale ; un autre gramme de sulfate de quinine en fit justice. Le malade, quoique très-amaigri, se remit vite.

Ce fait indique la puissance du quinquina dans les fièvres cérébrales rémittentes, lorsque les anti-phlogistiques directs ont échoué, et que la violence des paroxismes porte une atteinte rapide et profonde à la vie. Les saignées affaiblissaient par momens la fluxion, mais elle reparaissait plus active, elle s'accroissait malgré la diminution des forces, et tout le sang affluait vers la tête : de là les lypothimies et le danger. Il y eut après le sel de quinquina des déjections vertes et jaunes, des tranchées

douloureuses qui nécessitèrent des lavemens de pavots, des potions huileuses et morphinées, et qui témoignèrent ainsi de la vive action du remède.

Une demoiselle de douze ans, délicate, intelligente, toussant et un peu maladive, se plaint de maux de tête violents, puis prend la fièvre et entre en moiteur. La lumière et le bruit la fatiguent, l'épigastre s'endolorit, la langue se sèche, la peau brûle et pâlit; le troisième jour, la céphalalgie redouble à ce point que la malade ne peut tourner la tête ou se mettre sur son séant, sans s'alourdir, sans avoir des tintemens d'oreille, de la confusion dans les yeux, sans tomber en syncope. La nuque raidit, le visage rougit beaucoup et se décolore de même par momens, le pouls arrive à cent-quarante pulsations : douze sangsues au creux de l'estomac, eau pure froide, trois lavemens dans les vingt-quatre heures, cataplasmes sur les jambes et sur le ventre. La malade grogne, se plaint sourdement, parfois à voix aiguë et criarde, elle se jette d'impatience en travers de son lit, se redresse par saccades, ferme les yeux et répond à peine. Comme je ne pouvais phlébotomiser une enfant assez faible de sa nature, et dans une fièvre organisée de façon à ne point être *jugulée* et à durer, comme j'avais besoin d'économiser les forces, pour qu'elles ne fissent pas défaut à la période de la résolution, je persiste dans cette voie, donnant en deux soirées différentes, chaque fois, quelques gouttes de laudanum pour amoindrir l'insomnie. Il y succédait de la somnolence, sans que la mussitation et les gémissemens cessassent : looch blanc, petit-lait, orangeade, eau de riz, eau de poulet, la malade essayait de toutes ces choses et les repoussait : rêvasseries nocturnes, urines involontaires, fuliginosités sur les lèvres et les dents. Chaque jour, de midi à deux heures, les cris et les plaintes augmentaient, la peau prenait encore plus d'ardeur, le pouls en quelque sorte plus de fréquence et de petitesse, un paroxisme s'établissait, qui décli-

nait, le lendemain à huit heures, mais sans transpiration. J'avais provoqué des déjections alvines par des lavemens avec la manne et la racine de guimauve, avec l'infusion de pariétaire, le miel mercurial et le sirop de nerprun; j'avais couvert le front de compresses imbibées d'eau fraîche; et les accidens ne se ralentissaient pas. Les sinapismes qui n'étaient pas supportés, plongeaient dans une angoisse déchirante et nuisible par la sollicitation cérébrale qui s'ensuivait: la vitalité baissait; je pris mon parti. Le treizième jour, à six heures du matin, lavement gommeux avec un gramme de sulfate de quinine et quatre gouttes de laudanum, suivi d'un autre avec soixante-six centigrammes et trois gouttes. L'exacerbation se montra, mais différente; car la peau s'ouvrit à mesure que le pouls s'accéléra, et celui-ci prit de l'ampleur. Cette sueur continua le lendemain; les gémissemens, les cris de colère, hydrencéphaliques, les rêvasseries s'éloignèrent, les dents cessèrent de s'encroûter, l'assoupissement se changea en sommeil, le désir de manger et la convalescence apparurent bientôt.

Dans les faits précédents, il n'y avait pas de symptômes de phlogose intestinale ou ils étaient faiblement prononcés, et cet état secondait une détermination hardie. La *Clinique médicale* de M. Andral contient des faits semblables, d'autres même plus concluans, en ce sens que les symptômes d'entérite avaient été assez vifs, quoique effacés ensuite par la fluxion cérébrale.

Des faits d'un tout autre aspect achèveront d'éclaircir, je l'espère, les indications sur lesquelles repose l'administration des toniques dans la fièvre maligne.

Fièvre cérébrale mortelle malgré les anti-phlogistiques, les réfrigérans, les révulsifs sur la peau: l'intégrité des voies gastriques et intestinales aurait permis les toniques. — Un soldat, du vingt-neuvième de ligne, entra à l'hôpital, le trente Juin 1828, et mourut, en onze jours, d'une fièvre, qui fut caractérisée dès le début par l'indifférence et par l'accablement des forces mus-

culaires, symptômes qui se changèrent bientôt en stupeur et en prostration. Les urines et les matières fécales coulèrent involontairement, les sens s'obscurcirent, le pouls fut petit et fréquent, le coucher en supination; je remarquai de la carphologie et l'occlusion obstinée des paupières. Pendant les premiers jours, il y eut du météorisme abdominal et des fuliginosités sur les lèvres et les dents; mais *ce météorisme tomba bientôt, il ne survint pas de diarrhée immodérée, et la langue, d'une couleur un peu brune, ne fut pourtant jamais sèche ni le ventre douloureux.* Deux saignées, l'une de la malléole, l'autre du bras, des fomentations, à deux reprises seize sangsues sur le ventre, des ventouses scarifiées aux cuisses, la glace sur la tête, assez tard les sinapismes aux pieds, les vésicatoires aux jambes, des lavemens de lin, des tisanes rafraichissantes furent tour-à-tour employés. Ce malade succomba, sans sortir de sa stupeur, sans avoir recouvré un instant de connaissance, sans agonie et sans que l'affection me parut assez avancée pour donner du quinquina. Je l'aurais pu pourtant et sans danger, puisqu'à l'ouverture du corps, je ne découvris qu'une plaque rouge vers le pylore et quelques traces d'injection iléale. J'avais craint que la fièvre cérébrale ne fût accompagnée d'une entérite aiguë. Cependant l'abdomen s'était assoupli, la langue humectée, et le dévoiement avait cessé. D'ailleurs, ne faut-il pas quelquefois se guider d'après le calcul des probabilités, et se rappeler souvent qu'aucune méthode ne doit être exclusive? Ici assurément, les toniques pouvaient échouer, mais non nuire: de même les évacuans, si je les eusse donnés. Le difficile, c'est de discerner les fièvres ataxiques, sans complication intestinale, de celles qui procèdent ou qui s'accompagnent d'ulcérations des intestins. Dans les premières, les toniques peuvent être essayés, même de bonne heure, en regard d'une terminaison fâcheuse, ce qui ne se tolère que plus tard dans les secondes.

Ce malade fut suffisamment phlébotomisé; d'autres émissions sanguines, après l'insuccès de celles qui avaient eu lieu, auraient achevé d'énerver ses forces sans profit. La saignée n'était guère en rapport avec la nature de l'affection : car on sait que les fièvres qui s'organisent lentement sous l'influence de la nostalgie, qui s'accompagnent de tristesse et de somnolence, ne réduisent le malade à s'aliter qu'après avoir ruiné les forces musculaîres. Hippocrate tenait pour morts les frénétiques qui ne déliraient pas avec violence, mais qui tombaient dans la stupeur : *Qui ex mala alia quadam et languida in somnum degravatione graviter peribant.*

Ce qui, dans ce cas, me fit encore regretter de n'avoir pas employé les toniques, c'est qu'il survenait, presque tous les soirs, des paroxismes obscurs, mal déterminés, et qui consistaient dans l'aggravation des symptômes. Ce n'était pas précisément une fièvre rémittente, car les rémissions étaient insaisissables; et ce fut seulement le soir où le malade mourut que le redoublement s'accompagna d'une sueur épaisse et brûlante. Quoique l'indication en fût vague, je prescrivis deux fois des lavemens de quinquina, qui ne furent pas retenus. Il y avait beaucoup de sérosité dans les ventricules, entre la dure-mère et l'arachnoïde; celle-ci était opaque et épaissie sur le dessus des hémisphères cérébraux; pie-mère gorgée de sang, cerveau dur et pointillé de rouge.

Les toniques, tardivement employés, ne mènent pas à mieux; en de pareilles conjonctures, les toniques doivent s'administrer sans trop de retard, pour que le succès soit possible.

Fièvre maligne dont le quinquina atténue les symptômes, mais lésions si profondes que la mort en est la suite nécesaire : — Un paysan, âgé de trente-six ans, arrive à l'hôpital, chancelant sur ses jambes, répondant avec peine, paraissant ivre et les yeux obscurcis. Il tombe dans le ronflement et la somnolence,

avec des mouvemens convulsifs des paupières et des lèvres. On ouvre la temporale ; fomentations froides sur la tête, limonade nitrée ; le jour d'après, cataplasmes sinapisés aux mollets, lavemens huileux. Le malade conserve des rougeurs aux pommettes ; il devient dur d'oreille, il rêvasse, toujours disposé à s'assoupir ; il urine sans le savoir, on le saigne du bras à deux reprises : puis, sa fièvre, qui était continue, se convertit en intermittente quotidienne. Deux demi lavemens avec la poudre et la teinture de quinquina en arrêtent les accès ; les spasmes cessent et l'intelligence se rétablit : crêmes de riz. Il restait un peu de pesanteur à la tête, lorsque tout-à-coup s'organise de nouveau une petite fièvre obscure, indéterminée, continue, qui jette encore dans la stupeur. Ventouses scarifiées entre les épaules, sangsues au cou, cataplasmes émollients aux coudes, sinapismes aux genoux, au dos des pieds ; mais en vain. Le délire, la mussitation, la carphologie s'emparent du malade, qui gît sur le dos, pâle, énervé, avec le nez aminci et les traits du visage pendants ; quinquina, vésicatoires sur la tête et les bras. Le lendemain, le délire tombe et la stupeur diminue. Le malade passe encore deux jours avec toute sa connaissance et meurt, le pouls plus élevé, la peau chaude, halitueuse : elle s'était refroidie avant le quinquina qui fut administré pendant ces trois jours, en décoction de seize grammes, matin et soir, renforcée de quatre grammes d'extrait et du jus d'un citron.

Arachnoïde épaissie, opaque, avec des lignes et des agglomérations purulentes entre elle et la pie-mère : épanchement considérable de sérosité entre ses deux feuillets et dans les ventricules ; rate échancrée par des ulcérations blanchâtres et profondes. Si l'arachnoïde n'eût pas suppuré, la cure par les toniques eût été possible. Il fallait les administrer plutôt. La cessation de la stupeur et du délire, pendant les trois derniers

jours, signala la toute puissance de leur action. A l'hôpital de la Charité, dans le service de M. Cayol, un malade meurt après l'exaspératiou inattendue de son délire : il avait pris soixante-cinq grammes de quinquina. L'arachnoïde avait perdu sa ténuité et sa transparence, les ventricules latéraux et les fosses occipitales étaient remplies de sérosité. Les voies intestinales n'étaient point altérées.

Cette fièvre maligne avait eu la forme d'une intermittente grave, et M. Cayol regretta de n'avoir pas continué le fébrifuge quelques jours de plus et de ne pas l'avoir donné plus tôt.

Fièvre muligne; symptômes gastriques, qui se dissipent promptement; administration tardive et dès-lors inutile du quinquina. — Un soldat du vingt-neuvième régiment fut apporté à l'hôpital, souffrant de la tête, les idées paresseuses, les yeux voilés, la figure colorée, la langue sèche, le pouls vif, l'abdomen sensible. On le saigna deux fois ; des sangsues furent appliquées à l'épigastre, aux hypochondres, sur le trajet des jugulaires; le ventre s'assouplit, la langue s'humecta, mais le délire et les rêvasseries qui survinrent bientôt s'accrurent. En outre, ce jeune homme était morne, indifférent surtout dans les rapides momens où sa sensibilité morale reparaissait ; peu à peu, ces instans lucides s'évanouirent ; il restait immobile sur le dos dans la somnolence, les yeux rougeâtres et ternes, les jambes pendantes et écartées, chassant aux mouches, lâchant sous lui et urinant sans s'en apercevoir. Ensuite, les surfaces sacrées et trochantériennes devinrent livides et s'excorièrent, le malade s'épuisa, et au vingtième jour, il ressemblait à un phthisique par sa maigreur, sa figure sale, décharnée, couleur de paille, ses paupières chassieuses. Il n'entendait pas, rêvassait vaguement, répandait une odeur d'ammoniaque, avait le pouls filiforme, quoique la peau fût toujours échauffée; signe isolé auquel j'accordais trop d'importance et qui, jusque-là, m'avait détourné des stimulans internes : je n'avais insisté que sur les sinapismes

et les vésicatoires, lesquels ne rougirent pas la peau et n'excitèrent aucune enflure ou élévation. Ce que Lind regarde comme une des marques les plus assurées de l'extrême malignité des fièvres, ce qui montre jusqu'à quel degré *le cerveau est affecté*, la vie et l'innervation affaiblie, la réaction impossible. La grande faiblesse du malade me fit enfin passer à la décoction de quinquina acidulée, aux bols camphrés et aux potions aromatiques. Ces remèdes auxquels je joignis du sulfate de quinine et de la teinture musquée, furent continués jusqu'au jour de la mort, vingt-cinquième de la fièvre.

Couche pseudo-membraneuse opaque, fortement organisée, enveloppant la convexité des hèmisphères et située entre l'arachnoïde et la pie-mère; cerveau ramolli, ses vaisseaux gorgés de sang, ses ventricules pleins de sérosité.

Ce malade déclinant promptement, et l'ataxie, au lieu de faiblir, empirant de jour en jour, ne convenait-il pas de chercher dans les toniques un remède extrême que l'impuissance des autres légitimait? Je saisis bien cette indication; si tard toutefois que l'énervation des forces et plus particulièrement encore les progrès de l'arachnoïdite ôtaient toute chance de guérison.

Me dirait-on: les toniques furent donnés le vingtième jour; n'était-ce pas assez tôt, puisqu'il ne faut les employer qu'aux dernières périodes de la fièvre? Oui, sans doute, ces remèdes ne sont point ceux des premiers temps de la maladie, et un affaiblissement assez marqué les seconde; mais tout est relatif à la nature plus ou moins grave de ces fièvres. N'en voit-on pas marcher si vîte à la désorganisation du cerveau, qu'elles sont au dixième jour ce que d'autres sont au vingtième? Ne se rencontre-t-il pas d'ailleurs des suppurations cérébrales, qui coïncident avec un état général, dont le caractère n'est pas une ardente surexcitation, mais bien plutôt un affaissement radical des forces, une décomposition anticipée de tout l'orga-

nisme? Le traitement ne saurait donc, pour les unes et les autres, se peser dans la même balance.

L'existence des conditions qui permettent les toniques n'est pas, au reste, une garantie infaillible du succès.

Fièvre maligne; administration des toniques qui paraissent indiqués, mort. — Un postillon, âgé de vingt-un ans, entre à l'hôpital, le seize Février 1829, se plaignant d'un grand mal de tête; le jour lui fatigue les yeux; il s'enfonee sous ses couvertures, il est assoupi, répond lentement et en marmottant: on le saigne à la cheville. La céphalalgie ne diminue pas, la peau s'échauffe; langue muqueuse et rouge sur les bords, soif et anorexie; limonade, seconde saignée. On la réitère encore, la stupeur, la dureté de l'ouie, l'injection des conjonctives, de la droite surtout, ne tardent point à se manifester. Le malade prend le coucher horizontal; il ne peut se lever sans trembler sur ses jambes; cataplasmes sur la tête et les membres, entre les épaules ventouses scarifiées qui donnent quatre cents grammes de sang. L'insensibilité s'accroît, et le quatrième jour, ce jeune homme n'entend, ni ne parle, ses paupières sont abaissées, les conjonctives rougeâtres; il urine par regorgement: sangsues sus-ombilicales; les piqûres coulent beaucoup; glace sur la tête, lin et moutarde sur les pieds et les jambes. Sixième jour, contracture des bras, difficiles à fléchir ou à étendre, yeux chassieux, pupilles dilatées, conjonctive droite sanglante. La vessie fait saillie dans l'hypogastre, on la vide et le bas-ventre se détuméfie! vésicatoires sur les mollets; la glace est suspendue. En outre, le pouls étant assez fort, surtout le soir où la fièvre augmente, sangsues le long de la suture sagittale et dans les narines, hémorrhagie considérable et sans profit: réapplication d'un cataplasme sur la tête, lavement avec la poudre de quinquina. Septième jour, le malade n'avale pas même une cuillerée d'eau; bouche béante, yeux ternes et chas-

sieux, face jaune, émaciée, respiration haute, stertoreuse, bras toujours enraidis et le droit paralysé, sens voilés, sécrétions suspendues, d'ailleurs pouls encore vibrant. Le soir, on injecte dans l'estomac, au moyen d'une sonde œsophagienne, un julep avec soixante-quinze centigrammes de sulfate de quinine; le lendemain on réitère ce remède; eau vineuse. Le malade meurt, le tronc et la tête retirés en arrière, les yeux enfoncés dans l'orbite et amaigris.

Le cerveau était ramolli et désorganisé dans les parois les plus reculées du ventricule gauche, en regard de la cavité ancyroïde, dans la partie postérieure de la voute à trois piliers et du corps calleux : moëlle épinière diffluente vers la troisième et la huitième vertèbre du dos.

Le rectum contenait du quinquina en grumeaux, et le bord de plusieurs de ses valvules était coloré; l'estomac et les intestins n'étaient point altérés. Les toniques convenaient donc; ils restèrent sans succès, voilà leur seul tort.

Ce fait présente un autre genre d'intérêt. Il n'y eut pas de délire; et les membranes du cerveau étaient intactes : les accidents primitifs furent des douleurs de tête, les plus saillants, le coma et la torpeur; il y eut une suppuration cérébrale assez étendue. Le bras droit fut fortement attaqué de spasmes tétaniques et se paralysa, l'œil droit fut d'abord très-injecté et devint ensuite terne et chassieux; l'hémisphère gauche du cerveau était le plus offensé. Les tremblements des jambes, la rétraction des membres supérieurs, leur défaut de mouvemens s'accordent avec la force purulente de la voûte, avec les ramolissemens de l'épine. Par le seul fait de si graves désordres, on voyait se perdre la faculté motrice, laquelle, disait un médecin du quinzième siècle, *influe du cerveau par les nerfs qui sont comme des cordelettes dans les chairs des muscles.*

Le quinquina guérit la fièvre maligne, comme il guérit les

inflammations gangréneuses des lèvres, de la face, des parotides. Les saignées, les scarifications, le cautère actuel, le beurre d'antimoine échouent dans ces dernières et souvent épidémiques affections : les parties dures et rénitentes ne peuvent alors se détendre, les liquides s'infiltrent et se décomposent, la peau devient violette, l'asthénie profonde et la tête se perd. Dans ces cas extrêmes, je fais injecter dans l'estomac de la décoction de quinquina avec quatre grammes de résine de cette écorce, du bouillon et de l'eau vineuse; quelquefois alors des pouls misérables se relèvent, la chaleur se rétablit et la déglutition qu'empêchait la raideur des parties engorgées, a lieu. Si je continue ces remèdes, la langue noircit et s'encroûte, mais aussi la face se désenfle, des abcès s'ouvrent dans la bouche, du pus en découle et l'intelligence renaît. Les humectans viennent ensuite et le malade peut guérir. La terminaison est-elle moins heureuse? On ne découvre dans le conduit intestinal, que des injections partielles, bornées, sans épaississement, sans friabilité de tissu, sans ulcères commençants : état récent et dû aux toniques. Lorsque j'ai rencontré des désordres plus anciens et plus étendus, je n'avais pas employé les stimulans, le ventre ayant été douloureux et ballonné pendant la maladie. Ces cas étaient précisément ceux où le phlegmon de la face avait été le moins intense. Plus il est considérable, dur et froid, moins le ventre est compromis : *Duobus laboribus, etc.*

Le succès des toniques dans certaines angines s'appuie encore sur les mêmes observations et facilite ainsi l'intelligence de ce qui se passe dans les fièvres cérébrales, traitées en dernier lieu par la méthode excitante. A mon avis, les stimulans ne guérissent pas ces angines par leur seule vertu anti-septique, mais en ranimant la vitalité, en provoquant des perturbations salutaires et de toutes sortes. Voilà pourquoi, par leur administration, réussissent des imprudens et des sages.

Quant aux diffusibles, portés dans le torrent de la circulation plus facilement que les toniques fixes, ils échauffent davantage le sang et les humeurs, ils surexcitent le cerveau directement et avec force. De tous ces remèdes, le musc est le plus en honneur. Selon Desbois, il rassure le genre nerveux et affaiblit les raideurs spasmodiques dont les membres sont saisis. Les suites funestes de ces remèdes effacent grandement ce qu'on leur accorde d'utilité.

Au demeurant, ne perdons pas de vue que les causes de la fièvre maligne n'énervent pas tout d'abord le malade, ou qu'elles sont au contraire de leur nature plus ou moins promptement débilitantes, et nous puiserons alors dans ce souvenir des motifs pour apprécier le plus ou le moins de convenance d'un traitement stimulant.

Dans la plupart des faits qui précèdent, notamment de ceux où les toniques ont été jugés nécessaires, les vésicatoires et les sinapismes ont été appelés comme adjuvants : à-propos sans doute. Toutefois, l'application n'en est pas indifférente; ils peuvent être utiles, mais ils peuvent nuire. Il y a des règles à fixer pour l'emploi des topiques chauds; ces règles, comme celles qui régissent l'administration des fortifians, demandent au praticien tout son discernement. Cette étude est d'ailleurs bien placée après celle de l'emploi des toniques, et l'une aura préparé l'autre ; car elles se tiennent par bien des analogies, soit dans le mode d'action de ces deux ordres de moyen, soit dans le moment où il importe de les appliquer.

Quand les applications révulsives ont été faites imprudemment, sous leur seule influence, le délire succède à la céphalalgie ou se change en stupeur, ou devient inquiet, taciturne, douloureux, de gai et loquace qu'il était; marques non équivoques des progrès du mal.

Huxham, Pringle et Kirbi ont vu les soubresauts des ten-

dons, l'insomnie, le coma ou le délire empirer après l'application prématurée des vésicatoires dans la fièvre maligne ? La *clinique* de M. Andral offre aussi une foule de faits dans lesquels le délire et l'exaspération générale des symptômes se manifestent presque aussitôt après ces topiques, prescrits assez aveuglément, quelle que soit l'époque de la fièvre et l'ataxie de ses phénomènes. Ces remarques ne sont pas exagérées; dans sa lettre à Haller, Tissot disait : *Apoplexiferæ cantharides potius quam apoplexifugæ videntur.* Et pourquoi l'encéphalite qui croît, dès que l'intestin est stimulé, n'augmenterait-elle pas par l'irritation de la peau, organe qui, dans le période sur-aigu de la fièvre, à cause de sa contexture nerveuse, sympathise étroitement avec l'encéphale ? Les lésions cérébrales sont-elles aujourd'hui plus meurtrières qu'aux temps où l'on appliquait les vésicatoires et la moutarde, de bonne heure et par habitude? Ne parcourent-elles pas au contraire les trois périodes de début, d'état et de déclinaison, avec moins d'anomalies; et ne le devons-nous pas autant à notre réserve pour les topiques échauffants dont nous apprécions plus sûrement la portée, qu'à notre retenue pour toutes les drogues d'action analogue ?

Fièvre maligne; aggravation par la révulsion cutanée; celle-ci est suspendue; amélioration. — Dans le mois d'Août 1823, un homme de vingt-neuf ans fut transporté à l'hôpital avec le pouls fréquent, la peau chaude, le cerveau déjà compromis. Au sixième jour, rêvasseries, assoupissement, yeux engorgés, contraction permanente des pupilles, frémissemens convulsifs des lèvres, langue sèche, déglutition peu aisée, hoquet, respiration plaintive, puis précipitée dans des crises de délire impétueux : pendant plusieurs jours, on promène sur les jambes et les cuisses des cataplasmes saupoudrés de moutarde, aussi, l'epiderme se soulève-t-il : au-dessous des cloches, il y a des excoriations profondes et vivement phlogosées. Chaque panse-

ment arrache des cris et entraîne un tel redoublement d'anxiété délirante, que j'ai hâte de dessécher, de calmer ce large foyer de douleur. L'ataxie diminua en raison de ces soins; pourtant elle était caractérisée par la prostration musculaire, par des grincemens de dents, par le trismus, par l'inconséquence de quelques idées jetées à haute voix ou à demi-mots confus. On observait encore un coma-vigil alternant avec la léthargie, une face blême et tirée, par momens vultueuse, une langue tremblante et noire sur le milieu; la peau était rude, l'urine chargée en couleur et involontaire, l'abdomen météorisé. Au vingtième jour, les ulcérations sous-cutanées se cicatrisaient à part des petits points où les escarres avaient eu plus d'épaisseur; peau douce et moite, sueur le matin, assoupissement moins continu, langue humide, paroles moins déréglées surtout dans le jour, la nuit rêvasseries tranquilles. Le vingt-cinquième jour, bon sommeil, entendement net, physionomie qui n'est plus celle de l'étonnement, mais qui exprime le réveil de la vie morale; le malade retient ses urines, il est convalescent.

A coup sûr, la peau fut ici grandement stimulée, et cependant la révulsion manqua. Bien plus, cette énergie d'une vésication trop hâtive, et en désaccord avec l'accroissement de la sensibilité, ne fit qu'ajouter au mouvement fluxionnaire, à l'orgasme fébrile, une impression irritative nouvelle et souvent répétée. Georget rapporte à ce sujet une observation où deux fois, des vésicatoires augmentent les accidens de la fièvre qui diminuent dès l'instant où l'on renonce à ces suppurations dangereuses et s'effacent ensuite tout-à-fait, sous l'action souvent répétée des saignées capillaires. Lordat a vu une hémorrhagie cérébrale mortelle succéder à l'application des sinapismes. Chaussier raconte que la femme d'un cultivateur du village de Ferréol, jeune, sanguine, nerveuse, vive, irritable, enceinte pour la première fois, se plaignit, vers le neu-

vième mois, *d'un grand mal de tête* : au lieu d'une saignée qui était si bien indiquée, on applique un large vésicatoire à chacune des jambes, *ce qui, loin de calmer cette douleur, ne fait que l'augmenter.* Cette femme est bientôt attaquée de convulsions, avec *perte de connaissance*, *impossibilité de parler*, *de sortir la langue*; elle meurt.

Que de fois, malgré l'âge adulte, l'exaltation de la sensibilité et le période peu avancé de la fièvre, j'ai mis ou vu mettre des sinapismes et des vésicatoires; ces moyens qui, plus tard, auraient pu déplacer la fluxion, l'accroissaient par toutes ces impressions de douleur, amenées trop vite et bientôt réfléchies sur le cerveau. Aussi, vers le deuxième septénaire, les malades paraissaient-ils moribonds; mais si en pitié de leurs souffrances, je fesais panser les plaies avec du cérat et des cataplasmes, ces symptômes déclinaient, et souvent la guérison suivait de près.

Ces leçons, où la vérité se montrait à découvert, n'étaient point perdues : elles m'apprenaient que, dans l'état d'acuité, il ne faut pas hasarder des moyens chauds et d'issue toujours douteuse; que le traitement des fièvres varie en raison de l'âge, du tempérament, du temps même de la maladie; que les révulsifs stimulants ne jouissent pas toujours de la propriété de révulser; que cette propriété, loin d'être constante et uniforme, subit au contraire de notables altérations : ainsi, par exemple, plus les plaies sont animées, plus la fluxion artificielle est intense, plus aussi quelquefois la maladie principale s'aggrave, et moins par conséquent l'effet révulsif a lieu. Sachons attendre pour l'obtenir, et commençons par envelopper les parties inférieures de cataplasmes émollients qui calment insensiblement et dissipent enfin des céphalalgies violentes et même des délires aigus. Lorsqu'ensuite les forces défaillent, que la sensibilité s'émousse, que la chaleur diminue, que le délire fait

place au coma, le moment de la révulsion stimulante approche. Il convient d'insister, si elle ne réagit pas trop douloureusement sur le cerveau et même de l'augmenter en puissance, surtout quand vers la fin du second septénaire la maladie marche avec intensité; plus tard, dans les cas moins pressants. Souvent, cette retenue donne à la fièvre le temps de s'éteindre d'elle-même.

Fièvre maligne; application prématurée et nuisible des stimulans externes; ils sont par la suite réappliqués avec succès, quoique plus énergiques. — Un ouvrier entre à l'hôpital le vingt-cinq Juin 1824 : céphalalgie, grande angoisse intérieure depuis un frisson, frayeurs involontaires, œil inquiet, dégoût, courbature, pouls fréquent, dur et petit. Le mal de tête augmente, les paupières se gonflent, insomnie, délire la nuit. Au cinquième jour, la saignée et les réfrigérans n'ayant rien fait, on applique des sinapismes qui exagèrent tellement le délire, que le malade les arrache, court dans la salle, se débat contre l'infirmier et est encore, le matin, haletant et furieux. Puis, cette exaltation diminue en même temps qu'une stupeur profonde remplace le délire. Le quatorzième jour, figure jaune et grippée, yeux fermés, fixes quand on écarte les paupières, conjonctives traversées de petits vaisseaux variqueux, langue rétractée, décubitus horizontal, déjections inaperçues, pouls vif et serré. Le malade n'entend rien et sent si obscurément qu'il ne remue pas lorsqu'on le pince. Les pieds sont enveloppés de moutarde, ils rougissent; on en met aux cuisses et aux mollets, ce qui occasione peu de douleur; on en vient aux vésicatoires. A dater du dix-neuvième jour, auquel ceux-ci furent appliqués pour la dernière fois, un coma jusqu'alors invincible, la mussitation et la céphalalgie déclinèrent. De petites escarres s'étaient formées sur les plaies des vésicatoires.

Quoique le délire et ses prodromes témoignassent d'un haut degré d'excitation cérébrale, on n'en passa pas moins à l'ap-

plication immédiate des stimulans sur la peau ; l'ataxie redoubla. Cette méthode, pour le moment violente et dangereuse, fut abandonnée, tant que les phénomènes sur-aigus de la fièvre persistèrent. Ces phénomènes se calmèrent ; la méthode révulsive fut reprise, et en raison de ses bons effets, reprise avec une énergie nouvelle.

Voilà un exemple, choisi entre beaucoup d'autres, de la réserve avec laquelle il convient d'appeler sur la peau une fluxion révulsive dans les fièvres malignes. Pourtant, il se rencontre des circonstances où l'exception à ces principes devient une nécessité. Quelquefois, en effet, malgré la vitesse du pouls, la coloration et l'ardeur de la peau, il faut recourir de bonne heure et sans hésiter, à tous les stimulans externes. Ne voit-on pas des fièvres malignes commencer par où finissent les autres, par l'épanchement dans les ventricules ou l'hémorrhagie cérébrale, et qu'observe-t-on alors, sinon une stupeur profonde, des paralysies partielles, l'état apoplectique?

Fièvre cérébrale; phénomènes graves; prompte application des sinapismes et des vésicatoires. — Un paysan, de vingt-sept ans, vigoureux, d'habitudes tempérantes et laborieuses, alité depuis quelques jours, se fait porter à l'hôpital, dans le mois d'Août 1829 : brisement du dos, douleurs vagues des membres, ventre tendu et sensible, toux et serrement dans la base de la poitrine, céphalalgie, somnolence, face rouge et teint jaune, langue muqueuse, brune sur le milieu, fuliginosités des dents, pouls dur et très-fréquent, urines rares et bourbeuses ; saignée de six cents grammes ; la poitrine et la tête s'en trouvent bien ; nuit paisible. Le mouvement phlegmasique paraît se porter en entier sur les premières voies ; car, malgré trente sangsues aux hypochondres, langue plus sèche et plus brune, altération, pouls obscur, petit, inégal, vomituritions, ictère, épigastre rénitent et douloureux, peu d'urine, point de selles : vingt-cinq

sangsues sur le creux de l'estomac. Les angoisses épigastriques diminuent, le malade est moins inquiet. Dans la nuit il délire; le matin, œil morne, figure pâle; lavement émollient : le soir, décoloration plus frappante encore, œil saillant et fixe, battemens précipités des carotides, assoupissement stertoreux, perte de l'intelligence; le malade ne voit, n'entend, ni ne parle. A ces signes d'un si grand embarras dans le cerveau, malgré l'extrême fréquence du pouls qui se composait d'oscillations rapides et irrégulières, malgré l'époque peu avancée de la maladie et son rude cachet d'inflammation, vésicatoires aux jambes et aux cuisses, cataplasmes sinapisés qui enveloppent le pied, lavement avec l'huile de ricin, huit ventouses scarifiées entre les épaules : dans la nuit, un peu de connaissance reparut et la fixité du regard cessa. Le lendemain, le malade parut souffrir du pansement, il y eut par momens du délire; huile d'amandes douces et réitération du lavement purgatif; le entrailles se vidèrent. Les nuits d'après furent plus calmes; les vésicatoires suppurèrent beaucoup. Ce fiévreux avait toujours la main fixée automatiquement sur les parties génitales. Je les faisais envelopper de compresses imbibées d'eau vinaigrée, selon le conseil d'Houlier et de Rivière : *Genitalia involvantur linteo subinde inculcato in miscella ex aqua rosarum, vino tenui et aceto.* Baglivi ne négligeait pas ces petits soins; il disait : *Testes linteis oxycrato madidis involvantur vel quod erit præstantius, aqua rosarum cum tantillo aceti usurpetur.*

Dans ce cas, je sortis des règles imposées, j'y étais forcé : insister sur les anti-phlogistiques, et différer d'autant la révulsion ou l'amoindrir eût été une faute. Encore une fois, dans la pratique, les principes les plus sages souffrent et veulent des exceptions : de là, la nécessité du coup-d'œil et d'une bonne doctrine. J'ai échoué dans d'autres occasions où cette énergie de révulsion n'était point si clairement indiquée; lorsque la lésion

s'était faite peu-à-peu. Alors en effet les organes pouvaient se maintenir en action jusqu'à l'époque où la résolution de l'état morbide se serait opérée ; il fallait donc éviter ces topiques chauds qui donnent subitement de l'élan aux congestions inflammatoires et les rendent quelquefois mortelles. Ce malade d'ailleurs avait perdu beaucoup de sang, et les révulsifs sont alors moins dangereux et plus efficaces.

S'il y a une routine funeste, c'est de les appliquer, sans qu'ils soient précédés ou pour le moins accompagnés de la saignée.

Fièvre maligne; les révulsifs font cesser les symptômes dès le début, et sans le secours de la saignée, mais ils déterminent une gangrène rapidement mortelle. — En 1831, un Anglais, voyageant dans le midi de la France, arrive à Avignon, les yeux fatigués, la tête apesantie et douloureuse. Le médecin qu'il consulte ordonne des pédiluves irritants ; la céphalalgie augmente, le délire succède bientôt, puis la stupeur. On couvre ce malade de sinapismes, de vésicatoires; on en met aux bras, aux genoux, aux gras de jambe, à la plante des pieds ; on les laisse en place, on les renouvelle sans relâche, pendant soixante heures. Il sort de sa somnolence comateuse, et ses facultés intellectuelles se rétablissent ; mais il meurt le seizième jour, entraîné par la fonte gangréneuse des membres inférieurs : les muscles tombaient en lambeaux, et la résorption purulente fesait paraître des dépôts spontanés sur le tronc.

On ne pratiqua pas une seule saignée ; on se bornait à l'insignifiante application de quelques sangsues sur l'abdomen, pendant que l'on épuisait la sensibilité par tant d'indiscrètes surexcitations. Ce malheureux jeune homme en fut vraiment la victime : sa constitution était saine, sa maladie simple et vernale ; une ou deux saignées, des topiques moins irritants et surtout appliqués avec réserve l'auraient guéri. Il est si facile d'éviter une gangrène par excès d'action locale.

Quant à l'application des vésicatoires sur la tête, on ne l'emploie que tard, de peur que l'inflammation du cuir chevelu ne s'ajoute à celle des membranes du cerveau et que l'affection de cet organe n'augmente. Le vésicatoire aux mastoïdes dans l'otite, à la nuque dans la migraine, aux tempes dans l'ophthalmie, ne rend-il pas souvent ces maladies plus longues et plus douloureuses? Mais ces affections, quoique aggravées, étant peu sérieuses de leur nature, finissent par la guérison qui fait tout oublier.

Quelquefois, le coma et l'insensibilité persistent malgré la première énergie d'un traitement anti-phlogistique, malgré l'application subséquente des révulsifs aux extrémités. Il faut donc ébranler avec plus de force cette économie défaillante, ce système nerveux frappé de stupeur et menacé de désorganisation. C'est alors le cas de couvrir la tête d'un immense vésicatoire.

Fièvre maligne; persistance de symptômes fâcheux, quoique l'acuité de la maladie ait diminué; vésicatoire sur la tête, guérison. — Un militaire, vigoureux et sanguin, dès le commencement de sa maladie, délire et tombe dans la somnolence. Il prend le regard étonné, demeure couché sur le dos, urine sans le sentir et chasse aux mouches. On lui donne du petit-lait, de l'eau gommée, de la limonade, de la tisane de veau; la saphène est ouverte dès le premier jour; le surlendemain, ventouses scarifiées d'abord aux cuisses, ensuite le long du rachis, à cause de la fixité du regard et de la teinte trouble des cornées, du mal des mâchoires et de la gêne de la déglutition. Vers le vingtième jour, alors même que la déraison s'efface, ce malade reste assoupi, insensible, sourd, avec les pupilles dilatées et immobiles. Je fais enlever les cataplasmes dont la tête, les bras et l'abdomen étaient enveloppés, et on met un vésicatoire du front au sinciput. Ce vésicatoire réussit; le coma, la dureté de l'ouie s'évanouissent insensiblement, la figure

s'anime et l'appétit renaît, du trentième au trente-deuxieme jour. Le vésicatoire suppura au-delà. Il y en avait eu aux jambes, le quinzième jour, mais sans profit.

J'ai éprouvé, d'autres fois, ces mêmes bons effets, de l'application du vésicatoire sur la tête; néanmoins, il ne faut en user que tard et avec discernement: Gilchrist le recommande, mais à tort, pour les premiers temps de la fièvre.

D'autres médecins ont osé davantage.

M. Mayor de Lausanne, avait vainement traité une fièvre ataxo-adynamique par les émissions sanguines, les toniques et les excitans diffusibles; le malade était à l'agonie, lorsque ce médecin s'imagine de lui raser la tête et d'y appliquer en différents points et ensuite tout le long du rachis, un marteau d'un pouce carré, élevé à quatre-vingts degrés de chaleur par l'immersion dans l'eau bouillante. Chaque application durait quinze secondes, et se renouvelait tous les quarts-d'heure durant trente heures. En même temps, on employait en frictions successives sur chaque mollet, sur chaque cuisse et sans désemparer encore durant trente heures, dix onces d'onguent mercuriel. Au bout de quatre applications du marteau, de légers mouvemens accusèrent un premier retour de la sensibilité; peu à peu, la connaissance revint, et en deux jours, ce bon changement avait fait de grands progrès. En se servant du marteau échauffé, M. Mayor voulait par révulsion dégager le cerveau; il espérait du mercure à haute dose la résorption de l'épanchement qu'il soupçonnait dans les ventricules : pratique peu utile selon M. Senn.

Ce fait semble extraordinaire, mais il n'est pas sans analogues : ainsi MM. Trucy et Carron du Villards arrachent, chacun, à une mort qui paraissait prochaine, deux enfans au plus haut degré d'une fièvre ataxique, le premier de ces médecins par l'application du moxa sur le vertex, le second en l'oignant

d'essence de thérébentine qu'il allume ensuite. Percy cautérise sur la tête un enfant atteint d'une espèce de catarrhe convulsif carotique ; ce malade dont il désespérait revient à la vie. Ces succès sont réels, mais cependant que de praticiens, et je suis du nombre, ont en vain cautérisé le cuir chevelu dans les fièvres cérébrales.

Fièvre cérébrale, insuccès de l'application du marteau ardent. — Une fille de seize ans, menstruée irrégulièrement, entre à l'hôpital avec un mal de tête sourd, qui s'était développé depuis une semaine. Elle tombe dans la somnolence, se prend à gémir sans cesse, à se cacher dans ses draps, crie et se plaint avec plus d'angoisse, lorsqu'on veut la découvrir, répond à peine et passe enfin à l'état de stupeur. D'ailleurs, peu de fréquence dans le pouls, point de rougeur à la langue ni de gonflement au ventre, ni de respiration précipitée. Plusieurs saignées, deux applications de sangsues dont l'une à la vulve, l'ouverture de la temporale, les cataplasmes émollients sur la tête, rubéfians aux pieds et aux jambes, n'atténuent point ces symptômes. La peau devient froide, le corps immobile et abandonné, la volition s'éteint, la malade avale avec peine : glace sur la tête ; bientôt des raideurs tétaniques dans les bras, des soubresauts et des spasmes de la figure se déclarent, le pouls se rapetisse, ce qui fait suspendre la glace après dix-huit heures d'application. La malade paraît inanimée et sa fin imminente, lorsque je recours à la cautérisation du cuir chevelu et de la surface épinière, au moyen du marteau plongé dans l'eau bouillante. On l'applique cent-vingt à cent-cinquante fois en trente heures, et son action n'est pas douteuse; car une exsution de sérosité mouille ces parties qui se tuméfient et s'échauffent. En même temps, la face rougit, la peau s'avive, le pouls se relève, la déglutition se fait mieux ; mais ce changement n'est que momentané, et le surlendemain de ces applications, quoi-

que l'effet local en persiste, les yeux se voilent et sont agités de mouvemens convulsifs, ainsi que les membres supérieurs; il y a strabisme saillant à gauche; puis, la bouche se remplit d'écume, la figure s'engorge, le râle survient et la malade expire sans avoir recouvré un instant de connaissance, même quand on avait ouvert la temporale et appliqué le marteau.

Le cuir chevelu était encore tout gorgé de sérosité; les méninges à droite étaient sanglantes, à gauche rouges seulement en un point qui correspondait au milieu de la face supérieure de l'hémisphère et au-dessous duquel se trouvait du pus épaissi. La voûte à trois piliers était diffluente.

Les symptômes s'étant affaiblis pendant quelques jours, le pus qui se rencontra dans le tissu sous-arachnoïdien du côté gauche, prouvait que là avait existé un travail inflammatoire intense, et un mouvement consécutif d'absorption également considérable. De même l'engorgement des méninges à droite et la suppuration de la voûte témoignaient assez que la fluxion sanguine avait persisté, malgré l'énergie du traitement.

Je n'ai point à traiter des complications de la fièvre cérébrale; sa complication la plus fréquente ayant lieu avec la fièvre putride seule ou compliquée elle-même de péripneumonie, et ces associations de maladies si graves ayant été précédemment étudiées. Il n'est pas au reste d'affection avancée et même chronique que la fièvre maligne ne puisse terminer d'une manière fatale.

Phtisie pulmonaire; fièvre cérébrale; mort prompte. — En Juin 1828, une taffetassière, âgée de vingt ans, sortit de l'hôpital, toussant et malade de la poitrine. Elle y fut rapportée, le dix-sept Juillet, la face livide, engorgée, la peau brûlante, la respiration ventrale et la tête perdue; atteignit en peu de jours, au plus haut degré de l'ataxie et mourut. Injection du cerveau, concrétions albumineuses sous-arachnoïdiennes; dans

les hémisphères, tubercules grisâtres, ayant le volume, la forme et la consistance du cristallin. Poumons farcis de tubercules, la plupart encore à l'état de crudité et tous miliaires.

Fièvre cérébrale; ossifications sous-arachnoïdiennes. — Un portefaix de trente-cinq ans, sanguin, robuste, ancien soldat, déraisonne brusquement dans la nuit, chante, crie et court : une saignée du bras est pratiquée, des sangsues sont mises au cou. Le soir on le transporte à l'hôpital : face animée, yeux brillants, pouls dur, délire bruyant; saignée de trois cents grammes par la temporale, ventouses scarifiées sur les membres inférieurs. Le lendemain, saignée de la saphène, puis trente sangsues à chaque cheville, sinapismes aux pieds, glace sur la tête. Quatrième jour, moins de spasme dans les traits et d'égarement dans le regard; autre saignée du bras, continuation de la glace, vésicatoires aux jambes, le soir le malade me reconnaît et peut boire. Deux jours se passent de la sorte, lorsqu'il retombe inopinément dans le même délire, puis dans la stupeur. Malgré quarante sangsues au cou et des ventouses scarifiées à la nuque, injection de la conjonctive droite, déformation de la face, trismus des mâchoires, abolition des sens, raideur de tout le corps, évacuations involontaires, pouls petit et d'une grande vitesse, mort.

Le cerveau était couvert d'une concrétion albumineuse nacrée, et d'une suffusion sanguine en arrière de l'hémisphère gauche : dans l'arachnoïde frontale gauche, productions osseuses, irrégulières, plus longues que larges; ventricules latéraux, remplis de sérosité sanguinolente, plexus choroïdes, hérissés de granulations, substance médullaire gorgée de sang, tumeurs violettes sur la dure-mère.

Par la suspension momentanée des symptômes, malgré la présence d'un agent permanent de congestion et de compression encéphalique, ce fait prouve quels avantages on doit retirer des

émisssions sanguines dans les cas qui ne sont pas nécessairement mortels. La conjonctive droite devint sanglante au dernier période de cette fièvre ; dans le crâne, les plus graves désordres se trouvaient à gauche.

Quant au développement d'un os sur une séreuse, l'analogue s'en rencontre quelquefois sur la plèvre ; et ce n'est pas au reste un fait si rare qu'on ne l'ait déjà observé. Morgagni, Meckel après lui traitent assez au long de la formation de ces ossifications anormales de l'arachnoïde.

Des abcès profonds et spontanés délivrent quelquefois des fébricitans travaillés par la phrénésie et à demi-morts.

Fièvres malignes jugées par des dépôts qui suppurent beaucoup. — Dans le mois d'Octobre 1825, un enfant de sept ans, bien constitué, tombe dans l'assoupissement et le délire; un pharmacien lui donne des potions stimulantes; le ventre se tend, hoquet et vomituritions. Saignée, sangsues, boissons rafraîchissantes, cataplasmes et fomentations sur l'abdomen, la langue devient humide et muqueuse, de sèche et enflammée qu'elle était : mais la stupeur augmente, malgré l'application de la glace sur la tête, des révulsifs sur les membres. Le calomel ne la diminue pas ; vagissemens, délire furieux entrecoupé de rêvasseries, coma-vigil ou parfois somnolence, respiration rare et profonde, carphologie, grincemens des dents, tressaillemens brusques, constriction du pharynx, rougeurs vives et instantanées aux pommettes, yeux fixes, resserrement excessif et permanent des pupilles qui aessemblent à un point noir ; puis, surdité et mutisme. Cela durait depuis trente jours; le petit malade était moribond, lorsque trois gros phlegmons envahissent les parois du ventre et se convertissent en vastes abcès. On les ouvre, et il s'ensuit une suppuration qui emène la résolution de la fièvre.

La sécheresse, l'ardeur de la peau et de la langue interdi-

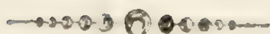
saient les toniques. L'enfant d'ailleurs ne les aurait pas pris, à peine voulait-il avaler de l'eau d'orge sucrée, des loochs blancs, de la limonade.

Dans l'été de 1824, une infirmière de vingt-six ans avait déjà passé par les premières périodes d'une fièvre maligne, lorsqu'un érysipèle phegmoneux occupa brusquement la cuisse et la jambe gauche et suspendit aussitôt le délire, le coma, les spasmes des paupières, la fixité du regard, l'endurcissement et la rétraction de la langue qui n'avaient cessé jusqu'alors d'empirer. Dix abcès s'ouvrirent successivement, la jambe gonfla beaucoup et prit une couleur violacée, la suppuration dura longtemps. La chaleur mordicante de la peau, l'intensité de la fièvre et des autres accidens s'étaient opposés à tout autre traitement qu'à l'anti-phlogistique.

En résumé, la plupart des fièvres malignes commencent par le mal de tête, le délire, le resserrement de la pupille, la raideur douloureuse des membres, la sensibilité de l'ouïe. La stupeur remplace-t-elle la céphalalgie? le délire sourd et la mussitation alternent-ils avec le sommeil comateux? l'intelligence et la vision sont-elles suspendues, les réponses vagues et tardives? c'est signe que la fièvre s'aggrave. Puis, si les mouvemens et la sensibilité s'éteignent, si la tête reste perdue, l'œil voilé, immobile, terne et sanglant, la pupille élargie, la respiration râlante, la défécation involontaire, alors surviennent souvent comme symptômes suprêmes une déviation de la bouche, des raideurs tétaniques et un commencement de paralysie : la pulpe cérébrale est en suppuration.

Cette marche d'accidens incessante et fatale indique d'ordinaire une marche pareille des lésions encéphaliques : dans la fièvre maligne, elles se lient assez franchement aux symptômes. Mais il importe de ne pas subordonner exclusivement le traitement à la connaissance même exacte de ces lésions. Les causes des fiè-

vres malignes en modifient quelquefois profondément la nature; le vrai traitement doit donc résulter en grande partie d'appréciations délicates, puisées dans les habitudes du sujet, dans l'état de l'atmosphère, des lieux et du régime, dans les effets des premiers remèdes employés. C'est ce qui a été étudié dans ce chapitre.



CHAPITRE CINQUIÈME.

DE LA FIÈVRE INTERMITTENTE.

Les fièvres d'accès peuvent se rapporter à toutes les causes qui amènent les fièvres continues ; mais ces causes ne sont en général que déterminantes. La cause réelle, spécifique est placée par la masse des praticiens dans l'action des effluves marécageux. Ces quelques notions expliquent comment les fièvres intermittentes sont d'ordinaire endémiques et quelquefois épidémiques. Ces fièvres peuvent atteindre également les hommes robustes et les individus lymphatiques, appauvris, languissans. Dans le premier cas, elles portent sur le cerveau, les organes thoraciques ou abdominaux, revêtent diverses formes générales et correspondent aux fièvres malignes, inflammatoires, gastriques et putrides. Lorsque les intermittentes attaquent des sujets à organisation chétive, à teint pâle, à figure bouffie, à pouls petit et fréquent, épuisés par le travail et par une mauvaise nourriture, habitant des pays bas, humides et marécageux, elles s'accompagnent d'affections sourdes et lentes du mésentère, des épiploons, des entrailles, des reins, du foie, de la rate, profondes et dites latentes du parenchyme pulmonaire. Ces intermittentes se terminent, quand on ne les guérit pas, par l'hydropisie, le marasme, le scorbut. En général, tierces ou quartes, elles se rapportent assez bien à la fièvre catarrhale ou muqueuse.

On voit souvent les fièvres d'accès, sthéniques, finir, dès qu'elles dégénèrent, par ressembler à ces intermittentes sub-aiguës.

Les intermittentes inflammatoires, sporadiques ou endémiques, se manifestent avec des formes variées, en raison de la diversité des causes et des viscères qui, sous leur action, sont le plus compromis. Elles sont bénignes ou pernicieuses. Les intermittentes chroniques portent en grand le sceau des endémies ou des épidémies, puisqu'elles naissent au milieu de populations, travaillées par de nombreux agens d'insalubrité, et dont la constitution se vicie d'une manière uniforme.

Intermittentes encéphaliques. — La céphalalgie ou la somnolence, le délire, le coma-vigil caractérisent ces maladies, mais se dissipent souvent avec l'accès, hors une pesanteur de tête, plus ou moins incommode, qui survit quelquefois. Après le frisson, le pouls devient dur, raide, la peau brûlante, la face vultueuse, la conjonctive injectée, l'œil éclatant, l'esprit excité; puis, arrivent l'assoupissement et la sueur. Quand ces accès ne durent pas plus de quinze heures, la fièvre est bénigne; on la traite d'abord comme une inflammatoire continue. Lorsque l'accès est long, algide, subintrant, empreint de stupeur ou d'un délire bruyant, de léthargie, de mussitations, de rêvasseries sombres, de mouvemens de fureur, d'actions désordonnées, d'une disposition hémiplégique, il faut placer le fébrifuge, dans le court intervalle qui sépare l'accès qui finit, de celui qui peut être mortel.

Une femme séquestrée à l'hôpital et très-affligée, y tombe dès le premier accès dans un assoupissement de quarante heures. Elle se réveille quelques heures et se rendort pour deux jours. Le fébrifuge à dose énorme abrège la durée de la léthargie du troisième accès et empêche le quatrième. Deux militaires et un charretier, sanguins, buveurs, bien nourris, ayant couru par un temps très-chaud, tête nue et s'étant livrés à d'autres excès, furent apportés

dans un délire furieux, érotique : figure pourpre, œil ouvert, immobile, brillant, respiration haute, chaleur mordicante de la peau ; le frisson avait été glacial. Saignée de la temporale et du bras, sangsues le long des jugulaires ; la sueur qui suit amène du calme : ce changement ne dure pas ; un nouvel accès paraît. Le délire, qui est moins bruyant, entraîne cependant plus de stupeur. Le quinquina prévient tout retour de fièvre.

On doit rapporter à ces intermittentes les fièvres convulsive, apoplectique, soporeuse, délirante, céphalalgique, celles qui ont été observées avec des symptômes de rage par Dumas, d'amaurose par Vacca-Berlinghieri, de paralysie par Molitor et Jonquet, d'épilepsie par Lautter.

Intermittentes pneumoniques. — Le refroidissement de la peau dans les pluies d'automne, la constitution catarrhale de l'atmosphère, les veilles et les travaux de nuit, la suppression des exanthêmes, des écoulemens périodiques, occasionent des fièvres d'accès, bénignes ou larvées, avec inflammation de la plèvre, du poumon ou de sa muqueuse. Dans ce pays, quand la bise fait éprouver un froid piquant au milieu de fortes chaleurs, et descendre le thermomètre, du soir au lendemain, de douze degrés, les habitans ne se vêtissent pas davantage. La peau, ouverte à une sueur inccessante se resserre tout-à-coup, et ces alternatives de chaud et de froid contribuent sans doute à la production des intermittentes pneumoniques.

Le point de côté, le crachement de sang, la toux, la dyspnée qui durent autant que l'accès, qui diminuent sur son déclin, caractérisent ces maladies. Plus le froid est considérable et lent à se dissiper, la chaleur qui suit sèche et mordicante, moins la sueur abonde, moins elle soulage ; plus aussi la fièvre est dangereuse. Quand la douleur est lancinante, l'orthopnée pleine d'angoisse, la face décomposée et livide, l'œil gonflé, le frisson glacial et l'accès d'une durée qui dépasse trente heures, la fièvre

devient pernicieuse, l'administration du quinquina presse. Avec l'accès cessent souvent tous les accidens pneumoniques, moins quelquefois une petite toux et un peu d'oppression qui s'évanouissent ensuite sous l'influence du lait, des pectoraux, des vésicatoires, et qui, reparaissant, sont les précurseurs d'une récidive. Une fille de six ans était tourmentée depuis quinze mois d'une intermittente tantôt tierce, tantôt quotidienne, qu'on avait toujours supprimée par les sels de quinquina, sans aucune espèce d'autre traitement. Trois heures avant le frisson, cette enfant était assaillie par des quintes de toux; et ses rechûtes étaient précédées par une toux catarrhale sèche et vive qui se déclarait cinq jours d'avance. Je n'administrai le fébrifuge qu'après le petit-lait, les sangsues et les cataplasmes; aussi la toux ne reparut plus, l'appétit, l'embonpoint revinrent. Dans ce pays où la coqueluche règne endémiquement tous les étés, de longues attaques de toux, accompagnées de sifflement et d'une expectoration convulsive de matières blanches et filamenteuses, naissent avec les accès et persistent pendant leur durée. Le quinquina les enlève, succédant à la diète, aux saignées générales ou capillaires selon les tempéramens, l'âge et l'indication.

Ces intermittentes sont quelquefois pernicieuses, et nommées par Morton et Lautter péripneumonique ou pleurétique, catarrhale par Comparetti, dyspnéique par plusieurs autres, aphonique par Double. Ces fièvres d'accès se lient si bien aux phlegmasies pulmonaires, qu'il m'est arrivé de les regarder comme de violentes fluxions de poitrine, et de n'en avoir changé le nom et le traitement, qu'à la manifestation du second accès, après quelques heures d'apyrexie. Bénignes, elles se rattachent donc aux fièvres inflammatoires catarrhales et pernicieuses, aux phlegmasies profondes et étendues des organes respiratoires.

Les maladies chroniques de poitrine prennent parfois le type intermittent. En 1827, un sergent, âgé de trente-trois ans,

de constitution forte, mais usée, entre à l'hôpital avec la respiration courte, le thorax peu sonore, la peau ictérique, les yeux ternes, les lèvres décolorées, le corps amaigri par des accès qui, depuis dix-huit mois, avaient déjoué tous les fébrifuges. On trouva dans la poitrine un litre et demi de sérosité, les poumons peu crépitants et infiltrés d'une lymphe louche : œdème qui se reproduisait dans le haut du larynx, l'épiglotte et leurs dépendances cellulaires. C'était l'hydropneumonie de Lepois, de Haën, Baraillon et Gasté.

Intermittentes abdominales. — L'action des premières chaleurs sur la peau, leur accroissement et leur longue durée pendant l'été, surtout quand les nuits sont fraîches, contribuent à produire les intermittentes gastriques vernales qui sont peu intenses, et celles d'automne qui prennent un grand caractère d'opiniâtreté. Ce fait tient aux corrélations étroites de la peau avec la muqueuse intestinale, elle-même sur-excitée directement par un régime chaud et inégal, par l'intoxication paludéenne, par une surcharge bilieuse, par la turgescence inflammatoire de tous les organes juxtaposés. Le foie, le mésentère, les épiploons et les entrailles s'affectent alors; la rate plus souvent encore. Pourtant Bailly à Rome, Grotanelli à Sienne, Cornay à Rochefort, villes entourées de marais, ont fréquemment trouvé *la rate saine*, même chez les fiévreux malades depuis long-temps.

Il y a dans ces intermittentes tension et sensibilité de l'épigastre, nausées, vomissemens spontanés, céphalalgie sus-orbitaire, urines briquetées, langue rouge sur les bords et la pointe, jaunâtre au milieu, peau chaude et sèche, pouls dur, fréquent, quelquefois irrégulier. Ces symptômes, marqués pendant le paroxisme, le sont peu, et peuvent même s'effacer après sa terminaison. La fièvre est-elle très-grave, élancemens dans les hypochondres et le creux de l'estomac, météorisme ou rétraction de l'abdomen, langue noire, fendillée, dents fuligineuses,

figure jaune, pendante, yeux voilés, urines rares, rouges, sédimenteuses, froid extrême auquel succède une chaleur âcre. Un degré de plus dans l'intensité et dans la durée de ces accidens, les accès se touchent en quelque sorte, et ce sont les formes sur-aiguës de la fièvre putride, à peine déguisées par de courtes intermissions. *Febres quæ ex putridine fiunt*, dit Actuarius, *aliæ continuæ et continentes*, *reliquæ intermittentes vocantur*, *atque illarum quædam eumdem servant tenorem*, *vigoremque*. Dans l'épidémie de Gœttingue, ces intermittentes étaient communes, les cadavres présentaient les mêmes altérations d'estomac et d'entrailles, que dans la fièvre muqueuse continue. Aussi ces fièvres résistaient-elles parfois au quinquina, qui augmentait les douleurs du ventre et amenait la diarrhée.

L'estomac n'est point au reste toujours intéressé dans les intermittentes avec embarras du foie, de la rate ou du mésentère. Le quinquina réussit mieux alors, son action ne se passant pas sur une membrane affectée. Néanmoins, même dans ce cas, après l'usage du quinquina, il reste dans les hypochondres de la douleur, de la pesanteur, de l'enflure qui ne se résout que lentement et à l'aide du régime. Cet état entraîne de nombreuses rechûtes, la moindre stimulation se réfléchissant sur des organes si voisins de l'estomac et que leur structure, toute vasculaire, expose aux congestions.

Les fièvres pernicieuses, cardialgique, hépatique, cholérique, colique, ictérique de Torti, Aurivill, Morton et Gilbert, sont comprises dans l'ordre des intermittentes abdominales.

Ces intermittentes, lorsqu'elles règnent dans des lieux peuplés d'hommes vivant durement sous une atmosphère gâtée par des effluves paludéens, s'accompagnent de saburrhes gastriques, de la jaunisse et de la bouffissure de tout le corps et finissent quelquefois par le squirrhe ou l'hydropisie.

Il se rencontre encore d'autres intermittentes, simples ou in-

sidieuses, accompagnées de phénomènes rares, nommées utérine, cystique et néphrétique.

Georget, MM. Nepple et Rayer regardent les fièvres intermittentes comme des maladies spéciales du cerveau et de la moëlle épinière : Frédéric Hoffmann le prétendait aussi. M. Brachet en accuse le système nerveux ganglionnaire, Broussais la gastro-entérite. Selon Audouard, la splénite en est l'unique source : vingt ans après que cette assertion est émise, M. Piorry la reproduit et la traîne à la barre de l'Académie. On y dispute long-temps sur ce sujet, tant aujourd'hui la vraie médecine est ignorée.

Le retour périodique des accès prêtait aussi aux spéculations médicales. M. Roche le rapporte à ce que la fièvre atteint des organes à fonctions intermittentes, organes soumis à des alternatives d'action et de repos; à ce qu'elle se développe dans les saisons marquées par les alternatives les plus grandes de l'excitation solaire et du refroidissement nocturne, causes intermittentes dans leur action. Bryan, Robinson et Cullen avaient déjà indiqué la révolution diurne de la terre comme une des raisons probables de la périodicité des fièvres intermittentes. Ce phénomène dépend, d'après Dugès, de l'influence de l'habitude; d'après Bailly, des modifications que les principaux viscères éprouvent par la position différente que le corps garde le jour et la nuit : explications toujours insuffisantes et que la science ne devrait jamais rechercher.

Les anciens, au reste, qui n'avaient pas le quinquina, accordaient aux types divers des fièvres intermittentes moins d'importance que les modernes. Ils traitaient ces maladies comme les fièvres continues. Ils saignaient, évacuaient selon l'indication et s'efforçaient de produire des perturbations puissantes, au moyen des frictions, des bains chauds, des topiques irritans, des diaphorétiques, des toniques et du vin, qu'ils portaient suc-

cessivement à des doses élevées, pour agir d'abord sur le tube intestinal, et par absorption sur le cerveau.

Des indications et de l'action du quinquina. — Dans les intermittentes vernales, les humectans et les anti-phlogistiques atténuent insensiblement la violence des accès, qui s'évanouissent ensuite. Cependant une voie aussi simple et aussi sûre est négligée, et dans la persuasion que l'économie se trouve hors de l'accès, en son assiette naturelle, on laisse les malades se lever, boire et manger, tandis qu'il leur faudrait le repos, le lit et l'abstinence. *Diæta eo severior sit*, dit Sauvages, *quo recens magis morbus*, *viresque ægri vegetiores : quotidiana et tertiana duplex diætam febrium acutarum expostulant*, *saltem primis diebus*.

L'apyrexie des fièvres intermittentes fait conclure trop facilement de la cessation du mouvement fébrile à la cessation des autres symptômes. Si la tête est affectée, un sentiment de pesanteur et de souffrance sourde persiste après l'accès : si c'est l'estomac, la douleur et le météorisme de l'épigastre ne s'effacent point : est-ce la poitrine ? La respiration reste petite et accélérée, le nez ouvert, la toux se fait encore entendre. « Le calme n'est jamais assez parfait, observait Franck, qu'il ne reste encore une continuation de la débilité, de la langueur, de l'habitus fébrile, de l'anorexie, et même de la soif. L'apyrexie n'est pas entière dans les intermittentes, et ne diffère que par le degré de la rémission des continues. » « Aussi les fiévreux, dit Dugès, supportent-ils difficilement la fatigue, soit corporelle, soit intellectuelle. » « L'homme qui est malade de la fièvre quarte a, d'après Monfalcon, pendant l'apyrexie, malgré son apparente santé, quelque chose de spécial. »

Les soins qu'implique un pareil état, la diète, les délayans, les laxatifs ne guérissent pas toujours la fièvre ; le quinquina l'enlève avec promptitude. Il pénètre les surfaces muqueuses du

ventricule, de l'intestin ; de là, selon Sydenham et Albertini, des selles dysentériques, de là ces bruits et ce malaise obscur que les malades ressentent dans le ventre. La dose du remède se mesure sur la gravité de la fièvre ; si celle-ci est subintrante, il faut de l'énergie dans l'application du fébrifuge. Dans les intermittentes peu graves, où la cause est légère et la prise de possession mal établie, les succédanés du quinquina suffisent souvent, entr'autres l'éther, l'opium, l'absynthe, la camomille, diverses écorces amères, les vins fébrifuges, les potions stibiées, les sels neutres et les préparations arsenicales. Cependant le quinquina vaut mieux encore, on en gradue les doses à volonté, et il produit un effet profond et permanent.

Ce remède échoue dans le cas d'une sthénie ou d'une pléthore qui n'a point été affaiblie, ou bien encore d'une inflammation d'entrailles, soit primitive, soit occasionée par un mauvais régime. Le succès suit au contraire lorsque la sensibilité de l'épigastre, la rougeur et la sécheresse de la langue, lorsque les accès et l'orgasme sanguin ont été amoindris par la diète et les anti-phlogistiques. Ce changement que l'art bien appliqué a produit, présage une amélioration plus grande, vu que la fièvre n'est plus entretenue par le mal de l'estomac, par la plénitude des humeurs. L'action du quinquina devient surtout salutaire quand elle se passe loin des viscères engagés. C'est peut-être une des raisons qui expliquent comment les rechûtes sont si fréquentes dans les intermittentes avec complication abdominale et si rares dans les autres formes d'accès. Ainsi les intermittentes encéphaliques, pleurodyniques, avec migraine, hémorrhagie, dyspnée, se résolvent nettement par le quinquina ; mais quand le tube gastro-intestinal est sous l'empire d'un travail sub-aigu, lorsqu'il y a gonflement de la rate ou induration du foie ou du mésentère, les accès sont tenaces et se reproduisent souvent.

Lorsque l'estomac ou l'intestin grêle sont évidemment com-

promis, on pourrait, d'après ces données, pour ne pas les soumettre à l'impression directe du quinquina, le prescrire en lavement. Car s'il se rencontre des fièvres d'accès souvent interminables et qui même dégénèrent en continues, avec lésion de tissu, ce sont les intermittentes bilieuses. C'est qu'on les traite avec peu de ménagement, qu'on porte directement le fébrifuge sur les organes intéressés et qu'on l'administre trop tôt, contrairement à cette excellente pratique de Sydenham, recommandée par Strack. *Tutius esse putant ut olim Sydenham proposuit, febrim ipsam aliquandiu corpori ante relinquere, quam curatio tentetur. Sic enim morbum ubi se ipsum aliquantum contrivit, curationi opportuniorem fieri qui, adhibito deinde auxilio, expeditius tolli queat.* Après la déclinaison de la phlogose ou de l'embarras gastrique, ces intermittentes cèdent au temps, aux anti-phlogistiques, aux sels neutres et au quinquina, s'il est jugé nécessaire. En lavement, les effets de ce remède se réalisent, sans risque de rappeler une inflammation quelquefois mal éteinte : méthode préférable, lorsque, par la longue durée des accès, les fonctions se délabrent et le corps s'amaigrit. Les lavemens fébrifuges conviennent encore, quand il y a des vomissemens coup-sur-coup, beaucoup de sensibilité à l'épigastre, de sécheresse à la langue, et tendance à la forme pernicieuse.

La poudre de quinquina se donne en lavement, à la dose de trente ou quarante grammes délayés en deux tasses d'eau dégourdie ; le sulfate de quinine à la dose de dix à quinze décigrammes. Cela suffit pour guérir les tierces ou quotidiennes gastriques, ordinaires. Si les tierces sont rebelles, ou si l'accès marqué au début par la lypirie, dure trente heures, on double cette dose de fébrifuge. J'ai arrêté par ces lavemens des fièvres tierces, caractérisées par la sécheresse, la vive rougeur de la langue, par des angoisses d'estomac, par la céphalalgie sus-orbitaire, et dans lesquelles la contr'indication du quinquina

pris par la bouche paraissait évidente. Deux ou trois jours après ces lavemens, le malade éprouve quelquefois des coliques, de la diarrhée et du ténesme, qui se calment par l'eau de riz, les fomentations et les injections émollientes. N'est-ce pas un indice des dangers qu'il y a, dans les intermittentes gastriques, à faire passer le quinquina par les voies supérieures ?

La résistance de la fièvre quarte au fébrifuge, la facilité de ses récidives ne tiendraient-elles pas à ce que l'estomac souffrant de l'action du remède, ce malaise se propage à la rate, organe tout voisin et le plus communément engorgé ? Aussi la fièvre quarte cède-t-elle alors avec moins de peine au quinquina en lavement.

Quant à l'usage où sont des praticiens de continuer de faibles doses de quinquina, pour préserver de la fièvre, je le crois désavantageux. Le quinquina qui, en petite quantité, ne peut rien sur la fièvre, la rappelle par son action, alors purement irritante, et répétée chaque jour. D'autres fois ce remède engendre une fièvre gastrique ou inflammatoire continue, en produisant des fluxions sur les entrailles ou sur le foie, fluxions qui n'existaient pas. Il en est ainsi du vin de Séguin, des sels de quinine, des élixirs, des pilules toniques. Une fois la fièvre guérie, abstenons-nous des stimulans; surveillons simplement le régime et calmons tous les appareils, le digestif surtout. C'est là le vrai moyen de garantir d'une rechûte ou d'empêcher l'apparition d'une continue ou rémittente gastrique. Combien de fois les humectans et les opiacés ont adouci un malaise d'estomac ou de tête, sourd, accablant, avec rapports acides, avec brisement des membres, qui présageait le retour des accès ou une autre affection ! Dans ces cas, je n'ai jamais suspendu, sans fruit, les fébrifuges, donnés pour assurer la cure. Il faut surtout les éviter pendant les semaines paroxistiques, dans lesquelles le fiévreux le mieux rétabli éprouve comme un ressentiment obscur de ses anciens accès. D'après Werlhof, ces semaines sont, pour les

quotidiennes et quartes, la troisième à dater de la cessation des accès; la seconde pour les tierces. Le malade se trouvant alors plus disposé aux récidives, doit en outre s'environner de toutes sortes de précautions. *Diu meminisse convenit*, disait Celse, *eoque vitare frigus*, *calorem*, *cruditatem*, *lassitudinem*, *facile enim revertitur*, *nisi a sano quoque aliquandiu timetur.*

Fièvre tierce rappelée par l'insistance sur les toniques. — Un jeune chef d'escadron, en garnison dans cette ville, éprouva une intermittente tierce, qui fut d'abord traitée par les antiphlogistiques, puis par le quinquina. On conseilla pendant la convalescence des bols amers et des pilules aloétiques, lesquelles desséchèrent la gorge et produisirent bientôt du dégoût et de la céphalalgie. Comme il y avait un assez grand sentiment de faiblesse, relatif au degré de la phlegmasie qui s'établissait, le malade crut devoir insister sur ces médicamens. La tête se prit avec plus de force, après un nouvel et long accès, qui fut plein d'agitations et de rêvasseries : diète, eau de veau acidulée, lavemens. Deuxième accès; ardeur de la peau, sécheresse de la bouche, rougeur des bords de la langue, enduit âpre et d'un jaune foncé sur le reste de sa surface, gerçures aux lèvres, céphalalgie cruelle avec tintement d'oreilles, avec confusion dans les idées. Quoique ces derniers symptômes parussent absorber les autres, l'estomac ayant été primitivement et étant encore souffrant[1], vingt sangsues à l'épigastre, qui coulèrent beaucoup. La somnolence et un délire sourd dominèrent dans l'accès qui suivit, il y eut de la carphologie et des pissemens involontaires : mais la langue resta humide, l'épigastre indolore; et dès le lendemain un gramme de sulfate de quinine. L'accès fut supprimé, et ne reparut qu'une fois, par un jour de pluie où le malade se mouilla. La céphalée, l'anorexie, le teint ictérique, la fébricule qui survécurent, cédèrent aux cataplasmes, aux bains, aux délayans et à la ténuité de l'alimentation.

Les tempéramens qui précèdent souffrent des exceptions que le praticien connaît bien, et qui sont toujours en rapport avec la gravité du mal et l'imminence du danger. Ainsi, dans les pernicieuses cardialgiques ou cholériques, dans les intermittentes gastriques à symptômes sur-aigus, le quinquina doit être donné sans ménagement, et dans ces cas il délivre l'estomac de l'inflammation qui le travaillait, et du même coup supprime l'accès. Cette pratique ne saurait se taxer d'inconsidérée, même la langue étant rouge et sèche, l'épigastre ballonné et douloureux, les nausées, les vomiturition incessantes. Ces contr'indications ne sont alors qu'apparentes : les Espagnols s'y arrêtent moins que nous, puisqu'ils ordonnent souvent le quinquina pendant l'accès, *lorsque l'estomac est*, comme disait Broussais, *à son* summum *d'irritation.* La guérison s'ensuit. Je ne fais pas l'apologie de cette méthode que Vaidy et Blaud ont importée en France, qui peut devenir brusquement funeste, et qui le serait souvent, si la congestion morbifique n'occupait pas, dans beaucoup d'occurences, le cerveau ou tout autre organe que l'estomac. Sydenham l'avait déjà condamnée, quand il accusait le quinquina de la mort de quelques malades, qui en avaient pris au début de l'accès. Dans des pernicieuses subintrantes pourtant, j'ai été forcé de donner le sulfate de quinine, lorsque la turgescence inflammatoire commençait; je l'ai encore administré pendant des accès dont la mort pouvait être la suite, uni à l'opium et dissous dans des eaux distillées, à cause du trismus des mâchoires et du spasme du pharynx. Ces accès s'atténuaient en quelques heures, finissaient plus tôt et ne reparaissaient pas.

Morton donnait le quinquina à petites doses, séparées elles-mêmes par d'assez longs intervalles. C'était une faute; et Torti a remarqué que de deux malades qui prenaient une égale portion de quinquina, celui qui consommait ce remède en peu de temps guérissait, tandis que son action était incertaine et quel-

quefois pernicieuse, à la dose d'un gros, toutes les trois heures. Mieux vaut effectivement supprimer les accès, tout d'abord, par une forte secousse. Le salut du malade dépendant, dans les intermittentes dangereuses, du coup que l'on porte à l'accès imminent, il faut, dit Voullonne, que la première dose du fébrifuge soit telle, qu'on puisse établir une confiance raisonnable sur son efficacité : car les doses suivantes, quoique données avant l'invasion de cet accès, se rapprochent trop de lui, pour qu'on doivent compter sur leur action.

La manière de Morton, insuffisante dans de graves occurrences, tend de plus à substituer à l'intermittente une fièvre continue, à produire et à entretenir des congestions abdominales, obscures et tenaces. Lorsqu'on donne des doses trop faibles de quinquina, c'est Gouraud qui parle, si le malade ne succombe pas, la fièvre se prolonge indéfiniment, et l'économie s'habitue à ce remède, qui perd son action anti-fébrile. Les intermittentes guéries de la sorte sont d'ailleurs très-sujettes à récidive ; dans celles au contraire où l'on fait prendre en quelques heures une grande quantité de quinquina, dans les pernicieuses, l'accès cesse incontinent et ne reparaît plus. Cela dépend de la prompte énergie, de la stabilité de la perturbation. qui efface ainsi toute disposition maladive.

Le quinquina doit s'administrer pendant l'apyrexie, fort avant l'heure paroxistique, au déclin même du dernier redoublement. Son action perturbatrice n'étant pas passagère de sa nature, et voulant du temps pour se développer, elle se trouve alors à son plus haut degré au moment où l'accès devrait reparaître. Aussi, Torti prescrivait-il demi-once ou six gros de ce remède douze ou quinze heures avant l'invasion de l'accès. Selon Grimaud, cette dose, administrée de cette façon, arrêtait sûrement les accès, tandis qu'une quantité double ou triple restait sans effet, si on n'avait pas le soin d'en placer des doses assez fortes à une distance

convenable du moment de l'invasion. C'est que dans le premier cas, la fluxion qu'on préparait pour vaincre le retour périodique de la fièvre, avait réellement atteint toute son énergie. Le quinquina, au contraire, ne précède-t-il que de peu de temps l'accès qui doit survenir, celui-ci se développe, et ce n'est que le suivant qui manque. L'action de ce fébrifuge se passe donc d'une manière moins instantanée que celle d'autres remèdes, même puissans, et il produit une fluxion perturbatrice, beaucoup plus fixe.

Ce mode d'administration du quinquina a d'ailleurs quelque analogie avec celui des toniques dans les fièvres continues. N'est-ce pas, en effet, lorsque les symptômes sur-aigus ont diminué, lorsque la violence des premiers efforts s'est affaiblie, que les toniques sont placés avec bonheur, d'autant plus décisifs que l'orgasme est plus amorti? Or cette rémission se rapproche de l'intermission apyrétique.

Le quinquina agit-il par sa vertu tonique ou son action est-elle toute spécifique? A l'égard de la première supposition, il est à remarquer que les autres drogues excitantes restent sans effet malgré leur énergie. Toutefois, aurait-on le droit de réputer pour la plus efficace la perturbation la plus forte? Celle-ci n'est-elle pas souvent très-fugitive; la modification amenée par le quinquina, moins mobile, plus durable, n'est-elle pas en conséquence plus capable d'arrêter la fièvre solidement?

Quant à la vertu spécifique ou anti-périodique, les faits cliniques forcent à l'accorder au quinquina. Cette vertu est directe, évidente par le résultat, quoique occulte dans son principe. Elle tient, selon les uns, à ce que le quinquina disséminant les forces vitales qui tendent à se concentrer sur un seul appareil, prévient le retour de l'accès et des congestions internes. Ce remède rend alors indirectement à chaque partie la part de vitalité qui lui appartient et pondère de la sorte l'équilibre des divers

organes. D'autres prétendent que la perturbation provoquée par le quinquina faisant cesser les accidens spasmodiques des intermittentes, même graves, indique l'action spéciale de ce médicament sur le système nerveux. Cette action volatile et inappréciable, rapide comme la corrélation vitale des organes, se réfléchit directement sur l'ensemble des fonctions. Entre ces inutiles efforts d'explications, on remarque encore l'hypothèse de Bally, relative au sulfate de quinine. D'après lui, ce sel agirait par une propriété sédative immédiate ; et ce serait la raison de ses succès dans les fièvres, qu'une forte inflammation gastrique accompagne. Il dispose au sommeil, pousse à la peau, calme le spasme nerveux et ralentit les mouvemens du cœur, sans présenter les inconvéniens que l'on a si souvent et si justement reprochés au quinquina en substance et à tous les excitans. Bally l'a donné à haute dose, et heureusement, dans des intermittentes inflammatoires, avec des signes manifestes de contr'indication, qu'il n'a point cependant aggravés. C'est donc une sorte de vertu calmante spécifique qu'a le sulfate de quinine et non une vertu irritante.

Les expériences de Gandini sembleraient donner quelque crédit à cette présomption. Sur lui-même et sur d'autres hommes soumis à l'action du quinquina, cette substance produisit les effets de l'opium. Géromini s'en explique aussi la puissance, en le regardant comme un *calmant absolu*, comme doué d'une vertu *anti-irritative*, et dès-lors il ne trouve aucune espèce de désaccord entre la nature des fièvres intermittentes, qu'elles cèdent à la saignée, à l'opium ou au quinquina. Mais, ô vanité des systêmes ! que penser des intermittentes, guéries par le poivre et le café, par l'arsénic, l'émétique, les amers indigènes ?

Si cette propriété de calmer que Bosquillon admettait aussi, était réelle, le sulfate de quinine l'aurait également dans les intermittentes inflammatoires et dans toutes les continues. Or,

souvent, je l'ai donné, quand l'estomac était sain; et tout de suite, sensation de chaleur à la gorge et à l'épigastre, rougeur, sécheresse de la langue. Ce sel provoque des gastrites, il engendre, quoiqu'en prétende Bally, comme le quinquina, des mésentérites chroniques, lorsqu'on l'administre trop tôt, par routine, dans certaines fièvres intermittentes, et qu'il ne s'accommode pas à leur nature. Sa propriété excitante l'emporte tellement sur sa vertu sédative que je l'ai vu hâter la phthisie des jeunes gens de poitrine frêle, pris de frissons et de toux qui en avaient imposé pour une fièvre d'accès à des praticiens peu habiles. On assimile le quinquina et ses alcalis à l'opium, mais le narcotisme ou la sédation dérive, même selon Brown, de ce que celui-ci stimule trop fortement et par-là use l'incitabilité. Et les Italiens qui ont adopté ses idées, ont dit : *Les stimulans opèrent sur l'excitabilité, et en agissant sur elle, ils l'épuisent.* Ainsi, le vin, les amers et le kina lui-même, pris à grande dose, opèrent comme les narcotiques : ainsi, dans l'esprit de cette théorie, aucun de ces remèdes ne vaut les stimulans très-diffusibles. Le chef d'ailleurs l'a dit.

Quelquefois encore, après le sulfate de quinine, la peau se couvre de moiteur, et il reste dans le pouls de la fréquence et de l'élévation, véritable pyrexie continue qui dure deux ou trois jours, et qui est suivie de la résolution absolue de la maladie. Pujol l'avait aussi remarqué au sujet du quinquina : cela doit tenir à la nature chaude et active du remède. Enfin, comme dernière preuve de cette action stimulante, une plaie saupoudrée de sulfate de quinine se couvre, en quarante-huit heures, d'une pellicule blanchâtre, qui s'étend à une ou à quelques lignes de profondeur; ce sel cautérise.

Du traitement des fièvres intermittentes. — Les avantages du quinquina sont immenses, ses effets d'une promptitude surprenante, et pourtant, de l'aveu de tous les bons praticiens, la

guérison qui se fait naturellement et sans le secours du fébrifuge est plus durable. Les fièvres du printemps, selon Sydenham, n'ont pas besoin de remèdes, et les seules forces de la nature suffisent pour les dompter. *Natura stans suis ipsamet medetur morbis, spontanea bonitate.* VAN-HELMONT. Les tierces vernales d'Ecosse, au dire de Brown, guérissent avec le temps, sans médicamens, d'abord par la chaleur du lit, puis par celle du soleil à l'arrivée de l'été et par des boissons en moyenne quantité, dans l'espace de trois mois environ. Les intermittentes printannières jugent souvent les fièvres d'automne; aussi sont-elles du nombre de celles qui doivent s'user d'elles-mêmes et regardées comme dépuratoires. *Autumnalium febrium discessum vere fieri necesse est*, disait Hippocrate : *Vernalis reliquias autumnalium tollit*, répétait Stoll. Les évacuans, ainsi que le quinquina, rendent plus opiniâtres ces intermittentes qui ne sont jamais par elles-mêmes suivies de la mort. Van-Swieten pense qu'il vaut mieux, même dans la fièvre d'automne, si on n'a point à appréhender une trop grande faiblesse, s'abstenir du quinquina et la traiter par des méthodes plus douces. Celles-ci sont d'ailleurs comme une espèce de préparation à ce remède qui agit, s'il devient nécessaire, d'autant plus sûrement que la sensibilité naturelle ou accrue des organes a été amortie.

Lors même que la fièvre est pernicieuse, tout en se servant sans délai du quinqnina, on doit s'occuper des viscères affectés. Dans l'accès des soporeuses, pour diminuer la congestion apoplectique, Morton employait et répétait la saignée, les ventouses entre les épaules, *cum profunda scarificatione*, et Lancisi ouvrait la jugulaire, en donnant le quinquina. Dans l'accès des abdominales, il importe d'atténuer la phlogose du foie, du péritoine ou de l'intestin; le succès et plus tard l'absence de toute complication fâcheuse, si on en vient au quinquina, dépendent

de cette pratique. *Symptomati urgenti occurratur juxta regulas in acutis datas.* BOERHAAVE.

En recourant ainsi aux saignées phlébiques ou capillaires et aux tempérans, dès le commencement des intermittentes graves, on se ménage la faculté d'employer le quinquina, de bonne heure, sans attendre que le corps soit miné par un nombre trop considérable d'accès : et on sait que la disposition aux récidives croît en proportion des paroxismes éprouvés. Cette substance est d'autant moins à craindre, que l'apyrexie est plus marquée et la disposition aux phlegmasies diminuée par la perte du sang. Les guérisons les plus rapides et les plus franches s'obtiennent de cette manière. Baillou, Sydenham, Mercatus, Grant, Torti, Senac, Sarcone avaient proclamé les bons effets de la saignée dans les fièvres vernales; et je ne conçois pas le funeste ascendant qui nous en avait presque interdit l'usage. *Verno tempore*, dit Burserius en s'élevant contre la proscription des émissions sanguines, *quo corpora turgent sanguine, humores rarescunt et expanduntur, si ætas, et temperamentum, et reliqua consentiant, cur non poterit utiliter humorum copia per venæ sectionem minui, spatium majus in vasis parari, ut naturæ motus expeditiores facti, citius et facilius, fine suo potiantur*? Et si la maladie est plus aiguë, continue-t-il, si le pouls a plus de plénitude, des vibrations précipitées, ne sera-t-il point permis de prévenir et d'éloigner par la saignée, l'engorgement des émonctoires, la rupture des vaisseaux, l'inflammation des viscères, accidens que détermine si fréquemment un tel embarras dans la machine et l'orgasme excessif du sang? Bosquillon, chargé d'un service de santé militaire, fesait saigner tous les malades atteints de fièvres intermittentes, et suivre l'ipécacuanha. M. Brachet, qui rappelle cette pratique et qui l'a imitée, la trouve bien supérieure au seul usage des évacuans. Je l'emploie souvent.

On saigne pendant l'intermission, on le fait lorsque la chaleur se développe, on peut et même on doit, en quelques circonstances, saigner aussi dans la période du froid. M. Mackintosh a prouvé que cette pratique, loin d'avoir des suites mortelles, ainsi que l'en accusaient Cullen et Grégory, diminuait les congestions internes, prévenait l'expansion de trop de chaleur et de sueur, décidait ainsi la cessation de l'accès. Il la croit de rigueur dans les fièvres algides ; il la tient pour si efficace qu'à y recourir, il le fait de préférence, *toujours dans le stade du froid plutôt que dans celui de la chaleur ou dans les intervalles.* Selon lui et selon Beretta, la saignée jouit alors de plus d'action sur la maladie que la saignée pratiquée avant l'accès. Cette méthode n'a réellement sur l'autre que ses avantages du moment, auxquels se joindrait d'après Visconti, celui de préserver des rechutes ; et qu'elle partagerait avec les saignées qui se font pendant l'intermission ou les diverses périodes des accès. Car cet auteur assure que *tous* les malades qu'il saigne ne sont pas repris, l'an d'après, de fièvre intermittente, quoique domiciliés dans une commune marécageuse, tandis que ceux qu'il traite par le seul sufate de quinine, sont moins heureux. Les pertes de sang, trop fortes, peuvent cependant devenir nuisibles.

M. Cruveilhier applique, à onze heures du matin, huit sangsues sur l'abdomen d'une fille de seize ans, qui avait eu des accès de fièvre tierce, accompagnés d'une grave prostration musculaire : le sang coule, tout le jour et toute la nuit. C'était le lendemain à dix heures que devait avoir lieu l'accès. Les piqûres saignaient encore ; aussi les extrémités se refroidissent-elles, la face se décolore, le pouls se fait misérable d'abord, puis manque, la respiration devient rare, suspirieuse. Rien ne put ranimer la jeune malade qui expira, dans des lipothymies, malgré les stimulans les plus énergiques. Il y a de

la grandeur d'âme et un sincère amour de l'humanité à avouer de pareilles fautes.

Quelque juste effroi qu'inspire cette issue qu'une visite le soir ou dans la nuit eût prévenue, ne négligeons pas les émissions sanguines : car leur omission est suivie d'accidens qui se dissipent, dès qu'on tire du sang, encore que le quinquina leur ait imprimé une marche plus intense. Quel praticien ne l'a observé, surtout sous certaines conditions de l'atmosphère ! On lit dans la monographie de M. Nepple que les fièvres intermittentes qui parurent en 1824 et 25, furent toutes compliquées d'un état inflammatoire général, qui rendit l'usage du quinquina dangereux, lorsqu'on n'avait pas eu recours préalablement à la saignée. Au rapport de Bally, tous les malades qui furent atteints de fièvre algide, pendant une constitution épidémique, périrent, hormis un seul à qui on pratiqua trois saignées, d'une livre chacune, et qui avait pris infructueusement une once de quinquina et douze grains de sulfate de quinine. La saignée peut dans beaucoup de cas, selon lui, surtout dans nos climats, amener une gnérison plus solide que le quinquina, si on ne veut faire usage que de l'un ou de l'autre. Quant aux intermittentes exaspérées par le quinquina et guéries par la saignée, les exemples n'en manquent pas. M. Andral a vu une péritonite grave, succéder immédiatement au fébrifuge, quoique donné après le septième accès, mais sans que le malade eût été phlébotomisé. Il fallut, pour la guérir, une saignée et l'application successive de cent-vingt-quatre sangsues. Le type intermittent avait passé au continu.

Cette conversion est de funeste présage : on ne meurt jamais de la fièvre tierce, à moins que cela n'ait lieu. Rien ne l'occasione plus souvent que l'ignorance de ces hommes qui se hâtent, comme le leur reproche Van-Swiéten avec son grand sens pratique, de faire usage du quinquina, même dans les tierces du

printemps, afin de les étouffer pour ainsi dire dans leur berceau : empirisme absurde et méthode imprudente des effets de laquelle il raconte des exemples déplorables. Sydenham, lui aussi, avait vu des intermittentes, traitées par des échauffans, se changer en continues, se porter au cerveau, et se terminer par la mort. *Sæpe abeunt in acutas, periculosas, quod calori nimio, et motui excitato nimis, ut plurimum debetur*, disait Boerhaave ; *aut pravæ medelæ*, ajoutait Stoll, pour rendre plus clair encore le sens des paroles de ce maître, sens que Corvisart a méconnu. Les intermittentes, au sentiment de Morton, ne dégénèrent en continues malignes que par de pareilles fautes. Ce passage de la fièvre d'accès à la pyrexie continue, précède souvent le développement des obstructions et de l'hydropisie, lesquelles succèdent enfin à la fièvre, lorsque ses premières périodes d'acuité se sont épuisées. *Labefactantur omnes corporis partes, spasmis et irritatione omnia perturbantur, et inde mors, perinde ac in continuis febribus.* Lorry.

Le quinquina et les toniques, seuls et sans que les débilitans aient ouvert les voies, nuisent avec plus de promptitude encore, dans les fièvres rémittentes, maladies qui se rapprochent si fort des continues. Sarcone n'a jamais vu ces médicamens réussir, malgré le retour périodique des redoublemens, quand l'inflammation est hautement établie, si *l'on n'a auparavant employé avec activité les moyens propres à détourner celle-ci et à placer les corps dans un état qui y soit opposé.* Souvent, cette périodicité s'effaçait par le petit-lait, les lavemens continués, l'eau altérée de neige, les pédiluves et surtout par les saignées répétées dans la vigueur de chaque paroxisme. Pendant une épidémie de fièvres intestinale et céphalique, le quinquina fut *constamment expérimenté comme nuisible* : c'est que les fièvres rémittentes qui ne sont pas pernicieuses, doivent être traitées comme les continues. Si de la sorte on ne les guérit pas tou-

jours, on les rend du moins intermittentes, et on prépare ainsi l'opportunité du quinquina. M. Nepple, qui insiste sur ce point, fait observer que les fièvres rémittentes ne dégénèrent en continues que par leur propre violence, actuellement qu'on ne repousse plus les évacuations sanguines.

Nous ne pensons point assez, malgré ce qu'en ont écrit Robert Thomas et Baumes, que les fièvres rémittentes laissent, lorsque le malade meurt, des traces graves de désorganisation dans les grandes cavités. Gardons-nous donc, sous le prétexte d'une marche paroxismale, d'administrer inconsidérément le fébrifuge.

Fièvre pleurétique rémittente prise pour intermittente, aggravée dans sa période d'acuité par un lavement de quinquina, en outre mollement traitée et suivie de la mort. — Un charron entre à l'hôpital, le huit Août 1829. Il respire avec peine, tousse, et souffre dans la poitrine; pouls élevé, peau chaude, yeux brillants, pommettes colorées, sueurs abondantes la nuit. Le lendemain matin, la fièvre faiblit, mais dans l'après-midi, la peau et la langue s'échauffent, une vive douleur se fixe au-dessous du sein gauche; et dans la nuit, rêvasseries, somnolence, dyspéne, gonflement et sensibilité des hypochondres. Le troisième jour, autre diminution très-marquée de ces symptômes; quarante-cinq grammes de poudre de quinquina en lavement : il survient une grande anxiété qui s'accompagne d'un pouls petit et fréquent, et du tiraillement des traits. Les évacuations alvines manquent; l'urine est rare, épaisse et rouge comme de la craie pilée, la toux incessante : saignée le cinquième, le sixième et le septième jour; à deux reprises, sangsues sur le côté gauche de la poitrine au sommet duquel seulement s'entend *le bruit respiratoire* devenu *bronchique*. Le onzième jour, l'oppression et les redoublemens s'atténuent, toux grasse, râle muqueux, expectoration grisâtre; il y a du calme sur le visage. Plus tard, les cra-

chats augmentent ; des sueurs nocturnes s'établissent, la langue et les gencives s'encroûtent, les selles deviennent douloureuses, liquides et fréquentes, l'amaigrissement marche vite. La matité du côté gauche se fait encore plus profonde, le malade étendu sur le dos, ne peut s'incliner à droite, sans que la suffocation n'empire : vésicatoires sous les clavicules, décoction d'orge laiteuse, lait d'ânesse, loochs blancs, opiacés, miel en éclegme. Le vingt-huitième jour, la figure s'alonge, les yeux se ternissent, et le malade succombe avec la diarrhée et le ventre tendu.

Poumon gauche, rapetissé, épanchement séro-purulent, plèvre ridée, recouverte de pseudo-membranes, déchirées et flottantes : végétations, plaques et lividités dans l'iléon ; le rectum rugueux, épaissi et ulcéré près de l'anus.

Cette fièvre pleurétique rémittente fut aggravée de bonne heure par un fort clystère fébrifuge, donné brusquement et sans préparation. Le défaut d'une intermittence bien nette et la vivacité de la pyrexie le contr'indiquaient. De tardives saignées diminuèrent les souffrances du malade, mais ne ne purent le guérir.

Dans les premiers temps de cette fièvre, il n'y avait aucun signe de complication intestinale ; le dévoiement et le ténesme parurent tard ; ne furent-ils pas provoqués par le fébrifuge? Ce mal d'entrailles, consécutif, se réfléchit fatalement sur la pleurésie.

Loin de guérir la plupart des fièvres rémittentes, le quinquina en obscurcit les paroxismes, les enchaîne même pour quelques jours ; mais, après cette amélioration mensongère, les symptômes inflammatoires reparaissent plus graves, plus violens. Il exaspère les fièvres plutôt rémittentes qu'intermittentes, qui sont dues à de profondes phlegmasies, et hâte la mort, lorsque celles-ci ont déjà entraîné l'altération d'organes importants.

Werlhof a dit : *Ne noxio vel inutili conamine, ad alienos morbos, non attento corpore et corporis habitu, adhibeatur.*

L'efficacité du quinquina est compromise dans les intermittentes dont les caractères très-inflammatoires exigent l'administration antérieure des anti-phlogistiques :

Dans les intermittentes gastriques où on a augmenté l'irritation des surfaces malades par des évacuans répétés et par d'autres remèdes, plus contraires que le quinquina, au génie de la fièvre.

Dans toutes les intermittentes enfin où on n'a qu'une pensée, celle de fixer la fièvre, sans s'enquérir de l'état de l'atmosphère, du tempérament, du degré de la sensibilité, surtout de la disposition maladive des organes : *Cæterum in quacumque febre intermittente, quacumque ætate, sexu, regione, tempore, temperamento, corporis habitu, constitutione, chinam chinam indiscriminatim exhibere velle, magnum abusum esse judico*, disait Ramazzini, qui avait remarqué que les tierces dont sont affectés les enfans et les jeunes gens, à l'âge par conséquent où les inflammations sont vives et promptes, reparaissent très-souvent après le fébrifuge et une guérison éphémère, pour persister ensuite durant plusieurs mois, avec une cruelle opiniâtreté. Par cela même que nous avons un fébrifuge innocent, écrivait le sage Voullonne, l'art n'est plus exempt de reproches, si après l'usage du fébrifuge (soit qu'il ait supprimé la fièvre ou non) l'état du malade empire; car ce mauvais effet ne pouvant être attribué à la nature même du remède, retombe nécessairement sur les cironstances dans lesquelles il a été donné, et par conséquent sur le faux jugement que le médecin en a porté. Tel était encore l'avis de Bordeu qui repoussait *cette méthode sauvage* et disait du quinquina; qu'il a évidemment trop d'action pour les corps délicats et sensibles, qu'il leur cause une trop rude épreuve.

On sait que le quinquina, donné pendant l'accès ou peu d'instans avant qu'il ne se déclare, augmente les symptômes et produit quelquefois des convulsions, le délire, la cardialgie, des vomissemens. Ceci condamne la pratique des médecins Espagnols, si chanceuse, lors même que l'estomac n'est pas engagé.

Il faut donc que le quinquina soit, hors les cas urgens, administré pendant l'intermission qui suppose, sinon l'absence, au moins l'affaiblissement de la maladie. Ce qui s'applique aux autres remèdes toniques ou perturbateurs. Un homme atteint de fièvre quarte, prend contre l'avis de Forestus, au moment même de l'accès, une poudre faite avec le poivre, la moutarde, le cardamome, et dissoute dans de l'eau-de-vie : l'accès avorte, mais tout le corps commence à s'enfler ; principe d'une hydropisie qui fut mortelle.

Le quinquina devenant en temps de guerre d'un prix élevé, les médecins l'ont remplacé par des amers et des alcalis indigènes, qui parfois amènent la guérison. Ce sont les fleurs d'arnica proposées par Collin, la bistorte et la gentiane par Giannini, les feuilles de houx par M. Rousseau, la salicine par M. Leroux. Souvent aussi, les méthodes les plus simples suffisent, témoin celle des anciens, continuée par Werlhof, Storck, Bosquillon et Corvisart, qui dissipaient les fièvres intermittentes par la saignée et les vomitifs ; témoin celle de M. Peysson qui leur oppose l'émétique avec le sirop diacode : ajouterai-je celle de Fodéré ? Non ; car l'arsenic que Plenciz, Fowler et Locatelly avaient déjà recommandé, ne s'y trouve point indiqué sous sa force la plus efficace et à des doses exemptes de danger. Les préparations de M. Boudin sont préférables.

On emploie aujourd'hui presque exclusivement le sulfate de quinine, et avec raison. Ce sel possède sous un petit volume toutes les propriétés anti-périodiques du quinquina, ne fatigue pas l'estomac, et ne provoque point de dégoût. Je ne sais pas

de médicament actif plus facile à doser, même en lavement ou sur la peau dénudée ; les plus tendres enfans s'en accommodent. Ce beau composé suffira à immortaliser les noms de Pelletier et Caventou.

L'opium est encore un bon fébrifuge ; Davalos le donnait fréquemment à Lima où les fièvres intermittentes sont épidémiques. Lind l'employait beaucoup et avec succés : selon lui, le laudanum liquide prescrit demi-heure avant le second stade de l'accès, affaiblit le mal de tête, éteint l'ardeur fébrile, excite une sueur abondante et abrège le paroxisme. Lorsque l'estomac était irrité au point de ne pas garder le quinquina, Hoffmann Storck, Sarcone, Berryat, Visoni et Tralles y fesaient ajouter du laudamnum ou de l'opium : ce qui pour Barthez était le complément des méthodes de Morton et de Torti dans le traitement des intermittentes malignes. Sédillot associait le narcotique au quinquina ou au sulfate de quinine, dès que les fièvres étaient rebelles. « On a vu, dit M. Magendie, des intermittentes qui avaient résisté au sulfate de quinine guéries par la combinaison de ce remède avec l'opium ou mieux avec la morphine. » Les médecins Anglais donnent trente gouttes de laudanum dès le début de l'accès, et ensuite dix à douze gouttes de quart-d'heure en quart-d'heure, jusqu'à ce que soulagement s'ensuive.

Cependant, il faut l'avouer, au nom de la vérité et de l'expérience universelle, toutes les fois que la fièvre est violente, qu'elle débilite profondément, quelque courte que soit l'intermittence, quelque sub-continuité qu'il y ait dans la manifestation des accès, quelque forme de phlegmasie qu'ils revêtent, hâtons-nous, nonobstant ces indications cruellement trompeuses, d'en venir au quinquina. Il est l'ancre du salut, comme la saignée, dans la pneumonie suffocante. Sydenham, Morton, Torti, Werlhoff, Bouvart, Lautter, Stoll, Médicus,

Sarcone ont mis ce principe hors de toute contestation. « Dans toute espèce de fièvre grave, dit Comparetti, recourez au plus vite au quinquina, comme remède qui s'oppose à la cause et qui adoucit les effets, quels qu'ils soient. »

Les topiques perturbateurs ont été vantés, comme les excitans internes, contre les fièvres intermittentes; ils sont pourtant dépourvus d'efficacité. Ainsi, les bains d'eau froide qui ont réussi à Giannini, pour calmer les spasmes de l'estomac et les vomissemens, dans certaines fièvres graves, font supporter le quinquina, mais sans guérir par eux-mêmes, les accès même peu intenses. Les douches d'eau froide sont en ce moment proposées comme curatives; attendons. Les frictions volatiles, les vésicatoires, les sinapismes ne suffisent pas à la cure. Au rapport de quelques voyageurs, la flagellation a un effet moins incomplet, et le fébricitant s'en trouve *roué*, *mais guéri.* On a présenté ce supplice comme un moyen de guérison.

Quelquefois encore, les intermittentes cessent par l'application de ligatures circulaires aux membres, lesquelles occasionent des gonflemens considérables et arrêtent le mouvement rapide qui porte le sang de la circonférence au centre. De cette manière, on produit instantanément et sans effusion de sang, un effet semblable à celui d'une forte saignée. Aussi, Erasistrate qui laissait ses malades périr d'asphyxie, plutôt que de leur tirer du sang, suppléait aux saignées par les ligatures aux extrémités. On sait qu'elles peuvent suspendre l'hémopthysie.

Enfin, le meilleur moyen de guérir les intermittentes opiniâtres et aggravées par le quinquina, celles surtout qui sont abdominales et qui dépendent des effluves paludéens, n'est-il pas de faire voyager les malades, de les baigner, de les frictionner? Il faut distraire le genre nerveux, exciter la peau d'une manière douce et soutenue; douce pour qu'il ne s'ensuive pas de réaction fâcheuse; soutenue pour que cette excitation

fasse affluer les liquides sur la peau et contrarie ainsi la congestion interne. De pareilles tentatives et la diète blanche réussiront mieux que toutes les formules routinières, que le quinquina lui-même, dont l'action, alors pernicieuse, se passant sur des surfaces phlogosées, finit par les désorganiser, par engendrer des squirrhes au foie, à la rate ou des ulcères dans les colons. Aussi, ne suis-je point étonné des cures que faisait notre Pomme d'Arles : son eau de poulet et ses bains rendaient la vie et le repos à de pauvres malades, longuement tourmentés par le quinquina. Lorsque ce remède, observait Sydenham avec sa grande raison, ne fait que suspendre la fiévre, qui reparaît peu de temps après son usage, ne vous obstinez pas à y recourir, mais employez une autre méthode.

Intermittentes dégénérées en marasme par l'abus du quinquina, et guéries par des méthodes plus douces. — Un orphelin, âgé de vingt-sept ans, avait essuyé plusieurs attaques de fièvres intermittentes, traitées avec un succès apparent par le quinquina. Dans l'été de 1825, il gisait à l'hôpital, sur son lit, blême, émacié, avec la langue rouge, sèche, écorchée vers sa base, avec la peau rude, chaude, terreuse, l'épigastre endolori, avec des accès quotidiens bâtards ou dégénérés, qui accéléraient le pouls, brûlaient la peau, et qui chaque jour, occupaient environ dix-huit heures. Ils étaient précédés d'un petit frisson. Malgré la faiblesse de ce malade, je ne permis que deux crêmes de riz à l'eau ; il s'abreuva avec de la solution de gomme, prit, le matin, un verre de petit-lait, et le soir le même remède avec cinq centigrammes d'opium gommeux. Des infirmiers le portèrent, tous les jours, dans un bain où il resta d'abord une heure, puis une heure et demie, et au sortir duquel on couvrait le ventre d'un cataplasme. En deux semaines, cet homme qui ne pouvait quitter le lit, revenait à pied de son bain, il n'avait plus d'accès, la figure s'était avivée et la peau rafraîchie. Le sommeil

avait remplacé l'insomnie. Un œuf fut ajouté à ses crêmes de riz, le lait d'ânesse substitué au petit-lait. Plus tard, la langue s'humecta et se revêtit de l'épiderme qui lui manquait, les selles qui étaient diarrhéiques se régularisèrent. Un écart de régime ramena par la suite deux accès quotidiens, à formes nettes, que des lavemens de quinine supprimèrent.

Dans l'hiver de 1829, je trouvai à l'hôpital un caporal du quarante-unième régiment, grand jeune homme amaigri, décoloré, avec le pouls petit, la peau sèche, les yeux enfoncés, la langue rouge sur ses bords, le ventre ballonné surtout vers l'hypocondre gauche, le tissu cellulaire sus-abdominal œdématié, les déjections souvent liquides, les urines rougeâtres et peu abondantes. Il y avait aussi de la toux, de l'altération, de l'inquiétude et une fièvre tierce, qui avait été autrefois quotidienne, qu'on avait vainement traitée par de la quinine, des clystères de quinquina et par d'autres fébrifuges. Depuis deux ans, ce malade en souffrait plus ou moins, jamais cependant il n'avait autant dépéri, quoique conservant encore de l'appétit. J'appliquai vingt sangsues, et des cataplasmes émollients sur l'abdomen; puis le lait, les réfrigérans, le petit-lait en guise de tisane, les lavemens, l'opium et un régime ténu furent tour-à-tour ou en même temps employés. L'empâtement du ventre ne diminua point, les urines ne fluèrent pas davantage, la fièvre reparut toujours à l'époque fixe et avec la même intensité, l'insomnie s'y joignit : j'essayai alors les bains. Le malade les prit au pied de son lit; il y restait environ deux heures et y suait beaucoup. Les premiers le calmèrent visiblement, les autres encore plus; car son impatience, les rides et la pâleur de sa figure, l'excavation de ses yeux, la rougeur de sa langue s'évanouirent, le pouls surtout devint ample et la peau douce. Cependant, l'accès quoique très-amoindri, ne manquait pas de revenir. Plus tard, le météorisme de l'épigastre et le dévoiement ayant aussi cessé,

je prescrivis six décigrammes de sulfate de quinine, qui effacèrent la fièvre. Le malade continua encore à se baigner et sortit de l'hôpital, après y avoir passé trois mois et n'avoir commencé un traitement humectant que le trente-troisième jour. Il prit vingt-deux bains, à l'issue desquels on frottait la colonne épinière avec le liniment de Rosen.

M. Gassaud a guéri des intermittentes chroniques et qui conduisaient au marasme par les bains chauds, la diète, les saignées locales, les frictions avec la pommade stibiée. Oribase et Paul Æginète employaient aussi contre la fièvre tierce les bains qui étaient d'ailleurs en crédit dans l'antiquité la plus reculée. On les prenait avant que le paroxisme n'arrivât et pendant que le froid durait. Celse recommande d'y insister.

Quoique les intermittentes soient rarement mortelles, comparées aux continues, on ne pouvait cependant douter depuis près de deux siècles que, lorsqu'elles se terminaient défavorablement, il n'y eût de profondes altérations de tissu. Sur plusieurs cadavres, Harvey avait trouvé le sang condensé dans le poumon et ne pouvant passer à travers la substance de cet organe, hépatisé comme nous disons : Spigel et Lancisi avaient rencontré les intestins sphacélés près la valvule iléo-cœcale ; les symptômes pendant la fièvre (tierce pernicieuse), ayant signalé le ventre comme le foyer de la maladie. Ces pathologistes avaient aussi découvert beaucoup de veines variqueuses, un engorgement général de l'appareil vasculaire encéphalique et de la sérosité sanguinolente dans le crâne, quand les accès avaient eu la forme de l'apoplexie. Ils avaient même, dans d'autres cas marqués par de grandes angoisses et un désordre excessif de la circulation, reconnu des ramollissemens du cœur. Chirac ouvre beaucoup de cadavres de gens morts de fièvres subintrantes, il trouve le cerveau, le foie, l'estomac et les intestins d'un rouge foncé tirant sur le noir et le plombé, le cerveau inondé de sé-

rosités claires ou sanieuses, qui s'étaient aussi échappées en quantité dans la capacité du bas-ventre. Ces observations étaient précises, et combien de semblables dans Bonet, Forestus, Hoffmann qui, ignorées du gros des praticiens, n'avaient point suffisamment fixé la pensée des hommes les plus instruits ! De nos jours, ouvre-t-on des cadavres, après une intermittente mortelle, aiguë ou chronique, qu'ils ne présentent aussi des désordres étendus; et y a-t-il un seul organe dont la lésion ne puisse revêtir le type intermittent ? M. Gassaud voit plusieurs malades périr, dans l'hôpital de Calvi, d'une intermittente soporeuse ; les méninges et le cerveau étaient couverts de sang et de pus. M. Cruveilhier rencontre la rate toute ramollie à la suite d'accès caractérisés par un grand malaise précordial. On donne un purgatif et du quinquina à un fébricitant dont le ventre était douloureux, surtout pendant le paroxisme : il meurt. Bailly trouve du sang épanché dans l'abdomen, la rate gonflée et rompue, la membrane muqueuse de l'estomac et des petits intestins épaissie, rouge et couverte d'une éruption boutonneuse. Une autre fois, et toujours après une intermittente sur-aiguë, opacité de l'arachnoïde et engorgement du cerveau, gonflement et rupture de la rate, épanchement de sang dans le péritoine. Sur un sujet jeune et robuste à qui on avait appliqué deux vésicatoires et fait avaler plusieurs livres de quinquina, Bailly a encore rencontré la rate déchirée, enveloppée d'un caillot sanguin, deux pintes de sérosité sanguinolente dans l'abdomen, le péritoine noir, la vessie noire aussi, l'estomac injecté et couvert de plaques lichénoïdes, l'arachnoïde dénaturée. D'autres faits de même aspect remplissent son livre et ne le feront pas vivre, ni ne le rendront populaire, quoiqu'en dise M. Monfalcon dans sa bibliographie médicale.

J'ai ouvert les cadavres de gens qui, à diverses époques, ont succombé dans l'hôpital, victimes de fièvres gastriques tierces

ou quotidiennes et de l'administration empirique des vomi-purgatifs, du café, du poivre, des vins amers, du quinquina, du sulfate de quinine. L'opiniâtreté de de ces affections avait été aussi invincible que l'application des remèdes mal réglée : elles avaient dégénéré en rémittentes continues; hors de l'accès, le pouls restait fréquent, la peau chaude et sèche. Je recourais au lait, aux bains, aux topiques tempérants, mais trop tard; car il y avait ascite ou amaigrissement avec dureté et ballonnement de l'abdomen : aussi, lividité de l'estomac, ulcères dans les intestins, indurations du mésentère et du foie, fonte pultacée de la rate. Ces désorganisations avancées désignaient hautement par quelle série d'accidens phlegmasiques tous ces tissus avaient passé.

On n'ouvre point de cadavres d'individus, morts d'accès pernicieux ou autres, sans découvrir des lésions de structure, suite nécessaire d'une fluxion inflammatoire préexistante; complications importantes sans doute, mais qui n'empêchaient pas Sauvages de penser avec raison que les intermittentes étaient des maladies générales, occupant toute l'économie. Elles emportent quelquefois, pendant leur longue durée, d'autres affections. Je connais un jeune homme, né de parens phthisiques, qui, après avoir été menacé de consomption, se porte bien depuis une fièvre quarte opiniâtre, avec intumescence de la rate, et qui dura plus d'un an. Il y a dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, l'histoire de la cessation de fortes palpitations de cœur après une fièvre quarte. Van-Swieten parle d'une céphalalgie très-ancienne et d'une douleur invétérée de l'épaule qui ne reparurent plus à la suite de la même fièvre. Selon Strack et Voullonne, des tempéramens faibles et délicats ont été réformés et fortifiés par le travail pénible d'une intermittente. Portal a vu des obstructions considérables du foie et de la rate, déterminées par l'emploi inconsidéré du quinquina, se résoudre sous l'action

d'une fièvre tierce abandonnée à elle-même. Un homme presque sexagénaire, exténué depuis six ans par une diarrhée séreuse abondante, la vit cesser dès l'invasion d'une intermittente céphalique grave, pour laquelle Blaud lui donna du quinquina. Cet homme reprit par la suite de l'embonpoint. Mais, s'expliquant par l'antagonisme naturel des fluxions, ces faits sont cependant hors de règle; et il n'est pas permis d'en conclure que la fièvre intermittente ne soit point à redouter. Cette sentence de Cos était trop absolue : *Quartana non solum per se ipsa tutissama et placidissima, verum etiam ab aliis magnis morbis vindicat.* Celse, Boerhaave et son commentateur l'exagèrent pourtant lorsqu'ils disent : *Quartana neminem jugulat : sœpe prœsidio est.* Tulpius la restreint, en ajoutant : *Sub-intellige si viscera fuerint integra.*

Les anti-phlogistiques suffisent quelquefois à la guérison des intermittentes. — Une fille, au second jour de ses règles, traverse un torrent; elle suait. Le soir, elle s'endort, ayant mal à la tête et les membres brisés. Le réveil est accompagné de violents frissons et d'élancemens sus-orbitaires; puis chaleur sèche, et à midi sueur épaisse. Cette malade est portée à l'hôpital, y est saignée de la malléole, et désaltérée avec de l'eau de gramen. Le lendemain, nouvel accès; la sueur s'établit et cesse plus tôt; sangsues aux grandes lèvres : troisième accès, mais avec diminution de la céphalalgie, de la fréquence du pouls, de la chaleur et de la sécheresse de la peau, avec réapparition des menstrues, qui étaient supprimées dès le début. Quatrième accès sans frisson, marqué par une chaleur de peu de durée et une douce moiteur : le cinquième passe presque inaperçu. La malade prend du riz à l'eau, de la gelée de groseille, et commence bientôt à manger.

Un savetier entre à l'hôpital, le seize Juillet 1821, après un accès de fièvre, marqué par des vomissemens et qui avait suc-

cédé à un excès de vin : resserrement spasmodique du gosier, langue limoneuse, rouge sur ses bords, teinte jaunâtre et luisante de la figure, dyspnée, pléthore ; saignée, tisane de veau émulsionnée, diète. Des vomissemens se reproduisent pendant le deuxième accès, la bouche est en feu, la peau d'une chaleur mordicante ; un long frissonnement avait précédé, et la sueur s'établit avec peine. Le lendemain, malgré l'apyrexie, la sécheresse de la langue persiste et la rougeur de sa pointe augmente ; petit-lait, fomentations émollientes et vingt sangsues à l'épigastre : les piqûres fluent tout le jour. Les vomissemens manquent au troisième accès, dont l'acuité est en outre affaiblie ; dix sangsues et bain de siége, la langue s'humecte, le teint s'éclaircit. Les accès qui suivent s'amoindrissent jusqu'au septième, duquel date, avec le réveil de l'appétit, une guérison franche et sans récidive. *Tertiana exquisita septem circuitibus, ut longissime, judicatur*, disait Hippocrate. L'intermittente simple ne se prolonge guère au-delà de sept accès, écrivait, deux mille ans plus tard, M. Nepple dans sa Monographie.

Un ouvrier, sanguin, robuste et bien membré, vient à l'hôpital, en se plaignant d'une douleur ptofonde et d'un sentiment de pesanteur dans l'hypochondre gauche, qui avaient succédé à deux accès de fièvre : la rate était gonflée. Le troisième accès fut très-fort, avec des angoisses d'estomac, des demi-défaillances, tympanite et oppression : vingt sangsues à l'anus, bain de siége après leur chûte, hémorrhagie considérable. Le quatrième accès céda plus vite, et la sueur en fut si bienfaisante, que l'hypochondre s'affaissa : nouvelle application de sangsues qui atténua les accès subséquens. Vaidy avait déjà fait de même.

Ce malade fut frappé, quinze jours après sa guérison, d'une rechûte dont une alimentation trop copieuse fut la seule cause. On doit, dans la convalescence, non-seulement ne pas stimuler l'estomac, mais encore ne pas fournir trop de matériaux à la

formation du sang. Sinon, il s'ensuit une nouvelle congestion dans le tissu si perméable et naguères engorgé de la rate. Audouard, qui l'a remarqué, pense que les rechûtes sont moins l'effet du caprice ou de la bizarrerie de ces maladies, que d'une sanguification trop abondante ou d'une hématose superflue.

Dans le mois de Septembre, une paysanne, âgée de quatorze ans, entre à l'hôpital, atteinte d'accès de fièvre, avec chaleur brûlante, qui se déclaraient deux fois par jour, à huit heures du matin, à sept heures du soir : entre chacun d'eux, apyrexie de cinq heures de durée. Altération, langue rouge et sèche, épigastre douloureux ; on y pose quinze sangsues et des fomentations émollientes ; tisanes froides, un peu acidulées; les accès faiblissent et durent moins. Deux jours après, seconde application de sangsues; l'accès du soir manque; la maladie se simplifie donc et s'éloigne du type continu. On insiste sur la diète, sur les réfrigérans ; l'intensité du paroxisme diminue encore, et il s'efface en huit jours.

J'ai choisi ces observations si simples, comme démontrant le mieux la nature inflammatoire de certaines intermittentes, communes au printemps et dans la première partie de l'été, sous le ciel de notre pays. Leurs formes d'acuité s'accordent avec le génie de la constitution régnante, très-vives par conséquent dans les années sèches et chaudes. Elles ressemblent alors tellement aux gastriques ou inflammatoires continues, qu'il faut employer les mêmes moyens. MM. Delacour, Fabre, Monfalcon et d'Espagne rapportent aussi des exemples de guérison par les anti-phlogistiques et la saignée. Il est certain que celle-ci, tout en diminuant la masse humorale, contrarie en outre le mouvement rapide qui porte le sang de la périphérie aux organes du centre, et qui durant l'accès produit ou augmente les rêvasseries, le délire, la dyspnée, la sensibilité des hypochondres et de la région précordiale.

Lorsque la tension inflammatoire est grande, il importe, même dans les intermittentes qui ne cèdent qu'au quinquina, de commencer par la saignée et les délayans, puisqu'il ne s'ensuit aucun désavantage. Très-probablement, parmi les fièvres qui guérissent, toutes ne se termineraient point de la sorte, si on ne donnait que le fébrifuge. Portal a remarqué que les intermittentes, causées par une affection du foie, ne s'arrêtent point par le quinquina, qui les rend plus rebelles.

Lorsque les congestions viscérales ont été suffisamment affaiblies, donner le quinquina tôt, aussi loin que possible de l'accès futur et à une dose capable de le supprimer, me paraît la méthode la plus sûre.

Anti-phlogistiques promptement suivis du quinquina : guérison. — Un boulanger, âgé de vingt-deux ans, pléthorique, éprouve dans l'après-midi, le trente Juin 1824, des frissons auxquels succède bientôt une forte chaleur : la face se colore, yeux humides et brillants, délire impétueux; artère dure et pleine : large saignée qui calme l'esprit et prépare la sueur. La veine est rouverte le lendemain, à sept heures du matin; il restait de la pesanteur de tête et de la raideur dans le pouls. Le soir, froid et tremblemens, céphalalgie poignante qui s'augmente par l'impression de la lumière, inquiétude, disposition délirante, œil rouge et qui larmoie; troisième saignée pratiquée dans la période de la chaleur, suivie de sueur et de sommeil.

Le malade, qui est dispos, veut se lever, le troisième jour; mais un nouvel accès se déclare, avec embarras de la tête, quoique sans déraison. La respiration est gênée, l'inspiration longue et profonde, douloureuse au côté gauche; on y applique vingt-cinq sangsues, qui coulent toute la nuit.

Le quatrième jour, la respiration s'est régularisée; moiteur de la peau, mollesse du pouls, seulement pâleur de la face;

un gramme de sulfate de quinine, l'accès est retardé et amoindri : il manque le jour d'après.

Urbain Coste a vu une fièvre quarte encéphalique céder à la troisième saignée et au quinquina dès le troisième accès.

Un cultivateur est pris, à l'hôpital, de frissons et d'élancemens dans le côté droit de la poitrine, avec point pleurétique, crachats écumeux et sanguinolents; la chaleur et la sueur qui succèdent aux frissons, cessent à six heures du matin, et on n'observe alors qu'un peu moins de sonoréité thoracique : saignée et hydromel. Le lendemain, dans l'après-midi, les mêmes accidens reparaissent et avec plus d'angoisses, la toux, qui est déchirante, amène beaucoup de sang, la suffocation est grande. Sur le déclin de cet accès, trente sangsues au-dessous du mamelon droit, longue hémorrhagie : troisième accès, mais affaibli et sans crachement de sang; sulfate de quinine; convalescence.

Un manœuvre, âgé de dix ans, entre à l'hôpital, la figure rouge, animée, la tête pesante, la peau chaude, le pouls fréquent. Dans la nuit, épistaxis qui ne soulage pas; les yeux s'injectent davantage, ils deviennent secs et brillants; l'enfant se lève, crie et déraisonne, on le saigne. Il y a du calme le lendemain, mais sur le soir, la fièvre reparaît avec stupeur, surdité et délire, avec soubresauts des tendons, tremblottement et rétraction de la langue : huit sangsues et cataplasmes à chaque cheville; flux de sang considérable, détente l'après-midi, sommeil la nuit, et seulement rêvasseries. L'apyrexie s'établit, le cinquième jour, lorsqu'à huit heures du soir se reproduisent des horripilations et un refroidissement, suivis de chaleur, de vitesse du pouls, puis d'une moiteur abondante. Quatre accès se succèdent, toutefois en s'affaiblissant : on continue les cataplasmes, on les aiguise avec de la moutarde. L'enfant paraissait délivré et prenait des alimens, quand, le onzième jour, accès

impétueux avec perte du sentiment, avec cris aigus, mal articulés, avec spasmes de la face : quatre pilules de sulfate de quinine mettent fin à la maladie.

L'émission de sang avait été évidemment insuffisante ; le fébrifuge y fut associé pour détruire une fièvre dont le développement avait été enchaîné, mais qui sourdement travaillait à reparaître. Ces accès, organisés dans le silence, sont terribles et quelquefois mortels.

Un enfant, de trente-un mois, fort, sanguin, remuant, se plaint pendant quinze jours de douleurs à la tête instantanées et très-aiguës, il se réveille en sursaut et parle en dormant : délayans, sangsues derrière les oreilles ; l'enfant recouvre de l'appétit, de la fraîcheur à la peau et paraît se bien porter. Tout-à-coup, le matin à son réveil, il ne peut ouvrir les yeux, répond vaguement, tombe dans la somnolence et reprend la fièvre. A onze heures, on tire cent-cinquante grammes de sang par la saphène, la fièvre, le délire durent jusqu'à quatre heures, la léthargie diminue : tête cependant toujours douloureuse. Le surlendemain, six sangsues aux apophyses mastoïdes, l'hémorrhagie soulage plus encore ; crêmes de riz à l'eau, petit-lait, orangeade. La pyrexie tombe, mais le huitième jour, l'enfant est pris sur le soir d'un froid glacial, suivi d'une chaleur sèche et d'un peu de sueur visqueuse ; ce qui se répète le lendemain. Dans ce paroxisme, la douleur de tête se fait sentir. Quatre accès succèdent, quatre décigrammes de sulfate de quinine les suppriment.

Traitée dans le principe autrement que par les anti-phlogistiques, cette maladie aurait bientôt dégénéré en fièvre ataxique. On peut saigner sans crainte les petits enfans, et ce n'en est pas là le premier exemple. Sydenham, qui exerçait sous un ciel humide et brumeux, phlébotomisait aussi de très-jeunes sujets. Que doit-ce être de nous, habitant un pays où l'air est sec,

vif, rapide, chaud, qualités qui impriment du ton à la fibre et raréfient les humeurs. Un amendement se manifeste dès la première application de sangsues; sans doute il eût été plus complet et plus durable, si j'eusse commencé par la saignée. Après celle-ci, la stupeur se change en délire léger, ce qui indique moins de compression sur le cerveau. La dernière application de sangsues est suivie de la conversion de la fièvre continue en fièvre intermittente, puis de la cure par le fébrifuge.

Un domestique, de trente-quatre ans, grand et bien en chairs, est transporté à l'hôpital, le huit Août, délirant et ayant les yeux rouges. Aux malléoles saignée qui calme le cerveau et pâlit les conjonctives; on la réitère, le jour d'après, pédiluves, cataplasmes aux bras. La tête paraît se débarrasser; décoloration de la face, yeux languissants, langue blanche et humide, pouls assez plein, ample, peu fréquent, urines sédimenteuses, abondantes, déjections alvines liquides, jaunâtres; lavemens, tisane de tamarins. Le septième jour, sur le soir, frisson subit d'une heure de durée, chaleur sèche, sueur subséquente qui se prolonge dans la nuit. Le lendemain, apyrexie, suivie, dans l'après-midi, d'un accès avec pesanteur et douleur de tête, sensibilité de l'épigastre, sécheresse de la langue qui se montre, le matin, brune et racornie sur sa pointe : petit-lait, délayans. D'autres accès succèdent; quatre lavemens avec l'alcool et la poudre de quinquina les atténuent d'abord, les effacent ensuite.

Ce malade, mangeant trop, fit une rechûte dans laquelle la fièvre, qui devint encore intermittente de continue qu'elle était, fut guérie par la même méthode.

Ce fait ressemble au précédent et prouve que le traitement repose sur les mêmes indications, quel que soit l'âge du sujet. Si on voyait autrefois la fièvre continue se changer plus rarement en intermittente, c'est que les toniques chauds dénaturaient la maladie, produisaient une série d'accidens violents et

tumultueux, lesquels se heurtant les uns les autres, étaient suivis de la mort. Le moyen que, dans de si graves complications, engendrées par l'art, les conversions naturelles des maladies pussent se réaliser.

Le fébrifuge en lavement fut ici préféré à cause de l'épigastralgie et de la sécheresse de la langue.

De pareilles guérisons n'étaient pas difficiles; c'était tout différent lorsque je rencontrais ces intermittentes gastriques qui ne peuvent cesser d'elles-mêmes, ni s'accommoder du quinquina, comme on l'administre ordinairement. L'action de ce remède se passant sur les membranes enflammées, ne domine souvent la périodicité qu'en produisant une fièvre continue, obscure d'abord, qui grandit ensuite et se termine plus tard par le marasme abdominal. Les obstructions, les squirrhes du ventre succèdent fréquemment aux intermittentes d'estomac, traitées par le quinquina, lors surtout que donné prématurément, la fluxion inflammatoire que l'art n'a point effacée, se poursuit même dans l'apyrexie, malgré son apparente cessation. Aussi, associai-je au fébrifuge la saignée, les sangsues, les ventouses, les boissons et les topiques anti-phlogistiques, comme Morton qui, en vue des dangers du quinquina dans les intermittentes avec vomissement ou avec diarrhée, s'en servait à doses brisées, insistant en même temps sur l'eau de poulet, la décoction blanche, les lavemens doux, le laudanum et la saignée. Mais, par la lenteur de cette méthode, les malades s'affaiblissaient beaucoup, ils maigrissaient et s'exténuaient, les rechûtes devenaient fréquentes, l'inflammation et la fièvre reparaissaient plus invétérées qu'auparavant. Également pénétré des inconvéniens du quinquina pris par la bouche et de la nécessité d'en finir plus vite dans ces intermittentes gastriques, je cherchais à atteindre ce but à l'aide des vésicatoires, sinapismes, frictions alcooliques, éthérées, fébrifuges, épithèmes, ligatures aux membres, mais

en vain. Sur ces entrefaites, je recourus aux lavemens de quinquina, inusités à cette époque, mais d'application si commune aujourd'hui. S'ils réussissaient, on pouvait dès-lors arrêter sûrement ces fièvres rebelles qui s'aggravent par l'ingestion du fébrifuge, qui tourmentent long-temps et quelquefois font périr le malade.

Intermittentes invétérées guéries par des lavemens de quinquina. — Un chasseur du troisième régiment languissait à l'hôpital d'une intermittente gastrique, tantôt tierce, tantôt quotidienne, qui souvent avait dégénéré en continue, et qui durait depuis dix-huit mois. Lorsque je repris le service, on venait de prescrire à ce malade une dernière dose de quinquina qui avait fait reparaître la chaleur de la peau, la fréquence et la dureté du pouls : insomnie, agitation, urines rouges et rares, tiraillement de la face, coloration des pommettes, des bords et de la pointe de la langue, altération, anorexie, douleur à l'épigastre ; quinze sangsues y sont appliquées et à deux reprises, la fièvre faiblit. Petit-lait, solution de gomme acidulée, puis un peu d'alimens, quand, tout-à-coup, tremblement et frissons après lesquels la langue reste sèche et fendillée. Trois accès de fièvre tierce passent sans que la contr'indication du quinquina pris par le haut en demeure moins évidente. Je l'essaie en lavement. Soixante grammes partagés en cinq doses que l'on étend chaque fois dans une tasse de décoction, sont, pendant l'apyrexie, injectés par l'anus, toutes les trois heures, et retenus. L'accès et une petite toux quinteuse qui le précédait, manquent le lendemain, tisane d'orge et bouillons. La langue pâlit et s'humecte, les fonctions digestives se rétablissent sans peine, lorsqu'un écart de régime rappelle la fièvre tierce avec des vomissemens verts, bande noire de la langue, flatuosités douloureuses et météorisme sus-ombilical. Le malade ayant recouvré du coloris et de l'embonpoint, sangsues et délayans ; la longueur

des accès diminue, mais ils reparaissent opiniâtrément à la même heure; ce qui annonce une terminaison difficile, d'après le trentième aphorisme de la quatrième section. Aussi, mêmes lavemens fébrifuges; succès immédiat. Une troisième rechûte, mais plus tardive, suscita d'autres accès qui, marqués du même sceau, furent emportés de la même manière. « Un corps n'est médicament, dit Sauvages, qu'autant qu'il est appliqué à propos. »

La facilité des récidives qui émanent d'un peu moins de sévérité dans le régime, prouve quelle susceptibilité conserve un estomac qui a long-temps souffert. Sa lésion était mise hors de doute par les bons effets des émissions sanguines et par le dépérissement, la fièvre, les angoisses qui avaient suivi l'ingestion du quinquina. Aussi, fallait-il en changer le mode d'administration ou tomber dans une faute déja si souvent commise et qui acheminait ce malade vers des ulcérations internes.

Depuis cette première épreuve, j'ai vû deux mille personnes de tout âge et de tout sexe guérir d'intermittentes tierces ou quotidiennes, quelque fut leur siège, par le fébrifuge en lavement, tout aussi bien que par le traitement ordinaire et avec la même promptitude. On peut plus spécialement en tirer grand parti, lorsque les premières voies sont compromises. Ne fût-ce même qu'une présomption, pourquoi ne pas préférer ce moyen qui n'est ni dangereux, ni incommode, et qui délivre, puisque les succès de l'ancienne méthode deviennent alors incertains ? J'ai observé beaucoup de tierces ou quotidiennes, opiniâtres, qui, supprimées par les lavemens de quinquina, auraient dégénéré en sub-inflammations, si l'on eût continué autrement. Dans certains cas, il y a donc, à porter ce remède sur les gros intestins, un avantage incontestable, que ne possèdent pas au même degré les méthodes endermique ou iatraleptique.

Quelques auteurs, Bosquillon entr'autres, avaient bien dit que le quinquina en lavement pouvait réussir aussi bien qu'in-

troduit par l'estomac ; mais cela se répétait de l'un à l'autre, sans qu'on s'en servit hors des cas extrêmes où la déglutition était impossible, où ce remède était vomi. Comparetti avait guéri de la sorte une intermittente catarrhale, Baglivi une double tierce sur un enfant âgé de cinq ans, presque moribond, qui s'était refusé à toute espèce de remèdes, Barthèz quelques fièvres rebelles ; que pouvaient toutefois des faits si rares, dont on ne déduisait aucune donnée de pratique qui fut à la fois grande et posée avec précision ? En 1694, Helvétius recommandait aussi les lavemens fébrifuges, mais dans un livre qu'on n'a jamais lu : j'ai été réellement le premier à établir toute l'opportunité de ces lavemens, et à en populariser l'usage, par la publication de mon premier livre sur les fièvres, en 1825. Plus tard, M. Nepple y a aidé, en rendant ces lavemens le principal surtout dans la cure des rémittentes qui touchent plus que les autres à la nature des continues.

Un tafetassier, âgé de vingt-quatre ans, petit, sanguin et bilieux, fut en Avril 1827, pris d'une fièvre gastrique à paroxismes irréguliers qui se dessinèrent ensuite avec netteté et parurent, tous les deux jours, à la même heure. On donna souvent du sulfate de quinine ou du quinquina ; la fièvre ne fût jamais que suspendue fort peu de jours, durant lesquels l'altération, l'anorexie, le mal-aise général s'associaient à un vague sentiment d'ennui, de langueur, de paresse, d'hypochondrie. Le malade maigrissait, il avait la peau jaune et sèche, les hypochondres tendus, la diarrhée. On lui indiqua des composés empiriques qui aggravèrent cette sourde gastrite. Puis, le sulfate de quinine fut de nouveau employé et sans plus de succès : la fièvre passa au type quotidien qu'elle conservait encore, lorsque cet artisan entra dans l'hôpital. Il souffrait depuis neuf mois, la nutrition était chétive, le pouls petit, obscur, s'élevant à peine dans l'accès que caractérisait seulement une chaleur mordicante de la peau et la fréquence des battemens artériels. Il y avait de la rougeur

sur le limbe de la langue, un enduit citronné peu dense, mais très-adhérent sur le reste de sa surface, quelques papilles érigées passaient au travers. Les urines fluaient peu et l'abdomen offrait une sorte d'empâtement. On le couvrit d'un cataplasme; de la décoction de gramen gommée et nitrée, du petit-lait en abondace, par jour deux demi lavemens de pariétaire, de simples purées maigres pour nourriture, tels furent les moyens par lesquels la langue s'humecta, le pouls s'élargit, la figure devint moins tirée et l'accès moins intense. La période de détente, de sueur, en fut plus longue, le stade de chaleur plus court et celle-ci moins âcre. Enfin, le moment de rompre cette succession si ancienne de paroxismes me paraissant préparé, lavemens de quinquina qui furent gardés et qui les arrêtèrent.

Un homme brun, vigoureux et de haute taille, avocat occupé et menant une vie active, quitte sa profession en se mariant et passe à des habitudes casanières. Son embonpoint et sa fraicheur augmentent, mais il éprouve quelquefois des palpitations de cœur et des serremens de poitrine. Après des veilles occasionées par une maladie de sa femme, il est atteint d'une fièvre tierce dont les accès, longs et violens, sont accompagnés d'un grand mal de tête, d'assoupissement, de rêvasseries, de beaucoup d'altération. Quoique les urines restent claires, crues, et les sueurs incomplètes, on donne du sulfate de quinine, et le quatrième accès manque. Ce malade que je perds de vue éprouve des rechûtes, dont l'une prend le caractère sub-intrant. Je le rencontre par la suite, se préparant à partir pour une ville voisine. Il était très-amaigri, avait les yeux caves, le teint inanimé, l'haleine forte et bilieuse des fébricitans, minés par le mal d'estomac et d'entrailles; il suait de fatigue pour une petite course, faite à pas lents, et le pouls battait vite, le soir, je le vois au lit. Les hypochondres, quoique douloureux, n'offraient pas d'embarras; mais les évacuations alvines se fesaient

tantôt dures et rares, tantôt et le plus souvent diarrhéiques, mal liées, altérées de mucosités, jaunes, fétides et brûlantes. La langue était sèche, rouge, à papilles érigées ; le malade avait plus de dix fois repris la fièvre, et consommé beaucoup de quinine, dont il se sentait très-incommodé et dont il cherchait à tempérer l'action, en s'abreuvant de tisane de poulet. Il eût un cruel accès. Deux autres suivirent ; infusion de violettes pendant leur durée : hors de là, eau de veau ou de poulet et large vésicatoire à une cuisse, lequel durant trois jours, fut pansé avec du cérat chargé chaque fois d'un gramme de sulfate de quinine : en outre, deux lavemens, chacun avec la décoction de quinquina et un gramme de sulfate de quinine, qui, retenus l'un et l'autre, maitrisent les accès. On n'en insiste pas moins sur l'eau de poulet, la décoction d'orge, le petit-lait ; car de la diarrhée alterne toujours avec la constipation. L'appétit se réveille enfin ; purées de lentilles, riz au lait d'amandes, régime végétal; au bout d'un mois, viandes blanches, puis viandes plus substantielles.

Comme ce malade était affaibli par de nombreuses récidives, j'arrêtai presque immédiatement ses nouveaux accès ; mais sans intéresser l'estomac, et ce fût la raison du succès. Des rechûtes coup sur coup, c'était ce qu'avait produit l'ingestion par la bouche des sels fébrifuges, ce qu'on devait en attendre : et où ne serait pas arrivé ce malade, si de lui-même et par de sages conseils, il n'avait fait un si long et si constant usage des délayans ? L'eau de poulet avait le grand avantage de le calmer et de réparer en partie les déperditions excessives que les accès et une phlogose gastrique incessamment avivée entrainaient. Les rechûtes survenaient à mesure que l'alimentation reprenait de l'énergie ; l'estomac sourdement excité semblait ne pouvoir supporter cette épreuve. L'amaigrissement était tel que je m'abstins des saignées capillaires, ne joignant au quinquina qu'un cataplasme sur la région sus-ombilicale. Cette fièvre em-

porta de violentes palpitations de cœur ; cet organe dût participer à l'exténuation générale. Le ventre se régla insensiblement.

Voilà des intermittentes gastriques invétérées qui guérissent, dès qu'on cesse de fatiguer l'estomac et qu'on porte sur les gros intestins l'action médicamenteuse. Voici maintenant des intermittentes gastriques non moins aiguës, mais plus récentes, arrêtées tout de suite par la même méthode, avant que les accès se soient organisés profondément.

Intermittentes gastriques ou intestinales, guéries dès l'abord par des lavemens fébrifuges. — Le dix Juillet 1828, un cultivateur entre à l'hôpital, atteint depuis une semaine, d'une quotidienne dont l'accès commençait à dix heures du matin et finissait au point du jour. Le frisson était long, le froid glacial, l'ardeur de la peau et la fréquence du pouls extrême, la sueur difficile et sans soulagement. Il y avait du délire, de la rougeur aux pommettes, les carotides battaient avec force, l'œil était sec et brillant, la langue rugueuse. L'apyrexie pourtant devenait absolue, et pendant qu'elle durait, les symptômes de la lésion abdominale n'étant plus effacés par la complication encéphalique, la langue restait rouge, la soif vive, les vomiturition et les angoisses d'épigastre continuaient, les hypochondres étaient météorisés, la peau prenait une teinte ictérique. Le malade pissait peu, et ses urines étaient chaudes et bourbeuses ; il paraissait anéanti. Julep morphiné sur le soir, et le lendemain, de grand matin, malgré quelques vomissemens spontanés, deux lavemens avec la poudre de quinquina et vingt-cinq gouttes de laudanum, à peu de distance l'un de l'autre ; l'accès reparait mais sans rêvasseries et finit à la nuit. Le quatrième jour, tête calme, pouls mou, langue humide, peau fraiche, urine copieuse et limpide ; changement prompt et qui s'accroît jusqu'au treizième jour, où ce malade sort de l'hôpital avec de l'appétit et la figure ranimée.

J'ajoutai du laudanum aux lavemens de quinquina, pour en rendre l'expulsion moins pressante, en émoussant la sensibilité de l'intestin : c'était le soin de Barthèz.

Le dix-huit du même mois, un charpentier arrive à l'hôpital, malade du ventre et de la tête, la face à la fois jaune et d'un rouge obscur, dans un état de fièvre chaude, de causus, délirant, les yeux obscurcis, la dèmarche mal assurée, soutenu par des camarades. On le met au lit, il boit à longs traits de l'infusion de coquelicots édulcorée, dans la nuit sueur copieuse. Le matin, ce jeune-homme qui est tranquille, répond avec justesse, se plaint de brisement, se sent affaibli, a la tête encore lourde, l'estomac douloureux, et les papilles de sa langue se dressent à travers une couche d'enduit cuivreux, sec et très-adhérent. Il dit trembler, l'après-midi, depuis plusieurs jours, et son accès se développe, comme il l'avait annoncé, ne le cédant sous aucun rapport à celui de la veille. La tête se prend surtout, et la somnolence, la mussitation, le serrement des mâchoires absorbent les symptômes gastriques qui reparaissent avec énergie dès la déclinaison de l'accès. Des lavemens de quinquina en font prompte justice ; l'estomac se rétablit ensuite par le régime, et le malade sort guéri, le seizième jour.

Dans le mois de Septembre, un paysan éprouve quelques accès de fièvre tierce céphalique, la diète, la saignée et les sangsues en diminuent l'intensité, le sulfate de quinine l'en débarrasse. Ce malade reste pâle, avec une douleur obscure dans l'hypochondre, il dort mal et ne reprend ses forces qu'avec lenteur, ses jambes faiblissent. Tout-à-coup vers la fin d'Octobre, il tombe dans le coma, avec la peau brûlante et le pouls fréquent, privé de raison, de sensibilité, les membres raides, les paupières fermées et la respiration stertoreuse. Depuis quelques jours, il ressentait des accès quotidiens et il avait repris du sulfate de quinine, mais

sans succès; car des vomissemens de bile porracée, de phlegmes et d'eau étaient survenus. Le lendemain l'intellect et les perceptions s'étant rétablies, on administre l'électuaire de Montpellier dont un gramme seulement est pris et rejeté avec angoisses; les nausées, les vomissemens verdâtres continuent. L'œil avait été, dans la matinée, saillant, vif et fixe, les paroles étaient brusques, les traits tirés, les battemens des carotides tumultueux; ce qui présageait un nouvel et terrible accès. Il revêtit les formes de l'apoplexie et se prolongea jusqu'au lendemain. Des vésicatoires ayant été tout de suite appliqués aux cuisses, on les panse avec du cérat saupoudré de quinine; et dès qu'un peu de connaissance revient, lavement avec cent grammes de décoction de quinquina, douze décigrammes de sulfate de quinine et quinze gouttes de laudanum; ce lavement fut gardé quatre heures. Il y eut encore des vomissemens verts, l'accès soporeux reparut plus tard, mais n'eût pas la même intensité et dura moins: second lavement qui fit cesser ces accidens et que le malade garda quarante-huit heures.

Si l'on n'avait porté le quinquina sur les bas intestins et sur la peau dénudée, ce malade aurait été emporté par le troisième ou le quatrième accès, son estomac ne pouvant se prêter au fébrifuge.

Un paysan de vingt-cinq ans entre à l'hôpital dans le mois de Juillet; il a le teint jaune, la langue sèche, rouge, les dents fuligineuses, l'épigastre douloureux, de l'oppression, des vomissemens, des urines brûlantes, briquetées et de longs accès du type tierce, pendant lesquels il délire, se découvre et s'épuise en gémissemens. Le régime, les sangsues, les topiques émolliens ne calment point cette agitation, et comme la contr'indication du fébrifuge par la bouche est évidente, on le donne en lavemens: il s'ensuit une guérison prompte et solide.

Une domestique, âgée de quatorze ans, est portée à l'hôpi-

tal, le dix-sept Septembre, dans un grave état d'ardeur de la peau et d'abattement musculaire. A peine couchée, la moiteur se déclare, la figure pâlit et peu-à-peu la fièvre tombe. Le soir, autre accès qui cesse au point du jour et qui recommence sur les neuf heures. Ces accès sont accompagnés de spasmes épigastriques, de vomissemens, de tension aux hypochondres, et énervent beaucoup : la figure est jaune, plaquée d'un rouge écarlate, les dents, les lèvres et la langue sont desséchées. Les émissions sanguines, les délayans n'affaiblissent ni ne modifient ces symptômes, et il faut en venir au quinquina. Je le fais donner en lavemens, pendant l'intermission de l'après-midi ; deux suffisent, car ils sont gardés plusieurs jours.

Un artilleur entre à l'hpital, le quatorze Septembre 1832, avec la peau chaude, le pouls fréquent et serré, la langue sèche. Il est altéré, il a des envies de vomir, il frissonne l'après-midi et tombe sur le soir, dans un redoublement ; la peau brûle, la tête s'égare. Puis succèdent une céphalée sourde et des vomissemens bleuâtres que la saignée, les ventouses scarifiées, les humectans ne peuvent tempérer. Il n'y a d'abord dans la manifestation quotidienne de ces accidens qu'une simple rémission, mais plus tard, je rencontre deux ou trois heures d'apyrexie : c'est la seule détermination en mieux que le traitement ait produite. Ces accès s'aggravant et ruinant les forces, la langue brûnissant, la face devenant jaune et tirée, l'épigastre tendu et douloureux, lavement avec seize grammes de poudre de quinquina et quinze gouttes de laudanum sur cent-dix grammes d'eau, il diminue l'accès, et, réitéré le lendemain, le supprime. Ces deux lavemens furent gardés trois jours. La langue mollit promptement, la peau se fit douce, le pouls égal, l'urine sédimenteuse, le sommeil réparateur, et la convalescence marcha comme celle des fièvres gastriques dont l'heureuse solution n'a point été entravée.

On porte à l'hôpital dans le mois de Juillet, un laboureur, âgé de vingt-un ans, brun et fort, ayant de la céphalalgie, la face animée, la peau ardente, la langue sablée de points rouges, le pouls dur, inégal et fréquent, vomissant avec effort et à tout instant. Après deux saignées, du calme et une sueur grasse s'établit; vingt sangsues au creux de l'estomac, le lendemain, à cause de la sécheresse de la langue, des dents et des lèvres Le soir, la peau se refroidit, puis s'échauffe, le pouls s'élève, la figure s'injecte, la tête se brouille, des vomissemens pénibles et repétés surviennent encore et durent presque tout le troisième jour. Peu-à-peu, rémission qui se rapproche de l'apyrexie, cataplasmes sinapisés aux jambes et aux pieds, fomentations et embrocations sur le ventre, boissons acidules et mucilagineuses. Un nouvel accès parait probable, il s'organise, le quatrième jour, à la même heure, fait délirer, la nuit et la plus grande partie du jour d'après. La cardialgie, le météorisme, la sensibilité de l'épigastre, l'altération se prolongeant au-delà, lavement de cent-dix grammes d'eau avec seize grammes de quinquina en poudre et trois décigrammes de quinine, réitéré dans la matinée du sixième jour. Le soir, l'accès parait encore, mais affaibli, car il n'y a dans toute la nuit que trois secousses de vomissement, et au jour la fièvre décline déjà; troisième lavement. Le huitième jour, accoisement et apyrexie; la sécheresse et la rougeur de la langue diminuent. Le neuvième jour, l'embarras de la tête qui produisait de la stupeur et des rêvasseries, a passé: le malade dont l'œil est vif, le teint clair, n'a point encore rendu ses trois lavemens. Le dixième jour, dans la nuit, selle bilieuse et épaisse; la langue devient si humide que des alimens sont accordés.

La convalescence fut prompte, tandis qu'elle se fut faite lentement et avec peine, si ce malade eut guéri par le sulfate de quinine, appliqué aux premières voies. Le foie et les autres

viscères de l'abdomen en auraient long-temps souffert, il aurait fallu insister sur les débilitans, et de là dérivent les rechûtes et l'hydropisie.

Parmi beaucoup d'observations analogues, il en est de M. Bard qui prouvent aussi de quelle utilité est le quinquina en lavement dans des intermittentes gastriques ou intestinales, *qui auraient été infailliblement mortelles*, si l'on n'avait pas administré prudemment ce remède par cette voie.

Intermittentes gastriques ; funeste effet du sulfate de quinine pris selon la méthode ordinaire. — Dans l'été de 1826, un homme se présente à l'hôpital, vomissant de l'eau chargée de phlegmes, ayant une fièvre ardente, à courts intervalles de rémission, parfois d'apyrexie, et précédée de frissons et d'un refroidissement d'une heure de durée. Les vomissemens diminuaient et s'éloignaient au déclin du paroxisme. Cette maladie qui avait commencé à la manière des fièvres continues, avait bientôt pris le cachet intermittent, et on avait à toute hâte donné du sulfate de quinine. La langue s'était encore plus desséchée et rembrunie, les hypochondres s'étaient tendus et les vomissemens étaient devenus douloureux. On n'en insiste pas moins sur le même médicament, le combinant avec de l'opium. En peu de jours, le malade en consomme deux grammes ; la forme intermittente s'obscurcit, les accès se touchent, et se compliquent de hoquet, les traits et le regard s'altèrent ; c'est comme une double tierce qui ressemble à une continue. Le fébrifuge est abandonné, on passe aux délayans, fomentations, bains, clystères ; mais la langue ne se ramollit, ni ne s'humecte, une bande rugueuse en sillonne le milieu, insomnie cruelle et délirante, les nuits se passent en sueurs qui énervent ; dix fois le jour le malade vomit, puis il va en diarrhée. Enfin ses yeux s'éteignent, sa voix faiblit et il succombe dans le marasme, le pouls battant vite et fort, malgré la dégrada-

tion des organes. L'estomac était épaissi, de couleur vineuse, avec des ulcérations grisâtres dans son grand cul-de-sac, le duodénum noir, avec des élevures qui se prolongeaient dans les intestins grêles, la rate ramollie, le foie rempli de petits abcès.

En Juillet 1830, un commissionnaire eut une fièvre gastrique et en était traité sagement, lorsque cette maladie se compliqua tout-à-coup d'intermittence. Pendant un accès qui fut long, violent et cardialgique, en l'absence du médecin du malade, un autre médecin fut mandé. Il prescrivit incontinent une forte dose de sulfate de quinine avec des gouttes anodines. La fièvre parut enchaînée, mais revint bientôt avec ses formes cardialgiques plus en relief; hypochondres tendus, sécheresse de la langue et enduit foncé sur son milieu, peau brûlante. Loin de s'arrêter, on pousse le fébrifuge par petites fractions jusqu'à vingt-cinq décigrammes. Je suis appelé lorsqu'on en donne la dernière prise. Le traitement change, mais le coup était porté : deux accès par jour, à neuf heures du matin et sur le soir, séparés par une courte apyrexie, pendant laquelle la peau était glaciale. Ils étaient marqués par des vomissemens que ne calmèrent pas les lavemens opiacés, ni de hautes doses de sirop de morphine, ni bains, ni applications réfrigérantes, ni boissons à la glace, et qui épuisèrent le malade. Il s'éteignit dans un grand amaigrissement; yeux caves, voix enrouée, langue dure, noire et racornie, épigastre ballonné, dévoiement rougeâtre et glaireux.

Ces dernières fièvres étaient intenses, et dans le même temps d'autres sévissaient, c'est que l'atmosphère était embrasée et à vingt-six degrés de Réaumur. « La gravité des intermittentes, observe Audouard, est en proportion de la durée du soleil sur l'horizon et de la perpendicularité de ses rayons. »

Je préférais pour les lavemens le quinquina pulvérisé au sul-

fate de quinine, croyant avec Marc que ce sel, qui pouvait être expulsé avec le liquide, réussissait moins sûrement que la poudre, qui se perdait dans les replis de la muqueuse des gros intestins. M. Cloquet prétendait, à cette époque, guérir *constamment* les cérébrites rémittentes ou intermittentes des enfans avec les lavemens de quinquina en poudre, et ne pas le faire *toujours* par les lavemens de quinine. Ceux-ci ont cependant mérité et obtenu plus de faveur.

Lorsqu'on se sert du quinquina, on doit agiter la seringue, pour qu'il n'y reste pas de dépôt. J'ai aussi essayé la teinture alcoolique et la simple décoction de cette écorce. La première, très-chargée de principes médicamenteux, réussit souvent; la seconde ne suffit que pour des accès peu considérables. Cent-dix grammes d'alcool équivalent à trente de quinquina, cent-soixante ou cent-quatre-vingts, donnés en deux ou trois clystères, dissipent des intermittentes intenses. On les étend sur autant d'eau commune.

Cette teinture se prépare à l'hôpital suivant le codex, avec cette différence qu'on substitue au quinquina gris le quinquina jaune royal qui contient plus de quinine et qui fournit plus de matière soluble à l'alcool.

Un ouvrier en soie, entre à l'hôpital, le dix-neuf Août 1824, avec une fièvre tierce à longs accès, qui sont marqués par beaucoup d'altération et par des angoisses d'estomac. La langue restait ensuite rouge, comme vernissée, la peau rude; les traits du visage étaient tirés, les urines troubles, il y avait de l'anorexie : diète, tisanes et fomentations émollientes, sangsues au-dessus de l'ombilic, ce qui calme, mais ne suffit. Trois lavemens avec soixante grammes d'alcool de quinquina chacun, atténuent ces accès, un quatrième les supprime.

Un paysan de Montfavet, âgé de trente ans, est pris dans ce même mois, d'une quotidienne accompagnée de vomituri-

tions, de serremens aux hypochondres, d'amertume de la bouche, de céphalalgie. On ouvre la veine, on pose des sangsues sur l'épigastre; petit-lait et eau froide; les accès persistent, quoique décroissans, et les urines sont briquetées. Je donne deux lavemens avec l'alcool de quinquina, l'accès qui suit faiblit; ils sont réitérés, la fièvre disparaît.

Souvent, je composais ces lavemens fébrifuges avec soixante grammes d'alcool de quinquina, huit grammes de cette écorce en poudre et soixante grammes d'eau distillée. Quatre lavemens, d'un accès à l'autre, dans les tierces, deux, d'un accès à l'autre dans les quotidiennes, suffisaient, même dans les cas assez graves. Il valait mieux les administrer immédiatement après la terminaison de l'accès que plus tard, et mettre entre eux seulement quatre heures de distance, en raison du principe que le quinquina arrête la fièvre d'autant plus sûrement que son action s'exerce plus de temps avant le retour de l'accès. La fièvre tierce est-elle d'une nature si rebelle que quatre lavemens ne suffisent pas à la détruire, on en donne deux autres après le déclin de l'accès qu'on n'a pu empêcher, mais qui est d'ordinaire très-affaibli. Et de même, si deux ou trois lavemens ne suppriment pas la quotidienne, l'accès perd de son intensité, et un ou ou deux de plus l'arrêtent.

Fièvres gastriques continues passées à l'état d'intermittentes quotidiennes gastriques, guéries par les lavemens avec l'alcool de quinquina et le quinquina pulvérisé. — Un domestique, âgé de vingt-cinq ans, à cheveux roux, lymphatique et sanguin, entre à l'hôpital, dans le mois de Juillet. Il souffre de la tête et de l'estomac; langue rouge et sèche, fièvre ardente avec exacerbation l'après-midi, urines et déjections alvines rares et chaudes, nausées, efforts de vomissemens, crachats bilieux : saignée, petit-lait, eau de gramen émulsionnée, fomentations et clystères émollients qui n'adoucissent point ces symptômes. Aussi,

le lendemain, seconde saignée, sangsues à l'épigastre ; le malade boit abondamment. Les jours d'après, le teint s'éclaircit, la langue s'humecte, la fréquence du pouls tombe, la convalescence paraît approcher, lorsque survient un long frisson, suivi d'une châleur âcre et d'une grande sueur qui se prolonge dans la nuit. Quatre accès quotidiens se succèdent. Les voies digestives supérieures, sans être aussi lésées qu'au début, le sont cependant ; car la sécheresse de la langue, la douleur dans l'épigastre et l'hypochondre gauche ont reparu. Dès la déclinaison du quatrième accès, lavement avec la teinture et la poudre de quinquina, qui, réitéré le lendemain à six et à dix heures du matin, retarde et annihile le paroxisme ; puis, au quatrième lavement, guérison.

Le malade, peu soigné dans sa maison, fut repris et guéri de même.

Pendant l'été de 1826, la femme d'un marchand de charbon, âgée de quarante-cinq ans, grasse, pléthorique, ressent au creux de l'estomac des douleurs vagues, accompagnées de soif, d'anorexie, de brûlaison, lorsque le vingt-cinq Septembre, après un frisson violent, le pouls s'élève, la face se colore, la peau s'échauffe : saignées et réfrigérans. Le lendemain, à cette vitesse et à cette plénitude du pouls se joignent la rougeur et la sécheresse de la langue, une petite gêne de la respiration, une douleur vive dans l'hypochondre gauche ; on y applique des sangsues, hémorrhagie qui ne soulage pas. Les jours suivans, alternatives de constipation et de diarrhée bilieuse, borborygmes, quintes de toux, respiration accélérée, douloureuse à gauche, près des dernières fausses côtes ; tisanes douces, miellées, petit-lait, loochs blancs, huile d'amandes, lavemens. Un peu de sirop de morphine, donné le soir pour calmer l'insomnie, produit des rêvasseries, dessèche les lèvres, suspend les sécrétions, rapetisse et précipite le pouls ; cela dure trente-six heures. Du

dixième au treizième jour, la fièvre continue s'amoindrit et fait place à une intermittente quotidienne, que les anti-phlogistiques réduisent après trois accès; mais il reste encore un grand feu dans la bouche, et l'épiderme de la langue s'exfolie. Plus tard, cet organe dérougit et s'humecte un peu, l'appétit et la convalescence apparaissent.

Récidive, le vingt-deuxième jour, précédée de malaise, de frissons, de raideur de la langue; pouls à cent-trente pulsations, chaleur mordicante de la peau, face tirée, à la fois jaune et rouge, épigastre, hypochondre gauche gonflés et sensibles; sangsues, délayans, cataplasmes. A minuit, brusque refroidissement, tremblemens, vomissemens verts, porracés; le matin, pâleur et renversement de la figure, vitesse extrême du pouls, urines rares, rouges, sédimenteuses : puis, l'ardeur de la peau qui se rétablit, se trouve, la nuit d'après et à la même heure, inopinément suspendue par la réfrigération de tout le corps : caractère d'une sub-intrante. Langue sanglante, aride, inquiétude, crainte de la mort, trouble des idées; vésicatoires aux bras et fomentations sinapisées aux jambes. Troisième accès qui exténue les forces et supprime les urines; un gramme de sulfate de quinine, un décigramme d'opium gommeux, en quatre pilules à prendre dans le jour; le soir julep opiacé. Nuit sans paroxisme suivie d'un sentiment singulier de bien-être, quoique la peau soit brûlante, le pouls fréquent, la langue rouge et desséchée; deux décigrammes de quinine, cinq centigrammes d'opium. Cette amélioration persiste la nuit et le lendemain, sans néanmoins augmenter, lorsqu'un nouvel accès et tout aussi cruel se manifeste. Le pouls se fait misérable; frictions anodines et fébrifuges, pilules d'opium. Les voies gastriques paraissent menacées de sphacèle, encore un ou deux accès, et la mort s'ensuit : aussi, lavement avec cent grammes de teinture et huit grammes de poudre de quinquina, lavement qui est

gardé cinq heures et soutenu par quatre clystères semblables, qui n'échappent pas. L'accès manque, un fourmillement s'établit dans le rectum, des matières durcies en sortent avec ces lavemens, dont l'action est telle que la langue pâlit et s'humecte presque instantanément. Quoique l'altération diminue, la malade insiste sur l'eau d'orge, l'eau de poulet, les purées maigres, les topiques émollients, et guérit le cinquantième jour.

Cette fièvre gastrique sur-aiguë qui se complique d'une pleurésie et qui s'atténue ensuite par les anti-phlogistiques, répugne tellement à toute excitation qu'une faible dose de sirop de morphine incommode. La fièvre passe du type continu à l'intermittent et parait s'évanouir. Loin de là, seulement elle désorganise avec lenteur et sans bruit, jusqu'au moment où elle éclate de nouveau. La malade n'avait-elle point été assez saignée relativement à son âge, à sa force et à l'intensité des symptômes?

Le génie de la fièvre prouvé malgré le manque d'apyrexie, par le retour périodique du froid et des frissons, sulfate de quinine et, l'accès étant cardialgique, opium en même temps. Une amélioration en résulte, de peu d'importance et bien trompeuse, puisque le paroxisme reparait bientôt et avec la même subcontinuité. Impuissance de l'opium à faire supporter le sel de quinquina par un estomac enflammé, ce narcotique augmente lui-même cette complication; insuffisance des frictions fébrifuges, des applications émollientes, des stimulans de la pean; nécessité des lavemens fébrifuges qui suppriment le redoublement, détendent la fibre et diminuent l'engorgement inflammatoire du foie, de l'estomac et de la rate.

Ces lavemens surexcitent quelquefois le gros intestin; on les suspend alors, et comme le trouble des premières voies s'est apaisé sous leur influence, du sulfate de quinine en potion ou en pilules complète la guérison qu'ils avaient commencée.

Un soldat du vingtième régiment est porté à l'hôpital, atteint depuis huit jours, de vomituritions, de borborygmes, de céphalalgie, les membres brisés. Les délayans, les boissons acidules, quelques saignées capillaires, les fomentations de pariétaire et de mauve n'empêchent pas cette affection de faire des progrès, la langue de noircir et ses papilles de s'ériger. Le malade s'affaiblit et des redoublemens de fièvre qui ont lieu par jours alternatifs, l'énervent de plus en plus. Puis, la face jaunit et devient par momens vultueuse, l'œil battu, les lèvres et les gencives s'encroûtent, la peau qui est tantôt glacée, tantôt d'une chaleur âcre, prend une teinte louche et obscure, l'abdomen se ballonne; nausées, angoisses épigastriques, urines ammoniacales, lividités trochantériennes. Deux quarts de lavement, chacun avec seize grammes de quinquina en poudre, abaissent les accès, mais il s'ensuit une hémorrhagie par l'anus, laquelle les fait abandonner. Comme il importe cependant de détruire les paroxismes, on donne six décigrammes de quinine qui suffisent, sans nuire aux premières voies dont la phlogose avait cessé. La tisane de veau, d'escargots et de carottes, l'eau laiteuse, la décoction de lichen contribuèrent à affermir la convalescence.

Un bachelier, prenant ses vacances en une campagne malsaine, se courbature et se met au lit avec la tête alourdie, la peau chaude, le pouls fréquent, avec des nausées : eau pure, potion avec l'eau distillée de cerises noires, le sirop de thridace et trois centigrammes d'extrait d'aconit. Malgré une sueur qui s'établit dans la nuit, la fièvre est plus vive, le lendemain le mal-aise d'estomac a augmenté. L'eau qui seule peut être supportée est parfois rendue avec des paquets de glaires blanches et amères, la langue se couvre de saburrhes à travers lesquelles jaillisent les papilles rouges de cet organe; quinze sangsues à l'épigastre, glace par morceaux, lavement de pariétaire, autre potion aconitisée. On transporte sur le soir, le malade à la

ville, étendu dans une bonne voiture; car il a essuyé un frisson plein d'angoisses. Une moiteur grasse se déclare; urine rare et jumenteuse, saignement du nez, vomituritions incessantes, de temps à autre, vomissemens; la sensibilité sus-ombilicale croît et s'exagère outre mesure: trente sangsues; quelque peu de laudanum en lavement. Le lendemain à onze heures du matin, autre refroidissement du nez, des oreilles, des mains, des pieds, puis chaleur sèche, le jour d'après à deux heures, et cela se poursuit de la sorte avec assez de régularité, mais sans que la fièvre s'arrête un instant; c'est une rémittente gastrique. Je n'ose recourir au fébrifuge, lorsque vers la fin du second septénaire, la langue s'épaisissant, paraissant plus limoneuse et les vomissemens ayant diminué, je donne soizante grammes d'huile de ricin, lesquels produisent d'abondantes évacuations: la nuit fut paisible et la sueur plus douce: le pouls baissa et se ralentit; le sur-lendemain, lavement avec une verrée de douze décigrammes de quinine et cinq centigrammes d'opium et de la solution gommeuse; il fut gardé deux heures, puis évacué avec douleur, d'immenses sueurs et l'apyrexie s'en suivirent; un autre qui me parut nécessaire, fut moins bien retenu, et provoqua des coliques sourdes; quatre ou cinq jours d'une convalescence douteuse succédèrent après lesquels de véritables accès quotidiens parurent, précédés de frissons aux mêmes heures que le refroidissement de la fièvre remittente, et accompagnés de ce teint hâve des fièvreux. C'est alors que tranquille sur l'état des premières voies que ce changement de type fébrile signalait comme délivrées, je prescrivis deux grammes de sulfate de quinine, lesquels avalés et consommés en trois jours, mirent fin à cette fièvre.

Fièvres quartes traitées avec succès par les lavemens de quinquina. — Un serrurier, âgé de vingt-huit ans, entra une troisième fois à l'hôpital, le vingt-un Février 1825, atteint d'une

fièvre quarte que le quinquina et ses sels associés à l'opium, n'avaient point effacée. Des rechûtes fréquentes, la bouffissure du visage, la jaunisse, la rugosité de la peau, la maigreur, le météorisme et la sensibilité de l'abdomen déposaient contre ce qui avait été fait. Il y avait du dégoût, des rapports aigres, des vomituritions, la langue était sèche, quoique pâle; petit-lait et limonade; plus tard trois clystères fébrifuges; l'accès parut à la même heure. Quatre autres lavemens semblables furent ensuite administrés, et retenus par le malade, le délivrèrent.

Un paysan avait eû plusieurs fois la fièvre quarte; des évacuans et le quinquina la fesaient cesser. Sa santé se détériorait à travers ces traitemens qui s'adressaient à l'estomac, et de succès si peu durable, son teint devenait jaune, sa figure bouffie, sa respiration courte, son ventre tendu. Il urinait peu, mangeait sans appêtit et languissait. Les accès ne pouvaient finir, lorsqu'on le reçut à l'hôpital; ils étaient accompagnés d'éructations, de vomissemens, de spasmes gastriques, de blancheur de la langue. Le frisson durait trois heures, la chaleur et la sueur six fois autant. Frictions stibiées sur les hypochondres qui sont ensuite recouverts d'un cataplasme, limonade cuite, lait et lichen. Plus tard, des lavemens avec le sulfate de quinine et le laudanum affaiblirent et effacèrent ensuite cette fièvre quarte si radicalement, que le malade sortit de l'hôpital, engraissé, avec des couleurs, et sans enflures.

Un fusilier entre à l'hôpital, souffrant, amaigri et travaillé par une fièvre quarte dont on avait vainement essayé de le guérir. Il avait pris du quinquina et du sulfate de quinine à plusieurs reprises. Ses accès étaient longs, violens et cardialgiques, les jambes gorgées, les urines rares et troubles, la langue était rouge avec ses papilles érigées, même pendant l'intermission. La diète, les frictions, les délayans ne calment point ces symptômes; lavemens émolliens pour vider les gros intestins,

suivis de deux lavemens chacun avec huit décigrammes de quinine et douze gouttes de vin d'opium sur cent-dix grammes de décoction de quinquina. L'accès est affaibli; dès qu'il cesse, réitération de deux autres lavemens semblables, qui l'empêchent de reparaître. Ces quatre injections furent retenues plus de huit jours, le malade ne mangeant pas et gardant le lit. Ses forces, son embonpoint se rétablirent, la langue dérougit et les organes digestifs se trouvèrent soustraits par cette méthode à l'inflammation que les autres traitemens y entretenaient.

Un soldat de vingt-sept ans, du vingt-neuvième régiment, tourmenté depuis six mois par une quarte contre laquelle avaient échoué plusieurs traitemens, se présente à l'hôpital dans le mois de Janvier. Les saignées, les ventouses scarifiées le long du rachis, les bains, les réfrigérans, l'ipécacuanha, les sels purgatifs, les ligatures, le vésicatoire saupoudré de sulfate de quinine, ce sel à l'intérieur et à haute dose, l'opium n'amènent point de changement. Ce malade maigrit et prend le teint hâve, ses dents se décharnent, sa bouche se dessèche, le mal-aise qui se poursuit pendant l'intermission augmente, les accès s'accompagnent de petitesse et de grande fréquence du pouls, de spasmes d'estomac, de vomissemens bilieux, et leur opiniâtreté est de facheux présage. Lavement avec vingt-cinq grammes de quinquina en poudre, huit décigrammes de sulfate de quinine et douze gouttes de laudanum sur une verrée de liquide, lequel est redonné après trente-six heures. Une seule évacuation a lieu dans la journée, il n'y en avait point eu, la veille, le premier lavement avait donc été gardé en entier. L'accès que l'on attendait manque, et une guérison cherchée vainement depuis deux mois que ce malade était à l'hôpital, survient immédiatement.

Les lavemens de quinquina guérissent donc les fièvres quartes, même les plus rebelles, et remplacent avec avantage,

quand les premières voies sont compromises, les pilules de quinine et au besoin tous les autres genres de traitement.

J'ai donné ces lavemens fébrifuges à d'autres malades atteints de fièvre quarte, et toujours avec succès : c'est que l'action médicamenteuse se passait loin des organes malades. En effet, l'inutilité de l'ingestion du quinquina dans l'estomac tient souvent à ce que ce remède est porté prés du foie et de la rate, qui sont communément engorgés dans les fièvres quartes, et sur des surfaces en rapport intime de sensibilité avec ces viscères. Alors, et je l'ai déja dit, au lieu d'une modification salutaire se place fréquemment une irritation continue, qui rappelle le type intermittent après un court espace de temps; et voilà ce que l'on évite dans beaucoup de fièvres quartes par les lavemens de quinquina. Huit ont toujours suffi contre les plus invétérées, quatre d'un accès à l'autre. Les malades les retiennent sans trop de peine; qu'ils aient seulement le soin de rester au lit et de ne pas les prendre eux-mêmes; qu'on les leur donne, et avec une canule assez large. Ils éprouvent vers l'anus une douleur sourde, une espèce de formication, indice de l'impression du remède. La sortie de ces lavemens devient même quelquefois difficile, parce qu'ils occasionent la constriction, le resserrement du rectum.

Dans quelques-unes des observations qui précèdent, pendant que je donnais le sulfate de quinine à l'intérieur, je l'appliquais aussi sur la peau dénudée; méthode qui même toute seule, peut guérir. Elle agit avec lenteur et sous ce rapport ne convient pas dans les intermittentes sur-aiguës, elle est douloureuse, assez souvent infidèle ou insuffisante, mais pourtant utile dans certaines circonstances, et l'emportant toujours sur les frictions quinatisées au creux des aisselles, sur les bains avec dix ou quinze hectogrammes de quinquina pulvérisé que Gouraud père a indiqués.

Fièvre intermittente, affection chronique des entrailles, guérison par l'application du fébrifuge sur les plaies de deux vésicatoires. — Un cultivateur de trente six ans, bilieux et nerveux, atteint au mois de Juillet 1829, d'une fièvre tierce, en guérit promptement par l'émétique. Les accès reparaissent bientôt, cessent par le quinquina, se réveillent encore; ce médicament les emporte de nouveau. Des rechûtes coup sur coup ne tardent pas à se manifester, le malade est purgé, il prend en quantité des amers indigènes, du quinquina en poudre et de la quinine qui suppriment, chaque fois, les symptômes, mais seulement pour quelques jours.

L'accès s'annonçait, douze heures avant de paraître, par des douleurs vives dans les articulations tibio-tarsiennes et tibio-fémorales : aux époques où la fièvre était suspendue, au-dessous du sein droit douleur qui disparaissait dès l'instant de sa réapparition.

Le treize Février, cet homme qui était très-amaigri, avait la face jaune et tirée, la langue humide, épaisse, blanche, la peau pâle, sèche, le pouls petit, serré, obscur, une diarrhée aqueuse, l'adomen tendu, une incommode et continuelle sensation de froid, les mains mouillées sans interruption par une transpiration glacée.

L'accès vint à midi, le frisson dura quatre heures, la chaleur environ autant, et la sueur douze heures : un litre de petit-lait, tisane de pommes et de gramen continués, les deux jours d'après, malgré l'apyrexie ; purées maigres. Le seize, application d'un vésicatoire à la cuisse droite, l'accès avait été plein d'angoisses épigastriques, avec des visions, des tintemens d'oreilles, des urines bourbeuses. Le lendemain, on saupoudre la plaie du vésicatoire avec un gramme de sulfate de quinine, et l'on place par dessus du papier enduit de cérat. Le dix-huit, le sel se trouve absorbé, la surface ulcérée présente des plaques grisâtres,

épaisses, adhérentes, qui en occupent presque les deux tiers; demi gramme de quinine sur les points qui ne sont pas convertis en escarres. Dix-neuf, même pansement; l'accès devance d'une heure, mais il passe vite et la tête reste calme. Vingt, second vésicatoire à la cuisse gauche, pansé le soir avec le sulfate de quinine, et mis parce que l'action absorbante ne peut plus avoir lieu à la surface du premier, couvert par une forte escarre. Vingt-un, ce dernier exutoire se mortifie par petites plaques, inégalement disséminées, et on a soin de déposer encore du sulfate de quinine là où elles manquent; d'ailleurs, le petit-lait et les humectans ne sont point abandonnés; nourriture légère. Vingt deux, l'accès ne paraît pas; on panse les vésicatoires avec des cataplasmes, pour émousser les douleurs, pour faciliter la chûte des escarres, qui, le vingt-cinq, commencent à se détacher. Le malade reprend alors des couleurs, et ses traits perdent cette sorte de morne rétraction que leur communiquent les inflammations sub-aiguës de l'abdomen, le ventre est réglé et les digestions se font bien.

Les escarres tombent, le deux Mars, la cicatrisation qui marche rapidement, se termine, le seize, et le dix-neuf, le malade sort impatient de reprendre ses travaux de campagne et déja moins exténué.

La cicatrice des vésicatoires resta rougeâtre et chagrinée, tant le remède avait appuyé; selon toute vraisemblance, le fébrifuge en lavement n'aurait pas réussi, les entrailles paraissant depuis longtemps travaillées par une phlogose obscure, avec diarrhée.

Enfin, on rencontre des intermittentes, notamment les gastriques dégénérées, qui résistent au quinquina sous toutes les formes et qui s'évanouissent ensuite par l'usage soutenu des anti-phlogistiques et des révulsifs externes. C'était pourtant au commencement de ce siècle une pratique banale et sans

fondement de ne pas saigner, de ne point donner lavement, lait, petit-lait, tisane de poulet; moyens qui bien à tort passaient même, une fois la fièvre guérie, pour capables de la rappeler. Mes convalescens continuent à s'abreuver avec des liquides doux, mucilagineux, acidulés, selon l'indication. Ils prennent des bains, de l'eau d'orge coupée avec du lait, des clystères émolliens, dès que je présume que l'estomac et les voies digestives souffrent encore malgré la disparition de la fièvre, lorsqu'ils sont maigres, décharnés et par conséquent susceptibles d'irritations secondaires. Le lait et la diète blanche composent toute leur nourriture, lorsqu'ils toussent, qu'ils éprouvent de l'oppression, qu'ils expectorent beaucoup. Leur reste-t-il une douleur, même sourde et obtuse, dans la poitrine, à l'épigastre ou à la région cœcale, j'en poursuis la destruction à l'aide des saignées capillaires; et cette manière dont je me suis longtemps défendu, dominé par d'anciens préjugés, me réussit souvent. Un jour cependant et à mon début dans la pratique, on me blâma d'avoir donné de l'infusion d'althéa en abondance et des clystères avec la décoction des racines de guimauve et de têtes de pavots à un malade convalescent d'une fièvre tierce, qui éprouvait de vives tranchées. Néanmoins la fièvre ne reparut pas et les coliques cessèrent; mais de ce qu'on avait remarqué avec Sydenham que les émétiques ou les purgatifs renouvelaient les accès lorsqu'ils étaient suspendus, comme lui, on avait conclu que les lavemens devaient produire le même effet; idée fausse et puérile, s'il en fût, à côté d'une sage et juste observation. Ainsi, lorsqu'après la cessation d'une intermittente, les phlegmasies viscérales qui en sont accompagnées persistent et marchent, employons les moyens qui peuvent en favoriser la résolution.

Fièvres d'accès, fébrifuges: traitement subséquent de la maladie qui survivait au type intermittent. — Une Américaine,

âgée de trente-trois ans, fut transportée à l'hôpital en Septembre 1820, dans un demi-marasme, avec la langue et les pommettes rouges, la gauche surtout, les dents sèches, la toux convulsive et fréquente, le côté gauche de la poitrine rendant un son mat et étant profondément douloureux, la respiration haute, l'expuition striée. Elle tremblait la fièvre tierce; l'accès commençant à deux heures de l'après-midi et durant jusqu'au lendemain, huit heures du matin. Elle en avait essuyé seize, cinquante grammes de quinquina les suppriment. La péripneumonie qui continue, se résout, vingt jours après, par l'application successive de sangsues et de cataplasmes sur le thorax, de vésicatoires aux bras, plus tard aux parties latérales de la poitrine, par des boissons miellées, des loochs laxatifs; convalescence lente et grande faiblesse qui motivent le lait d'ânesse.

Dans d'autres intermittentes pneumoniques que j'ai guéries par les saignées et par le quinquina, lorsque les sujets étaient robustes et que les symptômes de pneumonie ne cessaient pas, je revenais à la saignée, à l'eau d'orge coupée d'un cinquième de lait pour toute boisson et pour toute nourriture.

Un marchand d'estampes fut transporté à l'hôpital, le huit Août 1828, avec de la dyspnée, une douleur qui déchirait la poitrine, des crachats crus et sanguinolents, une toux continuelle et convulsive, le teint jaune-paille, les pommettes rouges, la peau brûlante, le pouls dur, élevé, en ondulations, symptômes qu'un grand frisson avait précédés sur l'heure de midi. Saignée, loochs et boissons pectorales; délire vague dans la nuit: le matin à neuf heures, sueur et affaissement, pouls souple et peu fréquent: petit-lait gommé par pintes, et sirop de morphine pour calmer ce malade que l'oppression avait empêché de dormir.

Le second jour, sur le soir, suffocation, respiration plain-

tive, douloureuse surtout au côté gauche, sonoréité du thorax obscurcie avec absence du bruit respiratoire dans sa partie inférieure, avec *bruit respiratoire bronchique* très-marqué au-dessus des clavicules, toux, expuition séreuse et stries de sang, pouls petit, accéléré, langue sèche, sillonnée par une bande jaunâtre, visage tiré; seconde saignée, ventouses scarifiées et cataplasmes bien chauds sur la poitrine, qui diminuent l'intensité de l'accès, mais sans l'abréger. Rêvasseries et insomnie dans la nuit, stupeur et décoloration des pommettes le lendemain matin, sueur, disposition à l'apyrexie, persistance des accidens pneumoniques. Troisième jour et sur le soir, mêmes symptômes précédés comme la veille, de frissons à un degré toutefois plus grave. Le malade est haletant, le tronc soutenu sur des coussins, la respiration abdominale, les côtes s'élevant tout d'une pièce, la douleur de poitrine à le faire crier, les yeux vitrés et fixes, la langue toujours desséchée; il délire. On applique des sangsues, on fomente les extrémités avec des linges imbibés d'eau de moutarde; julep laudanisé. Quatrième jour, dès le matin et de deux en deux heures, pilules de quinine et d'opium, ordonnées de la veille; le frisson manque à midi, le pouls moins profond et surtout moins accéléré s'élève légèrement, et au lieu de la disposition à l'apyrexie s'établit une petite fièvre continue, la toux et l'étouffement sont bien moins instans : petit-lait gommé et morphiné, tisanes émollientes émulsionnées; nuit moins orageuse.

Ce fébrifuge mit fin aux accès; la pneumonie continua, mais affaiblie. L'oppression, les crachats sanguinolens et la matité du thorax diminuèrent peu-à peu; le septième et le neuvième jour, on pratiqua deux saignées de deux cents grammes, chaque fois avec amoindrissement de la dyspnée, de l'angoisse de poitrine, avec une expectoration plus cuite et moins rouge. Ces déplétions sanguines, en modérant l'afflux au poumon,

favorisaient la détente que complétèrent l'eau d'orge laiteuse, les loochs blancs morphinés, des cataplasmes sur le thorax. Les symptômes concomitants de gastricité furent les premiers à s'évanouir, présage d'une cure qui se fit, comme si la maladie n'avait pas été dans le principe intermittente. Le douzième jour, petite soupe, et le seizième autres alimens.

Cette méthode réussit également dans les maladies du ventre qui ne s'effacent pas en même temps que la fièvre.

Appelé en consultation pour un propriétaire, âgé de quarante ans, pléthorique et vigoureux, qui avait pour la cinquième fois la fièvre quarte, je trouvai la rate dure, douloureuse, très-engorgée. Nous convinmes d'administrer tout de suite une forte dose de sulfate de quinine et puis de traiter la splénite par des saignées capillaires et des topiques émollients. De huit en huit jours et pendant six semaines, on appliqua quinze sangsues alternativement à l'anus et à l'hypochondre gauche. Des bains de siége, des cataplasmes de farine de riz et de lin soutinrent les bons effets de ces hémorrhagies qui réduisirent le gonflement et la sensibilité de la rate, et prévinrent d'autres rechutes.

Un jeune labourenr, travaillé par des fièvres tierces et quotidiennes, venait de s'en délivrer pour la cinquième fois, lorsqu'il entra à l'hôpital. Il était pâle, amaigri, avec la peau sèche, le pouls fréquent, les urines sédimenteuses et le ventre tendu. La rate qui était endolorie et tuméfiée, descendait au niveau de l'ombilic. Je fis à trois reprises appliquer vingt sangsues sur l'hypochondre gauche, je traitais ce malade par de longs bains, par des cataplasmes, des clystères émollients. Il prit le lait d'ânesse et fut mis à la diète blanche. Le pouls perdit insensiblement sa vitesse, le visage sa décoloration, l'estomac sa langueur, la rate sa dureté et son volume, l'esprit sa tristesse, et les accès ne se montrèrent plus.

On apporte à l'hôpital un soldat Corse dans un accès de tierce gastrique, souffrant de la tête à en délirer, les cornées obscurcies et les yeux clos, tourmenté par des vomituritions et par des angoisses d'estomac cruelles. Le frisson avait duré trois heures, et lorsques l'accès eût fini, l'épigastre resta sensible, la langue rouge et dépouillée de son épiderme, la soif vive, la figure morne. Les selles étaient rares et sèches, les urines briquetées; sangsues et fomentations relâchantes, tièdes sur le ventre, eau de gomme et émulsions, puis lavemens de quinquina qui suppriment les accès, mais qui n'emportent pas le mal d'estomac et d'entrailles. Aussi pendant quinze jours, il fallut encore appliquer sangsues et cataplasmes, donner lavemens, eau de veau, d'orge et de réglisse, tenir le malade à une diète austère.

La femme d'un marinier, fut atteinte de péritonite partielle et d'une fièvre gastrique, avec des vomituritions incessantes et des vomissemens bleuâtres. La langue était rouge sur son limbe et à la pointe, jaunâtre et sèche sur le milieu, avec ses papilles érigées, la face d'un rouge obscur, la céphalalgie poignante, l'abdomen météorisé et sensible, les urines étaient épaisses et troubles, les selles aqueuses. La saignée, les sangsues, le petit-lait, les cataplasmes, les fomentations, les lavemens modèrent ces symptômes sur-aigus, auxquels succède de la toux; la malade prend quelques loochs blancs et de la décoction de salep gommée. La langue dérougit, la peau se couvre, chaque nuit, d'une moiteur douce, la fièvre tombe, les vomituritions cessent, la malade digère des potages et des fruits cuits.

Le dix-huitième jour, elle prend froid, tousse beaucoup, le lendemain; la fièvre reparait; looch blanc avec le sirop de morphine. La langue se dessèche de nouveau, la figure s'allonge, très-pâle dans la matinée, violacée l'après-midi, le pouls se rapetisse et s'accélère, la peau brûle; crachats séreux,

altérés de sang : même looch , tisane de pommes , de gomme et de jujubes. Ces vifs symptômes de pneumonie sont ensuite absorbés par des symptômes gastriques qui se réveillent avec énergie ; vomissemens verdâtres , jaunes et copieux, hoquet et vomiturititions. La langue devient plus rouge qu'elle ne l'avait encore été , ressemble à de la chair crue sur ses bords , avec une bande blanchâtre au milieu laquelle se détruit , les jours d'après , par parcelles. Le ventre se ballonne , surtout durant des paroxismes très-déterminés qui s'évanouissent chaque matin. Pendant quatre jours , j'associe à tout l'appareil anti-phlogistique un julep avec l'eau distillée de laitue et l'acide hydrocyanique ; les vomissemens ne ralentissent point , il y a de l'insomnie , une maigreur et une décoloration déjà considérables et qui croissent à vue d'œil. Il faut donc suspendre ces accès qui énervent , qui entretiennent cette concentration de sang sur les voies gastriques ; sans toutefois stimuler celles-ci qui sont si affectées : lavement avec la décoction de huit grammes de quinquina sur cent grammes d'eau , autant de poudre de cette écorce , six décigrammes de sulfate de quinine et cinq centigrammes d'opium. Il est gardé et réitéré deux autres fois ; il ne se fait de déjection alvine que trois jours après. Le paroxisme se réduit à une pyrexie continue , obscure , les vomissemens s'éloignent et disparaissent enfin , les urines abondent et le ventre se détend. Pour aider cette tendance à la résolution et pour éteindre ce reste de fièvre , huit sangsues à l'épigastre , bains entiers , tisane d'orge , de laitue , de racines jaunes , de poulet , petites doses de magnésie et d'acétate de morphine : vingt-cinq jours à dater des lavemens fébrifuges , alimentation légère et qui est supportée.

Un pharmacien , âgé de cinquante ans , rubicond , court , et replet , se fatigue en diverses courses , sue , se refroidit , prend des frissons et s'alite avec une grande fièvre , après

quelques jours de courbature. L'abdomen se tend et résonne, la langue s'embarrasse de mucosités filantes et amères, les urines sont bourbeuses et de la diarrhée s'établit. Il s'y joint bientôt de l'oppression, de la douleur dans la poitrine, des quintes de toux, une sputation claire et crue, des sueurs chaudes chaque matin, mais de peu de durée et qu'un redoublement de fièvre remplace. A mesure que celle-ci grandit, les évacuations bilieuses se rapprochent et les traits se tirent. Cette marche rapide et de jour en jour inquiétante me fait joindre aux délayans une saignée de six cents grammes. La forme paroxistique devient bientôt formidable, et une fièvre putride à accès sub-intrants n'est plus douteuse. La sueur s'arrêtait à sept heures du matin; puis à neuf heures, l'ardeur de la peau et la fréquence sans mesure du pouls reparaissaient avec des déjections aqueuses, puantes, coup sur coup, qui duraient jusqu'à minuit et exténuaient le malade. J'administrai alors quinze décigrammes de sulfate de quinine ; la forme sub-intrante cessa incontinement, et la diarrhée se réduisit à trois ou quatre selles dans les vingt-quatre heures. Il n'y eut pas plus de sécheresse à la langue, mais la fièvre intestinale n'en fut pas moins très-longue, conservant une exacerbation médiocre sur le soir, et ne s'évanouit que le cinquante-cinquième jour. Il se fit une immense consommation de lavemens, de fomentations d'huile et de pariétaire, de petit-lait, de sirop calmant, d'eau de veau, de grenouilles, d'orge, de gramen, de loochs blancs. Je donnais encore six décigrammes de quinine, et un purgatif, le quarantième jour : la convalescence fut franche.

Il importe donc d'insister, malgré la cessation des accès, sur le régime anti-phlogistique et même sur toute autre méthode, dès qu'elle est indiquée, jusqu'à l'entière résolution de la phlogose ou des engorgemens qui succèdent à la fièvre intermittente. On rencontre aussi des intermittentes, semblables

aux continues les plus graves, à accès ataxiques et sub-intrants, qui guérissent de la sorte et qui, abandonnées à elles-mêmes, finiraient mal. S'il est dangereux de ne pas couper court aux redoublemens dans ces occurences, il ne l'est pas moins de ne pas s'occuper des inflammations qui y survivent. Si on le néglige, la fièvre se change en une hectique chaude avec de fréquents retours du type intermittent et mène à la mort. Dans des fièvres tierces ou quotidiennes qui dégénéraient en fièvres continues, ou dont les accès disparaissaient pour revenir avec plus d'intensité, Broussais avait rencontré des signes non équivoques d'irritation gastrique ou intestinale; il la prolongeait ou l'aggravait en continuant le quinquina, quoique à doses faibles et décroissantes. Alors en effet ce médicament n'agissait plus dans cette proportion comme fébrifuge, et ces suites fâcheuses survenaient avec d'autant plus de facilité que le sujet plus affaibli se trouvait disposé aux congestions viscérales. Les amers et les teintures fortifiantes qui souvent succédaient au quinquina, à titre de préservatif, nuisaient de même.

Au reste, les anti-phlogistiques ne sont pas seuls à guérir les maladies organiques qui persistent au delà des accès. Les exutoires, lorsque les malades sont épuisés, bouffis, jaunes ou pâles, déterminent souvent la résorption d'engorgemens durs, froids, invétérés, sur lesquels les saignées n'auraient pas de prise.

Le dix-huit Janvier 1830, on admit à l'hôpital un paysan qui languissait depuis plusieurs mois, miné par une fièvre quarte, dont les récidives ne cessaient. L'accès venait de nuit par un frisson glacial, finissait dans la matinée et le laissait très-abattu, avec un pouls vite et petit. Cet homme, de haute taille, d'une vaste charpente osseuse, était maigre, décoloré, les yeux éteints, la face et les bras œdématiés, la langue pâle et blanchâtre, la peau terreuse; il ne bougeait de son lit. Les

urines qui fluaient peu n'étaient point élaborées, la défécation se fesait rarement, parfois en diarrhée, il y avait de l'inappétence, paresse de corps et d'esprit, dureté et pesanteur de la rate qui, distendant l'hypochondre gauche, se prolongeait jusques à la fosse iliaque. Le sulfate de quinine supprime une fois encore ces accès; d'ailleurs régime doux, bien reglé, réparateur sans être irritant, tisanes avec le nitre et l'oxymel scillitique, frictions, fomentations de toute espèce, et le douzième jour, large et profond moxa à gauche de l'ombilic : l'ulcère qui s'ouvre suppurant beaucoup, diminue l'engorgement. Lorsque le malade sortit de l'hôpital, quatre-vingt-neuf jours après y être entré, il ne restait plus trace de splénite.

Pendant que la résolution se faisait, les accès s'étant encore montrés, je pansai la plaie du moxa avec du cérat kinatisé : ce qui arrêta cette réapparition du type intermittent et retarda la cicatrisation de l'ulcère artificiel.

Un ramoneur âgé de seize ans, était atteint depuis dix mois, d'une intermittente dont le sulfate de quinine supprimait les paroxismes, mais toujours pour peu de temps. Il était pâle, jaune et très-amaigri, à travers la bouffissure du visage et du corps : il urinait peu, souffrait de l'estomac et portait dans l'hypochondre gauche une tumeur très-dure qui s'étendait à droite jusqu'au nombril, en bas jusqu'à un pouce de la crête iliaque. Le dix-huit Mars, il reprit à l'hôpital du sulfate de quinine, et quelques jours après la cessation des accès on brûla un moxa sur l'hypochondre tuméfié. L'effet en fut heureux; car les forces gastriques se réveillèrent, l'appétit se prononça, la tumeur décrut avec promptitude et se réduisit bientôt de moitié. Ce malade sortit de l'hôpital, le cinq Avril, quoique sa plaie ne fut pas cicatrisée et y rentra dans le mois de Mai pour des accès irréguliers qui se dissipèrent d'eux-mêmes; la splénite bien fondue.

Un enfant de quatorze ans, peu développé, atteint et guéri à plusieurs reprises de la gale, éprouve ensuite des accès de fièvre que la quinine ne supprime chaque fois que momentanément. La rate déborde les fausses côtes. Jaune, bouffi, la figure languissante, les yeux mornes, l'abdomen dur et sensible, la peau sèche et chaude, il a des coliques et une diarrhée parfois séreuse et sanguinolente. Ses accès reparaissent à la mi-Juillet sous le type tierce; j'insiste sur les délayans et sur une alimentation douce, laiteuse, sur le lichen dépouillé de son principe amer; puis je donne encore du sulfate de quinine et j'applique en même temps un moxa à l'hypochondre gauche. Le ventre ne tarde pas à s'abaisser et son endolorissement à disparaître. A la mi-Août, nouveaux accès de fièvre tierce, que l'application du sulfate de quinine sur la plaie supprime incontinent. Celle-ci en est fort irritée, se mortifie à sa surface et suppure beaucoup plus. Dans le mois de Septembre, ce malade ayant repris du coloris, des forces, n'étant plus enflé, n'allant plus en diarrhée et tourmenté par un appétit vorace, s'échappe de l'hôpital; son moxa n'était point encore fermé.

Dans le fait qui suit, tiré de la gazette de Milan, l'habileté du diagnostic le dispute à l'audace.

Au déclin d'une fièvre intermittente, la rate s'enflamme, puis il s'y développe un abcès : on l'ouvre avec un troicart, il en sort trois livres d'un pus fétide, d'un blanc sale au commencement et ensuite rousseâtre. Le malade âgé de vingt-neuf ans guérit.

Enfin, il est des intermittentes qui reparaissent tous les quinze ou vingt jours, quelle que soit la méthode employée, durent des années entières et s'éteignent avec une lenteur désolante. Le plus sage est d'en supprimer les accès dès qu'ils se manifestent; on empêche ainsi la dégradation de l'économie et l'amaigrissement qui dériveraient de la longue et profonde souffrance des organes.

Fièvres d'accès à récidives fréquentes, malgré les traitemens les plus variés, guéries enfin par l'insistance sur le sulfate de quinine. — Un marchand de comestibles, âgé de cinquante ans, laborieux père de famille, est atteint en 1827, d'une fièvre tierce qu'on n'efface point trop tôt, ni sans préparation. Une prompte rechûte ramène au repos, aux délayans, aux quels succède encore la quinine. Durant une année, cela se passe de la sorte, et d'autres fébrifuges sont essayés. Le malade s'inquiète, prend le dégoût, devient jaune et souffrant d'habitude. L'été suivant, il m'appelle, travaillé et amaigri par une fièvre quarte, dont les accès commençaient le soir, duraient la nuit et une partie du lendemain, marqués par une céphalalgie forte avec délire vague, par des coliques déchirantes. Celles-ci persistaient hors du paroxisme, mais sans météorisme, sans dévoiement : il y avait plutôt de la constipation. Je recommençais les humectans, les saignées capillaires, les lavemens mucilagineux, le lait d'ânesse, j'employais tour-à-tour l'opium, les amers, l'électuaire de Montpellier, le sulfate de quinine, l'ipécacuanha, les purgatifs; la fièvre cessait, mais pour reparaître après dix ou douze jours. Dans l'hiver, elle fut précédée et s'accompagna d'étouffemens, de crachats épais et d'un catarrhe considérable. J'engagais alors ce malade qui ne voulait point voyager, à prendre de la quinine, au moment de chaque rechûte, immédiatement après le premier accès, sans en attendre un second. Cette méthode réussit en ce sens qu'il cessa de dépérir, qu'il reprit des forces, que les paroxismes s'éloignèrent et disparurent à la fin, l'habitude qu'en avait contracté l'économie se trouvant ainsi violemment repoussée.

Une petite fille de sept ans, grasse, vive, fraiche, colorée, passe l'autonne à la campagne et s'échappe souvent pour aider aux oliveuses : c'était par de belles matinées, mais brumeuses comme celles du mois de Novembre. Elle s'y refroidit plusieurs fois, et de temps à autre elle éprouve, le soir au retour, le besoin

de se rapprocher du feu. Enfin, un accès se déclare, précédé de frissons avec claquement de dents, parole entrecoupée, ongles bleus, crampes dans le dos; puis chaleur ardente avec éclat des yeux et loquacité : cette chaleur est suivie de sueurs copieuses. Le lendemain, la petite malade jaunit, perd son appétit, sa gaité; et son accès revient, le jour d'après : délayans, potions huileuses, et la veille du huitième accès, sulfate de quinine. Suppression de la fièvre qui reparait après quinze jours, sans imprudence et quoique le fébrifuge n'eut été adminitré qu'au moment légitime. L'enfant se baigne, prend du petit-lait, se nourrit avec des purées maigres, des gelées de fruit, et comme les accès ne paraissent pas amoindris, je reviens au sulfate de quinine; même succès, mais d'aussi peu de durée. La malade garde la jaunisse, les yeux voilés et maigrit. Les accès reparaissent encore, quodidiens, puis tierces, malgré des lavemens fébrifuges, du café et du citron, du sirop et de l'extrait de quinquina, d'absynthe. Je prends enfin pour regle de conduite, d'alimenter l'enfant et d'abandonner toute prophylaxie, pour supprimer l'accès, à mesure qu'il se renouvelle. Cela se fait de la sorte avec le sulfate de quinine, et la malade qui reprend petit-à-petit de l'énergie et des couleurs, se trouve plus tard délivrée.

Les fièvres d'accès sont quelquefois marquées par des complications qui en rendent le diagnostic difficile.

Hémorrhagie intestinale, hémorrhagie nasale, paroxismes quotidiens; guérison par le sulfate de quinine. — Un cultivateur, de trente ans, de forte santé, livré au travail et à sa femme, fut frappé, en Août 1840, d'une fièvre gastrique qui s'accompagnait de redoublemens dans la fréquence du pouls et dans l'ardeur de la peau, à-peu-près tous les soirs, avec moiteur, le matin. Les idées n'étaient point troublées, mais il y avait de la tristesse, de la pesanteur de tête, des soubresauts dans les tendons, ictère, langue brune et rugueuse, gonflement des

hypochondres et dévoiement. La saignée, les sangsues, les acides, les délayans n'avaient rien fait. Vers le quinzième jour, une hémorragie par l'intestin vint accroitre les inquiétudes du malade et lui occasioner des défaillances. Abondante, se reproduisant toutes les nuits et seulement suspendue chaque matin, elle le réduisit en peu de jours, au marasme. C'est alors que, frappé du caractère paroxistique qui avait dominé sous diverses formes cette gastro-entérite, je conseillais une forte dose de sulfate de quinine. Elle fut administrée incontinent, arrêta le flux de sang, la fièvre, le météorisme, amollit la langue, raffermit la circulation, le genre nerveux et l'esprit du patient. Guérison s'ensuivit. Des pétéchies avaient paru.

Une demoiselle de Cavaillon, délicate et très-pieuse, sortant peu, valétudinaire, ayant les jugulaires dilatées et variqueuses, est prise après quelques jours de malaise et de céphalalgie d'un frisson à trois heures de l'après-midi, accompagné d'hémorrhagie nasale et d'accélération du pouls : à sept heures du soir, cela redouble et cesse dans la nuit. La malade est très affaiblie; le lendemain frisson, hémorrhagie reparaissent, redoublent aux mêmes heures; l'inquiétude saisit la malade qui supporte à peine quelques cuillerées d'eau de poulet. Je suis appelé le lendemain pour tamponner les fosses nasales à l'heure du paroxisme : le médecin de la malade avait sagement administré six décigrammes de sulfate de quinine; je vis la face rougir sur le soir, les carotides se gonfler, mais le petit frisson et l'hémorrhagie manquèrent: il n'y eut pas de tamponnement à pratiquer. Je fis continuer le sulfate de quinine, donner plus tard un peu d'infusion froide de quinquina et du bouillon à la glace : tout fut au mieux.

Diarrhée et dysenterie, accès de fièvre : sulfate de quinine et bon résultat. — Un riche métayer de la commune d'Althen, pâle, grêle, âgé de quarante-huit ans, vivant avec une diarrhée chro-

nique, la voyait augmenter et s'accompagner de ténesme, de coliques, de déjections glaireuses et sanguinolentes, sous l'action d'un été très-chaud. Il maigrissait de plus en plus, surtout à cause de sueurs qui se manifestaient chaque jour aux mêmes heures. Son pouls était fréquent, sa peau chaude, à part des momens où elle se refroidissait tout-à-coup, sa langue sale, il pissait rouge et peu, jaunissait, allait du corps quinze fois par jour, ne rendant que de l'eau écumeuse et puante. Je n'eùs d'autre pensée que d'insister sur les opiacés, la tisane de riz, la décoction blanche, le diascordium, lorsqu'on me rappela peu de jours après cette visite, auprès du malade qui était tombé, depuis trente heures, dans un paroxisme de diarrhée, avec des soubresauts des tendons, avec de la mussitation, les yeux fixes et éteints, la figure mourante, ne connaissant plus, ne pouvant avaler, en somnolence, le pouls fréquent quoique misérable et la peau encore sèche. Les sueurs ne tardèrent pas; son médecin, soupconnant qu'une intermittente obscure compliquait la diarrhée, avait donné dans la nuit un gramme du sulfate de quinine. J'applaudis à une détermination basée sur le génie de la constitution régnante, (dysenteries et intermittentes larvées) et nous lui coulâmes dans la bouche six décigrammes de ce sel, suspendus dans un peu d'eau dont il ne perdit pas une goutte. Pareille dose fut encore administrée dans le restant du jour; aussi la moiteur ne s'arrèta pas, l'intellect et les oscillations vitales se ranimèrent. La diarrhée qui se modèra grandement, se réduisit par la suite à moins qu'elle n'était. Le malade vit encore et se porte bien.

Ces accés méconnus prenaient un caractère ataxique; il était temps d'aviser.

Leucophlegmatie avec accès de fièvre, guérie par le sulfate de quinine. — Une domestique, âgée de seize ans, enflée de tout le corps, tremblait la fièvre depuis quinze jours, l'orsqu'on la

porta à l'hôpital. Peau jaune, teint blafard, comme anémique, face et lèvres bouffies, luisantes, yeux battus, langue pâle et muqueuse, toux assez rapprochée, nuits pleines de rêves et d'insomnie, pouls vif surtout le soir où de la rougeur anime les pommettes, urines fluant en petite quantité. Les tisanes réfrigérantes et nitrées, des sangsues à l'anus et aux organes sexuels, les vapeurs émollientes, les bains, les jus d'herbes diurétiques, l'oxymel scillitique avaient échoué contre cette anasarque. Le redoublement de tous les soirs que la malade disait précédé d'une disposition à frissonner, fit enfin recourir au sulfate de quinine. L'effet en fut prompt, car le paroxisme cessa aussitôt, les lèvres ne tardèrent pas à se colorer et les yeux à reprendre leur brillant. Puis la langue devint humide, l'appétit prononcé, le pouls bien reglé, et il y eùt des urines abondantes qui emportèrent l'hydropisie et un empâtement de l'hypochondre gauche que celle-ci n'avait pu dérober.

Une fille de dix ans était depuis sept mois tourmentée par la fièvre tantôt tierce, tantôt double-tierce ; elle avait une rate énorme, une anasarque considérable, les yeux larmoyans, la face pâle, transparente, les lèvres violettes, le pouls petit, intermittent; la moindre nourriture rendait la suffocation imminente. On avait purgé cette enfant sans succès et souvent ; M. Morisseau lui fait prendre deux grains de sulfate de quinine, soir et matin. Au bout de huit jours, l'anasarque est totalement dissipée; le remède est continué aux mêmes doses pendant un mois. A cette époque, la rate avait diminué des deux tiers, et cette malade que tout semblait vouer à la mort, avait repris une bonne santé.

M. Piorry fait remarquer à ce sujet, que le sulfate de quinine, étant un remède souverain dans le traitement des splénites qui accompagnent les fièvres d'accès ou qui y survivent, doit être employé jusqu'à la résolution complète de l'engorge-

ment. Cette observation n'est pas neuve. Le commentaire qui suit n'appartient qu'à M. Piorry. Le sulfate de quinine ne nuit *jamais*, et dissous par des quantités minimes d'acide sulfurique, changé en bi-sulfate, puis porté dans l'estomac ou le rectum, il réduit *visiblement en moins d'un heure* des engorgements de la rate, en même temps qu'il supprime l'accès.

Dans les cas très-graves, je donne souvent le sel de quinine, dissous dans une potion ; car si les pilules sont dures, elles peuvent passer, sans être détruites, comme une lentille qui n'a pas été mâchée. « Si elles sont de consistance pâteuse, l'impression, dit Gouraud, en est trop ardente à l'endroit du contact de la muqueuse de l'estomac où elles demeurent stationnaires jusqu'à leur dissolution, tandis que la même dose de quinine donnée dans quelques onces d'eau pluviale, s'étend en nappe à son ingestion et agit aussitôt sur toute l'économie. »

Les fièvres intermittentes sont quelquefois enlevées par les évacuans, de prime abord ou dans leurs récidives, quand le fébrifuge n'a pas réussi.

Intermittentes guéries par les évacuants. — Un cultivateur, âgé de quarante ans, éprouve des accès de fièvre caractérisés par une douleur poignante au côté droit de la poitrine, par la toux, par des crachats écumeux et sanguinolens. Il a en même temps la langue blanche et chargée, un dégoût affreux ; et le frisson est glacial. On applique des sangsues au point douloureux, sans soulagement. Ce malade prend de l'ipécuanha ; il vomit beaucoup de phlegmes, de matières jaunes, amères, bilieuses, filantes, et se trouve délivré soudainement de la douleur, de la toux, des accès. La constitution amosphérique de l'année était bilieuse et peu propice aux émissions sanguines. *In cruenta spuentibus sanguinis detractionem prohibet anni tempus, lateris dolor, bilis.* Hipp. Le sang est le frein de la bile, dit Avicenne.

Un négociant, homme sec et nerveux, d'environ cinquante

ans, est saisi, dans les reins, de douleurs déchirantes qui recommencent sur le soir et par jours alternatifs. Durant ces atteintes, il y a de l'agitation, des rêvasseries, et le pouls bat très-vite. D'abord méconnue, cette fièvre tierce est ensuite attaquée et supprimée par le sulfate de quinine; mais des rechûtes ne tardent pas. On reprend ce fébrifuge; l'opium, le vin de Seguin, un mélange d'acide arsénieux, de salicine èt de quinine, successivement essayés n'amènent qu'une guérison momentanée. Les nouveaux accès étaient marqués par un délire furieux, impatient, dur en paroles, la face était contractée, l'œil menaçant. L'eau de poulet, les sangsues, les embrocations anodines n'avaient point été épargnées. Vingt jours venaient de passer assez paisibles, lorsqu'une sixième récidive éclata. Après le deuxième accès, soixante et dix grammes d'huile de ricin furent administrés; la bouche était pâteuse, la tête lourde et l'ennui profond. De copieuses déjections, vertes et puantes, s'ensuivirent jusqu'au lendemain où l'accès manqua. Il ne se montra plus. *Cum febris tertiana detinuerit, si quidem impurgatus esse tibi videatur, medicamentum purgans exhibeto.* Hipp.

MM. Nepple et Miquel rapportent des exemples saillans d'intermittentes gastriques ou cardialgiques, récentes ou réfractaires à l'action du fébrifuge, enlevées par l'émétique ou par les purgatifs salins. J'arrête souvent des rechûtes à forme grave, notamment sur des cultivateurs, par un éméto-cathartique qui les purge beaucoup et qui rend inutiles de nouvelles doses du fébrifuge.

Les intermittentes gastriques, endémiques aux lieux bas et humides, fièvres des hommes gloutons et lymphatiques, demandent aussi l'ipécacuanha, les antimoniaux, les sels neutres. Ces remèdes débarrassent les premières voies, dégorgent la rate, activent les absorbans, la circulation veineuse, et suffisent maintes fois, à résoudre les accès récens. Si ceux-ci

persistent, le quinquina en fait justice et amoindrit les obstructions concomitantes du foie, du poumon ou du mésentère. Au reste les émétiques, les purgatifs violens peuvent même emporter des intermittentes à forme vivement inflammatoire; mais ce moyen, alors plein de danger, suscite quelquefois de fâcheux accidens, surtout lorsqu'il est contr'indiqué par un état fluxionnaire du cerveau, de l'estomac ou d'autres organes.

Quelques remarques actuellement sur les intermittentes pernicieuses, sub-intrantes, sub-continues, ataxiques, ou succédant à des fièvres continues ou très-graves de leur nature.

Dans ces intermittentes, le quinquina ne doit pas être donné sans mesure et sans aucun compte de l'état des organes ; le remède pouvant, comme la fièvre, occasioner la mort. Il n'y a pas eu d'erreur plus répandue que celle d'attribuer toujours les terminaisons malheureuses à l'insuffisance des doses de quinquina ou à sa mauvaise qualité, quand il fallait les rapporter à l'abus du médicament, surtout dans les cardialgiques ou coliques sub-continues. J'ai vu un militaire emporté par une dysenterie que des doses énormes de quinquina avaient provoquée. Il le rendait tel qu'il l'avait pris. Les épreintes et la mort furent rejetés sur le caractère pernicieux de la fièvre ; ce qui me parut peu prouvé et même peu probable. Ce n'est pas que je blâme les méthodes hardies de gens habiles qui en proportionnant le remède à la gravité des symptômes, ont arraché les malades à une mort certaine; mais en médecine les règles trop absolues ne sauraient toujours être appliquées avec fruit. Moi-même, j'ai poussé le quinquina ou son alcali à des doses très-élevées, avec un succès marqué, que peut-être plus timide, je n'aurais point obtenu. *Ut proportio œqua inter affectus velocitatem, magnitudinem et corporis habitum specifique medicamenti virtutem, rite observetur.* WERLHOF.

Fièvres pernicieuses ou très-graves, apoplectiques, soporeuses, délirantes, péripneumoniques, syncopales, algides, gastriques, cardialgiques, guéries par de fortes doses de quinquina. — Une femme privée de ses droits civils, triste et renfermée à l'hôpital, tombe après un frisson, dans un sommeil comateux qui dure de l'après-midi au sur-lendemain matin, où elle reprend un peu de connaissance, la peau de la fraîcheur, le pouls quelque élévation. Ce changement survient trop inopinément, pour que j'attende un deuxième accès dont la mort risquerait d'être le terme ; je fais prendre quarante-huit grammes de quinquina en plusieurs doses, avant midi. A deux heures, frisson suivi de chaleur et de somnolence. L'accès persiste autant que le précédent, mais avec le pouls moins obscur, moins profond, la respiration moins stertoreuse. A la seconde apyrexie, même quantité de quinquina ; l'accès qui est retardé ne se déclare qu'à sept heures du soir et finit le jour d'après, sur les trois heures : une troisième et semblable dose du fébrifuge le fait avorter. La malade qui se remit vite a vécu encore vingt ans.

Si le quinquina, que Sims et Galeazzi ont porté plus haut, fut cependant poussé si loin, c'est qu'il n'y avait aucune contr'indication du côté des voies digestives. A chaque dose les accès faiblissaient, et quand cela a lieu, il faut insister sur le quinquina et y revenir d'un paroxisme à l'autre. Si même les symptômes ne se modèrent pas, dès qu'ils ne sont point aggravés par le fébrifuge, réitérons le jusqu'à ce que son effet se manifeste, quand surtout les fièvres intermittentes sévissent épidémiquement. J'ai souvent donné deux grammes de quinine, d'un accès à l'autre et n'ai vu les accidens cesser qu'après le quatrième. M. Vernhes a décrit une intermittente cérébro-spinale qui ne céda qu'après le troisième accès ; ce fut le quatrième qui manqua : le malade avait pris en trois fois trois grammes de sulfate de quinine et de fortes décoctions de quinquina.

Dans l'été de 1822, on amena à l'hôpital, au milieu de son accès, un paysan jeune et robuste qui avait la face engorgée, les yeux hors de l'orbite; il écumait, hurlait et frappait. La peau était d'une chaleur âcre, le pouls obscur, vermiculaire, difficile par sa vitesse à apprécier: c'était un second accès. Dès qu'il faiblit, deux grammes de sulfate de quinine en six bols, à quarante minutes d'intervalle les uns des autres, lesquels produisirent des sueurs grasses et soutenues, des urines abondantes et jumenteuses. Le sens du goût se réveilla bientôt, l'un des premiers signes, selon Georget, qui caractérisent la cessation de l'affection cérébrale: ce malade fut promptement guéri.

Une couturière, âgée de vingt deux ans, languissait dans l'hôpital, lorsqu'après plusieurs jours de courbature, de dégoût, de céphalalgie, de fièvre à redoublemens quotidiens, elle fut prise d'un frisson violent auquel succéda la rougeur de la face, l'oppression, un pouls de cent-cinquante pulsations avec la peau très-chaude. La malade paraît souffrir lorsqu'on l'interroge, elle répond avec peine et sans regarder, ses lèvres sont tremblantes, agitées comme celles d'une personne qui prie, ses membres saisis d'un spasme permanent, ses yeux demi-fermés; symptômes qui s'effacent le surlendemain dans la matinée, par une moiteur grasse. L'après-midi, nouvel accès précédé d'un froid glacial et suivi de rêvasseries, de mussitation; la malade, qui étouffe, reprend la peau brûlante, le pouls d'une grande vitesse, elle tombe dans le coma. On l'avait saignée du bras, on avait appliqué des sangsues à l'épigastre pendant ses paroxismes quotidiens: j'avais fait ouvrir la temporale dès le premier accès de cette fièvre tierce, et la parole était devenue plus libre, l'intelligence moins obscurcie. On pique de nouveau cette artère, on entoure les gras de jambe de cataplasmes saupoudrés de moutarde; fomentations émollientes et chaudes sur l'abdomen pour provoquer la sueur. L'accès dure encore trente-six heures et

la fièvre s'atténue pendant la transpiration; julep avec un gramme de sulfate de quinine, en deux doses. Un frisson de peu de durée se manifeste à quatre heures, le pouls s'accélère, la peau s'échauffe ensuite, mais cela sans beaucoup d'intensité, avec la tête saine, avec des urines sédimenteuses. Le lendemain, il ne reste pas trace d'accès; six décigrammes de sulfate de quinine. La langue se sèche et l'épigastre s'endolorit; la continuation du petit-lait, de l'eau de gomme, de la limonade, des émulsions et l'application d'un cataplasme sur la région sus-ombilicale corrigent ces nouveaux symptômes. La malade, qui était très-amaigrie, se remit par le lait d'ânesse, les crêmes d'avenat et les viandes blanches.

Un potier, âgé de trente-deux ans, relevait d'une fièvre putride traitée par les délayans, lorsqu'il fut pris subitement d'une fièvre apoplectique précédée d'un frisson de peu de durée, mais de grande violence. Le lendemain, sur les dix heures, la peau s'assouplit, se baigne de sueur, le pouls se dilate et perd de sa fréquence, l'intelligence renaît, les yeux cessent d'être fixes et voilés, la face se dégorge et pâlit; changement éphémère qui s'efface bientôt devant un nouveau frisson, suivi d'un second transport au cerveau. La respiration devient stertoreuse, la résolution des nerfs presque absolue; car la sensibilité s'éteint, les membres retombent de tout leur poids si on les soulève, la défécation et l'écoulement de l'urine sont inaperçus : ventouses scarifiées entre les épaules, sinapismes aux jambes. Le troisième jour, dès que les accidens déclinent, deux grammes de sulfate de quinine qui préviennent la réapparition de la fièvre; elle est remplacée par du malaise, de la stupeur, par des lividités instantanées de la face, par des horripilations, des angoisses aux lombes; tous symptômes que l'insistance sur le fébrifuge efface bientôt.

Un chaudronnier, tourmenté depuis un mois par une petite toux catarrhale avec anorexie, lassitude, pesanteur des jambes,

mal de tête, tombe dans des frissons suivis de chaleur mordicante, de sueurs épaisses et d'un délire qui dure, la nuit, avec douleur très-aigue au côté gauche de la poitrine. Ces accidens se dissipent dans la matinée, reparaissent l'après-midi et se succèdent dans le même ordre : seulement le délire est remplacé par une profonde stupeur, le froid est plus long, la respiration plus pénible, sanglotante, le point de côté plus déchirant. Le troisième accès se passe, le lendemain, dans l'hôpital, et lorsqu'il diminue, la figure n'en reste pas moins terreuse et décomposée, la langue pâle et sèche, le pouls vermiculaire, la respiration haute, plaintive, l'expuition crue, séreuse, sanguinolente. Quarante-huit grammes de quinquina enlèvent la somnolence, les élancemens au-dessous du mamelon gauche, apaisent la toux et calment l'oppression. Il survit une disposition catarrhale que le lait et les pectoraux guérirent, un affaiblissement dont une alimentation réparatrice fut le remède. La figure de ce malade, qui se couvrit de gros boutons, resta longtemps comme effrayée.

A la mi-Avril 1843, un cultivateur, âgé de dix-huit ans, du bourg de Morières, où les fièvres d'accès sont endémiques, bilieux et amaigri, se refroidit en labourant, mange sans faim, se couche brisé, et dès le lendemain, se plaint d'une douleur poignante au côté droit de la poitrine; cette douleur augmente par l'inspiration. Le jour d'après, la nuit ayant été fort troublée par des quintes de toux sèche et saccadée, ce malade est saigné, puis porté à l'hôpital.

Quoique la face fût d'une teinte plombée, l'œil était vif et brillant, la peau chaude et halitueuse, le pouls plein, à quatre-vingt-dix pulsations, la langue sèche et chargée, la bouche mauvaise, les mouvemens d'inspiration et d'expiration étaient fréquents. Le côté droit de la poitrine, dont il souffrait beaucoup, ne résonnait pas, le bruit respiratoire y manquait dans le tiers

inférieur, s'y faisait faiblement sentir au-dessus; expectoration abondante, pénible, séro-muqueuse, striée de sang; dans la soirée, vomissement de matières aigres et verdâtres : tisane pectorale, tiède, sucrée, cataplasme sur la poitrine.

Le surlendemain, le pouls s'abaisse, la peau se baigne de sueur, la langue s'humecte, les crachats, qui sortent sans douleur, deviennent blancs et opaques; lait coupé d'eau d'orge, looch avec quinze grammes de sirop diacode : mais, à cinq heures de l'après-midi, horripilations accompagnées de froid aux genoux, au nez, aux oreilles, rougeur des pommettes, pouls dur et fréquent, peau ardente, angoisses dans la tête, dyspnée, expectoration sanguinolente; saignée copieuse. Le lendemain et le jour d'après, cet orgasme fébrile s'affaiblit peu-à-peu, la respiration devient libre, le crachat purement muqueux, le front, les joues et les ailes du nez se couvrent de gouttelettes de sueur, quand, sur le soir, brusquement encore, le pouls s'accélère et s'élève, le point de côté reparaît avec violence, la respiration se fait haletante, le crachat cru, écumeux et mêlé de sang; autre saignée, cataplasme, loochs, sinapismes sur les membres. Le vingt-deux Avril, l'expuition était si facile et si cuite, la sonoréité du côté droit si bien rétablie, et l'apyrexie si marquée, que je fais donner, de deux en deux heures et en quatre prises, un julep avec quatorze décigrammes de sulfate de quinine et quatre centigrammes d'opium. Le malade l'achevait à peine, qu'un grand malaise, que le tiraillement des traits, que l'embarras de la respiration, prodromes d'un nouvel accès, se manifestent : mais ils cessent bientôt sans que le crachement de sang, la douleur latérale, la fièvre chaude puissent aussi se développer. La rémission est, au matin, déjà complète. Sensibilité de l'épigastre; cataplasme, lait, loochs, hydromel, bouillons. Le vingt-six, potages et œuf; dans la nuit, la toux, quelques crachats rouillés et un petit accès reparaissent encore. Le vingt-

sept, cinquante centigrammes de sulfate de quinine; dès-lors, la pneumonie intermittente est détruite. Le malade affaibli se relève avec de bons alimens, et sort de l'hôpital, bien guéri.

Le dix-sept Avril 1846, une fille de vingt ans arrive à l'hôpital, tourmentée dans le côté gauche du thorax, par une douleur obtuse et profonde que la toux augmente et qui rend la respiration pénible et fréquente. Le pouls bat très-vite, la peau est chaude, la face colorée, l'urine manque, les menstrues fluent. Le lendemain matin, la fièvre et la douleur ont baissé, quoique l'air ne pénètre plus dans toute la moitié inférieure du poumon; mais à trois heures de l'après-midi, l'oppression et le point de côté se réveillent vivement, les crachats apparaissent crus et striés de sang : looch diacodé, tisane d'orge miellée, et malgré la présence des sangsues, saignée de quatre cents grammes. Nuit d'angoisses, de dyspnée, de paroles délirantes, plaintives, de chaleur âcre que suivent des sueurs incomplètes; ces symptômes calment dans la matinée, la respiration et le pouls s'élargissent; apyrexie que l'on rapporte à deux autres saignées, pratiquées à quatre heures de distance l'une de l'autre, et qui ne dure pas; car, à cinq heures, la poitrine s'embarrasse de nouveau et sa matité augmente. Potion stibiée qui est bientôt suspendue, puisque deux cuillerées suffisent pour provoquer de cruels vomissemens; respiration haute, ventrale, avec des quintes de toux incessantes, délire qui cesse au matin en même temps que l'ardeur de la peau se tempère. Ces phénomènes se reproduisent encore et l'affaiblissement, l'hépatisation qui succèdent paraissent plus graves; aussi un gramme de sulfate de quinine et six centigrammes d'opium en quatre pilules. Il ne survient, le soir, qu'un peu d'accélération dans le pouls et de redoublement dans la suffocation; la malade s'endort. Dès son réveil, cinquante centigrammes de quinine en deux pilules qui achèvent de supprimer l'accès : lait, loochs, extrait de cynoglosse et ali-

mentation adoucissante : cette fille sort de l'hôpital, le dix Mai, vingt-quatre jours après y avoir été reçue.

Dans sa Monographie sur la fluxion de poitrine, M. Grisolle conteste la réalité des intermittentes pneumoniques : en voilà trois exemples saillants, et leurs analogues ne sont pas rares en ce pays. Le livre de M. Raymond Faure contient une observation semblable, due à M. Tourdes, de Strasbourg.

L'intermittente pneumonique revêt même jusqu'au type quarte ; Werlhoff en a guéri une par le quinquina.

Après quelques jours de frissons, de fièvre, de souffrances vagues, de céphalalgie, de nausées, de vomiturítions, de défaillances, une femme est apportée à l'hôpital, le treize Septembre 1828, ayant la peau froide, la figure blême et toute défaite, les yeux demi-ouverts, le pouls petit et accéléré, étant presque évanouie. Elle se ranime avec effort et articule quelques monosyllabes, lorsqu'on lui fait respirer des odeurs fortes ou qu'on en frotte vivement ses mains ou les tempes. Sinapismes aux bras et aux jambes, infusions hydrotiques, long-temps sans effet ; mais enfin la peau se réchauffe et semble moins décolorée, le pouls s'élargit et perd sa fréquence, une sueur commence, quand la malade se met de nouveau à gémir. Elle éprouve du refroidissement, des angoisses épigastriques, n'entend plus, ne voit qu'à travers un nuage, perd ses sensations à peine retrouvées, retombe dans des maux de cœur, des lipothymies qui durent toute la nuit et ne diminuent que le lendemain, à-peu-près à la même heure que la veille. Je profite de ce moment pour donner, presque coup-sur-coup, deux grammes de sulfate de quinine qui mettent fin à cette fièvre syncopale. L'intermittente syncopale est en général si cruelle, qu'un malade pour lequel Torti fut appelé en consultation pendant le troisième accès, était réduit à l'état d'agonie. Il lui trouva le pouls presque imperceptible et très-intermittent, la face cadavéreuse, le teint

plombé, les yeux demi-fermés, *album que tantummodo exhibentes, anhelitum sublimem, supinumque sine motu decubitum.* Sur le soir, comme il vivait encore, on lui fit prendre de petites doses d'une forte teinture de quinquina ; ce qui le rendit capable d'avaler en outre, le lendemain, deux gros de poudre de cette écorce : et le jour du paroxisme, à peine y eût-il de la fébricule, *levis umbra febriculæ.* Personne ne pouvait le croire ; *adeo languidus, adeo debilis, adeo attonitus, et tantum inconcinne gemebundus apparebat. Sed quid multis? Continuato ad aliquot dies ac repetito remedio cito sanatus est.*

Je fus consulté dans la nuit, pour une jeune femme qui, à la suite de ses couches et d'accès de fièvre invétérés, avait maigri et pâli considérablement. Sa peau était diaphane, ses lèvres, ses gencives étaient blêmes comme celles d'une chlorotique, elle avait des bruits dans la tête, des tintemens d'oreille, elle gisait dans son lit depuis plusieurs semaines. Dès accès de fièvre tierce venaient de la ressaisir, et le second la laissait mourante, quoique la stupeur et les lipothymies qui avaient caractérisé le premier, eussent fait administrer tout de suite quinze décigrammes de sulfate de quinine. La malade, qui ne put me reconnaître, ni répondre, n'urinait plus ; il y avait cette inquiétude énervante, ces mouvemens désordonnés et sans but qui précèdent et présagent la mort. L'œil était voilé, la cornée terne, la pupille large, la peau glacée et humide. Comme la fièvre était subintrante, malgré l'insuccès de la première dose de quinine, toute forte qu'elle était, je la fis réitérer ; on y ajouta un peu de teinture de musc et d'élixir de longue-vie. Dans la journée, le pouls radial reparut et les défaillances s'éloignèrent. Le fébrifuge, qui fut continué à moindres doses, maintint ce changement, rappela les sécrétions, rétablit le ton gastrique et cérébral, les sympathies nerveuses, et guérit cette malade malgré son exténuation. Il n'y eut même plus de récidive.

La femme d'un rentier avait pris la fièvre tierce dans l'été de 1843 ; son pharmacien, qui avait incomplètement supprimé les accès par de trop faibles doses de quinine, fait mander un médecin. Celui-ci observant du dégoût, de la langueur, de la fréquence dans le pouls, de petits frissons, prescrit des délayans et une alimentation légère. La malade continue de se décolorer et de dépérir ; le lait d'ânesse n'y peut rien. Enfin, dans le mois de Novembre, toutes les nuits sont marquées par un peu de délire, de mussitation, d'angoisses au milieu desquelles se débat la patiente et auxquelles succède, le matin, un accablement profond. Je suis appelé à neuf heures du soir ; elle n'avait dit mot de la journée. Je la trouve froide, inanimée, n'avalant plus, les yeux clos, hors d'état de parler et d'entendre, urinant par regorgement, avec des soubresauts continuels dans les tendons, avec la respiration stertoreuse, en agonie. Au récit qui me fut produit, je crus à une intermittente méconnue et dégénérée en pernicieuse. Je fis envelopper les membres de cataplasmes sinapisés, couvrir de linges brûlans la poitrine, l'abdomen et la tête ; et le lendemain, aux premières heures du jour qui correspondaient à une rémission quotidienne, la moribonde pouvant ouvrir la bouche et avaler, julep cordial avec deux grammes de sulfate de quinine. Le réveil des forces et de l'intellect commença dès midi, les tressaillemens nerveux et le serrement des mâchoires diminuèrent, le soir la respiration s'élargit et cessa d'être bruyante ; dans la nuit, la malade reçut quelques cuillerées de bouillon, proféra quelques paroles le jour suivant et prit encore la même potion. En moins de deux semaines, cette dame qui s'exténuait, dont la peau était toute flétrie et d'un blanc mat, se levait quoique avec la tête lourde et affaiblie, quoique vacillant sur ses jambes, dévorait et étonnait toute sa famille. Cette cure, qui était si simple et que des préoccupations du médecin ordinaire de la malade l'avaient empêché de faire, semblait incroyable.

Sur la fin de l'été 1820, un pauvre habitant de la campagne, âgé de cinquante ans, épuisé par le travail, mal alimenté, atteint de la fièvre tierce, la traitant par du café et du jus de citron, avait essuyé quinze accès, lorsqu'on le transporta à l'hôpital. La figure était terreuse, amaigrie, tiraillée, l'œil terne, la paupière pendante, l'ouïe obtuse, la langue pâle, le pouls très-dilaté, mais s'effaçant sous le doigt comme s'il était vide. Après des frissons douloureux et un accès de vingt heures de durée, pendant lequel le pouls était fréquent, l'ardeur intérieure grande, et la peau glacée, je donnai un peu de quinquina finement pulvérisé, délayé dans de l'eau de fleurs d'oranger; il fut vomi et remplacé par une potion fortifiante où entraient trois grammes d'extrait de quinquina et dix gouttes de laudanum : bouillons, eau vineuse. La potion est réitérée le soir, moins la teinture d'opium. Le lendemain, le malade était couvert d'une sueur grasse, le visage plus vivant, le pouls moins large et moins mou : même potion. L'accès, qui prenait à cinq heures, ne reparut pas. Le changement devint dès-lors rapide, et l'extrait de quinquina fut encore continué deux jours.

Abandonnée à elle-même plus long-temps, cette fièvre intermittente eût été mortelle; elle devenait pernicieuse.

Un lauréat de l'école de Paris, au temps où tous ses professeurs se taisaient devant le brutal athlète du Val-de-Grâce, alla passer les vacances de 1820 à Saint-Gilles, pays fiévreux qu'il avait quitté depuis bien des années. Il se réveille, un jour, avec de vives douleurs d'estomac et des frissons. Il boit de l'eau de poulet. Son frère, praticien consommé, annonce de nouveaux accès et indique pour remède inévitable le quinquina. Le jeune Broussaisien en frémit : ressentir de l'ardeur dans l'épigastre, brûler en tout son corps, et au lieu des délayans, se gorger d'une poudre amère; sa théorie en faisait une énormité. Deux jours après, à la même heure, cardialgie atroce, froid et trem-

blemens non interrompus, puis chaleur vive, pas de sueur. Le malade persiste ; eau de gomme, sangsues et bain : deux autres accès cardialgiques, avec éructations bruyantes, convulsives, tympanite et syncopes. Il faut céder et prendre quarante grammes d'opiat fébrifuge, malgré la chaleur et la pesanteur de l'épigastre, malgré de sinistres appréhensions sur l'action locale du remède. Sous ce *terrible stimulant*, les douleurs qui survivaient au dernier accès se calment, la chaleur diminue, une bonne sueur paraît et la nuit est paisible. Il n'y eut plus d'accès, et le malade avala encore dix grammes du même opiat.

Le quinze Juillet 1822, un paysan robuste, âgé de cinquante ans, après quatre accès d'une fièvre tierce, accès de trente heures de durée, caractérisés par de rudes vomissemens, par des convulsions déchirantes d'entrailles et d'estomac, par la tension et la sensibilité épigastriques, prend, de mon ordonnance, trente-deux grammes de poudre de quinquina, dès que la sueur commence : il avait la langue rouge, dure et sèche. D'autres médecins n'osaient. A l'heure accoutumée, le malade frissonna à peine et n'eut qu'un peu de chaleur. La langue mollit et s'humecta : seize grammes de quinquina ; guérison radicale. L'eau de poulet était proposée. Je fis ajouter du laudanum au fébrifuge, pour-que le fébrifuge ne fût pas vomi.

Un médecin de mes amis, à estomac si délicat qu'il ne boit pas de vin et vit d'alimens fort doux, se délivra d'une fièvre tierce par du bon quinquina rouge. Les accès pourtant étaient marqués par des crampes d'estomac, des vomissemens, par le météorisme et la dureté du ventre. Précédemment il avait été forcé, malgré ses préjugés Broussaisiens, de guérir par du quinquina donné à hautes doses et long-temps, une intermittente dont les accès se passaient en de fréquentes déjections dysentériques, sanguinolentes, avec ténesme et coliques déchirantes.

De pareils faits se sont souvent rencontrés dans ma pratique. Lisons quelquefois les vieux livres.

Torti est appelé auprès d'un prêtre mourant d'une double tierce subcontinue : il le trouve couché sur le dos, immobile de tous ses membres, les bras exceptés, se laissant aller aux pieds de son lit, avec la respiration précipitée et la bouche entr'ouverte. *Linguam* nigram prorsus habebat, scabramque veluti folium boraginis, quam insuper nequibat exerere, dentesque nigro pariter ac denso lentore obsitos. *Nullum verbum articulare proferebat; submurmurabat tamen assidue, sermone quodam balbutiens minime intelligibili, jactabat que brachia quasi quidpiam vellet prehendere per aerem, sed tandem tremulis unguibus nil aliud, quam floccos linteorum carpebat :* état si désespéré que Torti se retire, croyant toute tentative superflue et même *ridicule*. Cependant il revient sur ses pas et conseille une demi-once de poudre de quinquina. On la fait prendre au malade par petites fractions, mais en assez peu de temps : le matin il vit encore et la rémission est plus marquée. Torti prescrit une seconde demi-once de quinquina, l'accès du soir a moins de gravité ; les symptômes diminuent ensuite et s'effacent par la continuation du fébrifuge.

Il ne faut donc pas toujours, dans le traitement des fièvres d'accès, se guider d'après les signes des lésions concomitantes, mais mettre bien en avant, bien au-dessus, dans les intermittentes malignes, sub-continues, les indications qui naissent de la nature et de la marche connue de ces fièvres.

De semblables observations ne manquent pas, et ce même Torti en rapporte bien d'autres. La langue est noire, brûlée, mais la fièvre est à forme intermittente, les accès se succèdent de si près qu'elle dégénère presque en continue, que le malade va périr ; vite, vite du quinquina.

Une femme est prise d'une double tierce ; son médecin veut, avant de lui donner ce fébrifuge, l'avis de Torti : celui-ci arrive

dans la période de l'intermission, ne croit pas le remède si urgent, si indiqué qu'on ne doive attendre, et bientôt il s'en repent. Car l'accès est caractérisé par ue soif inextinguible, par l'ardeur de la peau et de la gorge, l'aridité de la langue, l'inégalité, l'extrême fréquence et petitesse du pouls, par l'ensemble des symptômes les plus malins de putridité. Il attend la déclinaison de ce paroxisme, elle n'a pas lieu; enfin le lendemain matin, il saisit un court instant de rémission et il administre du quinquina. La maladie, qui faiblit immédiatement, se juge par la suite.

Dans ce cas comme dans tant d'autres, les symptômes d'inflammation céphalique et intestinale se montraient à un haut degré de violence, quoique l'on eût saigné et employé d'autres moyens appropriés. Ce n'étaient donc pas ces symptômes qui devaient déterminer la partie urgente et principale du traitement. « Ce qui tue, dit M. Cruveilhier, ce n'est pas le mal local, à moins qu'il ne s'oppose mécaniquement à l'exercice d'une fonction importante; c'est le trouble général de l'innervation : rendez-vous donc maître de ce trouble général en obéissant aux indications qu'il vous fournit.

Suite des fièvres graves, guéries par le fébrifuge. — Un élève du petit séminaire, grand, sec et âgé de quatorze ans, atteignait le quatrième septénaire d'une fièvre typhoïde, pâle, exténué, avec des redoublemens quotidiens de chaleur et d'angoisses nocturnes. La saignée, les sangsues, les délayans et les minoratifs n'avaient pas été épargnés; on essayait de la décoction de quinquina dans le seul but de diminuer la faiblesse et de corriger la disposition aux plaques gangréneuses. Les spasmes de la figure étaient incessants, tous les traits en convulsion avec des grimaces hideuses, la langue sortant de la bouche démesurément longue et tremblante ou s'y retirant ramassée sur elle-même, les yeux au haut de l'orbite, ternes, les membres ra-

cornis et agités de soubresauts ; puis l'enfant devint sourd, n'y voyant pas, ne sentant plus, tous les sens éteints, lâchant et urinant sous lui. Un gramme de sulfate de quinine fut ajouté à sa potion tonique ; ces accidens, qui s'exagéraient, fléchirent incontinent : un second gramme, le lendemain ; du sommeil la nuit d'après. Deux demi-grammes furent encore successivement réitérés, et ce remède emporta les paroxismes.

Le quatre Janvier 1843, et le quinzième jour d'une fièvre putride, une femme est transportée à l'hôpital, déjà très-affaissée, se vidant sans le sentir, ne pouvant parler, ni remuer dans son lit, couchée à plat dos. Sa figure est terne, la joue pendante, l'œil enfoncé, la langue brune, les dents sont encroûtées de mucosités noires et épaisses qui remplissent la bouche, l'abdomen est météorisé, le pouls petit, fréquent, inégal. On continue les lavemens, la tisane d'orge acidulée, on passe à de l'eau vineuse, de la décoction blanche, à du bouillon ; les forces baissent de plus en plus, toute la peau jaunit et se refroidit. A un peu plus d'accélération du pouls sur le soir, à un peu de moiteur le matin, je crois reconnaître une fièvre quotidienne passée à la forme pernicieuse et menaçant d'une mort prochaine ; en conséquence, un gramme de sulfate de quinine en potion laudanisée. Le lendemain, le bon effet est saillant, car la diarrhée involontaire s'arrête dans la nuit, la figure prend quelque animation, la peau cesse d'être glaciale et le pouls bat avec un peu de netteté. Le jour d'après, la même dose du fébrifuge est réitérée, il achève de supprimer ces accès obscurs et énervants ; la langue s'humecte bientôt, le météorisme abdominal tombe, les forces et la pensée se relèvent assez rapidement.

Dans l'été de 1841, passant au Pontet, je fus prié d'y voir un pauvre cantonnier, de trente ans environ, père de trois enfans en bas-âge, et qui se mourait. Il gisait dans son lit, les yeux voilés et les cornées flétries, la figure sombre et creuse

d'amaigrissement, les dents noires, la langue dure et rétractée, pissant goutte à goutte et la vessie remontant jusqu'au nombril, le ventre ballonné, les draps salis d'une diarrhée verte et fétide qui échappait à son insçu ; car il n'entendait, ne voyait, ni ne parlait. La peau était, au moment de ma visite, d'une chaleur sèche et assez âcre, avec un pouls de grande vitesse et qui s'effaçait sous le doigt. On me dit que d'ordinaire il transpirait un peu sur les quatre heures du matin, puis devenait froid comme marbre. Je n'hésitai point et prescrivis une décoction de quinquina musquée avec addition de deux grammes de sulfate de quinine. On passa la nuit à lui faire avaler ce remède par petites cuillerées, car la déglutition ne se faisait presque plus. Le lendemain, cet homme rouvrit les yeux, but un peu d'eau rougie, urina beaucoup et par jet; on en prévint le médecin du lieu, qui l'avait abandonné, le tenant pour mort : celui-ci eut le bon esprit de réitérer cette potion énergiquement fébrifuge. Il n'y eut plus dès-lors de paroxisme, de ces sinistres heures où le malade s'assoupissait plus profondément, avec des soubresauts et de la carphologie. Il se remit sans encombre.

Un potier napolitain, âgé de dix-sept ans, porté à l'hôpital, vomissait assez souvent, avait le teint jaune, l'épigastre tendu, la langue rouge, de la soif, de l'oppression, et de temps à autre un peu de diarrhée. La fièvre ne cessait pas, avec du redoublement dans la nuit. Les délayans, les sangsues au-dessus de l'ombilic, les lavemens, cataplasmes, fomentations, l'huile de ricin furent employés sans atténuer les symptômes, sans accoiser les humeurs. L'amaigrissement fit des progrès rapides, la fièvre dévorait ce jeune malade, qui était insensiblement tombé dans la somnolence; il allait en dévoiement involontaire. Tous les matins, un peu de sueur épaisse le couvrait et concourait à l'épuiser. L'eau vineuse sucrée, la limonade, l'eau de Seltz coupée de tisane de lichen ou de camomille, du bouillon étaient donnés,

mais sans avantage. Je comprenais qu'il fallait se décider pour le fébrifuge, quoique la langue restât fendue, vernissée, rouge comme chair crue, et je différais, espérant toujours la résolution de cette maladie. A peine cependant en eus-je fait prendre un gramme en potion, que la sueur nocturne fut arrêtée et que cette langue qui semblait si fort le contr'indiquer, s'humecta et blanchit. Deux fois encore, cinquante centigrammes furent administrés; la diarrhée et la fièvre cessèrent, la suffocation fut remplacée par une toux catarrhale avec expectoration cuite, les urines fournirent un sédiment louche, le malade demanda et digéra des alimens.

Une jeune fille de vingt ans en était au dix-huitième jour d'une intermittente intestinale caractérisée par des vomissemens et de la diarrhée, par des gargouillemens aux fosses iliaques, par l'ardeur de la peau et la vivacité du pouls, par des paroxismes d'agitation nocturne qui se résolvaient chaque matin en un peu de sueur. Elle s'exténuait, couchée sur le dos, les yeux mourants, ne comprenant plus, sans parole, urinant par regorgement, lorsque son médecin, qui n'osait porter du sulfate de quinine dans l'estomac, vu la sécheresse et les rugosités de la langue, lui fit passer à deux reprises six décigrammes de ce sel en une verrée de lavement. Quoique peu gardées, ces deux injections fébrifuges avaient relevé le pouls et l'œil de la malade. Je fus appelé à la suite d'un redoublement de chaleur brûlante, de carphologie, de délire sourd, de vomissemens qui énervaient cette malheureuse et la laissaient sans vie. Son teint plombé me frappe, le récit du médecin de même : la peau se tempérait au moment de mon arrivée; des fièvres périodiques régnaient. Je n'hésitai pas; des pilules, chacune de trois décigrammes de quinine et d'un centigramme d'opium furent administrées, de trois en trois heures; les symptômes ataxiques, même les symptômes locaux de gastro-entérite ne tardèrent pas à céder; il

n'y eut plus qu'un paroxisme de courte durée et très-affaibli.

J'ai déjà dit qu'il convenait de donner le quinquina immédiatement après l'accès, le plus loin possible de celui qu'il fallait arrêter. Voullonne l'avait bien compris, quand il indiquait la déclinaison du redoublement comme l'instant le plus opportun dans les sub-continues. Observation d'autant plus juste que si l'on attend l'apyrexie parfaite, le quinquina peut n'avoir pas le temps de produire son effet. Nous voyons, tous les jours, l'accès survenir lorsque le remède est prescrit peu d'heures avant l'époque de son apparition; et c'est celui d'après qui ne se déclare pas. On sait à ce sujet les expériences très-concluantes de Home en opposition avec le précepte de Cullen. Torti a même observé que de petites prises de quinquina, données long-temps avant l'accès, réussissaient à le prévenir plus sûrement que de fortes doses, administrées presque au moment du paroxisme. Et d'ailleurs, si peu d'intervalle sépare les accès dans les pernicieuses, que si on ne se hâtait de recourir au fébrifuge dès que la rémission commence, on ne pourrait souvent le placer, l'accès se déclarant immédiatement après celui qui vient de finir. Je vis mourir, il y a vingt ans, d'un troisième accès apoplectique, une dame dans la force de l'âge, à qui on ne voulut point administrer le quinquina que l'apyrexie ne fût complète. L'intermission n'avait duré que quelques heures après le premier accès; elle ne dura pas trente minutes après le second. Un froid glacial remplaça brusquement la sueur, la tête et la parole s'embrouillèrent aussitôt et le carus fut invincible, quoiqu'on écartât les mâchoires resserrées spasmodiquement, pour faire avaler du sulfate de quinine : la déglutition n'était plus possible. Aussi faut-il proscrire comme la plus infidèle des méthodes, celle de Weinhart, qui donne le quinquina près de l'accès présumé, affirmant qu'à cette époque deux grammes produisent plus d'effet que dix à une autre.

Intermittente pernicieuse encéphalique; insuccès du fébrifuge qui n'est pas donné dès le déclin de l'accès.—Le trois Août 1830, on porte à l'hôpital un ouvrier, âgé de dix-neuf ans, la figure pâle, les traits flétris, les lèvres pendantes, l'œil gauche à demi-fermé, le côté gauche du corps en voie de se paralyser depuis la veille. Dans les trois jours qui suivent, le mouvement et la sensibilité s'y éteignent en entier, les yeux s'atrophient et se couvrent de chassie, de la bave flue le long des joues, la respiration se ralentit, l'urine coule par regorgement et puante, tous les sens et toutes les fonctions s'anéantissent successivement. L'ouverture de la temporale et des veines du bras, des ventouses scarifiées, des vésicatoires et des sinapismes, des lavemens purgatifs et deux grammes de sulfate de quinine ne purent amoindrir cette résolution nerveuse.

Ce jeune homme périt ainsi des suites du quatrième accès d'une fièvre tierce pernicieuse qui fût méconnue, et qui était caractérisée par le coma, les rêvasseries, la raideur spasmodique du côté gauche, avec quelques heures de rémission, pendant lesquelles la somnolence passait, la parole et la raison reparaissaient.

Les meninges étaient à droite, dans leurs trois-quarts antérieurs, collées à la substance corticale et transformées comme les plans les plus extérieurs de celle-ci, en une substance jaunâtre, lardacée; exsudation purulente très-concrète, laquelle diminuait en arrière et se perdait vers l'appendice vermiculaire supérieure du cervelet. A gauche, les méninges étaient violacées, unies par du sang coagulé entre elles; les plans superficiels de la substance grise étaient ramollis et changés en une espèce de pulpe rougeâtre, vineuse. Cet état de liquéfaction et de rougeur se continuait dans les aufractuosités et existait aussi dans celles de droite, au-dessous de la couche purulente. Il y avait un verre de sang épanché dans les fosses coronales, moyennes et occipitales, surtout du côté gauche; et du pus dans le sinus frontal.

Cette fièvre pernicieuse arrêtée à temps par la saignée et le fébrifuge, aurait pu guérir ; car la résolution des inflammations, même sur-aiguës, membraneuses surtout, peut toujours se faire.

Mais ces fièvres intermittentes ressemblent quelquefois si fort aux ataxiques, aux ardentes, au causus, qu'on peut s'y méprendre et imprimer une tendance funeste à une pyrexie continue : comment donc distinguer ces maladies? Le diagnostic porte tout entier sur les symptômes qui annoncent un renouvellement d'accès, et par conséquent sur les symptômes de l'accès qui décline, rapprochés des symptômes de celui qui commence; sur l'opposition du troisième temps de l'un avec le premier temps de l'autre. Lorsque les accès s'engrènent en quelque façon les uns dans les autres, selon le mot de Voullonne, lorsque par la nature de la maladie leur premier et leur troisième temps s'obscurcissent de plus en plus, alors les difficultés du diagnostic augmentent ; et cependant s'il n'est pas juste, les chances deviennent menaçantes. On meurt effectivement si l'on ne prend du quinquina, on meurt si on le donne. Regardons toutefois la fièvre comme subintrante, lorsque vers une époque déterminée à la diminution du mouvement fébrile se joignent les autres signes d'un relâchement absolu, général, quelque courte durée qu'ils aient ; si le pouls ne conserve alors ni petitesse, ni dureté, si tous les autres symptômes cèdent dans la même proportion que celui-là. Rappelons-nous surtout que les effluves marécageux plus que l'intermittence font la base des fièvres à quinquina, et qu'en conséquence dans les lieux où sévit l'intoxication paludéenne, il importe de donner ce remède, quand une chaleur ou une sueur périodique reparaît, escortée de la résolution des forces, même sans intermittence. Depuis nombre d'années, je le pratique aux bourgs de Morières et du Pontet, terroirs infectés où l'intermittente la plus simple

peut promptement et fatalement dégénérer en pernicieuse, où elle revêt quelquefois exclusivement la forme périodique, où les émissions sanguines que Torti improuvait sous le ciel malsain de Modène, sont rarement applicables, où l'indication capitale est de recourir au quinquina, dès que les accidens sont sérieux, et de prévenir le quatrième accès, comme le voulait Hippocrate qui vivait dans un climat non moins dangereux. Ces principes presque absolus, vieux comme le monde, en vigueur en Corse, en Italie, ont reçu une nouvelle et éclatante consécration à l'époque de l'affranchissement de la Grèce et depuis notre occupation d'Afrique. Là, les médecins militaires qui ont vu de près les fièvres pernicieuses et qui ont écrit sur ce terrible sujet, MM. Faure, Sédillot, Worms, Roux sont peu-à-peu devenus moins prodigues de la saignée, et *même dans les fièvres continues qui finissent par offrir de l'intermittence*, *ont recouru aux fébrifuges sans perdre du temps et sans être arrêtés en cela par la couleur brune ou la sécheresse de la langue.* Ils préfèrent prescrire le quinquina mal à propos que d'en manquer, d'en différer l'administration.

La violence du mal l'emporte sur la puissance du spécifique lorsque des organes du centre sont frappés d'un atteinte si profonde que ce médicament, quoique héroïque, ne peut en atténuer les effets. « La gravité des fièvres intermittentes, observe M. Monfalcon, est relative à l'importance et au nombre des organes affectés. » Alibert se trompe donc, lorsqu'il dit : « Ce n'est *jamais* à l'insuffisance du remède qu'il faut attribuer l'issue fâcheuse de quelques fièvres pernicieuses. » Cusson a vu dans l'hôpital de Montpellier un adulte qui paraissait délivré d'une tierce apoplectique par de larges doses de quinquina, périr rapidement d'un autre accès après deux jours d'apyrexie.

Fièvres pernicieuses ; insuccès du quinquina ; mort. — Un jardinier, âgé de soixante-sept ans, tousse et expectore beau-

coup, en Juillet 1822. Il est pris, aû mois d'Août, d'une fièvre gastrique dont il semble convalescent, lorsqu'à six heures du soir un frisson se déclare, avec stupeur et froid glacial des extrémités, suivi de chaleur âcre et d'un peu de sueur, qui se manifeste dans la nuit du sur-lendemain malgré trente-deux grammes de quinquina ; à quatre heures, un deuxième accès reparaît, marqué par une respiration râlante et par une léthargie qui s'agravèrent jusqu'au moment de la mort. On fit encore avaler au malade trente grammes de quinquina : sa langue était jaune et sèche, son ventre météorisé.

La rate se réduisit en caillots de sang mal liés, et lavée, en une trame grise, très-friable. La muqueuse était noire dans l'estomac, par plaques de même couleur dans les intestins grêles ou détruite. Il y avait de l'eau dans les ventricules du cerveau et à la base du crâne.

Un vieillard, ancien meunier, fut transporté dans l'hôpital, à la fin du mois de Septembre 1828 et sur le soir, les extrémités glacées, le pouls petit et très-fréquent, la langue sèche et brune, les yeux enfoncés, la respiration gênée avec râle, avec coma, insensible, sans forces et sans connaissance : sinapismes aux cuisses et aux gras de jambe. Peu-à-peu le pouls se relève, la sensibilité renait, la langue s'humecte, la stupeur cesse ; mais les accidens de la veille reparaissent bientôt, précédés de frissons ; ils s'atténuent encore le lendemain, quoique moins franchement, sous l'influence de la sueur. Douze décigrammes de sulfate de quinine, administrés, le troisième jour, sans empêcher le refroidissement et le râle, en affaiblissent l'intensité ; le pouls reste un peu dur, la langue rugueuse et noire : le malade ne veut boire que du vin, on le satisfait.

Les deux jours suivans, malgré la cessation des paroxismes, face vultueuse, dyspnée avec crachats épais, la langue est moins sèche, mais la parotide droite se tuméfie et s'endolorit ;

diarrhée, urines rougeâtres ; loochs matin et soir, eau de riz.

Sixième jour ; délire par momens, pouls obscur, râle bruyant, expuition difficile ; la parotide gauche commence aussi à se tuméfier, prostration comme aux jours de l'accès : potion tonique. Septième jour, anxiété, mussitation, pouls misérable ; l'engorgement de la parotide gauche égale celui de la droite : le huitième ; le pouls radial manque, insensibilité profonde, respiration ventrale, lividité des ongles, membres décolorés, décompostion de la face, affaissement des parotides, sueurs froides et mort.

Gonflement des vaisseaux de la pie-mère, opacité de l'arachnoïde ; deux verrées de sérosité entre la dure-mère et cette membrane, dans les ventricules latéraux, antérieur et postérieur, ceux-là communiquant entr'eux par une ouverture ovalaire, à bords mous et flottans, de la cloison transparente ; ulcère arrondi sur le milieu de chaque corps cannelé, ayant détruit la substance grise.

Pus disséminé dans les aréoles des parotides ; muqueuse trachéo-bronchique injectée et épaissie ; foie ramolli, rapetissé, muqueuse de sa vésicule rougeâtre, estomac et intestins grêles, tachés de sang, avec des marbrures, des arborisations et des plaques denses, rouges, volumineuse vers la valvule de Bauhin; vessie brune au dedans.

Cette maladie étant à forme intermittente, on ne pouvait s'en tenir aux méthodes que l'acuité des accidens inflammatoires semblait indiquer. Un accès de plus eût emporté le patient. Le quinquina est donc administré et sa vertu fébrifuge se manifeste, car le type intermitent disparaît ; mais les autres lésions pour nn instant contrariées, marchent ensuite tout aussi violemment et s'accompagnent d'une pyrexie continue.

Peut-être, eut-il été mieux de donner le quinquina en lavement ; cependant toute sensibilité, toute intelligence étant

éteinte, aurait-il été retenu? Son absorption par la peau dénudée demandait trop de temps. D'ailleurs l'entêtement du malade à boire du vin, dût, plus que le sulfate de quinine, accroître ces inflammations, déjà par elles-mêmes si intenses.

Dans les deux observations qui précèdent, les voies intestinales étaient frappées. Quelque graves que soient les symptômes des intermittentes pernicieuses, on a bien plus de chances de succès, lorsqu'il n'en est point ainsi ; car l'action du fébrifuge se développe alors librement. Aussi, en ai-je donné de larges doses dans beaucoup d'intermittentes encéphaliques, catarrhales, pernicieuses ou sub-continues ; et je n'ose toujours agir de même, lorsque les organes du ventre, notamment l'intestin, sont intéressés. Cependant, même dans ces complications, le quinquina et ses sels ne sauraient constamment passer pour funestes, quand surtout après la destruction des paroxismes, on a le soin d'en atténuer l'impression trop excitante.

Ces intermittentes avec désorganisation inflammatoire des entrailles, et mortelles par ce seul fait, ne sont point d'ailleurs contestées. Sur le cadavre d'un individu mort de fièvre cardialgique, Auriwill trouva le mésentère, les épiploons, les intestins très-altérés ; et parmi les épidémistes du dernier siècle, Lancisi et Lanzoni ont souvent observé des fièvres de nature entéro-gastrique, et rencontré les viscères abdominaux livides et ramollis, les intestins sphacélés, couverts de taches noirâtres, gorgés de matières très-fétides et de vers.

Une femme, âgée de soixante-huit ans, était tourmentée depuis dix-huit mois par une intermittente, le plus souvent quotidienne, que le quinquina guérissait momentanément, mais qui reparaissait avec un surcroît d'opiniâtreté. L'hypochondre droit était rénitent et douloureux, la langue rouge et gercée, la bouche amère avec des vomituritions, l'urine bourbeuse. Dans les intervalles de santé que cette femme pouvait avoir, elle ne

cessait cependant de souffrir, d'avoir la peau chaude et de couleur bistre, la langue sèche, la région du foie et de l'estomac sensible. On la transporta à l'hôpital, dans la matinée du sept Août, après deux accès quotidiens sérieux. Le frisson l'y saisit tôt; et à la visite du soir, langue, narines et peau ardentes, inquiétude qui se trahit par le désordre des mouvemens, volubilité, œil brillant, soif que l'eau à la glace n'apaise pas : la mort s'ensuit.

Sinus longitudinal supérieur gorgé de sang, dure-mère épaissie sous la voûte du crâne, avec des indurations fibreuses qui la fixaient aux deux lames de l'arachnoïde : celle-ci jaune et dense, adhérant au-dessus des anfractuosités cérébrales, par des prolongemens filamenteux, à la dure-mère, qui était elle-même toute ecchymosée sur la partie moyenne et postérieure des hémisphères; cerveau rapetissé, consistant, et substance grise fortement injectée : sérosité limpide dans les ventricules et pâleur des plexus choroïdiens.

Le foie était grossi et déformé en haut et en arrière par des bosselures inégales, blanchâtres, de dureté cartilagineuse, qui, fendues, montrèrent un kyste, rempli de cinquante hydatides et d'une matière purulente, jaune, chargée de débris floconneux. Les parois du sac se composaient d'une espèce de membrane villeuse à l'intérieur et d'un tissu fibreux très-serré : la vésicule regorgeait de fiel.

Cette observation démontre combien nuit le quinquina pris par la bouche dans les inflammations de l'estomac ou de ses dépendances. Il valait mieux dans le principe ne pas tenir compte du type intermittent et agir comme dans une fièvre gastrique continue. L'insuccès lui-même ne devait pas faire porter le fébrifuge sur les premières voies, beaucoup trop en rapport de sympathie et de contiguité avec l'appareil malade. Cette réserve, jusqu'au moment de la mort, était indiquée par la fréquence des

rechûtes, qui témoignaient des progrès de la phlegmasie vers la désorganisation.

Les lavemens de quinquina pouvaient d'autant mieux réussir, qu'il n'y a pas entre le rectum, le colon gauche et le foie cette connexion si étroite de sensibilité et de fonctions qui rend communs à celui-ci les mouvemens fluxionnaires provoqués dans les premiers. On sait au contraire que l'estomac ne peut éprouver d'impression qui ne se réfléchisse sur le foie. Aussi, dans ce cas, l'excitation gastrique, que l'art mal appliqué suscitait, entretenait l'hépatite.

L'épaississement de la dure-mère, ses granulations, ses adhérences à l'arachnoïde jaune et presque opaque, les adhérences de celle-ci à la pie-mère, l'amaigrissement du cerveau annonçaient une inflammation lente et très-ancienne; l'injection forte de la pie-mère des anfractuosités, de la substance corticale, les ecchymoses indiquaient sans doute le développement récent d'une seconde phlegmasie, entée sur la première. Dans ses derniers accès, cette malade parlait avec éclat, avec rapidité, elle avait les yeux brillants et semblait disposée au délire.

J'ai vu mourir dans un accès pernicieux une autre malade atteinte d'hépatite.

Le vingt-trois Juillet 1827, on reçut à l'hôpital une repasseuse, âgée de cinquante-sept ans, très-amaigrie, avec la figure jaune et terne, le pouls obscur et des accès de fièvre tierce dont le frisson était long, suivi de défaillances et de selles diarrhéiques. Quinine et opium; les paroxismes faiblissent et passent pour reparaître quinze jours après leur cessation. Le onze Août, nouvel accès avec de fréquentes évacuations et des lipothymies telles que la malade reste sans connaissance et que sa sueur est glacée. Le treize, mêmes accidens, malgré le fébrifuge donné la veille pendant une courte rémission, pâleur et froid de la langue,

abattement des yeux ; les syncopes qui se prolongent et se renouvellent à tout instant, sont accompagnées d'oppression et suivies de la mort.

Exsudation pseudo-membraneuse sur les épiploons, injection considérable des capillaires intestinaux et épiploïques ; altération toute récente à laquelle on peut attribuer les accès subintrans qui ont paru en dernier lieu. Abcès plein de pus dans le foie, au-dessus de la vésicule ; celle-ci envahie par le pus, communiquant avec l'abcès, désorganisée dans sa structure, convertie en sac purulent ; canaux cystique et cholédoque élargis, à parois denses, comme celles de l'aorte, remplis jusqu'au duodénum d'agglomérations dures, de couleur ocre, s'opposant à l'écoulement du pus dans ce premier intestin et ayant dû, dans le principe, gêner aussi l'écoulement de la bile.

Au reste, ne présumons pas trop pour ce qui concerne le traitement des intermittentes, de ce qu'apprend l'ouverture des cadavres. La rate, l'intestin, le cerveau, le poumon sont profondément altérés ; la conclusion, s'il s'agissait d'une fièvre continue, serait de ne pas en appeler au quinquina. Combien cette conclusion nuirait, appliquée à la fièvre intermittente ! Ce mode encore peu connu de l'intermission et de la périodicité fait de cette maladie une affection de caractère si spécial, que, malgré l'étendue des lésions cadavériques, on regretterait de ne pas avoir donné du quinquina. Ici l'anatomie pathologique ne peut fournir que des vues secondaires de thérapeutique, la seule expérience clinique doit se faire obéir. Commencons donc par le quinquina et sans délai, si la fièvre est pernicieuse ; les émissions sanguines et la purgation soulagent les organes envahis ; ne nous y fions pas cependant. On a tant d'exemples de fièvres graves et subintrantes, dont ces moyens ne modéraient pas les progrès, arrêtées au contraire par le quinquina, qu'il faudrait enfin se le tenir pour dit.

Les systématiques se sont efforcés souvent d'affaiblir ces vérités pratiques, mais au lit du malade ne doit point prévaloir leur dédain pour des traditions qui ont force de loi.

Fin du tome second et dernier.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Avignon, Imp. Aubanel, 1843.